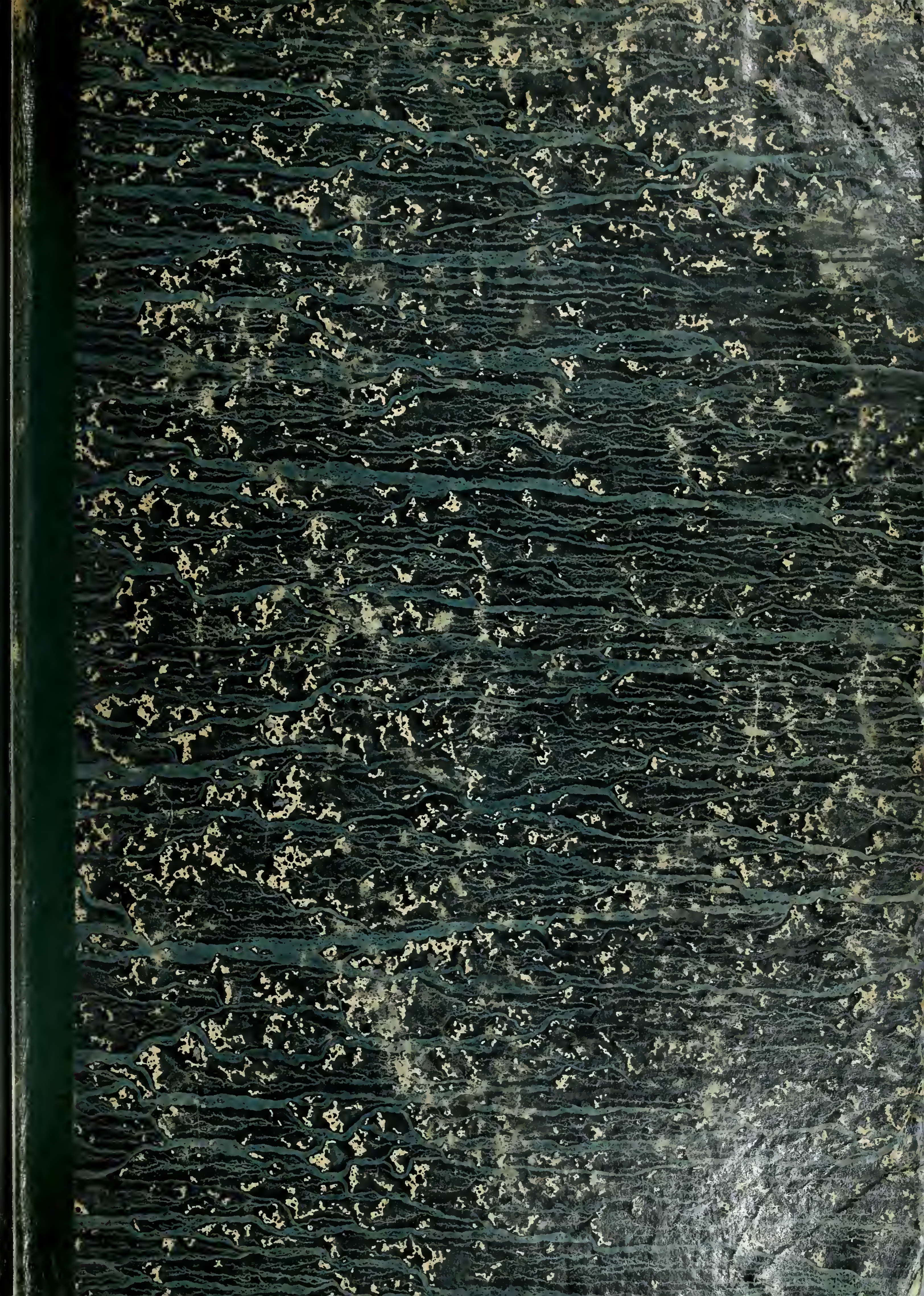


(p. 185 à 362) [illegible]

[illegible]

[illegible] et

précédé de [illegible]

[illegible] p. 184

10

1137

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE.

PARIS. — IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET Cᵉ, 16, RUE DU CROISSANT.

Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE

CHOIX DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Seconde Série.

PAR

DE BALZAC, CHARLES DE BERNARD, FRÉDÉRIC SOULIÉ,
MARAT (L'AMI DU PEUPLE).



PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL LE SIÈCLE, 16, RUE DU CROISSANT,
ANCIEN HOTEL COLBERT.

1847.

Charles de Bernard.

LA FEMME DE QUARANTE ANS.

I.

Dans les derniers jours du mois de mars 1836, on jouait *Anna Bolena* au Théâtre-Italien. La fin prochaine de la saison avait convoqué l'arrière-ban de ce public d'élite, le plus éclairé de l'Europe à ce qu'il prétend, mais dont en réalité neuf membres sur dix seraient fort embarrassés d'une romance à lire ou d'une gamme à chanter juste. L'assemblée était donc fort nombreuse, et la salle offrait un coup d'œil aussi intéressant pour un homme du monde que pouvait l'être celui de la scène pour un artiste. Oiseaux privilégiés de cette splendide volière, les femmes, vieilles et jeunes, laides ou belles, plus généralement jeunes, mais aussi plus généralement laides, étalaient, chacune à leur perchoir accoutumé, les mille variétés du plumage à la mode menacé de la mue de Longchamps. L'irréprochable élégance des nobles filles du faubourg Saint-Germain, le luxe un peu endimanché des dames de la nouvelle cour, les atours fabuleux de certaines Anglaises qui ont toujours l'air d'avoir pris un bain dans l'arc-en-ciel, la raideur gommée et lustrée des notables provinciales que chaque printemps voit s'abattre sur Paris, se reconnaissaient à des signes infaillibles et fractionnaient cette réunion choisie en autant de castes exclusives.

Les hommes se trouvaient divisés en tribus non moins distinctes, quoique peut-être moins hostiles, car la vie publique porte à la tolérance. A travers les plumes, les aigrettes, les diadèmes, les turbans, les marabouts, les bonnets ornés de fleurs, et autres coiffures exorbitantes qui ondoyaient le long du triple rang des loges, apparaissaient les mortels admis à un titre quelconque aux faveurs de l'intimité féminine : maris, pères, cousins, cavaliers servans, amis de la maison, en un mot tous les hommes en puissance de coëffe. Aux stalles du balcon se prélassaient les lions de la ménagerie fashionable : glorieux jeunes gens à qui, pour renouveler les marquis de Molière, il ne manque qu'une petite chose : les marquisats; race superbe commençant invariablement par un toupet frisé, continuant par un binocle et finissant par une paire d'éperons. L'orchestre appartenait sans contestation, moitié aux habitués à chevrons dont la carrière musicale compte trois campagnes, l'Odéon, Louvois, Favart et qui, en entendant mademoiselle Grisi, chevrottent de souvenance les cadences de madame Barilli; moitié aux suzerains de la presse, dont pour certaine raison je ne dirai pas de mal. Enfin, sur les banquettes bleues du parterre, à part quelques bourgeois égarés, et jurant, comme le corbeau, qu'on ne les y prendrait plus, s'entassait le véritable auditoire, le public jeune, artiste, enthousiaste, le seul de tous les théâtres de Paris qui rappelle l'intelligence et le goût des anciens parterres.

L'opéra était commencé; les amateurs, venus pour l'entendre, imposaient despotiquement le silence, à défaut d'attention. Soumis à l'influence du sanctuaire, quelques dandys essayaient de faire acte de dilettantisme en battant la mesure à faux; de leur côté, chaque fois que le rhythme d'un motif s'élançait dans le domaine de la valse ou de la contredanse, la plupart des jeunes femmes qui ont d'ordinaire le sens musical dans les jambes, dodelinaient la tête avec une mignardise toute séduisante si elle n'eût rappelé l'oscillation burlesque des magots chinois. L'immense majorité cependant, pour qui, bien qu'elle ne veuille pas en convenir, une soirée aux Italiens équivaut à un jour de garde, prenait son plaisir en patience et écoutait la musique de Donizetti à grand renfort de lorgnons et de jumelles.

Parmi les loges dont les locataires n'accordaient à la représentation qu'une attention distraite, on eût pu citer une baignoire de gauche, située près de la barre qui sépare l'orchestre du parterre. Deux femmes s'y trouvaient assises. La première, du côté du théâtre, offrait un si harmonieux ensemble de physionomie, de maintien et de toilette, qu'en s'arrêtant sur elle, l'œil le moins bienveillant ne savait d'abord où darder sa critique. Son front, noble et intelligent, ressortait blanc comme une coupe d'albâtre, sous l'encadrement vaporeux d'un bonnet à la folle, dont les petites fleurs bleues se mariaient à des cheveux d'un blond cendré, tandis que les brides, habilement disposées, dissimulaient ce que l'ovale du visage pouvait avoir d'allongé ou plutôt d'amaigri. Une robe de soie brochée grise, recouverte d'un mantelet de satin noir à demi tombé des épaules, faisait valoir sa taille svelte et sa tournure pleine de dignité. Les moindres accessoires de ce costume, si simple en apparence, attestaient le goût éprouvé et la science profonde qui avaient présidé à ses combinaisons. Assise avec une sorte de langueur souffrante, cette femme levait parfois aux frises du théâtre des yeux si tendrement rêveurs, sa pâleur de blonde semblait si mate et si pure, ses mouvemens, soit qu'elle s'appuyât au dos de son fauteuil, soit qu'elle s'accoudât sur le bord de la loge, étaient empreints d'une calme lenteur si aristocratique, que l'implacable lorgnon d'un observateur de profession pouvait seul la trouver un peu moins jeune que belle, et classer cette fleur de baignoire parmi les violettes d'automne.

La compagne de cette séduisante personne offrait à ses côtés le plus étrange contraste. Non contente d'avoir reçu du ciel une de ces figures dont les femmes d'un âge équivoque ou

d'une beauté contestée apprécient le voisinage, elle paraissait avoir pris à tâche de compléter par l'art l'œuvre de la nature. Figurez-vous une casse-noisette de Nuremberg, coiffé d'un chapeau à la Henri IV couleur coquelicot, et engainé dans un étui à parapluie de châle bariolé, sur lequel une incroyable profusion de magots de la Chine prenait d'assaut une collection de pagodes non moins extravagante. A côté de cette étonnante créature, une douairière eût rajeuni, une laide eût embelli, et peut-être était-ce là le secret de l'intimité qui unissait en apparence deux personnes d'une nature si disparate.

Le fond de la loge était occupé par un jeune homme d'une figure agréable et régulière, mis avec une élégance qui approchait de la recherche. Malgré ses efforts pour maintenir sur ses lèvres le sourire d'une amabilité insouciante, sa physionomie trahissait une préoccupation secrète. Chaque fois qu'il se penchait en parlant à ses voisines, ses yeux profitaient de ce mouvement pour explorer avec une inquiétude mêlée d'impatience ce qui se passait dans la salle. A la fin, cette pantomime fut remarquée de la dame blonde, derrière laquelle il était assis.

— Qui donc cherchez vous? lui demanda-t-elle d'une voix un peu traînante en le regardant fixement.

— J'avais cru voir monsieur de Flamareil, répondit le jeune homme, qui se retira au fond de la baignoire.

— Et depuis quand vous occupez-vous de mon mari? reprit elle avec un sourire incrédule. Je crois plutôt que vous voulez savoir si votre oncle peut vous apercevoir. Je ne suis plus dans les bonnes grâces de monsieur de Pomenars; et s'il vous voyait dans ma loge, vous seriez sans doute grondé. Mais rassurez-vous, mademoiselle Grisi chante, il ne se retournera pas.

Pendant cette phrase, prononcée avec une intention de moquerie, madame de Flamareil avait désigné à son interlocuteur un petit vieillard placé à l'orchestre à quelques pas de là, et dont on n'apercevait que la tête blanchie et poudrée; à sa droite était assis un jeune homme d'une vingtaine d'années, frisé, bichonné, gourmé comme tout débutant frais éclos du collége, et qui le menton pittoresquement emboîté dans sa main gantée de jaune, les yeux écarquillés avec une sorte de béatitude, se donnait un torticolis perpétuel pour découvrir ce qui se passait dans la baignoire. En rencontrant le regard de madame de Flamareil, qui avait glissé sur lui avant de s'arrêter sur son voisin, il détourna les yeux, rougit comme une jeune fille, et se mit à mâchiller, par contenance, la pomme d'or d'une jolie canne de Verdier.

— Mon oncle ne songe pas à moi, répondit le sigisbé, mais en revanche monsieur de Boisgontier s'occupe beaucoup de vous. Depuis une demi-heure il n'a pas cessé de vous regarder.

Madame de Flamareil éprouva la sensation agréable que cause toujours à une femme la jalousie dont elle se croit l'objet; mais par une générosité assez rare, elle ne voulut pas savourer ce plaisir aux dépens du repos de celui qu'elle aimait. Elle reprit donc avec une flatteuse ironie :

— Le savoir-vivre n'est pas la vertu ordinaire des écoliers, pardonnez à ce petit monsieur : si je rencontre jamais son professeur, je le prierai de lui infliger une pénitence; ainsi ne vous occupez plus de lui

Puis, se renversant sur le dos du fauteuil, mouvement qui rapprocha son visage de celui de son voisin : — Édouard, dit-elle tout bas, vous rappelez-vous? il y a cinq ans, cette stalle était la vôtre. Tous les samedis vous étiez là, pour moi; vous me regardiez aussi, vous, plus que vous ne le faites maintenant. Votre seule ambition, votre rêve, m'avez vous dit souvent, était d'obtenir une place dans cette loge où vous êtes aujourd'hui. Vous m'aimiez alors.

— Mistriss Lawington écoute, dit tout bas le jeune homme, qui désirait détourner la tendance sentimentale de la conversation.

Sans changer d'attitude, madame de Flamareil jeta un regard oblique sur l'Anglaise au chapeau coquelicot qui lui servait de chaperon.

— Écoute, peut-être, dit-elle, mais comprend, je l'en défie.

— Cinq ans! répéta-t-elle ensuite; oh! sans doute c'est là une éternité et j'ai tort de me plaindre.

— Vous plaindre... de moi? demanda l'amant d'un air contraint.

— De moi plutôt, qui ne sais plus plaire, répondit-elle avec un sourire de résignation.

Édouard arma son regard du reproche le plus tendre, et saisissant à la dérobée une main qui lui fut abandonnée sans résistance, il dit le plus pathétiquement possible :

— Eudoxie!

Ce fut là tout ce qui lui inspira son éloquence; mais une femme trouve toujours son nom, prononcé d'une certaine manière, le plus beau de tous les discours.

Lablache, qui jouait le rôle de Henri VIII, était en scène. Son imposante figure, la fidélité de son costume, sa prestance colossale, sa voix foudroyante, donnaient au personnage qu'il représentait un cachet de vérité fort rare au théâtre. C'était bien là le volage despote, prêt à passer tout sanglant du lit d'Anne de Boleyn à celui de Jeanne Seymour. On eût dit le portrait du royal Barbe-Bleue descendu de son cadre de Westminster.

— On accuse Henri VIII, dit madame de Flamareil, depuis un moment silencieuse et pensive; moi, je le comprends et je l'absous. C'était un cœur généreux; lorsqu'il ne les aimait plus, il les tuait.

Édouard dégagea sa main de la pression presque convulsive qui venait de l'étreindre et s'appuya au fond de la loge en haussant légèrement les épaules, de l'air d'un homme qui ne se sent aucune vocation pour ensanglanter son inconstance.

Le silence régna quelque temps dans la baignoire. Mistriss Lawington se tenait immobile sur son fauteuil avec une raideur toute britannique; à demi ployée sur le sien, sa voisine regardait vaguement devant elle en respirant un petit flacon; le jeune homme qui venait de montrer si peu de goût pour les débats d'une controverse sentimentale était retombé dans sa préoccupation involontaire. Tout à-coup il se froissa les doigts les uns contre les autres par un mouvement d'impatience nerveuse, et se penchant entre les deux femmes, examina attentivement les loges placées de l'autre côté de la salle; madame de Flamareil s'avança de son côté, mais sans pouvoir découvrir ce qui attirait ainsi l'attention de son amant. Par un instinct de jalousie qu'elle ne chercha pas à réprimer, elle interrogea brusquement la physionomie de celui-ci, et lui dit d'une voix sourde :

— Celle que vous attendez n'est pas encore venue? est-elle jolie, du moins?

— Quelle folie! répondit le jeune homme, en se levant comme s'il eût éprouvé le besoin de locomotion qui tourmente un lion en cage.

En ce moment, la porte de la loge voisine s'ouvrit, et un affreux parfum oriental s'épandit à l'entour dès que s'y fut installée une grosse dame en robe blanche et en cachemire vert violacé, espèce de botte d'asperges au musc.

— Quelle odeur désagréable! s'écria mistriss Lawington avec le pur accent de Londres, et en portant son mouchoir à son nez.

— Voulez vous mon flacon? lui demanda sa voisine.

— Oh! non, merci, répondit l'Anglaise; mais j'aimerais beaucoup une rose.

En lui même, Édouard remercia l'insulaire de cette indiscrétion; et saisissant l'occasion par les cheveux :

— Cette odeur de musc est capable de donner la migraine : permettez moi d'aller vous chercher des bouquets.

Sans attendre la permission ni consulter les regards de madame de Flamareil, il ouvrit la porte et s'élança dehors, léger comme un oiseau qui s'échappe de sa prison.

II.

— Monsieur de Mornac est véritablement fort aimable, dit mistriss Lawington à qui la démarche du jeune homme inspirait la reconnaissance qu'une femme laide éprouve toujours pour les attentions dont elle est habituellement sevrée.

— Fort aimable ! répéta sa compagne en souriant tristement; mais je crains qu'il ne vous fasse attendre votre bouquet.

Le jaloux instinct de madame de Flamareil ne s'était pas trompé en attribuant le brusque départ de son amant à un motif tout autre que la galanterie ; en effet, dès qu'il eut mis le pied hors de la baignoire, Édouard parut avoir entièrement oublié les personnes qu'il y laissait et le prétexte dont il s'était servi pour justifier sa sortie. Fort insensible désormais aux répugnances de mistriss Lawington en fait de parfums, au lieu de chercher la bouquetière, il escalada lestement deux étages, fit le tour du corridor supérieur, et, arrivé devant une loge dont il lut le numéro, appliqua un regard curieux à l'œil-de-bœuf, qu'un petit rideau vert ne couvrait qu'à demi. Il aperçut alors plusieurs femmes, mais son attention se porta d'abord sur une d'elles, assise au premier rang. C'était une jeune fille, âgée de dix-huit ans au plus, jolie dans le genre des bergères de Watteau, dont le frais embonpoint annonçait une santé champêtre et un cœur placide que n'avait point encore altérés l'étiolement parisien. Vêtue de blanc avec toute la recherche que comporte une toilette de demoiselle, elle tenait les yeux immuablement fixés sur le théâtre, sans que ses traits révélassent aucune des impressions que pouvaient lui faire éprouver la musique. A côté d'elle était une femme d'un âge mûr, sa mère, si l'on en croyait une ressemblance prononcée, dont la physionomie offrait une indéfinissable expression de dépit, de mécontentement et de hauteur.

— Elle est bien, se dit Édouard, malgré sa gaucherie de pensionnaire et ses couleurs de Basse Normandie. Mais, en revanche, madame de Passerot a l'air diablement revêche. Sa figure de caporal autrichien promet une belle-mère peu réjouissante. Je suis sûr qu'elle est furieuse contre moi, et n'a-t-elle pas raison ? Ma conduite doit passer pour une impolitesse inouïe, pour une offense préméditée. Mais quel caprice de venir aux Italiens a pris subitement Eudoxie, qui était malade hier ? Ses instances pour que je l'accompagne, l'anxiété qui lui fait épier mes moindres gestes, tout cela n'est pas naturel. Se douterait-elle de quelque chose ?

Ici, le soliloque fut interrompu. Le rideau venait de baisser, et l'une des dames de la loge se retournait pour ouvrir la porte. Peu curieux d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion, et d'accroître ainsi les torts qu'il se reprochait déjà, le jeune homme battit précipitamment en retraite. Au moment où il allait descendre l'escalier, une grosse main se posa sur son épaule, et une voix de basse-taille l'interpella vivement.

— Parbleu ! vous êtes un aimable garçon : voilà deux heures que je monte la faction dans le foyer en vous attendant. D'où diantre sortez-vous, je vous prie ?

L'individu qui parlait de la sorte était un homme de trente-six ans environ, grand, vigoureusement constitué, et doué d'une de ces tournures martiales pour lesquelles certaines femmes conçoivent une estime particulière. Sa redingote boutonnée jusqu'au menton, ses bottes éperonnées, son pantalon large comme celui d'un mameluck, annonçaient une sorte de dédain de la tenue élégante et sévère qui est d'étiquette au Théâtre Italien. Au ruban rouge de sa boutonnière, à la coupe de ses favoris taillés horizontalement du coin de l'oreille à la moustache, selon l'ordonnance militaire, à la teinte cuivrée qu'avait contractée son visage, quoiqu'il fût blond, on devinait un officier de l'armée, arrivant d'Alger, selon toute apparence; car le hâle de tous les bivouacs d'Europe n'eût pas produit cette splendide carnation qui rappelait le coloris d'un rôt brûlé.

— Mon cher Garnier, répondit Édouard en se retournant, vous voyez l'homme le plus désespéré...

— Mon cher Mornac, interrompit l'officier, si c'est ainsi que vous entendez les entrevues matrimoniales, vous courez grand risque de rester garçon. Comment, mort-dieu ! ma tante et Loïde sont à leur poste depuis le commencement de la représentation, et vous manquez au vôtre ! Je n'ai pas voulu paraître au balcon sans vous, afin de vous laisser un moyen d'excuse, en prenant au besoin sur mon compte votre conduite cavalière. Ma tante est orgueilleuse et susceptible comme tous les diables, je vous en préviens; elle est devenue Passerot de la tête aux pieds; soyez sûr qu'elle ne vous pardonnerait pas un manque d'égards. Mais voilà un sermon assez long ; nos deux stalles nous attendent : ainsi, à gauche par quatre, en avant.

— C'est que, reprit Édouard avec un embarras que trahissait l'hésitation de ses paroles, j'ai eu le malheur de me laisser enchaîner... par un devoir de société... auquel il m'a été impossible de me soustraire... Je ne suis pas seul ici...

— Vous êtes avec des femmes ?

— Oui, répondit le jeune homme d'un air irrésolu.

— Eh bien ! allez leur dire qu'il s'agit de votre mariage, elles comprendront cela, et vous rendront votre liberté.

— Voilà précisément ce que je ne puis pas dire.

L'officier s'arrêta, et regarda Mornac entre les deux yeux.

— Ah ! ah ! nous sommes encotillonnés, dit-il ensuite avec un laisser-aller d'élocution qui sentait la caserne. Vous manquez d'usage, mon cher, la règle est de donner congé trois mois avant le mariage. Mais vous ne m'aviez pas encore parlé de vos amours.

Édouard maîtrisa la répugnance que lui inspiraient ce langage soldatesque et ces allusions brutales à un sentiment qu'il avait toujours entouré de délicatesse et de respect.

— Je vous aurais fait ma confession tôt ou tard, répondit-il; mademoiselle de Passerot n'a ni père ni frère, et je dois vous donner, à vous, son cousin, les explications que les parens d'une jeune fille ont le droit d'exiger de celui qui aspire à sa main. Nous parlerons de cela un autre jour ; en attendant, vous voyez que je me trouve dans une position embarrassante, venez à mon secours. Il m'est impossible de vous accompagner, ainsi trouvons quelque prétexte plausible à mon absence...

— Brrrrr, fit Garnier, comme vous voudrez ; mais ne comptez pas sur moi pour être votre avocat auprès de ma tante. C'est donc une impératrice que votre Dulcinée ? Il me semblait cependant qu'un jour d'entrevue conjugale on pouvait donner congé au sentiment. Allons, entrez-vous avec moi au balcon, oui ou non ?

Les deux hommes se trouvaient alors dans le couloir des premières loges ; avant que Mornac eût pu répondre, un petit vieillard, portant haut sa tête poudrée, marchant le jarret tendu et les mains dans les poches de son pantalon, le menton englouti jusqu'aux oreilles par une cravate blanche dont la rosette rappelait les incroyables du directoire, les revers de l'habit jetés en arrière avec une audace juvénile, vint se poster entre eux en fredonnant d'une voix aigrelette un des motifs chantés par Lablache. On eût dit d'une sonnette fêlée contrefaisant le bourdon de Notre-Dame.

— Eh bien ! jeunes gens, dit le représentant des anciens jours en interrompant sa cantilène, à quoi songez-vous ? Je ne vous ai vus au balcon ni l'un ni l'autre. Ces dames sont là cependant. Pourquoi n'arrivez-vous qu'au second acte ?

— Demandez cela à votre neveu, répondit l'officier avec un accent un peu bourru. Tandis que ma tante et ma cousine se morfondent dans leur loge, monsieur de Mornac distille le sentiment avec la dame de ses pensées. Cela ne promet-il pas à Loïde un époux tendre et fidèle ?

— Permettez, commandant, dit monsieur de Pomenars, qui, prenant le bras d'Édouard, l'emmena à deux pas.

— Madame de Flamareil est ici ? lui demanda-t-il d'un ton sec.

— Oui, mon oncle, répondit le jeune homme en contenant la mauvaise humeur que lui causait la perspective d'un interrogatoire à subir.

— Et vous êtes avec elle ! Le petit Boisgon hier me l'avait dit ; mais je ne voulais pas le croire. Vous êtes un fou, Édouard ! Vous allez manquer un mariage superbe, et pour qui ? Pour une vieille femme.

Le sensible Mornac éprouva une crispation nerveuse, comme si on lui eût promené sur la poitrine un fer rouge.

— Pour une vieille femme ! répéta le petit vieillard, en accentuant impitoyablement chaque syllabe; n'a-t-elle pas quinze ans de plus que vous ?

— Mon oncle ..

— Oh parbleu! fâchez-vous si bon vous semble. J'ai aimé les femmes plus que vous ne les aimerez de votre vie; mais jamais en enfant, ainsi que vous le faites. Il est temps que ces niaiseries romanesques finissent. Une entrevue est convenue entre vous et mademoiselle de Passerot; manquer de parole serait une impertinence sans excuse. Vous allez entrer au balcon avec le commandant; vous verrez que votre future est une fort jolie personne. Allons, quittez cet air lamentable qui ne vous va pas : il s'agit d'être beau et de plaire.

— Mon oncle, dit Édouard en affermissant sa voix, je suis venu avec madame de Flamareil, et il m'est impossible de la quitter ainsi : vous comprenez que l'usage du monde...

— Ta, ta, ta, répondit monsieur de Pomenars, nous allons arranger cela. Commandant, continua-t-il en se rapprochant de Garnier, je vais encore abuser de votre complaisance. Ayez la bonté de faire un tour dans le foyer; avant deux minutes je vous aurai renvoyé cet étourdi.

Malgré les velléités de révolte qu'annonçait la physionomie de son neveu, le vieillard lui reprit le bras et le força de s'acheminer avec lui vers l'escalier descendant aux baignoires.

— Je vais te remplacer dans la loge de madame de Flamareil, lui dit-il d'un ton radouci; il est fort naturel que tu me cèdes les fonctions de cavalier servant lorsque je les réclame; en cela tu ne fais que remplir ton devoir de neveu complaisant et respectueux; ainsi, ta belle dame n'aura rien à dire. D'ailleurs, ta stalle est directement au-dessus de sa loge, elle ne pourra donc pas te voir. Joue ton rôle avec aisance et simplicité; regarde ta future de manière à ne pas l'embarrasser; deux coups d'œil doivent suffire à un homme pour juger une femme. Ne te tiens pas trop raide, c'est ton défaut; ne bats pas la mesure sur le balcon, et tâche de ne pas te tortiller les cheveux à chaque instant. Tu es aujourd'hui tout-à-fait à ton avantage; ton habit te va fort bien, tu as un gilet magnifique et l'air véritablement gentilhomme. Courage, mon garçon, la petite Passerot aura trente mille livres de rente et je t'en assure vingt sur le contrat; cela vaut bien le sacrifice d'un roman suranné.

Édouard avait écouté ce sermon improvisé avec une résignation qu'on eût pu prendre pour un consentement tacite, et il continuait de suivre son oncle sans trop se débattre, lorsqu'une jeune fille, qui traversa le corridor, les mains pleines de fleurs ainsi qu'une divinité mythologique, lui fit éprouver un assez singulier remords.

— J'étais sorti de la loge, dit il à monsieur de Pomenars, afin d'acheter des bouquets pour ces dames...

— Eh bien! prenons des bouquets. T'ai-je jamais empêché d'être galant?

Le petit vieillard s'approcha de la Flore du Théâtre Italien, lui frappa légèrement le menton, en accompagnant ce geste anacréontique d'une des phrases à quadruple entente que se permettent volontiers les sexagénaires, et dont les bouquetières ne rougissent pas, choisit les plus belles fleurs, puis, après avoir essayé une pirouette, reprit le bras de son neveu. Tous deux descendirent l'escalier.

— C'est qu'il y a deux places vacantes dans la baignoire, dit le jeune homme, qui, depuis qu'il avait vu mademoiselle de Passerot, flottait en d'étranges irrésolutions, cherchant à concilier les égards dus à une femme aimée et le secret désir de ne pas rompre inconsidérément un mariage dont il reconnaissait les avantages.

— Ah! diantre! j'aurais besoin d'un second, reprit monsieur de Pomenars en comprenant l'embarras de son neveu. Il faut que ton absence paraisse forcée et non volontaire; c'est juste : on ne doit jamais blesser l'amour-propre d'une femme. Parbleu! je tiens notre homme.

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la loge. Contre la porte, le nez collé à l'œil-de-bœuf, ainsi qu'Édouard l'avait pratiqué deux étages plus haut un moment auparavant, se tenait l'adolescent que les hommes d'un âge mûr appelaient encore le petit Boisgontier, et qui, en réalité, eût fait un très joli grenadier, moustaches à part. Monsieur de Pomenars glissa silencieusement jusqu'à lui sur le tapis du corridor, et lui frappa l'épaule d'un air familier.

— Eh bien! jeune homme, dit-il, que faisons nous là?

Boisgontier se retourna vivement, et balbutia, en rougissant, une réponse inintelligible.

— Il ne faut pas rougir pour cela, monsieur Léon, reprit le sexagénaire; les jolies femmes sont faites pour être regardées : seulement, vous avez tort de vous en tenir à la contemplation; à votre âge et avec votre figure, on est sûr d'être bien accueilli, tandis qu'au contraire, s'arrêter à la porte, c'est le moyen d'y rester. Pourquoi n'entrez-vous pas?

— Je n'ai pas l'honneur de connaître beaucoup madame de Flamareil, répondit le petit jeune homme en jetant un regard fauve sur Édouard.

— Bah! je vous ai vu au bal chez elle. Venez, je serai votre introducteur.

Sans attendre la réponse, le malin vieillard fit un signe à l'ouvreuse, et quand l'accès du sanctuaire fut libre, il y entra le premier, ses deux bouquets à la main. Au bruit de la porte, madame de Flamareil s'était retournée précipitamment, et son amant put juger, à l'expression de sa figure, de l'effet qu'avait produit sur elle l'escapade qu'il s'était permise.

— Madame, dit monsieur de Pomenars avec l'aisance imperturbable d'un diplomate de salon, permettez-moi de disputer à mon neveu la faveur dont il jouit, et d'user du privilége de mon âge en lui empruntant sa place. Pour compenser cette substitution, voici monsieur de Boisgontier, que j'ai pris la liberté de vous amener; j'espère qu'à nous deux nous réussirons à faire la monnaie de l'heureux Édouard.

A ces mots, accompagnés d'un sourire respectueusement ironique, le vieillard offrit un des bouquets à madame de Flamareil, l'autre à l'Anglaise à la parure excentrique, poussa sur un des siéges vacans le jeune Boisgontier tout rougissant de son bonheur, s'assit sur l'autre, et ferma la porte au nez de son neveu, qui se trouva ainsi maître de ses actions, sans trop savoir s'il était content ou fâché de sa liberté.

— Voilà ce petit blanc bec de Boisgontier qui va se croire en bonne fortune, se dit celui ci au bout d'un instant. Bah! mon oncle a peut être raison. Allons retrouver Garnier et poser devant mademoiselle Loïde; après tout, cela ne m'engage à rien.

III.

Mornac rejoignit le commandant, qui se promenait patiemment dans le foyer, et, sans nouveau débat, tous deux entrèrent au balcon. Leur apparition tardive causa dans la loge où elle était attendue un mouvement de curiosité comprimé par le décorum. Madame de Passerot, qui s'était penchée pour parler à sa fille, se redressa aussitôt, en jouant la plus superbe insouciance, et conserva pendant le reste de la représentation le maintien d'une impératrice de sous-préfecture, tandis que, fidèle à son immobilité de statue, mademoiselle Loïde continuait de fixer les yeux sur le théâtre avec une attention trop exclusive pour ne pas être un peu affectée. S'il n'eût pas appris à ses dépens quelle observation incisive et scrutatrice les femmes savent cacher sous les dehors de la distraction ou de l'indifférence, Édouard eût pu se croire entièrement inaperçu; mais la jalouse sollicitude de madame de Flamareil l'avait initié dès longtemps à ces petites dissimulations diplomatiques : il demeura donc fermement persuadé, un peu de vanité aidant, que pas une boucle de ses cheveux, pas un bouton de son habit, pas une fleur de son gilet, n'échappaient en ce moment à un examen aussi scrupuleux que celui d'un capitaine inspectant sa compagnie; à cette idée, il sentit sa contenance s'empeser comme la cravate blanche qu'il avait arborée pour cette occasion solennelle.

— Je dois avoir la grâce d'un conscrit sous les armes, se dit-il, non pas sans quelque dépit; mon oncle est vraiment délicieux avec ses conseils. Je voudrais le voir à ma place sous le feu de cette batterie matrimoniale. J'ai l'air, j'en suis sûr, aussi niais que ce jouvencel de Boisgontier quand il

regarde Eudoxie. Cela est assez désagréable; car enfin, parce que je veux rester fidèle à mon amour et ne pas me marier, ce n'est pas une raison pour paraître ridicule aux yeux de cette petite pensionnaire.

Tandis que Mornac, luttant contre l'influence d'une situation qui donne aux hommes les moins timides un air gauche et emprunté, cherchait à se décuirasser dans son habit, son voisin s'abandonnait à une préoccupation à peu près semblable; seulement, la roue de paon que le premier essayait pour une seule loge, le second l'étalait pour la salle tout entière. Garnier était un de ces Lovelaces de garnison qui croient aux irrésistibles séductions de l'épaulette; transporté à Paris, des avant postes d'Alger où il faisait le coup de sabre avec les Kabyles quelques semaines auparavant, il avait pris au sérieux l'allégorie de Mars désarmé par Vénus, et tout en négociant le mariage de sa cousine, il méditait pour son propre compte une conquête aristocratique destinée à charmer les loisirs de ses trois mois de congé. Une duchesse faisait son ambition; mais la duchesse étant rare, il avait résolu de se contenter d'une marquise. Au milieu du balcon du Théâtre-Italien, le Mars des chasseurs d'Afrique avait donc pris position carrément, comme un pacha sur le divan de son harem; ses yeux, habitués à dépister d'une demi-lieue le burnous d'un Bédouin, se promenaient audacieusement de loge en loge, cherchant, des baignoires à l'amphithéâtre, la Vénus qui devait couronner de myrtes son front brûlé par le soleil de la Mitidja. A chaque découverte qui lui semblait d'heureux augure, il relevait héroïquement ses moustaches, souriait avec une volupté martiale, donnait à sa prunelle une expression fascinatrice et s'élargissait outre mesure les épaules par le rengorgement de son buste athlétique. Au bout d'une demi-heure de ce manége, le galant officier fut obligé de reconnaître que les grâces de sa personne ou de sa pose étaient autant de frais perdus, de perles méconnues, et que pas un seul lorgnon féminin n'avait le bon goût de s'enquérir du magnifique militaire si triomphalement assis au balcon.

— Il n'y a pas une seule jolie femme dans toute la salle, dit-il alors à Mornac en faisant mine d'étouffer un bâillement, et il s'enfonça dans sa stalle, dédaigneux comme le renard qui trouvait les raisins trop verts.

Le reste de la représentation s'écoula sans nouvel incident. La chute du rideau, impatiemment attendue par tous les acteurs de cette scène fastidieuse qu'on appelle entrevue de mariage, charma surtout le commandant, qui, en fait de musique, ne goûtait que les trompettes de son escadron, et dont l'amour-propre n'avait pas trouvé la compensation qu'il espérait.

— Ouaaaaah! dit-il à son voisin, en parodiant malhonnêtement une gamme chromatique, vous venez de me faire faire une corvée dont je me souviendrai. C'est demain dimanche, j'irai à la salle Chantereine; c'est là qu'on trouve des femmes aimables et plus jolies que toutes vos bégueules; mais en ce moment il faut que je fasse mon métier de négociateur. Vous avez eu le temps de prendre le signalement de ma cousine; eh bien! comment la trouvez-vous?

— Mon cher commandant, répondit le jeune homme, la position dans laquelle je me trouve ne me rend pas aveugle; mademoiselle de Passerot est une charmante personne, aussi bien de toutes manières que puisse le désirer un mari.

— A merveille; maintenant il s'agit de voir si vous aurez produit le même effet. Je vais accompagner ces dames qui demeurent, comme vous savez, à l'hôtel des Princes, rue Richelieu; c'est à deux pas d'ici. Nous avons à causer ensemble; ainsi, allez fumer un cigarre dans le passage de l'Opéra; avant vingt minutes je suis à vous.

Mornac laissa passer l'officier, puis à travers la foule élégante qui encombrait les corridors, il se glissa secrètement sur ses pas, poussé par un sentiment de curiosité facile à comprendre. Masquée jusqu'à la ceinture par l'appui de la loge où elle était assise, mademoiselle Loïde ne s'était montrée à lui qu'en buste; cette idée le préoccupait autant que s'il eût pris complétement au sérieux son rôle de futur.

— Pourquoi, se disait-il, madame de Passerot qui est une dévote n'a-t-elle pas voulu que l'entrevue ait lieu à la messe ou bien dans une promenade, ce qui m'eût convenu, car on m'accorde une tournure assez distinguée! Pour encaser ainsi sa fille jusqu'au menton, elle doit avoir ses raisons. La petite jouira-t-elle de quelque défectuosité qu'on cherche à dissimuler le plus longtemps possible dans l'espoir que sa jolie figure me fera passer sur le reste? Un moment! je ne me soucie pas d'un lit de fer dans mon ménage. Eudoxie a une taille si noble et si droite! pauvre chère Eudoxie! oh! toi seule au monde!.... Avant de chercher à savoir si le ramage de cette jeune provinciale répond à son plumage, il serait bon de m'assurer que le plumage lui-même ne cache pas quelque vilaine particularité de pa...n. Il m'a semblé que son cou n'était pas attaché à ses épaules d'une manière fort logique.

Tout en ruminant, le jeune homme s'était placé sous le péristyle, au milieu des groupes qui, à la sortie du Théâtre-Italien, forment, sur le passage des femmes, une haie plus épineuse que fleurie, à laquelle les blanches brebis elles-mêmes n'échappent pas toujours sans y laisser quelques-uns de ces flocons dont s'empare la médisance aristocratique pour en tisser sa chronique de chaque jour. Sourd aux propos plus ou moins irrévérencieux de ses voisins, Mornac ne tarda pas à voir descendre au retour de l'escalier mademoiselle de Passerot, marchant à côté de sa mère, qui s'appuyait elle-même sur le bras de son neveu; il put alors se convaincre que celle qu'on lui destinait en mariage possédait une taille en harmonie avec sa figure, et que le fût de la colonne était digne du chapiteau.

— Vrai Normande, pur sang! se dit-il, sans trop se rendre compte de sa satisfaction intérieure; droite comme un peuplier, et fraîche comme une pêche. Mon oncle a raison: ce serait une magnifique bouture à greffer sur la souche des Mornac.

De plus en plus alléché par cet examen, le jeune homme se disposait à sortir du péristyle, à la suite de mademoiselle de Passerot, afin de la voir monter en voiture, lorsqu'une main saisit furtivement la sienne, tandis qu'une voix vibrante quoique contenue jetait à son oreille ce seul mot:

— Ingrat!

Édouard se sentit troublé dans l'âme, comme un voleur pris en flagrant délit; avant qu'il eût fait un seul mouvement, la main qu'il avait reconnue pour l'avoir pressée bien des fois sur ses lèvres s'échappa de l'étreinte dans laquelle il cherchait à la retenir; exalté par ce refus, comme il arrive d'ordinaire, il se retourna vivement: Eudoxie avait passé; au lieu des longs yeux bleus dont il s'apprêtait à désarmer le courroux, il rencontra les prunelles verdâtres de monsieur de Lomenars, qui lui disaient aussi tyranniquement qu'un regard d'oncle peut le faire:

— Va-t'en.

Madame de Flamareil continuait de marcher sans tourner la tête, entraînant par une sorte de saccade nerveuse le sournois vieillard qui s'était emparé de son bras et constitué son gardien en dépit d'elle-même: derrière eux s'empressait Léon de Boisgontier, à qui, véritable bonne fortune de lycéen, était échue mistriss Lawington, caparaçonnée, par dessus ses autres atours, d'une palatine dont les fourrures simulaient le pelage d'un zèbre. Le débutant se dédommageait de sa corvée en caressant du regard les blanches épaules de la dame dont il rêvait les couleurs, et il était tellement perdu dans cette contemplation, qu'au passage il n'aperçut pas celui qu'il détestait de toute l'aversion qu'inspire un rival préféré.

— Comme le petit bonhomme prend feu! se dit Édouard, qui, tout en courant deux lièvres à la fois, n'était pas d'humeur à permettre qu'on vînt chasser sur ses terres; au lieu d'être jalouse comme une Italienne et de venir me crier dans l'oreille des mots de mélodrame, il me semble qu'elle pourrait fort bien se débarrasser de cet adolescent qui finira par lui donner un ridicule.

Entre la jeune fille et la femme encore jeune dont son esprit était presque également occupé, Mornac, qui, par une complication assez fréquente parmi les hommes de vingt-cinq ans, se trouvait en même temps chevalier d'amour et poursuivant de mariage, resta plongé dans une irrésolution à la-

que le mit fin le départ successif des deux voitures où étaient montées d'une part la famille des Passerot, de l'autre la mélancolique Eudoxie, toujours escortée de son chaperon d'outre-Manche, de l'énamouré Boisgontier, et du sexagénaire dont la cravate à l'incroyable ne cachait qu'à demi le malicieux sourire. Édouard alors se dirigea tout pensif vers le passage de l'Opéra, et pendant la demi-heure qu'il y passa en attendant Garnier, trois idées assez disparates se partagèrent ses réflexions. D'abord, une scène de reproches, de larmes, peut-être même d'évanouissement que lui ménageait, selon toute apparence, madame de Flamareil, dont il connaissait l'irritabilité nerveuse et la despotique jalousie; en second lieu une paire de soufflets qu'il se promettait d'octroyer au petit Boisgontier à la première occasion favorable; enfin, la jambe de Diane chasseresse que lui avait révélée le marche-pied de la berline où mademoiselle Loïde s'était élancée avec une étourderie de campagnarde.

Cette méditation à trois parties à chaque instant enchevêtrées comme les files d'un peloton, fut interrompue par le commandant, qui s'avançait d'un pas rapide, en porteur de bonnes nouvelles.

— Mon cher, dit ce dernier, il fait beau; prenons des cigares et allons sur le boulevard, où nous serons plus libres pour notre colloque; il s'agit de traiter la matière à fond.

Les cigares allumés, Garnier prit le bras de celui qu'il regardait déjà comme son cousin; ils sortirent du passage et tournèrent à droite; arrivés devant Tortoni, l'officier de chasseurs entama la discussion.

—Sachez d'abord, dit-il, que j'ai réparé votre petite équipée au moyen d'un duel, qui vous a retenu jusqu'à neuf heures, et dans lequel je vous ai fait jouer un rôle héroïque. Feu noblement essuyé, et coup tiré en l'air de la manière la plus magnanime! Les femmes aiment assez les bretteurs, ma tante surtout, qui avait pour mari le plus grand poltron de toute la Normandie. Elle a donc pris l'historiette le mieux du monde, et une fois rassurée sur le chapitre de sa dignité compromise, elle s'est déridée à vue d'œil. Décidément, vous avez fait sa conquête, ce qui n'est pas peu de chose.— M. de Mornac a tout-à-fait l'air d'un homme comme il faut, m'a-t-elle dit à l'oreille; et cela veut tout dire, car le *comme il faut* est son dada de prédilection: elle a refusé dix partis, parce qu'ils avaient l'air bourgeois, selon elle. Quant à Loïde, elle ne sonnait mot comme vous pensez bien; mais l'avis de sa mère est toujours le sien, et d'ailleurs vous aurez le temps de lui faire votre cour. Bref, l'entrevue a été favorable, vous avez plu. Je joue cartes sur table, n'est-il pas vrai? Maintenant c'est à vous de décider s'il vous convient d'aller en avant et de charger votre oncle de la demande officielle.

— Mon cher commandant, répondit Edouard, la bonne grâce et la loyauté que vous apportez dans cette affaire captivent toute ma confiance et m'obligent à une franchise égale à la vôtre. J'abats donc aussi mon jeu. J'ai n'ai pas besoin, je pense, de vous assurer de ma respectueuse estime pour votre famille, ni de vous dire que je regarderai toujours comme un honneur une alliance avec elle; mais je dois vous expliquer ma position personnelle, afin que vous n'interprétiez pas défavorablement l'hésitation que vous avez pu remarquer en moi. Je n'ai pas de fortune: ainsi je suis entièrement dans la dépendance de mon oncle; il veut que je me marie, et il m'a déclaré que si dans trois mois j'étais encore garçon, il se remarierait lui-même; ce qu'il ferait ainsi qu'il l'a dit, j'en suis parfaitement convaincu. Or, mon oncle a soixante-cinq ans, âge auquel on a toujours des enfans, comme vous savez. Donc il faut que je me marie; sinon je m'expose à devenir, peut-être avant un an, le parrain d'un cousin ou d'une cousine qui m'enlèverait net quarante-cinq mille livres de rente dont je suis en ce moment l'héritier présomptif. D'un autre côté, je vous le répète, je n'imagine pas un mariage plus avantageux et plus honorable que celui dont il est question aujourd'hui. Et cependant, au lieu de l'empressement que vous êtes en droit d'attendre de moi, vous me voyez plongé dans une mer d'irrésolutions, de perplexités, d'inquiétudes de plus en plus pénibles et cruelles.

— L'histoire de votre princesse des Italiens! dit le commandant.

— De grâce, mon cher Garnier, comprenez ma position, et ne blessez pas, même par une plaisanterie à vos yeux inoffensive, un sentiment sérieux pour moi, trop sérieux sans doute si je songe à mon avenir. Cette personne à qui vous faites allusion, je l'aime depuis plus de cinq ans; je lui suis attaché par tendresse, par reconnaissance, peut-être aussi par habitude, enfin par tous les liens que peut créer une intimité sans interruption et sans partage. Rompre cette chaîne, car j'en conviens c'est une chaîne, répudier ce passé si plein de souvenirs, dire un éternel adieu à cet amour dans lequel j'ai mis mon âme tout entière, depuis que je suis un homme, c'est là un sacrifice qui m'effraie. En y songeant, je doute de mon courage; je crains pour moi, mais je crains pour elle davantage. Elle m'aime, Garnier, elle m'aime; mon mariage serait un coup de poignard qui la tuerait peut-être.

— Bah! fit l'officier de chasseurs, en poussant vers le ciel une énorme bouffée de tabac, comme un marsouin souffle par ses évents l'eau salée.

— Ne pensez pas qu'une ridicule fatuité me fasse parler ainsi, reprit Édouard avec chaleur; puissé-je me tromper! Mais je connais trop ce cœur dévoué, cette langueur maladive, cette âme enthousiaste, cette femme enfin, non moins fière que sensible, et qui, blessée par moi, ne se plaindrait point, mais....

— Mourrait, n'est-il pas vrai? interrompit Garnier. Vous êtes jeune, mon cher; mais croyez-moi, tranquillisez-vous.— Les femmes se rendent et ne meurent pas.

A cette impertinente parodie du mot attribué à Cambronne, Édouard jeta son cigare par un geste dédaigneux auquel le prosaïque officier ne fit pas attention.

—Commandant, dit-il ensuite d'un ton légèrement ironique, je m'aperçois que nous ne nous comprenons pas. Je conçois du reste que vos conquêtes de garnison vous aient peu disposé à apprécier ce qu'il peut y avoir de noble, de passionné, de sublime dans l'âme de quelques femmes d'élite.

— Mes conquêtes de garnison! qu'entendez-vous par là! s'écria l'officier piqué à son tour; depuis quinze ans que je suis au service, sachez que j'ai connu vingt dames, je dis dames, plus jolies et plus aimables que toutes vos pies-grièches de ce soir. Que diantre! discutons sans personnalité. Nous traitons de votre mariage, auquel je m'intéresse fort, et voilà qu'à propos d'une ancienne passion, vous vous envolez jusqu'au septième ciel; ne dois-je pas, en homme raisonnable, vous ramener à terre, rétablir la question dans ses termes véritables, et la résoudre par le calcul des probabilités? Or, je vous soutiens que sur cent mille femmes, pas une ne périt d'amour. Voyez vous, mon cher Mornac, ces métaphores là sont connues. Nous autres nous leur disons: Si vous ne m'aimez pas, je me tuerai; plus tard elles nous disent: Si vous ne m'aimez plus, j'en mourrai. A la fin, tant tués que mortes, on n'enterre personne. Je vous parle comme tout homme de sens le ferait à ma place continua Garnier en changeant subitement d'intonation; je vous le répète, il y a cent mille à parier contre un que vos craintes sont chimériques. Après cela ne vous figurez pas que je sois un soudard sans âme, comme vous paraissez le croire; si, au lieu de vous tenir le langage de la raison commune, j'interrogeais mes souvenirs et ma propre expérience, peut-être serais-je de votre avis; mais on ne doit jamais prendre l'exception pour règle.

— Comment, dit Édouard intrigué par ces paroles, avez-vous donc éprouvé dans votre vie quelque sentiment sérieux qui démente la philosophie incrédule que vous affectiez tout-à-l'heure?

— Peut-être, répondit le chef d'escadron en jetant à son tour son cigare, et il laissa passer entre ses longues moustaches un de ces soupirs péniblement bruyans, qu'exhalent les cœurs depuis longtemps rouillés.

— Confidence pour confidence, reprit Mornac, qui, passé le premier moment d'humeur désirait rester en paix avec son interlocuteur.

IV.

L'officier secoua la tête d'un air mélancolique, étrangement dépaysé sur sa figure pleine et colorée.

— C'est une histoire à laquelle je pense le moins possible et dont je ne parle à personne, dit il enfin ; mais je ne refuse pas de vous la raconter, car, à vous entendre, on dirait que je n'aie jamais connu que les vivandières de mon régiment, et cependant j'ai éprouvé dans ma vie une passion d'un numéro égal au moins à celui de la vôtre. Il y a une dizaine d'années de cela; j'étais alors lieutenant au 7e chasseurs, en garnison à Lyon. Lyon est une sotte ville, comme vous savez peut-être, et la société de Bellecour, qui avait accueilli quelques-uns de nous, est bien la collection de salons la plus insipide où l'officier puisse perdre son argent à la bouillotte contre de vieilles femmes. Pour moi, qui aime à m'amuser, je commençais à en avoir assez ; ça me fatiguait d'être plumé tous les soirs par des contemporaines du roi Louis XV, et j'étais décidé à chercher fortune dans le petit commerce où il y a des minois soignés, lorsqu'un jour, au milieu d'un de ces salons de Bellecour, avec lesquels je voulais divorcer, j'aperçus une femme que je n'avais pas encore rencontrée dans le monde. Une femme! un ange! mon cher ami. Grande et faite à peindre, des épaules magnifiques, des yeux bleus dont le regard vous caressait le cœur comme avec un gant de velours, des cheveux blonds....

— Elle était blonde! interrompit Édouard; je l'aime déjà.

— La vôtre est blonde aussi? Ce n'est pas qu'en général je préfère cette couleur; il y a des brunes furieusement séduisantes, mais cette fois là, toutes les Andalouses et toutes les Africaines eussent été obligées de baisser pavillon. Je ne peux pas vous décrire ce que j'éprouvai; ce ne fut qu'un frisson depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux. J'étais assis à une table d'écarté, où je jouais une centaine de francs, je crois, quand ce diable de regard langoureux s'arrêta sur moi. J'avais ri jusqu'alors de ce qu'on appelle au collége les flèches de Cupidon; mais en ce moment je me convainquis de la justesse de l'allégorie, en me sentant percé de part en part comme par un trait d'arbalète. J'écartai stupidement un ou deux atouts, et sourd aux criailleries de la galerie, je me levai pour suivre cette sirène qui venait de passer dans un autre salon.

Je n'ai pas besoin, mon cher Mornac, de vous raconter en détail les progrès et les incidens de ma passion; ces folies-là se ressemblent toutes; vous verriez qu'à vingt-cinq ans je n'étais pas plus raisonnable que vous ne l'êtes aujourd'hui. Qu'il vous suffise de savoir que j'étais amoureux comme un lion : depuis ma sortie de Saint Cyr, je n'avais rien éprouvé de pareil; Élise demeurait...

— Élise! c'est un des noms de la femme que j'aime, dit Édouard avec une sorte de componction.

— Un joli nom, n'est-ce pas? C'était l'été; Élise habitait une campagne à quelques lieues de Lyon, tandis que son mari était retenu à la ville par la place qu'il occupait à la tête d'une des administrations. Je fus bientôt au courant et je commençai sans retard une des vies les plus enragées que puisse mener un amoureux. Dix lieues à franc étrier presque tous les jours! Et notez qu'il ne fallait pas flâner en route, car le colonel ne plaisantait guère, et je n'avais point envie de me faire mettre aux arrêts. J'ai crevé deux chevaux dans cette campagne, sans compter que je n'arrivais pas toujours à temps au quartier, et que, devant passer adjudant-major, je me vis souffler ma nomination sous prétexte de négligence dans le service. Mais j'avais la cervelle à l'envers, et je me moquais de la double épaulette comme de mon sabre de l'école militaire. D'ailleurs quelle agréable indemnité! ce que je perdais en avancement d'un côté, ma belle blonde me le rendait de l'autre; il est vrai que chaque grade me causa un tourment d'enfer; je mis sept mois à gagner mon bâton de maréchal de France. Mais songez que c'était une femme du grand monde, spirituelle comme un démon, fière comme un chapitre d'Allemagne, et allant tous les jours à la messe; une véritable duchesse.

A me voir aujourd'hui, Mornac, vous ne devineriez jamais quel Céladon j'étais alors ; cette femme m'avait fait subir une métamorphose dont je reste stupéfait quand j'y songe. Moi, qui ne pouvais pas regarder une écritoire sans avoir la migraine, je lui improvisais des lettres de douze pages à calciner un rocher. Vous avez lu la *Nouvelle Héloïse*; eh bien! ma parole d'honneur, c'est du fi... [illegible] à côté de mon style de ce temps-là. Et puis, réforme complète dans mes habitudes. Plus de café, plus de billard, plus de cigare. A la pension, mes camarades, qui n'y comprenaient rien, m'appelaient mademoiselle Garnier; mais tout m'était égal pourvu qu'Élise fût contente; elle avait quelques années de plus que moi, et cela lui donnait une sorte d'autorité dont elle aimait à faire usage; elle m'imposait ses goûts, ses volontés, quelquefois ses caprices; tout me plaisait. Elle était jalouse, j'aimais jusqu'à sa jalousie.

— C'est cependant un défaut qui cause bien des ennuis, observa Mornac, en se rappelant les épreuves auxquelles le soumettait journellement madame de Flamareil.

— Oui; mais ça flatte. Le mari ne pouvait presque jamais quitter Lyon, il n'y avait pas de voisins de campagne, et, en y mettant de la prudence, nous jouissions d'une certaine liberté. Quand je n'étais pas obligé de rentrer pour mon service, je restais fort tard, quelquefois tout à-fait. La maison était près de la Saône ; le soir, nous nous promenions en bateau, surtout quand il faisait de la lune. Élise aimait beaucoup le clair de lune, et moi j'y prenais diantrement goût aussi. Elle était si jolie, assise au gouvernail, avec sa gentille capote de paille et son cachemire bleu que je vois encore! Élise n'avait que des cachemires. Quand j'étais fatigué de ramer, je déclamais les *Méditations* de Lamartine, qu'elle me faisait apprendre par cœur; oui, mon cher, les *Méditations* de Lamartine. Vous vous figurez que je n'ai pas été romantique tout comme un autre. Je crois que si elle l'avait voulu, j'aurais fait des vers. Ah! c'étaient là des moments qu'on n'oublie pas; non, sacrebleu! on ne les oublie pas.

Le commandant Garnier se tordit la moustache à plusieurs reprises, et garda, pendant quelques secondes, un silence d'attendrissement respecté par son compagnon.

— Tout doit finir dans le monde, reprit-il en suite d'un ton mélancolique : il y avait cinq mois à peine que durait mon bonheur, lorsqu'une catastrophe inattendue vint détruire. Un matin, j'étais dans ma chambre, précisément occupé à écrire une de ces épîtres brûlantes dont je vous parlais tout-à l'heure; on frappe, la porte s'ouvre, et je vois entrer un homme de quarante ans, droit, sec, poli, sérieux. Je vous l'avouerai, j'eus peur. C'était le mari, et j'aurais mieux aimé recevoir la visite d'un loup affamé. De charitables amis lui avaient appris ma liaison avec sa femme : il savait tout, et venait me proposer, le plus honnêtement du monde, d'aller me couper la gorge. Je fis d'abord des difficultés, car mes principes sur cette matière sont bien arrêtés : tromper un époux, tant qu'on voudra; le tuer, merci! Pourtant, il n'y eut pas moyen de refuser : il exigeait une réparation, et j'étais dans mon tort. Nous prîmes donc chacun un témoin, et nous fûmes nous battre dans un petit chemin creux, derrière Fourvières. J'ai été prévôt de salle à Saint-Cyr, et je me croyais sûr de mon fait; je m'étais juré de ne pas le tuer, je voulais simplement le désarmer, ou, tout au plus, le blesser légèrement au bras, pour le mettre hors de combat. Après quelques passes, j'engage donc solidement en quarte, en cherchant à lier son fer, que je comptais faire sauter à dix pas d'un revers de poignet. Pstt! voilà cette chienne d'épée, que je croyais bien tenir, qui se dégage, et frétille comme une anguille autour de la mienne; une, deux; feinte de seconde : puis, quand je la cherche en tierce, un second dégagement, auquel je ne vois que du feu, et une botte qui m'arrive à fond; oh! mais à fond : six pouces de fer dans le côté, rien que cela. Avant d'avoir pu me rendre compte du coup, je me trouvai par terre, étendu comme un mouton qu'on vient de saigner. Mon diable d'homme, toujours avec le plus beau sang-froid du monde, me dit que nous aurions le plaisir de recom-

mencer dès que je serais guéri ; puis il me tourna les talons après m'avoir salué fort poliment.

Je restai six semaines dans mon lit, blasphémant le ciel et la terre, sans nouvelles d'Élise, à qui je ne pouvais pas écrire. Je savais seulement qu'elle était tombée malade le lendemain du duel, et que son mari l'avait ramenée à Lyon. Enfin, j'entrai en convalescence ; ma première visite fut pour mon colonel, à qui j'avais été recommandé par un de mes oncles, et qui me témoignait de l'intérêt.

— Garnier, me dit-il dès qu'il m'aperçut, je suis bien aise de vous voir sur pied. Vous ne faites plus partie du septième ; vous passez au régiment de chasseurs qui va en Morée, et vous partez demain pour rejoindre votre corps à Toulon. Pas d'observations ; il y aura là-bas des coups de sabre à donner, ça doit vous aller ; c'est une bonne occasion de regagner la double épaulette que vous avez manquée ici par votre faute. Vous ne pouvez pas rester à Lyon. Votre aventure a fait trop de bruit. On est bégueule à Bellecourt ; je sais qu'on y a déjà parlé dans plusieurs salons du danger de recevoir des militaires ; votre séjour ici ferait du tort à vos camarades ; et pour moi je n'ai pas envie qu'on mette mon corps d'officiers en interdit. Ainsi donc, soyez en route demain à sept heures, et jusque-là pas de folie sentimentale ; là-bas, faites honneur au septième et revenez nous capitaine.

Il n'y avait pas le plus petit mot à répondre, car quand le colonel avait commandé : en avant ! il fallait partir du pied gauche, comme disent les fantassins. A moitié fou, j'allai chez Élise. Son mari était sorti heureusement, et je pus entrer. Ah ! mon cher Mornac, quelle scène ! je vivrais mille ans que ce tableau ne sortirait jamais de ma mémoire. Figurez-vous une femme étendue sur un divan, pâle, amaigrie, brisée ; plus changée par le chagrin que moi par six semaines de souffrances ; et des soupirs, des étreintes, des sanglots, des désespoirs à briser le cœur quand je lui appris mon départ.

— Mon Théodule, me disait-elle en m'étouffant dans ses bras, c'est ma raison ou ma vie que tu emportes, car si je ne meurs pas, j'en deviendrai folle.

Ce fut en effet une mourante que je laissai lorsque j'eus le courage de m'arracher à cette scène cruelle. Sans voix et sans connaissance, elle n'entendit pas mon dernier adieu, elle ne sentit pas mes derniers baisers. Il n'y avait plus d'âme dans ce corps, et quand la porte se ferma sur moi, il sembla que c'était le couvercle de sa bière dont j'entendais le bruit.

Il y a dix ans de cela, Mornac, reprit le commandant après une seconde pause causée par son émotion ; et je crois vous parler d'hier. Ces dix années, je les ai passées presque tout entières hors de France, en Morée, à Alger, partout où il y avait des coups à donner et à recevoir ; ce souvenir est un ver rongeur qui ne m'a jamais quitté.

Entraînés par l'intérêt de leur conversation, les deux amis étaient arrivés à la Madeleine. Le commandant Garnier, dont le ver rongeur avait respecté l'embonpoint, marcheur assez mauvais d'ailleurs, en sa qualité d'officier de cavalerie, s'arrêta un peu essoufflé, et, levant les yeux au ciel, comme par réminiscence de l'âge d'or où il avait su par cœur les *Méditations* de Lamartine :

— Je veux vous avouer un dernier enfantillage, dit-il avec un sourire timide, destiné à désarmer la raillerie. Levez la tête. Voyez-vous cette étoile au-dessus du fronton, à gauche de la Grande-Ourse?

— Eh bien ?

— C'est la nôtre, celle qu'Élise, dont l'imagination était fort exaltée, avait choisie pour emblème de notre amour. Vous ne me croirez peut-être pas. Eh bien ! en Grèce, en Afrique, où les nuits sont presque toujours sereines il m'est arrivé bien des fois de passer des heures entières à contempler cette étoile. Et maintenant encore, au bout de dix ans, je ne puis pas la regarder sans éprouver l'envie de pleurer comme un enfant.

Édouard écouta cette sentimentale confidence plus sérieusement qu'on n'eût pu l'attendre d'un jeune homme de vingt-cinq ans, portant des moustaches, des gants jaunes, un lorgnon dans la poche de son gilet, et sortant des Italiens.

— C'est une douce superstition, chère à toutes les âmes tendres, dit-il, le nez en l'air à son tour. Mon cher Garnier, ne rougissez donc pas d'un noble sentiment, parce que son exaltation ne saurait être comprise du vulgaire. J'ai aussi mon étoile, moi.

— Bravo ! répondit le commandant, heureux d'échapper à la moquerie qu'il redoutait. Et où êtes vous logé là-haut? sommes-nous voisins?

— Là, au couchant, cette belle étoile isolée, plus loin que la flèche des Invalides. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que j'avais envie de votre étoile à vous ; mais ma maîtresse n'en voulut pas, et choisit celle-ci.

— Avouez que les femmes ont des idées diantrement gentilles lorsqu'elles aiment, dit Garnier d'un air attendri.

— Cette étrange coïncidence accroît encore l'intérêt que votre récit m'inspire ! répondit Mornac, qui, depuis qu'il avait découvert dans le gros commandant un frère en souffrance amoureuse, s'affermissait dans ses sentimens de fidélité, et se livrait plus résolument à la pente élégiaque de la conversation. — Ainsi, elles ont le même cœur noble et enthousiaste.

— *Elles ont !* interrompit l'officier de chasseurs avec un accent douloureux ; je donnerais ma croix et mon épaulette de chef d'escadron pour pouvoir dire comme vous. Mais, quand je songe à ma pauvre Élise, j'ai raison de regarder là-haut notre étoile ; car sur la terre. .

— Elle est morte?

— Elle doit l'être, j'en ai la triste persuasion. Privé de ses nouvelles pendant longtemps, je n'osai plus chercher à en avoir à mon retour en France. Un de ces pressentimens qui ne trompent pas me disait que je ne la verrais plus. Jamais son nom n'est sorti de ma bouche devant les personnes qui auraient pu me parler d'elle, tant je craignais de voir mes craintes confirmées ; je n'ai pas remis les pieds à Lyon, et j'ai préféré le doute du malheur à sa certitude. Depuis dix ans, j'ai aimé d'autres femmes, et des plus distinguées, ajouta Garnier du ton imposant dont Rui Gomez dénombrait à Charles-Quint ses portraits de famille ; mais aucune autant que celle-là. On ne trouve une Élise qu'une fois.

Involontairement, Mornac jeta sur son compagnon ce regard oblique, par lequel les jeunes gens se déprécient mutuellement comme le font les femmes entre elles. La conclusion de l'examen fut que le commandant Garnier était bien gros, bien rougeaud, bien florissant, et de tournure bien martialement bourgeoise, pour qu'une femme du monde se fût ainsi laissée aller de vie à trépas, par le seul fait de son absence.

— Et vous pensez que cette dame n'a pu survivre à votre départ ? dit le jeune homme, en passant subitement de la sympathie au persiflage, car il avait sur le cœur plusieurs paroles échappées à son interlocuteur, au commencement de la conversation.

L'officier s'arrêta et roula de gros yeux, comme un taureau qui reçoit au flanc le dard d'un picador.

— Vous prétendez bien, vous, que votre mariage donnerait le coup de la mort à votre princesse? dit-il en faisant sonner sa voix de basse.

— Je suis logique dans mes sentimens ; mais vous, n'avez-vous pas dit que les femmes ne meurent pas ?

— Il y a femme et femme ! dit Garnier d'un ton sec.

— Comme il y a homme et homme ! pensa Mornac, en faisant entre son compagnon et lui-même une comparaison dont le résultat fut que si l'un d'eux pouvait nourrir la prétention de mettre une maîtresse au tombeau, c'était à coup sûr l'élégant Parisien et non le gros dandy à graine d'épinards.

— Avec tous ces bavardages, reprit le commandant, dont l'attendrissement avait été subitement glacé par l'air railleur d'Édouard, nous avons fait une étape et nous sommes tout-à-fait sortis de la question. Permettez-moi d'y revenir ; nous avons changé de rôle car j'ai pris l'initiative, et c'était à vous de le faire. Je vous ai dit que ma tante paraissait bien disposée en votre faveur ; à votre tour quelles sont vos intentions?

— Mon cher commandant, répondit Mornac, qui sentit se

réveiller à cette question toutes les irrésolutions de son caractère; en ce moment je sais si peu moi-même ce que je veux... je redoute tellement les suites d'une détermination précipitée... c'est une chose si grave qu'un mariage... Mon oncle m'accorde trois mois pour me décider; pensez-vous qu'un pareil délai?...

— Je vous accorde, pour tout délai, vingt-quatre heures, répondit Garnier du ton d'un général assiégeant qui impose une capitulation; car, depuis le sourire moqueur que s'était permis Édouard, il tenait beaucoup moins à l'avoir pour cousin. Vous devriez penser que ma famille n'est pas faite pour attendre pendant trois mois le bon plaisir de qui que ce soit. Ma tante s'est mariée à dix-huit ans, et elle a décidé que sa fille se marierait à dix-huit ans; si ce n'est pas avec vous ce sera avec un autre. Faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas. Nous dînons demain ensemble chez monsieur de Pomenars; au dessert vous me ferez part de votre résolution définitive.

— Soit, à demain, répondit Mornac, empressé de souscrire à cet arrangement qui laissait un jour de plus à son indécision.

— Il est minuit et demi, reprit l'officier. Voici la rue de la Paix : c'est votre chemin; bonne nuit, mon cher.

A ces mots, il prit, sans la serrer très cordialement, la main que lui offrait son compagnon, et s'éloigna d'un pas belliqueux

— Voyez donc ce beau-fils, se disait-il en faisant sonner ses éperons sur les dalles du trottoir; ne se figure-t-il pas qu'on va mourir pour ses beaux yeux; je gagerais que son infante est une vieille femme.

— Le chasseur d'Afrique est adorable avec ses allures de lord Byron, pensait Édouard au même instant; quel mangeur de cœurs, s'il faut l'en croire! C'est dommage qu'il soit un peu gras pour jouer le rôle de vampire. Cette duchesse de Léon qu'il a tuée est, je le parierais, quelque marchande de mode qui se porte à merveille.

Et les deux hommes s'allèrent coucher, chacun de son côté, mais non pas sans avoir contemplé une dernière fois, Mornac, l'astre d'Eudoxie qui brillait au couchant comme une étincelle jaillie de la flèche d'or des Invalides; et le commandant Garnier, l'étoile de la défunte Élise, voisine éternelle de la Grande-Ourse.

V.

Le lendemain matin, monsieur de Pomenars et son neveu déjeunaient en tête à tête, le vieillard avec un appétit de jeune homme, le jeune homme avec ce dédain des jouissances animales qu'inspirent les soucis d'une passion contrariée. Lorsque le domestique fut sorti, après avoir servi le thé, le sexagénaire, qui jusqu'alors avait gardé le silence, comme par égard pour la tristesse de Mornac, remplit la tasse de celui-ci, la sucra lui-même, et la lui présentant avec une prévenance assez insolite d'oncle à neveu :

— Mon ami, lui dit-il d'un air gracieux, je suis très content de toi. Il paraît qu'hier tu as fait des merveilles sans le vouloir; notre agent diplomatique, madame de Lordes, m'écrit ce matin que ton maintien et ta figure ont également eu le plus grand succès. Quant à ton esprit, qu'on est, à ce qu'elle me dit, impatient d'apprécier, je ne suis pas inquiet; je sais que tu es aimable quand tu veux l'être. Tu vois donc que tout va pour le mieux, et que le succès dépend de toi seul. Ce soir, nous terminerons les préliminaires avec le gros commandant; je tâcherai de couler à fond la question financière; en cas de discussion, j'aurai meilleur marché de lui que de la belle-mère, que je crois quelque peu rapace, comme le sont du reste toutes les belles-mères; et demain, sans plus de retard, j'irai demander à madame de Passerot la permission de te présenter à elle.

— Ainsi mon oncle, vous tenez toujours à ce mariage, répondit le jeune homme d'une voix dolente et en repoussant la tasse de thé, comme si elle eût été l'emblème du calice conjugal.

— Hein? fit monsieur de Pomenars, dont les vertes prunelles s'allumèrent soudain.

— Vous m'aviez donné trois mois pour réfléchir, reprit Édouard.

— Propos de peureux; trois mois ou trois jours, qu'importe, puisqu'il faut finir par sauter le fossé?

— Mais, mon oncle, vous oubliez qu'il ne s'agit pas de moi seul. En supposant que je vous obéisse, puis-je le faire avant d'avoir préparé à l'idée d'une rupture une personne digne d'égard, et que je n'offenserais pas sans me rendre coupable d'ingratitude; une personne dont je vous ai entendu faire l'éloge souvent. Car enfin, vous n'avez pas toujours cherché à me séparer d'elle, permettez-moi de vous le dire. Dans le commencement, j'ai pu interpréter votre silence comme une approbation et non comme un blâme. Il y a plus, rappelez-vous le bal du ministre de l'intérieur, en 1830. Édouard, me dites-vous, au moment où je venais de valser avec elle, si j'avais vingt ans, et que je voulusse avoir une passion dans le monde, je n'aimerais pas une autre femme que madame de Flamareil. » Eh bien! mon oncle, j'avais vingt ans, moi; ce que vous pensiez, je l'ai fait. Et maintenant vous abusez de votre autorité pour me faire rompre, avec une précipitation cruelle, une liaison qui, après tout, est votre ouvrage : sans vous je n'aurais jamais été admis dans son salon.

— Vous m'accorderez du moins, répondit monsieur de Pomenars avec un sourire moqueur, que je ne vous ai introduit que jusqu'au salon. Si, depuis, vous avez obtenu vos entrées dans les petits appartemens, cela ne me regarde plus. Édouard, est-ce sérieusement que vous parlez? Vous avez vingt-cinq ans; vous êtes dans le monde depuis long-temps, et vous n'avez pas honte de tenir en ce moment un langage d'écolier! Écoutez-moi, je vous prie, et dites ensuite si je ne me suis pas conduit dans toute cette affaire comme s'il se fût agi de mon propre fils. Il y a six ans, lorsqu'après la mort de votre mère, je vous appelai à Paris, vous arrivâtes un beau matin de Toulouse, gauche, dégingandé, ne sachant ni entrer, ni sortir, ni vous asseoir; exhalant, en revanche, par tous les pores, en vrai légiste de province, une abominable odeur de cigare, et parlant gascon à faire frissonner les roseaux de la Garonne. Je ne vous le cache pas : vous me fîtes peur. Vous étiez trop jeune pour vous marier, et la révolution de juillet, qui survint, vous ferma la carrière des places. Je n'avais donc qu'une seule chose à désirer pour vous, c'était votre métamorphose en homme. Civiliser l'ours mal appris que vous étiez alors, était une bonne œuvre à laquelle une femme seule pouvait prendre goût et s'appliquer avec succès. Aussi, dès que j'eus deviné les dispositions charitables de madame de Flamareil, je m'en réjouis dans votre intérêt. Vous prêcher un sermon eût été le fait d'un anachorète ou d'un chartreux; et, à mon âge, j'ai le malheur de n'être encore qu'un homme du monde. Je ne mis donc aucun obstacle à une liaison dans laquelle je voyais pour vous beaucoup d'avantages et peu d'inconvéniens Madame de Flamareil m'offrait, par sa position sociale, par la distinction de son esprit et de ses manières, par la maturité de son âge... Ne renversez pas la théière; je conviendrai, si vous voulez, que c'est une maturité pleine de fraîcheur, de grâce, de séductions, et que vous êtes un heureux coquin. Madame de Flamareil m'offrait, dis-je, toutes les garanties que l'on doit exiger de l'instituteur à qui l'on confie son enfant. Une femme plus jeune qu'elle vous eût fait faire beaucoup de folies, peut-être sans bénéfice; une plus vieille vous eût rendu ridicule; avec une bourgeoise, vous auriez perdu les traditions de la bonne compagnie; enfin, avec ces...— Comment dirai-je?... avec ces courtisanes dont je vois plusieurs de vos amis si ridiculement occupés, vous auriez escompté ma succession chez des juifs: autant d'écueils dangereux pour un jeune homme, dont vous êtes sorti sain et sauf, grâce à Dieu, et je dois dire aussi, grâce à elle! Oui, certes, Édouard vous devez de la reconnaissance à cette femme; car c'est elle qui a fait de vous ce que vous êtes aujourd'hui, un homme assez rare par le temps qui court, un homme bien élevé et que je puis avouer pour mon neveu. Par attachement, peut-

être par prudence, elle ne vous a inspiré que des goûts simples et modérés quoique élégans. Son intelligence exquise de tout ce qui convient à son âge...— ne froncez pas le sourcil.... a été pour vous, et par conséquent pour moi, une source d'économies, dont vous ne vous doutez peut-être pas. Forcée de renoncer à la danse, ne montant plus à cheval, ne jouant pas encore, elle vous a interdit insensiblement le bal, les chevaux, le jeu, en un mot tous les plaisirs dont elle ne pouvait pas prendre sa part; et, quel qu'ait été son motif, tendresse ou calcul, je lui en suis fort reconnaissant. Depuis cinq ans, je n'ai qu'à me louer de votre conduite. Vos six mille francs de pension vous ont suffi; je ne connais pas un de vos fournisseurs; enfin, vous n'avez pas cherché à me faire jouer une seule fois le rôle ridicule d'oncle de comédie; et, en cela, vous avez agi fort prudemment. Aimez-la donc, vous le devez; et je serais le premier à blâmer votre ingratitude. Oui, vous avez contracté une dette envers elle.—Mais, à votre âge, poursuivit monsieur de Pomenars avec une ineffable raillerie, on acquitte facilement ces dettes-là; les femmes sont de si indulgens créanciers pour ceux qui peuvent payer quelque chose comptant! J'ai trop bonne opinion de vous pour croire que vous ayez manqué à cet engagement sacré. Soyez franc. Pour prix de votre éducation, dont elle a bien voulu se charger, vous faites son bonheur depuis cinq ans, n'est-il pas vrai? Eh bien, il me semble que voilà un compte facile à liquider, et que, mutuellement, vous pouvez vous donner quittance.

Edouard assistait avec une résignation morne à cette dissection de son amour; et chaque fois que le scalpel de l'ironique vieillard fouillait une fibre délicate, il serrait les dents, comme un patient qui craint de trahir par un cri sa souffrance. Le roué à cheveux gris prit le silence de son neveu pour un commencement de conversion, et continua son opération en versant sur chaque plaie, en guise de baume, quelques gouttes de ce matérialisme élégamment impitoyable, par lequel les élèves du dix-huitième siècle flétrissent toutes les croyances du cœur.

— Vous craignez, dites-vous, les ennuis qui accompagnent une rupture. Eh! qui vous parle de rupture? Je ne vous comprends pas, vous autres jeunes gens; vous apportez dans toutes vos liaisons quelque chose de cassant et de brutal. C'est votre littérature romantique qui vous fausse l'esprit. Il vous faut du mélodrame en amour; de mon temps nous nous contentions de la comédie. C'était plus amusant et de meilleur goût. J'ai aimé plus d'une femme, je n'ai rompu avec aucune, et j'ai conservé pour amies toutes celles dont j'avais été l'adorateur. Voilà comme doit se conduire un galant homme. On ne rompt pas, on dénoue, sans froissement, sans irritation, sans brouille. On modifie les termes d'une intimité, d'après les exigences nouvelles qui se rencontrent à chaque pas dans la vie. Autrefois, hommes et femmes entendaient cela à merveille. Mon mariage, par exemple, a été arrangé par une personne qui me portait un intérêt aussi tendre que celui dont vous pouvez être aujourd'hui l'objet. Si madame de Flamareil vous aime réellement, loin de s'opposer au vôtre, elle doit en comprendre la nécessité et vous y engager la première.

— L'amour véritable est toujours égoïste, s'écria Mornac, fort peu convaincu par ce raisonnement.

— Comment! reprit le vieillard d'un ton de supériorité presque méprisant, tu ne te sens pas de force à enlever son consentement par une argumentation paisible! Si j'étais à ta place, mon garçon, je voudrais que ce fût elle qui vînt me dire: Marie-toi, et qui en cela crût me faire violence.

Le jeune homme secoua la tête sans répondre.

— Eh bien! s'écria monsieur de Pomenars, à la fin irrité de semer dans une terre stérile le grain de son expérience, puisque vous ne savez pas mieux vivre l'un que l'autre, rompez donc, pour bien! et que cela finisse.

— Mais je n'ai aucun prétexte, répondit Mornac avec l'accent de détresse d'un homme près d'amener son pavillon.

Le sexagénaire se renversa sur son siége comme pour rire plus à l'aise, puis il regarda son neveu en affectant l'ébahissement qu'eût pu lui faire éprouver la vue de quelque mammouth antédiluvien.

— Un prétexte! mon pauvre Édouard; ah! il te faut des prétextes?... Tu me permets de rire, n'est-ce pas? C'est qu'en vérité nos quinze ans d'autrefois étaient moins candides que vos vingt-cinq ans d'aujourd'hui... Écoute-moi; tu vas aller chez elle, n'est-ce pas? Eh bien, si elle a mis une robe blanche, voilà ton prétexte trouvé. Si la robe est bleue, autre prétexte! si tu la trouves à son piano, prétexte! si elle est gaie, prétexte! si elle est triste, prétexte! s'il y a des fleurs sur la cheminée, prétexte! s'il n'y en a pas, prétexte! Enfant que tu es, tout n'est-il pas prétexte pour qui en a besoin? un ruban fané, une boucle de cheveux dérangée, une mouche qui vole! Les duellistes qui ont envie d'une querelle savent fort bien se faire coudoyer ou marcher sur le pied. Un prétexte! tu n'as donc jamais lu la fable du loup et de l'agneau?

— C'est un rôle odieux que le rôle du loup, dit Édouard avec un soupir

— Quelles fadaises sentimentales vas-tu encore me bêler? s'écria monsieur de Pomenars en se levant par un mouvement de colère; eh bien! à la bonne heure, choisis le rôle de l'agneau; c'est moi qui me charge de tondre ta laine. Écoute-moi bien: si ce soir tu n'as pas tout terminé avec ta déesse, si tu n'engages pas ta parole au commandant, tu peux être sûr de ne pas toucher une obole de ma succession. Non morbleu! dussé-je épouser moi-même la petite Passerot, et lui assurer tout mon bien par contrat de mariage. Eh! eh! qui sait?

Sans expliquer sa pensée, le vieillard sortit de la salle à manger, la tête haute et le jarret tendu plus encore que de coutume.

— Vieux despote! se dit Édouard en se voyant seul, si je ne craignais que tes enfans!... mais la cour des aides...! Il faut en finir; c'est avoir trop longtemps le poignard sous la gorge: ma fortune ou mon amour! Voilà la question.

Mornac passa une partie de la matinée à débattre le pour et le contre de cette question qu'il venait de poser d'une manière si précise. Pour la millième fois, il prit la balance dans laquelle les caractères faibles pèsent leurs irrésolutions; sur l'un des plateaux il mit la succession de son oncle et la dot de mademoiselle de Passerot, qui, réunies, faisaient un total de près de quatre-vingt mille livres de rente, il plaça sur l'autre la reine de son cœur entourée des souvenirs et des espérances de leur amour, comme une Cérès mélancolique assise au milieu des gerbes d'un champ à demi moissonné. Pendant longtemps l'argent et la passion s'enlevèrent alternativement, comme faisaient jadis les destinées des Troyens et des Grecs, soupesées par la main du maître de l'Olympe; à la fin le métal l'emporta, et le plateau d'Eudoxie, lancé presque aussi haut que son étoile, ne redescendit plus.

Il y a toujours dans l'accès de courage d'un poltron quelque chose de brutal, de cruel même et surtout de pressé. Une fois décidé à sacrifier l'amour à l'intérêt, Mornac voulut mettre à profit sa résolution et brûler ses vaisseaux afin de se fermer le chemin de la retraite. Il entra donc chez son oncle, lui fit part de sa soumission, qui désarma le courroux du vieillard; puis il sortit pour aller jouer chez madame de Flamareil la dernière scène de ce drame à péripéties trop longtemps prolongées.

VI.

Pour les caractères faibles, exécuter une détermination est plus difficile encore que de la prendre. Malgré ses efforts pour s'échauffer la tête et se glacer le cœur, Édouard ne se sentait pas de force à pratiquer dans cette circonstance la rouerie transcendante dont monsieur de Pomenars venait de lui exposer la théorie toute pacifique. Il s'en tint donc au système de provocation querelleuse, ressource grossière des gens inhabiles; et faute d'adresse pour dénouer le nœud gordien, il se promit d'imiter l'expédient d'Alexandre. Tout en cheminant de la rue Bellechasse aux boulevards, il essaya de justifier sa conduite à ses propres yeux. Mécontent de lui-même, il chercha des torts à Eudoxie, afin de pouvoir s'absoudre des siens; il déprécia sa maîtresse pour s'enhardir à la frapper; il lui fit payer alors l'adoration soumise et fidèle

qu'il lui avait prodiguée pendant cinq années; il fut pour elle injuste, cruel, ironique, impitoyable. Il flétrit l'une après l'autre des illusions jusqu'alors sacrées, comme on effeuille un bouquet après en avoir épuisé les parfums. Ces taches légères dont l'amour n'est pas plus exempt que le soleil, il les chercha, les étendit, les accrut, les noircit, en fit un masque qu'il appliqua sur la face de sa passion, et cette dérision accomplie, il rougit d'avoir aimé ce masque. Les croyances du cœur ressemblent aux grains d'un chapelet : qu'une seule se détache, les autres la suivent. Honteux d'abord de ses pensées, Édouard s'y livra bientôt avec une audace de plus en plus profanatrice. Les insultes qu'il n'eût soufferte de personne, il se les permit à lui-même. Dans son entraînement blasphémateur, aucune des qualités de madame de Flamareil ne trouva grâce devant lui, ni son esprit, ni l'élégance de ses manières, ni sa beauté si remarquable encore, ni le charme de sa conversation, ni la sincérité de son attachement; il lui créa des défauts imaginaires, il inventa des mensonges; enfin, dernier outrage, le plus sanglant de tous! il ne contesta plus la vérité.

— Après tout, se dit-il, elle a quarante ans!

En se faisant pour la première fois cet aveu désenchanteur, en formulant nettement une pensée sous laquelle il se débattait naguère les yeux obstinément fermés, Mornac se sentit soulagé comme un homme qui, dans un rêve pénible, désarçonne son cauchemar. Il lui sembla que sa jeunesse, car lui était jeune, verdissait soudain par l'ascension d'une sève vivace trop longtemps comprimée; l'existence régulière et monotone dont il devait l'habitude à la prudente tendresse d'Eudoxie, lui parut un déclin aussi prématuré qu'humiliant. — Ne pouvant se faire jeune, pensa-t-il, elle a voulu me vieillir. Il se promit, en brisant les chaînes de son servage, de dépouiller en même temps cette maturité factice et ridicule. En voyant passer sur le boulevard plusieurs jeunes gens qui se rendaient au bois, montés sur des chevaux de prix, il jura de les éclipser bientôt, acheta en imagination un coupé pour sa future, un tilbury pour lui-même, et songea aux moyens de se faire admettre au jockey-club. Plus loin, ayant rencontré une jeune femme qui lui avait adressé, quelques jours auparavant, une invitation de bal, il l'arrêta pour solliciter la promesse d'une contredanse; se réintégrant ainsi par anticipation dans ces plaisirs frivoles, priviléges de son âge, dont, au dire de monsieur de Pomenars, la politique de la femme de quarante ans l'avait despotiquement sevré.

Mornac arriva sur le boulevard de la Madeleine, où demeurait madame de Flamareil, dans la disposition héroïque d'un soldat qui, sur le point de monter à l'assaut, s'est grisé d'eau-de-vie et de poudre à canon. A quelques pas de la maison où il allait entrer, il aperçut le jeune Boisgontier, qu'on eût pu prendre, de son côté, pour le factionnaire chargé de garder une forteresse, car il se promenait en long devant le logis, allant et venant d'un air grave, et, à chaque tour, lançant un regard enflammé aux fenêtres du second étage. A sa vue, Édouard éprouva une satisfaction féroce.

— Mon oncle, se dit-il, n'a pas le sens commun lorsqu'il prétend qu'une robe bleue ou blanche est un prétexte suffisant pour une rupture; mais un rival dont les extravagances compromettent la femme qu'on aime, un rival sans doute autorisé à se conduire ainsi, par quelque trahison que j'ignore, c'est là un prétexte! oui, c'est là un prétexte!

Mornac ne s'apercevait pas qu'il argumentait dans le genre du héros de la fable contre lequel il s'était si fort indigné quelques heures auparavant, et que, condamner une femme parce qu'un amoureux de vingt ans contemplait poétiquement les rideaux de sa chambre, était une aussi mauvaise action de la part d'un homme du monde, que pouvait l'être de la part d'un loup à jeun le fait de croquer un mouton. Chantonnant, avec une affectation ironique, l'air de Chérubin des *Nozze di Figaro*, il passa devant son aspirant rival, lui jeta, du bout des doigts, un de ces saluts qui ont l'air de souffleter celui qui les reçoit, puis il entra majestueusement sous la porte cochère, tandis que le petit Boisgontier, rouge jusqu'aux oreilles, et serrant sa canne à la briser, se raidissait sur les pointes de ses bottes, comme se dresse sur ses ergots un jeune coq humilié par le sultan de la basse-cour.

Sur l'escalier, la superbe contenance d'Édouard se modifia subitement à la rencontre d'un homme d'une cinquantaine d'années, droit, sec, grave, vêtu de noir, décoré du ruban rouge, et portant dans les plus petits détails de son costume, dans les moindres linéamens de son visage ce cachet politico-administratif commun aux habitués des salons ministériels. Ce personnage répondit au salut empressé, quoiqu'un peu contraint, du visiteur, avec une politesse à laquelle un sourire ambigu donnait une indéfinissable expression d'amertume ou d'ironie.

— Madame de Flamareil est un peu souffrante, dit-il, et je crois qu'elle a fait fermer sa porte; mais, sans doute, la consigne n'est pas pour vous.

Le jeune homme ne supporta pas sans embarras le coup d'œil qui servait de commentaire à ces paroles banales en apparence.

— Je venais de la part de mon oncle, répondit-il précipitamment; il a reçu d'excellentes lettres de Périgueux : à l'heure qu'il est, votre élection paraît assurée.

A cette nouvelle, lancée à l'instar des gâteaux par lesquels Énée désarma la gueule de Cerbère, le mari se rangea contre la rampe de l'escalier, et livra passage.

— J'espère que vous déciderez madame de Flamareil à venir à la soirée de mistriss Lawington, reprit-il avec un sourire diplomatique : pensez-vous que j'y verrai monsieur de Pomenars?

— Certainement, et il sera enchanté de vous y rencontrer pour causer de votre élection.

A ces mots, les deux hommes se séparèrent, sans manquer à aucune des formalités de cette civilité hypocrite qui, dans le monde, couvre de son écorce les haines les plus vivaces, les rancunes les plus invétérées.

— Jésuite tricolore? se dit Édouard, en achevant de monter l'escalier, si tu avais dans les veines quelques gouttes du sang de l'honnête mari qui a corrigé à Lyon ce gros fat de Garnier, il y a longtemps que tu m'aurais jeté par la fenêtre. Et, ma foi, j'aimerais mieux, à l'heure qu'il est, me trouver en face de ta figure de parchemin dans quelque clairière du bois de Boulogne, que d'affronter la physionomie larmoyante qui m'attend là haut. Elle est malade, à ce qu'il paraît : sa migraine, sans doute, ou bien sa gastrite! Quand ce n'est pas l'une, c'est l'autre. Elle va me faire subir un interrogatoire sur ma conduite d'hier; mais qu'elle y prenne garde! à la première bordée de jalousie, je riposte par le Boisgontier, et j'arbore le drapeau révolutionnaire.

La résolution de Mornac avait atteint, lorsqu'il sonna, son apogée d'exaltation; mais dès que la porte fut ouverte, la décroissance commença. En suivant à travers l'antichambre et le salon le domestique chargé de l'annoncer, il laissa un lambeau de son courage à chaque meuble dont la vue éveillait dans son âme quelques uns de ces souvenirs qui ne sont jamais plus puissans qu'aux jours de crise ou de catastrophe. Lorsque la dernière porte s'ouvrit, il se trouva dans la position d'un général qui, en arrivant devant l'ennemi, a déjà perdu par la désertion ou les fatigues de la marche, la moitié de son armée.

La chambre où il fut introduit était un petit parloir orné dans le goût du moyen-âge, à la mode depuis quelques années. Les rideaux de l'unique fenêtre n'y laissaient pénétrer qu'un demi-jour, nuancé au passage d'une teinte rose dont les reflets adoucissaient la sévérité des meubles de Boule et de la tenture gris-sombre. Les fleurs étaient bannies, la sensibilité nerveuse d'Eudoxie n'en supportant pas les parfums. Leur absence, en laissant deviner sa cause, complétait le caractère mélancolique de cette chambre, dont l'aspect inspirait à la fois le recueillement et la sérénité. Involontairement on y parlait bas; on y marchait d'un pas discret, comme on fait dans une chapelle; on s'y sentait porté à une sorte de méditation contemplative et béate, voisine du mysticisme. La métamorphose de ce parloir en oratoire eût paru naturelle et facile; de fait elle était commencée, car déjà un prie-Dieu y attendait la prière.

A côté de la cheminée, sur un grand fauteuil de forme go-

thique où plus d'une châtelaine avait sans doute pris place, madame de Flamareil était assise, le coude sur le genou, le front dans la main, tenant à demi ouvert un volume de *Jocelyn*, qu'elle ne lisait pas. Au bruit de la porte, elle tourna lentement la tête, et en entendant le domestique annoncer monsieur de Mornac, une rougeur légère colora son visage, qui d'abord avait paru à son amant plus pâle que de coutume. Édouard appela sur son front toute la cruauté qui commençait à sortir de son cœur, et s'avança, l'œil sombre, les sourcils froncés, du pas d'un tigre qui épie sa proie.

— Monsieur de Flamareil vient de m'apprendre que vous êtes malade, dit-il avec un accent glacial.

Malgré le langoureux assoupissement de son regard, Eudoxie avait percé le jeune homme à jour, pour ainsi dire; avec la rapidité d'intuition particulière aux femmes expérimentées, elle interpréta les plus fugitives expressions de cette physionomie qu'elle connaissait si bien; avant qu'Édouard eût cessé de parler, elle avait compris l'imminence d'un péril imprévu, inconnu, mais terrible; secouant alors comme par enchantement la torpeur triste et jalouse dans laquelle l'avait plongée la scène de la veille, elle fit, avec la promptitude de l'éclair, une espèce de branle-bas de combat; en une seconde elle fut prête, tandis que Mornac avait passé des jours et des nuits à méditer son ordre de bataille. Sachant qu'à l'opposé de l'homœopathie, l'amour doit employer les contraires, elle s'arma d'une amabilité improvisée capable d'émousser les traits qu'allait lui darder sans doute la farouche maussaderie de son amant. Ce fut donc en lui offrant la main, et en accompagnant ce geste du plus doux de tous les sourires, qu'elle répondit :

— Malade! vous êtes là, je ne le suis plus.

Édouard prit et laissa retomber aussitôt, sans la serrer ni la porter à ses lèvres, la main qui lui était si tendrement livrée.

— Monsieur de Boisgontier est aussi *là*, répondit-il d'une voix rauque.

Madame de Flamareil ouvrit de toute leur grandeur ses beaux yeux bleus, et resta pendant un instant plongée dans un ébahissement affecté, mais plein de grâce.

— Là! dit-elle, en secret charmée de la jalousie que semblait trahir la physionomie fauve de son amant. — Où? là!

Édouard étendit le bras vers la fenêtre par un geste de mélodrame.

— Devant la porte, répondit-il, où vous vous laissez compromettre par lui aux yeux de tous les passans.

— Aimeriez-vous mieux qu'il fût ici? demanda Eudoxie avec un sourire doucement ironique; — tenez, continua-t-elle, en prenant sur la cheminée une carte de visite où étaient gravés les noms et titres du comte Léon de Boisgontier; — il est venu tout-à-l'heure et je n'ai pas voulu le recevoir : en quoi suis-je coupable? puis-je empêcher cet enfant de se promener sur le boulevard?

— Après ses assiduités d'hier, vous deviez vous attendre à sa visite, et je m'étonne fort que vous ne l'ayez pas reçu, reprit Mornac, qui en voyant sa manifestation de jalousie menacée d'un échec complet, évoqua machiavéliquement le souvenir de la veille; il espérait de trouver dans la rancune de madame de Flamareil le prétexte de querelle après lequel il courait : mais Eudoxie voulait la paix à tout prix, car l'âge de quarante ans est pour les femmes une époque de désarmement forcé; aussi n'eut-elle garde de donner prise aux hostilités par des récriminations inopportunes.

— Prenez-vous-en à votre oncle, dit-elle avec une sorte de calinerie; — pensez-vous que je ne lui en veuille pas autant que vous du mauvais tour qu'il nous a joué? Vous le savez, depuis quelque temps il ne nous épargne guère et ne manque aucune occasion de nous séparer; mais jamais il ne m'a paru si odieusement méchant qu'hier au soir. La galanterie surannée dont il enjolive toutes ses morceaux et la muette éloquence de ce petit monsieur qui vous rend si follement jaloux, m'avaient, à la fin, tellement impatientée, que ma migraine était inévitable pour aujourd'hui, et maintenant voici que vous me querellez au lieu de me plaindre! c'est mal, Édouard ; allons, ne boudez plus, vous voyez que nous n'avons tort ni l'un ni l'autre. Asseyez-vous là et soyez aimable. Si vous ne voulez pas me lire un chant de *Jocelyn*, parlez-moi bien doucement, bien gentiment; vous savez que j'aime vos paroles plus encore que les vers de Lamartine. D'ailleurs je suis réellement souffrante, et votre voix me fait du bien.

— C'est le diable qui s'en mêle, pensa Mornac, aujourd'hui elle ne veut pas se fâcher. — *Jocelyn*! s'écria-t-il d'un ton bourru, poésie de curé constitutionnel! J'aimerais autant les homélies de l'abbé Grégoire. J'ai de la sacristie sentimentale par-dessus les oreilles; je ne peux pas perdre ainsi ma jeunesse. Je vais acheter des chevaux!

— Ah! vous allez avoir des chevaux? répondit Eudoxie, en suivant chaque soubresaut de son interlocuteur avec l'anxiété vigilante du pêcheur qui craint de voir le poisson rompre le fil de la ligne. — Comment les choisirez-vous? bai-bruns, n'est-ce pas? c'est une belle couleur, élégante et sérieuse. Vous savez, peut-être, que monsieur de Flamareil veut changer ma voiture. Oh! je vais être tout-à-fait élégante et vous pourrez m'accompagner au bois sans rougir.

— Au bois certainement, et au bal aussi; ne suis-je pas votre chevalier? repartit le jeune homme, qui, à la vue du terrain qu'il perdait à chaque pas sentit la nécessité d'une charge décisive, et appela à son secours une ironie voisine de l'outrage — N'allez-vous pas, au raout de madame d'Alvimare? Je viens de la rencontrer, et je lui ai demandé une contredanse. J'espère que vous m'en accorderez une aussi.

Malgré ses efforts pour se contraindre, madame de Flamareil sentit une larme sous sa paupière; elle baissa d'abord la tête pour la cacher; puis, épanchement involontaire d'un cœur blessé, ou calcul profond d'un esprit consommé qui utilise tout, même les souffrances, elle releva sur son amant ses yeux humides auxquels la tristesse prêtait une éloquence inexprimable.

— Édouard, dit-elle d'une voix brisée que t'ai-je fait?

Cette question, Mornac venait de se l'adresser, car dans les âmes naturellement généreuses, le remords suit de près l'insulte. N'y trouvant pas de réponse, il se sentit navré, comme s'il eût commis un parricide. La réaction, qui jette toujours les caractères indécis à l'opposé de leurs résolutions, s'opéra subitement et sans résistance. Cette larme qu'il voyait briller dans les yeux d'Eudoxie, devint une mer qui submergea soudainement tous ses projets du matin. Il oublia la succession de son oncle et la dot de sa future; il n'aperçut plus que la femme qu'il avait aimée pendant cinq ans, qu'il aimait encore, qu'il aimerait toujours; il la vit belle, il la vit jeune, et, en songeant à la blessure qu'il venait de faire à cet ange, il ne trouva qu'un mot à lui répondre :

— Pardonne moi!

Ce mot, il le dit à genoux; et madame de Flamareil pardonna, car la clémence est de la grâce toujours, de l'habileté souvent.

VII.

A six heures du soir, le commandant Garnier et monsieur de Pomenars attendaient dans le salon de celui-ci Mornac qui ne rentrait pas. Le vieillard fit servir le dîner à l'heure accoutumée, car il ne souffrait jamais qu'une atteinte à sa dignité d'oncle. Le premier service se passa, le second de même, et enfin le dessert : Édouard ne revint pas plus que ne revient Malborough dans la romance. Au moment où monsieur de Pomenars s'apprêtait à quitter la table, furieux en secret de cette conduite qu'il ne savait comment justifier aux yeux de son hôte, un domestique lui remit une lettre dont il brisa brusquement le cachet.

— Commandant, s'écria-t-il après l'avoir lue, y a-t-il dans votre escadron de chasseurs d'Afrique une place pour un drôle que je renie et que je déshériterai? Si j'étais d'un tempérament sanguin, je croirais qu'il veut se débarrasser de moi en me causant une attaque d'apoplexie. Et l'on a démoli la Bastille! Tenez, lisez ce que ce morveux-là m'écrit.

Garnier prit la lettre que lui tendait le vieillard, dont la voix tremblait de colère, et lut à haute voix les lignes suivantes :

« Mon cher oncle,

» Il est dans la vie des destinées auxquelles doivent se soumettre les caractères les plus résolus ; permettez-moi de suivre la mienne. Quel que soit aujourd'hui votre mécontentement, plus tard, j'ose l'espérer, vous me pardonnerez d'avoir écouté les inspirations de mon cœur plutôt que les calculs d'une raison égoïste et glacée. Votre fortune est à vous, et vous pouvez en disposer sans qu'un seul murmure s'échappe de ma bouche ; mais votre amitié était à moi, de grâce ne me la retirez pas. Puissiez-vous, en échange du sacrifice qu'il m'est impossible d'accomplir, m'en imposer un autre qui me mette dans le cas de vous prouver mon respectueux attachement et mon inaltérable obéissance.

» ÉDOUARD. »

» *P. S.* Offrez, je vous prie, mes excuses et mes regrets au commandant, qui, s'il veut bien se rappeler la ville de Lyon, ne refusera pas de les agréer. »

— Que dites-vous de cela? demanda monsieur de Pomenars quand son hôte eut achevé la lecture de cette sentimentale épître.

— Je dis que c'est un mariage rompu, répondit Garnier d'un ton dégagé ; cela se voit tous les jours.

— Comment trouvez-vous l'impudence de ce faiseur de phrases? *ma fortune est à moi!...* Parbleu, je le lui prouverai ; *son inaltérable obéissance...* au moment même où il me désobéit ; et que veut-il dire avec cette ville de Lyon ?

— Rien ; c'est une vieille histoire dont nous parlions hier au soir, et qui n'a aucun rapport avec celle d'aujourd'hui. Ainsi donc, mon cher monsieur de Pomenars, ma cousine n'aura pas l'honneur d'être votre nièce ?

— Pensez-vous qu'elle consentirait à me dédommager en devenant ma femme ?

Le chef d'escadron regarda d'un air ébahi le petit vieillard, qui s'était levé subitement comme pour exhiber à son interlocuteur les grâces de sa personne, et lui faire ainsi apprécier les chances qu'il pouvait avoir pour toucher le cœur de mademoiselle de Passerot.

— Ma tante a des idées fort singulières, répondit-il au bout d'un instant en comprimant une violente envie de rire ;—elle avait sept ans de moins que son mari, elle désire qu'il y ait la même différence d'âge entre sa fille et son gendre; sous ce rapport-là votre neveu, qui a précisément vingt-cinq ans, lui semblait un époux prédestiné pour Loïde.

— Eh bien ! tiehtre ! il l'épousera ou j'y perdrai mon nom, s'écria monsieur de Pomenars en s'oubliant au point de donner un coup de poing sur la table. — C'est son Armide de quarante ans qui le retient dans ses chaînes ; mais je les briserai.

Il fit plusieurs tours dans la chambre d'un pas rapide, puis, illuminé par une idée soudaine :

— Commandant, reprit-il, êtes-vous un homme?

— Je l'ai toujours cru, répondit Garnier avec un gros rire.

— J'entends par là, reprit le vieillard en jetant à son hôte le regard scrutateur d'un sergent qui prend le signalement d'une recrue,—j'entends un homme capable d'entreprendre la conquête d'une femme jeune encore, aimable, jolie, et de réussir dans un temps donné; trois mois, quatre mois, je suppose?

— Mon siége le plus long a duré sept mois, dit Garnier d'un air imposant; ma s c'était une femme à part.

— Celle-ci est une femme comme toutes les femmes ; elle ne veut pas être quittée par son amant; mais ce n'est point une raison pour qu'elle ne le quitte pas.

— De quoi s'agit-il ? demanda l'officier, dont l'intelligence ne cheminait pas aussi vite que la pensée du sexagénaire.

— De rendre à ce fou d'Édouard le plus grand de tous les services ; un service que je ne vous demanderais certes pas si je n'avais que cinquante ans; de lui enlever sa maîtresse, en un mot.

— Conclu! s'écria Garnier en présentant cavalièrement sa large main, sur laquelle le vieillard ne posa qu'avec hésitation le bout de ses doigts, tant il craignait de voir se refermer sur eux cette espèce de patte de crabe.

— Bien ! reprit monsieur de Pomenars, voilà une assurance qui me rajeunit. J'étais ainsi à votre âge. Danton avait raison : de l'audace! toujours de l'audace! il n'y a que cela, en amour surtout. J'avais bien songé au petit Boisgontier, que vous connaissez peut-être ; mais c'est trop jeune ; cela rougit à chaque mot, cela se décontenance ; hier j'ai voulu le lancer, j'ai cru qu'il allait pleurer de tendresse ou se trouver mal. Tandis que vous, commandant, vous devez être un loup de mer ?

— Un peu! dit le chef d'escadron en chiffonnant ses cheveux, tandis qu'il se rengorgeait comme pour s'élargir la poitrine, double tic auquel il se livrait volontiers lorsque sa vanité de lovelace se trouvait mise en jeu.

— Ainsi, je puis compter sur vous comme sur moi? demanda l'oncle de Mornac.

— Un peu plus que sur ton squelette, Adonis du Père-Lachaise, pensa l'officier en laissant tomber sur le chétif vieillard un regard dont la compassion ne fut pas comprise de celui qui en était l'objet.— J'ai dit : conclu! répéta-t-il ensuite, c'est comme si la chose était faite.

— Hum ! fit entre ses dents monsieur de Pomenars ; l'assurance est une belle chose, mais un peu de modestie ne gâterait rien. Ne dirait-on pas qu'il n'ait qu'à se présenter avec sa grosse prestance de carabinier pour triompher comme César? Tous ces occiseurs en paroles qui avant le combat embouchent la trompette, sont presque toujours les premiers à tourner le dos. Se figure-t-il par hasard qu'il s'agisse ici d'une actrice ou d'une grisette ?

Tandis que du fond de son large fauteuil, le vieillard examinait son hôte d'un regard aussi peu bienveillant que celui qu'il en avait reçu lui-même un moment auparavant, Garnier, debout devant la cheminée, étudiait dans la glace l'effet d'un certain sourire sur lequel il comptait, et relevait des deux côtés ses moustaches, afin de découvrir davantage ses dents blanches et bien rangées. En même temps, son imagination présomptueuse envahissait par anticipation la nouvelle province du royaume de Tendre, dont il espérait la conquête. Pour s'engager aussi résolument et sans plus de réflexion dans le complot tramé par monsieur de Pomenars contre son neveu, le chef d'escadron était poussé par un double motif, mobile de la plupart des actions humaines et que le poète a impitoyablement énoncé dans ce vers :

Son bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

D'un côté, gardant rancune à Édouard à propos de leur conversation de la veille, il se trouvait entièrement dégagé envers lui des obligations courtoises qu'une confidence impose d'ordinaire, et se réjouissait à l'idée de lui donner une leçon ; d'autre part, le projet du vieillard déloyal s'accordait merveilleusement avec le plan de campagne anacréontique qu'il avait médité lui-même avant de rentrer en France. Pour se délasser des Bédouins, Garnier, comme nous l'avons dit, avait juré la capture d'une duchesse ou tout au moins d'une marquise, car en sa qualité de bourgeois il regardait l'écusson d'une femme avant sa figure. Sur le point de voir s'ouvrir la lice après laquelle il soupirait, sa fantaisie aristocratique s'éveilla dans toute son énergie, et la vaniteuse préoccupation de son esprit se trahit involontairement.

— J'espère que c'est une femme titrée? dit-il à son hôte, en parodiant sans s'en douter la susceptibilité d'Alexandre, qui ne voulait descendre dans l'arène que pour y combattre des rois.

— Titrée! repartit le vieillard d'un air railleur; ah ! il vous faut des femmes titrées! Sans doute vous avez peur de déroger?

— Mais, répondit l'officier en se mordant les lèvres, si c'est mon idée! Vous m'avez parlé de trois ou quatre mois ; je ne suis pas homme à perdre ainsi mon temps pour une modiste. Quand on a connu des femmes distinguées...

— Rassurez-vous, mon cher commandant; je respecte trop vos scrupules aristocratiques pour vouloir vous encanailler, quoique entre nous le mot du marquis de Moncade ne me paraisse pas applicable en amour. A la vérité, la personne dont il s'agit n'est pas une femme titrée, mais soyez sûr qu'un succès auprès d'elle n'en est pas moins fort digne d'envie, et

qu'il vous rendrait aussi glorieux qu'ont jamais pu le faire vos conquêtes de garnison.

— Qu'ont-ils tous à me jeter au nez mes conquêtes de garnison, se dit le commandant avec une humeur concentrée ; il semble que ce céladon décrépit et son bec-jaune de neveu se soient donné le mot. Parbleu ! si la discrétion n'était pas la première vertu d'un galant homme, je pourrais citer certaines de mes aventures de garnison qui leur feraient ouvrir les oreilles. Garnison ! Ces Parisiens qui n'ont jamais perdu de vue le dôme des Invalides font pitié, ma parole d'honneur !

— Vous voilà bien rêveur, dit monsieur de Pomenars, en voyant que son hôte gardait le silence ; — est-ce que vous hésitez ?

— Non, parbleu ! je tiens à vous prouver que la garnison n'est pas une trop mauvaise école. Ainsi donc, titrée ou non, puisque vous assurez que c'est une jolie femme, je suis prêt ; et même, continua l'officier d'un ton léger, j'aime autant que ce soit une bourgeoise ; cela me changera.

— Je n'ai pas dit que ce fût une bourgeoise, reprit le vieillard en riant intérieurement de la fatuité de son interlocuteur ; son mari est un homme de condition, mais non titré.

— Bien ! je n'en demande pas davantage ; princesse ou bergère maintenant ça m'est égal ; l'essentiel pour moi est de vous montrer que mes conquêtes de garnison... suffit ; quand entrons-nous en campagne ?

— Aujourd'hui si vous voulez.

— Bravo ! mais comment cela ?

— L'Armide en question, reprit le petit vieillard, sera ce soir au bal de mistriss Lawington, une Anglaise que je connais, et à qui je puis vous présenter sans autre préambule. Allez vous habiller ; à neuf heures et demie ma voiture sera à votre porte.

Deux heures après cette conversation, le salon de mistriss Lawington, où madame de Flamareil et son mari, ainsi qu'Édouard de Mornac, avaient pris place quelques instans auparavant, vit entrer les deux conjurés, monsieur de Pomenars, les yeux pétillans d'une noire malice, tandis que son menton s'enfonçait dans sa cravate plus sournoisement que de coutume ; et le commandant Garnier, droit, raide, glorieux comme s'il se fût préparé à charger à la tête de son escadron les Arabes d'Abd-el-Kader.

VIII.

Au milieu de la cohue moitié britannique, moitié parisienne, qui encombrait l'appartement de mistriss Lawington, une des premières personnes qui se rencontrèrent sur le passage de monsieur de Pomenars et de son compagnon fut Édouard de Mornac. Saisi d'une panique soudaine, le jeune homme tenta une retraite que la cheminée contre laquelle il était appuyé, une table d'écarté à droite et un groupe de femmes à gauche rendirent impraticables. Se voyant dans la position d'un loup pris au piége, il attendit, tête basse, son oncle, qui venait droit à lui, mais dont les premières paroles le rassurèrent autant qu'elles le surprirent par leur mansuétude inespérée.

— Tu seras donc toute ta vie un enfant ? lui dit le vieillard avec une sorte d'ironie indulgente. — Que signifie cette ridicule école buissonnière ?

— Mon oncle...

— Tu ne veux pas te marier ?... N'en parlons plus. Tu sais que ta détermination contrarie mes désirs, et tu y persistes ? Soit : tu es bien averti que tu le fais à tes risques et périls ; mais ce n'a n'était pas une raison pour nous fausser compagnie et retarder notre dîner d'une demi-heure...

— Croyez que je suis très fâché... Commandant, j'espère que vous ne m'en voulez pas ? répondit Édouard en offrant la main à Garnier, qui la serra froidement après avoir jeté un regard d'intelligence à monsieur de Pomenars.

— Dans ton billet, tu me fais de fort belles phrases sur ton obéissance, reprit ce dernier ; je vais la mettre à l'épreuve. Tu sais qu'il y a une soirée chez madame de Marsenay ; y manquer tous deux serait un procédé qu'elle ne nous pardonnerait pas ; il faut que tu le dédommages, car je ne veux pas y aller. Je viens d'apercevoir ici d'Argeil, madame de Boigne, en un mot toute ma partie de whist, et je cède à la tentation. Ainsi donc, monsieur l'obstiné, prenez ma voiture, qui vous attend, et soyez aimable pour deux.

— J'y vais à l'instant, mon oncle, s'écria Mornac, qui, dans sa joie d'en être quitte à si bon marché, se serait mis en route pour Saint-Pétersbourg.

En ce moment, la figure sérieuse et blême d'un quatrième personnage s'avança par-dessus l'épaule de Garnier, en adressant à monsieur de Pomenars un de ces sourires obséquieux auxquels, au moins autant qu'à la souplesse de la colonne vertébrale, se reconnaît la race des solliciteurs. A cette intrusion qui menaçait de compromettre l'harmonie de sa coiffure, le chef d'escadron se retourna vivement et se trouva nez à nez avec monsieur de Flamareil. Les deux hommes se regardèrent un instant, et restèrent mutuellement fascinés ; une légère contraction des lèvres, une teinte blafarde qui sembla décolorer encore sa pâleur habituelle trahirent seules l'émotion du mari d'Eudoxie ; moins maître que lui de ses impressions, l'officier de chasseurs fit en arrière un mouvement si brusque, que le contre-coup en fut senti à quelques pas de là dans la foule dont le groupe était entouré.

— Qu'avez-vous donc, commandant ? demanda Mornac, qui avait été la première victime de ce soubresaut.

Garnier lui prit le bras sans répondre et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous connaissez ce monsieur qui parle à votre oncle ? lui dit-il d'une voix émue.

— C'est monsieur de Flamareil, répondit Édouard avec une indifférence affectée, un chef de division du ministère des finances. Il a envie d'être nommé député, et mon oncle l'appuie de son crédit auprès des électeurs de Périgueux. C'est un homme de mérite.

— Il... est... veuf ?... reprit le commandant en articulant chaque syllabe comme si elle l'eût étranglé au passage.

— Veuf ! Et pourquoi voudriez-vous qu'il le soit ? s'écria le jeune homme, très intrigué de cette idée.

— Il est donc remarié ?

— Il n'a été marié qu'une fois dans sa vie.

— Ainsi, madame... de Flamareil... n'est pas morte ? balbutia l'officier en s'appuyant contre la boiserie.

Préoccupé de sa position d'amant, Mornac crut que le commandant, instruit par monsieur de Pomenars, amenait la conversation sur ce chapitre délicat dans une intention de raillerie qu'il ne se sentit pas d'humeur à supporter.

— Je suis désolé de vous quitter, répondit-il d'un ton sec ; mais vous savez qu'il faut que j'aille chez madame de Marsenay. A propos, avez-vous fait ce soir votre prière à l'étoile d'Élis ?

Après cette petite vengeance, le jeune homme tourna sur les talons et disparut bientôt à travers la foule, en laissant son interlocuteur immobile dans l'embrasure de la fenêtre, comme un saint dans sa niche. Celui-ci ne sortit de cette espèce de pétrification qu'en entendant à la hauteur de son estomac la voix aigrelette de monsieur de Pomenars.

— Eh bien ! que faites-vous là sous ces rideaux ? lui demanda le vieillard ; il y a un quart d'heure que je vous cherche. Édouard est-il parti ?

— Parti, répéta Garnier d'un air distrait.

— Bien. Maintenant que nous sommes débarrassés de lui, ouvrons la tranchée. La dame de ses pensées, et des vôtres bientôt, est dans l'autre salon ; elle donne une soirée jeudi, et je vais vous faire inviter. Quoiqu'elle me déteste cordialement en sa qualité de future de ce barbare, elle me ménage, et je suis sûr qu'elle sera enchantée de m'obliger. Eh bien ! venez donc.

— Oui, allons ! répondit le commandant avec véhémence ; j'ai besoin de m'arracher à ces souvenirs.

— Des souvenirs ! dit monsieur de Pomenars, c'est bon pour un vieillard comme moi ; à votre âge on doit regarder en avant, jamais en arrière. — Tenez, reprit-il lorsqu'ils furent arrivés dans l'autre salon, vous reconnaissez là, près du

piano, le bonnet extravagant de mistriss Lawington, que vous venez de saluer tout-à-l'heure; eh bien! voyez-vous à sa droite cette femme en robe noire et en turban?... Regardez, la voilà qui se retourne... Aïe! vous me cassez le bras! Prenez donc garde!

Le petit vieillard arracha son coude de l'étau dans lequel le broyait convulsivement la main de l'officier, et regardant celui-ci d'un air piteusement ébahi :

— Tenez-vous beaucoup à me prouver que vous avez un poignet de fer? lui dit-il; malheureusement, je ne puis pas en dire autant de mes os. Quelle frénésie soudaine! Voilà ce qui s'appelle prendre feu à la première vue! Est ce d'Alger que vous avez rapporté ce tempérament africain?

— Vous dites que c'est la... la femme... dont votre neveu est amoureux? demanda Garnier d'une voix entrecoupée.

Et il se passa la main sur le front pour en essuyer la sueur soudaine.

— Elle-même, répondit monsieur de Pomenars qui continuait de se frotter le coude. Modérez vos transports, et attendez-moi là : je vais négocier votre présentation.

— Je me présenterai moi-même, dit ce dernier, dont la figure flamboya tout comme une comète, et il traversa le salon d'un pas qui, sans le tapis, eût ébranlé le parquet.

Feuilletant avec nonchalance une partition ouverte sur le piano, madame de Flamareil ne le vit pas venir. Avant d'avoir reconnu l'homme qui se penchait vers elle comme pour la saluer, elle le reçut à bout portant ces paroles, qu'un loup, au temps où les animaux parlaient, n'eût pas prononcées d'une façon plus carnassière :

— *Si je n'en meurs pas, j'en deviendrai folle!* Je vois avec plaisir que vous n'êtes ni folle, ni morte.

Eudoxie tressaillit, se retourna, et se renversa à demi sur le piano, comme si quelque choc invisible l'eût frappée. Dans ce mouvement, ses doigts, en s'accrochant aux touches du clavier, leur firent rendre une harmonie qu'il eût été fort difficile de noter, et qui se perdit heureusement au milieu du bruit du roût.

— Élise, vous ne m'attendiez pas! reprit Garnier, du ton dont Othello dit : — Desdémone, avez-vous prié cette nuit?

Un salon est pour une femme du monde ce qu'est pour un homme le terrain d'un duel : il faut vaincre ou mourir sur place. En face d'une apparition plus effrayante que celle d'un revenant, madame de Flamareil s'affermit sur ses genoux fléchissans, dompta l'émotion de son corsage, puis lançant tout autour d'elle un regard rapide, imprima sur ses traits dociles à une puissance de volonté presque magique, l'air calme et gracieux par lequel, dans un autre moment, elle eût accueilli les complimens d'un homme de sa société habituelle.

— Monsieur de Flamareil est ici, dit-elle d'une voix basse, mais distincte.

— Est-ce lui qui vous fait peur, ou monsieur de Mornac? répondit l'officier, en lui plongeant dans les yeux un regard furibond.

Eudoxie sentit une rougeur ardente s'étaler sur son pâle visage, et se pencha comme pour regarder son bracelet qu'elle feignit de fermer. Un moment après, lorsqu'elle releva la tête, son front était calme de nouveau, ses yeux et ses lèvres souriaient.

— Théodule, dit-elle avec un accent pénétrant, autrefois vous étiez un homme d'honneur!

Les deux anciens amans se contemplèrent un instant en silence, étudiant plus attentivement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors les changemens opérés en eux par dix années de séparation. Quoi qu'on puisse dire de la précocité du déclin chez les femmes, madame de Flamareil sortit victorieuse de cet examen, et parut au commandant aussi belle qu'aux jours où elle s'appelait pour lui seul : Élise.

Une chose vraie, quoique peu remarquée jusqu'ici, c'est que les tempéramens tendres, les organisations sensibles trouvent des forces merveilleuses pour supporter les épreuves auxquelles les expose leur nature impressionnable. On dirait que l'amour, malgré le bandeau dont l'a puérilement affublé la mythologie, reconnaisse ses amis et les ménage tout en les torturant. Les souffrances du cœur enlaidissent presque toujours les êtres qui n'en ont pas l'habitude. Rien, par exemple, de ridicule ou de hideux comme un gros homme lymphatique dont les paupières bouffies et les prunelles larmoyantes trahissent la visite cruelle du dieu malin. Les femmes, au contraire, c'est-à-dire les femmes sentimentales, vivent dans les chagrins de l'amour comme dans une atmosphère naturelle, bénigne, et l'on pourrait le croire, nécessaire; elles se conservent dans leur mélancolie comme ces beaux fruits qui acquièrent une saveur nouvelle dans l'alcool, au lieu d'y brûler; elles pleurent de source sans avoir les yeux rouges, et la larme suspendue à leur paupière semble seulement une perle de plus dans leur toilette; leur pâleur même, causée par l'insomnie, a un air de coquetterie, depuis que la pâleur est à la mode. Ces femmes-là sont très malheureuses, cependant; captivez leur confiance, si c'est possible, vous entendrez les récits les plus douloureux, qu'à leur vue vous n'auriez jamais soupçonnés; elles ont l'âme saignante mais le front sans rides; le cœur mort mais le visage plein de vie. Les peintres ont bien compris ce que nous voulons exprimer; à part Murillo, tous ceux qui ont peint la Madeleine, l'ont représentée bien attrayante encore pour tant de repentir!

Madame de Flamareil était donc restée belle en dépit des souffrances de son cœur, et le temps pour elle avait montré presque autant d'indulgence que l'amour. D'ailleurs, tout ce que le goût naturel et la science acquise peuvent inspirer de précautions conservatrices ou d'artifices réparateurs, était pratiqué par elle de manière à rendre plus imperceptible encore la trace de dix années aux doigts légers et bienveillans. D'ordinaire, les femmes achètent un diamant à chaque ride naissante et remplacent par une fleur le moindre cheveu qui tombe; Eudoxie n'avait pas attendu les mortifians conseils de l'âge déclinant; elle avait adopté le luxe comme fantaisie avant qu'il se fût imposé à elle comme nécessité. En la voyant dans ses grands jours, couverte de pierreries, chacun se disait qu'elle n'en avait pas besoin, et qu'une simple couronne de marguerites des champs eût suffi à sa coquetterie. Par un rare privilége, sa beauté, noble et douce à la fois, lui permettait également la magnificence et la simplicité; ce jour-là, par hasard, appartenait à la magnificence.

En face de cette rayonnante infidèle, le chef d'escadron sentit malgré sa colère un éblouissement involontaire. En revanche, l'impression qu'elle-même reçut fut fort différente. A la vue de la figure enflammée et du colossal embonpoint qui avaient remplacé la pâleur sentimentale et la tournure élancée de l'ancien lieutenant du septième chasseurs, elle se demanda par quelle indigne lâcheté de son cœur elle avait pu aimer cette manière de tambour-major. Le résultat de cette mutuelle comparaison fut instantané. En se sentant près de redevenir amoureux comme autrefois, Garnier éprouva un surcroît de fureur, en partie dirigée contre lui-même, tandis que la femme de quarante ans dissimula, sous un redoublement de douceur conciliante, la haine subite que lui inspirait la vue de son ancien adorateur.

— Mon honneur! répéta le chef d'escadron avec une amère ironie; autrefois vous me parliez du vôtre.

— Si j'ai perdu ce droit, est-ce à vous de m'en faire un crime? reprit Eudoxie en évoquant politiquement les souvenirs de sa première passion; mais un amant se laisse difficilement ramener au chemin qu'il a ouvert, lorsqu'il sait qu'un autre l'y a remplacé.

— Oh! je me rappelle que vous êtes fort spirituelle, répondit le gros commandant d'un ton brusque; — si nous discutons, vous finirez par me prouver que deux et deux font six; permettez-moi de rentrer dans la question. Il ne s'agit pas ici de Lyon, mais de Paris. Voilà quatre ans que je n'y étais venu, à Paris, et je ne m'attendais pas au bonheur de vous y retrouver. Avouez que c'est une rencontre fort originale. Ah! ah! riez donc, madame; est-ce que cela ne vous paraît pas comme à moi, fort original?

— Voulez-vous me perdre? dit madame de Flamareil d'une voix suppliante. Si vous m'avez jamais aimée, ne me parlez

plus. Nous nous reverrons, et je vous expliquerai tout. Mais, de grâce, laissez-moi ! on nous regarde déjà.

Garnier hésita; car cette voix, autrefois si puissante sur son cœur, y réveilla à chaque mot quelque écho depuis longtemps endormi; mais bientôt il se reprocha sa faiblesse, et répondit avec toute la férocité qui peut être permise à un amant trahi :

— Pourquoi ne pas commencer l'explication tout de suite? Et d'abord, dites-moi, je vous prie, pour quelle raison vous avez donné à ce séduisant monsieur de Mornac une étoile si éloignée de la mienne? D'ordinaire, on cherche à rapprocher ses amis; et vous nous avez logés, l'un à la Madeleine, l'autre aux Invalides. Est-ce crainte d'un duel dans le ciel? Rassurez-vous; mon étoile et moi sommes très pacifiques : je ne me bats plus pour les femmes Et Lamartine! aimez-vous toujours Lamartine? Monsieur de Mornac m'a-t-il remplacé dans mes fonctions de lecteur comme dans tout le reste?

L'officier eût pu continuer longtemps de la sorte sans être interrompu. Écrasée par cette tirade brutale, ne trouvant rien de prudent à répondre, n'osant plus regarder autour d'elle de peur de rencontrer des regards moqueurs, tentée de fuir mais retenue à sa place par la crainte d'un éclat, madame de Flamareil restait immobile en face de son impitoyable interrogateur, les dents serrées, les lèvres entr'ouvertes par un sourire où s'était réfugié tout son courage, les bras croisés sur la poitrine, comme si elle eût cherché à se raffermir le cœur par cette étreinte convulsive, et implorant du fond de l'âme quelque ange sauveur qui prît pitié d'elle.

Ce sauveur arriva; ce ne fut pas un ange, ce fut son mari; il ne vint point par pitié pour elle, mais par crainte du ridicule pour lui-même. Témoin depuis quelques instans de la torture infligée à sa femme, monsieur de Flamareil comprit qu'il était temps d'y mettre un terme; il traversa le salon d'un air calme, salua le commandant avec une politesse héroïque, et, offrant le bras à Eudoxie, lui dit de la manière la plus naturelle :

— Votre voiture est là, voulez-vous que nous partions?

Madame de Flamareil ne répondit rien, mais elle s'accrocha au bras de son mari avec l'énergie convulsive du malheureux qui se noie. En voyant sa proie lui échapper, Garnier se pencha vers elle et lui jeta pour adieu ces paroles :

— Monsieur de Mornac vous a-t-il fait part de son mariage avec ma cousine?

A ce dernier coup, aussi foudroyant qu'inattendu, Eudoxie se sentit frappée d'un vertige; elle serait tombée sans l'appui de son mari, et elle ne se ranima peu à peu qu'en respirant l'air froid auquel donnait accès la glace de la voiture qui l'emportait rapidement.

IX.

Dans le salon de mistriss Lawington une seule personne avait suivi avec curiosité les moindres détails de cette scène, c'était monsieur de Pomenars; malgré son expérience du monde et la pénétration habituelle de son esprit, le vieillard ne put parvenir à se rendre compte de la conduite du commandant, tant elle lui parut inouïe et exorbitante.

— Quelle est cette manière bédouine de se présenter soi-même à une femme qu'on n'a jamais vue? se dit-il dans sa stupéfaction profonde; — de quel éléphant sauvage me suis-je fait le cornac? tout-à-l'heure il me brise le bras à moitié, et maintenant il roule des yeux si féroces en lui parlant, qu'elle en perd contenance; ne dirait on pas qu'il s'apprête à l'emporter dans son antre pour la dévorer? que diantre peut-il lui rugir?

Ne pouvant résoudre lui-même cette question, le vieillard s'empressa de rejoindre Garnier, dès qu'il le vit seul :

— Gloire à vous, commandant! lui dit-il d'un air émerveillé. Est-ce ainsi que vous menez les Arabes?

— Plût à Dieu que j'eusse affaire à un Arabe, répondit l'officier en fermant énergiquement la main comme s'il eût serré la poignée de son sabre.

— J'avoue que je ne comprends pas, reprit monsieur de Pomenars en ouvrant de grands yeux.

Au lieu de répondre, le commandant étendit le bras et prit sur le plateau que lui présentait un domestique un verre de sirop, qu'il a ala d'un trait. Ayant ainsi porté remède à un étranglement causé par la colère, il fut sur le point de faire au petit vieillard une confidence entière; mais comment punir Eudoxie sans parler d'Élise, et sans accepter, par conséquent, le rôle d'amant oublié? Garnier hésita un instant entre la crainte de se rendre ridicule et le besoin d'épancher une des plus violentes fureurs qu'il eût jamais éprouvées : car il ne pardonnait pas à madame de Flamareil de n'être pas morte après leur séparation, ainsi qu'elle en avait pris l'engagement. Depuis dix ans, ce trépas imaginaire était son chagrin, son remords, son crime, son ver rongeur comme il disait; et sans qu'il osât se l'avouer, son cœur prenait parfois un orgueilleux plaisir à se laisser ronger. Cette femme tuée par son amour lui inspirait une sorte de vénération pour lui-même. En se trouvant si fatal, il se respectait. Chaque fois qu'il venait de s'attendrir au sujet de sa chère morte, le regard qu'il promenait ensuite sur les vivantes avait quelque chose de plus royalement exterminateur. Renoncer à cette tombe, dont sa vanité s'était fait un piédestal, dépouiller ce deuil dans lequel se carrait depuis dix ans sa mélancolie, pour endosser le vulgaire uniforme des amans réformés et remplacés, était un désenchantement dont sa philosophie ne put supporter le choc. Le premier sentiment éclos de son indignation fut un besoin de vengeance, qui neutralisa la haine subite qu'il avait éprouvée pour Mornac en découvrant en lui son successeur.

— C'est elle qu'il faut frapper d'abord, se dit-il; le tour de ce fat viendra plus tard. En attendant, il épousera ma cousine, et je veux que cette femme sans cœur en meure de dépit, puisqu'elle n'est pas capable de mourir d'amour.

Garnier résolut donc de garder son secret pour lui seul; mais dans ce parti que lui dictait, avant tout, sa vanité, il fit, selon l'usage, intervenir un motif plus généreux.

— Elle a fait un appel à mon honneur, je me tairai; ma vengeance, pour être noble, n'en sera pas moins foudroyante.

— Voulez-vous bien me dire le mot du proverbe que vous venez de jouer? reprit monsieur de Pomenars en voyant le chef d'escadron absorbé dans ces réflexions qui projetaient sur sa large figure un reflet farouche.

— *Rira bien qui rira le dernier!* répondit l'officier en souriant de la même manière qu'un autre eût grincé les dents.

— Je suppose que l'âge m'a ôté l'intelligence ou la mémoire, repartit le vieillard; j'ai beau interroger mes souvenirs de jeunesse, je n'y trouve rien qui, de près ou de loin, ressemble à votre manière orientale d'entrer en matière. Excusez ma curiosité, mais j'ai toujours aimé à m'instruire, et quoique je ne sois plus dans le cas de profiter de vos leçons, je les recevrais avec reconnaissance. Que diable avez-vous pu lui dire pour produire un effet pareil? En sortant elle chancelait, et j'ai remarqué positivement qu'elle s'appuyait sur le bras de son mari; vous voyez bien qu'elle avait un peu perdu la tête.

— Eh bien! si j'ai fait impression sur elle, n'est-ce pas d'un bon augure pour la réussite de notre projet? répondit Garnier en appelant à son aide une dissimulation étrangère à son caractère.

— Assurément! ainsi notre conjuration subsiste toujours?

— Toujours! et, s'il le fallait, je signerais mon serment de mon sang.

— Alors dites-moi...

— Je ne puis vous donner aucune explication; mais croyez-en ma parole : le mariage de votre neveu et de ma cousine se fera, dût Satan en personne s'y opposer; je prends tout sur moi.

Le petit vieillard se sentit subjugué malgré lui par la solennité de cette affirmation.

— Au fait, pensa-t-il, les femmes ont parfois des caprices si étranges! Il est possible que cet Hercule africain réus-

sisse avec sa grosse voix, ses moustaches de pandour et ses épaules de cent-suisse. Cependant, j'avais meilleure opinion d'elle!

Monsieur de Pomenars était atteint d'une faiblesse particulière aux petits hommes; les gens de haute taille lui inspiraient une répulsion dont la cause n'était peut-être pas exempte d'une certaine envie. A ses yeux, le colossal chef d'escadron passait donc pour un de ces géans mal bâtis qui sèment la terreur dans les contes de fées; et pour admettre qu'un pareil ogre pût plaire, le vieillard philosophe était obligé d'invoquer l'irrévencieuse ironie qu'Arioste s'est permise dans Joconde.

— Édouard, quoiqu'un peu grand, est mille fois mieux que ce Goliath, pensa-t-il: mais les femmes ressemblent presque toutes à cet enfant qui disait à sa bonne: J'ai tant vu le soleil! Si le soleil ennuie quelquefois, quel amant peut se flatter d'amuser toujours? Hum! si je n'avais que quarante ans, ou même cinquante, je me chargerais bien de trouver cet instant propice où l'ennui parle plus haut que l'amour et conseille l'inconstance; mais à mon âge le rôle de spectateur est le seul qui convienne. Il faut laisser le champ libre à ce gros lion de l'Atlas.

Huit jours après, monsieur de Pomenars, qui s'était décidé à attendre l'effet des promesses de Garnier, le vit arriver l'oreille basse et la mine allongée.

— Cette femme-là nous fera tous damner! dit le chef d'escadron, sans autre préambule: — elle a appris, n'importe comment, le mariage près de se conclure entre votre neveu et ma cousine; savez-vous ce qu'elle a fait alors? Elle a trouvé moyen de rencontrer ma tante chez madame de Lordes, que vous croyez dans vos intérêts, mais dont la conduite me semble fort louche, et que j'accuserais volontiers de défection: là, s'est formée une liaison qui, en moins de huit jours, est devenue de l'amitié, de l'intimité, de la passion! Ma tante se laisse mener comme un enfant lorsqu'on sait exploiter son amour-propre. A l'heure qu'il est, elle ne parle que de madame de Flamareil, ne voit que par ses yeux, n'entend que par ses oreilles.

— Bref, madame de Flamareil a perdu Édouard dans l'esprit de madame de Passerot! s'écria le vieillard en s'agitant dans son fauteuil.

— Pas du tout: oh! vous ne la connaissez pas encore! elle n'a pas dit un seul mot de Mornac: mais elle s'est prise d'une si belle tendresse pour Loïde, qu'elle la marie à un sien cousin poussé de terre tout exprès pour la circonstance, un monsieur d'Alignier, un jeune homme charmant, millionnaire, et plus noble que le roi; enfin un phénix dont ma tante raffole déjà sans l'avoir vu, et que va nous jeter sur les bras, au premier jour, la malle-poste de Marseille.

— Bien joué! dit monsieur de Pomenars; cette femme-là était née pour être ambassadrice. Mais vous, qu'avez-vous fait? Car, après votre étourdissant début de l'autre jour, je ne pense pas que vous soyez resté les bras croisés en face d'une pareille manœuvre.

— Moi! s'écria Garnier d'une voix tonnante, j'arrive du Havre, où m'avait appelé la nouvelle de la mort de mon oncle, que j'ai trouvé à déjeuner mangeant sa huitième douzaine d'huîtres. Il n'y a que ce démon incarné qui ait pu me jouer un pareil tour et me faire faire ce petit voyage d'agrément pour se débarrasser de moi. Dans ma première émotion d'héritier, je n'avais pas remarqué que cette infernale lettre d'avis n'était pas timbrée. C'est en arrivant ce matin, que j'ai appris de ma tante la révolution commencée pendant mon absence, et près de s'accomplir si nous ne montons pas à cheval.

Monsieur de Pomenars se renversa sur son fauteuil et ne chercha pas à retenir un rire moqueur.

— Eh! eh! jeunes gens, dit il, vous avez trouvé votre maître. L'autre jour, c'est Édouard qui part d'ici, déterminé comme un Spartiate, et qui revient sans son bouclier; aujourd'hui, c'est vous à qui l'on fait courir la poste. Ah! ah! le tour est piquant! et cela vous apprendra, commandant, à ne pas croire si vite au décès des oncles. — Allons, puisque les soldats en activité mettent bas les armes, je vois bien qu'il n'y a plus d'espoir que dans les invalides.

Le vieillard sonna.

— Lapierre, dit-il au domestique, faites mettre les chevaux à la voiture et venez m'habiller.

Une heure après, monsieur de Pomenars, l'œil plus vif, la taille plus droite, l'air plus vert-galant que jamais, se fit annoncer chez madame de Flamareil.

X.

La femme de quarante ans était dans son salon. A la vue de l'homme qu'elle détestait le plus au monde, le commandant Garnier excepté, elle se leva en affectant un gracieux empressement, et avança elle-même un fauteuil. Le vieillard, à qui son expérience avait appris que, même en diplomatie, la ligne droite est à la fois la plus courte et la plus sûre, s'assit, et entama aussitôt la discussion, comme une batterie, servie par des canonniers habiles, ouvre son feu dès qu'elle se met en ligne.

— Madame, dit-il avec un mélange de galanterie respectueuse, de ferme économie et de familiarité paternelle, je viens traiter avec vous une négociation si délicate, que je la regarderais comme impossible si je m'adressais à une femme d'un caractère et d'un esprit ordinaires. Mais à vous, madame, je puis tout dire; et la liberté dont je vais user est moins encore un droit de mon âge, qu'un hommage qui vous est dû. D'ailleurs, vous le savez, continua-t-il en portant la main à la coiffure soigneusement poudrée qui était une de ses coquetteries de sexagénaire, les cheveux blancs d'un vieillard ont le même privilége que la robe d'un confesseur.

— Voilà un exorde qui sent les approches de Pâques, observa madame de Flamareil avec un sourire ambigu. De quelle confession s'agit-il? de la mienne ou de la vôtre?

— De la mienne d'abord; et puissiez-vous m'accorder l'indulgence que vous seriez sûre de trouver en moi, s'il était possible que vous en eussiez besoin.

— Je vous écoute, répondit Eudoxie, en se redressant sur son fauteuil avec la dignité glaciale d'une reine forcée d'entendre les remontrances de quelque vieux conseiller dévoué et radoteur.

— Vous savez, madame reprit le vieillard avec une aisance imperturbable, que je désire marier mon neveu, Edouard de Mornac; c'est votre consentement à ce mariage que je viens solliciter.

— Mon consentement! s'écria madame de Flamareil dont les yeux habituellement si doux étincelèrent soudain; — je ne comprends pas cette plaisanterie, monsieur; suis-je donc mère de monsieur de Mornac?

— Si cela était, madame, Édouard ne vous porterait pas un attachement plus profond que celui qu'il vous a voué. De grâce, ne m'interrompez pas. Je ne parle que des sentimens de mon neveu; les vôtres sont un secret sacré pour moi et sur lequel je ne me permettrais pas même une conjecture. C'est donc à la femme pour laquelle Édouard donnerait sa vie, j'en suis certain, que je viens demander, en retour de ce dévoûment sans bornes, une preuve d'intérêt véritable. Vous comprenez bien, je n'en doute pas, qu'il faut qu'Édouard se marie; il est le dernier de sa famille et mon héritier le plus proche, c'est donc pour lui une absolue nécessité de position. Il refuse cependant, et, à mon tour, j'apprécie trop vivement les raisons de son refus pour lui en vouloir. Vous seule, madame, pouvez obtenir de lui le sacrifice qu'exige l'intérêt de son avenir. En réclamant cette généreuse intervention, en mettant mes désirs sous la protection des plus nobles inspirations de votre cœur, ai-je trop attendu de vous?

— De la part de tout autre, je regarderais cet étrange discours comme un outrage; de la vôtre, monsieur, je veux n'y voir qu'une méprise. Je n'ai en aucune manière le droit d'offrir mes conseils à monsieur de Mornac: permettez-moi de ne pas abuser plus longtemps de la bonté que vous mettez à me prodiguer les vôtres.

A ces mots, prononcés d'une voix calme, Eudoxie se leva comme pour mettre fin à une visite offensante et désormais sans but; mais le sexagénaire n'était pas homme à se laisser si facilement éconduire; il resta donc cloué sur son fauteuil, et reprit, sans aucune marque d'embarras :

— Je me suis adressé à votre cœur, et c'est votre cœur qui a répondu; j'aurais dû prévoir sa réponse. Maintenant parlons raison. Si Édouard ne se marie pas aujourd'hui, il le fera demain, ce sera dans un an, dans deux ans, dans dix ans si vous voulez; mais enfin tôt où tard il se mariera, et vous le savez aussi bien que moi. Alors pourquoi ne pas essayer dès à présent un effort de courage que chaque jour doit rendre plus difficile? De grâce, ma ame, ne voyez plus en moi un tyran sans pitié, mais un homme dont toutes les sympathies vous sont acquises; oui, mon cœur est de votre parti, ainsi que votre raison se range du mien. C'est une épreuve cruelle, je le sais, et je voudrais en prendre la moitié; mais croyez-en mon expérience, toutes ces liaisons qui sont le seul bonheur de la vie doivent finir ainsi, quand celui qu'on aime est trop jeune pour offrir ces gages de stabilité sans lesquels l'amour n'est qu'un rêve dont il faut s'éveiller tôt ou tard; tandis qu'avec un homme dont la position est faite, et qui joint à la maturité rassurante de l'âge la chaleur d'une âme toujours jeune, l'intimité devient chaque jour plus douce, car aucune crainte de l'avenir n'en corrompt le charme.

Sans y songer, et par un effet de l'habitude, monsieur de Pomenars était retombé dans une de ces homélies que les anciens du diocèse de Paphos apprennent par cœur quand vient à fleurir leur cinquantième printemps. En voyant le chemin où s'engageait le vieillard toujours vert, madame de Flamareil se rassit doucement, comme si l'insidieuse éloquence des paroles qu'elle venait d'entendre l'eût fascinée en dépit d'elle-même.

— Ces réflexions sont trop vraies, dit-elle avec un accent mélancolique; voilà comme souvent nous autres pauvres femmes nous gâtons notre vie d'une manière irréparable.

— Irréparable! s'écria monsieur de Pomenars avec une chaleur juvénile; à votre âge peut-il exister quelque chose d'irréparable? Il n'est aucune blessure que le temps ne ferme, aucune douleur qu'il ne console.

— Le temps! répéta Eudoxie en secouant tristement la tête.

— Ou, remède plus prompt et plus efficace, les charmes d'une affection nouvelle, reprit le vieillard d'une petite voix douce comme le sifflement d'une couleuvre.

— Les souffrances du cœur exhalent une amertume qui éloigne ceux qui peut être pourraient les guérir, dit la femme de quarante ans en levant ses grands yeux, comme si elle eût cherché au plafond la figure invisible de quelque ange guérisseur.

Le sexagénaire, qui depuis quelques instants, perdait insensiblement de vue le but de sa visite, suivit du coin de l'œil cette dolente pantomime, et l'interpréta d'après les calculs ordinaires d'un talent d'observation exercé, mais non pas infaillible.

—Je parierais, se dit-il, qu'elle n'aime réellement pas Édouard et qu'en tout ceci sa vanité se trouve plus en jeu que son cœur. L'amour d'un très jeune homme égaie ordinairement une femme de cet âge; or, elle me paraît mélancolique pour ne pas dire triste. Ces blondes à tempérament anglais ont dans le caractère une foule de nuances et de raffinemens, dont un écolier comme ce pauvre Édouard ne se doute seulement pas. Elle a réellement de l'esprit, de l'âme; il lui faudrait pour ami un homme qui sût la comprendre avant qu'elle eût parlé. Ah! si je n'avais que cinquante ans, monsieur mon neveu serait marié avant un mois. Mais, à mon âge, ce serait une folie! Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis quelques instants elle use avec moi d'une sorte de coquetterie; dans quel but?

Avant qu'il eût résolu cette question, le regard d'Eudoxie quitta le plafond et descendit sur lui aussi doucement que se pose une colombe.

— Achevez votre confession, lui dit-elle avec un sourire enchanteur; répondez-moi; est-ce uniquement par intérêt pour monsieur de Mornac que vous tenez tant à ce mariage?

—A-t-elle envie de se moquer de moi? pensa monsieur de Pomenars, ou bien ai-je tort en refusant de comprendre un langage dont j'ai si terriblement tiré parti il y a seulement cinq ou six ans? Mais après tout, si c'est un piége, qu'est-ce que je risque? et si elle est de bonne foi, ce qui est possible à la rigueur, pourquoi feindrais-je une inintelligence impolie?

— Si j'avais un autre motif, me le pardonneriez-vous? répondit-il alors, entraîné hors des limites de sa prudence ordinaire.

— Pour pardonner, il faudrait connaître l'offense, reprit Eudoxie, en veloutant encore l'aimant de sa prunelle.

M. de Pomenars hésita, comme un initié aux mystères de la franc-maçonnerie à qui l'on ordonne de sauter pieds nus sur un parquet hérissé de clous, sans qu'il sache si ces clous sont de feutre ou de fer. A la fin, la vanité l'emporta sur la défiance.

— Bah! se dit-il, quel intérêt aurait-elle à se jouer de moi? elle n'est pas heureuse; il est assez naturel qu'elle ait besoin d'épancher son cœur, et qu'un ami de mon âge lui inspire de la confiance; et puis, je suis peut-être trop modeste.

A cette réflexion péremptoire, le sexagénaire ne balança plus.

— Vous voulez connaître l'offense que j'ai commise, et je lis dans vos yeux que vous l'avez déjà devinée, s'écria-t-il d'une voix pathétique. Ma raison pour marier Édouard, c'est que depuis longtemps son bonheur m'importune, me désespère; c'est que.... je suis jaloux de lui.

— Jaloux! dit Eudoxie d'une voix de sirène; il me semblait que, pour être jaloux, il fallait d'abord être amoureux?

— Et si je l'étais?

— De moi?

— De vous.

— Quelle ironie!

— Dites quelle vérité! s'écria le viellard exalté par son succès, en faisant vibrer le plus possible sa petite voix fêlée.

Madame de Flamareil retira sa main que son nouvel adorateur venait de saisir, et se penchant vers la cheminée, elle sonna. A ce geste, monsieur de Pomenars s'élança de son fauteuil, en se disant avec émotion :

— Va-t-elle me faire jeter par la fenêtre?

— Prévenez monsieur de Flamareil de la visite de monsieur de Pomenars, dit Eudoxie au domestique; puis, lorsqu'il eut refermé la porte, elle se leva et contempla un instant le petit vieillard, qui se tenait au milieu du salon, immobile et muet, comme si quelque fée malfaisante l'eût frappé de sa baguette.

— Je vous dois des remercîmens, lui dit-elle avec une raillerie d'autant plus poignante, qu'elle semblait chercher à se contenir; —j'étais souffrante lorsque vous êtes venu, et vous m'avez guérie; il y a bien longtemps que je n'ai passé une heure aussi amusante. Quant à l'objet de votre visite, voici ma réponse : puisque vous m'aimez, vous comprendrez qu'un autre puisse avoir aussi de l'attachement pour moi, et vous me pardonnerez mon mauvais goût, si je vous avoue que je tiens plus à une jeune amitié qu'à une passion... patriarcale.

Après avoir coiffé monsieur de Pomenars de ce dernier mot, propre à lui rappeler l'humble retenue qui sied au vieil âge, madame de Flamareil lui fit une révérence dont la grâce égalait l'ironie, et sortit du salon.

— Échec et mat! se dit le vieillard en se rasseyant tranquillement. Parbleu! voilà une maîtresse femme; à trente ans, j'en aurais été amoureux fou. Je comprends maintenant que ce pauvre Édouard se soit laissé emmailloter, et que le gros commandant arrive du Havre; mais je lui prouverai qu'on ne vient pas à bout de moi comme de ces deux innocens.

La porte du salon s'ouvrit, et monsieur de Flamareil entra d'un air empressé.

— Je suis désolé qu'on ne m'ait pas prévenu plus tôt de votre visite, dit-il avec la politesse accomplie qui lui était habituelle.

— Mon cher monsieur de Flamareil, répondit le vieillard d'un ton un peu sec, je ne vous retiendrai pas longtemps, car je n'ai que quelques mots à vous dire. Vous savez aussi bien que moi que l'intérêt mutuel est la meilleure base pour toute espèce de négociation. Or, vous avez envie d'être député et vous avez besoin de mon appui près des électeurs de Périgueux ; de mon côté, j'ai envie de marier mon neveu, et j'ai besoin de vous pour terminer ce mariage.

— Disposez de moi, répondit monsieur de Flamareil, en quoi puis-je vous servir?

— Vous allez le savoir. Madame de Flamareil, dans une intention que je ne me permettrai pas de juger, cherche à marier monsieur d'Alignier, son cousin, à mademoiselle de Passerot, dont je désire la main pour mon neveu. Je suis le premier en date, et pour aucune considération je ne renoncerai à mon projet. Je vous prie donc d'intervenir dans cette affaire, et de lever les obstacles que je rencontre, comme je me charge de lever ceux qui pourraient s'opposer à votre élection. En un mot voici mon ultimatum : pas de mariage pour Édouard, pas de députation pour vous!

— Vous avez le droit de me demander service pour service, répondit le mari en miroitant avec un sourire mêlé d'amertume. J'accepte vos conditions.

— C'est aujourd'hui lundi, et l'élection a lieu au commencement de la semaine prochaine ; mes dernières instructions aux membres du collége sur qui j'ai du crédit doivent donc partir vendredi. J'espère que vous aurez obtenu d'ici là un résultat définitif qui dictera ma conduite.

A ces mots, monsieur de Pomenars se leva et prit congé avec une politesse hautaine destinée à venger sur le mari la petite humiliation que la femme lui avait fait subir. Après l'avoir reconduit jusqu'à la porte d'entrée, monsieur de Flamareil, le front plus soucieux, l'œil plus sardoniquement triste que de coutume, traversa de nouveau l'appartement, et entra dans le parloir où s'était retirée Eudoxie.

XI.

Après l'escarmouche où son habileté de femme du monde avait mis en déroute l'expérience du vieillard anacréontique, madame de Flamareil s'était assise au piano, dans un accès de gaîté assez étranger à ses habitudes sérieuses ; mais à la vue de son mari, la joie puérile à laquelle la marche des *Puritains* servait de fanfare fit place à un malaise subit ; instinctivement, elle comprit qu'elle s'était trop hâtée de célébrer son triomphe, et ses doigts trahirent l'anxiété nouvelle qui venait de s'emparer de son esprit, en abandonnant le motif martial qu'ils avaient attaqué d'abord avec une victorieuse énergie.

Monsieur de Flamareil s'approcha lentement, et fermant la partition ouverte sur le pupitre :

— J'ai à vous parler, dit-il d'une voix grave.

— Quel air solennel! répondit Eudoxie, qui, pour dissimuler son embarras, continuait de moduler une suite d'arpéges de plus en plus incohérente.

Le futur député accueillit avec une impassibilité glaciale le sourire qui avait accompagné ces paroles.

— Monsieur de Pomenars vous a-t-il parlé du motif de sa visite? demanda-t-il ensuite en regardant sa femme fixement.

— Sans doute ; mais je ne pense pas qu'il vous ait fait part du résultat, reprit madame de Flamareil, dont le courage et le sang-froid se réveillèrent à l'approche du danger.

— Quel résultat?

— Monsieur de Pomenars me paraît sujet à d'étranges distractions. Aujourd'hui, par exemple, il s'est figuré avoir rajeuni de quarante ans. Je lui ai rappelé que nous sommes en 1836, et que les beaux jours du directoire sont passés. Voilà tout.

Semblable aux capricieuses divinités du paganisme, monsieur de Flamareil rejeta le sacrifice de la vieille victime que sa femme immolait politiquement sur l'autel conjugal.

— Si monsieur de Pomenars se prend pour un jeune homme, dit-il avec une dédaigneuse raillerie, il a eu tort de vouloir faire partager son illusion à une femme aussi experte que vous. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi, je vous prie, et si ce que je dois vous dire me force à m'écarter de ma réserve ordinaire, songez que je n'aborde pas volontairement un sujet pénible pour tous deux! Il y a dix ans, à Lyon, lorsque je me battis avec cet homme que nous avons revu l'autre jour, et qui vous a donné, en vous insultant publiquement, une nouvelle preuve de son attachement et de sa courtoisie ; il y a dix ans, dis-je, je vous aimais assez pour être jaloux, assez pour jouer ma vie à cause de vous, assez pour vous tuer, et plus d'une fois j'ai été tenté de le faire. Malgré l'entraînement romanesque de votre caractère, vous n'aviez envie, je crois, ni de votre mort, ni même de la mienne, et vous n'avez rien épargné pour me guérir d'une susceptibilité si folle et si mal apprise. Vous avez réussi complétement. Il n'est point de passion qui résiste aux épreuves auxquelles vous avez soumis la mienne, point de besoin de vengeance qu'un outrage réitéré ne finisse par changer en indifférence pacifique. Aujourd'hui, je ne vous aime plus, et je ne vous hais plus; j'ai compris à la fin que coudre son amour ou son honneur à la robe d'une femme était une puérilité sans excuse; j'ai donc mis mon honneur en moi seul, pour être plus sûr de le garder, et remplacé l'amour par un autre sentiment aussi fécond peut-être en déceptions, mais dont les blessures du moins ne font pas rougir. Je suis, dit-on, un ambitieux, cela est vrai, mais c'est vous qui m'avez rendu tel; c'est vous qui, en me refusant le bonheur intime pour lequel je me sentais né, m'avez jeté dans les violentes distractions de la vie publique; et rendez grâce à mon ambition, car vous lui devez la paix que je vous accorde. Une fois entré dans ce nouveau chemin, je vous ai laissée libre dans le vôtre. Cela est-il vrai, madame? Vous ai-je jamais demandé compte de vos affections? Ai-je cherché à réprimer ce besoin d'épanchement sympathique que votre cœur éprouve à un degré si éminent? Ne me suis-je pas fait volontairement sourd et aveugle? En un mot, n'avez-vous pas toujours trouvé en moi un mari, j'ose le dire, exemplaire?

Monsieur de Flamareil fit une pause pour attendre une réponse, mais sa femme resta muette, le regard sombre et la tête baissée.

— Pour prix de ma belle conduite, je vous demande une seule chose, reprit-il avec une ironie de plus en plus incisive : ne compromettez pas ma position comme vous avez autrefois exposé ma vie ; j'ai pu me battre pour vous; mais ma longanimité n'irait pas jusqu'à supporter patiemment une destitution dont vous seriez la cause.

— Je ne vous comprends pas, dit Eudoxie d'une voix faible.

— La chose est fort simple, cependant : si je ne suis pas député, avant trois mois j'aurai perdu ma place. Je connais les intrigues qui se trament à ce sujet, et je sais que mon successeur est déjà désigné ; tandis qu'une fois à la chambre, on a besoin de moi, et l'on me garde. Vous voyez donc que ma position, et par conséquent la vôtre, dépendent de mon élection, qui, à son tour, dépend de monsieur de Pomenars. Or, il vient de me déclarer qu'il ne m'appuierait pas si désormais vous apportiez un seul obstacle au mariage de monsieur de Mornac. Comprenez-vous, maintenant?

— Enfant que je suis, se dit la femme de quarante ans, j'ai sonné trop tôt.

— On m'a donné quatre jours pour prendre un parti ; je vous accorde le même délai. Si vendredi tout n'est pas terminé, je vous préviens que je n'attendrai pas mon remplacement : dans ce cas, je demande ma retraite, et je vous emmène à Flamareil, où nous habiterons désormais. Si la perspective d'une pareille existence vous effraie, songez qu'il dépend de vous de vous y soustraire. Votre avenir est entre vos mains : à Paris, une vie libre et brillante, ou bien une vieille et triste maison au fond d'une gorge des Pyrénées. Il faut choisir. Quant à moi, ma décision est irrévocable; vous savez que je cherche

fort peu à user envers vous de mon autorité, mais que, lorsque je veux une chose, il faut que cette chose se fasse.

Monsieur de Flamareil se tut, et resta un instant immobile; mais voyant que sa femme persistait dans sa morne attitude, et ne lui répondait pas même par un regard, il s'inclina légèrement devant elle, et sortit.

Si une pareille comparaison peut être permise, après le départ de son mari, Eudoxie se trouva dans la position de Napoléon, perdant à Waterloo une bataille à demi gagnée. Les liens nouveaux dont elle avait chargé le repentant Édouard, la ruse traîtresse qui l'avait débarrassée de son ancien adorateur, son triomphe récent sur monsieur de Pomenars, tous ces avantages remportés pied à pied, à force d'esprit, de sang-froid et d'habileté, s'anéantirent devant le manifeste inattendu d'une volonté qu'elle savait immuable, comme s'éteignit l'étoile de l'Empereur devant le rayonnement fatal des baïonnettes prussiennes.

— Tuez-moi! s'écria-t-elle en se sentant vaincue; mais avant de pousser ce cri de désespoir, elle attendit que monsieur de Flamareil fût sorti de la chambre. — Oui, je l'aime, et aucune puissance humaine ne brisera cet amour; ainsi donc, par pitié, tuez-moi !

Alors elle pleura comme pleurent les femmes, avec profusion et sincérité; elle retrouva dans son cœur toutes les angoisses qui l'avaient déchiré dix ans auparavant. Peut-être même sa souffrance fut-elle plus poignante qu'elle ne l'avait été alors, car à la torture présente vinrent se joindre les âcres souvenirs du passé; et ce rapprochement n'eut rien de consolateur : jamais une cicatrice n'a guéri d'une blessure.

De plus en plus abandonnée à ses tristes réflexions, elle accueillit tour-à-tour, elle si accomplie en esprit de conduite, les plus extravagans projets que puisse méditer la passion malheureuse. Tantôt elle se faisait enlever par Édouard et se sauvait avec lui en Italie; elle combinait d'avance les moindres détails de leur fuite, y compris les diamans, que les femmes n'oublient guère en pareil cas. Un moment après, elle se laissait conduire à Flamareil, mais Édouard l'y suivait déguisé en montagnard béarnais, et là, au milieu des belles Pyrénées, commençait pour eux une de ces existences pleines de danger et de mystère, dont la poésie aventureuse exerce tant de séduction sur les imaginations romanesques. Mais bientôt la raison de la femme de quarante ans chassa ces rêveries dignes d'une pensionnaire.

— Ce sont là des chimères, se dit-elle entre deux soupirs, notre siècle prosaïque ne comprend plus ces nobles folies du cœur. D'ailleurs pourquoi lutter et me débattre? ai-je donc tant de temps à souffrir?

Madame de Flamareil se leva et s'approcha de la glace placée sur la cheminée. En y voyant sa pâleur, ses traits altérés, ses yeux rougis par les larmes, elle se sentit malade, et peut-être y eut-il de la conviction dans la révélation instantanée d'une souffrance physique jusque-là imperceptible. Alors elle se souvint de la gastrite dont elle se croyait atteinte, comme dix ans auparavant elle avait invoqué à l'aide de son premier désespoir une maladie de poitrine également imaginaire.

— Mourir! dit-elle en retombant languissamment sur son fauteuil ! Oh! oui, mourir! on oublie tout dans la tombe.

Après cette maxime un peu hétérodoxe, madame de Flamareil resta longtemps accoudée sur le piano, le front dans les deux mains, et pleurant sur sa destinée comme autrefois la fille de Jephté, mais pas par le même motif.

XII.

Ce soir-là se donnait le bal de madame d'Alvimare. Malgré la fièvre dont elle croyait sentir le frisson, Eudoxie voulut y aller dans l'espoir de rencontrer Édouard. Sa douleur ne lui fit oublier aucun des soins minutieux qu'elle apportait toujours dans sa toilette; car, ainsi que toutes les femmes, elle avait la coquetterie des anciens gladiateurs, et prétendait être belle même pour mourir. Mais le chagrin, qui glisse sur les visages de vingt ans en séchant du bout de l'aile les pleurs qu'il y fait couler, laisse une empreinte moins indulgente aux fronts où ne brillent plus les premières fleurs de la jeunesse. La pâleur et l'air souffrant de madame de Flamareil furent remarqués dès son entrée dans le bal; car le bruit du futur mariage de monsieur de Mornac attirait sur elle l'attention générale. L'émotion de dépit qu'elle ne put dissimuler à la vue d'Édouard figurant au milieu d'une contredanse, l'embarras inaccoutumé de son maintien lorsqu'il s'approcha pour la saluer, jusqu'au redoublement d'attentions que lui prodiguait diplomatiquement son mari, tout devint le texte de commentaires peu bienveillans. Grâce à ces officieux amis, qui ont toujours le caillou à la main pour vous écraser sur la face les mouches bourdonnantes de la médisance, Eudoxie passa la nuit à recevoir, sous forme de conseils affectueux ou de condoléances sympathiques, le ricochet des épigrammes les plus impitoyables que lui dardaient à l'envi tous les coins du salon; car, sans en être requis et en vertu du droit de justice discrétionnaire, par lequel il châtie souvent ses favoris, le monde, en cette occasion, prenait unanimement le parti de l'amant de vingt-cinq ans contre la femme de quarante. Toutes les petites haines qu'avait pu soulever celle-ci dans sa carrière élégante, rancunes de rivales et mécomptes de soupirans, se réveillèrent pour attiser cette réprobation publique, toujours si prompte à s'enflammer. Aux yeux des personnes graves, pour qui le mariage est chose sacrée, la conduite de madame de Flamareil approchait de l'endurcissement et de l'immoralité; d'autres, moins austères, se contentaient de dire que l'éducation de Mornac avait duré assez longtemps, et qu'il avait le droit de réclamer son émancipation; enfin les jeunes femmes ne comprenaient pas qu'à quarante ans on apportât dans ses sentimens une ténacité que l'âge commençait à rendre ridicule; l'avis de tous, en un mot, était qu'en s'opposant au mariage de son amant, Eudoxie n'éloignait que pour peu de temps la coupe d'amertume à laquelle sont condamnées les victimes d'un amour qui n'est plus partagé.

— C'est la femme abandonnée! telle était la sentence qui circulait de bouche en bouche.

Au milieu de toutes ces physionomies hostiles dont plusieurs ne dissimulaient qu'à peine, sous le masque de l'urbanité, leur secrète moquerie, Eudoxie n'aperçut qu'un seul visage où se peignît l'anxiété d'une véritable sympathie; ce fut celui de Léon de Boisgontier.

Enhardi par ce rehaussement de soi-même qu'inspire toujours le voisinage d'un malheur à consoler, l'aspirant d'amour ne quittait pas d'un long regard la dolente souveraine de ses jeunes pensées; et, d'après l'interprétation héroïque que les femmes donnent volontiers aux sentimens qu'elles inspirent, ce regard disait en langage de paladin :

— Madame, un seul mot, un seul geste, et mon bras va vous venger des insolens qui vous outragent.

— Pauvre jeune homme! se dit madame de Flamareil, dont les yeux languissans ne se détournèrent pas toujours devant cette contemplation pleine de passion et de prière; — cœur noble et généreux! il m'aime, lui, j'en suis sûre; il devine que je souffre, il mourrait pour moi, tandis qu'Édouard...

Édouard dansait. Par une de ces réactions familières à son caractère, depuis quelques jours il s'indignait contre les nouvelles chaînes dont l'avait chargé le pardon d'Eudoxie, et, selon l'usage des hommes indécis, au lieu de tenter le sort d'une révolte, il exhalait son humeur hostile en puériles bravades. En voyant l'air de tristesse peint sur les traits de madame de Flamareil, il s'était imposé pour le reste de la soirée une gaîté d'emprunt; vengeance frivole de sa faiblesse contre le joug qu'il n'osait briser. Eudoxie se sentit frappée au cœur par cette conduite qui semblait s'associer à l'ironie générale, ou qui, du moins, lui donnait un aliment nouveau. Lorsque Mornac vint la saluer, au lieu de s'abandonner à l'épanchement douloureux dont elle éprouvait le besoin quelques heures auparavant, elle lui dit froidement ces seuls mots :

— Demain, à trois heures.

Un moment après, elle quitta le bal la mort dans l'âme,

mais le sourire sur les lèvres. En passant devant un groupe qui encombrait la porte du premier salon, elle entendit ces paroles que monsieur de Pomenars prononçait d'une voix claire et moqueuse :

— Que voulez-vous ? les jeunes gens sont plus longs à sevrer que les enfans.

Le vieillard se vengeait de sa déconvenue du matin, et le titre de nourrisson donné à Édouard était une riposte tardive à la qualification patriarcale dont il s'était vu lui-même affublé. Madame de Flamareil le foudroya du plus magnifique regard que puisse darder l'œil d'une femme outragée ; puis elle sortit lentement du salon, imposant aux plus railleurs par une fière contenance de lionne blessée qu'on n'ose frapper que de loin.

— Si vous ne prenez pas un parti prompt et décisif, lui dit son mari lorsqu'ils furent montés en voiture, avant trois jours vous serez la fable de tout Paris. Eh quoi! vous qui, je le sais, me regardez comme un vieillard, quoique je n'aie que douze ans de plus que vous, ne vous êtes-vous jamais aperçue que vous en aviez quinze de plus que lui? Si vous avez oublié de faire ce calcul, le monde le fait à votre place, je vous en préviens ; et si ce monde a parfois de l'indulgence pour les fautes auxquelles la jeunesse peut servir d'excuse, en revanche, il pardonne rarement une faiblesse à la maturité.

Madame de Flamareil ne répondit rien ; mais l'insomnie qui suivit pour elle cette soirée de tortures vit commencer une de ces révolutions mystérieuses qui s'accomplissent parfois dans le cœur des femmes avec une surprenante rapidité.

En ce moment la femme de quarante ans subissait une de ces souffrances complexes qui finissent par perdre en intensité ce qu'elles acquièrent en étendue, sorte de mosaïque douloureuse dont chaque fragment froisse une fibre de l'âme, mais qu'écaille la moindre résistance morale ; car, ainsi que tout autre mobile, la douleur est surtout puissante par l'unité de son action. Frappée à la fois par la société, par son mari, par l'homme qui était son amant et par celui qui l'avait été, Eudoxie trouva contre la multiplicité de ces attaques un courage qu'eût peut-être fait évanouir une blessure unique; loin de se laisser accabler sous le nombre, elle imita Horace en divisant ses ennemis, et, plus habile encore, trouva moyen de les mettre aux prises pour s'en débarrasser.

Au commandant Garnier, dont l'importune résurrection lui rappelait sa première faute, elle opposa d'abord la prescription de dix ans aussi péremptoire en amour qu'en droit civil. — J'étais si jeune! se dit-elle ensuite; puis, pour en finir avec ce désagréable souvenir, elle se réfugia en pensée sous la protection de son mari ; elle se rappela le duel dont Fourvières avait été le théâtre ; elle se dit qu'en punissant le séducteur, monsieur de Flamareil avait entièrement effacé une tache qui avait déjà pour excuse l'inexpérience, et que se la reprocher davantage serait outrager la miséricorde conjugale; ainsi blanchie et purifiée, elle se sentit saisi d'un tel accès de reconnaissance pour son mari.

— Oui, se dit elle, en me protégeant contre ce soldat sans âme et sans distinction, monsieur de Flamareil a montré un caractère aussi noble qu'énergique. Un père ou un frère n'auraient pu faire davantage pour moi. Oh ! que n'est-il en effet mon père ou mon frère ! Dieu sait que j'aurais voulu l'aimer uniquement ! Pourquoi faut-il que l'austérité de son caractère, l'insociabilité de son humeur, le peu de ressources de son esprit, à mon égard du moins, la disproportion de nos deux âges, les travaux de sa place, les préoccupations absorbantes de son ambition et tant d'autres causes encore dont je suis innocente, aient créé entre nous cette mésintelligence qui m'a déjà coûté tant de larmes! Le monde nous traite, nous autres pauvres femmes, avec une sévérité bien impitoyable. Les hommes ont mille moyens d'employer leur vie. La renommée, le pouvoir, la fortune, la gloire leur ouvrent autant de routes, où ils peuvent marcher sans blâme et sans remords ; mais nous, dont l'existence n'a qu'un seul but, nous n'avons pas même le droit de l'atteindre. Entre le bonheur et nous, un mariage contracté sans l'aveu de notre cœur vient dresser sa barrière tyrannique ; et si notre âme meurtrie se révolte un seul jour contre la chaîne qu'elle n'a pas acceptée; si le besoin de respirer la liberté, de vivifier nos rêves, d'être heureuses, d'être aimées enfin, nous entraîne malgré nous vers la voie interdite; si l'irrésistible instinct qui dit à la rose de fleurir, à l'hirondelle de voler, nous apprend que la femme a des parfums comme la fleur et des ailes comme l'oiseau, nous sommes criminelles alors, et le monde entier nous condamne! Est-ce juste, ô mon Dieu?

Madame de Flamareil joignit les mains, leva les yeux au plafond et se trouva en ce moment beaucoup plus malheureuse que coupable. Chaque fois qu'une femme a trébuché dans l'âpre sentier du mariage, elle s'en prend ainsi au ciel et à la terre avant de se blâmer elle-même ; elle accuse l'homme qui l'a épousée, les parens qui l'ont livrée, le prêtre qui l'a bénie, afin de pouvoir s'absoudre au milieu de cette culpabilité générale. Se fût-elle mariée à trente ans, elle se pose en mineure dont on a extorqué le consentement ; eût-elle fait le voyage de Gretna-Green, elle justifie ses pérégrinations extra-conjugales par une primordiale antipathie pour son mari. Eudoxie épuisa en sa faveur les attendrissans sophismes de cette dialectique féminine, et finit par se dire pour conclusion que, mésalliée, incomprise, délaissée, l'esprit condamné à l'ennui et le cœur à l'isolement, elle avait eu plus que toute autre peut-être le droit de demander à l'amour la félicité que lui refusait l'hymen.

Sa seconde faiblesse se trouva donc presque justifiée à ses propres yeux; le spectre marital, qu'elle avait évoqué pour chasser le fantôme de Garnier, à son tour cessa de l'obséder et disparut de sa pensée en cédant la place à l'image de Mornac; mais cette dernière vision, si chère jusqu'alors, avait perdu son charme accoutumé, et bientôt elle parut, elle aussi plus importune que consolatrice.

L'amour pardonne tout, l'amour-propre ne pardonne rien La récente conduite d'Édouard, sa gaîté factice, sa glaciale légèreté avaient un caractère d'offense préméditée dont l'idée réveilla soudainement dans l'âme de la femme de quarante ans l'orgueil, ce lion qui ne dort jamais que d'un œil. Par un effet analogue à cette loi physique qui veut qu'une douleur récente distraie d'une souffrance antérieure, et la guérisse pour ainsi dire en s'y substituant, les blessures de la vanité cicatrisèrent peu à peu celles de la tendresse ; l'implacable ironie de la société versa sur les plaies saignantes du cœur un caustique rendu plus efficace par son âcreté même ; en songeant au rôle de femme délaissée qui lui était d'avance attribué, Eudoxie éprouva un sentiment d'indignation contre Édouard, épargné, ou plutôt défendu par la médisance qui s'acharnait sur elle.

— Il entendait comme moi, se dit-elle, et cependant il était gai, il dansait, il semblait se faire un jeu de ma peine ; il mettait une sorte d'affectation à opposer à ma tristesse son air heureux et triomphant. S'il avait de l'attachement pour moi, se conduirait il ainsi? Égoïsme et vanité, voilà l'amour des hommes !

En formulant cette condamnation sans appel, Eudoxie ne s'apercevait pas qu'à ses côtés venaient de s'asseoir les fléaux contre lesquels se révoltait son âme; couple royal qui gouverne le monde, car si l'égoïsme est homme, la vanité est femme, et ces êtres odieux font ensemble un très bon ménage.

Madame de Flamareil avait toujours été de bonne foi dans ses sentimens ; abusée la première par son exaltation, elle en avait calculé la durée d'après la violence, prenant ainsi pour immuable ce qui n'était qu'exagéré. En voulant mourir, dix ans auparavant, elle avait apporté dans ce vœu toute la naïveté de la passion malheureuse ; mais le corps ce tenace adorateur de la vie, s'était révolté contre les funèbres désirs de l'âme ; sur lui le chagrin avait coulé comme l'huile sur une belle statue de marbre, et le temps, de son souffle railleur, avait fini par sécher jusqu'aux dernières perles de ce douloureux baptême ; enfin, au lieu de ir pas, l'expérience était venue, et, quoique défavorablement écoutée, parlait trop haut parfois pour être toujours méconnue.

Les peines du premier amour sont simples dans leur amertume, car elles ne connaissent pas les comparaisons ; l'âme s'y plonge avec le fanatisme de l'homme qui se noie, sans qu'une voix ironique vienne lui dire : — On ne trouve pas la mort dans cette onde où tu veux périr : mais celui dont le cœur est blessé pour la seconde fois perd jusqu'à l'illusion

qui croit le désespoir éternel; en tombant dans l'abîme, il distingue malgré lui cette lueur lointaine qu'aperçut Dante au fond de l'enfer et qui annonce le purgatoire; il reconnaît la porte par où déjà il est sorti de la cité dolente; involontairement il s'attriste en songeant qu'elle peut s'ouvrir encore, et ses yeux se mouillent de larmes, car il pressent qu'un jour il ne pleurera plus.

Il est des hommes qui se tuent pour échapper à l'amputation d'un membre; il en est de même qui préféreraient l'anéantissement de l'âme à sa mutilation; mais le plus souvent la mort manque de condescendance, et tel qui voudrait la tombe voit l'hôtel des Invalides s'ouvrir devant ses béquilles.

En se trouvant presque calme après la nuit d'angoisses qu'elle venait de passer, Eudoxie éprouva tout-à-coup une torture nouvelle plus cruelle encore pour une femme que celle de l'amour malheureux.

— J'ai donc bien vieilli, pensa-t-elle, car d'où me viendrait cette insensibilité soudaine? L'apathie que j'éprouve n'est pas de la résignation, mais de la fatigue. Autrefois de pareilles émotions m'auraient tuée, elles me brisent aujourd'hui. Au lieu d'un coup de poignard, c'est une destruction lente; je n'ai plus même l'énergie d'appeler la mort, sans doute parce que je suis plus près d'elle et qu'elle pourrait m'entendre. Mourir lorsqu'on souffre, cela serait trop doux! souffrir et vieillir, voilà la vie. La fleur qui s'effeuille doit envier le sort de celle qu'on arrache de sa tige. S'effeuiller... vieillir....

Madame de Flamareil se plaça devant la glace et s'y contempla longtemps en silence. Après avoir examiné, l'un après l'autre, les moindres détails de son visage, elle prit sur sa toilette un petit miroir afin de se voir de profil. Cette scrupuleuse étude terminée, elle sonna pour appeler sa femme de chambre, et fit changer sa coiffure qui lui laissait les tempes trop à découvert.

— Je ne suis pas encore trop affreuse, se dit-elle alors avec un mélancolique sourire; du moins il paraît que telle est l'opinion de monsieur de Boisgontier; mais il est temps que ces tourmens continuels finissent, ma santé n'y résisterait pas.

Il est probable qu'en ce moment la maladie de madame de Flamareil se présentait à elle sous la forme d'une ride. L'effet de cette vision fut foudroyant. Dès lors la femme souffrante cessa de penser à son amant pour ne s'occuper que d'elle-même.

A l'heure où Mornac se présenta chez elle, Eudoxie avait parcouru jusqu'au bout cette route de désenchantement que les esprits forts nomment la science de la vie, et qui mène les cœurs enthousiastes au calvaire de la réalité. Les illusions auxquelles se tenait cramponnée son âme avec l'énergie particulière aux femmes de son âge, s'étaient successivement envolées, en la laissant moins désolée qu'elle ne l'eût imaginé d'abord. Les paroles de monsieur de Pomenars bourdonnaient sans cesse à son oreille.

— S'il ne se marie pas aujourd'hui, il le fera demain.

Cette vérité, repoussée naguère par sa tendresse, fut enfin admise par sa raison. Éclairée par les récens mécomptes de son amour propre, elle osa interpréter les changemens survenus depuis quelque temps dans la conduite de Mornac; elle devina, révélation cruelle, la cause de l'humeur irritable, des irrésolutions capricieuses, de l'esprit de révolte, et des retours pathétiques qu'elle avait souvent remarqués en lui. Elle comprit enfin qu'elle ne devait plus qu'à un sentiment de générosité la continuité d'une liaison scellée jusqu'alors par une tendresse mutuelle. A l'idée de cette aumône d'amour, un froid subit lui glaça le cœur; mais son orgueil révolté lui rendit à la fois la force et l'énergie.

— Je ne veux point de sa pitié, se dit-elle; lui ai-je donc donné un pareil droit de vanité? Sans doute il se figure que son mariage serait ma mort, et, par compassion, il ne veut pas que je meure!

Un fier sourire effleura les lèvres d'Eudoxie; en ce moment elle se trouva guérie de sa gastrite, et presque de son amour. Elle ne songea plus à mourir: elle voulut vivre au contraire; vivre pour être belle, pour être jeune toujours; peut-être, car qui sait quel rêve peut faire l'imagination d'une femme offensée? peut-être pour être aimée encore.

Madame de Flamareil reçut Édouard avec une froideur calme, sous laquelle se cachaient l'observation pénétrante d'un esprit désabusé, et la résolution d'un cœur affermi qui va au-devant du calice.

— Tout le monde s'entretenait hier de votre mariage, lui dit-elle; je suis étonnée que vous ne m'en ayez pas encore parlé; dois-je donc n'en être instruite que par la lettre de faire part?

— Vous savez bien qu'il est impossible que je me marie, répondit le jeune homme qui rougit d'émotion devant une attaque si directe.

— Impossible! et pourquoi? reprit-elle en jouant l'étonnement.

— Parce que je vous aime, balbutia Mornac, plus décontenancé par cette tranquillité inattendue, qu'il n'eût été troublé par une scène de jalousie ou de larmes.

Madame de Flamareil se pencha rapidement, lui prit les mains, et, fixant sur lui deux yeux étincelans:

— Tu m'aimes? dit-elle; répète-le moi.

Surpris par ce regard dont il se sentit pénétré comme par un fluide électrique, Mornac resta muet. Dans le premier moment il ne trouva pas dans son cœur un seul accent de vérité pour convaincre Eudoxie, ni dans son imagination un seul mensonge pour l'abuser. Lorsqu'il sortit de sa stupeur, il essaya quelques-unes de ces protestations banales qui ne manquent jamais aux amans, mais qu'il eut besoin de chercher. Il était trop tard; l'épreuve était faite. Madame de Flamareil avait lu dans ces yeux, si passionnés autrefois, si décourageans aujourd'hui, l'avenir réservé à sa tendresse. Laissant retomber les mains qu'elle avait vainement interrogées par une étreinte éloquente, elle se leva et s'approcha de la fenêtre; à travers la vitre où elle avait appuyé son front brûlant, elle aperçut bientôt le petit Boisgontier montant sur le boulevard sa faction accoutumée, et dont le regard, en se levant vers elle, sembla mettre à ses pieds le tribut d'amour qu'Édouard venait de lui refuser. En la rassurant sur le pouvoir de sa beauté, cette vue contribua peut-être à sa détermination soudaine

— Être abandonnée tôt ou tard, ou rompre la première! se dit-elle en s'enfermant dans ce dilemme comme dans le cercle de Popilius. Or, quelle femme, maîtresse de choisir, se fût résignée à sortir du côté de l'abandon?

Eudoxie laissa retomber le rideau, traversa le parloir d'un pas rapide et sonna.

— Vous me permettez de ne pas vous retenir, dit-elle, il faut que je sorte, et je vais m'habiller. Votre oncle est riche; mademoiselle de Passerot l'est aussi; c'est une bonne affaire que vous ferez là, et je vous conseille de ne pas la manquer.

Stupéfait de cette conclusion, Mornac se précipita pour reprendre la main qu'il n'avait pas retenue, et qui lui fut rendue avec une indifférence plus mortifiante qu'un refus. L'entrée de la femme de chambre suspendit une scène que lui seul désormais cherchait à faire tourner au pathétique; contraint de se retirer, il sortit triste, amoureux, et en implorant du regard un pardon qu'il ne devait plus obtenir.

Pendant deux jours, madame de Flamareil, dont la porte resta fermée pour tout le monde, s'affermit dans une résolution qui lui coûta encore plus d'une larme, mais que son orgueil lui donna la force d'accomplir. Le troisième jour, quand son mari vint lui demander, d'un air soucieux et sombre, quelle réponse il devait faire à monsieur de Pomenars, elle affecta la distraction d'une personne à qui l'on parle d'une chose parfaitement indifférente.

— L'autre jour, dit-elle, vous avez profité de ma migraine pour me tourmenter beaucoup, je ne sais trop à quel propos. Pourquoi pensez-vous que je veuille m'opposer à vos désirs? Je cherchais à arranger pour mon cousin un mariage convenable; cela contrarie vos projets, n'en parlons plus; j'ai déjà écrit à d'Alignier de rester à Marseille. Quant à monsieur de Mornac, qu'il se marie ou ne se marie pas, que m'importe?

Monsieur de Flamareil sourit silencieusement comme pour protester de son incrédulité; mais ayant obtenu ce qu'il désirait, il n'était pas homme à engager une de ces polémiques conjugales dont les maris sortent rarement victorieux.

— Vous m'avez menacée d'une manière assez barbare de m'enfermer à Flamareil, reprit Eudoxie; loin de m'effrayer

ce voyage me plaît et je le demande comme une faveur. Je me sens plus souffrante depuis quelque temps, et j'espère que le changement d'air me fera du bien : d'ailleurs je serai là près de Baréges, dont les eaux me sont ordonnées.

Monsieur de Flamareil acquiesça, par un second sourire, à cette proposition, dans laquelle il crut deviner un plan de retraite momentanée, dicté par la résignation et la prudence; puis il sortit pour aller sommer monsieur de Pomenars de tenir sa promesse.

Le mardi suivant, Eudoxie, qui avait refusé de recevoir les visites d'Edouard et laissé sans réponse les lettres qu'il lui avait écrites, partit pour les Pyrénées, accompagnée de mistriss Lawington, son chaperon habituel; quelques jours après, monsieur de Flamareil fut nommé député à Périgueux; enfin, deux mois plus tard, Mornac, soumis à la volonté de son oncle dont rien ne balançait plus l'influence, épousa, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, mademoiselle Loïde de Passerot.

A la fin du mois de juillet, madame de Lordes, qui avait pris une part active à la conclusion de ce mariage, donnait une soirée pour le fêter, à sa maison de campagne d'Anteuil; monsieur de Pomenars y montrait l'humeur allègre d'un homme qui a mené à bon port une négociation difficile, et qui rajeunit à l'idée de devenir grand oncle. Sur le point de repartir pour Alger, sans avoir conquis l'ombre d'une marquise ou d'une duchesse, le commandant Garnier se promenait en laissant tomber sur toutes les femmes le regard aigre-doux qui lui était devenu habituel depuis la chute de l'étoile d'Élise. Appuyée presque continuellement sur le bras de sa mère, par une timidité de débutante, madame de Mornac brillait du triple éclat de sa jeunesse, de sa fraîche beauté, et d'une de ces toilettes fastueuses, si chères aux nouvelles mariées dont le goût n'est pas encore formé. Au milieu de l'animation générale, Édouard seul paraissait triste et soucieux; il errait mélancoliquement des salons aux jardins. A la fin il se laissa tomber sur une causeuse à côté de son nouveau cousin.

— Quel détestable orchestre et quelle soirée insipide! s'écria-t-il d'un ton ennuyé.

— Vous voyez tout en jaune, parce que vous-même avez la jaunisse, répondit le chef d'escadron; savez-vous bien que vous êtes cruellement maussade depuis quelques jours, et qu'à la place de Loïde, j'aurais pour vous moins d'indulgence qu'elle ne vous en témoigne.

— Oui, Loïde est la meilleure des femmes, et je suis trop heureux de l'avoir épousée, reprit Édouard d'un ton funèbre; mais aujourd'hui je suis en proie à une mélancolie contre laquelle je cherche vainement à me débattre. Je le sens, mon pauvre Garnier, je suis plus vieux que mon âge; je partage le sort de tous ceux qui ont beaucoup vécu en peu de temps.

— Pathos romantique, dit le commandant en s'étendant sur la causeuse.

— Vous ne pouvez pas comprendre cela, et je vous envie votre heureux caractère. Vous autres militaires changez d'amour comme de garnison...

—Garnison! je vous ai déjà dit que ce mot-là me déplaisait.

— Mais moi, reprit Mornac sans faire attention au mécontentement de son interlocuteur, je ne sais pas briser en riant la coupe où je me suis enivré.

— Ne la brisez pas; mais versez-y d'autre vin

—Je n'ai plus soif, dit le jeune homme d'un ton lamentable.

— Vous pouvez vous flatter d'être amusant comme un Anglais.

— Pardonnez-moi; il est dans la vie des jours qui portent en eux une insurmontable tristesse, et aujourd'hui est un de ces jours-là; aujourd'hui, Théodule, est pour moi un anniversaire sacré.

— Allez-vous encore retomber dans vos aberrations romanesques? s'écria Garnier, qui, depuis la déception que lui avait fait éprouver la résurrection d'Élise, professait en fait de sentiment l'athéisme le plus féroce; — l'anniversaire de quoi? d'Austerlitz ou de Friedland?

— L'anniversaire du jour où je l'ai vue pour la première fois, répondit Mornac en poussant un soupir.

Le commandant se mordit les moustaches pour se contraindre, tant il se sentait disposé à faire à son compagnon une confidence propre à le culbuter de l'empirée aussi brusquement que lui-même s'en était vu précipité.

— Il y a six ans de cela; c'était aux Tuileries, dans l'allée des Feuillans, reprit le nouveau marié d'un ton élégiaque; et maintenant, savez-vous où elle est pendant que je danse ici? — Elle est aux eaux de Baréges, où l'a conduite sa santé détruite à jamais. — Aux eaux de Baréges! malade! mourante peut-être!

Garnier haussa les épaules avec une colère naissante.

— Je vous ferai observer, dit-il, 1° que vous ne dansez pas, ce que votre femme ne trouve pas, je crois, excessivement aimable; 2° que la personne dont vous parlez se porte, j'en suis sûr, aussi bien que vous ou moi. Je parie, si vous voulez, quatre vingt mille francs du côté de sa santé; c'est tout ce que je possède, et je ne serais pas fâché de doubler mon capital. Tenez-vous le pari? Il y a ici une personne en état de le juger : c'est monsieur de Boisgontier, qui est arrivé ces jours derniers de Baréges.

En ce moment, le jeune homme dont l'officier de chasseurs invoquait le témoignage se montra à l'autre bout du salon comme une apparition docile au magicien qui la conjure. Depuis son retour des Pyrénées, le petit Boisgontier avait pris l'air sérieux, important et discret d'un homme récemment initié à des mystères surhumains; il marchait d'un pas solennel, regardant hommes et femmes du haut en bas et portant la tête à la manière de Saint-Just. En passant devant les deux cousins, il sourit avec une ineffable supériorité et jeta à Mornac un salut aussi leste que celui qu'il en avait reçu sur le boulevard de la Madeleine; en un mot, il lui rendit, comme disent les Anglais, un Roland pour un Olivier.

— Que veut ce drôle? a-t-il envie que j'aille lui couper les oreilles? s'écria Edouard en se levant; mais ses jambes fléchirent subitement, et il retomba sur la causeuse à la voix du domestique qui annonçait à la porte du salon :

— Madame de Flamareil!

Conduite par son mari, qui semblait redoubler d'attentions pour elle; mise avec l'élégance simple et noble dont la coquetterie la plus raffinée possède seule le secret; plus belle, plus séduisante, mieux portante que jamais; offrant, en un mot, sur toute sa personne une sorte de rajeunissement merveilleux propre à donner aux eaux de Baréges le renom de la fontaine de Jouvence, Eudoxie s'avança d'un pas lent, accueillit gracieusement les empressemens dont elle devint l'objet, et prit possession du salon pour ainsi dire avec la majestueuse aisance d'une reine qui monte à son trône. Elle prévint madame de Passerot en allant la saluer, complimenta Loïde sur son mariage de l'air le plus naturel, échangea quelques mots d'une exquise ironie avec monsieur de Pomenars, qui, ne pouvant bouder tant d'esprit et tant de caractère, était accouru des premiers papillonner autour d'elle; enfin, venant à passer devant la causeuse où Garnier et Mornac demeuraient assis dans une sorte d'abrutissement farouche, elle laissa tomber sur eux un regard, un seul regard pour eux deux, mais un regard si calme, si froid, si distrait, si chargé d'indifférence et d'oubli, que les deux hommes se sentirent oppressés comme si le couvercle d'un cercueil se fût appesanti sur leurs fronts.

Au moment où madame de Flamareil était entrée dans le salon, Léon de Boisgontier en était sorti par une autre porte. Cette manœuvre fut remarquée par monsieur de Pomenars, dont l'œil de lynx ne laissait rien échapper et qui sentait déjà sa curiosité étrangement éveillée par la béatitude inexplicable empreinte sur les traits de la femme de quarante ans.

— Voici qui est étrange, se dit-il; ce petit bonhomme est devenu tout-à-coup bien discret, lui qui ne pouvait autrefois lui adresser la parole sans rougir jusqu'aux oreilles, lui qu'on était sûr de rencontrer successivement dans tous les coins de salons, les yeux béans, fixés sur elle, et la face effarée comme le museau d'un faquir en extase! Il faut éclaircir cela.

Le vieillard s'approcha de Garnier et lui dit à demi-voix :

— Venez faire jaser le petit Boisgontier; je crois que c'est lui qui a recueilli la succession de votre voisin.

Le chef d'escadron se leva d'un bond, électrisé par cette insinuation machiavélique, car ce qu'il désirait le plus au

monde était d'avoir pour compagnon d'infortune celui qu'il avait eu pour héritier en bonheur.

Les deux hommes trouvèrent Boisgontier sur le balcon de la salle de billard, les bras croisés sur la balustrade, les yeux levés vers le ciel, dont une large zone étoilée servait de plafond aux jardins de la villa.

— Comment, jeune homme, nous ne dansons pas? lui dit le petit vieillard en interrompant sans pitié cette sentimentale méditation; — et il y a là une foule de demoiselles qui font tapisserie!

— Je ne danse plus, monsieur, et je n'ai nulle envie de me marier, répondit le petit Boisgontier d'un air grave.

— Vous préférez, je le vois, la contemplation des étoiles à la conversation des femmes. Je ne sais pas si c'est là le chemin du ciel, mais ce n'est pas le moyen d'aller fort loin sur la terre.

— Je n'ai pas l'ambition d'aller plus loin qu'où je suis; quant aux étoiles, je vous avouerai que je les aime beaucoup.

— C'est un amour fort innocent, pensa monsieur de Pomenars. Allons, j'ai fait trop d'honneur à cet agneau,

Il tète encor sa mère.

— Ah! vous aimez les étoiles! s'écria le commandant avec la soudaineté d'un cheval qui hennit; mais il y a étoiles et étoiles. Et d'abord, les aimez-vous toutes, ou n'en aimez-vous qu'une?

— Toutes, ce serait beaucoup, reprit Boisgontier avec l'accent de moquerie par lequel les esprits exaltés cherchent à garantir leur enthousiasme des profanations du vulgaire; — une seule étoile doit suffire à l'homme, puisqu'un seul Dieu suffit au monde.

— Peste! quelle poésie! Est-ce tiré d'une strophe de Victor Hugo? demanda monsieur de Pomenars, qui, ne comprenant rien aux regards d'intelligence du chef d'escadron, trouvait que l'enquête ne marchait pas très vite.

— Victor Hugo! un grand poète! un très grand poète assurément! et j'ai été longtemps son admirateur enthousiaste. Mais, aujourd'hui, je lui préfère Lamartine : Lamartine est le poète du cœur, répondit le petit Boisgontier d'un ton dogmatique.

Garnier laissa passer entre ses longues moustaches un sifflement sourd, puis, sans en demander davantage, il tourna le dos à ses interlocuteurs, surpris d'un départ si brusque, et, se lançant à travers la foule comme un cerf-volant, vint s'abattre sur la causeuse où Mornac était resté assis dans l'immobilité d'un sphynx égyptien.

— Frère, lui dit-il, donnez-moi la main, et sortez de votre humeur noire : les femmes ne méritent pas qu'on maigrisse pour elles; j'ai fait ce métier-là trop longtemps. Allons, morbleu! secouez-vous et buvez ce verre de punch. Je vous dis que nous étions frères avant d'être cousins; comprenez-vous?

— Pas le moins du monde, répondit Édouard en repoussant le verre.

— Et en ce moment nous avons un frère cadet, qui vous a payé ce que je vous devais. Comprenez-vous?

— Pas davantage.

— Eh bien! puisqu'il faut parler clairement, je m'appelle Lundi, vous vous appelez Mardi et le petit Boisgontier s'appelle Mercredi : comprenez-vous? sacrebleu!

— Je comprends que le nègre de Robinson s'appelait Vendredi; quelle histoire saugrenue me contez-vous là?

— Vous pouvez vous flatter d'avoir la tête dure; je vous dis, puisqu'il faut tout vous expliquer...

Garnier vida son verre de punch d'un trait, et se pencha à l'oreille d'Édouard.

— Je vous dis qu'Élise et Eudoxie sont la même femme, et que le Boisgontier est notre successeur à tous deux. Cette fois, si vous ne comprenez pas...

— C'est faux! s'écria Mornac, en s'élançant de la causeuse.

— Tout beau, cousin! reprit l'officier en lui serrant vigoureusement la main; je n'ai pas envie de m'aligner avec vous. D'ailleurs, ma profession de foi est connue; je ne me battrais pas pour une femme, fût-elle impératrice! J'ai toujours remarqué que cela portait malheur : témoin, mon duel avec le mari de cette...

— Garnier...

— Il paraît qu'il s'est formé depuis cette époque et qu'il est moins féroce à Paris qu'à Lyon. Allons, de la philosophie et prenez exemple sur nous deux. Vous m'aviez bien remplacé, pourquoi donc un autre ne vous supplanterait-il pas? Oui, mon cher, c'est ce petit blanc-bec de Boisgontier qui est de semaine aujourd'hui. Il ne danse plus : de mon temps c'était déjà la consigne; on l'a mis, comme nous, au régime de Lamartine, et enfin il a aussi son étoile dans je ne sais quel coin du ciel.

Édouard, qui était devenu fort pâle pendant cette foudroyante révélation, chancela, et il serait tombé si son oncle ne se fût trouvé derrière lui pour le soutenir.

— Qu'as-tu donc? lui demanda le vieillard.

— Rien; c'est l'affaire de cinq minutes, répondit Garnier; vous sentez une espèce d'étranglement, n'est-ce pas? continua-t-il en s'adressant au jeune homme; je sais ce que c'est. Buvez ce verre de sirop.

Tandis que Mornac buvait avec la docilité d'un malade, le commandant raconta brièvement la trilogie d'espèce nouvelle dont madame de Flamareil était l'héroïne. Monsieur de Pomenars écouta ce récit, sans témoigner une très grande surprise, avec un sourire indulgent et moqueur; mais l'indulgence était pour la femme de quarante ans, la moquerie pour ses adorateurs désappointés. Depuis le mariage de son neveu, le vieillard s'était mentalement réconcilié avec Eudoxie, pour laquelle il avait toujours éprouvé cette sorte de sympathie qu'inspire l'esprit à l'esprit.

— Vous avez tort, dit-il en imposant silence au commandant, dont le langage prenait vers le dénoûment de son histoire une allure peu respectueuse pour l'héroïne; — que lui reprochez-vous? de vous avoir oubliés? mais vous, lui avez-vous été fidèles? De n'être pas morte pour vous? mais êtes-vous morts pour elle? Est-ce cette complication d'étoiles qui vous offense? songez qu'il y a bien des étoiles là-haut, et qu'on doit savoir gré à un cœur tendre de n'être allé que jusqu'à trois. Je vous dis, moi, que c'est là une femme très aimable, très spirituelle, très distinguée, et qui me rappelle tout-à-fait cette rose de la fable persane, dont le parfum se communique à tout ce qui en approche. Le petit Boisgontier a déjà beaucoup gagné depuis son retour de Baréges. C'est de la reconnaissance que vous lui devez tous et non une rancune brutale. Oui, certes, c'est une femme pleine de grâce ainsi que de mérite, et je la considère fort; il est impossible de mieux comprendre la vie qu'elle ne le fait, et je suis sûr qu'elle ira ainsi jusqu'à la fin, rattachant courageusement chaque fil qui se brise, se modifiant selon la nécessité, soumise à toutes les lois nouvelles que les progrès de l'âge lui imposeront encore. Aujourd'hui elle s'adonne à l'enseignement; que peut faire de mieux une femme de quarante ans? Plus tard elle s'appliquera à la religion et nous la verrons dame de charité en 1846. Charmante femme! je vous le répète! Si je n'avais que cinquante ans, moi qui vous parle, je vous jure que je ferais tous mes efforts pour gagner aussi mon étoile.

— Dans ce cas, observa Garnier, nous pourrions faire là-haut une partie de quatre coins; mais qui mettrions-nous au milieu?

— Parbleu, *il marito*, répondit le vieillard.

— Un lâche qui ne la tue pas! dit Mornac avec une indignation lugubre.

— Dis un homme d'esprit, reprit monsieur de Pomenars en riant, un homme de beaucoup d'esprit, qui se réveillera un de ces jours pair ou ministre, par la grâce de sa femme, et qui ne sera pas assez enfant pour s'écrier avec Chateaubriand :

Un trône ne console pas.

FIN DE LA FEMME DE QUARANTE ANS.

Frédéric Soulié.

LE VICOMTE DE BEZIERS.

Livre premier.

I.

LE MARCHÉ.

Dans une salle haute du château de Carcassonne étaient réunis trois hommes, dont le silence était assurément la suite d'une violente discussion.

Le plus âgé, qui avait près de cinquante ans, était assis sur un large fauteuil en racine d'olivier, inégalement sculpté; car l'un des pieds de devant représentait un gros serpent roulé en spirale, et l'autre une sainte Vierge avec une sorte de couronne carrée. Cet homme était vêtu d'une longue robe de serge brune, serrée à la taille par une ceinture de cuir à laquelle pendait une épée large et haute et un poignard court et étroit. Il tenait ses regards sévèrement attachés sur un jeune homme de vingt-quatre ans tout au plus, assis comme lui, mais sur une pile de coussins, et qui, le menton dans le creux de ses mains, tordant sa moustache blonde du bout de ses doigts, et les yeux fixés à terre, semblait dévorer sa colère.

L'aspect de cette chambre présentait le singulier contraste de la rusticité des Goths et de la mollesse orientale. En effet, elle n'était autre chose qu'une de ces salles octogones si communes dans les constructions de cette époque. Chacun de ses côtés était marqué par un pilier à arêtes tranchantes surmonté d'un chapiteau d'où partait le cintre en ogive qui soutenait la voûte. Il n'y avait que deux ouvertures à cette salle: une porte qui donnait sur une pièce également octogone, et en face une fenêtre profonde de toute l'épaisseur du mur extérieur, qui n'avait pas moins de huit à neuf pieds.

Le jour qui pénétrait par cette fenêtre arrivait donc comme un rayon vivement tranché, et séparait, pour ainsi dire, l'obscurité en deux. Il laissait alors dans l'ombre les deux hommes dont nous venons de parler, l'un sur son fauteuil, l'autre sur ses coussins, et tombait d'aplomb sur un troisième personnage dont l'immobilité avait un caractère particulier d'indifférence. Celui-ci était debout à l'entrée de la porte, les bras croisés sur sa poitrine. Sa peau, d'un noir jaune et luisant, et ses larges bracelets d'or rivés à ses bras, annonçaient que c'était un de ces esclaves que les croisades avaient amenés en Carcassez, à la suite des nobles de ce pays qui avaient été combattre dans la Terre-Sainte. Ses yeux étincelans, fixés devant lui, étaient immobiles comme son corps, et son regard était si insensible et si perdu, que l'on peut dire que, s'il voyait quelque chose, à coup sûr il ne regardait rien.

Du reste, l'ameublement aussi bien que cette figure étrangère attestait l'introduction, alors très commune, du luxe d'Orient parmi les rusticités du vieux marquisat de Gothie. Des tapis venus de Tripoli ou de Pise couvraient le sol et étaient cloués aux murs; et, pour que toutes les époques de l'histoire de cette belle province, aujourd'hui française, fussent représentées dans ce petit espace, on remarquait dans un coin un trépied d'or massif du modèle antique le plus pur, et qui remontait au temps de cette riche Narbonnaise dont Rome était si fière.

Le silence régnait encore, lorsque le jeune homme, las de tordre ses moustaches et de compter de l'œil les bigarrures de ses tapis, releva la tête et rencontra le regard sévère de son vieux compagnon. Il parut blessé de cette investigation de sa pensée, exercée sur les mouvemens de sa figure, et il se leva fièrement en disant d'une voix plutôt irritée que résolue:

— Je te dis, Saissac, qu'il me faut cet argent.

— Invente donc un moyen d'en fabriquer, répondit celui-ci, car les produits de tes mines de Villemagne sont absorbés jusqu'à la Nativité, et, si je ne me trompe, c'était Pâques il y a un mois; le juif Bonnet tient dans ses mains le revenu de tes meilleures terres pour gage de son dernier prêt, et je ne pense pas que tu espères faire payer deux fois à nobles, bourgeois ou serfs le droit de queste pour le maintien de la paix que tu as signée avec ton oncle de Toulouse.

— Je n'ai pas l'habitude d'exactions ni de violence envers mes hommes, chevaliers, bourgeois ou serfs, répondit aigrement le jeune homme, et s'il faut que quelqu'un soit dépouillé en cette circonstance, ce sera moi.

Puis, se tournant du côté de l'esclave, il ajouta :

— Holà, Kaëb! qu'on fasse venir Raymond Lombard.

L'esclave noir sortit sans qu'aucun signe de ses yeux ou de sa tête eût témoigné qu'il avait entendu ou compris cet ordre, et celui que le jeune homme avait appelé Saissac se leva à son tour comme frappé de consternation.

— Raymond Lombard ! s'écria-t-il; oh! Roger, mon enfant, tu m'avais promis de ne plus consulter ce misérable ; il te poussera à quelque mauvaise action dont tu te repentiras un jour.

— Pourquoi ne le pas consulter? répondit sèchement le jeune Roger ; n'est-il pas après nous le premier du pays de Carcassez, le bayle de l'honneur du comtat? et n'a-t-il pas été régulièrement élu par l'évêque de Carcassonne, selon le droit qui lui en a été cédé, durant ma minorité, par mon digne et prudent tuteur, le châtelain de Saissac?

— Tu me reproches bien cruellement une concession faite pour me racheter d'une violence commise dans ton intérêt, reprit le châtelain ; mais je n'y prendrai pas garde si ce reproche me prouve que tu connais le danger de perdre l'un de tes droits, et surtout le malheur qu'il y a à les voir passer aux mains des évêques de tes villes. J'aimerais mieux te voir vendre la justice de tes domaines du Carcassez à un homme de race juive, comme tu as fait à Samuel pour ceux d'Alby, malgré les canons du concile de Lombers ; je préférerais voir admettre au nombre de tes sergens et de tes arbalétriers tous les hérétiques et Vaudois du comté, au mépris de la censure du légat du saint-père, que de penser que tu feras un marché ou un accord avec Béranger, ton évêque, surtout si ce Raymond Lombard s'en mêle.

— Ne crains rien, Saissac, répliqua Roger avec dédain. Je ne lui céderai pas ma justice pour les actes passés sous ma minorité ; et le fait de l'élection de Bozon ne sera pas recherché.

Un vif mécontentement se peignit sur le visage du vieux chevalier. Cependant il garda le silence, et suivit quelque temps des yeux la promenade active que faisait le jeune homme, de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la porte, tout en sifflant un air de chanson. Saissac semblait discuter en lui-même s'il devait encore essayer une dernière objection contre une résolution qui semblait si invariablement prise. Cependant, après un moment d'hésitation et après avoir prononcé tout bas un nom qu'il semblait invoquer, il releva la tête, prit sa toque de drap qu'il avait déposée sur le trépied d'or, s'avança solennellement en face de Roger, et se plaça fièrement devant lui. Roger s'arrêta de même, le sourcil froncé et l'œil menaçant. Le châtelain lui dit alors d'un ton ferme et grave :

— Vicomte de Beziers, car je n'ai plus rien à dire à mon pupille, voici deux fois que tu me rappelles avec aigreur un fait dont l'absolution m'a été depuis longtemps accordée par l'évêque de Narbonne. Tu étais bien jeune à l'époque de ce jugement, et presque enfant lorsque je commis la violence dont il fallut me faire absoudre. Il y a si longtemps qu'on ne parle plus ni de l'un ni de l'autre, que j'en ai cru le souvenir éteint dans la mémoire des hommes. Mais puisque je le trouve si présent dans ton esprit, il faut que tu saches ce qui me détermina à cette époque, et tu jugeras si j'ai trahi tes intérêts et abandonné tes droits. En 1197, tu avais alors douze ans, Pons d'Amély, abbé d'Alet, fit entourer sa ville et son monastère de murailles, contrairement à tes droits de suzeraineté. Je me préparais à l'en punir lorsqu'il mourut. Les religieux d'Alet, selon leur règle canonique, élurent leur abbé dans la nuit qui suivit la mort de Pons d'Amély ; mais au mépris de ton pouvoir temporel, ils firent cette élection en rebelles, portes closes et herses levées. Le choix qu'ils firent de Bernard de Saint-Féréol m'éclaira encore plus sur leurs desseins que l'irrégularité de son élection, car je le savais vendu aux intrigues du comte de Foix, à qui il avait promis l'hommage du monastère d'Alet, de son château et de ses faubourgs, du moment qu'il en serait abbé. Je mandai aux religieux de procéder à une nouvelle élection, et sur l'heure même je me rendis avec trente chevaliers pour prévenir une nouvelle révolte. Assurément bien me prit d'arriver le premier; car à deux lieues d'Alet je rencontrai le sire de Terrides, bayle du château de Mirepoix, qui marchait vers Alet avec quinze lances, pour en prendre sans doute possession. Je lui fis demander par mon écuyer, lances basses et visières baissées, pourquoi il mettait le pied et chevauchait ainsi sur le territoire du vicomte de Beziers ; il répondit en biaisant, comme un homme surpris à faire une mauvaise action, qu'il s'était laissé aller à la poursuite de quelques routiers qui désolaient la contrée ; mais qu'il était prêt à sortir du pays sur ma réclamation. Ainsi fit-il, et nous relevâmes nos lances. Nous entrâmes dans Alet, et sans quitter nos selles, au grand trot de nos chevaux, nous envahîmes le monastère. Il était temps, car déjà les créneaux étaient garnis d'arbalétriers, et les sergens de la garde abbatiale étaient requis de défendre leur seigneur. Ma diligence prévint la rébellion des religieux. Au moment où j'entrai dans l'église, Bernard s'asseyait sur son siége, et s'apprêtait à recevoir l'hommage des habitans d'Alet, et à le rendre au comte de Foix en la personne de son bayle, le sire de Terrides. Juge de son effroi lorsqu'au lieu de celui-ci il nous vit entrer moi et mes lances. Je marchai droit à lui, je l'arrachai de ma propre main de son siége usurpé. Sans désemparer, je fis extraire de son caveau et de sa bière le corps de Pons d'Amély : il fut assis comme vivant dans la chaire abbatiale, qui, d'après les saints canons, ne peut rester vacante, et moi, l'épée nue à côté de ce cadavre, et chacun de mes chevaliers l'épée nue à côté de l'un des moines, nous fîmes faire une nouvelle élection. C'est ainsi que Bozon a été nommé abbé d'Alet ; voilà le fait que tu me reproches, tel qu'il s'est passé. Certes, si quelque plainte s'éleva alors, elle ne partit ni des nobles de tes comtés, ni des chapitres de tes bourgeois, car tous m'approuvèrent. Béranger seul, ton évêque de Carcassonne, voulut maintenir l'élection de Bernard, et casser celle de Bozon ; j'appelai de sa décision à son évêque métropolitain de Narbonne, et l'élection fut maintenue, et ma conduite approuvée. A cette époque, Imbert, légat de Célestin III, parcourait les provinces, réglant les différends des seigneurs et des religieux, et je fus averti que Béranger voulait porter devant lui la cause de Bozon et de Bernard. D'après ce que j'appris des démarches du comte de Foix auprès de ce légat, je fus assuré qu'il jugerait en faveur de Bernard, et je compris que la ville d'Alet était perdue pour toi. En cette circonstance, je pensai que je pouvais transiger pour prévenir ce jugement, et ce fut à cette occasion que je cédai à Béranger le droit de nommer le viguier de Carcassonne, à condition qu'il ne contesterait plus l'élection de Bozon. Voilà ce fait auquel tu viens de faire allusion à deux fois différentes, et je te demande en quoi tu le trouves répréhensible ou de mauvaise tutelle, parce qu'à l'heure de nous séparer je ne veux pas que tu puisses dire à quelqu'un que j'ai laissé usurper tes droits ou que je les ai abandonnés.

Après ces paroles, le châtelain se tut, attendant la réponse de Roger. Celui-ci, qui l'avait impatiemment écouté, porta alors sa main sur la poignée de la large épée de Saissac ; puis, la prenant et la tirant du fourreau, il l'éleva au-dessus de sa tête, et, frappant d'un coup terrible le fauteuil d'olivier que Saissac venait de quitter, il le fendit dans toute sa hauteur ; il considéra ensuite la lame, et, la remettant à Saissac, il lui dit :

— Cette épée était cependant assez forte pour briser une mitre d'évêque aussi bien qu'une mitre d'abbé, si elle eût été dans une bonne main.

— Tu es fou, Roger, répondit doucement le châtelain ; ton bras est jeune, et ton épée bien forte ; mais crains de la briser contre le bâton blanc de quelque pauvre religieux. Une violence de plus m'eût coûté à cette époque une concession de plus. Tes nobles t'aiment comme le plus brave d'entre eux, tes bourgeois ont confiance en ta parole, tes comtés sont riches, tes chevaliers nombreux, tes châteaux épais et bien munis ; mais ils ne te défendront ni d'un anathème, ni d'une trahison, et tu te les attireras par le mépris que tu fais de l'Église et de ses serviteurs. Pourquoi faire venir Raymond Lombard ?

— Parce qu'il me faut de l'argent ! répliqua avec rage le jeune vicomte, et que celui-là m'en trouvera... Celui-là que

je foulerai aux pieds comme un reptile qu'il est, s'il me résiste.

— Encore quelque violence dont le bruit retentira jusqu'à la cour du saint-père. Prends garde, Roger! Ta ville d'Alby est le refuge de tous les hérétiques. Pierre de Castelnau s'en est plaint à toi, et tu n'as pas tenu compte de ses remontrances.

— Pierre de Castelnau est mort et ses remontrances avec lui.

—Le légat Milon les renouvellera bientôt; il arrive, dit on.

— Faut-il donc que je me fasse le questionneur de chacun de mes bourgeois et de mes serfs sur les articles de la foi? et, si par hasard je découvre qu'ils portent des sandales au lieu de chaussures couvertes, dois-je les faire brûler pour ce crime? Je n'ai ni assez de bois ni assez d'hommes pour ce jeu-là, et je le laisse à mon oncle de Toulouse. Quant à ce que j'attends de Béranger et de son viguier, ce n'est point une taxe forcée, mais un marché amiable, un marché qu'ils désirent depuis longtemps.

—Alors, reprit gravement Saissac, entre dans son église, renverse son tabernacle, prends ses vases sacrés et fais-les fondre plutôt, car un marché fait avec Béranger, et par l'intermédiaire de Raymond Lombard, c'est un piége, à coup sûr, un piége où tu laisseras les plus belles fleurs de ta couronne de comte.

— Je te dis, Saissac, qu'il me faut de l'argent! s'écria Roger hors de lui; pour de l'argent à cette heure, vois-tu, je vendrais mon château de Beziers, mes armures d'acier trempées à Ponte-Loches, et mon cheval Algibeck; je te vendrais, toi, si tu valais un marc d'argent fin.

Cette apostrophe irrita le vieux chevalier au point qu'il ne garda plus de mesure, et répondit avec une colère égale à celle de Roger:

— Il te faut de l'argent, vicomte de Beziers, pour payer des baladins et des jongleurs, n'est-ce pas? et les faire danser la nuit dans tes salles parfumées, au bruit des instrumens et des cithares! il te faut de l'argent pour courir avec une troupe de jeunes libertins dans la rue Chaude de Montpellier, pour y ramasser de maison en maison toutes les ribaudes auxquelles Pierre d'Aragon donne asile, pour les vêtir de soie et de velours, et les chasser devant vous jusqu'à l'église, où vous les ferez asseoir dans les bancs des plus nobles dames et des plus riches bourgeoises, qui seront ainsi forcées d'écouter la messe debout ou à genoux sur la pierre, comme le menu peuple et les serfs! Voilà pourquoi il te faut de l'argent.

Cette accusation, au lieu d'éveiller la fureur de Roger, comme il semblait que cela dût arriver, le fit seulement devenir triste. Car, répondant à Saissac, et en même temps sans doute à quelque pensée secrète, il lui dit doucement:

— Tu as raison, car elle me l'a aussi reproché.

A qui s'adressait ce souvenir? Quelle voix si bien gravée au cœur de Roger lui avait fait ce reproche? Les amis de Roger eussent pu en nommer cent et ne pas se rencontrer, car la rêverie qui suivit ce mot fut si profonde, qu'elle venait assurément de quelque amour puissant, de l'un de ces amours qu'on cache et qu'on ne jette pas au flux des paroles d'une cour.

A ce moment Kaëb rentra, et Roger se contenta de le regarder. Au coup d'œil qu'ils échangèrent, le vicomte comprit que ses ordres avaient été exécutés. Le silence revint et chacun demeura à la place qu'il occupait; Saissac, ne pouvant se résoudre, malgré sa colère, à quitter la partie, tant que sa présence pouvait être un obstacle à la conclusion du marché; et Roger n'osant pas chasser de sa présence celui que, pendant dix ans, il avait considéré comme son père.

Enfin Saissac, avec cette obstination d'ami qui ne se fatigue ni des refus, ni des insultes, ni du silence, comprenant qu'il fallait consentir à quelque chose pour obtenir quelque chose à son tour, et voulant, au moins par la forme, diminuer le danger de la concession qui allait être faite, Saissac se hasarda à demander quels droits, quelle justice Roger voulait céder à l'évêque. Le vicomte, décidé qu'il était à en finir malgré ses observations, était prêt à lui répondre, lorsqu'un quatrième personnage entra sans se faire annoncer. C'était Raymond Lombard.

Quoique bayle, ou viguier de l'honneur du comtat, et, par conséquent, bien que ses fonctions fussent plutôt celles d'un chevalier que celles d'un juge, il portait cependant le costume des viguiers et bayles de simple justice, c'est-à-dire, une longue robe d'un drap brun, garnie au bas, aux revers des manches et à la poitrine, d'épaisses fourrures, et serrée à la ceinture par une corde de laine. Il était sans armes d'aucune espèce, et, contre l'ordinaire des nobles de cette époque, il portait toute sa barbe. Cette apparence pacifique, Raymond Lombard l'affectait dans sa personne comme dans son costume. Ainsi il entra les yeux baissés, se courba humblement devant Roger et devant Saissac, et d'une voix manifestement étudiée, il dit qu'il se rendait aux ordres qu'il avait reçus. Saissac détourna la tête devant son salut, et Roger ne le lui rendit pas. Lombard parut ne pas le remarquer et attendit qu'on lui adressât la parole. En considérant cet homme, il semble que d'inspiration chacun eût pu le nommer *le mensonge*. En effet, cette tête et ces membres qu'il venait de courber étaient si athlétiquement dessinés, cette main qui allait manier une plume était si large et si musculeuse, cette voix flûtée pouvait devenir si retentissante, et quand il relevait ses paupières d'un brun rouge, le regard qui s'échappait de ses yeux gris était si aigu, qu'il était impossible de ne pas reconnaître, sous son enveloppe hypocrite, le tigre souple comme le serpent, fort comme le lion. Le dédain que lui témoignaient Roger et Saissac était à la fois une preuve qu'ils connaissaient ce caractère et une preuve qu'ils ne le connaissaient pas. Ainsi donc ils le méprisaient parce qu'ils le savaient un homme fourbe et sans loyauté; mais ils lui montraient ce mépris et marchaient imprudemment sur son orgueil parce qu'ils le croyaient incapable de relever la tête.

Après un court silence, Roger prit la parole le premier, et s'adressa à Lombard; mais espérant prévenir les objections de Saissac, il dit d'un ton amer:

— Sire Raymond Lombard, je vous ai fait mander pour achever avec vous un marché commencé depuis trop longtemps. Il y a douze ans... n'est-ce pas, Saissac, qu'il y a douze ans? mon digne tuteur a cédé à Béranger, notre évêque, le droit d'élire le viguier de l'honneur de ce comtat? Mais ce droit est bien vain, si cet élu ne peut juger qu'en notre nom, et si, sa justice relevant de la nôtre, il peut voir casser tous ses arrêts par notre refus de les approuver. Cet état de choses embarrasse le cours des affaires et il doit cesser; il faut que la justice du Carcassez appartienne tout entière au comte ou à l'évêque; n'est-ce pas votre avis?

— Oui, seigneur, répondit froidement Lombard.

— Sans doute, s'écria Saissac, et si pour la racheter il faut à l'évêché de l'or, des donations, des vœux, qu'il dise ses prétentions, et parmi tes chevaliers et tes bourgeois, Roger, nous trouverons des hommes qui engageront leurs biens et leur parole pour toi. Et le premier de tous ces hommes ce sera moi, fallût-il livrer mon château et ses terres, dussé-je devenir chevalier citadin, sans domaines ni châtellenie, avec ma seule lance et ma ceinture militaire pour toute discrétion et toute fortune.

A ces mots, Roger se tourna vers Saissac et lui dit:

— Donc, pour ceci, tu saurais me trouver des gages et de l'or?

— Pour tout ce qui est de l'honneur de ton comté, répondit Saissac, des gages et de l'or, du sang même s'il le faut, tu peux tout demander; mais pour tes profusions et tes caprices de jeune homme, rien! tu n'obtiendras rien!

Cette réponse rendit à Roger toute sa colère, et il s'écria vivement:

— Et vous, messieurs les nobles de mes comtés et les bourgeois de mes villes, vous vous ferez juges de mes actions, n'est-ce pas? et vous direz dans vos chapitres: Allons, on peut bien donner un sou d'argent à cet enfant pour jouer et s'acheter un mail ou un bracelet de jais, car il a été sage et rangé; ou bien si vous trouvez les franges d'or de ma robe trop longues à votre goût, ou si j'ai taché ma bavette de vin

de Limoux, vous arrêterez mes folles dépenses et me mettrez en pénitence! Ah! certes, messieurs, il n'en sera pas ainsi. La tutelle vous a gâté la main, sire de Saissac. Faites-vous maître d'école si l'envie de régenter vous tient encore. Sire Lombard, quelle est la justice attachée à votre viguerie?

— Le droit de justice, pour les crimes d'homicide, d'adultère et de vol, sur tous les habitans de Carcassonne et de ses faubourgs, répondit Lombard.

— Je te les cède, et tu en fixeras le prix.

— Vous ne le pouvez pas, dit vivement Saissac; la justice appartient bien plus à ceux à qui on la fait qu'à ceux qui la rendent; que les ecclésiastiques acceptent leur évêque pour juge, cela se peut; mais les bourgeois et les chevaliers ne peuvent relever que de votre autorité.

— Ce ne sont pas mes chevaliers ni mes bourgeois que je livre à Béranger, ce sont les voleurs, les homicides et les adultères, et ceux-là ont besoin de juges rigoureux.

— Jésus-Christ n'a pas dit cela, mon fils, ajouta Saissac tristement.

Roger ne s'arrêta pas à cette réflexion et ajouta:

— Quel prix Béranger mettra-t-il à cette justice?

— Six mille sous melgoriens par an.

— Je la lui cède pour un an.

Saissac respira. Roger se promena vivement, puis il ajouta en se tournant vers Raymond Lombard:

— Il me faut encore de l'argent. Voyons, sire viguier, qu'avez-vous encore à demander?

— La justice souveraine sur les hérétiques vaudois, cathares et patarins.

— Oh! oh! reprit Roger; Béranger se fait glouton parce qu'il a une dent sur nos droits. Non, non, beau sire, vous n'obtiendrez pas cette justice. L'homicide, l'adultère et le vol sont crimes qu'il faut prouver et qui apparaissent par quelque acte; mais l'hérésie, messieurs du chapitre ecclésiastique, l'hérésie! c'est un crime qu'on commet, à votre dire, en éternuant à gauche plutôt qu'à droite. L'hérésie, ce serait pour vous une vache à lait, que vous pourriez bien traire jusqu'au sang. Ne vois-je pas ce que Foulques de Toulouse tire de l'hérésie? Avec elle il paie ses créanciers et les ornemens dont il charge son église. Ne tient-il pas en prison, sous accusation d'hérésie, onze bourgeois propriétaires de franc-alleu, parce qu'ils ont refusé de lui céder le droit de vendre seul son vin sur le port de Toulouse, le jour de la foire de Saint-Saturnin? et n'a-t-il pas voulu faire brûler ce pauvre Vidal, parce que, au milieu de sa folie, il s'est souvenu que Foulques avait été trouvère et jongleur, et que ses vers étaient mauvais? Oh! messieurs, vous seriez trop à l'aise avec la justice et l'hérésie; Béranger serait homme à rôtir tous les juifs de Carcassonne, s'ils se plaignaient qu'il fait métier d'usure à leur préjudice, et qu'en outre il rogne d'un denier chaque sou qui sort de ses coffres. Toi-même, Lombard, ferais hérétiques et condamnerais au feu tous les galans qui passent sous ta fenêtre pour y voir ton esclave Foë, la noire Africaine, ta belle maîtresse aux yeux de feu, que tu rends, j'en suis sûr, la plus malheureuse des femmes.

— Et que vous voudriez bien consoler, ajouta Lombard, s'efforçant à sourire tandis que ses dents claquaient de colère.

— Pas moi! répondit étourdiment Roger.

Un regard de Kaëb brisa la parole sur les lèvres de Roger, et Lombard s'écria:

— Qui donc?

Il promena alors ses yeux perçans sur Saissac, qui, plongé dans une profonde méditation, ne paraissait pas avoir entendu; il les arrêta longtemps sur Kaëb, qui, l'œil fixé sur le sien, garda cette immobilité étrange et glacée derrière laquelle il ne semblait y avoir ni intelligence ni pensée. Cet examen rassura ou parut rassurer Lombard, et il dit froidement à Roger:

— Cependant, sire vicomte, je suis autorisé à ne pas vous offrir moins de cinquante mille sous melgoriens en monnaie septenne pour cette justice.

— Pour rien au monde, messire, pour rien vous ne l'obtiendrez; quand Béranger m'offrirait tout l'or que l'Arlége peut fournir en mille ans et que je serais sans asile ni pain, je ne lui céderais pas cette justice. N'en parlons donc plus, et voyez si vous avez d'autres propositions à me faire.

— J'en ai d'autres. Béranger demande à se racheter des droits de chevauchées extérieures et intérieures pour lesquelles il vous doit cinquante hommes lorsque vous portez la guerre hors de vos comtés, et cent lorsque vous combattez sur vos terres.

— Je l'affranchis de la première; s'il me plaît d'aller chercher querelle à mes voisins, c'est à moi à suffire; mais je ne diminuerai pas d'un archer le nombre des hommes que j'ai droit d'appeler à la défense de notre territoire. Demandez-vous autre chose?

— Béranger souhaite encore s'affranchir du droit d'albergue, pour lequel il doit logement et nourriture à cinquante de vos chevaliers toutes les fois que vous venez dans votre ville de Carcassonne.

— C'est un service que je rends à mes chevaliers en leur cherchant un autre gîte. Je ne sache pas de manant qui ne leur donne meilleure table et meilleur asile. Que m'offrez-vous pour toutes ces concessions?

— Encore six mille sous melgoriens.

— Et quand me seront-ils comptés? reprit Roger.

— A l'instant même, répondit Lombard.

— Dressez donc l'acte, et finissons-en, continua Roger.

— Il nous faut des témoins. Qui nous en servira? dit le viguier en regardant autour de lui.

— Ce n'est pas moi du moins, dit Saissac en s'avançant vers la porte. Puis s'arrêtant et se tournant vers son ancien pupille, il lui dit solennellement:

— A toi Roger, vicomte de Beziers, je te déclare dégager ma châtellenie de ta suzeraineté, n'ayant ni épée ni lance au service de celui qui n'a plus au mien ni asile ni justice.

— Et où chercheras-tu asile et justice, Saissac? cria Roger en l'arrêtant violemment par le bras.

— Saissac est un château bien haut placé pour ton vol, jeune homme, répondit le châtelain en se dégageant de la main de Roger.

— Les flèches de mon esclave l'atteindraient du premier coup, dit Roger avec mépris. Voyons, Kaëb, montre à mon tuteur jusqu'où tu peux aller dénicher un vautour.

Kaëb prit à ces paroles un arc fait de bois d'ébène, et, le tendant de toutes ses forces, il visa le sommet du clocher de Saint-Nazaire, et frappa au sommet l'immense croix dorée qui le dominait.

— C'est un coup d'enfant, dit Saissac avec mépris; quand j'avais ton âge, esclave, j'aurais arrêté cette flèche au vol. A peine elle passerait la largeur de mes fossés. Donne-moi cet arc, je vais te montrer à quelle hauteur est le nid du vieux vautour.

Le châtelain prit l'arc, le tendit à son tour, et, sans but marqué, il enleva une flèche à une hauteur si prodigieuse qu'elle disparut un moment dans l'azur du ciel et retomba à quelques pieds de la croisée, avec un sifflement aigu.

Le viguier sourit à ces deux essais. L'on peut dire que la main lui démangeait de s'emparer à son tour de l'arc et des flèches, et peut-être eût-il cédé à la tentation malgré son affectation à ne savoir faire usage d'aucune sorte d'armes, lorsque Roger le prévint. A son tour il ajusta une flèche sur l'arc qu'il avait arraché à Saissac, puis il sembla chercher au ciel quelque but éloigné. Aussitôt, et sans qu'il parût en avoir trouvé un, la flèche partit si rapidement que l'œil ne put la suivre, et qu'on l'eût dit disparue comme par enchantement; et même, pendant quelques instans, Saissac et Lombard attendirent qu'elle retombât. Enfin un point noir qui semblait immobile dans l'espace s'agita tout-à-coup, il approcha en se grossissant, et l'on vit descendre en se débattant, un aigle percé de la flèche de Roger. Le visage de Lombard se rembrunit, et Saissac baissa la tête.

— Kaëb, dit alors Roger en mesurant son tuteur et le viguier d'un œil de colère, va me chercher une plume de cet aigle. C'est avec elle que je veux signer ce traité, afin qu'il

en reste bon souvenir à ceux qui l'improuvent comme à ceux qui vont le conclure.

Après ces paroles, Saissac sortit, et Lombard se mit en devoir d'écrire.

II.

LA VICOMTESSE DE BEZIERS.

Quelques heures après la scène que je viens de rapporter, le château de Carcassonne était tout en mouvement. On voyait qu'il s'agissait des apprêts d'un départ, car les valets rangeaient les armures dans les etuis, et les chevaliers en longue robe, le chaperon sur l'oreille, couraient dans les cours et corridors appelant leurs domestiques à haute voix : ceux-là recommandant bien qu'on visitât les fers du cheval qu'ils voulaient monter, d'autres désignant le costume qu'ils comptaient mettre en route; tous joyeux et riants, et se promettant joie et plaisir pour bientôt, car le vicomte Roger avait fait annoncer aux chevaliers de sa lance qu'ils allaient à Montpellier où les attendait Pierre d'Aragon, seigneur de cette ville, qui devait les recevoir et les fêter, ainsi que le comte de Toulouse et ses hommes nobles. Sur quoi chacun préparait ses plus magnifiques habits; car sans doute il y aurait cour plénière, et ce serait une magnifique réunion. Au milieu de toute cette agitation qui animait du sommet à la base le vieux château de Carcassonne, Roger était resté seul dans la chambre où nous l'avons laissé. Il avait quitté son magnifique costume du matin, et n'était vêtu que d'un justaucorps fort simple et d'un pantalon de couleur brune; il n'avait d'autre coiffure qu'un petit couvre-chef en feutre noir, et avait tout-à-fait la tournure de quelque jeune bourgeois, ou d'un écolier de la savante ville de Toulouse. Il n'avait ni épée ni poignard; mais à une petite chaîne attachée à sa ceinture pendait un énorme couteau fermé, et il était appuyé sur un long bâton garni de fer à ses deux extrémités. Il paraissait attendre l'arrivée de quelqu'un avec impatience. Le jour était près de finir, et Roger suivait avec anxiété les ombres qui voilaient déjà les objets les plus éloignés de la campagne. Enfin Kaëb entra suivi de plusieurs hommes pliant sous le poids de sacoches de cuir pleines d'argent. Au même moment un homme à figure chétive et jaune se présenta; il avait un énorme trousseau de clefs à la ceinture et regarda les sacoches d'un air de bonne humeur.

— Peillon, lui dit le vicomte, voici de l'argent pour défrayer nos hommes à Montpellier; tu partiras demain matin en escorte de mes chevaliers, et prends garde d'égarer quelque sac en chemin, comme cela t'est arrivé à notre dernière visite à Beaucaire, car je te fais vendre au marché comme un âne ou un bouc, si cela t'arrive.

— Qui voulez-vous qui achète un misérable comme moi? dit l'argentier en souriant du mieux qu'il put, et que pourriez-vous en tirer?

— Celui qui t'achèterait, vilain, lui dit le vicomte moitié riant, moitié sérieux, je le connais et toi aussi.

— Qui serait ce donc? reprit Peillon d'un air qui affectait la niaiserie.

— Qui? répliqua Roger. Toi! beau sire, et si tu donnais pour ne-pas tomber aux serres de quelques malandrins la moitié de ce que tu m'as volé, j'aurais fait une plus belle affaire que de vendre à notre évêque ma justice sur les voleurs et les homicides.

— Vous avez vendu votre justice sur les voleurs? dit Peillon d'un ton surpris.

— Tu as peur pour ta peau, argentier d'enfer, dit Roger en riant; que Dieu soit donc en aide à toi et aux tiens, car j'ai cédé aussi à Béranger ma justice sur les adultères, et j'espère bien te voir un jour pendu à une branche d'orme, et ta femme promenée nue par les faubourgs. Va-t-elle toujours se confesser à Ribian l'Esperon, le beau chanoine de Saint-Jacques?

— Quelquefois encore, répondit avec un sourire indicible le vieux hibou; puis ils vont ensemble pleurer et prier sur la tombe de madame la comtesse Adélaïde votre mère.

— Mécréant! s'écria Roger plus pâle qu'un mort, prends cet argent; il y a là douze mille sous melgoriens; s'il y manque un denier, n'oublie pas que je n'ai vendu ni mon bâton, ni mon couteau. Sors.

Quand l'argentier eut fait enlever les sacoches et qu'il fut parti, Roger se prit à se promener activement, et, sous l'impression que lui avaient causée les dernières paroles de Peillon, il se laissa aller à parler tout haut.

— Ah! je mériterais, moi, d'être pendu et promené la hart sur le cou pour la sotte intempérance de ma langue. J'ai attiré à la mémoire de ma mère une injure de ce misérable. Et l'infâme savait qu'il me rendait un coup de poignard pour un coup d'épingle.

Kaëb, à ce mot de poignard, fit un geste significatif à Roger, en lui montrant le court damas qu'il portait à son côté.

— Punir cette injure, dit Roger, ce serait la comprendre. Va, Kaëb, mène nos chevaux à la poterne : dans une demi-heure je suis à toi.

Kaëb et Roger descendirent de la tour; l'un continua jusqu'au rez-de-chaussée; le vicomte s'arrêta et entra dans les vastes salles du premier étage. Une foule de valets y étaient en mouvement, ils s'arrêtèrent à l'aspect du vicomte, et formèrent la haie. A mesure qu'il s'avançait, chacun, serf, ou libre bourgeois, ou noble de ceux qui habitaient le château, venaient se ranger sur son passage, et il les salua tous de leur nom avec un air de courtoisie et de bienveillance dont chacun paraissait charmé. Ainsi de salle en salle, partout accueilli par les témoignages d'une affection sincère, Roger arriva jusqu'à une vaste chambre où son entrée fut le signal de vives acclamations. Mille questions se pressèrent en foule, et l'on interpella le vicomte de tous côtés.

— Oui, compagnon, leur répondit-il joyeusement, nous serons sous deux jours à Montpellier, chez notre beau-frère le roi d'Aragon, avec notre oncle le comte de Toulouse. Il y aura bals et banquets durant les nuits, tournois et carrousels durant le jour. Holà! mes chevaliers, j'ai compté sur vos épées pour l'honneur du jour, comptez sur moi pour l'éclat des nuits. J'ai de l'or à faire damner la belle Constance et l'ermite de la montagne noire. Préparez-vous, je veux que vous soyez beaux, mes chevaliers, et que les filles nobles et bourgeoises de Montpellier nous jettent des fenêtres leurs branches de lilas qu'elles baiseront en nous regardant.

Et les jeunes chevaliers, après cette harangue, s'enfuirent en applaudissant et appelant plus fort que jamais leurs valets et leurs esclaves pour soigner les apprêts de leur départ. Un seul demeura pensif dans l'embrasure d'une croisée. C'était un jeune homme de vingt ans au plus, pâle et brun, frappé au cœur d'un malheur solennel ou d'une passion profonde et sans espoir. Roger le considéra un moment, il contempla en silence ce beau et jeune visage, si triste et si résigné. Dans son regard, plein d'une tendre compassion, on pouvait deviner que Roger se retraçait l'histoire des douleurs de cette jeune existence, car une larme vint presque à ses yeux, et il lui dit, d'une voix émue :

— Sire Pons de Sabran, vous me suivrez, n'est-ce pas?

— C'est un devoir en guerre, seigneur vicomte, répondit gravement le jeune homme.

— Ce serait amitié en partie de plaisir, reprit affectueusement Roger.

— Amitié! répéta le jeune homme avec un triste sourire. Amitié!

— Pons, reprit le vicomte en lui tendant la main, viens-y, je t'en supplie, viens-y. Puis hésitant un moment, il ajouta : — Le comte Aimery de Narbonne y sera.

— Et sans doute Étiennette avec lui? murmura le jeune chevalier en chancelant et le regard égaré.

— Étiennette y sera, reprit Roger en assurant sa voix; la belle Étiennette, la Louve de Penaultier, consent à suivre son suzerain, le comte de Narbonne, et à quitter ses montagnes pour la cour du roi d'Aragon.

— Et pour l'amour du vicomte Roger, reprit froidement le jeune Pons.

— Et pour l'amour de toi, si tu veux ne plus être un en-

fant et ne pas t'effaroucher de ce nom de Louve qui lui sert de masque aux yeux des sots et des fous.

— Et où sont les sots et les fous? s'écria impétueusement le sire de Sabran en portant la main sur la garde de son épée.

— Le premier des sots est son mari; le plus grand des fous c'est toi, qui vous laissez prendre à ses grimaces et à ses colères, répliqua doucement le vicomte.

— Oh! tais-toi, Roger, dit le jeune homme, tais-toi! L'avoir aimée deux années entières! à chaque heure à chaque minute de ces deux années, avoir fait d'elle ma vie, mon culte, ma croyance; l'avoir vénérée jusqu'à craindre de lui faire injure en baisant la place où ses pieds s'étaient posés et savoir que, dans une nuit d'orgie, toi, Roger, tu l'as conduite, délirante et folle, et pendue à tes lèvres, de la salle du festin jusqu'à ton lit, ah! c'est souffrir l'enfer que d'y penser. Que serait-ce si je le voyais?

— Ce serait ton tour, enfant, si tu la voyais.

— Ne me dis pas cela, Roger, ne me fais pas croire qu'elle se donnerait à moi comme elle a fait à toi, car alors elle serait une débauchée, ouvrant ses bras aux caresses de tout amant: dis moi que c'était une nuit de sabbat; que tu l'as fascinée, trompée; dis moi que tu l'as enivrée, rendue folle, égarée, perdue; mais ne me dis pas que pour moi aussi elle retrouverait ces brûlans baisers et ces instans d'amour que tu nous as si cruellement racontés; car ce serait vice alors et non plus folie; ce serait crime, et je la mépriserais.

— Et tu ne l'aimerais plus au moins? dit doucement Roger.

— Oh! ajouta Pons avec un regard d'une inexprimable douleur, je l'aimerais toujours; et il cacha sa tête dans ses mains.

Roger le quitta et entra dans une vaste chambre magnifiquement meublée. A son aspect, des femmes richement vêtues se levèrent et laissèrent voir leur surprise de la venue du vicomte; l'une d'elles s'avança pour soulever le rideau de la porte qui conduisait aux appartemens plus éloignés.

— C'est inutile, dit Roger; avertissez Arnauld de Marvoill que je l'attends. Ne dites pas à la vicomtesse que je suis ici.

Puis il se mit à se promener activement, selon sa coutume. De rapides réflexions se pressaient dans son esprit et venaient successivement s'écrire sur son front, où se succédaient de vives physionomies d'impatience et de colère; il semblait qu'il redoutât l'entretien qu'il allait avoir, et qu'il s'irritât par avance des remontrances qu'il prévoyait. Il était si absorbé dans cette sorte de discussion anticipée, qu'il ne vit pas entrer la personne qu'il attendait.

Arnauld de Marvoill avait été le poète le plus célèbre de son époque: il avait passé en outre pour l'un des hommes les plus remarquables par sa grâce et sa beauté; mais, à l'époque de cette histoire, de jeunes rivaux lui avaient succédé dans la faveur des princesses et des dames, et ce n'était qu'avec un violent chagrin qu'il avait vu arriver ce changement. Cependant il avait retenu, autant que possible, les souvenirs du passé. Son costume presque romain se composait encore de la tunique et de la toge du siècle précédent. Des bandelettes pourpres, croisées sur les jambes, y attachaient cette sorte de pantalon qu'avait adopté la mollesse du Bas-Empire; il portait des cheveux courts et sa barbe encore noire était soigneusement peignée et parfumée. Il attendit un moment que Roger lui adressât la parole; enfin il lui parla le premier.

— Vicomte Roger, vous m'avez fait demander?

— J'ai à te parler, Arnauld, répondit le jeune homme sans arrêter sa promenade.

— Je le crois, dit Arnauld.

— Sais tu ce que j'ai à te dire?

— Je crains de le deviner.

Roger examina Arnauld; il vit que le poète s'était préparé à ne pas fléchir dans la discussion qu'il prévoyait, et une teinte d'humeur et de chagrin se montra sur son visage. Il reprit sa marche, et, se parlant à lui même, il s'exalta peu à peu.

— Toujours des obstacles! dit-il, des hommes qui se nomment mes amis et qui s'arment contre moi de ma condescendance. Ecoute, Arnauld, je viens de voir Saissac; le vieux fou m'a quitté en me menaçant et en se dégageant de ma suzeraineté.

— C'est que vous avez fait quelque chose de mal, dit Marvoill en interrompant le vicomte.

— Peux-tu parler ainsi? dit Roger, Saissac est ton ennemi.

— Sans doute, mais il est votre ami.

— Eh bien! s'écria Roger, ami ou ennemi, Saissac m'a résisté et m'a bravé; il a épuisé tout ce que j'ai de patience. Ecoute-moi donc et obéis.

— J'écouterai d'abord, répondit froidement Arnauld.

Roger le mesura de son regard de feu; mais le poète, comme pour échapper à cette puissance, tenait les yeux baissés, et le vicomte continua.

— Demain tu partiras pour Montpellier avec cette enfant dont tu as réclamé le soin.

— Quelle enfant? dit Arnauld.

— Quelle enfant? reprit tristement Roger, cette enfant à laquelle toi et ma mère m'avez lié pour la vie. Cette fille au berceau dont vous avez fait ma femme, toi et ma mère, pendant que votre volonté était la mienne, pendant que Saissac perdait d'un autre côté mes priviléges.

— Lorsque ta mère, moi et le conseil de tes tuteurs nous t'avons fait épouser Agnès, le testament de Guillaume, qui lui assurait le comté de Montpellier pour héritage, existait encore.

— Oui, répliqua avec dérision le vicomte, Pierre d'Aragon vous l'affirmait, et pendant ce temps il épousait Marie, la sœur aînée d'Agnès, la pauvre déshéritée, comme il la nommait. Puis, lorsque Guillaume est mort, il ne s'est plus trouvé de testament. Le roi d'Aragon a eu le comté, et moi j'étais marié avec une femme au maillot.

— Elle a grandi, seigneur, dit Marvoill.

— Et ma haine pour elle, aussi, répondit sèchement Roger.

— Pourquoi la haïssez-vous? vous ne la connaissez pas.

— Je ne la connais pas et ne veux pas la connaître. Je la hais comme je hais toute chaine qui m'a été imposée et qui met obstacle à mes volontés. N'est elle pas aujourd'hui l'écueil où se brisent tous mes projets? Sans elle, Sancie m'apportait le comté de Comminges. Il y a un an, je pouvais choisir entre Ermengarde et Doulce, filles d'Aymery de Lara, et Narbonne m'appartenait, ou Conserans était à moi. Mais non; on m'a fait épouser à douze ans une fille en nourrice, et lorsque, pendant ma minorité, on a laissé briser le testament qui lui assurait le comté de Montpellier, lorsqu'on l'a laissé lâchement retourner à Marie, sa sœur, et par suite à Pierre d'Aragon, l'époux de Marie, il faudra que toute ma vie je trouve cette enfant à mon encontre comme une barrière à mes désirs: non, c'est assez, et je veux en finir.

Arnauld regardait attentivement Roger; un imperceptible sourire d'incrédulité agitait ses lèvres pendant qu'il écoutait, et il lui répondit doucement avec une légère teinte d'ironie:

— Je ne savais pas que le vicomte Roger fit conquête de domaines et de suzerainetés à la pointe d'une plume de sénéchal ou de notaire. Je croyais qu'il laissait ce métier à son oncle de Toulouse, qui épouse et répudie par spéculation, qui en est, je crois, à sa cinquième femme et à son cinquième comté, et qui en sera bientôt au sixième, je suppose.

Ces derniers mots frappèrent le vicomte, mais il feignit de ne pas les avoir entendus, et si il murmura tout bas ces mots: — Pas encore, bel oncle, pas encore, il répondait plutôt à lui-même qu'à Marvoill. Celui-ci continua donc:

— Et peut-on savoir maintenant, pour expliquer cette résolution d'en finir qui vous est si soudainement venue, quelle alliance se présente si glorieuse? il s'agit sans doute d'un duché ou d'un marquisat.

— Il s'agit, dit Roger d'un air sombre, que je le veux. Je te l'ai dit, Arnauld: Saissac a épuisé ma patience, songe à m'obéir; demain tu partiras avec cette enfant pour Montpellier.

— Je ne partirai pas, sire vicomte, répliqua sérieusement Arnauld; je n'emmènerai pas votre épouse hors du territoire de vos domaines; je ne la conduirai pas à Montpellier, où Pierre d'Aragon et Raymond sont prêts à trafiquer de répudiations. Qu'ils chassent de leurs lits leurs épouses pour en

prendre de nouvelles ce ne sera chose bien étrange pour aucune. Marie de Montpellier n'est-elle pas à son troisième mariage? et Éléonore d'Aragon a dû apprendre sans doute que son frère, en la donnant à Raymond, lui garantit une chance assez prochaine de liberté; aussi toutes deux ont assuré leurs riches douaires. Mais Agnès est une fille livrée à votre merci, qui tombera demain dans la misère d'une esclave, si vous la répudiez. Ici, en présence de vos chevaliers et de vos bourgeois, qui lui ont rendu hommage comme à leur vicomtesse, un tel acte vous épouvante et vous n'osez le faire : mais à Montpellier, sous l'influence de Pierre et de Raymond, loin de toute remontrance et de tout frein, vous le feriez, Roger, et Agnès serait perdue. Je ne la conduirai pas à Montpellier.

Le vicomte regarda Arnauld d'un air stupéfait, puis il s'écria violemment :

— Ces hommes sont fous et ne comprennent rien ! As-tu entendu que je t'ai dit, Arnauld, qu'il fallait qu'Agnès me suivît à Montpellier? Pour quels desseins? que t'importe? La seule chose que tu doives bien entendre, c'est que je le veux, et que ce mot est inflexible et sans retour. Ne vas-tu pas faire comme Saissac, qui, par ses refus, m'a forcé à demander de l'argent à Raymond Lombard? Faudra-t-il que ce qui aurait pu être un simple et facile accord des deux parts, tourne encore de ce côté en violence et folie? et veux-tu que j'appelle quelques archers qui emporteront Agnès en croupe comme une proie, et me la jetteront à Montpellier, comme une fille de basse-cour ramassée sur le chemin?

— Vous ne le ferez pas, Roger, dit Arnauld alarmé de la colère que le vicomte mettait dans ses paroles.

— Je le ferai ! s'écria le vicomte.

— Cependant...

— Cependant?... reprit Roger, en répétant ce mot avec rage, et en paraissant défier Arnauld d'achever sa phrase.

A ce moment, une main blanche et frêle souleva légèrement la portière de damas qui cachait l'entrée des autres appartemens, et une voix si profondément émue qu'on l'entendit à peine, prononça ces paroles :

— Sire de Marvoill, nous partirons demain pour Montpellier.

Roger tourna vivement ses regards vers l'endroit où cette voix inconnue s'était fait entendre : mais il ne vit rien que le balancement de la tenture qui était retombée. Il se sentit confus et regarda Arnauld comme pour l'interroger; mais, après un moment d'hésitation, il se décida à sortir, et courut vers la poterne où l'attendait Kaëb.

III.

L'ESCLAVE.

La nuit commençait et les sommets des Pyrénées se perdaient dans les brumes qui s'élevaient à l'horizon, lorsque Roger arriva à la poterne. Deux chevaux étaient préparés, non point bardés de fer et le frontail en tête comme pour une bataille, mais tous deux avec une étroite couverte en fourrure de renard, retenue par une seule sangle sans étriers ni caparaçons. Un filet suffisait à les gouverner. Tous deux de taille moyenne, tous deux de pure race arabe; l'un noir et luisant comme le plumage d'un corbeau, l'autre de ce baibrun ondulé comme l'écorce des châtaignes mûres. A l'approche de Roger, les chevaux pointèrent leurs courtes oreilles, et le beau coursier noir hennit à diverses fois en relevant la tête et en piétinant.

— Bien, Algibeck, dit Roger en le flattant, tu es beau, mon cheval; alerte! cette nuit nous allons voir Catherine.

Et il sauta sur le noble animal, qui partit comme un trait; et Roger, calmant sa fougueuse rapidité, se penchait jusque sur son cou; et, passant ses mains dans ses longs crins, comme s'il caressait un enfant, il l'apaisait et lui parlait tout bas :

— Doucement, mon beau cheval, lui disait-il, la route est longue, et, si tu pars ainsi, tu épuiseras ton haleine. Nous n'allons pas seulement aujourd'hui à l'abbaye de Saint-Hilaire boire le vin des religieux, au milieu des danses et des chansons des jongleurs; nous n'allons pas non plus chez les recluses de Campendu, où les mains blanches des plus belles filles du Razez te donnent l'avoine et te préparent un lit de fougère. Je n'ai plus désir ni de leurs voix célestes, ni de leurs baisers d'amour; ces courses de quelques heures t'ont rendu impatient; mais calme-toi, car nous ne verrons pas le but de notre voyage avant la nuit prochaine. Montpellier est loin d'ici; et je ne veux pas que tu arrives sous les fenêtres de Catherine, haletant et fourbu. Je veux qu'elle te trouve beau aussi, noble Algibeck : doucement! plus doucement encore.

Et le joyeux coursier volait en bondissant; quelquefois il recourbait sa tête de côté, comme s'il voulait mordre le bout du pied qui serrait ses flancs. Alors il caracolait, il semblait agacer son cavalier; il arrondissait son galop en ployant, comme un cygne, son cou noir et nerveux, puis il le relevait vivement comme un arc qui se détend, et, s'élançant plus rapide, l'œil brûlant, les naseaux ouverts, il jetait au vent des flammèches d'écume et faisait siffler derrière lui les pierres du chemin qu'il broyait de ses pieds mordans. Ainsi coururent longtemps le cheval et son cavalier, comme deux compagnons qui se comprennent : le maître, quelquefois immobile et pensif sur la course unie et facile de son cheval, d'autres fois gai et souriant, tandis que le coursier hennissait, secouant sa crinière et fouettant l'air de sa queue; tous les deux quelquefois tourmentant, l'un sa pensée par d'amères réflexions qui se combattaient dans son esprit, l'autre son galop qui devenait inégal et heurté.

Kaëb venait, suivant son maître de près. Cependant, depuis qu'il était parti, sa marche était restée uniforme, et, bien que son cheval parût moins vigoureux que celui de Roger, sa rapidité patiente l'avait maintenu à une courte distance, sans que rien décelât en lui la moindre fatigue. La nuit était enfin tombée, et soit crainte de surprise, soit toute autre raison, Kaëb, peu à peu, s'était rapproché de Roger, et bientôt il marcha tout-à-fait à ses côtés. Roger jeta un léger coup d'œil sur son esclave. Puis, après un moment de silence, il lui dit :

— Je n'ai pas été content de toi ce matin, Kaëb, à vingt ans on lance une flèche mieux que tu ne l'as fait.

— C'est que mes bracelets me gênent, répondit Kaëb en montrant ces signes de son esclavage.

— Fais-toi chrétien, et ils tomberont demain, reprit Roger.

— Votre pape écrivit la même chose que vous venez de me dire, à Asser, calife de Bagdad : savez-vous ce que celui-ci lui répondit? — Je me ferai chrétien quand vous vous ferez mahométan.

Reste donc ce que tu voudras, ajouta Roger avec insouciance; mais, musulman ou chrétien, esclave ou libre, tâche de savoir mieux te servir d'un arc et d'une flèche.

— La flèche est une arme qui a l'œil et le vent pour guides, répondit froidement Kaëb; le poignard est plus sûr, il ne quitte pas la main.

— Mais, ajouta Roger en faisant allusion à sa querelle avec Saissac, le nid du vautour est si élevé quelquefois que nul bras ne peut l'atteindre, et que le vol d'une flèche y peut seul arriver.

— Les serpens de l'Afrique, reprit Kaëb toujours insensible, se nourrissent des œufs du condor qui bâtit son aire sur des pointes de roc où nulle flèche ne pourrait monter.

— Et comment y arrivent-ils? répliqua Roger avec dédain.

— En rampant! répondit l'esclave.

A ce mot, Roger, par un mouvement instinctif, serra dans sa main son long bâton ferré avec lequel il jouait nonchalamment; il regarda Kaëb, mais rien ne transpirait sur son visage des sentimens de son âme. C'était un masque immobile, un regard indifférent, une inexpression complète. Ils continuèrent leur route. Tout-à-coup, comme d'un commun accord, les chevaux ralentirent leur course : celui de Kaëb aspira l'air avec force et pointa ses oreilles. L'impatient Algibeck lui-même prit aussi un galop moins hardi, et, le nez au vent, il sembla flairer l'espace. Le vicomte se retourna vers

Kaëb, qui ne laissa voir ni surprise ni crainte; seulement son œil plus ouvert, et qui rayonnait d'un éclat singulier, semblait vouloir percer l'obscurité.

— Il y a quelqu'un sur la route? dit le vicomte d'un ton d'interrogation et de menace à la fois.

— Oui, dit Kaëb, des hommes à cheval, car nos coursiers, d'abord intimidés, reprennent leur vol, voyez comme ils s'étendent et se déploient : il y a quelque cavale sur cette route.

Et, en effet, les deux chevaux s'allongeaient rasant la terre comme des lévriers, côte à côte, déjà rivaux, essayant d'échanger une morsure, ruant dans leur galop et hennissant aux fades odeurs de la brise. Ils s'animèrent l'un l'autre, et, bien que Kaëb ne parût pas presser son coursier plus qu'il n'avait fait jusqu'à ce moment, sa marche devenait si rapide qu'elle dépassait quelquefois la course d'Algibeck. Un soupçon vint à l'esprit de Roger; il savait combien d'ennemis sa fougueuse jeunesse lui avait attirés. L'un d'eux n'avait il pas pu être averti par son esclave de ses projets de voyage? une embûche ne pouvait elle pas avoir été dressée sur son passage? et Kaëb ne l'entraînait-il pas alors dans un piége adroitement préparé? Le vicomte discutait avec lui-même ce qu'il devait résoudre; car, quoique la conduite de Kaëb ne lui eût jamais donné lieu de croire à une trahison de sa part, cependant son caractère taciturne pouvait cacher une profonde astuce aussi bien qu'un complet dévoûment. La rapidité de la course de Kaëb s'augmentait encore, et Roger s'apprêtait à l'arrêter, lorsqu'une bouffée de vent leur apporta le bruit lointain d'un hennissement, et soudain le cheval de l'esclave, bondissant deux fois sur lui-même, s'arrêta immobile et comme si ses pieds s'étaient fixés en terre. Roger retint Algibeck, et l'Africain, se tournant alors vers son maître, lui dit:

— Roger, mon maître, ceci est l'heure de la vie ou de la mort pour moi. Pour toi, c'est l'heure de faire de Kaëb un malheureux qui brisera sa chaîne, fût-elle d'acier; dût-il le faire avec son poignard, aujourd'hui ou demain, dans sa poitrine ou dans la tienne. C'est l'heure aussi de faire de Kaëb un esclave au cœur de chien et les ongles d'un tigre, un esclave qui te prêtera son corps pour marchepied, qui t'obéira comme ta main t'obéit, qui frappera comme ta main peut frapper, sans réflexion ni révolte. Cet esclave sera un bras de plus à ton corps, un bras qui descendra ou montera où le vicomte Roger ne peut, peut-être, ni monter ni descendre. Ce sera un œil qui verra tout, une oreille qui entendra tout, une bouche qui dira tout. Ce sera un homme qui n'a au cœur, ni crainte superstitieuse qui fasse plier ses genoux ou son poignard devant l'anathème d'un prêtre chrétien, ni fol orgueil qui l'empêche de se coucher à terre pour attendre ses ennemis dans l'ombre. Choisis entre ces deux hommes.

— Je ne crains pas le premier et n'ai pas besoin du second, répondit hautainement Roger, mais tu m'as menacé, esclave, et tu seras puni : tourne la bride de ton cheval et rentre à Carcassonne.

Pour la première fois, depuis un an que Kaëb appartenait à Roger, l'obéissance ne fut pas aussi rapide que le commandement. Roger était presque sans armes, et Kaëb avait gardé son sabre courbé et son poignard de Damas; le vicomte reprit tout-à-coup ses soupçons.

— M'as-tu entendu, esclave? s'écria-t il avec colère.

— Je t'ai entendu, maître, répondit Kaëb avec résolution; mais toi, tu ne m'as pas entendu. Vois cette route, chasse-moi devant toi du côté où nous allons, au lieu de me faire retourner en arrière, et tu auras l'esclave fidèle, tu auras le cœur, le bras et la vie d'un homme, plus à toi que ton bras, que ton cœur, que ta propre vie; car tu pourras les jeter à qui tu voudras, à un crime et à un bourreau. Mais si tu me fais retourner en arrière, alors, Roger, ce sera le serpent que tu auras dans ta main.

— Encore une menace! répliqua le vicomte avec emportement; retourne!

Et comme Kaëb n'obéit pas, un coup du lourd bâton de Roger tomba sur la main gauche qui tenait la bride, et la main brisée laissa pendre la bride sur la crinière du cheval. Nul cri ne s'échappa de la poitrine de Kaëb à cette douleur: on eût même dit qu'il n'avait pas été atteint; car, la tête tournée vers l'horizon, il semblait écouter. Une rafale de vent leur apporta encore le même bruit, le même hennissement, mais plus lointain et comme plaintif Kaëb ramena ses regards sur son maître, et, soulevant son poignet qui pendait inerte et sanglant, il lui dit doucement :

— Et maintenant encore, accepte, Roger, accepte.

— Des conditions de mon esclave! reprit le vicomte, aucune!

— Alors, dit Kaëb, tue-moi tout de suite, car je ne retournerai pas. Sens-tu cette haleine de vent qui m'apportait la vie que tu vas m'ôter? laisse-moi la respirer un moment.

Et le bruit lointain arriva encore une fois, mais si effacé qu'il troubla à peine le profond silence de la nuit; Kaëb tressaillit.

— Oh! maître, dit-il en sanglotant et en montrant la route, là-bas, là-bas!

Roger, étonné de cette obstination, ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais nous y courions tous les deux.

— Mais il faut que j'arrive seul, dit l'esclave, seul à l'endroit d'où part ce bruit. Retardez d'une heure votre course, d'une demi-heure seulement, et cet instant vous aura valu une longue vie de dévoûment.

— Mais pourquoi? demanda Roger en qui la curiosité faisait place à la colère.

— Parce que... répondit Kaëb. Et, comme il allait continuer, une nouvelle ondée de vent souleva les cheveux de Roger; mais muette et sans rien apporter avec elle, ni bruit pour Roger, ni espérance ni joie pour Kaëb; il baissa tristement la tête, et, tournant son cheval du côté de Carcassonne, il dit à voix basse :

— Ah! ma vie s'en va, ma vie s'en est allée!

Roger le regardait s'éloigner, lorsque Kaëb se redressa soudain, et revint près de son maître; puis, avec une inexprimable prière dans le regard, dans la voix, dans le geste, il lui dit en lui tendant sa main droite :

— Maître, casse-moi encore ce bras et laisse-moi partir.

— Kaëb, lui dit son maître, vaincu par cette singulière et sombre résolution, pars donc; tu vas à un amour ou à une vengeance; car on ne marche pas si obstinément à une trahison. Mais je te veux rendre le temps que je t'ai ravi. Prends cette écharpe de lin, enveloppe ton bras et monte mon bel Algibeck qui te portera comme le vent.

— Roger, lui répondit Kaëb avec un regard de joie, garde ton cheval et ton écharpe, tu m'as donné tout ce que je voulais de toi, et pour ce que tu m'as donné, je t'appartiens désormais car c'est moi qui me donne à toi maintenant. Regarde donc ce que tu as acheté pour un mot, car tu ne connaissais ni Kaëb ni son coursier.

Aussitôt, de sa main droite, il descendit jusqu'à son poignet le bracelet d'or qui entourait son bras gauche, et, le serrant violemment dans ses dents, il l'aplatit et le rendit assez étroit pour maintenir la fracture; puis, s'inclinant sur le garrot de son cheval, il le fit partir avec une rapidité dont nulle expression ne peut donner l'idée.

Algibeck, surpris de ce départ, s'élança à son tour, et tandis que Roger s'occupait à le calmer et à le retenir, Kaëb disparut, et bientôt après le bruit de son galop ardent diminua rapidement, et s'éteignit tout-à-fait dans le silence de la nuit.

IV.

LE LOUP.

Lorsque Roger se fut ainsi séparé de son esclave, il ralentit sa marche et se laissa peu à peu gagner par des réflexions sérieuses. D'abord il avait essayé, pour amuser sa route, de chanter ou de siffler tous les airs des rimes qu'il savait. Puis il avait joué avec son bâton ferré, tantôt en le faisant voler autour de lui ainsi qu'eût pu le faire le plus habile montagnard, ou en le lançant en l'air et en le rattrapant malgré

l'obscurité, comme les bateleurs basques. Mais il s'était bientôt ennuyé de ces deux occupations, et, par un de ces caprices si ordinaires à l'homme, il arriva que son esclave auquel il n'eût peut être pas dit un mot ni demandé un service durant tout le reste de la route, lui fit faute et qu'il se repentit d'avoir été assez indulgent pour le laisser partir. Puis une fois sur le chapitre de sa propre indulgence, il se trouva trop bon; il se reprocha de n'avoir pas fait arrêter Saissac, s'accusa en lui-même d'avoir laissé à Peillon la langue qui avait insulté la mémoire de sa mère, et la résistance d'Arnauld lui parut mériter une punition éclatante. Toutefois, ce concours de volontés qui s'étaient opposées à la sienne, ces deux amis que lui avait légues la tendresse d'Adélaïde, et qui semblaient acquitter, en sollicitude et en dévoûment pour le fils, une dette de bonheur contractée avec la mère; ces deux rivaux qui avaient étouffé pour lui une vieille haine d'amour et qui se trouvaient réunis dans leur résistance; l'insolente répartie de l'argentier, et jusqu'à la facilité de Lombard, toutes ces circonstances revinrent à l'esprit du vicomte: il se sentit convaincu qu'il faisait mal, sans pouvoir d'abord s'en rendre compte; et, comme il n'était plus face à face de ces observations qu'il avait si hautement repoussées, il se laissa aller à les discuter du moment que ce n'était que lui-même qui se les faisait.

Et nous, comme le diable de Lesage, enlevons à la pensée son toit sous lequel elle se déshabille et se met toute nue, cachée qu'elle croit être aux regards, et, comme lui, plongeons dans les secrets de l'intérieur, si singuliers et si invraisemblables quelquefois. Or, c'était une curieuse étude que celle de la tête de Roger; c'était une âme et un esprit ardens et vastes qui s'y disputaient et qui avaient à l'ordre de leur victoire un bras de fer et un corps infatigable et brave. Et c'est ce que vous allez lire que le vicomte et Roger se disaient l'un à l'autre en chevauchant tout seul.

— Or, commençait le vicomte, l'hérésie gagne tous les habitans de la province; l'Albigeois est infecte de Vaudois; et moi, le plus faible souverain de ce pays, je leur offre asile et protection, en désobéissance des bulles du pape et des canons des saints conciles. N'oublions pas que je n'ai pour voisins que des hommes sans courage ni résolution, qui m'abandonneront à la première attaque sérieuse, et qui me jetteront, moi, faible en territoire et en chevaliers, à la merci de la colere de Rome.

— Mais, répondait Roger, si je permets aux hérétiques d'entrer et de trouver sûreté dans nos villes, du moins suis je bon chrétien; et si la guerre me menace, quelle lance voudrait jouter contre ma lance, quelle épée se croiser avec la mienne? Mon oncle Raymond me vendrait pour une labourée de terre, mais c'est un lâche que je ferai trembler en le regardant; d'ailleurs, n'est-il pas responsable de l'assassinat de Pierre de Castelnau, légat du saint-père? n'est-ce pas un de ses hommes qui l'a frappé? et l'excommunication que lui a lancée Rome pour ce fait ne le jette-t-elle pas dans mes mains? Mon beau-frère d'Aragon est un brave soldat, mais c'est un libertin que je mènerai par la souquenille de la première jolie ribaude que je lui donnerai. Aimery de Lara et son comté de Narbonne sont entre mes deux griffes de Carcassonne et de Beziers: que je serre la main et je l'écrase. Le comte de Foix est le plus enragé hérétique de la province, et mon premier appel le trouvera fidèle à sa cause.

— Mais, reprenait le vicomte, l'Église gémit et se plaint des progrès de l'hérésie; voici venir Milon, légat du pape, qui menace et qui promet de faire de l'Albigeois une nouvelle Ninive. La croisade contre les Albigeois se prêche en France comme s'il s'agissait de Sarrasins; on a déjà semé la discorde entre les seigneurs du pays; les prêtres qui ont voulu garder leur indépendance ont été dépouillés de leurs siéges par les commissaires de Rome; et les nouveaux choix qu'on a faits attestent un esprit de conspiration contre la noblesse du pays. Ainsi, ils ont chassé de Toulouse le vénérable Raymond de Rabastens dont l'indulgence était le seul crime, lui, l'exemple de toutes les vertus patriarcales; et ils ont mis à sa place ce misérable Foulques, qui suscite à Raymond de Toulouse des querelles avec ses bourgeois, qui sème la division entre les châtelains qui relèvent de lui, qui l'affaiblit dans son autorité par les intrigues les plus impudentes, mais qui a pour excuse aux yeux du pape d'être sans pitié pour les hérétiques, car il donnerait son bras pour en faire un brandon à allumer leur bûcher. N'ont-ils pas aussi maintenu, malgré les censures des conciles de la province, l'abbé de Maguelonne, qui enlève les plus belles filles de ses domaines et les cache dans les cellules de ses moines? Et quoiqu'il frappe de la monnaie au coin de l'antechrist Mahom, dans laquelle il met un tiers de cuivre, disant que c'est œuvre chrétienne que de voler les infidèles, ne l'ont-ils pas confirmé parce qu'il fait chasser les hérétiques à épieux et à chiens, comme des bêtes fauves? Chacun des évêques du pays ne marche-t-il pas ardemment, sous l'impulsion de Rome, à usurper les droits des seigneurs, les uns par la force, les autres par la ruse? Toutes les abbayes, au lieu d'être gouvernées par des prévôts nommés par les suzerains, n'ont-elles pas pris ou acheté le droit d'avoir des abbés et de les élire elles-mêmes? Et toi, vicomte, n'as-tu pas fait une faute encore aujourd'hui? et parce que tu as fait payer ta justice à Béranger, l'en as-tu moins perdue? et tes hommes ne s'accoutumeront-ils pas, peut-être, à voir leur seigneur là où ils trouveront leur juge?

— Oh! non, répondit Roger, les choix mêmes des légats perdront la cause qu'ils veulent défendre. On ne croira point à la religion qui veut triompher par le mensonge, à l'humanité qui ne prêche que bûchers, à la vertu qui n'a d'autres défenseurs que la dissolution et le vice. J'éclairerai Raymond, et Foulques n'est qu'un faquin dont je sifflerai les sermons; quant aux abbés, ils pensent plus à boire et à se goberger qu'à toute autre chose; et celui de Belbonne, dont on nous fait tant de peur, applique toute son activité à établir une ligne d'hommes à cheval qui se rejoignent les uns et les autres, et qui lui apportent du poisson frais de la côte de Narbonne et de celle de Bordeaux, pour servir le même jour sur sa table un saumon du grand Océan et une belle dorade de la Méditerranée. Allons! la première fois que j'irai à Toulouse, je pousserai jusque chez lui et j'irai lui demander à souper. Pour mon évêque Béranger, s'il s'avise d'être trop juste pour mes hommes libres, je ferai fondre ses vases d'or pour lui racheter mes droits, et je lui mettrai le manche de mon poignard dans la gorge pour l'empêcher de crier; ou s'il crie encore, va pour la lame.

— Mais, reprenait le vicomte, un tel crime attirerait sur toi l'anathème de toute l'Église, et sur tous ceux qui te prêteraient assistance: tu n'aurais plus ni chevaliers, ni serfs même pour dénouer tes éperons. Et puis le pays est épuisé de tailles, de quêtes, et de toutes sortes d'impôts; les routiers le ravagent, brûlent les récoltes et arrachent les vignes, pendant que tu vas chantant et courant le pays en aventurier. Quel jaloux n'as-tu alarmé par tes amoureuses entreprises? quel chevalier n'as-tu humilié de tes amères réflexions? quel prêtre n'as-tu pas longuement moqué et raillé jusqu'à le faire crier: Assez! par les plus impies? quel ménagement as-tu gardé avec tes voisins, et combien en est-il dont tu as saccagé le pays parce qu'un de leurs chiens avait poursuivi un daim de leurs terres jusque sur les tiennes, ou étranglé un de tes cerfs qui s'était réfugié sur les leurs? Ton caprice a été ta loi, et la violence ton droit.

— J'ai été vainqueur; et la victoire, c'est la raison, reprit Roger.

— Mais, ajouta le vicomte, à mille signes certains, il est évident que l'orage approche. Des religieux, le bâton blanc à la main, parcourent la France, et excitent les habitans d'outre Loire à se verser comme un torrent dans les plaines de l'Aquitaine et de la Provence; prends garde: tu es le plus jeune, ils t'attaqueront le premier.

— Je suis le plus fort; et ils s'adresseront mal, dit Roger.

— Si tu es le plus brave, ils s'adresseront bien; car toi détruit, toute la chaîne seigneuriale s'échappera maille à maille, ville à ville, château à château. Penses-y.

— J'y ai pensé, répondit Roger, j'y ai pensé; et la cour plénière de Montpellier étonnera, certes, ceux qui y viendront, et ceux qui ne s'en promettent que plaisir.

— Mais, n'est-il pas trop tard, et ne vas-tu pas perdre des jours précieux ?

Et comme le vicomte avait raison, Roger, fatigué de la discussion, s'écria tout haut sans y faire attention :

— Demain, après-demain, ce sera assez tôt quand j'aurai dépensé mes beaux sous melgoriens, et que j'aurai revu Catherine.

Puis il pressa doucement Algibeck du talon, et la course recommença rapide et capricieuse.

Pendant cette longue dissertation du vicomte avec lui-même, la nuit s'était passée, et le matin nuançait l'horizon de pommelures empourprées : avec le jour, le bruit s'éveillait et les joyeux oiseaux commençaient leurs chants. Roger remarqua cependant que les champs étaient déserts. Quelques rares paysans, dispersés dans la campagne, tentaient le hasard d'une récolte, peut-être saccagée avant d'arriver à sa maturité, et presque assurément enlevée par les quêteurs des monastères et les hommes d'armes des châteaux, s'il advenait que les routiers l'épargnassent et ne la fissent point paître à leurs chevaux. Roger traversait alors une partie du comté de Narbonne, et il établissait une comparaison avantageuse pour ses domaines ; car, malgré la négligente administration du vicomte, il avait cependant défendu ses hommes de quelques-unes des calamités qui dévoraient ce beau pays. Sa magnificence avait sans doute pressuré d'impôts les bourgeois et les serfs de ses comtés; il avait souvent jeté en fêtes et en banquets les sommes qu'il devait à la réparation des murailles de ses villes ; mais son esprit guerrier avait délivré le pays des dévastations des Aragonais et des Malandrins, et sa haine contre le clergé avait réprimé les exactions des évêques.

Ainsi Roger avançait dans sa route et dans sa propre apologie, lorsque des cris lointains appelèrent son attention. Au milieu du long murmure qui bruissait au loin, on entendait s'élever de temps à autre la clameur d'alarme : Au loup! au loup! Roger reconnut que c'était un de ces animaux, lancés par des paysans, qu'on poursuivait, et bientôt les aboiemens des chiens, les sons du cornet à bec d'argent, lui apprirent que c'était une chasse en règle qui avait lieu. Il s'y précipita avec rapidité, et tout plein du désir d'abattre la bête féroce. Il courait joyeux de penser qu'il allait arriver sous son déguisement parmi de nobles dames et des chevaliers ; il se voyait inconnu au milieu de toute cette compagnie; les seigneurs irrités de ce qu'il leur avait enlevé leur proie, les dames souriant à sa bonne grâce, les valets et chasseurs l'épieu levé contre lui, et lui, Roger, après avoir rendu un sourire aux dames, jeté un regard insolent aux chevaliers et bâtonné quelques serfs, s'échappant sur son bon cheval Algibeck. Dans cet espoir, et regardant déjà ce qu'il avait rêvé comme accompli, il courait à faire siffler l'air autour de lui. A mesure qu'il avançait, les cris devenaient de plus en plus bruyans; mais ils n'avaient pas cette ardeur sérieuse d'une chasse hardie ; et puis les chiens ne donnaient qu'à peine ; on entendait qu'ils avaient besoin d'être excités par le fouet; et, en consultant l'allure de son cheval, il ne vit pas que, dans sa rapidité, elle eût rien de cette retenue que le meilleur coursier garde à l'odeur d'une bête fauve. Algibeck jouait en courant, sa tête ni son oreille n'étaient tendues et immobiles. Le vicomte soupçonna que ce pouvait être quelque jeu de serfs et d'enfans, et il reprit sa marche indolente. A peine avait-il fait ainsi quelques pas, que la chasse, qui d'abord semblait fuir devant lui, se rapprocha soudainement. Au loup! les cris : Au loup!... devinrent plus distincts, et il entendit qu'il s'y mêlait clairement des éclats de rire et des huées bruyantes ; les aboiemens des chiens, quoique mous et inégaux, continuaient, et les cornets retentissaient de tout leur bruit criard et discordant. Dans ce moment, le vicomte se trouvait dans un chemin creux, entre deux élévations couronnées d'arbres dont quelques-uns pendaient sur la route. Le bruit, les cris, les rires se rapprochaient de plus en plus, et de temps à autre il s'y mêlait des lamentations d'une nature si singulière, que Roger s'arrêta tout court. Enfin, sur la partie du bois qui s'élevait à sa droite, il entend crier les bruyères et se briser les halliers, et bientôt, sur les branches d'un arbre presque horizontalement couché au-dessus de la route, il voit s'élancer un monstre énorme ayant la brune couleur d'un loup. Cet animal court avec légèreté jusqu'aux extrêmes branches de l'arbre, qui se plient et se brisent sous son poids, et il tombe lourdement aux pieds d'Algibeck, qui d'abord se cabre épouvanté, et qui presque aussitôt se rapproche et se penche sur le monstre en le flairant. A l'instant même, les valets armés d'épieux arrivent ; quelques chiens des plus animés se précipitent et portent la dent sur l'animal haletant. Un cri de douleur atroce s'échappe de cette peau tannée et velue : c'est un cri d'homme ; un cri à briser l'âme d'un bourreau. D'un tour de son bâton ferré, Roger écarte les chiens et empêche les valets d'approcher.

— Holà! manant, lui crie un teneur de lesse, tu as frappé les chiens d'un noble homme ; commence par payer six deniers d'amende à moi son forestier, et laisse ce loup à la dent des mâtins, si tu ne veux qu'ils fassent de toi comme de lui.

— Si tu ne veux que je fasse de toi comme de tes chiens, repart le vicomte, réponds : quel misérable et quel infâme, se disant libre et noble a pu te commander cette affreuse expédition?

— Si tu veux le savoir, il te le dira bientôt lui-même, car il accourt en compagnie de sa noble et dame suzeraine ; mais comme il pourrait bien nous faire fouetter pour n'avoir pas fait selon ses ordres, va-t'en, à moins que nous ne lui montrions pour excuse deux peaux sanglantes au lieu d'une. Sus! mes chiens, sus au manant!

Roger fit tourner son bâton, Algibeck lança une preste ruade aux chiens qui venaient le flairer, et deux ou trois mâtins éclopés, hurlant à ameuter une contrée, allèrent se cacher derrière le forestier. Celui-ci et les valets qui arrivaient l'un après l'autre, indignés de l'audace du manant, brandirent leurs épieux contre lui ; mais Roger les prévenant, adressa un coup de bâton si furieux sur la tête du forestier, que celui-ci, après être resté immobile un moment, ouvrit et ferma les yeux convulsivement deux ou trois fois, et tomba comme une lourde masse. Tous les autres serfs restèrent épouvantés. Cependant, à l'instigation de l'un d'eux qui paraissait plus hardi que les autres, ils allaient se précipiter sur Roger, lorsque les pas des chevaux retentirent dans un chemin qui aboutissait à la route, et bientôt quelques cavaliers débouchèrent à deux pas du vicomte.

Le malheureux que Roger venait de sauver avait profité du relâche qui lui était si soudainement arrivé pour essayer de s'échapper, et il s'était traîné à quelques pas de l'endroit où le vicomte tenait en respect chasseurs et chiens. A peine les cavaliers avaient-ils paru sur la route, que Roger descendit de cheval, et se tourna du côté du malheureux géant qu'il cherchait à secourir. Quelle fut sa surprise en reconnaissant sous ce bizarre accoutrement, tout recouvert de peaux de loup, avec une tête armée de dents énormes, le fameux Pierre Vidal, poète provençal! Fou de poésie, et le plus souvent fou d'amour, il était célèbre par ses nombreuses extravagances; et ses tentatives présomptueuses lui avaient valu plus d'une mésaventure. Roger comprit sur-le-champ quel avait pu être le crime de Vidal ; mais il ne devina pas qui avait pu inventer une si barbare punition d'une folie si connue. Pendant le peu de temps qui suffit à Roger pour cette découverte et ces réflexions, deux nouveaux personnages arrivèrent sur la route, et la voix d'un homme se fit entendre.

— Or, vous allez voir, noble dame, comment vos serviteurs savent punir ceux qui insultent par leurs désirs à l'austère vertu. Holà! forestier, apportez en hommage à votre maîtresse la patte de cet animal. C'est la main, noble dame, qui vous insulta en vous écrivant des vers d'amour qui parlaient d'espérance. Avec cette correction, le bout de langue qu'un Sicilien lui fit couper à Marseille pour avoir conté de longues histoires à sa femme, et l'oreille que lui arracha Beaudoin pour avoir écouté les doux propos de sa sœur, je pense que la bête sera guérie de la poésie et de l'amour.

Après cette courte harangue, le cavalier s'arrêta et demeura fort étonné de ne pas voir le forestier présentant à la dame la main de Vidal coupée comme un pied de loup. Il répéta

son ordre, et, s'irritant du silence qui répondit seul, il s'écria :

— Holà ! manans et écuyers, où est donc notre gibier et notre forestier? auriez-vous laissé échapper le premier, et le second se serait-il échappé tout seul, de peur de notre fouet?

— Hélas! sire vidame, répondit le valet qui avait voulu ameuter ses camarades contre Roger, nous tenions le maudit animal, lorsque ce manant s'est jeté entre lui et nous et a frappé vos chiens de son bâton.

— Et le forestier ne l'a pas étendu mort à ses pieds? s'écria le vidame furieux. Par la Pâque, il a trahi sa maîtresse, en me laissant ce soin.

— Il n'a pas trahi sa maîtresse, répond le serf, et il vous a laissé plus de soin que vous ne croyez, car il était homme lige de cette châtellenie, et vous devez vengeance à sa mort.

Et en disant ces paroles, le serf montra au cavalier le corps du forestier étendu la face contre terre et le bras jeté en avant de sa tête. A cet aspect, le chasseur, sans répondre un mot, se précipita sur Roger l'épieu levé; mais celui-ci se retournant vivement, fit voler d'un coup de son bâton l'arme du chevalier, et, le saisissant par une jambe, le renversa durement de son cheval; puis, s'élançant sur lui, il lui posa le pied sur la gorge, avant qu'il eût le temps de se reconaître, et lui cria :

— Vassal lâche et fanfaron, si tu bouges, je te brise le crâne.

Le chevalier voulut se dégager, mais le pied du vicomte lui pesait comme une enclume sur la poitrine; et les valets, le voyant ainsi livré à la merci de Roger, n'osaient s'avancer pour le secourir. La dame, à cet aspect, poussa vivement son cheval du côté de Roger; mais en le regardant elle s'arrêta, et une subite pâleur lui blanchit le visage. Le vicomte, à son tour, laissa percer sur ses lèvres un sourire d'indignation et de mépris; et, retirant alors son pied de la gorge du malheureux, il ôta son chaperon et dit à la dame avec une courtoisie dédaigneuse :

— Ce sont de pareils loups qu'il faut à la Louve de Penaultier, je le sais, et ne m'en étonne pas; mais peut-on savoir depuis quand elle les chasse, depuis quand il faut des hommes aux dents de ses chiens?

Puis il ajouta à voix basse et presque inintelligible :

— Est-ce le rebut de ses baisers qu'elle leur jette?

La pâleur d'Étiennette devint presque affreuse, malgré sa surprenante beauté. Cependant elle contint l'expression de la rage qui l'animait et fit signe à son vidame de se tenir à à quelques pas. Puis, du haut de son cheval, regardant Roger, les paupières à demi closes, faisant glisser ses regards à travers ses longs cils, elle lui jeta un sourire, et, d'une voix qui tremblait doucement, elle lui dit en paraissant vouloir respecter le mystère de son déguisement :

— Êtes-vous si mal appris, mon jeune bourgeois, de ne pas savoir que ce qui est permis à l'un est défendu à l'autre? Si vous m'aviez plus connue, vous en seriez persuadé.

— Ce dont je suis persuadé avant tout, reprit Roger sans faire semblant de comprendre ce que voulait lui rappeler Étiennette, c'est qu'il n'est permis à personne d'user d'un chrétien comme d'une bête fauve, et ce que je tiens pour vrai, c'est que le chasseur qui prête son bras et son cheval à ce cruel caprice d'une femme, est indigne de la ceinture militaire.

Étiennette, qui voyait qu'une querelle allait s'engager, se hâta de prevenir la réponse du chevalier, et dit sèchement à Roger :

— Maître bourgeois, si vous allez à Montpellier, priez de ma part la belle Catherine Rebuffe de vous dire s'il y a grande différence entre le jongleur qui se fait loup pour plaire à la dame qu'il aime, et le suzerain de quatre comtés qui se fait manant pour être rebuté par la fille d'un insolent bourgeois.

Ce fut le tour de Roger d'être interdit; il regarda Étiennette avec colère : elle lui répondit par un regard de mépris. Cependant il se remit, et répliqua à la châtelaine :

— La différence, c'est que l'un sait ce qu'il fait et où il va, tandis que celui-ci est un pauvre fou dont on se sert comme d'un jouet.

— Ils sont aussi fous l'un que l'autre, dit une voix forte à côté de Roger; seulement l'un est fou de la tête et l'autre du cœur, et tous deux sont des jouets de femme.

En se retournant, Étiennette et Roger aperçurent un homme d'une taille colossale, le visage barbu, le front presque couvert de cheveux noirs et crépus. Il était à pied, et portait, comme Roger, un long bâton ferré et un énorme couteau. Roger le regarda sans se rappeler l'avoir jamais vu. Étiennette eut un mouvement de joie en le reconnaissant.

— S'ils sont fous tous deux, répondit Roger en fronçant le sourcil, du moins il y en a un pour qui nul de vous ici n'a les dents assez longues; et celui-là dit que ce sont des lâches, qui déchirent le faible et qui n'oseraient égratigner le fort.

Le nouveau venu répondit fièrement :

— Voici un couteau qui a dépecé plus d'une peau qui se croyait plus dure que celle d'un loup.

A ces paroles, Étiennette et cet homme échangèrent un regard où tout un marché sembla conclu dans un instant. Le malheureux jongleur, pendant cette discussion, s'était traîné jusqu'aux pieds du vicomte. Il était couvert de morsures et inondé de sang; il se souleva un peu lorsqu'il fut près du cheval d'Étiennette, et, se mettant à genoux, il lui dit d'une voix faible et presque inarticulée :

— Je suis votre loup, n'est-il pas vrai? je suis votre loup? Oui, sire, reprit-il, en se retournant vers Roger, la farouche Étiennette, dont la vertu sauvage lui a valu ce titre si beau de Louve de Penaultier, cette fière châtelaine m'a dit : Je ne veux pas perdre ce nom que tu aimes, et pourtant je t'aime autant que tu aimes ce nom : deviens mon loup, et la Louve te récompensera.

Roger jeta un regard de pitié sur le malheureux poète; puis s'adressant à la châtelaine, il lui dit amèrement :

— Oh! je comprends maintenant les paroles de votre vidame : il faut effacer des propos de nos chevaliers le souvenir d'une nuit trop fameuse; le traitement fait à cet amant doit servir de démenti au traitement fait à un autre. Du sang répandu sur une robe blanche y cachera des taches de vin, et quelques peaux de loup jetées sur un lit en voileront le honteux désordre. N'est-ce pas cela, Étiennette?

Elle ne comprit que trop cette allusion à une nuit d'orgie; mais elle n'eut pas la présence d'esprit d'y répondre : l'inconnu s'en chargea, et il ajouta avec un signe significatif :

— Cela est vrai, mais le choix est mal fait; car un peu de sang noble et un habit de manant conviendraient mieux à cet emploi.

— Tu as raison, s'écria la dame de Penaultier, tu as raison!

Cette fois, le signe d'intelligence qu'elle échangea avec l'inconnu ne put échapper au vicomte. Il comprit toute la menace renfermée dans les paroles de cet homme, et l'assentiment donné à cette menace. Il regarda autour de lui, et vit qu'il n'était entouré que d'ennemis : cependant il était assuré qu'Étiennette n'oserait commander manifestement un meurtre à ses serviteurs, et qu'en se nommant il arrêterait l'obéissance des plus dévoués. Mais à un geste qu'elle fit, tous s'éloignèrent et disparurent dans le chemin par où ils étaient arrivés. Étiennette elle-même poussa son cheval vers ce chemin; mais, se retournant tout-à-coup, elle revint sur ses pas et s'arrêta près de Roger. Le malheureux Vidal était étendu mourant à ses pieds; l'inconnu, à quelques pas, restait immobile, appuyé sur son bâton. La dame de Penaultier regarda un moment Roger; elle semblait se complaire à parcourir ces beaux traits si fiers et si calmes; on pouvait voir qu'un ressouvenir faisait battre son cœur, enflammait ses joues d'une vive rougeur et affaissait sous une pensée enivrante le dur éclat de ses yeux : elle sembla combattre un moment cette pensée; puis, s'en laissant dominer tout-à-fait, elle tira de son sein une longue tresse et dit à mi-voix à Roger :

— Voici de beaux cheveux coupés sur le seul front qui se soit jamais appuyé sur mon cœur; ah! que j'en possède en

core une fois autant, et j'en ferai une chaîne qui me liera comme une esclave et une servante!

En disant ces paroles, la voix d'Étiennette était faible et suppliante, son corps, à demi penché sur son cheval, était comme suspendu au-dessus de Roger, elle planait, pour ainsi dire, sur lui, et son regard le dominait et l'embrassait à la fois. Un sourire de Roger, et il semble qu'elle tombait éperdue dans ses bras. Le vicomte recula d'un pas, et, sans lui répondre, il couvrit dédaigneusement sa tête de son chaperon, et lui cacha ces cheveux dont elle tenait une tresse si soigneusement conservée. A ce mouvement, Étiennette se redressa sur son cheval et cria à l'inconnu :

— Perdriol, il me faut de ses cheveux, c'est à toi à m'en donner. Voici de quoi les reconnaître!

Et en même temps elle lui jeta la tresse qu'elle avait en ses mains et une lourde bourse. L'inconnu la saisit, et la faisant sonner, il répondit avec un horrible sourire :

— Si beaux que soient ces cheveux, voici de quoi payer toute la chevelure.

Aussitôt la dame de Penaultier, tournant bride, s'élança dans le chemin par où ses domestiques s'étaient éloignés, et, du pied de son cheval, elle heurta en passant le malheureux Vidal, qui, ainsi rappelé à lui, trouva la force de murmurer encore :

— Je suis votre loup... je suis votre loup, n'est-ce pas?

V.

LES ROUTIERS.

Le nom que la dame de Penaultier venait de prononcer eût alarmé tout autre que le vicomte, car il lui apprenait qu'elle le laissait seul avec le plus fameux des brigands qui, sous le nom de routiers ou de mainades, désolaient la Provence. On racontait des choses merveilleuses de son audace et de sa force. Sa cruauté avait jeté l'épouvante dans les campagnes, et Roger ne devait pas ignorer qu'il était pour cet homme un objet particulier de haine. En effet, il avait expulsé sa compagnie de ses territoires et n'avait jamais manqué de faire pendre au gibet de ses châteaux, soit les morts que les routiers avaient laissés dans ces rencontres, soit les prisonniers qu'on avait faits dans le combat. Roger, après un moment de silence, se prit à considérer son ennemi. Celui-ci resta immobile durant cet examen. On eût dit qu'il se complaisait à laisser parcourir ainsi son énorme stature et la musculeuse ondulation de ses membres. Peut-être, en sa pensée, se plaçait-il ainsi en face de Roger comme un destin vivant et inévitable; car il ne paraissait pas probable qu'un jeune homme, au corps élégant et frêle, pût tenter une lutte avantageuse contre cet athlète puissant, dont les formes, développées jusqu'aux extrêmes de la force, attestaient que ce qu'on racontait de sa vigueur n'était pas mensonge et vaine renommée. Une sorte de satisfaction vaniteuse se laissait voir sur le visage de Perdriol, et l'air moqueur, le perfide sourire avec lequel il supportait l'inspection curieuse de Roger, semblaient une assurance intime de sa supériorité et de la crainte qu'elle devait jeter dans l'âme du jeune homme.

Quelque redoutable que fût l'aspect de ce brigand, il n'inspira cependant aucune appréhension au vicomte. Roger avait à la fois ce courage qui méprise le danger le plus certain et cette confiance de jeune homme qui ne voit de danger nulle part. Toutefois, il pensa que le résultat d'une lutte avec Perdriol, si elle ne lui était désavantageuse, lui causerait du moins un retard considérable, et il voulut décider sur-le-champ quel parti il lui fallait prendre pour en finir au plus vite. Ainsi donc il adressa la parole au routier et lui dit :

— Combien t'a donné la belle Louve pour ma tête et mes cheveux, maître brigand? Dis-moi un peu ce qu'elle estime mort celui à qui elle n'a rien refusé vivant?

Perdriol secoua dédaigneusement la tête à cette question et répondit à Roger :

— Étiennette est une folle, et je ne t'arracherais pas un cheveu de la tête pour ces vingt pièces d'or, bien qu'elles soient de monnaie pure et sans alliage, et frappées au coin des comtes de Comminges.

— Alors, dit le vicomte, en voici vingt autres et laisse-moi passer. Et il lui jeta une bourse d'une peau souple et mince, et dont la forte odeur décelait l'origine.

— Ce n'est pas à ce prix, répliqua le brigand, en laissant tomber la bourse à terre, que je traiterais de ta rançon, si j'avais dessein de le faire, et il me faudrait d'autres sommes que tes vingt pièces d'or pour te rendre ta liberté. Mais sache, vicomte de Beziers, que moi-même j'eusse donné cet argent, sache que j'en eusse donné cent fois autant pour l'heure qui est arrivée. Enfin, Roger, grand justicier de quatre belles comtés, te voici en la justice du brigand Perdriol. Sur les os dispersés de mes compagnons pendus par tes ordres, je te jure que la mienne ne sera ni en arrière ni en avant de la tienne, et que tout ce que tu as fait te sera fait.

— Pour cela, répliqua Roger, il faut tenir ton prisonnier. Allons, puisque mes pièces d'or ne te conviennent pas, voyons si tu trouveras mon bâton de meilleur poids.

Et, sans autre explication, le fougueux vicomte s'apprêtait à attaquer Perdriol, lorsque des deux côtés de la route, s'élancèrent sur lui une foule d'hommes qui, malgré ses efforts, l'eurent bientôt terrassé et désarmé. Quand Roger eut reconnu que toute lutte devenait impossible, il se laissa paisiblement lier les mains; puis, tandis que les routiers l'emportaient rapidement dans le taillis voisin, il reprit sa figure insouciante, et recommença à siffler selon son habitude; il regarda tous ces visages sinistres, qui l'entouraient, d'un air calme et le plus souvent moqueur. Les brigands étaient déjà à quelque distance de la route, dans un taillis épais où se trouvait une sorte de clairière, lorsque Roger s'écria tout-à-coup :

— Certes, je suis un grand étourdi; j'ai oublié sur la route ce pauvre Vidal et mon bel Algibeck; allez me les chercher sur-le-champ!

Les routiers se mirent à rire de cet ordre donné avec une aisance toute particulière. Le vicomte qu'ils avaient couché par terre, se relevant vivement, leur cria avec colère :

— Or çà, bandits, m'avez-vous entendu? sur mon âme, je vous ferai écarteler avant de vous faire pendre, si vous n'obéissez sur l'heure. Je vous dis que mon cheval Algibeck est ici près, et que le pauvre fou Vidal est sur la route étendu et couvert de blessures.

Les routiers se regardèrent entre eux, surpris de cette assurance. Quelques-uns, la prenant pour une bravade, y répondirent par un sourire de pitié; d'autres, n'y voyant qu'une insulte, menacèrent Roger de leur bâton; car nul de ces brigands n'était autrement armé que Perdriol. On en verra bientôt la raison. Cependant, au milieu des murmures qu'avait soulevés l'ordre de Roger, une voix s'écria :

— Que parle-t-il d'Algibeck? est-ce ce beau cheval de race africaine qu'on dit valoir plus de trente marcs d'argent fin?

— C'est lui répliqua Roger, et j'accorde sa grâce à celui d'entre vous qui me le ramènera.

Cette fois, ce fut un éclat de rire bien franc qui répondit à cette parole de Roger. Perdriol lui-même, qui causait particulièrement dans un groupe séparé de routiers, retourna la tête et regarda dédaigneusement le vicomte par-dessus l'épaule. Roger continua :

— Oui, sa grâce à celui qui ramènera mon cheval, et sa grâce à celui qui ramassera Vidal et qui le pansera et le sauvera.

— N'est ce pas un fou ?.. demanda l'un des routiers.

— Oui, reprit gravement Roger, un fou de ceux qui ont été visités par l'Esprit de Dieu, et dont la raison humaine a suivi cet hôte immortel, lorsqu'il est retourné au ciel.

Plusieurs des auditeurs se signèrent à cette déclaration.

— Celui qui bat un fou, dit l'un des brigands, sera maudit et mourra dans la lune de sa malédiction.

— Celui qui le laisse nu et sans pain, reprit un autre, n'aura ni pain ni vêtement durant autant de jours que le fou aura prononcé de paroles pour l'implorer.

— Et celui, dit Roger en élevant la voix, qui le laisse mourir déchiré de morsures et saignant par dix plaies, sera

déchiré par dix fois, et par dix fois torturé de la main du bourreau.

Quelques brigands voulurent murmurer à cette menace; l'un d'eux les prévint et s'écria :

— Ce serait justice; c'est un fanfaron bavard, mais il a raison pour le fou. Trois fois malheur à celui qui ne le secourt pas quand il le peut!

Quelques hommes se détachèrent alors de la troupe, et allèrent enlever Vidal. Perdriol qui, sans avoir l'air de l'écouter, avait entendu tout ce qui venait de se dire, s'approcha de Roger; mais celui-ci, sans daigner le regarder, lui tourna le dos et répéta à ceux qui étaient près de lui :

— Personne ne veut-il donc gagner sa grâce en me ramenant mon cheval?

Les routiers entourèrent alors leur chef, se mirent à plaisanter cruellement sur l'assurance du vicomte, et sur son désir de revoir son cheval; Perdriol, après les avoir écoutés, leur répondit en regardant Roger d'un œil qui semblait par avance se repaître des tortures qu'il lui ferait subir :

— Il a raison; n'est-ce pas une coutume de chevalier, qu'on jette dans sa tombe le cheval sur lequel il avait coutume de combattre?

Trois ou quatre voix de jeunes routiers répondirent par une joyeuse acclamation à cette parole du chef, et ils s'élancèrent du côté de la route, en criant :

— Au cheval! au cheval!

Roger sourit en les voyant s'éloigner, et, reprenant son indifférence, il se recoucha paisiblement sur la terre. Pendant ce temps, Perdriol donna quelques ordres, et ce fut alors que Roger comprit pourquoi tous les routiers, au lieu d'être, selon leur coutume, le sabre au côté et la lance au poing, étaient vêtus comme des marchands et des campagnards. Il vit, à travers le bois, qu'ils avaient avec eux des mulets chargés, et beaucoup plus de chevaux qu'il n'en fallait pour les monter tous. Devinant alors leurs projets, il s'adressa à l'un des hommes qui veillaient plus particulièrement sur lui.

— Ainsi, lui dit-il, vous allez à Montpellier?

— Oui, certes, lui répondit le brigand; la foire libre de Montpellier a été déclarée hier et restera ouverte pendant huit jours, à partir de demain, c'est-à dire durant tout le séjour du roi en cette ville.

— Comment, s'écria le vicomte, malgré les représentations de tous les seigneurs, le roi d'Aragon a fait cette folie! Ainsi la noble ville de Montpellier sera pendant huit jours lieu d'asile pour tous les criminels, et vous irez sans doute vendre impunément vos marchandises à ceux à qui vous les avez volées.

— Oui, vraiment, répondit le brigand en ricanant, et si tu ne devais être justicié ce soir, je me ferais plaisir d'aller te vendre ton cheval Algibeck.

— Et je te le paierais d'un bon coup de hache sur la tête, répliqua Roger.

— Non pas, sire, non pas, reprit le brigand; les bourgeois ne sont pas de cet avis; ils ont payé à leur seigneur, le roi d'Aragon, la somme de dix mille sous raymondiens pour leur foire libre; ils en défendront les priviléges, et nous protégeront de leurs lances. Ils savent bien qu'il n'y a que cette bonne foi qui puisse faire prospérer leur commerce. Si le roi d'Aragon faisait arrêter un seul homme pour un fait antérieur à ces huit jours, ce serait une trahison indigne, et il mériterait d'être dégradé de son titre de suzerain.

— C'est un moyen infâme de se procurer de l'argent, que de laisser huit jours de relâche, huit jours d'impunité, à des brigands de votre sorte! s'écria Roger.

— Ce n'est pas plus infâme, dit Perdriol, qui, tout en disposant chacun de ses hommes et en visitant ses mulets, ne perdait pas un mot de ce qui se disait; ce n'est pas plus infâme que de vendre sa justice à un évêque qui s'appelle Béranger.

Roger fut vivement surpris de ce que le routier connaissait son marché. En ramenant successivement dans sa tête le souvenir de tout ce qui s'était passé depuis la conclusion de cette affaire, il craignit que Kaëb ne fût un traître qui ne l'avait devancé que pour avertir le brigand de son passage. Cependant le vicomte dissimula à la fois sa surprise et sa colère, et comme il l'avait déjà fait, il se détourna de Perdriol avec un air de mépris. Ce mouvement, que personne n'avait remarqué la première fois, frappa tout le monde, et le chef lui-même en parut vivement irrité. Mais, à ce moment, les routiers qui avaient été enlever Vidal reparurent. Outre le misérable poëte, ils ramenaient deux hommes dont l'aspect était singulièrement remarquable.

Ils étaient attachés par une chaîne rivée au bras droit de l'un et au bras gauche de l'autre : cette chaîne avait cinq ou six pieds de longueur, et devait être passablement lourde à traîner; le plus jeune de ces hommes était un religieux de l'ordre de Cîteaux; sa taille était élevée, sa figure d'une pâleur et d'une maigreur remarquables; ses yeux ardens et sombres avaient une puissance d'interrogation inconcevable. Il semblait que cet homme dût lire la vérité dans le fond des âmes, et que, lorsqu'il avait fait une question appuyée de l'inquisition surnaturelle de ce regard, il fût impossible de lui répondre un mensonge. Celui qui l'accompagnait était un homme court et amaigri par l'abstinence, mais qui gardait encore sur son visage les restes pourprés d'une ancienne habitude de bonne chère. Cet homme pouvait bien avoir une cinquantaine d'années, et il tremblait de tous ses membres. Il portait une robe flottante qui ne descendait pas plus bas que le genou et ouverte sur le côté, à la hauteur des bras qui sortaient nus de ce vêtement. Une croix en feutre était cousue sur la poitrine et sur les épaules. Cette croix était rouge, la partie verticale fort longue, et la barre transversale fort courte, contre l'usage ordinaire. Cet homme n'était autre qu'un hérétique vaudois, accomplissant quelque grande pénitence; et le religieux qui l'accompagnait était sans doute un de ceux qui, voyant que les prédications ne ramenaient point les chrétiens égarés, s'étaient voués au salut de quelques âmes en les accompagnant dans leurs pèlerinages. Le peu d'esprits exaltés qui avaient embrassé cette rude tâche de conversion étaient l'objet particulier de la haine des hérétiques, et ne trouvaient que peu d'appui parmi les évêques. Car si, par l'exemple de leurs austères vertus, ils avaient souvent rallié à la foi romaine beaucoup de cœurs indécis, ils avaient en même temps fait la plus cruelle satire du luxe et de l'impudicité des abbés et des moines de l'époque. Ces hommes étaient arrivés en Provence à la suite de l'évêque d'Osma. La nouveauté de leurs prédications, et surtout la pauvreté dont ils faisaient affectation, les avaient mis dans le mépris de tous. Mais bientôt le peuple les considéra comme des apôtres. Les évêques, en présence de cette nouvelle milice patiente et pauvre, furent facilement jugés par la comparaison et condamnés, dans leur débordemens et leurs ambitions; leur haine mit donc le plus d'obstacle qu'elle put à l'empire qu'ils acquéraient chaque jour. D'un autre côté, les *bons hommes*, ou prêcheurs hérétiques, dont la meilleure arme contre le clergé était les vices mêmes de ce clergé, comprirent qu'ils lutteraient désavantageusement avec de pareils antagonistes; aussi n'était-il embûches et guerre dont ils ne les eussent entourés : mais la persévérance de ceux qui avaient entrepris cette lutte était appuyée sur une religion ou un fanatisme si puissant, qu'aucun danger ni aucun dégoût ne les rebuta.

Cependant cette sorte d'appariement, par lequel un religieux se vouait à la pénitence d'un pécheur pour veiller à ce qu'elle s'accomplit certainement, était une chose assez rare, et elle n'avait lieu que lorsqu'il s'agissait, pour la religion, d'une conquête importante et de quelque personne considérable, dont l'exemple pût entraîner un grand nombre de consciences. C'est ce que savaient les routiers, et c'est ce qui les avait décidés à s'emparer des deux pénitens, pour voir s'il n'y avait pas à en tirer rançon. A peine furent-ils arrivés près de Perdriol, qu'un son de cor retentit au loin; le chef en parut joyeux comme d'un signal qu'il attendait.

— Ceci m'annonce, s'écria-t-il, que Buat s'est emparé du château de Mont-à-Dieu; nous y passerons le jour. Cette nuit nous reprendrons notre route, car jusqu'à ce que nous ayons atteint les terres du comté de Montpellier, il n'y a de sûreté pour nous que dans nos lances, dans l'ombre de la nuit, ou

dans une bonne enceinte de murs; et comme nous avons laissé nos lances pour prendre des bâtons de marchands, et que le jour commence, il faut nous enfermer sûrement. Allons, qu'on attache tous ces prisonniers à la queue de nos mulets; nous réglerons leurs comptes à souper. Tout le monde est-il ici?

— Oui, répondit quelqu'un, excepté les deux garnemens qui ont tenté d'attraper le cheval du vicomte: depuis un quart d'heure qu'ils courent après, ils n'ont pas pu l'approcher: s'ils n'y renoncent pas, il leur fera faire du chemin.

— Je le crois, se dit Roger, en lui même avec un sourire de satisfaction.

— Tant pis pour eux, dit Perdriol.

— Tant pis pour toi, pensa Roger.

On se mit en route, et, par des sentiers détournés, Perdriol et les routiers gagnèrent le château de Mont-à-Dieu. Il était situé sur un rocher, et l'on n'y arrivait que par une route escarpée. Plusieurs fois, pendant la marche, le chef des routiers s'était approché du vicomte, soit pour le narguer, soit pour le menacer. A chaque fois, Roger, qui causait familièrement avec ceux qui l'entouraient, avait affecté de se détourner, comme avec dégoût, de l'entretien de Perdriol. Dans sa colère, le capitaine avait essayé de s'en prendre aux autres prisonniers; mais sa faiblesse et sa folie protégeaient suffisamment le malheureux Vidal: et lorsque Perdriol voulut s'adresser au religieux, celui-ci garda un si absolu silence, qu'il fallut se contenter des plaintes et des gémissemens du pauvre pénitent qui se lamentait à chaque menace du terrible bandit.

La conduite de Roger était-elle le résultat d'un calcul ou celui d'une hauteur naturelle? était-ce imprudence ou juste appréciation de sa position? C'est ce qu'il était difficile de pénétrer; mais cette conduite n'en attirait pas moins l'attention des bandits, et le mépris qu'il affectait pour leur capitaine, sans le leur adresser à eux-mêmes, fit naître dans leur cœur une sorte de curiosité et presque d'intérêt en sa faveur. Il est hors de doute que Roger savait que nul chef ne pouvait disposer d'un prisonnier sans l'assentiment de tous ses associés. Quelle que fût d'ailleurs la part réservée au capitaine, c'était la compagnie en masse qui décidait si le captif devait périr ou être admis à rançon. Aussi Roger n'avait-il pas à craindre que sa façon d'agir lui attirât immédiatement quelque brutalité de la part de Perdriol; toutefois, il ne paraissait pas prudent de l'irriter, et quelques routiers furent si surpris de la conduite du vicomte, que l'un d'eux lui dit d'un ton où la brutalité se mêlait à quelque chose de triste:

— N'es-tu pas assez sûr d'être coupé par morceaux, jeune homme, que tu aiguises encore le couteau?

Roger répondit froidement à cet homme:

— Eh! mon camarade, je n'oublierai jamais qu'un jour j'avais forcé un jeune lièvre à la course; je le tenais par les pattes de derrière, et j'allais l'achever sur les oreilles avec le manche de mon couteau, lorsque le pauvre animal se retourna furieusement et me mordit la main avec une telle rage, que je le laissai tomber et qu'il m'échappa. Je suis pris comme le lièvre, mais j'ai les dents bonnes, et le couteau n'est pas encore levé sur moi.

Cependant on arriva au château, et les compagnons de Perdriol, qui s'en étaient emparés, y reçurent joyeusement leur capitaine et ceux qui le suivaient. Perdriol et Buat se placèrent sous la porte étroite dont la herse était levée, et firent lentement défiler tous les routiers devant eux. Perdriol, s'adressant alors à son lieutenant, lui dit:

— Nous ne sommes pas restés inactifs non plus, et voici des oiseaux pour la cage que tu as prise.

— Quel est ce jeune faucon? dit Buat en montrant Roger, dont le visage parut le frapper d'une vive surprise; il ne me paraît pas de condition à en tirer quelques belles plumes pour empenner nos flèches qui s'ébarbent tous les jours.

— C'est pourtant ce que j'ai de mieux, dit Perdriol, et à défaut de plumes, nous lui tirerons du sang, du plus noble et du plus pur de toute la Provence.

— A ce bourgeois? dit Buat.

— Ce bourgeois, reprit Perdriol, s'appelle le vicomte de Beziers.

A ce nom, Buat pâlit et une émotion profonde l'agita. Cependant tous les bandits qui étaient dans le château se précipitèrent vers la porte, et regardèrent passer Roger avec une ardente curiosité. Mais leur attention fut détournée par Buat, qui, d'abord resté comme anéanti à l'aspect du vicomte, s'écria vivement en voyant le religieux et son pénitent qui s'avançaient à leur tour:

— Sur mon âme, je ne me trompe pas, cet hérétique enchaîné à ce va-nu-pieds est une de mes anciennes connaissances. Jour du ciel! Perdriol, voici notre meilleure prise. Sais-tu quel est cet homme ainsi accouplé à ce chien tonsuré?

— Quel est-il? s'écria-t-on de toutes parts.

— Eh! par Dieu! répliqua Buat, c'est Pierre Mauran, dit Jean-l'Évangéliste, le chef des Vaudois de Toulouse, le plus riche bourgeois du comté. Il a plus de terre que nous n'en pourrions parcourir en un jour au trot de notre meilleur alezan; il a plus d'or que n'en pourrait porter notre plus vigoureux mulet. Ripaille, compagnons! ripaille!.. Le jour est heureux; qu'on dresse la table dans la grande salle; les caves sont bien garnies.

Aussitôt les routiers se dispersèrent dans le château, et, quelque nombreux qu'ils fussent, ils eurent bientôt trouvé de quoi faire un splendide repas. En moins d'un rien, les outres de vin de Roussillon, les cruches de vin de Limoux et de Cahors furent montées à la grande salle, et les tables dressées; les perchoirs furent dégarnis, la basse-cour massacrée: les feux allumés dans les cuisines rôtissaient d'énormes quartiers de bœuf, des moutons presque entiers; il ne manquait ni de cuisiniers ni de rôtisseurs, chacun se donnant beaucoup de peine dans l'espoir d'un magnifique banquet.

Pendant ce temps, Pierre Mauran, toujours attaché à son religieux, était assis par terre, dans un coin de la grande cour que formaient au centre du château ses quatre tours et les corps de logis qui les unissaient. Pierre Vidal, couché sur de la paille, y recevait les soins empressés de quelques routiers. On l'avait dépouillé de sa peau de loup et vêtu d'un habit plus convenable. Ce malheureux, qui semblait être devenu insensible, voulut résister lorsqu'on le déshabilla, et il répétait sans cesse avec de grands cris:

— Je suis son loup, je suis le loup de la belle Louve! Laissez, elle ne me reconnaîtra plus.

On ne tint compte de ses plaintes et l'on pansa ses blessures. Pendant ce temps, Buat et Perdriol se promenaient rapidement d'un bout à l'autre de la cour, tandis que Roger, nonchalamment appuyé à l'angle d'un mur, les observait avec soin. Ces deux hommes, associés à une même vie de crimes et de pillage, étaient cependant tout-à-fait dissemblables d'apparence. Perdriol, colosse vigoureux, aux formes repoussantes et brutales, au langage dur et toujours menaçant, était le véritable type du brigand, à vice inné, pour qui le vol, l'assassinat et la cruauté étaient une vie de nature et d'instinct. Buat, au contraire, jeune homme au front élevé, à l'œil noble et fier, pâle et sérieux toutes les fois qu'il ne s'animait pas à quelque parole féroce ou à quelque action cruelle, semblait être jeté là hors de sa nature. Cette existence ne lui convenait pas à coup sûr; c'était un résultat du malheur ou des circonstances qui l'avait mis où il était. Perdriol, comme un torrent qui s'échappe d'un haut rocher, n'avait eu et n'avait pu avoir qu'une pente; il avait nécessairement débordé dans le crime comme dans son lit naturel. Il n'en était pas de même de Buat, et en le voyant, l'on eût pu dire qu'il avait dû tenir sa vie un moment suspendue dans sa main comme un buveur tient sa coupe, et qu'après avoir discuté longtemps avec lui même, il l'avait, de sa volonté, versée du côté funeste. Mais, par cela même qu'il s'était jeté dans la fatale voie par sa volonté, cette volonté de fer l'y rendait souvent plus implacable que Perdriol; et Roger, qui les considérait attentivement, ne dut attendre d'eux aucune espérance de salut, tant ils paraissaient d'accord dans leurs sentimens sur son compte.

— Tout l'or qu'il a obtenu de l'évêque de Carcassonne ne nous vaut pas une goutte de son sang, disait Perdriol.

— Tu as raison, répondit Buat en jetant un singulier regard sur le vicomte; d'ailleurs, Pierre Mauran nous paiera les deux rançons.

Roger entendit cette dernière phrase de l'entretien des deux brigands, et elle ne lui laissait plus de doute ni sur la trahison de Kaëb, ni sur le peu de chances qui lui restaient d'échapper à la mort. D'un autre côté, le nom de Pierre Mauran l'avait vivement frappé; souvent il avait entendu Catherine parler de cet homme comme du frère de sa mère, et l'immense fortune, ainsi que la qualité d'hérétique que lui donnait Buat, ne lui laissaient plus de doute sur l'identité du pénitent.

Tout s'apprêtait cependant pour le festin des routiers; les tables étaient dressées, et, comme la nuit approchait, on avait attaché au mur d'énormes flambeaux de résine tirés des forêts de Bellestat. D'après les ordres de Buat, on plaça les prisonniers à l'entrée de la salle, sous la garde de quatre routiers. Tous les autres compagnons, au nombre de deux cents environ, prirent place autour de la table étroite qui occupait les trois autres côtés de la salle. Ils étaient tous assis le dos appuyé à la muraille, de façon que le milieu de la pièce était libre. Ce grand espace servait ordinairement à faire danser les histrions et les bateleurs, et c'est là que se plaçaient les jongleurs qui chantaient des rimes pour égayer le repas des châtelains. Quelquefois ceux-ci y recevaient les hommages de leurs bourgeois, et il y en a qui y tenaient leurs plaids particuliers entre ceux qui relevaient directement de leur justice. Ce soir-là, cette place était destinée à devenir le théâtre d'un plus triste spectacle que celui auquel elle avait habitude de servir. En effet, ce château appartenait à Bernard de Got, bourgeois du comté de Narbonne, qui, le matin même, avait quitté sa demeure avec tous ses domestiques, se confiant dans le traité que Perdriol avait passé avec son seigneur, et par lequel toutes les terres qui relevaient de sa comté étaient exemptes de pillage, moyennant une redevance de dix chevaux d'armes ou de cinquante marcs d'argent, au choix du comte. Bernard de Got, dont la richesse était immense, allait à Montpellier rivaliser de magnificence avec les plus hauts seigneurs de la Provence, portant gravé sur son écu ce vieil adage provençal qui fut un moment écrit dans la loi gothique : *Celui là est noble qui vit noblement.* Il emmenait avec lui ses valets et ses jongleurs qu'il nourrissait et habillait comme l'eût fait un roi; Buat n'avait donc trouvé dans le château d'autres défenseurs qu'un vieux serviteur et quelques femmes, et s'était facilement emparé de la place.

Cependant le repas était servi, la nuit tout-à-fait tombée, et le moment où le sort des prisonniers allait se décider était probablement venu. Nous avons dit quelle était la disposition du festin, il faut que nous en fassions connaître l'aspect.

A voir la porte d'entrée de la grande salle où le festin avait lieu, on eût dit une caverne de l'enfer. Les nombreux flambeaux de résine, fichés aux murs, répandaient dans la salle une clarté rougeâtre; la fumée qui s'en échappait lourde et noire montait péniblement jusqu'aux voûtes, ondulant comme les nues pesantes d'un orage, s'abaissant çà et là, s'amoncelant minute à minute. Elle cacha bientôt le plafond sous un voile sombre, épais et suffoquant. Les convives, sinistrement éclairés de la flamme sanglante des torches, s'agitaient à travers les gobelets et les coupes, tandis que le vin ignoblement répandu sur les tables et sur le sol, les cris des uns, les appels des autres, les espérances des plus paisibles, et enfin le rire des plus cruels, faisaient une horrible fête de ce repas. Roger, qui le considérait avec soin, remarqua que Buat, si ardent à exciter tout le monde, gardait pour lui-même une sage retenue, et goûtait à peine le vin qu'on lui versait, ou le répandait à terre; et cependant il s'agitait ainsi que les autres, feignant l'ivresse et se plaignant qu'il n'y eût pas assez de gaîté parmi les convives. Bientôt cette gaîté s'alluma à l'ardeur des vins qui ruisselaient de toutes parts. et à l'aspect lugubre du banquet succéda bientôt un tableau non moins hideux, mais plus animé, plus bruyant, plus terrible. Une fois l'ivresse ajoutée à la rudesse ordinaire de ces bandits, ce fut un odieux spectacle que de les voir autour de cette longue table, s'entrechoquant les uns les autres; se levant à demi sur leurs bancs, et retombant lourdement sur la table; renversant les cruches, dispersant les mets, puis brandissant leurs coupes d'un air féroce qui finissait par un rire hébété; commençant une chanson qui se perdait dans un bégaiement obtus et invincible; essayant des récits qui se croisaient les uns les autres, s'embarrassaient, se contredisaient, et finissaient par quelque coup violent asséné à l'un des raconteurs, qui allait lourdement fermenter sous les pieds de ses compagnons. Les uns s'interpellaient, se menaçant de quelque vieille haine, et, levés l'un contre l'autre, tombaient avant de pouvoir s'attaquer; les autres échangeaient leurs coupes, se juraient des fraternités d'armes, et s'entrebaisaient en pleurant d'attendrissement dans une accolade qui les entraînait dans une même chute. Ceux-ci, mornes et abrutis, buvaient coup sur coup, s'emplissant avec l'impassibilité d'un tonneau, jusqu'à ce que la machine débordât : ceux-là, joyeux, voulant montrer leur adresse, jetaient en l'air les dames-jeannes, pour les rattraper au vol, et les dames-jeannes, brisées en tombant, répandaient le vin à flots. Quelques-uns faisaient ce jeu avec leur poignard, qui venait parfois leur clouer la main sur la table, et le sang se mêlait au vin. Les spectateurs riaient, les blessés hurlaient, la fumée s'abaissait par degrés. C'était un grincement de deux cents voix rauques et cassées; c'était l'exhalaison de deux cents haleines puantes et avinées; c'était la clarté rouge, voilée et enfumée d'une fournaise : c'était une effroyable orgie.

Pourquoi Buat, lui si calme, attisait-il ainsi la débauche et l'ivresse? Avait-il peur que Roger ne glissât au cœur des compagnons quelque intérêt de sa jeunesse quelque terreur de la vengeance des siens, et voulait-il prévenir ces sentimens? Le vicomte ne savait qu'en penser; il dut croire cependant que tel était son dessein, lorsque, au milieu de ce cliquetis de chants, de plaintes et de menaces, la voix de Buat s'éleva puissante et terrible, et cria :

— Enfans! le capitaine Perdriol dit que c'est le moment de juger les prisonniers.

Roger, qui n'avait pas quitté Buat du regard, comprit qu'il y avait quelque ruse cachée dans sa conduite; car Perdriol, saturé de vin jusqu'à l'abrutissement, n'avait d'autre force que de se tenir droit et immobile sur son siége, tandis que sa figure, rouge à crever, luisait comme un tison dans la fumée qui commençait à pendre jusqu'aux têtes les plus élevées. A peine ces mots furent-ils prononcés, que les routiers, qui veillaient sur les prisonniers et qui n'avaient pris aucune part au repas, les entraînèrent au milieu de la salle : le pauvre Vidal comme les autres. Ce fut une chose remarquable, que, dans leur malheur commun, le religieux et Roger se regardèrent attentivement pour la première fois, chacun paraissant s'occuper davantage du sort de l'autre que du sien propre; tous deux cependant, plus curieux qu'intéressés, s'examinant plutôt pour se connaître que pour se plaindre ou se secourir.

Alors chacun se prépara pour le supplice annoncé.

VI.

LE MOINE.

D'abord, il sembla qu'il allait s'élever une querelle pour savoir par qui l'on commencerait; mais Buat y mit fin aussitôt. Il se pencha vers Perdriol, comme pour le consulter; et, feignant d'avoir reçu sa réponse, il annonça que la volonté du capitaine était que l'on s'occupât d'abord du religieux et de Pierre Mauran.

— Les affaires d'abord, cria Buat, les plaisirs après: rançonnons ceux-ci, nous nous amuserons ensuite des deux autres.

La plaisanterie eut du succès, et les quatre bandits qui n'é-

taient pas ivres firent brutalement avancer le religieux et Mauran, mettant pour le moment Pierre Vidal et Roger en réserve et à l'écart. Lorsque les deux prisonniers furent ainsi offerts aux yeux de tous, une sorte de silence s'établit sur cette triple ligne de visages enluminés. De minces et perçans sourires qui espéraient une bonne rançon ; des clignemens d'yeux moqueurs et cruels ; des doigts tendus pour montrer les victimes ; de petites confidences à voix basse pour se dire secrètement quelque atroce invention de torture propre à bien dépouiller le prisonnier : quelques-uns, les coudes sur la table, se casant commodément pour le spectacle qui allait avoir lieu : les beaux parleurs apprêtant des plaisanteries que la vanité d'être plus gais l'un que l'autre promettait de pousser jusqu'au délire de la cruauté ; des visages se renfrognant comme des têtes de juges ; et, par-dessus tout la belle et pâle figure de Buat qui jeta comme Satan un long et superbe regard sur sa troupe avinée ; toutes ces circonstances firent de ce silence quelque chose de plus terrible que le désordre qui l'avait précédé, car la cruauté n'en était pas chassée, et la solennité y pénétrait.

Buat rompit le premier ce silence, et dit à voix haute en s'adressant à Pierre Mauran :

— Or sus, maître Pierre Mauran, tu vas ouïr ce que veut de toi la bonne et sainte assemblée devant laquelle tu es admis ; réponds d'abord à ces questions · d'où viens-tu?

— De Toulouse, où, après avoir été promené nu et la corde au cou dans la ville, et flagellé durant toute cette marche, j'ai été appelé à faire amende honorable devant chacune des principales églises de la cité.

— Ensuite?

— Ensuite, j'ai été lié au vénérable religieux que voici pour aller avec lui en pèlerinage en dix-sept églises différentes, pour autant d'années qu'a duré mon crime et mon impiété.

— C'est bien, dit Buat ; et le comte de Toulouse a permis que les légats du pape traitassent ainsi l'un de ses plus riches bourgeois?

— Dieu l'a voulu, et le comte l'a permis, répondit Pierre Mauran.

— Le lâche ! murmura Buat en grinçant les dents et avec l'amer sourire d'un homme à qui revient un affreux souvenir ; puis il continua :

— Alors tu lui diras ceci : Que le suzerain qui laisse arracher à l'un de ses hommes un poil de la moustache par la main de l'Église y laissera un jour toute sa barbe.

— Tu blasphèmes, bandit, répliqua sévèrement le religieux ; c'est la main de Dieu qui a puni cet homme, et qui frappera le comte de Toulouse quand il en sera temps ; songe qu'elle est levée sur toi comme sur tous.

— La main de Dieu ! répliqua Buat avec une dignité qu'on ne lui eût pas supposée, la main de Dieu est pleine de miséricordes et non de châtimens. Puis, reprenant sa figure ordinaire, il ajouta : — Mais, vous autres moines, vous lui avez mis au bout des doigts les griffes de Satan ; c'est ce qui la rend si rude aux pauvres chrétiens. Tais-toi, moine, et laisse répondre cet homme. Crois-tu, Pierre Mauran, que pour le salut de ton âme il faille accomplir les dix-sept pèlerinages auxquels tu t'es soumis ?

— Je le crois, répondit Pierre Mauran.

— Le croyez-vous aussi? ajouta Buat en s'adressant au religieux.

Celui-ci le considéra avec attention, puis il répondit après un moment de silence:

— Une heure de martyre peut le sauver comme dix années de pénitence.

Buat sourit dédaigneusement à cette réponse, dont lui seul en ce moment comprit la duplicité ; car le moine croyait avoir ainsi échappé au piége que Buat lui avait tendu en lui adressant sa question ; puis il répliqua au religieux :

— Avez-vous le droit de changer la pénitence de cet homme ?

— Je suis prêtre, dit le religieux, et il est dit au prêtre : — Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel ; ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.

— Il suffit, dit Buat ; voici nos volontés.

Jusqu'à ce moment, le plus grand nombre des brigands ne savait où Buat en vouloir venir ; mais, sûre de son impitoyable cruauté, la troupe étonnée attendait, patiente, attentive, et presque calme. Buat monta alors debout sur la table, et, dominant toute la salle, il dit solennellement :

— Nous, compagnons de Perdriol, voulant en cette occasion gagner les bonnes grâces de l'Église, nous permettons à son intention audit Pierre Mauran de continuer son pèlerinage, moyennant qu'il nous paiera mille marcs d'or pour droit de péage sur nos terres, droit auquel nos sermens nous empêchent de renoncer.

— Bien ! très bien ! cria-t-on de toutes parts.

— Ce droit ne peut être acquitté par cet homme, dit le religieux ; car tous ses biens doivent revenir à l'Église, par don qu'il a promis d'en faire à la sainte abbaye de Bolbonne, une fois sa pénitence achevée.

Un violent murmure accueillit cette réponse. Buat l'apaisa de la main et répliqua :

— Je m'en doutais ; mais puisque la rançon ne peut être acquittée, que nous manquerions à nos premières règles de compagnie en délivrant un prisonnier sans rançon, et que nous ne pouvons cependant laisser périr ainsi une âme faute de pénitence, nous infligerons à ce vénérable bourgeois le martyre qui peut la remplacer, selon l'opinion de ce moine, et de cette façon nous aurons satisfait à nos lois et aux ordres de l'Église. Préparez donc les lacets et les courroies, à moins que ce saint religieux, qui peut tout lier et tout délier, ne veuille consentir à ce que ledit Pierre Mauran continue son pèlerinage au prix que nous exigeons.

A cette réplique, un assentiment unanime éclata dans toute la salle, et mille félicitations furent adressées à Buat sur la bonne tournure que prenait l'affaire. Mais Pierre Mauran, secouant sa chaîne, se prit à pousser des cris lugubres en implorant la pitié des brigands.

— Grâce ! disait il ; je vous donnerai mes châteaux et mes terres pour le salut de mon corps, et ce digne religieux consentira à cet emploi de ma fortune, puisqu'il me permettra d'accomplir ma pénitence et de satisfaire au salut de mon âme.

— Tes châteaux et tes terres, dit le religieux, appartiennent à l'Église ; tu n'en peux disposer sans appeler sur toi l'anathème de Dieu et les tortures de l'enfer.

— C'est juste, dit Buat ; ton âme au ciel, tes châteaux à l'Église, Pierre Mauran. Vois ton bonheur, tu touches au martyre. Allons, bienheureux hérétique, voici que tu deviens un saint.

En ce moment, en effet, les quatre exécuteurs s'approchèrent, portant des courroies ayant leur boucle avec son ardillon à leur extrémité, et ils se mirent en devoir d'en frapper Pierre Mauran. Les routiers souriaient, quelques uns se frottaient les mains.

— Arrêtez! cria Mauran ; qu'exigez-vous? que faut-il faire?

— Signer sur ce parchemin, reprit Buat, la vente volontaire de toutes tes propriétés, et les engager pour mille marcs d'or à ton parent Rastoing, qui nous les paiera à Montpellier pendant la foire libre qui va s'ouvrir.

— Pierre Mauran, dit le religieux, l'Église a reçu ta promesse ; songe que ses châtimens t'attendent hors d'ici.

— Pierre Mauran, reprit Buat qui s'animait à mesure qu'il voyait son projet se développer et s'accomplir, c'est une belle chose que le martyre et le salut éternel, nous allons te fouetter avec nos courroies, comme le Seigneur fut frappé de verges, jusqu'à ce que ta peau se déchire, jusqu'à ce que tes chairs se gonflent et crèvent, jusqu'à ce que ton corps ruisselle comme les fentes d'un rocher après l'orage.

— Non ! non !... s'écria Pierre Mauran, je ne veux pas !... je signerai.... je vais signer !

— Et alors, s'écria le religieux en l'arrêtant par le bras, hérétique relaps et sans espérance, tu seras excommunié et interdit, tu iras par les chemins demandant l'aumône, sans que nul chrétien puisse te la donner ; chacun aura le droit de te cracher au visage ; tu seras chassé de toute habitation humaine ; tu n'auras d'asile que les cavernes, de nourriture que

les fruits sauvages; tu tomberas de soif, de froid et de faim, car le pain, le feu et l'eau te seront interdits; l'on ameutera contre toi les chiens des campagnes, et l'on te jettera les pierres des chemins, jusqu'à ce que tu en sois écrasé.

— Miséricorde! cria Mauran, mieux vaut mourir ici : et il tomba à genoux.

— Qu'il soit fait comme tu veux, dit Buat; à l'œuvre, enfans; faites un saint d'un hérétique, mes braves excommuniés; ceci est curieux, compagnons.

Et aussitôt deux des routiers dépouillèrent Mauran jusqu'à la ceinture, et les deux autres se mirent à le frapper de toutes leurs forces. Bientôt les chairs bleuirent, les meurtrissures suèrent le sang, et les plaies s'ouvrirent abondantes et vives. A chaque coup des routiers, un sourd gémissement du patient, à chaque gémissement du patient une prière muette du religieux qui, les yeux au ciel et les mains sous sa haire, gardait une figure immobile. Puis les gémissemens d'abord retenus et amortis par Pierre Mauran, percèrent amèrement; puis ce furent de cruelles plaintes, puis des cris aigus; et les routiers, accompagnant chaque coup d'un mouvement du corps et d'une joyeuse clameur d'assentiment, il en résulta une sorte de chant général et de balancement universel qui ne s'arrêta que lorsque le patient se releva, brisé, haletant et en s'écriant :

— Assez! assez! je vais signer... signer tout ce que vous voudrez...

— Bah! bah! dit Buat; tu veux sauver ton corps aux dépens de ton âme; tu te trompes.

— Non, non! s'écria Pierre; donne ce parchemin, je vais le signer.

— Si ta main touche ce parchemin, dit le religieux, la justice du légat Milon t'attend. Le bourreau brûlera ta main comme celle d'un pestiféré; tes chairs seront ouvertes par des tenailles ardentes, et tes blessures cicatrisées par du plomb fondu.

— Oh! pitié! cria Mauran, pitié... laissez-moi signer, mon père.

— Arrête, ou je te maudis, répliqua le moine, l'œil en feu, les mains tendues, et la voix tonnante.

— Courage donc, dit Buat en ricanant atrocement; l'Église est habile, mais les routiers sont fins; vos tortionnaires sont savans, mais nos questionneurs sont vigoureux. Qu'on chauffe le dos à ce cuistre.

Et les routiers apportèrent un brasier : ils approchèrent le misérable des charbons qui pétillaient, et exposèrent ses sanglantes blessures à leur cuisante chaleur.

— Courage, martyr! disait avec un enthousiasme ardent le pâle religieux; courage, ou la malédiction éternelle t'attend!

— Approchez le feu, disait Buat.

Pierre Mauran pleurait et criait. Les routiers applaudissaient.

— Point de faiblesse, ou le tourment d'une heure sera celui de l'éternité! éprouve le pour le craindre, s'écria le moine.

—Soufflez, soufflez, disait Buat; soufflez le feu, mes amis!.., le ciel ne peut s'acheter trop cher.

Le patient criait et hurlait; les routiers crièrent aussi et se dressèrent sur les tables.

— Meurs, s'il le faut, reprenait le religieux; meurs plutôt que de vivre pour voir la maladie te ronger les os comme un chien affamé jusqu'à l'heure de la mort.

— Ce feu s'éteint, criait Buat; de l'huile au feu, du vinaigre aux blessures.

Pierre Mauran se tordait aux yeux des routiers, qui riaient et se balançaient dans une sorte d'extase de contentement, lorsque la voix du malheureux, comme le déchirement d'un chêne dans l'orage, éclata par-dessus toutes avec un cri horrible.

— Je signerai! dit-il.

Et s'arrachant aux mains des routiers, il s'élança vers la table où était le parchemin, traînant le religieux à sa chaîne. Tous les routiers, le cou tendu, restaient béans et rians, en le suivant des yeux. Roger s'approcha de lui.

Pierre Mauran saisit la plume et voulut signer : l'implacable moine l'arrêta.

— Encore un effort et je t'absous, lui dit-il rapidement.

— Très bien, dit Buat; voici le couteau pour te dépouiller le crâne.

— Chrétien! cria le moine, le ciel s'ouvre devant toi : sauve-toi, résiste!...

— Encore mieux, répliqua Buat... voici de quoi t'arracher les ongles... sauve-toi.

— Pierre, reprit le religieux, le Seigneur t'appelle, il te tend sa droite, il t'assied parmi ses élus; sauve-toi!

— Pierre, ajouta Buat... le fer rougit pour te crever les yeux et t'arracher la langue; sauve toi!...

— Et ton âme sera au ciel... dit le religieux.

— Et tes châteaux aux mains des moinnes de Bolbonne, dit Buat.

— Et tu verras avec mépris les faux biens de ce monde, reprit le religieux.

— Et les moines se gorgeront de tes récoltes, répéta Buat.

— Et tu t'exalteras dans la gloire du Seigneur, s'écria le premier.

— Et les moines, ivres de tes vins, se pâmeront de rire à ton histoire, ajouta le brigand.

Le moine, à côté de Mauran, le pressant et l'appelant, semblait prêt à le précipiter dans les abîmes de l'éternité; tandis que Buat, debout sur la table, suspendait au-dessus de sa tête les instrumens du supplice avec un cruel ricanement : et le malheureux, haletant, flagellé par ces deux voix, l'une terrible et forte, l'autre âcre et féroce, la tête perdue et la raison chancelante, regardait tour à tour le moine et Buat d'un œil déjà atone et stupide.

— Allons, s'écria Buat, signe ou meurs.

— Refuse ou sois damné! cria le religieux d'une voix où tonnait le fanatisme.

Le malheureux Pierre tomba anéanti.

— Qu'on en finisse, dit Buat irrité de ne pas encore avoir vaincu cette résistance; qu'il meure à l'instant...

— Meurs aujourd'hui, dit le religieux, pour ne pas mourir éternellement.

Le supplice allait recommencer; Roger s'avança...

— Prêtre, cria-t-il au religieux, ta vertu est celle d'un lâche, ta rigidité celle d'un barbare; si tu es chrétien, rappelle-toi l'exemple du Sauveur très miséricordieux, regarde ces épaules ouvertes et brûlées, prends pitié de ce misérable et ordonne-lui de signer.

— Si tu es chrétien, vicomte de Beziers, répliqua le moine avec un mépris froid et hideux, apprends comment le Christ souffrit pour l'exemple des hommes, regarde ma poitrine, et conseille-lui de persévérer.

Et à ces mots, ouvrant sa haire, il fit voir sa poitrine déchirée et sanglante, sa poitrine qu'il avait hachée de la pointe d'un poignard à chaque torture qu'on avait fait subir à son pénitent. Tous reculèrent épouvantés; Buat lui-même devint pensif; les routiers poussèrent un profond soupir d'étonnement; Perdriol ricana; Roger se tut.

Cependant le courage de Pierre Mauran était épuisé : il signa. Le religieux, ouvrant alors avec une petite clef la chaîne qui les unissait, se sépara de lui, et, étendant la main sur sa tête, il lui dit :

— Pierre Mauran, hérétique relaps, je t'ajourne devant Foulques, évêque de Toulouse, au saint jour de Pâques...

— Pierre Mauran, dit Roger en écrivant un mot sur un parchemin, va dans ma bonne ville de Beziers; tous ceux qui en habitent les murs sont libres et respectés, hérétiques ou catholiques. Prends cette sauvegarde : les hommes d'armes de tous les comtes de la Provence ont coutume de la respecter, et, si les moines ne le faisaient pas, je les y habituerais.

— Tu rendras compte de cette action au concile des évêques de la Provence, dit le religieux à Roger; tu auras à te laver d'avoir arraché un hérétique à la vengeance de l'Église.

— Et qui m'y accusera? dit le vicomte.

— Moi, dit le moine.

— Et qui es-tu pour oser le faire? s'écria Roger furieux.

— Je suis un simple religieux d'Osma, répondit le moine,

un serviteur du ciel, qui marche pieds nus, et dors sur le bords des chemins, et à qui tes hommes d'armes ne pourront enlever ni riche abbaye ni prieuré; mais sache que si la voie du ciel est rude, la volonté du chrétien est puissante.

— Ton nom, moine? dit Roger.

— Je m'appelle Dominique, répondit le religieux.

Puis, après ces mots que les routiers avaient écoutés dans un profond silence, Buat s'écria en agitant le parchemin :

— Quant à nous, nous avons pris mille marcs d'or à l'Église et rendu une âme au diable : c'est double profit pour des routiers.

Roger regardait avec attention ce moine qui venait de se découvrir à lui si fanatique et si implacable; il le mesurait en sa pensée comme l'un de ces hommes destinés aux grandes fortunes, si le hasard ne les brise à leur départ.

En ce moment même où un danger personnel l'assiégeait, Roger ne pouvait s'empêcher de lui garder son attention, lorsque les cris unanimes des routiers lui rappelèrent que son tour était venu de répondre devant ce terrible tribunal. Après ce qu'il venait de voir de Buat, il s'attendait à être livré par lui à la colère de tous ces hommes en humeur de férocité, comme on jette une nouvelle proie à celle de limiers déjà alléchés par une première victime. Sa surprise fut donc extrême quand Buat se rassit paisiblement dès qu'il fut question de lui. Un routier secoua alors Perdriol avec violence, et, l'appelant dans son ivresse comme s'il était plongé dans un lourd sommeil, il lui cria :

— Hé! capitaine, voici votre prisonnier : qu'en prétendez-vous faire?

— Ah! dit Perdriol avec un stupide sourire et en balbutiant... c'est vrai... c'est mon prisonnier, le vicomte de Beziers; il m'appartient... il est à moi... hé! hé! hé! ce que j'en veux faire?... je veux le boire et le manger...

Ce propos épouvanta les plus atroces Quelques-uns, arrivés à un degré d'hébétement hideux, répondirent par un grognement de joie. Roger remarqua le regard perçant de Buat, qui s'attachait ardemment sur lui. Cependant Perdriol continua, en tirant son poignard et en se soulevant à demi...

— Apportez, apportez-moi mon prisonnier...

— Je ne suis point ton prisonnier, s'écria le vicomte de Beziers; je ne suis pas le prisonnier d'un lâche...

Buat sourit à ce mot qui effleura comme un flèche aiguë l'enveloppe d'ivresse et d'abrutissement qui recouvrait le cœur de Perdriol; le capitaine en devint pâle, et son œil hagard sembla reprendre un éclair d'intelligence.

— Un lâche! répéta-t-il en essayant de franchir la table.

— Oui, reprit le vicomte, et j'en appelle à tous tes compagnons. Perdriol, tu t'es trouvé avec moi, ton mortel ennemi, face à face dans un chemin enfoncé où il n'y avait d'issue ni à droite ni à gauche. J'avais en main un bâton, et un couteau à la ceinture; et toi à la ceinture un couteau, et à la main un bâton; et quoique ce soient là les armes d'un bandit plutôt que celles d'un chevalier, je t'ai défié et tu as eu peur, et m'as fait désarmer par trente de tes hommes. Je dis donc que tu n'es qu'un lâche!

Le terrible Perdriol, redevenu rouge et haletant, rugissait sans pouvoir parler et faisait de vains efforts pour s'élancer par-dessus la table. Buat, d'un léger signe de tête, fit comprendre à Roger qu'il fallait continuer; les routiers, qui estimaient, malgré leur férocité, tout ce qui attestait un courage personnel, se taisaient et attendaient.

— Perdriol, continua Roger, quoique tu sois le plus infâme brigand de la Provence, si jamais dans une rencontre je t'eusse trouvé à la longueur de mon épée, je te jure que je n'eusse commis à personne le soin de te punir; mais alors je te croyais digne d'une mort de soldat, et je vois que tu ne vaux que le gibet.

Perdriol, suffoqué de colère, retomba sur son banc; et là, écumant, étouffé, il essaya quelques ordres inarticulés, et ne put se faire entendre. Buat le regarda un moment, et après lui tous ses compagnons; l'attention était immense, mais indécise; il basarda de la déterminer : il se mit à rire, et la moitié des routiers fit de même. Roger sentit que Buat voulait le sauver; mais la raison de Perdriol s'éveilla à cette audace de ses compagnons, comme elle avait fait un moment à l'insulte de Roger. Il se redressa, et, promenant un regard presque assuré sur sa troupe interdite, il s'écria d'une voix redevenue soudainement intelligible :

— Mes compagnons! attendez, attendez pour rire que je sois mort, et qu'on ait attaché la pierre de ma tombe avec des chaînes de fer scellées de plomb fondu, ou jamais sourire de femme n'aura coûté tant de larmes que le vôtre. Quant à toi, vicomte, j'ai promis ton sang au sang de nos compagnons versé dans les combats, et tes os aux os de nos compagnons pendus et flottans à tes fourches patibulaires; et ceci n'est pas pour rire, je te le jure.

Ces mots furent d'un effet prodigieux; ils remirent Perdriol et le vicomte chacun à sa place. Le capitaine reprit son ascendant et reparut dans toute sa force; Roger retomba un objet de haine et d'exécration pour les routiers. Il voulut reprendre ses avantages, et s'écria vivement :

— On ne verse que le sang de ceux qui combattent courageusement, et je n'ai pu faire pendre que ceux qui ne fuyaient pas assez vite; aussi, es-tu sain et sauf, Perdriol.

Mais Buat n'osait plus rire, et les routiers murmurèrent; car Perdriol se tint debout, ferme sur ses jambes, l'œil étendu sur tous. Puis, ce reproche de lâcheté, qui les avait presque surpris d'abord à la vue de leur capitaine ivre et impuissant, leur semblait une insulte qui ne pouvait l'atteindre, maintenant qu'il se replaçait à leurs yeux dans sa posture d'audace inouïe et de force irrésistible. Le silence était grand; chacun demeurait immobile, et Buat, la tête dans ses mains, semblait renoncer à conduire cette nouvelle scène, comme il avait fait de celle de Pierre Mauran. Roger lui-même jeta autour de lui un regard inquiet, comme pour découvrir un secours dans quelque hasard; mais il s'aperçut que la fuite ou le combat était impossible. Sur un signe de Perdriol, les quatre routiers avaient tiré leur poignard sur lui; la mort était inévitable.

Roger parcourut de nouveau toute cette salle, et rencontra la figure du moine attentive et joyeuse. Sur un nouveau signe de Perdriol, les quatre routiers s'approchèrent du vicomte; il essaya encore d'interroger du regard tout ce qui l'entourait, cherchant une arme, une issue, un incident, quelque chose à tenter enfin; mais il ne vit qu'un cercle de visages béans qui déjà se ravivaient à l'espoir du sang et des supplices. Cependant il fallait se résoudre à mourir en tendant la tête comme une victime, ou prendre un parti désespéré de défense. C'était du moins une chance de mort plus facile. Dans une lutte, pensa Roger, les brigands ne ménageront pas la victime comme dans un supplice, et, si je dois périr, ce sera au moins d'un coup de poignard ou de bâton bien asséné qui en finira tout de suite. Roger mesura donc de l'œil les deux hommes qui étaient le plus près de lui, et sûr de les renverser, il se décida à s'élancer sur Perdriol, à s'attacher à ce colosse et à le jeter vivant sous ses pieds. C'était encore une chance de salut; car la troupe des bandits pouvait vouloir racheter la vie de Perdriol ainsi menacée. Roger allait exécuter son projet, lorsque tout-à-coup Buat releva la tête et commandant le silence de la main, d'un air étrangement alarmé, il parut écouter. Ce mouvement détourna l'attention de Roger, et quelques brigands eux-mêmes prêtèrent l'oreille comme s'ils avaient entendu un son lointain. Mais le bruit que chacun avait cru saisir ne se renouvela pas, à moins que ce bruit ne fût le triste et doux gémissement qui partit de l'un des coins de la salle. On regarda, et l'on vit Pierre Vidal qui se soulevait; lui aussi paraissait écouter quelque signal perdu dans l'espace, et, l'œil animé, souriant à sa folie et à son espérance, il balançait lentement la tête et murmurait doucement une chanson. Le respect qu'inspirait la folie, joint à la vénération que cette époque portait aux poètes, fit diversion aux sentimens cruels des routiers, et lorsqu'on put entendre que Vidal voulait chanter, tout le monde se tut soudainement et on l'écouta en silence. Voici la chanson qu'il disait et qu'il avait lui-même composée et adressée à ses rivaux, en y conservant toute l'allégorie que le surnom bizarre de la dame de Penaultier permettait d'y introduire :

Elle dort, dites-vous, seule sur sa montagne;
Allons, troupeaux joyeux, y chercher pour compagne
Cette blanche brebis pour quelque fier bélier.
Fuyez, béliers, agneaux! fuyez, troupeaux sans force!
Oh! ne vous laissez pas attraper à l'amorce
Qui la fait voir si douce à l'œil de son gibier.
Vous y péririez tous, comme sous l'avalanche,
Dispersés et meurtris; car cette brebis blanche,
C'est la Louve de Penaultier.

Le supplice de Roger n'était pas assez ardemment désiré pour que la troupe n'acceptât pas la distraction qui s'offrait, en attendant l'autre : aussi elle écouta ce couplet avec attention; d'ailleurs, la voix de Pierre Vidal avait quelque cho e de si pur et de si sonore à la fois, qu'elle vibrait parmi ces flots de fumée et ces exhalaisons fétides de vin et de débauche, comme un rayon de la lumière du ciel, comme un souffle frais de la mer.

Perdriol voulut parler.

— Pauvre fou! s'écria Buat avec un accent de pitié pour Vidal et de reproche pour le capitaine.

Les routiers furent de l'avis de Buat, si laconiquement exprimé, et il se forma une sorte de murmure général des mots: — Oui! oui! qu'il chante! — C'est la bénédiction du ciel que les chansons d'un fou. — C'est un pronostic de joie

— C'est un bouclier contre la mort, dit Buat en adressant ce mot à Roger.

Le bruit assez calme qu'avait fait naître ce petit incident fut encore interrompu par l'attention qu'on prêta à un son lointain qui semblait avoir pénétré dans la salle; mais cette fois était-ce une plainte de Vidal, le gémissement d'un hibou, le son d'un cor, ou l'une de ces imitations des instrumens que quelques jongleurs poussaient jusqu'à la perfection, et dont ils se servaient pour appeler l'attention de leurs auditeurs? Aucun des brigands n'était assez calme pour en juger, excepté Buat peut-être; mais il parut n'avoir rien entendu. Aussitôt le second couplet mit fin à toute réflexion à cet égard.

Ah! vous avez voulu vous approcher encore,
Et vous tremblez, agneaux, car son œil vous dévore,
Sa griffe vous retient, sa dent vous fait crier.
Oh! ce n'est pas ainsi qu'il faut que l'on approche :
Cette Louve terrible est reine sur sa roche :
Malheur à qui la flatte ou la veut supplier!
C'est en la menaçant qu'il lui faut apparaître.
Faites-vous loups, agneaux : un loup sera le maître
De la Louve de Penaultier.

Les routiers connaissaient l'histoire du pauvre Vidal, et ils se prirent à rire à cet avis qui lui avait si mal réussi pour lui même. Mais ce rire fut aussitôt interrompu par le son bien distinct d'un cor à une distance assez rapprochée.

— C'est Kaëb, pensa Roger.

Toute la troupe s'émut et se tourna vers son capitaine. Buat était plus pâle que jamais; il semblait indécis entre deux partis qui se combattaient dans son esprit. Un silence glacé s'étendit sur toute la salle, et Perdriol lui-même, se redressant sur son banc, cherchait à donner des ordres. Un nouveau son éclata, mais si rapproché qu'il semblait que celui qui faisait entendre successivement ces appels arrivât sur les ailes du vent.

— C'est Kaëb, pensa de nouveau Roger, Kaëb monté sur son agile coursier.

— Trahison! s'écria soudainement Buat : que personne ne sorte! On a livré le secret de notre séjour ici. Que chacun songe à se défendre.

Et d'un geste particulier il désigna à Roger Pierre Vidal qui était près de lui. Le vicomte s'en rapprocha tout-à-fait sans trop comprendre le but de ce qu'on lui indiquait, lorsque Perdriol s'écria au milieu de son ivresse :

— Tuez d'abord! sus au vicomte! sus! frappez! Les quatre routiers s'élancèrent sur lui; mais, par un mouvement instinctif de protection, Vidal, à l'aspect de leurs poignards tirés, se dressa entre eux et le vicomte, et les bras s'arrêtèrent. Roger comprit le geste de Buat, et, s'emparant alors de Vidal avec la force supérieure dont il était doué, il s'en fit un bouclier, selon l'expression du brigand.

— Frappez!... frappez!... criait Perdriol; fou et vicomte, tuez! tuez!...

Mais Buat s'élança sur la table, et d'une voix retentissante, interrompant à temps les ordres de Perdriol, il s'écria de nouveau :

— Trahison! vous dis-je, enfans, on frappe à la porte du château : nous sommes vendus!

Cette nouvelle allocution surprit les routiers; car véritablement des coups redoublés ébranlaient la porte qui était en tête du pont-levis.

— Sus! sus! au vicomte! criait Perdriol avec rage.

Mais déjà les routiers ne l'écoutaient plus; ceux même qui étaient près de lui cherchaient à le maintenir pour mieux juger du bruit. On parvint à écouter, et l'on reconnut que les coups étaient précipités, mais faibles. Un éclair de rage et presque de désespoir passa dans les traits de Buat.

— Ce sont des enfans qui jouent, reprit Perdriol. Au vicomte! au vicomte!... A moi son sang, puisque personne ne veut me le verser! Et à son tour il s'élança sur la table à côté de Buat.

— Aux armes! cria celui-ci avec violence, et, en retenant le capitaine de sa main de fer; j'ai entendu le pas des chevaux : aux armes!

Ce cri, répété par les brigands, couvrit bientôt les violentes réclamations de Perdriol. Tous les routiers s'élancèrent hors de la salle pour aller chercher leurs armes. Le capitaine, furieux, se débarrassa enfin des mains qui le tenaient et voulut se précipiter sur Roger, mais un coup de poignard de Buat l'étendit mort. Roger et le religieux demeurèrent stupéfaits. Buat s'approcha du vicomte et lui demanda avec une singulière autorité :

— Me connais-tu, Roger?

Roger le considéra; il crut retrouver dans ses traits, qu'il n'avait vus que de loin, une ressemblance singulière, mais inexplicable.

— Connais-tu ceci? s'écria le jeune homme; et il montra à Roger une image peinte sur vélin.

— Grand Dieu! cria le vicomte, ma...; et il reporta avec stupéfaction ses regards sur Buat.

— Tais-toi, Roger, lui dit Buat assez haut. Puis il ajouta plus bas : Maintenant, ta foi de chevalier que tu m'accorderas à Montpellier la protection que tu as trouvée ici.

— Je t'en donne ma parole, dit le vicomte.

— Je t'en relève, dit le religieux.

Les deux jeunes gens le regardèrent avec colère et mépris à la fois : mais il soutint fièrement leurs regards.

— Viens donc, dit Buat, et emmenons ces misérables; car, lorsque mes compagnons verront Perdriol ainsi tué, ils voudront vous massacrer tous.

Et il les fit passer par une porte basse, qui, de corridor en corridor, conduisait au rempart. — Ils y marchèrent quelque temps, Roger portant Pierre Vidal, et le routier le pauvre Mauran : le religieux les suivait.

— Et toi, dit Roger en avançant, que diras-tu pour nous avoir laissé fuir?

— Moi, répondit Buat en montrant Pierre Mauran, voilà ma justification : supplice et rançon; le misérable a payé pour tous. Je voulais les dégoûter des cris et des tortures, et t'obtenir les honneurs du combat pour te sauver, ainsi que j'avais cru que c'était ta pensée; mais cela a tourné autrement, tant mieux.

— Mais pour Perdriol, demanda Roger avec un intérêt qui prenait un caractère d'affection, que diras-tu?

— Que je l'ai tué parce qu'il trahissait, reprit Buat.

— Comment? s'écria Roger.

— A Montpellier, à Montpellier, répéta le brigand, tout s'éclaircira. Nous voici à la porte du rempart. Allons, sortez et protégez-vous maintenant.

Buat leur ouvrit alors une porte basse, et ils se trouvèrent au pied d'une tour qui semblait à pic au dessus d'un précipice.

— Chargez-vous de votre ancien compagnon, dit Roger au religieux, je porterai celui-ci.

— Dieu l'a maudit, et maudit soit celui qui lui prêtera son aide, dit Dominique en s'éloignant, après avoir étendu sur lui et sur Roger ses bras en signe de malédiction.

Le vicomte fut tenté de le punir. Cependant Pierre Mauran, rappelé à lui par la fraicheur de la nuit, essaya de marcher, et, grâce à ces efforts prodigieux dont l'homme est capable lorsqu'il tente son salut, ils gagnèrent un sentier plus praticable. A peine y furent-ils arrivés, que Roger siffla doucement, et presque aussitôt son cheval Algibeck arriva à côté de lui, et immédiatement après Kaëb les rejoignit. Ils placèrent chacun l'un des malheureux en avant de leur cheval, et s'éloignèrent bientôt à toute course.

Livre deuxième.

I.

CATHERINE.

— Vous dites qu'il vous a montré l'image d'une femme dont le nom vous est cher, et que vous lui avez promis de lui accorder sa première demande, disait Catherine Rebuffe au vicomte de Beziers assis à ses pieds; quelle est cette femme, Roger? je veux le savoir.

— Cette femme, répondit le vicomte avec tristesse, je ne puis te dire qui elle est, et je voudrais ne pas l'avoir vue.

— Ah! dit Catherine en se détournant légèrement de lui et en repoussant sa tête qui reposait sur ses genoux, encore quelque maîtresse, n'est-ce pas? encore quelqu'une de ces femmes qui regardent votre amour d'aujourd'hui comme un abaissement de votre cœur, comme un vol à leurs coquetteries? Oh! noble vicomte, pourquoi vous ai-je aimé?

— Non, Catherine, repondit Roger en souriant, cette femme n'était point une maitresse: elle avait un titre plus sacré que celui de mon amour ou de mon caprice.

— Était-ce donc l'image de votre épouse? dit curieusement Catherine.

— Ce n'était pas elle, répliqua encore Roger pensif.

— Alors, s'écria vivement la jeune fille, c'était donc?...

Roger leva sur elle un regard presque sévère, et Catherine se tut. Elle baissa humblement les yeux, garda le silence, et, comprenant en son cœur qu'elle avait deviné, elle releva la tête de Roger sur ses genoux, et, lui passant doucement les mains dans ses cheveux, elle lui dit:

— Et puis, mon Roger?...

— Et puis, continua le vicomte, après que nous fûmes sortis, comme je te l'ai dit, nous nous éloignâmes avec Kaëb de toute la vitesse de nos chevaux. Nous eûmes bientôt rejoint le petit nombre de chevaliers qu'il avait rencontrés sur la route se rendant à Montpellier, et qu'il avait instruits de ma mésaventure. Ils voulaient à toute force aller reprendre Mont-à-Dieu; mais je ne me suis pas senti le droit de jeter ce nouvel embarras à Buat, et je les en ai dissuadés. Mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est que cet infernal moine arriva presque aussitôt que nous, et je ne puis oublier le regard singulier qu'il attachait sur moi, tandis que je détournais les chevaliers de leur entreprise.

— Ce moine me fait peur, Roger, dit Catherine avec un tressaillement d'enfant qui lui fit presser doucement la tête de Roger sur ses genoux.

— Peur! dit Roger qui répondait peut-être plus à sa propre pensée qu'aux paroles de Catherine; peur! non certes, mais dégoût.

— Et puis? dit encore la belle fille.

— Et puis, dit Roger en se mettant à genoux sur le coussin où il était assis, et en regardant Catherine, les yeux et la bouche souriant, et puis, j'ai laissé ce pauvre Vidal et ton oncle aux soins de ces chevaliers, et je suis accouru avec Kaëb qui m'a quitté à quelques lieues de Montpellier.

— Une seconde fois? dit Catherine avec curiosité.

— Une seconde fois, répondit Roger en lui baisant les mains et en parcourant du regard son frais visage avec un amour vaniteux de la trouver si belle.

— C'est bien, c'est bien, dit la jeune bourgeoise en retirant sa main; mais comment a-t-il appris votre captivité? et pourquoi vous a-t-il encore quitté?

— Je ne sais, répondit Roger en caressant les cheveux bruns de sa jeune maîtresse.

— Comment! dit Catherine, tout en essayant de maintenir les mains de Roger dans les siennes, vous n'avez pas demandé à votre esclave où il allait ainsi?

— Je pensais où j'allais, reprit le vicomte, et je ne me sentais ni l'humeur ni le loisir de lui casser un bras. Kaëb est mon esclave; mais comme le chat qui habite notre maison, il m'appartient, mais je n'en suis pas le maître.

— Et vous ne craignez pas que cet homme vous trahisse? dit Catherine, plus curieuse à mesure qu'il parlait.

— Je ne crains d'autre trahison que la tienne, dit Roger en souriant dans un baiser.

— Ah! Roger, dit en rougissant la jeune fille, puisque je t'ai dit que je t'aime, que veux-tu? laisse-moi. N'es-tu pas heureux ainsi?

— Quoi! dit Roger dont la voix s'adoucit avec le regard, ne désires-tu rien au delà de notre amour?

— Rien, mon beau Roger, répondit Catherine en souriant; tu m'aimes, toi, le plus noble chevalier de la Provence, que veux-tu que désire de plus une pauvre orpheline?

— Oh! reprit Roger, quand tu attaches ainsi tes yeux sur les miens, il me semble que ton regard descend jusqu'à mon cœur, et je le sens qui se gonfle et bondit avec fureur! Quand ta voix me dit: Je t'aime, elle m'agite comme un souffle d'orage; quand ta main me touche, elle me brûle! N'éprouves-tu donc rien de ces douleurs, de ces tourmens, de ces désirs?

— Rien, vraiment, dit Catherine moitié étonnée, moitié attendrie: tu me dis toujours que tu souffres! Puis, après ces paroles, elle le regarda avec un doux sourire malicieux; puis, effleurant elle-même les lèvres de Roger d'un baiser rapide:

— Tiens, méchant, lui dit-elle, je sais bien ce que tu voulais.

Et, comme une fée légère, elle glissa entre les bras de Roger qui n'osa la retenir; car, parmi les transports qui lui dévoraient le cœur, ce qui lui plaisait encore plus, c'était ce frais et pudique amour de Catherine, enfant dont l'ignorance lui ménageait chaque faveur plus lentement que la plus adroite

coquetterie n'eût pu le faire. D'ailleurs, Roger, son amour fixé et attaché sur elle, comme un serpent les yeux sur sa proie, la voyait résister vainement, se débattre avec des plaintes, et s'approcher de sa chute pas à pas, sans qu'il pût comprendre le puissant prestige dont il l'entourait; et, joyeux, il attendait l'heure ineffable où, pure de corruption et de violence, elle se jetterait à lui, en disant : Je t'aime!... mais avec une autre voix que celle d'aujourd'hui!

Cependant il s'était assis à la place que venait de quitter Catherine, et la regardait jouant dans la chambre où ils se trouvaient, arrachant des vases d'argent où elles baignaient leurs pieds, des fleurs dont elle jetait les débris à Roger. Elle lui dit alors :

— Mon beau vicomte, la cour d'après demain sera bien belle, n'est-ce pas? et tu en seras le beau chevalier : tu as une riche armure, je suppose, brillante d'or et d'argent. Moi, vois-tu, je serai aussi belle que les plus nobles dames qui y paraîtront, fût-ce la reine d'Aragon et la comtesse de Comminges. Ta petite femme y sera sans doute; il faut qu'elle les efface aussi toutes en magnificence, excepté moi pourtant.

Comme Roger se leva et parut devenir sérieux à ce souvenir, Catherine lui dit vivement :

— Je le veux, Roger; vous n'êtes pas juste pour cette enfant. Agnès de Montpellier est déjà la belle Agnès, à ce qu'on m'a dit. D'ailleurs elle vous appartient; tout ce qui t'appartient doit être beau, dit-elle en s'approchant du vicomte et en lui faisant un collier de ses bras; et demeurant dans cette position, elle continua en parlant de si près à Roger, que sa jeune et suave haleine le brûlait et l'enivrait. — Moi, vois-tu, je serai vêtue d'une robe de laine de Tunis brochée d'or; ma sobreveste sera de soie, et le tour garni de pierres précieuses; j'aurai des diamans dans mes cheveux et des fourrures aux manches ouvertes de ma chappe.

— Et les ordonnances du sénéchal d'Aragon, ma belle bourgeoise! dit Roger en souriant.

— Eh! ne suis-je pas pupille des consuls de Montpellier, reprit Catherine, puisque, lorsque mon père mourut en me laissant la plus riche héritière de la Provence, je n'avais dans le comté aucun parent qui pût devenir mon tuteur? et ne suis-je pas ainsi placée au rang des plus nobles dames? Et c'est pour cela que je serai dans le haut échafaud des consuls, un bel échafaud tendu d'étoffes et ombragé des bannières de la ville, tout près de l'estrade de la reine, avec des gardes et des archers comme elle; et tu verras comme je serai fière et sérieuse, et si ce n'est pas moi qui semblerai la reine et elle la bourgeoise.

Dans cette douce attitude, Catherine se plaisait à sourire à Roger, à lui faire la moue, à le contrefaire, les yeux à demi fermés, jouant comme un enfant avec l'amour qu'elle inspipirait, plus dangereuse qu'une plus habile, l'attirant à elle et s'éloignant quand il cédait, se dressant sur la pointe de ses pieds pour être à sa hauteur, et lui, plus enivré qu'il ne le fut jamais des voluptueuses et ardentes caresses de ses maîtresses, se soumettait en riant à cet enfantillage, lorsqu'un coup violent, frappé à la porte de la rue, épouvanta Catherine et la jeta tremblante dans les bras de Roger.

— Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, je suis perdue!

— Qui peut donc venir à cette heure du soir? dit Roger en baissant la voix.

— L'un de mes tuteurs, à coup sûr, dit Catherine, et sans doute le sire de Rastoing! Oh! malheur à moi! s'il veut mettre sa mule à l'écurie, il y verra ton cheval Algibeck!

— Pourquoi ne pas l'avoir laissé attaché à la porte du fond du jardin? dit le vicomte.

— Las! il était blanc d'écume et saignant au flanc; c'est ton cheval chéri! pauvre moi! j'en ai eu pitié, et il est à l'écurie.

Ils écoutèrent aussitôt et entendirent la voix de la nourrice de Catherine qui disputait l'entrée de la maison à un homme. Quelques serviteurs la soutenaient, mais la voix imposante de celui qui insistait rendait leurs représentations tremblantes et indécises.

— Justice divine! s'écria Catherine, c'est le roi, sans doute!

— C'est Pierre, en effet, dit Roger avec colère; comment se fait-il qu'au mépris des conventions il ait pénétré dans Montpellier avant le jour de dimanche, qui était convenu? Ce n'est que ce jour que mon oncle de Toulouse et moi devons y être introduits. Il est venu sans doute pour intriguer près des consuls et des nobles de la ville, le serpent!

— Beau vicomte, lui dit Catherine d'un air moqueur, vous êtes dans la ville, et je ne crois pas que le roi d'Aragon soit ici à la porte d'un consul.

— Serait-ce donc, dit Roger, dont la pâleur acheva la phrase, serait-ce donc pour toi?

— Oui! oui! ajouta bien bas la jeune fille; depuis le jour qu'il me vit sur le rempart, il m'obsède de ses messages.

— Et tu les a reçus? dit Roger sévèrement.

— Et même encouragés, répondit Catherine. Écoute, ajouta-t-elle encore plus bas, écoute ce qu'il dit.

— Allons, allons, valets! s'écriait Pierre, je vous dis que le sire de Rastoing m'a donné rendez-vous dans cette maison.

Aussitôt Catherine, s'échappant des bras de Roger, s'élança vers le haut de l'escalier et s'écria :

— Laissez entrer ce chevalier; menez-le dans la grande salle, où le souper est préparé. Le sire de Rastoing va venir.

Roger demeurait confondu et ne pouvait comprendre ce qui se passait; mais son étonnement fut bien plus grand encore lorsque Catherine, le prenant par la main, lui dit doucement :

— Allons, maintenant, beau sire, il faut partir; le temps du plaisir est passé; c'est l'heure des affaires.

Si ce qu'il entendait étonnait profondément Roger, l'air de mystère et de gaîté dont Catherine accompagnait ses paroles le surprenait encore plus. Il se crut le sujet d'une plaisanterie, car il n'eût osé penser à une trahison. Cependant, malgré les instances moitié rieuses, moitié pressantes de Catherine, il ne s'en allait pas, résistant de même qu'elle priait, moitié riant, moitié fâché. Elle demanda enfin sérieusement qu'il s'éloignât, et il refusa sérieusement. A ce refus, Catherine devint pâle et tremblante. Il y avait un singulier étonnement dans sa crainte, le même en vérité que celui de Roger lorsque Kaëb ne lui obéit pas tout de suite. Alors elle prit le bras de Roger, et le secouant comme s'il lui paraissait tombé dans une distraction inouïe :

— Roger, Roger! lui dit-elle, il faut que vous partiez, entendez-vous? Le roi d'Aragon est en bas qui m'attend.

Il y avait dans cette étrange invitation tant de naïveté, que Roger vit bien tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'une intrigue d'amour dont tout au moins Catherine fût complice : mais il savait que Rastoing pouvait bien l'avoir attirée dans quelque piége honteux; il savait que le libertinage de Pierre ne ménageait aucun moyen pour arriver à ses fins, et, tout en se rassurant sur le compte de l'innocence de Catherine, il en fut d'autant plus alarmé pour elle et se résolut encore plus fermement à rester. Pendant qu'ils discutait ainsi en lui-même, le temps se passait; Catherine le priait, et lui, embarrassé de motiver son refus, répondait à peine, lorsqu'un nouveau coup frappé à la porte les fit taire tous deux.

— C'est le sire de Rastoing! dit-elle à Roger avec un regard où toute sa perte lui était reprochée.

— Non, pardieu! s'écria le vicomte, plus surpris qu'on ne saurait se l'imaginer, ce n'est point le sire de Rastoing, c'est mon oncle de Toulouse qui insiste aussi pour entrer. Puis il ajouta vivement : Écoute, Catherine, nous venons tous trois à Montpellier pour y vider nos différends; cet entretien de mes deux anciens ennemis avant le jour fixé ne peut être qu'une intrigue contre moi. Il faut que je la connaisse, ou mal m'en arrivera. Maintenant, si tu veux, je suis prêt à sortir.

— Viens donc, dit Catherine, et sois témoin de tout, et de ce que le conseil de mes tuteurs a exigé de moi en cette circonstance.

Aussitôt, par un escalier particulier, elle fit descendre Roger dans une petite chambre contiguë à celle où le souper était préparé pour quatre personnes, et le quitta aussitôt pour courir au-devant du sire de Rastoing, qui arrivait enfin. Il descendit lentement de sa mule, et, selon son habitude, il allait la conduire lui-même à l'écurie, lorsque Catherine, sai-

sissant le premier regard qu'il jeta sur elle, prit un air déterminé et lui dit avec rapidité :

— Monseigneur, je suis venue à votre rencontre pour vous déclarer que je ne veux point assister à ce souper et que je ne veux point servir d'instrument à vos intrigues.

Le digne consul fut si stupéfait de sa déclaration, qu'il laissa tomber ses bras le long de sa robe brune, et la bride qu'il tenait lui échappa ; Catherine s'en saisit, la jeta à un valet et ne put s'empêcher de rire au nez de son tuteur.

— Sainte vie! que dis-tu là, enfant? s'écria le sire de Rastoing; une affaire menée depuis deux mois avec la prudence la plus ingénieuse, manquer par l'étourderie d'une tête folle! Mais tu n'as donc pas compris, Catherine, que le sort de Montpellier en dépend?

— Est-ce que je le sais, moi? dit Catherine en boudant et toute décidée à se laisser fléchir, car le valet emmenait la mule du brave consul.

— Ah! s'écria rapidement le sire de Rastoing en croyant user à propos d'une éloquence qui passait pour entraînante parmi les bourgeois ; ah! Catherine, ne jette pas ainsi la belle couronne que je te prépare! toi, pupille de la noble cité de Montpellier, tu es admise à partager le soin de son salut. Nous, hommes, nous combattons par la force, la patience et l'adresse; toi, femme, tu dois combattre par la séduction et l'amour. Ainsi Judith enivra Holopherne avant...

— De lui couper la tête, dit malicieusement la jeune fille.

— Ce n'est pas cela, Catherine, tu le sais bien, reprit le consul d'un air piqué. Eh bien! voyons, veux tu abandonner la cause de Montpellier? veux-tu ne pas assister à cette conférence?

— Hum! je suis faible, dit Catherine en se balançant presque avec humeur; mais, tenez, pour l'amour de vous, je vais revenir, et je me ferai si belle que Pierre d'Aragon vous vendra sa suzeraineté si je veux.

— Bien! bien! dit le vieux consul avec un sourire satisfait; tu es belle et bonne. Tu m'as pourtant fait bien peur. Mais tu viendras, n'est-ce pas, pour l'amour de moi; qu'en dis-tu? ou pour l'amour des belles parures que je t'ai promises?

— Oui, sans doute, pour l'amour de vous, répondit la jeune fille avec un ton de reproche et de tendresse.

Le vieillard sourit et ils se quittèrent. Certes, Rastoing était un des hommes les plus fins de son époque, et ce qu'il obtint pour l'avantage de la ville en fait foi; mais il avait affaire à une jeune fille de quinze ans, innocente, mais amoureuse, et il devait être battu ; car en entrant dans la salle du banquet en se félicitant d'avoir vaincu ce nouveau caprice, la mule était à l'écurie et il n'avait pu voir le beau cheval Algibeck.

L'élégance somptueuse de Pierre d'Aragon annonçait plutôt les projets d'un galant que ceux d'un suzerain traitant de graves intérêts, et la mine souriante et empressée du comte de Toulouse, qui tâchait à s'effacer autant que possible, contrastait avec la gravité consulaire et la morgue bourgeoise du sire de Rastoing. Après quelques premières salutations, Catherine arriva dans tout l'éclat d'une beauté si pure que le consul en sourit, comme les vieillards de Troie à l'aspect d'Hélène, et que le comte de Toulouse, astucieux et froid semeur d'intrigues, en demeura frappé. Pierre d'Aragon parut en perdre la tête tout aussitôt, et s'avançant vers elle :

— Pourquoi se fait-il, lui dit-il courtoisement, qu'il manque quelque chose à votre parure, lorsqu'il ne manque rien à votre beauté?

— Que me manque-t-il donc, monseigneur, pour recevoir dignement votre visite?

— Une couronne, dit Pierre d'Aragon; une couronne de reine sur un front si pur serait une merveilleuse alliance du pouvoir et de la beauté.

— Si j'avais pu croire cela, reprit Catherine en fermant à moitié ses grands yeux éclatans et en comprimant par un léger sourire l'air moqueur qu'elle prenait volontiers, si j'avais cru cela, j'aurais prié madame Marie, votre épouse, de me prêter la sienne ; cela vous eût ainsi tout-à-fait agréé, je suppose.

Pierre d'Aragon ne fit pas semblant d'avoir entendu, et le souper commença. D'abord ce fut une simple conversation sur les apprêts de la cour plénière qui se tiendrait le surlendemain ; et Pierre ne cessait de prédire à Catherine qu'elle en serait la plus belle et qu'il n'y avait chevalier qui ne voulût rompre une lance pour elle. A toutes ces flatteries, Catherine répondait avec un air de bonne foi et de satisfaction qui torturait Roger dans la pièce d'où il pouvait tout voir et tout entendre. Cependant, grâce aux soins du vieux sire de Rastoing, la conversation prit bientôt un ton plus sérieux.

— Oui, monseigneur, disait le consul, madame Marie, comtesse de Montpellier, de son chef, et reine d'Aragon par votre mariage, a consenti à tout ce que contient cette charte, écrite en latin pour plus de solennité, et il n'y manque plus que votre approbation.

— Lisez donc, s'écria Pierre aux projets duquel Catherine souriait alors d'une façon angélique; lisez donc, je vous écoute.

Et le vieux consul lut ce qui suit :

— Nous, Pierre, roi d'Aragon, et nous, Marie, reine d'Aragon, comtesse de Montpellier, fille de Guillaume de Montpellier et de l'impératrice Eudoxe, nous pardonnons à ceux de cette ville, chevaliers, nobles, bourgeois ou serfs, toutes les injures qu'ils nous ont faites, et les rétablissons dans notre amitié dès ce jour, et pour l'avenir.

— Très bien, très bien, répondit le roi, qui s'était approché de Catherine pendant qu'elle suivait d'un mouvement de tête plein de grâce les propos amoureux et les flatteries dont il croyait la séduire; c'est très bien, continuez.

— Continuez, dit à voix basse Raymond.

Et il échangea un regard d'intelligence avec le sire de Rastoing, qui semblait déjà bien fier de sa ruse. Le bourgeois continua.

— L'engagement des châteaux de Lates et Montpellier et de leurs revenus, fait pour la somme de cent soixante-quinze mille sous melgoriens, subsistera jusqu'à ce que cette somme soit acquittée, et le roi s'engage à rendre aux habitans de Montpellier ce qu'il leur a enlevé.

Pierre avait encore davantage écouté cet important article, et au paragraphe où l'on parlait de restitution, il avait laissé échapper une légère exclamation, mais Catherine se pencha vers lui, et, parlant si bas qu'il fallut que le roi effleurât presque ses cheveux pour l'entendre, elle lui dit en jouant avec un des bouts de sa ceinture ornée d'or :

— Comment prétendez-vous que je croie à votre amour, vous qui avez pour épouse la plus belle femme de Provence, notre jeune souveraine, pour laquelle vous avez défié Comminges, le plus terrible chevalier de tous les comtés?

Pierre écoutait et allait répondre ; mais l'article était fini, et le silence qui régnait, gênait le roi qui ne causait librement qu'à la faveur de la voix de Rastoing. Raymond le regardait d'un œil anxieux. Pierre, sans y prendre garde, s'écria :

— Continuez, continuez; c'est fort bien, j'approuve tout cela.

Et le consul reprit sa lecture pendant qu'il expliquait à Catherine que son mariage avec Marie n'était qu'une froide politique, tandis que son amour pour elle était une passion sans frein.

— Je l'ai épousée, disait-il, pour ses vastes domaines, et je donnerais les miens pour une heure de votre amour.

Pendant ce temps, le consul avait glissé l'article suivant :

— Le roi d'Aragon rendra les prisonniers qu'il a faits sur les habitans de Montpellier et pour preuve de sa bonne foi, il remet les châteaux de Lates et d'Omelas à la garde du comte de Toulouse, qui les représentera audit roi à son vouloir, mais seulement quand il aura obtenu quittance de ce qu'il doit.

— Parfait, continuez, parfait! cria Pierre, qui n'avait pas entendu un mot de ce qui avait été dit, et à qui Catherine jetait en ce moment ces douces paroles, avec une voix dont l'émotion avait quelque chose de si moqueur, que Roger ne put s'empêcher de rire de la bonne foi du roi.

— Oh! disait-elle, si je pouvais croire à un si puissant amour d'un si puissant monarque... je...

— Continuez donc, dit le roi au consul qui se taisait habi-

lement. Raymond et Rastoing sourirent ensemble ; le consul dit :

— Enfin, le roi et la reine permettent aux consuls de Montpellier d'en détruire le château, la tour et les murailles jusqu'à leurs fondemens, de manière à ce que eux ni leurs successeurs ne puissent jamais s'y fortifier.

— Oh ! pour cette clause, s'écria vivement le comte de Toulouse, elle est impossible, le château me doit être remis comme ceux de Lates et d'Omelas. Ce sont nos conventions, dit-il tout bas au consul.

— Le château doit être rasé, répondit sévèrement Rastoing; tel est l'acte écrit et approuvé par la reine ; monseigneur y consent-il ?

Pierre, arraché, à ce qu'il croyait, à une victorieuse séduction, se tourna vers ses interlocuteurs d'un air d'humeur en s'écriant :

— Or donc, de quoi s'agit-il ?

— De ce que vous ne pouvez permettre que le château de votre ville soit ainsi rasé, dit Raymond ; c'est une injure à votre droit seigneurial dont vous êtes responsable à toutes les comtés.

Pierre d'Aragon parut frappé de cette réflexion, lorsque Catherine, se penchant doucement et s'appuyant familièrement sur son épaule, lui dit à demi-voix :

— Eh ! sainte Vierge ! que le comte Raymond laisse raser tous les châteaux de la Provence et qu'il se rase un peu lui-même ; il doit avoir le visage comme une châtaigne hérissée, ce me semble. Puis elle ajouta, en augmentant la pression de sa main sur le bras de Pierre : Vous n'êtes pas ainsi, vous.

Pierre d'Aragon perdit le sens à cette parole et à ce geste, et il s'écria en riant :

— Rasez, mes consuls, rasez, je suis de votre avis.

Prenant alors la plume, il s'apprêta à tout approuver ; mais il la balança au-dessus du parchemin avant de signer, et, contenant à peine sa joie, regardant Rastoing avec un regard de félicitation pour tous deux, il lui dit en phrases entrecoupées de repos :

— Et vous, si prudent pour votre ville, sire Rastoing, on vous dit bien peu soucieux de votre pupille ; est-ce vrai qu'elle habite seule cette maison ?

— Avec quelques serviteurs, dit Rastoing.

— Qu'on pourrait gagner peut-être, reprit Pierre avec finesse ; et l'on ajoute qu'il y a au fond du jardin une porte basse par où l'on peut s'introduire.

— Les serviteurs veillent tard, dit Rastoing.

— Et les amans plus tard que les serviteurs ; car je suppose qu'à minuit tout dort ici.

Et le roi s'arrêta un moment, sourit d'un air enchanté, et signa avec les marques évidentes d'une joie qu'il ne pouvait comprimer ; c'est que, pendant ce temps et à chaque question qu'il avait l'air de faire à Rastoing, la belle Catherine appuyait plus fortement sa main sur lui, et paraissait répondre aux explications qu'il demandait. Aussitôt le sire de Rastoing s'empara du manuscrit et avertit le roi et le comte de Toulouse qu'il fallait se retirer. Catherine s'élança hors de la salle pour qu'on amenât les chevaux et la mule du consul. Rastoing la suivit pour la prévenir qu'on allait placer des gardes autour de sa maison pour empêcher les tentatives du roi d'Aragon. Le roi et le comte demeurèrent seuls.

— Cet homme, dit Pierre à Raymond, est un misérable ; il me vend cet ange de beauté pour quelques pierres, dont après-demain je me soucierai comme d'une scie édentée. Voici, comte, l'acte de répudiation de ma femme Marie de Montpellier ; sur votre foi et votre honneur, vous le soutiendrez devant le concile et la cour de Rome, surtout contre Roger et les évêques ?

— Sur ma foi et honneur, je le ferai, répondit le comte ; voici maintenant l'acte de répudiation que je fais de votre sœur Léonore d'Aragon ; sur votre foi et honneur vous m'y soutiendrez de même ?

— Je vous le jure, répondit Pierre ; quoique je ne sache pas trop ce que vous avez contre elle, si ce n'est d'épouser Sancie de Provence, qui, avec ses cinq ans, a, parbleu ! le plus beau marquisat des Gaules.

— Je ne vais point sur vos brisées, dit modestement le comte, après qu'ils eurent échangé leurs deux parchemins.

— Non, je vous jure, dit Pierre d'Aragon, si quelque chose me faisait envie, ce serait plutôt ces deux bonnes villes de Carcassonne et de Beziers, qui sont là comme deux doigts de ma main, et qui, une fois au bout de mon bras, me serviraient à serrer le cou d'Amaury de Narbonne ; et, par la Pâques ! je me soucierais alors même du roi de France. Mais, sur mon âme ! je ne pense à présent qu'à cette belle fille aux yeux si ardens. A propos, il me vient une idée. Vous, comte, sortez lentement de la maison et faites-en tenir la porte ouverte ; j'en sortirai au galop, moi ; à dix pas je laisse mon cheval, et je rentre en me glissant furtivement parmi les valets ; vous chasserez mon coursier au loin, et il deviendra ce qu'il pourra. Je me cacherais bien tout de suite, mais on s'inquiéterait de ce que je suis devenu et l'on me découvrirait.

— Volontiers, répondit le comte, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

A peine ils achevaient, que Rastoing rentra avec Catherine. Pierre souriait en lui-même de sa ruse. Cependant le consul les fit passer devant lui ; ils montèrent tous trois à cheval. Celui du roi partit comme un trait ; mais Raymond parut ne pas pouvoir maîtriser le sien, et il le laissa se cabrer jusqu'à ce qu'il eût vu Pierre reparaître dans l'ombre. Alors il passa à son tour, et Rastoing ne s'éloigna que lorsqu'il eut entendu soigneusement attacher les chaînes des portes de la maison. Pendant ce temps, Catherine avait rejoint Roger, qui l'avait vivement entraînée dans la chambre supérieure, craignant que Pierre ne la rencontrât avant qu'elle fût enfermée.

— Viens, disait en riant Roger à Catherine ; ce rusé Pierre d'Aragon est dans la maison.

La jeune fille devint toute tremblante ; mais elle se rassura à la gaîté de Roger et ne put s'empêcher de lui dire :

— Comment trouves-tu que le sire de Rastoing l'a trompé ? Puis elle ajouta après une pause : — Grâce à moi, pourtant !

— Tu n'es qu'une enfant, dit Roger redevenant sérieux, à qui on a fait jouer un rôle indigne, et ton consul n'est qu'un vieux renard qui s'est fait duper par Pierre d'Aragon, que mon oncle de Toulouse a attrapé le mieux du monde.

— Comment cela ? s'écria Catherine toute surprise et toute désenchantée de ce qui lui avait semblé une si admirable ruse.

— Oh ! ceci serait trop long à t'expliquer, reprit vivement Roger, il faut d'abord prévenir leur petit complot, celui de mon oncle d'abord en ce qu'il pourrait bien m'être funeste ; quant au roi d'Aragon, s'il veut se mêler de mes affaires et s'il trouve mes villes à son gré, je lui mettrai aux jambes un chien de race dont il a déjà senti les morsures, et mon allié, Raymond Roger de Foix, le renverra dans ses montagnes.

— Et par quel moyen déjoueras-tu leurs machinations ? s'écria Catherine alarmée.

— Sois mon alliée, ma belle Catherine, repartit le vicomte ; fais et dis tout ce que je voudrai, et je te promets la plus joyeuse aventure... Mais écoute ! n'est-ce pas un pas d'homme qui se fait entendre sous ta fenêtre ? c'est Pierre ; il faut ouvrir et lui parler.

— Si tu le veux... dit Catherine en ouvrant la fenêtre, et en finissant l'expression de sa pensée par ce consentement en action.

— Mais Roger l'arrêta et lui expliqua rapidement ce qu'il attendait d'elle. Elle refusa d'abord et voulut connaître le but du vicomte ; mais après l'avoir longtemps priée, il lui dit sérieusement :

— Sur mon honneur, Catherine, je réponds de toi.

Pendant ce temps, le roi d'Aragon, posté sous la fenêtre de Catherine, toussait comme le plus vulgaire des amans, frappait du pied, appelait à voix basse et s'irritait déjà de son peu de succès, lorsque la fenêtre s'ouvrit. Il laissa échapper une exclamation de joie.

— Bonté divine ! cria Catherine faisant l'étonnée ; c'est vous, seigneur ? retirez-vous, par grâce, vous me perdez !...

— Catherine, belle des belles ! lui dit amoureusement le roi, descends, que je te parle et t'écoute ! que je sente ton bras appuyé sur le mien, comme tantôt.

— Je ne puis descendre, dit la jeune fille avec une voix d'en-

fant, parce que ma nourrice a la clef de ma chambre sous son chevet et qu'elle a le sommeil inquiet, léger.

— En ce cas, je puis monter? dit Pierre d'Aragon, en cherchant à escalader le mur.

— Dieu! mon Dieu non! s'écria vivement la jeune fille, véritablement alarmée; elle est là qui dort près de moi.

Et Roger crut devoir laisser échapper un léger toussement, en disant d'une voix cassée:

— Catherine, enfant, la nuit est froide et l'air humide et malsain..

— Pierre d'Aragon se tint coi, apaisant du geste le bruit que faisait Catherine, qui ne pouvait s'empêcher de rire, et qui répondit avec un trouble feint :

— C'est bien, nourrice; mais je ne puis dormir et la fièvre me dévore.

— Fièvre d'amour! murmura doucement Pierre d'Aragon.

A ce mot, Roger eût éclaté de rire s'il l'eût osé. Cependant le roi ne venait pas au sujet qu'il désirait lui voir aborder; et il craignait que Catherine n'en fût réduite à faire des avances, lorsque Pierre d'Aragon, s'approchant tout-à-fait du mur, dit de façon à n'être entendu que de Catherine :

— Cependant, ma Catherine, notre aventure ne peut finir ainsi, et si cette nuit ne peut m'être favorable, dis-moi si bientôt?...

— La nuit prochaine, répondit la jeune fille, ma nourrice va veiller les reliques du saint qu'on invoque toute la nuit pour le succès de la cour qui se tiendra après-demain.

— La nuit prochaine je viendrai, reprit Pierre d'Aragon.

— Oh! ne le faites pas, répliqua rapidement Catherine, mon oncle Pierre Mauran de Toulouse arrive demain, et la maison sera inabordable.

— Que faire alors? reprit Pierre d'Aragon, qui croyant de plus en plus à son triomphe, cherchait de bonne foi le moyen d'en profiter.

— Je puis bien dire, si je veux, que j'ai accompagné ma nourrice, dit Catherine à qui Roger dictait ses réponses.

— Sans doute, sans doute, dit vivement le roi s'élançant sur cette idée et la faisant chevaucher au galop dans le champ de ses espérances; et tu viendras dans quelque secrète maison.

— Votre château d'Omelas est-il trop riche pour moi? dit Catherine d'un ton piqué.

— Ni mon château, ni ma couronne, ange! s'écria le roi d'Aragon ravi de ce qu'il entendait; mais comment y viendras-tu?

— Oh! dit Catherine, quelqu'un m'y conduira; j'ai près de moi un vieux serviteur de mon père qui n'a que moi pour espérance et soutien, il m'accompagnera, et vous nous ferez voir les magnificences de votre demeure.

— Oui, oui, dit tout bas le roi d'Aragon, demain à minuit seras à moi.

— Oui, à minuit, dit Catherine. Adieu, mon beau sire, je vous envoie mon fidèle serviteur Baptiste, dites-lui ce que je ne puis entendre; il vous répondra ce que je n'ose vous dire. Il va vous ouvrir la porte du jardin.

Un instant après, Roger, le dos courbé, et enveloppé dans une vaste cape, était près du roi d'Aragon.

— Eh bien! Baptiste, lui dit celui-ci, consent-elle à venir?

— Il me semble que vous l'avez suffisamment entendu; mais, au milieu de son égarement, son amour garde encore quelques scrupules.

Le roi s'enquit vivement de ce qui alarmait Catherine Rebuffe. La jeune fille, au dire de Baptiste, ne voulait entrer que voilée et sans lumière dans les appartemens du roi; Pierre promit tout au prétendu serviteur, et après lui avoir remis une clef pour pénétrer secrètement dans le château, il répondit :

— Tous les gardes seront éloignés, vieillard, et ta maîtresse pourra venir ainsi que tu me l'as dit, voilée et dans l'obscurité. A demain.

En disant ces mots, Pierre donna à Roger une bourse assez pesante, que celui-ci reçut avec une humilité si admirable qu'il s'en réjouissait en lui-même. Une fois le roi éloigné, Roger retourna vers Catherine; mais la porte était fermée aussi pour lui, et sa belle maîtresse lui dit du haut de sa fenêtre :

— Je t'ai obéi en donnant ce rendez-vous sans t'en demander ni le but ni le motif: obéis-moi en t'en allant. Adieu, mon beau vicomte, je t'aime et je vais dormir en pensant à toi.

— Adieu! répondit Roger, dont les desseins ne lui permettaient pas de demeurer plus tard et qui fit de cette nécessité une apparence de soumission dévouée.

Aussitôt après, il prit son cheval à l'écurie et dans peu de temps il arriva à une des extrémités du faubourg de Montpellier, dans une maison pauvre et mal tenue, où il trouva Kaëb à qui il avait donné rendez-vous en ce lieu.

II.

L'AFRICAINE.

Arrivé au bouge où il devait passer la nuit, Roger apprit enfin la cause de la conduite de Kaëb.

— Maître, lui dit celui-ci, lorsque nous sommes partis, je savais que Raymond Lombard était sorti de Carcassonne quelques heures avant nous et qu'il emmenait avec lui Foë. Lombard s'était fait accompagner de quelques hommes seulement, et Foë, je le savais, voyageait à cheval sur l'une des belles cavales de notre pays, que Lombard a achetées au grand marché de Beaucaire. Je n'ai point essayé de lui ravir Foë par la force, car lui et ses hommes étaient armés, et j'étais seul; d'ailleurs, il eût pu me reconnaître et te demander justice. Je n'avais point vu Foë et je n'avais pu la prévenir, j'ai donc agi de ruse. Dès que je t'eus quitté, j'ai à plusieurs fois, à droite et à gauche de la route, fait hennir mon cheval tourmenté de l'approche de la cavale et bondissant sous ma main. Bientôt, à la voix du sire Lombard que j'entendais avertir Foë de se tenir prudemment et de ne pas laisser ainsi s'animer sa monture, je compris que le moment était venu. Aussitôt je remonte sur la route. Peu à peu je m'approche, maintenant à grand'peine la fougue ardente de mon cheval. J'entends la voix de Lombard qui s'inquiète; Foë elle-même parle à sa cavale en la calmant. Je retiens mon cheval brûlant, furieux, et qui hennit coup sur coup; la chaude cavale répond; aussitôt je donne le vol à mon coursier qui part comme une flèche; la cavale, mal retenue, fuit au bruit de son galop; mon cheval la poursuit, elle fuit plus vite, le sire Lombard et ses hommes, montés sur leurs pesans limousins, veulent nous atteindre. Je les entends quelque temps me donner des avis sur la manière de retenir mon coursier; mais Foë et moi, tous deux emportés par une course furieuse, les laissons bien loin au bout de quelques instans; et, alors seulement, je lui parle, je la calme et me fais reconnaître. Vous voyez qu'elle est innocente et je suis le seul coupable.

— N'as-tu rencontré personne sur la route? dit le vicomte.

— Un seul homme qui semblait un marchand de chevaux, car il s'est plu à vanter la beauté du mien.

— Et cet homme, dit le vicomte, t'a reconnu, toi, Kaëb, pour mon esclave, et Foë pour celle de Lombard.

— Mais il s'est éloigné aussitôt, reprit Kaëb stupéfait.

— Pas assez tôt, répondit Roger, pour ne pas avoir vu passer Lombard qui vous poursuivait; pas assez tôt, pour qu'il ne lui ait pas dit que tu m'appartenais, et pour qu'ils n'aient pas deviné ensemble que j'arrivais après toi; car cet homme m'a attendu sur la route, et c'est lui qui m'a retenu prisonnier. Je comprends tout ceci à présent. Et qu'es-tu devenu tout le jour?

— Nous nous sommes cachés afin d'attendre la nuit pour pénétrer à Montpellier et échapper à tous les yeux. Nous allions nous remettre en marche, lorsque je vis arriver votre cheval Algibeck couvert de sueur; je compris qu'un malheur vous était arrivé. Alors je suis retourné sur mes pas avertis-

sant tous les chevaliers que je rencontrais, et les précédant pour découvrir où vous pouviez être. Algibeck m'a conduit enfin à la porte de Mont-à-Dieu.

— Tu n'as pas retrouvé Lombard? dit Roger.

— Il nous avait dépassé durant le jour, et depuis ce matin il est à Montpellier.

— Eh bien, dit Roger, ou je le connais mal, ou dans une heure il sera ici. Et que veux-tu que je lui réponde s'il redemande Foë, s'il réclame ton châtiment?

— Mais, dit Kaëb tremblant, comment peut-il savoir où je suis?

— Eh! imprudent, lui dit Roger, ne t'a-t-il pas fallu payer le péage de la leude du Pérou pour entrer à Montpellier? les hommes de la tolte lui auront dit que tu es entré; et crois-tu qu'il y ait tant de bouges d'albergue à Montpellier, qu'il ne puisse les faire parcourir tous en un jour? et, s'il vient, que veux-tu que je fasse?

L'impassibilité de Kaëb semblait anéantie de ces objections. Son esprit adroit et audacieux avait conçu un plan fondé sur une expérience prodigieuse des sens, et il avait réussi à l'exécuter tant que le tact et l'adresse physique avaient tout fait. Dans le désert même il l'eût poussé plus loin, et, par des manéges inouïs, il eût dérobé sa fuite aux poursuites les plus ardentes. Les traces de son cheval eussent disparu, ou il les eût mêlées comme un écheveau de lin inextricable; mais, dans cette société, tout incomplète qu'elle fût, l'instinct si fin du Maure se trouva en défaut dès qu'il eut à lutter contre son organisation, et ce ne fut pas sans étonnement que Roger vit cette volonté, qu'il savait être de fer, chanceler soudainement et se mettre à sa merci. Le vicomte était en outre violemment contrarié de ce que l'on pouvait ainsi découvrir sa présence à Montpellier. Il parcourut la chambre rapidement, discutant avec lui-même s'il abandonnerait son esclave à la vengeance de Raymond Lombard, et ne trouvant ni dans sa générosité naturelle, ni dans son orgueil, aucun moyen de s'excuser à lui-même cet abandon. Il y avait même, dans l'humeur qu'il éprouvait de ce nouvel embarras, une sorte de plaisir.

Car, ainsi qu'il aimait dans une rencontre à se jeter au fort d'une mêlée pour y combattre de tous côtés, parant et frappant à la fois et faisant face à vingt lances, l'œil sur chaque danger, l'épée haute sur tous, agile et terrible, de même, parmi cette tortueuse politique de ce siècle, parmi cette existence d'un suzerain, mêlée de tant d'intérêts, menacée partout, menacée d'en haut, d'en bas, de tous côtés, par l'Église, les manans et les chevaliers; de même, disons-nous, il se plaisait à déjouer les projets des uns, à renverser la calomnie des autres, à mettre au jour les sourdes menées, à réduire certaines jactances : toujours heureux de combattre et sûr de triompher. Aussi, dans cette simple circonstance, toute la différence de l'homme social avec l'homme instinctif se développa dans l'abattement de Kaëb et la présence d'esprit de Roger.

— Esclave, lui dit le vicomte, je ne te livrerai pas à la colère de Raymond Lombard, non pour toi qui m'as désobéi, mais pour moi qui suis ton maître, et qu'on rendrait responsable de tes fautes. Amène ici Foë, couvre-la d'une large mante à capuce et sortons de Montpellier.

Kaëb obéit, et dans peu d'instans ils gagnèrent la porte Saint-Gilles qu'on leur ouvrit moyennant quelques deniers septennes, et ils se dirigèrent vers l'hôpital du Saint-Esprit, fondé, à une portée d'arbalète de la ville, par le sire Guz, qui en était le maître et recteur. Dès qu'ils furent arrivés à la porte, Roger y frappa avec force et elle s'ouvrit aussitôt.

— Sire hospitalier, dit Roger, je viens demander asile dans votre maison pour moi et ces deux personnes de ma suite. Je suis chevalier, et je parle à un chevalier : ma parole vous suffit pour nous introduire.

— Étranger, répondit avec une sorte d'aigreur celui à qui Roger s'était adressé, je ne suis point chevalier, mais clerc; nos frères les chevaliers ne s'abaissent pas aux derniers emplois de l'ordre, comme celui d'ouvrir la porte durant la nuit: ils nous laissent ce soin, surtout lorsqu'il s'agit de donner asile aux mendians et vagabonds; mais ils le gardent pour eux, lorsqu'ils prévoient quelque noble et haute visite.

— Et il paraît aussi, dit Roger avec hauteur, qu'ils gardent la politesse et le bon accueil, maître clerc, car la voie de votre hospitalité est si étroite, et vous tenez votre porte si près de l'huis, qu'il serait impossible, même au vagabond ou au mendiant le plus amaigri par la misère, de s'y glisser.

— Notre hospitalité est ce qu'elle peut être, dit le frère sans se troubler. Quand le vase est plein, on n'y peut mettre la moindre goutte de liqueur sans risque. Adieu donc, et cherchez ailleurs un gîte pour vous et vos montures.

— Un moment, s'écria Roger qui n'avait nulle envie de passer encore la nuit sans sommeil, et qui connaissait à fond les façons de ces clercs subalternes, et si vous croyez que je sois un mendiant ou un vagabond, et qu'à ce titre vous me refusiez l'hospitalité dont votre maison a fait vœu, détrompez-vous, car voici une aumône que je vous prie de verser au trésor de la chapelle.

Le clerc prit l'argent du vicomte; et, après l'avoir prudemment examiné, il répondit :

— Sire chevalier, vous comprenez qu'on ne peut prendre trop de précautions; mais cependant...

A ce moment, un moine parut et s'informa d'une voix sévère de la raison qui faisait ainsi retarder l'introduction des étrangers. Le frère répondit en balbutiant qu'il voulait s'assurer s'ils n'étaient point mendians ou vagabonds.

— Que vous importe, répliqua le moine, ce qu'ils sont hors de ces murs? la seule condition pour y entrer est d'être pur chrétien.

— Je le suis, répondit Roger, que cette voix avait singulièrement frappé.

— Et ceux de votre suite, dit le religieux avec un accent particulier, ne sont-ils ni Vaudois, ni hérétiques?

Roger s'arrêta un moment, car il savait que Foë ni Kaëb n'avaient abjuré leur religion ni l'un ni l'autre. Cependant, en se reproduisant la question qu'on venait de lui faire, il crut pouvoir y répondre en prenant avantage des mots plus que de la pensée.

— Je jure sur la croix que ceux qui me suivent ne sont ni hérétiques ni Vaudois.

— Entrez donc, dit le moine; et Roger, à la clarté rougeâtre de la lampe du frère, crut reconnaître Dominique, dont l'œil cherchait à pénétrer sous le voile de Foë et le capuchon de Kaëb; mais sans doute, à la tournure leste et svelte de l'esclave, il reconnut que ce n'était pas Pierre Mauran, et il s'éloigna.

— Ce religieux, dit Roger au frère hospitalier, est-il donc de votre maison, qu'il y commande en maître?

— Dieu sait ce qu'il est, reprit le clerc: ce qu'il y a de sûr, c'est que les frères chevaliers, tout hautains qu'ils sont, ont abaissé devant lui leur arrogance. C'est l'ancien collègue de Pierre de Castelneau, de celui qui fut assassiné sur le bord du Rhône par le sire Jehan de Verles, sergent du comte de Toulouse, et il doit assister, dit-on, monseigneur Milon dans le concile qui suivra la cour plénière d'après-demain.

Cette parole surprit si fort Roger qu'il se la fit répéter plusieurs fois. Et tout en parlant ainsi, le clerc hospitalier le conduisit dans une cellule de triste apparence.

— Pardieu! lui dit Roger, autant valait nous laisser à la porte que de nous offrir ce chenil pour toute hospitalité!

— Hélas! sire chevalier, reprit le religieux, je sais qu'il est indigne de vous; mais la suite de madame Agnès de Montpellier, vicomtesse de Beziers, et celle de madame Étiennette de Penaultier, ont pris les meilleurs gîtes, et je n'en ai point d'autres à vous offrir. Seulement je vais conduire cette femme dans une cellule particulière, selon les règles de la maison.

Kaëb s'alarma de ces dispositions, surtout lorsqu'il apprit que Foë ne serait point seule; il allait faire part de ses craintes au vicomte, lorsque celui-ci, qui en apprenant l'arrivée de sa femme et d'Étiennette était devenu tout-à-coup pensif, ordonna au religieux d'aller trouver le sire Arnauld de Marvoill, qui devait commander l'escorte de la vicomtesse de Beziers et de lui dire qu'un étranger désirait lui parler; le clerc lui fit observer que le sire Arnauld ne se dérangerait pas à cette heure avancée de la nuit pour un inconnu, et il

demanda son nom au vicomte. Roger, désirant le tenir caché, parut un instant embarrassé ; enfin il dit à Kaëb de suivre immédiatement le clerc, et d'apprendre secrètement à Arnauld de Marvoill son arrivée à l'hôpital du Saint-Esprit

Le vicomte et Foë demeurèrent donc seuls, éclairés par une lampe à bec accrochée à un mur; lui, repassant dans son esprit tous les événemens de la journée ; elle, assise sur un étroit escabeau, muette et immobile comme elle avait toujours été durant la route.

Au milieu de mille pensées qui tourmentaient l'esprit de Roger, il jeta ses regards du côté où se trouvait Foë, et vit qu'elle avait relevé son voile et qu'elle le considérait avec la fixité d'un oiseau de proie. Lorsqu'il s'en aperçut, son regard ne dérangea pas celui de l'Africaine : on eût dit même qu'il semblait devenir plus ouvert et plus tendu en plongeant dans les yeux de Roger. Il n'était point d'homme à qui le coup d'œil d'aigle du vicomte n'imposât : il n'avait trouvé aucune femme parmi les plus perdues de la rue Chaude de Montpellier, dont la paupière ne se fût baissée devant lui : il sentit donc quelque étonnement de se voir ainsi couvert d'un regard pour ainsi dire supérieur. Il en détourna le sien et voulut recommencer ses réflexions ; mais, par un mouvement insurmontable de curiosité, ou soit parce qu'il sentait ce regard sur son visage, il releva encore les yeux, et retrouva Foë plus attentive peut-être à le considérer : seulement son visage noir était moins immobile ; entre ses lèvres entr'ouvertes, derrière lesquelles étincelaient ses dents brillantes, s'échappait une respiration haletante. Roger, malgré lui, ne put s'empêcher d'attacher ses yeux sur ceux de Foë, curieux d'en étudier la pensée. Mais ce regard qui débordait sur lui avait une expression qu'il ne savait comment expliquer. Ce n'était ni curiosité ni étonnement ; ce n'était ni menace ni prière ; ce n'était ni admiration ni reconnaissance ; c'était quelque chose de sauvage et de tremblant, quelque chose de curieux et d'éperdu. Il craignit que tout ce qui s'était passé n'eût frappé de folie la malheureuse Foë, et il se sentit ému de pitié pour elle. Cependant il voyait sa poitrine bondir et ses dents claquer, l'éclat de ses yeux se noyait sous un voile humide. Roger surpris se leva et s'approcha d'elle. A ce mouvement elle tomba à genoux devant lui, la tête renversée sur ses épaules, les mains frémissantes et tendues, le regard indicible, la poitrine gonflée, la bouche entr'ouverte d'un sourire inouï. Roger se baissa pour la relever ; mais prompte comme la tigresse qui bondit sur sa proie, elle jeta ses bras à son cou, attira Roger sur sa poitrine, dévora ses lèvres d'un baiser ardent; et, après quelques sanglots, qui semblaient briser sa poitrine, tomba inanimée et presque évanouie à ses pieds

Le vicomte doutait encore si c'était folie ; cependant, sans qu'il pût s'en rendre compte, cette femme l'avait troublé. Rien assurément ne pouvait en elle plaire à l'élégant et dédaigneux Roger, et cependant il ne put s'empêcher de la considérer couchée sur les dalles froides de la cellule, ses longs vêtemens blancs épars, et ses formes puissantes et jeunes dessinées par leurs légers plis. Ce n'était là ni la superbe beauté d'Étiennette, ni la candide perfection de Catherine : mais c'est sous une pareille image qu'on doit s'imaginer la passion qui dévore, le plaisir qui rugit, la volupté qui se tord avec des cris. Roger regardait, cherchant encore à se rendre compte de ce qui venait de se passer, lorsqu'un bruit se fit entendre dans le corridor ; il crut que c'était Kaëb, et, se penchant vers Foë, il l'appela si doucement qu'on n'eût pu dire qu'ils s'étaient entendus.

— Foë, lui dit-il, Foë, on peut venir, le frère hospitalier va entrer, et il ne faut pas qu'il te voie ainsi.

A cette voix, l'esclave africaine se releva, remercia Roger d'un regard qui tout aussitôt se trempa de larmes, et, ramenant son voile sur son visage, se remit sur son étroit escabeau. Roger n'avait rien à lui dire sans doute, mais tout bruit avait cessé dans le corridor, et il lui parla.

— Foë, reprit-il, Kaëb va venir, que veux-tu que je fasse pour vous deux?

— Pour nous deux ! reprit Foë d'une voix dont la musique avait quelque chose de traînant et de résolu à la fois ; pour nous deux, tu feras bien de lui dire ce qui vient d'arriver ; car alors Kaëb prendra son poignard, et il me tuera.

— Il te tuera! reprit Roger plus attendri qu'étonné ; et pourquoi veux-tu qu'il te tue ?

— Parce que je veux mourir, répondit Foë.

— Pourquoi mourir? dit Roger, dont la voix, malgré lui, marquait plus d'intérêt que de curiosité.

— Parce que... Foë s'arrêta, et, tombant à genoux devant Roger, elle lui dit, avec un accent de prière irrésistible : Écoute, écoute-moi, et ne me demande pas pourquoi je veux mourir; car, vois-tu, tu ne m'as pas encore dit : Esclave, va t'en ! tu ne m'as pas regardée avec mépris ; tu ne m'as pas frappée du pied et jetée à terre; tu ne t'es pas détourné de moi avec dégoût; et tout cela pourrait arriver si je te disais pourquoi je veux mourir. Je veux mourir, continua-t-elle en s'animant à chaque parole, parce que je suis heureuse, parce que j'ai touché ta main, savouré ton haleine ; parce que j'ai vécu une minute cette vie que j'ai tant rêvée sans l'avoir jamais espérée, parce que je hais Lombard qui me redemandera à Kaëb que je n'aime plus ; enfin, parce que je suis fille de Mahomet et toi fils de Jésus ; parce que je suis noire et toi beau et blanc; parce que je suis esclave et toi vicomte, et que...

— Oh ! tais-toi, Foë, l'on vient, dit Roger en lui mettant doucement sa main ouverte sur la bouche : il sentit le baiser de Foë à travers son voile ; et, sans y faire attention, en lui faisant signe de se relever, il lui sourit si doucement, qu'on ne peut dire que ce fût seulement de la pitié. Est-ce donc que, de même qu'il n'est point d'hommage, si grossier qu'il soit, qui ne flatte la vanité d'une femme, il n'y a point d'amour si impossible qu'il puisse être, qui ne touche l'orgueil d'un homme?

Presque aussitôt la porte s'ouvrit. Kaëb ramenait Arnauld de Marvoill. Au moment où ils entrèrent, la figure de Dominique se dessina dans les ombres du corridor, et le regard de Roger crut voir luire sur lui un éclair de cet œil farouche dont le premier aspect l'avait si vivement frappé. Cependant Arnauld vint demander ses ordres au vicomte. Sur un signe de Roger, Kaëb et Foë se tinrent à l'écart, et Roger s'entretint particulièrement avec Arnauld.

Dans cette conversation, le vicomte de Beziers révéla au vieux poète la cause de la réunion de tous les comtes de la Provence dans la ville de Montpellier. Il lui apprit que c'était sur son appel qu'ils s'y rassemblaient, sous le prétexte d'une cour plénière.

— Ce que je veux leur proposer, dit Roger, doit rester pour eux un secret jusqu'à notre solennelle réunion. Une indiscrétion pourrait anéantir des projets si prudemment conduits, et cependant ce que je viens d'apprendre par le propos indiscret du frère hôtelier de cet hospice me donne lieu de penser, ou qu'on m'a trahi ou qu'on m'a deviné. Arrange-toi de manière à faire causer un religieux d'Osma, qu'on nomme Dominique, vois pourquoi il est ici, pourquoi le légat Milon se rend à Montpellier ; cela m'intéresse plus que tu ne peux croire. J'avais résolu dans ma tête de donner ces jours-ci au plaisir seulement, et j'avais gardé pour plus tard les graves affaires qui planent sur la Provence; mais je vois que l'orage vient plus vite que je n'avais pensé : je dois donc dès aujourd'hui prendre mes mesures. Demain est un jour consacré à donner à mon oncle et à mon beau-frère une leçon de bonne conduite ; après-demain c'est jour de fête. Arnauld, je lèverai une bannière de salut et j'appellerai toute la Provence à la soutenir. Qu'elle le fasse, ou elle périt.

En parlant ainsi, Roger parcourait la cellule à grands pas, parlant par phrases entrecoupées, et Arnauld le considérait avec étonnement, lui qui, deux jours auparavant, l'avait vu paraître si insoucieux et inconsidéré. A plusieurs fois, il l'entendit répéter à voix basses :

— Milon à Montpellier!—ce brandon,—ce furieux:—Ah ! c'est grave : Milon à Montpellier ! enfin il s'arrêta, et, s'adressant à Arnauld, il lui dit, d'un air particulièrement occupé de cette pensée : —Ce Dominique surtout, il faut voir ce Dominique.

Et son visage changeant tout-à-coup d'expression, comme

un homme qui dépouille une pensée sans que rien lui en demeure à l'esprit, il ajouta :

— Et maintenant fais-toi donner une chambre ; Kaëb restera près de moi. Quant à cette... Il s'arrêta et ne voulut pas dire le mot esclave. Il se souvenait donc des paroles de Foë ; il reprit sa phrase, et dit à Kaëb :

— Ta compagne sera placée parmi les femmes qui servent la vicomtesse. Puis il ajouta en s'adressant à Arnauld :

— Dites à Agnès que je la lui recommande. Vous-même, veillez à ce qu'on ignore son séjour dans la maison de la vicomtesse ; vous saurez pourquoi.

Aussitôt après, ils sortirent de la cellule où on les avait placés d'abord. Foë suivit Arnauld de Marvoill, et Roger et son esclave furent placés dans un vaste appartement où le vicomte s'endormit bientôt sur un lit somptueux, et l'esclave sur une natte : l'esclave plus tranquille d'esprit et de conscience que son maître.

III.

LA COMTESSE DE MONTPELLIER.

Le matin qui suivit la nuit dont nous venons de rapporter quelques circonstances, Roger, seul et toujours sous son déguisement, se rendit à Montpellier. Il alla à l'Hôtel-de-Ville, habité alors par la reine d'Aragon, le château comtal ayant été détruit par les habitans dans la révolte qui avait éclaté à l'époque du mariage de Marie avec Pierre, et lors de l'annulation du testament de Guillaume VII, père de la comtesse. Arrivé à la demeure de la reine, il fit avertir Gille, comtor d'Hauterive, qui, s'étant soustrait à la suzeraineté du comte de Foix pour reconnaître celle du comte de Toulouse, avait été chassé par Raymond Roger de son château, et forcé de se mettre au service du roi d'Aragon, comme simple chevalier citadin. Il remplissait en ce moment l'emploi de sénéchal de la reine d'Aragon, comme comtesse de Montpellier. Il se hâta d'accourir près du vicomte dès qu'il le reconnut.

— Par Jésus ! lui dit-il vivement en l'entraînant dans l'hôtel, soyez le bien-venu. Je suis charmé de vous voir des premiers, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Dépêchez, sire d'Hauterive, lui répondit Roger, car je suis moi-même fort pressé de parler à ma sœur Marie.

— Cela serait difficile en ce moment, lui dit le comtor, car elle est en grand entretien avec le comte Raymond, et fort animée, je pense, au bruit qu'on peut entendre qu'ils font.

— Déjà ? dit Roger en souriant ; mon oncle se lève de bonne heure ! Et de quoi croyez-vous qu'il s'agisse dans cet entretien, sire d'Hauterive ?

— De quelque intrigue basse et servile sans doute, dit amèrement le comtor ; il veut associer peut-être madame Marie à une révolte contre les ordres du pape et l'armée de ses légats, tout prêt à l'abandonner lâchement, comme il fait toujours, quand il l'aura entraînée dans quelque grave danger.

— Ce que vous supposez n'est pas la vérité, répondit Roger ; mais je vous la dirai si vous voulez me servir ; et si vous le voulez, je vous donne ma foi de vicomte de vous remettre en bonne intelligence avec votre suzerain, le comte de Foix, et de vous faire rendre votre château d'Hauterive.

— Par ma foi de chrétien, je le ferai, dit le sire d'Hauterive avec embarras ; acceptez-la telle quelle ; car je n'ai plus droit d'engager ma foi de chevalier, puisque je l'ai trahie envers mon suzerain.

— Je tiens la vôtre pour bonne : menez-moi donc en quelque endroit secret où je puisse librement vous parler jusqu'au départ de mon oncle de Toulouse ; mais, avant cela, faites que tous les consuls de la ville soient avertis ainsi que les hommes nobles de la bannière seigneuriale de Montpellier : nous aurons besoin de leur concours.

— Votre confiance, dit le comtor d'Hauterive, commande la mienne ; je vais les faire quérir.

Après que le sieur d'Hauterive eut donné les ordres nécessaires, il s'enferma avec Roger. Lorsqu'il sortit pour l'introduire auprès de la reine, il y avait sur son visage une préoccupation sérieuse, qui cependant s'éclaircissait quelquefois d'un sourire pour ainsi dire irrésistible, et, en le conduisant dans la chambre de Marie, il ne put s'empêcher de dire à Roger :

— L'affaire est triste et le remède plaisant.

Lorsque Roger entra dans la chambre de Marie, il la trouva tout en larmes et dans un état de désespoir qui lui fit comprendre que Raymond lui avait appris la résolution du roi d'Aragon. En apercevant le vicomte, ses larmes redoublèrent, et des sanglots violens la suffoquèrent. Roger crut devoir se jeter tout-à-coup au cœur de la question, et lui dit en lui prenant la main :

— Eh bien ! ma sœur, eh bien ! ce malheur n'est pas encore arrivé ; il ne faut pas pleurer avant l'événement.

La comtesse ne put répondre, tant la douleur lui serrait le cœur et lui interceptait la voix. Roger s'étonna d'un si violent désespoir, et craignit que le comte de Toulouse n'eût fait le malheur plus grand qu'il n'était en effet. Il s'assit auprès de la comtesse, et prenant avec elle ce ton de protection affectueuse dont il savait si bien charmer :

— Eh bien ! Marie, lui dit il ; eh bien ! qu'est-ce donc ? ne suis-je pas là pour vous protéger ? Faut-il vous tordre ainsi de chagrin et vous désoler pour un mari qui ne vaut pas un seul de ces beaux cheveux que vous voulez arracher ? Nous le ramènerons à son devoir.

— Non ! non ! répondit la comtesse, il a juré de m'abandonner, l'ingrat ! non, je n'ai plus d'autre espérance que la mort ; car vous devez bien penser, mon frère, que je n'accepterai pas la proposition de cet odieux Raymond.

— Et quelle proposition peut vous faire mon oncle, laid et sordide, à vous belle et charmante Marie ?

— Il me propose de m'épouser après la répudiation du roi. Je serais sa sixième femme, dit la comtesse avec un dédain singulier.

— Et il serait votre quatrième mari, reprit Roger en riant.

— Roger, dit la comtesse sérieusement, est-ce votre intention de m'insulter ou de me protéger ?

— De vous protéger, ma sœur, s'écria vivement le vicomte ; de vous protéger contre votre époux, bien qu'il ait indignement manqué à sa foi envers moi ; car, lorsqu'il me maria à votre sœur Agnès, il m'assura, comme son tuteur, les comtés dont votre père vous avait dépouillée en faveur des enfans de sa seconde femme, et cependant il a fait casser le testament de votre père, et vous a fait rendre vos domaines. Mon intention est de vous protéger, ajouta-t-il en adoucissant sa voix, en mêlant un sourire au ton de reproche qu'il prit alors, bien que vous ayez renoncé à cette comté, le 15 décembre 1197, par acte passé dans la chambre comtale de Guillaume, avec la permission de votre second mari, Bernard de Comminges, et sous la garantie de ce même comte de Toulouse, et de Vital de Montaigu, aujourd'hui le favori de Pierre, et bien qu'aujourd'hui vous soyez ici souveraine.

— Mon frère Roger, répondit la comtesse, à Dieu ne plaise que je veuille inculper la mémoire de mon père, ni jeter aucune défaveur sur votre épouse et compagne, ma sœur Agnès ; mais il est notoire que jamais mon père ne put obtenir du pape que son second mariage fût légitimé : il reste encore, dans les chartes de la seigneurie, une lettre d'Innocent qui lui refuse positivement cette légitimation. Ce fut donc une erreur de son esprit que de vouloir me priver de mes droits pour les transmettre aux enfans de sa maîtresse. Quant à l'acte de renonciation que j'ai fait, la date que vous venez de citer doit vous rappeler que j'avais à peine quinze ans lorsque cet acte fut passé : et cet âge de quinze ans vous expliquera deux choses : et d'abord, pourquoi j'ai mis si peu de ma volonté dans une renonciation que je ne comprenais pas ; ensuite, ajouta-t-elle en baissant les yeux, cet âge vous dira pourquoi le comte de Comminges renonça si aisément à une comté qu'il fallait perdre pour m'obtenir.

— Je comprends ce qu'il a fait alors, dit Roger avec courtoisie.

— Et vous ne pouvez vous expliquer ce qu'il a fait depuis, reprit la comtesse avec un triste sourire. C'est une singulière

existence que la mienne. Je n'avais pas six ans lorsque mon père me maria à Barral, vicomte de Marseille ; à dix ans j'étais veuve, et rentrée avec un douaire considérable dans la famille de mon père. Ma présence gênait ses intentions, et, à quinze ans il me maria au comte de Comminges. Tant que mon père vécut, le comte, dont l'amour pour moi s'était éteint bien vite pour avoir été trop violent, me garda cependant comme un fardeau qu'il craignait de jeter à terre. Mais à peine mon père fut-il mort qu'il me maltraita brutalement. Ce fut alors que Pierre, irrité de lui avoir vu lever sur moi le manche de son bâton comtal, lui reprocha sa lâcheté. Vous savez qu'en cette occasion eut lieu un champ clos où le comte de Comminges fut vaincu. Vous savez encore qu'après cette rencontre il me répudia selon les conditions que lui imposa le roi vainqueur, et que j'épousai Pierre d'Aragon, fière de son courage et de son amour pour moi.

— Je sais tout cela, dit Roger en cherchant à pénétrer l'intention de la comtesse.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tout cela n'était qu'un jeu joué ; menace de Comminges, indignation du roi, combat, défaite et victoire, conditions et mariage : tout cela était arrangé d'avance par Pierre, qui voulait réunir le comté de Montpellier à sa couronne d'Aragon, et qui n'avait pour y réussir que mes droits à relever. Pour cette affaire, le comte de Comminges a reçu cent mille sols raymondiens qui lui ont servi à payer ses dettes, et à dégager mon douaire des mains de ses créanciers.

A cette révélation, Roger ne put s'empêcher de penser que c'était véritablement une fâcheuse destinée que d'être ainsi prise et cédée par des maris qui se succédaient l'un à l'autre. Il en prit occasion pour raconter à Marie ce qu'il savait des projets du roi et de Raymond. Car, en causant tous deux, ils s'éclairèrent mutuellement sur quelques points qui étaient demeurés obscurs pour chacun d'eux. Ainsi, Roger apprit que Rastoing avait fait signer l'acte de la veille à la comtesse, par l'assurance qu'il lui avait donnée de la remettre en bonne intelligence avec son mari ; et il comprit, d'après les projets de mariage de Raymond, de quel intérêt avait dû être pour lui la remise des châteaux de Lattes et d'Omelas, et pourquoi il s'était si vivement opposé à l'entière destruction du château de Montpellier. Après avoir longtemps discouru ainsi, Roger, voyant la douleur de la comtesse calmée par l'occupation et l'intérêt de ces confidences, aborda enfin le sujet qui l'amenait. D'abord la comtesse sembla refuser entièrement ce qu'on lui proposait ; puis elle ne put s'empêcher de sourire à la pensée de ce singulier moyen ; puis elle écouta sérieusement, et enfin ce fut en riant aux éclats qu'elle dit à Roger :

— Eh bien ! je le veux, Roger ; ce sera comme vous dites, et que Dieu nous aide !

— Il nous aidera, dit le vicomte, car nous travaillons dans sa voie.

— Mais que ceci demeure un secret entre nous...

— Un secret ! s'écria Roger, un secret ! non point, sur mon âme, ma sœur ! Et à quoi cela nous servirait-il si demain chacun ne le savait, et si les principaux de la ville ne l'avaient vu ?

— Vu ! dit Marie en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Vu, belle sœur, dit Roger en la baisant au front ; oh ! ce rouge de pudeur vous rend vos quinze ans, et Comminges avait raison. Que Pierre vous voie ainsi, et tout sera dit. Comtesse, ajouta-t-il après un moment de silence, j'entends les nobles de votre maison et les consuls de la ville assemblés par mon ordre ; je vais leur faire part de mes intentions.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria Marie en feignant de le retenir.

— Ordonner la cérémonie, s'écria le vicomte en s'échappant ; et il laissa la comtesse seule, préoccupée, mais souriant par intervalles à sa pensée. A plusieurs fois, elle passa devant un miroir d'acier poli où elle se regarda longtemps : on eût dit qu'elle hésitait.

— C'est une folie, pensait-elle, qui ne mènera à rien. Puis elle appela la femme qui peignait ses cheveux avec des aiguilles d'or, et lui donna quelques ordres. Je n'en recueillerai qu'une nouvelle humiliation, ajouta-t-elle encore en sa pensée ; et elle baigna ses bras dans une eau de rose distillée chez les moines de Maguelonne. — Pierre est perdu pour moi, murmurait-elle devant un miroir, et elle fermait à mi-partie ses yeux pour faire glisser son regard sous ses longs cils, et elle mordait doucement ses lèvres pour dessiner le blanc éblouissant de ses dents sur le rose éblouissant de ses lèvres ; puis, triste, mais une espérance au cœur, elle s'avança la tête penchée vers la chambre secrète où, dans une vaste baignoire venue des marbres de Bayonne, l'attendait un bain frais et parfumé. Puis elle s'y plongea toute nue. Se posant avec grâce, et se regardant à travers le voile de l'eau, s'étudiant à être belle, et enfin, après s'être ainsi longtemps considérée, elle se laissa aller à dire tout bas avec un sourire presque heureux :

— Peut être !

Pendant ce temps, Roger continuait à ourdir tous les fils de son projet ; mais, loin de le présenter comme une idée qui lui fût propre, il parvint à persuader au sire de Rastoing que c'était lui-même qui avait eu le premier cette pensée, et véritablement elle était une si naturelle conséquence de ce qu'il avait fait la veille, que d'abord le vieux consul s'étonna de ce qu'il n'avait pas songé à la mettre sur-le-champ à exécution. Tout en la discutant avec Roger, il s'en enthousiasma au point qu'elle devint pour lui la grande solution des difficultés qui existaient entre tous les seigneurs de la Provence, et qu'en entrant au chapitre il était résolu à traiter de mauvais citoyen tout noble ou bourgeois qui eût fait la plus légère objection.

Ce fut donc un curieux spectacle que de voir proposer et discuter sérieusement l'étourderie de jeune homme la plus complète, par les têtes les plus graves de Montpellier. Douze consuls bourgeois prirent part à cette discussion, avec quatre chevaliers, un évêque et le recteur de l'hôpital du Saint-Esprit. Tous signèrent l'arrêt par lequel on régla la façon dont se passeraient les choses, et le cérémonial qui y serait observé. Nous allons le rapporter ainsi qu'il est attesté par plus d'un auteur contemporain.

Dès que la décision fut prise, l'évêque de la cathédrale de Maguelonne ordonna à tous les moines et prêtres de parer les églises et de se mettre en prières pour l'accomplissement d'une sainte et divine entreprise. Dès le milieu du jour, les cloches retentirent et appelèrent de toutes parts les chrétiens dans le temple. A mesure que la nef se remplissait, un prêtre, monté sur les marches de l'autel, disait avec une sorte d'inspiration confiante, car il ignorait ce dont il s'agissait :

— Chrétiens, habitans de Montpellier, vos consuls, assistés de votre évêque et des chevaliers de la lance de madame Marie, notre comtesse, ont conçu et arrêté, dans leur sagesse, un projet qui doit ressusciter Montpellier comme Jérusalem l'a été. Priez pour le succès de leurs desseins, et confiez-vous en Dieu et en leur prudence.

Peu à peu le bruit de cette grande nouvelle se répandit par la ville, et de tous côtés on s'assembla dans les églises ; le peuple déserta son travail, les marchands abandonnèrent leurs boutiques. Ce fut un immense concours de toute sorte de gens, se hâtant, et se communiquant les plus folles conjectures sur le sujet probable de leurs prières. Les plus sages supposaient qu'il s'agissait des affaires qui devaient se discuter entre les comtes assemblés à Montpellier ; d'autres, informés vaguement de l'arrivée des légats, soupçonnaient qu'on allait prendre quelque cruel arrêté contre les hérétiques, afin de les expulser tous du territoire de la comté. Les marchands espéraient qu'on supprimerait les droits de souquet sur le vin et autres marchandises ; mais aucun ne put pénétrer dans la profonde politique des consuls ; et, en définitive, chacun se mit en prières avec toute l'onction d'un bon chrétien plein de foi dans une promesse et une espérance.

Cependant le son des cloches ébranlait la ville, et Pierre d'Aragon, ayant appris ce dont il s'agissait, en rit de tout son cœur, s'imaginant que c'était une ruse de la part des consuls pour faire valoir au peuple de Montpellier l'arrange-

ment que Rastoing lui avait fait signer la veille. A l'hôpital du Saint-Esprit on ne s'en alarma pas, quoiqu'il ne fût pas d'usage d'implorer si solennellement le Seigneur pour le succès d'une cour plénière. Cependant la nuit vint, et Catherine, qui avait entendu tout ce bruit, et avait vu passer sous ses fenêtres tous les habitans de son faubourg se rendant à la cathédrale, se souvenant en même temps de ce qu'elle avait dit à Pierre d'Aragon, et n'osant aller s'informer de ce qui arrivait, devint fort soucieuse de l'imprudence qu'elle avait eue de servir les projets de son tuteur et d'avoir cédé aux désirs de Roger.

Toutefois, son inquiétude était traversée d'un soin qui la lui rendait moins assidue à l'esprit. Son oncle, Pierre Mauran, s'était fait transporter chez elle en arrivant à Montpellier, et le misérable état où l'avaient mis sa pénitence, le rude traitement des brigands et les terreurs dont l'avait frappé Dominique, l'avait jeté dans une ardente fièvre que suivit bientôt un terrible délire. Toute la lutte des brigands et du religieux se retraçaient à son esprit, mais sous les formes agrandies et gigantesques d'un cerveau malade. Ce n'était plus Buat ni Dominique, c'était l'enfer et le ciel qu'il croyait entendre ; ses douleurs étaient devenues les âcres morsures du démon ou les flèches brûlantes de la foudre. Il implorait à la fois Dieu et Satan, puis il appelait, pour le sauver de leurs mains, le vicomte Roger, et maudissait Raymond tout en pleurant quelquefois comme un enfant. Catherine, épouvantée de cet état, avait envoyé chercher quelques médecins de l'école de Montpellier ; mais tous étaient à l'église, priant le Seigneur, et nul n'avait voulu se déranger pour un étranger condamné, d'ailleurs, pour hérésie. La nuit vint ainsi, et la malheureuse Catherine se trouvait dans un embarras auquel aurait succombé une moins jeune tête et un esprit plus ferme, lorsque Roger arriva chez elle. Informé de l'arrivée de Pierre Mauran, il se hâta d'ordonner qu'on allât chercher Nathanias de Chypre.

— Celui-ci, dit-il à Catherine, ne sera pas, à coup sûr, à prier à l'église, et, d'ailleurs, il est le plus savant médecin de la Provence, au dire même des plus ignorans, ce qui est un hommage rare à obtenir.

— Oh! dit Catherine alarmée, un juif dans ma maison, Roger; je ne veux pas. Les saints canons du concile de Lombers l'ont défendu sous peine d'excommunication.

— Mais non pas sous peine de mort, reprit le vicomte, et ton oncle en est là; d'ailleurs, ajouta-t-il, le misérable a besoin du salut de son corps pour travailler au salut de son âme, car il est sous la malédiction du ciel. Laisse donc commencer le juif, et le moine viendra après.

Catherine, dont la foi était fervente, mais dont l'humanité ne cherchait qu'un appui pour s'affranchir des terreurs religieuses qui la retenaient, envoya quérir Nathanias. Ce premier soin accompli, elle s'informa curieusement de la cause de cet appel général des fidèles, et sa surprise fut bien grande lorsque Roger lui répondit qu'il s'agissait du rendez-vous qu'elle avait donné au roi d'Aragon, et qu'il fallait qu'elle songeât à accomplir sa promesse. Elle se prit à considérer Roger avec un étonnement qui portait en soi un charme d'amour inouï. Dans le regard qu'elle lui jeta, il y avait tout ce que son âme concevait à peine, tout ce que sa bouche n'eût osé dire, même pour se défendre de la mort. Ce regard disait :

— Toi ! Roger, toi me mener au rendez-vous du roi d'Aragon ! Un autre que toi eût pu me jeter ainsi à cet homme ; un autre, pour une vaine ambition, eût pu me prendre innocente dans tes bras, et mettre sous son pied la couronne blanche que tu as respectée, mais toi ! toi ! qui as coutume de jouer l'existence des hommes pour une passion et un caprice, du moins ce n'était pas à un autre que tu devais les sacrifier... et, tout en pleurant ma vie innocente que je sentais chaque jour s'en aller, du moins je calmais les craintes de mon cœur en pensant que c'était toi qui me perdais ainsi ; et, aujourd'hui... Oh ! malheureuse Catherine ! malheureuse que je suis ! Tu ne m'aimes donc pas ?

Et, après ce regard, où Roger vit tant d'étonnement s'effacer dans un amer désespoir, Catherine se prit à pleurer avec une douleur qui le ravit.

— Catherine, lui dit-il en se mettant à genoux devant elle, enfant, es-tu folle d'avoir ces pensées? Car il l'aimait trop pour ne pas les avoir devinées. Écoute, je vais tout te raconter : j'avais voulu faire de ceci une bonne leçon à mon frère d'Aragon, et je voulais même t'en cacher les moyens pour t'en faire une joyeuse surprise ; mais je te dirai tout si tu pleures ainsi.

— Vous voulez que j'aille chez ce roi que je hais! répondait Catherine s'obstinant dans ses larmes qu'elle voyait bien que Roger saurait essuyer, mais à qui elle voulait rendre un peu de la douleur qu'elle avait soufferte.

— Mais non, enfant, disait le vicomte en lui séparant les mains dont elle cachait ses yeux, c'est une folle plaisanterie, et tu sauras...

— Je ne veux rien savoir, interrompit Catherine, qui eût été sans cela forcée à pardonner trop vite. — Ce que je sais, c'est que vous ne m'aimez pas, et que je ne suis pour vous qu'un jouet que vous briserez dès qu'il ne vous sera plus utile.

— Catherine, reprit le vicomte d'une voix profondément émue, tu dis que tu n'es pour moi qu'un jouet que je briserai ! Oh! regarde ma vie, et, parmi tous ces hommes qui gouvernent la Provence, vois si ma couronne de vicomte n'est pas restée pure de tout autre malheur que le mien ! Tu dis que je ne t'aime pas: eh bien ! ordonne-le, et cette couronne, que j'ai dépensé mon sang à faire respecter, je t'en ferai un jouet, et tu pourras la briser et la jeter à ton gré.

Pendant ces paroles, Catherine avait écarté d'elle-même ses mains de ses yeux ; elle s'était reprise à regarder son beau vicomte, un genou à terre devant elle, la main sur le cœur, l'œil superbe et triste, la tête haute, la voix profonde : et, se laissant aller à son amour d'enfant, elle l'attira sur son cœur ; et, l'enlaçant de ses bras, imprudente et naïve, elle appuya son cœur sur celui de Roger et lui dit seulement :

— Oh ! je t'aime ! — Mais aussitôt elle se dégagea, avant que Roger fût revenu d'un trouble où ce mouvement l'avait plongé, avant qu'il pût lui-même l'entourer de ses bras, et l'attacher palpitante à son cœur dont les bonds eussent frappé au sien; et elle lui dit, avec la sérieuse légèreté d'un enfant qui balance entre un devoir et un plaisir :

— Mais je ne veux pas laisser mon oncle seul ; comment ferons-nous ?

Oh ! ce n'est pas toujours un calcul de coquetterie que ces rapides variations du cœur des femmes, qui nous brisent et nous relèvent ; ces caprices qui nous rejettent, ces caprices qui nous rappellent, ces larmes et ces rires, ces douleurs et ces joies ; tout cela mêlé sans raison, et nous dominant sans raison : tout cela, c'est la femme telle qu'elle est et qu'il faut qu'elle soit. Car demandez à ceux qui ont maudit, pendant sa durée, ce temps de printemps, tout de soleil, d'orages, de pluies, de froid et de chaudes haleines, où, dix fois le jour, le cœur s'épanouit et se resserre comme une fleur; demandez, plus tard, à ceux-là, si ce n'est pas cette vie qu'ils redemanderaient au ciel, s'ils osaient, au lieu de la quiétude de la vertu. Puis, lorsque le cœur se laisse aller aux sortiléges d'une coquette, c'est qu'elle imite bien cette nature inconstante et impérieuse ; c'est qu'elle joue, en comédienne habile, le rôle passé de sa jeunesse ; c'est qu'elle fait de l'amour le même semblant que le fourbe de la vertu : hypocrites tous deux ; tous deux d'autant plus dangereux qu'ils ressemblent davantage à la vérité.

Cependant Roger et Catherine discutaient rapidement les moyens de sortir convenablement de la maison, parlant tous deux à la fois, ne s'écoutant ni l'un ni l'autre, annonçant à chaque mot une heure de ... qui ne venait pas, lorsque enfin ils entendirent arriver Nathanias. On l'introduisit près du malade, et les premiers ordres qu'il donna furent qu'on établit autour de lui le plus complet repos. Ensuite il s'engagea à demeurer près de lui jusqu'au lendemain ; et Catherine, insouciante enfant qu'appelait une ardente curiosité, se trouva suffisamment justifiée de son absence, car, disait-elle :

— Il faut du repos à mon oncle, et je ne puis rester près de lui ; d'ailleurs, les soins de Nathanias valent mieux que tous ceux que je pourrais imaginer.

Et aussitôt, après avoir recommandé à ses serviteurs de rester à portée d'obéir aux moindres ordres du médecin, elle fit semblant de se retirer dans sa chambre. Quelques minutes ensuite, aidée de sa vieille nourrice, elle sortit avec Roger par la porte secrète du jardin, tous deux enveloppés de larges mantes à capuchon, de façon qu'il était impossible de les reconnaître.

C'était dans une nuit du samedi au dimanche que se passèrent les événemens que nous allons raconter. Si, jusqu'à présent, nous avons suivi la marche des choses, comme simple narrateur, sans y mêler quelques réflexions, c'est que chacune des circonstances où nous avons trouvé le vicomte de Beziers fut un des antécédens de sa courte et fameuse histoire; c'est qu'il arriva que chacun de ses actes et chacune de ses paroles, durant ces deux jours que nous venons de peindre, fut le principe de quelque malheur, et que nous avons craint d'en tirer trop vite les conséquences. Cette nuit appartient encore à cette partie de notre récit où nous établissons la scène, les hommes et les passions de l'époque: ne nous arrêtons donc pas, et continuons notre exposition.

IV.

LE RENDEZ-VOUS.

Dès que Catherine et Roger furent sortis, ils se dirigèrent vers l'église de Saint-Pierre de Maguelonne (1), où était assemblé le plus grand concours des fidèles. En y pénétrant, ils furent éblouis de l'éclat des lumières qui resplendissaient de toutes parts. C'étaient de nombreux flambeaux de cire de différentes hauteurs, et qui, disposés les uns au-dessus des autres, enveloppaient l'autel d'un réseau merveilleux de lumières. Ces flambeaux étaient fournis à l'évêque de Saint-Pierre par les juifs de la ville, d'après l'accord passé en 1198. En vertu de cet accord, ils payaient à l'Église une taxe de quarante quatre livres de cire à Noë et au vendredi saint: et, pour ce tribut, ils étaient soufferts dans la ville, ils pouvaient y posséder une synagogue et avaient le droit d'y enseigner la médecine, à la grande colère de l'Université de Montpellier qui réclamait déjà pour elle seule le privilége exclusif des sciences humaines. Ce jour-là on avait rendu l'église resplendissante de toutes ses beautés. De jeunes arbres, tout couverts de leurs feuillages et de leurs fleurs, étaient rangés sous les basses ogives des côtés de l'église; des serges éclatantes enveloppaient les piliers en montant en spirale jusqu'à leur sommet, et le chœur était brillant de tapis. Dans les stalles de chêne bruni qui enveloppaient l'autel, étaient réunis les somptueux chanoines de Maguelonne, le capuce rouge en tête et la croix d'or sur la poitrine. Au milieu du chœur s'ouvrait un riche missel sur un pupitre immense. Ce pupitre représentait une sorte de serpent ailé dont le corps tortueux formait le pied de cette machine, et qui, ainsi dressé, déployait de vastes ailes merveilleusement travaillées sur lesquelles reposait le saint livre. Le missel, avec ses vignettes étincelantes, était écrit sur deux colonnes séparées par les plus magnifiques travaux de peinture: et ses pages, où le texte se dessinait en noir au milieu de ces arabesques, semblaient un parterre avec ses plates-bandes brunes, bordées de fleurs jaunes et brillantes. C'était un don du cardinal Néapoléon de Lara à l'église de Saint-Pierre, et il avait été béni par le pape Celestin III. L'encens, venu de Narbonne, où l'apportaient les nombreux Pisans qui en faisaient le commerce, brûlait à la fois, dans les vases d'or que la cathédrale tenait des riches dons de Guillaume VII, et dans les encensoirs que balançaient incessamment les jeunes clercs qui venaient deux à deux s'agenouiller devant l'évêque. A la droite était assis Guy, recteur des hospitaliers du Saint-Esprit, portant une mître dont le sommet laissait entrevoir la calotte d'acier; la croix pastorale pendait sur son sein, et la ceinture militaire serrait son surplis de lin sur une cuirasse; il reposait ses pieds sur un vaste coussin de drap rouge où étaient brodées en argent une crosse en sautoir avec une lance. A la gauche, à genoux, les yeux levés au ciel dans une sainte extase, immobile et comme plongé dans un monde qui le détachait de sa nature présente, Dominique attirait l'admiration craintive des habitans de Montpellier, qui l'avaient vu partir, trois ans avant, le front et les pieds nus, et qui le retrouvaient, après trois ans de combats et d'épreuves, plus ardent et plus résolu qu'à cette époque.

Cependant les chants remplissaient la nef de leur harmonie. Les voix unies ensemble, tantôt faibles et retenues, se développaient quelquefois dans une puissante expansion pour se calmer de nouveau, se levant et s'abaissant si harmonieusement, qu'on eût dit un flot de la mer qui murmure, puis se gonfle comme pour se briser et qui s'abaisse insensiblement; si bien qu'en écoutant ce chant doux et fort, cette sourde et harmonique prière, et cette immense et mélodieuse acclamation se succédant l'un après l'autre, il arrivait que l'âme balancée à ce chant, s'élevant et s'abaissant avec lui, se troublait peu à peu, s'amollissait doucement et finissait par se perdre dans une ivresse indicible, dans une volupté ineffable où la pensée n'a pas d'objet, comme les yeux point de but; mais où la vie inonde l'âme par tous les sens qui mènent à sa mystérieuse demeure.

Alors parurent douze jeunes filles vêtues magnifiquement, portant chacune un cierge; après elles vinrent douze dames des plus nobles et des plus riches; douze chevaliers et l'official de l'évêque. Toute cette troupe fit le tour de la nef et vint se placer devant l'évêque, qui la bénit et lui commanda d'aller accomplir sa sainte mission. Catherine ne comprit rien à ce qui se passait; mais elle était résolue à se confier à Roger, et ils suivirent la procession lorsqu'elle sortit de l'église et se dirigea vers l'Hôtel-de-Ville, tandis que tous les assistans demeuraient dans le temple, sur l'invitation précise de l'évêque. La marche de cette procession, à travers les rues de Montpellier, fut calme et solennelle; un recueillement profond, une sainte espérance brillaient sur tous les visages. Roger, quelquefois, ne pouvait retenir un moqueur sourire; mais alors Catherine lui reprochait la gaîté qu'elle ne pouvait partager, et ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à l'Hôtel-de-Ville.

De nombreuses lumières brillaient aussi aux fenêtres de ce château, où l'on semblait attendre la procession. Elle s'arrêta à la principale porte, et les chanoines qui composaient l'official de l'évêque montèrent seuls dans l'intérieur. Bientôt après ils reparurent. Le cortége s'augmenta des consuls de la ville, des chevaliers de la lance, conduits par le comte d'Hauterive, et une litière, exactement fermée, portée par quatre hommes, fut placée au centre du groupe composé par les dames nobles et les demoiselles de la ville. Aussitôt on prit en bon ordre la direction du château d'Omelas.

— Vont-ils donc ainsi chez le roi? dit tout bas Catherine à Roger.

— Oui, répondit le vicomte, chez le roi qui l'attend.

— Vont-ils l'inviter à quelque cérémonie, reprit Catherine.

A ce moment, Roger, devenu attentif à ce qui se passait, ne répondit pas à la jeune fille; car le cortége était arrivé à l'embranchement d'une route dont un côté menait à la porte principale du château et dont le second, après avoir tourné à gauche, aboutissait à une poterne; on s'arrêta, et le comtor regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un. Roger poussa un léger sifflement, et, sur un signe du chevalier, la litière fut apportée près de lui. Le sire de Rastoing l'accompagna, et Catherine, en le reconnaissant, se prit à trembler.

— Que vais-je devenir? dit-elle tout bas à Roger

— Tu vas monter dans cette litière, et, dans une heure, je te rejoins.

La pauvre Catherine était sur le point de se trahir lorsqu'elle vit descendre une femme de cette litière. Cette femme, soigneusement enveloppée d'une cape, s'élança vers Roger, en lui disant d'une voix tremblante:

(1) L'abbaye de Maguelonne, sise au bord de la mer, et immensément riche, était toute différente de l'église cathédrale de Maguelonne de Montpellier.

— Est-ce vous, mon frère?

— Je m'appelle Baptiste, dit tout bas le vicomte, et je suis votre serviteur.

A ce mot, Catherine comprit le dessein de Roger, et ce fut en riant, à son tour, qu'elle prit la place de Marie. On ferma la litière de nouveau très exactement et on la replaça au centre du cortége qui attendit longtemps avant de se remettre en marche. Enfin, minuit arriva, et la procession reprit sa route, non pas vers Montpellier, comme Catherine se l'était imaginé, mais vers le château. Elle ouvrit à plusieurs fois les rideaux de sa prison et vit, malgré l'obscurité, qu'on approchait des murs d'Omelas, dont la masse noire se dessinait sur un ciel éclatant d'étoiles. Une nouvelle appréhension la saisit alors. Elle se figura que Roger avait mal pris ses mesures et se crut sur le point d'être livrée au roi. Cependant, toute confiante qu'elle était dans la protection de Roger et dans les assurances qu'il lui avait données, elle commença à craindre sérieusement quelque singulier événement, lorsque, le cortége étant arrivé au château d'Omelas, elle en vit baisser le pont levis. La marche de ceux qui suivaient la litière n'était point changée, seulement ils avaient cessé leurs chants et leurs prières à une certaine distance du château, et ce fut dans un profond silence qu'ils en franchirent la porte principale.

A ce moment, une véritable frayeur s'empara de Catherine, si violente qu'elle appela le sire de Rastoing. Un signe qui lui imposait silence fut toute la réponse du vieux consul, dont la figure rayonnait d'importance et de finesse à la fois. On fit descendre Catherine de sa litière, et, aux salutations qu'elle reçut de tous ceux qui composaient la procession, à l'état de reconnaissance dont paraissaient pénétrés pour elle les vénérables consuls de Montpellier, les chanoines et les chevaliers, elle pensa qu'elle avait fait quelque digne action dont elle ne pouvait se rendre compte. Elle vit aussi que chacun savait qui elle était, et que le soin qu'elle avait mis à se cacher était peine perdue. A chaque instant son embarras et sa surprise redoublaient; mais elle se crut le jouet d'une illusion lorsqu'elle vit monter d'abord tout le cortége dans la partie du château où se trouvait l'appartement du roi, puis pénétrer doucement jusqu'à la grande salle qui précédait sa chambre, et là, dans un silence profond, se ranger à genoux devant la porte de cette chambre sur plusieurs lignes, et y demeurer dans un profond recueillement.

La salle était ornée de cierges; un vaste bénitier avait été placé à droite de la porte, et le doyen de l'official se tenait à côté. Catherine fut placée la première à genoux sur un carreau de fourrures, en face de la porte; les jeunes filles se mirent derrière elle; ensuite venaient les dames; les consuls, les chevaliers et les chanoines, debout, bordaient au fond ce groupe de femmes. Catherine, en levant les yeux, aperçut, à l'un des angles de la salle, Roger qui avait gardé son déguisement, et sa présence suffit pour la rassurer.

Arrivés à ce point de notre récit, nous craindrions de le continuer, tant il y a de singularité dans ce qui nous reste à dire; mais ce temps que nous cherchons à décrire serait mal connu si nous n'en rapportions pas une des plus singulières histoires, si nous ne montrions pas jusqu'où s'égarait le zèle de la religion; si, obligé de peindre bientôt le christianisme dans sa fureur fanatique, nous ne devions pas d'abord faire voir par quelles puérilités indécentes il avait perdu ce beau caractère qui doit partout l'accompagner.

Le silence était donc complet dans la grande salle, le recueillement profond; et la plupart des cœurs, exaltés sur les ailes de la prière, invoquaient pieusement le ciel. Si une excuse peut se donner à cette étrange cérémonie, c'est la bonne foi de ceux qui y participaient. Roger seul peut-être en comprenait tout le plaisant: et Catherine même se laissa séduire à la solennité que chacun semblait y mettre. Cependant, entr'ouvrons la porte qui sépare cette réunion de la chambre du roi d'Aragon.

Pierre avait reçu, des mains de Baptiste, à la poterne du château d'Omelas une femme tremblante et silencieuse; il l'avait lui-même guidée, à travers les détours secrets du château, jusqu'à sa chambre, où il n'y avait qu'une lueur imperceptible, fournie par une lampe chargée d'une huile odorante et enveloppée dans une sorte de lanterne à pans d'ivoire tout couverts de peintures. Cette lampe, suspendue au plafond par une poulie, comme nos réverbères, pouvait se monter et se descendre à volonté, et le cordon qui la retenait aboutissait ordinairement au chevet du lit. Durant le trajet de la poterne à la chambre, le roi avait voulu essayer de faire rompre le silence à la belle jeune fille qui allait enfin lui appartenir: mais à chaque question on ne répondait que par un mouvement de tête. D'ailleurs, un trouble, qui n'était pas joué, un tremblement presque convulsif de celle qu'il entraînait ainsi, tout ravissait Pierre, et son amour était devenu du délire lorsqu'il arriva enfin dans cette chambre fortunée.

Soit véritable désespoir, soit comédie, en entrant dans cette chambre, la prétendue Catherine tomba dans un fauteuil; et, cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à pleurer avec violence. Pierre se mit à ses pieds: il la consolait, il lui parlait de son amour en termes si ardens, qu'elle sembla plusieurs fois prête à céder à ses vœux. Tantôt il l'attirait dans ses bras, et elle lui laissait couvrir ses mains de baisers, et bientôt elle le repoussait vivement. Il est difficile de dire si tous les sentimens de l'âme ont une pantomime particulière comme ils ont une physionomie distincte; mais ce qui est certain, c'est que le roi d'Aragon prit l'abandon décidé de sa femme, qui d'abord l'écoutait, et ses soudains accès de dépit qui le faisaient repousser ensuite, pour le combat de la pudeur contre l'amour dans l'âme d'une jeune fille.

Cependant l'heure se passait et Pierre d'Aragon, plus amoureux, plus entreprenant, semblait ne plus vouloir tenir compte de la résistance trop longue de sa belle maîtresse, lorsque, tout-à-coup, elle s'arracha de ses bras, cacha son visage dans une de ses mains, et de l'autre lui montra la fatale lampe qui les éclairait.

O divine pudeur! amour inconnu! Que ce geste parut à la fois amoureux et chaste au bon roi Pierre d'Aragon! Il comprit, et détacha le cordon qui soutenait l'impudique lumière: la lampe tomba et se brisa en éclats, et une obscurité impénétrable enveloppa tout ce qui se passa alors dans la chambre.

Cette obscurité, nous ne la percerons pas non plus, et nous reviendrons à notre grande salle, toujours magnifiquement éclairée, où l'on voit tout ce qui s'y fait, ce qui peut par conséquent se raconter.

Au bruit de la lampe brisée, Roger fait un signe, et une sourde rumeur court et bourdonne dans l'assemblée. C'est une prière à voix basse, une prière fervente; chacun s'y anime, et, les yeux tendus vers la chambre du roi d'Aragon, semble implorer l'assistance divine pour l'accomplissement de quelque saint miracle. Roger seul, l'oreille au guet, paraît attendre un nouveau signal. Cependant la prière continue, le premier élan de l'invocation passé, il ne demeure plus qu'un sourd murmure ondulé par la voix grave de quelque chanoine qui reprend haleine; déjà même les lèvres légèrement agitées attestaient seules la préoccupation pieuse de l'assemblée, lorsqu'un nouveau son se fit entendre; c'est le son du timbre aigu qui appelle les esclaves. A ce bruit, comme à un coup de baguette magique, toute l'assemblée se lève en masse; et chacun, d'une voix retentissante, entonne un chant sublime avec un accent prodigieux de joie et de félicitations. Le doyen de l'officialité ouvre la porte et s'avance dans la chambre du roi d'Aragon, et jeunes filles, dames, chevaliers, chanoines, le suivent aussitôt chacun un cierge à la main.

A ce chant, à cet aspect, Pierre, surpris et épouvanté à la fois, s'élance hors de son lit, cherche et trouve ses armes à son chevet; il s'avance, l'épée à la main, vers la porte de la chambre et se trouve face à face du doyen armé d'un goupillon. Foudroyé de cette étrange et nombreuse apparition, le roi veut s'écrier et interroger; mais les voix des assistans, lancés dans leurs sublimes actions de grâces, ne lui répondent que par de nouveaux chants. Pierre veut se précipiter vers le doyen, l'épée haute; mais celui-ci, d'un coup de son large goupillon, l'inonde et le glace sous sa fine chemise de lin. Il recule; alors la masse chantante avance; et le roi

toujours inondé et bénit, est forcé de se rejeter dans son lit, autour duquel se range le cortége.

Enfin le silence se rétablit : et il reconnait bientôt tous ceux qui l'entourent; il reconnait surtout la belle Catherine Rebuffe et commence à soupçonner le tour qu'on lui a joué. Il en demeure convaincu lorsqu'il aperçoit la figure railleuse de Roger sous l'habit du serviteur qui lui a remis sa prétendue jeune maîtresse. A cette découverte, on ne peut assurer que Pierre accepta, comme une joyeuse plaisanterie, une si publique révélation de ses intrigues; mais s'il ne le fit pas sincèrement, du moins il en prit le semblant; et ce fut d'une voix calme qu'il dit à sa femme, qui se cachait tremblante :

— Eh bien! madame Marie, ne voulez-vous pas saluer vos amis et les miens qui viennent si tard nous rendre visite?

La reine montra alors son visage couvert de rougeur, et que tous les regards interrogèrent curieusement; puis le roi continua :

— Messieurs, dit-il aux consuls, avertissez nos sujets de Montpellier que nous entrerons demain dans leur ville avec madame Marie notre épouse, à notre droite, et notre fille Catherine, à notre gauche, montée sur une belle haquenée dont nous lui faisons présent.

Aussitôt après, le cortége se retira dans l'ordre où il était venu, laissant la reine avec son mari.

Faut-il raconter, pour bien persuader à nos lecteurs que ceci est pure vérité, comment le roi fit son entrée à Montpellier, ainsi qu'il l'avait annoncé? Cette circonstance trouvera sa place plus tard. Toutefois, ce que nous devons dire, c'est que la haquenée sur laquelle rentra Catherine fut acquise à la ville de Montpellier par les soins du sire de Rastoing ; qu'elle fut nourrie aux frais des habitans et tous les ans promenée, à grande pompe, du château d'Omelas jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, avec des chants et des fleurs. Lorsque cette haquenée, qui était exactement blanche, mourut, sa peau fut empaillée et la cérémonie continua de même. Elle s'est conservée jusqu'à nos jours sous le titre de fête du chevalet, et beaucoup d'hommes vivent encore qui en ont été témoins.

V.

L'HÉRÉTICATION.

A la jonction des deux chemins, le sire de Rastoing remit à Roger, qui avait toujours conservé l'habit et la tournure de Baptiste, la garde de Catherine, et les jeunes amans reprirent ensemble le chemin de Montpellier. Ils se hâtèrent d'y rentrer, et, par un ordinaire événement de toutes les espérances humaines, ils se trouvèrent tristes d'une aventure qui leur avait paru devoir être si plaisante. Un sentiment de crainte se formait au cœur de Catherine, sentiment confus à la vérité et sans reproche véritable de sa conscience : mais il lui semblait, quelle que fût son innocence, que, si c'est un malheur pour une jeune fille d'attirer, malgré sa volonté, les regards sur elle, c'était une grande faute que de les y avoir appelés. Roger, surtout, maintenant que le premier entraînement de sa folle idée s'était éteint dans son succès, Roger se faisait un crime de s'être servi du nom de Catherine et de la sotte adresse du consul pour donner une leçon au roi d'Aragon. Il prévoyait qu'il faudrait une explication à sa participation à ce rendez-vous, et comprenait que les propos les plus hardis seraient tenus sur la pauvre Catherine. Sans doute, il savait que la pire chose qu'on pût dire serait de prétendre qu'elle était sa maîtresse, et sans doute aussi il y avait cette espérance, au fond de l'âme de Roger, qu'elle pourrait le devenir; mais, jusqu'à ce moment, il ne s'était pas traduit à lui-même sa pensée aussi lucidement; il s'était donné à aimer Catherine sans vouloir regarder où il allait. Un jour serait arrivé où elle fût devenue coupable, et bientôt après un jour qui eût livré ce secret à la curiosité publique. Alors les mêmes propos eussent été tenus ; mais alors il eût semblé à Roger que l'accusation eût été moins cruelle, parce qu'elle eût été vraie, et que lui-même eût été moins criminel envers Catherine de lui faire mériter un reproche juste, que de lui en faire subir un qui ne l'était pas. Rendant ainsi un hommage intime à la vertu, qu'on peut dédaigner quand elle n'existe plus, et qu'on est forcé de respecter tant qu'elle est encore debout.

Cependant l'espérance de voir se perdre cette frivole circonstance parmi les intérêts pressans qui devaient s'agiter à Montpellier, le rassura un peu. Il devina à sa propre préoccupation la cause du silence de Catherine, et lorsqu'il lui adressa la parole pour l'en arracher, il ne s'étonna ni de la voix altérée de la jeune fille, ni du mouvement plus tendre et plus familier avec lequel elle s'appuya sur lui. C'était déjà une prière et une invocation, c'était une femme qui disait déjà :

— Protégez-moi, vous qui m'avez perdue.

La pensée de Catherine allait-elle aussi loin? Non, sans doute. Sa pensée raisonnée ne pouvait et ne devait pas tirer une si terrible conséquence d'une démarche imprudente. Mais l'âme, à notre insu, a une logique invisible qui semble prévoir tous les malheurs futurs d'une faute, et qui nous donne des craintes vagues qu'on veut faire taire vainement. On appelle ces effrois soudains de puérils pressentimens; mais le plus souvent, ce ne sont que les murmures sourds d'une conscience clairvoyante.

Cependant ils arrivèrent enfin dans la rue où était située la maison de Catherine, et la quantité de personnes qui se trouvaient assemblées devant le seuil appela leur attention. Par suite de la disposition où se trouvait le vicomte, il ne put s'empêcher de craindre quelque fâcheuse aventure. Il se hâta de faire rentrer Catherine par la porte dérobée, et revint aussitôt voir par lui-même le motif de ce rassemblement. Il n'avait rien de tumultueux; car l'effroi paraissait dominer tous ceux qui, en rentrant des églises, où ils avaient passé une partie de la nuit en prières, étaient arrêtés devant la maison ; on se parlait à voix basse en se montrant la porte du doigt, et l'on s'éloignait en faisant de nombreux signes de croix. Roger s'approcha assez pour entendre les propos.

— Y comprenez-vous quelque chose? disait l'un, Catherine est un peu trop belle et un peu trop riche peut-être pour n'en être pas fière; mais c'est une sainte chrétienne.

— Vous ne savez donc pas, répondit un autre, que Pierre Mauran est dans sa maison?

— Eh bien! répondit le premier, n'a-t-il pas fait amende honorable?

— Sans doute, mais on dit qu'hier il a été arrêté par Perdriol et qu'il a rompu sa pénitence.

— Cela est si vrai, ajouta un troisième, que frère Dominique, qui s'était voué à son salut, était seul à l'église ce soir, sans chaîne ni pénitent.

— Sainte Vierge! reprit un de ceux qui avaient parlé d'abord, et comment a-t-elle osé recevoir Pierre Mauran, sans qu'il fût dégagé par la main de l'Église de son vœu de visiter tous les pèlerinages portés dans l'arrêt de l'officialité de Toulouse?

— Il a été blessé et frappé par les routiers au point qu'il a failli expirer en entrant dans Montpellier. Devait-elle le laisser mourir à sa porte? Bien qu'il lui soit presque inconnu et étranger, n'est-ce pas son oncle, le frère de sa mère? et la malédiction de Dieu ne l'eût-elle pas frappée pour un si dur refus?

— La malédiction de Dieu ne frappe que ceux qui désobéissent aux saintes lois de son Église.

Cette réponse fit taire tous les commentaires, et Roger reconnut le visage sombre et fatal du moine d'Osma. Cette apparition l'irrita plus qu'on ne pourrait dire. Jusqu'à ce moment, l'aspect de cet homme, tout en l'importunant, ne lui avait semblé qu'une rencontre désagréable que le hasard seul avait renouvelée; mais, cette fois, il lui parut qu'il avait une intention de mêler à sa vie une persécution tacite, exprimée par une présence obstinée : c'était déjà un accomplissement des paroles de Mont-à-Dieu. Il ne put résister à ce premier mouvement de colère.

— Moine, lui cria-t-il, est-ce toi qui as osé désigner cette maison à la malédiction céleste et à la colère du peuple?

— C'est moi, répondit Dominique ; car cette maison cache un hérétique, et je l'ai marquée du sceau de la réprobation jusqu'à ce que le maudit en sorte ou qu'il en soit chassé.

Roger vit alors en s'approchant la cause du rassemblement. C'était une bière vide qu'on avait posée en travers de la porte d'entrée, et une croix rouge qu'on avait dressée au chevet de cette bière.

— Misérable! dit Roger oubliant toute prudence, c'est toi qui as placé à cette porte ce signe de mort et de supplice? La ville de Montpellier appartient-elle à Innocent?

— Ni à Innocent ni au vicomte de Beziers, répondit froidement le moine; mais l'homme qu'enferme cette maison appartient à l'Église, et lui a été livré par son seigneur, le comte Raymond, et l'Église le saisira et l'atteindra partout, eût-il caché son retour à l'hérésie dans les villes de Beziers ou de Carcassonne, sous la protection du noble Roger.

— Et à Carcassonne et à Beziers, répliqua violemment le vicomte, Roger eût fait ce qu'il fait ici.

A ces mots, il arrache la croix plantée devant la porte, la renverse et la foule aux pieds, prend la bière, la brise et en disperse les lambeaux avec des cris de colère qui épouvantent les habitans et qui semblent ravir Dominique d'une sainte joie. A peine le vicomte a-t-il cédé à ce mouvement irréfléchi qu'on entend les pas précipités d'un concours tumultueux, et aussitôt on voit arriver un nombre considérable d'hommes vêtus de noir, les pieds nus dans des sandales, la tête découverte, le corps serré d'une corde de chanvre, presque tous les cheveux en désordre et les vêtemens sales ou déchirés. C'étaient les bons-hommes de la ville de Montpellier, les prêtres de l'hérésie, et à leur tête marchait Guillabert de Castres, leur évêque, le plus fameux hérésiarque de la Provence, et qui avait déjà soutenu plus d'un combat spirituel contre Dominique. En se voyant, ces deux fiers rivaux se mesurèrent de l'œil, et Guillabert s'écria :

— Je vais montrer le vrai chemin à l'âme qui va s'en aller.

— Ce chemin est facile à suivre, répondit Dominique, et le vicomte de Beziers vient de te l'ouvrir.

Roger, qui, à l'aspect de Guillabert, avait craint de voir se renouveler au chevet de Mauran, entre ces deux fanatiques, la scène de Mont-à-Dieu, ne fut pas peu surpris quand le moine s'éloigna sans engager le combat, sans essayer même d'enlever à Guillabert une conquête pour laquelle il avait montré tant de sollicitude. Il dut penser que Dominique comptait tirer un meilleur parti de cet événement, et, sans trop se rendre compte de ce qu'il pouvait avoir à craindre, il suivit Guillabert dans la maison où il venait d'entrer. Il le précéda de quelques pas dans la chambre où était Pierre Mauran, et trouva celui-ci étendu sur une couchette très élevée, ayant à ses côtés Nathanias qui l'observait d'un air soucieux, et Catherine qui semblait toute tremblante de ce qui se passait au dehors. Roger, sans rien lui dire de ce qu'il avait fait, lui conseilla de se retirer, et, usant de cette autorité qu'il savait prendre même avec ceux qu'il aimait le plus, il la fit rentrer dans sa chambre et donna l'ordre à sa nourrice et au vieux Baptiste de ne pas l'en laisser sortir, quoi qu'il arrivât et quoi qu'elle pût entendre. Il crut qu'il était prudent de l'éloigner des scènes qui allaient se passer, autant pour l'aspect horrible qu'elles offriraient, que pour les conséquences qu'elles pourraient avoir. Lui même, sentant qu'il était mal à propos mêlé à toutes ces disputes, fut à plusieurs fois tenté de se retirer ; mais la crainte de laisser Catherine seule dans une maison ainsi envahie, et le désir de voir par lui-même la fin d'un événement où l'on pourrait peut être essayer de la compromettre plus tard, le décidèrent à rester.

A peine Guillabert fut-il entré dans la chambre du malade, que celui-ci parut se ranimer en sa présence.

— Mon père, lui dit-il d'un accent de prière, les prêtres pervers de la prostituée de Babylone ont égaré ma raison; venez à moi et *consolez*-moi.

— Pécheur, répondit l'évêque hérétique, voici venir les fils majeurs et les fils mineurs de la véritable Eglise, ils t'apportent la consolation que tu demandes.

Aussitôt deux des acolytes de Guillabert saisirent Pierre Mauran, et, le plaçant malgré sa faiblesse et ses douleurs sur son séant, ils voulurent commencer la cérémonie de la consolation. Nathanias, qui était demeuré dans la chambre, s'approcha alors et dit à Guillabert :

— Frère, il ne faut point penser à tourmenter le malade d'aucune façon ; les secours de la médecine sont les seuls qu'ils puissent recevoir en ce moment.

— Dieu du ciel! s'écria le prêtre hérétique, le misérable Pierre Mauran a-t-il encore subi cette souillure? Après avoir livré son âme aux perditions de Rome, son corps est-il tombé aux mains de ce juif? Arrière, mécréant! fils du fils rebelle du Seigneur, rejeton de Satan, je t'exorcise! Arrière l'impur!

Cette malédiction prononcée par un prêtre de l'Église romaine, sans épouvanter précisément Nathanias, l'eût cependant réduit au silence. A coup sûr, il n'eût osé braver un anathème qui pouvait être suivi d'une plus efficace persécution. Mais, vis-à-vis d'un hérétique, c'était bien différent; car la haine que leur portait le clergé catholique dépassant de beaucoup celle qu'il avait contre les juifs, il les abandonnait volontiers à l'outrage et à l'insulte de quiconque les voulait insulter. Ainsi en est-il dans toute discussion intestine : l'animosité est affreuse entre enfans d'une même nation ou d'une même famille, et la haine est d'autant plus ardente qu'elle a eu des liens plus forts à briser. Enfin, soit désir de venger sur un chrétien, quel qu'il fût, l'humiliation constante où on les tenait, soit par motifs d'humanité, Nathanias s'élança vers Guillabert de Castres au moment où il s'approchait de Pierre Mauran.

— Cet homme est mourant, s'écria-t-il, et vous le tuerez si vous lui faites subir la moindre de vos stupides momeries!

Ce propos alluma la colère des *parfaits*, mais il ne fit briller sur le visage de l'évêque qu'une joie singulière et une espérance dont Nathanias eût frémi de connaître le but. Cette espérance s'attachait à un objet bien désiré, puisqu'elle apaisa les scrupules de Guillabert, et qu'il demanda vivement au médecin s'il était vrai que Pierre Mauran fût si malade qu'il le disait, et s'il mourrait véritablement dans le cas d'une épreuve ou d'un peu d'aide.

Nathanias répondit affirmativement sans se rendre compte du sens des derniers mots de l'hérétique; mais à peine eut-il fini, que voilà Guillabert qui élève les bras vers le ciel et qui, saisi d'un tremblement universel, se prend à crier :

— La mort vient, la vie la suit, l'épreuve sera dure, l'aide sera bonne, la victime agréable au Seigneur!

Nathanias se rappela alors avoir entendu raconter les plus étranges choses sur *les épreuves* et *les aides* des hérétiques; et lorsqu'il vit l'état d'extase frénétique où tomba Guillabert, s'emparer des autres parfaits, il entraîna Roger dans un coin et lui recommanda la plus exacte prudence. Bientôt, tandis que Guillabert immobile, les bras étendus en l'air, mais agité d'un tressaillement convulsif, était, selon leur expression, envahi par l'Esprit, les autres assistans se prirent à déchirer leurs habits avec fureur, se prosternant et se relevant tour à tour devant Guillabert avec de grands cris.

Dans notre siècle de passions raisonnées, personne ne pourra s'imaginer comment Roger put être le témoin impassible de la scène que nous allons décrire, parce que personne ne peut se figurer peut-être le délire où peut mener une superstition. Les histoires des convulsionnaires et celles des religieuses de Loudun en sont un exemple épouvantable. Dans ces circonstances, non-seulement les puissances irritables de l'esprit arrivent à un degré d'exaltation et de férocité incroyables, mais encore les forces physiques et vitales, soumises à la même excitation, s'exagèrent à un tel point qu'il en résulte des actes prodigieux de vigueur accomplis par des corps faibles et chétifs. Ce fut donc un étrange spectacle pour Roger que ce qui se passa alors sous ses yeux, et la surprise, le doute même de la réalité de ce qu'il voyait le rendirent bien plutôt silencieux que la crainte qu'il eût pu éprouver de se trouver au milieu des hérétiques.

Comme nous l'avons dit, ils étaient presque nus. Guilla-

bert, toujours à la place où l'extase l'avait saisi, avait perdu ce tressaillement qui annonçait, disaient ils, l'invasion de l'Esprit-Saint. Il était devenu complètement immobile, l'œil tendu et les bras levés. A cet aspect, les bons-hommes s'agenouillèrent, et l'un d'eux, Benoît de Termes, le plus révéré après Guillabert, s'écria :

— La coupe est remplie, l'âme du saint nage dans l'âme de l'Esprit; à l'œuvre pour que l'hostie soit prête quand Dieu débordera

Aussitôt Pierre Mauran fut enlevé de son lit et placé sur le plancher : tous se rangèrent autour de lui ; deux diacres ou fils mineurs tenant un Évangile ouvert. Benoît se plaça en face du malade et commença l'interrogatoire suivant :

— Tu as demandé à être consolé, Pierre Mauran?

— Je l'ai demandé, répondit le malade qui parut subir lui-même cette influence extraordinaire et se ranimer à ce commun enthousiasme.

— Ton âme a-t-elle besoin d'être purifiée des erreurs où elle s'est replongée? demanda le prêtre.

— Mon âme en a besoin, répondit Mauran.

— Réponds donc aux vrais articles de la foi. Quel est ton Dieu?

— Mon Dieu est le créateur du bien : c'est lui qui a fait la pensée, l'amour et les choses invisibles, aidé de son premier fils Jésus-Christ, dont l'esprit a habité trente-trois ans sur la terre dans la personne et le corps de saint Paul.

— C'est le seul que tu adores? reprit Benoît.

— Le seul, répondit Mauran ; et je renonce Satan, son second fils, qui a fait le corps, les désirs charnels et toutes les choses matérielles qui servent à la tentation.

— Très bien! s'écria Benoît à cette réponse : et tous ceux qui étaient présens répondirent en faisant une génuflexion à chaque exclamation : sois béni! sois béni! sois béni!

— Quelles sont les croyances sur cette terre?

— Que chacun, homme ou femme, peut prêcher l'Évangile quand l'Esprit Saint le domine; qu'il peut consacrer le pain et le vin en un cas pressant, sans avoir été *revêtu* (ordonné), pourvu qu'il porte les sandales.

— Que détestes-tu sur la terre? demanda encore le prêtre.

— Je déteste Rome qui est la protectrice de l'Apocalypse. — Je déteste le serment comme impur. — Je déteste l'adoration des images comme une invention du diable. — Je déteste les églises où Rome enferme l'immensité de Dieu.

— Sois béni! répondit encore Benoît de Termes.

Et les assistans recommencèrent encore trois fois la même exclamation avec les mêmes génuflexions. L'interrogatoire continua, mais avec ordre, quoiqu'on pût s'apercevoir que la voix de l'interrogeant arrivait par degrés à une vibration forte et éclatante qui annonçait une exaltation croissante.

— Et que crois-tu que deviendra ton âme après ta mort?

— Elle ira au paradis ou en enfer ; car le bien est le bien, et le mal est le mal, et le purgatoire est une invention des hommes.

— Et tu ne crois pas, comme nos frères les Insabattez, qu'elle attendra jusqu'au jugement dernier?

— Le jugement dernier est une impiété ; car Dieu est infaillible, et, après nous avoir jugés à notre trépas, il ne changera pas son jugement! et la résurrection des morts n'est point écrite dans l'Évangile.

— Sois béni! répéta encore Benoît.

Et encore cette fois on lui répondit comme on avait fait. Tous alors se tournant vers Guillabert se mirent à genoux devant lui et commencèrent une prière à laquelle il paraissait insensible ; cependant, comme un coursier indolent entouré de chevaux fougueux et qui se laisse enfin entraîner à leur impétuosité, les lèvres de Guillabert remuèrent d'abord insensiblement, puis s'agitèrent de paroles presque muettes. Bientôt sa voix et ses prières s'unirent à celles des autres, et dans peu d'instans elles les dominèrent toutes.

— L'Esprit déborde! s'écria Benoît, que le croyant soit consolé!

A ces mots, on s'empara de Pierre Mauran et on le plaça debout, en le soutenant, vis-à-vis de Guillabert. Deux parfaits tinrent suspendu sur la tête du malade le livre des Évangiles, et l'évêque prononça une première prière les mains étendues sur lui. La prière finie, il lui imposa les mains et le livre sur la tête, et Pierre Mauran récita un *Pater* en tenant ses mains étendues en croix. Dès qu'il eut fini, on l'approcha de Guillabert, et on le plaça encore en face de lui, mais de côté, de façon que l'épaule gauche du malade touchât l'épaule gauche de l'évêque, et celui-ci récita une seconde prière commençant par ces mots :

— *Cor meum in corde tuo...*

Lorsqu'il eut fini, on replaça Pierre Mauran tout en face de lui, et aussitôt Guillabert se pencha jusqu'à lui, et, par sept fois différentes, lui souffla dans la bouche en lui répétant à chaque fois :

— *Dominus tecum.*

— *Et cum spiritu tuo,* répondaient à chaque fois les assistans, et, à chaque insufflation, ils faisaient mettre Pierre Mauran à genoux et le relevaient ensuite. Toute cette pantomime, exécutée d'abord assez solennellement, prit un caractère de violence à cette dernière cérémonie. Ainsi on précipitait le malheureux malade et on le relevait brutalement. En effet, on pouvait lire sur les visages que les esprits s'exaltaient. Celui de Mauran surtout avait l'expression d'une joie sauvage et infinie, et ce ne fut pas sans une sorte de terreur qu'à la dernière de ces génuflexions Roger le vit se redresser de lui-même et se tenir debout sans le secours de ceux qui l'entouraient. Un long cri de joie accueillit cette victoire de l'Esprit-Saint, et ce fut le tour de Mauran d'élever la voix et de se faire entendre.

— Frères, s'écria-t-il, l'heure est venue, la mort est proche, la vie la suit... ouvrez à l'âme de larges chemins... Dieu m'invite et il m'appelle...

Benoît, alors à genoux entre le malade et Guillabert, se retourna vers celui-ci et lui dit d'une voix farouche :

— Père, le frère Mauran demande l'épreuve.

— Est il préparé? demanda Guillabert retombé dans sa sainte extase.

— Je suis préparé, répondit Mauran.

— Il est préparé, répéta Benoît.

— Non! non! s'écria Guillabert; je n'entends que la voix de Benoît et non celle du croyant. Son Esprit n'est pas le mien ; je ne l'entends pas...

— Que faut-il à l'esprit? s'écria Mauran ; que faut-il pour avoir l'épreuve?

— Il faut maudire, dit Benoît, maudire et mépriser les images de la Prostituée.

— Qu'on m'apporte ses images et ses idoles! s'écria Mauran.

Et l'un des acolytes détacha du mur un christ qui s'y trouvait suspendu, et le présenta à Pierre Mauran qui prononça sur lui des paroles d'exécration, lui cracha au visage et le foula aux pieds.

— J'ai maudit et méprisé... dit alors Mauran.

— Je t'entends, je t'entends, répondit Guillabert... Qu'on cède à sa prière, et qu'on ouvre les voies à l'âme du croyant!

A ces mots, un hurlement sauvage répondit à l'évêque hérétique; lui-même élevant la voix fit entendre une invocation retentissante; et Mauran, l'œil animé, le visage exalté, debout au milieu de ce cercle de furieux, leur cria :

— Voici ma poitrine, voici mes veines et mes membres. Que mon bien-aimé commence! que le plus charitable m'éprouve!

Cependant on demeurait immobile, et, les yeux fixés sur Pierre Mauran, chacun semblait hésiter; les poitrines haletantes laissaient échapper une rauque et courte respiration.

— Père! père! s'écria Mauran; les frères sont faibles; l'Esprit-Saint n'est qu'en nous.

Guillabert, à cette interpellation, répondit aussitôt :

— Que les frères obéissent! que l'épreuve soit faite! *Cum manu, cum gladio, cum linguâ, animam libera!*

Cette exhortation n'était pas achevée, qu'un des plus jeunes de la troupe s'élance et frappe Mauran au visage : celui-ci demeure immobile. L'exemple n'est pas plus tôt donné que chacun s'excite et lui porte des coups terribles; mais Pierre

Mauran sourit à chaque nouvelle blessure, et, par un prodige de la nature humaine, il soutient, malade et mourant, mais sous l'empire d'un enthousiasme fanatique, des atteintes qui l'eussent renversé et brisé en pleine santé.

Cette circonstance que la physique et la médecine actuelle ont eu occasion de reconnaître, cette insensibilité à la douleur, résultat d'une tension extrême des forces morales, avait plus d'une fois épouvanté les ennemis des Vaudois, et fait croire, sinon à leurs miracles, du moins à la sorcellerie dont on les accusait. Ce fut donc avec un véritable effroi que Roger vit commencer cette lutte; mais sa terreur devint extrême lorsque cette insensibilité s'augmenta pour ainsi dire sous la violence des coups. Ainsi, à plusieurs fois, un des plus furieux de la troupe qui s'était emparé d'une barre de bois en avait frappé Pierre Mauran dans la poitrine et l'avait renversé; mais celui ci, repoussé de la terre comme par une force invisible, se retrouvait aussitôt debout, excitant l'ardeur de ses bourreaux par ses cris, les insultant, leur reprochant leur faiblesse et leur lâcheté. Enfin cette salle devint une véritable arène de bêtes féroces se ruant avec des hurlemens affreux contre le malheureux Pierre Mauran ; on le frappa de tous les objets dont on put s'armer. Les uns le déchirèrent de leurs ongles; d'autres lui ouvrirent la poitrine avec des clous; on lui creva les yeux; la rage devint telle, que quelques-uns la tournèrent contre eux mêmes, et il s'en trouva qui se firent aussi de cruelles blessures. Pendant ce temps d'une frénésie incroyable, la voix de Guillabert ne cessait de prier et d'invoquer le Seigneur. Roger et Nathanias épouvantés se tenaient silencieux dans un coin obscur de ce repaire. Enfin la mort de Pierre Mauran mit fin à cette horrible cérémonie; et l'exaltation des bons-hommes ayant cessé avec la vie de la victime, ils la confièrent à quatre d'entre eux qui l'emportèrent dans leur cimetière particulier, où le cadavre fut jeté sans cérémonie dans une fosse, attendu que la prière pour les morts était, selon la secte vaudoise, une insulte à la justice divine

---

C'est ainsi que l'hérétication est racontée dans les interrogatoires de l'inquisition qui sont arrivés jusqu'à nous. Nous avons dû même en passer les circonstances les plus atroces et les plus indécentes; mais pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir imposé aux regards une scène impossible, inventée à plaisir, et comme nous ne pouvons faire dans ce livre un cours de médecine qui en donne l'explication, montrons à nos lecteurs comment des scènes pareilles se renouvelèrent toutes les fois que l'esprit fanatique des sectaires arriva à une exaltation déréglée. Voici où en étaient venus les convulsionnaires, et ce qu'en rapporte Carré de Montgeron, qui, cependant, écrivit contre eux.

On connaît l'épreuve supportée par Jeanne Moulet, jeune fille de vingt-deux à vingt-trois ans, qui, debout et le dos appuyé contre une muraille, recevait dans l'estomac et dans le ventre cent coups d'un chenet pesant vingt-neuf à trente livres, qui lui étaient assénés par un homme des plus vigoureux. Cette fille assurait qu'elle ne pouvait être soulagée que par des coups très violens, et Carré de Montgeron, qui était chargé de les lui administrer, lui en ayant donné soixante avec toute la force dont il était capable, elle les trouva si insuffisans qu'elle fit remettre le chenet entre les mains d'un homme plus robuste, qui lui administra les cent coups dont elle croyait avoir besoin. Alors Carré de Montgeron, pour prouver la force des coups qui n'avaient pu la satisfaire, s'essaya contre un mur : « Au vingt-cinquième coup, dit-il, la pierre sur laquelle je frappais, qui avait été ébranlée par les précédens, acheva de se briser, tout ce qui la retenait tomba de l'autre côté du mur, et y fit une ouverture de plus d'un demi-pied de large. »

« L'exercice de la planche se faisait, dit l'auteur des *Vains efforts* (antagoniste des convulsions), en étendant sur la convulsionnaire, couchée à terre, une planche qui la couvrait entièrement, alors montaient sur cette planche autant d'hommes qu'elle en pouvait tenir; la convulsionnaire les soutenait tous. On dit qu'il montait jusqu'à trente hommes sur cette planche; d'où il résulte que le corps de cette fille était chargé d'un poids de plus de trois milliers, poids qui seraient plus que suffisant pour écraser un bœuf. »

Cet effroyable secours fut quelquefois employé comme moyen curatif pour le redressement des difformités. Une fille, Charlotte Laporte, âgée de cinquante ans, qui, entre autre difformités, avait la colonne vertébrale contournée en forme d'S, fut redressée, à force d'être comprimée par la violence des plus épouvantables secours. « Tout Paris, dit le même auteur, a vu que Charlotte Laporte se faisait frapper et presser les côtes d'une force si prodigieuse qu'elles auraient dû mille fois en être brisées. Couchée à terre, elle se faisait fouler aux pieds par les hommes les plus robustes. Encore avaient-ils beau faire tous leurs efforts pour enfoncer les talons de leur souliers dans ses côtes, on ne pouvait trouver moyen, ni de cette façon ni d'aucune autre, de les presser suffisamment à son gré. Aussi l'effet de ces secours a-t-il été en très peu de temps, de pousser l'épine au milieu du dos et de la replacer où elle aurait dû être naturellement; en sorte que d'une petite bossue dont le corps était tout de travers depuis 1681, les secours ont fait, en 1733, une personne dont la taille est présentement très droite, ainsi que tout le monde l'a vu depuis ce temps-là. » (*Idée des secours meurtriers*, p. 89.)

« Une autre fille, Charlotte Turpin, âgée de vingt-neuf ans, horriblement contrefaite comme la précédente, était affligée de deux bosses, l'une à l'épaule droite et l'autre au-dessus de la hanche gauche. Avec quelques centaines de milliers de coups de bûche, et autant de coups de pierre administrés sur les parties trop proéminentes, on vit les deux bosses s'aplatir, et la fille se redresser. Il faut avouer qu'elle en avait grand besoin; car ayant fait une chute terrible vers l'âge de dix ans, elle n'avait pas grandi depuis lors, et n'était haute que de deux pieds onze pouces. De cette naine on parvint à faire, non pas à la vérité une grande et belle fille, mais une personne de trois pieds sept pouces de hauteur, ce qui donne huit pouces de crue dans l'espace de six ou huit mois. Il est vrai que les coups de bûche et les coups de pierre ne furent pas les seuls moyens auxquels on dut faire honneur d'une cure aussi extraordinaire; car la petite naine étant en convulsion s'avisa d'un procédé qui devrait lui donner des titres à la priorité d'invention des lits mécaniques. Elle se faisait attacher par le cou avec une très forte lisière, et faisait lier les deux bouts de deux autres lisières à chacun de ses pieds. Elle engageait ainsi deux des spectateurs à tirer, avec toute la violence qui leur était possible, les deux lisières qui tenaient à ses pieds; et, afin qu'ils fussent en état de le faire avec plus de force, elle les priait de passer ces lisieres en forme de ceinture autour de leurs reins, et de s'appuyer les pieds contre une grosse pièce de bois qu'on avait placée à cet effet. Au moyen de quoi ces messieurs tiraient les deux lisières de toute la force de leurs reins et de leurs bras, et par ce moyen ils étendaient le cou de cette fille avec une si grande violence, qu'on entendait les os de ses cuisses et de ses jambes craquer avec un grand bruit. » (*Idée des secours meurtriers*, p. 84.) — « Par ce moyen, est-il dit dans une requête présentée au Parlement pour l'engager à faire constater le miracle, le cou de cette fille, qui était rentré dans la poitrine, s'est dégagé et s'est extrêmement allongé; ses épaules qui remontaient jusqu'à ses oreilles, se sont entièrement abaissées; elle porte la tête droite et élevée, etc. »

Le Parlement recula devant la crainte de produire trop d'impression sur des esprits déjà trop disposés au fanatisme par la proclamation solennelle de faits aussi singuliers. L'enquête n'eut pas lieu, mais il est difficile de douter de la vérité des faits attestés en outre par la mère de la *miraculée* qui demanda la permission « de remettre entre les mains de M. le procureur-général les noms, qualités, demeures des personnes qui ont eu connaissance de l'état de cette fille avant ses convulsions. » Dans un moment où l'autorité s'attachait à la poursuite de tous ceux qui paraissaient tremper dans l'affaire des convulsions, une pareille demande, si elle n'avait pas été soutenue des preuves les plus irrécusables, eût été le moyen d'attirer sur celle qui la faisait de sévères punitions.

Pour achever de donner une idée des effroyables merveilles dont les convulsionnaires offraient le spectacle, je me bornerai à rappeler l'exercice du caillou. Suivant le même auteur des *Vains efforts* (antagoniste des convulsions), voici en quoi ce singulier exercice consistait : « La convulsionnaire couchée sur le dos, un frère prenait un caillou pesant vingt-deux livres, et lui en déchargeait plusieurs coups sur le sein. »

Carré de Montgeron ajoute à cette description :

« Il est à observer que celui qui la frappait avec ce caillou se mettait à genoux près de la convulsionnaire, qui était couchée sur le plancher; qu'il élevait ce caillou à peu près aussi haut qu'il le pouvait; qu'après quelques légères épreuves, il le précipitait de toutes ses forces sur la poitrine de la convulsionnaire, et qu'il lui en donnait ainsi cent coups de suite. A chaque coup, toute la chambre était ébranlée, le plancher tremblait, et les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de frémir en entendant le bruit épouvantable que faisaient ces coups en frappant le sein. »

Je terminerai l'exposé de ces faits si incroyables par le récit

d'une autre merveille dont l'admission révolte encore plus la raison. J'emprunte encore les paroles d'un homme qui ne croyait pas qu'il y eût du surnaturel dans l'état des convulsionnaires, qui écrivait contre eux et qui ne pouvait être porté qu'à affaiblir le merveilleux des événemens. La convulsionnaire dont il va être question est la même qui s'exposait à l'épreuve du feu, et que pour cette raison, l'auteur des *Vains efforts* appelle la Salamandre. L'opération du feu tirant à sa fin, la Salamandre criait : Sucre d'orge! sucre d'orge! Ce sucre d'orge était un bâton plus gros que le bras, aigu et pointu par un bout. La convulsionnaire se mettait en arc au milieu de la chambre, soutenue par les reins sur la pointe du sucre d'orge, et dans cette posture elle criait : Biscuit! biscuit! C'était une pierre pesant environ cinquante livres; elle était attachée à une corde qui passait par une poulie qui tenait au plancher de la chambre : élevée sur la poulie, on la laissait tomber jusqu'à l'estomac de la sœur, à plusieurs reprises, ses reins portant toujours sur le sucre d'orge. »

(Extrait de l'ouvrage du docteur Bertrand sur le *Magnétisme animal.*)

Livre troisième.

I.

LA LICE.

Le matin qui suivit cette nuit, Montpellier se leva retentissant du son des cloches, parfumé de fleurs aux murs et aux fenêtres de ses maisons, jonché par toutes ses rues. Les habitans avaient revêtu leurs plus beaux habits : presque tous avaient fermé leur demeure et circulaient par la ville. Un grand nombre se dirigeait vers les portes par où devait entrer le cortége des seigneurs ; d'autres se portaient en masse vers le Leude du Pérou, où devait se tenir la foire libre proclamée depuis huit jours : l'aspect de la ville était animé et joyeux. L'Hôtel-de-Ville, magnifiquement tendu de serge de couleur, était encombré de marchands qui, moyennant six sous, se faisaient délivrer une permission de vendre.

Cette permission consistait en une plaque de plomb qu'ils portaient durant toute la foire. Il reste à Montpellier une de ces plaques attachée à une des chartes de la ville. D'un côté est représentée la Vierge, assise dans une chaise et tenant son fils sur ses genoux. Cette chaise est très profonde, et, au lieu de bras, elle a deux côtés aussi élevés que le dossier. Ces côtés s'avancent jusqu'au bord du siége et se développent à droite et à gauche comme les feuilles d'un paravent. Un des pieds de la Vierge est posé sur un coussin qui nous a paru être un écusson de comte. A droite de la Vierge est gravée en caractère goth la lettre A, à sa gauche la lettre M. Cette figure est entourée d'un cercle composé de la réunion de douze petits arceaux terminés chacun par un trèfle : c'était le nombre des consuls de la ville. Entre ce premier cercle et celui qui entoure le sceau et qui représente parfaitement la couronne murale des anciens, se trouve sur le plat de l'empreinte l'exergue suivant en caractères romains :

Virgo mater, natum ora
Ut nos juvet omni hora.

Cette phrase rimée et syllabiquement mesurée comme nos vers de huit pieds est peut-être une preuve que ce n'est point aux Normands que la poésie française doit sa rime, car on voit par cet exemple que la Provence avait dès-lors soumis à cette règle d'harmonie la barbare latinité du douzième siècle, bien avant que les poètes français fussent sortis des bourgs de la Normandie et des échoppes de Paris.

De l'autre côté de cette plaque de plomb, on voit la ville de Montpellier enceinte de ses murs, soutenus de loin en loin de tours énormes. Au milieu est une porte basse. Au-dessus des murs on aperçoit les toits de bâtimens considérables, l'immense clocher de Saint-Pierre de Maguelonne et les deux tours de la citadelle qui domine la ville. L'exergue de ce côté du sceau municipal est celui-ci :

sigillum duodecim consulum Montispessulani,

Chaque marchand recevait ce sceau attaché à une corde plate, de laine, et le pendait à son cou. Tout homme étranger à la ville de Montpellier qui eût voulu vendre le moindre objet sans ce signe de la permission des magistrats, pouvait être saisi sur-le-champ par les sergens d'armes, et toutes ses marchandises confisquées au profit de la ville. Cependant l'affluence diminua bientôt du côté des marchands, et chacun d'eux alla prendre la place qui lui fut assignée par les juges de la foire. Les bateleurs vinrent à leur tour demander le droit de s'établir dans les divers quartiers de la ville.

On y remarquait bon nombre d'Italiens de Gênes, et particulièrement des Avignonnais. Des jongleurs venus de tous côtés de la Provence, abondaient aussi dans la ville; mais, grâce à la protection que les seigneurs accordaient alors à tous ceux qui cultivaient la poésie, ils étaient dispensés de toute formalité. Une table particulière était même servie pour eux dans l'une des grandes salles de l'Hôtel-de-Ville. Elle était presque toujours déserte, parce qu'en général les jongleurs étaient riches des munificences des princes qu'ils louangaient dans leurs vers. Quant à ceux qui n'avaient pas de patrimoine, ils gagnaient presque toujours assez d'argent dans les repas où ils étaient admis, pour ne pas être réduits à accepter cette hospitalité.

Les places des marchands et des bateleurs étant distribuées, chacun d'eux se rendit en la grande place du Pré-Marie, située sur le bord de la petite rivière dite *le Merdançon*, et où s'étendait une lice immense. Cette lice était close sur trois côtés par des gradins qui s'élevaient à une grande hauteur. Le quatrième côté était bordé par la rivière. Les gradins étaient destinés aux seigneurs et bourgeois qui devaient prendre part à la fête, et de l'autre côté de l'eau se pressaient le menu peuple et les serfs accourus de tous les environs. Grâce à une petite colline qui se trouvait en face de la lice, ils pouvaient voir la fête aussi bien que les plus favorisés. Chacun des trois gradins était coupé au milieu par un pavillon plus élevé, destiné à l'un des principaux seigneurs de la cour. Celui qui faisait face à la rivière était pour Pierre d'Aragon ; celui de droite pour le comte de Toulouse. Roger devait occuper celui de gauche. Des deux côtés de chaque pavillon un certain espace du gradin était réservé pour la suite de ces divers seigneurs.

A dix heures, un messager vint annoncer aux consuls que le cortége du roi était prêt à sortir du château d'Omelas, et que les autres seigneurs et leurs suites, les uns partis des châteaux de Lates, de Substantion, de Tortanne, les autres de l'hôpital de Saint-Esprit, seraient arrivés à midi dans le Pré-Marie. Les habitans, selon qu'ils jugeaient de la magnificence des seigneurs, se portèrent aux diverses portes par où ils devaient entrer, impatiens de voir ouvrir la foire et la cour plénière. Nous ne les suivrons pas dans leurs diverses mar-

ches, et nous resterons au centre de cet immense concours avec les plus patiens.

Les gradins, tels que nous les avons décrits, ne se touchaient pas aux angles du carré qu'ils formaient avec la rivière. A cet endroit, une barrière fermée par une simple pièce de bois ou lice, maintenait une foule assez grande. C'était celle des marchands et bateleurs qui avaient la prétention d'être nommés maîtres de la fête, ou rois des jeux.

Bientôt tous les nobles de la ville et les libres bourgeois s'emparèrent des gradins qui leur étaient destinés, et y placèrent leurs femmes et leurs filles, après avoir déclaré leurs noms aux sergens de la garde des consuls, qu'on n'ose pas appeler ici garde municipale, quoique ce fût là leur vrai nom. Enfin tous les gradins se remplirent de gens de toute sorte, magnifiquement vêtus, et l'heure de la cérémonie arriva. Les cris du peuple qui accompagnait les divers cortéges, unis aux retentissemens des trompettes, les annoncèrent enfin, et chacun se leva pour les voir passer successivement et en admirer ou en critiquer l'ordonnance. On écarta des barrières ceux qui s'y pressaient, et les trompettes du roi d'Aragon parurent les premières.

Dix arbalétriers de front, à cheval, ouvraient la marche; tous le casque en tête, la visière haute, montés sur des chevaux couverts de housses magnifiques et de diverses couleurs, qui leur revêtaient le cou, le poitrail, et descendaient presque jusqu'à leurs pieds. Après eux venaient les chevaliers de la lance du roi, c'est-à-dire ceux qui, sans autre fief que leur épée, lui appartenaient plus particulièrement, et qui étaient, pour un seigneur suzerain, ce que sont les cavaliers pour un simple chevalier. Les consuls de la ville de Montpellier parurent ensuite, vêtus de leurs dalmatiques violettes, garnies de fourrures, et portant chacun à leur main un bâton d'ivoire, au bout duquel était sculptée une petite Vierge. Le roi les suivait monté sur un cheval couvert d'un filet fait de rubans d'or qui l'enveloppait tout entier. A chaque nœud du filet était attachée une pierre précieuse; le mors de la bride était doré, les étriers de même, de façon que, lorsque le coursier entra dans la lice, piaffant et s'agitant au soleil sous la main habile du roi, il sembla voir une masse vivante de lumière et de couleurs resplendissantes qui jetait sans cesse un éclat prodigieux et varié. La reine était à la droite sur un coursier non moins magnifiquement vêtu, et Catherine parut, à sa gauche, sur une haquenée blanche, toute resplendissante d'ornemens d'argent. De longues acclamations accueillirent le souverain qui, après avoir fait le tour de la lice, alla prendre place dans le pavillon du milieu. Près de cent chevaliers qui le suivaient se rangèrent de chaque côté de lui, après avoir remis leurs chevaux à leurs écuyers.

Dès que le roi eut pris place, il fit signe au comtor d'Hauterive de se tenir prêt à ouvrir la barrière de droite au vicomte de Beziers, dès que Hugues Sanche, comte de Roussillon, aurait introduit Raymond de Toulouse par celle de gauche.

L'entrée du comte fut le signal des cris les plus tumultueux, car jamais rien de plus magnifique n'avait été montré aux peuples de la Provence. Dès que les trompettes furent entrées, on vit s'avancer des hommes qui portaient deux à deux des litières dont les brancards appuyaient sur les épaules. Chacune de ces litières soutenait l'image en relief d'un des châteaux appartenant au comte de Toulouse, les uns dorés, d'autres couverts d'argent, quelques-uns en ivoire, la la plupart peints de couleurs éclatantes. Il défila deux cent quatre machines ainsi supérieurement travaillées. Le comte parut ensuite, non pas sur un cheval, mais sur une mule d'Espagne, blanche et sans caparaçon. Les rênes dont il se servait étaient faites de fils de soie blanche tordus ensemble, et lui venaient de Raymond II, comte de Tripoli, son oncle; Saladin, le tenant enfermé dans Tyr, après la bataille de Tibériade, lui avait envoyé ce cordon comme dernier présent, et lui avait ordonné de s'en servir comme eût fait un de ses sujets, c'est-à-dire de s'étrangler lui-même, s'il ne voulait subir un épouvantable supplice. Raymond, pour toute réponse, fit attacher ce cordon au mors de son cheval de bataille en guise de rênes, et soudainement, à la tête de quelques cavaliers, il s'élança contre l'armée de Saladin et ne rentra qu'après avoir tué plusieurs hommes de sa main. Ce trophée d'une noble répartie à une insulte cruelle était venu dans la famille des comtes de Toulouse après la mort du comte de Tripoli, dernier de sa branche. Mais revenons au comte Raymond.

Les chevaliers qui le suivaient étalaient comme lui un luxe prodigieux. Presque tous vêtus de brocart d'or ou d'argent, montés sur des chevaux couverts de housses flottantes, agitaient dans leurs mains de courts bâtons d'ivoire, étincelans de pierreries, tandis que des plumes de diverses couleurs ombrageaient leurs toques; quelques-uns, comme fils de la savante ville de Toulouse, avaient pendu à leurs côtés une harpe à quatorze cordes. Tous ces instrumens, froissés, par la marche des chevaux, contre le corps du cavalier, rendaient un gémissement harmonieux qui saisissait doucement le cœur. On remarqua que, lorsque le plus brillant d'entre eux, le comte de Comminges, passa devant le pavillon du roi, la reine Marie détourna la tête et parut très attentive à parler à Catherine Rebuffe. Dès que le comte de Toulouse et les siens eurent pris place, le comtor d'Hauterive ouvrit la barrière au vicomte de Beziers, et chacun s'empressa de regarder de ce côté, car Roger était renommé pour la pompe de ses armes et l'éclat de ses cavalcades; et l'on présumait qu'il allait, comme toujours, surpasser ceux qui l'avaient précédé.

Ce fut donc une grande déception lorsqu'on le vit entrer, lui premier, à la tête de cinquante chevaliers, tous simplement et sévèrement vêtus. Son costume consistait en une camise de maille avec son capuchon, qu'il avait laissé tomber sur ses épaules, ce qui laissait voir sa tête nue et ses cheveux blonds légèrement soulevés par le vent. Son pantalon était d'une peau fine et souple, tel que celui sur lequel on laçait les armes d'acier un jour de combat. A sa ceinture pendaient son épée et son poignard, et presque tous les chevaliers avaient suivi son exemple dans leur habillement. Il entra au galop de son cheval, passa rapidement sous les pavillons, salua légèrement et de la tête le roi d'Aragon et le comte de Toulouse, et se mit fièrement à sa place où il se tint debout, entouré de ses chevaliers. Il parut jeter alors un regard scrutateur sur tous ceux qui occupaient les gradins. Il vit aussitôt en face de lui Aimery de Narbonne, causant confidentiellement avec le comte de Toulouse, son suzerain: Étiennette était près d'eux, et plusieurs fois il aperçut ses regards attentivement dirigés sur Pons, qui se tenait à quelques pas de lui. A cet aspect, un amer sourire agita le visage de Roger. Il eût été difficile de dire quel sentiment dominait dans son âme en ce moment; mais personne n'eût pu se méprendre à celui qui vint éclaircir sa sévérité lorsqu'il aperçut Catherine pâle et les yeux fixés sur lui, et semblant lui demander si elle était coupable de cette tristesse. A cet aspect, il quitta son courroux pour un regard de tendresse et de protection qui devait la rassurer. Comme il s'oubliait à la regarder ainsi, il vit un léger tumulte s'élever dans le pavillon du roi d'Aragon: on s'empressait autour d'une femme qui entrait en ce moment; et bientôt une jeune fille d'une charmante beauté vint s'asseoir entre le roi et la reine Marie de Montpellier. A l'aspect d'Arnauld de Marvoill, qui l'accompagnait, à la consternation de Catherine, le vicomte devina que c'était Agnès, cette enfant détestée qu'on lui avait fait épouser et qu'il avait toujours refusé de voir.

L'idée que le roi d'Aragon avait voulu lui rendre en partie la leçon qu'il avait reçue, lui eût peut-être paru plaisante en toute autre circonstance, mais, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il y vit une insulte, une désobéissance inouïe de son épouse, et la colère la plus violente s'empara de lui. Il se contint néanmoins, malgré les rires moqueurs d'Étiennette, qui manifestement dénonçait son trouble à ceux qui étaient assis près d'elle. Le commencement de la fête mit fin à cette position cruelle, en appelant l'attention des spectateurs sur d'autres objets. Toutefois, l'arrivée de Roger en équipage guerrier, son maintien sombre, la brusquerie de son action avaient jeté une contrainte glacée sur les dispositions du peuple, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il se remit à s'intéresser aux débats qui d'ordinaire faisaient toute sa joie.

Il fallut d'abord élire le roi de la cour, non pas celui qui

la tenait, car ce ne pouvait être que Pierre d'Aragon, mais celui qui serait estimé y faire la plus grande largesse, et mériter par là de prononcer sur les jours et l'ordonnance des fêtes et les heures des festins, celui qui devait y occuper la première place et qui était en droit d'y présider. Il est à remarquer que l'offre faite par chaque seigneur devait être exécutée, bien qu'elle ne lui acquît pas le titre de roi de la cour.

VOICI COMMENT LA CÉRÉMONIE SE PASSA.

Les sénéchaux du roi et de la reine, accompagnés de hérauts, faisaient le tour de la lice, et chacun des chevaliers qui désiraient concourir pour cette place se levait à leur approche et faisait son offre, que les sénéchaux recueillaient et écrivaient sur un parchemin. Ils commencèrent par la droite du roi d'Aragon, en marchant du pas de leurs chevaux.

Le premier qui se leva fut Bernard Got, bourgeois et seigneur de Mont-à-Dieu. Il déclara qu'il donnerait un vêtement de drap de laine de Tunis à tous les jongleurs assistant à la cour plénière, fussent-ils au nombre de trois mille. L'offre, quelque riche qu'elle fût, n'eut point de succès. Après lui se leva la comtesse d'Urgel, veuve et douairière : elle proposa une couronne d'or de la valeur de quatre mille sols, pour couronner le vainqueur du tournoi. De nombreuses acclamations accueillirent cette prétention ; les sénéchaux l'enregistrèrent et continuèrent leur marche le long des gradins du milieu. Personne ne se leva, et ils allaient passer du côté où se trouvait Raymond de Toulouse, lorsqu'un homme, qui se trouvait derrière la lice, se présenta hardiment, et tout aussitôt il fut accueilli de rires et d'applaudissemens ; puis, quand on eut beaucoup crié : — Oh ! c'est Guillaume Mite ! le bateleur ! on fit silence pour entendre ce qu'il allait dire. Le drôle, fier de l'accueil qu'il recevait, sauta légèrement sur le bord de la lice, et, après avoir doctoralement salué l'assemblée, il s'écria d'une voix retentissante :

— J'offre à vos seigneurs de toutes classes, ici rassemblés, une chose qui est hors du pouvoir des plus puissans : c'est de faire rire le vicomte Roger.

A ces mots, tous les yeux se reportèrent sur le seigneur de Beziers qui, la tête dans sa main, semblait absorbé dans une profonde tristesse. Le trait porta, et Roger fut tiré de sa rêverie par le bruit des rires universels. Il se vit l'objet de tous les regards sans en comprendre la cause, qu'il se hâta de demander, et qui redoubla sa fureur silencieuse. Mais il savait que la licence des fêtes autorisait ces sortes de plaisanteries, et force lui fut de se contenir.

L'enquête des sénéchaux continua. Bernard de Comminges s'engagea à faire brûler trente chevaux tout armés sur un bûcher de bois de cèdre, et Raymond annonça qu'il ferait labourer tout le Pré-Marie et le ferait semer de deniers croisés aussi drus que le seigle, et que la récolte en serait ouverte trois jours aux plus besoigneux de la ville. Rien ne semblait pouvoir surpasser cette offre, et d'unanimes battemens de main l'accueillirent. Les sénéchaux longèrent la rivière, arrivèrent au côté de Roger et s'avancèrent jusqu'à lui sans que personne se levât. Quoique Roger demeurât assis, ils n'osèrent passer devant lui sans s'arrêter. Il les considéra un moment avec colère, puis il se leva soudainement, et, d'une voix menaçante, il dit alors :

— J'offre une ville, un toit, un habit et un pain à tous les proscrits qui erreront bientôt, dans la Provence, sans ville, ni toit, ni habit, ni pain.

Une singulière stupeur répondit à cette offre, et ce fut à peine si l'on entendit celle de Bozon, abbé d'Alet, qui offrit à tous les chevaliers de la cour un festin préparé au feu de flambeaux de cire. Les diverses offres furent apportées au roi d'Aragon qui jugea que le comte de Toulouse était à la fois le plus magnifique et le plus bienfaisant. Raymond fut donc proclamé roi de la cour.

A la suite de cette élection, on ouvrit la barrière aux prétendans pour les autres royautés. D'abord il fallut décider quel serait le maître de la foire ; cette distinction était accordée à celui qui offrait en vente la chose la plus curieuse et la plus magnifique. Dès qu'on eut annoncé que le concours était ouvert, plusieurs marchands se présentèrent à la barrière. L'un d'eux, venu de la côte d'Afrique, présenta dans la lice un lion d'une taille énorme et qui obéissait à la parole comme un chien soumis. Le second, dont l'histoire nous a gardé le nom, Amet, Grec de Candie, surnommé Upsilon, fit apporter un manuscrit des Évangiles dans un étui odorant. Ce manuscrit, roulé sur un bâton d'ivoire, se développait sur une longueur de dix pieds au moins : les coutures des peaux dont on l'avait composé étaient couvertes de dorures et de peintures si riches qu'elles les déguisaient complétement. Cet ouvrage parut merveilleux et sembla devoir emporter la balance en faveur de celui qui le présentait. Mais à l'instant parurent deux nouveaux concurrens, qui fixèrent l'attention de toute l'assemblée. Le premier était un pauvre marchand, d'une misérable apparence, qui s'avança vers le milieu de la lice au grand étonnement de tous les spectateurs. Aussitôt arrivé en présence du roi d'Aragon, il s'inclina et annonça qu'il était possesseur d'un morceau de la vraie croix, qu'il avait lui-même rapporté de la Terre-Sainte à travers mille dangers. Il raconta comment il avait été présenté au saint-père, qui en avait autorisé la vente par bref qu'il produisait; ce bref exprimant que le saint-père tiendrait pour fils chéri de l'Église le prince qui ferait acquisition et donation de cette relique à quelque monastère. A cette déclaration, toute l'assemblée se signa religieusement, et le roi d'Aragon était prêt à prononcer en sa faveur, lorsque le second concurrent demanda à parler. Ce concurrent était Buat.

— J'offre en vente, dit-il en se posant fièrement au milieu de l'enceinte, pour en jouir pendant cinq ans, une compagnie de ribauds et routiers du nombre de cent cinquante hommes, tous montés en chevaux, armes et suivans. Cette belle compagnie m'appartient, et chaque homme s'en est vendu à moi, pour une part du butin fait au château de Mont-à-Dieu, et une part des trésors du nommé Pierre Mauran, dont voici la donation, que je somme le comte de Toulouse, son seigneur, de reconnaître pour valide.

Cette insolente déclaration excita les murmures des chevaliers; et la fureur de Bernard Got, à la nouvelle de la surprise et du pillage de son château, s'exhala en insultes les plus amères. Le tumulte devint même si grand que l'ordre fut donné par Pierre d'arrêter le prétendant. Nul cri ne s'éleva parmi le peuple ni les bourgeois pour réclamer le privilége de la foire libre, tant l'impudence du brigand paraissait extrême, et tant ces troupes de bandits avaient inspiré d'effroi et de haine à toute la population. En ce moment Buat, sur le point d'être saisi par les sénéchaux, s'élança vers le pavillon de Roger, et s'adressant fièrement à lui :

— Vicomte, dit-il, voici l'heure de dégager ta parole de chevalier !

— Sans doute, répondit Roger dont le visage attestait une joie amère, sans doute.

Après ces mots il se leva, et, étendant la main au-dessus de Buat qui était devant lui, il s'écria avec un accent presque insultant :

— Je réclame les priviléges de la foire libre. Il est singulier, messieurs, que ceux qui en profitent les rompent et que ceux qui en souffrent y soient soumis. La ville a payé pour cette foire, et son seigneur en a reçu le prix ; la ville a perçu les droits de vente des marchands, et la ville et le roi leur doivent leur protection.

Pierre d'Aragon, irrité de cette leçon, se leva à son tour.

— Ni le roi, ni la ville ne doivent protection à celui qui les insulte, dit-il fièrement, et c'est les insulter que de proposer en vente ce qui ne peut être vendu.

— Vous vous trompez, sire, répliqua hautainement le vicomte de Beziers, cela peut être vendu, car je l'achète.

Ce que Roger avait remarqué, malgré la préoccupation qui l'absorbait, et qui avait échappé à tous les yeux, c'étaient le trouble de Raymond à l'aspect de Buat, son effroi et la pâleur qui couvrit son visage à la résolution soudaine du vicomte.

La fête, depuis l'entrée de Roger, avait sinistrement commencé; ce nouvel incident lui porta le dernier coup. Chacun se prit à parler bas à celui qui était à ses côtés; et, lors du

choix du roi des bateleurs, Guillaume Mite et ses courtisans eurent beau se démener en tours de force et en bonds les plus extraordinaires, ils eurent beau assaisonner leurs grimaces des plus grotesques plaisanteries, ils ne purent nullement exciter l'attention. Il en fut de même pour le roi des jongleurs, et l'*abbesse* des ribaudes, qui furent nommés en hâte et sans qu'on daignât y faire attention. Celle qui fut choisie à cette occasion, et qui s'appelait la Castana, à cause de la couleur de ses cheveux, était une fille de Saverdun, dont le vrai nom était Pernette Abrial. Quoiqu'elle ne soit pas destinée à jouer un grand rôle dans cette histoire, nous ne pouvons résister au desir de la faire connaître. Étant fort jeune encore, elle avait plaidé, par l'entremise de sa mère, Marthe Abrial, pour se faire reconnaître fille légitime de Guillaume Tortose, oncle maternel de Marie de Montpellier. Si le procès qu'elle soutint à cette époque ne lui valut pas de faire reconnaître ses droits, du moins il fournit la preuve que Guillaume avait eu pour maîtresse Marthe Abrial à l'époque de la naissance de Pernette, et il passa pour certain qu'elle était sa fille naturelle. Aussi le menu peuple l'appelait indifféremment la cousine de la reine ou la Castana. Elle-même nommait le roi d'Aragon et Roger ses cousins et alliés, dans ses orgies de la rue Chaude, où l'un et l'autre avaient souvent compromis leur dignité, comme on a pu le voir dans les reproches de Saissac au vicomte. Sa figure n'était pas citée comme très remarquable; mais la perfection de sa taille et la beauté particulière de ses cheveux lui avaient valu une réputation qu'elle soutenait par un esprit dont on racontait les traits les plus hardis. Contre l'ordonnance des consuls, elle se montra dans la lice avec une robe fendue sur les côtés, et qui laissait voir la jambe jusqu'au genou, et réclama, selon le privilége de son état, pour elle et ses compagnes, la protection particulière du roi et de la cour; et, ce qu'on ne saurait aujourd'hui croire véritable, un écuyer, ayant six sergens sous ses ordres, lui fut donné pour lui obéir et faire tous ses commandemens pendant les jours de la foire libre. Grâce à cette mesure, elle répondait personnellement de l'ordre parmi les femmes ribaudes de Montpellier. Du reste, l'élection de chaque roi n'avait pas d'autre but, et chacun recevait de même un écuyer et un nombre de sergens pour la police de ceux de sa profession.

Tous les choix étant faits, on proclama la cour plénière ouverte ainsi que la foire, et l'on se rendit à l'Hôtel-de-Ville, où devait avoir lieu le dîner offert par la ville de Montpellier aux principaux chevaliers de la cour.

II.

LE COMTE DE TOULOUSE.

Nous n'expliquerons pas à nos lecteurs les causes de l'humeur de Roger : ils auront occasion de les apprendre bientôt de sa bouche; mais nous dirons que cette colère qu'il avait gardée durant toute la cérémonie avait pris naissance après un entretien assez long qu'il avait eu avec Arnauld de Marvoill lorsqu'il était revenu à l'hospice du Saint-Esprit. A la suite de cet entretien, il avait fait venir Kaëb, et ce que l'esclave lui avait raconté, avait, à ce qu'il semble, augmenté encore cette colère. Arnaud de Marvoill, d'après les ordres du vicomte, avait interrogé Dominique et quelques chevaliers de la sainte maison. Le ton de réserve dédaigneuse qu'ils avaient gardé avec lui l'avait étonné, et il en avait fait part au vicomte. Des mots épars çà et là, des appels à l'avenir, des affectations de pitié pour la jeune vicomtesse, tout cela l'avait frappé sans qu'il pût se l'expliquer. De son côté, Kaëb avait accompli déjà la promesse faite à Roger la nuit de leur départ de Carcassonne; il avait écouté et surpris des propos tenus imprudemment devant lui. Ce qui n'avait semblé que vague et incohérent à chacun d'eux s'était assemblé et coordonné dans l'esprit de Roger, et probablement il y avait compris quelque complot, quelque trahison, dont il ne pouvait cependant deviner l'auteur, lorsqu'un homme, vêtu comme un marchand, demanda à l'entretenir secrètement. Leur entrevue fut longue, et sans doute elle jeta un grand jour sur les soupçons de Roger, car ce fut alors que, contrairement à la promesse faite à ses chevaliers au moment de son départ, de donner quelques jours aux plaisirs, il avait fait dire à tous ceux de sa suite son dessein de se présenter à la lice du Pré-Marie en équipage ordinaire de guerre, et qu'il avait fait ajouter qu'il lui serait agréable que chacun l'imitât. Tous avaient obéi sans demander la cause de cette résolution. Mais, à la quantité des messagers qu'il avait expédiés dès le matin, on peut juger qu'elle devait être grave.

Toutefois, ni le comte de Toulouse ni Pierre d'Aragon ne soupçonnaient rien; et, quand ils virent arriver le vicomte si singulièrement accoutré pour une lice si splendide, ils supposèrent que, n'ayant pas espéré les vaincre en magnificence, il voulait les surpasser en singularité. Cependant la persévérance de son humeur et l'étrangeté de ses paroles et de ses actions avait fini par les occuper, et ce fut sans étonnement qu'ils reçurent tous deux une demande d'entrevue de la part de Roger avant l'heure du banquet. Ils se retirèrent donc dans une chambre séparée de l'Hôtel-de-Ville, et firent bientôt annoncer aux consuls qu'ils désiraient être dispensés d'assister au banquet. Alors les chevaliers prirent place autour de la table qu'on leur avait préparée, et le repas s'ouvrit sous une impression d'étonnement et d'inquiétude qui arrêta pendant quelques instans la gaîté des convives. Bientôt cependant le feu des vins du midi alluma les esprits, et le festin joyeux et bruyant devint ce qu'il eût dû être dès le commencement.

Pendant ce temps Roger était enfermé avec Pierre d'Aragon et le comte de Toulouse. Quand ces derniers entrèrent dans la salle où le vicomte les attendait, ils le trouvèrent près d'une table qu'il battait du poing avec colère, tandis qu'il frappait de même la terre du pied. A cet aspect, Raymond et Pierre échangèrent un regard. Dans celui de Raymond il y avait une véritable expression de terreur; celui de Pierre prit seulement un caractère plus sérieux. Ils approchèrent de Roger, qui de la main les salua sans relever la tête, continuant à donner des signes non équivoques d'une fureur violente. Cependant il ne leur adressa pas la parole. On eût dit qu'embarrassé parmi les flots de pensées qui se pressaient dans son esprit, il ne savait par où les faire déborder. Ce fut la première question du roi d'Aragon qui détermina l'épanchement de ce courroux, et qui, pour ainsi dire, ouvrit une saignée dans cet océan turbulent de reproches et d'accusations qui bouillonnaient dans l'âme de Roger.

— Quelle nouvelle étrange et quel événement soudain obligent donc le vicomte de Beziers à nous faire manquer à l'hospitalité de notre ville de Montpellier?

— Il n'y a ni événement ni nouvelles, répondit Roger balbutiant presque de rage; il y a que la Provence est perdue, et que vous êtes des traîtres.

En disant ces paroles, il se leva, mesurant d'un regard terrible le roi et le comte, qui demeurèrent stupéfaits, non-seulement de l'injure qui leur était faite, mais encore de l'assertion extraordinaire de Roger à propos de la Provence. Ils s'entre-regardèrent, et demeurèrent muets, tant la surprise les tenait violemment. Quant à Roger, satisfait de leur avoir, d'un trait, jeté à la face le résumé de toutes ses pensées, il se croisa les bras pour attendre leur réponse. Raymond baissa les yeux, et Pierre d'Aragon soutint un moment les regards du vicomte de Beziers. Mais, sentant sa propre colère s'enflammer à l'audace insultante de ce regard, il détourna la tête comme un homme résolu à être calme, et il répondit à Roger:

— Vicomte de Beziers, voilà des paroles pour lesquelles vous nous devez une explication comme vicomte souverain, une réparation comme chevalier.

— Et je vous donnerai l'une et l'autre, répliqua fièrement Roger; mais non pas en ce lieu, mais pas à cette heure. L'explication sera donnée en face de tous les comtes et chevaliers de la Provence. La réparation, si vous l'exigez après, vous viendrez la chercher à Beziers ou à Carcassonne, ou j'irai vous la porter à Toulouse ou à Saragosse.

— Quel est donc votre dessein, beau neveu? dit Raymond insinuant sa voix obséquieuse entre la hautaine colère de Pierre et de Roger, et quel est le sujet de vos plaintes?

Au mépris qui se peignit sur le visage du vicomte, le roi devina quelque nouvelle insulte dans sa réponse, et, voulant donner à la fois un avertissement au vicomte et une excuse à sa propre patience, il se hâta d'ajouter :

— Et j'espère que notre frère n'oubliera pas qu'il parle à son seigneur suzerain le comte de Toulouse, et à son hôte le roi d'Aragon.

— Je n'ai plus de suzerain, reprit Roger, et personne ici n'est mon hôte. A moins que le marché qui doit livrer nos comtés ne soit conclu et exécuté, et que la cellule qu'on veut bien accorder au vicomte dégradé ne soit déjà prête à l'hospice du Saint-Esprit.

Une partie de cette accusation fut comprise seulement de Pierre d'Aragon, et il s'imagina que ce qu'il avait dit au souper du sire de Rastoing avait été répété à Roger. Mais Raymond en sentit mieux toute la portée, car une rougeur soudaine couvrit son visage aux derniers mots du vicomte. Le roi, ne voulant pas laisser sans réponse ce qui le concernait, et se trouvant découvert, sinon dans ses projets, du moins dans ses vœux, répliqua aigrement :

— Il paraît que Catherine Rebuffe fait plus d'un métier.

Roger, qui avait vu les différens effets que ses paroles avaient produits, devina que le roi n'était pas autant qu'il le croyait complice des desseins de Raymond. Cette découverte, ou peut-être aussi l'importance de ses desseins, le laissa froid à cet outrage de Pierre envers Catherine, et il se contenta de répondre :

— Catherine ne fait ni métier de tromper, ni métier d'être dupe. Elle laisse le premier au comte Raymond, le second au roi d'Aragon.

— Est-ce dans le but de nous insulter tous les deux que vous nous avez appelés ? reprit violemment Pierre d'Aragon.

— Véritablement, reprit le comte se rassurant dans la présence du roi, quels sont vos sujets de plainte contre nous, et que prétendez-vous dire ?

— Je veux dire, répliqua Roger, que je vous somme de comparaître tous deux, après demain, à l'assemblée générale des seigneurs de la Provence pour y voir exposer mes griefs contre vous, Pierre d'Aragon, et contre vous, Raymond de Toulouse, dont je ne veux pas dire ce que je pense.

— En quoi, sur un pareil appel, dit Pierre d'Aragon, ceux qui relèvent de nous peuvent-ils être nos juges ?

— Ils l'ont été plus d'une fois, répondit Roger ; et nous n'aurions pas l'exemple des jugemens de 1202, rendus entre le comte de Toulouse et le comte de Foix, par Vital de Montaigu, Gauthier de Noë, Aymery de Verfeuil, et autres simples chevaliers ; nous n'aurions pas celui des plaids et accords passés sur l'arbitrage du comte de Comminges et du comte de Roussillon, vos vassaux l'un et l'autre, que, dans cette circonstance, il faut croire que, l'intérêt de tous étant compromis, c'est à tous à décider des mesures à prendre pour le salut commun. Si je vous ai priés de venir avant de vous faire cet ajournement par la voix de mes hérauts, c'est que j'ai espéré que vous l'accepteriez sans que je sois obligé de le faire publier à son de cor et proclamer dans les rues.

— Vous avez bien fait, répondit le roi, et je l'accepte ; mais n'oubliez pas que vous m'avez dit que j'étais un traître ; et quoique ce mot n'ait eu de témoin que le comte de Toulouse, souvenez-vous qu'il lui faudra une preuve ou une réparation.

— Il suffit, dit Roger ; puis, se retournant vers le comte de Toulouse, il ajouta : Et vous, comte, acceptez vous mon ajournement ?

— Je n'en reçois point de mon vassal, répondit hautainement Raymond, dont le caractère indécis se trouvait en ce moment dans un accès de fermeté.

Roger sentit sa colère renaître à cette réponse, et il se hâta d'ajouter :

— Je le supposais ; mais alors ne vous étonnez pas si je fais proclamer votre nom comme infâme dans toutes les rues de toutes les villes de mes comtés, et si j'appelle à se retirer de votre suzeraineté tout chevalier loyal et tout châtelain qui déteste la trahison.

— Raymond ! dit alors Pierre d'Aragon, vous ne pouvez vouloir vous soustraire à votre justification. Le nom de traître vous a été donné ainsi qu'à moi.

— Et il va être répété dans le banquet des chevaliers, s'écria Roger en s'élançant vers la porte.

Le comte de Toulouse, à ces mots, s'approcha de Roger et lui dit, en paraissant consulter sa pensée :

— Et votre ajournement est pour après-demain ?

— Pour après-demain ! dit Roger, la main sur la clef de la porte qu'il allait franchir.

Raymond réfléchit encore un moment après cette réponse, puis il dit d'un air sombre comme un homme qui a fixé ses indécisions :

— J'y serai.

Roger sortit ; le roi et le comte demeurèrent seuls. Dans un nouvel entretien qu'ils eurent ensemble, Raymond eut à subir les reproches du roi, car celui-ci avait appris de Marie, sa femme, la proposition qu'elle en avait reçue, et il avait supposé, d'après les paroles de Roger, qu'il avait été beaucoup plus loin encore. Mais il ne put rien apprendre du comte de Toulouse, Raymond s'étant retiré aussi avec empressement.

A peine fut-il sorti qu'il entra dans la maison qui lui avait été assignée pour demeure. Il fit aussitôt appeler Aymery de Narbonne et Bernard de Comminges, et demeura longtemps enfermé avec eux. Il eut aussi une longue entrevue avec Étiennette de Penaultier. Elle l'avait à peine quitté que Dominique, qu'on avait envoyé chercher, fut introduit. Raymond le reçut avec les marques d'un respect extraordinaire ; il ordonna à ses serviteurs de se retirer, ferma exactement les portes, fit signe au religieux de s'asseoir, et, lui-même ayant pris un siége, il lui dit tristement :

— Eh bien ! mon père, les sacrifices nombreux que j'ai faits à la cause du triomphe de l'Eglise ne serviront de rien, et les mesures que j'ai prises dans son intérêt tourneront aujourd'hui contre moi.

— Comte de Toulouse ! répondit sévèrement Dominique, les sacrifices faits à moitié avortent toujours dans leurs effets, et les mesures d'une ambition personnelle déguisée sous le faux semblant de la religion ne sont pas agréés du ciel et retombent sur ceux qui les emploient.

— Mon père ! répliqua le comte, je pensais que la cour de Rome devait être satisfaite de ma condescendance à ses désirs. Tout ce que sa politique a exigé, je l'ai fait. N'ai-je pas livré Pierre Mauran à la justice de l'official, l'enlevant malgré ses droits bourgeois au tribunal des capitouls, ses seuls juges ? Combien de peine ne m'a-t-il pas fallu pour que cet acte exorbitant n'excitât pas une rébellion dans Toulouse ! Combien de reproches n'ai-je pas eu à subir de mes seigneurs, qui voient avec raison dans cet exemple l'introduction de la justice cléricale sur les crimes des laïques !

— Quelle autre justice que celle des évêques, reprit Dominique, peut valablement connaître et punir les crimes contre la religion ? Mais cet acte, comte de Toulouse, n'était pas ce que le saint père attendait de vous en réparation du meurtre de Pierre de Castelnau, assassiné par un de vos gens.

— N'ai-je pas offert de le lui livrer ? dit le comte ; n'ai-je pas offert de le punir moi même de la manière la plus éclatante ? et doit on m'imputer ce crime parce que le meurtrier s'est échappé ?

— Et vous ne lui en avez pas facilité les moyens, sans doute ? dit Dominique en clignant à moitié ses yeux sombres, et en laissant percer un sourire amer sur ses lèvres.

— Par la croix du Seigneur ! répliqua vivement Raymond, je ne l'ai pas fait ; et fallût-il le prouver par le serment de tous mes chevaliers, je soutiens que j'ai mis la plus grande activité dans sa poursuite.

— Et vous ne savez pas ce qu'il est devenu ? ajouta le religieux.

— Je le sais maintenant ; mais depuis quelques heures seulement : et la meilleure preuve que je puisse donner à Innocent III de mes efforts à l'égard de cet homme, c'est qu'il est actuellement mon plus mortel ennemi, et que c'est à lui que je dois le renversement de tous nos plans.

— Dites des vôtres, comte Raymond! si vous aviez obéi aux volontés de l'Église, vous n'en seriez pas où vous en êtes.

—Et que peut-elle exiger de plus de moi? s'écria Raymond avec colère, et en se levant soudainement. Tout ce qu'elle a obtenu jusqu'à présent vous me le devez. Car enfin, les commissaires du pape prêchent depuis plus de six mois la croisade contre les hérétiques, et cependant pas un seigneur ne s'est encore levé et n'a marché à leurs voix, et aucun d'eux ne le fera tant qu'ils n'en auront pas obtenu la licence du roi Philippe II, ou de Jean d'Angleterre. Et pensez-vous que le roi de France, dont le saint père a fait en 1201 casser le mariage au concile de Soissons, soit disposé à donner cette permission pour être agréable à son ennemi? Pensez-vous aussi que Jean, que la cour de Rome a forcé à rendre à ses évêques et barons les droits qu'il leur avait enlevés, consente à laisser armer les chevaliers pour sa cause? Non, certes! L'un est mon souverain et l'autre mon allié, et ni l'un ni l'autre ne le feront si moi-même je ne les y sollicite, et ne leur demande aide et appui pour l'extirpation de l'hérésie.

— Ne vous y êtes-vous pas engagé? reprit Dominique, et n'aviez-vous pas promis au légat-cardinal de lui remettre ici, à Montpellier, l'autorisation des rois de France et d'Angleterre, auquel cas il vous relèvera de l'interdiction prononcée contre vous?

— J'ai fait ce que j'avais promis, répondit Raymond; et cette autorisation, je la possède, elle est dans ce coffre; et je l'eusse remise à Milon dès son arrivée; mais ce que je n'ai pu obtenir, c'est d'entraîner le roi d'Aragon dans cette sainte ligue, et j'ai dû alors prendre une autre voie.

— Et vous avez trouvé commode, dit Dominique, celle d'une répudiation du roi, et d'un mariage avec sa femme?

— Non, dit le comte à son tour en regardant d'un œil de dédain le religieux; ce n'était pas ainsi que je comptais m'assurer le comté de Montpellier: c'était un droit plutôt qu'une possession que je voulais établir. Voici quels étaient mes projets: Le plus considérable des ennemis de l'Église est, à coup sûr, Roger; mais le plus redoutable, c'est Raymond-Roger, le comte de Foix. Chez lui, il n'y a pas seulement tolérance pour l'hérésie, il y a protection éclatante et armée. Soit qu'il s'assure dans la position presque inexpugnable de ses châteaux, soit que le courage indompté de ses montagnards lui paraisse un rempart invincible, toujours est-il qu'il brave les arrêts de Rome; et vous n'ignorez pas que, bien qu'il soit mon vassal, il m'a imposé plus d'une fois des conditions d'égal à égal; par exemple, lorsqu'en 1202, soutenu par le vicomte de Beziers, il me fit comparaître devant des juges à lui vendus pour décider entre nous de la possession du château de Saverdun, qui lui resta. Cet ennemi, mon père, il faut que son secours soit ravi au vicomte de Beziers au moment où nous attaquerons ses terres, et pour cela il faut qu'il ait lui-même à se défendre d'un autre côté.

A cette exposition de la situation des affaires, le religieux rapprocha son siége de celui de Raymond et devint plus attentif qu'il ne l'avait été jusque-là: le comte lui même, dominé par l'importance du secret qu'il allait révéler, baissa la voix et continua ainsi:

— Nous avions compté que Pierre d'Aragon occuperait le comte de Foix par une attaque faite à propos, tandis que nous détruirions dans les comtés de Roger le foyer d'hérésie qui y brûle incessamment: pour cela j'ai tâché de faire entendre au roi que les comtés de Razez et de Carcassonne le dédommageraient des frais de son expédition. Mais il n'a pas voulu me comprendre, et non-seulement nous ne pouvons compter sur lui, mais encore nous devons craindre qu'il n'offre à Roger son alliance et l'appui de ses armes; ce sont donc deux ennemis à neutraliser au lieu d'un. Voici quelles mesures j'ai prises vis-à-vis de l'Aragonais. J'ai écrit nos desseins à Alphonse IX, roi de Castille, qui, vous le savez, convoite les belles provinces de l'Aragon, et je n'ai pas craint de m'engager à lui assurer la possession des villes dont il pourra s'emparer au nom de la sainte croisade. Alphonse est votre souverain, il a dans vos lumières une extrême confiance, puisque c'est à votre garde et à celle de l'évêque d'Osma qu'il avait confié la fiancée de son fils. Un mot de vous et il se décide.

—Je le donnerai, reprit le religieux; mais qu'avez-vous fait contre le comte de Foix?

— J'ai mandé à Locart, marquis de Barcelone, qu'il pouvait attendre à la fois et le concours des seigneurs de toute la Provence et la protection particulière de Rome, s'il se décidait à attaquer Raymond-Roger. Leurs hommes d'armes ont la même manière de combattre, ceux de Barcelone sont, comme ceux de Foix, accoutumés aux marches des montagnes et aux embûches derrière les rochers et parmi les sentiers: ils leur donneront beaucoup à faire; et pour peu que nous harcelions le comte du côté de ses châteaux de Saverdun, de Mirepoix et de Fanjaux, tandis que Locart, aidé de son brave comte d'Urgel, ennemi-né du comte de Foix, attaquera par les montagnes Cueil et Lordat, il est perdu. Comminges lui-même poussera le comte de Conserans sur le Mas-d'Ail, et la bête fauve sera traquée à ne pouvoir bouger.

Dominique considéra le comte Raymond, et l'astuce religieuse du moine s'étonna en elle-même de l'habileté du politique. Il demeura un instant muet, repassant en lui-même les ressources que l'intrigue avait fournies au comte de Toulouse; et dès ce moment, il en porta un jugement qui eût flatté la vanité du comte, mais qui l'eût épouvanté, à coup sûr. Dominique estima qu'il pouvait être dangereux. Mais cette pensée, mal examinée, resta au fond de son âme; et il invita le comte, après un moment de silence, à continuer et à lui dévoiler le reste de ses plans, en le complimentant sur leur adresse.

— Eh bien! dit Raymond, toutes ces précautions ont échoué contre un hasard, contre un de ces accidens que nulle prudence humaine ne peut prévoir. La réponse du marquis de Barcelone est tombée aux mains de Roger; je ne la connais pas, et ne sais si elle est favorable ou non; mais au peu de paroles que m'a dites le vicomte, je devine qu'elle doit s'expliquer clairement sur nos desseins, car il m'a parlé en termes fort clairs du projet de le reléguer dans l'hospice des chevaliers du Saint-Esprit: je crains même que Locart ne reproduise tous les articles de mon message, car Roger paraît persuadé que Pierre est ligué avec nous, et c'est une assurance que j'avais moi-même donnée au marquis de Barcelone pour le décider, attendu que sa capitale est sous la main du roi d'Aragon, et qu'il n'eût osé remuer s'il avait craint une attaque de ce côté.

— Mais, ajouta Dominique, avec des fils si bien tendus, que vous importe que Roger sache ou ignore vos desseins, et que peut-il faire?

— Ce qu'il peut faire, repartit avec humeur le comte de Toulouse, il l'a déjà fait. Il m'a ajourné à comparaître devant l'assemblée générale de tous les nobles de la Provence. Il leur dévoilera toutes ces intrigues: et ce que chacun eût fait peut-être en particulier et dans l'ombre, aucun ne l'osera plus à la face de tous et au grand jour. Roger fera un appel à tous les chevaliers présens; il leur offrira tout haut ce que je leur offrais tout bas: le partage des domaines du vaincu; et peut être ceux sur qui je comptais le plus seront les premiers à m'attaquer. D'ailleurs, vous ne connaissez ni l'audace de Roger, ni son ascendant extrême sur tous ceux qui l'entourent: il les entraînerait contre Rome même s'il le voulait...

Et comme Raymond allait continuer, Dominique se leva soudainement et s'écria:

— Eh bien donc! c'est à Rome à se défendre.

Le comte de Toulouse tressaillit à l'aspect de Dominique debout, le poing fermé sur le bras de son fauteuil et le regard éclairé d'une sombre joie. A l'agitation des muscles du visage du moine, on devinait facilement que toutes les parties d'un projet décisif se déroulaient rapidement devant lui. Raymond le considérait attentivement sans oser lui demander le fond de ses pensées, mais s'armant en lui-même de précautions et de subtilités contre tout ce que le religieux allait

sans doute exiger de lui. Enfin Dominique rompit de lui-même ce silence exalté, et, comme un homme qui donne des ordres plutôt que des avis, il s'adressa ainsi à Raymond :

— Comte de Toulouse, tu viens de me développer un plan dont l'habileté humaine peut sans doute tirer vanité, et cependant il s'est brisé contre le premier obstacle qu'il a rencontré. Il n'en est pas ainsi de ceux que Dieu inspire. Engage ici ta foi et ta parole à faire ce que je vais te demander, et je t'engage ici ma parole et ma foi qu'après-demain tu n'auras rien à craindre des révélations du vicomte de Beziers.

— Un crime ! s'écria vivement Raymond, épouvanté du sombre fanatisme qui brillait dans les yeux de Dominique ; je n'en veux pas. Étiennette de Penaultier l'a tenté, et, si je n'avais besoin d'elle pour un dessein qui peut me sauver, je l'en aurais fait punir par son seigneur le comte de Narbonne.

— Un crime peut-il être conseillé par l'Église? répondit froidement Dominique : comte de Toulouse, cette supposition est une insulte.

— Quel est donc votre projet ? demanda Raymond, qui désirait le connaître avant de s'engager.

— Tu le sauras, répliqua Dominique ; mais, sur ta foi, promets de me livrer l'assassin de Pierre de Castelnau, ou de faire pour lui pénitence publique et amende honorable comme son seigneur et maître.

— L'assassin de Pierre de Castelnau n'est pas en mon pouvoir, et je ne puis faire pénitence d'un crime qui n'est pas le mien.

— Tu m'as dit cependant que tu savais où il était maintenant. Songe que ton silence est une protection aussi coupable que l'asile que tu lui offrirais dans ton château narbonnais. Allons ! dis-moi ce qu'il est devenu.

— Et si je vous le dis, vous apaiserez le ressentiment du vicomte de Beziers ; et, dans le cas où il saurait tout, vous me défendriez de sa colère? dit Raymond.

— Roger sera abattu comme le superbe, répondit Dominique avec une sauvage espérance dans le regard.

A cette parole, le comte hésita à émettre la pensée qui lui venait à l'esprit ; enfin il se décida et dit au religieux :

—Alors la récompense qui devait être divisée entre tous ceux qui sont appelés à travailler à l'œuvre de l'Église appartiendra sans doute à celui qui aura tout fait? Les comtés de Roger...

— Seront acquis au comte de Toulouse, continua le moine achevant la pensée de Raymond.

Le visage de celui-ci s'agita d'une expression de joie et de doute ; mais l'ambition l'emporta, et il dit alors en baissant la voix, comme honteux de s'entendre lui-même :

— Eh bien ! c'est ce Buat qui s'est si insolemment montré dans la lice.

— Buat ! s'écria Dominique, Buat ! Ce n'était pas le nom du chevalier qu'on a dénoncé au saint-siége ; il s'appelait Jehan de Verles. Buat n'est pas le nom du meurtrier de Pierre de Castelnau.

— Sans doute, ajouta Raymond, et Jehan de Verles n'est pas non plus le nom qui lui appartient.

— Quel est-il donc ? dit le moine.

— Que vous importe de le savoir, continua le comte avec un accent de douleur profonde, puisque je le livre à votre justice? Son nom ne serait pas un bouclier contre vous, puisqu'il n'a pas été sacré pour moi. Qu'importe donc son nom? Ce jeune homme vivait loin de ma cour, et il y arrivait à peine, lorsque après une discussion avec le malheureux frère Pierre de Castelnau, il le frappa d'un coup de poignard. Il s'enfuit alors, et s'associa avec es routiers que commandait Perdriol. Il fallait bien qu'il fît ainsi, car il n'y avait plus d'asile pour lui sur la terre de la chrétienté. Oh ! si alors je lui avais accordé la protection qu'il me demandait, le malheur qui me menace aujourd'hui n'arriverait pas ; car c'est lui, mon père, qui a livré à Roger la réponse de Locart.

— Où donc l'a-t-il surprise? demanda vivement Dominique, qui semblait ajouter la plus grande importance à ces détails.

— Hélas ! mon père, dans ces temps de guerres et parmi les chemins impraticables des Pyrénées, il est bien difficile d'envoyer d'un pays à un autre des messagers qui ne soient pas exposés à être égorgés ; on choisit qui l'on peut, et les plus détestables sont souvent les plus sûrs et ceux qui appellent le moins les soupçons. C'est Perdriol qui avait porté ma lettre au marquis de Barcelone ; c'est encore lui qui me rapportait la sienne, et devait me la remettre ici.

— Et je comprends maintenant comment Buat s'en est emparé après avoir massacré Perdriol et sauvé le vicomte de Beziers.

— Il a sauvé le vicomte ! s'écria vivement Raymond ; puis il ajouta par réflexion et après un moment de silence : Il sait donc le secret que je n'ai pas voulu lui dire ! Oh ! Adélaïde ! Adélaïde ! était-ce là ce que je t'avais promis !

Le comte eût pu ajouter encore beaucoup de réflexions capables d'éclairer Dominique sur l'histoire de Buat, que le religieux ne les eût pas entendues. Il avait repris sa singulière méditation et cette discussion intérieure du projet qu'il avait annoncé ; mais cette fois on eût dit que tout lui paraissait lucide et complet. Raymond, de son côté, gardait le silence comme un homme entraîné dans une voie fatale et qui ne sait comment en dévier. Enfin Dominique lui dit, pour adieu :

— Comte de Toulouse, le cardinal-légat est, au moment où je vous parle, arrivé secrètement à l'hospice du Saint-Esprit. Puis-je lui dire que vous vous soumettez à ses ordres, et promettez-vous ce que je vous ai demandé, comme je vous ai promis ce que vous avez voulu?

Raymond balança un moment. Dominique, qui le considérait comme un oiseau de proie fait de sa victime, ajouta cruellement :

— L'anathème de l'Église pèse sur toi. Avant deux jours, la vengeance d'un ennemi puissant planera sur ta tête, et l'appui dont tu te sentais fort contre Rome se brisera sous ta main ; et tu tomberas alors en exécration au ciel, en mépris aux hommes, sans asile pour ta vie mortelle, sans espérance pour ta vie future ; un mot de repentir, une pénitence sincère te replacent d'un coup parmi les fils chéris de l'Église et à la tête des seigneurs de la Provence, et tu hésites !

Raymond n'était pas homme à se laisser épouvanter de ces menaces d'anathème ou d'excommunication ; mais il répugnait à son orgueil d'obéir aux exigences du moine, d'autant plus qu'il savait que c'était une vengeance de Foulque, son évêque, qui, d'intelligence avec Dominique, voulait ainsi l'humilier aux yeux de toute la Provence. Mais, tout habile qu'il fût, il avait mal deviné les projets de la cour de Rome. Il se taisait donc plus par vanité que par prudence ; car, à son compte, son plus grand danger était la révélation faite à Roger. Enfin la crainte l'emporta, et, lorsque Dominique lui dit :

— Milon m'attend.

Le comte répondit avec un profond soupir :

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! J'obéirai.

Puis il se hâta d'ajouter :

— Et vous me tiendrez les promesses faites ?

— C'est le comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Carcassonne, et, s'il faut, comte de Beziers, de Razez et de Carcassonne, que l'Église veut pour pénitent.

Ces paroles n'éclairèrent pas Raymond, occupé qu'il était des faux-fuyants de son étroite politique. Il ne pensait qu'à ce qu'il avait dit lui-même, et sa réponse évasive lui paraissait satisfaire à la fois à l'exigence du moine et à la retraite habile qu'il pourrait faire si l'occasion de se rétracter se présentait favorablement. Le moine le devina, et, ne voulant pas le pousser plus loin, sûr de l'entraîner où il voudrait, après tout ce qu'il lui avait déjà fait faire, ils se séparèrent. Dominique rentra à l'hospice du Saint-Esprit, et le comte de Toulouse vit entrer enfin l'homme qu'il désirait voir le plus ; c'était Raymond Lombard. La première question que lui adressa le comte eût paru bien obscure à tout autre ; mais Lombard l'entendit suffisamment, comme on en pourra juger.

— Eh bien ! que fait-il? dit le comte.

— Il prépare votre accusation, répondit Lombard.

— Ah! ce Buat, reprit Raymond en se levant, il nous a perdus. Roger sait tout.

— Non pas tout, répliqua froidement Lombard, puisque je suis ici. Croyez-vous que je serais encore en liberté si Perdriol avait dit à cet écervelé de Buat que c'est moi qui l'avais prévenu du passage de ce damné de vicomte?

— C'était toi! dit Raymond en regardant Lombard avec une surprise épouvantée. Ainsi l'arrivée d'Étiennette...

— Simple hasard, interrompit Lombard. La bonne dame amusait sa route en faisant chasse d'hommes. Elle a rencontré le vicomte, et ajouté vingt pièces d'or à mes recommandations, pour quelque impertinence qui l'aura blessée au vif.

A cette confidence faite d'un ton bourru, le comte regarda autour de lui comme s'il craignait que l'on pût en entendre un mot, et il se rapprocha de Lombard avec une curiosité alarmée et soupçonneuse. Bien qu'ils fussent seuls, il se pencha presque à son oreille, et lui dit en pesant chacun des mots qu'il laissait échapper :

— Quoi! Béranger, son évêque!...

Puis il s'arrêta comme s'il craignait d'achever sa phrase et de prononcer le mot fatal. Lombard l'écoutait d'un air sinistre et se taisait. Raymond ajouta:

— Leur haine en est-elle arrivée à ce point qu'il ait ordonné?...

— Ce n'est pas lui, interrompit violemment Lombard, c'est moi. Ce n'est pas sa haine, c'est la mienne qui avait dressé cette embûche.

— C'est un assassinat! s'écria soudainement le comte.

— Enfin le mot vous sort de la gorge! reprit Lombard en ricanant, vous le trouvez pour moi le mot, et vous n'eussiez osé le dire si ce projet eût été conçu par une tête mitrée. Oui, répondit-il en s'animant, c'est moi qui ai tenté cette vengeance, moi dont il a permis à son esclave de souiller l'amour. Car ne pensez pas que le vicomte de Beziers ait descendu jusqu'à prendre lui même dans le lit de son vassal la femme qui faisait sa vie et son bonheur .. Non, c'eût été trop d'honneur pour le vassal qu'un affront de Roger. Il a chargé son serviteur de ce soin. Il lui a dit: Va de ta main d'esclave insulter et souffleter ce chevalier de ma comté. L'infâme! et pense-t-il que lorsqu'il me donnerait son Kaëb, le favori de de ses débauches, à torturer et fouler sous mes pieds, ce serait vengence pour moi! non, par l'enfer! non. C'est lui qu'il me faut vivant, à égorger : mort, à traîner dans la boue!

— Pauvre Roger! s'écria le comte à cette violente imprécation; pauvre Roger! répéta-t-il, que d'ennemis! et comment y échappera-t-il?

Singulier sentiment de pitié qui s'éleva alors dans l'âme de Raymond. Il conspirait la perte de son neveu; mais tous les détours par où il voulait y arriver lui cachaient pour ainsi dire son but ou le lui déguisaient sous un aspect d'habile politique; et il s'épouvanta presque de tout ce qu'il faisait lorsqu'il en vit le résultat si horriblement exposé par la colère de Lombard. Après cette exclamation, le comte continua :

— Mais comment se fait-il que Roger se soit mêlé à cette affaire? et d'où le sais-tu?

— Je l'ai deviné à un mot imprudent du maître, à un regard involontaire du serviteur; et puis n'ai-je pas reconnu l'esclave, lorsqu'il emmenait Foë comme s'il l'avait liée à lui? et Perdriol ne les a-t-il pas vus passer ensemble? Depuis deux jours que m'a vengeance m'est échappée, je cherchais comment je pourrais la ressaisir, lorsque j'ai reçu votre invitation de vous venir voir, et j'ai espéré que je trouverais ici ce que je cherchais vainement.

— Une vengeance! dit le comte en consultant de son regard furtif l'effet de ses paroles sur le viguier; une vengeance! je n'en ai point à exercer contre Roger. Je puis vouloir apprendre tout ce qu'il fait et dit, afin de me tenir sur mes gardes pour ma défense et celle de mes terres; c'est pour cela que je te paie, maître Lombard, et non pas pour une vengeance.

— Appelez votre but du nom qu'il vous plaira, répliqua Lombard; il est le même que le mien : vous voulez ses comtés, et moi son sang; vous par ambition, moi par vengeance; vous, quoiqu'il soit votre neveu, moi, parce qu'il m'a outragé. S'il y a un crime juste des deux, c'est le mien.

Raymond, qui voulait tirer de cet entretien un tout autre parti que d'entendre les doléances et les menaces de Lombard, ne répondit pas tout de suite. L'inimitié d'un homme comme le viguier n'était pas pour lui d'un secours important, assuré qu'il était de sa vénalité. Quant au moyen de se défaire du vicomte par un coup de poignard, il n'entrait ni dans les sentimens ni dans l'esprit du comte de Toulouse de l'employer. Son honneur de suzerain et de chevalier s'y refusait absolument; et son naturel rusé, et qui se plaisait aux difficultés d'une intrigue, l'eût dédaigné comme indigne d'un homme politique. Pour lui, l'intrigue était presque un combat loyal, parce que, disait-il, chacun a les mêmes armes pour se défendre et pour attaquer; et il considérait les maladroits qui y succombaient, comme fait un guerrier des faibles qui périssent sur un champ de bataille : c'est que les uns et les autres ont rencontré des adversaires supérieurs. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il reprit la parole après un moment de silence.

— Il n'est pas question, dit-il, de vengeance ou d'ambition : il s'agit de me défendre. L'accusation sera portée après-demain, et j'ai besoin de connaître ceux des chevaliers de la Provence qui seront pour moi ou contre moi. Comminges s'est chargé de visiter secrètement tous ceux de mes comtés et du comté de Foix qui pourraient être douteux, et Narbonne en fait autant pour ceux d'Aragon. Mais on ne peut voir ni moi ni un de mes hommes dans le quartier du vicomte, et cependant il faut que je sache quelles sont les dispositions des siens.

— Bonnes et mauvaises, répondit Lombard; les trois quarts de ses châtelains le maudissent, et le défendront si on le menace.

— Ce n'est pas lui, mais moi qu'il faut défendre.

— A ce compte, dit le viguier, vous ne manquerez pas d'appui, ne fût-ce que pour lui donner une leçon et rabattre son orgueil. D'ailleurs, je crois que notre aiglon a arraché la meilleure plume de son aile : il s'est brouillé avec le vieux Saissac, et toutes les moustaches grises du comté en murmurent; ajoutez à cela que le vieux Pierre de Cabaret est malade, et qu'il n'assistera pas à l'assemblée. Si l'on pouvait le dégarnir aussi de quelques jeunes lances, vous le laisseriez débiter sa harangue, et il en serait comme des sermons de monseigneur Béranger, qui donne envie de l'enfer quand il vante le paradis.

— Crois-tu, dit Raymond, que si Pons de Sabran était à nous?...

— Pons de Sabran? répliqua Lombard en souriant d'un air d'intelligence, c'est un enfant, à la vérité, un enfant doux et facile comme une jeune fille; mais son âme appartient à Roger comme les nonnes au diable. C'est prétendre détacher le bras du corps, c'est vouloir désunir l'or et l'argent fondus dans le même vase.

Raymond sourit à son tour à la comparaison de Lombard, et se hâta d'ajouter :

— Je ne veux pas savoir si c'est possible, mais si c'est utile. Comment est considéré Pons de Sabran parmi les jeunes lances?

— Comme un chevalier aussi dur que l'acier, dont la parole est vraie comme le diamant, et l'âme pure comme le cristal. Certainement, dans une discussion où il donnerait un démenti au vicomte, il s'en trouverait et des plus dévoués qui tiendraient pour Pons de Sabran.

— C'est bien, dit Raymond d'un air satisfait. Et quels sont ceux qu'on pourrait encore tenter par un appât ou d'ambition ou de cupidité?

A cette question, Lombard se prit à réfléchir; puis, se grattant le front et parlant lentement comme un homme qui tire de son cerveau ses souvenirs un à un, il répondit :

— D'abord, Amard Pelapoul est en ce moment à court de dix marcs d'argent. Il emprunte à monseigneur Béranger au denier quatre : en lui prêtant à un intérêt judaïque, c'est-à-dire au denier dix, nous l'aurions dans une heure. Pierre

d'Hosloup doit se souvenir des éperons dorés qu'il a trouvés dans la chambre de sa femme; celui-là, j'en réponds. Galard Dupuy en veut encore à Roger du coup de bois de lance dont celui-ci l'a jeté au bas de son cheval à la cour plénière de Beaucaire; un souffle de rien sur ce vieux ressentiment, et il se rallumera bien vite. Bernard de Campendu enrage de ce qu'il lui prend toutes les recluses de sa seigneurie. Arnauld de Verfeuil le hait, parce qu'il ne sait faire autre chose pour personne. Ugo Mir Raymond de Roca, Étienne d'Agen, Goadalbert Nolit sont vendus corps et âme à l'évêque de Carcassonne. Que je leur dise un mot, et ils sont à vous; puis nous verrons les douteux.

— Tous les noms que tu viens de me citer, répondit le comte en secouant la tête tristement, sont écrits au bas du serment de fidélité fait à Roger sous l'ormeau de son château de Carcassonne.

Et le comte, dominé par ce souvenir, répéta la formule bien connue de ces sortes de sermens : *Et isti juraverunt in castro de Carcassonnâ sub ulmo.*

— Oui, dit Lombard, avec un regard de démon, c'est moi qui tenais la plume ce jour-là, et je la tenais aussi le jour où vous signâtes dans votre château narbonnais l'engagement de défendre les comtés de votre neveu.

Et Lombard imitant le comte de Toulouse dans ses souvenirs textuels, répéta les mots consacrés dans ces sortes d'engagemens qui, on le voit, étaient tantôt écrits en latin barbare et tantôt en langue d'oc :

Et le defendren, ab tant de companhos, ab tant d'armaduras, ab tant de monda che ne caldra en la defensa (1).

Raymond n'entendit pas ou ne fit pas semblant d'avoir entendu; mais ayant ouvert la précieuse cassette qui était près de lui et où se trouvaient les lettres des rois de France et d'Angleterre, il en tira un parchemin scellé de son sceau croisé, et, le donnant à Lombard, il lui dit :

— Tu m'as nommé huit chevaliers sur lesquels je puis compter, voici pour mon argentier.

— C'est bien, dit Lombard en ricanant; mais, à propos, il faut que je vous dise que Peillon, l'argentier du vicomte, est à nous, et qu'au premier ordre qu'il vous plaira de donner, le trésor et le trésorier disparaîtront. Ne serait-il pas plaisant d'acheter les chevaliers de Roger avec son argent, et puis de juger le voleur et de l'innocenter avec la justice que monseigneur lui a achetée avec ce même argent?

Raymond sourit à cette singulière proposition, et il dit à Lombard, d'un ton moitié gai et moitié sérieux :

— C'est une pauvre conquête, je pense, que celle du trésor de Roger, et je n'en serai guère plus riche pour l'avoir pris.

— Je le crois, répliqua le viguier en reprenant sa sinistre figure; mais il en serait beaucoup plus pauvre.

A ces mots ils se séparèrent.

III.

ÉTIENNETTE.

Ce qui nous reste à raconter de cette journée est assurément fort embarrassant; car, pour montrer à nos lecteurs toutes les intrigues qui complétaient la perte de Roger, il faudrait à la fois accompagner Raymond Lombard dans sa visite aux chevaliers qu'il avait promis de livrer au comte de Toulouse, assister à la conférence de Dominique avec le légat Milon, et suivre Pons de Sabran dans la rue étroite et sombre où il était guidé par une femme inconnue. Or, dans l'impossibilité où nous sommes de faire jouer à la fois, comme sur un théâtre, tous les acteurs de ce drame, choisissons les aspects les plus marquans de cette histoire; prenons surtout ceux qui caractérisent le mieux l'époque dont nous essayons de donner une esquisse; laissons de côté la vénalité honteuse de quelques chevaliers, car à toutes les époques les hommes qui se vendent le font à peu près de la même manière; mais tâchons de montrer ce que la barbare somptuosité des mœurs de ce siècle prêtait d'armes aux séductions des femmes, et ce que la politique de Rome avait alors d'astucieux et de voilé.

Ce serait du reste une singulière comparaison à faire que celle des moyens par lesquels, à des époques éloignées, on arrive au même but, non pas à propos de faits politiques, ni de discussions dans lesquelles l'esprit des siècles entre pour beaucoup, mais dans les choses du cœur et de la beauté qui, à ce qu'il semble, devraient être invariables. En effet, c'est un singulier tableau à montrer aux vices délicats de notre temps que les vices agrestes et cependant fastueux du douzième siècle. Comment persuader à une femme de nos beaux salons, la séduction n'a pas besoin que d'un regard ou d'une larme pour attendrir, d'un sourire ou d'un serrement de main pour enivrer, qu'une autre femme belle et aimée fut forcée d'appeler à son aide le pouvoir de tant de soins étrangers pour obtenir ce que la moins habile de nos coquettes saurait emporter en une heure de bouderie habilement arrangée? Mais il nous vaut mieux raconter ce qui se passait dans la rue Chaude de Montpellier, que de disserter sur des sentimens qui demanderaient un œil de femme pour être profondément aperçus, une plume de femme pour être légèrement dessinés.

Or, quand la dame de Penaultier eut quitté le comte de Toulouse, elle rentra dans sa maison et demeura longtemps en contemplation avec elle-même. Quelquefois elle se promenait à grands pas, soucieuse et triste, puis elle semblait tout-à-coup prendre un violent parti; mais ce parti l'épouvantait sans doute, car elle s'arrêtait soudainement, puis elle reprenait sa marche taciturne. Enfin il paraissait douteux qu'elle le suivît tant elle avait l'air épouvanté de ce qu'il lui fallait faire, lorsqu'une des femmes de son service entra dans l'appartement où elle était et lui remit un message cacheté du sceau du légat Milon, qu'un hospitalier venait d'apporter; elle le reçut en se signant dévotement, et le lut d'abord avec un simple mouvement de curiosité. Mais bientôt son visage devint pâle à mesure qu'elle lisait; un tremblement d'indignation fit frémir ses lèvres, et elle écrivit au bas du message ces seuls mots : « Oui, je puis le jurer. »

Ce message, outre la colère qu'il fit naître dans l'âme d'Étiennette, eut encore pour résultat de faire cesser ses irrésolutions. Dès qu'elle eut remis sa réponse à la femme qui lui avait apporté la lettre, elle fit appeler sa nourrice. Celle-ci la considéra quelque temps pendant qu'elle murmurait tout bas :

— Oui, il me l'a préférée! c'est vrai, une esclave, une fille noire et hideuse; oui, je le jurerai devant les hommes, je le jurerai devant!...

Elle n'osa achever et mêler le saint nom de Dieu à ses furieux transports; mais elle ordonna à sa nourrice de se rendre chez Pernette Abrial, et de lui acheter à prix d'or, et pour cette nuit, le droit d'occuper sa maison de l'*Incantada*, ou de la fée, qu'on disait merveilleuse à voir, pour toute la magnificence et les surprises amoureuses dont elle était ornée. C'était dans ce logis que la belle fille recevait les hauts seigneurs des comtés de la province. Pierre d'Aragon et Roger y avaient passé plus d'une joyeuse nuit. On raconte que Bernard Got fut si émerveillé de ce qu'il y vit qu'il donna à Pernette une sainte Vierge d'argent : cette statue avait une couronne de fleurs faite de perles blanches, et était posée au-dessus de la porte d'entrée de la plus belle salle de la maison. Du reste, les moines qui la fréquentaient souvent, nous en ont laissé une description assez exacte pour que nous en donnions quelque idée à nos lecteurs.

A l'extérieur, la maison, comme toutes celles qu'on bâtissait à cette époque, était formée d'un rez-de-chaussée et d'un premier qui s'avançait de plus de trois pieds en avant. Ce premier, dont la saillie servait d'abri aux passans, soit contre le soleil, soit contre la pluie, et dans lequel l'on pratiquait des ouvertures pour voir ceux qui frappaient et aussi pour se défendre des attaques nocturnes des voleurs, était soutenu par une quantité de poutrelles transversales appuyées sur le mur inférieur. Ces poutrelles étaient le plus souvent carrées et simplement arrondies des bouts, mais

(1) Et nous le défendrons avec autant de compagnons, avec autant d'armures et autant de monde qu'il en faudra pour la défense.

dans la maison de Pernette elles étaient magnifiquement chargées de sculptures, et l'extrémité de chacune représentait une figure grotesque. C'était tantôt un diable qui faisait la grimace aux passans; ailleurs, c'était un animal fabuleux; plus loin, un saint en dévotion. On y remarquait surtout un Loth se peignant avec ses ongles et qui passait pour un chef-d'œuvre. La porte, comme d'ordinaire, était à un côté de la maison; mais, par un luxe inusité, cette porte tenait la moitié de la façade et s'ouvrait à deux battans réunis sur un montant qui se dressait au milieu de la porte et la séparait en deux, même quand elle était ouverte, ce qui ne rendait nullement cette magnificence plus commode. Dès qu'on était entré, on rencontrait l'escalier qui, par un raffinement déjà ancien, à ce qu'on voit, était couvert de tapis. Chez Pernette, c'était à la fois luxe et prudence, car le silence était une des merveilleuses choses de cette demeure où nul bruit ne trahissait jamais le secret de ce qui s'y passait. Aussi, quoi qu'eût pu faire l'official de l'évêque, qui prétendait qu'on y accomplissait des sorcelleries abominables, jamais les consuls ne voulurent consentir à ce qu'on fermât la maison, disant pour raison que jamais le scandale de ses forfaits n'avait blessé les yeux ni les oreilles de personne. Il faut avouer qu'il y avait de jeunes consuls qui avaient un intérêt particulier à cette tolérance, et que la courtisanerie des plus âgés trouvait son compte à ne pas contrarier les délassemens de Pierre d'Aragon.

Mais continuons à visiter cette demeure et montons en l'escalier avec Pons, il suivait dans l'obscurité une femme voilée qui était venue le chercher dans la maison du sire de Rasteing où il logeait avec Roger. D'abord le jeune amoureux avait refusé de se rendre au galant rendez-vous qui lui avait été proposé. Sa passion pour Étiennette était si profonde, que, bien qu'elle fût sans espoir, il lui demeurait fidèle. Mais l'adroite messagère lui avait dit qu'il s'agissait d'une affaire où son honneur de chevalier était surtout engagé, et que la dame qui désirait le voir avait encore plus besoin de son courage que de son amour. Il s'était donc décidé à la suivre, et, à la nuit close, il s'était trouvé au coin de la rue des Pontifes. Cette rue s'appelait ainsi parce qu'il s'y trouvait une maison de religieux de ce nom. Quant à ce nom de Pontifes, il n'était point dérivé, comme on pourrait le croire, du mot latin *pontifex*, mais il était une corruption des deux mots *pontis fratres* (frères du pont), attendu que la première maison de cet ordre avait été établie par le pape Célestin III, pour le service de l'hospice qui était en tête du fameux pont d'Avignon bâti par le pâtre Benezet, qui fut depuis canonisé comme saint.

Pons, étant arrivé au coin de cette rue, fut abordé par la même femme qui lui avait apporté le message inconnu. D'abord, elle voulut lui persuader de se laisser bander les yeux; mais, sur l'assurance qu'il lui donna que c'était la première fois qu'il venait à Montpellier, elle le conduisit par plusieurs détours dans une rue étroite et longue d'un aspect singulier. En effet, toutes les fenêtres laissaient passer l'éclat des lumières intérieures, mais cette clarté ne frappant que la partie la plus élevée des maisons, il en résultait que la rue semblait partagée d'un bout à l'autre, dans sa hauteur, en deux zones, l'une supérieure et lumineuse, l'autre basse et obscure. Dans cette zone lumineuse on voyait sur la transparence des vitraux se dessiner des figures étranges, des bras entrelacés, des mains armées de coupes, puis on entendait des cris joyeux et des rires infinis. Dans la partie obscure, c'est-à-dire dans le bas, se mouvaient dans l'ombre de rares figures qui marchaient avec précaution, heurtaient furtivement à une porte et se glissaient discrètement dans l'huis entr'ouvert. Un peu plus d'expérience eût dit à Pons le nom de cette rue. Mais, quoique cet aspect ne l'eût pas éclairé, il s'étonna, et il allait adresser quelques questions à sa conductrice, lorsqu'elle frappa elle-même un léger coup à la maison dont nous avons parlé, et, sur son invitation, Pons monta à tâtons l'escalier qui se présenta devant lui. Ainsi il arriva au premier étage de cette maison.

Alors sa conductrice le fit entrer dans une première pièce, où elle lui dit d'attendre un moment. Il profita de l'absence de cette femme pour tâcher de deviner où il pouvait être; mais il ne put concevoir aucune idée, car l'endroit où il se trouvait ne ressemblait en rien aux demeures qu'il avait vues. Cette pièce était revêtue de marbre blanc; sur les murs et sur le sol, au milieu se trouvait une profonde baignoire, blanche également; et si la chaussure de Pons ne l'eût interceptée, il eût senti la chaleur douce du sol sur lequel il marchait. Cette salle avait été construite sur les modèles de Mercurius, vulgairement appelé Togatus à cause de la toge antique qu'il portait, et qui avait été si longtemps en usage dans la province, qu'elle même en avait reçu le surnom de Togata. La lubricité des bas-reliefs qui ornaient les murs eût alarmé le pudique amour de Pons, s'il n'eût été plus occupé d'admirer la singulière construction de cette chambre que d'en observer les détails. Bientôt, cependant, il entendit marcher près de lui, et une femme, autre que celle qu'il avait vue, lui fit signe de la suivre. Quand il s'approcha d'elle, cette femme le considéra avec une curiosité étonnée; lui-même sembla se rappeler avoir vu son visage; mais ni l'un ni l'autre ne se communiquèrent leurs observations. De la part de Pernette Abrial c'était habitude de son métier; de la part de Pons, ce fut qu'il n'eut point le loisir de s'arrêter à un souvenir vague, qui ne prit aucun caractère précis dans son esprit. La maîtresse du lieu le fit passer par un endroit obscur, et le fit entrer dans une pièce brillamment éclairée, où elle le laissa seul.

Jamais Pons n'avait rien vu de si surprenant que l'aspect de l'endroit où il se trouvait. Cette chambre était presque circulaire et formait un décagone parfait; chacun de ses côtés était séparé par un faisceau de colonnettes élancées, qui s'épanouissaient, à leur sommet, en fleurs sculptées, sur lesquelles semblait appuyer la voûte, également divisée en huit parties, qui se réunissaient au centre en angles aigus. Chacun des dix côtés compris entre les colonnes était occupé par un panneau entouré d'un cadre de cuivre superbement doré, et ce panneau était lui-même d'une étoffe de laine précieusement teinte en pourpre. Du centre de la voûte pendait une lampe merveilleuse. C'était la représentation exacte et en ivoire de la chambre même, les ornemens en dehors. Au milieu de cette lampe brûlait une lumière qui suffisait à dessiner sa transparence et à faire saillir les couleurs brillantes dont elle était peinte. Du reste, la chambre était éclairée par de grands flambeaux de cire fichés sur les pointes de fer de chandeliers dorés. Une quantité de coussins étaient répandus dans la chambre, et il n'y avait pas d'autres siéges.

Pons n'était pas revenu de la surprise où le plongeait ce spectacle inouï, lorsqu'il vit entrer une femme voilée comme la première qui l'avait amené. Il semblait que la pompe éclatante de l'endroit où il se trouvait dût se retrouver dans les vêtemens de celle qui en était la souveraine. Aussi Pons fut-il singulièrement étonné de l'aspect simple de la femme qui se présenta à lui. Elle était d'une taille élevée, et avait pour tout vêtement une blanche robe de lin faite comme celles que prescrit la règle des nonnes de Fenouilledes, attachée au cou et pendante jusqu'aux pieds; mais, contre la règle, elle était serrée à la taille avec une ceinture flottante, et la dessinait assez pour en faire deviner la beauté. Quelle que fût l'ampleur de ce vêtement, il était si léger, qu'il suivait les moindres mouvemens du corps, et qu'en appuyant sur les formes, il en décelait la superbe élégance.

A cet aspect, Pons se sentit l'esprit et le cœur saisis d'un tremblement singulier, car il vit bien, malgré son voile, que cette femme était belle; il comprit qu'elle voulait le séduire, et il voulut penser à lui résister. Dès qu'elle fut entrée, elle se laissa tomber sur une pile de coussins. Elle tremblait aussi comme une femme qui n'est pas sûre de ce qu'elle va faire, et qui cède à une passion plus violente que sa raison. Elle essaya de parler à Pons; mais sa voix altérée ne put articuler que quelques mots sans suite, et ce fut Pons qui lui adressa alors la parole le premier. Il lui dit :

— Une femme est venue à moi; cette femme m'a dit qu'une noble dame réclamait de moi un service d'honneur et je l'ai suivie. Est-ce vous, madame, à qui je me suis ainsi engagé?

— C'est moi, reprit d'une voix profondément émue la femme voilée.

Cette voix fit tressaillir Pons, il devint pâle et muet. Alors elle continua avec plus d'assurance, et avec cet instinct admirable d'une femme à qui sa puissance vient de se révéler :

— Pons, vous m'avez reconnue.

Et elle écarta son voile, et Pons vit en effet Étiennette de Penautier, jamais si belle à ses yeux, jamais si séduisante pour lui, jamais rêvée si près et si doucement rencontrée. Un moment de doute traversa son esprit; il ferma les yeux comme pour garder son illusion, et tomba à genoux presque évanoui. Étiennette s'élança près de lui, et, l'appelant doucement, le soutint dans ses bras. Certes, elle ne l'aimait pas; son amour forcené pour Roger ou sa haine ne laissait place dans son cœur à aucune autre affection; mais elle ne put s'empêcher d'éprouver quelque pitié ou quelque reconnaissance pour le pauvre Pons en le voyant ainsi éperdu à ses pieds. Ce n'était pas pour l'amour qu'il avait pour elle, mais pour la joie qu'elle venait de lui jeter au cœur. Car quelle femme osera assurer qu'elle ne se laissera pas séduire souvent au bonheur qu'elle donne, plutôt qu'à l'amour qu'elle ressent ou qu'elle inspire? Pour elle, il est bien plus aisé de ne rien accorder que de refuser quelque chose, quand, pour celui qui reçoit, chaque faveur est un délire. Quelle vanité de femme, une fois engagée dans cette épreuve, résistera à ce témoignage de son pouvoir? Aussi fut-il vrai qu'en ce premier instant, il y eut une pensée commune d'amour entre ces deux âmes si différentes.

Cependant, Pons se remit de ce premier trouble; et, du moment qu'il fut bien assuré que c'était Étiennette, il perdit toutes les espérances qu'il avait conçues en voyant entrer une femme voilée. Étiennette le comprit bien : elle comprit qu'il lui serait d'autant plus difficile d'égarer l'âme de Pons, que cette âme était plus amoureuse et accoutumée à voir dédaigner cet amour, et qu'elle n'accepterait les faveurs dont elle voulait l'enivrer que comme un jeu dont il devait être la dupe; mais elle n'était point femme à se laisser arrêter par un obstacle, quel qu'il fût, et tout ce qu'elle avait prêté déjà d'inattendu et de singulier à cette aventure prouve qu'elle avait calculé toutes les difficultés de son projet. Étiennette de Penautier, la plus hardie débauchée de la Provence, devait être assurément la plus astucieuse de celles de son espèce, pour avoir recouvert sa vie honteuse d'un surnom qui donnait à sa vertu toute la sauvagerie d'une louve. Elle fit asseoir Pons près d'elle, et, le regardant avec une confusion feinte ou véritable, elle lui dit :

— Je m'en veux, marquis de Sabran, d'avoir douté de votre empressement à vous rendre aux vœux d'une dame inconnue.

— On m'a sollicité au nom de l'honneur, madame, répondit Pons, et si vous avez douté que je vinsse à cet appel, c'est que vous ne connaissez rien de mon âme.

— Vous vous trompez, reprit-elle doucement, puisque, voulant absolument vous voir, je vous ai fait quérir au nom de ce noble sentiment : bien m'en a pris de ne pas avoir essayé, à ce que je vois, d'un autre pouvoir.

— Je ne vous comprends pas, madame, reprit Pons en la regardant avec crainte.

— Mais, continua Étiennette en baissant les yeux, si l'on vous eût prié d'un rendez-vous d'amour, je vois que vous ne fussiez pas venu.

Pons, que jamais un langage si direct n'avait frappé au cœur, la regarda tristement, et lui dit plus tristement encore :

— Ah! vous me raillez sans pitié, et je ne sais comment répondre à vos paroles. Oui! il est vrai que si quelqu'un fût venu me dire : Une femme, la plus belle du monde, t'aime et t'attend, cette femme eût-elle été reine ou impératrice, je ne fusse pas allé à son rendez-vous; et si une autre m'avait dit seulement : Étiennette veut te voir, je ne l'eusse peut-être point suivie non plus, car je ne l'eusse pas crue.

— J'ai donc bien fait ce que j'ai fait? reprit Étiennette d'un air froid et réservé.

Il se fit entre eux un moment de silence. Étiennette était embarrassée. Elle avait tant de dédains à faire oublier, et ce qu'elle avait à demander à Pons était si extraordinaire qu'elle ne pouvait espérer l'obtenir que de la conviction où il serait d'être aimé d'elle. Pons lui-même ne savait que dire. Les paroles de Roger lui revenaient bien quelquefois à l'esprit, mais il était trop amoureux, même lorsqu'il n'eût pas été timide, pour ne pas demeurer au moins maladroit; il essaya cependant de sortir de cette étrange position, et il se hasarda de dire à Étiennette :

— Que pouvez-vous exiger de moi, et quelle action puis-je faire pour vous qui puisse me mériter un de vos regards?

Cette question pénétrait trop vivement dans les projets de la dame de Penautier pour qu'elle ne l'embrassât pas. Elle considéra un moment le jeune Sabran, et ce moment détermina la résolution qu'elle prit. Le visage de Pons avait, dans sa passion, quelque chose de si noble et de si pur, qu'elle sentit que ce serait tout perdre que de dire un seul mot de ce qu'elle voulait exiger de lui. Comme un trait de lumière éblouissante, cette pensée lui vint au cœur qu'à l'âge de Pons on n'achète pas une femme par une lâcheté; mais que, pour la femme qui s'est donnée à nous, le cœur se crée des devoirs de reconnaissance si puissans qu'ils peuvent alors aller jusqu'au crime. Ainsi Étiennette était venue pour dire à Pons : — Fais cela, et je me donne à toi.

A ce moment, elle pensa qu'il ferait bien mieux ce qu'elle voulait, quand elle se serait donnée à lui; et qu'ainsi peut-être il le ferait de lui-même. Sous l'empire de cette pensée, elle lui répondit avec un embarras adorable :

— Tenez, Pons, je veux être franche avec vous, je n'ai rien à vous demander. Puis elle ajouta avec un feint désespoir : — Ah! je me suis trompée.

Ceci passerait pour folie, si quelques hommes, de ceux qui à dix-huit ans ont eu dans l'âme une religion d'amour, ne l'attestaient aux cœurs froids et libertins; mais rien n'est difficile à une femme comme de se donner à celui qui l'aime avec crainte et superstition. A Roger ou à Pierre d'Aragon, il en eût moins fallu pour qu'il fût assuré de son triomphe, et la présence d'Étiennette seule le lui eût appris; mais à Pons, dont l'amour était toujours resté si loin de la superbe châtelaine, toutes ses paroles arrivaient comme un doute : et, sans vouloir dégrader par une abjecte comparaison leur position à tous deux, il y avait, entre les projets d'Étiennette et le cœur de Pons, la même distance qu'entre les désirs d'une grande dame qui veut se faire comprendre à quelque beau garçon de son antichambre et l'intelligence de celui-ci; quelque impertinent que soit l'Antinoüs domestique, il lui faut de rudes avances pour le déterminer à ne pas voir un piége dans ce qui est si loin de ses espérances. Étiennette vit bien que Pons n'osait pas la croire. Aussitôt, elle parut revenir de la tristesse où elle s'était laissée aller, et dit avec un sourire familier :

— Vraiment je ne sais ce que je dis, et j'ai un grand service à vous demander, mais votre embarras me gagne, et je ne sais plus ce que j'ai à vous conter. D'ailleurs ce sera long : il s'agit de mon château de Penautier que je désire retirer de la suzeraineté du vicomte Roger pour le mettre, avec celui d'Alargue que j'habite, sous la protection d'Aimery de Lara, comte de Narbonne.

— Ah! madame, s'écria Pons, quelle plus noble épée pourra vous protéger que celle du vicomte de Béziers?

— Marquis de Sabran, répondit sérieusement Étiennette, l'épée d'un chevalier n'est pas la plus sûre protection d'une femme, car une femme a à défendre quelque chose de plus précieux que son corps et que ses domaines, et on peut la frapper de blessures que la plus vaillante épée ne peut prévenir.

— Elle peut du moins les venger, répliqua Pons.

— Les venger! dit Étiennette, comme si elle suspendait sa pensée sur ce mot; les venger! Puis elle ajouta tristement : Cela se peut, mais non pas quand c'est le coupable qui tient l'épée. Quel homme se dira à lui-même : Tu as menti?

La première phrase d'Étiennette avait suffi à Pons pour lui faire comprendre les motifs qui la faisaient agir. L'indiscrétion de Roger était la cause de cette résolution. Les der-

niers mots qu'elle venait de prononcer le frappèrent singulièrement, et la pensée que Roger avait pu mentir lui passa dans l'esprit. Étiennette, contente de ce premier doute habilement jeté, changea brusquement la conversation.

— Pons, lui dit-elle, acceptez mon hospitalité pour quelques heures : notre conversation doit être longue, et j'ai besoin que votre cœur généreux me conseille. Oubliez donc le banquet somptueux qui vous attend sans doute chez Bozon ou chez Bernard de Got, et demeurez avec moi.

Au même instant elle frappa avec un marteau d'argent sur un timbre, et une femme parut : c'était celle qui avait apporté le message à Pons; elle lui fit un signe, et aussitôt d'autres femmes entrèrent portant une étroite table couverte de mets délicats. Cette table était basse, et, pendant qu'on la disposait auprès d'Étiennette, elle chercha et atteignit quelques coussins qu'elle attira sous sa tête, et, se reposant alors avec un abandon plein de grâce, elle s'y étendit en disant :

— J'admire comment les hommes les plus faibles en apparence résistent mieux aux fatigues que nous autres femmes ; ainsi vous, Pons, un enfant presque, n'est-ce pas? car à peine avez-vous dix-huit ans, vous avez fait peut être le voyage de Carcassonne ici, à cheval et sous vos armes, et vous n'en ressentez nulle lassitude; tandis que moi, ma litière m'a tellement brisée que je ne puis supporter aucun vêtement pesant : aussi me pardonnerez-vous de vous offrir mon frugal banquet dans cette misérable parure.

Et, tout en parlant ainsi, elle arrangeait d'une main négligente les longs plis de sa robe de lin, et chaque mouvement décelait une grâce ou une beauté Puis elle ajouta avec avec un air d'indifférence :

— Mais le temps des frivoles plaisirs est passé, et les graves intérêts de la politique y vont succéder.

Pons l'écoutait en suivant d'un œil passionné chacun de ses gestes.

Cependant la table était servie, et tous deux, l'un près de l'autre, semblaient l'oublier. Étiennette le rappela au jeune chevalier en lui demandant quelques-uns de ces services intimes que l'on n'exige que de ceux qu'on traite en esclaves ou en amis; elle le pria d'approcher la table, d'arranger un coussin ; puis ce fut une amphore ou une coupe qu'il fallut lui donner, ou un biscuit de miel qu'elle désirait; et chaque service était récompensé d'un sourire adoré.

O dix-huit ans ! âge facile à vivre, où tout espoir est doux, où nul mensonge, quelque grossier qu'il soit, ne peut être soupçonné; beau printemps où l'amour a des palpitations de bonheur qui font pleurer, si puissantes qu'elles battent encore dans le souvenir longtemps après que le cœur est glacé ! O jeune cœur! c'est une de tes émotions que je voudrais trouver : l'émotion d'un enfant qui dévore de l'œil une femme belle à faire sourire un vieillard, couchée nonchalamment sur d'épais coussins, pressée dans toutes les sinuosités de ses formes riches et pures par un vêtement si léger que ses plis n'en altèrent rien, si transparent que sa blancheur se teint de rose; et, à cette émotion dont on frissonne, je voudrais joindre cette fascination d'un regard qui joue l'indifférence, qui s'arrête sur le trouble de votre visage, et semble d'abord s'en étonner, puis le comprendre, et qui se baisse alors confus et troublé à son tour; et puis, je voudrais vous faire entendre ce murmure enivrant d'une respiration qui s'embarrasse; je voudrais vous faire voir cette agitation fébrile d'une poitrine haletante, et vous faire concevoir ce vertige qui prend au cœur lorsqu'à ses délirantes provocations vient se joindre l'accent doux et rude à la fois que donne à sa voix une femme qui se prend d'humeur contre elle-même et contre sa faiblesse, et qu'elle se dit comme distraite en secouant la tête :

— Ah ! j'ai eu tort...

— Pourquoi ? s'écria Pons presqu'à genoux devant Étiennette, car elle avait fait tout ce que je viens de vous dire; pourquoi avez vous tort, et que veulent dire ces paroles?

Et à ce moment l'amant est fier, car il croit que c'est lui qui domine, que c'est lui qui trouble, et quelque confiance le gagne, et il prendrait audacieusement une main si elle n'était déjà armée d'un marteau d'argent, et si elle n'avait frappé le timbre qui va appeler quelqu'un. Alors le cœur se serre, on craint d'avoir été trop loin, et on attend en tremblant les paroles qui vont vous renvoyer. Voici celles que dit Étiennette à la femme qui entra à son signal :

— Mon Dieu, les lumières vacillantes de ces flambeaux fatiguent le regard et le blessent : il faut les remplacer ; puis les vapeurs impures de la rue pénètrent jusqu'ici : prenez-y garde.

Et cette parole n'était pas prononcée que quelques servantes avaient enlevé tous les flambeaux. Aussitôt, comme par une magie qui justifiait le nom de l'*Incantada* donné à la maison, tous les panneaux dont nous avons parlé disparurent et les cadres ne furent plus occupés que par une légère étoffe blanche, peinte des plus vives couleurs. Une vive lumière extérieure en éclairait nettement les dessins, tandis que le tissu ne laissait pénétrer dans la chambre qu'un jour faible et assombri; et comme Pons s'étonnait, jetant un regard d'admiration sur cette merveille, les plus doux parfums flottèrent dans l'air, se déroulant, à travers les fleurs à jour des colonnettes, en filets d'une fumée blanche et soyeuse; et comme l'œil égaré du jeune amant semblait douter de cette réalité, Étiennette, lui prenant la main, le ramena vers elle en lui disant :

— Pons, n'est-on pas mieux ainsi?

A ces mots, il reporta sur elle son regard enivré. Alors, par un hasard ou par un jeu infernal, les beaux cheveux d'Étiennette flottaient dénoués sur son cou et ruisselaient sur ses épaules; et, comme ils s'éparpillaient jusque sur son visage, elle rejeta vivement sa tête en arrière pour les écarter de son front, et, dans ce mouvement, son corps, tendu dans son vêtement délicat, se modela aux regards de Pons dans son enivrante beauté. Oh! cette fois il tomba à genoux devant elle ; cette fois, elle eût été la dernière des femmes, elle eût été Pernette Abrial, que Pons eût succombé à cette délirante tentation. Ils étaient seuls, qui pouvait empêcher ce qu'ils voulaient tous deux?

Personne.

Mais était-ce là le but de la dame de Penaultier? Voulait-elle ainsi se livrer à Pons pour son amour, et rien de plus? Non certes. Pourquoi donc alors ne pas ménager le pouvoir des désirs qu'elle inspirait, et demander d'abord ce qu'elle voulait pour prix de sa possession? C'est qu'elle avait audacieusement jugé qu'un homme comme Pons devait être plutôt son esclave quand il serait son amant, que dans l'espoir de l'être. Écoutons-la, et jugeons de toute la ruse qu'elle mit dans cet abandon hardi.

Elle était assise sur les genoux de Pons et le contemplait avec orgueil ; une larme arrivait jusqu'à ses yeux, mais elle l'essuyait furtivement, et Pons, qui s'en aperçut, lui dit alors :

— Tu pleures, Étiennette ; regrettes-tu de t'être donnée à moi, à moi qui serais ton esclave?

— Oh! répondit-elle, je ne regrette pas d'avoir été heureuse, car, vois-tu, Pons, je t'aime avec une passion que tu dois comprendre maintenant. D'ailleurs, je ne veux pas te le dissimuler, je ne suis pas une de ces filles timides qui consentent à mourir d'un amour caché. Non, mon ami, non, depuis que je t'ai vu, j'ai senti que je t'appartenais. J'ai senti que tu étais mon bonheur; si je t'ai repoussé longtemps, si je t'ai fui, ce n'est point vaine pudeur, c'est que je prévoyais les pleurs que je verse dans ce moment, c'est que je calculais que cette heure de félicité me coûterait une vie de larmes.

— Oh! pourquoi des pleurs, Étiennette? lui dit Pons en l'embrassant de ses bras, tu m'estimes bien peu de prévoir le malheur lorsque je puis t'en défendre...

— Enfant, lui dit Étiennette en jouant avec ses cheveux, que t'importe ce malheur puisqu'il n'est que pour moi? Va, je le savais bien ; mais mourir sans être à toi, oh! j'aime mieux mourir à présent. Et se prenant à regarder Pons avec des yeux où la tristesse et l'amour se confondaient, elle ajouta en laissant tomber sa tête sur l'épaule de Pons : — Et c'est pourtant maintenant qu'il serait doux de vivre.

Puis elle sanglota.

— Étiennette! Étiennette! s'écria Pons en séchant ses larmes de ses baisers : ah! si tu m'aimes, et je le crois, dis-moi quel est ce malheur, ce danger qui te fait pleurer?

— A quoi bon? dit Étiennette en se remettant, je suis une folle; je trouble par une douleur le peu d'heures que le ciel nous a départies pour être ensemble. Ne me demande rien, je ne te dirai rien, je n'en ai plus le droit : je consulterai un ami.

— Un ami! lui dit Pons; ah! ne suis-je pas le tien, le plus dévoué, le seul à qui tu doives tout demander maintenant : amour, protection, bonheur?

— Non, beau sire, répliqua Étiennette avec un doux sourire où il restait encore une larme, non, vous n'êtes pas mon ami : un ami est un homme grave, prudent, sage, qui me donnera de bons et sévères conseils. Et, parcourant alors son beau front d'un baiser qui ne fit que l'effleurer, elle ajouta : — Tu es mon amant, toi, n'est-ce pas?

Pons lui dit alors :

— Et sur quel objet si grave vous faut-il des conseils, que l'amant ne puisse les donner? cet objet est donc beaucoup au-dessus de mon savoir et de ma jeunesse?

— Mais non, répondit négligemment Étiennette, puisque je t'avais fait demander pour te consulter.

— C'était donc pour cela? reprit Pons en souriant à son tour.

— Tiens, lui dit Étiennette en le regardant doucement, franchement je ne sais pas. Écoute, Pons, je veux te montrer tout le secret du cœur des femmes; je veux, enfant, te dire tout de suite ce que tu n'apprendrais que bien tard, si je ne trahissais pour toi les mystères de nos calculs; il y a longtemps que je te connais, plus longtemps que tu ne crois : et depuis que je te connais, je t'aime. Te dire qu'une femme qui aime ne désire pas être à celui qu'elle aime, ce serait te mentir pour moi, te mentir pour toutes; mais ce qu'il faut que tu saches aussi, c'est que ce désir est la dernière chose qu'écoute une femme. Son existence est si esclave, qu'elle ne jette pas à plaisir des chagrins dans sa vie; que fait-elle donc? elle renferme et domine longtemps ses plus secrètes pensées, jusqu'à un jour fatal où un hasard les protége et la force, pour ainsi dire, à s'y livrer. Ainsi, Pons, mon amour te fût demeuré étranger si je n'avais eu besoin d'un intermédiaire entre moi et Roger. J'ai prié Pierre d'Aragon de m'en servir, mais il en veut tant au vicomte de son tour de l'autre nuit, qu'il m'a refusée. Aujourd'hui même j'ai demandé ce service à Raymond de Toulouse : il m'a fort surprise en m'apprenant qu'il serait peut-être en guerre avec Roger avant deux jours, et il m'a refusé de même; mais ce qui m'a troublée étrangement, c'est que tous deux m'ont dit formellement : Adressez-vous au sire de Sabran : il est tout puissant sur l'esprit du vicomte.

— Et c'est pour cette raison que vous m'avez mandé?

— Oui, beau sire, continua Étiennette, oui pour cette raison; parce qu'aux yeux de Pons, en lui disant de venir trouver la dame de Penautier, ce n'était pas lui dire : Cette femme se meurt d'amour pour vous et veut se donner à vous; parce que, si rien ne palpite pour elle au cœur du sire de Sabran, elle le consultera gravement, et qu'elle y aura gagné, au moins d'avoir pour messager le plus noble chevalier de la chrétienté; parce que ce n'est plus une folle qui se perd, mais une châtelaine qui réclame assistance d'un châtelain, et qui accomplit un devoir que lui impose l'intérêt de ses vassaux; car c'est l'art de que l'on se trompe soi-même avec les mensonges qu'on prépare aux autres : il est vrai qu'on peut craindre que le chevalier ne parle d'amour, s'il est encore aussi enflammé qu'on le dit, et alors il n'est peut-être pas prudent de le voir; mais on n'y pense pas, ou, si l'on y pense, c'est pour le souhaiter; on s'exagère son propre courage pour avoir le droit de braver le danger, puis on sent qu'on y succombera, et l'on se réserve à choisir un autre arbitre; mais, au moment de donner l'ordre, on a oublié tous les noms, excepté un, et on garde ce nom qu'on voulait chasser et l'on a tort, vous le voyez bien, car vous ne pouvez plus être mon arbitre, ce me semble.

En finissant cette longue énumération des petits artifices que le cœur d'une femme se crée pour se tromper, elle fit une moue de reproche à Pons en baissant les yeux; et lui, stupéfait, la regardait comme un ange de franchise, aussi heureux qu'il était, amoureux comme un enfant de dix-huit ans dans les bras d'une femme de trente. Oh! se créer une fausseté pour l'avouer, et mieux cacher ainsi celle qui nous mène, c'est à y prendre les plus rusés. Aussi Pons appartenait à Étiennette à cette heure, comme un aveugle à son guide. Et puis cette femme était belle, comme on s'imagine la beauté à dix-huit ans, superbe et provocante. Cependant Pons ne voulait pas paraître renoncer aux droits dont on l'avait jugé digne d'abord, et il reprit après quelque silence :

— Allons, belle châtelaine, je vais baisser les yeux pour ne point te regarder, et ainsi je serai calme, grave, et vous pourrez me consulter.

— Non! non! c'est impossible, répondit Étiennette. Moi! te parler de cela maintenant! je n'oserais pas!... je n'en ai plus le droit.

— Oh! si je t'en priais à genoux?

— Je refuserais.

— Si je le voulais absolument?

— Pourquoi le vouloir? dit Étiennette la tête baissée; puisque tu m'aimes ainsi; puisque tu crois tout, et que tu m'aimes.

— Oh! que veux-tu dire? s'écria Pons en la pressant avec ardeur dans ses bras.

— Rien... rien... mon âme... Tiens, parlons d'amour, de bonheur... parlons de toi, dit-elle en essuyant une larme.

— Non, je veux le savoir... reprit Pons vivement.

— Quoi? s'écria Étiennette en l'interrompant violemment et en éclatant en sanglots... que je suis une femme perdue! Eh bien! c'est vrai... car je viens de me donner à toi, et je l'ai voulu; et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? Un homme n'a-t-il pas osé dire qu'il m'a entraînée folle d'ivresse et de désirs de la salle d'un festin sur la couche nuptiale? Ne l'a-t-il pas dit et ne l'a-t-on pas cru parce que c'est un homme dont l'épée est terrible? Et moi ne suis-je pas la châtelaine prostituée qui s'est ruée dans le vice comme la dernière des ribaudes? N'y a-t-il pas un homme qui l'a dit, et ne l'a-t-on pas cru? Eh bien! puisqu'on l'a dit et qu'on l'a cru, ce sera vrai, et c'est vrai maintenant. Oui, il y a maintenant quelqu'un à qui je me suis livrée, comme une fille perdue, un homme à qui j'ai donné tout. C'est toi, Pons... c'est toi; tu peux aller le dire, et je le dirai après toi... je dirai que je t'aime, que je suis ton esclave, et je te suivrai comme une servante. Je t'appartiens, tu es mon amant : tu peux t'en vanter, Pons, car c'est vrai ceci! mais le vicomte Roger! ah!!!

Et, à ce dernier mot, un affreux sourire d'indignation parcourut ses lèvres; elle sembla en appeler au ciel, sa voix prit un accent terrible de menace, et elle frappa la terre du pied avec violence.

— Quoi! ce serait une lâche calomnie?

— Ah! tais-toi, dit-elle avec un cri : voilà ce que je craignais, un doute! Oh! tu me crois une infâme. Malheureuse! malheureuse! je ne voulais pas te le dire, j'avais raison, et je sentais que tu me briserais le cœur. Il ne fallait pas parler de cela.

— Moi! s'écria Pons enivré, te croire une infâme, t'outrager par un doute! oh! non, Étiennette, non, ce n'est pas là ce que j'ai au cœur; ce que j'ai, c'est de l'amour pour toi, de la haine pour Roger... de la vengeance!

— Grand Dieu! que prétends-tu? dit Étiennette alarmée en l'entourant de ses bras. Oh! tu me fais peur!

— Je veux lui dire qu'il a menti... et lui faire avouer...

— Enfant! enfant! dit Étiennette tendrement, et de quel droit me venger? tu ne le peux pas sans remplacer une calomnie par une affreuse vérité : on dira qu'il est mon amant qui me venge, et cette fois on aura raison.

— Oh! que faire alors?

— Eh bien! ce que j'avais résolu, reprit-elle tristement, retirer mes châteaux de la suzeraineté du vicomte, protester ainsi, autant que le peut une pauvre femme, contre sa calomnie, et surtout m'épargner le désespoir d'être enchaînée par quelque lien que ce soit à cet homme. J'ai voulu le faire amia-

blement, et j'avais compté sur toi pour cet arrangement; je le ferai de vive force, s'il le faut, dussé-je y perdre mes domaines entiers; dussé-je le voir ravager par sa lance et la tienne...

— La mienne! s'écria le sire de Sabran, la mienne te protégerait contre lui s'il osait t'attaquer.

— Enfant, lui dit sans le regarder Étiennette, comme si elle répondait à un propos en l'air : c'est ton suzerain.

— C'est il le tien, et ne le quittes-tu pas?

— C'est ton ami.

— Non, c'est un infâme.

— O Pons, mon ami, mon amour, lui dit Étiennette en le caressant, ne fais pas cela, on dirait que c'est moi qui t'ai entraîné... que c'est moi... Non, je ne le veux pas...

Et comme il a fait insister, elle lui dit tout bas :

— Demain, demain, nous parlerons de cela : la nuit prochaine.... ajouta-t-elle en baissant les yeux, nous trouverons un moyen... Mais jusque-là tais-toi, ne dis rien, je t'en prie...

— Je te le jure, répondit Pons dans un baiser.

— Non! non! reprit-elle en se dégageant, le jour va venir : ami, il faut partir, vous en aller... On vous reconduira comme vous êtes venu...

Une heure après ils se disaient encore à demain, et l'on n'avait plus parlé ni de Roger ni des châtellenies. Enfin Pons quitta sa belle maîtresse avec un bonheur au cœur qui l'enivrait et le faisait joyeusement marcher et regarder d'un air de dédain les chevaliers qui rentraient dans l'ombre, se disant à lui-même :

— Il sort de chez quelque ribaude, le sale! ou de chez quelque coquette, le niais! au lieu que moi!!!

Pauvre Pons! Il revint le soir dans la rue Chaude.

Qu'avait-il promis le matin lorsqu'il en sortit pâle et soucieux?....

IV.

LE LÉGAT.

Pendant que ceci se passait dans la rue Chaude de Montpellier, une scène d'un aspect bien différent, mais dont le but était le même, se développait dans une étroite cellule de l'hospice du Saint-Esprit. Trois hommes y étaient réunis et discutaient vivement ensemble. L'un était Guy, recteur de l'hospice; l'autre, Milon, légat du pape; et le troisième, Dominique. Au moment où il nous plaît de pénétrer le secret de leur entretien, c'était Guy qui parlait.

— Ce que vous tentez est impossible, disait-il, et la gravité de votre accusation la fera échouer. Non, Roger n'est pas coupable de tout ce que vous osez lui imputer, et s'il est vrai qu'il ait blessé l'institution de cet ordre en y cherchant un abri pour des infidèles, il n'a point poussé la profanation jusqu'à en faire un lieu de débauche avec une fille de Mahom.

— Cette accusation sera prouvée, répondit froidement Dominique.

— Personne pourra-t-il en témoigner? reprit Guy vivement, car je vous en préviens, mon frère, il s'agira d'une dénégation du vicomte Roger pour que chacun la croie.

— La parole vaut la sienne, répondit encore Dominique, et, s'il le faut, j'y joindrai celle d'une femme qui se trouvait près de cette cellule.

Interpellé sur la valeur de ce témoignage, c'est alors que Dominique produisit la réponse d'Étiennette dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Guy savait trop sur le caractère de cette femme pour n'être pas sûr de sa réponse en excitant à la fois son orgueil et sa vengeance. Ce premier point posé, il parcourut tous ceux de l'accusation que Dominique comptait faire valoir contre Roger; mais à chacun il trouvait dans Guy la même résistance et les mêmes scrupules; quant à Milon, il finissait presque toujours la discussion en se rangeant de l'avis de Dominique, dès que celui-ci l'y invitait avec un geste particulier.

A chaque fois Guy cédait; mais alors qu'il fallut lire l'ensemble de cette accusation telle qu'il paraît en tout si grave et si terrible, qu'il se refusa nettement à l'appuyer, et qu'il déclara que ni lui ni ses chevaliers ne suivraient le légat et ne participeraient à ce qu'ils feraient : Milon lui-même, ébranlé par les longues objections du recteur et ses refus obstinés, n'osait plus interposer son autorité, bien que Dominique le pressât de prendre une résolution. Le moine alors se levant et jetant sur eux un regard ardent, s'écria :

— Oh! la maladie est plus grave que je ne pensais, et à leur insu les meilleurs chrétiens en sont affligés : l'hérésie gagne les uns par l'ambition, les autres par la pitié.

Le recteur, à qui ses fonctions ecclésiastiques n'avaient rien ôté de sa rudesse militaire, répondit à Dominique :

— Si quelque fâcheux esprit gagne les bons chrétiens, mon frère, c'est celui de l'accusation, et non de l'hérésie : les yeux s'habituent à voir des coupables quand ils en cherchent, et si quelque chose m'étonne, c'est que ce soit à Roger que l'on s'adresse pour punir la protection accordée à l'hérésie, lorsque Pierre d'Aragon et le comte de Toulouse sont à Montpellier, et lorsque Raymond Roger de Foix tient des conciliabules, où sa sœur Esclarmonde se fait vanité d'appartenir à cette secte infâme. La volonté de notre saint-père ne peut pas être que l'on punisse au hasard et selon le caprice d'un homme.

En disant ces mots, la fière figure du recteur s'anima d'une noble expression qui contrastait avec le cruel et fauve sourire de Dominique, qui répondit :

— La volonté du saint-père a fait de ce caprice sa volonté, et de ce hasard son choix. La justice viendra pour tous, et ceux qu'elle ne frappe pas aujourd'hui ne seront peut-être pas les moins cruellement atteints. Quant à ce que j'avais espéré de vous par la conviction, je l'exige de votre obéissance.

Et comme à ce mot la fierté du recteur avait tressailli sur son visage, Dominique le répéta insolemment et en élevant la voix :

— De votre obéissance, entendez-vous? lui dit-il, et ne me forcez pas d'écrire au saint-père que je l'ai trouvée lente et incomplète.

— Obéissez, obéissez, mon frère, dit alors Milon d'une voix triste, c'est ma volonté. Et vous savez, ajouta-t-il, que je suis le représentant du vicaire de Dieu.

Dominique lui versa un regard de mépris; et le recteur, comprenant que Milon, vieillard sans force, était sous la domination du moine, crut trouver dans cette découverte un nouveau motif de résistance au désir de Dominique; il s'adressa donc au légat.

— Mon père, lui dit-il, vous ne savez pas tous les dangers de l'entreprise que l'on veut vous faire tenter. Si j'en crois mes faibles lumières, c'est donner à l'hérésie la seule puissance qui lui manque, celle d'une persécution injuste; c'est associer tous les chevaliers de la Provence à la désobéissance du vicomte de Beziers; c'est tuer, dans un danger commun, les causes de désunion qui existaient entre eux, et qui les soumettaient ainsi séparément aux volontés du saint siége : qu'une ligue se forme, et que parmi les horreurs de la guerre l'hérésie grandisse à leur abri, et la Provence est perdue pour la chrétienté.

Le légat, malgré la faiblesse de son caractère, supportait impatiemment l'insolence supérieure de Dominique; il se hasarda à profiter de l'appui qu'il rencontrait dans le recteur pour poser quelques objections aux volontés du moine.

— Prenez garde, mon frère, dit-il doucement, que votre zèle ne vous entraîne au delà de ce qui est possible; prenez garde que l'autorité du saint-siége ne perde dans cette lutte tout ce qu'elle espère y gagner. Notre frère Guy sait mieux que nous la disposition de ces chevaliers, et n'oubliez pas que je suis responsable aux yeux du monde des mesures que vous porterez en ce malheur du pays.

Le moine se leva alors, et à son brissement encore de plus en plus la dure expression de son visage, il répondit au vieillard :

— Est-ce pour mériter l'applaudissement du monde que vous êtes venu dans ce lieu et que je vous ai suivi, et faut-il, pour la récompense d'une mission de salut, autre chose que

l'applaudissement de la conscience et l'approbation de notre saint-père? Mais les pensées mondaines dirigent seules les actions des hommes, à ce que je vois. Écoutez-les donc si vous le voulez, mais n'oubliez pas que c'est moi qui prépare l'auréole de gloire dont le monde chrétien ceindra votre front; n'oubliez pas non plus le serment fait par vous de suivre ma volonté en toute chose et de la revêtir de votre commandement.

Aussitôt il tira de son sein un bref du pape Innocent III qui ordonnait à Milon de se soumettre, dans tous les cas épineux, à la direction de Dominique, et qui avertissait en même temps tous les fils de l'Église que le moine était le seul dépositaire de ses pensées secrètes. A l'aspect de cet important message, le recteur et le légat se signèrent, et Dominique leur en ayant donné lecture, le recteur des hospitaliers, après l'avoir attentivement écouté, dit à Dominique :

— Et maintenant qu'attendez-vous de moi?

— Qu'à l'exemple de tous ceux de l'Église vous soyez prêt à me suivre après-demain, là où il me plaira de porter l'accusation que vous venez d'entendre.

— J'obéirai, répondit tristement le recteur.

Et après s'être mis à genoux pour recevoir la bénédiction du légat, il se retira. Dominique et Milon restèrent seuls. Le malheureux vieillard, comme un enfant qui sait qu'il va recevoir une réprimande, et qui voit sortir celui dont la présence la suspendait encore, devint tremblant et embarrassé dès qu'il se vit face à face avec Dominique; il le suivait d'un œil inquiet pendant que celui-ci posait devant lui une petite table, rapprochait la lampe à pied qui brûlait dans un coin, et plaçait sous ses yeux un parchemin écrit.

— Voici, lui dit-il, l'accusation telle qu'elle devra être prononcée par vous, étudiez-en les moindres parties, pénétrez-vous de chaque pensée et de chaque parole, afin qu'au moment où vous la direz, on puisse vous croire véritablement inspiré, et que vous ne sembliez pas un écolier, comme il est arrivé à Lyon, quand vous avez dû lancer l'anathème sur les partisans de Vadius.

— C'est bien long! répondit Milon en parcourant le parchemin d'un œil d'ennui et de dégoût.

On ne saurait dire quelle expression de mépris et d'impatience anima la figure de Dominique à cette puérile et stupide réponse; cependant, il se résigna, car il pensait bien que, pour trouver un homme qui voulût bien jouer le rôle qu'il avait imposé à Milon, il fallait qu'il n'eût rien dans la tête ni dans le cœur, ni intelligence, ni dignité; il se contenta donc de lui répéter son ordre, et il laissa le légat dans la cellule pour aller nouer ailleurs les fils de son audacieuse intrigue.

V.

TROIS FEMMES.

Pour ne pas interrompre notre récit, nous voudrions arriver sur-le-champ à ce grand jour de l'assemblée des chevaliers si solennellement proposée. Mais ce serait laisser dans l'obscurité quelques points nécessaires, sinon marquans, de cette histoire. Ce serait nous forcer à revenir plus tard sur les causes des événemens que nous rencontrerons. Autant vaut donc en finir dès à présent pour nous trouver à l'aise dans les récits qui nous restent à faire. Cette manière d'ailleurs nous semble préférable en ce que le lecteur, tout impatient qu'il puisse être, vaut mieux qu'un lecteur dégoûté; et c'est ainsi qu'est celui qui, après avoir vu se développer un événement devant lui, est forcé d'en entendre expliquer les ressorts secrets. Continuons donc, et disons que tout était aussi en grand trouble dans la maison de Roger pendant que ces intérêts s'armaient contre lui. Aussitôt la lice finie, Agnès et Arnauld étaient rentrés sans que la jeune vicomtesse voulût céder aux instances de sa sœur et se rendre à ses invitations, pour le festin qui devait avoir lieu dans ses appartemens; elle s'imaginait que la colère du vicomte venait de ce qu'elle avait assisté à la lice sans sa permission, et elle tremblait en pensant à l'instant où il rentrerait. Elle se retira donc dans sa chambre et là se laissa aller à pleurer amèrement. Une femme était à côté d'elle qui la regardait avec attendrissement; cette femme était Foë. Il ne pouvait y avoir de consolation entre une jeune fille qui s'appelait la vicomtesse de Beziers et une esclave noire. Cependant la douleur de l'une était si grande qu'elle appela les larmes dans les yeux de l'autre. Agnès en les voyant ne se sentit pas humiliée d'exciter la pitié d'une si pauvre créature. Celle de sa sœur, celle d'une châtelaine peut-être l'eussent blessée parce qu'elle eût peut-être établi une comparaison entre leur sort et le sien; mais il ne pouvait y avoir d'offense dans la pitié de Foë, pas plus que dans les caresses du chien qui gémit doucement lorsqu'il voit souffrir son maître.

Il en résulta une sorte de confidence qui commença par le regard et dans lequel la pauvre jeune vicomtesse semblait dire : — Oui, tu as raison, bonne esclave, oui, je suis bien malheureuse. Cependant il est probable que nulle conversation ne se fût établie entre elles si un incident imprévu ne les y eût amenées. On annonça la visite de Raymond Lombard, et à ce nom, Foë, tombant à genoux devant la vicomtesse, le visage altéré d'une profonde terreur, incapable d'articuler une parole, mais tournant convulsivement la tête et agitant la main, lui cria par cette expression muette, mais puissante, de son effroi : — Non! non! ne le recevez pas! — et la jeune vicomtesse, l'œil fixé sur l'esclave, obéit, sans y songer, à cette prière ardente, et fit répondre qu'elle ne pouvait voir personne. La curiosité fit place ensuite à ce sentiment, et elle interrogea Foë sur les causes de son épouvante, et celle-ci lui raconta de son histoire ce qu'elle devait en raconter. Ce récit rendit à la vicomtesse toute sa douleur, et lorsqu'il fut terminé, elle ne put s'empêcher de dire avec une larme :

— Ainsi il est noble et généreux pour tous, excepté pour moi!

—Pour vous, dit Foë, pour vous, son épouse et son égale!...

— Hélas! répondit Agnès, je ne suis l'épouse de Roger que de nom, et s'il ne me chasse bientôt, comme le comte de Comminges a fait jadis de ma sœur, je ne le serai jamais autrement; car il ne m'aime pas.

— Il ne vous aime pas? répéta lentement l'esclave, en parcourant d'un œil curieux cette douce et touchante beauté; oh! il ne vous aime pas!

Et la vicomtesse ajouta, en fondant en larmes :

— Il en aime une autre ..

— Qui donc? s'écria vivement Foë, l'œil ouvert, les narines gonflées, le sein haletant; non qu'elle espérât que ce fût elle, mais jalouse de savoir qui Roger préférait à sa jeune et belle épouse.

— Qui? reprit celle-ci, une fille de Montpellier, une bourgeoise qu'on appelle Catherine Rebuffe, celle qui a ensorcelé aussi mon frère d'Aragon; je l'ai vue aujourd'hui à la lice, insolente et fière de sa beauté; elle était dans le pavillon du roi, l'impudente, qui donne des rendez-vous de nuit, saluée et honorée par tous les seigneurs et consuls; et moi, c'est à peine si j'ai trouvé une place, que m'a offerte la courtoisie banale du roi d'Aragon.

Et la pauvre vicomtesse finit sa longue phrase dans ses sanglots, tandis que Foë, le front appuyé sur une de ses mains, sentait toutes ces paroles lui tomber sur le cœur, brûlantes et acérées : alors il se passa une étrange chose dans cette âme de femme, une fatale jalousie s'y éleva : elle prit en haine la prétendue maîtresse du vicomte, et en pitié celle qui était sacrifiée comme elle. Mais, à vrai dire, si la vicomtesse eût été l'objet de l'amour de Roger, ce sentiment n'eût point pénétré dans l'âme de l'esclave. La misérable Foë fût restée résignée dans sa douleur et son abandon, si ce malheur et cet abandon fussent venus d'un amour légitime pour une femme si haut placée au dessus d'elle. La pauvre fille noire n'eût jamais agité en elle la pensée qu'elle pût détourner le vicomte de Beziers d'un tel devoir; mais du moment qu'il se jetait dans le désordre, elle se trouvait digne d'être celle qui le causait; la maîtresse du vicomte Roger, quelle qu'elle fût, lui parut son égale. Cependant comme elle n'espéra pas pouvoir ni la

faire oublier, ni l'atteindre, elle mit furtivement sa cause dans celle de l'épouse, elle rêva le triomphe de sa haine cachée dans celui des droits sacrés d'Agnès et pensa qu'en rendant le cœur du vicomte à son épouse, elle jetterait dans l'âme de Catherine le même désespoir qui rongeait la sienne. Ce fut sous cette pensée qu'elle répondit à la vicomtesse :

— C'est que pour le séduire elle a des secrets que vous ne connaissez point ; c'est qu'elle lui prodigue sans pudeur des caresses qui de vous seule pourraient être innocentes.

La jeune vicomtesse ne comprit point ce que voulait dire Foë ; mais, celle-ci, ardente Africaine, qui savait de sa propre expérience combien le vicomte pouvait se laisser aller à une surprise des sens, et qui l'avait vu troublé si vivement de ce qu'elle avait osé, ne recula pas devant l'idée d'aborder avec cette jeune fille un sujet si étrange pour elle.

— Est-ce que le vicomte, lui dit-elle, ne vous trouve point belle ?

— Hélas ! reprit Agnès, il ne me connaît pas, et s'il m'a vue aujourd'hui à la lice, c'est sans doute bien malgré lui.

— Et vous ne cherchez jamais ses regards? lui dit l'esclave.

— Je sais que ma présence lui est odieuse, et je lui donne au moins ce témoignage de mon amour de lui épargner ma rencontre, répliqua Agnès.

— Oh ! reprit Foë, ce n'est pas ainsi que vous le ramènerez ; il faut vous montrer souvent à lui, gracieuse, prévenante, toujours belle et parée ; il faut, s'il entre jamais dans votre appartement, l'accueillir avec transport et vous jeter avec amour dans ses bras.

— Moi ! dit Agnès, dont le visage se couvrit de rougeur.

— N'est-il pas votre époux ? dit Foë, et les hommes n'aiment-ils pas qu'on les prévienne dans leurs désirs?

Avec toute autre qu'une enfant, Foë eût trouvé mille obstacles avant de lui persuader que c'était là le vrai moyen de reprendre le cœur de son époux, mais pour Agnès, si ignorante et si faible, les raisonnemens de l'esclave devaient paraître sans réplique ; d'ailleurs, on lui assurait que c'était ainsi que Catherine avait sans doute acquis son pouvoir, et la jeune épouse le crut. Foë le croyait de même. La furieuse Africaine n'avait pas compris que ce qui, dans sa nature brûlante et passionnée, pouvait sinon séduire, du moins troubler, serait gauche et peut-être répugnant dans une enfant timide et faible.

Une demi-heure à peine après cet entretien, une femme vint annoncer le vicomte Roger, et immédiatement après il entra. La pauvre Agnès, poussée par les conseils de Foë, ne le vit pas plus tôt pénétrer dans sa chambre qu'elle se jeta à son cou et que, l'embrassant tendrement, elle lui dit :

Oh ! mon époux ! que je suis heureuse de vous voir !

La surprise de Roger fut grande ; et soit que, dominé par sa sombre humeur, il n'eût d'autre soin en tête, soit qu'il s'irritât même d'une caresse qu'il n'avait point désirée, il la repoussa rudement en lui disant :

— Voilà d'étranges transports, madame, et vous êtes heureuse à bon marché ; puis se tournant vers Arnauld de Marvoill qui était entré en même temps que lui, il lui dit aigrement, comme en faisant allusion à un entretien qu'ils avaient eu ensemble :

— Est-ce à ce manége que vous avez dressé cette perle de beauté et d'innocence ?

La honte et la douleur qui se peignirent à la fois sur le visage d'Agnès, la stupeur où elle demeura en face de son époux, ne le frappèrent point, tant son humeur était grande et tant elle avait encore été augmentée par ce nouvel incident. Arnauld lui-même en demeura fort surpris. La pauvre vicomtesse se prit à fondre en larmes. Roger continua :

— Ah ! madame, cessez vos larmes, je les crois de même franchise que vos caresses. Ce n'est pas le moment des enfantillages ni des comédies. Il faut que vous m'écoutiez, et que vous me répondiez sur des affaires d'une gravité au dessus de votre âge peut-être, mais sur lesquelles vous consulterez ceux en qui vous avez confiance, votre frère d'Aragon, par exemple, qui vous donne place à ses côtés dans son pavillon. Mais pour Dieu ! ne pleurez plus ainsi et ne sanglotez pas si fort.

— Je me tais... je me tais... répondit la vicomtesse en essuyant ses pleurs et en dévorant ses sanglots... Parlez... parlez.

Et comme elle pleurait encore plus fort en parlant ainsi, le vicomte Roger s'écria :

— Venez, Arnauld, sortons, nous n'en finirions pas.

Mais, comme il allait partir, Agnès s'écria :

— Seigneur, monseigneur, Roger, restez, je me tais.

Et serrant alors ses dents avec violence, regardant avec fixité devant elle, elle arrêta soudainement sanglots et larmes qui retombaient sur son cœur et le dévoraient.

— Agnès, dit le vicomte, il y a quelques jours je suis venu à Beziers et je vous y ai amenée dans le dessein de vous y présenter comme mon épouse devant Dieu et devant les hommes.

La figure d'Arnauld témoigna de la surprise, mais celle d'Agnès garda son immobilité.

— Oui, messire Arnauld, continua dédaigneusement le vicomte, tel était mon projet. Je connaissais ceux de mon oncle et de mon frère Pierre, mariés chacun selon son gré et sa volonté, et j'espérais leur faire honte de leurs infâmes répudiations en leur montrant mon respect pour un lien qui m'avait été imposé. Une autre mesure a déjoué leurs complots contre des femmes, et moi-même je ne suis plus en position de faire ce que j'avais projeté pour Agnès.

— Je comprends, répondit Arnauld, cela ne vous est plus nécessaire.

— Arnauld, dit le vicomte sans s'irriter de cette amère réflexion, Dieu vous garde d'un ami tel que vous. Puis il ajouta en s'adressant de nouveau à la vicomtesse :

— Maintenant, Agnès, voici ce qui arrive ; demain, peut-être, je serai en guerre avec la moitié de la Provence, je serai en guerre avec l'armée des légats, et je n'aurai d'autre asile à donner à ma femme qu'une tour armée ; peut-être bientôt ne sera-ce qu'une tente errante qui n'aura d'autre défense que mon épée. Qui peut prévoir jusqu'où iront les malheurs de cette époque et de cette lutte? Eh bien ! je n'ai pas le droit de vous la faire partager. Vous n'êtes mon épouse que par un nœud sacré, que peut rompre celui qui l'a formé. Vous êtes jeune et belle et vous trouverez parmi les plus nobles chevaliers de la Provence un plus heureux époux, car il estimera mieux que je ne fais le bonheur de vous posséder. Et puis, je ne vous rendrai pas votre liberté comme vous l'avez perdue, dénuée de fortune et de domaines. Ce qui peut vous convenir dans mes quatre comtés, au choix de vos amis, je vous le donnerai, tandis que je le puis encore, pendant qu'il me reste une ville où je pourrai vous signer cet acte de donation.

La vicomtesse ne comprenait pas, et Arnauld, frappé de l'air de profonde tristesse de Roger, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Est-ce là ce que prévoit le vicomte de Beziers? son courage n'a-t-il pas d'autre espérance?

— Oui... une autre, dit amèrement Roger, mais si éloignée que si j'y arrive ce ne sera sans doute que lorsque mes cheveux blanchiront : et que veux-tu que devienne une femme pendant ce temps? Voyons, Agnès, que prétendez-vous faire?

— Puis-je répondre? et qui peut m'éclairer sur ce qui est mon devoir? répondit Agnès ; ne suis-je pas orpheline? Je vous obéirai, monseigneur.

— Non, Agnès, reprit Roger ; ce n'est point un ordre que je veux vous donner ; c'est à vous à décider ce que vous voulez faire ; du reste, je vous le dis encore, consultez vos amis.

— Eh bien ! dit la vicomtesse avec une dignité timide, je prendrai et je suivrai un conseil : si je ne puis dire que ce soit celui d'un ami, du moins sera-ce celui du plus brave chevalier de la Provence. A ce chevalier, je demanderai de me faire agir comme il ferait une sœur, je le supplierai de prendre en considération l'honneur de mon nom plutôt que le bonheur de ma vie, et je ferai ce qu'il me dira, parce que je le tiens pour loyal et que je suis assurée qu'il sera pour moi comme pour tous.

— Vous avez raison, répondit le vicomte qui l'avait écoutée avec intérêt, il faut le consulter.

— Alors, reprit la jeune fille en levant les yeux sur lui,

alors, vicomte de Béziers, que conseillez-vous à Agnès de Montpellier ?

Ce simple appel à son honneur toucha vivement le comte. Il considéra Agnès un moment avec inquiétude, puis s'adressant à Marvoill, il lui dit :

— Non, non, je ne veux pas l'humilier ainsi. Je n'ai à lui offrir aucun bonheur, ni puissance, ni amour : non, il vaut mieux nous séparer. Mais je lui garderai cette part d'honneur qu'elle réclame. Je ne lui donnerai pas la honte d'avoir quitté le vicomte Roger quand il était menacé de toutes les infortunes. C'est moi qui la quitterai. C'est moi qui la renvoie et qui la chasse. Vous la ramènerez chez Pierre d'Aragon, Marvoill ; vous la remettrez à sa sœur, et nous briserons plus tard le nœud misérable qui nous lie.

En disant ces paroles, le vicomte sortit, laissant Arnauld et Agnès dans la stupéfaction de cette résolution soudaine.

Presque aussitôt, il se rendit chez Catherine. Le soir était venu, et la ville de Montpellier resplendissait comme si un incendie terrible l'eût éclairée. Les milliers de flambeaux qui brûlaient aux portes des maisons rougissaient au-dessus des toits les flots de fumée noire et épaisse qui s'échappaient des branches de résine et des cuisines en plein air où se répandaient les étrangers. Roger se glissa dans la foule qui encombrait les rues. En écoutant les propos qui y circulaient, il entendit souvent prononcer son nom. Sa conduite à la lice était l'objet de mille suppositions contradictoires, mais un accord unanime de désapprobation représentait cette conduite comme celle d'un jeune homme qu'il fallait enfin morigéner. L'on accusait même de faiblesse le roi d'Aragon et le comte de Toulouse pour ne pas avoir puni, l'un l'insolence de son hôte, l'autre celle de son vassal. Quelques-uns allaient plus loin et appelaient leur retenue du nom de lâcheté.

— C'est la lourde épée du vicomte qui leur fait peur, disait l'un. — Un freluquet, ajoutait un second, que j'écraserais entre mes deux poings comme une amande entre deux cailloux. — Un hérétique enragé, continuait un troisième, que le pape devrait excommunier. — Un trouble-fête, qui fera quelque esclandre avant la fin de la foire.

Roger poursuivait sa route, et partout son nom, accompagné de quelque remarque fâcheuse, de quelque malédiction ou de quelque souhait de malheur, l'avertissait des mauvaises dispositions du peuple à son égard ; il en ressentit un cruel mécontentement, et la colère qui l'avait dominé toute la journée se changea peu à peu en une profonde tristesse. Il arriva ainsi chez Catherine. Comme à l'ordinaire, il entra par la porte du jardin ; mais il ne trouva point Catherine comme à l'ordinaire, l'attendant impatiemment près de cette porte. Dans sa préoccupation, il avait oublié qu'elle devait assister à la fête que donnait le soir la reine d'Aragon. Il traversa le jardin et monta dans la chambre de Catherine ; il entendit sa voix fraîche et joyeuse courant capricieusement sur les deux ou trois notes graves d'un chant d'église, de manière qu'elle semblait chanter une gaie chanson.

— Enfant, dit-il, après s'être arrêté un moment pour l'écouter, c'est une prière des morts avec laquelle sa voix joue ainsi. Oh ! n'est-ce pas de même que l'homme fait souvent dans sa jeunesse ! et les plus sérieuses choses, les plus solennelles et les plus terribles ne se plient-elles pas ainsi au gré de sa frivolité et de son insouciance, jusqu'à ce que tout reprenne sa place et son vrai sens, et que les prières retentissent sur un cercueil !

Oppressé par cette pensée, il laissa échapper un profond soupir, et souleva la portière qui fermait la chambre de Catherine. A ce bruit, elle poussa un cri et se retourna vivement ; elle était presque nue, et jeta rapidement sur son cou la toile de lin avec laquelle elle essuyait ses bras qu'elle lavait dans une eau embaumée de rose ; elle reconnut Roger, et, plus honteuse d'être surprise par lui dans cet état que si un étranger fût arrivé, elle devint rouge d'une pudeur divine, et, cachant modestement ses bras nus derrière elle, elle dit avec une voix plus tremblante que fâchée :

— Ah ! Roger, ce n'est pas bien. Allez-vous-en.

Le vicomte demeura immobile à la regarder. Jamais il n'avait vu Catherine en cet état. Souvent il avait couvert ses blanches mains de baisers, quelquefois il avait senti son jeune sein battre contre sa poitrine, il avait respiré sa fraîche haleine ; mais jamais ni ce cou d'ivoire, ni ces épaules [illegible], ni ces pieds nus et blancs ne l'avaient appelé et retenu son regard. Catherine, confuse, lui répétait avec prière de sortir. Mais lui la regardait toujours. Cependant son œil n'avait pas cette animation du désir, cette joie que donne au cœur une beauté rêvée si belle, et découverte plus belle encore, douce joie qui semblait devoir palpiter en lui à ce moment : il regardait Catherine mais d'un air de profond attendrissement. Sans doute il avait vu toutes ces grâces parfaites, mais ce n'était pas l'heure où il eût été heureux de les voir ; car, en venant chez Catherine, il n'avait pensé ni aux douces caresses qu'il avait coutume de lui donner, ni à ces longues contemplations de l'amour où il noyait son âme dans ses souvenirs du passé et ses espérances de l'avenir ; il avait pensé à la jeune fille timide et frêle dont il avait lié la vie à la sienne, le sort au sien, et il avait pensé que l'avenir qui s'assombrissait pour lui devenait triste pour elle ; et en la trouvant si belle pour être heureuse, il ne put s'empêcher de laisser échapper une larme, lui qui venait lui parler de malheur. Catherine vit cette larme, sa pudeur s'échappa devant sa crainte, elle devint pâle et courut vers Roger.

— Ami, lui dit-elle, qu'as-tu ? tu pleures, Roger, tu pleures ?

— Ne te préparais-tu pas pour la fête de la reine ? lui répondit tristement le vicomte.

— Oui, sans doute, dit la jeune fille reprenant sa confusion à ce mot qui lui rappelait en quel état elle avait été surprise.

— Eh bien ! va, répliqua Roger en lui serrant tristement la main ; va, je reviendrai demain ; va ce soir être heureuse et parée, pauvre Catherine.

— Roger, lui cria-t-elle en le retenant comme il voulait sortir ; es-tu fâché ? que t'ai-je fait ? Si tu veux, je n'irai pas à cette fête ?

A ces mots, il jeta encore sur elle un regard plein d'une émotion douloureuse, et il l'attira dans ses bras.

— Catherine, lui dit-il, va à cette fête, sois-y joyeuse et belle, efface toutes les femmes qui y seront ; je le désire, je le veux.

— Eh bien ! reprit la jeune fille en souriant doucement, ce sera comme tu veux, car lorsque je t'y verrai, toi le plus beau des chevaliers, je sens que je serai si fière et si heureuse que je serai aussi la plus belle.

— Je n'irai pas à cette fête, répondit Roger dont les paroles à Catherine n'avaient point effacé la tristesse.

La jeune fille à son tour se prit à le regarder avec attention ; elle remarqua alors la sombre préoccupation qui assombrissait le vicomte, elle en éprouva un effroi invincible à l'aspect de cette sévérité inaccoutumée, et s'écria soudainement :

— Roger ! il y a un malheur, un malheur pour toi ?

— Et, si c'était vrai, lui répondit le vicomte en cherchant à lui faire comprendre le sens intime de ses paroles, si c'était vrai, que dirais-tu, Catherine ?

— Ah ! que c'est un malheur pour nous deux.

— Et que ferais-tu, enfant ?

— Tout ce que tu voudras, si tu ordonnes ; tout ce que je pourrai, si tu ne veux rien.

— Tu as donc bien du courage, Catherine ?

— Un malheur, ce n'est pas la mort ; tout le reste a de l'espérance.

— Oui, dit le vicomte en entrant tout-à-fait dans la chambre et en s'asseyant près de Catherine qui ne prenait plus garde à la nudité de ses épaules et de ses bras, voilée pour ainsi dire par sa douleur ; oui, de l'espérance ! ton regard me la fait luire encore dans ma vie. Mais il y aura bien des traverses avant le bonheur, il y aura des dangers que tu courras seule si tu n'osais pas faire ce que je vais te demander.

Et comme elle écoutait Roger sans répondre, il continua :

— Catherine, si Montpellier n'était plus un asile sûr pour toi, si une plaisanterie que je croyais sans danger t'exposait à la colère du roi d'Aragon, si moi-même, bientôt en guerre avec lui, je ne pouvais plus t'y protéger, oserais-tu venir te

mettre à l'abri de ma main? Oserais-tu te confier à Roger?

— Roger, dit la jeune fille, je ne crains pas la colère du roi d'Aragon; la ville de Montpellier est puissante, je suis sa pupille, et elle me protégera. Que veux-tu que le roi d'Aragon fasse contre une faible femme? qu'il me prenne mes biens; est-ce pour des biens misérables que le comte de Beziers aime Catherine? Si riche que je sois, ne suis-je pas toujours pauvre à côté du suzerain de quatre comtés?

— Ah! c'est que tu n'es pas seulement à la merci de Pierre, reprit Roger; le légat du pape est à Montpellier, ta maison a servi de refuge à Mauran.

— Est-ce un crime? s'écria Catherine.

— Ils en feront un, reprit Roger. Écoute, enfant, je ne sais si la tristesse de mon cœur est un fâcheux pressentiment, mais j'ai peur. Après-demain, il peut arriver tel événement qui jette nos belles contrées dans une guerre de désolation. Si cela est ainsi, chacun frappera ses ennemis comme il pourra, avec le fer, avec la trahison, avec le désespoir. Je crois Pierre d'Aragon un assez noble cœur pour ne marcher contre moi qu'avec sa lance et son épée. Mon oncle de Toulouse croira m'avoir fait tout le mal qu'un homme peut souffrir, quand il aura semé la désunion parmi mes chevaliers: mais Rome est plus habile, elle sait mieux qu'eux tous les chemins par où l'on arrive à tuer un homme, elle pensera peut-être à te condamner.

— Moi, moi! reprit Catherine avec un doux sourire d'incrédulité, une pauvre fille, qu'ils ne connaissent pas!

— Un homme te connaît, un homme dont je ne puis m'expliquer la puissance, mais dont l'aspect m'avertit qu'il me sera fatal.

Catherine regardait Roger sans le comprendre. Cet abattement dans un si énergique courage lui semblait inexplicable; enfin elle lui dit:

— Eh bien! si tous ces dangers sont réels, que faut-il faire?

— Il faut, Catherine, que tu me promettes de venir dans une de mes villes, à Carcassonne ou à Beziers, sous la protection de mon épée. Ne t'alarme pas ainsi: il se peut que toutes mes craintes s'évanouissent bientôt; et même, je dois l'espérer, la raison le veut. Cependant, si après-demain je te fais dire de quitter Montpellier, n'hésite pas, Catherine, et fie-toi à ma prudence pour ne pas te faire faire une démarche inutile.

— Une démarche après laquelle, dit la jeune fille les yeux en larmes, après laquelle il ne me restera plus que ton amour.

— Et c'est parce que cet amour ne te manquera jamais, reprit Roger, que j'ose t'offrir de t'associer à tout mon sort. Ton amour m'est si puissant et me tiendrait si bien lieu de fortune et presque de gloire, qu'il me semble que le mien te remplacera tout ce que je te ferai perdre.

— Tout, dit Catherine, tout, mon Roger, je suis ton esclave et t'obéirai: mais ils m'appelleront une fille perdue.

Et en prononçant ces dernières paroles, elle se laissa aller avec des sanglots dans les bras de Roger, et comme il cherchait à la calmer, la portière se souleva, et le sire de Rastoing parut devant eux.

— Dieu vivant! s'écria t-il, voilà donc la fête pour laquelle vous oubliez celle de notre reine!

A son aspect, Catherine se leva, et reconnaissant son tuteur, elle poussa un cri et s'enfuit dans une pièce voisine.

— Sire de Rastoing, lui dit Roger, ne prononcez pas trop vite sur ce que vous avez vu. Catherine est pure comme les anges du ciel.

— Une fille demi-nue qui s'échappe des bras du vicomte de Beziers n'a pas d'ordinaire ce renom: gardez-la maintenant, puisque vous êtes si assuré de sa pureté; mais la ville de Montpellier ne demeurera pas un jour de plus la tutrice d'une fille perdue.

Roger eût peut-être puni le vieux consul de cette cruelle parole, mais un second cri parti de la chambre voisine appela son attention: il s'y précipita et trouva Catherine qui suffoquait de larmes et de sanglots en répétant: — Une fille perdue! — une fille perdue!!! Le vicomte se mit à genoux devant elle. Il lui prodiguait les plus tendres caresses.

— Catherine, lui disait-il, que t'importent les propos de ce vieillard brutal? Catherine, tu seras mon épouse, j'en jure Dieu! tu seras vicomtesse de Beziers, et les misérables courberont devant toi leurs têtes insolentes. Écoute-moi, Catherine.

Il lui parlait; mais elle, domptant ses larmes et ses sanglots, ne semblait écouter que sa pensée; enfin elle se leva avec l'expression amère d'une résolution désespérée:

— Eh bien, soit! s'écria-t-elle, ils ont rompu le dernier lien. Je suis une fille perdue. C'est dit: je te suivrai, Roger.

— Oui, tu me suivras; mais je détromperai le sire de Rastoing; ai-je le droit de te laisser soupçonner?

Et tout aussitôt, l'âme de la jeune fille rentrant dans sa faiblesse pudique, elle laissa échapper encore de nouvelles larmes et dit rapidement:

— Oui, mon Roger, dis-lui que je suis innocente; que je t'aime, mais que je suis innocente; tu le sais bien, toi; tu le lui jurerais sur ta foi de chevalier, sur le Christ mourant, et il te croira, n'est-ce pas?

— Oui, oui, dit Roger; j'y vais. Il ne faut pas que, dans un premier moment de fureur aveugle, un seul mot s'échappe de sa bouche.

— Va, va, lui cria Catherine en le serrant contre son sein; puis elle s'arracha de ses bras, et tombant à genoux: — Va, Roger, continua t-elle; moi, je vais prier Dieu.

Le vicomte la quitta; il repassa par la porte du jardin. Il l'avait laissée entr'ouverte; il la trouva fermée. Il marcha rapidement vers la maison du sire de Rastoing. Au moment où il était sur le point de l'atteindre, il aperçut, près de la porte, le consul causant avec Dominique. Il s'élança vers eux, mais, au moment où il approchait assez près pour leur parler, ils se séparèrent, et il n'entendit que les dernières paroles de Rastoing:

— Oh! mon frère, que ne m'aviez-vous averti plus tôt!

Roger comprit alors l'apparition subite et inattendue du consul, secrètement averti par Dominique; il devina que c'était une lutte acharnée qu'il aurait à soutenir contre cet homme inconnu, qui se jetait témérairement au travers de toutes ses actions; et, malgré lui, il en éprouva une terreur que n'avait jamais pu lui inspirer la vue d'un danger si grand qu'il fût, dès qu'il était nettement posé, dès qu'il pouvait le combattre par les forces de l'esprit ou celles du corps. Un moment, l'idée d'attendre Dominique, de le forcer à une explication, s'empara de lui: mais, avant tout, il était venu pour parler au sire de Rastoing. Le vieux consul était là; Roger l'entraîna dans sa maison. Longtemps le vieillard refusa de croire à ses protestations; mais enfin, vaincu par cette persuasion que la vérité porte en soi, il ne fit plus qu'accuser l'imprudence du vicomte, et jura de garder son secret et de pardonner à Catherine. Tout aussitôt, dans son indulgence paternelle, il retourna près de la pauvre fille qu'il trouva à genoux et en larmes. Il la consola, et, pour se faire pardonner de l'avoir soupçonnée, il exigea qu'elle se préparât pour la fête, et l'y conduisit bientôt après. Arrivé chez la reine, il s'en échappa un moment pour aller jusqu'à l'hospice du Saint-Esprit; mais il y demanda vainement Dominique; il n'était pas rentré, et le naïf consul se dit paisiblement, en retournant à la fête:

— Demain il sera temps de prévenir le bon frère qu'il se trompait, et qu'il doit se taire comme je ferai.

Livre quatrième.

I.

ASSEMBLÉE DE CHEVALIERS.

Au point où nous en sommes arrivés de notre récit, qu'il nous soit permis de demander pardon à nos lecteurs de ce que nous avons employé tout un volume à tendre les fils de cette histoire, sans que l'action en soit encore véritablement engagée ; mais peut-être nous feront ils grâce de quelques détails s'ils veulent bien reconnaître qu'ils ont été consciencieusement étudiés dans les mœurs de l'époque et sauvés de l'aridité d'une description par la manière dont ils entrent dans le cœur de notre ouvrage. Peut-être nous excusera-t-on encore par les résultats que chacun des faits établis dans le premier volume va développer dans celui que nous commençons.

Le lendemain du jour de la lice, des hérauts parcoururent la ville de Montpellier, annonçant que le vicomte Roger demandait une assemblée générale de tous les chevaliers présens à Montpellier, pour traiter des affaires générales de la Provence. L'église de Saint-Pierre de Maguelonne fut arrangée pour les recevoir. Comme il devait s'y discuter des intérêts profanes, on voila le maître autel et l'on sépara la nef du chœur de l'église, au moyen de hautes tentures soutenues par des cordes qui traversaient d'un pilier à l'autre. A ces tentures on adossa un rang de siéges, où devaient se placer les suzerains qui relevaient directement du roi d'Aragon. En arrière et au-dessus de ces siéges, on avait élevé un trône pour le roi lui même. A droite et à gauche, il y avait des bancs recouverts de tapis de laine, pour les chevaliers de tous les comtés, présens à Montpellier, ou qui, avertis à temps, auraient pu se rendre à l'assemblée ; il y en avait de moins élevés encore pour les consuls des villes libres. Un banc particulier était désigné pour les évêques qui possédaient une abbaye ou un évêché suzerain. Un siége séparé avait été placé au centre de ce parallélogramme, pour celui dont la requête avait fait tenir cette assemblée. Tandis que d'un côté le sire de Rastoing se donnait tout entier à ces préparatifs, les autres personnages de notre histoire continuaient leurs actives démarches. Dominique avait convoqué pour le soir une réunion des prélats qui se trouvaient dans la ville et avait longuement conféré avec eux, à l'hospice du Saint-Esprit. Le comte de Toulouse s'était gracieusement montré par tous les endroits où la curiosité amenait la foule, et en avait pris occasion de flatter le menu peuple de belles paroles et de petite monnaie, et de faire, aux seigneurs qu'il rencontrait, de grandes promesses et de beaux présens. Le roi d'Aragon seul semblait n'avoir aucun souci de ce qui venait de se passer. Le pire de tout ce qui pouvait arriver, dans cette circonstance, lui paraissait devoir être une guerre contre le vicomte, ou une rencontre personnelle avec lui, et cela n'avait rien qui l'épouvantât, ni comme roi, ni comme chevalier. Quant à Roger, il s'occupa presque tout le jour à expédier des ordres dans les principales villes de ses comtés. Ce travail ne lui laissa aucun loisir de suivre les mouvemens du dehors. Aussi ne remarqua-t-il, parmi les siens, ni le peu d'empressement que quelques-uns mirent à l'aller visiter, ni l'absence complète de quelques autres.

Enfin le fameux jour se leva. Dès le matin, on vit se diriger vers l'église de Saint-Pierre ceux qui avaient le droit d'assister à cette assemblée. On fut longtemps avant de prendre place ; et, comme si cette tenture qui séparait l'église en deux parts eût relégué d'un côté tout ce qu'il y avait de sacré dans le temple de Dieu, et affranchi l'autre du respect qu'on devait d'ordinaire à sa sainteté, l'endroit où se trouvaient les seigneurs et châtelains devint bientôt le théâtre d'une bruyante cohue, où l'on discutait avec violence. En demandant par sa proclamation une assemblée pour les intérêts généraux de la province, Roger n'avait fait part à personne de ce qu'il voulait communiquer à cette assemblée, tandis que ses ennemis avaient habilement éveillé partout le souvenir des griefs que chacun pouvait avoir contre lui. Il fut donc le sujet des entretiens animés qui eurent lieu avant son arrivée. Peu d'amis le défendirent contre les accusations qui le cherchaient de tous côtés. Ils le défendirent cependant assez pour donner lieu à la discussion de s'échauffer, de manière que la plupart de ceux qui eussent gardé le silence dans l'assemblée générale, furent contraints à émettre une opinion qu'ils eussent tenu à honneur de conserver plus tard si les choses eussent eu leur cours présumable. Quelques-uns de ceux qui se vantaient de ne rien connaître en politique, mais qui, disaient-ils, croyaient mieux employer leur temps à exercer leurs chevaux de bataille et à manier l'épée et la guisarme, quelques uns de ceux-là déclaraient nettement qu'ils prendraient tel ou tel chevalier pour un bon juge des intérêts de la Provence, et ce qu'il ferait ils le feraient. Ainsi les uns devaient suivre le parti du comte de Narbonne ; d'autres seraient de l'avis de Comminges ; la plupart voulaient s'en rapporter au jeune et loyal marquis de Sabran. Toutes ces discussions durèrent une heure environ, au bout de laquelle le vicomte Roger entra dans l'église. Il portait le même costume que le jour de la lice. A son aspect, un profond silence succéda aux bruyans éclats de voix qui retentissaient sous les voûtes de Saint-Pierre, et allèrent mourir d'écho en écho dans les ogives, où elles murmurèrent encore longtemps après l'arrivée de Roger. Le plus grand nombre des chevaliers prit place, et si quelques-uns continuèrent leurs entretiens, ce fut à voix basse et dans un coin de quelque chapelle éloignée. Parmi tous ces chevaliers, on remarquait plusieurs femmes à qui leurs titres de suzeraines donnait le droit de s'asseoir à ces solennelles convocations. La comtesse d'Urgel était de ce nombre ; Étiennette de Penaultier s'assit parmi les vassaux du comte de Toulouse. Roger, malgré la froide dignité qu'il affectait dans son maintien, en sourit dédaigneusement. Enfin arriva le comte de Toulouse, et bientôt après lui le roi d'Aragon. Le comte, quoique vassal du roi de France, n'ayant pas son suzerain présent à l'assemblée, s'était fait apporter un siége particulier, sur lequel il s'assit, sur la même ligne que Pierre, et au-dessus de tous ceux qui relevaient de lui. La reine d'Aragon prit place à côté de la comtesse d'Urgel, des sires de Castres et de Montferrier et de Hugues Sanche, comte de Roussillon, comme vassale du roi d'Aragon, en sa qualité personnelle de comtesse de Montpellier. Le roi d'Aragon, après avoir conduit sa femme au siége qu'elle devait occuper, au lieu de monter sur son trône, comme on s'y attendait, descendit les gradins et vint s'asseoir dans l'enceinte où se tenait Roger.

— Monseigneur, lui dit le vicomte, ne prenez-vous point votre place, et ne commençons-nous pas?

— Sire vicomte, lui répondit Pierre, autant que je puis en savoir sur le motif qui vous appelle ici, et d'après ce que vous m'avez dit, il s'agit d'une accusation contre moi. Je ne prendrai donc point ma place comme souverain, parce que, à vrai dire, je ne dois en cette qualité aucune réponse au vicomte de Beziers. Mais comme je l'estime pour loyal et brave chevalier, je me mets au rang où je puis lui répondre comme tel. Puis, se tournant vers Raymond il ajouta : — Ne faites-vous pas comme moi, comte de Toulouse?

— Je ne sais, reprit celui-ci, si mon neveu et vassal le vicomte de Beziers, comte d'Alby, de Razez et de Carcassonne, seigneur de Lauragais et du Minervois, a quelque accusation à élever contre moi, mais quelle qu'elle soit, et à quelque titre qu'il me l'adresse, je n'ai à m'en occuper que comme son suzerain, et alors je la remets au jour qu'il me plaira de lui indiquer en ma ville de Toulouse. Donc, s'il ne doit être question ici que de ses droits et des miens, je n'ai rien à faire en cette enceinte et je me retire ; si, au contraire, il s'agit, comme j'ai droit de le croire d'après ce qu'il a publiquement annoncé s'il s'agit des intérêts généraux de la Provence, je demeure et garde la place qui me revient. Qu'il s'explique donc avant toute chose sur le motif qui nous réunit, afin que je sache si je dois partir ou rester.

— Gardez votre place, comte de Toulouse, dit dédaigneusement Roger ; et vous, roi d'Aragon, reprenez la vôtre. S'il y a accusation contre l'un de nous dans ce que je dois communiquer à ces nobles chevaliers, ce n'est pas à moi seul qu'il en faudra répondre ; si je me trouve le premier et le plus grandement lésé de tous en cette circonstance, ma cause n'en est pas moins la leur, mon danger ne les menace pas moins. L'un et l'autre vous savez assez que lorsqu'il s'agit de la défense de mes droits personnels, je n'en appelle à d'autres qu'à moi-même. Le chemin de Toulouse ne m'est point inconnu, et je sais par où l'on passe pour y aller demander réparation des insultes qu'on me fait. Si le comte de Toulouse l'a oublié, le comte de Comminges, son vassal, peut le lui rappeler, car c'est lui qui m'a apporté à Saverdun, de la part de son souverain, la satisfaction que celui-ci m'avait refusée. J'avais alors quatorze ans à peine comptés : depuis dix ans que cela s'est passé, je ne sache pas que le chemin se soit allongé entre Saverdun et Toulouse, et qu'il y ait plus d'une grande journée de marche entre ces deux bonnes places du comte Raymond.

Le comte de Toulouse, à qui Roger rappelait une guerre où il avait été forcé de plier devant l'audace de son jeune vassal, montra qu'il s'en souvenait entièrement en lui répondant amèrement :

— Alors, mon neveu, vous aviez pour vous le comte de Foix, votre beau cousin.

— Et vous n'aviez pas, pour l'arrêter, l'assistance du marquis de Barcelone! répliqua vivement Roger, en faisant ainsi allusion aux projets secrets du comte, découverts par lui dans les dépêches que Buat avait enlevées à Perdriol.

Le roi d'Aragon coupa court à la discussion qui semblait prête à s'engager, en montant à sa place et en disant d'une voix forte :

— Vicomte de Beziers, puisqu'il s'agit de la cause de tous, nous sommes tous prêts à vous entendre.

Aussitôt chacun se mit en devoir d'écouter Roger. Celui-ci attendit que le murmure qui précède d'ordinaire toute sérieuse attention se fût calmé ; il promena lentement son regard sur toutes les parties de l'assemblée, et aperçut parmi les chevaliers quelques châtelains qui n'avaient point assisté à la lice et qui étaient arrivés sur son invitation. L'un d'eux, homme d'une haute taille et d'un aspect farouche, se tenait debout, appuyé sur son épée à l'extrémité d'un banc où il n'avait pu trouver place. A côté de lui, la tête basse et le visage pâle, était assis le marquis de Sabran, qui entrait seulement à cet instant, et auquel on avait offert avec empressement un siége sur ce même banc. Roger échangea un léger salut avec le nouveau venu, mais il chercha vainement le regard du sire de Sabran, qui manifestement le détournait de lui. Enfin, le silence le plus complet régna dans l'assemblée, et Roger commença ainsi :

— Sires chevaliers, je vous prie de prêter grande attention à mes paroles. Peut-être pourrais-je vous dire, pour mieux vous persuader, qu'un avertissement céleste m'a inspiré les alarmes que je conçois. C'est souvent un habile moyen de rejeter sur la sagesse divine l'audace de ses projets et de se faire absoudre par avance de toutes les accusations qu'on doit élever. Je ne ferai point ainsi : je demeurerai le garant de mes pensées, je resterai le soutien de mes accusations.

Ce commencement, où se trouvait tout entier le caractère décidé et ouvert du vicomte, excita un léger murmure ; on ne pouvait y deviner ni approbation ni désapprobation ; mais il semblait dire : C'est bien toujours la même assurance, c'est bien toujours le même homme, confiant en lui. Roger remarqua que plusieurs abbés suzerains chuchotèrent vivement entre eux ; il les connaissait pour ses ennemis et savait leur habileté à trouver trace d'hérésie dans les moindres paroles de chacun ; il se résolut à leur imposer silence tout de suite pour les empêcher de fomenter autour d'eux de mauvaises dispositions, il continua donc ainsi :

— S'il y en a qui cherchent dans mes discours matière à faire douter de ma foi chrétienne, ainsi qu'y paraissent disposés les saints abbés de Maguelonne, de Fonfroide et le prieur de Lespinasse, je vais tout de suite leur dire sur quoi ils peuvent exercer leur sagacité. Si j'ai dit que je ne me targuais, pour excuser mes paroles, ni d'une inspiration divine ni d'un commandement de Dieu, ce n'est point en bravade de la toute-puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est parce que je crois que le Très-Haut a mesuré la sagesse humaine aux événemens humains, et que c'est par le bon ou mauvais usage que chacun fait de la sienne en ce monde qu'il méritera ou déméritera devant son éternelle justice. C'est donc avec les simples lumières de mon esprit, avec la puissance de ma seule réflexion, que je suis arrivé à prévoir et à craindre le destin futur de la Provence, que vous abandonnez aux desseins d'un ambitieux ; c'est donc sans mêler la cause de Dieu à la nôtre, comme le fait cet homme, que j'accuse ici devant vous le pape Innocent III de marcher à la désunion de la Provence et au renversement de nos droits de suzerains.

Cette hardie déclaration causa un mouvement général de surprise et presque d'effroi. Le comte de Toulouse, qui voyait la discussion s'éloigner de lui, sourit avec joie ; Pierre devint plus sérieux, et tous les chevaliers furent plus attentifs. Roger répondant à ce mouvement reprit aussitôt :

— Oui, sires chevaliers, je porte ici cette accusation. Ne croyez pas que ce soit la colère d'un moment qui m'y pousse, et que je me laisse aller à un mouvement d'irréflexion. Depuis deux ans que je suis la marche d'Innocent, j'ai été épouvanté de ce qu'il avait obtenu, et j'ai jugé ce qu'il pouvait entreprendre. Pendant deux ans j'ai espéré que des hommes comme il s'en trouve parmi vous, vieillis dans nos luttes contre l'usurpation ecclésiastique, en avertiraient les moins prévoyans : nul ne l'a fait, je m'en suis chargé. Je n'ai point demandé aux chevaliers de la Provence une assemblée générale : car Rome et ses serviteurs, avertis que nous osions regarder à la conduite de nos affaires, l'eût, sinon défendue par ses excommunications, du moins empêchée par ses intrigues. Je l'eusse fait cependant, si l'annonce de cette cour plénière ne m'eût offert une occasion favorable de vous voir tous réunis, sans éveiller la tyrannique attention de Rome. Donc je suis venu à Montpellier avec l'intention de vous appeler à une juste défense de nos droits usurpés. J'y venais avec l'aide de la seule force des événemens publics, qui doivent frapper les moins clairvoyans, et avec l'espoir que mes paroles vous convaincraient de ces dangers Mais, grâce au ciel, je m'y trouve maintenant avec la preuve écrite des malheurs qui nous menacent. Dieu l'a mise en mes mains, et vous allez la voir.

En disant ces paroles, Roger regarda sévèrement le comte de Toulouse ; l'assemblée attentive suivit instinctivement cette muette désignation, et l'on put remarquer sur le visage de Raymond ce calme contraint qui accuse encore plus le remords que le trouble qu'on ne cherche point à dissimuler. Pierre d'Aragon vint au secours de Raymond.

— Sire vicomte, dit-il à Roger, continuez.

Celui-ci reprit :

— Qu'un moment il soit permis au plus jeune d'interroger les plus anciens de cette assemblée. Je leur demanderai ce qu'étaient les droits des nobles tels qu'ils les ont reçus de leurs pères. A l'époque que je leur rappelle, celui-là qui était né libre ou noble, ou qui, étant né libre, devenait noble par sa conduite et son courage, possédait ses terres en aleu, franches de tous péages et services et emportant avec elles le droit de justice haute et basse exercé par nous ou nos viguiers; ayant pour revenus leudes, péages, toltes et albergues consacrés par l'usage, acquis par nos services dans la défense de nos villes, ou consentis par les bourgeois et manans. Cependant, animés d'un saint amour pour la sainte religion chrétienne, nos pères dépensaient en donations aux églises, aux abbayes et prieurés, en fondations de pieux établissemens, en rachats de leurs péchés, les terres et richesses qu'ils possédaient par héritage ou qu'ils avaient conquises par l'épée. Seulement, voulant laisser aux hommes de Dieu leur tâche divine plus facile à remplir, et croyant que les choses de ce monde ne devaient leur être qu'embarras et charge insupportable, ils avaient conservé sur ces domaines, ainsi libéralement donnés, leur simple droit de suzeraineté; et des prévôts, des abbés laïques nommés par eux y maintenaient l'ordre et y distribuaient la justice à ceux qui les habitaient; quelques-uns d'entre vous ont vu ce temps ; tous, nous en avons eu connaissance par les récits de nos pères et les titres de donation qui sont restés dans nos mains. Eh bien! qu'a enfanté cette sainte charité de nos pères? elle a produit d'abord l'oisiveté, d'où sont nés tous les vices, et ensuite l'ambition, d'où sont venus tous les crimes. Dès que les clercs, moines et chanoines furent riches, la débauche et le sacrilége eurent leurs asiles dans les couvens. Ceci, sires chevaliers, n'est point une vaine accusation que me dicte la colère, c'est le fidèle souvenir des reproches adressés au clergé de France par le saint pape Urbain II, de glorieuse mémoire. L'ambition suivit les vices de près. Vous l'avez tous vue marcher à son but. Ainsi, chaque chose donnée, une fois possédée par les clercs, leur sembla une chose légitimement acquise. Chaque droit que nous avions maintenu en notre faveur leur parut un vol à leur égard. Pour ne pas accabler nos villes et nos serfs de tous les droits dont nos suzerainetés ont besoin, soit pour l'entretien des murailles de nos châteaux, soit pour celui de nos armes, soit pour notre splendeur personnelle, nous avions imposé à nos libéralités des droits de pacage, de leudes, d'albergues et autres; ces droits étaient pour tous; ils enrichissaient le seigneur et déchargeaient le pauvre ; quelques-uns même ne profitaient qu'à celui-ci. C'est par ceux-là que l'usurpation a commencé. En effet, les clercs ont profité de l'absence des seigneurs croisés pour la Terre-Sainte, et qui ne pouvaient plus protéger les hommes liges, et ils ont vendu aux villes et campagnes tels droits qu'ils possédaient depuis longtemps et que nos pères leur avaient conservés dans leurs donations. Les uns, dont les troupeaux paissaient de temps immémorial dans nos pâtures lorsqu'elles étaient en nos mains, ont dû payer aux moines un droit de pacage pour ces mêmes pâtures. Les libres bourgeois n'ont pu tenir leurs foires dans les champs accoutumés, ou conduire leurs marchandises par les chemins ordinaires, sans être soumis à des leudes et péages qui ont mis un moment la province en pauvreté si gênante, qu'il a fallu une charte de notre suzerain commun le roi de France pour en fixer le taux. Les malheurs du temps ont empêché nos pères de porter remède à ce mal; et l'Église, établie à son aise dans son usurpation, a bientôt tenté contre nos droits ce qui lui avait si bien réussi contre ceux des serfs et des bourgeois. Les religieux ont refusé l'administration de nos prévôts et des abbés laïques nommés par nous; et, soutenus cette fois dans leurs prétentions par le concours des souverains de Rome, ils ont fait confirmer par les papes Grégoire VII et Célestin III les abbés ecclésiastiques qu'ils avaient élus, avec cette explication de pouvoir qu'ils tiendraient lieu aux monastères et abbayes de prévôts et d'abbés laïques et seigneuriaux. Que faisiez-vous cependant? vous laissiez cheminer l'usurpation, et elle est venue à ce point, qu'après avoir presque tout dérobé, elle a traité d'usurpé ce qu'elle n'avait encore pu envahir. N'est-ce point vrai que depuis vingt ans aucun de vous ne possède un droit d'albergue qui ne lui soit contesté? Que de fois, lorsque vous arrivez avec votre suite et vos hommes à la porte d'un monastère fondé par la libéralité de ceux de votre famille, sous condition de vous nourrir et de vous loger, que de fois cette porte ne s'est-elle pas fermée devant vous, ayant pour barre et défense la sainte croix de Notre-Seigneur que les moines plantaient en travers, afin qu'il pût y avoir accusation de sacrilége contre celui qui oserait y porter la main ? Si ceux de vos droits que vous exercez par vous-mêmes ont été ainsi méconnus, que pouvaient devenir ceux qui étaient confiés aux soins de vos viguiers? Le saint droit romain publié par les empereurs Théodose et Honorius avaient toujours été notre loi. D'abord, les clercs ont commencé par mettre le droit des canons et des conciles à sa place, en ce qui touche le jugement des clercs. Ainsi, toute faute, tout crime commis par un clerc a été appelé devant la justice cléricale, même lorsqu'il s'agissait d'un méfait envers un laïque. Bientôt cette justice, ils l'ont étendue à tous hommes serfs habitant leurs terres, et puis bientôt à tous bourgeois libres et laïques y demeurant de même, serfs et bourgeois conservés cependant par nos chartes en notre juridiction. Alors, armés de nos bienfaits, ils ont imposé nos serfs et nos bourgeois, nié nos droits, établi leur justice sur tous ceux des terres qu'ils tenaient de nous, et sont devenus en peu de temps propriétaires de franc aleu et bientôt seigneurs et suzerains de ces terres, qu'ils n'avaient reçues qu'en redevance Nous avons tout laissé faire, tout permis, tout supporté. Vous avez peut-être cru leur ambition au bout, et leur soif satisfaite, parce qu'ils s'étaient établis seigneurs dans les terres que nous leur avions données, comme nous le sommes dans celles qui nous appartiennent. Vous avez pensé que leur ambition s'arrêterait à la borne de leurs champs. Vous devez être appris du contraire. Et maintenant, je ne parle plus aux anciens de cette assemblée, aux barbes blanches et aux cheveux gris. C'est à vous tous, jeunes et vieux, que je m'adresse; car, tous, vous avez été témoins des audacieuses entreprises d'une plus insolente usurpation. En celle-ci, comme en la première, la marche a été la même, et elle a gravi de bas en haut, du collier de nos serfs à nos couronnes de comtes. Écoutez bien. Une fois sortie du cercle de ses possessions, l'extension des droits de l'Église nous sembla impossible; en effet, disions-nous, il y aurait folie aux clercs à prétendre des droits de quête et de toltes sur nos terres. O sires chevaliers, que nous avions mal mesuré la grandeur de l'ambition cléricale, et que nous ne savions guère par quelle audacieuse enjambée elle dépasserait nos craintes! Ainsi, tandis que nous nous tenions en garde pour la défense de ces priviléges de nos terres, l'usurpation s'adressait aux personnes, et, lorsque nous pensions à lui refuser une quête, elle nous imposait une justice. Écoutez bien.

Rien ne semblait pouvoir soumettre des hommes liges à d'autres qu'à leurs suzerains, nul crime n'y donnait occasion. Eh bien! pour établir une justice si nouvelle que la leur sur nos terres et nos hommes, les clercs ont inventé des crimes nouveaux, et s'en sont attribué le jugement. Ils n'auraient osé y appeler un de nos bourgeois ou serfs pour ce qui concerne les affaires de ce monde; mais ils se sont prétendus leurs juges pour ce qui regarde les affaires du ciel.

Lorsque la conduite d'un homme est restée innocente et pure envers son maître et seigneur, ils l'ont fait coupable envers Dieu, dont ils se représentent commes vicaires et lieutenans, et, en cette qualité, ils l'ont mandé en leur justice, atteint par leurs hommes d'armes, jugé par leurs lois, et puni par leurs bourreaux. La croyance d'un homme est devenue un crime sur lequel ils avaient droit de vie et de mort ; l'hérésie a été le chemin de la nouvelle usurpation. Sires chevaliers, bien peu, et je suis de ce nombre, n'ont point voulu céder à cette insolence. Seigneurs de Toulouse, de Comminges, de Couserans, de Narbonne, de Lodève et de Nîmes, vous avez admis cette justice dans vos domaines. Dites-moi maintenant quel homme lige vous avez en vos terres qui vous appartienne et que vous puissiez protéger. Ceux qui accusent d'hérésie

jugent l'hérétique. Quel Innocent peut exister avec ce crime nouveau, qui n'a ni commencement ni fin, qui est dans ce qu'on fait et dans ce qu'on ne fait pas? Quel homme est assez sûr de sa foi, de ses paroles ou de ses actions pour ne pas avoir oublié un de ses saints devoirs, dit un mot léger, fait un geste coupable? Autrefois l'Église avait des indulgences pour ces péchés; ces indulgences, elle les fesait payer du prix de leurs terres aux bourgeois, et de leur or aux marchands; aujourd'hui elle n'a plus que des bourreaux et des confiscations, mais elle ne perd rien, sires chevaliers, et ses châtimens lui rapportent autant que ses absolutions.

L'assemblée était devenue profondément attentive. Jamais tous ces chevaliers là présens n'avaient entendu tant d'audace réunie à tant de raison. Chacun, honteux et convaincu, baissait les yeux. Les plus hardis s'entre-regardaient avec des signes d'assentiment. Tous les intérêts particuliers qui étaient venus siéger dans cette réunion s'étaient effacés en présence d'une commune cause : toutes les haines s'étaient confondues dans l'universel effroi de cette situation. A ce moment, Roger animé, le front haut, la parole vibrante, l'œil fièrement élevé, les tenait tous suspendus à sa parole; il continua :

— Oh! mais ce n'est pas tout, sires chevaliers, la croyance d'un homme et sa conduite religieuse n'ont pas été la seule matière au crime d'hérésie. Maintenant que vous leur avez reconnu par votre faiblesse le droit de juger l'hérésie, tout s'est fait hérésie en leurs mains. Le meurtre d'un homme est devenu hérésie, les droits des villes défendus par les bourgeois sont de l'hérésie, les droits des serfs défendus par les seigneurs sont de l'hérésie. C'en est fait, toute justice nous échappe, nos hommes sont à l'Église; l'Église a leur vie, leurs biens, leurs libertés. Est-ce tout? Non, sires chevaliers, non · notre heure est venue, notre heure est sonnée; l'entendez-vous? l'avez-vous entendue? Les conciles des évêques sont assemblés.

Allons, allons, nobles, marquis, comtes, vicomtes et chevaliers, et vous aussi, roi d'Aragon, il vous faut y courir pour ployer les genoux et recevoir la justice des évêques, car le crime d'hérésie est chose du ciel : et quel homme est si haut placé, qu'il puisse récuser le ciel pour son suzerain? Nous sommes à ce titre hommes liges de Rome; le savez-vous? le voyez vous enfin? Trop faible encore pour les exterminations qu'elle veut, Rome a prononcé son anathème, et nous a commis à les exécuter d'abord contre nos vassaux, puis les uns sur les autres; le seul rôle qu'elle nous ait gardé vis-à-vis de nos populations et de nos frères, c'est le rôle de bourreaux. Quelques-uns, vous avez reculé devant cet affreux commandement; malheur à vous! vous en serez punis. Entendez-vous les commissaires d'Innocent III, parcourant la France, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Normandie, et les invitant à venir en notre province mettre à exécution les ordres auxquels nous résistons? Ces provinces et ces royaumes ont été sourds à leurs cris, il est vrai, et, jusqu'à ce jour, les différends du roi Philippe et du roi Jean nous ont sauvés de l'inondation des barbares de France et de Normandie. Jusqu'à ce jour, ces deux grands souverains ont refusé à leurs comtes, ducs et chevaliers la permission de se ruer sur nous comme sur des infidèles, et de venir, la croix sur l'épaule, ravager la terre chrétienne de la Provence. Mais que leurs querelles s'éteignent et que le besoin qu'ils ont de leurs hommes l'un contre l'autre vienne à se passer, et demain tout ce torrent de soldats, de chevaux et de bannières descendra dans nos plaines et les dévorera. Ne savez-vous pas assez que ces barbares de France ont soif de nos climats, de nos vins, de nos fleurs, de nos oliviers et de notre soleil? Voyez les comtes d'Auvergne et de Velai avec leurs sires de Mercœur et de Polignac, ils pressent le Gevaudan et le Rouergue; les vicomtes limousins de Turenne poussent au Quercy : plus haut, le Périgord, la Sologne, la Lorraine, le Maine, l'Anjou, l'Orléanais, moitié français, moitié anglais; plus haut encore, les barons normands, qui, arrêtés dans leur conquête, ne finiront leur course qu'aux bords de la Méditerranée; à droite, les brigands flamands et bourguignons se pressent sur le Viennois et le Valentinois; la Saône portera les uns à Lyon, le Rhône y conduira les autres; ils déborderont sur vous comme les eaux d'une mer furieuse, et vous serez envahis et foulés aux pieds. Vous vous lèverez alors, n'est-ce pas?

Toute l'assemblée s'était levée, en effet.

— Vous vous lèverez, s'écria Roger, mais il sera trop tard, car la porte est déjà toute prête à s'ouvrir aux ennemis. Il y en a parmi vous qui ont vendu la clef de la Provence; il y en a dont la vie et les domaines doivent servir de prix à ce marché. Il y a un homme, c'est le comte de Toulouse, qui se mettra du parti des barbares et les introduira dans nos terres; il y a un homme, c'est moi, qui paiera ce service, moi, dont les quatre comtés appartiendront alors au comte Raymond. L'insensé! qu'ambitionne-t-il donc? mes terres, mes villes, mes hommes d'armes? Mais ne vois tu pas, comte de Toulouse, que bientôt il n'y aura plus pour les seigneurs de la Provence ni terres, ni villes, ni hommes d'armes? Tu crois que c'est moi qu'ils abattent dans ce marché? Non, comte de Toulouse, c'est toi qu'ils entament, c'est toute la Provence qu'ils envahissent, c'est toute autorité qu'ils usurpent. Tu seras, outre ce que tu es aujourd'hui, comte de Beziers, de Razez, de Carcassonne et d'Alby; vains titres! vains titres, te dis-je; tu seras le serf d'Innocent III; vous le serez tous, sires chevaliers, si vous n'osez vous unir pour résister tous ensemble à cette épouvantable destinée. A Dieu ne plaise que je m'estime plus haut qu'aucun de vous, et peut-être c'est parce que l'on m'estime plus bas que personne qu'on m'a choisi pour me frapper le premier; mais, je vous le dis, ma cause est la vôtre; moi tombé, vous tomberez comme des feuilles sous ce vent du nord, soufflé par la bouche du pontife de Rome. Vous faut-il des preuves des desseins d'Innocent? Rappelez-vous tout ce qu'il a envahi; souvenez-vous de tout ce qu'il a osé; entendez ses commissaires qui prêchent la guerre contre vous; ces preuves, elles retentissent d'un bout des Gaules à l'autre; elles sont claires comme la lumière du ciel. Vous en faut-il de la complicité du comte de Toulouse? les voici.

Et il présenta tout aussitôt les papiers qu'il portait cachés en son sein. L'assemblée tumultueusement levée s'écria :

— Lisez! lisez!

A ce moment, la cause de Roger était gagnée; il y avait parmi tous ces hommes un généreux et unanime mouvement de dignité, une lumière irréfragable des dangers de la Provence, un magnifique élan d'indépendance et d'union. Le comte de Toulouse, tremblant sur son siége, voyait tous les regards le menacer, tous les gestes le désigner; il entendait des voix qui criaient : Lisez! lisez! Infamie et malédiction au traître! D'un geste de la main, Roger commanda le silence : le silence se rétablit, mais ce qui le domina, ce ne fut point la voix de Roger, ce furent les sons lents et terribles de la cloche de Saint-Pierre. La haute tenture qui séparait la nef du chœur de l'église tomba, et l'on vit dans toute la splendeur de ses habits pontificaux un homme debout sur les marches de l'autel : c'était Milon. Chacun se retourna. A droite et à gauche de l'autel étaient le prieur Guy et le moine Dominique; dans les stalles qui entouraient le chœur étaient assis presque tous les évêques de la province, qui n'avaient point assisté à l'assemblée, attendu qu'ils n'étaient suzerains d'aucunes terres. D'un geste, Milon ordonna à ceux qui étaient parmi les chevaliers de venir prendre leurs places, et tous se rangèrent derrière lui, dans un profond silence.

Rien ne peut peindre l'étonnement de tous ces chevaliers en face du représentant de Dieu si hautement accusé et si soudainement apparu en la personne de son légat comme pour répondre à l'accusation; il sembla qu'avec la tenture d'étoffe qui cachait les évêques, s'était écroulée la digue qui reléguait derrière elle la sainteté du temple : on eût dit que son caractère sacré s'épandait à flots et envahissait toutes ces âmes muettes d'effroi et de respect, et une attente indicible et craintive succéda au tumulte qui ébranlait la voûte de Saint-Pierre. Milon prit la parole.

— A toi, comte de Toulouse, dit-il, moi, maître Milon, notaire du seigneur pape, et légat du saint siége apostolique : sur ce qu'on dit que tu n'as pas gardé les sermens que tu as faits pour l'expulsion des hérétiques; sur ce qu'on dit

que tu les as favorisés ; sur ce qu'on dit que tu as entretenu des routiers et des mainades à ton service ; sur ce qu'on dit que tu as violé les jours de carême, de fête et des quatre-temps, qui sont jours de sainteté, et le seuil des églises, qui sont lieu d'asile ; sur ce qu'on dit que tu es suspect en ta foi ; sur ce qu'on dit que tu retiens les domaines de Saint-Guillem et autres églises ; sur ce que tu as fait entourer de murs des abbayes et monastères pour en faire des forteresses et les exposer au pillage de tes guerres injustes ; sur ce que tu as confié à des juifs les offices publics ; sur ce que tu lèves sur tes terres des péages et guidages indus ; sur ce que tu as chassé de son siége l'évêque de Carpentras ; sur ce qu'on te soupçonne d'avoir trempé dans le meurtre de Pierre de Castelnau, de sainte mémoire, et principalement sur ce que tu as mis le meurtrier dans tes bonnes grâces ; sur ce que tu as fait arrêter l'évêque de Vaisons et ses clercs, que tu as détruit son palais avec la maison des chanoines et envahi son château ; enfin, sur ce qu'on dit que tu as vexé les personnes religieuses à ton gré et caprice, et commis à leur égard plus de brigandages que je n'en saurais rapporter : pour tous ces crimes, je te donne ajournement pour te laver des uns et te racheter des autres, ainsi que tu as dit le désirer, et ce, en la cité de Valence, en présence des archevêques et évêques de toute la Provence, au jour quinzième du mois de juin de cette présente année 1209, la douzième du pontificat du seigneur pape Innocent III : te déclarant en outre que c'est ainsi que le veut le seigneur pape, et qu'ainsi seulement tu rentreras dans le giron de l'Église, dont tu es chassé par une première excommunication, laquelle je renouvelle ici pour que tu la subisses jusqu'au jour où tu seras lavé de tes crimes, et que je renouvelle pour l'éternité, si, selon ton ordinaire, ton repentir n'était que malice, et si tu manquais à l'absolu commandement que je t'apporte.

Raymond, accablé par les accusations de Roger, en butte aux cris de l'assemblée, déjà tremblant et égaré, sembla demeurer anéanti sous cette nouvelle charge de malédictions et d'anathèmes ; il glissa de son fauteuil, et, tombant à genoux, la tête basse et les mains jointes, il répondit d'une voix sinistre :

— Seigneur, j'irai.

L'aspect d'un si puissant suzerain si bas humilié inspira quelque pitié aux uns, et souleva quelque orgueil dans le cœur des autres. Ainsi Pierre d'Aragon s'écria :

— Comte de Toulouse, lève-toi, et, sur mon épée de roi, je te jure que nous oublierons tout, que nous te serons en aide, et que nous te rendrons assistance pour abandon, fidélité pour traîtrise.

Oh ! si à ce moment le comte de Toulouse se fût relevé le front haut, avec le visage d'un homme déterminé à combattre ; s'il eût poussé un cri d'appel, oh ! sans doute, cette masse de chevaliers, encore pleine au cœur des paroles de Roger, eût répondu par un cri unanime de résistance et par des sermens de défense. Mais Raymond demeura à genoux, le front courbé vers la terre, la tête dans ses mains, comme aveugle et comme sourd à tout ce qui s'offrait à lui. Un morne étonnement surprit les chevaliers et les tint immobiles. Roger seul, la rage au cœur, frappant la terre du pied, le mépris et la colère l'agitant tout entier, s'écria tout-à-coup :

— Eh ! ne voyez-vous pas que de toutes les lâchetés il accomplit la plus infâme, de toutes les trahisons la plus perfide ? Voyez, la suzeraineté de toute la Provence est à genoux devant l'Église, en la personne de son suzerain, le plus puissant des chevaliers.

Il allait continuer, lorsque la voix de Milon l'interrompit soudainement :

— A toi, vicomte de Beziers, s'écria-t-il, moi, maître Milon, notaire du seigneur pape, et légat du saint-siége apostolique : sur ce qui est prouvé que tu as protégé les hérétiques, leur as donné asile, et les as enlevés à la justice cléricale ; sur ce qui est prouvé que tu as participé au meurtre de Pierre de Castelnau, et que tu as protégé son meurtrier ; sur ce qui est prouvé que tu es en commerce et intelligence avec les routiers et mainades ; sur ce qui est prouvé que tu les as soutenus dans leurs brigandages ; sur ce qui est prouvé que tu as adultèrement séduit une fille de cette ville, au mépris des sermens du mariage ; sur ce qui est prouvé que tu as eu commerce avec une fille mécréante ; sur ce qui est prouvé que tu as monstrueusement commis ce monstrueux crime en l'accomplissant dans l'enceinte bénite d'un monastère ; sur ce que tu es un hérétique : je t'excommunie sans recours de grâce ni de pardon, et délie tous vassaux et hommes liges de tes comtés de leur hommage et de leur foi ; ordonnons à tous de te refuser aide et travaux ; te rejetant du sein de l'Église, t'interdisant l'entrée de ses temples, et vouant à la damnation quiconque te prêtera asile et te donnera l'eau et le pain qu'il faut à la vie de l'homme.

Cet anathème retentit comme une parole inspirée sous les voûtes silencieuses de Saint-Pierre. Un murmure tumultueux lui succéda ; on se refusait à croire toutes ces accusations ; on s'interpellait, on doutait, tout était incertain.

— Mensonges et faussetés ! s'écria Roger avec un accent si puissant et si terrible, qu'il rétablit le silence.

— Vérités et crimes ! cria Dominique en s'approchant et en dressant sur les marches de l'autel son corps maigre et son front chauve ! Vérités et crimes ! Vicomte de Beziers, tu as donné asile aux hérétiques et les as enlevés à la justice cléricale. Voici le sauf-conduit signé de ta main et donné par toi à Pierre Mauran, arraché par toi à sa sainte pénitence.

Roger sourit amèrement et voulut s'expliquer : Dominique l'interrompit :

— Vérités et crimes ! reprit-il. Tu as eu commerce avec les routiers et mainades, car tes domaines ont été seuls épargnés par leurs brigandages.

— A ce titre, dit Roger avec dédain, c'est mon épée qui est coupable, car c'est par elle que j'ai eu commerce avec eux, c'est par elle seule que j'ai conclu le traité qui les écartait de mes terres.

— Pourquoi donc alors ont-ils respecté ta vie lorsque tu étais dans leurs mains ? pourquoi donc alors as-tu détourné vingt chevaliers ici présens d'aller reprendre le château de Mont-à-Dieu, où tu avais laissé les routiers tes complices ?

Roger suffoquant de rage éleva la voix. Dominique l'interrompit encore, et Roger l'écouta, tant l'accusation qu'il abordait lui paraissait impossible à justifier.

— Tu as participé au meurtre de Pierre de Castelnau et as donné asile à son meurtrier, et cela à la face du ciel, en plein jour, devant tous les seigneurs de la Provence.

— Où donc ? dit Roger avec une amère impatience.

— Avant-hier, à l'heure de deux heures, en la lice du Pré-Marie, devant tous ces seigneurs ici présens, en le protégeant contre leur colère, en l'admettant à ton service et en l'achetant insolemment, lui et sa compagnie de brigands.

— Qui ? Buat ? s'écria Roger.

— Non, Jehan de Verles, l'assassin de Pierre de Castelnau.

— Jehan de Verles ! reprit Roger, foudroyé de cette nouvelle.

— N'est-ce pas lui, s'écria Dominique, comte de Toulouse ? n'est-ce pas lui ?

Raymond, comme un homme qui parle à regret, mais que la vérité emporte, répondit à voix basse :

— Ceci est vrai.

A ces mots, une amère indignation se peignit sur le visage de Roger ; un sourire sombre et désespéré agita ses lèvres ; il comprit qu'il était dans les serres d'un terrible piége, et, avec la rage d'un homme qui sent qu'il n'y peut échapper, il s'y agita comme pour en serrer les nœuds, comme pour en faire pénétrer les pointes plus profondément. Ce fut lui qui continua l'accusation, et qui en repassa les articles l'un après l'autre, en les accompagnant d'une expression de raillerie furieuse.

— Et j'ai séduit adultèrement une fille de cette cité !

— Tu as séduit la pupille des consuls de Montpellier, Catherine ! Catherine Rebuffe, surprise nue dans tes bras par le sire de Rastoing.

Une larme vint aux yeux de Roger ; il grinça les dents, et d'une voix entrecoupée et furieuse, il reprit encore :

— Et j'ai commis un sacrilége avec une fille mécréante en un lieu saint!

— Tu as commis ce sacrilége avec l'esclave musulmane Foë, en l'hospice du Saint-Esprit.

— Et j'en suis témoin, dit Étiennette aussitôt.

— Ah! s'écria le vicomte, et je suis un hérétique aussi, n'est-ce pas?

— Et tu es un hérétique, ajouta avec une sombre joie Dominique, toi qui as assisté Guillabert de Castres dans l'hérétication de Pierre Mauran, en la maison de ladite fille Catherine Rebuffe.

Roger ne répondit plus; un sourire convulsif errait sur ses lèvres...

— Or, s'écria Dominique, je répète l'anathème, et délie tous les chevaliers de leur foi et hommage envers Roger, autrefois vicomte de Beziers, de Carcassonne, de Razez et d'Alby

Le vicomte promenait un regard insensé autour de lui. On eût dit que, bravant sa destinée et son malheur jusqu'au bout, il excitait lui-même tous les chevaliers à son abandon, tant il y avait de mépris dans l'expression de ses traits.

Aimery de Narbonne se leva le premier.

— Pour le salut de mon âme, dit-il, je retire ma comté de l'hommage que je devais audit vicomte, convaincu d'hérésie.

Roger fit un signe et murmura railleusement ces mots à voix basse :

— Bien! bien!

Aimery se retira; Étiennette se leva à son tour :

— Pour l'honneur de mon nom, je retire mes châtellenies de la suzeraineté dudit vicomte, adultère et sacrilége.

— Bien! bien! répéta Roger avec un accent plus prononcé de dégoût.

Soudainement quelques autres suivirent cet exemple : le vicomte de Lautrec, le vicomte d'Esseyne, les sires de Pézenas et de Cayla entre autres. A chaque déclaration, Roger continuait son geste et les suivait de l'œil, tandis que les chevaliers sortaient à mesure. Ainsi, de banc en banc, de chevalier en chevalier, il arriva jusqu'à Pons de Sabran. A son aspect, toute la farouche expression de son visage s'effaça; il sembla qu'il arrivât à une espérance, et un moment il fut prêt à sourire et à tendre la main au jeune et loyal chevalier.

— Je sépare ma cause de celle du vicomte, dit Pons d'un air triste et abattu, je la sépare du mensonge et de la déloyauté.

Roger tomba sur son siége en poussant un cri, et, la tête cachée dans ses mains, il n'entendit plus rien de ce qui se dit autour de lui. Chacun le voyant ainsi confondu l'abandonna à son aise, abrité dans sa honte par la honte générale, les plus intimes et les plus obligés. Roger reconnaissait quelquefois les voix amies qui avaient prêté serment et juré amitié, il les entendait le renier et s'éloigner l'une après l'autre. Comme un orage qui s'échappe et se perd peu à peu dans les échos des montagnes, le bruit des pas et des voix s'éteignit doucement sous les voûtes de l'église. Alors Roger releva sa tête; un seul homme était près de lui; c'était le vieux chevalier à la taille athlétique et au regard farouche.

— Ah! c'est toi, Pierre de Cabaret? s'écria Roger en tombant dans ses bras.

Le vieillard ne lui répondit pas et l'entraîna hors de l'église.

II.

SUITES ET CONSÉQUENCES.

Lorsqu'un homme tombe d'un point élevé, du sommet d'une tour ou d'un arbre, le premier sentiment de sa chute n'a, pour ainsi dire, rien de douloureux, ou, pour mieux dire, ce sentiment n'a rien d'aigu; c'est un choc affreux, mais confus, qui peut tuer, mais sans que la victime ait la conscience de ce qui la tue, ni par où cela le tue. Ce premier instant passé, lorsque celui qui est tombé veut se relever, les douleurs se dessinent et se particularisent : c'est un bras rompu, un pied dénoué, le crâne entr'ouvert qui fait souffrir; cet *assommement* universel se brise en souffrances partielles, moins complètes, sans doute, mais plus insupportables, car la conscience du mal revient, et la supputation de la douleur peut se faire à l'aise. Soit physique, soit morale, toute chute a de pareils résultats; tout choc violent est suivi d'un anéantissement où se confondent toutes les douleurs, après lequel vient toujours l'heure où l'on compte les trahisons, les lâchetés, les abandons, les liens rompus, les espérances éteintes, trop heureux s'il ne reste pas au cœur quelques affections à moitié déchirées, et qui s'achèvent dans le premier effort qu'on fait pour reprendre sa vie et se remettre debout.

Si cette observation n'est pas vraie pour tous les hommes et toutes les circonstances, elle l'est du moins pour Roger et pour l'événement qui a fait la matière du dernier chapitre que nous avons écrit. Dès que Roger fut rentré dans sa maison, il demeura quelque temps silencieux et absorbé dans la réflexion de tout ce qui venait de se passer et de tout ce qu'il avait entendu. En se remettant en mémoire l'audace de l'interdit lancé contre lui, et l'habileté qui avait tissu les moindres actions de sa vie pour en faire un piége où il devait être pris, il s'irritait et se réjouissait de la nécessité où on le mettait de combattre et de briser sans ménagement toute cette tourbe qui s'attaquait à lui. Mais lorsqu'il arrivait aux derniers détails de cette scène, l'abandon de la plupart des chevaliers lui apparaissait dans tout son danger; le triomphe de cette usurpation qu'il avait vivement dénoncée lui semblait chose assurée : il voyait se mourir toutes les flammes d'ambition qui couvaient depuis longtemps dans son esprit.

Si, comme la plupart de ceux de son temps, Roger n'eût porté en lui que la prétention d'être le plus terrible combattant de la Provence, rien de ce qui s'était passé n'eût sans doute porté atteinte à son orgueil; mais Roger n'avait pas seulement le désir d'être un brave chevalier : cette gloire, il l'avait acquise trop aisément, et la possédait trop supérieure et trop incontestable pour qu'elle pût lui suffire; il avait surtout souhaité celle du politique, celle de l'homme hautement capable et intelligent. Son jeune génie avait même si bien compris l'époque où il vivait, que ce n'était pas d'elle qu'il attendait sa juste appréciation et sa récompense; il espérait en l'avenir, soit pour le mettre à sa place, soit pour lui être reconnaissant de la puissante association qu'il voulait organiser pour la défense et l'indépendance de la Provence : et c'est tout plein de ces hautes pensées, à l'instant même où il avait entrepris de les reproduire, qu'il se trouvait arrêté par la fourbe d'un moine et son audacieuse accusation. Son orgueil se révoltait de se voir réduit au rôle ordinaire des suzerains de son temps. Quelquefois il se demandait si Dominique l'avait deviné à toute sa portée, et si son acharnement ne venait point de ce qu'il avait conçu la puissance de ses desseins, la hauteur de ses vues; mais alors il s'irritait, par-dessus tout, de la petitesse des moyens par lesquels on l'écrasait : des intrigues de femmes, des rapports avec des brigands, sa protection donnée à un hérétique, un baiser d'esclave, toutes actions qu'il ne comptait pas dans sa vie comme associées à son existence politique, et avec lesquelles on tenait cependant celle-ci. Tout cela lui paraissait odieux et misérable.

Dans le cours de ces pensées, quelques soudaines illuminations d'espoir, non pour sa fortune, mais pour sa gloire, venaient cependant le consoler. Assuré qu'il ne pouvait triompher de la ligue qu'on allait organiser contre lui, il entrevoyait cependant que sa défaite pouvait le relever à la hauteur qui échappait à sa victoire, et qu'il pourrait forcer ses ennemis à le combattre par des moyens si énormes, qu'ils rendraient, malgré eux, sa chute un digne objet d'admiration. Toutes ces longues agitations de son âme s'étaient passées en lui, sans autre expression extérieure que celle d'une profonde et active préoccupation; mais lorsqu'il se fut arrêté à cette dernière pensée, et qu'il l'eut changée en une détermination irrévocable, l'heure de douleur commença. C'est quand il voulut se relever, qu'il sentit tout ce qu'il y avait de brisé en lui.

Le premier soin qui lui vint à l'esprit fut d'appeler autour de lui ses plus fidèles amis; le premier ami auquel il pensa fut Pons de Sabran.

Ce simple souvenir changea tout le cours des pensées du vicomte; l'homme intime, l'homme dévoué, l'homme qui vit d'amitié, d'amour et de puissantes affections, se trouva meurtri, blessé, atteint au cœur. Cet abandon d'un jeune homme si loyalement aimé, si loyalement ami, désespéra sa courageuse résolution : quelques larmes lui vinrent aux yeux. Il en triompha et voulut poursuivre ; mais son jour de malheur n'était pas fermé, et, comme nous l'avons dit plus haut, il se trouva d'autres sentimens qu'il ne soupçonnait pas être atteints et qui achevèrent de se déchirer en lui et de se séparer de lui, dès qu'il voulut s'y attacher; et nous aurons le courage d'en faire le récit, pour montrer jusqu'où la fatalité poursuivit cet homme, jusqu'où elle le tortura, pour qu'il se trouve parmi nos lecteurs une larme de regret à tant d'infortune, un salut d'admiration donné à tant d'héroïsme.

Voilà où en était le vicomte depuis une heure à peu près qu'il était rentré. Lorsqu'il fut revenu de la stupeur ou il était plongé d'abord, et de la préoccupation qui lui avait succédé, il fit appeler Buat. Dès que celui-ci fut entré:

— Buat, lui dit-il, prends vingt de tes hommes les plus déterminés, cours chez Catherine Rebuffe, dis-lui que l'heure est venue de tenir sa promesse, que le danger que je lui avais prédit s'est levé, qu'il faut qu'elle quitte Montpellier à l'instant; tu lui diras de choisir l'une de mes meilleures villes; conseille-lui Carcassonne, et conduis-la cependant où elle désirera.

Buat s'éloigna, et au même instant parut Arnauld de Marvoill; il avait l'air grave et soucieux, et considéra longtemps le vicomte avant de lui adresser la parole. Celui-ci, dont l'esprit agitait tout l'avenir de sa nouvelle destinée, s'apercevait bien de la présence d'Arnauld, mais il n'avait ni le temps ni le désir d'interrompre ses réflexions pour lui donner audience. Enfin Marvoill s'adressa à lui.

— Sire vicomte, lui dit-il, je viens vous demander votre congé pour quitter votre service.

— Toi ! s'écria Roger ramené par ce peu de mots à la douleur de sa position, toi, tu me quittes, Arnauld, toi aussi?

— Ne devais-je pas le faire hier ? dit Arnauld.

— Et mon malheur n'a pas changé ta résolution? c'est d'un cœur héroïque; eh bien ! soit ; va-t'en

— Je ne pars point seul, reprit Arnauld, et je vous apporte, sinon d'autres adieux, du moins d'autres désirs.

— De quel abandon vous êtes-vous fait messager? reprit Roger; parlez vite, maître: j'ai hâte de me sentir libre et éclairé dans mes amitiés et dans mes haines. Quel nouvel ennemi trouverai-je de plus au bout de ma lance?

— Ce n'est point un ennemi, vicomte de Beziers, c'est une femme que vous avez chassée, et qui s'en va.

— Agnès !

— Agnès, qui n'accepte point votre ordre, mais qui vous transmet ses résolutions. Lorsque vous la chassiez pour lui sauver, disiez-vous, la honte de vous abandonner dans l'infortune, elle ne savait pas que cette infortune lui imposerait cette séparation comme un devoir.

— Vous avez trouvé ce devoir dans mon infortune, messire poète? c'est d'un habile homme.

— Je l'ai trouvé dans la dignité d'Agnès de Montpellier, vicomte de Beziers. Aujourd'hui qu'il est publiquement reconnu qu'elle ne vous est que la dernière des femmes, moins que Catherine Rebuffe à qui vous donnez vos meilleures murailles pour asile, moins qu'une esclave noire que vous protégez contre son maître, et que vous avez impudiquement introduite dans le sanctuaire où languissait votre épouse, à quel titre voulez-vous qu'elle demeure dans cette maison ?

— A aucun titre, s'écria Roger, à aucun titre · la pauvre enfant ! qu'elle parte, qu'elle me quitte, ce n'est pas à elle que j'en voudrai de me croire coupable. Allez, dites-lui que je veux la voir avant son départ; j'ai à lui parler.

— A elle? dit Marvoill.

— A elle, dit le vicomte avec hauteur, sans intermédiaire de conseiller ni d'ami. Dites-lui que je l'en prie, et souvenez-vous que je le veux.

Le ton dont ces derniers mots avaient été prononcés ne permit pas à Arnauld la plus légère observation : il sortit. Le vicomte frappa le timbre qui était à côté de lui et Kaëb parut. Le vicomte, toujours absorbé dans les pensées qui lui occupaient l'esprit, calculant sans cesse à part lui les mesures qu'il avait à prendre pour la grande lutte où il lui fallait se préparer, vit entrer son esclave sans le regarder, et lui dit tout aussitôt :

— Fais-moi venir mon argentier ; dis à Peillon de rassembler tout ce qu'il a des douze mille sous melgoriens qu'il a reçus de Raymond Lombard, et de les tenir prêts d'ici à une heure.

En disant ces mots, Roger avait la tête baissée et les yeux fixés à terre : depuis quelques minutes il se croyait obéi, lorsqu'en relevant ses regards devant lui, il rencontra ceux de Kaëb qui semblaient vouloir plonger au plus profond de son cœur. Sans doute il comprit la pensée de l'esclave, ou bien il la supposa telle qu'il l'aurait eue lui-même, car en l'apercevant debout et immobile, il se leva avec une expression de colère terrible :

— En suis-je donc là que je doive compte à chacun de mes actions, ou qu'il me faille répondre à tous ceux qui m'entourent des paroles qu'on a élevées contre moi ? Esclave, sors et obéis ; tais-toi et ne me regarde pas ainsi ; va-t'en, va-t'en donc ! ne vois-tu pas que je t'aurais déjà poignardé, si tu m'avais adressé une question?

— Vous m'avez donc trahi puisque vous voulez me tuer, répondit Kaëb ; alors soyez meurtrier pour que je ne le devienne pas. Et tout aussitôt il se mit à genoux et tendit sa tête comme un condamné au bourreau.

Le vicomte se prit à rire, et, le poussant du pied avec mépris, il répondit :

— Ton sang sur mon épée ! Esclave, tu es fou ; il n'est bon que pour le fouet de mes chiens.

— Le fouet de vos chiens est usé, reprit Kaëb ; car une peau noire est dure à déchirer.

— C'est ce que mes valets sauront bientôt.

— Ils l'ont déjà appris, et ils sont fatigués pour l'avoir appris.

— Fatigués ! reprit Roger avec quelque surprise.

— Fatigués pour avoir frappé une femme sans avoir pu la faire crier.

— Une femme ! s'écria Roger à qui chaque parole de Kaëb paraissait une énigme ; quelle femme?

— Celle que tu leur as livrée d'abord, pour la livrer ensuite au bûcher de tes prêtres.

— Oh ! je deviens fou, ou tu l'es déjà, esclave ; quelle est cette femme? réponds.

— Ne l'entends-tu pas? dit Kaëb ; ils ont enfin triomphé ; écoute comme elle crie ; il faut qu'ils l'aient déchirée jusqu'aux mamelles pour que Foë crie ainsi.

Roger tout aussitôt, s'approchant de la fenêtre, vit Foë qui se débattait entre les bras de ses valets ; ceux-ci la faisaient monter dans une litière qui s'éloigna au trot de deux mules qui la portaient.

Roger ne comprenait rien à tout ce qui se passait ; il avait appelé un de ses valets, qui était accouru, et il lui demandait d'une voix si irritée qui avait donné l'ordre barbare de maltraiter ainsi cette malheureuse, que le serf stupéfait le regardait, la bouche béante, comme plus étonné que tremblant de cette question. On voyait qu'il paraissait n'avoir exécuté qu'un commandement de son maître. Enfin il répondit à Roger, dont la colère croissait à chaque moment :

— Nous avons obéi au sire de Saissac, qui nous a dit que votre volonté était que cette esclave fût fouettée honteusement, et ensuite rendue au sire Raymond Lombard ; et c'est lorsque nous avons exécuté cette dernière partie des instructions du sire de Saissac, qu'elle s'est prise à crier et qu'elle s'est échappée de nos mains, car elle était demeurée immobile et silencieuse tant qu'avait duré le supplice.

Roger cherchait à comprendre les paroles de ce valet et à s'expliquer comment le nom de Saissac se trouvait mêlé à sa réponse, lorsque le vieux chevalier parut lui même. Il était accompagné de Pierre de Cabaret et de quelques autres châtelains des comtés de Roger, entre autres, Guillaume de Minerve et Gérard de Pépieux. Roger, en voyant entrer Saissac,

se plaça devant lui, croisa les bras, et le mesurant d'un regard irrité, il s'écria violemment :

— C'est donc toi, suzerain de Saissac, qui es descendu de ton aid de vautour pour prendre le commandement de mes valets et en faire des bourreaux de femme? Tu crois donc que Milon m'a laissé beaucoup de patience, à défaut de beaucoup de puissance, pour supposer que je ne punirai pas cette insolente cruauté, tant qu'il me restera une main libre et une épée entière?

— Roger, répondit Saissac sans prendre garde à cette menace, il faut que je te parle. Et d'un geste impératif il fit signe aux valets qui étaient accourus de s'éloigner.

Cependant Roger ne le quittait pas de l'œil, le mesurant des pieds à la tête, comme pour lui dire qu'il n'y avait place si bien couverte d'acier sur tout son corps que lui, Roger, ne pût la percer de son poignard, s'il n'avait eu pitié de sa vieillesse. Le peu d'instans que les valets mirent à sortir de la chambre porta au comble l'impatience de Roger, qui s'écria, dès qu'ils furent seuls avec les autres chevaliers :

— Maintenant je t'écoute.

— Roger, dit Saissac, je sais tout; il y a deux heures que je suis à Montpellier, et Pierre de Cabaret m'a tout appris. Il ne s'agit pas de te blâmer, il faut te sauver : j'y ai dévoué ma vie; écoute, et, au nom de ta mère, je t'en supplie, crois une fois en ta vie les conseils de l'expérience.

Roger s'assit, et, le regardant moqueusement, il répondit :

— Voyons ces conseils.

Saissac ne se laissa point emporter par la colère qu'eût pu lui inspirer ce dédain, et il reprit avec la persévérance d'une véritable amitié :

— De tous les griefs que renferme l'accusation de Milon, trois seulement présentent quelque caractère de gravité, mais tous trois sont faciles à renverser. Le premier est ton aventure avec cette esclave; la punition que je lui ai fait infliger et l'empressement que tu as mis à la rendre à son maître détruiront facilement cette accusation, et il sera aisé de n'y montrer qu'une calomnie maladroitement inventée.

Roger écoutait, en souriant avec dérision, les raisonnemens de Saissac; celui-ci continua :

— Le second grief concerne la protection donnée au meurtrier de Pierre de Castelnau. Sans doute tu prouveras facilement que tu ne le connaissais pas lorsque tu la lui as accordée, et, en le livrant à la punition qu'il mérite, tu satisferas aux justes réclamations de Milon.

Roger ne put retenir un rire de mépris et de pitié à la fois; ce rire était ensemble si insolent et si triste, qu'il étonna Saissac, qui s'arrêta et dit au vicomte :

— Ne veux-tu pas m'entendre?

— Oh! je veux t'entendre, au contraire, répondit Roger en s'agitant sur sa chaise; tu peux continuer.

Saissac acheva :

— Le dernier grief est celui où tu es accusé d'hérésie; la seule preuve qu'on en donne, c'est que tu as assisté à l'hérétication d'un nommé Pierre Mauran, dans la maison d'une fille nommée Catherine Rebuffe. Eh bien! il faut porter la peine d'une faute lorsqu'on l'a méritée, mais il ne faut pas accepter le poids d'un interdit pour une légèreté excusable à ton âge. Tu diras la vérité, et tu avoueras que tu étais en amourette chez cette ribaude Catherine Rebuffe.

A ces mots, Roger se redressa, pâle, agité, les dents serrées et les poings fermés, et demeura un instant immobile devant Saissac. Un instant il discuta en lui-même s'il ne le tuerait pas sur la place; et, à coup sûr, si à ce moment il y eût eu devant lui un homme au lieu de ce vieillard; si, sur le visage de ce vieillard, au lieu d'y lire le dévoûment maladroit d'un ami qui croyait avoir beaucoup fait pour son salut, Roger eût trouvé le moindre signe de bravade et de commandement, certes, homme ou vieillard, il l'eût saisi à la gorge, et de son bras forcené il lui eût brisé le crâne contre un mur; mais cet homme était un vieillard, ce vieillard était un ami, et Roger, se prenant la tête dans les mains, se pressa le front avec désespoir, et s'écria :

— Ah! ces hommes sont fous; sur mon âme, ils sont fous. Oh! il faut qu'ils soient fous!

A leur tour les chevaliers considérèrent Roger avec étonnement; ils se parlèrent entre eux; mais Roger, les interrompant soudainement, dit à Saissac avec une explosion terrible :

— Tu as appelé Catherine Rebuffe une ribaude, Saissac, et je te pardonne, car tu es vieux, et je t'ai aimé comme mon père, car je n'ai pas eu le temps d'aimer mon père. Tu veux que je me défende d'un mensonge, et tu me demandes de faire le plus infâme mensonge que puisse faire un homme en cette terre; un mensonge d'un homme contre une femme, d'un chevalier contre une femme, d'un suzerain qui a quatre comtés contre une femme, d'un soldat qui a une épée et une lance contre une femme; et cette femme est une fille bourgeoise sans puissance; et cette femme est une enfant qui n'a ni frère ni père pour m'assassiner, s'ils ne pouvaient me combattre; et cette femme est un ange de pureté et d'innocence. Ah! j'ai raison, te dis-je, tu es fou; il faut que tu sois fou!

— Je suis ton ami, Roger, reprit Saissac; et si ce que je t'ai dit te blesse si profondément, n'en parlons plus. Il nous reste d'autres moyens de satisfaire aux exigences de Rome; je pense que la fantaisie qui t'a livré cette esclave infidèle ne te tient pas si vivement au cœur que la nécessité de la rendre à son maître excite en toi la colère.

— Vrai! dit Roger, nous l'avons fait fouetter comme une chienne de chasse, et nous l'avons jetée toute saignante à Raymond Lombard, et nous jurerons que c'est une calomnie d'avoir dit que j'avais cherché les baisers de cette femme! Et si c'est une calomnie réellement, ne vois-tu pas que la vérité sera aussi inutile en cette circonstance que le mensonge tout à l'heure? Et ne vois-tu pas que si c'est une calomnie, ils l'ont sans doute si habilement arrangée, que mes sermens ne paraîtront que parjures, et que ma cruauté ne sera qu'un crime de plus? Oh! je te dis que tu es fou.

— Ainsi cette esclave?... dit Saissac.

— Cette esclave! s'écria Roger avec emportement; que m'importent cette esclave et son amour? L'ai-je accepté, l'ai-je partagé? Suis-je coupable de ce qu'un moment elle s'est jetée comme une folle dans mes bras, et de ce qu'elle a touché mes lèvres des siennes? Non; mais pour cela il ne faut pas que je lave la souillure de ma bouche avec son sang; il ne faut pas que je sois son bourreau.

— Eh bien! dit Saissac, ce qui est fait est fait. Mon ignorance de tes rapports avec cette esclave nous a plus servi que nos meilleurs calculs; car elle a été au-delà de ce que tu eusses voulu, et de ce que je t'eusse conseillé : il faut en profiter; il faut accomplir l'œuvre par un dernier effort, par un dernier sacrifice.

— Et ce dernier effort, ce dernier sacrifice?

— C'est de livrer l'assassin de Pierre de Castelnau à la justice des clercs et à ses bourreaux.

— Oh! dit Roger amèrement et tristement, il faut que j'aie du cœur et de l'intelligence pour tous, mais me croyez-vous donc si fort que vous m'apportiez en outre de mes dangers, en outre de mes peines, tous les embarras et toutes les douleurs de vos conseils et de vos résolutions folles? Ce que tu me dis de faire, Saissac, j'en ai eu un instant la pensée; un instant, quand tu as prononcé le nom de ribaude à côté de celui de Catherine, il m'a pris envie de donner ce Buat au bourreau, et d'en réclamer la tête pour te l'envoyer; je ne l'ai pas fait cependant, je ne le ferai pas, parce que, moi, j'aime ceux que j'aime autrement que vous ne savez aimer, vous autres; parce qu'il y a du sang et des larmes que je ne puis pas faire couler, moi...

— Roger, lui dit doucement Saissac, je ne te comprends pas; mais si le sacrifice de cet homme doit te coûter, arme-toi de courage, car il est nécessaire.

— Saissac, n'en parlons plus; bientôt tu sauras mes raisons.

— Bientôt! dit Saissac; il sera trop tard, l'heure presse.

— Ah! dit Roger en reprenant son impatience, tais-toi; d'ailleurs cet homme n'est plus à Montpellier.

— Il y est, dit Saissac.

— Il en est parti à cette heure.

— A cette heure, il doit être arrêté en sortant de chez Catherine Rebuffe, où on l'a vu entrer.

— Et c'est par ton ordre? s'écria Roger reprenant toute sa colère.

— C'est par mon ordre.

— O Saissac, reprit Roger en saisissant son manteau et son chaperon, et s'avançant vers la porte, tu répondras de cet homme à l'âme qui est au ciel, s'il a péri; tu répondras de Catherine à moi, si elle est perdue par ta faute.

— Elle est perdue pour vous, dit un homme en entrant.

— Buat! s'écria Roger; car c'était Buat qui venait d'entrer. Buat, Catherine est perdue pour moi, dis-tu? et par ta faute, Saissac, sans doute?...

— Par sa volonté : lisez. Et il remit à Roger un parchemin roulé.

Pendant le temps qu'avaient duré toutes les scènes que nous venons d'écrire, la nuit était venue, et Roger ne put lire à l'instant le billet de Catherine; il appela pour qu'on lui apportât un flambeau, et, pendant qu'un de ses serviteurs courait le chercher, il se mit à interroger Buat.

— Que t'a-t-elle répondu?

— Rien.

— L'as-tu vue?

— Oui.

— Lui as-tu dit ce que je t'avais dit?

— Je le lui ai dit.

— Tout?

— Tout.

— Mes propres paroles?

— Vos propres paroles.

— Et que t'a-t-elle répondu?

— Rien.

— Rien!... Il faut que je la voie.

— Vous ne la verrez plus.

— Elle est partie?

— Comme elle me remettait cet écrit, la garde des consuls est arrivée. Le sire de Rastoing la commandait. Il a fait monter Catherine dans une litière et ils se sont éloignés.

— C'est violence! cria Roger.

— Elle a dit au sire de Rastoing : « Je vous attendais. »

A ce moment on apporta le flambeau. Roger le saisit et se se retourna pour lire la lettre de Catherine. Il aperçut alors les chevaliers excités tout bas par Saissac; ils avaient tiré leurs épées et s'étaient glissés le long de la porte. Aussitôt Saissac s'écria :

— Voilà l'assassin de Pierre de Castelnau! saisissez-le. Et comme ils allaient s'élancer vers lui, Roger, par un mouvement rapide et irrésistible comme la foudre, saisit Saissac par le bras, et, le traînant jusque auprès de Buat, il lui cria avec une colère mêlée d'une singulière émotion :

— Mais regarde-le donc, malheureux! regarde-le donc!

A ces mots, il posa son flambeau près du pâle et beau visage de Buat. A cet aspect, Saissac laissa tomber son épée qui retentit sur le pavé, et ses bras tendus vers Buat pour le saisir semblèrent s'ouvrir pour l'embrasser; mais Roger, l'arrêtant encore, lui dit rapidement, d'une voix triste et profonde :

— Pas devant eux, pas devant moi, Saissac. Ne vois-tu pas qu'il y a un nom qui doit m'être sacré, et sacré à toute la terre, que vous prononceriez dans vos embrassemens!

— Et sur-le-champ, il les laissa l'un en face de l'autre, et se mit à lire la lettre que lui avait apportée Buat. La voici :

« Roger, je t'ai dit : On m'appellera une fille perdue, quoique je sois innocente; mais j'aurai ton amour en place de renom et de vertu, et je vivrai heureuse. On m'appelle une fille perdue, et je n'ai pas ton amour. Je n'ai pas pu mourir : plains-moi. Foë est donc bien belle? »

— Oh! s'écria Roger en tombant sur un siége avec désespoir. Elle aussi! elle!... ils me l'ont tuée et prise. O mon Dieu! mon Dieu!

Puis il éclata en amères exclamations, en cris terribles et sans suite, qui lui déchiraient la poitrine; et Saissac, qui venait de comprendre qu'il y a d'autres dangers que ceux de la puissance menacée, d'autres douleurs que celles du suzerain en guerre avec tous ceux de sa contrée, Saissac s'approcha pour le consoler. Mais Roger ne l'écoutait ni lui ni les autres. Quant à Buat, il ne parlait pas : Buat était un cœur de la trempe de Roger, qui sait qu'il y a des tortures de l'âme pour lesquelles il n'y a pas de baume dans les paroles d'un homme. Nos lecteurs ont bien deviné qu'ils étaient frères.

Il y a de ces fatalités ingénieuses, de ces heures terribles qui trouvent à croître la douleur quand il semble qu'il n'y a plus matière à souffrance dans l'homme, et alors il arrive qu'à ce moment de comble les plus faibles sont les plus accablantes, les plus présumables deviennent les plus imprévues, les plus indifférentes sont tortionnaires. Après la perte de Catherine, que restait-il d'amour à briser au cœur de Roger? après l'abandon de Pons, quel abandon le pouvait étonner? Ce ne fut rien, presque rien; mais ce fut la goutte d'eau surabondante, le vase en déborda. Un homme entra : c'était Arnauld de Marvoill.

— Agnès de Montpellier, dit-il, attend votre bon plaisir de la recevoir avant de s'éloigner de cette maison.

Roger essuya ses larmes et se remit : cependant il n'eut pas la force de se lever. Agnès entra : elle était pâle et avait les yeux baissés; elle s'approcha en tremblant.

— Buat, dit-il, fais appeler Peillon. Puis il se tourna vers la vicomtesse.

— Agnès, lui dit-il, vous allez me quitter; mais il ne faut pas, je ne veux pas que vous ayez à mendier de qui que ce soit, fût-ce de votre frère d'Aragon ou de votre sœur Marie, un asile qu'un mot ou un regard pourrait vous reprocher ou vous rendre odieux. Aujourd'hui, dans cette ville qui m'est ennemie, je ne puis faire pour vous tout ce que je dois; car Dieu sait, dans l'état d'interdit et de malédiction où je suis, si j'y trouverais des hommes pour approuver de leur sceau et témoigner par leurs noms des donations que je veux vous faire. Les temps viendront, je l'espère, où j'accomplirai ce devoir. Ne considérez donc ce que je fais en ce moment que comme le premier paiement de la dette que je contracte ici envers vous. C'est tout ce que je puis, Agnès. J'espère que je n'ai pas perdu si complétement l'estime de toutes les âmes que vous ne soyez assurée que je fais tout ce que je puis.

— Seigneur vicomte, dit Agnès, je ne puis ni ne dois...

— Ne me refusez pas, Agnès, dit le vicomte, je vous en prie. Ce que je vais vous donner ne suffit pas à la vie d'une femme; ce qui me restera, dût-on m'arracher mes quatre comtés, suffira toujours à la vie d'un homme. Il me restera mon épée, et quand je n'aurai plus ni ville, ni bourg, ni palais, ni chaumière, ni toit où abriter ma tête, je la planterai sur quelque lande stérile ou sur quelque grève déserte, et je me coucherai à côté, sûr de ma vie comme sous la main de Dieu.

Agnès ne répondit pas, et Buat rentra aussitôt : mais il avait à la fois l'air consterné et irrité.

— Peillon est parti! s'écria-t-il; Peillon s'est enfui, emportant votre trésor et tout l'or que vous lui aviez confié.

— Peillon est parti! s'écria Roger en se relevant, le visage consterné et le regard perdu.

— Seigneur, dit Agnès timidement, je n'ai besoin de rien.

— Oh! merci, merci de votre pitié, madame, dit Roger en se laissant aller à pleurer comme un enfant; vous voyez bien que je suis le plus malheureux des hommes.

Et comme Agnès, entraînée par Arnauld, s'éloignait lentement, et en jetant sur Roger un regard qui semblait lui demander la permission de rester, il se reprit à dire, comme un homme sans force et sans courage :

— N'est-ce pas que je suis bien malheureux?

Puis, quand cette jeune fille fut sortie, comme si elle emportait sa dernière espérance, comme si elle brisait le dernier lien qui l'attachait au monde, cette jeune fille qu'il détestait la veille, il tomba à genoux et s'écria :

— Mon Dieu, mon Dieu! prenez pitié de moi!... Et il s'évanouit.

III.

CONSEIL.

Il se passa près d'une heure avant que Roger reprît entièrement connaissance. Lorsque les amis qui l'entouraient virent qu'il était revenu à lui, ils lui conseillèrent le repos et voulurent se retirer. Roger les pria de rester et sortit lui-même un moment. Ils se regardèrent entre eux avec confusion. Gérard de Pépieux, le premier, rompit le silence.

— Il faut penser à notre défense personnelle, sires chevaliers; la force d'âme du vicomte s'est perdue en débauches et en intrigues de femmes; il n'a plus ni la tête assez libre, ni le bras assez ferme pour pourvoir à la sûreté de ses quatre comtés. C'est à nous à voir ce que chacun peut espérer de son propre courage et de sa propre prudence.

— Quel que soit l'état du vicomte, sire de Pépieux, reprit Saissac, chacun de nous ne doit espérer que dans le courage de tous et dans la prudence de tous; car, si j'ai bien compris vos paroles, il serait convenable que chacun se retirât dans ses terres et châtellenies, et que là il lui fût libre de mesurer s'il peut résister à nos ennemis ou s'accommoder avec eux. Prenez garde qu'en une pareille détermination le courage deviendrait folie et la prudence trahison. Ce qu'il y a de plus convenable, c'est de prendre tous ensemble une décision que nous exécuterons tous ensemble.

Certes, Saissac était un ami dévoué du vicomte; mais il avait été son tuteur, et il avait tellement gardé l'habitude du conseil et de la tutelle, qu'il y revenait à toute occasion où se montrait le moindre point pour l'y glisser.

— Cependant, dit Pépieux, si le suzerain manque à ses vassaux, les vassaux ne peuvent être liés envers le chef, et je ne me sens pas disposé à prêter aide et obéissance à qui ne peut me rendre ni aide ni protection.

— Ceci est mal raisonné, reprit Saissac, car vous ne vous êtes pas cru délié de votre foi et hommage envers le vicomte lorsqu'il était faible et mineur, quoiqu'il ne pût vous rendre alors par lui-même l'aide et la protection qu'il vous devait en retour. Il en est aujourd'hui de même. Qu'il soit mineur par l'âge ou par la faiblesse de son caractère, nul de ses chevaliers ne peut se séparer de lui sans traîtrise; mais chacun doit concourir de son mieux à lui faire un conseil d'où sorte son salut.

— Ah! s'écria Pierre de Cabaret, le silencieux capitaine, selon la chronique, c'est de nos épées que sortira son salut et le nôtre; le bruit d'une lance sur un heaume et d'une épée sur un bouclier parle plus haut que tous les conseils. Sus, mes frères, aux armes! voilà tout le conseil et toute la prudence.

— Ceci est d'un loyal châtelain, répondit Saissac. Mais, avant d'en venir à cette extrémité, il faut épuiser toutes les voies d'accommodement; et il serait nécessaire qu'un de nous, chargé du pouvoir des autres, fût député vers le légat, et vît s'il n'y a point de miséricorde à attendre de sa justice.

— Et je prétends que, pendant ce temps, ajouta Gérard de Pépieux, chacun de nous doit se retirer en sa terre pour se préparer à combattre.

— Ou à se rendre, sinon à se vendre, dit Guillaume de Minerve.

— Est-ce pour moi que vous parlez, sire de Minerve? reprit aigrement Gérard, la main sur son épée.

— Je parle pour ceux qui ont la peur et le calcul au cœur. Tenez, sire Gérard, vous êtes de nous tous le plus riche en terres, en armes et en bourgs; mais vos bourgs et vos terres sont en rase plaine, et votre château de Pépieux n'a pas de fossés que ne puisse franchir un trait lancé à la fronde, et des murs que ne puissent atteindre des échelles à la main. Vous pensez à tout cela, et vous préféreriez un accommodement qui sauvât vos terres du ravage et votre château de la destruction, à une guerre qui vous porterait, à coup sûr, grand préjudice. Eh bien! sire Gérard, ceci est la preuve que Dieu est juste pour tous en ce monde: car si, durant la paix, vous vous êtes gobergé en abondance de toutes choses, tandis que moi, par exemple, et notre ami Pierre de Cabaret, nous récoltions à peine dans nos lambeaux de terre, dispersés dans des creux de rochers, de quoi nourrir nos chevaux de bataille; si vous avez été ainsi favorisé, c'est à nous de l'être à cette heure: car l'heure est venue où nos chemins, taillés dans le flanc des montagnes, et nos fossés creusés en ravins par les torrens du ciel, nous protégeront mieux que vos abondantes récoltes et vos larges plaines. Mais comme notre pauvreté n'a pas été pour nous une raison d'abandonner notre seigneur et suzerain en d'autres temps, le préjudice qui vous menace n'en doit pas être une pour que vous le quittiez en celui-ci.

— Qui parle de le quitter? dit Gérard avec impatience.

— Vous n'en parlez pas, dit Pierre de Cabaret; mais vous y pensez.

— Sire Pierre, vous m'outragez, et m'en ferez raison.

Pierre de Cabaret haussa les épaules, et lui répondit:

— Si tu veux, Gérard, si tu veux, demain: car ta colère, ta bravoure, ton dévoûment, c'est toutes choses d'une heure; ta trahison de même. Crois bien que si je ne compte pas sur toi pour nous, je ne compte pas sur toi pour nos ennemis.

— Qu'il en soit ainsi ou autrement, s'écria Gérard, cette heure est plus qu'il n'en faut pour t'apprendre à parler dignement d'un chevalier.

Pierre de Cabaret fit un signe à Guillaume de Minerve, qui s'apprêta à le suivre; et Gérard fit un signe pareil à un autre chevalier, qui était Guillaume de Lérida, chevalier citadin de Carcassonne, fameux par son hérésie et sa farouche exaltation. Ils allaient sortir tous les quatre, lorsque Saissac s'interposa:

— Est-ce là votre dévoûment au vicomte? s'écria-t-il: vous, Pierre, ne le montrerez-vous pas mieux en n'exposant point votre vie pour d'autre cause que pour la sienne? et vous, Gérard, votre fidélité ne sera-t-elle pas une meilleure preuve de votre honneur qu'un combat qui ne peut que préjudicier au vicomte, en mettant en danger l'un de vous deux? Demeurez, je vous le commande, autant que le peut un homme à qui vous avez eu coutume d'obéir longues années, durant qu'il était tuteur et représentant de votre seigneur qui, je le crains bien, va en avoir besoin plus que jamais.

Les quatre chevaliers, arrêtés et entourés par ceux qui étaient présens, consentirent à ne point vider leur querelle avant d'avoir pris conseil de ce qu'il fallait faire pour le salut commun. Sur l'ordre de Saissac, on apporta une grande table où se trouvaient des flambeaux de cire, une écritoire avec ses plumes d'aigle, et une quantité de parchemins de toutes grandeurs. Tous les chevaliers s'assirent autour. Outre ceux que nous avons nommés, il s'y trouvait Amblard de de Pelapoul, Galard du Puy, Pierre Hosloup, Bernard de Miraval, Ugo de Concas, Raymond de Campendu et Etienne d'Agen; douze en tout, sur plus de deux cent cinquante chevaliers ou châtelains qui relevaient du vicomte dans ses quatre comtés. A peine chacun fut-il assis que Saissac prit la parole pour prévenir toutes nouvelles querelles.

— Sires chevaliers, leur dit-il, toute la question à résoudre, c'est de savoir s'il faut combattre ou s'accommoder.

— Il faut combattre! s'écrièrent à la fois les sires de Cabaret, de Minerve, de Campendu et le chevalier de Lérida.

— Il faut s'accommoder, dirent quelques autres, parmi lesquels on remarquait Galard du Puy.

— Il faut attendre, s'écria Gérard de Pépieux. Ce qu'il faut surtout, c'est que l'on ne sacrifie pas les intérêts des uns à ceux des autres, et que ceux qui ont quelque chose à risquer ne soient pas forcés de le perdre par l'entêtement d'une défense peut-être impossible.

— Et qui t'a dit, s'écria Pierre, que cette défense soit impossible?

— Le temps nous apprendra le nombre de nos ennemis, répliqua Gérard: s'ils accourent peu nombreux et sans chefs de hautes races, sans doute il serait lâche et déshonorant de ne pas nous défendre jusqu'à ce qu'ils soient exterminés de nos terres; mais si les principaux chevaliers du roi Philippe et du roi Jean se croisent avec des milliers de lances, non

seulement il sera prudent, mais encore il sera honorable de s'accommoder avec eux.

— Fussent-ils plus nombreux que les étoiles au ciel et le sable dans les mers, repartit Guillaume de Minerve, je les attends dans mon manoir, et leur permets de me planter en croix au sommet de mes créneaux, si jamais ils en touchent le faîte du bout de leur lance. Il faut donc nous défendre.

— Or çà, s'écria Gérard, vous appelez donc défendre un pays, que laisser ravager et piller à l'aise les plaines et les villes, brûler les fermes, anéantir les bestiaux, arracher les vignes, abattre les forêts, et vous croirez lui avoir rendu un grand service parce que quelques manoirs isolés resteront debout au milieu de ce grand déluge de misères et de dévastations?

— Je ne parle pas de mon château de Cabaret, s'écria Pierre, ni du nombre de nos ennemis; car il faudra entasser les montagnes les unes sur les autres avant que leurs mangonneaux ou leurs pierrières puissent seulement toucher le pied de mes remparts; mais fussé-je seul comme Guillaume de Lérida, avec ma lance et mon cheval de bataille, je dis qu'il faut combattre pour notre seigneur, et le défendre jusqu'à ce que châteaux et hommes nous soyons tous par terre ; et s'il reste quelque chose debout alors, ce sera notre honneur, sires chevaliers, et certes cela vaut bien la peine d'y penser.

— Tout ce que je vois jusqu'à présent de plus clair en tout ceci, dit Saissac, c'est que c'est en nous que le pays doit chercher sa défense, et qu'à défaut du vicomte, nous devenons responsables de son destin futur. C'est une chose grave et qui a besoin de réflexions. Voyons avec calme quel est l'avis de chacun de vous et ses raisons pour le soutenir : nous délibérerons et déciderons ensuite. Que le plus ancien commence : nous sommes prêts à l'écouter.

— Non, dit Roger en entrant, non, ce sera le plus jeune qui commencera à donner son avis et ses raisons; puis il y ajoutera ses ordres s'il le faut ; gardez vos places, sires chevaliers, nous allons nous occuper de nos affaires. Buat, distribue ces missives à quatre de mes valets ; qu'ils les portent sur l'heure et reviennent; tu reviendras toi même pour entendre nos conseils et nous servir d'écrivain.

Et, comme quelques chevaliers marquèrent de l'humeur et de la répugnance à ces paroles, Roger ajouta : — Cela sera ainsi, car je ne sache pas qu'aucun de vous, sires chevaliers, soit tenté de revendiquer cet honneur.

A ce moment, rien ne révélait sur le visage du vicomte qu'il venait de subir les plus violentes émotions; il paraissait calme et décidé, et le léger froncement de ses sourcils ne dénotait que l'occupation d'un esprit qui rassemble avec soin toutes ses idées. Dès qu'il eut fini de parler, tous les chevaliers se turent; car, dans cette assemblée, personne, si ce n'est Buat ou Roger lui-même, n'était capable de tenir la plume et d'écrire une déclaration ou une charte quelconque. Les chevaliers s'assirent en silence; mais Roger, dont l'activité d'esprit s'excitait, pour ainsi dire, par l'activité du corps, Roger continua à rester debout, parcourant la salle à grands pas. Buat rentra ; il s'assit à la place qui lui était désignée, et Roger prit la parole :

— Sires chevaliers, il faut nous préparer à combattre, il faut nous préparer à traiter. Je suis pour ceux qui pensent que la guerre et le fer sont notre dernière ressource : je ne suis point contre ceux qui prennent soin des intérêts de leur fortune, et qui ne veulent pas imprudemment livrer au massacre et à la dévastation leurs hommes et leurs propriétés ; mais je crois le courage des uns trop précipité, la prudence des autres trop hâtive. Attaquer aujourd'hui serait imprudence, tendre des mains croisées et suppliantes serait lâcheté ; il faut chausser nos éperons d'acier et mettre nos gantelets de fer, et alors nous pourrons offrir la main à nos ennemis, mais ouverte et armée, de façon qu'elle puisse s'unir à une main amie ou saisir la poignée du glaive, selon les circonstances. Si notre poëte accoutumé, le sire de Marvoill était ici, il vous dirait que le fameux homme de l'antiquité a dit : Si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre. J'ai oublié le nom de ce grand homme, et non pas son précepte. C'est celui-là qu'il nous faut suivre. Sires chevaliers, nous allons mettre nos villes en état de défense, vous y mettrez vos châteaux ; et, lorsque nous serons ainsi préparés au combat, nous demanderons la paix ; quand nous pourrons parler à nos ennemis à travers les visières de nos casques, alors ils écouteront notre voix, si, comme je le crains, la fureur d'Innocent ne les a pas rendus sourds à toute honorable proposition. A ceci nous gagnerons deux choses : et d'abord le temps de nous munir convenablement, et ensuite le bon droit, en montrant à tous les peuples de la Provence que nous avons tenté tous les moyens possibles d'accommodement. Cette marche, ce me semble, vous paraît sage et juste?

— Assurément, dit Galard du Puy, cette conduite serait excellente à tenir si nous pouvions la tenir; mais, pour ce faire, il faudrait que le pays fût en meilleur état. Sans doute le vicomte Roger peut exiger de ses bourgeois, chevaliers et citadins, qu'ils défendent leurs villes. Mais pour la défense d'une ville il faut plus que les hommes qui y sont enfermés, il faut des provisions pour les nourrir, des armes pour les armer : et comment avoir toutes ces choses sans argent? et le vicomte sait mieux que personne en quelle pauvreté nous sommes réduits, lui le premier.

— Vous vous trompez, sire du Puy, répondit Roger, je vais vous montrer qu'hommes, provisions, armes et argent, il ne me manquera rien lorsque j'en appellerai à mes fidèles populations.

— Sire vicomte, reprit Gérard de Pépieux, ne vous bercez pas d'une illusion vaine, vous n'êtes point en état d'obtenir, par la force, des toltes, quêtes ou prêts forcés qui ne vous sont pas dus, et la position où vous avez mis le pays par votre faute personnelle n'engagera ni serfs, ni bourgeois, ni chevaliers à faire au delà de ce que veut la coutume. Ce n'est point ici le cas où, étant prisonnier de votre personne, ils seraient forcés de s'imposer une taille pour payer votre rançon; il ne s'agit point non plus du mariage d'une de vos filles ni d'un voyage d'outre-mer : et hors de ces trois cas, aucune tolte extraordinaire ne peut être imposée à aucun homme, bourgeois ou serf, sans son libre consentement. Ce consentement, sire vicomte, il ne faut pas l'espérer d'eux, car ils préféreront se racheter directement de la conquête en payant leurs ennemis, que de s'y exposer en fournissant de quoi les combattre. D'un autre côté, vous n'ignorez pas que les péages et tailles extraordinaires vous ont été payés d'avance. Quels sont donc les moyens de défense qui vous restent? Aucuns, à ce qu'il paraît. Et ne vaut-il pas mieux céder tout de suite avant que l'armée des légats ne soit à nos portes, que d'être forcés de traiter plus tard, lorsque les dépenses qu'ils auront faites les rendront plus exigeans? Et si quelques-uns ici croient que l'honneur y sera compromis, j'ajouterai que c'est le jouer bien plus que de s'exposer à s'humilier après une vaine bravade.

— Sire de Pépieux, je vous remercie de vos avis, et suis charmé de voir que mes chevaliers me rendent si complétement ce qu'ils me doivent : leurs bons conseils quand je les leur demande ; leurs armes et leurs personnes, je l'espère, quand je les exigerai. Je suppose que ceci ne vous embarrasse pas plus que moi, et que vous tenez cette ressource pour assurée parmi celles qui me restent. Quant à mes bourgeois et serfs de terre et de corps, je ne les imposerai pas contre leur volonté ; mais je ferai, pour les lier à ma cause, ce que nos ennemis ont fait pour attacher tant d'hommes à la leur. Je ferai pour la défense ce que Rome fait pour l'attaque.

— Sire vicomte, reprit Gérard, Rome a en elle une source de richesses supérieures à l'or et à l'argent, car elle est inépuisable et ne lui coûte qu'une parole. C'est avec cette monnaie qu'elle paie ses soldats. Elle a promis indulgence plénière et rémission de tous péchés commis jusqu'à ce jour à tout homme qui suivrait la croix contre notre malheureux pays pendant quarante jours, en entrant. Qu'opposerez-vous à cette formidable puissance, qui ne sera pas de sitôt tari et épuisé?

— Les biens du ciel sont précieux sans doute ; mais ceux de la terre ne sont pas sans exciter les désirs des hommes. Ceux-ci sont en nos mains, sires chevaliers ; ce sont ceux-là

que j'opposerai aux indulgences de Rome; et je ne sais si je ne trouverai pas plus d'hommes qui achèteront plus cher une chance de bien vivre qu'une chance de bien mourir. Écris, Buat, écris que je donne à tous hommes, serfs de terre ou de corps de mes domaines, le droit de marier leurs filles actuellement vivantes, nubiles ou autres, sans ma permission de seigneur, moyennant, pour les serfs de corps, vingt-cinq sols melgoriens ou un demi-marc d'argent fin; et pour les serfs de terre, moyennant une mesure toulousaine de blé ou avoine qu'ils verseront dans mes greniers d'Albi, de Carcassonne et de Beziers. Ajoute que ce droit passera à perpétuité à leur postérité, moyennant qu'ils décupleront la redevance ci-dessus portée. Ajoute que pour pareille redevance ils peuvent obtenir, soit pour eux, soit pour leur postérité, le droit de faire embrasser à leurs fils l'état ecclésiastique sans notre permission suzeraine. Rédige l'acte ainsi que de coutume. Je le scellerai de mon sceau, et tu le remettras en quatre copies à chacun des sénéchaux de nos comtés, pour qu'il soit proclamé à son de trompe et de tambour par toutes nos campagnes, et avant deux semaines passées, afin que le délai, pour tous ceux qui voudront profiter de la présente charte, soit écoulé dans un mois.

— Sans doute, dit du Puy, une pareille mesure produira quelque argent et quelques provisions; mais cela sera bien loin d'être suffisant; car peu d'hommes se présenteront pour en profiter; et c'est dépouiller la vicomté de ses droits les plus précieux. C'est d'ailleurs une nouveauté sans exemple.

— Vous avez l'esprit si préoccupé de l'impossibilité de notre défense, reprit Roger, que votre raison et vos souvenirs sont absens de vos paroles. D'abord, ce n'est point une nouveauté, car vous, Saissac et Gérard, ici présens, avez signé, il y a tantôt vingt ans, pareille concession à Bernard Beausadun et à Arnauld Morel, lorsque vous gériez mes affaires comme tuteurs. Ceci doit vous être flatteur, et il me semble que je ne puis faire mieux aujourd'hui que vous n'avez fait jadis. Le reste de vos paroles est encore plus privé de sens et de réflexion. Ou beaucoup d'hommes se présenteront, et alors la ressource sera grande et profitable; ou peu feront un tel marché, et alors la vicomté ne sera point dépouillée de ses droits. Je vais vous montrer qu'il lui en reste plus que vous ne pensez, dont nous pourrons encore faire argent. Écris, Buat. Dis qu'il sera permis à tout chevalier, citadin, bourgeois, serf de corps ou de terre, d'acquérir des terres libres en nos comtés, sans que cette acquisition les soumette aux redevances seigneuriales qui les atteignaient auparavant en passant dans leurs mains, et en faisaient des terres liges et de notre mouvance. Ce droit s'acquerra moyennant une somme de cinq cent sols melgoriens ou dix marcs d'argent fin. Cet acte, tu le feras transcrire en six copies pour être envoyé à nos viguiers d'Albi, de Castres, d'Allet, de Beziers, de Pézenas, de Carcassonne, et de Lille en Albigeois. Je pense, sires chevaliers, que vous vous trouverez honorés et satisfaits de ce que vos terres reçoivent de moi cet honneur et cette valeur, qui, du moment qu'elles vous ont appartenu, deviennent à perpétuité terres libres et de franc-aleu. Cette mesure doit vous honorer, puisqu'elle fait que la terre, dont souvent le nom seul reste à vos enfans, ne peut plus être entachée de servitude; et elle doit vous satisfaire, car elle accroît la valeur de vos fiens, que les bourgeois ou des chevaliers citadins ne pouvaient acquérir qu'en les voyant diminuer de prix, par cela seul qu'ils les acquéraient.

Chacun approuva cette mesure, Gérard de Pépieux plus que tout autre, qui prévoyait ainsi le moyen de se défaire de ses belles prairies et de ses champs pour les changer en richesses plus faciles à défendre et à emporter.

— Sans doute, dit-il, ces deux octrois amèneront l'argent suffisant pour approvisionner les places et pour avoir des armes. [illegible] car, en forçant le droit de chevalerie aussi haut que possible [illegible] d'hommes pour la guerre [illegible]

— Eh bien! dit Roger, les hommes se trouveront comme l'argent. Buat, écris deux actes pareils à ceux-ci, le premier en quatre et le second en sept copies; le premier pour nos sénéchaux de campagne, le second pour les viguiers de nos villes. Écris aux premiers que tous serfs de corps ou de terre qui viendront habiter nos villes y dénommées acquerront, par le seul fait de leur habitation pendant un an dans lesdites villes, la qualité d'hommes libres, et qu'ils en deviendront bourgeois en s'y conformant aux redevances dues par les bourgeois, tant pour le service militaire qu'ils doivent de leur personne, que pour la quête qu'ils paient pour le bon entretien des murailles.

— C'est dépeupler les campagnes au profit des villes! s'écria Gérard.

— Les campagnes n'ont point besoin d'être défendues, puisque, à votre dire, elles ne peuvent l'être; il faut donc songer à la protection des villes qui doivent devenir en ce moment notre premier et important asile. Continue, Buat, et écris au second acte que je t'ai commandé que tout bourgeois vivant noblement sera admis à l'ordre de la chevalerie et recevra la ceinture militaire sur l'attestation de vingt-trois bourgeois ou chevaliers de la comté certifiant son mérite, sa loyauté et son courage, et cela, sans que le seigneur de sa ville puisse s'y opposer.

Cette dernière décision excita un grand murmure parmi les chevaliers; plusieurs se récrièrent que c'était une nouveauté sans exemple, une dégradation de l'ordre de la chevalerie.

— Or donc, messires, dit Roger après avoir laissé écouler toutes leurs exclamations, vous voulez que la permission d'un seigneur et son caprice soient préférables au choix de vingt-trois des plus honorables habitans d'une ville? Vous dites que c'est une nouveauté et qu'elle amènera la dégradation de la noblesse? Cette nouveauté, messieurs, est la coutume immémoriale de la ville de Beaucaire, et j'en appelle à messire d'Hosloup, qui a obtenu sa ceinture militaire de cette manière. Est-il aussi aisé de gagner l'estime de vingt-trois notables habitans d'une ville que la faveur d'un seigneur? et quels que soient la valeur et le renom des chevaliers de mes comtés, n'est-il pas avéré que la chevalerie de Beaucaire est la plus célèbre de la province pour son courage et sa splendeur? Faites donc trêve à ces vaines réclamations, et maintenant que je vous ai montré ce que je pouvais faire, sachez que c'est ce que je veux faire, et que cette volonté est inébranlable. Permis à ceux qui me trouvent coupable ou insensé de ne point s'y soumettre, mais permis à moi de les dénoncer dès ce jour comme lâches et félons, et les punir et dépouiller de leurs propriétés pour en revêtir tel chevalier qu'il me plaira. N'est-ce pas la loi, sire de Pépieux? n'est-ce pas justice, chevalier de Lérida?

Le premier courba la tête en signe d'assentiment, et le second, qui ne demandait pas mieux que de voir un cas de félonie se présenter pour en pouvoir profiter, lui, pauvre citadin sans terres ni château, Lérida s'écria:

— C'est justice, monseigneur, exacte justice!

— Maintenant, messires, au point du jour nous quitterons cette cité: que chacun de vous aille en prévenir ceux de sa mouvance, chevaliers ou autres; le rendez-vous est ici au soleil levant. Maintenant aussi, vous qui m'avez été fidèles, recevez mon remerciment: j'étais encore enfant lorsque vous me rendîtes foi et hommage, jurant de me protéger de votre force et de votre autorité; aujourd'hui que je suis un homme, je vous rends serment pour serment. Par mon âme et notre Seigneur Jésus-Christ, je vous jure qu'il ne sera fait tort à aucun de vous que ce tort ne devienne mien, aucune offense qui ne devienne mon offense, et je vous jure que tant qu'il me restera un champ au soleil, un sou en mon trésor, une épée au poing, une goutte de sang dans mes veines, vous les pourrez demander pour réparer vos torts ou venger vos offenses. Par ainsi, me tenez-vous pour votre ami et votre suzerain?

— Pour notre suzerain et notre ami, s'écrièrent tous les chevaliers.

[illegible] d'[illegible] le vicomte [illegible] de Cabaret, parce qu'il était de sa nature et de ses habitudes d'obéir aveuglément à tout ordre de son suzerain; Saissac, parce qu'il avait trop de connais-

sance du caractère du vicomte pour ne point voir qu'il était dans un de ces momens où sa volonté était inflexible comme le roc, et qu'en s'y opposant il n'eût fait que la rendre moins souveraine pour les chevaliers présens, sans cependant y rien changer; d'ailleurs, il avait trop d'habitude des affaires pour ne point reconnaître avec quelle rapidité et quelle supériorité le vicomte avait découvert et employé les ressources qui lui restaient dans ce moment de détresse. Quand Roger se retrouva seul avec ses intimes, il ne craignit pas de descendre avec eux de la fière froideur où il s'était enfermé vis-à-vis des autres: il s'assit, et, après s'être fait servir une coupe pleine d'une eau glacée mêlée de jus d'orange, il dit à Pierre de Cabaret :

— Sur mon âme, mon vieux chevalier, j'ai cru que j'allais mourir quand je me suis laissé aller là tout à l'heure, comme je faisais étant enfant, et que je me coupais le doigt en me façonnant une flèche avec un couteau ; c'est une infirmité de ma nature. Il y a des momens où le cœur me manque comme à une fille de quinze ans.

— Ce n'est pas au combat, monseigneur.

— C'est que, vois-tu, mon bon Pierre, on sait où l'on va au combat; la pire chance, c'est d'y être tué ou vaincu, et on se fait par avance une raison pour ces sortes de malheurs; au lieu que dans la vie il en advient de si inattendus et de si profonds, qu'ils vous anéantissent avant qu'on ait pu y prendre garde, et se cuirasser contre eux.

— Et maintenant, monseigneur?..... dit Pierre en s'approchant de lui.

— Maintenant tout est fini, mon bon soldat, et nous n'avons plus qu'à nous mettre l'épée au flanc et le casque en tête, et nous battre bravement et à mourir de même, si l'on veut.

— Qui peut empêcher un chevalier de mourir ainsi? reprit Pierre.

— Qui sait? dit Roger. Il y a la trahison, qui tue le corps aussi bien que l'âme; on peut donner un coup de poignard ou un gobelet de poison à celui dont on a fait mentir la vie et calomnié le cœur. Mais ne pensons plus à cela. Buat, va voir si les hommes que j'ai fait mander sont arrivés.

Buat sortit; et, pendant qu'il s'éloignait, Saissac le suivit des yeux avec attention, et quand il eut rencontré le regard de Roger, celui-ci lui sourit doucement, lui tendit la main, et, lui montrant Buat d'un signe de tête, il lui dit :

— Il est brave et fort comme le lion, il est patient comme la tortue; si j'avais une vengeance à léguer, je la lui remettrais en main.

Buat rentra.

— Nathanias le médecin et le marchand Nin-Benjamin, tous deux juifs, sont arrivés avec le Pisan Marc Moreira. Le notaire Jehan de Frédelas attend aussi.

— Fais entrer Nathanias d'abord, dit le vicomte.

Dès que le médecin fut entré :

— Maître, lui dit-il, je t'ai fait appeler pour te demander s'il ne te convient point de quitter la ville de Montpellier, qui, d'après ce qui s'est passé au logis de Catherine Rebuffe, n'est plus un lieu de sûreté pour toi. Si cela te plaît, et si tu n'as pas encore fait choix d'un asile, je t'offre un logement en mon château de Carcassonne avec trois cents sous de gages par an, pour que tu sois le médecin de nos hommes et de nous-même, et que tu puisses les secourir en cas de blessures graves; car je sais que tu es grandement expert en ta science.

— Monseigneur, reprit Nathanias, le roi d'Aragon m'a fait assurer sa protection si l'Église romaine voulait m'inquiéter pour le cas de Pierre Mauran : je ne puis donc quitter Montpellier sans son mandat, et sans avoir remis en bonne santé un chétif malade qu'il m'a confié, le poëte Vidal, qui a été rudement maltraité par les chiens de la dame de Penaultier.

— Et penses-tu le sauver?

— Je n'en fais nul doute, monseigneur : un fou, cela vit de soi ; car le mal du corps n'est rien si n'était l'âme qui vient toujours l'aiguillonner.

— Tu as raison, dit Roger, pensif.

— Aussi, dit Nathanias, nous aurions sauvé ce pauvre Mauran si n'eût été sa rage d'hérésie et les coups de bûche qu'on lui a donnés, quoiqu'il eût été cruellement maltraité par une compagnie d'infâmes routiers.

— Chien de juif, dit Buat, qui t'a permis de parler mal des routiers ?

— Je répète ce que j'ai entendu dire, répondit Nathanias tremblant.

— Ainsi, dit Roger, je ne puis compter sur toi?

— Bien au contraire, monseigneur, parce que je vous estime comme le plus brave et libéral chevalier de la contrée ; or, j'irai par inclination et honneur, quoique ma vie soit en sûreté dans Montpellier, et que le roi d'Aragon m'ait fait offrir cinq cents sous melgoriens.

— Assez, dit Roger, je te comprends : tu es sûr d'être brûlé si tu restes à Montpellier, et Pierre d'Aragon t'a fait chasser de son palais. Je vous connais, toi et les tiens. Accepte mon affaire, ou je songerai à Samuel Ben Salomon.

— Samuel Ben Salomon est un ignorant ! s'écria Nathanias, et monseigneur connaît trop le prix de la vraie science....

— Allons, dit Roger, j'ajouterai deux robes fourrées à tes gages, et tu viendras.

— Quand partons-nous, monseigneur? dit Nathanias.

— Au point du jour. Et, du geste, Roger le congédia. En le regardant s'éloigner, il ne put s'empêcher de dire :

— C'est un singulière et inconcevable race que celle de ces hommes; ils ont tellement le mensonge et la rapacité dans le sang que rien ne peut les en corriger. En voici un, le plus savant homme qui existe peut-être en Provence, à qui l'étude des grandes et belles sciences eût dû agrandir l'esprit et élever le cœur, et qui trafique de lui et de son savoir comme le dernier marchand d'un manteau de tirtaine. Heureusement qu'il m'a fait la leçon pour l'autre. Buat, fais entrer Nin-Benjamin.

Nin-Benjamin entra. C'était un marchand juif, voilà son portrait. Je pense que nos lecteurs en ont lu quelques-uns dans leur vie, ne fût-ce que celui du beau poëme de Scott, celui d'Isaac dans *Ivanhoë*. Dès que Nin-Benjamin fut dans la chambre, le vicomte lui dit:

— Tu as vu, en entrant ici, le Pisan Marc Moreira? il va me signer, à l'instant, le marché que je vais te proposer si tu ne me le signes avant lui.

— Je puis faire tout ce que peut faire le Pisan Marc Moreira, si ce que fait Moreira est raisonnable et possible, répondit le juif.

— Tu vas en juger, dit Roger: tu possèdes, par toi ou les tiens, une immense quantité d'or dont l'emploi vous embarrasse?

— Monseigneur se trompe, et nous sommes si pauvres depuis que l'édit du roi Philippe a chassé nos frères des terres de France, que c'est une bien vaine supposition que dire que nous possédons des monceaux d'or.

— S'il en est ainsi, dit Roger, qu'on fasse entrer Marc Moreira.

— Cependant, monseigneur, s'écria Nin-Benjamin, il est possible que mes frères...

— Écoute, dit Roger, je n'ai pas le temps de te poursuivre dans tes détours de friponnerie; ne m'interromps pas, et dis oui ou non quand j'aurai fini.

— J'écoute, monseigneur.

— Vous avez des monceaux d'or, et tu sais bien, toi, que les juifs de la Provence en ont d'autant plus qu'on y a peu exécuté l'édit du roi Philippe qui les chasse du royaume; mais cet or, vous ne savez qu'en faire. Vous avez beau le convertir en couronnes, bracelets et joyaux, en christs et en vierges, en saints et en calices de toutes formes, il est pour vous un fardeau plus qu'une richesse, car vous n'en trouvez que rarement l'emploi, et jamais suffisamment. D'une autre part, pour l'échange de marchandises, un lingot n'est pas chose facile à supputer comme une monnaie courante. Eh bien ! je te donne, à partir de ce jour, jusqu'à la fin de juillet prochain, qui arrive dans trois mois, je te donne mon sceau pour en frapper monnaie en or et en argent, jusqu'à telle somme qu'il te plaira, en me comptant, d'ici à une heure, une somme de cent mille

sous de vingt-cinq au marc d'argent, c'est à-dire en sous raymondiens, et en me signant un engagement pour pareille somme dans un mois.

— Deux cent mille sous, monseigneur! c'est folie, c'est impossible! répondit le juif avec un sourire dédaigneux.

— Appelez le Pisan Marc Moreira, dit Roger en se levant.

— Cependant, monseigneur, si cinquante mille sous...

— Un mot de plus, et je te fais chasser à coups de fouet. . va-t'en... voici Marc Moreira.

Le juif sentait bien que l'affaire était excellente, et si on lui avait demandé quatre cent mille sous, peut-être en eût-il offert deux cent mille; mais conclure une affaire sans marchander lui était aussi impossible que de ne pas avoir soif ou faim. Cependant, voyant que Roger s'avançait vers la porte, il dit avec désespoir :

— Eh bien! monseigneur, cent cinquante...

— Marc Moreira! maître Marc Moreira! dit Roger en levant lui-même la portière et en appelant le Pisan.

— Vous aurez tout, monseigneur! .. s'écria Nin-Benjamin à voix basse; mais ne dites pas que j'ai fait cette folie.

Le juif mettait le silence comme condition à son marché, pour se dire qu'il avait attrapé quelque chose.

— C'est, dit Roger à Moreira qui entrait, notre notaire Jehan de Frédelas que je voulais d'abord appeler; excusez, mon maître, vous allez avoir votre tour.

— Ah! dit Nin-Benjamin, vous avez une affaire à traiter avec le Pisan: il s'agit d'étoffes, d'armures, de chevaux, ou de marchandises; de quelque sorte qu'elles soient, nous sommes aussi bien approvisionnés que peuvent l'être tous les Pisans de Montpellier.

— Non, dit Roger, il ne s'agit en ceci ni de vendre ni d'acheter; mais puisque tu as des armures et des chevaux, voici Buat et le sire de Cabaret qui vont t'accompagner, et qui en choisiront quelques-unes pour notre compte. Maître Frédelas, approchez et faites l'acte que je vais vous dicter.

Selon la coutume pour toute affaire qui engageait les deux parties, Jehan écrivit ledit acte au haut du parchemin, et, lorsqu'il fut arrivé à peu près au tiers de la hauteur, il tourna le parchemin et acheva l'acte de l'autre côté, ayant soin qu'il n'occupât aussi que le tiers de cette seconde page; cela fait, il le recopia au bas du parchemin des deux côtés, de façon qu'entre les deux actes il restait un grand blanc. Quand les deux actes furent dûment collationnés et signés tous deux par le vicomte et Nin-Benjamin, Frédelas inscrivit sur le blanc qui restait des lettres de l'alphabet en grandes majuscules contournées, et y apposa sa signature écrite de bas en haut et de haut en bas, puis il sépara les deux actes avec une longue paire de ciseaux, en les partageant également, de façon que les lettres de l'alphabet et sa signature furent coupées en deux, une moitié restant attachée à chaque acte, comme on fait de nos jours pour ce qu'on appelle les registres à talon. Les actes ainsi séparés étaient remis à chacune des parties, et lorsqu'on les produisait en justice, ils devaient se rapporter complétement, sous peine d'être déclarés nuls. Nin-Benjamin sortit pour aller préparer son paiement, et Marc Moreira fut introduit. C'était un grave personnage, portant un bonnet fourré; il avait une robe de soie flottante, une large ceinture où se glissait un mince poignard, et des bottines d'un rouge écarlate. Roger se leva pour le recevoir, et lui fit donner un siége.

— Maître, lui dit-il, je vous prie de m'excuser si je vous ai fait appeler à une heure aussi indue; mais la nécessité a été plus forte que la convenance; cette nécessité a été plus forte que la prudence que l'on doit garder dans l'espèce d'affaires dont je veux vous entretenir, et le mystère qu'on doit y mettre; mais je vous sais homme d'honneur, et d'ailleurs ce que j'ai à vous proposer n'est chose nouvelle ni pour vous ni pour moi; seulement, nous pouvons conclure aujourd'hui ensemble et et dans une heure ce que mon argentier traînait en longueur depuis tantôt deux ans. Vous m'aviez fait demander pour notre ville de Carcassonne le droit d'y établir les marchands de Pise. Les Arméniens, vous le savez, et les Candiens me le demandaient aussi: mais je préfère votre nation à la leur, et suis prêt à traiter avec vous, si l'indemnité que vous m'offrez est raisonnable.

— Monseigneur, dit Marc Moreira, la ville de Montpellier nous a permis de nous établir dans le second faubourg; elle nous a donné une rue particulière fermée de chaînes et de portes pour notre sûreté en cas d'émoi et de pillage; elle nous a en outre laissé notre droit de juridiction entre nous pour les faits où ne sont pas mêlés des citoyens de la ville; elle a permis encore l'établissement d'un consulat chargé de la surveillance et de la protection des marchands pisans, et pour toutes ces concessions, nous avons donné à la ville de Montpellier la somme de mille marcs d'argent fin une fois payée, et une redevance annuelle de cinquante marcs d'argent. J'en produirai le titre quand vous voudrez.

— C'est inutile, maître, je vous connais et sais que votre parole vaut tous les écrits. Maintenant, que pouvez-vous me donner pour des avantages pareils à ceux que vous venez de me nommer?

— Si, d'un côté, vous voulez considérer que la ville de Carcassonne est bien moins populeuse et riche que celle de Montpellier, vous penserez sans doute que la somme doit être moindre; mais d'une part, si vous voulez vous engager à ne faire ces avantages à aucune autre nation, et à n'admettre pendant dix ans ni les Arméniens, ni les Génois, ni les Candiens, à pareil traité, nous pourrons vous offrir pareille somme.

— C'est conclu, dit le vicomte; vous ferez dresser l'acte, maître Frédelas va vous suivre. Quant au paiement, je désire qu'il me soit fait à Carcassonne, en monnaie septenne, d'aujourd'hui à un mois.

— En voulez-vous une garantie, monseigneur?

— Je n'ai besoin que de votre parole. Adieu, maître; que Dieu vous conduise.

Dès qu'il fut sorti, Roger dit à Buat:

— Va maintenant chez ce coquin de Nin-Benjamin; compte trois fois l'argent dans les sacs, quatre fois les sacs sur le dos des valets, et dix fois les valets en sortant; regarde les armures à la lueur des flambeaux, et tu seras volé demain de deux mille sous, je te jure.

— Monseigneur, dit Buat en riant, je me souviendrai que j'ai été routier.

— Tu prendras sur cet argent ce qu'il faut pour payer ta compagnie. La foire libre te protégera quatre jours encore, et tu pourras rassembler tous tes hommes. Fais qu'ils soient équipés en gens de guerre et non pas en brigands. Demain nous prendrons un lieu de rendez-vous.

Une heure après, Roger s'était retiré dans sa chambre, et, au point du jour, armé de sa cotte de mailles, la tête découverte, le front serein et presque joyeux, Roger, accompagné d'une trentaine de chevaliers, sur plus de deux cents qui relevaient de lui, sortit de la ville de Montpellier au galop de son cheval Algibeck, qui s'arrêta instinctivement en passant devant la rue où était la maison de Catherine; mais nul ne s'en aperçut, car Roger le pressa de l'éperon, et le força de continuer sa route, sans détourner seulement la tête ni interrompre la conversation qu'il avait avec Saissac.

Livre cinquième.

I.

LE SUZERAIN ET SON VASSAL.

A trois mois de là nous retrouvons encore Roger dans la ville de Montpellier. Tout ce temps avait été employé par lui à compléter, par l'exécution, les mesures qu'il avait décidées en présence de ses chevaliers. Ses deux villes de Beziers et de Carcassonne avaient été l'objet particulier de ses soins, parce que c'étaient celles où la fidélité des habitans lui paraissait la plus assurée. Dans l'opinion des plus prudens, la croisade devait passer comme un torrent, et le fait d'y résister seulement pendant les quarante jours qui étaient imposés aux croisés pour gagner leurs indulgences, promettait une bonne chance ou de la vaincre ou de traiter avec elle; d'un autre côté, elle devait traîner à sa suite de telles exactions et de si grandes cruautés, que Roger ne doutait pas que, le premier moment d'effroi passé ou remplacé par le désespoir, toutes les populations ne se levassent pour purger le sol de la Provence d'un si lourd fléau. Alors il comptait bien reprendre sa place en tête de ce mouvement, et y trouver la récompense de sa persécution.

Cependant, comme il était décidé depuis longtemps dans la marche qu'il voulait suivre, il se rendit à Montpellier dès qu'il apprit que l'armée des croisés y était arrivée, quoiqu'il n'eût aucune espérance probable de rien gagner des chevaliers croisés et particulièrement du nouveau légat Arnaud, abbé de Citeaux, qu'Innocent III avait joint à Milon, que les croisés avaient nommé général de la croisade. Cependant il croyait devoir à ses vassaux de tout tenter pour les soustraire aux malheurs d'une pareille guerre, et en outre il comptait profiter de sa présence à Montpellier pour connaître l'esprit et le nombre des combattans qu'il avait pour ennemis; il n'hésita donc pas à venir dans la ville où ils étaient assemblés. Il serait convenable de nombrer ici tous les nobles seigneurs de France qui prirent part à cette croisade; mais cette énumération serait sans doute fatigante, et les renseignemens nécessaires au lecteur pour saisir lucidement le fil de cette histoire se trouvent naturellement exposés dans l'entrevue qu'eurent ensemble le comte de Toulouse et Roger, la veille du jour où celui-ci fut admis en présence des légats.

Dès le matin de son arrivée, Roger avait reçu un message secret du comte de Toulouse; ce message verbal lui avait été transmis par Raymond Lombard qui, avec quelques chevaliers, avait accompagné son seigneur à Montpellier. Roger fut sur le point de se refuser à cette invitation; mais comme il connaissait le caractère indécis de son oncle, sa marche tortueuse en toutes choses, il pensa qu'il pourrait tirer quelques secrets utiles de cet entretien, et il se décida à voir Raymond. Lorsque Roger entra dans la chambre où l'attendait le comte, celui-ci le salua de la main. Il était pâle, maigri et profondément soucieux; en trois mois, ses cheveux avaient grisonné et son front était devenu chauve et ridé; Roger le regarda avec étonnement, presque avec pitié. Lui-même avait le teint hâlé et défait, soit résultat de la fatigue qu'il avait éprouvée dans les trois mois qui venaient de s'écouler, soit que les chagrins qu'il portait en soi l'eussent déjà flétri, tout jeune qu'il était, en le dévorant intérieurement; car depuis le jour de l'assemblée des chevaliers, ni le nom de Catherine, ni celui de Pons, ni celui d'Agnès n'étaient sortis de sa bouche. De plus adroits que ceux qui l'entouraient à deviner le secret du cœur des hommes eussent reconnu que sa jeune épouse avait pris rang dans son cœur à une place bien intime, puisqu'il enfermait son nom dans le même silence qu'il gardait sur les deux affections les plus chères de sa vie, l'amour de Catherine et l'amitié de Pons de Sabran. Quand Raymond eut à son tour considéré le vicomte, il branla tristement la tête et dit:

— Tu m'as voulu sauver les douleurs que j'ai au cœur et les rides que j'ai au front, Roger, et pourtant elles sont venues; j'ai voulu te faire le chagrin que tu souffres et te donner la pâleur qui te blanchit le visage, et ils sont venus aussi. Misérable vie que celle où le mal et le bien ont le même succès et la même récompense!

— Vous vous trompez, sire comte, dit froidement Roger: il y a différence entre la pâleur de la fatigue et celle de la peur, entre le souci de faire ce qu'on doit et le remords d'avoir fait ce qu'on ne devait pas faire.

Le comte se tourmenta un instant sur son fauteuil en poussant des soupirs désolés, puis il s'écria tout-à-coup:

— Malheur sur moi! Roger; et Dieu veuille qu'il ne faille pas bientôt ajouter: Malheur sur toi! La Provence est perdue, et la puissance romaine nous envahit comme une plaie dévorante.

— Le voyez-vous enfin? dit Roger.

— Ah! s'écria le comte, c'est Dieu qui t'inspirait le jour où tu nous dénonças les projets de Rome et l'avenir de nos comtés.

— Je ne mets point d'orgueil, reprit Roger, à avoir mieux compris que vous l'esprit de Rome; mais votre tristesse d'aujourd'hui m'étonne autant que votre aveuglement d'alors. Rien n'est commencé encore, et vous désespérez déjà.

— Non, dit le comte, non, j'espère en toi, en toi, Roger, l'enfant chéri de ma sœur Adelaïde, que j'ai plus aimée que toute chose de ce monde.

— Je le sais, dit Roger, et c'est le souvenir de cette tendresse pour ma mère qui m'a fait oublier votre haine contre moi et m'a déterminé à venir en ce lieu.

— Je ne te hais pas, Roger; tu te trompes, c'est fatalité, c'est enchantement qui m'ont ainsi égaré l'esprit.

La tristesse de Raymond était si profonde que Roger ne se sentit pas le courage de l'accabler tout-à-fait en lui reprochant, non point seulement ses fautes, mais ses coupables projets contre lui. Il se rapprocha de son oncle, et, prenant un siége à ses côtés, il lui demanda ce qu'il voulait, et pourquoi il l'avait fait mander. Raymond promena autour de lui un regard inquiet et perçant, puis il commença ainsi à voix basse et par phrases entrecoupées:

— Tu as été sage et résolu dans ta conduite, Roger; tu as grandement fortifié tes villes et tes châteaux, et les as soigneusement approvisionnés; mais... mais. .

— Eh bien? dit le vicomte.

— Ton trésor s'est épuisé à tous ces préparatifs, et il te manque de l'argent.

— J'en ai plus que le comte de Toulouse, dit Roger avec hauteur, et plus légitimement acquis.

— Non, dit le comte toujours à voix basse, non, tu manques d'argent, et la troupe de Buat n'a pas reçu sa solde depuis huit jours; elle murmure, et son capitaine a besoin de sa volonté ferme comme la tienne, de son bras fort comme le tien, pour la maintenir; car Buat a beaucoup de tes qualités et de ton visage... ce pauvre Buat...

— Laissons cela, dit Roger vivement; s'il me manque de l'or, j'en trouverai. Ma venue à Montpellier n'a point d'autre but auquel je puisse espérer atteindre; car si je me présente devant les légats, c'est plutôt pour accomplir un devoir envers mes populations, que dans l'espérance raisonnable d'en obtenir quelque chose.

— Tu as raison, tu n'en obtiendras que guerre et malédiction; tu as raison encore, il faut te procurer de l'argent : en as-tu les moyens?

— Je les trouverai, sire comte.

— Tu n'as qu'un jour, et c'est bien peu .. si tu es embarrassé, je puis te les indiquer.

— Mon oncle, dit Roger en souriant, croyez que le vicomte Roger, le prodigue et le fastueux, sait mieux que vous, le suzerain prudent et rangé, où l'on trouve de l'or dans les jours de détresse.

— Sans doute, pour des folies de jeunesse, pour des achats de joyaux ou des fêtes de femmes; mais pour des entreprises de guerre ou de politique, où il faut que le soldat soit largement payé, surtout lorsqu'il n'a pas la chance du pillage, où l'on doit penser à se faire des intelligences dans le camp des ennemis, il faut beaucoup d'or, plus que tu ne crois.

— Eh bien! reprit Roger, à la grâce de Dieu et de mon épée; après mon trésor, il faudra épuiser mes veines; après mon or, mon sang.

— Folie! dit le comte, folie! Tu dois avoir des amis, Roger, des amis qui te secourront de leurs richesses.

— La richesse des miens, dit Roger, est toute dans la bonté de leur lance et dans la fermeté de leur courage.

— Tu ne me comprends pas ou ne veux pas me comprendre; tu as besoin d'or...

— Vous me l'avez déjà dit, et je le sais; ce que je ne sais pas, à vrai dire, c'est où le trouver.

— Il ne te faut pas moins de dix mille marcs d'argent, reprit Raymond en continuant sa pensée; cela peut suffire pour deux mois, au bout desquels, si les principaux de cette armée se retirent, car leurs quarante jours de pèlerinage seront accomplis alors, nous verrons... mais, jusque-là, il faut que tu résistes seul, car moi...

Raymond s'arrêta en rencontrant le regard d'aigle du vicomte, qui semblait vouloir pénétrer, à travers ses paroles entrecoupées, dans le secret de ses nouveaux calculs. Ils gardèrent un moment le silence, et Roger, qui voyait bien que le comte était tout prêt à le servir, à condition que personne ne pût le soupçonner, à condition que lui-même, Roger, aurait l'air de ne pas s'en apercevoir, le vicomte ajouta :

— Sans doute, ces dix mille marcs d'argent me seraient un grand secours; mais ai-je encore un ami à qui les emprunter, et qui fonde assez d'espoir sur mon existence pour me les prêter?

— Et ne t'ai-je pas dit, reprit le comte, que je n'espérais plus qu'en toi? Voici, dans ce coffre, ces dix mille marcs d'argent. Quel homme assez sûr pourrait les venir chercher?

— Buat.

— Oui, Buat, après le jour tombé, au milieu de la nuit : il peut passer par la porte basse du jardin avec quelques hommes : en voici la clef. Il n'y aura personne dans cette chambre à cette heure, et il pourra emporter ce coffre.

— C'est un vol, ou du moins ceci en a l'aspect.

— Ah! dit le comte avec impatience, veux-tu que je t'envoie cet or en plein jour, par mes valets, et escorté de mes hommes d'armes, en face de toute l'armée?

— Je n'ai rien dit de pareil, dit Roger; mais je désirerais que quelques hommes des vôtres l'apportassent sûrement dans ma demeure, plutôt que de voir les miens s'introduire furtivement dans votre maison.

— Il faut qu'il en soit comme je t'ai dit pour ma sûreté.

— Il faut qu'il en soit autrement pour mon honneur!

— Et à qui veux-tu que je me confie, moi, reprit le comte avec désespoir, entouré d'ennemis et d'espions, sans un serviteur ni un allié à qui oser demander asile pour ma tête? Fais ainsi que je t'ai dit, Roger, je t'en prie, pour moi, pour tous deux, pour notre salut.

Roger ne répondit pas, se réservant d'agir selon la circonstance. Le comte lui remit la clef; et Roger, l'observant plus attentivement encore, continua :

— Cependant, n'êtes-vous pas parmi vos alliés et vos vassaux?

— Certes, dit le comte, parmi des vassaux à la foi douteuse, des alliés qui ont soif et faim de mes comtés, et des évêques qui m'ont fait le vassal de leurs moindres volontés.

— Avez-vous déjà motif de vous défier de leur amitié? dit Roger.

— Ah! s'écria Raymond, tes comtés sont-ils déjà tellement fermés à tout bruit de ce qui se passe au dehors, que tu ne saches pas ce que j'ai déjà souffert et subi? N'ose-t-on déjà plus approcher vos terres maudites, si nul voyageur ne vous a raconté qu'en ma ville de Saint Gilles, en mon château, sur ma terre, ils sont insolemment venus recevoir ma pénitence! Et sais-tu quelle pénitence, Roger? un traité, peut-être, une abjuration, une publique confession, quelque chose de pareil et d'accoutumé? Non, non, c'était trop peu pour eux. Cet homme que tu vois devant toi, qui s'appelle comte de Toulouse, de Narbonne et de Querci, marquis de Provence, et seigneur de Beaucaire et d'Usez; cet homme qui a plus de domaines personnels que le roi Philippe lui-même, plus de vassaux dans sa mouvance que l'empereur Othon; cet homme qui a des cheveux gris et qui a manié la lance et l'épée comme un chevalier de quelque renom; cet homme, ils l'ont fait mettre nu jusqu'à la ceinture; ils l'ont fait attendre, les pieds nus, sur les degrés d'une église; cet homme, ils lui ont attaché une corde au cou, comme à une bête de somme, et, comme une bête de somme, ils l'ont tiré par son licou, et promené autour d'une église; et ils l'ont fustigé sur les reins et sur la face, ce suzerain, ce comte, ce marquis, ce chevalier!

En parlant ainsi, le comte s'était animé; il était pâle, et de grosses gouttes de sueur lui tombaient du front, et se mêlaient, sur son visage, avec quelques larmes qui lui tombaient des yeux.

— Je l'avais entendu dire, reprit tristement Roger; mais j'avais cru que vous aviez mis cette humiliation dans les calculs de votre politique, et que vous saviez ce qui vous attendait.

— Tes paroles sont dures, Roger, mais, quoique je les mérite, tu te trompes pourtant en ceci : je n'avais pas prévu qu'Innocent III, après m'avoir attiré dans le piége en m'envoyant le faible et timide Milon, déléguerait, pour l'exécution de nos traités, l'impitoyable et insolent abbé de Cîteaux; ainsi, ce qui ne me paraissait qu'une vaine formalité est devenu un atroce et infamant supplice; ce que je lui avais offert comme un leurre, espérant que le temps me sauverait de mes engagemens, il a fallu l'accomplir sur-le-champ et entièrement.

— Ainsi, dit Roger, sept de vos châteaux...

— Sont aux mains des évêques délégués par Milon, ajouta Raymond; huit de mes chevaliers ont livré les leurs pour garantir ma promesse; ma ville de Montélimart a reçu garnison de croisés, et j'ai soumis treize forteresses à la suzeraineté de l'évêque d'Usez.

— Eh bien! dit Roger à voix basse, je les connais ces châteaux, ils sont dispersés sur vos terres; les croisés les ont ainsi choisis pour tenir, de tous côtés, vos populations sous leur main; mais ce qui sera un immense avantage pour eux, si vous leur laissez le temps de s'y établir solidement, sera peut-être cause de leur ruine si vous voulez vous dégager sur l'heure, car tous ces forts n'ont aucune liaison entre eux, et vous pouvez, en les attaquant séparément, en expulser vos ennemis en moins de temps qu'ils n'y sont entrés. Appelez vos populations à votre aide; et ceux que vos hommes d'armes ne pourront vaincre par la force, vos serfs les anéantiront par la famine, en leur refusant vivres et provisions. O

comte de Toulouse, mon oncle ! puisque la lumière vous est venue, que le courage ne vous manque pas...

Le comte secoua lentement la tête, son visage s'assombrit, il prit une profonde expression de désespoir, comme celui d'un homme qui n'ose dire ce qu'il lui faut faire et qui n'ose faire ce qu'il voudrait.

— Il faut attendre, Roger, il faut attendre.

— Jusqu'où voulez-vous donc attendre ? Sur mon âme, est-ce jusqu'au jour où ils auront établi garnison dans le château narbonnais de votre ville de Toulouse ?

— C'est que ce n'est pas tout, Roger, reprit le comte en se laissant aller à sangloter.

— Ce n'est pas tout ? dit Roger, surpris.

— C'est... reprit Raymond en levant sur lui ses yeux tout inondés de larmes, c'est qu'ils m'ont pris mon fils, c'est que mon fils est leur otage ; c'est qu'ils tiennent un poignard sur le cœur de l'enfant pour être maîtres de celui du père.

Roger baissa les yeux.

— Tu me méprises et ne me plains pas, et tu a raison ; car c'est infâme et lâche, c'est plus infâme et plus lâche que de fuir dans un combat : un enfant de huit ans, Roger, un enfant si beau et si décidé, un enfant qui te plaisait, à toi, et que tu prenais plaisir à embrasser, quoiqu'il fût le fils de ton ennemi, tant il promettait de courage et de résolution.

— Alors ce n'est pas attendre qu'il fallait dire, c'est se soumettre, à moins que cette captivité n'ait un terme.

— Elle en a un.

— Lointain ?

— Dieu seul le sait.

— Ce terme est donc soumis à quelque promesse qui vous reste à accomplir ?

— Non, dit le comte en poussant un soupir.

— A quelque événement incertain ?

— Oui, à un événement... puis le comte s'arrêta en détournant la tête.

— Enfin, dit Roger avec impatience, il faut sortir de cette voie tortueuse et nous expliquer clairement : quel événement doit vous rendre votre fils ? puis-je le hâter ?

Le comte tressaillit.

— Puis-je le retarder ?

— Oui, oui, dit le comte, il faut le retarder...

— Et laisser votre fils en otage et vous tenir lié à jamais.

Le comte se cacha la tête dans les mains...

— Au nom du ciel, mon oncle, quel est cet événement qui doit vous rendre votre enfant ?

— Eh bien ! dit le comte en hésitant, c'est... ta défaite ! ta captivité ! ta...

— Ma mort... dit Roger.

— Ah ! s'écria le comte, cela ne sera pas. C'est pour cela que je te dis qu'il faut attendre ; le temps amène bien des changemens dans la volonté des hommes et dans la marche des choses : c'est pour cela qu'il faut que tu puisses seul résister au premier choc des armées croisées.

— Je les connais, ces armées, dit Roger ; Buat, déguisé, a parcouru le camp, et je vous jure qu'elles viendront s'abattre au pied de Carcassonne comme une vague impuissante. Adieu.

— Non, non ; ne t'en vas pas encore, j'ai beaucoup à te dire. Ecoute : cette armée que tu vois campée autour de cette ville n'est que la moindre de celles qui doivent t'attaquer : une arrive d'Agen, celle-là est commandée par l'archevêque de Bordeaux, les évêques de Limoges, de Bazas, d'Agen, et avec elles marchent Guy, comte d'Auvergne, et le vicomte de Turenne, ce fort vicomte, qui porte son cheval de bataille quand son cheval est las de le porter.

— Eh bien ! s'écria Roger, cheval et vicomte, je les porterai sur la terre, d'où ils ne se relèveront plus.

— Une troisième, continua Raymond, vient du Velai, elle est commandée par l'évêque du Puy. Dans celle-là se trouve, avec toutes ses lances, le terrible Guillaume des Barres, le seul chevalier du monde qui ait renversé des arçons le roi Richard Cœur-de-Lion.

— Le roi Richard s'est relevé, et a pourfendu au front le terrible chevalier : c'est une place où l'épée doit entrer plus aisément ; je la chercherai, et j'y frapperai.

— Soit, soit, tu le peux, dit le comte : quand je t'ai vu bien jeune encore, car tu n'avais pas douze ans, frapper au cœur de son écu, et percer jusqu'au cœur de sa poitrine le grand chevalier de Silan, qu'on disait si ferme sur ses étriers, j'ai jugé que tu serais un vaillant et invincible chevalier. Mais ceci n'est pas le combat d'un homme contre un homme, c'est la lutte de quelques uns contre d'innombrables multitudes, et, contre de tels ennemis, le temps est le meilleur chevalier ; enferme-toi donc dans ta ville de Carcassonne.

— Je suis vicomte de Beziers avant tout.

— Beziers résistera sans toi, car c'est la seule armée qui est à Montpellier qui doit l'attaquer, tandis que le rendez-vous général est sous les murs de Carcassonne. C'est là qu'il faut la tête froide et le bras puissant. C'est là ton poste.

Le vicomte n'écoutait plus. Il avait été frappé de ce rendez-vous pris sous les murs de sa meilleure ville. Il dit alors à Raymond, avec un regard terrible, et en se levant :

— Que faisons-nous donc à Montpellier ? Pourquoi cette entrevue que j'ai demandée aux légats m'est-elle si aisément accordée, lorsqu'ils semblent avoir arrêté leur marche, comme s'ils étaient assurés que nul traité n'est possible ? Est-ce donc un piége, et les légats ont ils mis à la trahison une croix sur l'épaule pour en faire un de leurs chevaliers ?

— Une trahison à Montpellier ! dit Raymond ; ils ne l'oseraient. Les évêques sont peu nombreux en cette armée et en minorité au conseil ; et, eussent-ils gagné quelques chevaliers, le duc de Bourgogne, le comte de Saint-Pol et le duc de Nevers suffiraient pour empêcher un si infâme projet ; car c'est en eux que réside toute la force de cette armée ; le comte de Mauvoisin ne le voudrait pas non plus ; aucun chevalier, je pense, pas même Simon de Montfort, bien qu'il soit le plus dévoué partisan du moine Dominique, à qui tous les moyens sont bons. Mais Dominique et Simon sont en opposition avec Arnaud, et, pour lui complaire, ils ne prêteraient pas les mains à une trahison.

— Dominique est donc ici ? reprit Roger.

— Il est arrivé hier avec Foulques, mon évêque, et, pendant mon absence, ils ont établi une compagnie de prêcheurs pour la conversion des hérétiques, ou plutôt pour leur persécution.

— Alors qu'ai-je affaire de voir le légat ?

— Oh ! dit Raymond, ce n'est point aux légats que tu auras affaire seulement, ce sera à tous les capitaines et chevaliers commandant l'armée. Ceux-là, il faut qu'ils te voient, Roger ; il faut qu'ils connaissent en toi le plus beau, le plus jeune, le plus brave suzerain de la France, le frère du roi d'Aragon, le neveu du roi Philippe. Sois-en assuré, ta présence les charmera, car ils se figurent que tu es un sale et indigne brigand qui déshonore l'ordre de chevalerie, comme on le leur a raconté. Parle-leur avec ton courage ordinaire, mais efforce-toi d'y mettre plus de modération ; sans doute ils ne manqueront pas au serment fait de te combattre durant quarante jours ; mais, ce temps gagné, l'intérêt que tu inspireras aux uns, la jalousie qui dévore déjà les autres, les dispersera tous, ou les réduira en assez petit nombre pour que nous puissions nous lever ensemble et les écraser jusqu'au dernier.

En disant une pareille phrase, Roger, entraîné par la chaleur de son âme, eût élevé la voix, et porté, haut le front, cette superbe espérance ; la voix du comte, au contraire, baissa jusqu'à n'être plus qu'une sorte de sifflement sourd, mais terrible, accompagné d'un farouche sourire, comme il convient à la faiblesse qui trame une vengeance.

— Tu viendras donc devant les légats, ajouta le comte après un moment de silence.

— J'irai.

— Tu feras prendre cet or.

— Oui !...

— Finissons, reprit Raymond, car l'heure avance, et le jour luit de bonne heure dans ce mois de juillet. Écoute : tu chasseras de ton service le viguier Raymond Lombard.

— Raymond Lombard est un homme qui cache sous sa robe de laine un courage puissant et un corps de fer.

— Et un poignard d'assassin. Écoute, écoute encore ; tout peut se dire aujourd'hui entre nous. Cet homme m'est vendu

depuis longtemps pour t'espionner. S'il est vendu à moi, il est à acheter pour tout le monde.

— Ainsi cet homme...

— Cet homme, hier, était innocent en ma main ; mais aujourd'hui il fait plus qu'être mon serviteur ; aujourd'hui, il est ton ennemi, ton ennemi furieux. Nul doute qu'il ne fasse pour sa haine autant qu'il a fait pour un salaire ; il te trahira encore : un traître, c'est ce qu'il y a de plus dangereux.

— Et de plus vil, ajouta Roger, qui ne put contenir son indignation à cet aveu naïf des piéges infâmes dont il était entouré.

— A coup sûr, dit Raymond, l'homme qui se vend est un infâme.

Roger eût pu ajouter : Et l'homme qui l'achète l'est plus encore. Mais, soit par calcul, soit par nécessité, il venait de recevoir de Raymond un secours et des avis qui lui prouvaient que le comte voulait le servir ; et, comme il arrive au cœur de tout homme, même au plus droit et au plus juste, comme il arrive aux esprits même les plus emportés, Roger fit taire l'accusation qu'il était prêt à élever devant le service qu'il venait de recevoir : indulgence trop commune, et qui, à l'insu du cœur, a sa base dans l'égoïsme de celui qui la pratique.

Quelques minutes après, Raymond et Roger se quittèrent.

II.

AMBITION, FANATISME, VENGEANCE.

Les prévisions du comte s'étaient accomplies : Roger avait paru devant les légats. Dès qu'on avait annoncé sa venue dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, où le conseil des croisés se tenait assemblé, un vif mouvement de curiosité s'était manifesté ; tous les regards s'étaient tournés vers la porte ; on désirait enfin voir paraître le monstre aux formes colossales, aux allures de brigand, sur lequel les anathèmes des évêques ordonnaient de courir comme sur une bête féroce. Roger s'avança, l'air grave et décidé ; il n'avait point revêtu ses armes, et n'avait pas voulu paraître les pieds éperonnés et le poing ganté d'acier dans une réunion où des intérêts de paix allaient se débattre ; mais il n'avait pas non plus voulu se montrer en suppliant qui s'est dépouillé de tout signe de force ; il s'était vêtu d'une cotte de drap ornée d'une fourrure, comme un seigneur qui va à quelque noble entrevue ; mais il avait suspendu à son côté sa haute épée de bataille, si lourde, qu'en sa main puissante elle eût brisé du plat ce qu'elle n'eût pu entamer du tranchant. L'aspect de Roger étonna l'assemblée tout entière : toutefois, dans la prédisposition des deux partis, l'entrevue ne pouvait être longue ; les légats demandèrent à Roger ce qu'il ne pouvait accorder : de rechercher tous ceux de ses hommes accusés et soupçonnés d'hérésie, et de les livrer à leur merci. La merci des légats c'était le bûcher ; le vicomte rejeta fièrement cette condition de paix.

Roger avait pris occasion de sa présence parmi les croisés pour les observer rapidement ; il avait reconnu le duc de Bourgogne à sa figure ouverte, confiante, et presque niaise, et aux armes damasquinées d'argent dont il était revêtu A côté de lui, il avait vu le comte de Nevers, d'une taille peu élevée, couvert d'armes étincelantes d'or, portant un casque tout orné de plumes et un poitural sur lequel étaient écrits ces mots : *Lethum quàm lutum*, noble devise de son noble caractère ; Mauvoisin et Saint-Pol, l'insouciant Mauvoisin, qui, sans doute, avait été éveillé à l'heure de l'assemblée, car il n'avait eu que le temps de passer des bas de chausse de toile, et de s'envelopper d'une vaste robe d'Orient, toute brochée de figures et d'ornemens anti-chrétiens, de croissans, de queues de cheval, et d'oiseaux, dont ses amis disaient que c'était l'image du Saint-Esprit, et d'autres qu'ils représentaient la colombe qui venait parler à Mahomet et lui apporter les ordres du Seigneur. Celui que Roger remarqua le plus, celui qui ne quitta pas Roger des yeux, tant que celui-ci demeura en présence des légats, était un guerrier remarquable par la noblesse et la fierté de sa personne. Voici le portrait qu'en fait un des moines qui accompagnaient la croisade : « Il était d'une stature très élevée, remarquable par sa chevelure, d'une figure élégante, d'un bel aspect, haut d'épaules, large de poitrine, gracieux de corps, agile et ferme en tous ses mouvemens, vif et léger ; tel, en un mot, que nul, fût-il un de ses envieux ou de ses rivaux, n'eût pu rien trouver à reprendre en sa personne. » Après ce portrait physique, le bon moine prodigue à son héros d'aussi complètes qualités pour l'âme que pour le corps : courage, beau parler, modestie, chasteté, rien ne manque à cet homme merveilleux. Si nous rassemblons quelques autres détails dispersés dans les chroniqueurs de l'époque, nous modifierons cette romanesque peinture, en ajoutant que le sillon profond qui sépare le front de ce chevalier de son nez recourbé, lui prêtait cet air de résolution obstinée et impitoyable qui dénote l'ambition large et dévorante, et que ses lèvres minces annonçaient qu'au besoin la ruse ne lui manquerait pas pour assurer le succès de ses desseins Cet homme était Simon de Montfort. Ceux que Roger interrogea à son sujet ne surent rien lui dire de sa vie passée, si ce n'est qu'il était comte de Leicester par son mariage avec une Anglaise qui lui avait apporté ce titre, et qu'il s'était acquis le renom d'une bonne lance dans les guerres contre les Turcs.

Roger, après les légats, quitta Montpellier sur l'heure. Il expédia un homme au roi d'Aragon pour faire part à ce dernier des résultats de cette entrevue, pour laquelle la ville de Montpellier s'était offerte, de l'agrément de son seigneur. Dans un message particulier, il faisait pressentir au roi d'Aragon les dispositions du comte et de beaucoup de chevaliers, et l'invitait à ouvrir aussi les yeux sur les suites de son indifférence dans une cause qui bientôt serait la sienne. Roger dirigea sa course vers Beziers.

Nous ne le suivrons pas dans sa visite à cette ville, et nous resterons à Montpellier pour montrer comment furent préparés les événemens qui amenèrent le dénoûment terrible qui conclut cette première partie de l'histoire de la guerre des Albigeois.

La scène se passait dans une chambre particulière de l'Hôtel-de-Ville.

— Eh bien ! disait Dominique à Simon de Montfort qui l'écoutait soucieusement, l'avez-vous bien vu et examiné ? Croyez-vous que ce soit un homme qui s'épouvante aisément ? Croyez-vous que ce soit un esprit sans ressource, un courage qui s'étonne d'une lutte ?

— Oui, dit Simon, s'il porte sa lance aussi ferme et aussi droit que ses argumens, ce doit être un brave chevalier ; j'ai vu l'instant où Arnaud ne savait plus que lui répondre.

— Et véritablement il ne le savait plus, répliqua le moine, car il a fini la discussion en lui imposant silence, et en lui déclarant qu'il n'avait ni rémission ni merci à attendre ; et vous avez pu voir combien cette absolue autorité a déplu aux membres du conseil.

— Qu'importe, s'ils y obéissent ! reprit Simon.

— Sans doute ils obéiront jusqu'au terme de leur engagement ; mais nous voici à la mi-juillet, et cet engagement finit avec le mois d'août.

— C'est plus qu'il n'en faut pour atteindre ce jeune aiglon.

— Peut-être. Ses villes sont largement munies d'hommes et d'armes, et la résistance est facile dans des villes pareilles à celles de Beziers et de Carcassonne ; croyez-moi, il ne faut rien donner au hasard.

— En ce cas, reprit Simon à voix basse, vous êtes-vous assuré de l'homme dont vous m'avez parlé ?

— Cet homme est à nous, et par lui Carcassonne ou Beziers, la ville enfin que le vicomte choisira pour sa retraite.

— Mais, dit Simon en regardant fixement le moine, est-ce là une victoire ?

— La défaite de l'ennemi de Dieu, reprit le moine, est toujours une victoire, et quand le glorieux archange Michel terrassa Satan et le soumit à sa lance, Dieu ne lui recommanda pas de ne point se servir de son adresse, outre sa force, de son poignard, outre son épée.

— Ainsi, dit Simon en traduisant en un précepte devenu bien commun le style ampoulé du moine, ainsi pour arriver au bien toutes voies sont bonnes ?

— Y en a-t-il de mauvaises avec ceux qui ne sont que crime et perfidie de toute leur personne, et la fin de toutes choses ne sanctifie-t-elle pas les moyens par où on y arrive? Judith a été grande devant Dieu quoiqu'elle ait délivré son peuple par la prostitution de son corps.

Simon se tut. Il croyait avoir pénétré Dominique et pensait quelquefois avoir rencontré l'habile ambitieux avec lequel il pouvait concerter les desseins qui l'avaient conduit à la croisade ; mais de temps à autre, il prenait au moine des élans de bonne foi fanatique qui arrêtaient les confidences que Simon de Montfort était prêt à lui faire. Pourtant l'âme de ces deux hommes était la même au fond : mais la carrière que chacun d'eux avait suivie y avait apporté de notables différences. Tous deux ambitieux et ambitieux sans scrupules, ils étouffaient sous des considérations tout-à-fait opposées le reproche de leur conscience. Simon, lancé dans la vie de cour et dans la vie des camps, y avait appris que l'intrigue et les moyens souterrains arrivaient plus souvent que le mérite et les voies ouvertes. Or, ce qui le déterminait dans ses actions était un raisonnement basé sur le mépris qu'il faut avoir des autres, et sur la sottise qu'il y a à ne pas prendre la place qu'on mérite parce qu'on ne veut pas faire comme fait tout le monde, par faux point d'honneur. Pour résumer notre pensée, il voyait clair dans le mal et y marchait sciemment. Dominique était plus heureux ; son aveuglement religieux lui tenait lieu du raisonnement de Simon. Le fanatisme lui avait créé un mot avec lequel il recouvrait et drapait les plus cruels desseins et les plus mauvaises actions. Ce mot était : le triomphe de la cause de Dieu. On peut dire que, dans la sincérité de son âme, il croyait son ambition innocente et même méritoire parce qu'elle avait un but en dehors de lui ; peut-être eût-il blâmé Simon et peut-être l'eût-il rejeté de son alliance s'il avait appris qu'il mêlait l'intérêt de sa propre cause à celui de la religion. Dominique était de ces hommes dont un ambitieux fait un Ravaillac ou un Jacques Clément, avec cette différence qu'il portait l'ambition avec lui-même ; mais une ambition instinctive, passionnée, furieuse, prête à se sacrifier s'il le fallait, et non pas une ambition raisonnée et ayant conscience d'elle-même comme celle de Simon. Aussi disait-il tout haut ce que l'autre taisait tout bas. Mais tous deux n'en venaient pas moins à l'exécution, et leur marche, partie d'un même point, arrivait à un même but en passant par des chemins différens : l'astuce du politique habile comme le fanatisme du moine.

Au moment où Simon avait gardé le silence, le pas pressé d'un homme s'était fait entendre dans la salle voisine, et tout aussitôt Simon, qui l'avait entendu, n'avait plus ajouté un mot.

Raymond Lombard parut à leurs yeux.

— Raymond Lombard ! s'écrièrent ensemble Dominique et Simon, avec une vive surprise.

— Le comte n'est donc point parti ? ajouta Montfort.

— Il est parti, répondit brusquement Lombard ; mais il y a des traîtres parmi les croisés.

— Des traîtres ! dit Montfort.

— Oui, car le vicomte sait que je voulais... Mais il s'arrêta, car la phrase dans laquelle il s'était engagé devait nécessairement finir par ces mots : Il sait que je voulais le trahir, et quelles que soient les raisons dont le plus scélérat habille sa conduite, les deux mots traîtres et trahison se heurtaient si inopinément que Lombard en fut lui-même stupéfait ; Simon ne put s'empêcher d'en sourire, et Raymond Lombard, jetant son chapeau avec fureur sur une table, continua, emporté par sa rage :

— Eh bien ! oui, il a su par un traître que je devais le trahir.

— Voici l'homme qu'il me faut, pensa Simon ; Dominique, au contraire, s'empressa de dire :

— Ne nommez point trahison votre dévoûment à la cause du Christ ; le bien que vous lui aurez fait vous sera compté devant lui pour autant que les combats des meilleurs chevaliers, pour davantage même, puisqu'il vous force à vaincre ce sentiment tout humain que vous nommez foi et honneur.

Raymond Lombard eût levé les épaules s'il eût osé, car celui-là était le lâche ambitieux dans toute sa honte nue ; mais il se raccrocha à la maxime de Dominique, n'étant pas encore assez sûr que Simon ne fût pas un homme de même sorte.

— Hélas ! oui, reprit-il avec hypocrisie, mon dévoûment n'a servi qu'à me perdre.

— Ainsi, dit le comte de Montfort, votre intelligence avec nous lui a été dévoilée.

— Ou il l'a supposée ou il l'a apprise, je ne sais ; mais il m'a, aujourd'hui, ignominieusement chassé de son service.

— Quel reproche vous a-t-il fait ?

— Aucun. Il m'a chassé, voilà tout.

— Et toute espérance de pénétrer dans Carcassonne nous est donc ôtée ! s'écria Dominique.

— Il nous reste le combat, dit Montfort.

Raymond sourit dédaigneusement.

— Carcassonne est un roc contre lequel toute votre armée échouera, lances et épées, hommes et machines.

— Ah ! s'écria Dominique, c'est la faute d'Arnaud ; il tenait le vicomte et l'a laissé échapper.

— C'est une faute qu'il ne commettrait peut-être plus aujourd'hui, dit Simon en observant le moine ; si toutefois c'est une faute que la loyauté, ajouta-t-il après un silence.

— Mais l'occasion est perdue, dit Dominique.

— L'occasion peut se retrouver, s'écria Lombard.

— En êtes-vous assuré? dit Simon qui laissait prudemment tomber chacune de ses paroles.

— Oui, oui, dit le viguier : j'ai dans mes mains la femme et l'homme qu'il nous faut pour cela : la femme qui le hait, et l'homme qui obéira à cette femme, à cette femme qui le hait comme moi, parce que, comme moi, il l'a insultée et outragée jusqu'au plus profond de son âme.

— Alors, dit rapidement Dominique, il faut courir après le vicomte, et lui envoyer un messager.

— Pas encore, dit Raymond, pas encore ; l'heure viendra.

— Il faut qu'elle vienne bientôt, dit Dominique.

— Alors, dit Raymond, il faut que l'armée se hâte ; il faut que le siége soit posé devant la ville où se réfugiera le vicomte ; et, je vous le jure, je vous le livrerai, lui, sinon sa ville, lui, l'âme de ses remparts, qui tomberont comme des cadavres dès qu'il n'y sera plus. Seulement, jurez moi que, s'il met le pied dans le camp des croisés, tout ce qu'il m'a ravi, tout ce que je devais espérer me sera rendu. Ses comtés sont las de sa suzeraineté ; il leur faut une tête plus forte, un esprit plus habile.

Montfort regarda Lombard au visage, irrité en son âme de trouver en un pareil homme l'ambition qu'il avait peut-être lui-même au cœur.

— Mais, dit il, tant que le vicomte sera vivant, quel homme pourra devenir et demeurer sûrement le possesseur de ses comtés ?

— Mais ne vous ai-je pas dit, reprit Lombard en laissant échapper son âme dans son emportement, que je vous le livrerais ? Et quand je voulais vous livrer sa ville, croyez-vous que ce fût pour ses murs et ses rues, ses richesses et ses églises? Je vous donnais la cage, parce que le lion y était enfermé. C'est le lion qu'il faut frapper si vous ne voulez pas que seul encore, et errant dans les campagnes, il ne harcèle et ne dévaste vos armées.

A ces mots, un léger bruit se fit entendre dans la pièce voisine ; Montfort s'y précipita, et vit une femme voilée assise immobile près de la porte.

— Quelle est cette femme ? s'écria-t-il.

— Oh ! rien, reprit Lombard ; une esclave qui m'appartient, qui m'avait suivi jusqu'aux portes de la ville où était le rendez-vous du départ, et qui m'a suivi ici, jusqu'à ce que j'aie trouvé une maison où demeurer, maintenant que Roger m'a chassé de la sienne.

— Eh bien ! dit Simon, puisque vous restez à Montpellier, vous pourrez voir Arnaud et vous entendre avec lui ; lui seul peut s'engager à vous donner la récompense que vous dési-

iez. Je pense que notre frère Dominique vous y conduira dès que vous le voudrez.

Simon profita ainsi du premier moment où il put rompre cette conversation : il y avait trouvé tout ce qu'il voulait : l'assurance d'avoir près de lui tous les hommes dont il aurait besoin pour tous les desseins que l'avenir pourrait lui imposer, mais il ne voulait pas s'engager davantage avec eux, et la conférence se trouva achevée.

III.

ENCORE TROIS FEMMES.

Nous ne quitterons pas encore ces intrigues secrètes, raisons cachées de toutes choses humaines, dont l'histoire ne dit presque jamais que la surface, et qu'on a enfin permis au roman de sonder jusqu'au cœur. Cette surface, cet événement qui prend place dans la chronologie du monde, nous le rencontrerons en son temps, à son ordre de date ; nous le raconterons alors comme il arriva. Mais maintenant encore, après avoir montré comment il fut préparé, il faut faire voir comment il fut combattu, et quelles chances diverses il éprouva dans le secret des intérêts privés, jusqu'à ce qu'il arrivât à la hauteur des intérêts historiques.

Laissons les grandes armées marcher et courir à travers la province, avec leurs ribauds en tête et leurs valets en queue, tous saintement armés d'un bourdon, pour tuer en pèlerinage et en joie de conscience des hommes qui avaient la folie de croire qu'on méritait la damnation éternelle si l'on mangeait des œufs frais le mercredi, tandis qu'eux-mêmes avaient le bon sens d'être persuadés que Dieu ne peut faire grâce au plus honnête homme qui mange du poulet le vendredi. Admirable motif pour exterminer la moitié de la population de la plus belle moitié de la France ! Laissons donc aux historiens à tracer la marche de l'armée des croisées de Montpellier à Beziers, et, quelques jours après l'entretien que nous venons de rapporter, suivons, le soir, à la nuit tombante, une femme qui s'est échappée furtivement d'une maison de la rue des Pontifes, et qui marche en regardant avec inquiétude autour d'elle, incertaine de la route qu'elle suit, et n'osant adresser la parole aux passans, qui la coudoient brutalement.

Cette femme était voilée, singulièrement vêtue, et, sans doute, elle eût attiré l'attention de quelqu'un, si tout le monde n'eût été fort occupé, comme on doit l'être dans une ville où a séjourné une armée de cinquante mille hommes, dont les derniers soldats traînent encore dans les rues. Mais quelque étranges que fussent sa tournure et son costume, les habitans de Montpellier en avaient vu de si singuliers parmi toutes les troupes de femmes qui suivaient l'armée, que celui-ci n'avait rien qui dût les étonner. Cependant cette femme, après avoir parcouru quelques rues avec rapidité, s'arrêta soudainement en se voyant en face d'une des portes de la ville. Elle demeura d'abord immobile, voyant qu'elle s'était trompée, puis retourna brusquement en arrière. Enfin, désespérant de trouver l'endroit qu'elle cherchait, elle demanda où était l'Hôtel-de-Ville, et bientôt elle y arriva.

Jusqu'à la porte de cette vaste demeure, tous les pas de cette femme, quoique incertains dans leur direction, semblaient décidés à poursuivre le but qu'elle cherchait ; mais, dès qu'elle fut à ce but, elle parut hésiter et resta quelques momens indécise. Enfin elle triompha de son irrésolution, et demanda à un garde armé d'une longue pique dans quelle partie de l'hôtel logeait Agnès, la vicomtesse de Beziers. Le garde l'adressa à une espèce de concierge qui, la toisant insolemment du regard, lui demanda ce qu'elle voulait à la vicomtesse.

— Je veux la voir, répondit vivement cette femme, à l'instant même, ne fût-ce qu'un moment, mais sur l'heure ; et, en parlant ainsi, elle avança dans la cour de l'hôtel.

— Holà ! la ribaude, lui dit le concierge, la vicomtesse n'a que faire à parler à des filles de votre espèce. Retirez-vous.

— Je vous dis qu'il faut que je lui parle, reprit la femme voilée : il le faut, il le faut, entendez-vous ?

— Que lui voulez-vous ?

— Si j'avais un secret à vous dire, voudriez-vous que je le confiasse au premier passant ?

— Un secret, vous un secret pour la dame de Beziers ! Allez, allez, la fille, il ne manque pas de mendiantes qui prennent de pareils prétextes pour l'assiéger de leurs demandes, retirez-vous, ou, pour Dieu, voici une gaule qui vous montrera le chemin.

— Ah ! misère ! s'écria la femme avec violence, faut-il que la vie d'un chevalier dépende de l'entêtement d'un tel manant ! Je te dis qu'il faut que je parle à la vicomtesse.

— Eh bien, dit le concierge un peu ébranlé par l'accent irrité de cette femme, je préviendrai ce soir le sire Arnauld de Marvoill ; il en parlera à madame Agnès, et quand vous reviendrez demain...

— Mais, chrétien, s'écria cette femme avec encore plus de violence, demain je ne serai plus à Montpellier ; peut-être serai-je morte demain ! Déjà, sans doute, mon maître a vu mon absence et me poursuit comme une proie à travers la ville ; chaque minute que tu me fais attendre approche un poignard du cœur d'un chevalier : me comprends-tu enfin ?

A ce mot de chrétien, le concierge s'était reculé et il reprit aussitôt :

— Oh ! tu es une esclave infidèle. Par le sang du Christ, retire-toi, ou j'appelle les valets du chenil pour te chasser à coups de fouet ; la vicomtesse n'aime pas tes pareilles.

La femme voilée frappa ses mains avec désespoir, et les portant à sa tête, elle s'écria comme hors d'elle-même :

— Oh ! ne trouverai-je personne qui veuille m'aider à le sauver !

A ce moment, une jeune fille simplement vêtue, traversait la cour en rentrant du dehors. La femme s'élança vers elle et dit avec un cri :

— Ah ! voici une femme.

Cette jeune fille se retourna. La femme voilée reprit :

— Écoute, chrétienne, sur ton âme et ta vie, veux-tu faire une bonne action, veux-tu aller porter un secret à la vicomtesse de Beziers ?

— A la vicomtesse de Beziers ! dit la jeune fille en devenant rouge et pâle subitement : je ne puis... je ne puis pas...

— C'est un secret de mort, un secret de l'enfer...

— Demoiselle Catherine, dit le concierge en s'approchant, laissez là cette ribaude, je vais en débarrasser la maison.

— Catherine ! s'écria la femme voilée en se reculant, Catherine Rebuffe peut-être ?

— C'est moi, dit la jeune fille.

— Oh ! pas à toi, reprit la femme voilée, pas à toi... et, en parlant ainsi, sa voix était sombre et lente, et elle se reculait comme à l'aspect d'un serpent.

— Eh bien ! dit Catherine au concierge, que ne menez-vous cette femme chez la jeune dame de Beziers ?

Le concierge n'osa plus mentir et faire l'important ; il fut obligé de dire la vérité, que, depuis une heure, il cachait à la pauvre femme inconnue.

— La vicomtesse a fait défendre depuis quelques jours que personne arrivât jusqu'à elle, et elle s'est enfermée dans son oratoire, dont elle a fait fermer les portes et clore les fenêtres pour ne point entendre le départ de toutes ces troupes qui vont combattre contre son époux.

— Et c'est pour cela précisément qu'il faut que je la voie, dit la femme voilée ; c'est pour cela.

— Ah ! il s'agit de lui ! s'écria Catherine en se rapprochant soudainement

— Oui, de lui ! dit l'inconnue, qui comprit bien à ce cri que Catherine avait deviné celui qu'elle n'avait pas nommé. Oui, de lui ! ajouta-t-elle en la repoussant avec dédain ; en l'excluant, d'un geste de mépris, de toute participation à ce qui pouvait intéresser le vicomte.

A ce moment, un bruit de voix s'éleva dans la rue ; on entendit un homme qui interrogeait vivement le garde qui veillait à la porte.

— Ah ! s'écria la femme voilée en se jetant vers Catherine, cache-moi, ou il est perdu.

Haine et jalousie, le danger du vicomte avait fait taire dans

l'âme de cette femme le sentiment qui l'avait d'abord éloignée de Catherine. Bientôt le bruit des voix augmenta. On frappa à la porte; le concierge alla pour ouvrir; Catherine l'arrêta hardiment.

— Il faut que cette femme parle à la vicomtesse, lui dit-elle.

Le concierge, sans quitter rien de son entêtement, répondit avec humeur :

— Après l'ordre de ce matin... je n'oserais pas.

— Eh bien! j'oserai, moi.

Et soudain, Catherine prit cette femme par la main, l'entraîna à travers la cour et monta rapidement dans les appartemens. Catherine en connaissait les moindres détours. Pupille des consuls de Montpellier, elle était venue souvent à l'Hôtel-de-Ville, et avait parcouru, dans ses jeux d'enfance, tous les longs corridors de cet immense monument; elle l'habitait encore. A la suite de l'interdiction portée contre Roger, les consuls avaient forcé Catherine à y venir demeurer, et cette mesure avait été autant de prudence que de rigueur; car, le lendemain du jour qui suivit le départ de Roger, quelques hommes, poussés par la prédication furieuse des moines, avaient démoli la maison de Catherine, sous prétexte qu'elle avait été souillée par l'hérétication de Pierre Mauran. Nous allons voir bientôt pourquoi Agnès de Montpellier habitait également cet hôtel; elle y occupait l'ancien appartement de la reine Marie. Cependant, en parcourant les longues salles et les escaliers qu'il fallait traverser pour y arriver, Catherine et sa compagne entendaient des voix discuter vivement dans la cour; ces voix approchaient, et la femme, tremblante, disait à chaque pas:

— Vite, vite, on va nous atteindre!

Enfin, Catherine, prenant un escalier étroit et tournant dans une des nombreuses tourelles qui se dressaient aux angles de tous les corps de bâtimens, Catherine monta quelques marches, et poussant brusquement une petite porte, elles entrèrent dans un oratoire où une femme éplorée était à genoux devant un prie-dieu. Elle se retourna au bruit que fit la porte en se fermant, et, dans son premier étonnement, elle demanda :

— Qui est-là? que me veut-on?

— C'est moi, dit la femme voilée en relevant son voile.

— Foë! s'écria la vicomtesse, avec une vive expression de surprise que suivit un geste impérieux de dégoût et de colère.

— Oui, dit celle-ci, l'esclave Foë...

Catherine était restée stupéfaite et immobile. La vicomtesse reprit soudainement:

— Et qui a osé me mener ici cette malheureuse? Elle regarda alors l'autre femme, et, sa mémoire prompte à se rappeler un visage qu'elle n'avait vu qu'une fois, mais dont la beauté avait tourmenté bien des heures de ses nuits, elle s'écria avec encore plus de colère :

— Catherine Rebuffe!..! Insolence! Et soudain elle marcha vers une autre porte qui donnait dans ses appartemens.

— Oh! madame, s'écria Catherine, en tombant à genoux devant elle, écoutez-la.

— Ecoutez-moi! dit violemment Foë, écoutez-moi, épouse du vicomte de Beziers.

Agnès s'arrêta.

— Ils veulent l'assassiner, dit Foë en baissant la voix.

— Qui? cria Agnès en se rapprochant de l'esclave.

— Eh bien! lui, Roger, votre époux, son amant, celui qui m'a fait battre et fouetter, dit Foë avec dérision.

— Roger! reprirent les deux femmes.

— Oui, dit Foë rapidement, ils regrettent de ne l'avoir pas arrêté ici seul et désarmé, et ils ont résolu de l'attirer hors de sa ville pour le prendre comme un lièvre au piége, tant ils désespèrent de le vaincre autrement que par trahison

— Grand Dieu! dirent encore Agnès et Catherine en se regardant.

— Je vous dis que j'ai entendu le complot, reprit Foë rapidement : si Roger se fie un moment à la foi de ses ennemis, il est perdu.

— Et comment le sauver? dit Agnès.

— Comment le sauver! répéta Foë avec emportement; en lui apprenant ce complot, en l'avertissant à temps.

— Oui, oui, dit Agnès, un messager.

— Un messager! s'écria Foë, un messager trahit, il a peur, il est pris.

— Mais qui donc? dit Catherine.

— Et n'y a-t-il pas une de vous deux, s'écria Foë avec dédain, n'y a-t-il pas une de vous deux, qui prétendez l'aimer, qui puisse se dévouer? Ah! j'y serais allée, moi, j'y serais allée si j'avais eu l'espoir d'échapper à la poursuite de mon maître, si j'avais pensé que le vicomte de Beziers pût avoir foi dans les paroles d'une esclave qu'il a chassée et fouettée avec le fouet de ses chiens.

Comme elle achevait, un bruit animé se fit entendre dans la pièce voisine : Raymond Lombard y disputait violemment avec Arnauld de Marvoill.

— C'est mon maître! dit Foë; maintenant que vous savez tout, abandonnez-moi.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Raymond Lombard, entrant rapidement, s'écria :

— Je vous disais bien qu'elle était là.

— Sire Raymond, lui dit Agnès avec dignité, quelle est cette violence, chez moi, dans mon oratoire?

— Madame, répondit brutalement Raymond, votre maison n'est pas lieu d'asile pour les esclaves qui fuient leur maître; ce n'est plus ici la demeure du vicomte Roger.

— Et si c'eût été sa demeure, s'écria Agnès vivement, vous n'y seriez pas entré si insolemment, vous le savez; et sa main vous eût arraché le chaperon qui vous couvre. Mais si ce n'est devant lui qui est absent, ou devant moi qu'il ne protége plus, que ce soit devant Dieu, dans le temple duquel vous êtes, que vous découvriez votre front.

Lombard, contus et la rage au cœur, ôta son chaperon et répondit :

— Je ne supposais pas que ce fût Agnès de Montpellier qui s'indignerait de ce que Raymond Lombard, chassé comme elle par son époux, vînt ôter de sa vue et arracher du temple du Seigneur l'esclave Foë, la fille infidèle qui a souillé ce temple par ses amours avec le vicomte.

— Tu mens! dit l'esclave : Roger est pur de moi comme du démon; tu le sais, car je te l'ai dit; et je te l'ai dit, en t'avouant que je l'aimais et en te défiant de me tuer.

Lombard devint pâle et furieux, et s'écria :

— Et l'ancienne vicomtesse de Beziers prête l'oreille aux mensonges de cette infâme?

— Vous vous trompez, sire Lombard, c'est la vicomtesse de Beziers encore; car je n'ai pas voulu signer l'acte de séparation que m'ont présenté les légats, et pour lequel on m'a retenue en cette ville. C'est donc encore la vicomtesse de Beziers qui vous ordonne de sortir.

— Soit, dit Lombard, mais cette esclave m'appartient. Qu'elle me suive, si vous ne voulez que j'emploie la force contre elle.

— Vous ne l'oseriez, reprit la vicomtesse.

— Elle serait inutile, dit Foë, et, appuyant sur les derniers mots de la phrase, elle ajouta: J'ai tenté pour le salut tout ce que je pouvais Je suivrai mon maître maintenant.

Aussitôt elle s'avança vers la porte, et sortit. Arnauld de Marvoill, sur un signe de la vicomtesse, reconduisit Lombard jusque hors de l'hôtel, et Agnès et Catherine demeurèrent seules.

Elles se regardèrent en silence, s'interrogeant des yeux, sans autre embarras que celui du danger de Roger, sans autre pensée que celle de ce danger, s'oubliant toutes deux dans cette pensée; s'affranchissant, Catherine, de la honte de paraître devant Agnès, Agnès de son ressentiment contre Catherine; ne trouvant place dans leur âme qu'à la crainte de le perdre, femme et maîtresse sans rivalité entre elle; vicomtesse et bourgeoise, égales dans leur amour : et la jeune vicomtesse, révélant soudainement dans un mot tout le secret de cette intime intelligence, dit à Catherine, en se croisant les mains et en les laissant pendre devant elle :

— Et maintenant qu'allons nous faire?

— Ah! il faut le sauver, dit Catherine.

Pour laquelle des deux? ni l'une ni l'autre n'y pensaient.

— Oserez-vous y aller? dit Agnès.
— J'irai! s'écria Catherine. J'irai nu-pieds, s'il le faut.
— Eh bien! dit Agnès, nous irons ensemble.

Ainsi le pacte était conclu. Mais l'exécution en était difficile; toutes deux, après ce premier mouvement, demeurèrent surtout embarrassées de ce qu'il fallait faire.

— Écoutez, dit Agnès, je prendrai une escorte d'hommes d'armes de mon frère d'Aragon et nous voyagerons tout le jour dans nos litières, accompagnées d'Arnauld de Marvoill, et nous arriverons promptement à Beziers et à Carcassonne.

— Une escorte, des hommes d'armes, des litières! dit Catherine, cela est impossible; à la première rencontre que nous ferons de tous ces soldats qui encombrent la route, on demandera qui nous sommes; on l'apprendra, les légats en seront instruits, peut-être soupçonneront-ils la vérité, et alors tout sera perdu.

— Mais comment faire alors?
— Un guide me suffira.
— Oui, dit la vicomtesse, un guide et deux haquenées; je suis forte, et voyagerai bien tout un jour à cheval.

Catherine sourit tristement:

— Deux femmes sur deux haquenées, c'est encore trop pour ne pas attirer l'attention. Il faudrait...

— Mais que faudrait-il? dit Agnès presque épouvantée de voir ainsi repousser les moyens que lui suggérait son amour.

Catherine s'arrêta, puis elle reprit avec effusion :

— Tenez, j'irai toute seule...
— Seule!.. dit Agnès en se reculant.
— Seule, dit Catherine en la regardant tristement, et, sur mon âme, madame, je vous le jure, le temps de lui dire : — Sire vicomte, ne sortez pas; et je ne le reverrai plus.

— Ah! Catherine, c'est moi qui dois lui dire cela, car je suis sa femme; si vous étiez sa femme, comment feriez-vous?

— Il faudrait... il faudrait partir seule, à pied, déguisée en pèlerine, presque comme une mendiante.

— Mais, s'écria Agnès la remettant de moitié dans ses projets, deux femmes voyageant seules à pied, rencontrées sur une route par des soldats qui peuvent impunément les insulter... c'est impossible.

— C'est pour cela, dit Catherine en hésitant, c'est pour cela qu'il faudrait voyager la nuit.

— La nuit, seules, à pied, comme des mendiantes! Oh! je n'oserais pas, dit en tremblant la comtesse.

— Eh bien! reprit encore Catherine, j'irai, moi, j'irai.

— Toi; dit la vicomtesse en la regardant fixement : tu l'aimes donc bien?

Catherine baissa les yeux pour cacher ses larmes: la pauvre Agnès reprit en pleurant;

— C'est que moi je l'aime aussi.

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent en sanglotant. Puis Agnès, se dégageant la première de sa douleur, reprit vivement:

— Eh bien! c'est dit; nous irons! nous partirons!...
— Ce soir, dit Catherine.
— Oui, ce soir, dit Agnès avec une résolution touchante dans un si jeune âge et dans un si faible corps. Pour les habits de pèlerines?...

— Je les aurai, dit Catherine; j'aurai de l'or; j'aurai tout ce qu'il faut.

— Et je dirai, reprit Agnès, je dirai au sire Arnauld de Marvoill...

— Oh! ne lui en parlez pas, il vous détournerait de ce dessein; il vous proposerait d'autres moyens; et, voyez-vous, il n'y a que celui-là.

— Mais où trouver un guide?

— Ah! dit Catherine, voilà ce qui sera difficile; cependant, avec de l'or..

Comme elle allait continuer, elle fut interrompue par une voix pure et sonore qui, dans la cour de l'hôte, murmurait doucement sous les croisées le refrain d'une ballade bien connue :

La vie est facile et joyeuse
A qui sait aimer;
L'amour est la fleur précieuse
Qui doit l'embaumer.

— Ah! celui-là sera notre guide, s'écria Catherine; celui-là, dont la folie ne nous demandera raison de rien, dont la faiblesse nous fera plus respecter qu'une escorte armée, dont la reconnaissance nous conduira mieux que le mercenaire le plus chèrement payé. Je sais comment le faire obéir à tout ce que nous voudrons de lui.

Et, tout aussitôt, elle ouvrit la fenêtre, aperçut Pierre Vidal, et descendit vers lui. Était-ce le hasard qui le leur envoyait ainsi? était-ce le ciel, touché de l'innocent dévoûment de ces deux enfans, du sublime accord de ces deux âmes rivales? En tout cas, c'était le bonheur; et cette circonstance les fit croire au succès d'un voyage si hardiment conçu. Bientôt Catherine remonta vers Agnès et lui apprit que Vidal les accompagnerait.

IV.

VOYAGE.

Une heure après cet entretien, Catherine et Agnès, toutes deux vêtues d'une longue robe de laine noire, un bâton à la main, la tête couverte d'un chapeau de paille grossièrement tressée, sous le costume complet de pèlerines, se présentèrent à une des portes de Montpellier.

C'est la coutume de ceux qui sentent vivement et qui se laissent emporter à une opinion mauvaise, de se venger sur tout ce qu'ils peuvent du tort qu'ils en ont eu. Il y avait quelques mois, les habitans de Montpellier avaient reçu avec des acclamations de joie l'interdit prononcé contre Roger; quelques semaines avant l'époque où nous en sommes de notre récit, leur exaltation était déjà descendue bien bas; elle tomba tout-à-fait quand l'annonce de l'arrivée de l'armée parvint dans la ville; et une semaine de séjour des troupes croisées à Montpellier suffit pour faire de cette exaltation un vif regret, et bientôt un mécontentement prononcé contre cette injuste excommunication. Tant que l'armée avait campé dans Montpellier ou ses environs, sa présence avait contenu ce mécontentement; mais maintenant qu'elle était partie, chacun cherchait occasion de le manifester, et plus d'un valet trainard, plus d'un ribaud qui avait laissé passer l'heure ne rejoignirent jamais l'armée. Il arriva donc que lorsque Agnès et Catherine se présentèrent à cette porte pour sortir de la ville, les bourgeois, qui en avaient la garde, refusèrent brutalement de l'ouvrir. Pour eux, ces deux femmes étaient du nombre de ces pèlerines dont les unes, ribaudes effrontées, couvraient d'un habit saint le commerce honteux qu'elles promenaient à la suite de l'armée; dont les autres, véritablement fanatisées de l'esprit de croisade, s'étaient vouées aux fatigues du pèlerinage et à la cure des blessés. A ces deux titres, ils les accueillirent de cruelles plaisanteries et de reproches d'indignation. Il n'y avait en tout cela rien qui épouvantât ni l'une ni l'autre de ces deux femmes, car le nom de l'une d'elles suffisait pour tout faire taire; mais cela les retardait d'un jour, et un jour c'était peut-être la vie de Roger. Vidal avait dû sortir par une autre porte et les rejoindre à celle-ci, de façon qu'elles ne savaient comment s'expliquer, craignant surtout d'être reconnues, lorsqu'une troupe de cavaliers se présenta à la porte pour sortir également de Montpellier. C'était Raymond Lombard, accompagné de quelques archers; Catherine reconnut Foé à côté de Raymond, et, s'adressant à l'esclave, elle lui demanda, d'une voix suppliante, de lui prêter assistance pour les faire sortir de la ville : Foé tressaillit, et Raymond Lombard, pour qui tout était matière à soupçon, demanda de quoi il s'agissait; Foé le lui ayant répété, il dit avec colère aux gardes de la porte : que c'était bien osé à eux de retenir des femmes animées du saint esprit de la croisade; et les bourgeois, étonnés d'entendre ainsi parler un serviteur de Roger, lui demandèrent où il allait.

— Au camp des croisés, répondit il, combattre l'hérésie et renverser le superbe.

Puis, il sortit aussitôt, après avoir fait passer devant lui

les deux pèlerines, et, dès qu'il fut hors de la ville, il commença sa route au grand trot.

— Voyez, dit Agnès, la trahison court à cheval, et le dévoûment la suit à pied. Ils arriveront avant nous.

— Non, non, dit Catherine; c'est la trahison qui nous a frayé le chemin et qui a renversé le premier obstacle qui nous arrêtait, c'est la marque du doigt de Dieu qui nous dirige et nous protège; rien ne nous manquera si nous ne nous manquons pas nous-mêmes. Du courage, madame.

Aussitôt elle imita avec sa voix les appels vibrans et prolongés du rossignol, et Pierre Vidal accourut.

—Tu es, lui dit-il, la princesse Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes.

—Oui, reprit Catherine; et toi, tu es le roi Amphion, dont la harpe bâtit des villes, tant ses accords sont puissans.

— C'est moi, dit Pierre Vidal. Marchons; il est temps d'aller punir les jongleurs de Beziers et de Carcassonne qui nous ont porté le défi du chant.

Ils se mirent en route.

—Étaient-ce là les mots de reconnaissance convenus entre vous? dit Agnès à Catherine.

— Non, dit Catherine, mais c'est ainsi qu'il faut parler. Après s'être imaginé qu'il était loup, il a cru pendant plusieurs mois qu'il était mouton, et il ne voulait manger autre chose que de l'herbe et bêlait toute la journée; aujourd'hui il dit qu'il est Amphion, le chanteur, et il rapporte tout à cette folie. Parlez-lui dans ce sens; et si par hasard il vous choisit un nom parmi ceux qui lui occupent l'esprit, acceptez-le et répondez comme il voudra *.

— Et c'est sur un pareil homme que vous comptez, lui dit Agnès, pour nous conduire sûrement où nous voulons aller?

— Vous voyez qu'il parle d'aller à Carcassonne et à Beziers; il nous y mènera, soyez-en sûre, plus vite qu'un autre, par les chemins détournés qu'il a appris lorsqu'il promenait de château en château sa vie errante de jongleur.

En effet, Vidal quitta la route à quelque distance de la ville, et marcha rapidement à travers les champs par de petits sentiers battus qui menaient d'un hameau à l'autre. Toute cette première nuit elles marchèrent sur le territoire de la comté de Montpellier et traversèrent quelques hameaux qui en dépendaient. Bien que tout fût clos à l'heure où ils passèrent, ils purent remarquer que le pays paraissait tranquille et que rien n'annonçait le voisinage d'une armée si considérable. La route n'était pas longue entre Montpellier et Beziers, car on ne comptait guère plus de trente lieues de l'époque, qui en valaient à peu près quinze des nôtres. Cependant ces deux femmes étaient si faibles, et les nuits de cette saison si courtes, que le jour venu elles se trouvèrent à peine arrivées au château de la Jonquières, à cinq lieues au plus de Montpellier. Elles gagnèrent une cabane assez éloignée du bourg et y demandèrent l'hospitalité. Elle leur fut d'abord brutalement refusée; mais Catherine s'approchant de Vidal, lui dit doucement :

— N'avez-vous pouvoir que de rebâtir des murailles, prince Amphion, et votre harpe ne sait-elle pas aussi ouvrir les portes?

* Quoique la chronique rapporte ces diverses folies qui se succédaient dans l'esprit de Pierre Vidal, il faut faire observer au lecteur que ce changement d'idées dans la tête des fous est une chose fort commune. Il y a beaucoup de personnes qui pensent que toute folie vient d'une idée fixe. Nous avons eu occasion de voir plusieurs fois chez le docteur Blanche, dans sa belle maison de santé, un jeune homme fort connu à Paris, qui s'était imaginé d'abord être le dauphin, puis Louis XVIII, puis Napoléon. La dernière fois que nous le visitâmes, il nous raconta qu'il avait été forcé d'écouter les plaidoyers de Satan et de Pluton, qui se disputaient l'empire de l'enfer, et qui en avait appelé à sa décision. Il se croyait le Dante. Puisque le *Paradis perdu* est une création [illegible] [illegible] vrai qu'entre la folie et le génie il n'y a de différence que la soupape par où s'échappe le trop plein du dernier? La soupape de Napoléon, c'était la guerre et l'empire; la soupape de Pindare était l'ode et la poésie. Si Pindare l'eût fermée pour faire autre chose, peut-être il serait devenu fou.

Pierre Vidal n'eut pas plus tôt entendu cet appel à la puissance de son talent, qu'il prit sa harpe et se mit à chanter une chanson gracieuse, adressée par un amant au seuil inexorable de sa dame. Il y avait des jeunes filles dans la maison; les jeunes filles entendirent, elles écoutèrent, elles ouvrirent la porte, et lorsque Catherine leur eut dit que c'était un pauvre fou, qu'elle et sa compagne conduisaient à un saint pèlerinage pour demander à Dieu de lui rendre sa raison, on s'empressa autour de lui, on le fit entrer, et les pèlerines furent louées pour leur courage et leur bonne action.

On pria Vidal de chanter et il chanta; puis vint l'heure du repas du matin pour lequel on attendait le maître de la cabane : presque aussitôt il parut. A peine fut-il entré que tout le monde s'élança vers lui en lui demandant quelles nouvelles il avait apprises.

— Rien, dit-il; je suis allé jusqu'au château du sire de Pezenas, l'un de ceux qui ont abandonné leur suzerain, le vicomte Roger. Hier les habitans du bourg ont passé la journée l'oreille collée contre terre, car il paraît qu'il y a un grand fracas tout autour de la ville de Beziers.

— Oh! s'écria Agnès, la ville serait-elle prise?

Le serf remarqua alors les deux pèlerines, et, les considérant avec soupçon :

— Quelles sont ces femmes?

On le lui expliqua selon le conte de Catherine, et le serf poursuivit :

— Excusez-moi, mes sœurs, mais il ne manque pas de femmes vêtues comme vous qui suivent l'armée des seigneurs croisés et qui s'introduisent dans les maisons. Si par hasard on parle indiscrètement devant elles, les misérables vous dénoncent aux varlets de l'armée; ceux-ci obtiennent aisément de leurs capitaines un ordre de visiter la maison dénoncée comme enfermant des hérétiques, et cette visite, c'est l'incendie et le pillage.

— O mon Dieu! s'écria Agnès, et c'est ainsi qu'on traite les vassaux du vicomte Roger!

— Les vassaux du vicomte Roger! reprit le paysan; s'il reste encore des vassaux à ce brave vicomte, ses vassaux ne sont pas compris dans cette faveur; car ceci est une faveur, attendu que nous appartenons à la comté de Montpellier, qui est territoire ami. Mais sur celui du vicomte de Beziers il n'est besoin de permission aucune pour brûler les maisons et égorger les habitans; et, dit-on, il ne reste pas une maison debout depuis le château de Pezenas jusqu'à Beziers, si ce n'est les forteresses, qu'ils n'ont pu démolir ou attaquer, quoiqu'on rapporte qu'ils ont pris et brûlé le fort de Servian au point qu'il n'y reste que les pierres, qu'ils n'ont pu emporter.

— Mais enfin, dit Catherine, sont-ils entrés à Beziers? car vous avez parlé d'un grand fracas autour de cette ville.

— Cela n'est pas probable, car les clercs avaient annoncé qu'ils se retireraient dans l'église de Saint-Nazaire et qu'ils sonneraient les cloches si la ville était envahie, pour avertir les campagnes environnantes de ce grand désastre.

— Et l'on n'a pas entendu les cloches? dit Agnès avec anxiété.

— Nullement, dit le serf. Beziers est une ville redoutable; et, si le vicomte s'y trouve, les croisés auront le temps de semer et de récolter dans les champs qu'ils ont brûlés et ravagés.

— Le vicomte est donc à Beziers? dit Catherine.

— On ne sait, reprit le serf. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y est allé en sortant de Montpellier : les uns disent qu'il y est resté; les autres assurent qu'il s'est retiré à Carcassonne. Du reste, nous le jugerons bientôt à la résistance que fera la ville.

L'heure du premier repas sonna : on y fit asseoir Vidal et les pèlerines, et, pendant tout ce temps, il ne fut question que du siége de la ville. C'est là que Catherine et Agnès apprirent que le sire de Pezenas, comme beaucoup d'autres, avait déjà regret de son abandon, car ses vassaux n'avaient guère été plus ménagés que s'il était demeuré fidèle à son suzerain. Les deux pèlerines résolurent donc de se faire guider de ce côté. Après le repas, on les invita à se reposer. Jusqu'à ce

moment, Catherine et Agnès n'avaient pas été véritablement seules et face à face. Leur résolution avait été si prompte, l'exécution l'avait suivie de si près, que ni l'une ni l'autre n'avaient eu le temps de réfléchir à leur situation. La fatigue de la marche, ses dangers, la présence de Vidal les avaient, pour ainsi dire, séparées ou occupées tellement, qu'elles n'avaient guère échangé que quelques mots sur la longueur de la route ou la fraicheur de la nuit. Une fois dans l'étroite chambre où on les avait conduites et où elles devaient passer une longue journée, elles eurent le loisir de penser à la singularité de leur réunion. D'un instinct commun elles cherchèrent à détourner ces pensées; et Catherine, la première, dit à Agnès :

— Il faut vous reposer, madame, et vous mettre dans ce lit.

— Oui, dit Agnès, le sommeil m'accable; oui, il faut nous reposer.

Catherine, avec cette admirable intelligence de tout dévoûment sincère, sut prendre la place qui lui convenait. Riche bourgeoise, pupille des consuls de Montpellier, enfant gâtée par le sire de Rastoing, elle avait peut-être encore plus que la vicomtesse l'habitude du luxe et des mollesses de la vie. Cependant elle s'approcha d'Agnès, comme eût fait une femme de son service, et lui détacha sa robe. Agnès la laissa faire; mais lorsqu'elle vit Catherine qui considérait ses blanches épaules virginales, elle devint rouge, comme si un homme, comme si Roger l'eût regardée, et elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Vous me regardez, Catherine? dit-elle.

— Oui, dit Catherine avec un doux sourire, triste, flatteur et d'une expression presque douloureuse, oui, madame, car vous êtes bien belle.

Agnès rougit encore plus et se tut, tout embarrassée et timide qu'elle était. Catherine, qui avait essuyé une larme, la fit asseoir, et détacha de ses pieds ses brodequins, lacés sur le coude-pied. Les pieds d'Agnès, ses pieds blancs et délicats, étaient rouges et meurtris.

— Oh! dit Catherine avec pitié, reposez-vous, madame, reposez-vous.

Et elle la plaça sur-le champ dans le lit; puis, machinalement et profondément absorbée, elle s'assit sur une escabelle.

— Et vous, dit Agnès, vous?

— Moi, moi? dit Catherine, je resterai-là.

— Là! dit la vicomtesse se levant sur son séant; c'est impossible. Venez.

— A côté de vous? dit Catherine en pleurant soudainement. Je n'oserai pas; non .. non... Ce n'est pas ma place.

Aussitôt Agnès se relevant et lui ôtant rapidement ses vêtemens sans vouloir écouter ses refus, poussa Catherine dans son lit, et, se couchant à côté d'elle, lui dit :

— Il ne faut pas m'en vouloir si je l'aime; tu vois bien que je ne t'en veux pas.

Cœur d'enfant, où brûlait un amour de femme et un dévoûment d'ange.

Un moment après, les deux jeunes filles dormaient profondément dans les bras l'une de l'autre. Le soir venu, il fallut repartir. La marche de cette nuit les conduisit jusqu'au delà de Pezenas. Elles avaient avancé autant que possible afin d'arriver d'assez bonne heure près de Beziers, pour y pénétrer à la faveur de la nuit, en profitant de la connaissance exacte des chemins cachés qu'avait Pierre Vidal. Mais l'hospitalité qu'elles avaient trouvée à la Jonquières ne leur fut point accordée de même aux environs de Pezenas, ou plutôt elles ne surent à qui la demander. Elles se présentèrent d'abord dans une cabane. La porte en était ouverte, et les meubles brisés et dispersés. Elles s'enfuirent épouvantées, et coururent vers une autre cabane; elle était dans le même état d'isolement et de dévastation que la première : à celle-ci, il y avait de plus une longue plaque de sang qui se perdait derrière une porte. Catherine et Agnès devinrent pâles et tremblantes, n'ayant ni la force d'avancer ni celle de fuir. Pierre Vidal entra et ouvrit la porte; la plaque de sang continuait en une longue trace qui, après avoir traversé un jardin, se perdait dans un champ de blé. Elles l'avaient suivie jusque-là, et n'osèrent aller plus loin. Cependant des bruits lointains arrivèrent jusqu'à elles.

— Allons de ce côté, dit Agnès.

— Non, non, dit Catherine, cette désolation fait notre sûreté; ils ont ravagé tout ce pays, ils n'y reviendront pas, et la cabane la plus ruinée sera notre plus sûr asile.

— Vous avez raison, dit Agnès, allons, allons vite : voici déjà le jour et le soleil.

Elles cherchèrent des yeux et virent une masure dont le toit était arraché. Elles s'y rendirent et trouvèrent quelques bottes de paille, sur lesquelles elles se placèrent. Mais, dans ce lieu ouvert et abandonné, le peu de sommeil qu'elles goûtèrent fut inquiet et peut-être plus fatigant que n'avait été la marche de la nuit. Au moindre bruit, elles s'éveillaient en sursaut; le soleil tombait brûlant et sans relâche entre ces murs, qu'il échauffait comme une fournaise, de façon que, le soir venu, elles éprouvèrent plus de lassitude qu'elles n'en ressentaient le matin en arrivant. La veille, Catherine, plus prévoyante qu'Agnès, avait accepté quelques provisions des jeunes filles de la Jonquières; mais quand elles eurent fini leur misérable repas, elles ne trouvèrent point d'eau pour apaiser leur soif. Ces privations étaient sans doute bien légères; mais elles frappaient des femmes qui n'en avaient jamais eu la pensée, des jeunes filles si faibles que, pour elles, un jour de ce supplice était plus que pour un homme une semaine entière de faim et de soif. Agnès surtout, délicate et frêle enfant, semblait prête à succomber; elle ne se plaignait pas, mais elle ne disait rien; elle ne parlait point de partir; elle était assise par terre sans force ni résolution. La nuit vint, et, avec elle, une fraîcheur qu'elles semblèrent boire avec bonheur, tant elles ouvraient, par de longues aspirations, leur poitrine aride à cet air moins brûlant.

— Madame, dit Catherine, madame, encore un effort; cette nuit, nous arriverons; cette nuit nous sauverons Roger.

— Oui, oui, dit Agnès, allons, j'ai encore de la force.

Elle voulut se lever et poussa un cri, tant ses pieds, gonflés dans sa chaussure, étaient devenus douloureux.

— Laissez-moi, dit-elle en pleurant, laissez-moi ici; j'y mourrai; allez le sauver; va, Catherine, tu lui diras seulement que je l'ai essayé.

— Non, madame, non, il faut du courage; la marche fera disparaître l'engourdissement, et, s'il le faut, Pierre Vidal vous portera... je vous porterai, moi!

Et en disant ces paroles, la pauvre Catherine elle-même chancelait sur ses pieds meurtris. La vicomtesse s'arma de résolution, et toutes deux essayèrent quelques pas hors de la cabane; mais Catherine vit bien qu'elle ne pourrait aller loin. Elle appela Pierre Vidal.

— Prince Amphion, lui dit-elle, te souviens-tu qu'une nuit Roger t'emporta dans ses bras, après que tu avais été déchiré par les chiens d'une dame?

— Tu te trompes, reprit Vidal, ce fut mon ami, le jongleur Orphée, qui fut déchiré par les femmes de la Thrace, et qui périt malgré le secours de Roger.

Catherine avait voulu tenter la folie de Vidal et n'y avait point réussi. Elle commençait à désespérer, lorsque celui-ci lui dit :

— Pourquoi ta sœur, la muette Progné, ne vient elle pas et demeure-t-elle seule à pleurer?

— Hélas! s'écria Catherine, elle ne peut marcher; la pauvre enfant a les pieds brisés.

— Ah! dit Vidal, je la porterais bien, car je suis grand et je suis fort, mais demain je serais fatigué pour le combat, et ma voix n'aurait plus de fraicheur; mais je l'exciterai par mes chants, et je lui rendrai ses forces.

Aussitôt il se mit à chanter une chanson de danse qui mesurait exactement le pas. Catherine ne l'écoutait pas, ni Agnès non plus; mais toutes deux tentèrent un effort désespéré; ce fut d'abord la nécessité qui les soutint; puis, lorsqu'une marche d'un quart d'heure eut rétabli la libre circulation du sang, les douleurs s'effacèrent peu à peu, et le chant de Vidal leur devint un véritable secours. Elles avaient été si près de désespérer de leur entreprise que ce peu de force

qu'elles retrouvèrent leur vint comme une joie. Elles marchèrent résolument, et ne purent retenir une exclamation de surprise lorsqu'au revers d'une petite colline elles aperçurent à leurs pieds d'immenses feux, qui annonçaient la présence d'un camp, et, au delà, les hautes murailles de Beziers éclairées de quelques pâles reflets. Un silence profond couvrait la campagne; jamais armée n'avait si bien étouffé le murmure qui bourdonne autour de toute grande multitude.

— Oh! sans doute, dit Catherine, ils préparent quelque attaque, il faut nous hâter.

Elle fit comprendre à Vidal qu'il fallait tromper la vigilance des ennemis de son talent, qui voulaient l'empêcher de pénétrer à Beziers; et celui-ci, changeant de direction, prit à travers champs sans suivre aucun sentier battu. Les deux femmes le suivaient à grand'peine. Ils approchaient rapidement des feux épars dans la campagne sans entendre aucun bruit. Soupçonnant que les troupes étaient rassemblées autour de ces feux, Vidal les fit marcher dans un fossé, pendant qu'il passait à leur hauteur. A ce moment, un long hurlement, suivi de hurlemens plus nombreux, se fit entendre. Ce cri était si lugubre, que tous trois s'arrêtèrent ensemble. Le hurlement se répéta plusieurs fois, et finit par se perdre peu à peu. Agnès et Catherine n'avaient plus de force : le bruit d'un corps qui passa non loin d'elles, en renversant les hautes tiges des blés, leur rendit le pouvoir de fuir; la peur fit plus que le courage; elles avancèrent rapidement, et eurent bientôt dépassé les feux. Elles étaient à quelques minutes d'une porte qui ouvrait sur la campagne; mais cette porte était défendue par un fossé et par un pont-levis, et comment le faire baisser sans appeler l'attention des croisés qui veillaient sans doute au dehors? Malgré cette crainte, elles avancent, rasent, en marchant sur leurs mains, le parapet qui protége le fossé, et arrivent au pont. A quelques pas, elles voient une percée de jour. Leurs yeux étaient si fatigués, la nuit si obscure, qu'elles cèdent à une illusion facile à comprendre, et croient voir l'ouverture horizontale du pont-levis haussé. Elles furent sur le point de chercher un autre côté. Catherine, cependant, s'arrête un moment, et voyant Pierre Vidal aller en avant, elle lui dit d'arrêter, craignant qu'il ne se précipite dans le fossé; mais, à l'instant, elle l'aperçoit dans cette embrasure claire et ouverte, debout et leur faisant signe de le suivre. Elles avancent, et bientôt elles reconnaissent que le pont-levis est baissé, et que cette clarté est celle de la porte dont la herse est levée. Elles courent et se précipitent dans la ville, et, dans un premier transport de joie, elles s'embrassent en pleurant.

V.

BEZIERS.

Enfin Catherine et Agnès étaient à Beziers : Roger était sauvé; Roger, jugé invincible autrement que par la trahison, allait être mis à l'abri de la trahison. Ces sentimens se précipitaient si rapides et si joyeux dans l'âme de ces deux jeunes filles, ils en chassaient si soudainement tant de craintes et de désespoir, qu'elles n'eurent pas d'abord assez de loisir de réflexion pour s'étonner de la facilité avec laquelle elles avaient pénétré dans la ville. Mais lorsque Vidal leur eut dit : — « Allons au palais, où l'on nous attend, » tandis qu'elles parcouraient les rues étroites de Beziers, elles s'étonnèrent entre elles de ce que cette porte se fût trouvée ouverte, et et surtout de ce qu'elles n'y avaient vu personne qui y veillât. Un doute terrible entra dans leur esprit : Beziers serait-il au pouvoir des croisés, et cette facilité qu'elles avaient eue à traverser ce qu'elles pensaient être leur camp, cette libre entrée ouverte, n'étaient-elles pas un sûr indice que l'armée tenait à la fois le dedans et le dehors de la ville? Elles s'arrêtèrent tout-à-coup en se pressant l'une contre l'autre, et écoutèrent. Le bruit de leur propre marche et le frôlement de leurs vêtemens leur avaient jusque-là assez peuplé le silence pour qu'elles ne l'eussent pas remarqué; mais quand elles furent immobiles, ce silence devint si profondément vide de tout son vivant, qu'elles furent saisies d'un effroi encore plus mortel et qu'Agnès s'écria :

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

Elles écoutèrent encore; rien ne répondit, pas même la voix de Vidal, qui, s'imaginant que ces deux femmes le suivaient, avait continué sa marche.

Agnès et Catherine regardèrent autour d'elles. Rien ne se mouvait dans l'obscurité, rien ne bruissait dans le silence, pas une fenêtre où brillât une tardive lumière. Cependant une ville assiégée ne pouvait être dans un si complet repos, mais ce repos n'allait pas mieux à une ville prise. Toutes deux tremblaient et se serraient.

— J'ai peur, dit Agnès.

Catherine, qui jusque-là avait soutenu le rôle de la femme forte et résolue entre ces deux femmes faibles, Catherine, saisie du même effroi, n'eut que le courage de ne pas répondre. Elles n'osaient faire un pas, ni en avant ni en arrière. Elles entrelaçaient leurs bras; l'obscurité les épouvantait tellement qu'elles cachaient leurs yeux dans le sein l'une de l'autre.

— Le jour va venir bientôt, le jour va venir, dit Catherine; asseyons-nous là, attendons le jour.

En effet, bientôt les rayons pourpres du matin glissèrent au sommet du ciel, puis s'abaissèrent doucement sur la terre. Les jeunes filles le reçurent comme une rosée d'espoir et de courage. Elles quittèrent la pierre sur laquelle elles s'étaient assises et firent quelques pas. Le jour était venu; c'était la vie: mais la vie pour être complète, la vie d'une ville surtout, a besoin de vie et de mouvement, et ni bruit ni mouvement ne vinrent avec le jour. Leur frayeur recommença, mais toute différente, mais incertaine, mais sans aucun des mille objets dont on a l'idée d'avoir peur; la solitude dans la nuit, des ennemis, une bête fauve, un homme ivre, une foule furieuse, on a peur de tout cela; mais il faisait jour; et elles ne voyaient personne. Si elles n'avaient été deux, chacune eût douté de sa raison. Elles s'entre-regardèrent sous le poids de ce sentiment et arrivèrent à l'angle d'une nouvelle rue. Miséricorde du ciel! elle était pavée de cadavres! Elles s'enfuirent épouvantées, et coururent dans une autre direction, ne voyant rien, ne regardant rien : mais l'haleine leur manqua enfin; il fallut encore s'arrêter et voir; elles virent encore des cadavres.

— Ah! dit Agnès, la ville est prise, et nous sommes parmi les croisés.

— Eh bien! dit Catherine dont les dents claquaient, nous dirons qui nous sommes; frappons à une porte, frappons.

Elles frappèrent: le bruit retentit dans la maison, mais rien ne répondit que l'écho des salles. Le cœur de ces femmes se serra dans leur poitrine, et, plus pâles que les cadavres qui les entouraient, elles se regardèrent sans se parler. Cependant le soleil se levait splendide et brûlant, mais avec lui rien ne se levait, ni armée, ni ville, ni un homme, ni un son. Catherine ne respirait plus, Agnès restait droite et l'œil fixe. Par un effort désespéré, elles s'arrachèrent à elles-mêmes, et Catherine dit en parlant à voix basse et comme en chassant ses paroles:

— Allons-nous-en, allons-nous-en!

S'en aller, pour elles, fut d'abord marcher, marcher sans but ni direction, prenant au hasard chaque rue qui se présentait, allant jusqu'au bout, tournant à droite ou à gauche quand la rue était finie, s'imaginant peut-être qu'elles s'en allaient, ne disant rien, n'ayant plus ni mouvemens convulsifs, ni effroi soudain à l'aspect de chaque nouveau cadavre qu'elles rencontraient; l'âme tellement tendue à la souffrance que rien ne la faisait plus vibrer. Cependant un choc violent pouvait les frapper, tel qu'il brisât chez elles la vie ou la raison. Ce choc arriva : mais ce fut pour les rassurer et détendre leur terreur; elles aperçurent une église : dans une église il semble qu'il y a toujours protection; elles pouvaient y trouver un prêtre, un homme, Dieu. Elles ne pensèrent à Dieu qu'après l'homme, tant cette effroyable solitude, magnifiquement éclairée du soleil, les tenait sous son charme infernal. Un chien leur eût fait secours. Elles entrèrent dans l'église, lieu d'asile, selon leur pensée, lieu d'asile sans doute, selon la

pensée de toute une population de femmes, d'enfans, de prêtres et de vieillards; car femmes, enfans, prêtres et vieillards gisaient là pêle-mêle étendus et massacrés. La barbe des prêtres, les cheveux blancs des vieillards, le visage brun des femmes, la tête blonde des enfans, tout traînait dans le sang. Oh ! la nuit, la nuit qui leur avait voilé tout ce meurtre, que ne revenait-elle sombre et vide comme il y a quelques heures ! mais le jour était grand, le jour entrait à pleins rayons par les vitraux brisés et les fenêtres démolies, un jour splendide, magnifique, où tout saillissait à l'œil : Agnès et Catherine n'eurent plus rien à demander à leur résolution, ni fuite, ni conseil, ni peur, ni courage, ni prières. Elles tombèrent à genoux, non pour prier : elles n'avaient point de pensée; elles s'embrassèrent aussi, non pour se soutenir, mais parce que leur mouvement avait été complétement le même. Rien ne devait les arracher de là, aucun pouvoir, ni le sentiment de la conservation, ni celui de la faim ou de la soif. Il n'y avait rien d'assez fort au monde pour les empêcher de mourir à cette place, lorsqu'une voix se fit entendre. C'était celle de Pierre Vidal, assis sur l'autel et s'écriant :

— Voici le triomphe que m'ont réservé le seigneur Jupiter et son fils Roger, le soin d'évoquer de l'enfer, pour les rendre à ces corps inanimés, les âmes qui gémissent dans le fleuve Tartare.

Catherine osa le regarder. Elle ne fut ni plus alarmée, ni plus rassurée; mais ce mot enfer tourna dans son oreille comme un tintement singulier. Il lui sembla qu'on lui disait toujours : L'enfer, l'enfer, l'enfer! Elle resta béante, le regard fixe, comme une statue où l'artiste a scellé l'épouvante au marbre. Vidal prit sa harpe ; il chanta :

Vieillards, ceints par les ans de blanches auréoles,
Enfans qui, pour prier, n'aviez point de paroles,
Vierges, dont le fer seul a fait pleurer le cœur,
Femmes aux flancs féconds, dont la terre est jonchée,
Et comme les pavots sur la moisson fauchée,
Tous sanglans sur le sol où passa le vainqueur.

Femme, tu n'avais pas épuisé ta tendresse,
Vierge, à ton nom de femme il manque une caresse;
Femme morte au séjour, vierge morte en chemin,
Enfant mort sans marcher debout dans tes années,
Vous comptiez l'avenir parmi vos destinées,
Et toi-même, vieillard, tu crus au lendemain...

Ce long dénombrement remua le regard de Catherine : elle en suivit chaque objet, et, le trouvant devant elle si terriblement posé, elle associa presque ce chant à ce spectacle, cette folie à cette vérité; et alors elle écouta; elle écouta pour entendre. Vidal continua :

Levez-vous! ma voix vous appelle;
Levez-vous, car la vie est belle;
La vie a des charmes puissans,
La vie est l'amour et la joie,
C'est le plaisir où l'on se noie,
La volupté qui fond les sens.

La vie est la rose
Où l'âme se pose,
Balancée aux flots d'un air doux;
La vie est la gloire,
Elle est la victoire.
Cadavres sanglans, levez-vous!

Cet appel à la vie si solennel et si imprévu ; cet e résur-[illegible] frappèrent horriblement l'esprit de Catherine [illegible] elle regarda et attendit ; lorsque Vidal, poussé par son délire poétique, reprit avec feu :

La lyre est forte,
Elle l'emporte
Sur le tombeau.
Déjà leur âme
Reprend sa flamme
Comme un flambeau.

Leurs mains se pressent;
Vois, ils se dressent,
Ils sont debout :
Leur voix résonne,
Leur œil rayonne,
Et leur sang bout.

Un chœur les rassemble,
Ils tournent ensemble :
Déjà le sol tremble
Sous leurs pieds joyeux.
Leur vie est féconde,
Et de cris inonde
La voûte qui gronde
Et les jette aux cieux.

Alors tout fut vrai : ces cadavres s'étaient relevés; ils vivaient; ils étaient couronnés de fleurs; ils tournaient, ils dansaient, ils chantaient, si bien que Catherine se leva, et, avec un rire inouï, elle se mit à danser et à chanter. Un cri terrible se fit entendre : une main forte et puissante la saisit : c'était Agnès, qui, l'œil ouvert, les joues pâles, la lèvre pendante et frémissante, la tenait et la regardait avec une indicible terreur. Ce cri brisa l'horrible rêve; un éclair de raison traversa la tête de Catherine, elle comprit qu'elle devenait folle : et, criant à son tour, saisissant Agnès à son tour, elle s'enfuit avec une rapidité incroyable, entraînant Agnès avec une force surhumaine. Dieu vint à leur aide ; elles couraient dans une rue qui menait à une porte ouverte, et tout-à-coup elles virent la campagne s'étendre devant elles ; la campagne immense avec des arbres, des oiseaux, des épis, des herbes, de la vie, et puis quelques pas après des hommes qui tournaient de loin autour de la ville. Mais avant d'arriver jusqu'à eux, elles tombèrent épuisées de fatigue. Ces hommes s'approchèrent alors, et, les ayant secourues et relevées, l'un d'eux leur dit :

— Est-ce vrai que les croisés, après avoir pris la ville, ont tué jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier enfant?

— Les croisés ! dit Catherine en retrouvant des idées possibles, à ce mot qui la ramenait à la vérité. Ah ! les croisés ont pris la ville!

— Il y a trois jours, et l'ont abandonnée hier.

— Et ils ont tout tué, dit Catherine, qui comprenait alors tout ce qu'elle avait vu.

— Tout? dit un vieillard.

Catherine avait déjà repris sa raison. Agnès aussi, et plus vite peut-être, parce que son imagination moins forte n'avait pas aidé à l'ébranler; plus vite, car elle s'écria soudain :

— Ils ont donc tué le vicomte?

— Le vicomte est à Carcassonne, répondit quelqu'un.

— Catherine, dit Agnès, il faut aller à Carcassonne.

— Nous irons à Carcassonne, répondit Catherine.

Ce fut la première pensée de leur esprit dès qu'elles purent penser, le dernier mot qu'elles prononcèrent tant qu'elles purent prononcer un mot; mais la fatigue et l'épouvante les avaient épuisées, et toutes deux tombèrent presque évanouies dans les bras de ceux qui les entouraient.

Pauvres enfans ! on les transporta sur une civière faite des débris qui parsemaient la campagne, à l'ombre d'un mur, où avait été la chaumière de l'un des serfs qui étaient là présens.

VI.

CARCASSONNE.

[illegible] au vicomte, qui véritablement avait été à Beziers où il avait laissé de nombreuses troupes, et qui ensuite s'était retiré à Carcassonne, sachant que c'était là le rendez-vous général des croisés, et que là serait le plus grand effort à soutenir. En effet, nous le trouvons au premier jour d'août, tenant conseil avec ses châtelains sur la manière dont il devait défendre sa ville, dans la persuasion où il était que les croisés avaient échoué dans leur tentative contre Beziers, et qu'ils étaient accourus vers Carcassonne pour frappe

comme ils le disaient, l'hérésie au cœur. Le vicomte avait d'abord voulu tenter une sortie contre cette foule innombrable qui s'étendait autour de la ville à mesure qu'elle arrivait et qui semblait vouloir l'étreindre et l'étouffer dans ses bras de géant. Il réunit ses capitaines autour de lui, et, montant sur une des tours de la ville, il leur montra le désordre qui régnait partout, et les excita à le suivre, à jeter l'épouvante parmi tous ces hommes, et à détruire une partie de l'armée avant que l'autre pût arriver à son secours. Pierre de Cabaret s'opposa à cette marche.

— Sire vicomte, lui dit-il, cette ardeur prouve bien que, jusqu'à ce jour, vous n'avez su combattre l'ennemi qu'en rase campagne, et non point l'attendre derrière les murs d'une forteresse. Sa vue vous fait bouillonner le sang aux veines, et votre épée vous démange dans son fourreau. Mais que pouvez-vous espérer d'une sortie? Je suppose que vous la fassiez aussi heureuse que possible ; elle vous coûtera quelques bonnes lances, et pas une seule ne doit être imprudemment exposée dans une occasion où nous avons cent ennemis contre un bon soldat.

— Ah! je suis bien sûr que ces braves chevaliers qui vous entourent, reprit Roger, ne seront pas fâchés de savoir si c'est là le véritable compte des croisés.

— Sans doute, dit Pierre, si nous avions en face de nous ceux qu'il est nécessaire d'abattre; mais lorsque vous purgeriez l'armée de tous ces ribauds, ce serait service que vous leur rendriez, et non point à nous; car demain nos vrais et redoutables adversaires seraient ici, reposés et forts, tandis que nous serions harassés et faibles.

— Alors, dit Roger, demain nous irons mesurer nos lances avec les leurs.

— Sire vicomte, ce sera encore une faute, reprit Pierre. Lance contre lance, homme contre homme, n'est point le jeu que nous devons jouer. Faites une sortie! et comptez le nombre des hommes d'armes qui sont à Carcassonne et le nombre des soldats qui sont autour: donnez dix de ceux-ci à tuer à chacun de nos soldats, et il restera encore assez de Français pour que leur armée soit dix fois plus nombreuse que notre garnison. En rase campagne, nous serons un contre vingt; dans Carcassonne, nous serons un contre un: car, sire vicomte, il faut compter comme soldats chacune des pierres de nos hautes murailles. Elles supporteront l'effort des lances et des épées mieux que nos heaumes et nos écus. Chaque pierre à arracher doit coûter une vie.

— Tu as raison, Pierre, lui dit le vicomte; mais, dans une sortie, nous pouvons nous serrer et leur présenter une citadelle mouvante et inaccessible, contre laquelle ils se briseront de même, et qui leur portera la mort, tandis qu'ici il faut nous diviser sur cette longue enceinte de murs, sans être maîtres de frapper où nous voudrons, n'ayant d'ennemis que ceux qui daigneront se présenter.

— Cela se peut, dit Cabaret, mais il sera toujours temps de nous presser et de nous réunir. Qu'ils enlèvent ce premier faubourg, et nous les attendrons dans la cité; et là, l'enceinte est assez étroite et le nombre de vos bons chevaliers assez grand pour que nous les couvrions d'assez d'épées et de haches pour qu'aucun ennemi ne puisse se glisser entre elles. D'ailleurs, le temps, en cette affaire, est notre premier auxiliaire, et c'est lui qu'il faut laisser agir.

— C'est notre auxiliaire, il est vrai, dit Roger, et c'est aussi notre ennemi. Cependant tu as raison. Je n'ai pas encore aperçu dans la plaine une seule bannière qui vaille la peine d'être renversée, si ce n'est celle de mon oncle de Toulouse, et ce n'est pas à lui que j'ai besoin d'apprendre que l'épée du vicomte de Beziers est redoutable à ses ennemis.

Un moment après ils quittèrent les remparts.

La ville de Carcassonne était à cette époque entièrement située sur la rive droite de l'Aude. La cité, qui en faisait la partie la plus considérable, était bâtie sur un rocher au pied duquel coule cette rivière. Elle était, en outre, enceinte de deux faubourgs, tous deux entourés de murailles et de fossés. Bien que ces faubourgs fussent à l'abri d'une escalade et pussent soutenir un siége régulier, ce n'était pas en eux que les habitans de Carcassonne avaient placé l'espoir de leur défense; ils s'étaient tous retirés dans la cité, entourée de murailles d'une élévation prodigieuse et garnies de tours du sommet desquelles on pouvait accabler les assiégeans de projectiles de toutes sortes. C'est dans la cité que se trouvait le château, et devant ce château l'orme immense où, la plupart du temps, les seigneurs tenaient leurs audiences et recevaient la foi et l'hommage de leurs vassaux. C'était l'arbre de la ville, une sorte de palladium de la cité. On le rencontre dans presque toutes les descriptions des vieilles villes du Midi, et dans beaucoup de chartes nous trouvons, comme simple désignation de l'endroit où elles ont été signées, ces mots : *sub ulmo*, sous l'orme. Ce proverbe, qui a survécu à l'existence accoutumée de cet arbre monument : Attendez-moi sous l'orme, ce proverbe prouve qu'il était un lieu à part où se donnaient ordinairement les rendez-vous d'affaires, un centre de réunion pour les habitans des villes. Les arbres de liberté ne sont qu'un ressouvenir de l'orme féodal, car c'était ordinairement sous cet arbre qu'avaient lieu les traités entre les souverains et les vassaux. C'était le palais des manans, le témoin vivant de tous les engagemens pris par le seigneur. L'histoire de l'orme, dans chaque cité, était pour elle ce qu'est l'histoire de l'Hôtel-de-Ville pour Paris.

Ce fut donc sous l'orme que Roger rassembla ses châtelains, ses chevaliers, ses bourgeois, ses manans. Là, il leur apprit la résolution qui avait été prise de défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité, et de ne point tenter le sort d'un combat en plaine.

— Maintenant, ajouta-t-il, que chacun se tienne prêt pour le point du jour, car je ne fais point de doute que nous ne soyons attaqués à cette heure; en outre, que chacun ait ses armes à côté de lui; car, s'il prenait fantaisie aux croisés de nous attaquer durant la nuit, j'entends qu'ils soient bien reçus à toute heure. Songez qu'il faut que chaque faubourg leur coûte autant de soldats que nous sommes d'assiégés : celui qui, ayant une muraille pour bouclier et une épée pour occire, n'aura pas tué un homme, sera regardé comme inutile et renvoyé de la ville.

Tous applaudirent et se retirèrent; lui-même après avoir un moment entretenu ses capitaines, leur distribua les postes où ils devaient veiller, se les gardant tous et ne s'en réservant aucun : puis il rentra dans son château, accompagné seulement de Buat et de Kaëb; il ordonna à l'esclave de lui apprêter ses armes, et, tandis qu'il les visitait pièce à pièce, il s'adressa à Buat :

— Eh bien! lui dit il, as-tu visité les murailles et les magasins d'armes?

— J'ai tout vu, dit Buat, et je n'ai qu'une crainte, car ce ne sera ni les remparts ni les armes qui nous manqueront.

— Ce ne sera point non plus les provisions, je suppose? dit Roger.

— Non pas les provisions que nous pouvons faire, telles que blés, bestiaux et fourrages, mais celle que le ciel seul peut nous envoyer: l'eau. Les puits se tarissent, et, pour aller jusqu'à l'Aude, il nous faudra perdre un pot de sang par chaque pot d'eau que nous y puiserons.

— Plus bas, plus bas, dit Roger; j'ai prévu ce malheur, et ce malheur n'est point redoutable. Mais ce ne sera qu'à la plus terrible extrémité que je me servirai du remède que la prudence de mes pères a mis dans mes mains. Cette tour où nous sommes est, comme presque tous les châteaux de mes villes, construite autant contre la révolte de nos bourgeois que contre les attaques de nos ennemis; mais, assurément, elle serait une faible défense contre les uns et contre les autres s'ils pouvaient nous y altérer à leur gré, et nous y faire périr de soif. Mon trisaïeul Trancavel, lorsqu'il reçut cette ville et ses comtés des mains d'Alphonse, comte de Toulouse, y fit construire ce château; mais, par une prévoyance sans doute bien sage, il le fit élever par les mains d'ouvriers qui, durant sa construction, n'eurent pas permission de sortir d'une enceinte qu'on leur avait marquée. L'architecte qui le fit bâtir était un mécréant du royaume de Tunis, fort habile en toutes sortes de conduits cachés et dérobés; il en ménagea un qui descend jusqu'aux entrailles de la terre, et qui, par une voûte qui traverse les fossés et les remparts du châ-

teau et de la cité, va aboutir au bord de l'Aude, parmi des arbustes et des rochers qui en déguisent l'entrée. Les ouvriers qui l'ont construit n'y descendaient que les yeux bandés, et en sortaient de même; et lorsque la voûte fut finie, et qu'il fallut pratiquer dans le roc la dernière ouverture, qui ne peut livrer passage qu'à un seul homme, ce furent l'architecte lui-même et Trancavel qui s'armèrent du pic et du marteau pour la percer.

— Oui, dit Buat, et ceci m'explique comment l'architecte qui construisit ce château ne reparut plus du jour où il fut achevé.

— Tu savais cela, Buat? dit Roger.

— Oui, et s'il faut en croire ce qu'on raconte, il aurait été foudroyé au moment où il voulut placer au sommet du clocher de la chapelle la croix qui le surmonte; et si je juge bien de ce que vous venez de me dire, Trancavel n'a cru son secret en sûreté que dans la mort.

Un signe affirmatif de Roger à Buat apprit à celui-ci qu'il avait deviné la vérité. Après un moment de silence, Roger reprit :

— Ce secret a été confié par Trancavel à son fils seul, et par celui-ci à son héritier, de façon qu'il m'est arrivé de même, sans que jamais autre que le suzerain de cette ville en ait eu connaissance. J'étais bien enfant quand mon père me conduisit dans ce souterrain et m'en fit voir les détours, et, depuis ce temps, je n'y suis jamais redescendu. Il faut que nous le visitions cette nuit, et que je m'assure de l'utilité que j'en puis tirer. J'y serais allé seul si je n'avais prévu qu'un accident, une blessure peuvent me mettre hors d'état d'y conduire des travailleurs si nous en avions besoin; et me trouvant forcé de confier à quelqu'un ce secret qui est, pour ainsi dire, un héritage de famille, je t'ai préféré à tout autre.

— C'est bien, dit Buat; mais Saissac n'en est-il pas instruit?

— Non, dit Roger. A la première clameur des habitans de Carcassonne, il leur donnerait cet espoir : et, ce chemin, qui est notre meilleure défense, tant qu'il sera ignoré, pourrait être notre perte dès qu'il serait connu. C'est une sape toute ouverte sous nos remparts, et il ne faudrait pas dix charges de fagots brûlés durant une nuit, à la hauteur de l'enceinte du château ou de la cité, pour faire crouler un large pan de muraille et ouvrir brèche aux ennemis. Et qui peut répondre d'un secret répandu parmi des milliers de personnes?

— Vous avez raison, dit Buat, et je ne suis pas assuré qu'en chassant Raymond Lombard vous ayez chassé tous les traîtres hors de Carcassonne.

A ce moment, Kaëb rentra, apportant le souper de Roger. L'apparition de l'esclave, à côté de ce mot de traître qui venait d'être prononcé, surprit les deux jeunes gens; ils s'entre-regardèrent, et Roger dit à Buat dès que Kaëb fut sorti :

— Que penses-tu de cet homme?

— Je ne sais, dit Buat, mais à sa place je vous haïrais.

— Il est cependant assuré, dit Roger, que je ne lui ai pas enlevé sa Foë, et que ma prétendue séduction est un mensonge de l'interdit jeté sur moi.

— Sans doute, dit Buat, car il vous l'a entendu dire à un moment où il a dû croire que la vérité sortait seule de votre bouche; mais à ce moment il a appris autre chose; c'est que Foë vous aimait.

— Est-ce ma faute?

— Non, dit Buat; mais consultez votre cœur et demandez-vous si vous ne détesteriez pas plus le rival qui serait aimé que le rival qui aimerait.

— C'est possible, dit Roger, moi, toi peut-être, mais cet esclave! d'ailleurs, entre lui et moi, ce mot rival peut-il lui entrer dans l'esprit?

— Ah! dit Buat, voilà parler en vicomte et non pas en homme. Quant au mot rival, il n'a point de rang; et j'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir que la haine de Kaëb a bien compris ce mot, car elle s'est déjà élevée jusqu'à Raymond Lombard, non point parce qu'il est plus près de lui, mais parce qu'il est l'obstacle présent à l'amour de Kaëb pour elle. Qu'un hasard la rapproche de vous et que l'amour qu'elle vous porte devienne l'obstacle qui sépare Kaëb de son Africaine, ce sera sur ce nouvel obstacle que tombera cette haine astucieuse et cachée, capable d'un crime, s'il le faut.

— Alors, dit Roger, nous avons le temps d'y penser, et Lombard nous servira de bouclier. Songeons à notre visite.

Roger ferma la porte de la salle où ils se trouvaient, et prenant son épée ainsi que Buat, tous deux, armés d'un flambeau, descendirent par un escalier qui tournait dans l'épaisseur du mur où était percée la fenêtre profonde qui éclairait la chambre. Cette chambre était la même où s'était passée la scène qui ouvre cette histoire, et la porte qui conduisait dans cet escalier se trouvait dans l'embrasure même de cette fenêtre. Ils descendirent longtemps sans trouver aucune porte qui les arrêtât, et remarquèrent que cet escalier était assez étroit pour qu'il devînt impraticable en y jetant quelques grosses pierres et en y amoncelant des matériaux. Tant qu'il tourna dans la hauteur des murailles qui étaient au-dessus du sol, ils comprirent, à la chaleur des pierres, qu'ils n'avaient pas encore atteint la partie souterraine, car le soleil brûlant qui régnait depuis deux mois les avait échauffées au point qu'ils suffoquaient dans cet étroit espace. Enfin, ils sentirent la fraîcheur et l'humidité les saisir tout-à-coup, et pensèrent qu'ils allaient bientôt arriver au but; mais l'escalier était bien plus profondément enfoncé en terre qu'il n'était élevé au-dessus de sa surface, et ils jugèrent qu'ils devaient être à une distance énorme du sol, lorsqu'ils trouvèrent une porte; cette porte, ouverte par Roger, les introduisit dans une vaste salle circulaire. Cette salle circulaire s'élevait comme un puits à perte de vue. Et le vicomte expliqua à Buat comment on avait pratiqué cette ouverture pour pouvoir enlever facilement, et à l'aide d'une poulie, les tonneaux ou autres objets qu'on voulait introduire dans le château. Ce puits était verticalement placé sous la tour par laquelle ils venaient de descendre, et ouvrait, par des dalles qu'on pouvait enlever, dans la salle basse de cette tour. Le vicomte traversa cette enceinte circulaire, et en face ils virent commencer la longue voûte qui devait mener à la rivière. Cette voûte était large et haute, et ils purent y marcher sans obstacle. Elle avait été si habilement et si solidement construite, que nulle trace de dégradation ne s'y faisait remarquer. Enfin, ils en atteignirent l'issue, et remarquèrent qu'à cet endroit elle s'enfonçait en terre, tandis que deux rampes latérales conduisaient à une porte sous laquelle une autre voûte était pratiquée.

— Tu vois, dit Roger, cette partie est continuée jusqu'au dessous de la hauteur de la rivière, et, d'après la manière dont elle est construite, il suffirait de creuser encore le roc de quelques pieds pour inonder toute cette voûte et amener l'eau jusqu'à la salle circulaire que nous avons traversée, d'où il serait facile de la tirer comme d'un puits. Quant à cette rampe, elle mène à l'issue qui ouvre parmi les rochers.

Ils montèrent, et après avoir ouvert la dernière porte, ils sentirent, à la chaleur de l'air, qu'ils avaient enfin atteint cette issue. Ils voulurent s'assurer qu'elle ne pouvait être découverte par les ennemis, et reconnurent que le temps avait plus fait que l'art pour la déguiser; car elle était tellement encombrée de plantes et d'arbustes qui avaient poussé leurs racines jusque parmi les pierres, que c'est à peine si on apercevait le ciel à travers les ronces et les feuilles. Ils ne voulurent pas pousser plus loin, craignant que leur passage ne laissât quelques traces, et ils rentrèrent. Ils regagnèrent rapidement le petit escalier et remontèrent dans la tour. A travers les fentes étroites que l'architecte avait ménagées dans les pierres, ils purent reconnaître que le jour était prêt à se lever; au tumulte qu'ils entendirent, ils jugèrent que quelque cause pressante devait tenir la ville en émoi. Arrivés dans la haute salle dont ils avaient fermé la porte, ils entendirent nombre de voix qui blasphémaient et disputaient avec violence dans la pièce voisine. Roger ouvrit la porte.

— Sommes-nous attaqués? s'écria-t-il.

— Ciel et enfer! dit Pierre de Cabaret, mais le premier faubourg est presque enlevé. Les troupes ont d'abord fait merveille, mais lorsqu'elles ont vu que leur chef manquait où elles ne manquaient pas, elles se sont découragées. Saissac, Lérida, Guillaume de Minerve les maintiennent au second

faubourg ; mais Dieu sait ce qui va arriver si je leur rapporte la nouvelle que leur seigneur reste caché dans un souterrain.

— Ah ! malédiction ! s'écria Roger, ils ont raison. Buat, va à la tour du Paon avec tes meilleurs archers ; elle tient en enfilade tout le fossé qui regarde le nord. Va, et que nul homme n'y descende que pour y rester. Reviens ensuite avec le reste de tes hommes, et arrive où je serai. Tout aussitôt il prit une hache énorme, coiffa son casque sans visière et s'élança hors de la tour.

— C'est imprudence, lui cria Cabaret en le suivant à grand'peine, c'est imprudence maintenant.

— Pierre, il faut que mes chevaliers et mes ennemis me reconnaissent.

En disant ces mots, il arriva à une des portes de la cité. Elle était encombrée de soldats qui rentraient tumultueusement, et déjà les murailles du second faubourg laissaient voir les pointes des piques des croisés. A l'aspect de Roger, la retraite des siens s'arrêta, et tous ses hommes d'armes, reprenant courage à l'air déterminé de leur chef, le suivirent en poussant de grands cris. Ceux qui tenaient encore sur les murailles y répondirent, et Roger parut tout-à-coup au sommet du rempart.

Il vit devant lui tous ces flots d'ennemis qui se pressaient avec une ardeur inconcevable.

Au fond, sur un tertre, était rangé le clergé, dont les chants se faisaient entendre même à travers la clameur du combat. Roger, tout exposé qu'il était aux traits des ennemis, car il n'avait que sa cotte de mailles, Roger sauta sur le haut bord de la muraille à l'endroit où était dressée une échelle ; et là, au lieu de frapper ceux qui la gravissaient, il prit cette échelle par les deux montans, et, la soulevant de terre avec tous les guerriers qui la chargeaient, il la balança un moment et la rejeta sur les ennemis qui encombraient le fossé. A ce coup de force et d'audace inouïes, les remparts retentirent d'un cri de joie, et les croisés demeurèrent stupéfaits. Quelques-uns reculèrent et laissèrent une place vide. Du haut de la muraille Roger y sauta et quelques soldats et capitaines, de ceux qui étaient armés légèrement, le suivirent. Les croisés, étonnés à leur tour, perdirent l'ardeur qui les avait poussés si loin. Roger, suivit le faubourg dans l'enceinte qu'il formait autour de la cité, toujours à la tête du petit nombre d'hommes d'armes qui l'avait suivi, balaya devant lui tout ce qu'il rencontra, appelant à mesure qu'il s'avançait ceux qui étaient sur les murailles et qui, à sa voix, sautaient ou descendaient près de lui. Ainsi, en moins d'une heure, il rétablit le combat dans le premier faubourg.

Cependant la lutte y continuait avec acharnement, lorsqu'il fit appeler près de lui dix de ses capitaines les plus déterminés. Il les fait former en cercle, et tandis qu'il se couvre de ses armes, que Kaëb lui a apportées, il leur dicte en peu de mots un ordre qui paraît d'abord les étonner, mais auquel chacun s'empresse d'obéir. Ils rentrent dans l'enceinte du second faubourg, et bientôt en ressortent par les portes ouvertes, chacun à la tête de nombreux soldats qui, la pique basse, et sans s'occuper du combat qui s'anime autour du second faubourg, le traversent en courant, marchent droit aux portes du premier, et dès qu'ils les ont atteintes, les ferment sur eux et sur les croisés. Cependant ceux-ci gravissaient incessamment les murailles intérieures et descendaient dans l'enceinte. Pierre de Cabaret le faisait remarquer avec inquietude à Roger, qui lui répondit tranquillement :

— J'attends que le nombre que tu as voulu y soit : un homme pour chaque pierre.

[illegible] quarantaine de [illegible] Roger [illegible] son épée, se met à crier :

— Maintenant allons compter les pierres de nos murailles. Quant à vous, dit-il en s'adressant à ceux qui étaient sur les murs du second faubourg, prenez garde, car je vais vous envoyer de terribles ennemis.

A l'instant, il s'élance en avant, traverse à la tête de ses nombreux chevaliers, la mêlée confuse où l'on se frappait corps à corps, et paraît bientôt sur la muraille extérieure, se plaçant ainsi audacieusement entre les Français qui sont dans les campemens et ceux qui occupent le premier faubourg. Presque aussitôt les capitaines qu'il a envoyés à chacune des portes montent de même sur la muraille, et la couronnent au moment où le camp des croisés pensait déjà que les assiégeans étaient maîtres du second faubourg. Cette apparition étonne les croisés et les arrête un moment ; ils ne comprennent pas que, si les premiers assiégeans ont été repoussés, ce ne soient pas eux qui se replient sur les murailles. Ils se consultent entre eux, et ne s'arrêtent à aucun parti, lorsqu'ils aperçoivent les flots d'une fumée épaisse entourer soudainement la ville : c'est tout le premier faubourg qui est en feu. Leur indécision devient plus grande. Alors tous les croisés qui avaient franchi les premières murailles, enfermés dans cet incendie, cherchent les portes pour se retirer ; mais les portes sont fermées : ils montent aux murailles ; mais les murailles sont occupées par Roger et ses capitaines : dans un mouvement de courage désespéré, ils se précipitent vers la seconde enceinte ; mais la pluie de pierres et d'eau bouillante qui les accueille les fait reculer. Alors le désordre et la peur se mettent parmi eux, et ils se jettent en fuyant du côté des murs extérieurs, oubliant qu'il leur faut autant de courage pour la fuite que pour l'attaque, et qu'il faut renverser ceux qui occupent ces murs. Mais la terreur est ainsi faite, et la lutte devient terrible pour s'échapper. Au plus fort du désordre, Roger demeure presque seul, appelant à lui ceux qui fuient : appelant surtout ceux qui les poursuivent, afin qu'ils les jettent sous le tranchant affamé de sa hache. Comme un commis de nos barrières, armé d'un fer rouge et qui marque, à mesure qu'il passe, le bétail qui va au marché, Roger compte du bout de sa hache tous ceux qui passent, mais qui tombent. Il les amoncelle devant lui, et, quand le tas est si haut qu'il gêne sa terrible extermination, il le franchit, et va plus loin marquer sa place par un nouveau monceau de cadavres. La plupart meurent sans l'attaquer ; quelques-uns, et parmi ceux-là des chevaliers armés de toutes pièces, se précipitent contre lui ; mais cette hache se lève et se baisse impassiblement, brisant casques et boucliers, chaperons et cottes de buffle. On ne dirait plus que c'est un homme, mais une machine qui tue, tant il semble immobile et inébranlable sur ses pieds, régulier et irrésistible dans ses coups ; on sent que la foule lui manquera avant la force. Les croisés comprennent alors ce qui s'est passé dans le faubourg : ils remontent avec ardeur à l'escalade pour soutenir leurs soldats ou leur ouvrir une voie. Roger, pressé entre ceux qui attaquent et ceux qui fuient, se replace audacieusement sur le parapet, frappant également les uns et les autres, toujours immobile et scellé à la place qu'il a choisie. Cette audace irrite les croisés ; ils se ruent contre lui sans l'ébranler. Enfin, lorsqu'il voit l'ardeur des uns et la terreur des autres poussées au dernier degré, il se replie soudain vers quelques-uns des siens, et, en formant un seul corps, il fend le torrent des fuyards et le traverse, en allant vers la cité. Arrivé au pied des seconds murs, Roger appelle à lui tous ceux qui les défendent. A sa voix, les portes de la ville s'ouvrent : les habitans de Carcassonne, poussés par leur victoire, se précipitent en avant et chassent les croisés devant eux comme un troupeau en désordre. Alors il arrive ce que Roger avait prévu : les fuyards rencontrent les assiégeans, qui veulent avancer ; et la peur est si grande parmi les premiers, que ce sont eux qui culbutent les leurs du haut des murs qu'ils escaladent. Chassés par Roger et les siens [illegible] d'épée, les derniers [illegible] précipitent sur les piques des soldats [illegible] au pied des murailles. Alors ce n'est plus un combat, c'est une épouvantable boucherie où les croisés sont tués à merci, tant qu'on veut la pique et l'épée, tant que le bras en peut désirer. Enfin le premier faubourg est balayé. Les croisés regagnent en foule le camp, laissant dans le faubourg une armée de morts, car de vivans et de blessés il n'en resta pas un seul ; et comme dit la chronique provençale de l'époque : *E talament se sont rencontrats que pro ne tombara, et talament*

tombaron que jamay ne se levaron ne bocjaron del loc : Et ils se rencontrèrent si furieusement qu'il en tomba beaucoup, et ils tombèrent si bien, que jamais nul ne se releva de l'endroit où il était tombé.

Quand la déroute fut complète, Roger se retourna, et, voyant autour de lui Pierre de Cabaret et ses autres capitaines tout dégouttans du sang qu'ils avaient répandu :

— Eh bien ! s'écria-t-il, mon brave soldat, t'ai-je fait bon compte? As-tu un homme pour chaque pierre?

— Sire vicomte, dit Saissac, en appliquant à Cabaret le calembour de l'Écriture : Voici la pierre qui a coûté le plus cher à l'ennemi.

— Bien, bien, Saissac, s'écria Roger; je t'ai retrouvé si jeune au combat, que je me suis presque senti d'âge à te servir de tuteur et à modérer ta fougue. Où est Guillaume de Minerve, que je l'embrasse? où est Lérida, que je le félicite? où sont-ils, le Lion et le Tigre! ils ont déchiré ce bétail à belles dents de fer et d'acier. Sur mon âme, messires, je crois que nous pouvons dormir. Un moment, nos bons chevaliers, ne tendrez-vous pas la main à Buat? Quoiqu'il ne porte pas la ceinture militaire, il a fait merveille des deux mains, de la torche et du sabre.

— Bonne épée vaut mieux que ceinture dorée, dit Saissac à qui la voix tremblait en parlant ainsi.

— Et bonne renommée aussi, dit Pierre, et le drôle l'a aussi mauvaise que possible.

Saissac se tut, et Roger dit en souriant à Pierre de Cabaret :

— Eh bien ! mon bon Pierre, si je te priais de le prendre pour écuyer afin de lui donner un peu de la tienne, ne le ferais-tu point?

— Sire vicomte, dit Cabaret, je crois avoir assez bonne renommée pour deux honnêtes gens : mais je crois que le Buat en a besoin de beaucoup trop pour qu'il ne m'en restât assez.

— Donc, messire, dit Roger avec hauteur, il sera le mien et non le vôtre, et si quelqu'un n'a pas son compte d'hommes tués, comme je l'ai prescrit, il en peut emprunter au sire Buat, il leur en prêtera, car il n'en manque point.

Bientôt après, toute la garnison de Carcassonne était rentrée dans ses murs, et Roger, parcourant l'enceinte d'un bout à l'autre, alla visiter chaque poste pour voir s'il était suffisamment gardé. Arrivé à la tour du Paon, il entendit au sommet, où tous les routiers étaient rassemblés, de grands éclats de rire, mêlés de cris de triomphe. Il monta, et vit que c'était Kaëb et Buat qui excitaient ce mouvement. Tous deux étaient armés d'un arc, et lançaient des flèches contre un but éloigné. Roger regarda, et vit dans le fossé un chevalier étendu, couvert de ses armes. Ce n'était pas sur lui que tiraient les deux jeunes gens, mais sur quelques écuyers qui s'étaient hasardés jusque dans le fossé pour l'en retirer. Déjà quatre avaient tenté ce dévoûment, et l'avaient payé de leur vie. Un cinquième se présenta ; il courut vers le fossé, et Kaëb tira ; la flèche, heureusement ajustée, frappa sur la cuirasse, rebondit et tomba à terre. Les éclats de rire recommencèrent, et l'on railla l'esclave de la faiblesse du coup.

— Que peut une flèche sur ces armes d'acier ? cria-t-il avec colère.

— Tu vas voir, dit Buat.

Aussitôt il ajusta une seconde flèche qui partit avec tant de force, qu'on ne la revit que lorsque l'écuyer s'arrêta, en poussant un cri, percé de part en part. C'était le jeu qui occupait si gaîment les routiers. Les quinze ou vingt hommes d'armes qui étaient à quelque distance du fossé, et qui paraissaient prendre tant d'intérêt au blessé, délibérèrent entre eux, et se résolurent à s'avancer ensemble, espérant sans doute qu'un au moins échapperait au terrible archer qui avait atteint les autres.

— Allons, Kaëb, dit Roger, pince la corde au milieu, et tords-la un peu en la tirant ; je vais te montrer comment cela se fait.

Il prit lui-même un arc, et Kaëb suivit l'avis de son maître : la flèche partit et un des écuyers tomba. Les routiers applaudirent.

— A toi le second, Buat, dit Roger.

Buat tira et le second écuyer tomba. Cela n'arrêta pas le troisième, qui arriva près du chevalier blessé.

— Pardieu, dit Roger, je veux connaître cet écuyer ; c'est un brave serviteur, et je le verrai si la mentonnière de son casque n'est pas agrafée de fer.

A ces mots, il ajusta sa flèche, qui frappa juste sur le cimier du casque, et le fit tomber de la tête de l'écuyer.

— Jour du ciel ! s'écria Roger, c'est Jean du Man, l'écuyer de Sabran ! Quel est donc le chevalier blessé.

Et, tout aussitôt, de la main il fit signe aux coutiliers de retenir leurs flèches, et courut vers l'endroit de la muraille au pied de laquelle était le chevalier blessé?

Pendant ce temps, un chevalier croisé, qui faisait le tour de la ville en inspectant l'état des murs, arriva vers le groupe qui n'osait plus avancer. Roger, tout en se hâtant, vit que les hommes d'armes lui expliquaient ce qui venait de se passer, car ils lui montraient alternativement la tour, le blessé et les écuyers morts. Le chevalier, dont la stature était remarquable, fit signe à l'un de ses hommes de le suivre, et il s'élança dans le fossé. Les routiers poussèrent de grands cris, mais sur un geste de Roger, qui était monté sur le revers de la muraille, ils retinrent leurs flèches, et Roger s'adressant au chevalier blessé, qui était à peine à quelques toises du mur, lui dit tristement :

— Pons, j'ai dans ma ville le meilleur médecin de la Provence; veux-tu y venir guérir près de moi? Je te jure qu'une fois en santé, tu seras aussi en liberté.

— Ah ! dit jeune Sabran en se soulevant, laisse-moi mourir ici, ou dis plutôt à tes archers de me tuer, pour que nul ne s'expose plus pour une vie qui m'est pesante et odieuse.

A ce moment, le chevalier croisé arriva près de Pons de Sabran, et le chargea sur son épaule comme un fardeau léger :

— Qui que tu sois, lui dit Roger, je te rends grâces de ton dévoûment pour ce noble enfant. Il n'est pas le seul parmi mes ennemis qui ait levé sur moi la main qu'il m'avait tendue ; mais il est le seul à qui je le pardonne, et de qui je le regrette. Merci, brave chevalier ; dis-moi ton nom pour que je m'en souvienne si jamais je puis faire quelque chose pour toi.

—Tu peux m'appeler dans le combat, lui répondit le chevalier, et tu trouveras une lance qui répondra quand tu auras crié : Simon de Monfort !

— Volontiers, dit Roger, et si tu ne viens assez vite, je te jure de te faire un passage libre alors comme aujourd'hui.

Puis il se tourna vers ses archers, qui tenaient leurs arcs tout prêts :

—Bas les flèches, enfans ! Cet homme, cria-t-il, est mon ennemi à moi.

Et comme les archers murmuraient.

— Bas les flèches ! reprit-il, respect au sang que je garde pour mon épée.

VII.

LE ROI D'ARAGON.

Quelques jours après cette attaque inutile, une troupe nombreuse de chevaliers se présenta à l'entrée du camp des croisés, et demanda à être conduite à la tente du comte de Toulouse. Elle y arriva bientôt, et l'un des chevaliers qui la composaient levant sa visière, Raymond reconnut le roi d'Aragon. Il l'accueillit avec de grandes démonstrations de joie, fit loger chacun des chevaliers, du roi avec un de ses chevaliers pour qu'ils fussent magnifiquement traités, et, étant demeuré seul avec Pierre, il lui demanda la cause de sa venue.

— Je viens savoir, dit Pierre, si tout ce que l'on publie de la conduite des légats est véritable ; si la prise de Beziers n'a été qu'une tuerie sans merci, et si la prise de Carcassonne devra être de même.

— De même, dit Raymond ; Dieu n'a jamais envoyé sur la terre de plus implacables exécuteurs de ses ordres qu'Arnaud de Citeaux et son collègue Milon. Malheur à Roger s'il est pris !

— Ce malheur est-il à craindre?

— Oui, et plus à craindre aujourd'hui qu'il y a une semaine. Nous avons attaqué le premier faubourg de Carcassonne, et l'avons enlevé. Nous étions près de nous rendre maîtres du second, car je ne sais pour quelle cause Roger ne s'était point encore montré dans le combat; mais alors il y a paru, et ce n'a plus été qu'un épouvantable carnage des croisés, une terrible déroute des assiégeans.

— Ah! la bonne épée provençale, s'écria Pierre d'Aragon, a donc fermement pesé sur ces brutes de France! Dieu du ciel! c'est bien là notre bon Roger.

— Sans doute, dit Raymond, mais cela n'a fait qu'augmenter la rage qui pousse les légats à sa destruction, et si on n'a pas repris l'attaque dès le lendemain, c'est qu'on prépare de terribles machines pour rendre l'assaut presque irrésistible.

— Voyons, dit le roi, après avoir hésité un moment, parlez-vous sans prévention timorée, et croyez-vous au succès des croisés?

— Vous savez, dit le comte, que si je ne manie la lance ou l'épée aussi bien que Roger ou que vous-même, je me connais autant qu'aucun à la conduite d'un siége et à la construction des machines, et véritablement, je vous le jure, jamais je n'ai vu de si effroyables préparatifs; d'ailleurs, vous pourrez en juger en parcourant le camp.

— Soit, dit Pierre d'Aragon, et si c'est comme vous dites, je ferai aux légats la proposition que j'ai résolue; car, messire comte, votre barbe grise et ma barbe noire ont eu moins de prévoyance que la moustache blonde du vicomte.

Cela dit, ils sortirent, et un grand nombre de chevaliers, avertis de la présence du roi d'Aragon dans le camp des croisés, vinrent le saluer. Parmi ceux qui lui firent le plus d'accueil, il remarqua le comte de Nevers et le duc de Bourgogne. Après avoir échangé quelques complimens avec eux, il leur demanda s'il ne pourrait point obtenir par leur entremise une entrevue avec le légat et les autres généraux de l'armée. Le duc de Bourgogne se hâta de s'offrir pour arranger cette affaire, et le comte de Nevers demeura près du roi d'Aragon.

— Sire roi, lui dit-il en passant son bras sous le sien, que Dieu vous seconde si vous venez ici en but d'accommodement; car il n'est aucun chevalier chrétien qui ne vous sache gré de le délier ainsi de l'obligation de continuer encore, pendant trois semaines durant, cette guerre de meurtre et d'incendie. Le vicomte Roger est un grand et noble suzerain comme la France et l'Angleterre en voudraient posséder beaucoup; car ce qui fait la rage des uns fait l'admiration des autres, et ce qui lui vaut la haine des clercs lui a acquis l'intérêt des chevaliers. Sur mon âme, jamais je n'ai vu bras si redoutable et si fort; c'est un bûcheron d'hommes, si ce n'est qu'il abat ses arbres à la tête. Venez au conseil. Mauvoisin y sera des nôtres avec Saint-Pol: ce sont de braves chevaliers. Si le duc de Bourgogne n'avait l'esprit aussi obtus que son épée est tranchante, il serait pour un accommodement; mais les légats embarrassent toujours de raisons subtiles la droiture de son instinct, et on lui fera faire quelque méchante action.

En parlant ainsi, ils arrivèrent au milieu d'une prairie, et virent qu'on y construisait d'immenses machines. Quelques-unes étaient basses et longues, et formaient une voûte sous laquelle on abritait les soldats, qu'on attachait au pied des remparts pour les saper et y faire brèche, quelques autres étaient des perrières d'une construction particulière: c'étaient deux énormes supports, soutenant une sorte d'essieu en bois; à cet essieu était fixé un fort rayon terminé par une masse carrée de bois de dix-huit pouces, à peu près comme un marteau à battre les pilotis. Ce rayon était en outre fortement consolidé par des arcs-boutans qui s'appuyaient sur l'essieu. Voici comment jouait cette machine. On plaçait sur une planche graissée, et qu'on pouvait incliner à volonté, une pierre d'un volume de huit à dix pouces; on tournait l'essieu de manière que le rayon, armé du marteau, touchât la pierre du côté où on voulait la lancer. Autour de l'essieu étaient attachées quatre cordes que vingt soldats tiraient avec force; elles imprimaient ainsi un mouvement de rotation très accéléré à l'essieu, de façon que le marteau, traçant une circonférence d'autant plus grande que la machine était plus élevée, revenait frapper la pierre avec tant de violence, qu'il la lançait à des distances considérables. Le roi remarqua cette machine, dont il n'avait point encore vu de modèle, et, les soldats l'ayant mise en mouvement devant lui, il reconnut qu'en inclinant la planche de bas en haut, on pouvait enlever les pierres bien au-dessus des murailles, et les faire pleuvoir dans la ville, ce qui ne s'était pas encore vu. Il s'enquit de l'inventeur de cette machine, et les comtes de Toulouse et de Nevers lui montrèrent un homme qui, les bras nus, et armé d'une bisaiguë, travaillait à équarrir une pièce de bois, tandis que son regard actif surveillait tous ceux qui étaient autour de lui.

— Quoi! dit Pierre, c'est ce manant qui a fait une si terrible invention?

— Ce manant, dit le comte de Nevers, est l'archidiacre Guillaume, de Paris, et presque tous ces ouvriers que vous voyez autour de lui sont les principaux clercs de l'armée.

L'étonnement de Pierre d'Aragon fut grand, mais il s'accrut encore lorsqu'à un signal donné un des ouvriers entonna le *Veni Creator*, qui fut aussitôt repris par des milliers de voix, et chanté avec ferveur, sans cependant interrompre les travaux.

— Voilà comme ils officient, dit le comte de Nevers; il est bien juste que les clercs fassent la besogne des soldats là où les évêques font l'office des généraux.

Au ton dont parlait le sire de Nevers, plus encore qu'à ses paroles, Pierre d'Aragon jugea que la mésintelligence régnait entre les légats et les chevaliers, et peut-être eût-il laissé au temps le soin d'aigrir cette disposition et de dissoudre toute cette armée, s'il n'avait vu que les milliers de machines qui s'élevaient rendaient le succès d'un assaut plus que probable, et qu'il restait encore assez de temps aux légats pour obtenir cet assaut des chevaliers qui composaient l'armée. L'état des machines permettait même de le livrer sur-le-champ si on n'eût voulu les multiplier pour frapper un coup décisif. Il marcha donc vers le pavillon (*el pabalho*) des légats, qui était surmonté d'une croix, et il se trouva admis en présence des représentans d'Innocent et des principaux chevaliers qui formaient le conseil. Après avoir pris la place qui lui fut désignée, il leur adressa la parole: il leur exposa que si le crime d'hérésie avait régné dans les états du vicomte et s'y était enraciné, ce ne pouvait être la faute de Roger, dont la jeunesse ne lui avait permis de diriger les affaires de ses comtés que depuis quelques années au plus. Il leur remontra qu'on avait été sans pitié pour lui, ayant refusé de le recevoir à merci et accommodement dans la ville de Montpellier, bien qu'il s'y fût présenté de sa volonté.

Il représenta qu'il ne pouvait être puni des fautes de ses officiers et de ses hommes, et que, dans le cas même où ils seraient coupables, ils étaient assez punis par la destruction de la ville de Beziers et de plus de cinquante châteaux que les croisés avaient ruinés de fond en comble. Lorsqu'il eut fini de parler, Arnaud répondit:

— Nous avons deviné, sire roi, quel motif vous avait amené en notre camp, et nous avons préparé notre réponse en conséquence des paroles que nous avions prévues et que nous venons d'entendre. L'esprit de paix nous anime, surtout en présence de l'esprit de repentir. Si, comme vous le dites, le vicomte Roger est innocent des crimes d'hérésie, et que ses officiers et ses hommes en soient seuls coupables, il trouvera nos propositions d'une exacte justice, car elles épargnent l'innocent, et ne s'adressent qu'au coupable.

Ces précautions et le silence que garda un moment l'abbé de Cîteaux annoncèrent au roi d'Aragon que ces propositions étaient inadmissibles, car on voyait que le légat lui-même craignait de les aborder. Cependant il continua ainsi:

— Il sera permis au vicomte Roger de se retirer lui treizième avec douze hommes à son choix, chevaliers, châtelains ou manans, à condition par lui de nous livrer sa ville.

Le roi d'Aragon fronça le sourcil et s'écria:

— Et quelles sont les conditions pour le reste des habitans?

— Ils seront livrés à notre merci, pour en ordonner ce que bon nous semblera.

— C'est-à-dire, s'écria le comte de Nevers, pour les tuer et massacrer jusqu'au dernier. Ce ne sont pas des propositions qu'aucun homme portant l'épée puisse accepter: c'est dérision et insulte.

— Ce sont celles qui ont été arrêtées au conseil, reprit hautainement le légat, et auxquelles vous devriez vous soumettre sans murmurer, même lorsqu'elles ne partiraient que de notre seule volonté, si cependant vous pensez que la foi du serment lie l'honneur des chevaliers. Du reste, le roi Pierre d'Aragon sera plus juste que vous, et puisqu'il a visité notre camp et vu les forces prodigieuses dont l'esprit de Dieu a armé sa cause, il peut juger que ce n'est ni dérision ni insulte, mais clémence et pitié.

— Messire, dit le roi d'Aragon en se levant, la force ne fait point le droit, et le droit fait souvent la force. L'aspect de vos machines n'est point fait pour intimider celui qui a la la conscience du sien, et je ne puis croire que Roger accède à vos demandes. Mais, comme je suis venu ici dans le but de concilier cette terrible guerre, je porterai vos propositions à mon frère Roger, et vous rapporterai sa réponse. Vous ne me considérerez pas comme un fauteur de guerre si je pense que, d'après ce que vous lui offrez, il faut vous préparer à l'attaquer.

— Et nous ne vous considérerons point comme un traître, dit le légat, si vous lui dites qu'il se tienne prêt à se défendre.

Le roi d'Aragon sortit de la tente, et le comte de Nevers, qui l'accompagnait, s'écria :

— Ah! damné serment! Qu'il me tarde que ces quarante jours finissent; c'est une guerre de routier qu'on nous fait faire. Et puis, voyez ce Saint-Pol et ce Mauvoisin, ils sont sous quelque tente de ribaud à boire et à se goberger, tandis qu'on tient conseil; et cet âne de Bourgogne laisse tout faire, de manière que les évêques et quelques chevaliers à leur dévotion conduisent l'armée à toutes sortes de méchantes et déshonorantes actions. Vrai Dieu! si j'en suis requis, j'attaquerai la cité de Carcassonne, et, une fois l'épée au poing, je ferai de mon mieux; mais je donnerais un de mes bons châteaux pour que le vicomte nous donnât pareille aubaine que la première, surtout si, comme il paraît certain, c'est ce malencontreux Simon de Montfort qui mène tout ici secrètement. Ah! le vicomte a eu grand tort de ne le pas laisser transpercer d'une bonne flèche au lieu de lui promettre un combat corps à corps, car, à vrai dire, c'est un rude champion.

Un moment après, le roi quitta le comte de Nevers et les chevaliers qui le suivaient en signe d'honneur, et il s'avança seul vers une porte de Carcassonne, la tête découverte et vêtu d'un simple pourpoint, comme ami et non comme combattant. Au signe qu'il fit en élevant en l'air un pennon que portait le comte Sanche de Roussillon, qui le suivait, la porte du second faubourg s'ouvrit, car le premier avait été abandonné. Les habitans de la ville, avertis de la présence du roi d'Aragon, et en devinant les motifs, l'accueillirent de cris de joie, et il fut ainsi accompagné jusqu'au château, où il trouva Roger. Le premier mouvement du vicomte fut empressé et sincère, et il dit au petit nombre de ceux qui avaient suivi le roi jusqu'à l'intérieur de la tour: — Répandez en la ville que ce sont propositions de paix qu'on nous apporte; dites aux habitans que je leur en ferai part sous l'orme du château, et que leurs souffrances tirent à la fin.

— Comment! dit Pierre, en êtes-vous à ce point, qu'on soit déjà fatigué du siége, et que les habitans murmurent?

— L'eau nous manque, dit Roger; et, quoique j'aie moyen de m'en procurer, j'attendrai encore pour employer ce moyen. Cependant il faudra bientôt s'y résoudre; car la maladie se mêle à la soif, et elle nous sera bientôt plus fatale que les croisés: mais elle nous l'est moins que la trahison, et j'ai trop lieu de craindre celle-ci pour livrer mon secret à une ville où mon évêque Béranger a laissé des partisans trop nombreux.

Après ces paroles, ils demeurèrent seuls, et Roger apprit ce que les croisés avaient chargé le roi d'Aragon de lui rapporter. Sans autre explication, il refusa hautainement et rompit l'entretien touchant la reddition de la ville. Mais lorsqu'il se fut enquis des nouvelles de l'extérieur, et que le roi lui eut raconté ce que les croisés avaient fait de la ville de Beziers, il entra dans une douleur et une rage inexprimables. Enfin le roi lui ayant demandé sa réponse, voici celle qu'il lui fit, telle que l'a conservée la chronique.

— Vous direz à ces prêtres que j'aimerais mieux me laisser arracher la barbe et les cheveux du menton et de la tête, les ongles des pieds et des mains, les dents de la bouche, les yeux et les oreilles du crâne, être écorché vif et brûlé sur un bûcher, que de remettre à ces bourreaux le dernier de mes hommes, fût-il serf, fût-il hérétique, fût-il parricide.

A peine eut-il achevé, qu'il ouvrit les portes de la salle où il se trouvait, et entra dans celle où se tenaient grand nombre de chevaliers et de bourgeois.

— Guerre! s'écria-t-il en entrant, guerre et extermination jusqu'au dernier d'entre nous!

En parlant ainsi avec fureur, il traversa la cour du château et le pont-levis, et arriva sur la place de l'orme, où étaient presque tous les habitans qui ne veillaient pas aux murailles.

— Guerre et extermination! s'écria-t-il en montant sur le banc qui ceignait le pied de l'arbre.

Un morne silence, suivi de quelques murmures, accueillit ce cri de Roger.

— Savez-vous, continua-t-il, ce que les légats du démon Innocent III ont osé me proposer, à moi, votre souverain et défenseur? De sortir, moi treizième, de cette ville, et de livrer le reste de ses habitans à leur merci.

— Jamais! jamais! crièrent les chevaliers et les plus puissans bourgeois.

— Et quelle sera cette merci? dirent quelques voix isolées de serfs et de femmes.

— Ce sera la merci qu'ont obtenue nos frères de Beziers, s'écria Roger pâle et tremblant d'une rage qui ne trouvait pas assez de voix en lui pour s'exhaler, ce sera l'égorgement de tous les hommes jusqu'au dernier, de toutes les femmes jusqu'à la dernière, vieillards et enfans, catholiques et vaudois, laïques et clercs; car à Beziers, en notre ville de Beziers, dans Beziers la riche ville, la noble sœur de cette cité, il n'est pas resté un pied debout sur le sol pour venir nous donner la nouvelle, pas une main pour sonner la cloche d'alarme. Morts! morts! tous morts jusqu'au dernier: voilà la merci des légats.

Un frémissement d'horreur et de désespoir parcourut toute la foule, et cependant quelques-uns murmurèrent :

— Est-vrai? est-ce possible?

— C'est plus que possible, dit Pierre d'Aragon, c'est vrai, vrai, sans mentir d'une syllabe, comme leur glaive ne s'est pas trompé d'un homme.

— Il n'y a donc pas d'espoir? dit quelqu'un.

— Il n'y a d'autre espoir, dit Roger, que de nous dire qu'il n'y en a plus. Citoyens, on nous donnera l'assaut demain. Demain étanchez votre soif dans le sang de vos ennemis, et après-demain je l'étancherai d'eau pure et salutaire. Envoyez-moi quatre de vos capitaines; je leur dirai comment je le puis; et j'espère que vous en croirez leur parole lorsqu'ils vous l'assureront.

— Nous te croyons, s'écrièrent toutes les voix, nous te croyons sur ta parole, et tu peux ne pas la tenir si nous ne tenons la nôtre, de combattre et mourir à tes ordres tant et comme tu voudras.

Un moment après, Roger reconduisit Pierre d'Aragon jusqu'aux portes de la ville, et rentra dans la cité pour faire préparer les moyens extraordinaires de défense qu'il voulait employer. Il visita les murailles et fit réparer les moindres brèches qui s'y trouvaient. Tout autour il fit dresser d'immenses fourneaux, et apporter dans des cruches de l'eau et de l'huile en quantité pour la faire bouillir et en arroser les assiégeans; des pierres et des traits y furent amoncelés, et des torches furent préparées. Dans l'entretien que Roger avait eu avec le roi en le reconduisant, celui-ci, emporté par l'intérêt que trop tardivement il avait pris à la cause de Roger, lui raconta et lui nombra la quantité de machines construites

Roger ordonna aussitôt qu'un grand nombre de flèches de bois de sapin fussent préparées; elles étaient armées d'un fer pointu, et, immédiatement après ce fer, d'une grosse poignée d'étoupes qu'on devait imprégner d'huile, et auxquelles on devait mettre le feu au moment de lancer les flèches. Pendant ce temps, Pierre d'Aragon était retourné au camp des croisés. Il fut d'abord accueilli par le comte de Nevers qui quitta un groupe de chevaliers, et qui aborda le roi en s'écriant :

— Il a refusé, n'est-ce pas?

— Voici sa réponse, dit le roi, et il la répéta textuellement.

— Elle est noble et digne, cria Nevers, et tant pis pour ceux qui ne la trouveront pas telle, ajouta-t-il en mesurant dédaigneusement le duc de Bourgogne du geste et du regard.

Celui-ci voulut répondre; mais Simon de Monfort l'entraîna en le calmant, et le roi d'Aragon alla au pavillon des légats. Ils le reçurent et entendirent la réponse du vicomte avec une humilité affectée, sous laquelle ils ne purent s'empêcher de laisser percer une sombre joie que trahissaient les regards d'intelligence qu'ils échangeaient entre eux. Après que le roi eut parlé, Arnaud se hâta de répondre :

— Dieu sait que nous avons fait tout ce que nous pouvions pour éviter de si grands maux. Que le sang versé retombe sur celui qui ferme l'oreille aux conseils de la prudence.

Pierre se dispensa de répondre; et, lorsque le légat l'invita à demeurer dans le camp et à y recevoir l'hospitalité, il refusa dédaigneusement et répliqua qu'il en avait assez vu pour qu'il pensât à aller prendre soin de la sûreté de ses propres états.

— Comme il vous plaira, sire le roi, dit Arnaud. La meilleure sûreté c'est d'être dans le giron de l'Église, et je ne pense pas qu'il vous prenne fantaisie d'en sortir.

— Si l'Église n'est plus qu'un camp, répondit Pierre, et si les clercs ne sont plus que des soldats, elle ne doit pas s'étonner que ses fils ne l'abordent que la lance haute et le poing armé.

Peu de temps après, vers le soir, Pierre quitta le camp, car ces allées et venues avaient occupé toute une journée, et le comte de Toulouse l'accompagna, suivi d'un nombre considérable de chevaliers qui voulaient ainsi lui faire honneur. Raymond ayant fait un signe au roi d'Aragon et pressé le pas de son cheval, ils se trouvèrent un moment en avant et isolés, et le comte dit à voix basse :

— Pourquoi ces menaces, mon frère? pourquoi avertir les légats de vos projets?

— C'est que l'indignation me suffoque, et qu'il est temps de réparer la faute que j'ai commise.

— Je le sais, je le sais, dit le comte, mais ces dispositions veulent plus de secret et de prudence. Avançons encore un peu, qu'on ne puisse nous entendre.

Ils se mirent hors de la portée de la voix et le comte ajouta :

— Eh bien! que comptez-vous faire?

Pierre regarda Raymond avec défiance, et lui dit brusquement :

— Et vous?

— Moi, dit le comte en hésitant, moi, je ne puis rien. Cependant, si j'étais sûr de votre appui....

— Et moi de votre foi... dit le roi.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le roi observait attentivement le comte.

— Ah! tout ceci est bien funeste, dit Raymond sans répondre au doute du roi d'Aragon.

— Il est bien tard pour le reconnaître.

— Pas trop tard, dit Raymond, si... Puis il s'arrêta et reprit : — Pierre, nous nous sommes trompés tous deux et laissé emporter à un mouvement de colère contre un enfant.

— Eh bien? dit le roi.

— Eh bien... dit Raymond se décidant peut-être à parler plus franchement.

A ce moment, les chevaux des deux seigneurs auxquels leurs cavaliers ne prenaient pas garde prirent une allure rapide. Celui du roi voulant toujours devancer l'autre, et celui du comte ne voulant pas rester en arrière. Le comte réfléchit et dit au roi :

— Vous voyez que mon cheval suit aisément le pas qu'il voit prendre aux autres : c'est un bon cheval.

— Oui, dit Pierre d'Aragon, quand un autre commence la course. Eh bien, soit! je prends ceci pour un avertissement de Dieu, et il en arrivera ce que Dieu décidera.

Le comte de Nevers rejoignit au même instant les deux princes, qui ralentirent le pas, et l'on causa de choses diverses jusqu'à ce que les trompes des soudards annonçassent qu'on allait clore l'enceinte du camp. Raymond tourna bride et dit au roi :

— Je vous quitte à regret; mais vous voyez, mon frère, que je réponds à la voix qui m'appelle.

— Moi aussi, dit Nevers; mais que Satan m'étreigne si je ne cassais volontiers les dents de la bouche qui souffle ces trompes. Oh! les clercs! les clercs! ils m'ont volé mon serment; que Dieu les protége quand je l'aurai racheté.

A cet instant, les deux troupes se séparèrent : les uns regagnant le camp des croisés, et Pierre continuant sa route du côté de la montagne.

VIII.

ROGER.

Deux jours après le départ du roi d'Aragon, l'assaut qui devait livrer Carcassonne aux croisés commença avec le jour. Ce fut un terrible spectacle que celui de cette armée de machines roulantes qui s'avancèrent comme une ville contre une ville. Ce dut être un grand effroi pour les assiégés que de se voir ainsi enveloppés de tours avec des ponts qui allaient s'attacher aux sommets des murailles, de boucliers qui couvraient les mineurs qui allaient s'attaquer à leurs racines, de balistes et de pierrières de toutes sortes qui les battaient au ventre, tout cet attirail heurtant et frappant les murs, à toutes les hauteurs, si violemment et si continûment que les remparts en vibraient dans leur vaste circonférence. Il fallait à tous ces hommes enfermés dans Carcassonne un courage bien désespéré pour penser à résister à cette multitude de chevaliers et de soldats se précipitant à l'escalade par milliers, et qui se succédaient sans qu'il parût que la mort comptât pour quelque chose dans de si innombrables bataillons. Mais lorsque après quatorze heures de combat acharné toute cette armée fut culbutée, lorsque toutes ces tours flambèrent autour de la ville, comme pour éclairer la victoire des uns et la défaite des autres, alors la consternation passa des murs de Carcassonne dans le camp des croisés; et lorsque Roger ordonna aux siens de rentrer dans l'enceinte de la cité, ne voulant pas garder le second faubourg, tant il était encombré de cadavres, les assiégés trouvèrent assez de force pour emporter Roger en triomphe jusque dans son château. C'est que Roger avait été dans ce jour plus grand que n'eût espéré son père s'il eût vécu, plus redoutable que ses meilleurs amis ne l'eussent pu croire s'ils ne l'avaient vu. C'était lui qui le premier avait laissé approcher une des tours des croisés; c'est lui qui avait, de ses propres mains, attaché au mur le pont que cette tour y avait lancé, ne craignant de ses ennemis que la fuite; et c'est lui qui, après avoir ainsi enchaîné à sa ville cette tour qui l'assiégeait, avait assiégé cette tour la torche et la hache au poing; c'est lui qui avait fait de ce pont, qui devait être le chemin de l'attaque, celui de la défense; lui qui le premier avait pénétré dans cette tour, et l'avait fait crouler, toute chargée d'hommes, sous l'incendie qu'il lui avait attaché aux flancs. C'est Roger qui le premier, debout sur le revers des remparts, exposé aux pierres et aux flèches des croisés, avait précipité sur le bouclier des mineurs les pots énormes d'huile allumée qui se brisaient, en tombant sur la machine, l'inondaient de flammes, et la dévoraient en un moment. C'est lui qui, aidé de Buat, avait hérissé d'un si grand nombre de flèches enflammées la pierrière immense de l'archidiacre Guillaume, qu'elle s'était enfin enflammée comme les autres. Mais ce qui surpassait toute croyance, c'est ce dont

l'armée et la ville avaient été témoins, si intéressées toutes deux, si haletantes à l'aspect d'une si grande audace, que le combat en était demeuré suspendu.

Un des boucliers des croisés avait résisté assez longtemps aux rochers et aux torches qu'on lui avait lancés, pour que quelques mineurs eussent pu détacher bon nombre de pierres du pied du rempart, s'y creuser un trou et y travailler à l'aise. A cet endroit, le combat s'était ralenti; l'escalade avait cessé, et un grand nombre de chevaliers s'étaient réunis en face de cette brèche, attendant la chute du rempart pour s'y précipiter, et trouver enfin la chance d'un combat corps à corps, sur terre ferme, et non pas en l'air sur des ponts volans ou des échelles fragiles. Roger, dont le courage se promenait partout et se distinguait partout, voit de loin, d'un côté, une foule attentive, de l'autre, l'isolement du rempart, où les intrépides craignaient de s'aventurer. Il s'y élance, ayant le seul Buat près de lui, Buat, qui trahit son sang et son origine à chaque danger qui se présente, tant il s'y précipite avec ardeur, et tant il triompbe avec rapidité. Ils arrivent tous deux, Roger et Buat, au sommet du rempart que le pic creuse et harcèle au pied. Un rire terrible et moqueur de toute l'armée des croisés les accueille aussitôt. On ne daigne pas leur lancer une flèche, tant on se sent assuré de pouvoir les atteindre bientôt de la lance et de l'épée.

Alors une entreprise qui ne pouvait avoir que Buat pour complice s'offre à l'esprit de Roger. Il prend une corde que Buat s'attache autour des reins, et la jette du côté des assiégeans. Ceux-ci ne peuvent s'imaginer d'abord ce que le vicomte prétend faire, et tous les chevaliers qui sont sur les murailles accourent pour prévenir ce qu'ils devinent que Roger fera; mais ils arrivent trop tard, car déjà Roger se laisse glisser le long de la corde que Buat retient; Buat debout sur le revers, comme un pieu planté au mur, Roger en dehors des remparts, comme un tigre pendu à une liane qui le descend vers sa proie; tous deux tournent la face aux ennemis. A cette vue, ceux-ci poussent de grands cris et veulent se précipiter sur la muraille; mais les chevaliers accourus sur les remparts se sont armés de tous les projectiles qui y sont amassés, et en inondent si furieusement ceux qui approchent, qu'ils ne peuvent franchir le vide qui les sépare du mur. Cette première attaque, faite tumultueusement, recule en tumulte, et bientôt laisse voir Roger frappant de sa hache le dernier des mineurs qu'il a surpris et massacrés.

A cette vue, les croisés irrités courent vers lui avant qu'il ait ressaisi la corde qui doit le ramener au sommet des remparts, tout Carcassonne tremble, mais Roger, sans se hâter de faire une retraite nécessaire, Roger se retourne audacieusement, et d'une voix terrible il appelle Simon de Montfort. Ce cri n'arrête pas tout d'abord les assaillans, mais il met le désordre dans les rangs; car, à ce cri, le comte de Nevers, Mauvoisin et Saint-Pol se sont mis en travers de l'attaque, s'écriant qu'il y a combat promis entre les chevaliers, et qu'ils tueront de leurs mains le premier qui le troublera. Mais Simon de Montfort n'est point à cet endroit, et, bien que quelques varlets se précipitent du côté où il combat pour l'avertir, il se fait un moment d'attente pendant lequel, du rempart et du camp, tout le monde accourt à cet endroit. Cependant Guillaume des Barres et le vicomte de Turenne, qui se trouvent parmi les spectateurs, s'avancent tout-à-coup, et demandent à Roger s'il veut échanger un coup d'épée avec l'un d'eux.

— Avec tous deux, dit Roger, pourvu que ce soit ensemble, car je vois Montfort qui accourt, et il a ma parole.

Le vicomte de Turenne s'élance le premier et porte à Roger un coup terrible de son épée, que Roger reçoit sur le tranchant de la hache qu'il tient de la main gauche.

— On dit que vous portez votre cheval, sire vicomte, lui dit Roger en riant; voyons si vous porterez ce chevalet.

Et, s'armant d'un énorme morceau de bois dont se servaient les mineurs pour soutenir les murs qu'ils sapaient jusqu'au moment où ils allumaient la fougasse, il en frappe Turenne sur son casque et l'étend par terre comme un bœuf assommé. Guillaume des Barres accourt tout aussitôt; mais Roger ne l'attend pas, et, lui lançant son chevalet dans les jambes au moment où il approche, il le fait tomber avec violence. Il s'approche alors de lui et lui dit doucement :

— Pardonnez-moi cette surprise, sire comte, mais voici mon ennemi qui approche. C'était assez de vous sans lui mais j'espère que ce ne sera pas assez de lui sans vous. Emportez le sire de Turenne; j'emporterai celui qui vient.

Des Barres s'éloigne et Simon accourt; il descend de cheval, prend son bouclier, sa hache, son épée, et s'assure sur ses pieds. Simon avance lentement comme un homme qui voit qu'on l'attend et qui croit que son adversaire ne lui échappera pas. Après s'être postés à la longueur de leur épée, ils se mesurent de l'œil, et les deux armées les admirent, l'un à trente-huit ans, dans tout le développement d'une force jusque alors sans rivale; l'autre à vingt-quatre ans, souple, élancé et cachant sous son élégance une vigueur qui jusque-là n'avait encore rien trouvé qu'elle n'eût vaincu. Ils se portent d'abord quelques coups adroits et prudens, s'observant comme des joueurs qui se veulent deviner. Mais, avec le facile entraînement de Roger, ce genre de combat ne pouvait être long, et bientôt, au grand étonnement des spectateurs, il jette son épée et d'un bond se précipite sur Simon. Le comte de Nevers en pâlit de crainte pour le malheureux vicomte, tant il prend d'intérêt à son jeune ennemi; mais les assiégeans qui connaissent la force prodigieuse de Roger applaudissent, et la surprise des croisés devient inouïe en voyant tout-à-coup les bras de Simon de Montfort, qui étreignaient Roger, s'ouvrir convulsivement, et laisser tomber le bouclier et la hache qu'ils portent. Ils ne comprenaient rien à ce combat et regardaient avec stupéfaction ces deux hommes, debout, face à face, immobiles tous deux comme deux statues: c'est que Roger avait saisi Montfort à la gorge, et que, de ses deux mains de fer, il pressait l'acier de son collet, et, le pliant, en faisait un étau où Simon étouffait étranglé. Cette immobilité ne dura pas longtemps, car Roger ouvrit ses bras à son tour, et Simon tomba de ses mains, comme étaient tombés de celles de Simon son épée et son bouclier. Cette lutte et son résultat avaient épouvanté l'armée des croisés, et elle demeurait stupéfaite, lorsque Roger saisit la corde qui pendait au mur, et l'attache aux mains de Simon. Alors toute la troupe, à l'exception des plus braves, qui respectent la loi de ce combat singulier, se précipite sur le vicomte avec des cris de rage; mais, avant qu'elle pût l'atteindre, Buat et les siens enlèvent Simon et Roger, qui s'est attaché à lui, à une hauteur où ne peuvent arriver les lances ni les épées. A cet endroit, Roger crie aux siens d'arrêter: d'une main, il se tient à la corde, de l'autre il défait le heaume de Simon, sa cuirasse, son collet, et lui rend l'air qui lui manque. Bientôt celui-ci reprend connaissance pour se voir en l'air, suspendu par les poignets, et exposé aux traits des siens, qui n'osent les lancer contre Roger, auquel il sert de bouclier. Le vicomte monte alors, et appuyant son pied sur la tête de Simon, il lui dit :

— Comte de Montfort, je vous confie la défense de ce rempart, et je suis assuré maintenant que nul mineur n'osera le faire crouler.

Puis il se remet sur la muraille, et le combat se reprend plus acharné que jamais. Cependant, rien n'y fit, ni la valeur terrible des uns, ni le fanatisme furieux des autres. Tout se brisa contre ces murs défendus avec le courage d'un homme qui veut mourir plutôt qu'être vaincu, qui veut vaincre plutôt que mourir, et qui avait animé toute une population de ce courage. Enfin, toute lutte cessa, et chacun se retira comme nous l'avons dit.

Cependant, l'heure du repos, qui était venue pour tous n'était point arrivée pour Roger. A peine fut-il rentré dans son château, qu'il regarda tout autour de lui, et chercha attentivement quelques visages où il demeurât un reste d'ardeur et de force; mais tous les capitaines, tous les soldats, tous les bourgeois qui l'entouraient, portaient la lassitude dans leurs traits et dans leur maintien; car ce fut à ce moment que le terrible besoin qui les avait tourmentés toute la journée se fit sentir cruellement, augmenté encore par cette ardeur même du combat qui le leur avait fait d'abord oublier. Aucune voix n'osa demander au vicomte l'eau qu'il avait

promise; mais il vit bien qu'il fallait assouvir la soif de sa ville. Il pouvait, sans doute, livrer son secret à toute cette population, et il n'eût pas manqué de bras pour l'aider; mais il avait su que des flèches parties de la ville étaient allées tomber près des tentes des croisés, où on les avait ramassées; il n'a ait pu découvrir quelle main les avait lancées; c'était sans doute la main d'un traître, et alors autant valait livrer la ville que son secret.

Alors, il arriva ce qui arrive toujours: Roger s'adressa à ceux qui avaient le plus fait et qui avaient le plus besoin de repos; il calcula leur courage plutôt que ce qui devait leur rester de forces, et s'enferma avec eux dans la salle basse de son château: ceux qu'il choisit étaient Guillaume de Minerve, Lérida, Pierre de Cabaret, Saissac, Buat, Galard du Puy et quelques autres. Il leur expliqua ce qu'il avait déjà raconté à Buat. L'avis fut unanime, et la marche à suivre fut ainsi résolue.

On introduisit dans le château cent des hommes de Buat, à qui fut promise une forte récompense. On les fit descendre par le puits dans le souterrain circulaire, et les chevaliers descendirent après eux. Une grande cuve fut disposée au bas du puits; une poulie armée d'une corde et d'un seau devait puiser l'eau dans cette cuve, et la vider dans des tonneaux disposés autour de la salle. Le long du souterrain on établit la chaîne des routiers; mais à l'endroit où la voûte s'ouvrait sur la campagne, s'établirent Buat, puis Pierre de Cabaret, puis les autres chevaliers fournirent ainsi le reste de la chaîne jusqu'à la rivière, de manière qu'eux seuls pouvaient connaître l'endroit précis où aboutissait le souterrain. Ainsi travaillèrent, durant toute la nuit, et après un long jour de combat, ces hommes résolus et infatigables, Roger en tête, Roger, les pieds dans l'Aude où il puisait l'eau seau à seau.

Dès que les premiers rayons du jour rougirent l'horizon, tous se retirèrent, et Roger le dernier; mais il fut saisi d'un cruel désespoir en voyant le peu qu'avait produit un si dur travail; une vingtaine de tonneaux pour toute une population. Il calcula cependant qu'on en pourrait distribuer un pot à chaque habitant; et il ordonna qu'on ouvrît les portes du château et que tous fussent introduits l'un après l'autre. Après avoir fait placer quelques gardes à côté des tonneaux, il chargea l'un des viguiers bourgeois de présider à la distribution. Chaque capitaine devait recevoir l'eau de toute sa compagnie, chaque bourgeois ou manant, celle de toute sa famille. Toutes ces précautions prises, Roger alla prendre un moment de repos.

Déjà il dormait, lorsqu'un tumulte terrible et des vociférations exaspérées l'éveillent en sursaut. Il se lève, regarde, et voit la cour envahie et pleine d'hommes, de femmes et d'enfans qui se ruent vers la tour en criant: De l'eau! de l'eau! Il descend; et, arrivé à l'endroit où les tonneaux sont placés, il trouve que la garde est forcée, l'autorité du viguier méconnue, les tonneaux livrés au pillage; deux déjà, renversés dans ce tumulte, avaient inondé les pavés, et coulaient vers la porte. Là des malheureux se couchaient par terre pour sucer cette eau pétrie de boue, tandis que ceux qui étaient en arrière, incessamment poussés, leur passaient sur le corps et arrivaient jusqu'à la tour. Roger se précipita au milieu de cette troupe de forcenés, et son aspect les arrêta.

— Malheureux! cria le vicomte, insensés et misérables, ne voyez-vous pas que cette eau que vous versez, c'est le sang de vos femmes! Arrière aux traîtres qui ont fait ce désordre! Le premier qui s'avance n'aura plus, je le jure, ni soif ni faim.

Tout aussitôt il se place en travers de la porte, et à la nouvelle de son apparition toute tentative de la forcer s'arrête. Mais les cris redoublent: De l'eau! de l'eau! de l'eau! hurlent des milliers de voix. Cependant il rétablit l'ordre; chacun entre à son tour, reçoit l'eau qui lui revient et sort par une autre porte; car c'était la rencontre de ceux qui sortaient et de ceux qui entraient qui avait causé ce tumulte, les derniers voulant arracher leur part à ceux qui l'emportaient; enfin, tout redevient ordonné, sinon paisible. Les cris continuent, mais chacun arrive à son tour et sort en sûreté. Bientôt Roger, qui s'était établi debout, l'épée au poing, à côté de l'entrée de la tour, cède à la fatigue, et s'assied sur une escabelle; alors la lassitude le domine, son épée tombe de sa main; sa tête se penche sur sa poitrine; il s'endort: mais alors aussi quelques-uns le remarquent; ceux qui sont près de Roger disent son sommeil à ceux qui les suivent: le grand murmure de cette foule s'apaise doucement, se tait peu à peu, puis s'éteint tout-à-fait, enfin chacun passe à son tour devant son seigneur endormi, marchant sur la pointe du pied, parlant à voix basse, le regardant avec une tendre admiration, jusqu'à ce que toute cette ville, tout à l'heure si turbulente et si forcenée, et qui avait eu, grâce au courage de Roger, sa nuit de sommeil et de repos, eût emporté de même sa portion d'eau, qu'elle ne savait pas devoir à la privation de ce sommeil et de ce repos qu'elle avait eu. Quand Roger s'éveilla, il ne restait plus d'eau. Tout en se levant, et dans cet oubli de toutes choses qui accompagne le premier moment du réveil, il dit en étendant les bras, comme s'il se débarrassait d'un rêve affreux:

— Oh! j'ai soif! à boire!

Ce fut une vieille femme qui se retourna à sa voix, et qui lui donna les quelques gouttes d'eau qu'elle avait pu obtenir, et qu'elle portait dans une sébile de bois.

— Qui êtes vous? lui dit le vicomte.

— Ah! dit la vieille, une pauvre femme qui n'ai plus besoin de rien, car mon mari a été tué à la première attaque de la ville, et mes deux fils à la seconde. Mais béni soit Dieu! sire vicomte, vous avez droit à l'eau que j'emportais pour leur laver le visage et les enterrer proprement. Buvez-la, car vous les avez vengés.

Elle s'éloigna, et le vicomte sortit pour courir la ville.

IX.

TRAHISON ET DÉVOUMENT.

Notre récit va encore une fois quitter les combats et tout cet appareil de faits passés au grand jour, pour pénétrer dans les obscures intrigues de cette histoire.

Simon de Montfort, Dominique et Raymond Lombard étaient assemblés sous la même tente; Simon de Montfort couché sur son lit, les poignets gonflés et meurtris, le visage sombre, et contenant mal sa rage; Dominique soucieux et abattu; Raymond Lombard souriant et fier de les voir revenus à lui, et s'apprêtant à leur vendre cher ce qu'il leur avait d'abord offert presque pour rien. La scène avait lieu le soir du lendemain de l'assaut.

— Eh bien! dit Simon, en quel état est l'armée, en quelles dispositions les légats?

— L'armée est en désordre, les légats en désespoir: on parle de lever le siége, répondit Dominique.

— Lever le siége! dit Montfort. Exécration et anathème sur eux, s'ils le font avant d'avoir puni et brûlé jusqu'aux entrailles cette infâme cité, ses habitans!...

— Et leur seigneur, n'est-ce pas? dit Raymond Lombard. N'y comptez pas, sire comte, ce n'est pas le feu de vos torches qui brûlera les entrailles de la cité; ce ne sera pas non plus le feu du soleil, car voici l'avis que je viens de recevoir, et qui m'a été transmis comme les autres.

Il remit alors à Dominique un petit parchemin écrit, et celui-ci y lut ce qui suit:

« Ne comptez pas sur la soif comme auxiliaire; il y a eu » une distribution d'eau ce matin; nous avons presque réussi » à la rendre inutile; mais la présence du vicomte a tout » calmé »

— Toujours ce vicomte! s'écria Dominique: lui au premier assaut, quand nous étions maîtres des deux faubourgs; lui encore, lorsque nous sapions les murs de la ville; lui, lorsque la révolte s'introduit dans la cité: toujours lui! C'est lui qu'il faut atteindre et frapper, lui qu'il faut anéantir.

— Et vous devez savoir, dit Raymond Lombard, que ce

n'est pas chose facile que le premier venu puisse entreprendre.

— Trève à vos observations, maître Lombard, s'écria Montfort. Vous nous avez beaucoup promis à Montpellier, que pouvez-vous tenir ici?

— Je vais vous tenir tout ce que j'ai promis, dit Raymond.

— Eh bien! dites, reprit Dominique; il est temps.

— Il est temps pour tout, ajouta Raymond Lombard, pour dire ce que je puis faire, aussi bien que pour apprendre ce qu'on fera pour moi.

— Les légats peuvent seuls répondre, dit Montfort, qui ne voulait point s'engager.

— Les légats profiteront-ils de ce que je ferai? répondit Raymond; je ne le crois pas. J'aime mieux la parole de ceux qui en tireront le fruit, car ils auront en main ce que j'attends pour récompense.

— La viguerie de Carcassonne suffit-elle à votre ambition? dit Montfort.

— La viguerie de Carcassonne m'appartenait il y a un mois: j'aurais pu la garder, répondit Lombard.

— On peut y joindre, reprit le comte, celles de Beziers et d'Albi.

— Toutes les vigueries de la Provence, dit Raymond Lombard, ne sont que titres vains et d'obéissance envers le seigneur, et je suis las d'obéir.

— C'est donc une châtellenie qu'il vous faut, messire? dit Montfort.

— Un château, eût-il en sa mouvance un bourg et cent feux, est un pauvre équivalent de la cité de Carcassonne.

— Jour du ciel! c'est donc la cité de Carcassonne où vous levez vos yeux? s'écria Montfort.

— La chose à qui la livre, me paraît un marché juste, reprit sèchement Lombard.

— Alors, prenez-la tout seul, dit avec hauteur Simon de Montfort.

— Eh bien! prenez-la sans moi, repartit aigrement le viguier.

— Messires, dit Dominique, point de querelles sur une chose qui n'est point encore en notre pouvoir, et qui n'y sera peut-être jamais. A dire vrai, maître Lombard, si Milon fût resté le seul légat de notre saint-père en cette armée, je vous aurais pu promettre ce que vous demandez et plus que vous ne demandez. Mais Arnaud est un homme dont la volonté est à lui et non à la disposition d'un ami bien intentionné. Venez donc vers lui et faites vos propositions.

— Y pensez-vous? dit Montfort; oubliez-vous qu'Arnaud ne connaît d'hommes utiles que ceux qui brillent par leur pouvoir et leurs positions, et qu'il préfèrera le nom d'un Nevers, d'un Bourgogne ou d'un Saint-Pol, à cause de leurs nombreux soldats, à celui du meilleur chevalier de la croisade? N'est-ce pas coutume des puissans de ne donner qu'à ceux qui ont déjà, et supposez-vous que le légat accorde à Raymond Lombard ce qu'il a refusé à un homme dont le nom marche l'égal de celui des Plantagenet?

Simon de Montfort, qui portait aussi le titre de duc de Leicester, ne pouvait pas dire plus clairement ce qu'il avait demandé et ce qui lui avait été refusé. Raymond Lombard le comprit, mais il comprit aussi qu'il valait mieux avoir affaire à Simon qu'à Arnaud, et il ajouta:

— Eh bien! sire comte, à la chance des événemens. Laissons faire l'avenir: et alors, à vous la première place, à moi la seconde; il arrivera ce qui arrivera: si vous devenez vicomte de Beziers ....

— Vous serez seigneur de Carcassonne, répondit Montfort.

— C'est dit, et j'aurai soin de vous pousser haut pour que vous me tiriez haut de même. C'est comme vous a fait le sire Roger: vous m'attacherez à la corde de votre fortune, répliqua Raymond, qui ne put s'empêcher de faire un peu de mal à l'orgueil de son complice, en attendant qu'il en fît à son ennemi.

— Oui, dit Montfort, ce sera ainsi. Seulement, pensa-t-il tout bas, je t'attacherai la corde au cou, misérable.

— Maintenant, dit Lombard, c'est à notre frère Dominique à déterminer l'abbé de Citeaux à retenir le vicomte quand il se présentera au camp.

— La détermination est prise, dit le moine; elle est irrévocable. C'est la venue du vicomte qui est incertaine.

— Je demande cette nuit pour préparer l'affaire, et demain il sera sous la tente des légats. Allez les en prévenir, et qu'ils parlent aux chevaliers dans le sens d'un traité à conclure; beaucoup s'y prêteront. Je me charge du messager qui déterminera le vicomte à quitter Carcassonne.

— Mais, dit Simon, si le vicomte voulait un otage?

— Je livrerai l'otage, répondit Lombard.

— Mais alors cet otage?... dit Simon.

— Alors, dit le viguier, nous nous rappellerons le précepte de frère Dominique qui, sans doute, est inspiré du même esprit que les légats: contre l'ennemi de Dieu tout est juste et sacré; la fin sanctifie les moyens.

Dominique sortit pour se rendre auprès de l'abbé de Citeaux, et faire assembler un conseil; puis Lombard se retira et se rendit vers l'extrémité du camp qui regardait la ville, à la tente du sire de Sabran qui, blessé qu'il était, n'avait pu prendre part au combat de la veille, et s'en faisait rapporter les merveilleuses circonstances. A côté du lit où il était, se trouvaient Mauvoisin et Saint-Pol, qui prenaient plaisir à vanter le vicomte, tandis qu'Étiennette de Penaultier, pâle de rage, et assise au chevet, laissait tomber d'amères paroles à chaque louange.

— Oui, disait-elle, vous n'êtes que des enfans auprès de ce terrible adversaire, et je plains ceux qui ont remis leur vengeance en de si faibles mains. Il y en a pourtant qui s'étaient vantés de punir ce félon à la première rencontre et de l'abattre comme un méprisable ennemi, et qui ont eu la honte de lui devoir la vie.

— Oui, dit Saint-Pol, qui ne comprenait pas le sens caché des paroles d'Étiennette, Simon de Montfort, par exemple, qui avait défié le vicomte; jamais pareille chose ne s'était vue, et sans Mauvoisin, qui est parvenu à le décrocher, je crois qu'il pendrait encore comme un épouvantail aux murs de Carcassonne.

— Il y en a d'autres, dit Étiennette. Et cette fois elle adressa ses paroles à Pons avec un regard de mépris et de pitié.

Le malheureux jeune homme baissa les yeux, et le récit ayant continué, il eut la douleur d'entendre Étiennette donner des éloges outrés à tous ceux dont on citait quelque action hardie.

— Ah! s'écriait-elle à tout propos, c'est un vaillant chevalier celui-là: une armée est fière de le posséder; — une femme doit être heureuse de l'aimer. — Mieux vaut laisser tôt un grand nom de brave que de porter longtemps un nom de couard.

Chacune de ces paroles, dont l'intention échappait aux deux chevaliers, pénétrait au cœur de Pons de Sabran et le déchirait. L'heure de sa punition était venue, mais non l'heure de son désenchantement: car s'il souffrait de ces reproches, c'était parce qu'il croyait n'avoir rien fait pour l'amour de cette femme, et il lui donnait raison. Il se fût levé s'il l'eût pu, et eût été appeler Roger au combat, dût-il y succomber. Étiennette ajoutait à ce supplice celui d'une coquetterie barbare, car elle écoutait en souriant les propos de Mauvoisin sur sa beauté; et une fois elle lui répondit doucement, en arrêtant sur lui ses yeux, auxquels elle savait donner une si puissante expression:

— Vous êtes un mauvais croisé, sire de Mauvoisin; car je parierais que ce n'est point pour les grâces de Rome que vous êtes venu combattre ici, mais pour celle de quelque noble dame à qui vous avez promis ce pèlerinage pour un doux regard.

— Sur mon âme, dit Mauvoisin, vous dites vrai et faux en un coup; car je suis parti saint comme un frère prêcheur, et à ce moment je donnerais toutes les indulgences du saint-père pour un regard d'une noble dame que je sais bien.

— Mais ne craindriez-vous point, s'écria Pons en se levant sur son séant, qu'il se mît une épée devant vos yeux qui ne fût pas aussi douce à regarder?

— J'en connais, dit Étiennette avec un sourire hautain, dont l'éclat pourrait éblouir le sire de Mauvoisin, car il n'est terni d'aucun sang.

— Ah ! dit Pons en retombant sur son lit, et en parlant si bas à Étiennette, qu'elle seule l'entendit, cet éclat se ternira du mien. ah ! Étiennette, si tu parles longtemps ainsi. Est-ce là ce que tu veux ?.. Dis, est-ce mon sang qu'il te faut ?

Étiennette ne lui répondit pas ; mais, ayant aperçu Lombard, elle congédia les chevaliers et passa avec le viguier dans une autre partie de la tente, laissant Pons en proie à sa tristesse et à son désespoir. Elle demeura longtemps enfermée avec Lombard. Pons l'envoya demander plusieurs fois, mais elle lui fit répondre qu'elle allait le rejoindre bientôt. Enfin, lorsqu'elle reparut, elle était pâle et agitée. Était-ce un jeu de la fausseté de cette femme ? était-ce véritablement les sentimens qu'elle montra à Pons qui la troublaient ainsi ? Ce fut un secret entre elle et Lombard, entre elle et sa conscience, dont sa vie antérieure peut seule faire soupçonner le mystère, sans l'éclaircir cependant tout-à-fait.

— Ah ! vous voilà, lui dit Pons, vous voilà triste et malheureuse, car vous ne m'aimez plus. Vous vous repentez d'avoir aimé un enfant qui n'a pas encore attaché de gloire à son nom, qui n'a rien fait de ces grands coups que vous racontait le sire de Mauvoisin. Tu ne m'aimes plus, Étiennette.

— Je ne t'aime plus ! dit la dame de Penaultier ; enfant, je t'aime comme une folle que je suis ; car je me suis attaché à toi croyant t'aimer pour ta gloire et ma vengeance, et je t'aime, quoiqu'il ne soit venu ni gloire à ton nom, ni vengeance au mien. Je t'aime languissant et obscur parmi tous ces chevaliers de renom ; je t'aimerais déshonoré ; et pourtant, si je suis quelquefois dure envers toi, c'est que j'ai besoin aussi de ta gloire, non pour moi, mais pour les autres, qui ne te blâment point, mais qui ne te vantent pas. Ah ! si dans ces récits on eût dit une fois ton nom, je me serais mise aux genoux de celui qui l'eût prononcé. Tu pleures, Pons, tu as raison et j'ai tort ; j'ai tort, oui, j'ai tort, car on te considère comme un des plus puissans de cette armée ; je viens d'en avoir la preuve.

— Oui, dit Pons amèrement, pour mes nombreux vassaux et mes hommes d'armes.

— Non, dit Étiennette, pour ton honneur et ta loyauté.

— Ma loyauté ! répéta Sabran avec une colère douloureuse, ma loyauté ! je l'ai laissée à l'église de Saint-Pierre de Maguelonne.

— Ah ! que ne dis-tu, reprit Étiennette amèrement, que tu l'as laissée dans mes bras ? Cependant c'est toi qui as voulu punir Roger ; c'est toi qui as voulu te dégager de ta foi ; je ne le voulais pas, moi. Je t'ai supplié de ne le pas faire, je te l'ai demandé en grâce, et c'est toi qui me le reproches aujourd'hui.

— Je ne te reproche rien, Étiennette, reprit Pons accablé, je souffre, voilà tout. Ne parlons plus de cela. Que te voulait ce traître de Raymond Lombard ?

— Si tu veux le savoir, dit Étiennette, il faut bien parler de ce qui te déplaît tant, car il venait de la part des légats pour te parler de Roger.

— A moi ! dit Pons.

— A toi. Ils désirent avoir un entretien avec lui, et pensent que mieux qu'un autre tu pourras déterminer le vicomte à sortir de sa ville et à venir traiter avec eux.

— Ah ! dit Sabran, le vicomte a pour sûreté de ses jours les murailles de sa ville, et ne viendra pas au camp de ses ennemis. A quelle foi se remettrait-il qui valût mieux que ses remparts et son épée ?

— Tu te trompes, Pons, il y a eu sédition et révolte en la ville de Carcassonne ; les habitans y meurent de soif et des maladies qu'elle engendre.

— Ah ! pauvre Roger, dit Pons en baissant la tête.

— Oui, dit Étiennette, ils savent cela ; et les amis que Roger compte parmi les croisés pressent les légats de traiter avec lui, pour ne pas le voir réduit à l'extrémité de se rendre à merci ; et afin qu'il n'arrive pas à Carcassonne ce qui est arrivé à Béziers.

— Ils ont peut-être raison, dit Pons. Si cette proposition peut convenir à Roger, il l'acceptera ; mais quelle sûreté lui donne-t-on pour qu'il vienne en notre camp ?

— Ne te l'ai-je pas dit ? répliqua Étiennette : la tienne.

— La mienne ! s'écria Pons en se levant sur son séant : la mienne ! c'est une dérision ou une insulte : la mienne ! .. que j'aille offrir ma garantie à mon seigneur, que j'ai abandonné et trahi ! Que j'aille lui jurer qu'il sera respecté au camp de ses ennemis, moi qui l'ai délaissé dans l'assemblée de ses châtelains. Oh ! les légats se font complices de tes reproches ; ils brisent et torturent mon cœur par ta bouche. Moi garantir sur mon honneur la vie de Roger ! Oh ! l'honneur de Sabran n'est plus, il est tombé trop bas pour pouvoir abriter une si haute tête.

— Pons, dit Étiennette, tu t'affliges à tort, car ce n'est pas ainsi que l'entendent les légats ; ils supposent que tu t'offrirais en otage pour répondre de Roger, et que tu resterais en la ville de Carcassonne pendant qu'il serait ici.

— Tu as raison : ils n'ont pas parlé de mon honneur, mais de ma vie, dit Pons. Mais pour cela encore il faudrait que ma vie valût la sienne, et il n'acceptera pas l'échange.

— Les paroles qu'il t'a dites quand tu étais gisant au pied du rempart leur persuadaient le contraire.

Pons garda le silence un moment, puis il s'écria avec résolution :

— Je ne le ferai pas ! je ne veux pas ! non, je ne veux pas !

— Eh bien ! soit, dit Étiennette ; j'ai fait ce que j'avais promis : j'avais promis d'étouffer ma haine contre Roger, d'aider de tout mon pouvoir le traité par lequel plusieurs chevaliers espéraient le sauver : tu ne veux pas, tant mieux. Malédiction sur lui ! il périra, et je serai vengée. Au moins, cette fois, tu me comprends, et tu me sers selon mes vœux. Ils diront que c'est crainte de la colère de Roger et du ressentiment des habitans de Carcassonne ; ils diront, et ce traître Lombard a osé le dire tout à l'heure, que, n'ayant pas tenu ta foi, tu crains qu'on ne tienne pas la sienne envers toi, et qu'on ne t'abandonne aux chevaliers du vicomte. Qu'importe, et que sont ces propos auprès de ton amour, et, s'il faut le dire, auprès de ma vengeance !

Si Étiennette se fût arrêtée au mot amour, peut-être Pons n'eût-il pas cru à la vérité de son transport ; mais elle venait d'invoquer un mauvais sentiment, et, malgré lui, il pensa qu'elle se réjouissait sincèrement de sa résolution. Ils en étaient là lorsque le comte de Nevers entra.

— Eh bien ! dit celui-ci à Pons, acceptez-vous ? Il vient d'y avoir conseil : j'ai poussé de toutes mes forces à un arrangement ; Simon de Montfort n'était plus là pour crier guerre et destruction, et les légats des évêques, jusqu'à Dominique, sont si abattus de notre mauvaise fortune d'hier, qu'ils n'ont point fait d'obstacle. Je me suis réservé d'accompagner le vicomte de sa ville au camp et du camp à la ville si l'arrangement ne pouvait avoir lieu. Mauvoisin a pris le même engagement, et je jure Dieu que Roger sera en sûreté entre nos hommes d'armes aussi bien que dans ses murs.

— Avez-vous décidé cela ? dit Pons après un moment de réflexion. Eh bien ! j'irai porter vos propositions au vicomte, et je me remettrai en otage aux mains de ses chevaliers.

— Merci pour lui, dit le comte de Nevers. Préparez-vous de grand matin, car une nouvelle sédition pourrait éclater parmi les siens, et rendre sa position assez périlleuse pour qu'on ne voulût plus traiter avec lui.

— Cette sédition est donc vraie ?

— Oui, dit Nevers ; nous le savons des émissaires que les légats entretiennent dans la ville par le moyen de Raymond Lombard.

— Alors, dit Pons, au point du jour.

Le comte sortit, et Pons demeura avec Étiennette. Si, au moment où il avait consenti à se rendre à Carcassonne, il avait vu le sourire de joie qui agita la figure de la dame de Penaultier, peut-être eût-il persisté dans son refus ; mais il ne la regardait pas alors, et quand il reporta les yeux sur elle, il la vit pleurer silencieusement.

— Oh ! lui dit-il, tu m'en veux, n'est-ce pas ? tu m'en veux d'abandonner ainsi ta cause ?

— Non, lui dit Étiennette, c'est un devoir d'honneur que

tous les chevaliers honorables de l'armée attendent de toi : je le veux ; tu vois bien que je m'y étais déjà résignée ; et puis, s'il faut tout te dire, ajouta-t-elle en baissant la voix et en se penchant vers Pons, je sens là, malgré ma haine, que ce qui est bien a un pouvoir invincible. Je pleurerai peut-être de n'être pas vengée ; mais je serai heureuse de ce que tu auras acquitté une dette sacrée. Oui vraiment, dans ta position, Pons, c'est plus louable et plus magnanime à toi de sauver le vicomte que de le perdre ; c'est en cela seulement que tu peux retrouver le calme de ton âme, et te faire véritablement plus grand que lui.

Ses caresses, qu'Étiennette savait rendre si enivrantes, achevèrent de persuader Pons, et ce fut le matin venu qu'il sortit de ses bras pour se rendre aux portes de Carcassonne avec le comte de Nevers.

C'en était donc fait de la liberté du vicomte ; rien ne lui avait servi ; ni les ressources rapides qu'il avait trouvées dans son génie, ni son courage, inouï même à cette époque de courages si terribles, ni son dévoûment à sa propre cause ; car il ne faut pas s'y tromper, tout le monde n'a pas la force de tenter son salut avec toute la puissance qu'il peut y mettre : rien ne pouvait le sauver.

Cependant tout n'était pas fini ; car si, d'un côté, la trahison s'acharnait à sa perte, de l'autre, un dévoûment non moins persévérant venait à son secours, et à la même heure où une compagnie de douze chevaliers quittait le camp pour aller demander une entrevue au vicomte, deux femmes, deux jeunes filles, deux enfans, venaient lui dire : — Cette entrevue, c'est la trahison, c'est la captivité, c'est la mort!

En effet, Agnès et Catherine, retenues par la maladie dans la cabane d'un serf de Beziers, avaient déjà repris leur route ; elles arrivaient enfin à ce but qu'elles cherchaient encore sans l'espérer. Elles avaient marché toute une longue nuit et se traînaient, faibles et mourantes, à travers les champs, lorsqu'elles virent, du sommet d'une colline, la ville de Carcassonne qu'elles attendaient depuis si longtemps. Elles poussèrent un cri de joie:

— Oh ! regarde ! dit Agnès, regarde, Catherine ! Les portes des faubourgs sont brisées ; les murs en sont abandonnés ; mais vois, les gardes veillent sur ceux de la cité ; la ville a résisté aux efforts des croisés ; Roger y est enfermé assurément. Oh ! nous pourrons le sauver !

— Oui, dit Catherine, qui était la plus faible des deux, à son tour. Oui, nous le sauverons... O mon Dieu ! mon Dieu !.. grâces te soient rendues ! nous le sauverons !

Toutes deux tombèrent à genoux et ouvrirent leur cœur à une précieuse espérance. Encore un peu de force, disaient-elles, assez de force, ô mon Dieu ! pour le voir et mourir ! Alors elles aperçurent un groupe de chevaliers qui quittait le camp des croisés, et qui se dirigeait vers Carcassonne ; elles suivirent sa marche des yeux, et, lorsqu'elles le virent aller droit à l'une des portes, elles devinrent plus attentives :

— Oh ! regarde, Catherine ! dit Agnès ; regarde ! ils ont agité un pennon blanc : c'est une entrevue qu'ils demandent. Dieu du ciel, il est perdu !

— Non, dit Catherine, en se relevant avec un mouvement de joie convulsif ; le voyez-vous ? le voilà sur le mur ? C'est lui ! c'est lui !

— Oh ! oui ! c'est lui ! dit Agnès avec un cri.

Et toutes deux, oubliant pourquoi elles étaient venues, se mirent à le regarder, se le montrant du doigt, le reconnaissant, ou le devinant plutôt, à ces mouvemens familiers qui se gravent au cœur de la femme qui aime, et qui y tracent un portrait, à part du visage, de la tournure et du maintien. Ainsi Roger était hors de la vue pour un indifférent qui n'eût connu que ses traits; mais l'homme qui se tournait ainsi pour parler à ceux qui étaient près de lui, ce chevalier qui, avec le geste, s'était penché sur le mur pour répondre à ceux qui étaient en bas, cet homme, ce chevalier, c'était Roger. Elles le regardaient, et voyaient qu'il s'entretenait avec les croisés qui étaient au pied du rempart. Bientôt il le quitta, et la porte de la cité s'ouvrit. Deux chevaliers se détachèrent de l'escorte qui les accompagnait, et s'avancèrent jusque auprès de Roger qui était sorti de la ville. L'entretien ne fut pas long, et l'anxiété qui jusque-là avait tenu immobiles Agnès et Catherine, cette anxiété se changea en désespoir lorsqu'elles aperçurent un des chevaliers descendre de son cheval, et le céder à Roger ; puis, quand celui-ci se réunit à l'escorte pendant que le chevalier entrait à Carcassonne, elles demeurèrent anéanties ; enfin, lorsqu'elles virent Roger prendre la route du camp, toutes deux, du même mouvement spontané, se prirent à crier, avec une douleur déchirante :

— Non, Roger ; non, n'y va pas... N'y va pas !...

Et elles agitaient leurs bras en l'air, s'imaginant qu'il les entendait, qu'il les voyait, qu'il pouvait les comprendre. Mais il continuait sa marche. Alors, pâles, désespérées, criant et pleurant à la fois, elles se précipitèrent avec une rapidité inouïe vers la route qu'il suivait, espérant l'atteindre avant qu'il eût dépassé les limites du camp. Elles couraient, rapides, échevelées, se déchirant les pieds aux ronces des champs, se heurtant aux pierres, laissant les lambeaux de leurs vêtemens aux buissons, Catherine, qui était la moins avancée, excitant Agnès, et lui criant :

— Courage ! courage !

Et lorsqu'un accident du terrain, un arbre, un buisson plus élevé, leur avait un moment caché Roger, elles poussaient un cri de joie quand elles le revoyaient encore devant elles. Cependant Roger avançait vers le camp, mais sa course était lente, et Agnès semblait avoir puisé dans son désespoir une force surnaturelle ; elle courait si rapide qu'elle comprit qu'elle arriverait avant lui ; elle le croyait, elle en était assurée ; elle en sentait la joie, lorsque tout-à-coup, et sans que rien parût y donner occasion, l'allure des chevaliers change, et les chevaux prennent le trot.... Elle faillit s'arrêter de désespoir ; mais Catherine était derrière elle ; Catherine qui lui cria, haletante et épuisée :

— Encore... encore... Courage !

La course d'Agnès continua. Tant de persévérance devait trouver grâce devant Dieu : Roger n'était plus qu'à quelques pas de la porte, mais Agnès n'était plus aussi qu'à une distance à peu près égale ; elle fait un dernier effort, s'élance, arrive à la porte au moment où Roger allait la dépasser, et tombe, épuisée, mourante, sans haleine, en travers de la route, en laissant échapper un cri sourd, où nul ne put entendre ces mots :

— Roger, n'y va pas !...

Le vicomte s'arrête à l'aspect de cette femme étendue, couverte de poussière, maigre, pâle, défigurée ; il est prêt à descendre pour lui porter secours ; lorsqu'une voix de femme se fait entendre et détourne son attention, une voix railleuse et aigre :

— Oh ! c'est quelque noble dame, quelque victime de la puissante séduction du vicomte de Beziers qui vient lui redemander sa foi trahie ; c'est quelque femme qui n'avait ni frère ni ami pour la venger.

C'était Étiennette de Penaultier, qui s'était insolemment portée à la rencontre du vicomte pour jouir de sa vue, pour qu'il se ressouvînt plus tard de cette rencontre, pour qu'il pût reconnaître qu'elle était pour quelque chose dans son infortune, et qu'il la rattachât aux douleurs qu'il aurait à souffrir. Roger détourna la tête ; et le comte de Nevers, qui savait ce qui s'était passé entre le vicomte et Étiennette, et voulant débarrasser Roger de la présence de la châtelaine, Nevers s'écria avec impatience :

— Holà ! valets, ôtez cette ribaude du chemin pour que nos chevaux ne la foulent pas aux pieds.

Et il poussa son cheval dans le camp ; et Roger le suivit sans jeter un second regard, ni sur la femme qui le bravait, la tête haute, ni sur celle qui voulait le sauver, étendue et mourante sur la poussière du chemin. Catherine était tombée à quelques pas de là.

Livre sixième.

I.

LES LÉGATS.

Ce fut un grand émoi dans le camp des croisés que l'apparition de Roger ; toutes les troupes se précipitaient sur son passage, et se le montraient avec curiosité. Parmi ceux qui ne considéraient en lui que le suzerain et le chevalier, il excita un singulier étonnement et un vif enthousiasme. Ceux qui l'avaient vu sur les remparts se disaient entre eux que ce ne pouvait être lui ; ils le trouvaient trop jeune, trop délicat, trop petit, pour ce qu'ils lui avaient vu faire; mais le plus grand nombre, dont le fanatisme égarait le jugement, s'écriaient, en le regardant passer :

— Si Satan ne l'animait serait-il si fort? C'est un démon qui combat sous cette forme. Malédiction sur lui!... Anathème!...

Nevers avait fait taire quelques-uns des plus criards en leur assénant sur le chef un coup de bois de lance; cependant il n'avait pu cacher à Roger les dispositions hostiles du camp, et il hâta encore le pas des chevaux pour arriver rapidement à la tente des légats; mais toute crainte cessa lorsqu'il vit Mauvoisin, à la tête de plus de cinquante lances et de deux cents archers, qui en gardait l'entrée. Après avoir échangé quelques mots avec lui, il pénétra dans la tente des légats. Ceux-ci parurent environ une heure après que le vicomte fut arrivé. Voici comment se passa cette entrevue :

Lorsque le vicomte eut salué tous ceux qui étaient présens, comme il savait bien le faire (*aissin che sabia ben far*), il prit la parole et dit:

— Il n'y a pas assez longtemps, messires, que je me suis présenté à vous à Montpellier, pour que vous ne vous rappeliez pas que je suis déjà venu vous offrir la paix; j'y venais alors avec la chance d'être puni en quelques heures comme un écolier rétif qu'on fait fouetter par un frère servant; j'y viens aujourd'hui après vous avoir montré que l'écolier est un homme, sa barrette un casque, sa souquenille une cuirasse qu'on ne relève pas aisément pour le punir. Cependant ce que j'offrais alors, je l'accepterai aujourd'hui ; car lorsque Dieu me fit suzerain de ces contrées, il me les confia autant pour les défendre par d'honnêtes alliances que par la force des armes. Chacun de mes hommes qui choit dans les combats est une blessure faite à mes comtés, par où s'échappe la puissance et le bien être de mes populations. Vous en avez ouvert une large, messires, en exterminant la ville de Béziers, et il semble qu'il dut y avoir alors assez de sang versé pour laver les péchés de nos malheureuses cités. Vous ne l'avez pas jugé ainsi; mais Dieu en a jugé autrement: la ville de Carcassonne est debout, et la tour du Paon, qui, par un miracle du Seigneur, se pencha pour recevoir les soldats de l'empereur Charlemagne et attester la sainteté de sa cause, cette tour est restée ferme et droite. Si donc, mieux inspirés de l'esprit de Dieu, vous avez telles propositions à me faire que je les puisse accepter comme chrétien, comme suzerain et comme chevalier, parlez, je suis prêt à les entendre.

Roger se tut, et les légats se regardèrent entre eux, n'ayant pensé à faire aucune proposition au vicomte. Dominique qui savait combien, pour leurs projets, il était utile de gagner du temps, se leva et prit la parole.

— Ce n'est point l'ordinaire que ceux qui assiégent fassent des propositions d'accommodement, car ce ne sont pas eux qui ont à sauver leurs vies et leurs biens. Les seigneurs légats vous ont admis en leur présence pour vous répondre et non pour vous rien demander.

— Maître moine, s'écria Roger en portant autour de lui un regard terrible et soupçonneux, un chevalier de votre camp est venu aux portes de Carcassonne, et voici ce qu'il m'a dit : « Roger (car ce chevalier a été mon ami, et, bien que l'on ait changé son cœur pour moi, il n'a pas été le maître de changer sa vieille coutume de me parler), Roger, m'a-t-il dit, les légats ont reconnu l'impossibilité de prendre une ville si forte que Carcassonne; » il a ajouté : « et si vaillamment défendue. » Pons a été mon ami, messires, je vous l'ai dit, et il a ainsi parlé par ancienne affection. « Les légats veulent prévenir un nouveau combat, où, de quelque part que soit la victoire, ce sont des chrétiens qui succombent; ils désirent t'offrir d'honorables propositions de paix. Viens en leur camp : ma personne, remise entre les mains de tes chevaliers, servira de sûreté à la tienne. » Voilà comment le marquis de Sabran m'a parlé, et l'un de vos chefs ici présent, le comte de Nevers, s'est avancé, et m'a répété les mêmes choses, ajoutant que ces propositions seraient dignes d'un suzerain et d'un chevalier. C'est pour cela que je suis venu. Si donc vous n'avez rien à me dire, je n'ai qu'à me retirer après vous avoir salués. Dieu vous garde, messires!

Roger se leva et se dirigea vers la porte; les légats et généraux se levèrent en grand trouble, et le comte de Nevers courut vers Arnaud en l'interpellant violemment. Mais comme Roger arrivait à l'issue de la tente, deux soldats postés en ce lieu croisèrent leur pique, et lui défendirent le passage.

— Trahison! cria le vicomte : suis-je prisonnier ici? Comte de Nevers, êtes-vous un infâme? Nevers se retourna à ce mot, et voyant les soldats qui avaient baissé leur pique, il comprit la cause des paroles de Roger; il courut jusqu'au milieu de la salle, et, tournant autour de lui un regard furieux, comme un sanglier qui choisit le chien qu'il veut déchirer, il s'écria :

— Où est le duc de Bourgogne? Ces deux hommes sont de la compagnie du duc de Bourgogne : il a osé mettre ses hommes où les miens seuls avaient le droit de se placer. Où est ce duc, que je lui arrache sa ceinture et ses éperons? Ah! il n'est pas ici, le lâche! Malheur sur lui! je le trouverai. Aussitôt il s'élança vers la porte, en repoussant les gardes et en criant : — Mauvoisin ! à moi, Mauvoisin ! Puis Roger l'entendit s'éloigner en criant: Mauvoisin! Mauvoisin!

Tout était en rumeur sous la tente ; chacun était debout, se parlant à voix basse, Arnaud et Milon ayant autour d'eux bon nombre de chevaliers, Dominique allant à ceux qui se tenaient à l'écart, et qui causaient entre eux. Tout-à-coup Nevers reparaît pâle, hagard, bouleversé, la colère sur le visage.

— Enfer et malédiction! cria-t-il d'une voix tonnante, vous êtes tous des lâches. Malheur sur ceux qui ont joué si insolemment mon honneur et mon nom. Je leur arracherai la langue et le cœur. Que veut dire ceci? Qu'on parle, qu'on s'explique, ou, je le jure sur mon âme et mon épée! pas un ne sortira de cette tente qu'il ne m'ait passé sur le corps.

Roger, qui était resté spectateur silencieux de tout ce désordre, s'approcha alors, et dit à Nevers :

— Sire comte, ne vous mettez pas ainsi en fureur ; c'est sans doute une méprise qui a fait éloigner vos hommes et mis à leur place ceux du duc de Bourgogne. Nous ne sommes pas ici en compagnie de routiers et de brigands, mais d'honorables chevaliers, et c'est d'eux que je réclame ma libre sortie de ce camp, où je suis librement entré.

— Sire vicomte, dit Arnaud en se replaçant sur son siége, le conseil a décidé que vous seriez retenu prisonnier jusqu'à la reddition de votre ville de Carcassonne.

— Tu mens et tu es un félon! s'écria Nevers s'élançant sur lui l'épée levée. Arnaud ne bougea pas, mais il dit d'une voix haute et comme inspirée:

— Bienheureux Pierre de Castelnau, faites agréer mon martyre au Seigneur.

A ces mots, Nevers s'arrêta. La pensée de frapper un prêtre, un légat du pape, un homme qui n'avait ni défense ni armes, un homme sacré à l'égal du saint-père, cette idée lui vint à l'esprit et l'épouvanta. Ce nom de Pierre de Castelnau, cet appel à un prêtre assassiné, et dont le meurtre était précisément la cause de cette guerre épouvantable, tout cela brisa sinon la colère de Nevers contre la trahison, du moins sa vengeance contre le traître. Alors, jetant son épée avec fureur, il se pressa la tête en poussant des cris de rage, et finit par dire en suffoquant :

— C'est impossible! vous n'avez pas voulu cette trahison ; vous n'avez pas ainsi jeté la foi de l'un de vos chevaliers à la honte d'une telle félonie? Que dis-je? reprit-il avec une sorte de joie, non-seulement l'honneur, mais la vie de l'un d'eux, car le sire Pons de Sabran est aux mains des habitans de Carcassonne, et sa tête leur répond de celle du vicomte.

— Les habitans de Carcassonne, dit Arnaud, sont avertis que s'ils touchent un cheveu de la tête de Sabran, tous les habitans jusqu'au dernier en répondront de tout leur sang.

— Ah! reprit Nevers à cette réponse, en parcourant la salle avec plus de fureur encore, ah! où est Mauvoisin? où est Mauvoisin?

A l'instant, un écuyer entra, et Nevers, se jetant à sa rencontre, lui dit :

— Eh bien ! que sais-tu? où est-il? où sont mes hommes?

— Monseigneur, dit l'écuyer, pendant que vous étiez en cette assemblée, la dame de Penaultier est venue parler au sire de Mauvoisin ; ils se sont éloignés ensemble, et on ne les a plus revus.

— Ah! l'infâme! l'insensé! le misérable! dit Nevers, la sale prostituée! Et mes hommes d'armes, où sont-ils?

— A peine le sire de Mauvoisin a-t-il été éloigné, ajouta l'écuyer, qu'un officier des généraux du conseil, le sire Raymond Lombard, est venu leur dire que le traité était signé et et leur présence inutile. Ils se sont éloignés et sont en leurs quartiers.

— A cheval et armés, je suppose? dit Nevers en ramassant son épée.

— Désarmés et perdus de vin, que leur versaient à la fois ribaudes et clercs pour les égarer et leur ôter la raison.

— Eh bien ! dit Nevers se tournant vers les chevaliers qui étaient en l'assemblée, le souffrirez-vous, maintenant que vous le voyez? c'est une infâme trahison, je suppose, un piége honteux où on a pris la vie de votre adversaire et l'honneur de votre allié : défendrez-vous son honneur? resterez-vous complices de ce crime? Mais répondez donc! N'y a-t-il ni foi ni honneur sous aucune de ces cuirasses? Saint-Pol, Des Barres, Turenne, ne dites-vous rien? n'avez-vous rien à dire ? Ah! vous m'avez crié plus d'une fois aide et secours dans le combat, et je suis accouru; je vous crie aide et secours... Ne m'entendez-vous pas? m'entendez-vous?...

— Ce n'est pas nous, dit Saint-Pol, qui avons garanti la sûreté du vicomte.

— Ah! merci à toi, Saint-Pol, s'écria Nevers avec une rage exaspérée, merci à toi d'avoir dit un mot, car je trouve enfin à qui répondre. Tu es un lâche et un félon, un chevalier menteur et sans foi; tiens, voilà mon gant sur ton visage, voilà que j'ai craché sur ton écu ; tu es un misérable et un infâme!

Saint-Pol tira son épée, et une lutte terrible allait s'engager, lorsque, sur un signe du légat, la plupart des chevaliers s'élancèrent sur le comte de Nevers et le désarmèrent. Tout aussitôt un tumulte furieux se fit entendre, mêlé de cris de mort et de malédiction; tandis que Nevers, se secouant comme un lion entre les mains qui l'enchaînaient, s'écriait :

— A moi, Mauvoisin, Mauvoisin, Mauvoisin ! Enfin, suffoqué de rage, l'écume à la bouche, il tomba par terre, le cou gonflé et le visage presque noir, haletant et épuisé.

Cette scène n'était pas finie, que deux femmes se précipitèrent dans la tente : l'une d'elles se jeta vers Roger et lui cria avec un effroi désespéré :

— Sauvez-moi, monseigneur, sauvez-moi, sauvez-moi!

Roger reconnut à ses vêtemens la pèlerine, la femme qui était tombée devant lui une heure auparavant : et, lorsqu'il l'eut relevée et considérée, sous ses misérables habits il reconnut Agnès ; Agnès, son épouse, sa femme, vêtue comme une mendiante, pâle, défigurée, mourante ; Agnès qui s'était jetée au travers de son chemin lorsqu'il marchait à la captivité. Il l'éloigna de lui et la regarda fixement ; puis, la ramenant sur son cœur, il s'écria presque avec des pleurs :

— Agnès! Agnès!

Ce premier moment passé, distrait de sa propre et terrible situation par cette apparition inattendue, oubliant son malheur pour ceux de cette enfant, il reprit avec plus de calme :

— Agnès! Agnès! vous ici sous cet habit? vous! pourquoi? que vous est-il arrivé? quel malheur vous a atteinte, vous aussi ?

— Moi, reprit-elle en tremblant, moi, je suis venue pour vous dire qu'il y avait un complot pour vous arracher de votre ville et vous prendre en trahison; mais, hélas ! je ne suis arrivée que pour voir votre perte et tomber aux pieds de votre cheval qui ne m'a pas écrasé la tête.

— O noble enfant! tu le savais, et tu es venue vers moi, Agnès? reprit Roger en la considérant avec une sainte pitié.

— Oui, dit Agnès, je suis venue à pied, durant la nuit, à travers les chemins perdus, à travers la fatigue et la faim.

— O malheureuse! tu as souffert ainsi pour moi qui t'ai délaissée et abandonnée! dit Roger. Pardonne-moi, pardonne-moi. Puis il ajouta :

— Mais, dis, pourquoi cet effroi et pourquoi ces cris, Agnès, pourquoi ces cris maintenant?

— C'est que, quand je me suis relevée, ils m'ont demandé qui j'étais, et comme je n'ai pas voulu le leur dire, ils m'ont battue et insultée ; et quand, n'ayant plus de force pour supporter leurs coups, je leur ai dit que j'étais la vicomtesse de Beziers, ils m'ont accablée de malédictions et m'ont poursuivie par tout le camp, en me criant : Anathème et mort!

— Ah! les infâmes! s'écria Roger en tirant son épée que jusque là il avait laissée dans son fourreau, et voulant tenter pour la vengeance d'une enfant ce qu'il n'avait pas jugé possible pour sa cause, transporté de plus d'indignation pour le mauvais traitement qu'elle avait souffert que pour la trahison qui le perdait; prêt à mourir pour elle, quand il n'avait pas pensé à se défendre pour lui.

Mais il demeura anéanti en voyant que tout le monde s'était éloigné. On avait emporté le comte de Nevers, et les gardes du duc de Bourgogne occupaient toute la tente. Chacun, profitant de cette occupation de Roger pour échapper à ses reproches et à ses hautaines réclamations, s'était éloigné avant de se voir jeter sa honte à la face. Roger ne trouva personne à insulter, personne à qui demander compte de sa lâcheté ; la tente était vide de chevaliers ; une autre femme, honteuse et la tête baissée, se trouvait seule sur la porte.

— Quelle est cette femme, Agnès? dit le vicomte.

— C'est... c'est... dit Agnès en baissant les yeux, c'est Catherine, qui m'a suivie et soutenue dans ma malheureuse entreprise...

— Toi ! s'écria Roger en allant vers Catherine. Vous! reprit-il tristement en tournant les yeux vers Agnès qui s'éloignait en pleurant.

A ce moment, le vicomte sentit son cœur déchiré entre cette jeune fille qu'il aimait encore et sa jeune épouse qu'il aimait déjà; toutes deux si dévouées, dévouées au point de s'être unies pour le sauver. Les larmes vinrent aux yeux de Roger; il regarda alternativement Agnès et Catherine, et, se laissant aller à l'effusion de sa douleur :

— Ah! merci de moi, ajouta-t-il en leur tendant les mains à toutes deux; ne soyez pas jalouses l'une de l'autre. Vous êtes deux anges qu'il faut adorer à genoux, et non pas aimer d'un amour de ce monde. Catherine, je te remercie; Agnès, vous êtes ma femme. Devant Dieu et les hommes, soyez bénies!

Et ces deux femmes se pressèrent toutes deux sur son cœur en pleurant. Roger se détacha le premier de ces embrassemens; et, se souvenant alors de sa funeste position, ou bien cherchant à rompre cette situation pénible, il s'écria :

— Ah! je suis plus malheureux que je ne pensais. C'est ma destinée de vous être fatal; vous venez me sauver de la captivité, et je vous y traîne avec moi.

Puis, se reprenant et marchant vers les soldats, il ajouta :

— Mais tout ceci ne peut être fini; une telle traîtrise est hors de toute croyance. Il faut que je parle aux légats. Holà! quelqu'un, je veux parler aux légats.

— Sire vicomte, dit un écuyer en s'avançant, les légats n'ont rien à vous dire, sinon ce que vous avez entendu. Vous êtes prisonnier et confié à ma garde. Cette tente sera votre habitation jusqu'à ce qu'on vous en ait trouvé une plus convenable.

— Dites donc aux chevaliers ici présens, répliqua Roger, que j'appelle de cet acte de félonie au jugement du roi de France, mon oncle et suzerain : et dites aux légats que je porte le même appel au saint-père en sa propre cour, et devant ses cardinaux.

— Vos paroles seront répétées fidèlement, dit l'écuyer. Qu'ordonnez vous de ces femmes? Doivent-elles rester ici, ou les voulez-vous faire conduire ailleurs?

— Agnès, dit le vicomte, que voulez-vous faire?

— Ah! monseigneur, dit la jeune vicomtesse, ne m'avez-vous pas dit que j'étais votre épouse, et n'est-ce pas mon devoir de rester près de vous?

— Et vous, Catherine? dit Roger.

— Moi... moi... répondit Catherine, à qui les paroles sortaient de la bouche comme des sanglots déchirans. Moi... je m'en irai, je m'en vais...

— Et où voulez-vous aller? dit le vicomte.

— Ah! reprit Catherine, je ne sais pas... Où voulez-vous que j'aille?

— Ah! qu'elle reste, s'écria Agnès, qu'elle reste... Catherine, veux-tu rester?... Je t'aime, ah! je t'aime comme ma sœur et mon amie. Reste, je t'en prie.

— Je veux bien, dit Catherine, je resterai jusqu'au jour, jusqu'à ce que je puisse trouver un couvent ou un cachot... pour mourir.

Roger se taisait, Roger avait le cœur trop plein pour parler. Tant d'émotions diverses l'agitaient! La trahison qui le frappait, sa captivité, l'arrivée de ces deux femmes, leur réunion, leur présence, leur dévoûment, tout cela en moins de deux heures, c'était comme un rêve qui tournait dans sa tête sans qu'il pût fixer sa pensée sur un seul de tous ces événemens. Il les avait vus, et on peut dire qu'il n'y croyait pas. Plusieurs fois il se leva, il parla haut, il s'agita comme pour s'éveiller. Puis, après un long silence, en voyant près de lui Catherine et Agnès qui l'observaient avec terreur, il s'écria :

— Ah! tout ceci est vrai... vrai comme le jour qui nous éclaire... Ah! les infâmes! les infâmes... Buat, Buat, Cabaret, Guillaume, à moi, mes chevaliers! à moi, ma ville! à moi! Ils m'ont trahi et pris comme des lâches .. mes chevaliers, mes chevaliers! où êtes-vous?

Ainsi, il se laissa aller un moment à sa douleur, et tomba sur un siége; mais il se releva tout-à-coup, et, parcourant la tente avec violence, il reprit en parlant à Catherine et à Agnès qui restaient muettes :

— Mais ils se sont trompés, les misérables; ils n'auront pas ma ville de Carcassonne, parce qu'ils en ont traîtreusement surpris le seigneur. Carcassonne renferme des chevaliers dont le moindre vaut mieux que toute cette armée d'esclaves et de bourreaux. Saissac est un brave; Pierre de Cabaret, c'est le fer et le courage unis ensemble; Guillaume de Minerve, Lérida et Buat... Buat défendra Carcassonne lui tout seul, s'il le faut; car c'est un terrible soldat! Buat, c'est un cœur de lion et un cœur fidèle; c'est le plus brave de tous, c'est mon frère! car tu ne sais pas, Agnès .. Oui, c'est mon frère, un enfant de vingt-deux ans, qui chassera ce troupeau de croisés du plat de son épée. Ah! la journée n'est pas finie. Je dois espérer... J'espère, oui, j'espère!!... Puis il s'arrêta, et, se frappant la tête avec rage : — Oh! reprit-il en retombant dans son fauteuil, oh! j'ai bien mérité ce qui m'arrive, je suis un insensé qu'ils feront bien de laisser dans sa cage de fer.

Agnès et Catherine s'approchèrent de lui et voulurent le consoler...

— Hélas! continua-t-il en les regardant avec désespoir, vous aussi, vous, je vous ai traînées dans ma misère. Puis, se levant soudainement :—Oh! oh! s'écria-t-il, Étiennette! Étiennette! je boirais le sang de cette femme, je la ferais déchirer par des chiens.... O Pons! malheureux enfant! Le ciel n'est pas juste.

Un long silence succéda à toutes ces exclamations. Pendant ce temps, Roger se levait, s'agitait, écoutait le moindre bruit; car, à plusieurs fois, il s'éleva dans le camp de longues acclamations, et, quand ce bruit se taisait, il se rasseyait, et, s'adressant de temps à autre à Agnès et à Catherine :

— Merci, leur disait-il, merci... puis il se reprenait à crier : Ah! les lâches! les lâches!

Une partie du jour se passa ainsi, et lorsque le soir fut venue, Roger, qu'une seule pensée occupait sans cesse, comme un homme qui a un espoir qui lui échappe à tout moment, et qui à tout moment cherche des raisons pour s'y rattacher, Roger dit en parlant à sa pensée :

— C'est bien, c'est bien, ils attendent la nuit. La nuit est meilleure pour une expédition de cette sorte. Buat s'y connaît. Oh! que la nuit vient tard aujourd'hui!

On leur apporta alors des alimens, mais ni lui ni les deux jeunes filles n'y touchèrent. Un moment après, on annonça le comte de Nevers. Roger n'avait à lui reprocher que d'avoir eu la même confiance que lui, et cependant il le reçut avec un regard de mépris hautain qui n'ajouta rien à la pâleur du comte, tant il était livide et défait.

— Sire vicomte, dit Nevers humblement, vous ne devez pas un meilleur accueil à votre bourreau. Je ne m'en plains pas, et cependant j'ai à vous dire telles choses qu'il vous importe de savoir, et qui doivent vous donner de l'espérance.

— Excusez-moi, comte de Nevers, lui dit Roger. Je vous plains plus que moi; mais je n'ai pas été maître d'un mouvement injuste en voyant sur votre épaule cette croix .. la croix où vous m'avez attaché comme à la potence.

— Oh! reprit Nevers en l'arrachant et la foulant aux pieds, elle est encore sur ma poitrine! Pourtant je l'ai reniée tout à l'heure. Je ne suis plus un chevalier de cette armée, je la quitte, je l'abandonne; mais cette croix n'en aura pas moins marqué mon nom d'un signe éternel d'infamie, si justice ne vous est rendue. Et elle vous sera rendue si je ne meurs avant le temps qu'il faut pour aller d'ici à Compiègne et en revenir.

— Ou si je ne meurs moi-même, dit Roger.

— Ah! ne dites pas cela, reprit le comte, et pourtant vous avez le droit de le dire. Ils peuvent bien tuer celui qui est sous la sauvegarde de toute l'armée, puisqu'ils l'ont traîtreusement retenu prisonnier quand il était sous la mienne. Mais ils ne l'oseront. Les légats eux-mêmes ne l'oseront. Un tel crime serait trop épouvantable, et le serment qu'ils ont fait est trop sacré.

— Que s'est-il donc passé? dit Roger.

— On a assemblé le conseil et on a nommé un seigneur (*dominus regimen*) de vos comtés...

— Un seigneur de mes comtés, moi vivant! s'écria Roger.

— Un seigneur simplement, dit Nevers, et non un vicomte;

un seigneur pour gouverner les villes et campagnes jusqu'à ce que votre appel soit porté au roi Philippe et au pape Innocent III.

— Et ce seigneur, dit le vicomte, c'est sans doute le duc de Bourgogne?

— Non, dit Nevers, la brute a commencé à comprendre quel rôle infâme il jouait en cette affaire, et il a refusé; mais ce que vous ne sauriez imaginer, c'est qu'ils ont eu l'impudence de m'offrir cette mission.

— Et peut être eussiez vous dû l'accepter, dit Roger, si vous êtes en disposition de réparer le mal qui m'arrive.

— Non, dit Nevers, j'ai un autre devoir à remplir. Enfin, après le refus de Saint-Pol, car on lui a aussi offert vos comtés, c'est Simon de Montfort qui a accepté. Saint-Pol a demandé qu'il lui fût permis de me combattre en lice pour l'outrage que je lui ai fait; mais on a ajourné sa demande jusqu'à ce que j'eusse porté moi-même votre appel au roi de France, tandis que Richard de Narbonne ira vers le saint père.

— Et jusque-là, que dois-je devenir?

— Vous resterez prisonnier en votre château de Carcassonne sous la garde d'un chevalier croisé.

— Savez-vous le nom de ce chevalier?

— C'est Raymond Lombard qu'on a choisi, comme connaissant la ville et pouvant la garder le plus sûrement.

— Raymond Lombard! dit Roger; autant valait m'envoyer au bourreau.

— Non, sire vicomte, dit Nevers, non, car il répond de votre vie sur la sienne; non point si vous lui échappiez, mais si vous mouriez en prison par violence; cela a été bien entendu, et lui-même s'y est engagé.

— Mais, sire comte, on dispose de ma ville comme si on la tenait déjà; et vous savez si les murs en sont faciles à gravir.

—Demain on recommence l'assaut, dit le comte, et le succès de notre première attaque que vous seul avez arrêtée doit vous faire assez juger que tout manque à cette ville puisque vous lui manquez.

— Et vous partez? dit le vicomte.

— Dans une heure, dit Nevers. J'ai hâte d'en finir pour revenir vous tendre une main que vous ne refuserez pas, et pour la présenter armée à Saint-Pol.

— Que Dieu vous conduise! dit Roger.

— Dites plutôt qu'il me ramène! Adieu.. Espérez, et maudissez-moi, si dans quarante jours vous n'êtes libre et rétabli suzerain de vos comtés.

— Si je vis à cette époque, dit Roger, je ne vous maudirai point, quoi qu'il arrive, non plus qu'aujourd'hui; car de nous deux, le plus malheureux ce n'est pas moi, je le vois.

— Non, dit le comte, le plus malheureux c'est celui qui emporte le remords d'un crime qu'il n'a pas fait.

Ils se quittèrent, et Roger vit dans un coin de la tente Agnès et Catherine, endormies sur les marches de l'estrade où s'asseyaient les légats. Il ne voulut pas les éveiller, et s'assit à côté d'elles. La nuit était tout-à-fait close, et Roger commença à écouter. Le pas des sentinelles qui veillaient dans le camp lui paraissait quelquefois le bruit d'une troupe qui s'avançait lentement et sourdement; il se levait soudain et portait la main à son épée. Quand le vent agitait les fragiles étais du pavillon, il écoutait encore et se levait de même; mais rien ne venait, et toute cette nuit se passa dans cette horrible anxiété, dans cette attente désespérée. Roger calculait les heures, les minutes; dans son imagination, il rassemblait tous les habitans de Carcassonne sur la place de l'orme; il entendait Buat les exciter, il les voyait s'armer en masse, il calculait le temps qu'il leur fallait pour ces préparatifs et pour se réunir... puis ils sortaient de la ville, ils marchaient doucement, ils arrivaient au camp des croisés; c'était le moment : il leur avait donné deux heures pour tout cela, il écoutait le cri d'attaque qu'on allait pousser; mais le silence seul répondait, et Roger se rasseyait, la tête penchée sur sa poitrine, recommençant un nouveau plan, faisant un nouveau calcul qui demeurait stérile comme le premier. Ce fut ainsi qu'il passa la nuit, jusqu'à ce que le jour parût, et que, cédant à la fatigue, il se jeta sur un siége et se résolut à dormir.

A la même heure, une femme ouvrait la portière d'une tente et examinait si quelqu'un ne passait pas aux environs; lorsqu'elle se fut assurée qu'il n'y avait personne, elle fit un signe, et un chevalier sortit : il lui donna un dernier baiser et s'éloigna; mais cette femme, en levant les yeux devant elle, vit un cadavre qui pendait aux murs de Carcassonne, et rentra dans sa tente en poussant un cri.

Ce chevalier était Mauvoisin, la femme était Étiennette de Penaultier, le cadavre était celui de Pons de Sabran.

II.

PRISE DE CARCASSONNE.

Un tumulte immense éveilla Roger, au moment où ses yeux commençaient à se fermer. Presque aussitôt Arnaud de Citeaux, Milon, Dominique et quelques chevaliers entrèrent dans la tente de Roger. Arnaud de Citeaux avait la figure menaçante; et, sans prendre garde à Catherine et Agnès qu'il heurta du pied en montant sur l'estrade qui lui servait de trône, il s'adressa violemment à Roger :

— O sire vicomte! lui dit-il, si votre corps n'habite plus la ville de Carcassonne, votre esprit y est resté. Malgré l'avertissement qu'ils ont reçu, vos chevaliers et bourgeois ont touché la tête sacrée du sire de Sabran.

— De Pons? dit le vicomte avec douleur.

— Ils l'ont audacieusement attaché et pendu aux murs de leur infâme cité.

— Mort? reprit Roger.

— Mort, assassiné par lâcheté et trahison! s'écria Arnaud avec l'accent d'un homme qui était convaincu de bonne foi que c'était lâcheté et trahison.

— Alors, dit Roger en étendant solennellement la main vers le légat, que son sang versé retombe sur votre tête! car ce sang était le gage de ma liberté, et la corde qui m'attache ici est la même qui le tient pendu aux remparts de Carcassonne; c'est vous qui l'avez serrée à mon pied et passée à son cou.

— Oh! reprit Arnaud sans répondre à l'accusation, ils sauront ce qu'il leur en coûtera d'avoir oublié mes avertissemens. Jusqu'à la dernière goutte de sang du dernier habitant, tout le sang de cette cité sera versé pour le venger.

— Faut-il faire comme à Beziers? demanda sourdement une voix cachée derrière un casque, et que Roger reconnut pour celle de Montfort, quoiqu'il ne portât pas ses armes accoutumées.

— Comme à Beziers! répondit Arnaud, frappez sans grâce ni merci

—Mais, reprit Milon, cette ville enferme peut-être quelques justes; n'y eût-il que ceux qui nous servaient d'espions.

— Frappez toujours, répondit Arnaud; Dieu connaîtra les siens et les recevra dans son sein.

Les chevaliers sortirent en hâte; et, à un signal d'Arnaud, la tente s'ouvrit d'un côté, et laissa voir le camp, la distance qui le séparait de la ville et la ville elle-même dans tout son développement. La tente était située sur une élévation qui dominait toute la plaine, et elle s'apercevait de partout, comme elle voyait partout. Tandis que les troupes se levaient et se rangeaient dans leurs quartiers, les clercs qui se trouvaient dans le camp se réunissaient à la tente des légats, s'apprêtant à prier pour ceux qui allaient combattre.

— L'heure est venue du triomphe, s'écria Arnaud, priez mes frères; et toi, dit-il à Roger, protecteur des enfans proscrits de l'Église, regarde, et puisse le spectacle que tu vas voir faire entrer en ton cœur le repentir et l'humilité!

— O mes bons chevaliers, s'écria Roger en levant les yeux au ciel, que Dieu vous prête sa force, car c'est sa cause que vous défendez!

— Il blasphème! crièrent quelques voix.

— Silence! dit Arnaud, voici le signal.

Aussitôt, d'une voix forte, il entonna le *Veni Creator*. C'était le chant accoutumé pour exciter les croisés au combat; c'était la *Marseillaise* de l'époque. Agnès et Catherine, qui étaient demeurées près de Roger, fermèrent les yeux et tombèrent à genoux, en cachant mutuellement leur tête dans leur sein. Cependant, aux chants des prêtres, les troupes sortaient du camp et s'avançaient vers la ville. Roger avait jusque-là tenu la tête basse, n'osant, pour ainsi dire, regarder sa chute entière s'accomplissant dans la chute de Carcassonne. Cependant, lorsqu'un cri poussé par l'armée, parti d'un bout et arrivé à l'autre comme un long déchirement, annonça l'attaque, il ne put s'empêcher de lever la tête. Les deux jeunes filles aussi se levèrent pour voir. Les prêtres suspendirent leurs chants, et tout le monde devint attentif. A ce moment, Roger ferma et ouvrit les yeux plusieurs fois; il y passa la main, regarda Agnès et Catherine avec une sorte de terreur, et leur dit :

— Suis-je fou ou aveugle? Ne voyez-vous rien d'extraordinaire?

— Rien... dit Agnès, rien...

Roger se prit à regarder; il devint pâle et se frotta les yeux, comme un homme qui comprend que ses sens lui manquent.

— Oh! je ne vois rien sur les remparts, cependant.

— C'est qu'il n'y a rien véritablement, dit Agnès.

— Quoi! dit Roger, ni chevaliers, ni soldats, ni archers?...

— Rien, dit Agnès. N'est-ce pas, Catherine? rien; pas une âme vivante?

Roger doutait encore, tant cela lui semblait hors de toute croyance, lorsqu'il entendit Arnaud s'écrier :

— Qu'on laisse les ribauds s'aventurer; c'est un piége assurément.

— Ce doit être un piége, pensa Roger; et chacun reprit son anxiété. C'était un singulier aspect véritablement que celui de cette armée qui s'était deux fois ruée à l'assaut de Carcassonne avec une fureur aveugle, lorsqu'elle avait vu ses murs couronnés d'armes et de soldats, et qui, maintenant que cette cité semblait morte et déserte, s'en approchait à pas craintifs, comme un enfant d'un dogue endormi. Quelques ribauds coururent jusqu'à l'une des portes, la frappèrent avec force, et s'enfuirent tout-à-coup épouvantés. Était-ce qu'on les avait accablés de traits ou de pierres? C'était seulement que rien n'avait répondu, et que la ville était demeurée silencieuse comme une tombe. Toute l'armée s'arrêta d'un mouvement unanime, et les chefs coururent les uns vers les autres en se consultant vivement. L'un d'eux accourut vers Arnaud, et lui dit d'une voix émue :

— Seigneur légat, il y a maléfice et sorcellerie en cette affaire, et les plus résolus chevaliers craignent de s'avancer vers une ville défendue assurément par le mauvais ange. Ils réclament, contre cette puissance de l'enfer, le secours de la puissance céleste, et seraient d'avis qu'avant d'être attaquée la ville fût exorcisée et bénite, et que les légats, l'étole au cou, le goupillon en main, s'avançassent au premier rang de l'armée.

Cette proposition jeta d'abord quelque embarras dans le visage des clercs, mais ce ne fut qu'un nuage, et parmi les plus obscurs de l'assemblée la lâcheté ou même la crainte était chose rare à cette époque où la vie était un danger; à cette époque aussi, l'Église n'était pas comme de nos jours le refuge de quelques âmes faibles et craintives, mais la lice d'ambition où se jetaient les esprits les plus ardents et les âmes les plus passionnées. Arnaud se leva donc en entendant cette proposition; et, faisant porter un large bénitier devant lui, il s'avança vers les murs de Carcassonne. Roger considérait ce spectacle avec un singulier étonnement. Il avait trop de lumières et de hauteur dans l'esprit pour se laisser aller à la terreur qui semblait tenir toute l'armée; mais enfin il était de son siècle : les prodiges qu'il refusait d'admettre paraissaient d'une vérité si incontestable à la crédulité universelle, et le silence morne de cette cité avait quelque chose de si inconcevable, qu'un doute s'éleva en son cœur. Il ne sut ce qu'il devait croire, et, dans une singulière anxiété, il suivit attentivement des yeux la marche des légats, et les vit s'avancer au milieu des chants religieux jusqu'à une des portes de la ville. La ville demeura muette. Arnaud détacha de son cou l'étole qu'il avait revêtue, la passa à une de ces grosses aspérités de fer qui garnissaient les portes; et, tenant l'étole de la main gauche et le goupillon de la droite, il prononça d'une voix tonnante la formule connue d'exorcisme, et répéta par trois fois le *Vade retro, Satanas*, en aspergeant la ville d'eau bénite. A ce moment, un silence de désert régnait sur cette cité et sur toute cette armée qui s'était mise à genoux.

C'était chose ordinaire, pour ce temps, que d'avoir vu le malin esprit, chassé par l'exorcisme du corps d'un homme, en sortir sous la forme d'un cochon, ou d'un bouc, ou d'un dragon. Mais le malin esprit de toute une ville devait être de bien autre taille, et chacun s'attendait à quelque apparition monstrueuse et colossale qui allait obscurcir le jour. Mais rien ne parut, rien ne se fit entendre, pas le moindre gémissement; la ville ne se secoua pas jusqu'en ses fondemens; elle n'eut pas de convulsives étreintes pour se débarrasser de la possession. On crut un moment que Satan avait résisté. L'armée était consternée. Mais Arnaud n'était pas homme à s'arrêter à un obstacle quel qu'il fût, et se tournant vers les plus proches, il s'écria qu'il venait de recevoir par une inspiration céleste la confession des péchés de toute cette armée, qu'il lui donnait complète et entière absolution. Chacun, se trouvant alors assuré de mourir en état de salut, se signa et se releva pour combattre.

Aussitôt le légat regagna la tente où Roger voyait toutes ces choses, aussi étonné que ses ennemis, sans oser cependant en tirer aucune espérance. Ceci n'était cependant point la fin de ces étranges cérémonies. Un homme, un chevalier, s'avança vers la porte de la ville, où pendait l'étole d'Arnaud, et, clouant son gant à cette porte avec son poignard, il la défia au nom du Seigneur, en se proclamant le *chevalier du Christ*, et, selon la coutume, il répéta trois fois son défi et se retira : ce chevalier était Simon de Montfort. Mais rien ne répondit encore; et le silence glacé qui tenait toute cette armée immobile, devint un effroi si profond, que le moindre événement extraordinaire y eût jeté plus de désordre que l'apparition d'une armée dix fois plus nombreuse. Montfort cependant venait de faire un acte d'audace qu'il ne pouvait laisser inachevé. Il prit d'une main une échelle et de l'autre son épée; il se signa et marcha seul aux murs de la ville; soit inattention, soit volonté, il posa son échelle à l'endroit où pendait le cadavre de Pons et monta. L'armée entière, Roger, les jeunes filles, les légats, tous le suivaient des yeux. Il continuait à monter intrépidement, lorsqu'il arriva à la hauteur du corps du marquis de Sabran. Là il s'arrêta un moment, car son échelle était trop courte pour arriver au sommet du mur. Devait-il descendre, devait-il tenter un effort désespéré? Simon comprit que, s'il descendait, c'en était fait de cette espérance qu'il portait avec lui et à laquelle toute la résolution de l'armée était rattachée. Il se décida. Il mit son épée entre ses dents, et, se servant du cadavre comme d'un secours qui se trouvait placé là pour lui achever le chemin, il s'y cramponna et le gravit comme un tigre qui monte à sa proie, sauta sur le mur et y parut debout. Son audace, son apparition sur cette muraille ensorcelée changèrent en un enthousiasme effréné la terreur de toute cette armée, et Arnaud s'écria d'une voix qui retentit au loin :

— Saint, trois fois saint devant Dieu, celui qui a vaincu l'esprit malin!

— Oh! dit Roger à Agnès à ce cri et à cet aspect, voilà le marchepied qu'Étiennette a préparé à la fortune de cet homme.

A ce moment, toute crainte avait cessé. L'armée s'était ruée en foule vers les murs de la cité. Les murs furent tumultueusement gravis, les portes frappées du bélier cédèrent bientôt, et toute cette armée se précipita à flots dans la ville. Roger se sentit près de défaillir : à chaque instant il s'attendait à voir ses bourgeois et chevaliers précipités du haut des murs; mais la foule entrait toujours et personne ne sortait.

— Point de merci, dit Arnaud avec impatience, point de merci! ne le savent-ils pas?

Et ceux qui étaient restés en arrière se précipitèrent à l'en-

si pour avoir leur part du carnage. C'était un horrible tumulte, mais non pas celui d'un combat, ni d'une résistance désespérée, ni celui d'un égorgement universel. C'était un bourdonnement sourd de gens affairés qui courent de toutes parts, s'alarment et s'appellent entre eux. Peu à peu toute cette armée s'engouffra et disparut derrière les murs de la ville, de façon que le clergé, au milieu duquel se trouvait Roger, demeura presque seul sur le monticule où il était placé.

Roger stupéfait ne trouvait aucune explication à ce qui se passait sous ses yeux, lorsque tout-à-coup la tente est entourée et envahie, et une vingtaine d'hommes s'y précipitent furieusement : c'est Buat, c'est Saissac, Pierre de Cabaret, Lérida; ils se jettent sur tous ces clercs désarmés, les dispersent en un clin-d'œil, et Buat, donnant une épée à Roger, lui dit :

— A nous, à nous! à la fuite... à la liberté!

Roger le reconnaît, pousse un cri de joie, et s'élance parmi les siens. Il s'arrête un moment comme irrité de ne trouver personne à combattre, lorsqu'un cri d'épouvante, répondant à son cri de joie, arrive jusqu'à lui. Il se retourne, et voit Agnès et Catherine à genoux aux pieds d'un homme qui tient un poignard sur leur tête. Cet homme, c'est Dominique. Roger demeure anéanti.

— Vicomte de Beziers, lui dit le moine, tes hommes nous ont montré le cadavre d'un chevalier pendu aux murs de la ville pour prix de ta captivité. Je suivrai leur exemple : je montrerai au monde le cadavre de ces femmes pour prix de ta liberté.

— Malédiction! dit Roger, en voulant s'élancer sur lui.

La main de Dominique leva le poignard sur Catherine.

— Viens, dit Buat, en entraînant de quelques pas le vicomte furieux.

La main de Dominique leva encore le poignard. Roger s'arrêta les yeux effarés, la mâchoire tremblante : les dents lui claquaient : il était pâle et avait les cheveux hérissés.

— Viens, lui disait Buat, qui voulait l'éloigner de la portée de cette vue et de ces cris de femmes.

Mais Roger demeurait immobile, n'osant fuir, n'osant se précipiter sur Dominique.

— Malheur sur nous! s'écria Buat en saisissant Roger par le bras, on revient de la ville; voici une troupe de chevaliers qui accourt : viens! viens!

Pierre de Cabaret prit l'autre bras de Roger, et voulut l'entraîner; mais le vicomte leur résista comme un roc; Dominique était immobile.

— Les voilà! les voilà! dit Buat : viens, Roger, viens!

Le vicomte semblait cloué au sol.

— Va, va, sauve-toi! cria tout-à-coup Catherine avec une exaltation inouïe; va, mon Roger!

Et, tirant elle-même un poignard qu'elle portait sous ses vêtemens, elle l'enfonça dans sa poitrine, et tomba étendue aux pieds du moine. Roger échappa d'un bond aux mains de fer de Pierre et de Buat, qui le tenaient ensemble, et courut vers Dominique; mais celui-ci, tenant d'une main les longs cheveux d'Agnès, qu'il avait saisie et renversée sur ses genoux, le visage tourné vers le ciel, leva impassiblement son poignard sur la vicomtesse. Agnès était sublime ainsi : les yeux sur le poignard, les mains jointes, les lèvres agitées d'une prière, car elle priait, car elle croyait mourir aussi. Roger s'arrêta encore.

Rien ne peut peindre l'état de cet homme dont chaque pas en avant ou en arrière était la mort d'une autre, la mort d'une enfant qui s'était dévouée pour lui. Tous les supplices de l'enfer passèrent dans l'âme de Roger pendant cette agonie d'un instant. Oh! que ne souffrit pas aussi cette jeune fille, la mort devant les yeux, pantelante sous ce poignard! Ce qu'elle souffrit, si cela eût duré plus longtemps, l'eût sans doute fait mourir, mais elle ne mourut pas; car Roger, demeuré immobile à son aspect, saisi au cœur d'une pitié invincible, les yeux troubles, les mains pendantes, Roger laissa tomber son épée; et du geste, sans pouvoir prononcer une parole, fit signe à ses libérateurs de s'éloigner.

Peut-être n'eussent-ils pas obéi, si de grands cris ne leur eussent annoncé l'approche des chevaliers avertis par les clercs, et qui arrivaient en toute hâte. A peine restait-il aux amis de Roger le temps de fuir et de s'échapper; ils partirent : Buat s'éloigna le dernier, promenant autour de lui un horrible regard de rage et de désespoir; enfin il disparut en criant à Roger :

— Tu me reverras, frère, tu me reverras!

L'abbé de Citeaux revint, et les chevaliers, qui étaient accourus, lui apprirent qu'on n'avait pas trouvé dans Carcassonne un seul homme vivant; pas une femme, pas un enfant; que la ville était déserte, comme si tous les habitans se fussent engloutis ou envolés. Les légats, à cette nouvelle, demeurèrent d'abord aussi épouvantés que surpris, croyant qu'il y avait véritable sorcellerie, car aucune recherche n'avait encore pu faire découvrir par où les habitans de Carcassonne avaient ainsi disparu.

Roger seul eût pu le comprendre et le leur dire, mais il n'entendait ni n'écoutait rien : les yeux fixés sur le cadavre de la malheureuse Catherine, auprès de laquelle Agnès était à genoux, le vicomte regardait, et mesurait, pour ainsi dire, à ce cadavre l'amour de cette belle jeune fille, qui déjà lui avait sacrifié son honneur et la pureté de son nom, et n'avait reçu en échange que les douleurs poignantes de l'amour, et qui maintenant lui jetait encore sa vie, après qu'elle avait vu que cet amour n'était plus la seule pensée de Roger; lui jetant sa vie, autant peut-être par désespoir que par dévoûment; car, depuis que Catherine était entrée dans cette tente, où Agnès était entrée avec elle, elle avait compris qu'elle ne pouvait plus usurper des droits qu'elle-même avait aidé à rendre si sacrés. Agnès pleurait, elle pleurait sincèrement. En effet, sa jalousie, si elle ne l'eût oubliée pour le salut de son époux, avait dû fuir par la blessure ouverte au cœur de Catherine. Roger seul souffrait véritablement. Mais l'histoire de tout ce qui bouleversait son âme, l'histoire d'un de ces momens où les douleurs âcres et violentes tourbillonnaient et se ruaient dans le cœur, l'envahissant et le déchirant ensemble, cette histoire serait trop longue, et ce récit appelle déjà sa fin.

Donc Roger ne fit pas attention à ce qui se dit à ses côtés, et ce ne fut que longtemps après qu'il comprit que Buat s'était servi, pour sauver les habitans de Carcassonne, du souterrain dont il lui avait révélé le secret.

III.

LE MÉDECIN.

C'était dans une chambre haute du château de Carcassonne, et du même aspect que celle dont nous avons donné la description au commencement de cet ouvrage. Le jour était sombre et pluvieux, car on était déjà dans le mois de septembre; la vue s'étendait au loin sur la ville, et au-delà de ces murs on voyait une campagne nue et désolée; les bois qui couvraient le sommet de quelques collines étaient troués de larges brèches faites par la hache, sans mesure ni soin, car des arbres tout entiers gisaient sur le sol avec leurs branches; les vignes qui tapissaient autrefois le penchant de ces coteaux ne se devinaient qu'à quelques pieds chargés de feuilles qui avaient échappé à la dévastation : les arbres fruitiers pliaient leurs branches mourantes vers la terre; ceux qui étaient debout avaient tous été frappés par la cognée, pour les faire périr, quand on n'avait pas eu le temps de les abattre; on voyait qu'une saturnale de destruction avait passé sur cette contrée.

Dans cette chambre un jeune homme assis sur un [illegible] belle, une jeune fille assise sur les genoux du jeune homme, regardaient à travers une fenêtre grillée ce triste et vaste tableau.

— Roger, dit la jeune fille, vois, que sont devenues tes belles comtés si resplendissantes de vie et de joie lorsqu'elles t'avaient pour seigneur? Ce n'est plus que désolation, là comme ici, dehors ainsi que dans la prison.

— Agnès! mon amour! dit Roger; n'oublie pas que Buat m'a crié : — Frère, tu me reverras! Buat est libre, et s'il est libre, je le serai; s'il vit, je vivrai : ayons espérance en lui, Agnès; si quelqu'un peut arriver jusqu'à moi, c'est lui, car seul il connaît le secret du château.

— Mais, dit Agnès, à quoi lui sert de connaître ce secret? Tu sais bien qu'il lui est impossible d'en profiter; car, par un malheur incompréhensible, notre geôlier est le maître de cette issue.

En effet, voici comment était disposée la prison où l'on tenait Roger. La tour où il logeait était celle où se trouvait l'escalier qui conduisait au souterrain par lequel s'étaient évadés les habitans de Carcassonne, et dont nous avons donné la description; mais la chambre qu'habitait le vicomte n'était pas celle où aboutissait cet escalier. Celle-ci était occupée par Raymond Lombard en personne, et c'est à l'étage supérieur qu'on avait relégué Roger. Cet étage n'ayant pour toute issue qu'un petit escalier qui descendait dans cette chambre, Raymond s'en était emparé, ne se fiant qu'à lui seul de la garde de son prisonnier. De cette façon, personne ne pouvait arriver, ni de nuit, ni de jour, jusqu'à la prison de Roger, sans passer par la chambre de Lombard. Outre cette précaution, il portait toujours sur lui les clefs qui fermaient l'escalier d'un étage à l'autre. Chaque étage était composé de plusieurs salles, et dans celui où Lombard était logé, l'une d'elles était sans cesse occupée par des soldats prêts à accourir au moindre bruit. Une attaque de vive force par l'escalier dérobé était donc presque impossible. Une autre de ces salles servait à l'habitation de Foë, et la jalousie de Lombard la tenait aussi bien fermée que la prison de Roger, quoiqu'il n'eût pu encore obtenir de cette esclave qu'un dégoût qu'elle lui montrait audacieusement, et quoique sa résistance aux désirs de son maître eût été souvent jusqu'à braver la mort. Avec le vicomte et sa femme, on avait enfermé dans l'étage supérieur, pour les servir tous deux, l'Africain Kaëb; mais il n'en pouvait pas sortir non plus, et aucune nouvelle de l'extérieur n'était arrivée jusqu'au vicomte depuis le jour de son arrestation. Après ces éclaircissemens nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre, écoutons le reste de l'entretien du vicomte et de sa jeune épouse.

— Ce que Buat ne pourra accomplir par la force, il le tentera par la ruse, dit Roger. Je ne sais pourquoi j'ai ce soir une espérance dont je ne saurais dire la cause; mais il me semble, Agnès, que notre captivité va bientôt finir.

— Ah! dit Agnès après un long silence, si Catherine vivait, j'espérerais comme toi.

— Catherine! dit Roger en devenant triste, pauvre Catherine!

Agnès se mit à regarder Roger et devint triste à son tour; puis, comme si elle eût entendu la pensée de Roger, elle lui dit avec un accent où se trahissait sinon de l'amertume, du moins de la douleur :

— Oui, elle t'aimait bien, celle-là; elle t'a aimé jusqu'à mourir...

Quelques larmes silencieuses tombèrent des yeux d'Agnès sur les mains de Roger. Il tressaillit.

— Et toi, mon amour, dit Roger, toi, n'as-tu pas voulu me sauver comme elle? Oh! le souvenir et le nom de Catherine me seront toujours chers et sacrés; si jamais je deviens puissant, je lui ferai élever un plus riche tombeau qu'on n'en a fait jamais à une reine. Mais nous y viendrons pleurer ensemble, ensemble, entends-tu, Agnès? Et son ombre ne sera point jalouse de mon amour pour toi, enfant, car c'était la même âme dans deux corps différens.

— Dis-tu vrai, mon Roger? dit Agnès; et m'aimes-tu comme tu l'aimais?

En parlant ainsi, elle appuya sa tête sur celle du vicomte et passa les mains dans ses cheveux. Tous deux avaient repris leur silence, lorsque tout-à-coup Agnès poussa un cri de surprise, car quelque chose venait d'effleurer son front avec la rapidité d'un éclair. A l'instant même un bruit léger se fit entendre au fond de la chambre.

— Qu'as-tu? dit Roger qui ne s'était aperçu de rien.

— Je ne sais, répondit Agnès en se levant; il me semble que quelque chose a passé devant mes yeux? N'as-tu rien entendu?

— C'est Kaëb, reprit Roger, qui aura fait ce bruit.

— Cela se peut, dit Agnès, mais j'ai eu peur.

En disant ces paroles, elle parcourut la chambre et marcha sur une baguette qui roula sous son pied. Elle se baissa pour la ramasser.

— C'est une flèche, s'écria-t-elle.

— Une flèche! dit Roger.

Il la prit et l'examina; elle n'avait rien d'extraordinaire.

— Oh! dit Agnès, c'est quelque soldat croisé qui nous a vus et qui nous a pris pour but. O Roger, cette prison sera notre tombeau!

— Non, reprit le vicomte, non, le fer de cette flèche est émoussé, et il n'y a qu'un bras au monde qui puisse lancer si juste une pareille flèche à une telle hauteur.

Il courut vers la fenêtre; mais il ne vit personne au pied de la tour, personne hors des fossés du château. Cependant un sifflet aigu se fit entendre; il venait d'assez loin pour qu'on n'en pût saisir la direction. C'était un signal dont les routiers se servaient entre eux. Roger rentra dans la chambre.

— Cette flèche vient de Buat, dit-il; je n'en puis douter

Il l'examina de nouveau sans y rien découvrir; il en arracha le fer et les barbes : c'était une flèche commune, et Agnès secoua la tête en souriant tristement. Roger, voyant son examen inutile, lui dit :

— C'est un avertissement sans doute, mais que signifie-t-il? Peut-être il en viendra un nouveau. Il faut briser cette flèche et en faire disparaître les morceaux.

Il cassa la flèche en deux et aperçut un mince parchemin roulé qu'on y avait introduit.

— O Buat! s'écria Roger, mon frère! cœur ingénieux et noble, c'est toi!

Agnès s'approcha. Le parchemin était à peine large de deux lignes et de la longueur de la main. Roger y lut ces mots : « Faites semblant d'être malade et demandez un médecin. »

Le lendemain, lorsque Lombard monta dans la prison, Kaëb, à qui le viguier remettait les alimens de Roger et d'Agnès, Kaëb lui dit :

— Sire Lombard, mon maître est malade et souffrant; il a passé la nuit à se plaindre, et vous savez s'il doit y avoir une vive douleur dans le corps du vicomte pour qu'il l'exhale en plaintes et en soupirs.

— Malade! reprit Lombard, malade! sa vie n'est pas en danger, je pense?

— Comme la vôtre est attachée à la sienne, c'est à vous à vous en assurer, reprit l'esclave.

— Ai-je pour cela les connaissances qu'il faut? dit Lombard. Cependant je vais le voir.

— En ce cas, allez vêtir un casque et une cuirasse, reprit l'esclave, et faites qu'on l'enchaîne sur son lit, car vous savez qu'il a juré de vous arracher l'âme du corps si jamais vous vous montrez devant lui.

— Eh bien! dit Lombard, je saurai ainsi s'il est malade.

Il entre dans la chambre de Roger. Celui-ci était sur son lit, Agnès à genoux à côté de lui. Lombard s'approcha du lit; Roger resta immobile.

— Souffre-t-il? dit le viguier à voix basse en s'adressant à Agnès.

Roger se retourna, et comme un homme qui tente un effort impossible, il se leva sur son séant; et, se laissant retomber, il dit d'une voix sourde :

— Ah! traître! traître! Puis, après de nouveaux efforts, il ajouta, en se détournant : Oh! je bénirai ma mort si elle doit entraîner la tienne!

Lombard resta un moment immobile; Agnès alla vers lui en le suppliant de s'éloigner, mais sans lui parler de la nécessité d'un médecin. Roger connaissait trop Lombard pour ne pas savoir qu'il soupçonnerait toute demande qui lui serait trop clairement adressée, et il avait dit à Agnès de ne point lui témoigner ce désir; parce que l'idée d'appeler un médecin lui venant de la nécessité d'en appeler un, il ne se méfierait pas de sa propre pensée. Lombard sortit, et retrouva Kaëb dans la chambre voisine. Déjà il calculait dans sa

tête le danger qui se présentait. Simon de Monfort, en quittant Carcassonne, lui avait confié la garde de Roger; mais Lombard s'était aperçu qu'il avait changé de maître seulement, et les menaces de Simon, que Lombard avait crues sincères, n'allaient pas moins qu'à le faire mourir dans les tortures, si, par sa faute, il arrivait malheur à son prisonnier. Montfort n'en était pas encore venu à oser mettre au grand jour toute l'étendue de son ambition, et le soin qu'il avait pris pour assurer la vie de Roger lui avait concilié l'estime de ses ennemis mêmes. Le viguier ne savait trop que décider, lorsqu'il vit Kaëb qui le considérait attentivement. Une pensée lui vint, et, s'approchant de Kaëb, il lui dit:

— Esclave, ceux de ton pays sont adonnés à toutes sortes de connaissances secrètes; il n'est pas que tu ne saches quelques plantes merveilleuses qui guérissent les plus cruelles maladies?

— Sire Lombard, reprit l'esclave, ces connaissances sont en général le partage des femmes dans nos contrées; il n'y en a pas une seule qui ne sache l'art de faire les poisons, l'art de les combattre et de les guérir; Foë est surtout habile en ces sortes de choses; envoie-la près du vicomte, je te jure qu'elle le soignera avec zèle.

Lombard devint pâle et Kaëb sourit. L'esclave savait bien qu'il avait porté un coup sensible au viguier; mais, désespéré dans son amour, il se réjouissait de faire partager à un autre le supplice de la jalousie qui le rongeait. Buat avait bien deviné l'âme de cet homme. Entre Lombard, qui était possesseur de Foë, et Roger, qui en était aimé, la haine de Kaëb avait choisi l'obstacle présent. Il ne pouvait enfoncer un poignard au cœur de Lombard, mais il y enfonçait son amère et fatale parole. Cependant Lombard ne répondit pas, il sortit, et quelques momens après, il envoya chercher le juif Nathanias: ce juif était du nombre des habitans de Carcassonne qui étaient rentrés dans la ville sur la foi de Montfort, celui-ci ayant promis protection à tous ceux qui reviendraient l'habiter.

Le soir venu, on introduisit Nathanias en présence de Lombard. Le juif était tremblant, et ce fut à peine s'il eut la force de demander ce qu'on voulait de lui.

— Hélas! dit-il en entrant, messire Lombard, je suis un pauvre médecin qui vis retiré de ce monde, et qui ne contreviens en rien aux saintes lois de notre seigneur le très illustre comte de Montfort, devenu général de l'armée des légats. Je sais qu'il est le plus noble et le plus vaillant chevalier de toute la France, et je le proclame en tous lieux, et si quelqu'un vous a dit le contraire, soyez assuré qu'il a menti.

— Paix! chien de juif, lui dit brutalement Lombard, si tu meurs sur un bûcher comme tu le mérites, ce ne sera pas aujourd'hui; j'ai besoin de toi, mécréant.

— Êtes-vous malade? reprit Nathanias avec empressement, ou la belle Foë, votre chère maîtresse, a-t-elle besoin qu'on la délivre de quelques nausées ou maux de cœur qui la tourmentent?

— Te tairas-tu? reprit Lombard. Grâce au ciel, je n'ai nul besoin de toi, et Foë n'a ni nausées, ni maux de cœur, la folle qu'elle est; mais cet homme qui est en cette tour est en danger de mort, peut-être, et, lui malade, je suis malade.

Nathanias ne comprit pas, et Lombard reprit avec une humeur plus marquée:

— Eh bien! lourde bête de savant que tu es, ne m'as-tu pas entendu? et ne vois-tu pas qu'il s'agit du vicomte Roger?

Le médecin se recula avec effroi, et, secouant la tête lentement, il répondit:

— Messire, la santé du vicomte est chose dont ni moi ni autre ne doit se mêler. Non, non, je ne puis; car si le vicomte mourait en mes mains, qui me garantirait que ma vie, comme la vôtre, ne répondrait pas de la sienne? Ceci est une affaire entre vous et lui.

— Damné juif! s'écria Lombard avec colère, qui s'occupera d'un misérable tel que toi?

— Messire, dit Nathanias, il y a des potences de toute taille. Je ne puis, vous dis-je, je ne puis.

— Eh bien! lui dit Lombard, n'oublie pas une chose: maintenant que tu es au château, tu n'en sortiras plus; et songe que si tu ne guéris pas le vicomte dans deux jours, je te ferai pendre le troisième.

— Miséricorde! s'écria le juif avec désespoir, puis-je répondre de la vie de ce vicomte? et d'ailleurs, si je consentais à le traiter, le pourrais-je sans préparer les médicamens qui lui sont nécessaires?

— Ah! tu cherches un moyen de t'évader, dit Lombard; mais, par le sang du Christ, qui te brûlera dans l'éternité, tu ne sortiras d'ici que lorsque le vicomte sera aussi bien portant que moi.

— Eh bien! dit Nathanias profondément attristé, je le tenterai, je le tenterai certainement.

— Et si tu réussis, tu seras libre.

— Et qui me paiera? dit soudainement Nathanias.

— Ah! vieille barbe, dit Lombard presque en riant, je ne te connaîtrais pas pour juif, je ne te connaîtrais pas pour Nathanias, que je t'aurais deviné à ce mot. Ne seras-tu pas assez payé de n'être pas pendu?

— C'est un marché que je ne puis faire, dit le juif; ce n'est ni la coutume, ni la justice. La charte du vicomte Trancavel déclare que le médecin sera payé quand il aura guéri le malade, et que, si le malade est noble, le paiement sera d'un marc d'argent.

— Eh bien! dit Lombard, je t'en donnerai dix.

— Dix! s'écria Nathanias avec une joie toute juive, dix marcs d'argent! c'est beaucoup. C'est assez, reprit-il un moment après; ce n'est pas trop, ajouta-t-il en changeant de ton; car, moi qui suis un misérable, je paierais bien plus cher un service bien moins important.

— Que ce soit beaucoup ou pas assez, dit Lombard, ce sera ainsi. Allons, viens chez le vicomte.

Tous deux gagnèrent l'escalier et montèrent à l'étage supérieur. Nathanias, après avoir salué le vicomte, qui fut surpris de le voir, s'approcha lentement de lui; il le considéra un moment. Il lui tâta le pouls, et lui dit après un long silence:

— Ce n'est rien; c'est une maladie qui fait cruellement souffrir, mais qui se peut guérir aisément. Je vous préparerai, sire vicomte, une boisson qui vous soulagera en moins de deux heures, et demain vous serez guéri. Il faut que vous soyez guéri demain, ajouta-t-il rapidement et à voix basse. Je viendrai dans la nuit. Lisez.

Le vicomte ne put s'empêcher de tressaillir; il regarda ce médecin: c'était bien Nathanias, et cependant il avait cru entendre la voix de Buat. Lombard, toujours soupçonneux, s'approcha.

— Avez-vous fini? dit-il.

— Oui, vraiment, dit Nathanias, je n'ai plus affaire ici; il n'est pas même nécessaire que je remette moi-même cette boisson au vicomte, pourvu que je sois assuré qu'elle lui sera remise.

— Eh bien! dit Raymond Lombard, je me chargerai de ce soin.

Nathanias redescendit avec Lombard, et se mit en devoir de préparer la boisson qu'il avait promise au vicomte. Il se fit allumer un brasier sur lequel il plaça un vase de terre, et se fit apporter un grand nombre d'herbes communes qu'il triait et épluchait avec soin, et qu'il prenait ensuite en les jetant dans l'eau à doses différentes. Lombard le regardait faire, et Nathanias n'y paraissait pas prendre garde. Cependant, toutes les fois que Lombard allait soit vers la porte qui menait à la salle des gardes, soit vers la fenêtre, le juif parcourait l'appartement d'un regard, et semblait en observer attentivement la disposition. Lorsque tout fut prêt, il dit à Lombard en entr'ouvrant la porte de la salle des gardes:

— Maintenant, sire Raymond Lombard, il faut passer de ce côté.

— Pourquoi cela? dit le viguier.

— Parce que le moment est venu où l'œuvre va s'accomplir, et où il faut que je sois seul pour les dernières opérations.

— Tu vas faire quelque sorcellerie, enfant de Satan, n'en puis-je être témoin?

— Ah! dit Nathanias, le moment favorable va s'écouler, et ce sera à recommencer; et si je ne reste seul, je jure que je ne ferai rien.

— Soit, dit Lombard en s'éloignant.

Mais au lieu de passer par la porte que lui ouvrait Nathanias, il en prit une autre.

— Oh! dit Nathanias en jetant un regard furtif dans la chambre, cette tour est plus vaste qu'elle ne semble du dehors.

Lombard sortit sans lui répondre, et Nathanias resta seul. Il parcourut rapidement la chambre, alla jusqu'à l'ouverture de la fenêtre, où il examina la porte secrète de l'escalier secret. Mais ce n'était plus Nathanias à l'air humble et rampant, vieillard courbé à la voix tremblante; c'était une allure ferme et décidée: c'était Buat. Après ce rapide examen, il prit le vase où bouillaient ensemble toutes les herbes qu'il s'était fait remettre, et les jeta par la fenêtre. Il versa dans le vase un peu d'eau, et, ouvrant la porte par laquelle Lombard était sorti, il lui dit:

— Sire Lombard, tout est fini.

L'instinct de la jalousie était si puissant chez le viguier, qu'il repoussa le juif avec violence, et referma à clef la porte de cette chambre; mais Nathanias avait aperçu Foë.

— Qui t'a permis d'entrer? lui dit-il.

— Sire viguier, dit humblement Nathanias, je croyais bien faire de vous avertir le plus tôt possible.

— Tu as raison, reprit Lombard; voyons cette boisson.

Nathanias lui présenta avec un air de triomphe l'eau qu'il avait versée dans le vase, et le viguier la regarda avec stupéfaction.

— C'est cela? dit-il.

— Cela; et si le vicomte n'est pas guéri demain, vous pouvez me faire pendre.

Lombard regarda le juif et le vase l'un après l'autre, et finit par dire:

— Il n'y a que des mécréans, qui ont commerce avec le démon, qui puissent donner cet aspect à une eau où ont cuit plus de dix sortes d'herbes. Je te le dis sur mon âme, Nathanias, tu mourras sur le bûcher.

A ces mots, il prit le vase après s'être signé, et monta jusque chez Roger. Nathanias courut à la porte de Foë.

— Foë! dit-il à travers l'ouverture de la serrure.

Et l'esclave, étonnée de s'entendre ainsi appeler par une voix étrangère, colle son oreille à la porte.

— Foë, dit Nathanias, il faut sauver Roger.

— Comment? dit l'esclave.

— Il suffit d'éloigner Lombard de cette chambre. Le pourrez-vous?

Foë ne répondit pas. Buat, ou Nathanias, trouva que son silence durait un siècle. Il écoutait. Enfin Foë répondit d'une voix altérée:

— Je le puis...

— Comment? dit à son tour Buat.

— Demandez, dit Foë, à m'acheter un secret qui est précieux pour votre science.

Buat entendit Lombard descendre de l'escalier et s'éloigna de la porte. Dès que le viguier eut refermé celle par laquelle il venait d'entrer, le médecin lui dit:

— Eh bien! maître Lombard, j'ai fait ce que vous avez voulu, maintenant baillez-moi mes dix marcs d'argent, et permettez-moi de sortir de ce château.

— Tu te railles de moi, chien de juif, dit Lombard. Notre marché est que tu seras pendu si le vicomte n'est point guéri demain, et je crois qu'il faut que je commande la corde; car il m'a pris fantaisie de goûter le remède avant de le présenter au vicomte, et, sur mon âme, je crois que c'est de l'eau pure que tu m'as donnée; et j'en attendrai l'effet pour te mettre en liberté.

— Oh! dit Nathanias, voilà en quoi ce médicament est merveilleux! Mais, reprit il, après un moment de silence, mes études ne sont rien auprès des connaissances qui se transmettent de race en race chez les enfans africains de Mahom; et je suis sûr que votre esclave Foë en connaît pour lesquels je donnerais toute ma science.

— Oui-dà! dit Lombard en ricanant et en regardant d'un air de mépris le juif à barbe grise et au dos voûté.

— Oui, vraiment, et si votre esclave était à vendre, je la paierais plus cher que prince n'a jamais payé une province.

— Une esclave comme Foë, à un chien de juif comme toi! dit Lombard avec colère. Tu mérites d'être pendu d'y avoir seulement pensé.

— Là, lui dit Nathanias en calmant Lombard du geste, vous vous méprenez, beau sire. Vous oubliez que je suis un vieillard à qui sont devenues indifférentes les choses à quoi vous pensez. D'ailleurs, notre loi ne nous défend elle pas d'avoir commerce avec les infidèles?

— Je t'ouvrirai le crâne si tu prononces un mot de plus, dit Lombard, en allant vers la porte de Foë.

— Bah! dit le juif, après un moment de silence, tout ceci n'est que fadaises; et si votre esclave voulait seulement me dire un secret que savent toutes les femmes de son pays, je vous tiendrais quitte des dix marcs d'argent convenus.

— Vraiment, dit Lombard qui s'arrêta, dix marcs d'argent! Si tu en offres dix, le secret en vaut cent.

— S'il en vaut cent, j'en donnerai cent, dit Nathanias.

— Alors, dit Lombard, il en vaut mille.

— Mille! reprit Nathanias, c'est plus qu'un médecin n'en peut en amasser toute sa vie. J'ai dit dix marcs d'argent.

— Tu as dit cent, reprit le viguier, qui commençait à se prendre au piége.

— Dix. J'en puis donner dix: mais pas un de plus.

— Alors, va au diable ton patron, dit Lombard en sortant.

— J'ai peut-être dit cent, reprit le juif.

— Ni dix ni cent, répliqua le viguier. Je suis fou d'écouter tes paroles. Est-ce que je fais commerce de médecine?

Nathanias eut l'air de se consulter, et arrêta Lombard par le bras. Puis, il dit en secouant la tête:

— Ce serait folie d'en donner mille.

— Tu les donnerais? dit Lombard repris à cette somme énorme; et que te faudrait-il pour cela?

— Oh! un entretien d'un moment avec l'esclave.

— En ma présence! dit Lombard, dont la vieillesse apparente du médecin ne rassurait pas la jalousie.

— En votre présence, sire viguier.

— Eh bien! dit celui ci, c'est un marché conclu, si toutefois je puis la décider à faire une chose que je désire.

— Oh! reprit Buat, continuant son rôle de Nathanias, je verrai bien si elle me trompe.

Ce dernier trait était si franchement juif, qu'un plus fin encore que Lombard y eût été pris. Sans doute Foë fit de son côté toute la résistance qu'il fallait pour écarter tout soupçon d'intelligence, car l'entretien fut long entre elle et Lombard. Enfin ils reparurent ensemble.

Buat demanda à l'esclave, en termes auxquels il n'attachait aucun sens véritable, mais qui avaient pour but de tromper Lombard, si elle connaissait le remède puissant qui fermait en un jour les blessures les plus profondes.

— Je puis vous le dire, répondit Foë; mais je vous nommerais les sucs qui le composent que, si je ne vous en montrais la préparation, ce serait peine perdue.

— Ne peux-tu le faire ici? dit Lombard.

— Je le puis, dit Foë.

— Devant moi? reprit son maître.

Foë leva les yeux sur lui, et, avec un expression de haine où il se mêlait une profonde cruauté, elle répondit:

— Devant vous? cela se peut.

— Eh bien! reprit Lombard, dis ce qu'il te faut, on te le procurera.

Foë demanda diverses substances qu'il fallut envoyer chercher hors du château, et, pendant ce temps, une conversation presque familière s'établit entre les trois acteurs de cette scène. Buat cherchait toujours à deviner dans les paroles de Foë quelque sens caché qui ne s'adressât qu'à lui; mais il ne put rien y saisir. Il crut qu'elle voulait profiter du moment où la prétendue préparation de ces substances les rapprocherait plus librement l'un de l'autre; mais quand ce moment fut arrivé, Foë y apporta une telle attention, et Lombard une telle surveillance, qu'il ne put obtenir une parole de l'es-

clave. Et tout se serait passé dans ce silence et ce doute, si tout-à-coup un homme ne fût entré dans la chambre, disant qu'un messager, parti du camp du sire de Montfort, venait d'arriver tout couvert de sueur et de boue, tant il avait hâté sa marche. Lombard ordonna qu'on le fît monter, et Buat et Foë, qui, au nom de Montfort, avaient prêté l'oreille, se regardèrent fixement l'un l'autre. Lombard reçut le message des mains d'un homme qui véritablement semblait avoir fait une course rapide. Il se retira pour lire le message à l'écart, près d'une lampe accrochée au mur. Buat profita du moment, et dit tout bas à Foë, en prenant le vase où elle avait versé sa préparation :

— Et maintenant?

— Maintenant, répondit Foë, laissez-moi ce vase.

— Ce vase? Qu'est-ce donc? dit Buat étonné.

— Du poison, répondit Foë d'une voix sourde.

— Du poison! répliqua Buat qui, dans sa surprise, ne put modérer l'éclat de son exclamation.

— Du poison! répéta Lombard, en se levant et en arrachant le vase à Foë. Ah! misérable juif, dit-il à Buat, tu viens acheter ici du poison, pour qui? pour le vendre à tes pareils, et en faire commerce contre les chrétiens. Je ne sais qui me tient de te jeter par cette fenêtre.

— Si vous faisiez cela, dit Foë, vous n'oseriez dormir cette nuit dans cette chambre.

— Oh! je n'ai pas peur des revenans, dit Lombard. Rentre, Foë; et toi, juif, va-t'en au chenil que je t'ai fait préparer, et n'oublie pas que si le vicomte n'est pas bien portant demain, tu seras pendu au sommet de cette même tour; et souviens-toi que, s'il est guéri, la seule grâce que je puisse te faire, c'est de te faire chasser de Carcassonne à coups de gaule.

Buat avait compris le terrible dessein de Foë; il avait presque reculé en son esprit à l'idée de le voir exécuter; et maintenant que ce moyen paraissait lui échapper, il en sentit un désespoir cruel; il voulait essayer un nouveau moyen et gagner du temps.

— Hélas! reprit-il, que voulez vous que je devienne?

Lombard le prit par l'épaule et le poussa rudement dehors; mais Buat observait Foë, qui, les yeux baissés et les lèvres tremblantes, semblait prendre une terrible résolution. Il fit semblant de chanceler, et s'approcha assez près de l'esclave pour entendre ces mots :

— Venez la nuit prochaine, il ne sera pas dans cette chambre.

Après que Lombard l'eut poussé tout-à-fait dehors, Foë rentra, et Lombard, posant la lampe sur la table, à côté du vase où était le poison, s'assit et commença la lecture du message de Montfort.

IV.

LA LETTRE.

« Sire Lombard, j'ai de fâcheuses nouvelles à vous apprendre : les choses n'en sont plus au point où vous les avez vues devant Carcassonne; l'esprit de division dans l'armée, l'esprit d'insurrection parmi les peuples, gagnent de jour en jour. Après la prise de Fanjaux, il semblait que rien ne pût résister à notre marche; mais c'est vainement que j'ai assiégé les châteaux de Minerve et de Cabaret; il m'a fallu reculer devant les difficultés insurmontables de leur position. Les deux seigneurs qui les commandent sont, dit-on, encore plus amis de leur ancien vicomte que partisans des hérétiques; ils espèrent le délivrer; il semble qu'on oublie l'esprit de cette guerre toute divine, pour en faire une querelle de suzerains à suzerains. Saint-Pol a quitté l'armée sous ce prétexte; le duc de Bourgogne emmène ses troupes; dans deux jours, je resterai seul ou presque seul, et, dans cette situation, il est fort heureux qu'un homme de la puissance et de l'activité de Roger soit en nos mains. J'espère que vous ne vous relâchez en rien de la rigueur de votre surveillance. »

Lombard s'arrêta et réfléchit; il pensa que, le succès des affaires tournant d'un autre côté, il aurait peut-être à se repentir de la route qu'il avait choisie; mais il était engagé trop avant pour pouvoir reculer, cette réflexion ne fit que traverser son esprit; il continua :

« Ce n'est pas que les ennemis me manquent, car déjà le comte de Toulouse que j'ai fait sommer de me livrer son château d'Auterive, m'a fait répondre insolemment qu'il n'avait ni ordre ni sommation à recevoir de moi; le roi d'Aragon arme en toute hâte, et, malgré l'alliance que m'a offerte le comte de Foix, je puis être assuré que ce n'est qu'un leurre pour se mieux préparer en secret. Mais aucun de ces hommes n'a la tête assez forte ni l'esprit assez ferme pour diriger un si vaste mouvement; le vicomte seul le pourrait. A propos du vicomte, vous ne m'avez point dit qu'il fût très malade. Je l'ai appris par le bruit public. »

Lombard s'arrêta de nouveau. Il n'y avait que quelques heures que le vicomte était malade, et déjà Simon le savait. C'était chose impossible, vu la distance qui les séparait. Il relut la phrase, et jugea que Simon avait été trompé par quelque faux bruit. Cependant il réfléchit à ces derniers mots, et reprit sa lecture plus attentivement.

« D'un autre côté, la position de l'armée deviendra presque impossible, si ce qu'on me mande de Paris est certain, que Philippe a admis l'appel du vicomte, et le rétablit dans la suzeraineté de ses comtés. »

Lombard, tout surpris, posa la lettre sur la table. Il calcula ce qu'il avait fallu de temps pour aller à Paris, pour voir le roi, pour obtenir un jugement des pairs, et pour revenir; et il vit que Montfort n'avait pu recevoir les nouvelles qu'il annonçait. En tout cas, si quelqu'un était arrivé d'une manière plus rapide que personne, ce devait être Nevers, et Nevers serait déjà à Carcassonne si quelqu'un pouvait y être. Ces nouvelles étaient donc pure supposition, faux bruit, comme celle de la maladie de Roger. Deux faux bruits en cette lettre, auxquels Montfort prête créance! Lombard resta longtemps les mains appuyées sur ses genoux, les yeux ouverts devant lui, profondément absorbé. Il sentait qu'il y avait une trace à suivre pour comprendre cette lettre, et ne la trouvait pas; enfin, il se décida à poursuivre.

« Si cela arrive ainsi, j'en serai charmé, car cela mettra un terme à la captivité du vicomte, dont la prison pourrait peut-être aggraver la maladie et amener la mort. Je n'ose prévoir toutes les accusations qui fondraient sur moi si tel malheur arrivait, car pour vous il ne serait question que de prouver que vous avez fourni un médecin au vicomte, et tout serait dit, puisqu'il n'y a que le cas où il serait frappé de mort violente où vous avez à en répondre. Quant à moi, je quitterai l'armée, et irai chercher ailleurs la gloire que j'espérais ici. C'est à vous à juger quel parti vous voulez prendre.

» D'après toutes ces nouvelles, c'est tout au plus si j'ose encore signer : *Comte de Montfort, vicomte de Beziers*. Il faut aussi rayer de votre signature : *Seigneur de Carcassonne*. Que Dieu vous aide!

» Occupez-vous de la maladie du vicomte. »

Lombard avait achevé la lettre sans s'arrêter. Enfin il était sur la voie. Quand il eut fini, il se laissa aller à respirer avec force comme un homme qui porte un fardeau sur la poitrine. Il jeta un regard inquiet autour de lui, et recommença à lire la lettre. Cette fois il la lut d'un bout à l'autre, et, après l'avoir finie encore, il se dit, si bas qu'il put s'entendre à peine :

— Oui, c'est cela.

Après ces mots, il retourna la lettre pour découvrir si elle n'avait pas quelques caractères cachés; il la plaça entre ses yeux et la lampe pour voir s'il ne verrait rien dans la transparence du parchemin. Il ne découvrit rien. Tout-à-coup un léger bruit se fit entendre; il se leva soudainement en serrant cette lettre avec terreur dans son sein. Cependant cette lettre était innocente; mais lui l'avait lue au delà de ce qu'elle semblait dire, et ce parchemin eût porté, en caractères de sang : « Assassine Roger, » qu'il ne l'eût pas cachée avec plus d'effroi. Ce n'était rien : Foë ou quelques gardes qui avaient remué dans une des salles voisines. Lombard fut longtemps

avant de reprendre ou plutôt de recommencer une nouvelle lecture de cette lettre ; il se leva, marcha avec agitation, prit une cruche pleine de vin et une coupe; il s'en versa une bonne moitié, et la but d'un trait. Cela fait, il se rassit à côté de la table, et reprit sa lettre et la relut encore une troisième fois. Il la parcourut encore avidement, et ne s'arrêta qu'à cette phrase : « Il n'y a que dans le cas où il serait frappé de mort violente où vous avez à en répondre.» A ce moment, il pensa à la maladie réelle du vicomte, à Nathanias qu'il aurait pu ne pas faire appeler. Pensait-il aussi qu'il aurait pu laisser mourir Roger faute de soins? cherchait-il comment il pourrait réparer cette imprudente humanité? calculait-il qu'un coup de poignard saigne, qu'une corde serrée au cou meurtrit, que nul assassinat n'est discret? Nous ne savons ; mais sa réflexion l'absorbait complétement : sa main gauche, qui tenait la lettre, pendait appuyée sur son genou ; son œil fixe et ouvert devant lui ne voyait rien, et sa main droite cherchait machinalement sur la table sa coupe qu'il avait de nouveau remplie ; il la trouve, la saisit, la porte à ses lèvres. Un hasard, un mouvement involontaire fait qu'il baisse les yeux vers sa coupe ; ce n'est pas le vin qu'il a versé, c'est le poison. Il la repose sur la table et se recule épouvanté. Mais cette coupe reste devant lui, et absorbe insensiblement ses regards, et alors entre lui et elle commence un dialogue infernal. Si l'on pouvait entrer dans le secret de ces funestes visions où se discute le crime, et où il trouve les raisons de sa nécessité, on pourrait supposer que, sur cette coupe que Lombard regardait d'un œil fixe, flottait sur le poison une ombre, à laquelle il parlait en disant :

— Quel bonheur m'a averti que c'était le poison?

Et la coupe répondait :

— C'est que le poison que j'enferme n'a pas l'aspect du vin que tu voulais boire.

— En effet, c'est la transparence et la limpidité de l'eau.

— Un autre y eût été trompé, un autre qui n'eût pas connu le secret!

— Un autre !... Roger, peut-être?...

— Roger... comme un autre.

— Mais ce poison ne laisse-t-il point de traces ?

— Foë peut te le dire.

— Le voudra-t-elle?

— Essaie.

Arrivé à cette voie, Raymond Lombard en calcula toutes les chances. Lorsqu'il se représentait Roger libre et redevenu maître de ses comtés, il comprenait qu'il n'y avait pour lui d'autre parti que la fuite, tandis que Roger mort, l'avenir s'ouvrait si large à son ambition qu'il ne l'avait pas même mesuré tout entier. Cependant l'idée du crime l'épouvantait, car empoisonner son seigneur était un crime qui était une lâcheté, et une lâcheté était chose peu commune à ce siècle de violences. Lombard allait et venait, s'agitant dans cette chambre ; sa respiration était haletante ; il suffoquait sous le combat qui se passait en lui ; à plusieurs fois il essaya d'étourdir ses pensées dans le vin ; à chaque fois la coupe et le poison s'offrirent à lui comme un démon tentateur. Il combattit d'abord la tentation ; mais, à force de la combattre, il s'accoutuma à la regarder en face; peu à peu elle lui devint moins épouvantable, et bientôt il ne resta au poison d'autre hideur que les traces qu'il pourrait laisser. Une fois qu'il n'y eut plus que cet obstacle, la résolution de Lombard ne tenait plus qu'à un mot; ce mot, Foë pouvait le prononcer; Lombard entra chez elle.

Par quelle fatalité arriva-t-il que Foë, si rebelle d'ordinaire à ses désirs, lui répondit ce soir-là avec complaisance, et que, lorsqu'il lui parla de la propriété de ce poison, elle répondit qu'il était terrible et rapide, et ne laissait que des traces si légères qu'il fallait l'œil savant d'un médecin habile pour les reconnaître? Était-ce qu'elle commençait déjà par cette apparente soumission l'exécution du dessein qu'elle acheva le lendemain? Nous devons le croire. Mais une heure après, Lombard, qui croyait Nathanias un célèbre médecin, le fit chasser du château.

V.

LA DERNIÈRE NUIT

Dans cette même tour, à différentes hauteurs, dans diverses salles, s'agitaient des sentimens bien différens et qui tous cependant aboutissaient au même objet.

Dans le souterrain de cette tour, Buat et quelques amis déterminés attendaient l'heure arrêtée pour monter l'escalier secret.

Au sommet de cet escalier, Lombard, assis devant une table, y buvait largement le vin que Foë lui versait avec abondance.

Plus haut, Kaëb, la tête appuyée sur ses genoux et accroupi par terre, semblait dormir et méditait.

A côté, Roger et Agnès écoutaient et attendaient.

— Roger, disait Agnès, vont-ils venir bientôt?

— Pas encore, disait Roger brûlant lui-même d'impatience, pas encore. Kaëb ! cria-t-il, donne-moi un coup d'eau.

— Maître, répondit l'esclave, toute l'eau que m'a remise le sire Lombard est épuisée.

— On a oublié de nous envoyer de l'eau, dit Agnès, on n'a placé que du vin sur cette table aujourd'hui.

— Cela se peut, dit Kaëb. Et il se retira.

— Ah ! dit Roger, jamais attente ne m'agita à ce point. Conçois-tu, Agnès : la liberté, la gloire, la vengeance, des ennemis à fouler aux pieds ; ton bonheur, ta jeunesse à couronner de puissance et d'amour? Ah ! le sang me bout ; touche mon cœur, il brise ma poitrine. J'étouffe, donne-moi de l'air, puisque je ne puis éteindre ma soif.

Il faisait nuit, et cependant Roger essaya plusieurs fois de lire un parchemin qu'il tenait à la main.

— Agnès, n'est-ce pas qu'il m'annonce que ton frère d'Aragon s'est armé, que notre oncle de Toulouse s'arme de même, que Minerve et Cabaret sont encore debout?

— Oui, dit Agnès qui avait lu avec Roger ce billet de Buat, que Roger ne pouvait plus lire et qu'il se répétait avec joie. Oui, et dix hommes déterminés nous attendent à la sortie du souterrain.

— Sans doute, dit Roger, Buat m'aura apporté des armes. Des armes, mon épée, mon avenir, ma vengeance. Ah ! Agnès, tu n'es pas contente et heureuse?

— J'ai peur, dit Agnès.

— Peur, dit Roger, peur, quand c'est Buat qui a fait cette entreprise? Mais tu ne peux pas juger de ce qu'est Buat ni de ce qu'il peut. Ainsi, tu ne connaissais pas Nathanias, mais moi je le connais, je lui ai parlé cent fois en ma vie ; et, quand Buat est entré sous ses habits de juif, j'ai cru voir Nathanias devant moi. Oh ! j'en suis sûr, il réussira, Agnès, je le sens là, il réussira.

Ainsi, entre Agnès et Roger, c'était le trouble et l'inquiétude de l'espérance ! leur entretien n'était plus que d'avenir; ils avaient dix fois vécu leur vie dans leurs projets et dans l'arrangement de tout ce qu'ils devaient faire, et ils en faisaient d'autres à tout moment. Pour un captif, la liberté est si vaste qu'il lui semble qu'il trouvera à y enfermer le monde et l'éternité.

Près d'eux, dans la salle voisine, Kaëb avait repris sa place. Et voilà ce qu'il disait en lui-même, rapportant tout à sa passion, ne faisant entrer dans ses réflexions ni les calculs de l'ambition ni ceux de la crainte ; ne comprenant d'autre passion que l'amour, d'autre haine que la jalousie, d'autre crime que la mort d'un rival :

— Lombard m'a remis du poison pour le vicomte. Oh ! je comprends pourquoi : c'est que l'amour de Foë pour Roger le torture et le fait mourir. Si je tuais Roger, Lombard peut-être pourrait être aimé, ou du moins il ne serait plus jaloux, et je serais seul malheureux. Roger vivra ; je ne lui donnerai pas le poison ; car c'est du poison, je l'ai reconnu à la face livide de Lombard, quand il me l'a remis en me disant : Ceci est l'eau du vicomte ; je l'ai reconnu ; car j'y ai plongé mon doigt et je sais la saveur de ce poison. Je ne le donnerai pas

à Roger, mais je ne le dirai ni à l'un ni à l'autre; car maintenant je suis leur maître à tous deux.

Plus bas, Lombard, déjà à moitié ivre malgré ses habitudes de tempérance, avait fini par perdre dans le vin l'agitation convulsive qui l'avait tenu toute la journée. Il s'excitait à boire, et Foë l'animait et semblait imiter son exemple. Bientôt les chaleurs du vin allumèrent les désirs de Lombard: il se pencha vers Foë et l'attira vers lui; elle le repoussa, mais assez doucement pour qu'il obtint en ce moment plus qu'il n'avait jamais obtenu, un baiser presque librement accordé. Il ne crut pas à la bonne volonté de Foë, tant l'astuce de cet homme surnageait dans le vin dont il s'inondait; mais il supposa que l'ivresse faisait sur l'esclave ce que n'avaient fait encore ni prières ni menaces. Il s'excita donc à son tour et l'excita lui-même, la suivant d'un regard rouge d'ivresse et de passion, tandis qu'elle s'affaissait lentement dans les mouvemens incertains de faiblesse et d'étonnement, comme heureuse et surprise de ce qu'elle sentait. Peu à peu la tête de Lombard s'exalta et brûla tout-à-fait, et lorsque Foë, feignant de se laisser aller aussi tout-à-fait à l'ivresse, fit glisser sur lui des regards troublés et trempés de volupté, il s'élança vers elle. Elle s'enfuit dans sa chambre: il l'y suivit avec ardeur, et la lutte qui s'engagea entre eux fut assez courte pour que Kaëb, qui écoutait, l'oreille au plancher, se sentît le corps glacé d'un frisson convulsif, tandis que son cœur, brûlant comme un charbon, battait avec violence dans sa poitrine.

Pendant ce temps Buat gravissait l'escalier qui conduisait à la chambre de Lombard; il monte, et plusieurs fois il s'arrête, s'assurant si son poignard sort bien du fourreau, si son épée, qu'il tient à la main, ne s'émousse pas sur les pierres qu'il tâte de la pointe. Enfin, il arrive et pousse la porte qui donne dans l'embrasure de la croisée; il entre, la chambre est déserte; une lampe veille; sur une table il y a les débris d'un festin. Cependant un bruit sourd se fait entendre et une voix répond :

— Ce n'est rien, Raymond, ce n'est rien, mon beau sire, dors à côté de moi, dors paisiblement.

Buat écoute, et de longues aspirations lui apprennent que Raymond Lombard a cédé au sommeil; il s'approche, et Foë paraît nue sous une chemise de toile, les cheveux flottans, dans le désordre d'une femme qui se lève du lit où dort son amant. Elle tient à la main une clef: c'est celle de l'escalier qui monte chez Roger. Mais derrière cette porte, Kaëb écoute, et, quoique Buat parle bas et Foë plus bas encore, les organes de l'esclave sont si subtils, un sentiment indicible de haine les a tellement aiguisés, qu'il saisit les mots suivans, qui retentissent à son oreille comme s'ils avaient été sonnés par la voix éclatante d'un démon.

— Ah! j'avais eu raison de compter sur toi, dit Buat.

— Tu vois que j'ai tenu ma promesse, répond Foë.

— Mais comment as-tu éloigné Lombard? dit Buat.

— Regarde-moi, reprend Foë.

— Ainsi?... dit Buat en s'arrêtant et en considérant, tantôt cette femme demie-nue, les cheveux dénoués, et tantôt la porte de cette chambre que la veille elle habitait seule.

— Ainsi, dit Foë, je me suis livrée à Lombard, et, ne pouvant le tuer par le poison et l'endormir dans la mort, je l'ai épuisé de caresses et endormi d'amour.

— Tu aimes donc bien Roger? dit Buat.

— Assez, dit Foë, pour m'être donnée à un autre pour lui.

A ces mots, un bruit imperceptible se fit entendre et les avertit que chaque moment était précieux; Buat ferma la porte de la salle des gardes, ouvrit celle de l'escalier, et Foë rentra dans la chambre où était Lombard, pour l'arrêter si quelque bruit venait à l'éveiller. A l'instant même Kaëb entra rapidement dans la chambre du vicomte.

Il avait fallu à Raymond Lombard toute une nuit, tout un jour de combat furieux avant de dire à Kaëb: « Voici l'eau de ton maître, » cette eau qui était du poison. Dans ce combat, un parti était appuyé en son âme de la peur du passé, des chances de son ambition, du soin de sa vengeance. Et cependant il avait fallu tout un jour et toute une nuit au crime pour rester vainqueur. C'est que ce n'est pas impunément qu'une civilisation, toute grossière qu'elle soit, touche à l'âme d'un homme. Ces mots: devoir, honneur, fidélité, ne bourdonnent pas vainement à l'oreille la plus sourde; c'est que, quand ils n'y parlent plus pour être écoutés, ils y retentissent encore pour tourmenter; c'est que l'âme humaine, livrée à son instinct de bien ou de mal, marche violemment, et sans bride, à ses vœux d'amour ou de haine; c'est que Lombard, qui avait eu besoin d'un intermédiaire pour parvenir à empoisonner son seigneur, avait pâli en présentant le poison à l'esclave qui devait le servir, tandis que l'esclave était calme et satisfait en disant à son maître en le lui présentant :

— Maître, voici une coupe d'eau que je viens de trouver.

N'ayant pas plus de remords de le tuer pour sa vengeance, que Foë n'avait de honte de s'être donnée pour son amour, tous deux au même point de nature absolue et indisciplinée.

Cependant Buat parut.

A l'exclamation sourde, mais sublime, qui partit du fond de l'âme de Roger, Agnès fit taire ses craintes, et Buat, leur imposant silence de la main, répondit en tendant à Roger son épée.

— Oui, dit Roger en la prenant, mon épée, c'est comme ta main, fidèle et terrible. Il l'attacha à son flanc.

Buat lui donna aussi un poignard que Roger passa à sa ceinture. Il lui donna son casque, ses gantelets et sa hache d'armes; et Roger ainsi vêtu, ainsi armé, l'épée au flanc, le casque en tête, lui qui n'avait vu ni touché une arme depuis sa captivité; Roger, comme enivré de ce fer qui le ceignait et semblait lui rendre sa force en le touchant, sa liberté, son pouvoir, Roger s'écria :

— A moi la Provence, maintenant!

Aussitôt il prend Agnès dans ses bras et court vers la porte. Oh! la liberté! la liberté! elle était à dix marches au-dessous de cette chambre, car l'escalier secret gagné, le salut était gagné. La liberté, le pouvoir, le bonheur, ils étaient à deux minutes de l'heure qui passait, car minuit allait sonner; mais ces dix marches à franchir, ces deux minutes à passer, le poison ne les donna pas à Roger. Arrivé à la porte de la chambre, il se trouble, il chancelle, il tombe. Buat n'a pas le temps de s'étonner, Agnès n'a pas le temps d'avoir des pleurs: tous deux regardent, stupéfaits, anéantis.

— Roger, dit Buat à voix basse, tant d'émotions t'accablent, assieds-toi. Attendons.

— Roger, dit Agnès, c'est l'agitation de la journée, calme-toi.

Elle prend la main de Roger; mais cette main ne brûle pas de fièvre; elle n'est même plus tiède de vie: elle est froide. Agnès pousse un cri terrible et désespéré, un cri où le soin du salut et de la liberté est oublié, car une affreuse idée lui est venue au cœur.

— Ah! crie-t-elle, il est mort!.. il est mort!...

— Mort! dit Buat en se précipitant vers lui et en touchant son cœur qui ne bat presque plus... mort... mort... mort... mort!... et il ne peut répéter que ce mot qui sort lent et régulier de sa poitrine, sombre et retentissant comme un tocsin, tandis que sa main cherchait la vie au front, à la bouche, aux mains, partout.

Ils s'écrient tous deux, ils oublient qu'on peut les entendre, lorsque Foë, attirée par leurs cris, s'élance dans la chambre, s'étonne et s'informe de ce qui se passe; puis, voyant Roger ainsi étendu, elle porte sa main au front, comme si tout le malheur de cette nuit s'y illuminait d'un terrible éclat; elle se jette à genoux à côté de lui, demande un flambeau, soulève le vicomte, écarte ses cheveux de son front et consulte le visage pâle du mourant.

— Mais, s'écria Buat, qu'est-ce donc?

— C'est, dit Foë, dont le regard devient fixe et arrêté, c'est le poison.

Et elle laisse tomber la tête de Roger, qui heurte le pavé; et elle tombe à côté de lui, et Kaëb, qui tenait le flambeau, le laisse tomber aussi en s'écriant avec un rire funeste:

— Oui, c'est le poison!... Puis il s'enfuit.

Buat veut s'élancer sur lui; mais un sourd gémissement le retient; il se retourne et voit Roger qui s'agite; il se penche sur lui, mais ne peut entendre les mots qu'il murmure à voix

basse; car les gardes de la salle inférieure, alarmés de tous ces cris, ont voulu forcer la porte en la heurtant avec fracas. Cependant il approche son oreille de la bouche mourante du vicomte, et il entend ces derniers mots :

— Frère, frère, sauve-toi... tu me vengeras...

Puis Roger, prenant la main d'Agnès qui était tombée évanouie près de lui, ajouta en la mettant dans celle de Buat:

— Tu protégeras mon fils...

Puis il expira. Buat se relève; il eut un moment d'hésitation: on ne saurait dire à quoi il pensa, si ce n'est qu'un moment il chercha quelqu'un à tuer sur ce cadavre, le premier venu, un innocent peut-être; il fallait du sang à cette douleur. Il pense à Lombard; il prend Agnès dans ses bras et appelle Foë; Foë ne répond pas. Buat la laisse, et, descendant rapidement l'escalier, soutenant la vicomtesse d'un bras, et de l'autre tenant son épée, il s'élance dans la chambre de Lombard; mais Kaëb était descendu avant lui, et Lombard gisait par terre un poignard dans la poitrine.

— Ah! dit Buat avec un rugissement terrible, à Simon de Montfort alors!

Un moment après, quand les gardes eurent achevé de briser la porte, ils ne trouvèrent dans la tour que les débris d'un festin et trois cadavres: celui de Lombard, celui de Foë et celui du vicomte de Beziers.....

FIN DU VICOMTE DE BEZIERS.

LES AVENTURES

DU

JEUNE COMTE POTOWSKI

ROMAN DE CŒUR

PAR

LE CONVENTIONNEL MARAT (L'AMI DU PEUPLE).

INTRODUCTION.

MARAT PHILOSOPHE, NATURALISTE, PHILANTROPE ET ROMANCIER.

Il y a six ans à peine, Marat n'était pas encore tout à fait mort sous le poignard de Charlotte Corday, puisque sa sœur, Albertine Marat, vivait encore à Paris, fidèle héritière des idées et des doctrines de ce terrible ami du peuple. Mademoiselle Marat semblait avoir recueilli en elle-même l'âme forte et passionnée de son frère, qu'elle pleurait sans cesse, comme si elle ne l'eût perdu que de la veille. C'était une républicaine inflexible, que l'âge n'avait pas refroidie, que les événemens n'avaient pas changée; vainement le directoire, le consulat, l'empire, la restauration et même la révolution de juillet 1830 étaient venus successivement bouleverser ou métamorphoser la face du pays : elle n'y avait pas pris garde, semblable à une somnambule qui poursuit son rêve sans tenir compte des objets extérieurs et qu'on n'éveille pas en sursaut, de peur de la voir tomber foudroyée : elle rêvait donc que l'esprit de 93 planait autour d'elle, et que son cher Marat veillait toujours sur son peuple.

Rien ne saurait rendre l'impression profonde et presque douloureuse qu'on éprouvait à entendre les prédications démagogiques de cette prêtresse de notre grande révolution, et surtout l'éternelle oraison funèbre de son héros, de son dieu, de ce Marat qu'on ne nomme pas sans horreur et sans effroi. Il faut l'avouer, elle ne nous montrait pas Marat tel que nous le connaissons, tel que l'histoire nous l'a couvert de boue et de sang; elle en faisait un être exclusivement vertueux, animé des plus purs sentimens de patriotisme, bon et généreux, que sais-je! simple et candide, un véritable philosophe enfin, qui avait mission de régénérer le monde, ou du moins la France. On comprenait, à ce panégyrique prononcé avec une conviction solennelle, que le fanatisme sans-culotte avait pu comparer Marat à Jésus-Christ, l'Evangile au journal de l'*Ami du Peuple*, et composer une prière adressée sans doute à la guillotine et commençant ainsi : *O sacré cœur de Jésus! ô sacré cœur de Marat!*

Cette vieille femme, à la physionomie dure et sévère, au regard fier et inspiré, à la parole ardente et audacieuse, survivait donc à son frère, d'effroyable mémoire, pour lui décerner une espèce de culte, pour lui refaire un panthéon dans la pauvre demeure où elle s'était retirée avec les reliques de celui qu'elle appelait hautement le *martyr de la liberté*, avec les livres, les papiers et les manuscrits de Jean-Paul Marat. Bien des hommes curieux de s'instruire du passé, bien des esprits préoccupés de l'étude de cette révolution si pleine de mystères, bien des vieillards qui avaient vu, bien des jeunes gens qui n'avaient fait que lire, allèrent alors interroger les souvenirs de la sœur de Marat et s'en retournèrent émus ou étonnés, n'osant porter un jugement de réprobation ou d'absolution sur les actes, sur le caractère de cet étrange ami du peuple. Parmi ceux qui aimaient à remonter, pour ainsi dire, à la source de la révolution et qui se trouvaient quelquefois réunis chez mademoiselle Marat, nous citerons seulement un penseur, un publiciste de grand mérite, monsieur Hauréau, le savant et judicieux auteur de l'*Histoire littéraire du Maine*; un littérateur ingénieux, monsieur de Labédolière; un témoin éclairé et impartial des faits et gestes de la république et de ses enfans, monsieur le colonel Maurin, bien connu par la précieuse collection révolutionnaire qu'il ramasse depuis quarante ans; un écrivain distingué de l'école sentimentale de Bernardin de Saint-Pierre, monsieur Aimé-Martin, cet excellent homme qui vient de s'éteindre immortalisé par l'adieu de Lamartine.

Aimé-Martin était un esprit doux, tendre et honnête : il n'avait jamais tourné les yeux vers la période révolutionnaire que pour en détester les agens et que pour en plaindre les victimes. Le nom de Marat lui inspirait un invincible dégoût. Eh bien! il surmontait ce dégoût, il le cachait même sous un air froid et poli, quand il se rendait chez la sœur du *monstre*, comme il le désignait avec une énergique indignation. Qu'a-

lait-il donc faire dans cette maison? Aimé-Martin était, avant tout, bibliophile, autographile, amateur et collecteur de livres et d'autographes. Or, c'était aux manuscrits de Marat qu'il en voulait, et un jour (il fallut sans doute qu'Albertine eût bien faim, pour vendre la dépouille littéraire de son frère) il emporta sous son bras le volume autographe qui l'empêchait de dormir depuis qu'il en avait appris l'existence; un roman inédit, un roman de cœur, inventé, pensé, écrit par Marat : les *Aventures du jeune comte Potowski*. Une fois légitime possesseur de ce singulier trésor, Aimé-Martin se dispensa de fréquenter le petit club d'Albertine, qui mourut peu de temps après en distribuant les papiers du *Sacré-Cœur de Marat*.

Allez visiter l'intéressante collection du vénérable colonel Maurin, et vous y verrez les épreuves de journal que Marat corrigeait dans son bain lorsqu'il fut frappé par Charlotte Corday : ces épreuves ont été teintes de son sang; vous y verrez les couronnes civiques que le peuple décerna plus d'une fois à son défenseur; vous y verrez les portraits et les bustes qui furent un moment les idoles de la nation. Quant au roman de Marat, recueil de 240 pages écrites de sa plus jolie écriture, avec ses fautes d'orthographe ordinaires, il fut revêtu d'une charmante reliure *janséniste*, en maroquin noir, par un habile artiste, Niédrée ou Bauzonnat, et il demeura caché dans la bibliothèque d'Aimé-Martin jusqu'à sa mort. C'est dans cette bibliothèque que nous sommes allés le chercher pour le mettre en lumière.

Aimé-Martin s'était toujours refusé à publier cet ouvrage remarquable à différens titres, malgré nos instances : il nous permit, toutefois, de l'examiner, et nous en signala même les passages les plus singuliers : il voulait, disait-il, avoir seul le privilége de connaître, de conserver le véritable Marat, Marat philosophe, Marat sentimental, Marat écrivain, Marat romancier.

— Il y a eu deux Marat, nous disait-il avec cette originalité de causerie fine et spirituelle qu'on se plaisait tant à écouter chez lui et chez Charles Nodier : le Marat que tout le monde sait, l'affreux, l'exécrable pourvoyeur de la guillotine, qui demandait cinq cent mille têtes pour orner son autel de la patrie, je n'en parle pas; je voudrais croire, pour l'honneur de l'humanité, qu'un pareil scélérat n'a jamais vécu; mais l'autre Marat, dont personne aujourd'hui ne soupçonne l'existence, celui qui fut l'élève et l'admirateur de Jean-Jacques Rousseau, l'ami de la nature, ce qui vaut mieux que d'être à sa façon l'*ami du peuple*, le savant auteur de plusieurs découvertes dignes de Newton dans la chimie et la physique, l'écrivain énergique et coloré qui a fait un livre de philosophie digne du philosophe de Genève...

— Et c'est Marat qui a fait tout cela? interrompais-je; j'avouerai n'avoir rien lu de lui, excepté quelques hideuses citations de son journal.

— Le journal du second Marat : mais le premier n'a écrit que des ouvrages scientifiques, philosophiques et littéraires; le premier était médecin des gardes du corps du comte d'Artois; il mourut ou plutôt il disparut à la fin de l'année 1789 pour faire place à son odieux homonyme.

— Je les ai beaucoup connus l'un et l'autre, reprit Nodier, qui se trouvait là, et qui avait la manie de se faire contemporain de tous les acteurs de la révolution, qu'il ne vit pas même passer devant son berceau. Mais il me semble que le bourreau devait être fils du médecin, et que celui-ci, en coupant des têtes de grenouilles pour ses expériences de physique, avait enseigné au second à couper des têtes d'hommes.

— Ne parlons pas de ce cannibale, repartit Aimé-Martin; mais de l'autre, tant qu'il vous plaira. C'était une belle âme qui s'ouvrait à tous les sentimens nobles et généreux; il prit Rousseau et Montesquieu pour modèles : il eût mérité de se placer à côté d'eux, comme moraliste, comme écrivain. Par malheur, il osa s'attaquer à la secte de philosophie, à Voltaire surtout, à Helvetius, à Diderot; il fut écrasé ou plutôt étouffé dans l'obscurité. Je ne doute pas que l'injustice de ses contemporains à son égard ne l'ait poussé à changer de route et à s'éloigner de la scène des sciences et des lettres : « Siècle ingrat, dit-il alors, tu n'as pas voulu accepter le savant qui t'a révélé le vrai système de la lumière, des couleurs, de l'électricité, le philosophe qui t'a appris ce que c'est que l'homme; eh bien! tu accepteras avec épouvante le vampire qui boira le meilleur de ton sang! »

— Je ne me suis pas encore rendu compte, dit Charles Nodier, de la transformation du royaliste en démagogue furieux, de l'élève de Rousseau en Séide de Danton : il y a, entre ces deux personnages, une solution de continuité immense que je voudrais m'expliquer.

— Dites-moi seulement, répliquai-je, vous qui avez connu le premier Marat, s'il était aussi laid, aussi repoussant que le second.

— Il n'était pas laid, puisqu'il était aimé et amoureux, objecta Nodier.

— Marat a été aimé par une femme! m'écriai-je.

— Assurément, dit Aimé-Martin; celui qui a répandu son cœur dans ce roman était inspiré par une passion véritable, comme Rousseau composant la *Nouvelle Héloïse*.

— Voilà de quoi réhabiliter Marat, repris-je; malheureusement on n'y croira pas.

— Oui, si le manuscrit autographe n'était pas là, si l'on n'avait pas d'ailleurs le *Traité de l'homme*, rempli de tableaux voluptueux et d'images gracieuses.

— En vérité, vous me donnez goût à étudier votre Marat, et s'il se peut faire, nous lui donnerons la place qui lui appartient parmi les philosophes et les écrivains français.

Je me mis à l'œuvre, et je commençai par lire le roman posthume que me confia Aimé-Martin : je crus relire la *Nouvelle Héloïse*, et par intervalles, à ma grande surprise, les *Amours du chevalier de Faublas*. Je compris alors comment Marat, après sa métempsychose, gardait tant de haine contre Louvet : c'était sans doute jalousie de métier.

Je fus donc amené sans répugnance à rechercher et à lire tous les ouvrages du premier Marat, et j'y trouvai, comme Aimé-Martin me l'avait annoncé, le savant profond et hardi, le philosophe sagace et intelligent, le moraliste sensible et passionné, l'écrivain pittoresque, assez élégant, mais peu correct; enfin, ce que Nodier ni Aimé-Martin n'eussent pas reconnu, le législateur sage et humain. Ces découvertes assez inattendues seront confirmées, du moins au point de vue littéraire, par la publication, dans le *Musée littéraire* du *Siècle*, d'un roman inédit, les *Aventures du jeune comte Potowski*, lequel, quoique signé par Marat, ne serait peut-être pas désavoué dans quelques parties par l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*.

La jeunesse de Marat s'est passée dans l'étude et la méditation : « Il paraît, dit Fabre d'Eglantine dans le *Portrait de Marat*, que les premières années de sa vie se sont écoulées à la campagne ou dans les lieux simples et retirés : c'est là que la bonté de son naturel s'était développée et consolidée par l'aspect de la nature et des hommes les plus rapprochés d'elle et par l'influence d'un état de mœurs simples et paisibles. » Il était né comme Jean-Jacques, au pied des Alpes, à Baudry, petit village de la principauté de Neufchâtel, et avant d'étudier l'homme, il avait étudié la nature. Ses ouvrages sont tout parsemés de descriptions champêtres qui ne feraient pas mauvais effet dans *Emile* ou dans les *Promenades d'un penseur solitaire*; par exemple :

« A la vue d'une belle campagne, dont le soleil nuance l'émail de ses rayons changeans à la fin d'une journée sereine, on ressent un plaisir secret qu'on goûte rarement ailleurs. La verdure de la prairie, le doux parfum des fleurs, le chant harmonieux des oiseaux et la fraîche haleine des zéphyrs portent insensiblement la gaîté dans l'âme : on sent couler une douce paix dans le cœur; on éprouve une espèce d'enchantement involontaire auquel presque personne ne résiste. Autant la vue d'un charmant séjour est propre à nous inspirer la joie, autant la vue d'un affreux désert est propre à nous inspirer la tristesse. Des plaines sans gazon et sans fleurs, des arbres desséchés ou couverts d'un sombre feuillage, des masses énormes de rochers dépouillés de verdure et noircis par le temps, le bruit des torrens qui se précipitent avec fracas du haut des montagnes, mêlé au croassement des corbeaux et aux cris lugubres des aigles, objets affreux

qui font passer la tristesse dans l'âme par tous les sens! »

Le Marat qui a tracé ce tableau agreste dans le *Traité de l'homme*, liv. III, est-il bien le même que ce Marat qui, après avoir dit dans son *Appel à la nation* en 1790 : « Quelques têtes abattues A PROPOS arrêtent pour longtemps les ennemis publics! » et dans son placard *C'en est fait de nous* : « Cinq à six cents têtes abattues vous auraient assuré repos, liberté et bonheur! » en demandait deux cent mille deux ans plus tard? Il aimait les fleurs, les ruisseaux, les zéphyrs au *souffle lascif*, ce bon monsieur Marat, médecin des gardes du corps de Monsieur. « Personne plus que moi n'abhorre l'effusion du sang, s'écrie l'*Ami du Peuple* dans son adresse *aux Patriotes français*, placardée dans Paris le 10 août 1792, mais pour empêcher qu'on en fasse verser à flots, je vous presse d'en verser quelques gouttes! »

Le citoyen Ballin vante la *sévérité des mœurs* de Marat, dans l'oraison funèbre qu'il lui consacra sous le titre de *Marat, du séjour des immortels, aux Français!* Mais J. M. Henriquez, dans la *Dépanthéonisation de Marat, patron des hommes de sang et des terroristes*, publiée, il est vrai, après le 9 thermidor, ne craint pas de soutenir une opinion toute contraire.

Vincent Formaleoni nous apprend que Marat, décrété d'accusation et de prise de corps, poursuivi par les gardes nationaux du général Lafayette, ne dut sa liberté et son salut qu'au dévoûment d'une *femme généreuse et sensible*. Est-ce la même qui s'intitula *veuve Marat* quand l'*ami du peuple* ne fut plus là pour l'envelopper d'ombre et de mystère, et qui obtint sous ce titre une pension civique qu'elle dut moins à ses droits qu'à la munificence de l'assemblée nationale? « Enthousiaste de la liberté, dit Formaleoni, la femme forte avait conçu la plus haute idée des vertus de Marat. Une noble passion succéda aux sentimens de l'estime... L'hospitalité et l'amour furent assez ingénieux pour dérober Jean-Paul Marat aux poursuites de ses persécuteurs. » On assure que l'*amour* et l'*hospitalité* représentent deux femmes qui étaient d'intelligence pour sauver Marat : mademoiselle Fleury, du Théâtre-Français, sous le nom de l'Hospitalité, et l'héroïne du roman, sous le nom de l'Amour. L'Amour hérita de l'imprimerie et des manuscrits de Marat, qui ne lui laissa d'ailleurs que vingt-cinq sols, comme le déclara fièrement Albertine Marat dans sa *réponse aux détracteurs de l'ami du peuple*, où elle avouait que son frère avait été obligé, pour exister, à accepter les sacrifices qu'a faits pour lui sa *compagne*.

Compagne, maîtresse ou veuve, elle fut d'accord avec mademoiselle Marat pour publier les œuvres politiques de l'ami du peuple : cette édition devait former quinze volumes in-8°, y compris un ouvrage posthume intitulé l'*Ecole du citoyen*. Le prospectus parut seul, annonçant qu'on s'abonnait chez la citoyenne veuve Marat, rue Marat, 30, au prix de 5 livres par volume de 480 pages; mais dès que le premier volume fut mis sous presse, Robespierre fit saisir, dit-on, le matériel de l'imprimerie et arrêta la publication comme dangereuse à son parti. Ce prospectus est le dernier signe de vie qu'ait donné la veuve Marat.

Marat avait dû étudier profondément l'amour; mais son livre *De l'Homme* en parle avec trop de science pour que ce soit seulement le résultat de la réflexion et du ouï-dire. Il y revient si souvent dans le cours de cet ouvrage, qu'il s'excuse de tirer ainsi ses exemples de l'amour (t. II, p. 374) « Que les critiques me montrent donc, s'écrie-t-il, une autre passion tenant au physique qui puisse fournir un tableau supportable! » On ne pourrait exposer maintenant les différens tableaux que lui fournit cette passion. C'est lui, toujours lui qui se pose en scène. Ici, il fait un tendre aveu : « Lorsque vous pressez une maîtresse pudique de vous ouvrir son cœur, quoique soumise à regret aux leçons de sa mère, n'attendez pas néanmoins qu'elle vous avoue ses vrais sentimens; c'est toujours de l'amitié qu'elle a pour vous, mais quand lassée d'une longue et pénible résistance, cette fille dissimulée laisse enfin triompher son heureux amour .. » Là, il est séparé de ce qu'il aime : « L'amant malheureux éloigné de sa maîtresse chérie promène languissamment ses regards autour de lui; sans cesse occupé de cette chère image, il ne prend aucun intérêt à tout le reste; dans sa douce mélancolie, il recherche la retraite, la solitude, le silence des bois... » Plus loin, il est inhumain à l'égard d'une belle qui se meurt d'amour pour lui : « Après les fureurs d'une passion irritée, son âme succombe à ses maux, un feu interne la consume et la tient sans cesse éveillée; bientôt ses forces l'abandonnent, déjà le lustre de ses beaux yeux est éteint. » Ailleurs, enfin, il chante un hymne à l'amour : « L'amour élève le pouls, enflamme l'œil, anime le teint, embellit la face, donne la vie à ses traits et la grâce à tous ses mouvemens. »

Oui, l'amour embellissait la face de Marat. « Ses traits étaient hideux! » dit le rédacteur de son article dans la *Biographie universelle*; « Sa laideur affreuse, dit l'auteur de son *Panégyrique* cité plus haut, coopère prodigieusement à ses triomphes. On voit avec étonnement en lui tous les magots de la Chine avec désavantage. » Nous avons vu en effet la toile admirable d'horreur où David l'a peint mort dans sa baignoire, et nous doutons que la laideur humaine puisse aller au delà; mais Marat tombant sous le couteau qui ne lui donna pas le temps de mourir de la maladie qu'il combattait en vain depuis trois ans, Marat n'était plus Marat amoureux, philosophe et romancier. Fabre d'Eglantine, du moins, en a tracé un portrait moins horrible et plus ressemblant : « Il était de la plus petite stature; à peine avait-il cinq pieds de haut. Il était néanmoins taillé en force, sans être gros ni gras; il avait les épaules et l'estomac larges, le ventre mince, les cuisses courtes et écartées, les jambes cambrées, les bras forts, et il les agitait avec vigueur et grâce. Sur un col assez court il portait une tête d'un caractère très prononcé; il avait le visage large et osseux, le nez aquilin, épaté et même écrasé; le dessous du nez proéminent et avancé; la bouche moyenne et souvent crispée dans l'un de ses coins par une contraction fréquente; les lèvres minces, le front grand; les yeux de couleur gris-jaune, spirituels, vifs, perçans, sereins, naturellement doux, même gracieux, et d'un regard assuré; le sourcil rare, le teint plombé et flétri, la barbe noire, les cheveux bruns et négligés. » Ne voilà-t-il pas la laideur de Marat presque réhabilitée?

Il était loin de se croire laid, puisqu'il savait sa physionomie expressive : « Dans les passions, dit-il, la face de l'homme devient un tableau vivant où chaque mouvement de l'âme est rendu avec force et délicatesse. » Il savait aussi que ses yeux *gris-jaune* n'étaient pas sans pouvoir sur le beau sexe, ce qui lui faisait penser que l'œil est de toutes les parties du visage celle qui contribue le plus à la beauté ou à l'expression. « C'est dans cet organe admirable, dit-il, que l'âme se peint principalement; il en exprime les émotions les plus tumultueuses et les sentimens les plus doux. » Il se flattait donc que son âme lui gagnerait les cœurs que sa figure eût pu lui aliéner. L'âme de Marat! il ne badinait pas là-dessus; il proclamait justement l'immortalité de l'âme, et dès le début de son livre de *l'Homme*, il avait averti les lecteurs qui se trouveraient en désaccord avec lui sur cette question, qu'il n'écrivait pas pour eux; il était si bien persuadé de l'existence de l'âme, qu'il en avait fixé le siége dans les méninges ou tuniques du cerveau. Voltaire le plaisanta sur la place prélixe qu'il donnait à l'âme, en l'appelant le *maréchal des logis de S. A. S. l'âme*; mais les découvertes récentes de la physiologie ont prouvé que le logement n'était pas mal trouvé. On voit que dès lors, dès l'année 1775, il s'était occupé de la décapitation, sans prévoir les effets de la guillotine. « L'âme n'a plus de puissance sur le corps, dit-il, une fois que la tête en est séparée. » (t. Ier, p. 92.)

Dans cet ouvrage si neuf et si extraordinaire, imprimé en 1775 chez le libraire-éditeur de Rousseau, Marc-Michel Rey, à Amsterdam, on sent déjà Marat qui perce, ou plutôt on pressent ce qu'il est capable de devenir sous l'influence des événemens. Le chapitre sur la pitié, où il réfute un prétendu paradoxe de Voltaire, est une révélation menaçante du Marat sanguinaire caché dans la peau du philosophe : « Il est aisé de se convaincre que la nature n'a pas fait l'homme compatissant... la pitié est un sentiment factice, acquis dans la société. Ce sentiment naît de l'idée de la douleur et des rap-

ports de forme avec les êtres sensibles... La pitié n'est autre chose que notre sensibilité tournée par la pensée vers ceux auxquels nous nous identifions... N'entretenez jamais l'homme d'idées de bonté, de douceur, de bienfaisance, et il méconnaîtra toute sa vie jusqu'au nom de pitié... Ainsi longtemps frappée du même spectacle, l'âme n'en sent plus l'impression; elle s'endurcit à l'aspect des misères humaines; elle s'accoutume à voir souffrir et elle devient impitoyable. » Telle devint l'âme de Marat, quoique Fabre d'Eglantine fasse l'éloge de sa *bonhomie naturelle*.

Le conventionnel Boileau, qui osa monter à la tribune pour accuser Marat, en disant : « Voici ce que ce tigre a écrit avec ses griffes de sang! » eût été bien surpris à la lecture du *Traité sur l'homme*. Dans ce traité, Marat se passionne pour les sentimens élevés, pour les passions cachées de l'imagination, pour l'amour de la gloire, pour l'amour de la patrie. « Les âmes passionnées de la gloire, dit-il, aiment l'estime pour l'estime, et la fumée de la réputation pour elle-même. » « C'est l'amour de la patrie, dit-il plus loin, qui porta les Posthumius, les Curius, les Décius à se dévouer pour elle; c'est lui qui, dans Aristide, ce héros pacifique et juste, donna l'exemple de la modération la plus rare, lui fit respecter la liberté de ses ingrats concitoyens, avec la puissance de l'opprimer; vivre en homme privé, pouvant commander en maître; suivre constamment les lois de l'austère vertu et conserver pendant le cours de sa longue vie son âme innocente et pure : c'est lui qui produisit l'incorruptible vertu de Caton!... » Marat prévoyait déjà l'épitaphe qu'on écrirait sur sa baignoire : *N'ayant pu le corrompre, ils l'ont assassiné!*

Cependant on peut supposer que Marat se fût borné à des travaux de science et de philosophie, si ces travaux lui avaient rapporté l'honneur et le profit qu'ils méritaient, si les académies ne s'étaient coalisées en quelque sorte pour tenir ses découvertes sous le boisseau, si Voltaire et les encyclopédistes n'avaient pas foudroyé de leurs dédains le livre *De l'Homme*. Imprudent Marat, qui avait osé, dans son discours préliminaire, énumérer les philosophes physiologistes sans nommer Voltaire, et qui ne l'avait nommé dans son ouvrage que pour l'accuser de légèreté et d'inconséquence! Voltaire, âgé alors de plus de 82 ans, se fit journaliste pour répondre à cet adversaire qu'il invitait à se consacrer à ses malades plutôt qu'à la philosophie. Voltaire n'eut pas de peine à mettre l'auteur hors de combat et son livre hors de cause. Ce livre, qui devait placer Marat entre Lecat et Cabanis, tomba du ridicule dans l'oubli.

Marat n'osa plus s'essayer dans le genre philosophique, il ne publia pas même son roman des *Aventures du comte Potowsky*, composé à cette époque et prêt à paraître. Il se concentra tout entier dans les recherches scientifiques, et il fit imprimer, seulement après la mort de Voltaire, ses belles découvertes sur la lumière et l'optique, sur le feu et sur l'électricité. Voltaire ne ressuscita pas pour l'attaquer de nouveau, mais il trouva dans l'Académie des sciences une opposition non moins vive et plus compacte que naguère dans la littérature. Il avait délivré aux académiciens tant de brevets d'ignorance, que ce fut un parti pris de nier ses découvertes ou de les passer sous silence. Tous les efforts de Marat ne réussirent pas à vaincre cette ligue de savans qu'il combattit sans relâche de 1779 à 1785. Il était redouté depuis trois ans sous le nom d'*Ami du peuple*, quand il rappela aux académiciens ses ennemis qu'il pouvait se venger, en leur adressant comme un adieu menaçant, en 1791, son pamphlet des *Charlatans modernes ou lettres sur le charlatanisme académique*. Il ne songeait guère alors à reprendre ses expériences de physique.

Mais si l'espace nous manque pour montrer le médecin devenu tout à coup grand législateur dans un admirable écrit, *la Constitution*, qui n'est pas même connu par son titre, l'espace nous manque aussi pour caractériser le talent littéraire de Marat avant la révolution; je ne puis, par des citations choisies même dans ses œuvres scientifiques, prouver que son style se modelait souvent sur celui de Rousseau, et que le but qu'il s'est proposé sans cesse a été d'imiter l'auteur d'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse*. C'est le *sublime* Rousseau qu'il invoque dans la péroraison du deuxième volume du traité de l'*Homme*, ce qui fit dire à Voltaire : « Il est plaisant qu'un médecin cite deux romans, au lieu de citer » Boerhave et Hippocrate. » Voltaire ignorait que ce médecin avait lui-même un roman en portefeuille, un roman de sentiment, un roman d'amour, un roman de cœur. De son côté Fabre d'Eglantine donne à Marat un certificat de sensibilité : il connaissait sans doute les *Aventures du comte Potowski*. Les lecteurs du *Musée littéraire* du *Siècle* vont être en mesure d'en juger par eux-mêmes.

P.-L. JACOB (BIBLIOPHILE).

NOTA. Ce roman a été écrit par Marat à l'époque où il était médecin des gardes du corps. Aucun fragment n'en avait été publié. Son existence et son titre n'étaient même connus que des bibliophiles. Nous croyons, en le livrant pour la première fois à la publicité, faire une chose utile à l'histoire de la littérature, et prouver aux lecteurs du *Musée littéraire* du *Siècle* tout le zèle que nous mettons à rendre cette collection aussi variée, aussi attrayante que possible. Cette œuvre étrange renferme d'excellentes qualités qu'on ne saurait méconnaître, si on se dégage en la lisant des habitudes littérales du moment, et si l'on se reporte par la pensée à l'époque où elle fut composée. Mais surtout elle offre un objet de sérieuse étude aux esprits réfléchis, en même temps qu'un vif attrait aux simples curieux. Ce n'est assurément pas un médiocre sujet d'étonnement, que la plume à laquelle *ce roman de cœur* doit les descriptions pittoresques, les dissertations sentimentales, les thèses philantropiques et aussi les scènes galantes dont il abonde, soit la même qui écrivait plus tard les hideuses et sanguinaires déclamations de l'*Ami du peuple*. Ce sont là des contrastes qui certes ne manquent pas d'importance aux yeux de la philosophie et de l'histoire.

Nous avons cru ajouter à l'intérêt de cette étude, en reproduisant scrupuleusement le texte, pour l'œil comme pour l'esprit du lecteur, c'est-à-dire en conservant l'orthographe, la ponctuation et jusqu'aux incorrections grammaticales de l'auteur. Nous nous sommes borné, dans quelques rares endroits, à remplacer par quelques points...... ou par des espaces blancs, certains passages de nature un peu trop vive, dont la louable pruderie littéraire de notre temps eût été certainement blessée, mais que le goût public acceptait et exigeait même, à une époque où la *Nouvelle Héloïse* avait fixé le diapason des sentimens, et où *Candide* et les romans de Crébillon fils faisaient les délices de la société française.

Le manuscrit des AVENTURES DU JEUNE COMTE POTOWSKI, *écrit* EN ENTIER *de la main de* MARAT, *restera exposé dans les bureaux du* SIÈCLE *pendant tout le cours de la publication*, afin que chacun puisse en vérifier l'authenticité.

FIN DE L'INTRODUCTION.

Marat.

LES AVENTURES

DU

JEUNE COMTE POTOWSKI.

LETTRE Ire.

GUSTAVE POTOWSKI A SIGISMOND PANIN.

A Pinsk en Polesie.

Quitte ces assemblées tumultueuses, ces bruiants plaisirs, ces concerts, ces dances, ces fêtes et tous ces jeux auxquels tu as recours pour charmer ton ennui. Il est pour un cœur sensible, pour toi cher Panin, une source de joye plus pure. Veux tu la connaître, viens vers ton ami, et contemple son bonheur.

Quand la félicité daigne descendre sur la terre pour visiter les mortels, elle cherche, et ne trouve que le sein des amants où elle puisse se reposer. Elle se plait avec deux cœurs unis, appuiés l'un sur l'autre, et endormis ensemble dans une paix voluptueuse.

Que l'amour est un charmant délire! Dans sa douce ivresse, l'ame innondée de plaisir s'écoute en silence: dans ses vifs transports, elle se fond et s'écoule. Malheureux qui ne l'éprouva jamais!

Habitué dès mon jeune âge à vivre avec Lucile dans une douce familiarité: je ne connoissois encore que l'amitié, lorsqu'au milieu de nos amusements, les ris s'enfuirent tout à coup. Lucile devint rêveuse: peu à peu les rubis de ses lèvres perdirent leur éclat, les roses de ses joues pâlirent, le doux son de sa voix s'altera. A sa vivacité naturelle avoit succedé une sorte de langueur, et l'on decouvroit dans ses regards je ne sais qu'i d'inquiet et de tendre.

Cette langueur passa de l'âme de Lucile dans la mienne. Un nouveau sentiment de plaisir sembloit s'y arreter. Je me sentois attendri, et je ne savois pourquoi. Les jeux follatres, qui avoient amusé notre enfance, commençoient à m'ennuïer. Je n'aimois plus à courir: les ris, le fracas, la lumière, la dissipation me déplaisoient; et pour la première fois mon âme s'écoutoit en silence.

Je n'étois content qu'auprès de Lucile, et j'étois chagrin dès que je la quittois. Même auprès d'elle la gaieté parut m'abandonner, et je commençai a ne me trouver bien nulle part. Sous les yeux de nos parents, je desirois d'être seul avec Lucile: loin des témoins incommodes, je craignois de la trouver seule: je sentois que j'avois quelque chose à lui dire, et ne pouvois démeler quoi.

Un jour que j'etois plus gai qu'à l'ordinaire, je voulus l'embrasser.

Lucile parut fachée, et alloit s'échapper; je la retins, et la fixai longtemps. Elle baissoit la vue. A la fin je rencontrai ses yeux; et ce coup d'œil, lancé et rencontré au hazard alluma dans mon sein la flamme qui le dévore.

Longtems nous nous en tinmes à de simples regards. Je ne pouvois vivre un instant sans Lucile. Lucile ne s'accommodoit pas mieux de mon absence, mais elle n'étoit plus aussi familière, aussi naïve, aussi affectueuse; elle sembloit se refuser à mes innocentes caresses; lorsque je lui dérobois un baiser la pudeur coloroit ses joues; lorsque je la pressois contre mon sein, elle cherchoit à se dégager; lorsque je la retenois dans mes bras, elle trembloit de crainte.

L'amour produisit sur le corps de Lucile un changement plus frappant encore que sur son âme. A mesure qu'il se developpoit, chaque jour elle devenoit plus belle: semblable à une tendre fleur qui, sentant au matin l'influence des rayons du soleil, ouvre ses boutons, étend ses feuilles, épanouit ses fleurs, et paroit avec un nouvel éclat.

Un soir que nous étions sur le gazon fleuri au pied d'un arbre touffu, mille petits oiseaux s'égaioient parmi le feuillage, et faisoient retentir les airs de leurs chants amoureux. Je sentois une douce émotion parcourir de veine en veine tout mon corps. Je tenois une main de Lucile et n'osois lui parler; elle me regardoit en silence: mais nos regards s'étoient tout dit, avant que notre voix s'en fût mêlée. Enfin je hazarde de lui ouvrir mon jeune cœur. A chaque mot que je prononce sa bouche sourit amoureusement, et un coloris plus animé que celui des roses se répand sur son joli visage.

A peine lui eus-je fait l'aveu de l'émotion nouvelle que je ressentois, que j'obtins d'elle un pareil aveu pour reponce. Il n'étoit pas dans notre caractère de dissimuler: d'ailleurs

comme l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre, ne différoit guères de l'amitié que par un sentiment plus vif, nous fûmes bientôt à notre aise, et le mistère de notre nouvelle situation fit place à un retour de confiance.

L'amour perçoit insensiblement et faisoit des progrets. Nos entretiens devenoient plus fréquents, plus animés, plus intimes. En nous entretenant de l'état de nos cœurs, nous avions toujours quelque chose à nous dire, comme si nous eussions oublié ce que nous nous étions dit tant de fois. Lorsque je l'assurois combien elle m'étoit chère, elle me faisoit sentir qu'elle le savoit : mais lorsqu'elle me parloit de sa tendresse, souvent je feignois de ne pas l'en croire, pour avoir le plaisir de l'ouir de nouveau. Quelque fois il s'élevoit entre nous de petit débats et toujours elle scèloit ses tendres protestations par un baiser encore plus tendre. Alors je sentois couler dans mon âme cette joie délicieuse qui fait le bonheur des amants.

Dès lors notre inclination mutuelle devint de jour en jour plus tendre. Aujourd'hui elle est telle qu'il semble que nous n'avons qu'une vie et qu'une âme. Nos cœurs s'entendent et s'entretiennent. Si j'attache les yeux sur Lucile, elle me regarde avec l'expression la plus vive du sentiment. Si je soupire, elle soupire à son tour. Si je lui jure que je l'adore, elle me jure que je suis adoré. Si je lui dis qu'elle fait le bonheur de ma vie, elle me répond que je fais le charme de la sienne.

O tendre union ! Céleste flamme ! Six ans l'ont épurée et nourrie dans mon cœur. Six ans j'en ai gouté la douce ivresse.

Que te dire? Je ne trouve de plaisir qu'aux côtés de Lucile, et ce plaisir est toujours nouveau. Quand je la vois me sourire tendrement, mon cœur palpite de joie. Quand je lui donne un baiser, je cueille sur ses lèvres de roses un nectar plus doux que celui que l'abeille exprime des fleurs. Mais, quand mollement penché vers elle je savoure le plaisir d'être aimé, je me crois au nombre des dieux.

Cher ami ! depuis quelques années tu as renoncé à l'amour : que de tems perdu pour le bonheur !

De Varsovie le 12 février 1769.

LETTRE II.

SIGISMOND A GUSTAVE.

L'amour, dit-on, est un fruit délicieux, que le ciel a accordé à la terre, pour faire le charme de la vie. Cher Potowski ! tu n'en connois que les douceurs; je n'en connus que l'amertume.

Comme toi, j'aimais autrefois à soupirer auprès des belles : mais si souvent dupe de leur duplicité, jouet de leurs caprices, j'ai enfin appris à fuir leur commerce dangereux. Pourrois-tu le croire? Je préfère à leurs fausses caresses, le plaisir d'en médire. Dévoiler leurs artifices, publier leurs intrigues, et rire de leur tourment au milieu d'un cercle d'amis aussi dégoûtés que moi ; voilà le seul plaisir qu'il m'en reste.

Lorsque le feu de la conversation commence à s'éteindre, nous prenons en main la coupe enchanteresse ; un jus pétillant vient au secours de l'esprit, ranime nos propos, nous inspire de nouvelles saillies, et fait renaitre la joye parmi nous.

Au sortir de ces entretiens, je reviens au milieu des femmes, leur montrer mon mépris et ma gaieté.

De Pinsk, le 25 février 1769.

LETTRE III.

LUCILE SOBIESKA A CHARLOTTE SAPIEHA.

A Lublin.

Tu t'étonnes, Charlotte, que je sois si éprise de Gustave : Mais peux-tu le trouver étrange? Eh ! comment n'aimerai-je point un aimable homme qui m'adore, un homme tout occupé de mes plaisirs et de mon bonheur?

D'ailleurs cette fraiche jeunesse, cette beauté ravissante, ces regards tendres et animés, ce souris fin et gracieux, cette voix touchante, et tant d'autres agrémens qui lui sont propres, n'ont-ils pas droit de captiver les cœurs?

Que si tu ne fais point de cas des attraits de sa figure, ne compteras-tu pour rien non plus les belles qualités de son âme?

Te dire que mon amant a tous les talens de son état, et tous les agrémens d'un homme du monde serait trop peu de chose.

Mais Gustave a de l'esprit, il le sait et il n'en est pas vain : jamais il ne le fit servir à désoler le bon sens, ni à affliger les sots.

Il aime les plaisirs, mais il veut les choisir : il méprise ceux qui manquent de délicatesse, préfère ceux qui récréent à ceux qui ne font qu'étourdir, et ne recherche avec ardeur que ceux qui respirent la tendresse.

Modéré dans ses plaisirs, il sait s'arrêter avant le dégout. Son humeur est toujours égale : jamais on ne le voit d'une gaieté effrénée, puis, d'une morne tristesse.

Il est riche, aime la dépence, et accorde à son rang ce qu'il exige : mais il ne donne rien au faste, aux caprices, à l'extravagance. Il est quelquefois magnifique; plus souvent généreux, il destine aux infortunés partie de son superflu, et toujours il sait leur cacher la main qui les soulage.

Il a l'ame fière, mais sans arrogance : il n'est point entiché de sa naissance, et il respecte plus dans l'homme le mérite que les dignités.

Il est bouillant et ne peut souffrir un affrond ; mais sa colère n'est pas féroce : son ressentiment passe comme un éclair, et la moindre excuse suffit pour le désarmer.

Jamais jeune homme ne reçut une meilleure éducation : mais chès lui, la nature semble avoir tout fait. Son beau naturel, bien dirigé dès l'enfance, est tel qu'il peut s'y abandonner sans crainte et sans précaution. La décence, la candeur, la tendresse en font la base. Ennemi du vice, indulgent aux ridicules, docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il est respecté de tout le monde, aimé de toutes ses connaissances, et chéri de tous ses amis.

Tel est mon amant; et tu veux que je justifie ma flamme. Vas, Charlotte, je m'applaudis de mon choix, et je ne crains point d'en être jamais punie.

De Varsovie, le 29 février 1769.

LETTRE IV.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Au simple ton de ta lettre, cher Panin, il est hors de doute que tu aimes encore les belles. Ce que tu prends pour aversion, n'est que ressentiment. Il passera un jour ce ressentiment ; tu peux t'y attendre, et je te verrai de nouveau enlacé. Mais en attendant que tu m'entretiennes de ta passion pour quelque jolie enchanteresse : je vais t'entretenir de la mienne.

Quoique mon amour pour Lucile n'ait pas attendu la reflection pour naitre, et que je n'aye jamais cherché à m'éclairer sur le choix d'une épouse, je vois avec transport que la fortune m'a mieux servi que la sagesse ne l'eut pu faire.

Lucile n'a point ces grâces brillantes et légères dont le monde fait tant de cas, ni cette humeur follatre, ce babil frivole, ce petit manège, ces aimables caprices qui vont si bien à quelques jolies femmes. Mais à une belle figure, relevée par des graces touchantes, elle joint une âme tendre, noble, élevée ; un esprit solide, enjoué, délicat : et je ne sais quels charmes invincibles qui lui captivent tous les cœurs.

Avec tant de belles qualités, un peu de vanité serait bien excusable : toutefois Lucile n'est point vaine. Au milieu de ses

compagnes, elle se distingue toujours comme la rose parmi les autres fleurs : tout le monde admire sa beauté, elle seule parait oublier ses attraits : on l'écoute avec ravissement, elle seule ne s'apperçoit point du plaisir qu'elle cause.

Mais quel charme elle donne aux vertus douces et bienfaisantes, dont elle est un modèle vivant. Quelles attentions pour ses parens ! Jamais fille n'en eut de plus marquées. Toujours elle leur obeit avec douceur : souvent elle n'attend pas l'ordre, elle le devine ; et tout ce qu'ils peuvent désirer est fait avant qu'ils se soyent apperçus qu'elle y pense.

Avec quel zèle, elle ouvre la porte à l'honnête pauvreté ! Quel air d'attendrissement, elle a pour les malheureux ! Comme elle se plait à ramener la joie dans un cœur flétri !

Hé ! ne dirai-je rien de cette sensibilité délicatte qui craint d'offenser ou de déplaire, de cette ouverture de cœur qui gagne la confiance, de cette modestie qui imprime le respect, de cette aimable pudeur, de cette timidité enchanteresse qui la rendent si séduisante.

Chez elle, rien n'est géné, tout est naïf, tout est naturel, tout a l'aisance de l'habitude et pour te faire son portrait en un mot : c'est la Vertu sous les traits de la Beauté.

Heureux celui qu'un doux hymen doit unir à Lucile ! Il n'aura à craindre que le malheur de la perdre ou de lui survivre. Cet heureux mortel, cher Panin, tu le connois : c'est ton ami.

De Varsovie, le 19 mars 1769.

LETTRE V.

LUCILE A CHARLOTTE.

A Lublin.

Je ne pense qu'à Potowski. Allumée au flambeau de l'amour, mon imagination me présente partout sa douce image. Sans cesse je la vois, elle me suit le jour, elle me suit la nuit, et ne me quitte pas même durant mon sommeil. Avec quel transport mon âme s'élance vers lui, je l'aime, je l'adore ; et ce qui le rend si cher à mon cœur, c'est moins sa beauté que sa vertu ; c'est moins la violence que la pureté de sa flamme.

Hier, comme nous étions à faire de la musique sous un des arbres du jardin, en extase à l'ouïe d'un air flatteur qu'il me chantoit, je laissai échapper mon théorbe, et les yeux fermés je reposois mollement sur le gazon fleuri. Bientôt il s'avança vers moi et se plaisoit à me contempler.

Puis approchant sa bouche, il pressait tendrement mes mains et les couvroit de baisers amoureux. Je ne sais quelle émotion inconnue pénétroit alors tout mon être

Réveillée par ces tendres caresses, je fis la surprise, la fâchée, je me levai et voulus m'éloigner ; mais il me retint dans ses bras, me prit la main, et me dit d'un ton de voix enchanteur, en me regardant d'un air tendre : Quoi, ma Lucile, t'offencer de ces libertés innocentes ?

Apprends à mieux connoître ton amant. Non, non, avec lui jamais tu ne seras en danger. Or ça, mon ange, faisons la paix, et pour gage de mon pardon donne-moi un doux baiser. Tu me le refuses : hé bien ! je le prendrai moi-même. Chère Charlotte, je ne pu m'en deffendre.

Mon cœur palpitoit de joie.

[illegible] sois la fixe [illegible] je ne [illegible] [illegible] tions qui agitoient mon sein.

Toi qui te piques d'avoir vu bien des choses, vis-tu jamais un amant plus tendre, plus respectueux ?

Une douce habitude de vivre ensemble resserre chaque jour les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre. A ses côtés je ne connois point le chagrin ; l'ennui ne se mêle jamais au paisible cours de ma vie, et le dégout n'ose en approcher. Avec lui il n'est point d'aurore qui en se levant ne me promette une journée seraine, et ne me fasse gouter quelque plaisir nouveau.

De Varsovie le 5 avril 1769.

LETTRE VI.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Sirad.

Me voicy depuis quelques jours à Lencini pour y passer partie de la belle saison.

Hier les comtes Sobieski, Kodna et Bressin firent partie d'aller en famille passer la journée a l'isle Tarnow. J'étais convenu de les joindre à la maisonnette que le dernier a fait bâtir sur le bord du lac, où la compagnie devoit s'embarquer.

A mon arrivée, je trouvai les hommes dans le salon à parler politique. Les femmes avoient passé dans le parterre ; et j'apperçu les jeunes rangées autour d'un bassin et occupées à s'admirer dans l'onde limpide, chacune une houlette à la main. Je fus frappé de la coquetterie de leur parure. Avec quel soin elles s'étoient ajustées ! Combien leur beauté s'étoient embellie encore par les secours de l'art ! Combien la gaze, la chenille, la dentelle, donnaient de lustre à des charmes à demi-voilés ! Combien les rubans et les cordons relevoient artistement leurs robes pour montrer une chaussure délicatte, ou plutôt des petits pieds mignons !

Parmi ces gentilles bergères qui attiroient les desirs sur leurs pas ; qui n'eut distingué Lucile à l'élégance de sa taille, à son air noble, à son port-majestueux ? Elle étoit vêtue d'une robe blanche dont l'étoffe lustrée flottoit à grands plis autour de son corps, ses cheveux bouclés par les mains de la nature tomboient avec grace sur son col d'albâtre.

Un petit chapeau d'ozier entourré d'une guirlande de fleurs s'abaissoient sur ses beaux yeux.

Je ne pouvois me lasser de l'admirer sous cet ajustement, je croiois voir une Grace decente entre des nymphes vives et légères.

On servit quelques rafraichissements et nous gagnâmes le bateau.

Déjà les batelliers font blanchir l'écume sous leurs rames, le rivage fuit loin de nous, et nous découvrons les fertiles coteaux de l'isle.

Au pied de ces coteaux, quelques villages s'avancent en amphithéatre sur les bords du lac, et leur image est répétée dans le cristal de l'onde. D'autres villages s'étendent dans les vallées ; les flèches brillantes de leurs clochers, s'élèvent dans les airs, dominent d'espace en espace les paysages d'alentour, et couronnent ce riant tableau.

On voyoit des troupeaux nombreux errer dans la prairie, et l'on entendoit de loin les chansons des bergères et des bergers dançants au son des chalumeaux à l'ombre des bosquets.

Nous abordâmes dans un golfe où les eaux amoncelées dorment depuis le commencement des siècles dans des prisons profondes. Trois voitures découvertes nous attendoient sur le rivage. Nous arrivons ; les barrières s'ouvrent et le séjour [illegible] du Nom [illegible] s'offre à nos regards. A droite, s'é- [illegible] [illegible] qui la traverse et bordée d'un parc où bondissent des troupeaux de daims.

A gauche s'élève un riche coteau couvert de vignes et surmonté de deux rochers élancés vers le ciel qui ombragent de leurs sommets la plaine d'alentour.

A chaque pas, on croit voir les jeux variés de la nature : tantôt c'est une nappe d'eau, où le hazard semble avoir jetté un pont; tantôt c'est un autre où mille petits ruisseaux vont se perdre; tantôt ce sont des bouquets d'arbres pitoresquement plantés.

Un superbe palais se présente dans l'enfoncement.

A mesure qu'on avance une perspective charmante se renouvelle et s'allonge devant l'œil qui la contemple. Quelles masses! Quels groupes! Partout la sagesse et le choix ont empreint leur caractère. Partout la nature et l'art sont admirablement combinés. L'intelligence éclatte dans tous les points de l'ouvrage, rien n'y brille que d'un éclat propre à faire valoir le reste; point de beautés prodiguées en vain.

Mais c'est autour du chateau que les beaux arts ont rassemblé les amours et les ris. On n'y arrive point par de longues allées tirées au cordeau et semées de sable. Il n'est pas non plus entourré de ces ennuieux parterres dessinés en symmetrie, où l'on ne voit que quelques fleurs rangées dans de petits quarrés, des arbrisseaux mutilés, et des planches de coquillages. Situé sur une monticule d'où l'œil d'un seul regard embrasse toute l'étendue du domaine, il s'ouvre par derrière dans un joli bosquet.

Ce bosquet n'est pas non plus un bois dessiné comme tant d'autres. On n'y voit point les arbres allignés et taillés en berceaux se répondre les uns aux autres : mais placés dans un heureux désordre, et coupés de sentiers qui par leurs contours variés ménagent toujours à l'œil de nouvelles surprises. De distance en distance, on y trouve des bassins où nagent des cygnes, et où se baignent des nymphes mêlées avec des tritons : des niches où un faune ou un satire retient une timide bergère.

Icy on voit Flore environnée de petits génies qui lui présentent des fleurs. Là, Pomone entourrée d'autres génies qui lui apportent des fruits. Plus loin, des bacchantes invitent le Dieu du vin à remplir sa coupe joieuse. Plus loin encore, des bergers sacrifient à Pan.

L'extérieur du palais répond à la magnificence des dehors et l'intérieur paraît le temple de la volupté. Tout ce que l'art inventa jamais pour faire les délices de la vie y est étalé avec gout; tout y inspire l'amour et respire le plaisir. Je ne pouvais me lasser d'admirer : dans mon extase, je croiois être dans un de ces palais que la brillante fiction a pris soin de parer.

Le nonce, tu le sais, est un de ces sybarites, dont l'air ouvert et content annonce un cœur libre et joyeux, un de ces aimables foux qui ne veulent que s'amuser. Il nous reçut avec empressement; et après nous avoir fait voir les lambris dorés, les riches ameublemens et les autres raretés de ce délicieux séjour, il nous conduisit sous des berceaux fleuris où nous trouvames des tables délicattement servies.

Il fit les honneurs de sa maison avec des graces enchanteresses. Pour entretenir la gaicté, il avait rassemblé autour de nous tous les plaisirs. On auroit cru qu'ils connaissoient sa voix, et que dès qu'il le voulait, ils accouroient en foule.

Nous fumes servis par de jolies bergères vêtues de blanc et couronnées de fleurs : nous eumes des vins exquis, et une musique digne d'être entendue à la table des dieux.

Après le dinner, la compagnie se sépara; chacun tira d'un côté différent. Je joignis Lucile et nous primes le chemin du bosquet. A peine avions nous fait trois cent pas, que nous nous trouvâmes vis à vis d'une grotte d'où sort un ruisseau qui, divisé en plusieurs filets, serpente sur la verdure : nous nous assimes sur le gazon semé de violettes et de primeveres. Lucile se mit à considérer l'onde qui fuioit en murmurant : bientôt les zephirs legers vinrent jouer avec ses blondes tresses.

Les oiseaux amoureux se contoient leur martire sur les buissons d'alentour. J'étois à ses pieds, occupé à la contempler : jamais elle ne m'avait parut si belle. En voyant cette fraiche jeunesse, ce teint de lis et de roses, ces lèvres vermeilles qui appellent le baiser, ce sourire des graces, ces yeux pleins de douceur et de feu, j'oubliai que j'aimais une mortelle.

Je me sentois ému. L'influence de cette saison charmante où la nature invite toutes ses créatures à l'amour; les tendres regards que Lucile me jettoit de tems en tems les sons mélodieux qui frappaient mon oreille achevèrent d'enivrer mon cœur déjà échauffé par la musique, le vin et les tableaux voluptueux.

Mes yeux tendrement attachés sur elle rencontrèrent les siens et nos regards se confondirent avec une douce langueur, que je pris pour un tendre aveu.

Une émotion soudaine s'empara de mon cœur.

Tout à coup, cédant à mes transports amoureux je couvris son visage de baisers.

Lucile irritée arreta mon audace, et me quitta d'un air indigné. A l'instant revenu de mon délire, come par une espèce d'enchantement, je la suivi pour lui demander grace; elle ne daigna pas m'écouter.

Pénétré de douleur, je marchais en silence à son côté, la tête baissée et n'osant lever les yeux.

Lorsque nous fumes prets à rejoindre la compagnie, j'essayai de reprendre ma gaicté, crainte que mon air abbatu ne fourni matière aux soupçons; mais il n'y eut pas moyen; mes ris étoient forcés, j'avois la mort dans le cœur, et je ne cessois d'attacher les yeux sur Lucile qui me jettoit à la dérobée quelques regards.

Le reste de la journée se passa en jeux; mais je n'y pris aucune part; tout m'ennuioit, j'étois faché de voir les autres s'amuser et ne soupirois qu'après le moment de partir.

Il arriva enfin ce moment désiré. Le bateau est lancé, il fend l'onde : déjà le rivage fuioit loin de nous, et nous comencions à perdre de vue la riante perspective qui le matin nous avoit enchanté; lorsqu'un vent frais s'éleva soudain : bientôt la surface des eaux se ride, nos voiles s'enflent; les vents se déchainent, et notre frêle barque est abbandonnée à la merci des flots.

Les rameurs frappoient l'onde à coups redoublés pour tâcher de gagner le port, mais en vain. La fureur des vents augmenta et nous fumes poussés vers la côte opposée, au milieu des écueils.

On voioit les vagues se briser contre des rochers qui les repoussoient, après avoir blanchi de leur vaine écume ces masses immobiles.

Comme nous étions prêts à échouer, un courrant nous entraina au large; mais nous ne semblions avoir évité un danger que pour succomber à un autre; les ondes s'élevoient à une hauteur prodigieuse et paroissoient vouloir se refermer sur nous.

A force de lutter contre les vents et les flots nous gagnâmes une espèce de petite baye.

Le ciel étoit couvert de sombres nuages; les foudres s'allumoient dans leur sein et descendoient en serpentant sur la forets voisine. La consternation augmenta parmi nous. Nos femmes effraiées cherchoient à se cacher. Lucile pâle, muette et tremblante se réfugie dans mes bras, elle y reste immobile, et se repose dans un doux abandon sur mon sein.

Te l'avouerai-je? Panin. Charmé de sentir dans mes bras mon doux trésor, je n'étois point fâché de cette tempête.

La nuit vint augmenter les ténébres; les eclairs fendaient la nue, la foudre voloit de toute part, le tonnère grondoit dans la profondeur des cieux, ses longs roulements se répondoient d'une cote à l'autre; les vents souffloient avec plus d'impétuosité, et les vagues écumantes élancées dans les airs sembloient découvrir le fond des habimes à la lueur des feux célestes.

Lucile, à demi morte, et me tenant la main, me dit d'une voix presqu'éteinte. « Ami! le cours de notre vie est fourni, la mort va nous précipiter dans ces goufres profonds; puissions nous du moins nous y tenir embrassés et n'avoir qu'un seul tombeau. »

Quoique mon courage commença à s'ébranler, je tachois de la rassurer; puis recueillis l'un et l'autre dans le silence,

nous nous tînmes étroitement embrassées, en attendant que le cruel destin disposa de nos jours.

Enfin la tourmente s'appaise, les nuées crèvent, une pluie abondante fond sur nous, le globe argenté de la lune paroit derrière les nuages ; sa lumière tremblante brille sur la surface de l'onde agitée : les nuages se dissipent, le ciel s'éclaircit, et le sombre azur de la voute céleste, semé de brillantes étoiles offre un spectacle enchanteur.

Bientôt nous eûmes sous les yeux un spectacle plus enchanteur encore. A la blancheur de l'aube du jour s'étoit mêlée cette légère teinte d'or et de pourpre qui devance le char de l'aurore. Le soleil s'élance de dessous l'horison, et semble faire sortir ses feux étincelants du sein des eaux. A l'éclat de sa vive lumière, l'obscurité disparait, les ombres fuient, son disque se dégage, il s'élève, ses rayons se projettent à grands flots sur la plaine liquide : l'horison s'étend, et la terre s'offre à notre vue. Déjà le sommet des montagnes paroit doré, nous reconnaissons le rivage ; les vents sont enchainés, la surface de l'eau ne parait plus qu'une glace unie, les batteliers forcent de rames, et nous entrons dans le port.

Arrivés à Warzimow, nous nous séparâmes. Je pris congé de Lucile, qui me fit promettre de revenir bientôt auprès d'elle.

En continuation.

J'ai trouvé ce matin avec Lucile une parente éloignée de la contesse que je n'avois pas vüe depuis longtemps.

C'est une jeune veuve, à cheveux noirs, à grands yeux bleus, à nés aquilin, à lèvres vermeilles, à petite bouche, et à tout prendre d'une assés jolie figure. Elle ne dit pas qu'elle cherche un mari ; mais on le devine.

Sans être belle, elle plait beaucoup ; elle a des manières libres et aisées qui enchantent, et une certaine gentillesse dans l'esprit qui enchante encore plus. Elle est de l'illustre famille des Bajoski et passe pour avoir de grands biens.

Ne seroit-ce point là ton fait ?

De Lencici le 15 may 1769.

LETTRE VII.

SOPHIE BAJOSKI A SA COUSINE.

J'ai sous les yeux un couple d'amants heureux. Enveloppés des ombres du mistère, ils se livrent en silence au plaisir de s'aimer ; ils ne paroissent avoir d'autre soin que celui de se plaire, et tous occupés l'un de l'autre ils se suffisent à eux-mêmes.

Tu connais la maitresse : la charmante Lucile. Je vais te peindre l'amant.

C'est un jeune homme de moyenne taille ; mais de la plus séduisante figure du monde. A un teint brun et animé il joint de grands yeux bien fendus pleins de vivacité et de douceur, une moustache naissante, une bouche dessinée par l'amour, des cheveux d'un noir d'ébène, une jambe faite au tour et une main douce, blanche et potelée.

Gustave (c'est son nom) est paitri de graces ; mais il n'a point ces airs legers, tranchants, avantageux, comme tant d'autres jeunes gens, et il n'en plait que davantage. Quoique d'un naturel vif et sensible, il est peu porté à la galanterie. Il n'est pas fait pour chercher les bonne fortunes ; je ne sais même s'il sauroit profiter de celles qui se présentent.

Il est si épris de sa Lucile, qu'il n'a d'yeux que pour elle. Aux côtés d'une autre femme il paroit malgré son aise et s'ennuier beaucoup : mais à ceux de sa belle, son œil brille d'un feu divin, sa bouche sourit amoureusement, toutes les graces s'animent sur son visage, il est charmant et enjoué.

Je suis assés familière avec lui, et je lui dis souvent le petit mot pour rire ; mais il n'entends pas malice.

Tu me diras peut-être que j'en suis amoureuse. Je ne sais ; mais je n'aime point à être longtemps sans le voir, je ne le revois jamais sans plaisir et je cherche quelquefois à me trouver sur ses pas. Ce qui me plait le plus en lui n'est pas précisément sa beauté ; son air candide a quelque chose qui me flatte davantage et sa froideur auprès de moi pique ma vanité.

Qu'il seroit doux, Rosette, de lui toucher le cœur !

Du chateau de Kamin près Warzimow, le 29 may 1769.

LETTRE VIII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Sirad.

Chaque fois que je vois Lucile, je découvre en elle quelque chose qui m'enchante.

Jamais fille n'eut plus d'égards pour tout le monde ; jamais fille ne craignit plus de déplaire, mais jamais fille aussi ne sçut mieux l'art de concilier les prédilections avec les bienséances. Cet art qui fait l'étude des coquettes, Lucile le sait sans l'avoir appris : je me trompe, c'est l'amour qui le lui a enseigné.

Il faut que je te rapporte un petit incident qui a fait naitre ces réflexions ; puisque je n'ai rien de mieux à faire pour le présent que de t'entretenir, et que tu n'as (je pense) rien de mieux à faire non plus que de m'écouter.

Nous avons passé la soirée avec plusieurs jeunes gens des deux sexes sur les prés fleuris du Staroste de Tarzin.

Lucile, tu le sais, est belle sans ornements, et n'a besoin de rien pour relever l'éclat de ses charmes : cependant elle est passionée des fleurs, elle en porte presque toujours ; ce sont ses perles et ses rubis.

Quelques cavalliers qui connaissent son goût, se mirent à en cueillir. Je suivis leur exemple. Le plus empressé à lui en présenter fut un jeune seigneur françois. Lucile accepte. Les autres vinrent ensuitte à la file, chacun avec son offrande. Elle voulut d'abord s'excuser ; enfin elle se rendit à leurs instances : mais de toutes ces fleurs elle fit un paquet qu'elle garda à la main. Tandis que ces agréables l'abordoient, mes yeux suivoient les siens sans qu'elle s'en apperçu. Vint mon tour. J'avois choisi à dessein quelques chétifs brins de muguet que je lui présentai avec ce compliment : « Je suis faché, ma Lucile, que chacun m'ait ainsi prevenu. » Elle les prit, et les plaça sur son sein, en me jettant un regard tendre. Que de choses obligeantes disoit ce regard ! Tous remarquèrent cette distinction ; quelques-uns même en furent jaloux. « C'est lui sans doute qui l'a rendue sensible ? » disoit à basse voix le plus piqué. Je ne voulus pas toutefois jouir de mon triomphe à leurs yeux. Je m'éloignai et cessai de regarder Lucile : mais c'étoit pour aller penser à elle à l'écart.

Cher Panin ! ses charmes me touchent ; mais ses manières m'enchantent. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les graces de la simplicité ; et elle est si naïve qu'elle ne parle jamais que le langage du cœur ; mais en même temps, quelle délicatesse de procedés jusques dans les plus petites choses. De quel prix elle sait rendre ses moindres faveurs !

Quand je l'entends louer par ceux qui la connoissent, ces louanges me touchent plus encore que si elles m'étoient personnelles, et j'ai peine à modérer ma joye : mais lorsque je pense que j'ai su toucher son cœur, et que je suis l'objet de ses chastes feux, je ne puis réprimer mes transports.

De Lencici, le 30 may 1769.

LETTRE IX.

DU MÊME AU MÊME.

A Sitad.

A l'exemple de tant d'autres aspirans, je n'ai point fait la cour à la mère pour obtenir la fille. Je ne sais même si la comtesse m'avoit d'abord choisi au fond de son cœur pour l'époux de Lucile. Mais elle a vu notre inclination mutuelle naître et se développer sous ses yeux. Jamais elle n'y mit obstacle et toujours elle m'en témoigna beaucoup de bonté.

Au commencement j'avais pour elle cette espèce d'amitié, qu'ont d'ordinaire les enfans pour ceux qui les caressent. Depuis que j'ai fait usage de ma raison, cette amitié enfantine s'est changée en vrai attachement, que rien n'altéra jamais.

Cette respectable mère s'est chargée elle-même de l'éducation de sa fille et pour mieux diriger son heureux naturel, elle en devint l'amie et la compagne. Lorsque le cœur de Lucile commença à s'ouvrir à la tendresse elle en fut la confidente! Lucile n'avoit rien de caché pour sa mère, et je ne m'en cachois pas non plus. Je ne voiois en elle qu'une amie, et même une amie si intime que si mon cœur et ses vertus ne m'eussent sans cesse rappelé le respect que je lui dois, sa familiarité me l'eut fait oublier. Ce n'est pourtant pas qu'elle ne me reprenne quelquefois, mais c'est toujours sous l'air du badinage qu'elle déguise ses leçons.

Malgré que je n'aie jamais eu lieu de me repentir de ma confiance, je ne suis cependant plus aussi ouvert, et je m'en veux mal. A mesure que j'avance en âge, il me semble que sa présence me gêne. Devant elle, mon cœur n'ose plus s'épancher avec Lucile. Cela n'est pas étrange. L'amour, dit-on, aime à s'envelopper des voiles du mistère.

Pourquoi toujours te tenir sur tes terres, cher Panin? Que ne viens-tu nous faire une petite visite? Doutes-tu que nous n'aions grand plaisir à te voir?

De Varsovie, le 1er juin 1769.

LETTRE X.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Aujourd'hui il y avoit assemblée chez le comte Sobieski; et, comme tu peux bien croire, j'y étois invité. Lorsque j'arrivai, la compagnie étoit déjà nombreuse; et il n'y manquait pas de jolies femmes. Je ne sais de quel astre puissant elles sentoient la douce influence : mais elles avoient toutes cet air de volupté qui semble appeller le plaisir, et ce tendre babil qui captive les cœurs, pour ne rien dire de leur ajustement, qui n'étoit surement pas fait pour les rebuter.

Parmi ces coquettes je ne fis guères attention qu'à la Castellane Bomiska. A la fleur de l'age, elle joint une beauté si eclattante, des manières si affectueuses, un air de langueur si attrayant, une voix si touchante, des regards si parlants, et ce petit manège si propre à faire des conquètes qu'il est impossible de ne pas la distinguer. On dit que dans sa jeunesse ses amies avoient coutume de la railler sur son air d'innocence : mais elle a fait dès lors quelque séjour à Paris; et certes, elle n'a pas mal profité des leçons des François. [illegible] quelques petites [illegible] [illegible] gant [illegible] grace sur son récit qu'il devint très amusant. On rit beaucoup, puis l'on se mit à table.

Tandis qu'on servoit le caffé, elle recommença ses propos badins. Jalouses de sa beauté et de son esprit les autres femmes se retirèrent à l'écart : nous fimmes un cercle autour d'elle, tous nos yeux attachés sur cette belle bouche qui savait si bien débiter d'agreables petits riens : les ris recommencèrent et l'on s'amusa encore beaucoup.

Comme l'on étoit à rire, les instruments qui commençoient à se faire entendre nous appellèrent dans la grande salle. En y passant, je donnai la main à cette aimable conteuse, et l'assurai qu'elle étoit charmante : ce qu'elle n'eut pas de peine à croire. Elle reçut ce propos galant avec une tranquille complaisance, comme un hommage qui lui était du.

Je me plaçai à son coté.

On n'attendoit pour ouvrir le bal que Lucile; et comme elle n'arrivoit point, sa mère pria qu'on n'y fit pas d'attention. Néanmoins, on attendit encore quelque tems, et sur les instances de la contesse, on commença la dance. Ce fut par un quadrille. Le jeune Lublin s'approcha de ma voisine et l'invita à dancer avec lui. En même tems trois autres cavaliers s'adressèrent aux plus jolies de la compagnie. Quoique jeunes, lestes et bien faites, on n'eut cependant les yeux que sur la Castellane. Que de précision, que de légèreté, que de grace dans les mouvemens de cette séduisante figure! Quelle âme ses regards donnoient à sa dance! Ses rivales voulurent par émulation donner le même agrément à la leur : mais on ne vit qu'elle dans la fête.

Le quadrille fini, elle vint reprendre sa place; Lublin l'y suivit. Que de femmes qui se piquent d'être belles et aimables, lui dis-je doucement, doivent souffrir en votre compagnie. C'est un malheur qui vous est attaché que celui de faire des jalouses, et ce malheur, je crois, vous suit partout. « Vous aimés à plaisanter, » répondit-elle en souriant et me serrant doucement la main. Te l'avouerai-je? A ses cotés, une certaine émotion s'étoit emparée de mon ame : déjà j'aimois le doux poison qui couloit dans mes veines, et je me surpris de nouveau à lui dire des douceurs. Je n'étais pas toutefois si absorbé, que de tems à autre je ne cherchasse des yeux Lucile. Hé! pouvais-je l'oublier?

Elle venait d'entrer et s'étoit mise sans bruit dans un coin. Je la comparai secrettement à la belle danceuse et le paralelle fut tout à son avantage. Leur taille est à peu près de la même élégance, leur teint de la même blancheur, leur physionomie également spirituelle. La beauté de Lucile, il est vrai, n'est pas aussi regulière; mais elle a quelque chose qui plait davantage et qui plait plus longtems. Elle n'a point comme la Castellane ce talent d'éblouir les yeux, mais elle a celui de captiver les cœurs : elle n'a pas l'ombre de la coquetterie, ses manières ne sont que le developpement des graces que la nature lui a prodiguées.

Elle n'a pas non plus cet air voluptueux qui éclatte dans la contenance de l'autre; son maintien est décent, reservé et l'on voit sur son visage cette aimable pudeur qui est le plus grand charme de la beauté.

Déjà mon cœur étoit retourné vers elle, ou plutôt il ne l'avait point quitée; je commençois à négliger la Castellane; mais je ne voulois pas la planter brusquement.

Lucile s'étant apperçue de mon assiduité auprès de cette belle personne, me fixoit d'un air inquiet. J'étois charmé de son embarras et ne faisois pas semblant de m'en appercevoir.

Comme je vins à lever les yeux, je rencontrai les siens, et elle me jetta un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'ame. A l'instant percé comme d'un trait, je sentis un cuisant remord de m'être ainsi oublié. Je rougis de ma faiblesse, et me la reprochai comme un crime.

Tandis que la reflexion empoisonnoit ainsi le plaisir que j'avois gouté, je n'attendois plus pour quitter la Castellane que la fin d'une histoire qu'elle avait commencé, et cette his- [illegible] Que [illegible] supporter [illegible]

Cependant un beau jeune homme, qui avait été introduit par un ami de la maison, s'étoit approché de Lucile. Il avoit pour elle tous les soins d'une galanterie empressée et je sur-

pris des regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entrevoir. Quoique mon impatience fut extrême, je pris le parti de dissimuler : mais j'observois du coin de l'œil tout ce qui se passoit.

Lucile ne cherchait [illegible] elle [illegible] pas [illegible]

[illegible]

à [illegible] Elle lui sourit [illegible] de grace. Je croiois voir en lui un rival. A cette idée, je sentis mon sang bouillonner dans mes veines; je parvins cependant à cacher mon émotion.

Dès que je trouvai le moment de m'éloigner de mon éternelle conteuse, je m'approchai de Lucile. J'aurois voulu lui parler : mais ce jeune importun ne la quittoit point. J'étois inquiet. Elle s'en apperçut, et se mit à sourire. Mon inquiétude redoubla, et je me fis violence pour ne point éclatter.

Toute la soirée, j'eus à dévorer mon chagrin. Lorsque la compagnie se fut retirée, j'abordai Lucile : elle avait les yeux baissés et paroissoit rêveuse. Nous n'osions nous regarder, mais nous nous entendions sans rien dire, et chacun craignoit de rompre le silence. Enfin je voulus lui parler; elle refusa de m'écouter; je voulus lui prendre la main; elle la retira avec humeur; elle s'éclipsa ensuite et ne se laissa plus voir du reste de la soirée.

Ces procédés me pénétraient de douleur, et je me retirai chez moi, en maudissant pour la première fois la bizarrerie du sexe.

De Varsovie, le 15 juin 1769.

LETTRE XI.

LUCILE A CHARLOTTE.

A Tarzin.

Que tu es heureuse, Charlotte, de pouvoir t'amuser de tout! Tu ris, tu chantes, tu follatres; rien ne t'afflige : et il ne faut souvent qu'un rien pour me faire pleurer.

Hier, je passai bien mal mon temps : tu pus t'en appercevoir : mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'après que tu fus partie, je le passai plus mal encore. De toute la nuit je ne pus fermer l'œil, tant mon âme est agitée : je ne sais quand le calme s'y rétablira.

Ne remarquas-tu pas comment, toutes ces femmes avoient cherché à paraître jolies? Mais comme si ce n'étoit pas assés pour des coquettes de se montrer dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, elles avaient eu grand soin... de mettre en jeu mille petits artifices innocens, ainsi qu'elles les appellent.

Parmi ces beautés pudiques qui se prodiguaient de la sorte, il y avoit une brune à grands yeux bleus, d'une figure assés intéressante, et qui auroit même des grâces, si elle ne les gâtoit à force d'affectation. Pris-tu garde comme elle s'écoutoit avec complaisance, se sourioit à elle-même, s'admiroit avec volupté et ne cessait de s'applaudir de ses charmes. Elle ne m'avoit pas l'air non plus d'être fort cruelle. Quelle mollesse dans sa contenance! Quelle liberté dans ses propos! Quelle douceur dans ses regards!

Tous les cavalliers s'empressèrent à l'envi de lui faire la cour; et c'étoit un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs leur distribuer de petites faveurs. A l'un un sourire furtif. A l'autre un petit coup d'eventail. A celui-ci, un mot à l'oreille : à celui-là un léger serrement de main. Que te dirai-je? C'est un parfait modèle de coquetterie. Personne ne trompe son monde avec tant d'adresse et de grace.

Pourrois-tu le croire? Gustave lui-même but à la coupe de cette enchanteresse et me laissa pour elle. Quand elle fut partie, il revint à moi et voulut reparer dans le particulier l'affront qu'il m'avait fait en public. Je le reçus d'un air froid et réservé. Interdit, il balbutia quelques mots mêlés d'excuses et de reproches; mais je me levai dans l'é[illegible] et le plantai là.

Voici la première fois, Charlotte, que mon cœur [illegible] les [illegible]

[illegible]

[illegible] re a [illegible]

— [illegible] m'a appris dès mon enfance l'art de se trouver content.

Il se prevalu de cette réponse pour enfiler mon éloge, il me dit mille choses obligeantes et ne quitta ses fades louanges que pour me fatiguer par ses attentions. Enchantée toutefois que l'occasion se présenta de mortifier Gustave, je les reçus avec moins de repugnance, que je ne l'eusse fait en toute autre rencontre. Je feignis même de l'écouter avec complaisance : mais je craignis que Gustave ne pénétra le motif secret du plaisir que j'affectai de prendre.

Hélas! me serois-je jamais attendue d'avoir un jour à me venger ainsi de lui? C'en est fait, je ne l'estime plus. Par quelle fatalité faut-il que je l'aime encore? Mon cœur se révolte contre ma raison. Je voudrais l'oublier, et malgré moi je soupire.

Peut-être entreprendra-t-il de se plaindre à son tour? Tandis que le jeune homme qui était auprès de moi me tenait un propos flatteur, je vins à jeter les yeux sur Gustave, et je le vis faire quelqu'agacerie à ma rivale. Il ne me fut pas possible de résister aux émotions qui s'élevoient dans mon cœur : bientôt je sentis mon visage tout en feu; je baissai la tête pour cacher ma rougeur. Mon voisin ne douta pas qu'il ne fut l'objet de cet embarras, il se retira d'un air triomphant; et aujourd'hui j'en ai reçu une déclaration d'amour.

Je ne sais comment faire pour me raccomoder avec Gustave : mais je sais bien que je voudrais que cela fut déjà fait.

De Varsovie, le 16 juin 1769.

LETTRE XII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

L'amour nait dans un instant, et toujours sans peine : mais qu'il en coute pour le conserver!

Rien n'est si délicat. Sensible à l'excès, une bagatelle l'offense, la réserve le blesse, la défiance le révolte, et les plus légères atteintes lui deviennent mortelles. Voilà les peintures que nous en font les poëtes. Peintures trop vraies pour mon malheur!

Je me vantois un jour de n'en connoitre que les douceurs et d'avoir seul creilli la rose sous l'épine : que les tems ont changé! Lucile continue à prendre avec moi un air de froideur qui m'afflige, elle évite de se trouver sur mes pas, et lorsque je veux saisir le moment d'un tête à tête, à l'instant elle s'approche de sa mère sous divers prétextes.

Ces procédés me font naitre quelques soupçons. Serait-elle éprise de cet inconnu? Il est jeune, aimable et d'une figure séduisante. J'ai suivi Lucile de près; et chaque épreuve redouble mon inquiétude.

Hier je voulais absolument m'aboucher avec elle. Ne la trouvant point dans sa chambre, je passai dans son cabinet de toilette; elle n'y était pas non plus: mais je vis sur sa table une lettre et un bracelet à portrait. Je m'approche: quelle fut ma surprise, lorsqu'à ce portrait je reconnus mon rival? Je ne pus résister à la tentation d'ouvrir la lettre, quelque bas que me parut ce procédé: je la parcourus en tremblant; elle était conçue en ces termes :

« Qu'ils sont doux, mademoiselle, les moments qu'on passe

auprès de vous ; et que l'heureux mortel qui a su toucher votre cœur sait mal en profiter !

» Peut-on admirer les graces, la beauté, l'esprit, la vertu, sans désirer s'attacher votre personne? Au cas que votre cœur ne fut pas engagé sans retour, le mien oseroit vous promettre l'amour le plus tendre.

» Si je puis me flatter de quelqu'espoir, le prince Toninski mon parent fera les démarches nécessaires auprès du comte votre père. C'est à lui que vous aurés la bonté d'adresser votre réponce, que j'attends avec l'impatience de l'amant le plus sincère et le plus passioné.

» Le bracelet que vous trouverés inclus, vous dira de qui vient ce billet. »

Je ne pouvois en achever la lecture : je sentois mon cœur se flétrir, mon sang se glacer dans mes veines, et mes genoux se dérober sous moi.

Dés que je fus un peu revenu de ma consternation ; il y a surement ici du mistère, m'écriai-je. C'est une trame que Lucile me cache. — Lucile infidele ! O ciel ! Lucile l'innocence même, la candeur, l'ingénuite. Non, non cela n'est pas possible... et cependant cela n'est que trop assuré : Autrement, pourquoi ce silence? Qui pourrait l'avoir déterminée à me cacher ce qui se passe? Peut-être est-elle piquée encore? Ha, que ne puis-je le croire!... Mais si ce n'étoit que pique, les soumissions que je lui ai faites l'eussent désarmée ; elle n'eut pu tenir si longtemps contre mes soupirs et mes regrets. A la vue des marques de mon repentir, elle eut pris pitié de moi, et m'eut rendu son amour. Mais non : depuis qu'elle a vu ce nouveau venu, elle m'évite, elle refuse de m'entendre, elle me rebute et s'efforce de me congédier. Hélas ! je le vois trop : elle voudrait m'éloigner pour voir en liberté celui qu'elle me préfère. Ah ! je suis trahi, je n'en puis douter.

Emporté par mon ressentiment, j'éclatois en plaintes améres, et je cherchois à voir ma dissimulée maitresse pour l'accabler de reproches avant de lui dire adieu.

En descendant l'escalier, je trouvoi sa femme de chambre. « Où est Lucile? — A promener dans le jardin avec la contesse. »

J'y courus. Chemin faisant, la reflection vint à mon secours. Pourquoi tant de précipitation? me suis-je dit. Peut-être je m'alarme d'une chimère. Voions du moins si elle est coupable: car s'il arrivoit qu'elle fut innocente; comment reparer jamais l'injure que je lui aurois faite?

Dans cet instant, je l'apperçu. Elle ne se douta pas de ce qui s'étoit passé. Je m'avance à sa rencontre, et l'aborde en dissimulant mon chagrin. Elle me témoigne plus de froideur que jamais. « C'en est fait, disois-je en moi-même : elle a tourné vers mon rival ses vœux, et ne veut plus écouter les miens. » Mon premier mouvement, si nous avions été seuls aurait été d'éclatter, je n'osois cependant le faire en présence de sa mère, qui venoit de nous joindre. Lucile de son côté s'efforçoit de dissimuler, elle m'adressoit souvent la parole et vouloit paroi re gaie : mais son regard étoit vague, des sourires forcés venoient se placer sur ses lèvres, et son enjouement était affecté. Je n'étois pas dupe de ce retour de bon accueil. « La perfide, me disois-je tout bas, veut prévenir une explication en présence de sa mère; elle craint les éclats d'une rupture, elle tremble que je ne lui reproche sa perfidie. » Je ne savois quel parti prendre. Une multitude de pensées affligeantes se présentoient à mon esprit. Mes craintes ne me paraissoient que trop bien fondées Je ne doutois plus que Lucile n'aimat ce jeune homme. Je ne pouvois me l'ôter de l'idée, je me le représentois toujours comme un rival dangereux prêt à détruire mon bonheur ; et dans la chaleur de la passion, je formai le projet de l'immoler à mon amour, et de venir ensuitte expirer aux yeux de mon infidele.

Après avoir fait deux ou trois tours de jardin, je prétextai quelqu'affaire et me retirai bien resolu de ne pas laisser jouir mon rival de son triomphe A mon arrivée chez moi, j'ai donné ordre à l'un de mes gens d'epier tous ceux qui iroient chés le conte.

S'il m'a enlevé le cœur de Lucile, du moins ne mourrai-je point sans vengeance.

Je connois ton humeur, Panin ; si tu ne me plains pas, gardes-toi d'insulter à mon infortune par des plaisanteries hors de saison, ou bien nous sommes brouillés sans retour.

De Varsovie le 19 juin 1769.

LETTRE XIII.

SIGISMOND A GUSTAVE.

A Varsovie.

Je viens de recevoir ta lettre du 19 de ce mois.

« Ah ! ah ! m'écriois-je en la parcourant, le voilà enfin qui a bu dans la coupe amère. Le pauvre garçon ! »

Cher Potowski ; malgré tes menaces, je ne puis m'empecher de t'en féliciter.

Lucile seroit-elle donc lasse de son Gustave? Sur ma parole, elle en trouvera difficilement un autre aussi bien partagé du coté de la figure ; et à coup sur elle n'en trouvera point qui l'aime d'aussi bonne foi. Mais elle a peut être envie du titre de princesse; et que ne sacrifie pas une femme à sa vanité?

Rien n'est plus foible, plus leger, plus vain que l'amour des belles : ce n'est tout au plus qu'un gout passager ; l'ivresse qui en fait le charme, elles ne la connoissent point. Au charmant délire de deux cœurs qui s'aiment, elles préfèrent le plaisir de faire des conquêtes ; et jamais on ne peut leur oter ce fond de coquetterie que la nature leur inspire presqu'en naissant.

Que tu connois peu les femmes ! Le croiras-tu? Il en est qui s'amusent à captiver leurs adorateurs, pour le plaisir cruel de rire de leur tourment. D'autres font métier de se jouer du malheureux qui les adore, et d'accorder leur amour au galant adroit qui affecte le plus de les mépriser. D'autres plus perfides encore, nous promettent le bonheur, tant qu'elles se bercent de l'espoir de nous séduire, mais une fois assurées de l'amant, elles trompent cruellement l'époux. Enfin elles sont toutes également volages : leurs yeux se promènent sans cesse sur de nouveaux objets et leur cœur est toujours prêt à se fixer sur celui qui flatte le plus leur ambition.

Ne vas pas te facher, Potowski, si je te dis ce que je pense, des procédés de ta Lucile. Je sais qu'elle est séduisante avec son air d'ingénuité; on s'y laisseroit prendre aisément. Mais elle a le cœur tout aussi susceptible qu'une autre. Eh ! croistu bonnement que la nature ait du faire un miracle en ta faveur?

Combien de fois je me suis diverti de la simplicité lorsque tu t'extasiois sur son amour ! Ce n'étoit que pour tes beaux yeux qu'elle se paroit : elle ne cherchoit à paroitre aimable que pour te plaire ; son petit cœur ne palpitoit que pour toi; et tu en étois bien sur, car elle te l'avait juré si souvent. Hé bien ! qu'en dis-tu? Pauvre dupe! Oui consume toi à présent auprès d'elle; fais lui bien des soumissions, pousse bien des soupirs, verse bien des larmes, éclate bien en reproches, si cela peut te soulager. Mais prends garde qu'à force d'etre triste, inquiet, jaloux, tu ne l'excéde, et ne l'oblige enfin à prendre le partit de te congédier nettement ; si toutefois tu ne l'est pas déjà.

Le début de ta lettre m'a frappé ; mais je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant la finale.

Se couper la gorge pour une femme? Cela est un peu violent ; quoiqu'on se la coupe souvent à moins. Ami, je te conseille de remettre la partie à une autre fois et de prendre ton partit en galant homme.

Ton amante est jolie, j'en conviens ; mais si tu l'as perdue, tu en seras quitte pour en chercher une autre. Est-il dit qu'il faille toujours aimer la même?

Que tu es encore enfant! Je voudrois bien une fois te voir un peu plus raisonnable.

De Pinsk, le 25 juin 1769.

LETTRE XIV.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Cinq jours s'étoient passés, lorsque mon émissaire m'apprit qu'il venoit d'apperœvoir trois cavalliers postés dans le petit bois derrière le palais du conte Sobieski; et à quelque distance, un carosse attelé de quattre chevaux.

Cette nouvelle ne me laissa plus de doutes sur le malheur que je redoutois. A l'instant je monte à cheval avec deux de mes gens, et nous allons à l'endroit indiqué. Nous les apperçumes de loin, qui se promenoient dans le bois : mais pour les joindre plus surement, nous fimes un détour, et nous mesurames notre marche de manière à les rencontrer sans qu'ils pussent l'éviter.

Nous n'en étions qu'à quelques pas, lorsque je reconnus mon rival. A son aspect, je sentis ma colère s'enflammer : je m'avançai vers lui, et lui demandai avec aigreur ce qu'il faisoit dans ces lieux. Il me répondit d'un ton mocqueur en m'apostrophant de noms injurieux, et mit à l'instant le sabre à la main.

— Ce n'est qu'à toi que j'en veux, lui répliquai-je, et notre différent se décidera entre nous tout à l'heure : tes gens et les miens demeureront spectateurs.

Puis, tout à coup, fondant sur lui, je le blesse au bras droit, et le désarme : il tombe de cheval en demandant quartier.

Le sang couloit à gros bouillons de la blessure, j'y apposai moi même un bandage, tout en lui reprochant sa perfidie. L'état de foiblesse où il se trouvoit me fit craindre qu'il ne fut blessé mortellement. Je versai sur sa face un flaccon d'eau de senteur.

Quand ses forces furent un peu ranimées, il entr'ouvrit les yeux, souleva sa tête, et me dit d'un ton mourant : « J'ai peut-être quelques tords avec vous, et j'en suis bien puni, mais pourrois je être à blamer d'aimer ce qui est si aimable? Allés je ne me reproche pas d'avoir voulu vous enlever votre maitresse; mais de n'avoir su toucher son cœur. » En même tems, il fit tirer une lettre de sa poche, qu'il me présentat. Je l'ouvris, reconnus la main de Lucile, et lu ces paroles :

« Je vous remercie, Monsieur, de l'honneur que vous me faites en m'offrant votre main ; je ne puis l'accepter, un autre possède mon cœur. Ce soir votre bracelet vous sera remis par une personne de confiance. »

Je ne pouvais détacher mes yeux de dessus ce papier, je le relus plusieurs fois, et chaque fois il jettoit mon ame dans une étrange agitation. Mille sentiments contraires sembloient la partager. Je sentis, il est vrai, la jalousie s'éteindre dans mon cœur; mais ce n'étoit que pour le sentir déchiré de remords. L'idée de mes procédés envers Lucile me pénétroit de douleur et je n'osois penser à l'état où j'avais réduit cet infortuné rival.

Tandis que j'étois en proye à ces affligeantes pensées; son bandage se dérangea, il perdit beaucoup de sang, et ses yeux se couvrirent une seconde fois des ombres de la mort.

— Il expire! s'écria celui de ses gens qui étoit à lui soutenir la tête.

Arraché par ce cris à mes sombres rèveries, j'abaisse la vûe sur ce corps pâle et immobile. Je le crus sans vie. Dans l'excès de ma douleur, je me jetai sur lui. Je ne sais ce que je devins alors mais je me suis reveillé dans mon appartement. Peu après on est venu m'apprendre que la blessure du nonce de Mazovie (c'est le titre de mon rival) n'étoit pas dangereuse. Cette nouvelle m'a un peu tranquilisé.

A présent mon agitation est moins cruelle; mais je ne puis me deffendre d une noire mélancolie, et tu penses bien quel peut en être l'objet.

Tu t'impatientes sans doute du récit de mes infortunes.

Il me semble te voir jetter ma lettre sur ta table, en levant les épaules, et t'entendre dire d'un ton de pitié. Pourquoi me remplir la tête de ses folies et de ses plaintes? Que ne fait il comme moi. Patience cher Panin. Il y a tems pour tout. Avant de prendre congé de l'amour, il t'a fait passer plus d'un mauvais moment. Tu étois bien aise alors de verser tes chagrins dans le sein d'un ami. Ne trouve donc pas mauvais que je fasse de même.

De Varsovie le 27 juin 1769.

LETTRE XV.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Tu avois pris plaisir sans doute à allarmer mon amour, et à me tenir sur les épines. Si ta lettre fut venue plutôt, elle m'eût fait une terrible peur: mais tu ne devois pas jouir de ta mechanceté.

Comme je m'abbusai sur le conte de Lucile! Ce que je prenois pour intrigue n'étoit que ressentiment, que dépit simulé. Humiliée de mes attentions pour cette coquette, son âme sensible s'est trouvée exposée aux premières atteintes de la jalousie et sa délicatesse blessée ne lui a pas permis de chercher aucune explication, ni même de me laisser entrevoir son chagrin.

Après ce qui s'étoit passé, je brulois d'envie de voir Lucile; et cependant j'avois peine à m'y rendre. J'aurois fort souhaité que quelqu'un m'eut épargné l'embaras d'une explication avec elle.

Tandis que j'étois ainsi en suspend, la raison prit enfin le dessus.

— « Quoi donc, me suis-je dit, la mauvaise honte m'arrête? Je n'ai pas craint d'affliger Lucile si mal à propos, craindrai-je d'adoucir le coup cruel que je lui ai porté? Ah! quand l'amour n'attendroit pas de moi cette démarche, je la dois à la justice. »

Honteux de ma faute, et pénétré de regret, je me rends chés le conte Sobieski. Ils avoient déjà eu vent de mon affaire. Je me fais annoncer. A peine étois-je au haut de l'escalier, que la porte s'ouvre, mon cœur palpite. Lucile parait. Je n'osai lever ni les yeux ni la voix. Cependant elle s'avance et se jette à mon cou. Je reçois ses embrasses d'un air confus. Etonnée que je répondis si mal à sa tendresse, elle recule quelques pas, son cœur est prêt à éclatter, ses yeux se remplissent de larmes, elles roulent comme des perles sur ses belles joues qu'elles embélissent encore.

— « D'où vient cet air sombre Potowski, me dit-elle en sanglottant. Après une si longue absence es-tu faché de me revoir? Que t'ai-je fait? Tu détournes les yeux...... »

Tout ce que les graces éplorées ont d'attendrissant étoit peint sur son visage.

Comme je continuai à garder le silence, elle se laissa aller sur un sopha, et se mit à pleurer amèrement. Mon cœur ne put soutenir cette dernière atteinte. Je courus à elle.

— « Viens chère âme de ma vie, lui dis-je, en la pressant contre mon sein, laisse moi essuier tes larmes. »

Lorsque mon cœur fut soulagé par les pleurs. « C'est moi, chère Lucile, repris-je, qui suis indigne de ta tendresse; et c'est le sentiment de ma faute qui a si longtems retenu les démonstrations de ma joie. Pourras-tu me pardonner? »

Elle leva sur moi ses beaux yeux mouillés de larmes, et me tendit sa main que je pressai longtems contre mes lèvres.

Comme je poussois un profond soupir. — « Ah Gustave! pourquoy avoir ainsi exposé votre vie pour des riens ?

— Des riens, Lucile, quoi ! appelles-tu des riens de me voir enlever ton cœur ?

— Quelle illusion !

— Du moins m'as-tu donné sujet de le croire par tes procédés repoussants. J'avois beau te demander grace, soupirer, gémir, toujours je te trouvois innéxorable. Voulois-je m'aboucher? Cette foible consolation même m'étoit refusée. Tu as été piquée de quelques attentions que j ai eues pour une évaporée; mais puisqu'elles te déplaisoient pourquoi ne me l'avoir pas donné à connoître; au moindre signe tu aurois vu combien peu j'en étois coeffé.

— Etoit-ce à moi à vous prescrire ce sacrifice. Amants ou époux, l'infidélité est un privilège que votre sexe s'est réservé ; que ne savois-je, si vous ne vouliés pas vous en prévaloir ? Pourquoi m'être plainte? Il me paroissoit inutil de courir après un volage qui me laissoit pour la première venue et je dédaignois de devoir à la pitié son retour. Ainsi forcée de supporter patiemment votre inconstance, je renfermai ma douleur dans mon sein, et gémissois au fond de mon cœur.

— Ah ! Lucile ! peux-tu faire cet outrage à mon amour !

Elle parut fâchée de m'avoir fait sentir aussi vivement ma faute. Cependant je me la reprochois plus vivement encore.

« Hélas ! disois-je tout bas, pouvois-je sous ses yeux m'occuper d'une coquette ! Elle qui au milieu des assemblées les plus brillantes, et environnée de jeunes gens aimables, ne s'occupa jamais que de moi ! »

Quand je fus un peu revenu de ma consternation : — « Tu m'affliges Lucile, repris-je, avec tes soupçons injurieux. Ah ! de grace, épargne ces regrets à ton amant, qui est au desespoir de se les être attirés. »

A ces mots elle me sourit avec douceur, ses yeux s'attachèrent sur les miens avec l'expression la plus naïve de la tendresse ; je signai mon pardon sur sa bouche, et mon cœur satisfait se livra de nouveau tout entier au plaisir d'aimer.

A présent que l'orage est passé, je te permets, cher ami, de rire de moi tout à ton aise.

De Varsovie, le 5 juillet 1769.

LETTRE XVI.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Je me suis retirée de la capitale où j'ai dessein de séjourner jusqu'à ce que la Pologne soit pacifiée. Mon chateau est trop près du theatre de la guerre pour continuer à en faire le lieu de ma résidence : peut-être, chère cousine, qu'une passion bien différente de la crainte contribue encore à me déterminer de fixer ici mon séjour.

Je ne connoissois pas l'amour; et déja je croiois en avoir épuisé les douceurs; je n'avois pas encore senti ces vifs élants, ce feu victorieux, cette invincible flamme qui porte le trouble à nos cœurs.

Engagée contre ma volonté sous les lois de l'hymen, je haïssois le malheureux qui m'aimoit.

Longtems j'eus a endurer ce martyre; enfin la mort eut pitié de mon triste destin et rompit mes chaines.

Une fois maitresse de moi-même, je me vis de nouveau environnée d'adorateurs et fis quelques conquêtes : mais j'avois le gout des plaisirs sans l'embarras du choix : j'ignorois ce que c'est qu'être amoureuse; Gustave seul me l'a appris.

Je croiois ne pas l'aimer ; hélas ! je sens que je l'adore. Que ne sait-il l'état de mon cœur ! Que ne puis-je le voir à mes genoux, plein de la même ardeur m'exprimer sa tendresse !

Je le désire, mais que je suis loin de l'espérer.

Longtems j'ai renfermé dans mon sein ce fatal secret ; mais ma constance est épuisée : il faut lui en faire l'aveu.

Je n'ose m'abbandonner sans précaution au plaisir que j'ai de le voir et de l'entendre. Plus ce plaisir est grand, plus j'ai soin de dissimuler. En présence de sa belle, je ne me permets jamais le plus petit mot de douceur : je commande à mes yeux mêmes de retenir leur langage : ma main seule, en pressant furtivement la sienne, lui exprime quelquefois en tremblant ma tendresse.

Ce n'est que dans le particulier que je cherche à lui faire démêler par mes regards ce qui se passe dans mon cœur : mais il fait comme s'il ne m'entendoit pas; il n'est point touché de mes attentions; et quelque agacerie que je lui fasse, il garde toujours auprès de moi un maintien réservé. Non que la crainte de déplaire lui ôte le desir d'être aimé : mais il n'est réellement point entreprenant : je ne crois pas même qu'il y ait au monde de jeune fille plus naïve.

Le croiras-tu ? Au lieu de me rebuter, sa froideur ne sert malheureusement qu'à approfondir l'impression qu'il a faite sur mon cœur.

Deux mois s'étoient passés en légères tentatives sans succès, et je vis bien qu'il fallait lui ménager de plus fortes épreuves.

Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai emploié depuis quelques jours.

Je veux seulement t'en rapporter un trait.

Jeudy dernier je me trouvai seule avec lui, et comme je le vis de fort belle humeur, j'engageai la conversation sur les tours galants de la palatine B..., qui font à Varsovie la nouvelle du jour, et je n'oubliai pas d'apuier sur la manière dont elle s'est arrangée avec son époux.

— Cela est comique, observa-t-il en riant, d'être la confidente de son mari et le complaisant de sa femme.

— Vous m'avourés que c'est ce qui s'appelle se consoler en galant homme, lui dis-je en portant la main sur la sienne que je pressai doucement et en lui jettant un regard tendre. Quoi, si vous aviez une femme coquette, ne feriés vous pas de même? Dès qu'on ne trouve pas le plaisir chez soi, il faut bien l'aller chercher ailleurs.

— Quand on est de cette humeur, on fait bien de s'arranger. Que chacun vive à sa guise, j'y consens ; mais je ne prendrai jamais de femme coquette, et je n'aimerai point que Lucile et moi en vinssions ainsi à nous passer nos tords.

— Pourquoi non? quand l'usage et le bon ton vous y autoriseroient. Trouvés vous donc que ce soit si mal fait que d'aimer le plaisir, et ce qui l'inspire. Il est doux de vivre au gré de ses désirs. Du moins conviendrés vous qu'il est assés agréable de changer d'objet. Rien n'est si incommode que la fidélité. Avec elle l'amour n'est jamais sans allarmes. La jalousie, les reproches, les éclats, les pleurs, voilà son triste cortège.

— Je ne sais, répliqua-t-il avec un ton de bonnomie qui me pénétroit. Je n'ai jamais aimé que Lucile, et je ne crois pas qu'il me fut possible de jamais en aimer d'autre.

Sa belle approchait, et elle m'eut surpris à lui dire des douceurs, si je n'eusse bien vite changé de propos.

Je ne suis pas contente de ce début, comme tu le penses bien. Cette première épreuve m'ayant si mal réussi, je veux lui en ménager une seconde, plus propre à le mettre sur la voye. Peut-être est-il craintif en public? Mais je verrai s'il a assés d'esprit pour se prévaloir de l'occasion.

Adieu, chère cousine. J'ai en vue certain stratagème peu commun, et je ne doute pas qu'il n'ait un succès complet.

De Varsovie, le 30 juillet 1769.

LETTRE XVII

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Ce matin j'ai reçu la visite du nonce de Mazovie et jamais je ne fus plus surpris.

Il avoit l'air un peu défait. Je lui demandai des nouvelles de sa santé. — Je me porte aussi bien, répondit-il, qu'on peut l'espérer d'un homme dans mon état. Vous voyés qu'il ne me reste qu'une légère roideur. (En même tems il remuoit son bras.) Il faut en convenir, j'en ai été quitte à assés bon marché.

— J'en suis charmé ; mais je l'aurois été bien davantage, que vous ne vous fussiés point mis dans ce cas.

— Ma foi, c'est votre faute.

— Comment cela, je vous prie?

— Le voici. Ne vous rappellés vous pas d'avoir passé la soirée, il y a deux mois environ, chés le prince Toninski ?

— Oui.

— Ne vous rappellés vous pas d'y avoir fait à la princesse l'éloge de la fille du comte Sobieski ?

— Oui.

— Hé bien ! dans la chambre voisine il y avait un jeune homme un peu incommodé, et ce jeune homme c'était moi.

— Fort bien.

— De mon lit j'écoutais votre conversation, et je n'en perdis pas un mot. Tout ce que vous racontates des charmes et des vertus de votre amante, alluma dans mon cœur un ardent desir de la voir. J'en cherchai l'occasion, qui se présentât bientôt dans la fête où nous fimes connoissance. Au portrait que vous aviés fait de Lucile, je la distinguai entre ses compagnes ; et, à vous dire vrai, je trouvai bien foible votre pinceau. Quelle figure interressante ! disois-je en l'admirant. Quelle élégante taille ! Quel air noble ! Quel teint de lis et de roses ! Que de douceur dans les traits ! Que de tendresse dans le regard ! Que de finesse dans le sourire ! Que de grace dans les manières ! Que de modestie dans le maintien ! Je la considerois avec volupté et cherchois à demeler dans ses traits tout ce que je savois qu'elle devoit avoir dans l'ame. Tandis que vous étiés à vous amuser auprès d'une coquette, Lucile alla se mettre dans un coin : je saisis ce moment pour lier avec elle. Je l'abordai. Durant notre entretien j'admirai la vivacité, la finesse, l'aménité de son esprit ; je crus voir dans sa personne tout ce qui peut rendre heureux un homme délicat et sensible. A ses cotés je sentis mon cœur plus puissamment attiré vers elle. Mon amour se développa même avec tant de rapidité et de violence, que j'oubliai un instant qu'elle avoit un amant, et ne songeai plus qu'à me feliciter de cette inclination vertueuse. Mon illusion ne fut pas de longue durée. Mais comme nous sommes tous portés naturellement à nous flatter, soit follie, soit orgueuil, je ne désesperois pas de vous supplanter. Je sentois bien que la chose n'étoit pas facile. Pour y réussir, il fallait faire ma cour, gagner la confiance, et devenir ami avant de prétendre au titre d'amant. C'eut été sans doute la partit le plus sage ; mais ce n'étoit pas celui dont s'accommodoit le mieux mon cœur impatient : je voulois aller vite en besogne. N'osant lui faire de bouche l'aveu du choix de mon cœur, je remis ce soin à ma plume : je lui offris ma main, et j'en reçu la réponce que je vous ai communiquée. La lettre de Lucile m'allarma. Cependant, quoique je vis bien que je ne devois pas conter sur un retour de tendresse, son refus ne fit qu'irriter mon amour, et égarer ma raison. En proye à ce délire, je ne songeai plus qu'aux moyens d'obtenir sa main à quelque prix que ce fut. Néanmoins la reflection me revint pour un moment, et je raisonnois ainsi : Quoi, son cœur n'est plus libre ? Irai-je donc épouser une femme qui ne m'aime point? Non, non, le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivroit sans cesse et sa froideur ferait mon supplice. Mais aussi renoncer à elle! mon cœur n'étoit pas capable de ce douloureux sacrifice. Quel partit prendre?

Tandis que j'étois en suspend, un rayon d'espérance vint luire dans mon ame. Peut-être, me disois-je, son penchant pour mon rival n'est-il pas bien fort. Une fois à moi, son inclination changera. Les soins que je prendrai de lui plaire la forceront de m'estimer : puis je gagnerai sa confiance, son amitié ; et quand on vit ensemble de l'amitié à l'amour il n'y a pas bien loin.

Je [illegible] donc le projet de l'enlever, résolu d'y périr ou d'y parvenir.

Vous savés le succès de cette [illegible] entreprise. Que tout soit oublié, ajouta-t-il [illegible] me tenant la main ; je ne veux plus troubler vos amours : j'étais votre rival, je serai votre ami.

— J'accepte votre amitié pourvu qu'elle soit sincère, et que l'offre que vous m'en faites ne soit pas un artifice pour vous ménager la facilité d'en venir à vos fins. Et aussi y auroit-il peu à gagner de troubler mon bonheur : souvenés vous qu'on ne m'enlevera Lucile qu'avec la vie.

— Je m'offencerai de vos soupçons injurieux, si je ne vous avois donné raison de vous plaindre de moi ; mais souvenés vous, de votre côté, que jamais mon cœur ne connu la dissimulation ni les vils détours. La foiblesse où me jette la perte de mon sang avait presqu'éteint ma passion pour votre maitresse. Pendant ces moments de calme, j'ai fait des réflections bien propres à m'en guerir entièrement. A présent j'ai l'ame tranquile : pour preuve de ma sincérité, je renonce dorénavant à voir votre amante.

— Puisque vous êtes si fort de bonne foi, je rougirois d'être moins généreux que vous. Non seulement je n'exige pas que vous renonciés à voir Lucile, mais je vous demande le plaisir d'accepter ma soupe demain ; vous dinerés avec elle. Lucile vous pardonnera aisément d'avoir voulu me l'enlever, en considération des motifs qui vous y ont porté, quoiqu'elle eut été au désespoir si vous aviez réussi ; et vous ne serés fachés ni l'un ni l'autre, je pense, de vous connoitre un peu mieux.

Après quelques compliments de part et d'autre, il prit congé. Que te dirai-je? Autant que j'en puis juger par cet échantillon, il me paroit que ce jeune homme a reçu de la nature une ame susceptible des plus vives passions, jointe à un caractère fort élevé. Il s'abandonne à la fougue des desirs ; mais il n'est pas toujours sourd à la voix de la raison : il connoit le devoir et sait y sacrifier.

De Varsovie, le 11 aoust 1769.

LETTRE XVIII.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Hier je fis partie avec Lucile et son amant d'aller de bon matin voir la chasse aux filets dans les champs de Dasco. A dire le vrai, je n'en avois nulle envie.

Quoique je n'aye pas à me plaindre de ma figure, et que je me fusse contentée avec tout autre du simple attrait de mes charmes, il falloit paroitre jolie autant qu'il se pourroit. Dès le lever de l'aurore, je fis ma toilette, et n'oubliai pas les doux parfum ; puis j'allai me remettre en place en attendant l'heure, après avoir écarté les rideaux afin de laisser passage à la lumière.

Comme j'étois à rever yeux ouverts, un domestique vint m'avertir qu'il étoit temps de me lever. Peu après j'entends frapper à la porte de la maison. C'est Gustave.

Déja Lucile étoit à finir sa toilette ; elle me croioit à la mienne ; et pour n'avoir pas à attendre, elle envoya Potowski me talonner. Je l'entends monter. A l'instant je feins de dormir.

Un de mes bras couronnoit gracieusement ma tête.

C'est ainsi à peu près que les peintres représentent la belle Ariadne lorsqu'elle fut trouvée par Bacchus.

La porte de ma chambre s'ouvre. Il approche doucement, entr'ouvre les courtines.

— C'est donc ainsi belle dormeuse, dit-il tout haut, que vous êtes diligente ?

Je fis semblant de m'éveiller en sursant.

— Ciel ! m'écriai-je en ouvrant les yeux, que faites vous ici ! retirés vous, Gustave !

— Je m'étois bien douté, reprit il en riant, que vous êtes fort matinière.

Accablée de son indifférence : — Retirés vous ! lui criai-je une seconde fois, d'un ton dont il ne soupçonnoit guères le motif.

— Ne craignés rien, je vous laisse, mais faites vite : savés vous qu'il y a une heure qu'on vous attend.

Il se retira et je me levai, piquée jusqu'au vif de sa froide légéreté.

Quelle est donc sa fascination pour cette fille? Je suis aussi grande, aussi bien prise qu'elle ; je ne lui cède point en attraits, et je suis plus enjouée. Il lui trouve tous les charmes des graces : mais c'est une beauté molle et inanimée. J'ai du moins de la vivacité, moi. Il est enchanté de son humeur caressante ; mais ses caresses n'ont rien de piquant, rien de flatteur. Avec son air ingénu et languissant, à peine dirait-on qu'elle a une ame sensible. Elle est si insipide que je m'étonne qu'il n'en soit pas déjà dégoûté.

A peine avois-je fait cette vive sortie, que je fus tout à coup saisie d'une espèce de remords. Quel rôle bas je viens de jouer! Pour le captiver je cherche à corrompre son cœur. Ah! si j'ai le malheur de réussir qu'il me fera payer cher les soins que je prends à le séduire. Insensée que je suis! Comment me sera-t-il fidèle, si je lui ai fait un jeu de la fidélité et un épouvantail de la vertu? Et puis quel agrément alors de lui être unie. C'est de sa candeur autant que de sa beauté dont je suis si éprise : de quel prix seroit à mes yeux un cœur avili par les vices que je lui aurai prêchés? C'est sa belle âme qui m'enchante, et je travaille à le rendre indigne de moi. Le dispenser à présent des devoirs que je lui imposerai dans la suitte, quelle extravagance! Changera-t-il de mœurs en changeant d'état? Les gouts frivoles et vils que je lui aurai inspiré pour le détacher de sa belle, disparoitront-ils devant moi? Non, pour gagner son cœur, il faut paroitre à ses yeux un objet plus digne que Lucile. Hélas, je sens le ridicule, la bassesse de mes procédés ; j'en suis humiliée, et pour comble de malheur, mon foible cœur n'a pas la force d'y renoncer. Par quelle fatalité faut-il que je suive encore un partit que je condamne?

Comme j'étois enfoncée dans ces sombres réflections, Lucile vint m'en tirer. J'étois attendue. La contesse et son époux furent de la partie. La prise de tant d'oiselets fournit divers incidents agréables. La joye fut vive et brillante; mais mon cœur n'osoit s'y livrer. Sans cesse l'image de Gustave venoit s'offrir à mon esprit agité. Cruel garçon! que t'ai-je fait, pour troubler ainsi mon repos? Que suis-je venu faire icy? Avant de t'avoir vu j'étois si tranquile! Je m'ammusois si bien!

Ah, ma chère, que le monde est insipide. Que ses amusements sont froids pour un cœur épris comme le mien! Répandue dans les sociétés les plus brillantes : sollicitée par tous les plaisirs, pourrois-tu le croire? Oui, je n'envie que le sort de Lucile. Je voudrois plaire à son amant : l'entendre dire qu'il m'aime seroit toute mon ambition, et le soin de faire son bonheur mon unique étude.

De Varsovie le 4 septembre 1769.

LETTRE XIX.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Tous mes vœux sont remplis, Lucile est à moi : nos parents, qui ont vu naitre notre inclination mutuelle, consentent à la voir couronnée. Mon amour est à son comble. Je n'attends plus que l'heureux moment de le consacrer au pied des autels. Déjà tout se prépare pour la cérémonie, qui est fixée au 24 du mois prochain.

Cher ami, renvoye ton voyage de quelques jours, et viens prendre part à la fête.

De Varsovie le 25 septembre 1769.

LETTRE XX.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Qu'il est difficile de toujours lutter contre un penchant qui plait! Longtemps j'ai taché de vaincre ma passion pour Gustave : mais mon foible cœur ne peut plus s'en déffendre. Je ne puis vivre sans lui; à peine puis je être un jour sans le voir, et son absence ne m'est pas moins pénible qu'à Lucile. Hé bien, il faut que je la supplante. Hélas où mon esprit s'égare! Dans quel nouvel habime je vais me plonger! Ah! ma chère, que ne peut point la beauté sur une ame, puisqu'elle lui fait oublier son devoir et le soin de son repos?

Pour être aimé de Gustave, il faut gagner la confiance de Lucile, se rendre maitresse de ses secrets, faire naitre adroitement entr'eux de la jalousie, et les brouiller l'un avec l'autre. Quoi, j'oublierai la pitié? Je serai fausse par sistème? J'irai d'erreur en erreur, de crime en crime? Je me rendrai méprisable à mes propres yeux? Mais que m'importe de vivre sans remords, s'il faut vivre infortunée! Les maximes de mon siècle seront mon excuse. Ne m'as-tu pas dit toi même cent fois que la vertu n'est uniquement faite que pour les sots qui y croient; qu'il ne faut avoir d'autre règle de conduitte que son plaisir; que la sagesse consiste à savoir jouir du présent, et que tout finit avec nous. Tu n'as fait de ces maximes qu'une trop heureuse expérience : depuis longtemps tu ne vis que pour toi. Que ne puis-je t'imiter, et être aussi fortunée!

P. S. Il s'est élevé un différent entre les contes Sobieski et Potowski au sujet des confédérés. On craint une rupture. Lucile est dans des trances continuelles dont je ne suis pas fachée, et je ne sais pourquoi.

De Varsovie le 15 octobre 1769.

LETTRE XXI.

GUSTAVE A LUCILE.

Depuis quelque tems je vois avec chagrin les débats de nos parens au sujet des confédérés. Déja ils ont fait naitre du refroidissement entre nos familles; le jour de notre union est renvoyé, je ne puis plus te voir aussi souvent que je le souhaite, et je tremble qu'à la fin cette mésintelligence n'ait des suites funestes pour notre bonheur.

Hélas nous touchons peut être au moment d'être séparés pour jamais. Chère Lucile, prévenons par un nœud indissoluble le coup fatal dont le destin nous menace. Viens, ame de ma vie, viens, présentons nous aux autels de l'hymen, et qu'un doux lien nous unisse. Nous tenons encore dans nos mains l'arrêt de notre sort : le laisserons nous prononcer sans retour? O ma Lucile, ne ferme pas ton oreille à la voix de ton amant. Rend toi à son ardente prière, ouvre ton âme aux plus doux sentimens et garde toi bien de resister au plus puissants des Dieux qui veut courronner notre bonheur.

De la rue Neuve, le 27 octobre 1769.

LETTRE XXII.

LUCILE A GUSTAVE.

Tes craintes ne font qu'augmenter les miennes, et achever de porter la mort dans mon cœur. Mais comment écouter tes conseils?

Une fille sans être dénaturée ne peut prévenir de la sorte le refus de ses parents. Tant que les auteurs de mes jours ne consentiront point à votre union, les Dieux s'y opposent. Si je n'avois à consulter que mon cœur, ils le savent, cher Gustave, dès ce moment je serois à toi.

De la rue Bressi le 28 octobre 1769.

LETTRE XXIII.

GUSTAVE A LUCILE.

Ce que je redoutois si fort est enfin arrivé. Nos familles sont divisées : rien ne peut les reconcilier. Tu m'échappes. Je ne puis soutenir ce revers ; mon cœur se brise de douleur. Ah, Lucile, que n'as tu suivi mes conseils !

De la rue Neuve le 29 decembre 1769.

LETTRE XXIV.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Je touchois à l'objet de mes vœux. J'allois m'unir à Lucile. Comblée des dons de la fortune, de la jeunesse, de la beauté, de la vertu, tous ceux qui la connoissent envioient mon sort. Que manquoit-il à mon bonheur? L'heure nuptiale étoit arrêtée. J'attendois mon épouse sous des lambris dorés. Déjà l'illusion faisoit briller à mes yeux ses attraits séducteurs, et mon cœur enivré de joye se livroit à ses transports.

Mais tandis que le bonheur s'offrait à moi sous la plus flatteuse image, le destin jaloux le minoit sourdement. Les feux de la discorde, qu'il soufflöit de toute part, ont pénétrés jusqu'au sein de nos familles ; il m'arrache ma maitresse.

Hélas, mon bonheur s'est évanoui comme un songe. Ces riantes idées qui enchantaient mon ame ont fini par devenir des pensées douloureuses ; et ce palais, qui devoit voir deux époux couronnés, n'est plus qu'un temple de deuil et de larmes.

La source de la joie est tarrie dans mon cœur. Dégouté du présent, je redoute l'avenir, et suis insensible à tout, excepté à ma douleur.

Aujourd'hui, cher Panin, le soleil s'est couché sur mon bonheur : à son lever qu'il va me trouver malheureux!

De Varsovie le 29 décembre 1769.

LETTRE XXV.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Ah, cher ami, que n'ai-je un père comme le tien. Cet homme aimable! jamais il ne se livra à la fougue des desirs, et ne ferma son oreille à la voix de la raison. L'expérience des choses du monde le rendit sage de bonne heure, et le calme de son ame le garantit toujours de la folie des partis. S'il en épousait un, ce seroit surement celui de la justice. Sa vertu est éclairée, et la sagesse seule semble le gouverner.

Mais le mien est emporté, fier, ambitieux, il ne connoit que ses passions, et ne compte pour rien le malheur d'un fils.

Le voilà maintenant à ne s'occuper que des mécontentements des factieux. Il a épousé leur cause avec tant de chaleur qu'il s'est déjà brouillé avec le conte Sobieski, et je tremble qu'il ne s'oublie au point de prendre partit parmi eux ; malgré tous mes efforts pour l'en détourner.

P. S. Malgré que mon père ait rompu avec le conte Sobieski, il ne m'a point fait un devoir de suivre son exemple. Quel motif peut l'avoir retenu ? Seroit-ce que sa haine ne s'est point étendue jusqu'à Lucile? Seroit-ce la honte de rétracter les éloges qu'il en a fait, ou bien la crainte de porter le désespoir dans mon cœur? Je ne sais. Je m'apperçois néanmoins, qu'il n'est pas flatté que je continue à la voir si assiduement.

De Varsovie le 19 janvier 1770.

LETTRE XXVI.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Qui le croiroit? Lucile me prend pour sa confidente et je suis sa rivale. Me voilà donc maitresse des secrets de son cœur ; et cela sans l'avoir cherché. Le sort pouvait-il mieux me servir?

La conformité d'age et d'état, plus que celle de caractère nous avoit unies : la pitié a resserré ces nœuds. Depuis quelque tems Lucile me découvre ses inquiétudes et comme rien n'est plus propre à gagner le cœur des malheureux que la part que l'on prend à leur affliction ; je parois si sensible à sa douleur, et la flatte si bien que cette fille crédule ne met plus de bornes à l'effusion de son âme.

Je viens de prendre de secrettes mesures pour assurer la réussite de mon projet : déja j'ai commencé à les mettre en éxécution, et rien ne pourra les déconcerter. Il semble que le destin lui-même ait pris a tâche d'en hater le succes.

Comme Lucile me parloit de la mésintelligence qui règne de plus en plus entre son père et celui de son amant, — Vous voyes, lui dis-je, que Gustave ne se montre plus ici, que lorsqu'il est sur de ne pas y trouver le conte. Qui sait si les sentimens de la contesse à son égard ne s'altèreront pas aussi ? Pour l'interest de votre amour, Lucile, il serait à propos de ne plus en faire votre confidente : l'aveugle confiance que vous avés en elle pourrait bien un jour entrainer la ruine de votre bonheur. Croiés moi, ne lui faites plus voir les lettres que vous recevés de Gustave, et qu'il ne vous en écrive plus que sous le couvert de quelque personne sur qui vous puissiés conter.

— Je n'eus jamais rien de caché pour ma mère, me répondit-elle, et jamais je n'eus lieu de m'en repentir.

— Que vous connaissés peu le monde, Lucile! Il y a trois mois qu'on préparoit vos habits de noces : eussiés vous dit alors que vous seriés aujourd'hui sur le point de perdre votre amant ?

La malheureuse m'écouta ; je connaissais son âme elle n'examina rien : et comme si ce n'étoit pas assés de s'en laisser imposer, elle même me chargea encore de ce fatal office.

— Vous nous permettez donc de nous servir de votre couvert....

— Si vous ne trouvés personne plus digne de votre confiance, Lucile, je n'ai rien à vous refuser.

— Qui plus que vous ? ma chère Sophie.

Quelles obscures intrigues je nourris sous ses yeux ! Pour mieux abuser de sa confiance j'affecte que ses interests me sont chers ; j'en atteste l'amitié : mais loin d'en remplir les devoirs, je la trahis, je l'immole à mon amour. Eh ! avec quel froid? Je lui souris, je la flatte, je la caresse, tout en lui préparant des soupirs, des larmes et des regrets. Enfin

[illegible] lui montre un visage ab[illegible] [illegible] que je lui ai fait.

Ah [illegible]

De Varsovie le 26 janvier 1770.

LETTRE XXVII.

GUSTAVE A LUCILE.

Tout est perdu, mon pére s'est enrollé dans le partit des confédérés et il parle de me faire suivre son exemple.

Non, non, chere Lucile, je ne te quitterai pas. Plutôt mourir que de m'eloigner de toi. Mon père n'est pas impitoïable. Pour m'arracher de tes bras, il faut qu'il me donne la mort.

Je vais lui parler ; pourras-t il ne pas être touché de mes larmes ? Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, et je le laisserai point qu'il ne m'ait permis de rester. S'il refuse : c'en est fait, je renonce à la vie.

De la rue Neuve le 25 fevrier 1770.

LETTRE XXVIII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Mon pere vient de s'enroller dans le partit des confédérés. [illegible] je ne peux sans indignation [illegible]

[illegible]

[illegible] que l'on ne fait que par [illegible] des malheurs qui nous [illegible] ces vieilles semences de [illegible] la malheureuse Pologne, et la minent lentement : ce poison des préjugés religieux, ces rivalités [illegible], ces vües ambitieuses des [illegible] ? [illegible] l'Etat a été divisé en deux partis, [illegible] le plus fort n'a jamais regné que par la violence. Les dissidents n'ont-ils pas toujours été opprimés ?

Je ne veux pas justifier la Russie d'avoir épousé leur cause avec tant de chaleur, et d'en être venue à des voies de fait contre quelques uns de leurs adversaires : mais les confédérés ne sont ils pas visiblement dans le tord ?

Les dissidents demandoient le libre exercice de leur religion et l'entrée aux emplois publics. Eh ! quoi de plus juste, cher Panin, que de les rétablir dans des droits dont ils étoient en possession depuis plusieurs siècles et dont ils ont été injustement dépouillés au commencement de celui ci ? Pourquoi avoir voulu maintenir comme loix d'État des abuts introduits par l'oppression ? Mais quand les dissidents n'auroient jamais joui de ces droits, que demandoient ils qu'ils [illegible] prétendre ? [illegible]

[illegible]

[illegible] éclaté en dissensions civiles, dans la crainte des armes de la Russie : mais elles fermenterent longtems en silence, et quand elles eurent bien fermenté, toutes ces passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, rompirent leur cours au moindre choc.

L'interrégne qui suivit la mort d'Auguste III fut l'avant coureur de la tempete. Le mecontentement des ambitieux à qui la crainte avait extorqué leur suffrage en faveur du nouveau roy, ne tarda pas a éclatter. Ils se déchainerent contre lui, et commencèrent à répandre sourdement les feux de la sédition.

Je ne veux pas non plus justifier l'impératrice d'avoir forcé les suffrages des électeurs, et fait tomber le choix sur une de ses créatures. Mais Poniatowski en vaut bien un autre, de l'aveu même de ses ennemis. Il est plus instruit que les nobles ne le sont généralement parmi nous ; il est moins ami de la crapule; il est d'un naturel doux, humain, généreux, et il aime les arts et la paix. Ceux qui s'élèvent contre lui et qui voudroient lui arracher sa couronne, auroient-ils choisi mieux? Est-ce la vertu qui décide des voix à la Diette ? N'est-ce pas au contraire le crédit et la force ?

On voit les membres de ces honteuses assemblées traiter des affaires d'Etat, glaive en main ; on y voit les plus intriguants et les plus accrédités proposer ce qui leur plait, et le plus fort arracher au plus foible son consentement.

Les mecontents, qui travailloient a exciter des soulevements dans l'État, eurent recours au pretexte obscur de la religion et projetterent d'envelopper le monarque dans la destruction de leurs ennemis. Ils mirent donc en jeu les prêtres toujours prêts à enflammer les esprits au nom du Dieu de paix. Bientôt le fanatisme représenta les malheureux dissidents comme les ennemis de la divinité. On refusa à ces sectaires l'entrée aux Diettes, l'admission aux délibérations nationales, et les autres droits de citoyens.

Opprimés dans leur patrie, ils eurent recours à leur protectrice, qui sollicita vivement la république de les rétablir dans leurs droits. Ces sollicitations ne furent point écoutées. Dans l'espoir de briser leurs chaines, les dissidents formerent une confédération. L'impératrice les prit sous sa protection ; mais elle invita en même tems les nobles Polonois de s'assembler extraordinairement pour remedier aux desordres de l'Etat.

Aussitôt il se forma des confédérations particulieres ; et afin d'obvier aux malheurs de l'anarchie ces confédérations se réunirent en une seule qui demanda le rétablissement de l'ordre public à une Diette protégée par la Russie.

La Diette s'étant assemblée, l'impératrice y fit proposer d'entretenir perpétuellement en Pologne un corps auxiliaire de troupes russes pour le maintien de la tranquilité publique. Quelques senateurs frondèrent contre cette proposition. Dans les Diettines ils ne cessoient d'enflammer les esprits. L'ambassadeur de cette princesse à notre cour, qui éclairoit leurs demarches les fit arrêter de nuit. A l'instant les factieux [illegible] qu'il n'y avoit point de tems à perdre sonnerent l'allarme et se soulevérent de toute part. Chaque jour on entendoit parler de quelque nouvelle conjuration. Enfin on vit de tous côtés les mécontents prendre les armes, porter le fer et le feu dans les entrailles de leur patrie, et commettre les plus horribles excès.

Voilà l'ouvrage de ces ambitieux qui se parent du beau titre de patriotes. Ah ! si les Dieux sont justes ils ne doivent attendre de leur inique entreprise que la mort ou la honte d'être vaincus, la misère et les fers.

Pourquoi faut-il que mon père se soit enrollé dans leur partit ? Ah, cher Panin ; l'indignation s'élève dans mon cœur. Je suis en proye à la tristesse, et dans l'excès de ma douleur je foule aux pieds cette terre où il faudra peut être [illegible]

[illegible]

LETTRE XXIX.

SIGISMOND A GUSTAVE.

[illegible]

[illegible] je savois [illegible] ticulier à te marquer [illegible] t'ai pas [illegible] depuis [illegible] tes mois.

Voilà donc un nouvel orage qui s'amasse [illegible] ami, je te plains, c'est tout ce que je puis à présent pour ton service, d'autres te prêcheroient bien fort la patience : mais on me l'a si souvent recommandée en vain, que c'est aujourd'hui pour moi un remède décrié. Lors néamoins que tu seras un peu mieux disposé à entendre raison, je te dirai que c'est le sort des amours d'être accompagnés de traverses, et que tu ne dois pas prétendre être seul exempté de la commune loi. Au reste ta douleur n'est pas bien forte, puisqu'elle te permet encore de philosopher tout à ton aise, non toutefois sans un peu d'humeur et beaucoup de prévention.

Il est dur, je le sens, mon cher Potowski, d'être obligé de sacrifier le bonheur de sa vie aux volontés d'un père : mais ne vas pas t'imaginer que les confédérés soyent aussi à blamer que tu le prétends. Il faudroit être bien aveugle pour ne pas s'appercevoir que nos malheurs sont l'ouvrage de la Czarine. C'est elle qui a excité sous main les dissidents à reclamer leurs prérogatives et à implorer son secours. C'est elle qui a mis de force la couronne de Pologne sur la tête d'une de ses créatures et c'est elle aujourd'hui qui par le fer et le feu nous force de subir le joug.

Je conviens avec toi que les dissidents ont raison de prétendre rentrer dans leurs droits. Ils en ont été dépouillés injustement : mais observe qu'il y a près de soixante ans. D'abord ils se recrièrent fort et implorèrent le secours des puissances voisines. Celles, qui étoient le plus intéressées à maintenir leur religion en Pologne, se contentèrent de solliciter la république de rétablir les dissidents dans la jouissance de leurs droits. Bien que leurs sollicitations ne fussent point écoutées; elles n'ont point prit fait et cause. Il n'y a que Catherine qui par un principe d'humanité et pour des vües purement chrétiennes, comme elle le dit et comme tu as la sottise de le croire, se soit armée pour eux. Lis attentivement, je te prie, sa declaration faite en 1766 au roy et à la république. Après avoir menacé tout Polonois qui attaqueroit les dissidents, de le traiter en seditieux et en ennemi de l'État, elle proteste qu'elle se croit au dessus de tous les soupçons par lesquels on pourroit lui preter des vues particulieres contre l'indépendance et les interêts de la republique. (Je le crois, et certes elle n'est pas accoutumée à rougir pour si peu de chose) : puis elle déclare qu'elle n'a formé aucune prétention contre la Pologne, que loin de chercher dans les troubles qui l'agitent son aggrandissement personnel, elle ne veut que les calmer : que si contre ses intentions l'esprit de discorde allume une guerre civile ou une guerre étrangère qui menace les possessions de la république, S. M. I. les lui garantit, et rejettera tout traité de paix, qui renfermeroit des articles contraires à cette volonté. L'événement, Gustave, t'apprendra combien peu une tête couronnée se fait de peine d'en imposer, et avec quelle bonne grace elle sait mentir. En attendant laisses quelques commentaires.

Dupes de ces protestations [illegible] intimidées par les horreurs de [illegible] les [illegible] se reunirent en une confédération générale pour [illegible] le rétablissement de l'ordre public à une Diette protégée par la Russie. Les nobles Polonois firent même la sottise d'envoyer à la Czarine quatre ministres plénipotentiaires pour : « La remercier en leur nom de l'interest qu'elle daignait prendre au retablissement de la forme de la république, et la supplier au nom de toute la nation d'accorder sa garantie à ce qui seroit statué par les membres de la Diette, pour le maintien de la paix et la conservation des droits de tout citoyen. »

Cependant la Czarine fit assurer de nouveau la république de tout l'interest qu'elle prenoit en qualité d'amie et [illegible] aux troubles qui l'agitoient. Des plaisants pourroient observer que cet interest étoit effectivement bien vif; laissons les s'egaier; c'est du sérieux qu'il te faut.

Tout alloit donc bien comme tu vois : mais ce n'étoit pas cela qu[illegible]

[illegible]

[illegible] Elle auroit pensé cependant [illegible] y fussent opposés, et n'eussent taché d'en faire appercevoir le danger à leurs concitoyens.

L'ambassadeur russe auprès de la république éclairoit leurs démarches, et dans la crainte qu'ils ne missent obstacle aux projets de sa souveraine, il les fit arrêter de nuit à Varsovie par les troupes impériales.

La consternation fut générale. Le roi et la Diette assemblée enjoignirent à leur résident à Saint-Petersbourg de demander l'élargissement des sénateurs arrêtés, et pour l'obtenir, d'employer auprès de l'impératrice tout le poids que pourroit avoir la priere d'un roi et d'une nation.

Leur élargissement eut appaisé les esprits mais on vouloit les enflammer.

Après avoir exercé un acte inoui de souveraineté, au milieu de la capitale d'un État etranger; la Czarine prit un ton tendrement insolent. A tant de basses soumissions qui lui avaient été faites, elle répondit : « Qu'elle ne pouvait se rendre aux prières du roi et de la république, sans renoncer à leur rendre le service le plus réel. » (La bonne ame!) « Qu'étant sure de ses principes, sa conduite doit être conséquente. Que son ministre en Pologne a exécuté ses ordres » (Oh ! je le crois.) « et n'a rien fait qui n'ait été publiquement annoncé dans les délibérations de S. M. I. » (Il n'en fut jamais question.) « En faisant arreter quattre séditieux indignes des regrets de leur nation. Que les rendre à la république, c'est la leur livrer. » (Note s'il te plait, que du nombre de ces quatre prétendus séditieux se trouve un vieillard infirme, et un jeune homme à peine sorti de l'enfance, personnages fort à craindre assurement.)

Cette réponse fit ouvrir les yeux au gros de la nation, et souffrir impatiemment la présence des troupes russes.

Pour étouffer ces murmures, de nouveaux renforts arrivèrent de Russie, malgre qu'on n'eut stipulé que sept mille hommes de troupes auxiliaires.

Cependant la Diette se termina par un traité solennel, fait sous la garantie de la Russie. Les dissidents furent retablis dans leurs droits. Tout sembloit paisible mais de ce calme apparent devoient bientôt sortir les feux des dissentions civiles.

Les Russes favorisoient leurs protégés d'une manière affectée. Ceux du partit opposé, allarmés des desseins de la Czarine se consulterent. Ils formèrent de toute part des confédérations et l'on vit la moitié des citoyens déclarer la guerre à l'autre moitié.

L'amour t'aveugle, cher Gustave; et cela n'est pas étrange puisqu'il a fait déraisonner tant de sages : mais il n'est que trop certain que Catherine [illegible] cache sous des pretextes artificieux des vues ambitieuses. Elle suit un projet formé depuis longtems par ses prédecesseurs. Pourquoi entretenir des troupes en Pologne, si ce n'est pour l'asservir ? Pourquoi ces nouvelles légions qui viennent inonder les terres de la république; si ce n'est pour retenir par la terreur des armes ceux qui voudroient s'opposer à ses desseins? Quoi, tout cet appareil formidable ne seroit que pour soutenir un petit parti qui l'intéresse peu, si même il l'interesse du tout? Et ces actes de souveraineté exercés chez une puissance étrangère [illegible] ce sont autant de presages de la servitude qu'on nous prépare.

Je ne fais [illegible]

[illegible]

cune des vertus que doivent avoir les rois. Faible, inappliqué, sans fermeté, sans soin des affaires de la nation, et sans amour pour ses peuples; on va commencer son règne par des fêtes, et il continuera de même. Mollement endormi sur le throne, ou occupé de soins frivoles, il consume en délices ses revenus, rassemblant autour de lui une troupe d'artistes, de comédiens, de badalins, de virtuosi de toute espèce, [illegible] son tems à regler les décorations d'une scène, [illegible] d'un acteur, l'économie d'une toilette, quand [illegible] il n'est pas à languir auprès d'une femme. Ce [illegible] pas là, tu dois en convenir, le devoir d'un prince, [illegible] soit malheureusement le métier de la plupart des rois.

Encore si se réveillant de sa léthargie au bruit des dissentions civiles, renonçant à sa honteuse molesse, et rappellant à son esprit la dignité de son emploi, il eut cherché à prendre de sages mesures pour appaiser les esprits irrités; ou du moins, si se reposant tièrement sur son courage, et se mettant à la tête de ses partisans, il eut essayé de soumettre les séditieux. Mais non, tranquile au fond de son palais, il voit d'un œil apatique ses Etats envahis et ses sujets s'entrégorger.

Funestes dissentions! Quoique je n'aye point épousé de partit déjà j'en ai gouté les fruits amers. La plus part de mes parents, comme de faux amis dont la tendresse s'est changée en haine s'élèvent contre moi et déchirent le sein qu'ils ont caressé. Mais ce n'est pas là le plus fort de mes chagrins. Je vois avec effroi les malheurs prêts à fondre sur la Pologne. Cher Potowski! quel Dieu bienfaisant aura pitié de nous?

L'avenir me fait trembler, le présent m'humilie lors même que nous n'aurions rien à craindre de l'ambition de nos voisins.

Semblables à des enfants mutins qui ne savent pas se conduire eux-mêmes: des étrangers viennent s'interferer dans nos démelés, faire la loi chez nous; et il faut que nous le trouvions bon. Si nous nous récrions on nous menace du fouet. Ce n'est pas que ces médiateurs officieux s'embarassent aucunement de notre bonheur: mais il est doux de commander chés les autres, et ils satisfont leur orgueil à nos dépends. Pour un vaste empire, comme le notre, quel triste rôle nous jouons dans le monde! Mais c'est notre faute. Nous vivons dans une espèce d'anarchie. Nous ne savons ce que c'est que de nous soumettre à la justice. Pour des riens nous avons recours au fer: et des affaires, souvent peu importantes, nous réduisent aux plus facheuses extrémités. Que si au lieu de nous entre dechirer, nous tournions nos armes contre nos ennemis communs, nous nous ferions respecter, nous serions en état de faire la loi chez les autres: au lieu d'être forcés de la recevoir honteusement chez nous.

De Pinsk le 5 mars 1770.

LETTRE XXX.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Il y a quelques jours que mon père me fit sentir que je devois me disposer à entrer en campagne avec lui. Je me flattois que la chose n'étoit pas si sérieuse, qu'il le faisoit paroître. Toutesfois pour ne pas lui donner lieu de s'expliquer plus clairement, je ne témoignai aucune répugnance: mais j'évitai de me trouver tête à tête avec lui: je fis même une partie de chasse sur la terre de Minsk. A mon retour, il ne me parla de rien: je croiois son projet oublié, et déjà je commençois à me livrer à la joie. [illegible] qu'elle a été de courte durée. [illegible] matin, il entra dans ma chambre et me demanda si mes préparatifs étoient faits; il ajouta qu'il n'attendoit que moi pour partir.

— Ha, mon père, m'écriai-je d'un ton de désespoir, je mourrai plutôt que de quitter Lucile: arrachés moi la vie; mais n'exigés pas de moi ce cruel sacrifice.

A peine avois-je achevé ces mots qu'il me dit avec aigreur:

— Fils indigne du père qui t'a donné le jour: voila donc comment tu soutiens l'honneur de ton nom. Quoi, lorsque l'orgueil d'une princesse étrangère attente à la liberté de l'Etat; lorsque des ambitieux nous dépouillent des honneurs qui nous appartiennent en propre, et que des ennemis cruels ont résolu la perte de ton pays, tu ne te prépares pas à le vanger?

Je ne répondis que par mon silence. Dieux quel combat s'éleva dans mon faible cœur entre l'amour et la nature?

— Allons Gustave, décide toi; obéis ou renonce à ma tendresse.

Le trouble de mon âme me tenoit immobile, je n'avois pas la force d'ouvrir la bouche

— Quoi, tu balances entre une maîtresse et ton père?

— Vous me percés le cœur.

— Hé bien reste, fils dénaturé, mais crains ma malédiction.

A l'ouie de ces paroles terribles, je croiois sortir d'un sommeil douloureux, je gardois le silence; enfin je revins à moi, et je répondis:

— Non, mon père, je ne veux pas me charger de votre malédiction: et puisque l'honneur m'enchaine à vos destinées, je suis résolu de vous suivre. La seule grace que je vous demande, c'est de me donner le temps de préparer Lucile à mon départ.

— J'entends, tu espères qu'en tirant en longueur tu pourras me fléchir. L'indigne fils que j'ai! Te voila vaincu par les charmes d'une fille, par les attraits d'une vie lache et voluptueuse! Sont ce là des sentimens dignes de tes ancêtres?

— O mon père, pardonnés à ma douleur; maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être dans la suitte serai-je plus disposé à me moutrer digne d'eux. Laissés moi un instant pleurer Lucile; vous savés mieux que moi combien elle mérite d'être pleurée.

En prononçant ces mots je fondois en larmes, et les sanglots étouffèrent ma voix:

Mon père, ne voulant pas donner à ma douleur le tems de s'exhaller par de tristes reflections, redoubla ses instances, et me dit d'un ton sévère:

— Connois ton devoir!

Puis me saisissant la main avec effort:

— Suis-moi, ajouta-t-il, je te l'ordonne!

Entrainé par son autorité, il fallut obéir. Il me conduisit dans son appartement, où je trouvai deux domestiques à faire des males.

— Vois ce que tu veux emporter, Gustave, et dépêche! A trois heures, il faut que nos équipages soyent prêts.

Je fis à la hâte une liste de ce dont j'avois le plus besoin, et la donnai à mon valet de chambre.

Comme je voiois embaler mon bagage, j'entendis tout à coup dans la cour un bruit confus d'hommes et de chevaux. Je m'approchai de la fenêtre. C'étoit un détachement des vasseaux de mon père qui s'étoient rendus à ses ordres.

Tandis qu'il étoit occupé avec eux, je m'échappai un instant pour prendre congé de Lucile. Elle étoit sortie avec Sophie; je ne trouvai que la comtesse au logis.

— Hé quoi! vous nous quittés Gustave, me dit-elle, vous laissés Lucile. Que de regrets vous allés causer!

— Je ne suis pas à moi, vous le savés, madame; mon père m'ordonne de le suivre. Que voudriés vous que je fis? Renoncerai-je à son amitié? Irai-je me charger de sa malédiction? Sacrifierai-je le devoir à l'amour? Je chéris Lucile; mais il faut la quitter. Les Dieux savent ce qu'il m'en coute; j'en mourrai de douleur.

A ces mots elle me serra dans ses bras, et me dit d'un ton attendri:

— Il faut donc se soumettre au destin.

On avait envoyé quelques domestiques après Lucile. Impatient de la voir venir, j'étois sans cesse a regarder ma montre. Le moment de partir approchoit, et elle ne venoit pas.

Désespéré de ce contre tems, je m'avance vers la contesse pour lui faire mes adieux:

— Allés, me dit-elle, en m'embrassant, allés digne fils d'un meilleur père ; je ne vous retiens plus : allés, soyés heureux, et que le ciel vous rende bientôt à nos desirs.

Cependant je l'arrosai de mes larmes, je gémissois, je commençois dés paroles entrecoupées et n'en pouvois achever aucune : enfin je la quittai.

En rentrant je trouvai mon père à table qui m'attendoit. Je pris un morceau ; puis nous montâmes à cheval, et je partis en maudissant le destin.

Qu'il est cruel, cher Panin, de renoncer au monde lorsque l'on commence d'en jouir, d'être entraîné d'une maison dont la présence de tant d'amis faisoit une demeure delicieuse, et de quitter une maîtresse chérie, au moment où on dressoit l'autel nuptial.

Ah ! lorsque la beauté me sourit et me tend les bras ; faible jouet des caprices d'un père ! faut-il que je serve de victime à son ambition ! Qu'elle m'a déjà coulé de larmes ! qu'elle va m'en couter encore !

De Parcow, le 25 mars 1770.

LETTRE XXXI.

LUCILE A CHARLOTTE.

A Lublin.

Pourrois-tu le croire ? Gustave est parti sans me dire adieu. Cruel amant, va chercher une folle gloire dans les combats : fuis où ton cœur t'appelle : mais puisse l'image de la malheureuse Lucile en proie à son désespoir te poursuivre sans cesse.

Je roule dans mon âme de sombres pensées. Fatigues, famine, maladies, combats, carnage ; tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à mon esprit : et comme si ce n'étoit pas assés de ces maux, la jalousie s'y joint encore pour déchirer mon cœur. Hélas ! loin de moi, il m'abandonnera peut-être : peut-être que quelqu'autre captivera son cœur.

Ah ! Charlotte, je succombe à la douleur, et dans l'excès de ma tristesse, je n'ai pas même la force de verser des larmes.

De Varsovie, le 26 mars 1770.

LETTRE XXXII.

GUSTAVE A LUCILE.

A Varsovie.

Entraîné loin de toi par l'autorité d'un père barbare j'ai longtemps cherché l'occasion de lui échapper. Elle s'est offerte enfin pour mon repos, mais trop tard au gré de mes désirs.

A peine arrivés au rendés vous général, que le sort vient de nous séparer. Je me déroberai pendant la nuit, je marcherai à la clarté de la lune : demain au coucher du soleil, je me rendrai au kikajon du parc. Je te conjure d'aller m'y attendre, je ne vis que pour toi.

De Parcow, le 27 mars 1770.

LETTRE XXXIII.

LUCILE A CHARLOTTE.

A Lublin.

J'accusais Gustave de cruauté, ah ! je lui faisais tord.

A la nouvelle du partit que voulait lui faire prendre son père, je fus pénétrée du plus mortel chagrin. Je m'attendai à le voir. Trois jours s'étaient passés et il ne paraissait point. Trois jours se passèrent encore à l'attendre vainement.

Comme j'étois en proie à mon inquiétude, j'appris enfin qu'il étoit partit. Rien n'égaloit ma douleur. Dieux ! dans quel état se trouvoit mon ame, lorsque j'en reçu un billet. Il me donnoit un rendés vous. J'y allai avant l'heure fixée. L'amour et l'impatience précipitoient mes pas.

Les yeux tournés vers l'endroit d'où il doit venir, au moindre bruit mon cœur palpite. La porte s'ouvre ; c'est lui, il court, il vole, il me presse contre son sein et me fixe en soupirant ; son cœur est prêt à éclatter : puis tout à coup oubliant sa douleur, il paroît énivré de plaisir, et dans un transport de joye, il me saisit et me serre éplorée entre ses bras.... Le feu de son cœur pénètre dans le mien ; nos regards se rencontrent et nos ames cherchent à se confondre ; nous nous jurons cent fois un amour éternel.

Soudain il suspend ses caresses, garde quelque temps le silence, pousse de longs gémissements, appuie sa tête sur mon sein qu'il arrose de ses larmes, et d'une voix glacée par le désespoir :

« Chère Lucile, dit-il, le cruel destin nous sépare, mais je te laisse mon cœur : je vole où m'appelle un injuste devoir. Sois-moi fidèle, bientôt le ciel propice te rendra ton amant. »

A ces mots, il s'arrache avec effort de mes bras, et me laisse défaillante dans ceux de Baboushow.

De Varsovie le 1 avril 1770.

LETTRE XXXIV.

LUCILE A GUSTAVE.

A Tarnopol.

Je ne peux, cher Potowski, me consoler de ton départ. On a beau chercher à m'égaier ; mon cœur demeure flétri au milieu des parties les plus brillantes. J'ai toujours devant les yeux ta triste image. Il me semble te voir dans l'instant où tu t'arrachas de mon sein.

Loin de la foule importune je vais souvent promener mes pas solitaires sur ces bords fleuris où tu aimais à reposer près de moi. Mais au lieu d'adoucir ma douleur, tout y renouvelle le sentiment de mes peines, tout m'y retrace nos entretiens, nos sermens, tout m'y rappelle un triste souvenir. — Icy, dis-je toute seule, il me fit l'aveu de sa flamme ; là je reçus les premiers gages de sa tendresse. Et je demeure immobile, arrosant la terre de mes larmes.

Il semble que tout ce qui m'environne prenne part à ma douleur. Les oiseaux ne font plus retentir l'air que de tristes accens, les échos ne leur répondent que par des plaintes ; les zephirs gémissent parmi le feuillage et le murmure des ruisseaux imite mes soupirs.

Lorsque tu fus parti, je me plaignois de ne pouvoir pleurer. Hélas, que cette vaine consolation m'est bien rendue. Le jour deux ruisseaux de larmes coulent sans cesse de mes yeux ; la nuit j'en arrose ma couche, et la source n'en peut tarir.

P. S. J'oubliai de te dire de m'adresser tes lettres sous le couvert de Sophie. C'est par son canal que je te ferai passer les miennes.

Adieu. écris-moi souvent.

De Varsovie, le 9 avril 1770.

LETTRE XXXV.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Lorsque Gustave fut parti rien n'égaloit le désespoir de Lucile. Elle tomba sans connoissance dans les bras de sa suivante et resta longtemps plongée dans une douleur stupide. Quelquefois elle en sortoit pour appeler son amant, tourner les yeux du côté où il avait disparu, tendre les bras comme pour l'embrasser et elle y retomboit bientôt après.

A cet accablement a succédé une morne tristesse, la langueur de son regard étale tout l'ennui de son âme, et son cœur flétri se refuse à toute espèce de consolation.

Sa chambre ne raisonne plus de ses chants, mais elle y tient souvent de tristes soliloques:

« Est-il donc vrai, cher Potowski (s'écrioit-elle l'autre jour) est-il donc vrai que tu m'as laissée? Hélas il ne me reste plus de toi que le souvenir de t'avoir possédé. O beaux jours! jours trop rapidement écoulés! vous ne reviendrés plus. Que je suis malheureuse. »

Puis elle soupirait amèrement

Te l'avouerai-je, son état me fait compassion et quand je la vois si affligée, je ne me sens plus la force de la supplanter. Hélas n'ai-je pas assés de mes peines, sans m'embarasser encore de celles d'autrui?

Aujourd'hui Lucile paroit plus tranquile que d'ordinaire. Je viens de lui remettre une lettre de Gustave, elle l'a ouverte avec transport. Tandis qu'elle la parcourait, on voioit la sérénité se rétablir sur son visage; elle l'a lue plusieurs fois; puis, les yeux attachés sur le papier elle disoit à voix basse:

« Cher Potowski, toi dont la vue seule faisoit ma joie, si le ciel conserve tes jours, et te laisse à ta maitresse, mon âme est contente; je lui pardonne tout. Mais helas que la vie est lente, et le terme de mon bonheur éloigné! »

Je ne saurois rendre raison des divers mouvemens qui agitent mon sein; à mesure que la plaie de son cœur paroit se fermer, je sens la mienne se rouvrir. Mes bonnes résolutions se sont évanouies; mon premier projet me trotte de nouveau par la tête. Ah! Rosette, je suis honteuse de la bassesse de mes sentiments.

De Varsovie, le 1 may 1770.

LETTRE XXXVI.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Que ce monde est changé! Arrachés par la discorde du brillant théâtre de la vie où nous follatrions, nous paraissons sur une nouvelle scène où tout est en désordre, en confusion, en allarmes. Au son de la trompette guerrière, appelés dans les champs de la fureur, souvent nous sommes exposés aux plus dures fatigues, aux injures du temps, à la faim, à la soif, toujours occupés à fuir ou à poursuivre de cruels ennemis, et tour à tour la proie les uns des autres.

Le partit de l'iniquité semble sans cesse renaitre de ses cendres. Chaque jour on voit se former quelque confédération, quelque conjuration nouvelle, sous le beau nom de vengeurs de l'État, de deffenceurs de la patrie.

Parler de justice? Ah les misérables! Ils brisent sans scrupules les barrières des loix, et foulent aux pieds sans remord les devoirs les plus sacrés. Livrés à leurs basses vues, ils s'enrollent chacun dans diverses factions. Le fils combat contre le père, le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, et dans les transports de leur fureur brutale, on les voit courrant par troupes effrénées, le fer et le feu à la main, répandre partout la terreur et l'effroi, ravager les provinces, dévaster les campagnes, piller, bruler, saccager. On diroit qu'ils se font un jeu cruel de détruire autour d'eux jusqu'aux germes du bonheur.

Que cette conduitte est révoltante dans des êtres malheureux qui ne sont nés que de l'amour, ne subsistent que par l'amour, ne goutent du bonheur qu'à s'aimer, et n'ont pour s'aimer qu'un instant!

Quelle foule de fleaux divers assiègent l'humanité! Les orages, les tremblements de terre, les volcans, l'incendie, la famine, la peste ravagent tour à tour le monde. Insensés que nous sommes! falloit-il encore y ajouter les horreurs de la guerre?

Nous voicy à Timkow: un corps de cinq mille Polonois avec un ramacis de Tartares, de François, d'Allemands, qui sont accourus au bruit de nos dissensions pour s'enrichir de nos dépouilles. Vils avanturiers! semblables à des oiseaux de proye attirés par l'odeur des cadavres!

Au lieu de marcher contre l'ennemi, nos braves guerriers parlent de faire une incursion sur les terres de quelques dissidents. Hélas, faut-il que je sois enrollé parmi ces barbares? Me voilà forcé de partager toutes leurs horreurs.

De Timkow, le 15 may 1770.

LETTRE XXXVII.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Il s'est passé le 17 quelqu'affaire entre nous et les Russes, mais de trop petite importance pour être rapportée.

Nous apprimes il y a trois jours qu'un gros d'infanterie ennemie s'avançait de nos côtés. Birinski étoit instruit de leur marche et leur avoit caché la sienne; il s'étoit saisi de presque tout les passages, tenoit les défilés et se disposoit à tomber sur eux dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Déja ils étoient fort près, lorsqu'ils eurent vent de nos dispositions. A l'instant ils font une contre-marche et se montrent le lendemain matin sur une hauteur à quelque distance de nous.

Dès que nous les apperçumes, Birinski expedia un courrier à Twarowski pour lui demander un renfort.

Vers les dix heures les ennemis firent quelques mouvements et vinrent à nous. Nous les attendimes de pied ferme. Tout se dispose à l'attaque. La trompette donne le signal. Bientôt les deux armées sont envelopées d'un tourbillon de flamme et de fumée: l'on entend un bruit effroiable de décharges, de cris d'hommes et de hennissements de chevaux. Le feu cesse, le jour renait et le fer choisit sa victime. Semblables à des lions féroces, les combattans se précipitent les uns contre les autres avec acharnement. Des deux cotés on voit voler la mort. La fureur des ennemis redouble; partout ils portent la terreur et l'effroi.

Birinski, le sabre à la main, faisoit des prodiges de valeur; il voit ses troupes qui plient: les yeux ardents de colère et la bouche écumante de rage, il vole à eux et s'efforce en vain de les ramener au combat. Nous battons en retraite: l'ennemi animé au carnage nous poursuit et atteint quelques fuiards qui tombent sous ses coups. Soudain un nuage épais s'abat sur le camp, nous dérobe aux vainqueurs et nous sauve comme par miracle.

Une pluie abondante qui tomba ensuite servit encore à séparer les combattans.

La nuit s'avançoit lorsque le ciel redevint serain, et nous profitammes de l'obscurité pour nous retirer à Marianow.

Tandis que mes camarades s'entretiennent de cette malheureuse affaire, je profite d'un moment de loisir pour t'apprendre notre deffaite.

Voilà un beau commencement de campagne, et certes il est bien juste qu'après avoir épousé une pareille cause nous n'ayons pas sujet de nous en glorifier!

Je n'ai reçu dans l'engagement qu'une fort légère blessure au bras gauche: je veux cacher cet accident à Lucile; je te prie de le lui laisser ignorer, si tu as occasion de la voir.

Que tu es heureux, cher ami, de pouvoir passer tes jours, loin du fracas des armes.

De Marianow, le 21 may 1770

P. S. Suivant les derniers avis, les Ottomans sont prêts à entrer de nouveau en Pologne ils doivent avoir passé le Driester à Dombassar. Voilà nos malheureuses provinces inondées de troupes étrangères. Je frémis à l'idée des horreurs qu'elles vont commettre.

LETTRE XXXVIII.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Le renfort que nous avions demandé arriva le lendemain matin près de Marianow. Nous le joignimes, et marchâmes droit à l'ennemi. Ils étoient dispersés sur le champ de bataille. A notre approche, ils firent une retraite précipitée. Birinski se mit à leur poursuitte avec le gros de notre armée. Loveski et moi restâmes avec une petite troupe pour reconnaître nos morts.

Nous nous mimes donc à parcourir le champ de bataille. Ciel! quel horrible spectacle! Une campagne innondée de sang et jonchée de cadavres tous couvers de blessures et étendus les uns sur les autres. A cet aspect, je détournai plusieurs fois les yeux, saisi d'horreur et de compassion. Insensés que nous sommes! Au milieu du tumulte des armes, pleins d'une bouillante ardeur, nous ne demandons qu'à nous distinguer, nous nous animons à l'ouie des clairons, le glaive en main nous marchons au combat, nous fondons sur nos ennemis avec rage, donnons ou recevons la mort, et nous nous faisons un jeu cruel de nous entrégorger. Mais lorsque dans un de ces momens de calme où la raison nous est rendue, nous venons à jetter les yeux sur les maux cruels que nous avons faits, quelles tristes pensées s'élèvent dans notre esprit, de quels regrets ne sommes nous point pénétrés!

Je ne pouvois retenir mes larmes. — Quelle fureur aveugle pousse les barbares humains? m'écriai-je dans un transport de douleur. Ils ont si peu de jours à vivre! ces jours sont déjà si malheureux! pourquoi précipiter une mort si prochaine? pourquoi ajouter tant de sujets d'affliction à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette courte vie?

— Hélas, me dit Loveski, c'est ici qu'il faut venir contempler la vanité des choses humaines, et jetter un regard de pitié sur les grandeurs de ce monde. Que d'ambitieux attirés sous les drapeaux par une lueur trompeuse n'ont moissonné dans les combats que misère et souffrances! Que d'hommes, hélas! pleins de vie et de santé, sont aujourd'hui dans les bras de la mort! Combien, étendus maintenant sur la poudre, jouoient naguères un role brillant Combien, qui n'abaissoient sur les autres que des regards dédaigneux, sont précipités pèle-mèle dans le même tombeau! que de seigneurs sublimes dont la puissance est brisée! que de héros magnanimes étendus sur les lâches qui leur donnèrent la mort! que de princes ensevelis auprès des flatteurs qui les disoient immortels! Voilà donc le terme de l'ambition! A cette idée, Gustave, comme nos desirs lachent prise à leurs objets frivoles! Ici finit la gloire avec la vie. Ici s'évanouissent les titres, les dignités, les grandeurs, et toutes ces vaines distinctions inventées par l'orgueil. Ici tout est égal et de niveau: grands, petits, soldats, capitaines, tous ne forment qu'un groupe confus dont les différences se perdent dans la fosse.

Cependant nous allions, tête baissée, examinant les cadavres étendus sur la poudre. Nous reconnumes plusieurs de nos gens et quelques unes de nos connaissances. Lorsque nous eumes donné les ordres nécessaires pour enterer les morts, et emporter quelques blessés qui respiroient encore, nous nous retirames sous nos tentes dans un morne silence, et ensevelis dans de tristes reflections.

P. S. Mon père est passé en Turquie pour y solliciter de nouveaux secours. Il a laissé le commandement de sa troupe au régimentaire Baluski, au cas où je vins à me retirer.

De Marianow le 23 may 1770.

LETTRE XXXIX.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Hier je reçu une lettre de Gustave pour Lucile. Mon cœur palpitoit en la tenant dans mes mains. Je balançois si je la remettrai ou si je l'ouvrirai. A la fin, je cédai à ma curiosité.

Cette lettre ne contenoit que des reproches à sa belle sur son long silence, et des protestations d'amour. Le ton touchant dont il se plaignoit et la délicatesse de ses sentiments m'arrachèrent quelques larmes.

A peine l'avois je serré dans ma cassette, que Lucile entra dans ma chambre, le mouchoir aux yeux, et me dit:

— Voila déja deux mois que Gustave est parti et je ne vois point venir de ses nouvelles; cette vaine attente jette la désolation dans mon âme. Attentive à tout ce qu'on debite du partit auquel il est attaché, je le suis en idée de lieu en lieu; je cours avec lui les mêmes hazards, les mêmes dangers. Maintenant le voila à l'extremité du royaume, poursuivi par de cruels ennemis. Je n'ose me livrer à mes affligeantes pensées: peut être est il déja tombé sous un fer meurtrier. Ah! ma chère, j'ai perdu l'espoir de le revoir.

En prononçant ces mots, elle se pencha vers une table, appuia sa tête sur ses deux mains, et fondit en larmes.

Mon trouble égaloit le sien, je me sentois attendrie; j'aurai voulu n'avoir pas décachetée la lettre; je fus même sur le point de la lui remettre toute décachetée. L'embaras où je me trouvois étoit extrême; je tremblois qu'elle ne vint à lever les yeux sur moi et à s'en apercevoir. Enfin, lorsque je fus un peu remise je tachai de la consoler.

— Pourquoi vous affliger ainsi pour des chimères, Lucile? Combien d'accidents imprévus peuvent retarder l'arrivée d'une lettre dans l'état où est le royaume. Un peu de patience. Vous êtes peut être à la veille de recevoir des nouvelles de Gustave.

Ces paroles firent glisser un rayon d'espérance dans son cœur, et adoucirent un peu ses noirs soucis.

Elle ne fut pas plutot sortie que je recachetai la lettre, et l'envoyai sous couvert à un ami à Cracovie, pour me l'expédier sans délai par la poste. Dès qu'elle arriva je la remis à Lucile. Elle la saisit avec transport, la pressa contre ses lèvres, l'ouvrit avec précipitation. Bientôt des pleurs de joye innondèrent le papier.

Après l'avoir relûe deux ou trois fois, elle examina le cachet et parut surprise de ne pas voir celui de Gustave. (Heureusement je m'étais servie d'un cachet de fantaisie.) Elle fit quelques reflections, et n'en parla plus.

Le role que j'ai entrepris me déplait beaucoup.

Chère Rosette, que ne suis-je comme toi, une âme à l'épreuve! Tu ne serois pas embarassée en pareil cas: tu ne t'émeus pas pour si peu de chose. Que veux tu, il n'est pas donné à toutes les femmes d'être des héroïnes.

De Varsovie le 29 may 1770.

LETTRE XL.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Loveski vint avant hier, dans un brillant équipage de cavallier, mettre pied à terre à ma tente. Après avoir discouru de choses et d'autres il garda un instant le silence: puis il vint m'embrasser et me parla ainsi :

— Cher Gustave, tu vois peut être ton ami pour la dernière fois. Notre commandant, incapable par ses blessures de continuer son service, m'a remis le baton, jusqu'à ce qu'il soit en état de le reprendre. L'ennemi est peu éloigné. Demain j'espère le charger à la tête des troupes, et sois sur que je ne perdrai la bataille qu'avec la vie. Pour venir à nous, il doit traverser le bois voisin; vas t'y poster à nuit tombante avec un détachement de cinq cents hommes; laisse le s'engager; dès qu'il sera passé, fais moi signal, je m'avancerai à l'instant; tandis que tu l'attaqueras en queue je le chargerai en tête.

Nous convinmes du lieu de l'ambuscade et du signal.

— Si je triomphe, reprit Loveski, accours dans mes bras, je partagerai avec toi mes lauriers. Si je suis vaincu, fuis. Notre amitié seroit un crime impardonnable aux yeux des jaloux ; ils chercheroient à se venger sur toi de leur deffaite.

Dès qu'il eut achevé, il reçut mes embrasses et me fit ses adieux.

Cher Panin, j'ai vu l'élévation de notre ami commun sans jalousie; je n'ai pas même songé à l'en féliciter. Tandis qu'il me parloit, un saisissement involontaire parcouroit mes veines: même à présent je ne sais quelle secrette horreur continue à s'emparer de mon âme.

Cette année ne sera pas moins signalée par les deffaites des confédérés que la précédente.

Twarowski qui en commandoit un partit considérable a été battu à plattes coutures près du bourg de Nadvorn.

Un autre partit considérable qui tenoit la campagne avec cinq cents Tartares Liponiens sous les ordres de Poulawski, ont été presque tous taillés en pièces à Lwow.

Ah! les dieux sont justes! ils se déclarent contre les coupables.

De Boukovina le 7 juin 1770.

LETTRE XLI.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Cher Loveski, digne fils du meilleur des pères, toi dont l'âme vertueuse étoit un trésor de morale, dont la bouche éloquente étoit l'organe de la sagesse, dont le cœur simple et droit étoit l'azile de la candeur : le sourire sur les lèvres, tu prodiguois autour de toi la tendresse et épanchois sans reserve ton âme pure dans le sein de l'amitié. Avec quel plaisir nous nous entretenions ensemble de sujets badins et serieux, loin de ces hommes vains et superbes, consacrés à la frivolité. Nous nous aimions pour devenir plus sages. Que de beaux jours d'été nous avons embellis, assis ensemble au bord d'un ruisseau et respirant avec la fraiche haleine du zéphir le doux sentiment de l'amitié! Que de jours d'hiver nous avons égaiés, assis ensemble au coin du feu, et versant dans nos coupes les saillies et la joie!

Hélas, il n'est plus! Dans le printems de sa vie, lorsque le feu de la jeunesse brilloit dans ses yeux et que la santé pétilloit dans ses veines, il est tombé sous le fer d'un cruel ennemi. Infortuné jeune homme! Tes vertus ne t'assuroient-elles pas déja l'estime publique? falloit-il encore pour t'illustrer des marques de distinction? Séduit par leur éclat, emporté par la fougue de la passion, tu acceptes plein de joye ce poste dangereux, te promettant les succès que se promettoit ton jeune cœur. Helas, eus tu pensé que tu courrois à ta perte :

Revetu de ses nouvelles marques de dignité, il attendoit avec impatience le lever du soleil, brulant d'envie de signaler sa valeur. Le jour renait, l'heure fatale arrive; les ennemis s'approchent, ils passent, je donne le signal. Déja Loveski avançoit à la tête de ses brigades. Il découvre leurs poudreux escadrons : à leur vue, il ne peut modérer son ardeur, il fond sur eux le sabre à la main. L'ennemi étonné veut reculer. Je sors d'embuscade. Nous le serrons de près, ses escadrons sont enfoncés, ils fuient; nos combattans les poursuivent, et ne songent plus qu'à en faire carnage.

Au milieu de la mêlée, tout à coup j'entends retentir le nom de Loveski. Mes yeux le cherchent. Je le vois seul, poursuivant un de leurs chefs. Soudain quelques fuyards font volte face, et veulent l'envelopper; il se deffend, je vole à son secours avec deux des miens : déja nous sommes prets à le joindre, mais il tombe à nos yeux percé du coup fatal qui vient de trancher le fil de ses jours. On l'emporte à l'écart. Le voila dans un lieu de sureté. Je m'efforce de le rappeler à la vie. Il ouvre enfin les yeux, et reconnoit son ami.

Ses plaies s'envenimoient; il sent le danger de son état et n'en est point allarmé.

Ah cher Panin! comment te faire le touchant portrait de Loveski dans les bras de la mort? Quel air de tranquilité il conservoit au milieu de ses tourments! Quel air triomphant dans ses traits au milieu des ombres du trépas! Lui-même il me consoloit et soutenoit mon courage.

Séduit par sa constance, je croyois sa fin éloignée : la joie renait dans mon ame. Mais hélas combien elle dura peu! Bientôt les forces l'abandonnent. Penché sur son lit funèbre, le cœur dans des angoisses mortelles, j'essuiois ses froides blessures et soutenois sa tête défaillante. Déja le flambeau de sa vie ne jettoit plus que de faibles lueurs. je comptois avec effroi les moments qui lui restoient à vivre : il veut élever sa voix mourante, ses yeux presqu'éteints me cherchent encore. Ses mourantes mains serrent faiblement les miennes et je recueille ses derniers soupirs.

Le bruit de sa mort se répand. Mais au lieu de voir ses amis accourir en foule, se ranger avec respect autour de sa tombe, comme dans un poste d'honneur, pleins d'envie et de haine, ils fuient tous, et dédaignent de lui rendre les devoirs de la sépulture.

Ainsi, après avoir quitté la vie sans bruit, il est descendu sans appareil dans l'empire des morts. Les solemnités les plus simples ont été négligées; et celui qu'avoient illustré les vertus les plus sublimes, le genie le plus vaste, la naissance la plus distinguée, ne reçu pas même des honneurs vulgaires. Chère ombre, pardonne à la nécessité!

Atteint moi même d'un trait cruel et tout couvert de sang, je lui creuse une fosse; mes mains tremblantes l'y portent, je lui élève à la hâte un monument. J'arrose sa tombe de mes larmes, et lui fais mes derniers adieux d'une voix étouffée de sanglots.

Quand la mort nous enlève un ami, ceux qui nous restent nous exhortent à nous consoler de sa perte. Ils s'empressent d'essuier nos larmes. Ah cruels! gardés vos soins officieux, laissés couler mes pleurs. Après la perte que j'ai faite, puis-je trop en répandre?

A la triste nouvelle de Loveski décédé, cher Panin, je vois couler tes larmes, j'entends tes regrets et comme moi tu ne craindras pas de trop t'abandonner à la douleur.

Que d'autres conservent la mémoire de leurs amis dans un buste ou une triste épitaphe. Pour moi je porterai celle de Loveski gravée dans mon ame. Chaque jour j'irai pleurer sur sa fosse, et mon cœur sera la lampe sépulcrale qui brulera sur son tombeau.

De Boukovina le 10 juin 1770.

LETTRE XLII.

GUSTAVE A LA CONTESSE SOBIESKA.

Quittés au plutôt Varsovie, Madame, avec tous ceux qui vous sont chers. Les confédérés en veulent aux jours du roi et ne manqueront pas de faire outrage à tous ceux de son partit. Retirés vous dans votre terre d'Osselin : il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent des vues de ce côté là.

Je n'ai le tems que de vous assurer des sentimens de ma considération, et Lucile de ceux de mon amour.

Des environs de Sokol le 15 juin 1770.

LETTRE XLIII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Je gémissois encore de la perte de Loveski, lorsque nous vint la nouvelle de la malheureuse journée de Kodna. Quelques fuiards arrivés à Sokol m'apprirent que plus de onze cents confédérés avoient été taillés en pièces, que Soboski, Lubow, Bominski étoient restés sur le champ de bataille et que Bressini, dangereusement blessé, s'étoit retiré à Stanislaw.

Tu sais mon attachement pour ce cher cousin. Comme j'en étois fort peu éloigné, je me rendis près de lui, et le trouvai à l'extrémité dans les bras de son père. Une paleur mortelle s'étoit répandue sur sa face, ses yeux étoient presqu'éteints. Il voulu faire ses derniers adieux à ceux qui l'environnoient ; mais en ouvrant la bouche, il expira.

A peine eut-il rendu l'ame que son père remplit la chambre de ses tristes gémissemens.

— Malheureux, s'écrioit-il, d'avoir vecu jusqu'à ce jour ! Que n'ai-je perdu la vie dans le combat ! Je serois mort sans amertume. Maintenant je vai trainer une vielesse douloureuse. O mon fils ! o mon cher fils ! quand je perdis ton frère, je t'avois pour me consoler. Tout est fini pour moi. Antoine? Stanislas ! O mes chers enfants, je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux : la mort de l'un rouvre les plaies que la mort de l'autre avoit faites au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus.

Je l'ecoutois dans un morne silence, en mêlant mes larmes aux siennes, tandis que ceux qui étoient auprès de lui s'efforçoient de le consoler.

Cher Panin, suis-je donc destiné à épuiser toutes les rigueurs de la fortune? La cruelle ne se lasse point de me persécuter. Chaque jour elle m'enlève les parties de moi-même les unes après les autres, et me laisse isolé sur cette terre. De tant d'amis qui faisoient autrefois mes délices, tu es le seul qui me reste : et ce n'est plus hélas ! que pour verser ma douleur dans ton sein.

Pour surcroit de malheur, je viens de recevoir avis que le Staroste de Sandemir, mon arrière oncle, indigné de voir que mon père étoit entré dans la confédération de Bar, m'avoit desbérité.

Que l'état de mon ame est sombre ! je ne puis plus supporter la compagnie. Je cherche la solitude. Je vais visiter les tombeaux ; et là, assis au milieu des morts, je réfléchis sur la vanité des choses de la vie.

De Sokol le 20 juin 1770.

P. S. La mauvaise fortune des confédérés les suit partout. Leur grosse armée a été deffaite a Joulkna. L'ennemi est à leur poursuite. Errans, divisés, sans chefs, ils ne sauroient manquer d'être taillés en pièces.

LETTRE XLIV.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Pour m'oter un peu de devant les yeux la triste image de Lucile, j'ai été passer quelques jours chés le conte Ogiski, où certainement il n'a tenu qu'à moi de m'egayer.

Le grand chambellan du roy, ennuié d'un procès qu'il deffendoit contre le conte au sujet d'un héritage considérable, ayant proposé son hymen avec la fille unique de sa partie adverse comme un moyen de terminer à l'amiable leur différent, sa proposition fut acceptée et la jeune héritière consentit avec joye à être le gage de réconciliation entre les deux familles.

Il y a trois semaines qu'il s'est rendu ici pour effectuer cette alliance. Dès lors chaque jour a été une nouvelle fête, dont tout ce qui a jamais été inventé pour le plaisir relevoit l'éclat.

La petite contesse est bien la plus jolie brune qu'ait jamais formé l'amour. Elle a une taille charmante, ses cheveux effacent le noir de l'ébène et son teint la blancheur des lis. Ses yeux étincellants sont couronnés par deux sourcils admirablement dessinés. Ses lèvres vermeilles laissent entrevoir deux rangées de perles enchassées dans le corail : une main delicate et potelée termine un bras bien arrondi. Elle a une vivacité enchanteresse, une voix brillante, un regard pétillant, et elle semble ne respirer que le plaisir.

L'époux n'est pas bel homme ; mais son caractère est charmant; c'est la gaieté, la complaisance, la galanterie même.

Hier il ratifia son mariage au pied des autels et il falloit voir les transports de sa joie au retour de la cérémonie !

Ha ! chère Rosette, c'est à moi seule que l'amour n'a point ouvert ses trésors. Ces traits brulans dont il blesse les amants heureux, cette douce ivresse et ces transports ravissans où il les plonge tour à tour, je ne les connu jamais. Qu'il est triste d'avoir vu s'écouler devant moi sans plaisir tant d'années qui pouvoient être délicieuses ! Devroit-ce être là le sort d'une femme de vingt-deux ans... a qui le ciel a accordé le don de plaire et plus encore celui d'aimer ?

En continuation :

Qu'ils sont heureux ! Leurs regards expriment le délire de deux cœurs ennivrés. Ils s'aiment sans inquiétude... et ne sont occupés qu'à jouir de leur bonheur.

La jolie chose, Rosette, que le mariage, tant que l'amour garantit les amants de la froideur des époux.

De Suross en Polakie, le 21 juin 1770.

LETTRE XLV.

SIGISMOND A GUSTAVE.

A Sokol.

J'étois allé faire une petite course à Cracovie. A mon retour j'ai trouvé un paquet de tes lettres, où j'ai vu avec chagrin le long enchainement de tes malheurs et la triste fin de notre ami commun. Je te plains, cher Gustave : mais mes larmes sont pour Loveski. Imprudent jeune homme ! fallait-il ainsi courir au devant du destin ; pour laisser après soi tant de regrets ?

Je te remercie, Potowski, au nom de l'amitié la plus tendre, des soins que tu as pris de lui rendre les derniers devoirs. Mais que je suis indigné contre ces faux amis qui l'ont ainsi abandonné dans ses derniers moments ! Ah, les traitres ! qu'ils

ne viennent jamais se présenter devant moi, ou je saurai les démasquer!

Hélas, quel triste théâtre est devenu notre malheureuse Pologne! On n'entend nulle part que les cris des dissensions civiles. Tout le royaume est en feu, et dans ce concours tumultueux d'hommes acharnés les uns contre les autres, ce n'est plus que vengeance, fureur, dévastations et massacres. Il n'y a presque point de famille dans l'État qui ne soit plongée dans l'affliction. Ici, une mère éplorée redemande son fils, une épouse son époux: là, les sœurs pleurent un frère, les amis un ami.

Hélas, j'ai eu beau m'éloigner de la folie des factions; me voilà moi-même enveloppé dans le désastre commun; ma maison n'en est pas moins remplie de deuil et de larmes.

Insensés que nous sommes d'attirer ainsi sur nous la désolation et la mort!

Heureux les peuples assés sages pour vouloir jouir des douceurs de la paix.

De Pinsk, le 22 juin 1770.

LETTRE XLVI.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

A mon retour de Suross, j'ai trouvé Lucile dans l'affliction au sujet d'un bruit qui s'est répandu de l'entière défaite des confédérés à Broda, où Gustave doit s'être trouvé. Elle craint qu'il ne soit resté dans l'affaire.

« Ah! chère Sophie, s'écria-t-elle, en me voyant, c'en est fait je ne le reverrai plus; presque tous ceux de son parti ont été taillés en pièces, le reste a été fait prisonnier, aucun n'a échappé. Je n'ose même me flatter qu'il soit dans les fers: tout ce qu'il y a de plus sinistre vient s'offrir à mon esprit, pour mettre le comble à mon désespoir. Je me le représente percé de mille coups; je crois voir sa tête séparée de son corps, et ce corps pâle et livide étendu sur la poudre. »

Je me mis auprès d'elle pour tacher de la consoler, mais elle ne m'écouta point.

« Hélas devoit-il donc périr ainsi à la fleur de ses ans, continua-t-elle en se penchant sur mon cou? Les barbares! ils ont eu le cœur de plonger leurs mains dans son sang. Quel sentiment de vengeance s'élève dans mon cœur! Soleil éclipse-toi; refuse ta lumière à cette race odieuse de brigands, ou si tu te montres encore, que ce soit pour les consumer de tes feux. Infortunée que je suis! hélas, qu'est devenu ce bonheur dont je m'étois flattée, cet avenir dont je m'étois formé de si riantes images, cette chaine de jours fortunés? Ils ont disparu comme un songe, et n'ont laissé après eux que douleur, tristesse et désolation. Ah! la vie n'est plus pour moi qu'un fardeau insupportable. Que ne puis-je à présent finir ma triste carrière. Cruel destin! Si tu voulois m'arracher à ce que j'avois de plus cher au monde, que n'ai-je aussi été en bute à tes coups, que le même tombeau ne m'a-t-il pas réuni à mon amant? »

En prononçant ces mots elle tomba dans mes bras et resta sans sentiment.

Faut-il le dire, Rosette, je n'ai plus pour Lucile la même amitié, depuis que je suis devenue sa rivale; et ses larmes commencent déjà à ne plus me toucher.

La conjoncture est favorable, il faut en profiter. Depuis que le bruit de cette bataille s'est répandu, Lucile tremble que Gustave n'ait paié de sa vie: faisons qu'elle n'en doute plus.

Du chateau d'Osselin, le 25 juin 1770.

LETTRE XLVII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Ah! cher Panin, dans quelle troupe de brigands je suis enrollé! Comment te décrire les horreurs dont mes yeux ont été témoins?

Avant-hier, le régimentaire Marozoski reçu avis qu'un détachement russe se trouvoit cantonné dans le village de Longa pour couvrir les terres de l'évêque de Kiovie. A l'instant il monte à cheval et y court avec les siens. Je l'avois joint en chemin. La nuit étoit déjà avancée lorsque nous arrivâmes devant la place; un calme profond régnoit en ces lieux. A notre approche point de garde, point de passents, point de lumières aux fenêtres: chacun paroit endormi dans une sécurité profonde. Combien il nous eut été facile de faire prisonnier l'ennemi! Mais le barbare Marozoski ne prend conseil que de son ressentiment, il veut laver dans le sang l'affront qu'il a reçu et en tirer une horrible vengeance. Il ordonne qu'on mette le feu aux deux bouts du village et le fait envelopper par ses troupes aussi sanguinaires que lui.

Ciel, quel spectacle! Des tourbillons de fumée s'élèvent dans les nues; déja la flamme brille dans leur sein; les cris des malheureuses victimes retentissent de toutes parts, tout est en allarme; hommes, femmes, chacun se précipite, à demi-nuds, hors des maisons. On voyait fuir des mères éplorées tenant à leur cou de petits enfans et d'autres par la main; des vieillards portés par des jeunes gens se sauvoient de leurs demeures embrasées; des malheureux à demi brulés se trainoient par les rues, poussant des cris douloureux, et levant vers le ciel leurs mains tremblantes, semblables à des victimes à demi égorgées qui se derobent au couteau sacré et fuient de l'autel.

Cependant Marozoski avec sa troupe forcenée resserre ces infortunés et poursuit les fuiards à la lueur des flammes. Ils reconnaissent leur malheur, mais ils ont beau implorer miséricorde, il est sourd à leurs cris: un fils est renversé tandis qu'il cherche à préserver les jours de son père; la mère, noiée dans le sang de ses enfans, et le soldat égorgé en demandant quartier à genoux.

A la vue de ces horreurs, que je n'eus jamais pu prévoir, je ne pouvois retenir mes larmes, je courrois de tous côtés.

« Ah! cruels! arrêtés. Quelle fureur brutale vous possède? »

Ils étoient inéxorables: tout ce qui échappa au feu fut moissonné par le fer.

La douleur et l'indignation se disputoient à l'envi mon cœur. L'exécration se méloit à mes vœux: transporté de fureur moi-même, je commande à ma troupe de fondre sur ces barbares, ils refusent d'obéir; seul je tournai mes mains contre eux, et en immolai quelques uns aux mânes plaintives de tant d'innocentes victimes.

Non, je ne pense jamais à ces horribles excès sans frémir. Hélas! sont ce donc là les fruits de l'amour de la patrie et de la justice dont ces scélérats avoient l'audace de se couvrir?

Encore s'il n'eut péri que le soldat, mais l'artisan, mais le laboureur, mais les vieillards, les femmes, les enfants! Que d'innocents furent immolés à la fureur de ces brigands! Ah! les Dieux le virent, et ils n'en eurent pas pitié.

De Radomis le 3 juillet 1770.

P. S. Depuis l'instant que Lucile reçu mes adieux je n'ai point eu de ses nouvelles; je ne sais que penser de ce long silence, mes inquiétudes sont indicibles. Informe toi et me tire d'embaras.

LETTRE XLVIII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

La fureur des confédérés a passé à leurs ennemis. Ce n'est plus une guerre; c'est une suitte de brigandages atroces. On ne voit que perfidie, pillage, trahisons, assassinats. Rien n'est plus sacré à aucun des partits; ils s'exterminent sans quartier. Ils courrent par troupes effrénées, le glaive et le flambeau à la main. Tout se renverse sur leur passage et ils ne laissent partout après eux qu'une affreuse solitude. Que de campagnes dévastées! Que de chataux abbatus! Quels monceaux de ruines! Quel amas de débris!

Ah! quittons, quittons pour toujours cette troupe de barbares qui ne connoissent plus de devoirs, et ont renoncé à l'humanité même. He quoi! J'aurois été enrollé parmi eux. Je serois venu porter la désolation dans ma patrie, j'aurois trempé mes mains dans le sang de mes concitoyens; au lieu de verser le mien pour leur deffence? Funestes victoires! infames tropbées! dont j'ai honte et horreur.

Quels cruels remords s'élevent dans mon âme! De quel amer repentir je la sens pénétrée! ah mon père, que de regrets vous m'auriés épargné, si vous ne m'aviés enchainé à vos destinées!

Quand l'humanité n'obligeroit pas les confédérés à renoncer à cette injuste guerre, leur propre interest devroit les y engager. Ils n'ont ni discipline, ni habileté, ni valeur à opposer à l'ennemi. Ils ne sont pas même unis. Livrés à leurs basses passions comme des bêtes féroces, ils poursuivent chacun des vues particulières. S'il leur restoit quelque bon sens, quelque prevoiance, comment ne s'apeıçoivent-ils pas que cette désunion doit à la fin entrainer leur ruine. Avec quelle facilité l'ennemi va triompher de leur foiblesse! Ah cher Panin, il n'a pas besoin de les attaquer, la discorde fera bientôt tout l'ouvrage. Ils s'entredéchirent déja entr'eux.

P. S. On donne pour certain que les cours de Berlin et de Vienne vont travailler à nous pacifier; et qu'elles ont déja fait avancer des troupes sur nos frontières pour contenir les factieux. Puisse la fin de nos malheurs ne pas se faire attendre longtems!

De Barasse, le 7 juillet 1770.

LETTRE XLIX.

GADISKI A LUCILE.

A Varsovie.

C'est avec répugnance, mademoiselle, que je m'acquite de ce douloureux office: mais il faut remplir les volontés d'un ami mourant.

Vous aurés sans doute déja apprit par la renommée notre entière deffaite à Brodla. Durant cette malheureuse journée où périrent tant de braves Polonois, Gustave, le généreux Gustave a terminé glorieusement ses jours.

Tandis qu'il retenoit son bras sur la tête d'un malheureux qui lui demandoit quartier à genoux; deux ennemis féroces, fondants sur lui, le renverserent sur la poudre. Je vole à son secours, mais à peine l'eus-je joint, que je tombai moi même entre les mains des vainqueurs. J'implore leur pitié pour mon compagnon. Ils sont sourds et m'entrainent. Un de leurs chefs accourut à mes cris. Informé de ma demande et de la qualité de Gustave, il ordonne qu'on l'emporte à l'écart et me permet d'en avoir soin.

Je retourne sur mes pas. Hélas, vous le dirai-je? je le trouvai pâle, couvert de sang et déja à moitié dépouillé par ces avides mercenaires. On l'enlève, nous arrivons dans une chaumière. Là, je m'efforce de le rapeller à la vie. Il ouvre enfin les yeux, il les tourne vers moi et me reconnoit. Sa vigueur se ranime un instant et il me dit d'une voix mourante:

« Vous connaissés ma tendresse pour Lucile; si jamais je vous fus cher, apprenés lui mon triste sort, et dites lui que j'emporte avec moi son image dans le tombeau. »

A peine avait-il achevés ces ordres affligeants qu'il tombe sans vie dans mes bras.

Quelles graces il conservoit encore dans le lit mortuaire! La mort qui avoit éteint ses yeux n'avoit pu effacer toute sa beauté. On voioit dans ses traits une douce sérénité, ses beaux cheveux flottoient autour de son cou; dans son coté paroissoit la blessure profonde.... Ah, je ne puis achever. Pardonnés à ma douleur.

De Pocoutiew le 6 juillet 1770.

LETTRE L.

LA CONTESSE SOBIESKA A SON ÉPOUX.

A Lusne.

Depuis que Gustave nous donna avis de nous retirer ici, nous n'avons point de ses nouvelles.

Peu après votre départ se répandit le bruit d'une bataille sanglante entre les confédérés et les Russes. Lucile craignoit que Gustave ne s'y fut trouvé. Tandis qu'elle attendoit en trances des particularités de l'affaire; on lui apporta une lettre, elle la cru de son amant, et l'ouvrit avec impatience.

A peine y eut-elle jetté les yeux, que je la vis palir; ses mains tremblantes pouvaient à peine soutenir le papier, ses lèvres décolorées étoient prises d'un mouvement convulsif, ses genoux se ployerent sous son corps, et elle tomba sans connoissance.

Tout mon sang se glaçoit dans mes veines.

« Hélas! qu'est-il donc arrivé, Lucile? m'écriai-je? »

Je courrus vers elle et demandai du secours à grands cris. Quand nous l'eûmes rapellée à la vie, je jettai un regard sur la lettre. Elle étoit d'un ami de Gustave, qui nous annonçoit sa mort.

Je ne vous peindrai pas l'état de notre pauvre fille, il est inexprimable; et les larmes qui coulent de mes yeux et inondent ce papier, vous le diront mieux que ma plume.

Elle a passé deux jours entiers dans une douleur stupide, sans prononcer aucune parole, et refusant toute espèce de nouriture. J'avois beau la presser de prendre quelque aliment, mes instances étoient vaines. Enfin la voyant épuisée d'inanition, je me jettai à ses genoux. J'arrosai ses mains de mes larmes et la suppliai de ne pas me donner la mort par ses refus. Elle a reçu de ma main quelques bouillons.

Sa douleur paroit avoir pris un autre cours. Je ne l'abandonne pas d'un instant. Souvent elle lève ses yeux et ses mains vers le ciel en prononçant le nom de Gustave, puis tout à coup elle verse un torrent de larmes, son sein se soulève avec précipitation, et les sanglots la suffoquent.

Je me suis apperçue qu'elle aime à aller gémir dans le jardin, et je crains que tout ne serve ici à lui rapeller son amant et à nourir sa douleur. J'ai donc pensé de l'emmener chez sa tante à Lomazy où nous passerons quelque temps, jusqu'à ce que son affliction soit un peu modérée.

Adressés nous y vos lettres, et écrivés nous souvent.

D'Osselin le 19 juillet 1770.

LETTRE LI.

SOPHIE A SA COUSINE.

Partie de mon projet a déjà reussi, et même au delà de mes esperances. Lucile croit Gustave dans le tombeau.

Tandis qu'elle étoit dans des trances mortelles et pleuroit à l'avance la mort de son amant, je lui fis tenir une lettre d'un ami supposé, qui lui annoncoit la fatale nouvelle. J'en inclus une copie. Si tu me demande qui a tenu la plume? Je te répondrai, Gustave lui-même : c'est une de ses propres lettres, que j'ai eu soin de faire intercepter pendant mon absence. Il y donne à Lucile la relation de la mort du frère d'une de ses amies. Après y avoir fait les changemens convenables, je l'ai envoyé à une personne de confiance avec ordre de la copier, de l'adresser à Lucile sous mon couvert et de me l'envoyer sur le champ par la poste, pour jouer d'un tour à quelqu'un.

A sa réception, rien n'égaloit le trouble de Lucile; je tremblois que les suittes n'en devinssent plus sérieuses: mais par bonheur je suis hors d'embarras. D'abord elle voulait renoncer à la vie; à présent elle se contente de gémir.

Pour faire diversion à sa douleur, la comtesse l'a emmenée chez une tante à Lomazy et m'a engagée de les y accompagner. Nous tâchons de la distraire; mais nos soins sont inutiles; rien ne peut addoucir son affliction. Elle fait la compagnie, se renferme dans sa chambre, ou va seule promener ses tristes pensées sur le bord d'un ruisseau.

Sa mère a tout fait au monde pour lui ôter cette fatale lettre : elle ne veut point s'en dessaisir, elle la porte toujours dans son sein.

Hier je l'entendis gémir tout haut dans sa chambre; et comme la mienne est attenante j'eus la curiosité de l'épier au travers d'un petit trou à la parois. Je la vis à demi-couchée sur un canapé, la lettre en question à la main. Elle paraissoit dans une agitation extrême; sa poitrine se soulevoit par secousses rapides, et elle ne levoit les yeux de dessus le papier que pour essuier ses larmes. Tout à coup elle pousse un long gémissement.

« ...A... a... arre... arrête ô mon cœur ! » disait-elle d'une voix étouffée : ses sanglots se pressoient, et elle pleuroit amèrement. Je fus si touchée de cette scène, que je ne pus retenir mes larmes; je me repentois de ce que j'avois fait, et aurois voulu pouvoir reculer.

De temps en temps, elle levoit vers le ciel ses yeux humides, puis elle laissait retomber sa tête. Elle garda quelque temps le silence; et comme j'allois me retirer j'entendis ce triste soliloque :

« Hélas ! pourquoi prend t'on tant de soin de me faire vivre? Lorsque la cruelle faim dévoroit mes entrailles, pourquoi m'avoir fait un crime de refuser à la nature les soutiens d'une vie plus douloureuse que la mort? A présent le trépas m'auroit réunie à mon amant. Que j'envie son sort! Il est délivré des misères de ce monde, et je gémis encore. Chère ame de ma vie, que ne peux-tu voir ta triste moitié, ce reste sanglant de toi-même qui souffre tant qu'il palpite, et qui achève de mourir dans les tourments. »

En continuation.

Lucile se cache pour pleurer : et quel lieu choisit-elle pour être le témoin de sa douleur? le tombeau de la famille. Te serois-tu jamais imaginée qu'une fille timide aille seule gémir au milieu des morts?

Il y a quelques jours que nous la suivimes dans ce sombre azile. Nous fimes l'impossible pour l'en tirer; tout ce que nous pumes gagner, c'est que quelqu'un l'y accompagnerait.

Hier elle vint me trouver dans ma chambre, et me demanda si l'on pourrait se procurer les cendres de Gustave. Je lui demandai pourquoi faire? Elle ne répondit mot et se retira à l'instant.

Je ne sais quelles idées lui trottent par la tête; mais ce sont des idées romanesques à coup sûr.

De Lomazy le 27 juillet 1770.

LETTRE LII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Lundi dernier je mis à execution mon projet. J'abandonnai les confédérés, et partit seul avec mon domestique de Tarnopol, laissant notre troupe sous les ordres du régimentaire Baluski selon le desir de son père.

Comme rien ne m'apelle à Varsovie, je vai chercher un azile chés un oncle qui a ses terres près Radom et à peu de distance du chatau où le conte Sobieski doit s'être retiré. Tu vois, cher Panin, que c'est dans la vue d'être à portée de Lucile.

Il vient de m'arriver une singulière avanture et trop singulière pour ne pas t'en faire part. Je m'amuserai chaque soir à t'en donner un précis en attendant que j'arrive à bon port.

Sur la route de Buck à Betz est un lieu solitaire dont l'aspect sauvage inspire une noire mélancolie. Ce spectacle s'accordait assés bien avec l'état de mon cœur : je me plaisois à le contempler. En promenant mes regards autour de moi, j'apercus au pied d'un roc un homme assés mal vetu et à l'orientale qui trempoit une pièce de pain dans l'onde claire.

Pressé moi-même par la faim, je m'approche et lui demande de m'en vendre un morceau. Il partage avec moi et refuse la pièce que je lui présentois.

— Gardés votre argent, me repondit-il d'un ton sec en françois ; vous vous méprenés.

Et il repoussoit ma main, en me jettant un regard fier.

Je l'examinai d'un air surpris. Il avait l'air vif, mais hagard, de courtes moustaches noires, la voix forte, et je ne sais quoi d'heureux dans la physionomie, et de peu commun sous son habit.

Son air mélancolique me charmoit. Je mis pied à terre, et lui demandai permission de prendre mon frugal repas auprès de lui. A l'instant il se retira et me fit place.

A peine fus-je assis, qu'il m'apostropha par ces mots :

« — Vous voilà donc aussi précipité dans l'infortune, s'il faut en juger à votre air. Dans les jours de votre prospérité, vous auriés été l'objet de mon indignation : maintenant vous n'êtes plus que celui de ma pitié.

— Vous avés raison, lui dis-je, d'être indisposé contre les grands; cette inégalité de condition est presque toujours injuste. Je rougis pour la fortune d'avoir si mal distribué ses dons.

Mais craignant que la conversation ne dégénéra en personnalités ou ne finit trop tôt; je me mis à lui demander des nouvelles de la guerre. Notre entretien fut aussi long qu'interessant. Le voicy en dialogue et je parierois bien que tu seras toujours de son avis.

MOI.

— Ami, que dit-on de la guerre dans les quartiers d'où vous venés? Voilà que les armes russes se distinguent toujours contre celles des Ottomans.

LUI.

— Cela doit peu vous surprendre. Si le Turc sentoit ses forces et qu'il voulut en tirer partit, il feroit bientôt la loi à la Czarine : mais de quelque façon que les affaires tournent, il seroit encore moins affoibli par ses défaites, que son ennemie par ses victoires.

MOI.

— Vous ignorés peut être que la Russie a de grandes ressources.

LUI.

— J'ignore en quoi elles consistent, d'abord elle est mal peuplée, et seulement d'esclaves. Quelques pélèteries, du bois de construction, du cuivre, du nitre; voilà ses seules branches de commerce; et elle manque de plusieurs denrées de première

necessité. Pendant sept mois, la terre y est presque partout couverte de neige, de glace, de frimats, et lorsqu'elle n'est pas engourdie par le froid, elle ne s'y pare jamais ni des fleurs du printems, ni des fruits de l'automne.

MOI.

— Il faut pourtant de grands trésors pour soutenir une guerre aussi dispendieuse, pour envoyer contre l'ennemi des armées par mer et par terre.

LUI.

— A la Czarine moins qu'à tout autre prince : ses sujets sont forts et endurcis, ils résistent aux fatigues et supportent patiemment la faim ; car par un heureux préjugé, lorsque les vivres manquent à l'armée (ce qui n'est pas fort rare), jamais on y voit de révoltes ; un prêtre fait entendre aux soldats que s'ils perdent quelques repas sur la terre pour le salut de leur pays, ils retrouveront en récompence de bonnes tables dans le ciel ; et les bonnes gens prennent patience. Avec cela les finances de l'impératrice se trouvent courtes assés souvent, mais elle ne manque pas d'industrie pour dérober au monde la connaissance de ce fatal secret.

S'ils faut en croire quelques officiers étrangers, faits prisonniers à la dernière bataille de Derasnia, ses ministres en Angleterre et en Hollande font sonner bien haut ses victoires, tandis que ses agents cherchent à négocier ses lauriers, c'est-à-dire faire de gros emprunts. Ce n'est pas tout. Dans le tems même que ses affaires alloient le plus mal en Turquie, on dit qu'elle donnoit dans l'étranger de grosses commissions en bijoux, statues, tableaux de prix ; et ses commissionnaires n'avoient certainement pas ordre de tenir leurs commissions secrettes. Néanmoins quoiqu'elle s'efforçat ainsi de jetter de la poudre aux yeux, sans la sottise des Ottomans, sa misère eut paru dans tout son jour.

MOI.

— Avoués du moins que si elle n'est pas fort riche, elle mérite de l'être. Elle a naturellement l'ame droite, bienfaisante, élevée, magnanime ; toute l'Europe admire ses belles qualités et ses rares vertus.

LUI

— Apparemment les rares vertus qui lui ont mis la couronne sur la tête !

MOI.

— Voila, j'en conviens, une tache dans un beau tableau, sur laquelle il faut passer l'éponge. Mais convenez aussi qu'une fois sur le throne elle l'a occupé dignement ?

LUI.

— Je ne vois pas qu'elle ait rien fait digne de l'immortaliser.

MOI.

— Quoi ses victoires sur les Turcs ?

LUI.

— Elle n'y a pas plus contribué que vous ou moi. C'est la supériorité de la discipline militaire européenne sur l'asiatique, qui a assuré quelques succès à ses armes ; et elle n'a d'autre part à ces événements, sinon qu'ils sont arrivés sous son règne.

MOI.

— Mais que dirés vous des soins qu'elle prend de faire fleurir dans ses Etats le commerce, les arts, les sciences ; de civiliser ses peuples, de les éclairer et de leur procurer l'abondance, après leur avoir rendu la liberté ? Ses vues ne sont-elles pas grandes, et ses talents bien proportionnés à sa place ?

LUI.

— Il est vrai que, par une suitte de la vanité et de l'instinct imitatif naturel à son sexe, elle a fait quelques petites entreprises, mais qui ne sont d'aucune conséquence pour la félicité publique.

Par exemple, elle a établi une école de littérature française pour une centaine de jeunes gens qui tiennent à la cour ; mais a-t-elle établi des écoles publiques où l'on enseigne la crainte des Dieux, les droits de l'humanité, l'amour de la patrie ?

Elle a encouragé quelques arts de luxe et un peu animé le commerce : mais a t'elle aboli les impots onéreux et laissé aux laboureurs les moyens de mieux cultiver leurs terres ? Loin d'avoir cherché à enrichir ses États, elle n'a travaillé qu'à les ruiner en dépeuplant la campagne de cultivateurs par des enrollements forcés, et en arrachant à ceux qui restoient les minces fruits de leur travail pour des desseins pleins de faste et d'ambition.

Elle a fait fondre un nouveau code ; mais a t'elle songé à faire triompher les loix ? N'est-elle pas toujours toute puissante contre elles ? Et ce nouveau code, est-il même fondé sur l'équité ? La peine y est-elle proportionnée à l'offence ? Des supplices affreux n'y sont-ils pas toujours la punition des moindres fautes ? A-t-elle fait des règlements pour épurer les mœurs, prévenir les crimes, protéger le faible contre le fort ? A-t-elle établi des tribunaux pour faire observer les loix et deffendre les particuliers contre les attentats du gouvernement ?

Elle a affranchi ses sujets du joug des nobles ; mais ce n'est que pour augmenter son propre empire. Ne sont ils pas toujours ses esclaves ? Ne les pousse t'elle pas toujours par la terreur ? Ne leur empêche t'elle pas toujours de respirer librement ? Le glaive n'est-il pas toujours levé sur la tête des indiscrets ? Au lieu de servir par sa sagesse à la félicité de ses peuples, ne les fait-elle pas toujours servir, par leur misère, à sa cupidité et à son orgueil ? Sont-ce donc là ces hauts faits, ces actions héroïques qu'il faut admirer en extase ?

Vous parliés de ses talents : ils sont assortis à ses vertus. Si elle avoit quelque génie, elle auroit jetté un coup d'œil sur ses vastes États ; et sans s'amuser ainsi puerillement à faire de petites réformes pour tirer partit des steriles provinces du Nord, qu'il faudroit abandonner, elle auroit travaillé à faire valoir les riches provinces du Sud, si longtems couvertes de ronces et d'épines. A la place d'un pays ingrat, sous un ciel de fer, sans cesse battu des noirs aquilons, et peuplé de tristes, de misérables, de stupides habitans, elle auroit sous un ciel doux de belles régions couvertes de fleurs et de fruits, et habitées par des peuples gais, riches, intelligents. La nature lui ouvriroit de nouvelles sources de puissance et de richesse. Elle seroit le créateur d'un nouveau peuple au lieu d'être le tyran de ses anciens sujets.

Je n'aime point, continua-t-il, à me livrer à une critique présomptueuse ; mais je n'aime pas non plus entendre des éloges déplacés. On la flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards ; voila ses priviléges : voicy ses titres à l'estime publique : un desir sans bornes d'être encensée. Allés, allés, elle même s'est rendu justice : sans attendre que le public fixe sa renommée, elle tient à sa solde des plumes mercenaires pour chanter ses louanges.

MOI.

— Tout cela me surprend un peu : mais vous me paraissés bien informé ; aussi aurois-je plaisir à entendre ce que vous pensés des affaires de la malheureuse Pologne. Vous voyés que nous ne sommes gueres les maitres chés nous. Trois puissances s'interferent dans nos différents : l'une, depuis quelques années innonde en vain de ses troupes nos provinces

pour les pacifier; les deux autres viennent d'y entrer à main armée pour nous mettre d'accord.

LUI.

— Vous êtes perdus, peut être sans ressource; mais quoi qu'il vous arrive de facheux, vous ne l'avés que trop mérité!

MOI.

— Expliqués-vous de grace, car je ne vous entends pas.

LUI.

— Dans l'état d'anarchie où vous vivés, comment ne seriés vous pas la victime les uns des autres, ou la proye de vos voisins? Votre gouvernement est le plus mauvais qui puisse exister. Je ne vous dirai rien de ce qu'il a de révoltant. Vous sentés comme moi, si vous n'avés pas renoncé au bon sens, combien il est cruel que le travail, la misère et la faim soyent le partage de la multitude; l'abondance et les délices, celui du petit nombre. Vous sentés aussi combien sont monstrueuses ces loix qui, pour l'avantage d'une poignée de particuliers, privent tant de millions d'hommes du droit naturel d'être libres, et mettent leur vie à prix. Je laisse ce côté honteux de votre constitution pour n'examiner que son côté faible.

En saine politique, la force d'un État ne consiste que dans la situation du pays, la richesse du sol et le nombre de ses habitants-hommes-libres. La nature vous a assés bien partagés; mais comme le gros de la nation chés vous est privé du précieux avantage de la liberté, tous les autres sont comme nuls.

En Pologne, il n'y a que des tyrans et des esclaves; la patrie n'a donc point d'enfants pour la deffendre.

On n'est porté au travail qu'autant qu'on peut en recueillir les fruits. Chés vous, où les paysans sont dépouillés de toute propriété, le cultivateur ira-t-il s'appliquer à féconder la terre pour le maitre insolent qui l'opprime? Le seul bien dont il jouisse, c'est l'oisiveté; il se livre donc à la paresse et ne travaille qu'avec répugnance. Ainsi, quelque fertile que soit le sol, le rapport doit en être très petit.

Il n'y a que des corps bien nourris qui soyent propres à multiplier l'espèce. Comment la Pologne, où le peuple manque du nécessaire, ne seroit-elle pas dépeuplée?

Ce n'est qu'au sein de la liberté et de l'aisance, que les talents peuvent se developper. En Pologne les hommes doivent donc être généralement ignares et stupides. Les sciences, les arts, le commerce n'y sauroient donc fleurir.

Mais quelle foule d'autres vices de constitution! C'est un bien sans doute que la couronne soit élective, quand les électeurs ne sont pas animés d'un esprit de partit, car alors le choix tombe sur un digne sujet. Mais c'est un grand mal, lorsque la cabale, le crédit et la force sont comme chés vous les seules voyes qui conduisent au throne. Hé! combien de fois n'en avez-vous pas fait la triste expérience?

C'est bien pis encore, lorsque toutes les affaires nationales ne sont plus que des affaires de faction.

En Pologne, l'autorité souveraine est foible, l'autorité civile presque nulle; et ni l'une ni l'autre n'est exercée que sous la protection des armes; ou plutôt en Pologne il n'y a proprement point de public: une poignée d'hommes puissants y décident de tout, y règlent tout, y ordonnent de tout, deffont tout, renversent tout, détruisent tout. Ce sont eux qui disposent de la couronne, de la nation entière, et ce sont eux qui font les loix. Faites, ils ne sont point sous leur empire, ils les violent avec audace et avec impunité, ils s'arment même contre la justice et lui arrachent son glaive.

Ainsi, sous le dur joug des seigneurs, l'État est sans enfants; les campagnes dépourvues de cultivateurs; les villes sans arts, sans commerce, l'État sans richesses. Le corps de la nation n'est donc qu'une malheureuse troupe de serfs condamnés à de serviles travaux, qui seroient même à craindre s'ils n'étoient trop faits à leurs fers.

Puisqu'en Pologne l'on ne peut compter le peuple pour rien, où est donc la force publique? dans ceux qui le tiennent opprimé? Mettons la chose au plus haut. Que ces oppresseurs soyent tous unis, et qu'ils assemblent leurs vasseaux: vous aurez une armée de cavaliers qui n'auront tout au plus en partage que la force du corps et une valeur sans art; une armée de troupes légères, passables pour escarmoucher, mais incapables de tenir la campagne contre des troupes réglées.

Mais il s'en faut bien que ces petits tyrans soyent tous unis, jamais on ne vit entr'eux que discorde et dissensions. Ainsi armés les uns contre les autres, comment ne seriés vous pas aussi méprisables au dehors que vous êtes dangereux au dedans?

Mais, grace au ciel, voicy la fin de votre règne; vous touchés au moment d'avoir des maitres à votre tour qui vous dépouilleront de vos dangereuses prérogatives: l'odieux monument de votre gouvernement n'existera plus à la honte de l'humanité; vous ne pourrés plus vous entr'égorger; et le peuple parmi vous sentira un peu alléger ses fers.

MOI.

— Vous n'y pensés pas. Croiés-vous donc qu'au mépris du droit des gens, de la justice et de la bonne foi, nos médiateurs voulussent devenir nos usurpateurs? J'espère, au contraire, que par leur entremise nous verrons bientôt finir nos maux.

LUI.

— Comme vos espérances vont être trompées! Ces puissances qui sous prétexte de rétablir la paix dans vos provinces désolées, y sont entrées les armes à la main, ne veulent que les envahir et vous réduire en servitude. S'il étoit vrai qu'elles n'eussent formé aucun dessein contre la liberté de la Pologne et qu'elles songeassent de bonne foi à vous pacifier, leurs généraux ne seroient pas si soigneux à s'emparer de tous les forts, de tous les passages, de tous les défilés propres à leur ménager des entrées dans le cœur du pays, et à le leur livrer sans deffence; ils auraient débuté par engager la Russie et les confédérés à une suspension d'armes, et ils n'auroient pas tardé si longtemps à prendre des arrangements pour établir une paix durable. Vous le verrez, ce sont des maitres que les Dieux irrités vous envoient pour vous chatier.

MOI.

— Vous leur faites tord; non, je ne saurois jamais croire qu'ils manquassent ainsi sans honte aux principes de l'honneur!

LUI.

— De l'honneur? Vous me feriés rire! Hé! les princes le connoissent-ils, ou du moins combien peu le connoissent? Séduire et tromper est leur grand art. Plus ils parlent de bonnes intentions, moins on doit les croire; c'est même une maxime de leurs ministres et de leurs favoris, de s'attendre à être disgraciés, lorsqu'ils en reçoivent le plus de caresses. Mais attendons l'événement; un peu de patience, et vous verrés qui de nous deux s'est abusé.

MOI.

— J'y consens.

LUI.

— Quoique je ne sois pas profète, je pourrois cependant vous dire d'avance tout ce qui arrivera. Quand ils vous verront hors d'état de leur résister, et que leurs troupes se seront assurés des provinces qu'ils convoitent, ils lèveront tout à coup le masque. Mais comme il ne faut pas révolter les esprits, ils chercheront à colorer leurs usurpations. Pour

éblouir la sotte multitude, ils feront des manifestes, déterreront leurs ayeux, fouilleront dans des traités surannés, feront revivre de prétendus droits ; et vous verrés à la fin qu'il se trouvera que ces provinces leur appartenoient et que vous les possédiés on ne sait à quel titre.

MOI.

— Cela seroit plaisant !

LUI.

— Après avoir soumis à leur empire les provinces usurpées, si même ils ne vous dépouillent tout à fait, ne vous attendés pas qu'ils cherchent à rétablir la paix dans celles qui vous resteront. Ils voyent avec plaisir les semences de discorde, les causes d'anarchie de votre gouvernement ; et ils vous les laisseront toutes ; peut être encore chercheront-ils sourdement à les multiplier, afin de se ménager un prétexte pour y revenir dans la suite quand l'envie leur en prendra. Cependant, crainte de laisser appercevoir trop clairement quel étoit le but de leur interposition officieuse, ils se donneront pour médiateurs, ils auront recours à de petites voyes d'accomodement, à de petites compositions, à de petits réglements qu'ils vous forceront de recevoir, tout en protestant qu'ils vous laissent pleine et entière liberté.

MOI.

— Très bien !

LUI.

— Vous me surprenez à mon tour avec votre prévention. Vous prétendés que c'est pour rétablir la tranquilité dans vos malheureuses provinces qu'ils les ont envahies. Mais comment auroient-ils dessein de vous pacifier, eux qui ne peuvent laisser leurs propres sujets respirer un moment en paix? Je veux cependant qu'ils pussent aspirer à la gloire d'être vos pacificateurs, ils voyent trop bien le plan qu'il faudroit vous faire adopter, le pied sur lequel il faudroit mettre les choses pour ne pas en redouter eux-mêmes les conséquences. Le seul moyen de vous rendre la paix est précisément celui de vous rendre riches, puissants, heureux. Et quand un pareil plan seroit dans leurs maximes, il ne s'accorderoit guères avec leur interest.

MOI.

— Peut-on savoir quel est ce plan admirable?

LUI.

— Prétendre éteindre parmi vous toutes les jalousies, appaiser tous les ressentiments, guérir toutes les deffiances, et par de petits expédients contenter tous les partis ; sottise, sottise : le mal est dans la chose même, et le remède est violent. Il faut porter la cognée à la racine. Il faut faire connoître au peuple ses droits et l'engager à les revendiquer ; il faut lui mettre les armes à la main, se saisir dans tout le royaume des petits tyrans qui le tiennent opprimé, renverser l'édifice monstrueux de votre gouvernement, en établir un nouveau sur une baze équitable et dont toutes les parties se balancent les unes les autres dans un juste équilibre. Voilà l'unique moyen d'avoir au dedans de ce beau pays la paix, l'union, la liberté, l'abondance, au lieu de la discorde, de la servitude et de la famine qui le désolent.

MOI.

— Le remède est violent en effet.

LUI.

— Les grands qui croient que le reste du genre humain est fait pour servir à leur bien être, ne l'approuveront pas sans doute : mais ce n'est pas eux qu'il faut consulter ; il s'agit de dédomager tout un peuple de l'injustice de ses oppresseurs.

MOI.

— Je ne serois pas faché que le paysan fut plus à son aise ; mais je le serois beaucoup de voir les seigneurs dépouillés de leurs droits, et j'espère que cela ne sera jamais : les puissances médiatrices sont trop justes pour nous traiter ainsi.

LUI.

— Ce n'est pas leur justice, si elles en avoient, qui s'y opposeroit : mais leur orgueil, et cette manie de vouloir toujours dominer par la force. Effectivement, il serait assés étrange qu'elles voulussent vous rendre libres, elles qui ne travaillent qu'à tenir leurs peuples dans les fers.

Tandis qu'il parloit, je ne pouvois trop demêler les pensées confuses qui se présentoient en foule à mon esprit. Je l'avoue que ses discours ont fait quelqu'impression sur moi et je commence à craindre que ses prédictions ne viennent à se réaliser. Ces vües qu'il prêtoit aux puissances qui se sont interférées dans nos affaires, paroissent assés naturelles, elles s'accordent surtout avec le caractère qu'on donne à l'un de nos voisin.

Mais je voulois voir si ses idées à cet égard étoient conformes à celles du public.

Laissons là les affaires de la Pologne, lui dis-je, j'aime mieux vous entendre faire le portrait des princes ; et quoiqu'il ne soit guères flatté, vous ne me paraissés cependant pas y mettre ni humeur ni mauvaise foi. Que pensés vous du roi de Prusse? On en dit tant de merveilles : je ne sais si elles sont fondées : il est sur néanmoins que c'est un brave capitaine et un grand prince.

LUI.

— On prétend que sa valeur est un peu équivoque, et que dans les combats il évita toujours avec soin le danger. Je ne vous dirai pas ce qu'il en faut croire ; mais s'il n'a pas l'intrépidité d'un grenadier (qui même ne lui iroit point), on ne peut lui refuser le titre d'habile capitaine. A l'égard de celui de grand prince, c'est autre chose. Il voudrait bien qu'on le cru tel. A force de vouloir paroitre grand, il a ruiné sa véritable grandeur, et s'est plus d'une fois vu sur le point de perdre sa couronne. Les sots éblouis par ses victoires pourront le louer ; mais il n'en sera pas moins l'objet du mépris des sages.

MOI.

— Comment cela, je vous prie ?

LUI.

— La vraie grandeur d'un prince consiste à faire régner les loix dans ses Etats, et à rendre ses peuples heureux. Mais ce ne fut jamais là son ambition. Il ne se soucie guères d'être les delices du genre humain, pourvu qu'il en soit la terreur. Son grand art est de savoir exterminer les hommes. Aussi, sous sa main cruelle tout tremble, tout languit, tout gémit. D'autant plus inexcusable en cela, qu'il n'est pas, comme bien d'autres princes, l'instrument des méchants ; il a su écarter les flatteurs, qui d'ordinaire environnent le throne ; et lui-même, il connut la misère.

Avec un naturel si atroce, il a pourtant quelques bonnes qualités : il est laborieux, frugal, économe. N'est-il pas bien étrange que, tandis que ses vices ont trouvé tant d'admirateurs, les seules vertus qu'il possède n'ayent trouvé que des censeurs ?

Il aime aussi qu'on ait la hardiesse de lui dire ses vérités, et il est curieux de savoir ce qu'on pense sur son compte. On assure qu'il va souvent incognito dans les caffés et les autres endroits publics de sa capitale, pour écouter ce qu'on dit

de lui, et qu'il y entend presque toujours tout autre chose que des louanges : mais on ne dit pas qu'il se soit jamais vengé des indiscrets.

MOI.

— Il faut dire encore à son honneur qu'il a rendu la liberté aux sujets de ses domaines.

LUI.

— Je ne sais ce que vous appellés liberté. On ne reconnoit dans ses États nulle autre loi que ses ordres. Il contraint ses sujets de servir, il les marie par force, il les dépouille à son gré, il les fait juger militairement. Or, tout cela n'annonce guères des hommes libres.

MOI.

— Vous ne faites pas l'éloge de son cœur, mais vous feres sans doute celui de son esprit.

LUI

— Il a de l'amour pour les lettres, du gout pour la poésie, et par malheur pour son peuple point de préjugés, car il est esprit fort.

MOI.

— On le donne aussi pour un génie en fait de politique.

LUI.

— Je ne disconviens pas qu'il n'entende à merveille l'art de négotier, c'est-à-dire, en termes plus clairs, l'art de tromper adroitement. Mais ce n'est pas en cela, je pence, que vous faite consister la science politique. Je vous diroi donc qu'il a de grandes vües, mais qu'il manque de grands talents.

Rongé d'ambition, il n'a songé jusqu'ici qu'à aggrandir ses États et à leur donner de la consistance.

Pour s'aggrandir, voici quel fut toujours son plan : il ne perd aucune occasion d'arracher à qui il peut quelque morceau de terrein ; s'il a des vues sur quelques provinces, il sème avec adresse, entre les puissances voisines, des semences de discorde qu'il a soin de fomenter, ou bien il attend qu'il s'élève entr'elles quelque différent. Cependant il est aux aguets, et, avant de prendre partit, il les laisse bien s'affaiblir. Dès qu'il les voit hors d'état de s'opposer à ses desseins, il fait marcher de nombreuses armées et fond sur sa proye. S'il trouve de la résistance, il se bat, et souvent il triomphe ; si les choses vont mal, il joue de son reste et hazarde tout, ce qui lui a quelquefois réussi ; mais quand il tient une fois, il ne rend plus.

S'il sait faire des conquêtes, il n'en sait pas tirer partit. Il a senti combien l'or est nécessaire à la puissance, et il n'a rien omit pour s'en procurer, excepté ce qu'il aurait du faire.

Il a fait de grands efforts pour avoir une marine et il est parvenu à avoir quelques vaisseaux. Il a cherché à étendre le commerce dans ses États : mais il s'y est pris de manière à l'empêcher d'y fleurir jamais. Car il s'en mêle lui-même, au lieu d'en laisser tout le profit à ses peuples. D'ailleurs il le gêne pour le tourner selon ses vües, il le surcharge d'impôts. Il fait pis, il inquiette les riches marchands, il use de supercherie pour confisquer leurs marchandises ou en extorquer de grosses sommes, et il viole ses engagements avec les artistes et les ouvriers qu'il a attirés par de fausses promesses. Or, vous sentés bien que de pareils procédés ne servent qu'à éloigner les étrangers, à dégouter ses propres sujets, et à empêcher les richesses de couler dans ses États : d'autant plus que tous les peuples peuvent se passer de lui.

Mais la plus fausse mesure qu'il ait jamais prise, c'est le pied sur lequel il a mis ses finances : si ce n'est peut être qu'il envisage les fermiers généraux comme des censues publiques qu'il faut laisser bien se gorger pour les faire dégorger ensuitte. Ainsi par une trop grande avidité de remplir ses coffres, il sacrifie tout au présent, et s'ote toute ressource pour l'avenir.

La puissance de ce monarque n'est qu'enflée. Le peu de fertilité du sol, joint à la propriété peu assurée et à la dureté du gouvernement, qui bannit l'industrie, les arts, le commerce, ne permettront jamais à ses États de devenir fleurissants.

Au lieu d'y attirer en foule les étrangers, par une douce domination, son tyrannique empire en chasse ses propres sujets, de sorte qu'il ne reste dans cette malheureuse patrie que ceux qu'un destin sévère y attache.

Encore n'y a t-il guères à compter sur eux. Comme la force est son seul ressort, et qu'il ne mène ses peuples que par la crainte au lieu de les gagner par l'amour, il s'en fait de dangereux ennemis ; toujours prêts à secouer le joug, dès qu'ils en trouveront l'occasion : du moins ne se feroient-ils pas hacher plutôt que de consentir à passer sous une domination étrangère. Si sa puissance n'est qu'enflée, sa grandeur n'est que précaire. Elle dépend des nombreuses armées qu'il tient toujours sur pied, et pour le maintien desquelles il est obligé de tendre toutes ses cordes ; ce qui ne fait jamais qu'un état violent, et conséquemment de peu de durée.

Tant qu'il sera redoutable à ses ennemis, il conservera ses conquêtes ; mais dès qu'ils cesseront de le craindre, il se les verra enlevées à son tour. S'il cesse même une fois d'y avoir sur son throne un grand capitaine, on verra bientôt tomber cette puissance qu'on admire. Ce n'est déjà plus en apparence que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine : car celui qui doit lui succéder ne promet (dit-on) pas beaucoup. Qui sait si nous ne vivrons pas assés pour le voir devenir lui même simple petit électeur de Brangdebourg.

Or préférer ainsi le clinquant au solide n'annonce pas des talents bien rares. Qu'en pensés vous ?

MOI.

— J'en conviens.

LUI.

— Ses malheureux sujets ont beaucoup à souffrir de sa folle ambition ; mais il n'est pas trop heureux lui-même, et cela console un peu. Il se montre rarement ; seul, triste, rêveur au fond de son palais, il s'agite jour et nuit, car il ne songe sans cesse qu'à acquérir, et il tremble sans cesse de perdre. Ainsi, les Dieux pour le confondre, le privent des douceurs du repos. Il y a quelques années qu'il ne pensoit qu'à s'emparer de quelques unes de vos belles provinces.

Tandis qu'il parloit :

— C'est bien là mon homme, disois-je tout bas.

Il se fit un moment de pause. Puis je repris ainsi :

— Vous m'avés parlé du roi de Prusse ; dites-moi à présent, je vous prie, quelque chose de l'empereur.

LUI.

— Certes, il est difficile de vous satisfaire. C'est un jeune homme encore. Je ne sais s'il est habile ; mais jusqu'icy on n'a point vu de son eau. Il n'est guères connu que par son invasion de la Pologne, et je vous avouerai que de vos honnêtes voisins c'est, à mon avis, le moins malhonnête. Voisin lui-même d'un prince avide de s'agrandir aux dépends de qui que ce soit, et qui ne connoit d'autre règle de conduitte que son interest, il falloit bien prendre partit, et empêcher les deux autres de se partager ce gateau entr'eux seuls.

En continuation.

Quand il eut fini, je sentis confirmer mes conjectures, et augmenter mes craintes. Tous les pressentimens que j'avois lorsque mon père m'obligea de prendre partit vinrent se retracer à ma pensée.

Que n'étions-nous sages ! disois-je tout bas. Nous avons

allumé une guerre injuste, et à force d'atrocités nous avons réduits nos ennemis à ne plus chercher leur salut que dans notre ruine. Dans l'impossibilité de s'en tirer à nous, les dissidents ont recours à leur protectrice; elle a pris partit pour eux. De notre coté nous avons imploré le secours du Turc. Cependant, des voisins ambitieux, profitant de nos divisions s'avancent pour nous dépouiller.

Je fus quelque temps plongé dans ces tristes reflexions. A la fin, j'en sortis; et pour lui cacher l'impression qu'elles avaient faites sur moi, je renouai la conversation.

— J'étais à penser, repris-je, à ce que vous venés de dire: et certes, vous ne me paraissez pas ami des rois, à en juger sur le portrait que vous avez fait de ces trois têtes couronnées.

LUI.

— Laissons la flatterie ramper dans les cours, chatouiller l'oreille des rois, encenser des cœurs morts à la vertu et se vendre aux vices pour de l'or. Jamais cette honteuse bassesse ne souillera ma vie. Je déteste les mauvais princes, mais sachés que j'adore les bons. Oui, le soleil du haut des cieux ne voit rien, selon moi, de plus auguste sur la terre qu'un roi vertueux et sage. Mais qu'il en est peu de tels! A peine en dix siècles en trouve-t-on deux qui effacent l'opprobre dont les autres couvrent le throne. Dans ceux mêmes que la renommée chante le plus, on ne trouve ni les vertus ni les talents qu'elle célèbre: on a beau les étudier, les approfondir, on s'y méconte tous les jours.

MOI.

— Il faut excuser les princes.

LUI.

— J'entends: quand on se plaint de leurs crimes ou de leurs follies, tout ce qu'on sait nous dire, c'est de nous recommander la patience. Plaisante méthode de faire leur éloge!

MOI.

— Vous n'avés pas saisi mon idée. Je ne veux justifier ni leurs crimes ni leurs follies; je veux seulement les excuser sur la difficulté du métier qu'ils font.

LUI.

— Pas fort pénible, de la manière dont ils s'y prennent. Croiés m'en, ils ont bien soin de cueillir la rose sans l'épine.

MOI.

— Quoi, les rois ne sont-ils pas bien à plaindre d'avoir à faire à une multitude d'hommes indociles, corrompus, trompeurs, et qui donnent tant de peine à ceux qui veulent les gouverner?

LUI.

— Vous feriés mieux de dire que les hommes sont fort à plaindre de devoir être gouvernés par des princes presque toujours si sots et si vicieux.

MOI.

— Il faut bien leur passer quelque chose; ils sont hommes, et chacun a ses défauts dans ce monde.

LUI.

— C'est des courtisans, des ministres, des flatteurs, que les peuples ont pris cette maxime, et ils la répètent sottement. *Il faut bien passer quelque chose aux princes.* Je suis de votre avis, mais seulement des faibles sans conséquence, car il ne faut pas juger les princes comme les particuliers, vu l'influence de leurs moindres actions sur la félicité publique.

On ne peut exiger d'eux des talents lorsque la nature ne leur en a point donné. Mais ne sont-ils pas à blamer lorsqu'ils refusent d'y suppléer par les lumières des sages et qu'ils s'[illegible] de leurs idées?

Ils doivent à leurs sujets l'exemple des bonnes mœurs et des vertus; ne sont-ils donc pas inexcusables lorsqu'ils ne leur donnent que celui des vices, lorsqu'ils s'abandonnent aux voluptés les plus honteuses et qu'ils sont les premiers à débaucher les femmes de leurs sujets?

Ils doivent tout leur temps à l'État: que dire pour leur justification lorsqu'ils passent la vie dans une molle oisiveté, après s'être déchargés sur d'indignes ministres de tout le soin des affaires, ou que les moments qu'ils derobent aux plaisirs ils les emploient à faire le malheur de leurs sujets?

Ils ne sont que les économes des revenus publics: comment les excuser lorsqu'ils s'en font les propriétaires et les dissipent en scandaleuses prodigalités?

Encore; si pour prix de leur paresse, ils se contentoient du produit de notre sueur! mais il leur faut aussi notre repos, notre liberté, notre sang. Au lieu de gouverner leur peuple en paix, ils l'immolent à leurs desirs, à leur orgueil, à leurs caprices. Toujours armés, toujours fomentant des semences de discorde chés leurs voisins, et toujours appelant sur l'État des malheurs, ils ne mettent leur gloire qu'à épouvanter la terre par le tragique recit de leurs fureurs: et non contents d'intéresser à leurs querelles leurs satellites; ils forcent les citoyens, les étrangers, les bêtes mêmes d'y prendre part.

Mais avec quelle indignité ils se jouent quelquefois de la nature humaine! Ce n'est pas assés de vaincre et de charger leurs ennemis de fers: il faut que tout perisse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, et que ce qui a échappé au feu et au fer ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle; semblables à ces astres malfaisants dont la maligne influence verse sur nos têtes la contagion et les malheurs. Encore tombassent ils tous eux mêmes dans les guerres qu'ils ont allumées, mais ils sont presque toujours trop laches, pour s'exposer aux coups.

Que vous dirai-je de plus? au lieu d'être les ministres de la loi, ils s'en rendent les maitres, ils ne veulent voir dans leurs sujets que des esclaves, ils les oppriment sans pitié et les poussent à la révolte: puis ils pillent, devastent, égorgent, répandent partout la terreur et l'effroi, et pour comble d'infortune, insultent encore aux malheureux qu'ils tiennent opprimés. Ainsi, un seul homme que le ciel dans sa colère donne au monde, suffit pour faire le malheur de toute une nation. Lorsque les princes ne sont pas vertueux, peut on donc trop s'élever contre leurs vices et déplorer le sort des peuples confiés à leurs soins?

Ici l'indignation lui coupa la parole; le ton de sa voix était véhément, et ses yeux étinceloient de colère.

En continuation.

Le feu de son âme sembloit avoir passé dans la mienne: je l'écoutois avec un plaisir secret mêlé de surprise.

— Est il possible, lui dis-je, que tant de sagesse soit ensevelie sous ces habits? Non, le ciel ne vous a point fait naître dans l'état obscur où je vous vois; vos discours vous trahissent et annoncent un esprit cultivé, une ame élevée. Mais sans vouloir pénétrer le secret de votre naissance, tout ce que j'entends m'interesse à vous. Apprenés moi de grace quel revers a pu vous réduire à cette étrange condition.

LUI.

— Le récit de mes avantures seroit trop long: mais accordés moi un moment de repos, et je vous donnerai un abrégé de ma vie qui fera cesser votre étonnement.

Après un quart d'heure de silence, il reprit ainsi la parole:

LII.

— Je suis François, issu d'une honnête famille; mais trop riche pour mon malheur.

Occupé de la fortune de ses enfants, mon père ne pu veiller à mon éducation. La nature ne m'avoit pas traité en maratre : mais graces aux soins de ma mère cet heureux naturel fut bientôt gaté. J'eus des maitres de toute espèce, qui ne s'appliquerent a me donner que des talens frivoles. Qu'eus-je fait des talens utils? Ma fortune se trouvait faite; il ne s'agissait plus que de m'apprendre à savoir en jouir.

A peine avois-je atteint ma dix-neuvième année, lorsque ma mere vint à mourir. Mon père la suivit de près. Comme ils me laissoient de grands biens, je n'eus pas de peine à me consoler de leur perte.

D'abord je pris selon le bel usage, une petite maison et une jolie maitresse; puis je donnai tête baissee dans tous les travers de mon âge.

J'avois pour amis plusieurs jeunes gens, au dessus de moi par leur naissance, qui m'accabloient de caresses et avoient soin de me faire payer leurs plaisirs.

Mon curateur n'ayant pas la complaisance de fournir avec assés de profusion aux libéralités de son pupile : j'en fus réduit aux expédients, et ne trouvai malheureusement que trop de facilité d'anticiper sur ma fortune. J'eus recours aux usuriers ; ils m'ouvrirent leurs bources, vous pouvés penser à quelles conditions: mais ce n'etoit pas là dont je m'embarassois.

Le tems vint où il fallut remplir mes engagements. Ma fortune en souffrit, mais au lieu d'ouvrir les yeux et de revenir sur mes pas, je ne travaillai plus qu'à la dissiper entièrement. Pour avoir plutôt fait, je quittai la province, et allai me fixer dans la capitale.

On m'avoit inspiré pour maxime que la consideration étoit attachée au faste, et que pour réussir dans le monde, surtout avec les belles, il falloit être sur un certain pied. J'eus donc un autel meublé magnifiquement, des laquais richement vêtus, un brillant équipage et je tins table ouverte.

Bientôt les amis arriverent en foule ; ils ne m'avoient jamais vu, mais ils étoient attirés par mon mérite. Avec eux, je courus le bal, les endroits de jeu, les parties de plaisir.

Au bout de six ans j'apperçu le derangement de mes affaires : mais comme il est humiliant de déchoir, je me piquai d'honneur et ne voulu rien rabattre de mon faste, et continuai à vivre comme j'avois vecu. Enfin à l'aide du luxe, des femmes, du jeu, et de mille folles dépences, je me vis ruiné sans ressource.

Comme il ne m'étoit plus possible de cacher a mes amis le delabrement de ma fortune; j'en fis la confidence à ceux qui m'avoient toujours temoigné le plus d'attachement : je croiois pouvoir tout esperer de ceux qui m'avoient tout offert: mais mais je ne tardois pas à voir ce que j'avois à attendre. Caressé par ces parasites, tandis que la fortune me sourioit, elle ne m'eut pas plutot tourné le dos, qu'ils se retirérent tous à l'envi. Ils m'evitoient lorsqu'ils me rencontroient, ou s'ils daignoient encore m'aborder, ce n'étoit plus que pour insulter à ma misère par leurs fausses marques de pitié, ou leurs plaisanteries.

Quoique j'eusse donné tête baissée dans tous les travers de la jeunesse, j'avois suivi le torrent plutôt par air que par gout. Les parties bruiantes n'avaient fait que m'étourdir sans m'amuser. Mon esprit étoit gaté, mais mon cœur n'étoit pas corrompu. Au milieu du tourbillon du monde, je me retirois quelquefois en moi-même pour penser à la vanité de mes plaisirs et je sentois que je n'étois pas heureux. Crainte du ridicule, je continuai cependant comme j'avois commencé ; je tâchois de m'étourdir, et j'avois soin d'entretenir cette ivresse. Le moindre intervale de sang froid m'eut été trop amer. Lorsque je me vis forcé de renoncer a ce genre de vie, mon amour propre en fut bien un peu mortifié; mais je ne sentis point déchirer mon cœur. J'étois encore plus indigné des procédés de mes amis, qu'avili par mes disgraces. Avec quels traits ce monde qui m'avoit seduit si fort, étoit peint à mes yeux! Je maudissois sa brillante imposture.

Comme j'étois à me rappeler le passé, je me souvins d'un ancien ami de la famille, le seul qui me fut resté, et dont les efforts continuels pour me retirer de la vie déréglée que je menois, n'avoient servi qu'à lui aliéner mon amitié. Je desirois fort de le voir; mais je n'osois me présenter devant lui : enfin je surmontai ma répugnance; j'allai le trouver.

— Je suis ruiné, lui dis-je en l'abordant, mais je suis moins confus de ma disgrace que d'avoir rejetté si longtemps vos sages avis. Daignés me diriger, je viens vous demander des conseils ; soyés sur de ma docilité. »

Apres lui avoir exposé l'état de mes affaires,

« — Renoncés, me dit-il avec un frond chagrin, renoncés à ces goûts frivoles et insensés qui ont enchanté vos jeunes ans. Cessés de faire du plaisir votre occupation. Retournés dans votre province. Des débris de votre patrimoine réalisés un petit capital, reprenés l'etat de vos pères, et tachés par votre assiduité de regagner ce que vous avés perdu par vos extravagances. »

Ces paroles firent impression sur moi. Je sentois la sagesse de ce conseil : mais je ne pouvois me résoudre à le suivre en entier. J'étois bien disposé à quitter la capitale, et à me mettre dans les affaires ; mais une ville où j'avois offusqué tous les yeux par mon faste, révolté tous les esprits par ma hauteur, et qui n'étoit rempli que de mes folies et de ma disgrace, étoit pour moi un séjour odieux : je formai donc le projet de convertir en une pacotille le peu qui me restoit : puis d'aller s'il se pouvoit cacher ma honte et tenter la fortune dans un autre hemisphère. Je communiquai ce projet à mon ancien ami il en parut étonné, me représenta les dangers de la mer, et fit tout ce qu'il pu pour m'engager à y renoncer. Mais je craignois moins les écueils que les ris moqueurs de mes concitoyens. Je n'ecoutai donc plus que ma passion; et après avoir fait quelques préparatifs j'allai à Brest où je m'embarquai pour les Echelles du Levant.

Sur le vaisseau, je fis connoissance avec un homme dont l'humeur me revenoit fort. Je paroissois aussi ne pas lui déplaire. Nous étions souvent ensemble, et la confiance s'établit bientôt entre nous.

Un jour que je lui faisois le récit de mes extravagances, j'observai qu'il avait les yeux constamment attachés sur moi, lorsque j'en vins à l'article de ma réforme, il parut attendri.

« — L'histoire de ma vie, me dit-il, ne ressemble pas mal à la vôtre. »

Il me raconta à son tour ses avantures. Dès lors notre amitié devint plus vive, et il ne cessa de m'en donner des preuves non équivoques.

Pendant le voyage nous eumes longtemps des vents favorables : mais ensuite ils devinrent contraires. Comme nous étions à la hauteur de la Sardaigne, une violente tempête s'eleva, nous fumes poussés à pleines voiles du coté de la Barbarie, puis tout à coup enveloppés dans une obscurité profonde. Bientôt nous apperçumes à la lueur des éclairs les côtes dans le lointain. Nous louvoyames toute la nuit. Le lendemain les vents souffloient avec plus de fureur encore, les voiles se déchirèrent et le vaisseau se brisa contre un écueil.

Chacun cherche à se sauver sur quelque débris : nous étions peu éloignés de terre mais la mer était fort grosse.

J'échappai à la fureur des flots avec mon compagnon de voyage, le bosseman et trois matelots ; tout le reste de l'équipage perit.

Quand nous eumes gagné le rivage, nous nous regardions les uns les autres avec un morne silence. Je regrettai, mais trop tard, de n'avoir pas suivi les conseils de mon vieux ami. Ce n'étoit là toutefois que le commencement des malheurs qui m'attendoient.

Tandis que j'étois abimé dans ma tristesse, Joinville (c'est ainsi que s'appelloit mon compagnon de voyage) me dit en me prenant par la main :

— Allons, cher ami, que faites vous à vous désoler de la sorte! Avant de vous embarquer dans le peril vous deviés le prévoir : a présent que vous y voila enfoncé, il ne vous reste que de le mépriser. Soyés homme, montrés un cœur plus grand que les malheurs qui vous menacent.

Je ne pouvois retenir mes larmes.

— Vous pleurés, continua-t il, comme un lache amoli par les délices, et qui ne sait point suporter l'adversité. Eh quoi ! La mer vient de m'enlever le fruit de quinze ans de fatigue, je suis mille fois plus à plaindre que vous, et c'est moi qui vous console ?

Cependant nous avancions un peu dans les terres, en cherche de quelque partie habitée, sans néanmoins trop nous éloigner du rivage.

— Que vous êtes jeune encore ! me dit Joinville en me voyant si fort consterné. Ce monde n'est qu'un théâtre de tristes vissicitudes. Lorsque la fortune agitant dans les airs ses ailes dorées, fait briller ses trésors, une foule de mortels lui tendent les bras et s'apprêtent a recevoir ses dons. Tandis qu'elle les répand, avec quelle fureur ils se jettent les uns sur les autres, et s'efforcent de se les arracher. Leur ardeur est égale mais leurs destinées sont bien différentes. L'un manque le but par trop d'empressement a le saisir. L'autre y touche a peine, qu'il tombe, et sa proye lui échappe. Cet autre s'applaudissait déjà de ses succès ; mais au milieu de ses transports un revers imprévu enlève ses richesses, et les porte dans des mains étonnées de les recevoir. Et combien n'en voit-on pas transportés de dessous le chaume au sein de l'oppulence ; combien d'autres précipités tout à coup du faîte des grandeurs. Moi même j'en suis un exemple bien frappant. Jamais homme ne fut autant promené par le sort de la bonne à l'adverse fortune. Mais habitué à ployer mon caractère aux événements, je jouis de tout, et ne faisfond sur rien.

C'est ainsi qu'il tachait d'affermir mon cœur contre les coups du destin. Lui-même il montroit un courage que l'infortune ne peut abattre. Son esprit était même libre et serein. Il ne cessoit d'admirer la beauté du sol et le pitoresque des points de vue. Comme il possédoit très bien la géographie et qu'il avoit observé le local :

— Voilà, me dit-il, en pointant du doigt quelques mazures couvertes de chaume et presque ensevelies dans des broussailles, voilà les ruines de Cartage. Nous ne devons pas être éloignés de Tunis.

Si la douleur ne m'eut rendu comme insensible, j'aurois été charmé d'examiner cette terre si fameuse, ces belles contrées si célèbres dans l'histoire : mais j'étais trop absorbé par le chagrin pour montrer la moindre attention.

Nous avions marché toute la journée, n'ayant d'autre nourriture que les fruits que nous trouvions sur les hayes ; et nous étions rendus de fatigue. Comme le soleil alloit se coucher, mon compagnon fut d'avis qu'il falloit redoubler d'efforts pour gagner Tunis avant la nuit. Déjà nous en découvrions les clochers, lorsque nous tombames entre les mains d'une troupe de Barbaresques.

Ils nous vendirent en esclavage. Je ne pouvois soutenir ce fatal revers, qui me paraissoit mille fois pire que la mort : rien n'égaloit mon désespoir.

Nous voila donc trainés dans une prison. Le gardien féroce, un paquet de clefs à la main, nous en ouvre l'entrée, et referme à grand bruit les portes sur nous. De toute la nuit je ne pus fermer les yeux, je la passai à faire de sombres reflections sur le sort de l'humanité.

Le lendemain on nous fit passer dans une vaste cour, où nous nous trouvâmes au milieu d'une multitude d'hommes inconnus, qui s'étonnoient de me voir ainsi éploré ; je les regardai avec la même surprise.

Bientôt on vint nous appeller pour nous présenter à l'intendant des jardins du day. A l'ouie des ordres de ce maitre superbe, l'indignation s'éleva dans mon cœur : je ne pouvois plus suporter la vie, je demandois la mort à grands cris.

— Que ton courage t'élève au dessus de tes malheurs, me disoit souvent Joinville ; apprends à revêtir des sentiments conformes à ta situation actuelle.

A force d'exhortations il m'engagea à la fin à renger mon frein en silence.

On nous traita d'abord avec beaucoup de dureté, mais ce ne fut que pour peu de tems. Joinville avoit cultivé la musique dès sa jeunesse, et il savait très bien jouer du flageolet. Par un heureux hazard le sien s'étoit trouvé dans sa poche, lorsque nous fûmes naufragé. Un jour qu'il avait fini sa tache de meilleure heure qu'à l'ordinaire, il se mit à en jouer. Tous nos compagnons d'infortunes accoururent [illegible] un [illegible] d [illegible] ; [illegible], il [illegible] sort. A sa considération le mien devint aussi plus doux. Chaque jour on nous traitoit avec plus d'égards, et au bout de sept ans nous obtinmes notre liberté. Mais je ne puis passer sous silence un trait de générosité admirable.

Un jour Joinville disparut. Il s'étoit couché le soir auprès de moi : jugés quelle fut ma surprise a mon reveil de ne plus le trouver, et combien je versai de larmes. Mais sur le soir, je le vis reparaitre.

— Je suis libre, me dit-il en m'abordant d'un air serain.

— Hélas ! vous allés donc me quitter, m'écriai-je ? Ciel ! que vais je devenir ?

— Ne crains rien. vous êtes libre aussi.

— Hé quoi, nous aurait-on rachetés ?

— Non, non.

— Expliqués moi donc ce mystère.

— Il y a quelques jours que le day me demanda un air. Je ne sais, j'étois assés bien disposé et l'affectai si fort, que dans un transport de joye, il me promit de m'accorder comme marque de sa faveur, la grace que je lui demanderois.

— Celle de retourner dans ma patrie, répondis-je à l'instant.

Il parut un peu surpris, et après un instant de reflection, il me dit :

— Tu ne pouvois pas plus mal choisir pour mon bonheur : mais je te l'ai promis, il faut le tenir.

Puis il se retira sans me donner le tems de répondre.

Je ne savois qu'en penser, je n'osai trop me fier a sa promesse : aussi ne vous en ai-je rien dit.

Ce matin il m'a fait venir devant lui et m'a offert de me renvoyer dans mon pays avec un chebec qui doit premièrement porter un envoyé à Constantinople. J'ai accepté avec joye et l'ai remercié de ses faveurs. Mais tout à coup, je me suis souvenu de vous, et ne pouvois me résoudre à vous quitter. Que faire ? Une heureuse reflection m'a tiré d'embaras.

— Puisque le day a de généreux sentiments, me suis-je dit, il n'a point un cœur insensible ; il faut essayer de le toucher.

Je me suis donc jetté à ses pieds. J'ai embrassé ses genoux et les ai arrosé de mes larmes.

— Que veux-tu ? m'a-t-il dit en me voyant dans cette attitude.

— La mort, seigneur, car je ne saurois vivre, si vous ne permettés a mon compagnon de me suivre. Le même jour nous devinmes tous deux vos captifs : la fortune le retient encore esclave. S'il doit l'être plus longtems, souffrés que je reprenne mes fers. Ah généreux Solim, ne fermés point votre cœur a la pitié ! Autrefois j'aurois donné la vie pour eviter l'esclavage : à présent vous me voyés vous demandant à genoux la servitude, comme mon unique ressource, craignant même de ne pas l'obtenir.

Solim me regarde d'un air surpris, me tends la main et me dit :

— Quand je ne serois pas content de tes services, je serois touché de ta vertu, et l'amitié que j'ai pour toi s'étendroit à ton compagnon : dès ce moment il est libre.

— Genereux ami, m'écriai-je, en sautant au cou de Joinville ; quoi, c'est à vous que je dois ce bienfait ?

Un nouveau [illegible] Solim nous fit de grandes libéralités. Quand tout fut prêt pour le départ, nous allames prendre congé de lui.

— J'aime votre amitié, nous dit-il. Puissiés vous trouver [illegible] vos [illegible]. Allés, et [illegible] de ce que j'ai fait pour vous, je ne vous demande que de vous souvenir de moi.

A peine fumes nous à bord, qu'on mit à la voile, et au bout de quinze jours nous mouillâmes devant Constantinople.

Le lendemain de notre arrivée, il fallut me separer de Joinville : il avoit trouvé un bâtiment prêt à partir pour le grand Caire, où il avoit un frère qu'il vouloit aller joindre.

Je le conduisis jusqu'au vaisseau ; nous nous embrassâmes sur le port ; je l'arrosai de mes larmes, la douleur m'empêchoit de parler.

— Souvenés vous de la fragilité des choses humaines, me dit-il en me quittant, si jamais vous vous trouvés de nouveau dans la prospérité, craignés d'en abuser ; mais surtout secourés les malheureux.

Je restai quelques jours à Pera à attendre une occasion pour passer en France. Il y avoit bien à la rade un vaisseau de Marseille en chargé ; mais comme il ne devoit mettre à la voile que dans six semaines, je pris le partit de m'embarquer dans une grande chalouppe turque qui appareilloit pour Venise.

Nous sortimes du port par un bon vent. Déja je me félicitois d'avoir quitté la terre des Infidèles, et me promettois d'aller dans quelque coin de ma patrie finir mes jours en paix : mais le destin qui se plait à se jouer de moi, me réservoit à bien d'autres épreuves.

Comme nous venions de passer le détroit de Candie, un matin à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu d'une flotte russe. Le vaisseau dont nous étions le plus proche fit signal et nous appella à l'obéissance. A l'instant deux chalouppes qui le suivaient vinrent faire tout l'équipage prisonniers de guerre. Quoique je ne fusse pas Ottoman, je fus enveloppé dans leur disgrace. Après m'avoir dépouillé de tout ce que j'avois, on me transporta avec les autres prisonniers, à Neapoli, port de la [illegible], où débarqua partie de l'équipage de la grande escadre pour répandre les feux de la sédition dans les provinces de la Turquie européenne, comme je l'ai appris ensuite. De là, nous fumes transportés à Raskow, puis à [illegible] place d'armes sur le Dniester, où les Russes ont établi leurs principaux magazins. Pendant quinze mois j'y ai souffert la faim, la soif, le froid et mille mauvais traitements.

Comme le nombre des prisonniers augmentait de jour en jour, on résolut de nous transferer en Russie. Tandis que nous étions en marche, escortés par un simple escadron de cavallerie, une troupe de confédérés tomba sur nous près de [illegible], et j'eus le bonheur d'échapper. Il y a dix jours que je traverse la Pologne pour me rendre dans mon pays.

Voilà le précis de ma vie jusqu'au moment où vous m'avez rencontré. Jamais le destin, comme vous voyés, ne s'acharna davantage à la perte d'un malheureux ; mais qui sait combien d'autres malheurs m'attendent? Infortuné que je suis! l'espérance même est éteinte au fond de mon cœur.

Comme il achevoit ces paroles, [illegible] soudain [illegible] dans la forêt ; nous levâmes les yeux et nous apperçumes entre les arbres une multitude de chevaux qui faisoient voler des [illegible] en tourbillons de poussière. C'étoit un escadron russe. Prêts de tomber entre les mains de l'ennemi, il fallut chercher un refuge dans le bois. Nous eumes le malheur de nous séparer. Je n'osois l'appeller à haute voix, craignant d'être découvert. [illegible] ne retrouvant sans doute. Je le cherchai longtems en vain [illegible] l'épaisseur de la forêt avec mon domestique, [illegible] nous [illegible] d'y attendre le retour de l'aurore. [illegible] lever, je tachai de me reconnoitre, [illegible] errai longtems [illegible] je regagnai le grand chemin [illegible] toujours [illegible] douleur viendront bientôt me l'oter de l'esprit.

De Sandomir le 30 juillet 1770.

LETTRE LIII.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Ah! cher Panin! il semble que les Dieux irrités ayent épuisés leur haine sur ma tête dévouée. Hélas, tout est mort pour moi.

Les confédérés ont fait des incursions dans la grande Pologne, et partout où ils ont passé, on ne trouve que dévastation.

Le joli bourg de Baranow a même été réduit en cendres ; les flammes n'ont épargné que quelques édifices incombustibles. Au milieu des masures consumées, on voit encore d'espace en espace un temple, une tour, dominer tristement sur les ruines de son enceinte désolée.

Hier j'eus toute la journée devant les yeux cet affligeant spectacle.

A Sandomir je quittai la route de Radom pour prendre celle d'Osselin. Je ne pouvois me résoudre à passer si près de Lucile, sans la voir. J'avance à grands pas vers ces lieux où étoit mon trésor. A mesure que j'approche, mes noirs soucis disparaissent, la joye renait dans mon cœur. Je ne me sens pas d'impatience ; je brûlais d'arriver. Déja je découvre de loin ce charmant séjour ; tout me rapelle un doux souvenir, ces bosquets enchantés où je me promenois avec Lucile, ces bords fleuris où ma tête reposoit sur son sein, ces berceaux délicieux où je la courronnois de fleurs, et dans les transports de mon ame je croiois déja la voir et la presser dans mes bras amoureux. J'arrive enfin. Ciel! quel spectacle s'offre à ma vue! Tout est desert ; partout a passé le fer et le feu.

Je parcours avec une surprise mêlée d'effroi ces belles campagnes, que je reconnais à peine. Je vole vers le chateau, et je ne trouve que des masures. A cet aspect, mille idées funestes s'offrent à mon esprit troublé et déchirent mon cœur. Je crois voir Lucile écrasée sous ces ruines ; j'éprouve d'avance toutes les horreurs du désespoir, et contemple dans un étonnement stupide toute l'étendue de mon malheur.

Je sors enfin de cette espece d'ivresse, pousse de tristes gémissements et cours éperdu, cherchant vainement de tout coté quelqu'un qui m'apprenne ce que sont devenus les maitres infortunés de ces lieux.

O fortune! ô revers! ô ma Lucile! seule espérance qui me restait icy bas, où as tu donc été entrainée? où as tu fui loin des ruines de ce palais embrasé? Et c'est moi qui t'ai conseillé d'y venir. Malheureux! qu'ai-je fait? Quel repentir cruel déchire mon sein! Mais où la douleur m'égare.

Ah, c'est vous, c'est vous, barbares ennemis qui avés causé mon malheur. Puissent toutes les horreurs de la guerre, tous les fleaux qui affligent les hommes, retomber sur vos têtes criminelles ; puissiés vous être réservés à la plus horrible vengeance ; que jamais vous ne trouviés d'azile nulle part, qu'un impitoyable ennemi vous poursuive sans relache, qu'il vous atteigne, vous égorge et se baigne dans votre sang.

Ce lieu où je vivois autrefois, enivré d'une folle joye, qu'est il devenu? Un séjour de deuil rempli d'emblêmes funèbres que la mort a tracé et suspend autour de moi.

Cruel destin! ne pouvois tu te contenter de tant d'autres victimes? falloit il que ta haine s'attachât à moi, et me choisit pour s'épuiser sur ma tête. Ne te suffisoit-il pas que cinq de tes traits m'eussent atteint coup sur coup sans m'en décocher un sixième!

O Lucile, Lucile, ma chère Lucile! Est-il bien vrai que je t'ai perdu? A cette idée mon être entier se dissout et s'écoule.

O mort! viens à mon aide : hate toi d'arriver; tous les liens qui m'attachoient au monde sont rompus, ton glaive n'a plus qu'à trancher le fil de mes jours.

LETTRE LIV.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Je ne sais si tu as pénétré mon dessein.

J'ai déja gagné que Lucile n'écrive plus à Gustave; il faut empecher maintenant que Gustave n'écrive plus à Lucile. Ainsi, morts l'un pour l'autre, du moins en idée, rien ne m'empechera de lier avec lui. Qu'en dis tu, Rosette? Cela n'est-il pas bien imaginé?

Mais il y a longtems que nous n'avons des nouvelles de Potowski. J'ai cependant bien recommandé à Antoine de m'envoyer toutes les lettres qui me seroient adressées au chateau d'Osselin. Quelle peut être la cause de ce retard?

Inquiette de ce long silence je vais écrire à un ami de Gustave avec qui j'ai appris qu'il est en relation; surement il m'en apprendra quelque chose.

Mais j'entends des cris dans l'appartement voisin, il faut voir ce que c'est.

En continuation.

Nous venons de recevoir la facheuse nouvelle de la dévastation de la terre d'Osselin. Le chateau même a été réduit en cendres après avoir été livré au pillage.

La contesse est à ce sujet dans une affliction extrême; elle se felicite néanmoins de l'avoir quitté à tems, et comme par miracle.

Lucile paroit insensible à ce désastre; elle voudrait seulement être périe sous les ruines.

Pour moi, j'en suis très fachée. Voila le conte à peu près ruiné. C'étoit dans ce chateau où il avoit transporté ses trésors et où il gardoit ses titres. Adieu sa belle collection de tableaux et de statues! Je crois qu'il en mourra de chagrin.

Je regrette surtout le magnifique ameublement de l'appartement d'été. Jamais je ne vis rien de plus riche, de plus galant. Les chaises, les rideaux, la tapisserie, étoient d'un damas bleu de ciel garni de franges d'argent. Le plafond étoit de stuc orné de peintures en camayeu de la même couleur, comme aussi les dessus de porte. Et il y avoit entre les trumaux, les deux plus belles glaces du royaume. Quel domage que tout cela soit detruit!

Est-tu donc, chère Rosette, si fort engagée avec ton beau Castellan, que tu ne puisses disposer d'un quart d'heure pour songer à tes amies? Il y a trois mois que tu m'écrivis une petite lettre; mais si petite qu'il semblait que tu n'avois rien à me dire. Dès lors tu ne m'as pas donné le moindre signe de vie. Je n'en agi pas ainsi à ton égard; je t'écris souvent, et toujours je te fais part de tout ce qui m'arrive, même de mes pensées les plus secrettes.

Souviens toi que j'attends au plutôt de tes nouvelles, et que si tu ne me dédommage de ton long silence, je te punirai par le mien.

De Lomazy le 2 aout 1770.

LETTRE LV.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

De l'endroit où je t'écrivis mon désastre, l'affliction m'a suivie chés mon oncle où je suis venu chercher un azile. Dès lors mes larmes n'ont cessé de couler.

J'ai fait mille vaines recherches. Je ne puis parvenir à tromper ma douleur; tout me ramène à l'objet de mes craintes; et lorsque je viens à me rappeller ces tristes masures, je frissonne d'horreur.

Rien n'égale la tristesse de mon ame. Le jour paroit trop court pour suffire à mon tourment: et comme si ce n'était pas assés des phantômes qui m'épouvantent alors; la nuit, ils m'assiègent encore. Le doux repos ne vient plus fermer mes paupières. Après quelques moments d'un sommeil agité, je me reveille en transses. Je crois voir l'ombre de Lucile pâle et sanglante, je crois entendre sa plaintive voix; et je ne sors de ces rèves effrayants où le désespoir égare ma pensée, que pour me livrer à des idées plus affligeantes encore.

Hélas! n'est-ce que pour verser des larmes que mes yeux s'entr'ouvrent? O chaine de malheurs! Ils viennent rarement seuls; ils aiment à se presser sous les pas d'un malheureux. Occupé à pleurer mes amis, falloit-il aussi pleurer ma maitresse! Tous mes chagrins passés s'habiment dans le sentiment de sa perte. Lucile enlevée de ce monde à la fleur de son age, lorsque... A cette idée, comme ma douleur s'aigrit!

Mon âme s'abreuve à longs traits d'amertume, mon cœur se déchire, et le sentiment du bonheur s'écoule pour jamais par cette blessure.

LETTRE LVI.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

J'apperçois le soleil qui s'abbaisse sous l'horison; les ombres se projettent au loin dans la plaine; déja il n'y a plus que le sommet élevé des montagnes qui retienne les derniers rayons de l'astre disparu.

Voicy l'heure que plein d'impatience je courrois aux lieux fortunés où m'attendoit mon amante: heure autrefois si désirée! tu n'es plus à présent que celle de mon désespoir!

Lucile n'est plus! Hélas, sa chère image s'offre sans cesse à mon âme attendrie. Comme ses yeux brilloient d'un doux feu! Combien sa modestie ajoutoit à ses charmes! Quelle candeur, quel enjouement, quelle aménité dans ses entretiens! Que sa beauté étoit séduisante, et son cœur fait pour aimer! Rien ne lui manquoit. La fortune et la vertu lui avaient prodigué tous leurs dons. Qu'avoit de plus le ciel à lui accorder?

Ah! elle étoit trop belle pour vivre; j'étois trop heureux. Le destin jaloux l'a moissonnée comme une fleur à peine éclose.

Tant d'attraits devoient ils sitôt perir? Ne la verrai-je donc plus, cette bouche divine me sourire amoureusement! Je ne l'entendrai plus cette voix touchante dont les doux accens alloient à mon cœur! Ses regards tendres n'exciteront plus au fond de mon âme d'émotions délicieuses!

O Lucile, Lucile, dans quel desespoir ta perte a plongé ton amant!

Où retrouver son beau naturel, son ame sensible, ses nobles sentiments? De quel plaisir elle enivroit mon cœur dans les épanchements de la confiance! O douce société! tendre union! non, ce n'étoit point l'union, c'était le melange de deux cœurs.

Félicité céleste, félicité si rare sur la terre, je t'ai goutée, je t'ai perdue! Il n'est plus pour moi de Lucile. Elle a courru se perdre dans le gouffre éternel du néant. Il ne m'en reste qu'un triste souvenir sans cesse présent à mon esprit pour affliger ma pensée.

De dessous un ormeau du bosquet de Radom.

LETTRE LVII.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Quelques rayons d'espérances commençoient à luire au fond de mon cœur : mais hélas qu'ils ont été bientôt éteints !

Un bruit vague courroit que le conte Sobieski, fuiant les ruines de son palais embrasé s'étoit retiré avec sa famille à Opalin. J'y courrus à l'instant ; mais toutes mes recherches furent vaines ; point de Sobieski !

Me voila en chemin pour revenir chés mon oncle, plus désespéré que jamais. Comme je repassois dans mon esprit mes infortunes, mon cheval se mit à henir et à faire un écart. Je lève les yeux et n'apperçois rien. Il refuse d'avancer. Je l'attaque. Il se cabre, se deffend, et m'emporte à la fin dans un sentier de traverse. Il courrut un bon mille avant que j'eusse pu l'arreter. Lorsque j'en fus venu à bout, je cherchai à me reconnaitre.

Peu après croyant devoir regagné le grand chemin je ne tardai pas à retomber dans mes sombres rêveries. Je n'en fus tiré que par la faim qui commençoit à se faire sentir. Je regarde ma montre. Surpris de voir que le jour fut déja si avancé, je cherche le soleil, et l'apperçois sur son déclin, alors je ne doutai plus que je ne fusse égaré.

Je continuai à marcher, et je n'arrivai point. Inquiet comment je passerai la nuit, j'avois gagne le sommet d'une legère eminence. Je m'arrête pour promener mes regards autour de moi, j'embrasse de l'œil la longue chaine des colines, des plaines, des forets que j'avois traversées. Tout à coup j'entends les sons d'un trompe rustique, et j'apperçois à quelque distance un berger appuié sur sa houlette, tandis que deux chiens et un jeune garçon rassembloient son troupeau.

J'allai à lui. Il parut surpris de me voir.

— Ne craignés rien, lui-dis-je, mon ami : je suis un voiageur égaré que la nuit oblige à chercher quelque part un azile. Voudriés vous me servir de guide jusqu'au prochain hameau ?

— Hélas ! repondit-il, cet endroit est désert. Il n'y a qu'un chateau à deux lieues d'ici, dont le maitre est absent. D'ailleurs il seroit nuit avant que vous pussiez y arriver, et trop tard pour y être admis. Mais ma cabane n'est pas eloignée. Je n'ai à vous offrir que de la paille pour lit, du lait et du pain pour nourriture C'est tout ce que le ciel m'a donné, je le partagerai ce soir de bon cœur avec vous, et demain je vous remettrai sur votre route.

J'acceptai ses offres obligeantes. Ainsi, après une longue et fatiguante journée j'arrive à une méchante cabane. Je trouvai sur le seuil de la porte une bonne femme (c'etoit celle du berger) avec un petit enfant sur les genoux. Elle ne fut pas moins étonnée de me voir que ne l'avoit été le pâtre.

Mon premier soin fut de chercher un endroit pour mettre mon cheval ; et tandis que je lui préparois une litière et que mon hôte rangeoit ses moutons, sa femme alla se disposer à nous recevoir.

En entrant dans la chaumière, je fus surpris de l'air mal propre qui y régnoit : tout y présentoit l'image de la misère la plus affreuse. Je comparois en silence ces murs enfumés aux lambris dorés des palais ; et pour la première fois je fis de doulourenses reflections sur l'inégalité du sort des humains. Nature marâtre, disois-je en moi-même, faut-il qu'une partie de tes enfants soyent ainsi nés pour la servitude et le travail, tandis que l'autre nage dans l'opulence au sein de la molesse !

Mon hote vint m'en tirer pour prendre part à un petit souper. Je [illegible] à cette [illegible] table, et la petite famille se range en silence autour de moi.

Bientôt mes tristes pensées [illegible], [illegible] suivirent encore sur mon lit de paille. Enfin, excédé de fatigue, je m'endormis.

Le lendemain je me réveillai à la pointe du jour et me disposai à partir. En entrant dans l'étable, je trouvai mon cheval étendu sur la litière et rendu de fatigue. Il fallut rester. J'allai trouver mon hôte, et lui fis part de mon embarras.

— Que cela ne vous inquiette pas, seigneur. J'aurai soin de votre bête, et pendant que vous demeurerés avec nous je tacherai de faire de mon mieux.

Touché de sa bonté, je lui donnai quelques ducats, que je le forçai d'accepter. Le pauvre homme me baisa la main, et me remercia à genoux.

Pour passer mon ennui, je me mis à errer aux environs de la cabane, et crainte de m'égarer je pris avec moi son jeune garçon.

Attiré par un charme inconnu vers une petite forest je m'enfonçai dans sa sombre épaisseur et la traversai triste et pensif : bientôt je me trouvai dans une vallée solitaire, coupée d'une petite rivière.

A quelque distance j'apperçu un bouquet de grands arbres, qui balançoient dans les airs leur cime touffue, répandant sur la plaine, dans un vaste contour, la fraicheur et l'ombrage. Je vais me reposer sous leur impénétrable abri. Un pâtre y avoit rassemblé son troupeau brulé des feux du soleil. J'approche, je reconnois mon hote et m'assois auprès de lui.

J'étois charmé de l'innocence de la vie et de l'air de contentement de cet homme.

Si je pouvois ainsi, disois-je tout bas, finir doucement mes jours dans quelque coin de la terre ! Air pur, frugal repas, santé du corps, paix de l'ame, précieux dons de la nature, que vous êtes préférables aux faux biens dont le monde est si épris ! Oui, c'est de ce simple mortel qu'il faut apprendre l'art d'être heureux. Comme nous, il n'est point rongé de desirs impuissants. Une prairie fertile est pour lui le jardin de félicité. Ses plaisirs sont purs et ne laissent point d'amertume : moins vifs que les notres, ils sont aussi plus durables. L'espérance vaine, les regrets, le désespoir ne viennent jamais empoisonner le cours paisible de ses jours. Pourquoi aller à grands frais chercher le bonheur si loin, lorsqu'il est si près de nous !

Tandis que j'étois enfoncé dans ces reflections un doux sommeil vint appesantir ma paupière. Hélas ! depuis longtems je n'avois plus qu'un repos pénible et plein de troubles.

A mon réveil, mon hôte me présenta des fruits et du laitage, dont je fis mon dinner, et comme le soleil n'étoit déja plus piquant j'allai ensuitte promener au bord d'un sombre rivage.

Le chagrin n'avoit fait avec moi qu'une courte trève : bientôt il revint m'assaillir. J'avois beau vouloir distraire ma pensée du sentiment de mes malheurs, tout m'y rapelloit, tout me retraçoit la chère image de Lucile.

Fleurs qui émaillés la verdure, vous aimiés que sa main vous cueillit : hélas vous ne reposerés plus sur son sein amoureux ; vous ne serés plus entrelassées parmi ses belles tresses vous ne porterés plus à ses sens un parfum délicieux. Comme vous elle brilloit du pur éclat de la nature : falloit-il que comme vous elle ne brillat qu'un jour ?

Tandis que j'exhalois ainsi ma douleur, j'entendis de loin une voix mélodieuse dont les accents plaintifs faisoient gémir les échots. Ils excitèrent dans mon âme une surprise mêlée de joye.

Immobile, je cherchois des yeux d'où pouvoient venir de si doux accents. Puis j'avançai par hazard au pied d'un rocher qui me les répétoit : mais je ne pus rien déméler.

L'émotion que ces sons me causoient avoit pour moi des charmes ; ils suspendoient le sentiment de ma douleur.

— Je ne suis pas le seul, disois-je, qui gémisse en ces lieux. C'est sans doute la voix de quelqu'infortunée dont le cœur a besoin de consolation.

Après avoir longtems joui du plaisir de l'entendre, la voix cessa.

[illegible] sous l'horison je songeai à [illegible] mon guide [illegible] que nous quittions et je me retirai à regret, enseveli dans de tristes pensées, mais moins tristes que celles de la veille. Les accents de cette touchante voix retentissoient encore au fond de mon ame ; je la sentois un peu débarassée du poids qui l'opprimoit. Je ne sais qu'elle émotion s'étoit emparée de

mes sens, ranimoit mon cœur flétrit et me faisoit trouver ce sejour enchanteur. Je ne pouvois souffrir l'idée de le quitter, et tout en marchant je [illegible]

— [illegible] lasse de fatigue [illegible] et remplie d'alarmes : il [illegible] de goûter un peu de repos. A present que tous les liens qui m'attachoient au monde sont rompus, que je suis dégouté de ses brillantes follies, et détrompé de ses vaines chimeres, qui m'empêche de fixer dans ces lieux mon sejours, et de m'y ménager une tranquile retraite?

J'étois encore occupé des mémes pensées, lorsque j'arrivai sous mon humble toit, et le sommeil ne vint que fort tard en suspendre le cours.

Le lendemain j'allai d'assés bonne heure m'assoir vis à vis [illegible] qui m'avoit répété les accents de cette voix [illegible] encore [illegible] Mais tout à coup ce [illegible] Ils me pa- [illegible] les mieux entendre; mais je fus arrêté par un large fossé qui entouroit un parc : j'apperçu dans l'enfoncement un chateau d'où je jugeois qu'ils devoient partir; ils finirent plutôt que je ne l'aurois voulu.

La nuit commençoit déja à deploier son noir manteau, et déja je regagnai tristement ma chaumière, lorsque cette voix plaintive éclata de nouveau dans les airs. Je m'arrête.

— Ha la voila encore! disois je tout seul. Que j'aime à l'entendre gémir au milieu de ce profond silence! Comme mon cœur palpite de plaisir! Ha si elle savait le charme qu'elle répand autour d'elle! Tendre Philomèle, comme toi, l'ame blessée d'un trait qui la déchire, j'essaye de tromper ma douleur. Nous envoyons ensemble nos accents vers le ciel, et nous n'avons que les étoiles pour témoins de nos plaintes.

En arrivant mon premier soin fut de m'informer du nom du maitre du chateau. Mon hote ne put me le dire, quoiqu'il habitât sur ses terres : il savoit seulement qu'il étoit absent depuis quelques mois : d'ailleurs il ne connaissoit personne au logis que l'intendant.

Le jour suivant je me rendis seul au lieu accoutumé et de meilleure heure encore. Je suivis de loin le fossé, et remarquai qu'il ne faisoit pas le tour du chateau, et qu'on pouvoit en approcher par les derrières; puis je m'éloignai. De toute la soirée la voix ne se fit entendre. J'en étois affligé!

Cette voix, disois je en moi-même, suspendoit le sentiment de mes maux. Le ciel sembloit m'avoir ménagé cette foible consolation ; hélas c'étoit la seule que je goutois encore. Je m'y suis trop abandonné et pour me desespérer le cruel destin m'en prive.

Dès qu'il fit obscur, je hazardai d'aller au pied des murs qui renfermoient cette affligée, dans l'espoir de l'entendre encore. Comme j'en étois fort près j'entrevis de la lumière au travers d'une embrasure. J'avance en tremblant, je prête l'oreille, et n'entends rien ; je veux approcher l'œil et je ne puis y atteindre. Je cherche une pierre pour m'élever, je la place doucement contre le mur et monte dessus. D'abord je n'apperçus qu'une lampe qui bruloit. A sa pale lueur bientôt je crus découvrir les ruines d'un édifice antique. J'étois saisi d'horreur à l'aspect de ce lieu lugubre où règnoit un profond silence. Tout à coup une lumière plus vive y pénètre et j'apperçois une longue salle voutée, toute remplie de tombeaux. Dieux! quels objets se présentèrent à ma vue. Un petit noir portant un flambeau devançoit une femme vétue d'une longue robe flottante et dont la face étoit couverte d'un voile. Elle s'avance lentement une couronne de fleurs à la main, se penche sur une urne cinéraire et la tient embrassée en poussant de profonds soupirs. Je la contemplois en silence, le cœur saisi d'attendrissement.

Elle resta longtems immobile dans cette attitude; enfin elle se relève, essuie ses yeux avec un mouchoir blanc, et couronne l'urne en prononçant d'une voix gémissante ces paroles :

«Il n'est plus, lui qui n'auroit jamais du mourir! son cœur bienfaisant étoit l'ami de tout le monde, et il a eu à redouter la haine. Dans le tems même qu'il prenoit plaisir à pardonner, il est tombé sous les coups de la vengeance! Ha partout où la renommée portera son nom et dira sa mort, il recevra les regrets des ames sensibles! La joye est tarie pour jamais au fond de mon cœur, il n'est plus pour moi d'autre plaisir que celui de m'attendrir sur son sort et de venir penser à lui au milieu des tombeaux. Que ne peut-il voir couler mes larmes, entendre mes gémissements, recevoir mon âme prête à s'envoler! Helas j'esperois que ses mains me fermeroient les yeux, et c'est moi qui ai recueilli ses cendres. Chère ombre, accepte ces derniers devoirs que te rend mon amour. »

Ciel! quelle émotion inconnue parcouroit mes veines, à l'ouie de ses paroles. Mes organes étoient enchainés de plaisir, mon cœur défailloit de joye, je m'arrêtai un instant pour recueillir mon âme, je croiois entendre Lucile. Mais soudain l'image de Lucile dans les bras de la mort se présente à mon esprit; une secrette horreur parcourt tout mon cœur, mon sang se glace, une sueur froide coule de mon frond, un tremblement involontaire me saisit, mes genoux se ployent et je tombe sans connoissance.

Au bout de quelques heures, je reviens de mon évanouissement. Je ne sais où je suis. A demi éveillé, je porte mes mains engourdies autour de moi et trouve la terre humide. Je lève les yeux et j'apperçois les étoiles; je me crois dans un enchantement. Enfin, comme un homme qui sortiroit d'un rève douloureux, je me reconnois. Le froid m'avoit saisi, j'étois mal à mon aise, je voulais me mettre sur la pierre qui m'avoit servi de marchepied; mais à peine pus-je me remuer. J'avois envie de me retirer mais comment faire la route? Et quand j'en aurois été en état, comment reconnoitre mon chemin? Il fallut donc attendre l'aube du jour. Elle arrive enfin. Je me lève avec difficulté, mes jambes fléchissent sous mon corps, et je marche en chancelant.

J'étais à peine hors de l'enceinte du chateau que le soleil se leva. Cherchant les endroits où il donnoit, je venois d'atteindre une petite coline, lorsque les forces me manquèrent tout d'un coup ; je ne pu plus avancer, je m'assis.

Exposé à la douce chaleur des rayons naissants, peu à peu je me sens revivre : deja je puis me lever, et je gagne à pas lents mon humble azile.

Bientôt la fatigue m'oblige de me reposer ; je me couche un instant sur un talus au bord d'un grand chemin, rêvant à ma triste avanture.

Peu après je me vois entouré de cinq cavaliers. C'étoient des Russes. Ils s'étonnent de me voir là, je les regarde avec la même surprise.

— Ami, me dit l'officier qui étoit à leur tête, levés vous ; il faut nous suivre, vous étes notre prisonnier.

A l'instant trois mettent pied à terre, me désarment et m'entrainent.

— Cruels, m'écriai je, laissés-moi! vous voyés que je n'ai plus de forces.

— He bien, vous aurez un de nos chevaux.

En même tems ils me firent prendre un peu d'eau-de-vie et m'aidèrent à monter. Ma douleur se ranime avec mes forces. Nous partons. Le spectacle de la veille se retrace à mon esprit et mes yeux se tournent malgré moi vers l'endroit où s'étoit passé cette lugubre scène.

Me voilà en chemin au milieu de ses barbares. Ils me faisoient mille questions, je gardois le silence.

Vers midi nous arrivames dans un petit hameau. Fiers de leur proye ils se livrent à la joye : rangés autour d'une table et la coupe à la-main, ils entonnent leurs chansons brutales, m'invitent à boire et semblent encore vouloir insulter à mon infortune.

Toute la journée le soleil les vit à leur débauche.

Cependant je cherchois à charmer ma tristesse : mais la reflection ne servoit qu'à empoisonner le sentiment de mes maux.

— Quel enchainement de malheurs! me disois-je sans cesse. Hier encore je pouvois du moins dans cette solitude trouver quelque foible adoucissement à ma misère : aujourd'hui je n'ose même donner un libre cours à ma douleur. La fortune ne se lasse point de me poursuivre : chaque jour me trouve plus malheureux. Comme je sens les blessures de mon âme

s'envenimer! Comme mon caractère s'aigrit! Autrefois j'aimois à voir chacun avec un air gai et content. A présent je ne puis souffrir de visage joyeux; je voudrois voir gémir tout le monde autour de moi. A quel affreux état je me vois réduit! Cruels ennemis, laissés vous toucher à mes larmes, et plutôt que de me retenir captif percés moi le sein!

Les voila qui vont se livrer au sommeil. Que ne peut-il aussi m'arracher à mes noirs soucis. Depuis longtems les plaisirs se sont envolés; si du moins la paix m'étoit laissée, mais elle me fuit maintenant; et dans l'excès de mes maux, il ne me reste plus aucune consolation. Heureux ceux qui frappés dans les combats ont abandonné leur dépouille à la mort et quitté le malheureux théatre de la vie!

En continuation.

Ma vie, cher Panin, n'est qu'un continuel tissu de tristes avantures. Je ne suis pas plutôt échappé à un malheur, qu'un autre plus cruel m'attend. Toujours persécuté par le destin, chargé de peines, voila mon lot.

Hier matin, l'officier qui me tenoit prisonnier m'annonça qu'il alloit me conduire à Lublin, pour me remettre à son commandant.

Depuis que j'étois sous sa garde, j'avois refusé toute espèce de nourriture : il me pressa de prendre quelque chose avant de partir.

Dès les huit heures, nous tinmes la route de Lublin. Comme nous traversions un petit taillis, en tournant un coude que fait le chemin, nous apperçumes à quelque distance une troupe à cheval : mes Russes s'arretèrent tout court; ils reconnurent l'uniforme ennemi, prirent la fuite et me laissèrent avec celui dont j'avois la monture. Bientôt je me vis entouré d'une troupe de confédérés. C'étoit le Palatin de Mazovie avec ses gens, qui revenoit de l'armée. Il s'avance vers moi, me reconnait, et n'est pas moins surpris de cette rencontre, que j'en étois charmé. Après le récit de mon avanture, il se felicite d'être mon liberateur. Il me demanda si j'allois rejoindre mon corps. Je lui avouai que ce n'étoit pas là mon dessein

— Hé quoi, reprit-il, abandonnés-vous ainsi votre père?

— Mon père est en Turquie, où il n'a pas besoin de moi et où il n'a que faire lui même : plut au ciel qu'il n'eut jamais songé à prendre part aux dissensions qui désolent ce malheureux pays!

— Vous ne savés donc pas qu'il est de retour et qu'il a rejoint son partit?

— Non vraiment.

— Etonné de ne pas vous trouver, il craignoit que vous ne fussiez resté sur le carreau dans quelqu'affaire; mais ayant appris que vous vous étiés retiré, il a témoigné beaucoup de mécontentement.

— Je le crois.

— Je voudrois n'avoir rien d'autre à vous apprendre, mais quelque désagréable qu'il soit d'annoncer de fâcheuses nouvelles, je dois encore vous dire que deux jours après son arrivée, il s'est trouvé dans un léger engagement où il a reçu une assez grande blessure, qui n'aura cependant point de mauvaises suittes. Lors de mon départ, il s'est retiré à Derasnia et doit y rester jusqu'à ce qu'il soit rétabli.

Cette nouvelle qui probablement ne m'eut pas fort affecté il y a cinq mois, me jetta dans de vives allarmes. Il m'importoit assés peu que mon père désaprouva ma conduitte, mais je ne pouvais supporter l'idée qu'il fut en danger, et je me determinai sur-le-champ à l'aller joindre.

Que le cœur humain est un mistère profond! Il me semble que je sens pour mon père un attachement qui ne m'étoit pas ordinaire : à mesure que mes amis me sont enlevés, ma tendresse se resserre sur ceux qui me restent.

Je vole à son secours.

P. S. Je viens d'écrire à mon oncle de ne pas être inquiet sur mon compte. Le palatin a eu la bonté d'envoyer un de ses gens pour m'amener mon cheval de chés le berger et de me donner un de ses domestiques pour m'accompagner jusqu'à Derasnia.

De Bistapioc le 15 aoust 1770.

LETTRE LVIII.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

A mon arrivée j'ai trouvé mon père hors de danger. Sa blessure, quoique assés legère se trouve malheureusement logée dans une partie fort délicatte.

Je m'attendois qu'il me témoigneroit quelque mécontentement de ce que j'ai abandonné son partit : mais il ne m'en a pas ouvert la bouche.

J'ai retrouvé ici quelques connaissances.

Notre armée est fort éclaircie. La plus part des confédérés paraissent dégoutés de cette ligue. Ils craignent les Autrichiens qui ont déjà pénétre dans nos provinces limitrophes et qui font mettre bas les armes à tous les factieux qu'ils rencontreut. Ils se plaignent aussi des brigandages commis. Ils en ressentent à leur tour les funestes suittes : mais ils le méritent; car ils ont été les premiers à donner l'exemple de ces horreurs.

Si le Dieu des combats étoit juste, il y a longtems qu'ils auroient du être tous exterminés.

De Derasnia le 20 aoust 1770.

LETTRE LIX.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Je viens de recevoir réponse de l'ami de Gustave.

Après s'être retiré du partit des confédérés, Potowski est allé rejoindre son père qui depuis peu est de retour de Turquie. Il doit être à présent arrivé à Derasnia, et y rester quelque temps. Voicy le moment de faire jouer mes ressorts.

J'envoye ordre à Sansterres de s'équiper immédiattement en cavallier et d'aller sans délai à la découverte de Gustave. Lorsqu'il l'aura découvert, je lui enjoins de se trouver comme par hasard sur ses pas, et de lui apprendre la mort de Lucile.

Sansterres est précisément l'émissaire qu'il me faut; il connait Gustave, il est rusé, je lui fais sa leçon et j'espère qu'il s'en tirera bien.

Dès qu'il se sera acquitté de sa commission je lui recommande de m'en donner avis, et je n'oublie pas de lui promettre de recompenser son zèle. Certainement il ne me trouvera pas ingratte si j'ai lieu d'en être contente.

Tu vois que je suis à la fin des événements pour me diriger en conséquence. Si je ne craignois qu'il n'y eut de la cruauté à se réjouir de l'infortune d'autrui, je te dirai au sujet de la dévastation de la terre d'Osselin : *A quelque chose le malheur est bon.*

De Lomazy le 20 aoust 1770.

LETTRE LX.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Hélas il n'est que trop certain que Lucile n'est plus.

Comme j'étois de garde hier matin dans un quartier de Derasnia, j'observai à peu de distance un homme qui avoit sans cesse les yeux attachés sur moi. J'avois quelqu'idée de l'avoir vu : mais c'étoit une idée confuse, que je ne pouvois démeler.

— Vous ne m'êtes pas inconnu, lui dis-je en l'abordant ; mais je ne puis vous remettre.

Il me fixa attentivement et porta sa main à son frond, comme un homme qui à son réveil cherche à se rappeller le songe qui a disparu : puis il s'écria soudain :

— Vous êtes le fils du conte Potowski, qui veniés si souvent autrefois chés le staroste de Walke, jouer avec nos jeunes messieurs? Comme vous voilà grandi! Il y a si longtemps que je ne vous ai vu, que je ne m'étonne pas si j'ai eu tant de peine à vous remettre. Hé quoi, ne vous souvenés vous plus de Sansterres?

— O Sansterres, c'est toi! j'ai plaisir à te revoir; donnes moi donc des nouvelles de tes jeunes messieurs.

— Ma foi, cela me seroit un peu difficile. Je ne suis plus avec eux ; il y a sept ans que je passai au service du conte Samoski : dès lors j'ai toujours résidé avec le vieux papa, dans une de ses terres qui n'est pas fort éloignée de celles du conte Sobieski.

— Du conte Sobieski! Aurois-tu donc connu la contesse et sa fille?

— Je les ai vues plusieurs fois au château ; et même peu de temps avant leur désastre.

— Ah! mon cher Sansterres, que leur est-il donc arrivé?

— Hélas, les confédérés, qui couraient ravageant les provinces, ont brûlé leur chât au, et l'on ne sait ce qu'est devenu la famille.

A ces mots, les yeux fixes et attachés à la bouche de cet homme, je reste immobile ; un frémissement d'horreur parcoure et glace tout mon sang ; mes esprits sont arrêtés et ma vie suspendue.

— Comme vous palissés, monsieur, reprit-il, je vous ai donné là quelque facheuse nouvelle : j'en suis bien mortifié.

Je fus longtemps à pouvoir parler ; enfin je recouvrai l'usage de la voix et lui répondis :

— Ha! Sansterres, je connaissois particulièrement la famille : je suis au désespoir de ce qui leur est arrivé; mais ne me cache rien, je te prie. Ne dit-on rien de circonstantié?

— Le bruit court qu'un jeune seigneur du partit du père, lui avait demandé sa fille en mariage et l'avoit obtenue : mais elle n'y voulut jamais consentir. Pour se venger, l'amant se jette dans le partit opposé, il prit des liaisons avec une troupe de confédérés, et vint un soir à la tête de ces misérables pour l'enlever. Quoi, vous pleurés, monsieur? je ne veux pas aller plus avant.

— Achevés de grace.

— Comme ils s'emparoient des ponts, on les apperçu ; l'alarme se répandit, on tira sur eux quelques volées de canon, mais on ne pu leur résister; car le conte étoit absent, et l'on ne songea plus qu'à fuir. La contesse et sa fille déguisées en servantes, voulurent se sauver parmi la foule ; elles furent tuées sur le seuil d'une porte dérobée. On força le chateau, et tandis que l'amant parcourait les appartements pour trouver sa maitresse, les autres pillèrent, saccagèrent, passèrent tout au fil de l'épée, et finirent par mettre le feu au palais. Tous ceux qui étoient sur la terre furent enveloppés dans ce désastre; un seul domestique échappa, et c'est lui qui en a donné la nouvelle. Bientôt cette nouvelle se répandit, vola de bouche en bouche, et chacun versoit des larmes à l'ouie du sort de ces infortunés.

— Ha, cher Panin, toutes les playes de mon âme se sont r'ouvertes à la fois; et l'espoir vient de s'éteindre pour toujours au fond de mon cœur. Elle n'est plus! Des barbares l'ont arrachée à la vie! O ma Lucile, quelles idées s'offrent à mon âme éperdue! J'entends les derniers gémissements! comme ils percent mon cœur! Je te vois expirante sous le glaive; et la cruelle mort effaçant ces traits majestueux, ces graces touchantes! O mon âme!... je n'en puis plus!... la la douleur consume tous les liens de ma vie. Dans l'excès de mon désespoir, j'éprouve les longs déchirements d'une séparation éternelle. Je me sens mourir par degrés et m'avance en souffrant vers le terme de mes jours.

Cruel destin, retire ce souffle de vie qui m'anime encore ; je n'ai plus la force de souffrir.

LETTRE LXI.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Le tems ne semble s'écouler que pour mesurer la longueur de mes souffrances. C'est en vain que je change de situation et de lieu ; le calme ne renait point dans mon âme agitée. La pensée me tourmente sans relache. La cruelle, loin de me transporter dans l'avenir pour m'y consoler, me ramène sur le passé pour déchirer mon cœur par le souvenir de ces biens qui ne sont plus. Soigneuse à me chercher partout des chagrins, elle me promène dans ces lieux témoins autrefois de mes plaisirs et ne m'y montre qu'un désert où leur phantôme est resté pour tourmenter ma mémoire. Elle me présente les richesses évanouies des héritages de mes pères et les débris épars de ma fortune : elle me fait errer tristement autour des tombeaux de mes amis, et fait passer devant moi leurs ombres mélancoliques ; elle me traine sous les ruines de ce palais où est ensevelie Lucile! Ha, quel trait elle vient d'enfoncer dans mon cœur! Que me reste-t'il maintenant pour me faire supporter le fardeau de mon existence?

Quel sombre avenir s'ouvre devant moi! Quel vuide affreux dans mon ame! Autrefois caressé de la fortune, environné d'amis, chéri d'une maitresse chérie, je me trouve dans un aride désert ; et c'est dans ce désert que je dois trainer les restes languissants de ma vie. Hélas, que n'ai-je trouvé la mort lorsqu'un fer meurtrier me perça le sein, et qu'ai-je gagné à lui échapper, que le triste privilège de souffrir plus longtemps?

Du matin au soir deux ruisseaux de larmes coulent sur mes joues flétries; et chaque instant vient en grossir le cours. Ha j'ai beau en verser je n'en peux épuiser la source.

P. S. Nous fuions comme des laches devant les troupes des puissances médiatrices, et nous nous retirons dans le cœur du royaume. Demain nous partirons de Derasnia pour Krasilow où mon père a dessein d'attendre son entier retablissement.

LETTRE LXII.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Tout concourt à couronner mes vœux. Sansterres a parfaitement rempli le but de sa mission. Gustave est à Krasilow. Je me dispose à aller le trouver.

Le voila dans mes filets. Tu me diras peut être que je ne suis pas au bout? En verité voila un grand embarras! Lorsqu'un amant a perdu sa maitresse et qu'une jolie femme se trouve sur ses pas, lui fait même quelques avances, est-il besoin d'un miracle pour qu'il en devienne amoureux? Suis-je donc si déchirée, que je ne puisse plus faire de conquêtes?

Mais il faut prendre congé de Lucile. Sa mélancolie n'est plus si noire. Le tems, mieux que tous nos soins, est par- [illegible]

[illegible] deffunt, et quand je la vois ainsi s'attacher à cette ombre, peu s'en faut que je n'éclatte de rire.

Ce matin, je suis entrée dans sa chambre; après avoir composé mon extérieur de mon mieux.

— Chère Lucile, lui ai-je dit du ton le plus pénétré que j'ai pu trouver, nous touchons au moment d'être séparées, [illegible]

[illegible] qui rongent mon cœur; et il faut que je vous perde! Infortunée que je suis, s'écria-t-elle en poussant un profond soupir.

Ses yeux se remplirent de larmes, et elle en arrosait mon cou qu'elle tenoit embrassé.

Te l'avouerai-je? Ces paroles étoient autant de traits qui me perçoient l'ame. La honte couvroit mon visage, et mon cœur étoit déchiré de remords qui la vengeoient en secret [illegible]

[illegible] en me pressant tendrement contre son sein. Je n'osois plus mêler mes feintes caresses à la sincérité de ses regrets; je me serois même arrachée de ses bras si je l'eusse osé. Dans ce moment je sentois tout l'avantage qu'a la vertu sur le vice.

— [illegible]

— Ils ne sont, pensois-je, qu'un indigne artifice. Quoi, sans interest pour elle, je l'arrose de larmes!..

Mes joues étoient comme de feu. Pour lui dérober ma confusion, j'enveloppai mon visage de mon mouchoir et je fus cacher dans un coin de la chambre mon trouble et mon embaras, qu'elle prit pour un excès de douleur. Ainsi jusqu'au dernier moment elle étoit dupe de ma duplicité.

Peu après je partis, trop satisfaite d'aller loin d'elle finir mes obscures intrigues.

Quelle foible créature je suis, diras tu Rosette, de n'avoir pu encore triompher du préjugé!

D'Opalin, le 8 septembre 1770.

LETTRE LXIII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Voici l'heure où la garde veille autour des soldats endormis, et elle me trouve encore les yeux ouverts sur mes malheurs.

Doux sommeil! dont le baume répare la nature épuisée, hélas, il m'abandonne; il fuit les malheureux, il évite la demeure où il entend gémir, et va se reposer sur des yeux qui ne sont point trempés de larmes.

Je voudrois faire quelque trève à mes chagrins, distraire ma pensée du sentiment de mes maux, et parcourir un instant les scènes de la vie.

[illegible] sème aut ses plaisirs à mesure qu'ils naissent, et se fait un jeu cruel de detruire notre bonheur.

Avec quelle rapidité j'ai vu le mien s'évanouir! Dans les jours fortunés de ma jeunesse, de quelles riches couleurs je me peignois l'avenir! Ce n'étoit que riants tableaux, perspectives agréables, jouissances enchanteresses; que plaisirs sur plaisirs dans un long enchaînement! Avec quelle ardeur [illegible] armes; entraîné par la fière Bellone loin d'une délicieuse demeure, arraché des bras d'une maîtresse chérie, et du sein des plaisirs; atteint d'un fer meurtrier, errant de provinces en provinces, vil jouet de la fortune; j'ai vu mon bonheur s'évanouir comme un songe.

De quelles pensées amères ma douleur se repaît! De quelles peines cruelles sont suivis mes transports! O ma fortune! ô mes amis! ô ma Lucile! frappé de terreur, lorsque je viens à jetter les yeux sur moi, je frémis en me voyant si misérable.

Ha! mes maux sont en trop grand nombre, pour leur donner à chacun un soupir.

LETTRE LXIV.

[illegible]

A Pinsk.

Hier, mon père qui se trouve entièrement rétabli, me proposa de prendre l'air avec lui. Nous allâmes promener dans un petit bosquet aux environs de la ville.

D'abord il me parla de choses indifférentes, puis il me tint ce discours:

— Mon fils, vous avez abandonné le corps pendant mon absence: si vous l'aviés fait par lacheté j'en serois au désespoir: mais je ne puis attribuer votre désertion à un manque de cœur, puisque vous portés d'honorables marques de courage. Que les pouvoient donc être vos raisons?

— L'horreur que m'inspiroit cette fureur brutale qui, sous le beau nom de valeur et de gloire, va follement ravageant le monde, et la honte de me trouver parmi des scélérats qui pour des riens portent partout le fer et le feu, égorgent sans pitié le malheureux sans deffence et ne connoissent rien de sacré.

— Venés, mon fils, que je vous embrasse. Ces sentiments vous font plus d'honneur encore que les blessures que vous avez reçues. Je veux à mon tour vous ouvrir mon cœur. Je suis entré dans le partit des confédérés peut-être un peu trop à la légère: mais le temps et la reflection m'ont enfin dessillé les yeux. Vous le dirois-je? j'augure mal des suittes de cette guerre; et je saisirai la première occasion de me retirer: dès ce moment je ne vous fais plus un devoir de rester auprès de moi. Vous êtes libre.

A ces mots, je lui sautai au cou pour l'embrasser.

— En passant dans l'étranger, poursuivit-il, j'ai eu lieu de comparer leurs usages aux nôtres, et de remarquer bien des choses qui échappent à ceux qui ne voyent que des yeux de l'habitude. Vous savés quels ont été les succès des armes ottomanes: j'en ai honte et pour eux et pour nous. Mais voilà à présent que nous avons sur les bras toutes les forces de la Russie: peut-être aurons nous encore bientôt toutes

celles de la Prusse et de l'Empire; et certes il n'en faut pas autant pour nous réduire. Nous n'avons point d'armées régulières à opposer à des troupes reglées. Nous n'avons que de la cavallerie, toujours peu en état de resister à l'infanterie. Nos cavalliers ne sont même que des troupes legères qui ne savent pas combattre en corps. Dans une action on les voit soudain fondre sur l'ennemi, puis disparoitre avec une egale rapidité. Ils peuvent tout au plus passer pour de petits engagemens: mais ne sauroient tenir en bataille rangee. Que feroient leurs pistolets et leurs sabres contre la bayonnette, le fusil, le canon? Je ne dis rien de leur manque de discipline et de leur licence, qui les rendent plus semblables à des brigands qu'à des [illegible] combatans, il y a moins à conter encore sur les chefs. Le poste de general est toujours très epineux, il faut du merite pour le remplir dignement: et chez nous plus que partout ailleurs. Outre une profonde connaissance de la guerre, il exige encore le talent d'un politique consommé. Effectivement, quelle difficulté n'y a-t-il pas à se ménager parmi tant de chefs jaloux des uns des autres et à tirer partit de tout? Mais on a beau examiner ceux qui sont à la tête des confédérés; on n'en trouve aucun qui ait les talents requis. Pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire de les passer tous en revue: tenons-nous en aux plus capables; je parle de de Poulowski et de Bieinski. Celui-ci connoit assez le metier de la guerre, mais il est d'un naturel ardent et emporte. Il ne faut rien trouver impossible, quand il ouvre un avis. Il est d'ailleurs opiniatre et superbe; jamais les revers de la fortune ne purent l'[illegible] mais il ne profite des leçons de l'experience. L'autre [illegible] est assés souple, assés prevenant, assés [illegible] aucunes de ces qualites qui peuvent assurer [illegible] entreprises. Il ne sait point [illegible] il ne sait point avoir recours aux lumieres d'autrui. Il se livre a son instinct et sans reflection, et suit toujours ses petites idees. Les autres ne s'etudient qu'a les traverser. En toute occasion ils les contredisent, meprisent leurs avis, et cherchent à les rendre odieux à tous les confédéres. Ainsi, comme si les Dieux s'étoient mêles de nos querelles, pour nous confondre, le courage a eté ôté à nos soldats et la sagesse à nos généraux. Le peu de merite des chefs et le manque d'barmonie entre les officiers, joints à la licence et au deffaut de discipline des soldats ne sauroient donc manquer de ruiner nos affaires. Mais que dis-je, ne le sont-elles pas déjà? Vaincus par nos propres dissensions, pour triompher de nous, l'ennemi n'a plus qu'à se montrer. L'ignorance et la lacheté des confederés me dégoutent: leur cruauté et leurs exces barbares me revoltent. Ils ne savent que devaster, piller, assassiner. Semblables à des bêtes feroces, qui vont de tout coté, egorgeant les faibles troupeaux. Ceux même qui paroissent les plus braves n'ont pas asses de courage pour vaincre sans trahir. Il faut que je vous fasse part d'un trait qui vient de se passer sous mes yeux. Le Palatin de C... dont le partit avoit été fort affaibli dans la dernière rencontre s'étoit retiré près de Trombula avec les débris de sa petite armée. Après avoir reçu quelque renfort, il forma le dessein de surprendre à son tour l'ennemi. Tandis qu'il se disposoit à l'exécuter, un transfuge vint lui offrir d'en assassiner le commandant. Il disoit avoir des intelligences secrettes pour entrer à toute heure dans sa tente. Le Palatin communiqua cette affaire dans un conseil de guerre, sur quoi le Castellan de P... représenta le facheux état de nos affaires, opina qu'il ne fallait pas laisser echapper une occasion aussi favorable. Ce lache conseil [illegible] du couvrir de [illegible] pourriés-vous le croire [illegible] extremités [illegible] Considérons [illegible] par ces lâches moyens. [illegible] pas asses la vie pour vouloir la conserver à ce prix. » Mes efforts furent valus, les laches refusèrent de se rendre. C'en est fait: je les abandonne, je partirois même sur le champ, si je ne devois avoir des ménagemens pour votre oncle Stanislas, qui est encore un des plus passionés. Mais je trouverai bien moyen de prendre congé de lui. Je vous le répète donc, mon fils: Partes quand vous le voudres, je ne vous retiens plus.

— Non, mon pere, lui repondis-je en l'embrassant. Je ne vous quitterai point: tant que vous resteres, je partagerai vos hazards.

Il se passa alors entre nous une scène assés attendrissante. Je sentois renaitre [illegible] au fond [illegible] cœur.

[illegible] du mon pere: aujourd'hui il me semble l'avoir retrouve.

De Krasilow, le 10 septembre 1770.

LETTRE LXV.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Je touche au moment de voir ce que j'ai de plus cher au monde. Me voici en equipage de cavalier à l'endroit que Saustrres m'a indiqué

— C'est là, disois-je en approchant, qu'est l'objet de mes plus douces esperances.

Mon cœur palpitoit de plaisir et je ne me sentois pas d'impatience d'arriver.

J'arrive enfin. Après quelques recherches, j'apprends que Gustave est dans les environs: mes vœux paraissent remplis. La nuit tombe, je soupire après le lever du soleil. Qu'il me parut tardif!

Quoique fatiguée, le sommeil ne vint pas de longtems se poser sur mes yeux: l'amour les tenoit ouverts, un doux espoir flattoit mes desirs, et mon esprit se livroit aux plus agréables idées. Déja je croiois avoir l'avant gout de ces heures délicieuses dont le charme attache les amants; je croiois ressentir ces transports ravissants de deux cœurs amoureux. Mon âme nageoit dans la joye: enfin au milieu des pensées délicieuses qui m'occupoient le sommeil s'empara de mes sens. L'image de Gustave me poursuivit dans le sein du repos.

Mais quelles illusions abuserent alors mon esprit! Je croiois être transportée dans un sejour enchanté. J'y attendois Gustave sur un lit de roses au pied d'un grand arbre touffu. Près de moi un ruisseau d'une onde plus pure que le cristal fuioit en murmurant; tandis que les oiseaux cachés sous le feuillage remplissoient les airs de leurs chants amoureux. Une troupe de petits génies m'environnoient; les uns me présentoient toutes sortes de fruits exquis, les autres m'offraient des guirlandes de fleurs: tandis que les graces étoient attentives à me servir et que des nymphes légères et à demi nues dansoient autour de moi sur un tapis de verdure émaillé de violettes et d'emarantas.

L'amour étoit caché derrière un buisson de mirthe, qui me décochait un trait, en souriant d'un air malin.

Mon âme étoit enivrée de volupté. Remplie d'une impatiente ardeur, je soupirois après mon amant. Il arrive [illegible] je veux l'embrasser. [illegible] Enfin [illegible]

[illegible] scène change [illegible] Leaux, des furies, leur fouet à la main. A leur approche je fus saisie de terreur.

J'étois dans une cruelle agitation, rien n'égaloit mon trouble: je m'éveillai enfin, et me trouvai dans mon lit baignée de sueur et de larmes.

On dit que les songes ne sont que de vaines illusions : cependant, je te l'avoue, celui-ci m'attriste.

De Krasilow. le 16 septembre 1770.

LETTRE LXVI.

DE LA MÊME A LA MÊME.

A Biella.

Ah! Rosette, je l'ai vu ce cher ami. Mais qu'il m'a paru changé! Son teint se ressent du hale. Il n'a plus ces graces délicattes qui sont comme la fleur de la première jeunesse. A cet air ouvert et riant qu'il portoit partout a succédé une douce langueur qui lui donne un air plus tendre. Il est moins beau, mais il est plus interessant.

A sa vue j'ai senti les plus vives émotions. L'idée de tout ce qui pouvoit retarder mon bonheur m'étoit insuportable : mais plus mon impatience étoit grande, plus je sentois la nécessité de dissimuler.

— C'est à Rosisce, disais-je, que l'amour m'attend. Là, comme seuls dans l'univers, nous serons tout l'un pour l'autre. Il m'a toujours témoigné de l'amitié; et de l'amitié à l'amour, le pas est glissant à notre âge. Mais il faut lui cacher mon dessein; s'il le pénètre je suis perdue. Le conduire dans mes terres? L'entreprise est délicate et pleine d'obstacles.

Après avoir mis mon esprit à la torture pour trouver des expedients, je m'avisai enfin de celui-ci :

— Brunissons un peu ce teint de lys, ce cou d'ivoire, ces mains blanches; imitons une moustache naissante, prenons un nom qui puisse lui être connu, allons le chercher sous cet habit militaire, et tachons de lier avec lui. Il est malheureux, son cœur a besoin de consolation; en flattant sa douleur, nous pourrons reussir à gagner sa confiance : et puisqu'il ne porte les armes qu'à regret, affectons la même aversion pour le métier de la guerre.

Dès le lendemain je mis mon plan à exécution. J'épiai Gustave, et saisi toutes les occasions de me trouver sur ses pas. Il avoit coutume d'aller seul promener dans un petit bois hors la ville. J'y allai aussi.

L'image de l'affliction a des charmes pour les malheureux. Je pris un air triste, Gustave le remarqua, et bientôt il rechercha lui-même ma compagnie. Je parvins à la lui rendre agréable; puis nécessaire. Prenant conseil de la situation de son ame, j'affectai du dégout pour le métier des armes. Il me confia le dessein qu'il avait de se retirer : je lui fis un pareil aveu. Je l'invitai à venir avec moi passer quelques jours à la campagne d'un proche parent. Je lui dis que cette campagne se trouvoit sur sa route, et je l'engageai enfin à m'y suivre.

Nous voila en chemin; mes gens étoient prévenus, nous arrivons, on nous sert quelques rafraîchissemens; et comme il me paroissoit fatigué, je l'ai pressé de prendre un peu de repos jusqu'à l'heure du souper. En attendant j'ai fait mes préparatifs. Tout a été bientôt en ordre.

Quoique fatiguée moi-même, je ne puis fermer l'œil; les moments qui me restent jusqu'à ce qu'il descende, je ne saurois mieux les employer qu'à t'informer de mon équipée : un peu de patience et je t'en apprendrai le succès.

De Rosisce le 24 septembre 1770.

LETTRE LXVII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

Oui, elle vit encore, ma Lucile; mes yeux l'ont vue, mes mains l'ont touchée, mes bras l'ont pressée contre mon sein amoureux. Ha! je me sens renaitre, les chagrins fuient devant moi, le souvenir de mes maux s'est évanoui comme un rève douloureux, mon cœur flétri par la tristesse s'épanouit de joye et ne s'ouvre plus qu'à la douce impression du plaisir. Que ses premières émotions sont vives! Dieux! quel frémissement enchanteur parcourt toutes mes veines? Quelles secousses délicieuses agitent mon ame? De quel torrent de volupté je suis innondé!

Arretés! arretés, heureux transports, plaisirs douloureux! je suis trop foible; mon cœur se fond, je succombe! Puissances du ciel! aidés moi à supporter le sentiment de mon bonheur.

Benie soit à jamais la main bienfaisante qui m'a conduit sur les bords riants de cette prairie ou j'ai retrouvé la paix de mon ame!

Mais qu'elle est changée, ma Lucile! semblable à une belle fleur que le soleil a flétri, et qui laisse encore juger dans sa langueur de tout l'éclat qu'elle avoit le matin, ses beaux yeux ont perdu leur lustre, le rubis ne brille plus sur ses levres, les roses de ses joues sont fannées, une paleur mortelle est répandue sur tout son corps; la douleur a détruit son embonpoint, ses forces, sa santé. Qu'elle est débile! Elle appuioit languissamment sa tète sur mon sein et paroissoit défaillir dans mes bras. Mais ses traits si touchants dans leur langueur seront bientôt ranimés par la joye.

Comment s'est faite cette heureuse révolution? me demanderas-tu, cher Panin. Permets un instant à mes esprits de se calmer et je t'éclaircirai ce mistère.

En attendant que mon père se décide à quitter le corps, chaque jour je portois mes pas solitaires dans un petit bois près de Krasilow. Un matin j'y rencontrai un jeune homme, en uniforme pareil au mien. Son air mélancolique me frappa! Quand il me vit, il sembloit m'éviter.

—Voila sans doute, disois-je tout seul, quelque malheureux qui comme moi vient ici promener ses tristes rèveries.

Le lendemain je l'y trouvai encore. Il paroissait plus triste que le jour précédent. Son air, sa figure, son âge, tout en lui m'interessoit.

Comme il promenoit dans une allée proche de celle où j'étois, au lieu de revenir sur mes pas selon ma coutume, je passai de son coté; et quand il vint à tourner, nous nous trouvames face à face.

— Je croiois être seul dans ces bois, lui dis-je en l'abordant, et je m'attendois guères d'y trouver un camarade.

— La solitude a pour moi des charmes, répondit-il; et ces lieux me plairoient davantage encore, s'ils étoient plus sombres.

— Voila un étrange gout.

— Cela peut être : mais il faut que le cœur soit joyeux pour aimer les endroits riants, et vous même ne paroissés pas vous déplaire sous ce lugubre feuillage.

A ces mots je poussai un soupir : il soupira pareillement, et nous marchâmes un moment en silence.

Je désirois fort savoir le sujet de sa tristesse, mais je n'osois le lui demander. J'attendois pour renouer l'entretien qu'il ouvrit la bouche, et il continuoit à ne dire mot. Enfin après avoir vainement cherché quelque lieu commun pour entamer le propos, je me livrai à mon ingénuité.

— Les malheureux, repris-je, sympatisent ordinairement entr'eux. Vous l'avouerois-je, je crois que nous le sommes l'un et l'autre.

— Hélas, il est bien difficile d'être heureux, quand on n'est pas son maitre. Si je n'avois eu à consulter que mon goût, on ne me verroit point passer ma vie sous une tente, au milieu de gens que je n'aime gueres.

— Que dites vous là? c'est précisément le cas où je me trouve.

Dès ce moment la confiance commença à naitre entre nous. Je lui demandai comment il avait pris parti parmi les confédérés. Après m'avoir fait son histoire, il m'adressa à son tour la même question. Quand je lui eu fait la mienne il me demanda si je comtois finir la campagne ; je lui communiquai l'intention où j'étois de me retirer ; puis nous continuames à nous entretenir de choses et d'autres.

Avant de nous séparer, je lui fis promettre de se retrouver le lendemain au même endroit et à la même heure.

Il n'y manqua pas.

Après les complimens ordinaires, il débuta par me dire, qu'il ne croioit pas avoir longtemps le plaisir de jouir de ma compagnie, qu'il venoit de recevoir ordre de se rendre sur les terres d'un proche parent dont il étoit l'unique héritier, que ces terres se trouvoient sur ma route et qu'en me rendant à Varsovie il espéroit que je lui ferai l'honneur d'y passer pour renouveller notre amitié ; il ajouta que si je voulois m'y reposer quelques jours, il tacheroit de me procurer tous les agréments qui dépendroient de lui.

Je le remerciai, et nous parlâmes ensuitte des affaires nationales, dont il me paru assés peu instruit.

Ce soir même, je reçus avis de mon père qu'il étoit allé avec mon oncle au chateau de Palak ; que de là, il s'achemineroit vers Varsovie ; que je devois prendre les devants avec un domestique, et qu'il se chargeoit du soin des équipages.

Dès que je revis mon jeune homme, je n'eus rien de plus pressé que de lui faire part de cette nouvelle. Il me renouvella ses instances, me fit promettre que nous partirions ensemble, et nous fixames le jour du départ au lendemain.

Pendant la route, mon compagnon paraissoit chaque jour moins triste ; et comme je continuais à l'être également, il cherchait à m'egayer.

Au bout de quatre jours de marche, nous arrivâmes. L'intendant nous reçut et nous apprit que le maitre du logis étoit allé quelque part aux environs ; mais qu'il seroit de retour dans la soirée. Nous avions diné en chemin, et comme l'heure du souper étoit encore éloignée, on servit quelques rafraichissements, surtout des vins exquis. Mon compagnon paraissoit fort gai et il auroit bien voulu me voir partager sa bonne humeur. Je soupirois.

— Hé bien, toujours vos anciennes amours en tête? me dit-il en me frappant doucement sur l'épaule. Pourquoi vous affliger ainsi? Une maitresse est une perte facile à réparer. Les bonnes fortunes pleuvent à un cavallier de votre age et de votre figure : les conquêtes ne sauroient vous manquer. Croyés-moi, laissés-là le triste souvenir d'un objet qui n'est plus, et noiés vos chagrins dans un verre de vin. Celui-ci n'est pas mauvais, ajouta t-il en remplissant mon verre.

Après divers autres propos badins, il me pressa d'aller prendre un peu de repos en attendant l'arrivée de son parent ; il m'accompagna dans une chambre et se retira.

La chambre étoit richement meublée. Je jettai un coup d'œil sur les tableaux et je fus surpris de n'y trouver que des sujets agreables, et même la plus part voluptueux, tels que l'Aurore venant sur un nuage doré trouver Andimion; Vénus follatrant avec son beau berger sur un lit de fleurs; l'Amour endormi sur le sein de Psiché, etc.

Je vis quelques livres superbement reliés sur une table; j'eus la curiosité d'y porter la main et ma surprise fut plus grande encore. C'étoit l'*Art d'aimer* d'Ovide, une traduction française de l'*Enéïde*, et l'*Adone* de Marini.

— Tout ceci est bien fait pour egayer son monde, disoisje en moi-même ; mais qu'il convient mal à l'état de mon âme!

Je me jettai ensuitte sur un lit, toujours rêvant à mes malheurs.

Je commençois à m'assoupir lorsqu'on vint m'appeller pour souper. Je descends.

En entrant dans la salle, je fus ébloui par la multitude des flambeaux et l'éclat de l'or qui brilloit de toute part. Je sentois une odeur d'ambroisie et je vis une table servie avec magnificence.

A peine avois-je fait quelques pas que j'apperçu une jolie femme reposant mollement sur un sopha. Sa parure étoit légère et à demi transparente. Elle déploioit ses graces avec art et me sourioit amoureusement. Je témoignai quelque surprise. Elle se mit à rire, et me dit d'un ton de voix enchanteur :

— Approchés, approchés, ne craignés rien ; vous voyés votre compagnon de voyage.

En prononçant ces mots, la volupté sourioit sur ses lèvres, l'amour brilloit dans ses yeux, mille attraits sembloient éclore sur ses belles joues, elle laissoit entrevoir des charmes à demi voilés.

Je ne pouvois revenir de mon étonnement. Comme j'étois immobile, elle prononça le mot *Gustave*.

A l'instant je m'approche, je la fixe avec plus d'attention et reconnois Sophie.

— Ciel! m'écriai-je; est-ce un enchantement? Je n'ose en croire mes yeux. Vous, Sophie? Que veut dire ceci? Sous quel habit vous êtes vous d'abord offerte à ma vue? Pourquoi ce déguisement?

— C'est un mistère que je ne puis vous éclaircir à présent. Comme vous je suis malheureuse et n'ai pas moins à me plaindre du sort : mais vous seul, cher Gustave....

En finissant ces mots, elle baissa les yeux et la voix expira sur ses lèvres.

— Que vouliés vous dire par ce *mais vous seul?*

Elle hésita un instant, puis elle reprit :

— Pourquoi faut il que j'en dise davantage? Vous devriés me comprendre.

Ces mots furent suivis d'un soupir.

— Daignés vous expliquer, madame.

— Mon cœur est opprimé d'un poids accablant ; vous seul cher Gustave pourriés.... Hélas, je le vois bien, mes maux sont tels que je serai peut être condamnée à ne les révéler jamais!

Ces paroles piquèrent ma curiosité : je la pressai plus vivement encore ; enfin, après un long silence, elle me parla ainsi :

— Dès le premier instant que je vous vis chés la contesse Sobieska, j'éprouvai pour vous un doux sentiment, que je pris d'abord pour de l'estime : je m'y livrai avec complaisance, il ne me vint pas même dans l'idée de m'en deffendre. Bientôt ce sentiment se changea en tendresse : je conçu pour vous l'interest le plus vif. L'absence ne l'a point affaibli; l'amour avoit en traits de flamme gravé votre image dans mon cœur. Tant qu'a vécu votre amante, j'ai renfermé ma tendresse dans mon sein; je connoissois trop votre attachement pour elle : mais lorsqu'elle fut morte, un doux espoir commença à flatter mon cœur, j'osai croire que vous ne seriés pas insensible, j'allai vous trouver; vous savés le reste.

Elle s'arrêta un instant pour soupirer, puis elle reprit :

— Votre douleur a la même source : comme moi vous avés aimés et n'en devés etre que plus compatissant. O mon cher Gustave, en vous voyant arriver dans ce lieu, je vous regardois comme un ange que le ciel, touché de mes maux, m'envoyoit dans ma solitude. Ha! j'en ai trop dit, s'écria-t-elle en me jettant un regard passioné.

A ces mots, toutes les playes de mon âme se rouvrirent.

— Hélas, lui répondis-je, accablé de ce que je venais d'entendre, le destin se fait un jeu de me persécuter sans cesse! Il m'a enlevé mon amante, et pour mieux faire mon supplice, il m'en donne une autre que je ne puis écouter. Mon devoir s'oppose au penchant de mon cœur. En perdant Lucile, j'ai fait vœu de ne plus aimer.

Après un court silence elle soupira profondément, rougit avec grace et me dit :

— Pourquoi être si cruel envers une femme qui vous adore? Lucile n'est plus : mais votre cœur n'en est pas plus libre ; au contraire vos liens n'en paroissent que plus forts.

A quoi bon cette fidélité romanesque pour une morte? Ah ! cher Gustave, ajouta-t-elle en me prenant la main, le ciel nous donne l'un à l'autre.

Soyez le maitre de ces lieux : je ferai tout pour vous rendre heureux. Mais je le vois trop, les Dieux pour tourmenter les mortels font qu'on n'aime guères la personne dont on est aimé.

— Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir encore à me reprocher le votre. Mais soyés vous même mon juge. Vous savés quels liens sacrés m'unissoient a Lucile : si je pouvois l'oublier un instant je serois le plus méprisable des hommes.

Tout à coup, elle se lève et se jette à mes pieds. J'essaiai en vain de la relever.

— Ha, Gustave! s'écria-t'elle en embrassant mes genoux, si jamais vous connutes l'amour, seriés vous insensible à mes larmes? Vous voyés avec quelle sincérité je vous ai ouvert mon cœur. Je vous ai sacrifié les bienséances imposées à mon sexe : votre cruauté me coutera la vie.

Ciel ! que de beautés s'offraient à ma vue! Quelle blancheur! Quelle délicatesse! Quels contours arrondis sous ce col d'albatre! Quelle douce langueur dans le regard! Quelle molesse dans la contenance ! Quelle expression dans ces traits animés par l'amour! Cléopatre aux pieds de César n'étoit pas plus séduisante. Le ton de sa voix et le langage de ses yeux étoient si bien adaptés à ses paroles, que la volupté s'insinuoit doucement dans mon cœur. Un charme secret tenoit ma vue attachée sur les attraits de cette jolie suppliante. Je me sentois ému.

Heureusement l'image de Lucile se présenta à mon esprit.

Déjà je me reprochois d'avoir été sensible. J'étois attristé, elle me crut indécis.

— Quoi, vous ne me dites mot? s'écria-t-elle. Hélas! je le comprends, combien les Dieux me sont cruels!

— Ha, Sophie! de grace épargnés à ma vue l'image importune d'un bonheur que je ne puis gouter. Mon cœur est consacré à la tristesse; mes yeux ne doivent plus avoir d'autre emploi que celui de pleurer la perte de Lucile.

A l'instant, elle se lève, saisit ma main, et la pose sur son cœur que je sentis battre avec violence.

Pendant qu'elle s'évertuoit ainsi, je sentois je ne sais quoi qui repoussoit ses efforts, et se jouoit de ses charmes.

Piquée de ma froideur insultante, elle baissa la tête en poussant un profond soupir; son cœur étoit prêt à éclatter : enfin les larmes coulérent de ses yeux ; puis d'une voix entrecoupée de sanglots, elle me dit :

— Je vois combien votre froide indifférence est ingénieuse à me cacher mon malheur : mais je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablée. Ha ! faut-il que j'aie en vain déposé mes ennuis dans votre cœur, et que celui qui devroit essuier mes larmes, les fasse couler? Je me repens de cette honteuse faiblesse.

Je repris aussitôt :

— Ne vous offencés pas si je réponds si mal à votre tendresse; il m'est dur d'y être condamné.

Tous deux, les yeux baissés, nous gardames quelque tems le silence. En lui jettant un regard furtif, j'aperçu sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. Je sentis mon faible cœur s'attendrir, et la pitié faire place à l'amour.

Crainte d'aller plus loin que je n'aurois voulu, je m'éloignai de quelques pas.

Lorsqu'elle vit que je l'évitois, sa contenance changea. La rougeur lui couvrit la face et ses yeux parurent enflammés; puis tout à coup cédant à son ressentiment, elle s'arracha les cheveux, se frappa la poitrine et prononça ces paroles d'un ton véhément :

— Est-ce ainsi, barbare, que tu meprises l'amour que je t'ai témoigne? Dieux. Hates vous de le confondre! Puisses-tu souffrir des maux plus cruels encore que ceux que tu me fais endurer! puissent mes yeux en être témoins! Ton martire fera mes delices.

Bientôt un tremblement involontaire se saisit de son corps, ses genoux se dérobèrent sous elle, elle cherchait à s'appuier : je lui tendis la main. A l'instant une paleur mortelle se répandit sur sa face, les larmes recommencèrent à couler, elle me jetta un regard de désespoir en disant d'une voix presqu'éteinte :

— Cruel! vous m'avez trompée! je ne vous avois ouvert mon cœur que dans l'espoir de vivre heureuse avec vous; vous avés porté la mort dans mon âme.

L'état où je la voyois me touchoit de compassion; ses reproches me perçoient le cœur.

Déjà je commençois à ne plus pouvoir résister. Pour échapper au péril, je m'enfui.

Dès que j'eus passé la porte, des cris aigus frappèrent mon oreille. Je suspendis mes pas, et j'entendis ce soliloque :

— Il ne m'a donc servi de rien d'avoir troublé leurs amours? malheureuse! qu'ai-je fait? Dans quel habime je me suis précipitée! Comment m'en tirer? Combien il va me haïr, lorsqu'il apperendra que c'est moi qui ait fait couler ses larmes! Combien il va me mépriser, lorsqu'il se rapellera ma honteuse faiblesse! Le souvenir de l'état où il vient de me voir le poursuivra dans les bras de mon heureuse rivale, et ma défaitte n'aura servi qu'à relever son triomphe. Ha, il s'enfuit plein de mépris pour moi, et ne vivant que pour Lucile! Hélas, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, pars, Gustave, laisse Sophie couverte de honte, livrée aux fureurs d'un amour sans espoir!

Comme elle achevoit ces mots, je rentrai impétueusement dans la chambre, en m'écriant :

— Quoi Lucile vivrait-elle encore? Où est-elle? Que fait-elle? Ha, daignés me tirer de cette cruelle incertitude!

A ma vue, Sophie resta interdite.

Je me jette à mon tour à ses pieds et lui demande à mains jointes de ne plus me tenir en suspend. Dans l'agitation où elle étoit; elle ne savoit quel parti prendre. Elle voulut parler. La voix lui manqua. Je redoublai mes instances avec plus d'ardeur encore. A la fin, elle rompit ainsi le silence :

— Insensée que j'étois ! Il ne falloit rien moins que l'égarement de ma raison pour me faire oublier mes devoirs et sacrifier les intérêts de Lucile à mon amour : mais cet égarement cruel, c'est toi qui l'a fait naitre, et j'en suis trop punie.

Frappé de ce que je venois de voir et plus encore de ce que je venois d'ouir :

— O ciel, m'écriai-je éperdu, qu'entens-je? Vous me percés le cœur! Quoi vous auriés contribué à la douleur qui m'accable? Vous auriés pris plaisir à faire des malheureux? Achevés de grace! il n'est plus tems de me cacher le reste; vous en avés trop dit, pour dissimuler plus longtems. Ne craignés point de ma part de trop justes reproches. Je vous pardonne tout.

Il ne me fut pas possible d'en arracher aucune autre parole. Furieux de son obstination je me lève en m'écriant :

— Ha cruelle! vous m'avés trompé! Dieux de mon âme! Lucile vivroit encore?

Je la quittai aussitôt; et mon cœur, qu'un rayon d'espoir animoit, se livra aux transports de la joye.

Adieu, cher ami, le doux sommeil que je n'ai gouté depuis si longtems, vient appesantir mes paupieres : il faut mettre bas la plume; mais je la reprendrai avec plaisir à mon réveil.

De la chaumière du Berger, le 26 septembre 1770.

LETTRE LXVIII.

DU MÊME AU MÊME.

A Pinsk.

Je n'attendis pas que le jour commençà à poindre ; je volai à la cuisine, donnai ordre à mon domestique de celler à l'instant nos chevaux ; et nous partîmes, laissant Sophie à son désespoir.

Malgré l'horreur de la nuit qui étoit très obscure et les dangers que je courrois de la part des brigands, la situation de mon âme étoit bien changée. Je me sentois débarassé d'un poids accablant. J'etois, si tu veux, encore triste ; mais ma tristesse n'avoit rien de noir ; c'étoit une tendre mélancolie ; j'y trouvai des charmes et j'en préférois la légère amertume aux douceurs trompeuses du bonheur que je venois de quitter.

Je ne pouvois revenir de mon étonnement.

—Cette avanture tient du prodige, me disois-je à moi-même ; et j'admirois les jeux de la fortune qui se plaît quelquefois à relever tout à coup ceux qu'elle a pris plaisir de confondre.

Je marchai toute la nuit, sans trop m'embarasser où j'allais. Dans mon impatience, j'avois pris le premier chemin qui s'étoit présenté ; il me suffisait de m'éloigner de ces tunestes lieux qu'habitoit la cruelle qui m'avoit fait verser tant de larmes.

Quand le soleil se leva, je m'orientai et tirai du côté de Varsovie. A nuit tombante, j'arrivai à Maciecow. J'y pris quelques rafraîchissement, reposai cinq heures, et poursuivi ma route. Le le demain avant midi, j'avois déjà passé le Bugs près de Slawatioze. Sur les trois heures, je traversai un petit bois, et me trouvai sur une colline qui dominoit une vallée dont l'aspect me charmoit. Comme j'étois rendu de fatigue, je mis pied à terre et me reposai sur le gazon.

Je ne fus pas longtemps assis. Une sorte d'inquiétude s'étoit emparée de mes sens et je me mis à errer dans ces lieux solitaires. Comme j'étois à promener mes tendres rêveries sur le bord d'un bosquet, j'entends les cris d'un oiseau qui se precipitoit dans le feuillage. je levai les yeux et une nouvelle perspective s'offrit a mes regards.

Occupé a la considérer. je vis un chateau à peu de distance et reconnu l'endroit où j'étais venu entendre la belle affligée. A peine avois-je fait cent pas. que j'apperçu pres de moi deux femmes assises sur le gazon à l'ombre d'un bouquet d'arbres. J'avançai doucement, puis j'arretai pour les mieux considérer. L'une simplement mise reposoit mollement sur l'herbe, la tête inclinée et sembloit ensevelie dans de profondes réflextions. L'autre, élégamment vêtue, s'occupoit à éparpiller les feuilles d'une fleur. Comme celle-ci étendoit le bras pour cueillir un brin d'herbe, elle vint à tourner la vue de mon coté. J'en étois assés près. A mon aspect elle fut effraiée et poussa un cris. Sa compagne tressaillit et cherchoit des yeux quelle pouvoit être la cause de ce cris. Je m'avançai vers elles pour les rassurer. Mais qu'elle fut ma surprise, lorsque dans cette tranquille rêveuse, je reconnus Lucile!

—Ciel ! L'ombre de Gustave ! s'écria-t-elle aussitôt, en se retirant avec effroi. Elle palit et tomba sans connoissance sur sa compagne qui restoit immobile de frayeur.

Je m'élance pour la recevoir dans mes bras, je l'apelle par son nom, et m'efforce de la rapeller à la vie Mes efforts furent longtemps inutiles. Enfin elle entr'ouvre les yeux.

—Non, ce n'est point une ombre, c'est ton amant, Lucile, lui criais-je en la pressant contre mon cœur.

Pâle, tremblante et respirant à peine, elle poussoit de profonds soupirs, et me regardoit d'un œil étonné.

—Ne reconnois-tu pas ton amant, ma Lucile?

Elle veut parler, mais elle ne trouve point de mots.

Peu à peu son teint s'anime, sa poitrine se relève, la respiration se dégage, sa langue se delie ; ses yeux se remplissent de larmes, elle prononce quelques paroles : mais les sanglots étouffent sa voix. Tous deux nous perdons l'usage de nos sens, nos bras s'entrelassent nos larmes se confondent, nos cœurs se pressent, et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement qu'ils se répondent l'un à l'autre.

Hé! qui pourroit exprimer les transports de deux cœur sensibles qui après avoir longtemps gemi d'une séparation cruelle, se trouvent reunis de nouveau?

Longtemps nos larmes furent les seules expressions de notre joye et de notre amour.

Lorsque les pleurs lui eurent rendu l'usage de la parole :

—Cher Gustave ! dit-elle, quoi ! vous n'êtes pas mort? Depuis deux mois je pleurais votre perte.

—Hélas j'ai aussi pleuré la tienne, ma chère Lucile ; mais grace au ciel, sans raison, puisque je te tiens pleine de vie entre mes bras.

Et dans les transports de ma joye je ne cessai de la couvrir de baisers.

—Est-ce un songe?

—Non, ce n'est point un songe, c'est l'ouvrage des méchants.

—Que voulez-vous dire? Expliqués moi cette énigme.

L'agitation où je me trouvois étoit si grande que je ne pouvois parler. Les larmes couloient en abondance de mes yeux : je sentois un frémissement courir de veine en veine : ma voix étoit étouffée et mon visage tout en feu. Après ces premiers mouvemens de la nature, mon esprit devint plus tranquile, et je lui racontai ce qui venoit de m'arriver avec Sophie.

—Cruelle amie ! s'écrioit souvent Lucile, pendant mon récit, faut-il que j'aye à te reprocher mon malheur?

Elle me raconta à son tour de quelle manière elle avoit appris ma prétendue mort.

—Ha, Gustave, poursuivit-elle, comment te peindre la situation de mon ame à cette nouvelle? Elle étoit inexprimable. Longtemps je fus en proye à de mortelles angoisses, les forces m'abandonnèrent enfin et je tombai dans une douleur stupide. Là (et elle pointoit du doigt le chateau), là, chaque jour j'arrosois les cendres de mes larmes et c'est ici où je venois quelquefois ensevelir ma tristesse, en attendant que la mort me réunit à toi.

En prononçant ces mots, elle me fixoit d'un air languissant ; et comme elle vit que les pleurs remplissoient de nouveau mes yeux :

—Je ne cherche point à t'attendrir, continua-t-elle avec un triste sourire. Mes malheurs sont finis puisque je te possède encore.

La douce satisfaction qui éclattoit dans ses yeux passa dans mon âme : je la serrai dans mes bras et la couvris de baisers une seconde fois.

Après m'être livré aux transports de ma joye :

—Allons, dis-je à Lucile, allons nous reposer dans quelque cabane voisine et oublier les chagrins que nous ont causé les méchants.

—Cela ne se peut, répondit Lucile. Il y a longtemps que je suis absente du logis : dès lors ma mère doit être arrivée ; je crains qu'on ne soit déjà en peine sur mon compte. Si je tardois davantage à me rendre je les jetterois dans de cruelles inquiétudes.

Ne pouvant la conduire avec moi, je voulois la suivre, elle s'y opposa aussi, en me donnant pour raison que cela auroit mauvaise grace de lui voir conduire son amant sous le même toit.

Je voulois la retenir plus longtems, elle ne vouloit pas y consentir non plus. Elle m'accorda toutefois encore quelques moments. Je les employai à continuer à lui ouvrir mon cœur ; mais il étoit si plein j'avois tant de choses à lui dire que je ne savois par où commencer ; je me contentai de la plus importante, je lui appris l'heureux changement qui étoit arrivé dans la façon de penser de mon père et son dessein d'abandonner le parti des confédérés.

Lorsque j'eus fini, elle me pressa instamment de lui permettre de se retirer. Je ne pus résister à ses instances.

—Allés, cher Gustave, me dit-elle en prenant congé, allés chercher un refuge quelque part aux environs et rendés vous demain matin sous ces arbres ; j'ai mille choses à vous dire et probablement je vous en apprendrai qui vous étonneront.

Je l'embrassai et elle se retira avec sa compagne qui durant notre entretien avoit ouvert de grands yeux.

Je la suivi de l'œil aussi loin qu'il me fut possible; puis j'allai rejoindre mon domestique, qui las de m'attendre s'étoit endormi sur l'herbe. Nous allames retrouver mon ancien azile. Le bonhomme témoigna beaucoup de plaisir à me revoir.

J'étois transporté de joye, mille douces pensées s'offroient tour à tour à mon esprit agité. Le sommeil ne vint pas de longtems les interrompre. Je passai presque toute la nuit à attendre le jour.

Dès qu'il commença à poindre, je sentis ma joye augmenter, puis je contois avec impatience les instants et maudissois l'heure tardive. Elle approche enfin. Je me rends au lieu indiqué. Après avoir un peu attendu, je vis arriver trois femmes suivies de deux domestiques. Je reconnus de loin Lucile, je vole à sa rencontre, je la joins, je ne vois qu'elle, je me jette à son col. Tandis que la serrois dans mes bras :

— Voila qui va bien, disoit d'un ton de voix fort doux une personne près de moi ; je me retourne: c'est la contesse Sobieska.

— Ha madame !

— Ha Gustave! Je n'aurois pas attendu à aujourd'hui à vous voir, continua-t-elle en m'embrassant, si nous avions su où vous avés pris un azile la nuit dernière. Cher Potowski que vous avés causé de chagrins, que vous avez fait verser de larmes! venés maintenant les essuier.

Ensuite elle me présenta à sa sœur.

— Voila, lui dit-elle, un ami de la maison; il est survenu quelque réfroidissement entre le père et mon mari ; mais le fils n'a jamais cessé de nous être cher. Je me flatte qu'il ne sera pas moins bien venu dans votre maison que dans la mienne.

Alors la maitresse du chateau m'y offrit un lit, et me demanda de ne point chercher d'autre demeure pendant le tems que je voudrai bien séjourner dans ces quartiers ; puis ces dames toutes trois m'emmenèrent.

En arrivant, nous passames dans le jardin; nous en fimes le tour et vinmes nous asseoir sous un berceau de charmille. A peine y fumes nous placés qu'on nous y servit à déjeuner.

Lucile avoit sans cesse les yeux attachés sur moi et j'avois les yeux sans cesse attachés sur Lucile; je désirois fort me trouver seul avec elle, je ne sais si sa mère me devina et fit signe à sa sœur; mais elles ne tardèrent pas à se retirer, sous prétexte de cueillir des fruits. A peine furent-elles à quelques pas, que je m'approchai de ma belle, et elle me parla ainsi :

— D'après ce que vous me dites hier au sujet de Sophie, je ne doutai point que ma femme de chambre ne fut de l'intrigue. Je l'ai prise en particulier, je lui ai fait mille questions, je l'ai tournée de tout coté, mais sans pouvoir rien découvrir: puis, tirant un papier de sa poche qu'elle me présenta.

— Voila continua-t-elle cette fatale lettre qui a fait si longtems le malheur de ma vie; combien de fois je l'ai arrosée de mes larmes !

Effectivement elle l'avoit été si fort que je ne la déchifrai qu'avec peine. (Incluse en est une copie.)

— Est-il possible, m'écriai-je plein d'indignation, qu'il y ait au monde des gens si mal intentionnés? Pourrois-tu le croire Lucile, le fond de cette lettre est en effet de moi: c'est une relation que je t'envoyai, il y a quelque tems, de la mort de Gadiski. Ton artificieuse amie n'a fait qu'y ajouter un petit préambule après avoir renversé les noms des personnages.

— Quel tour infernal! Se peut-il rien de plus méchant? Je ne puis en revenir.

— Mais pourquoi, chère Lucile, lui demandai-je, ne m'avoir jamais donné de tes nouvelles?

— Quoi, n'en avés vous point reçues?

— Aucune.

— Ha, je ne m'étonne plus qu'elle fut si empressée à me faire craindre les inconvénients qui pourroient résulter d'une correspondance directe, si officieuse à m'offrir son couvert, et si attentive à se charger de vous faire passer mes lettres. La cruelle vouloit se rendre maitresse de tous nos secrets. Que je me repens d'avoir été si crédule! Mais comme mon indignation s'allume, lorsque je repasse dans mon esprit toutes les fausses marques d'attachement qu'elle me prodiguait! Flatteuse, insinuante, sachant s'accomoder à tous les gouts, habile à chercher de nouveaux moyens de plaire, ne trouvant rien de difficile pour obliger, et devinant toujours ce qui sera le plus agréable ; avec cet art de gagner la confiance, jugés comme elle eut bon marché de moi. Elle tira du fond de mon foible cœur tout ce qu'elle voulu savoir: et moi qui prennois ces soins pour des marques d'attachement, la payois en retour de la plus sincère amitié. Elle ne me caressoit que pour me trahir. Ha, Gustave! quelle vipère je réchauffois dans mon sein! Mais quelle finesse! Après avoir formé le dessein de me supplanter, elle interceptoit vos lettres et les miennes, elle obvioit à tout ce qui pouvoit le faire échouer. Comme elle se jouoit de moi! Non contente d'avoir porté la mort dans mon cœur par de sinistres nouvelles, la barbare montroit un visage abatu, et rioit en secret des maux qu'elle m'avoit fait!

— Ha, Lucile, je ne doute plus à présent, que ce ne soit elle aussi qui m'a fait annoncer ta mort. (Et je lui racontai mon entretien avec cet homme qui étoit venu se planter devant moi le jour que j'étois de garde à Derasnia.) Pour pouvoir prendre possession de mon cœur, il falloit bien commencer par le détacher de toi.

— Mon étonnement augmente à chaque instant .

— Cette nouvelle ne fit que confirmer mon désespoir. Lorsqu'elle vint je gemissois déja de ta perte ; et ne cessois de me la reprocher, mes yeux ayant vu les tristes ruines du chateau d'Osselin, où je vous avois conseillé d'aller vous mettre en sureté. Dis moi donc, mon ange, comment vous avés fait pour échapper à ces barbares.

— Ce ne fut que par pur hazard. A la nouvelle de votre mort supposée, mon affliction étoit si grande que ma mère craignant pour mes jours me conduisit ici, dans l'idée que je pourrois mieux faire distraction à ma douleur. Heureusement mon père étoit aussi absent : mais nos domestiques et nos paysans ont presque tous peri par le fer, et presque toutes les richesses de la famille par les flammes.

— Le cœur me saigne, lorsque je pense au sort tragique de ces pauvres gens. A l'égard des richesses que cela ne t'inquiette pas, ma Lucile; va, il m'en reste assés pour nous deux.

Je n'eus pas plutôt lâché ce mot, qu'elle poussa un profond soupir : je vis même une larme preite à tomber de ses yeux, je l'essuiai avec mes lèvres.

Comme je pressois tendrement mon doux trésor contre mon cœur, un laquais vint nous avertir que nous étions attendus pour dinner.

On se mit à table. Fachée de voir que j'y officiois si mal, la dame du logis me pressa de gouter de divers mets. Je m'excusai sur un manque d'apetit.—Si ce n'est que cela, reprit-elle à l'instant, j'ai une excellente recepte. Lucile, servés quelque chose à monsieur.

Je ne sais, mais sa recepte fit merveille. De la main de Lucile peut-on refuser quelque chose? Ces petits-pieds qu'elle a touchés, qu'ils doivent être délicieux! Je commençai à en porter une aile à ma bouche, puis une cuisse, puis tout le reste disparut. Elle me servit d'un autre plat, et mon estomac fut également complaisant. Cela fournit matière à quelques plaisanteries dont ma belle n'étail pas fachée. Comme elle avoit tout aussi peu d'apetit, que j'en avois eu d'abord, je voulus me servir à son égard du même secret, et la bonne fille pour ne pas le mettre en discrédit, s'efforça un peu de manger. Les plaisanteries recommencèrent; la gaieté régna pendant le repas et pour la première fois depuis si longtems les ris vinrent se placer sur mes lèvres.

On prit le caffé dans le jardin, puis l'on se mit à promener. Après avoir traversé la cour de derrière pour passer dans le parc ; nous nous trouvames près le mur du sanctuaire où la belle pleureuse avoit sacrifié aux manes de son amant. Soudain un frissonnement me saisit. La contesse à qui je donnois le bras s'en apperçut.

— Qu'avés vous donc Gustave?

Je ne répondis rien. Elle me vit pâlir.

— Il lui prend mal ! s'écria-t-elle. Lucile, vite votre flaccon d'eau de senteur !

La nièce et la tante accoururent aussitôt. Je pouvois à peine me soutenir; je fis quelques pas, et elles m'aidèrent à m'assoir sur la même pierre qui m'avoit servi de marchepied. Elles m'entourroient toutes trois. Déja les esprits du flaccon avoient un peu ranimé mes forces.

— Assurément, dis-je, cet endroit m'est funeste : il n'y a pas six semaines que je failli d'y perdre la vie.

— Plaisantés vous, s'écrièrent-elles à l'instant.

Je leur fis le récit de mon avanture. Elles ouvroient de grands yeux. Quand j'eus fini, la tante qui a toujours quelques bons mots sur les lèvres, me dit d'un ton badin :

— Vous assistâtes à votre oraison funèbre, monsieur; il n'y avait pas de quoi se trouver si mal : je voudrois bien moi assister toujours à la mienne.

Son badinage ne me plaisoit pas ; il ne plaisoit pas davantage à Lucile : nous nous regardions tous les deux en silence d'un œil attendri.

La contesse qui observoit notre triste contenance, me dit à son tour.

— En venant, j'avois dessein Gustave de vous faire voir les amusements de ma fille : mais puisque vous les avés déja vu et que d'ailleurs vous êtes si susceptible, je n'en ferai rien.

Je la pressai fort de ne pas changer de dessein.

— Hé bien, soit. Vous viendrés aussi, Lucile.

— Ma mère, je vous prie de m'en dispenser.

— Allons, allons, ne faites pas l'enfant.

Nous avançons vers ce sombre azile où dormoient tant de morts. Nous voila au milieu des tombeaux. Je m'approche avec Lucile de mon urne sépulcrale, qui étoit encore couronnée de fleurs. A cette vüe, j'éprouvai un saisissement inexprimable.

— Aurois tu pensé, mon ange, lui dis-je tout bas, quant tu déplorois ici la perte de ton amant, qu'il eut entendu tes soupirs? Tu le revois maintenant plein de vie, et n'aspirant qu'au bonheur de te consoler.

Mes regards étoient attachés sur elle : en voyant les roses de la jeunesse fannées sur ses belles joues, et le feu de ses yeux presqu'éteint, je me laissai aller à une douce rêverie.

— En quel état l'amour l'a réduitte ! me disois-je. La chère âme, plutôt que de l'oublier vouloit être victimé de sa tendresse. Heureux Gustave, comme tu es aimé !

Ces reflections m'émurent jusqu'au fond du cœur. J'étois attendri. En levant la tête, je rencontrai les yeux de Lucile ; ils étoient mouillés.

— Ha ! ma Lucile, m'écriai-je en l'embrassant, laisse-moi, laisse moi recueillir tes larmes, et reçois les miennes dans ton sein.

— He bien, les voila à faire les enfans, dit sa mère qui nous observoit. Eloignons nous de ce triste endroit, où l'on ne sait que gémir.

Et elle nous emmena.

Le reste de la journée se passa assés gaiement.

Depuis que je suis à Lomazy, je passe présque tout mon tems avec Lucile. Le soir je la quitte fort tard, et le matin me rapelle vers elle, plus empressé de la revoir. Je ne pense qu'à elle, je ne vois qu'elle, je me reveille en songeant à elle et je regrette encore tous les moments que je passe sans elle.

Ha, cher Panin ! qu'il est ravissant, ce charme que l'on goûte, lorsqu'après une longue absence, on sent dans ses bras le cher objet de ses inquiétudes. De quelle volupté mon ame est enivrée ! Dans cet heureux délire, les heures s'écoulent avec la vitesse des instants. Semblable au notonier échappé au naufrage, déja j'ai oublié tous mes chagrins, et porté par l'imagination sur un thrône nuptial, je vois s'ouvrir devant moi la plus riante perspective, je goute déja à l'avance mon bonheur à venir.

Du chateau de Lomazy le 30 septembre 1770.

LETTRE LXIX.

SIGISMOND A GUSTAVE.

A Lomazy.

Pendant ta campagne, mon cher Gustave, tu m'as fait le recit de tes tristes avantures. Je t'ai plaint de toute mon âme. Mais absorbé par ta douleur, il sembloit que tu ne voulois que la verser dans mon sein, sans attendre aucune consolation des soins de la tendre amitié : car tu ne m'as jamais marqué où il falloit t'écrire; la plus part de tes lettres sont même sans date.

C'est une omission de ta part, je le sens; omission toutefois que je ne pouvois suppléer. Je t'ai bien adressé quelques lettres aux endroits d'où tu m'écrivois dans l'espoir qu'elles t'y trouveroient encore; mais je vois qu'elles ne te sont point parvenues. Qu'importe à présent? puisque l'amour qui s'étoit plu à t'affliger a pris soin de te consoler. On ne t'entendra donc plus gémir et troubler les airs de tes éternelles plaintes?

Je te félicite d'avoir retrouvé ta belle encore pleine de vie malgré son désespoir, et te remercie de la scène amusante dont tu me fais le détail. Mais à te parler franchement, tu as joué là un fort étrange rôle avec une jolie femme.

Quoi ! tu as pu sans te rendre voir à tes pieds une belle éplorée t'avouer qu'elle ne respire que pour toi et implorer ta charité ! Tu as pu tenir contre la vue de tant d'attraits ! tu as pu sentir ces bras d'ivoire te presser tendrement et son cœur palpiter contre le tien ! tu as eu le courage de regarder d'un œil sec le martire de cette gentille affligée, et la dureté de prendre ainsi congé d'elle ! « Mais la cruelle a fait couler mes larmes, » diras-tu? He bien, à ta place je me serois dédommagé des mauvais moments qu'elle m'auroit donné.

Vas, s'il te reste encore une goute de sang dans les veines, tu dois te reprocher cent fois tes rigueurs; et si j'avois à te donner un conseil, ce seroit de prendre bien garde de ne pas faire la sottise de t'en vanter à personne d'autre qu'à ta Lucile. Il n'y a qu'elle qui puisse t'absoudre. Il me semble la voir s'applaudir de son triomphe. Assurément elle t'a de grandes obligations.

Te voila je pense auprès de ta belle : adieu, je t'y laisse, mais prends garde d'expirer de bonheur.

P. S. J'oubliai de te dire combien m'a fait plaisir la relation de ton entretien avec cet inconnu qui mangeoit son pain trempé dans de la belle eau claire au pied d'un rocher. Ma foi, j'aurois bien voulu être des vôtres, au risque de faire un mauvais repas. C'était une trouvaille en effet que cet honnête censeur. Je sais fort mauvais gré à ces betes de Russes de vous avoir ainsi donné la chasse. Je connois ton bon cœur, tu l'aurois pris avec toi; mais sois bien sur que je te l'aurois enlevé : c'est un homme de cette trempe que je voudrois avoir auprès de moi.

De Pinsk, le 9 octobre 1770.

LETTRE LXX.

SOPHIE A SA COUSINE.

A Biella.

Je touchois au moment qui devoit couronner mes desirs, je triomphois. Arraché au monde, à sa maitresse, à lui-même, déja je voiois mon captif dans mes filets : je brulois de le voir à mes pieds.

Livrée à un charmant délire, je l'attendais pleine d'impatience.

Il entre : je l'apelle, il s'approche, je m'attends à le voir voler à mes [illegible] de plaisir ; mais [illegible] voir se jouer de mon amour.

Combien d'artifices avoient été employés pour réchauffer ce cœur de glace ! Combien le furent encore pour l'agacer ! Oui, Rosette, tout ce que la galanterie la plus rafinée a jamais inventé fut mis en usage : peintures délicieuses, vins exquis, parfums suaves, propos badins, tendres aveus, prieres, larmes, tout fut employé vainement.

Une dernière ressource me reste, je veux l'embrasser, le presser dans mes bras amoureux.

Il se dégage, il fuit.

Outrée de dépit, je me livre à mon ressentiment et dans un transport de rage, moi même je révèle mon fatal secret.

Indigné, il part et me laisse accablée de douleur et de honte

Ah ! je ne puis sans mourir, penser à cette humiliante scène. Tandis que l'ivresse de la passion égaroit mon esprit, elle en éloignait avec soin l'idée de mon deshonneur. Maintenant le voile est tombé.

Malheureuse Sophie dans quel habime tu te vois précipitée ! Bientôt ils vont développer la noire trame de tes faussetés ! Ils sauront avec quel acharnement tu as troublé le repos de leur vie. Que de soupirs, de larmes, de gemissements, dont tu es cause ! Comment oser jamais paroitre à leurs yeux !

Encore si j'avais triomphé : mais le monde qui pardonne tout à qui reussit, ne pardonne rien à qui échoue.

Je tremble qu'ils ne m'exposent à la risée publique et ne sacrifient ma réputation à leur vengeance.

Infortunée, où fuir, où me cacher ? Ah ! que ne suis je dans un désert, pour y pleurer l'abus de mes attraits, expier loin des yeux du monde les coupables erreurs dont j'ai souillé ma vie ! Que n'y suis-je pour y ensevelir ma honte et mon désespoir !

LETTRE LXXI.

LUCILE A GUSTAVE.

Grace au ciel, cher Gustave, voilà nos familles reconciliées.

Ce matin mon père a reçu du votre le billet suivant :

« Las de sacrifier à de vaines opinions le soin de mon re-
» pos, le bonheur de ma vie, cher conte, j'ai fermé mon cœur
» aux cris de la discorde. J'oublie le passe et brule de renou-
» veller avec vous le verre à la main une amitie de trente an-
» nées ! »

Mon père [illegible] point de joye.

— [illegible]

Ma [illegible] charme [illegible] dire [illegible]

Lundy [illegible].

[illegible]

LETTRE LXXII

GUSTAVE A SIGISMOND

A Pinsk.

La fortune me sourit de nouveau et autant elle a pris plaisir à m'abaisser, autant elle semble en prendre à m'élever. Ses dons sont cependant toujours accompagnes de quelque amertume, comme si elle craignait que je n'y fusse trop sensible.

Tu sauras donc cher ami, que le Palatin de Vilna, mon oncle maternel, vient de quitter la vie après en avoir joui pendant pres de quatre vingts ans, et que de tous ses héritiers je suis le seul à qui il ait laissé ses vastes domaines.

« — Voila de belles roses, diras-tu, mais où sont les épines ? Quelques larmes qu'il faudra verser ou faire semblant de verser à son oraison funèbre, et des pleureuses qu'il faudra porter pendant quelque temps ? »

Je sais bien, cher ami, que tu ne verrois rien là d'affligeant, mais tu sais aussi que nous ne sommes pas de la même trempe.

Le Palatin était un si aimable homme, il avait conservé jusques dans ses derniers jours une humeur si agréable, si douce, si bienfaisante, qu'il n'y a personne de ceux qui l'ont connu, de qui il n'emporte les regrets : juges un peu si je dois être affligé, moi pour qui il eut toujours la tendresse d'un père. Depuis mon retour à Varsovie, il m'avoit témoigné plus d'amitié que jamais et vouloit m'avoir continuellement auprès de lui. Une malheureuse chute qu'il fit, il y a quelques jours, en sortant de table, l'obligea à s'aliter. Dès lors il n'a plus pu se remettre, malgré tous les secours de l'art. Je ne sais s'il sentoit approcher sa fin : mais il paroissoit attendre la mort comme un doux sommeil.

Lundy matin il rendit le dernier soupir dans mes bras.

Ce qui adoucit un peu le chagrin de sa perte, c'est son grand âge, puisqu'il a plu à la nature de nous compter ici bas un certain nombre de jours qu'on passe rarement.

Il est decide que mon mariage avec Lucile n'aura lieu qu'après les trois premiers mois du deuil ; car, dit mon pere, il faut pouvoir decemment se présenter à cette fête, avec un visage gai.

Ce retard ne m'accommode guères, et la raison qu'on en donne me paroit assés mauvaise. Je ne sais, mais il me semble que je pourrois bien m'égayer avec ma belle sans manquer aux bienséances, ni choquer les yeux du public.

C'est dans le palais que m'a laissé mon oncle, que je la recevrai en souveraine. En attendant je vais m'occuper du soin de le remettre en ordre. Il faut que tout y respire l'élégance, le gout, l'agrément : que tout contribue à le rendre le temple des plaisirs et de la volupté.

C'est aussi là où, réuni à tout ce que j'ai de cher dans ce monde, je verrai dans peu l'amour et l'amitié s'applaudir tour à tour. Je fais mon bonheur de l'un et de l'autre, tu le sais, et tu n'ignores pas, cher Panin, quelle place tu occupes dans mon cœur.

De Varsovie, le 5 novembre 1770.

LETTRE LXXIII

[illegible] A LUCILE.

[illegible] Lucile, que [illegible] le nom cheri d'époux ? Hélas ! [illegible] serois-je attendu ?

Je [illegible] toucher enfin au moment de voir finir pour toujours mes longues souffrances. Un riant avenir s'ouvroit devant moi. Je l'avois retrouvée. Que manquoit-il à mon bonheur, que de recevoir des mains de l'hymen le prix de mon amour ? Je l'attendois plein d'espérance. Hier encore je m'en-

dormis dans cette douce illusion : mais quel affreux reveil ! Et c'est [illegible] qui [illegible] le cœur !

C[illegible] je sens [illegible] ! Le [illegible] [illegible] ; [illegible] de moi les [illegible] ainsi toujours pour suivre [illegible] sans l'atteindre jamais ? [illegible] je suis ! Sous quel astre sinistre, à quelle heure funeste, ai-je reçu le jour ?

Ha, je le vois, le sort perfide se fait un jeu de me persecuter sans relache, mais toi Lucile, pourquoi conspirer avec lui ?

Quelles noires pensées s'offrent à mon esprit ! quelle sombre tristesse flétrit mon cœur ! quel nouveau désespoir saisit mon âme ! Cruel destin, tyran farouche, pourquoi m'imposer la vie, si tu voulois retenir le bonheur !

Mercredy soir. De la rue Neuve.

LETTRE LXXIV.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Ne l'ai-je retrouvée que pour la perdre plus cruellement encore ? C'est elle à présent qui s'arrache à moi.

Hier j'allai trouver Lucile. Elle étoit seule au logis.

— Chère ame, lui dis-je en lui prenant la main pour attacher à son bras mon portrait, la fortune me sourit de nouveau ; mais je ne lui sais gré de ses faveurs que pour t'en faire un don.

Elle me remercia avec une sensibilité qui l'embelissait encore ; puis elle me dit en soupirant :

— Vous êtes le plus généreux des hommes : mais je ne puis accepter vos bienfaits.

— Ciel qu'entends-je ? m'écriai je éperdu. Pourquoi donc, ma Lucile, ne pourrois-tu accepter mes offrandes ?

Les yeux attachés sur ses lèvres, j'attendois en tremblant une réponse. Elle paroissoit emue, mais elle baissa tout à coup son voile pour me cacher son émotion. A l'instant je la pris dans mes bras et lui dis en la pressant contre mon sein :

—Ha Lucile, tu viens de me percer le cœur, mais achèves, crains pas de t'ouvrir à moi, tu connois ma tendresse.

Elle garda le silence. Je redoublai mille fois mes instances : enfin elle me répondit d'une voix entrecoupée :

— Laissez vivre et mourir dans l'oubli la plus malheureuse des filles !

Puis elle se tut.

Affligé de ce procédé mystérieux, je me jettai à ses genoux, j'arrosai ses mains de mes larmes, et la suppliai au nom de l'amour le plus tendre de vouloir s'expliquer. Désesperé de ne pouvoir lui arracher aucune parole, je me retirai la mort dans [illegible].

Ha, cher [illegible], comme [illegible] ! [illegible] me croiois au comble de mes vœux. En attendant le jour fortuné qui devoit couronner mes desirs, je contois avec impatience les instans, et mon cœur se livroit à ses transports. O folle joye ! un instant l'a vue naitre, un instant l'a vue s'évanouir.

A peine commençois-je à m'abandonner à cet heureux delire que mon âme est retombe dans le desespoir.

Cruelle fortune, perfide jusques dans tes bienfaits : pourquoi t'acharner ainsi à empoisonner le cours malheureux de mes jours ?

De Varsovie le 7 novembre 1770.

LETTRE LXXV.

GUSTAVE A LUCILE.

[illegible] me [illegible]teraient la vie. Cruelle [illegible] bien [illegible] à cette epreuve un cœur trop faible pour la soutenir.

Pourquoi ces caprices, Lucile ? Quand le cœur s'est donné, dis moi, la main est elle libre de ne pas le suivre ? livres la moi donc, cette main si chère ; elle est à moi, tu me l'as promise ; c'est sur mes lèvres que tu en a fait le serment.

Viens, ma Lucile, viens, ne cessons de vivre l'un pour l'autre ; jouissons ensemble de tous les dons que m'a fait la fortune et de tous ceux que t'a fait l'amour.

Samedy matin, de la rue Neuve.

LETTRE LXXVI.

GUSTAVE A LA COMTESSE SOBIESKA.

Par quel caprice bizare, Lucile refuse-t-elle le nom d'épouse, pour conserver celui d'amante ?

C'est de Lucile, madame, que dépend le bonheur de ma vie. Je vous supplie de vouloir bien employer en ma faveur votre autorité auprès d'elle. Hélas, faut-il que je sois forcé d'avoir recours à un pareil expédient, moi qui n'auroit voulu recevoir sa main que de celle de l'amour ?

Le 11 courrant, de la rue Neuve.

LETTRE LXXVII.

LA COMTESSE SOBIESKA A GUSTAVE.

Vous êtes trop sensé, cher Potowski pour prétendre que dans un cas de cette nature j'emploie l'autorité maternelle.

L'hymen, comme l'amour veut être libre, vous le savés ; tout ce que je puis faire pour vous obliger, c'est de travailler à penetrer les raisons du refus de Lucile.

De la rue Bressi le 12 novembre 1770

LETTRE LXXVIII.

DE LA MÊME AU MÊME.

Enfin ma fille a cédé à mes instances, elle m'a ouvert son cœur.

Pour vous mettre au fait, cher Gustave, des raisons secrètes de ce changement mystérieux, je vais vous rapporter notre entretien.

— Autrefois Lucile, tu n'avois rien de caché pour moi, et je ne sache pas t'avoir jamais donné lieu de t'en repentir.

— Non maman.

— Pourquoi donc aujourd'hui cette réserve opiniatre au sujet de Potowski ? Je ne te repéterai pas combien elle m'humilie : si jamais tu deviens mére, tu le sauras un jour.

Elle hesita un instant : puis elle me parla ainsi :

— Il y a trois semaines que je passai la journée chés le Castellan de Berzin. Vous savés tout ce qu'il a fait pour obtenir la main de sa femme. Elle en étoit assez coeffée, mais il

l'aimait à la fureur; et il ne l'a certainement épousée que parce qu'elle étoit de son goût. D'après cela, qui ne s'attendroit à voir ce couple heureux? Il n'en est rien cependant, et même je n'ai point vu d'époux plus mal assortis. Toujours mécontens l'un de l'autre, ils se querellent tant qu'ils sont ensemble, et ne vivent en paix que lorsqu'ils sont éloignés. Le mari d'ailleurs prend avec la femme des tons qui ne conviennent point : j'en ai été scandalisée au possible; d'autant plus qu'ils sont nouveaux mariés.

— He bien, Lucile, que veux-tu dire par là?

— Un instant, maman, je vous prie. Vous savés que du côté de la naissance, elle ne lui cède point; cela est bien différent du côté de la fortune. Le Castellan a des biens immenses. Mademoiselle Saboski ne lui a rien apporté en dotte.

— A présent ma fille je t'endends. Quoi donc ferois-tu à Gustave l'injustice de lui prêter des procédés aussi bas? lui dont tu connais la belle âme!

— Non, non, maman, je ne crains pas de sa part de bas procédés; je connais ses nobles sentimens. Mais le monde, qui aime à jaser, dit que la Saboski n'a épousé le Castellan que par des vues d'intérest, et il pourroit bien tenir de pareils propos sur mon compte. Cela ne serait pas flatteur. Cependant on pourroit encore prendre patience. Depuis peu la fortune de Gustave a considérablement augmentée et la nôtre s'est fondue. S'il m'épouse on verra bien qu'il n'y a que l'amour qui l'ait engagé à demander ma main; mais comment verra-t-on qu'il n'y a que l'amour qui m'ait engagée à la lui accorder? Lui même en pourroit douter. Voila le malheur que je redoute. Et puisqu'il ne me reste point de sacrifice à lui faire, il faut que je renonce à lui.

— Je ne veux point, ma fille, blamer ta délicatesse; mais je te plains de ta prévention; elle fera le malheur de la vie de ton amant, et surement elle ne fera pas le bonheur de la tienne.

Voila, mon cher Potowski, le résultat de la démarche que j'ai faite auprès de Lucile à votre égard. Si vous ne pouvez vivre sans elle, c'est à vous à vaincre ses scrupules.

De la rue Bressi — le 19 novembre 1770.

LETTRE LXXIX.

GUSTAVE A LUCILE.

Pourquoi faut-il que les soins de ton amour me soyent plus cruels, que ne pourraient l'être ceux de la haine? Tu brises les doux nœuds qui allaient nous unir, crainte que je ne sache apprécier ta tendresse. Mais dis moi, fille bizarre, quel trésor dans l'univers pourrait jamais être le prix de ton cœur!

Non, ma Lucile, je ne veux pas que la fortune me vende si cher ses faveurs. Que plutôt elle reprenne ses dons funestes, s'ils doivent m'ôter l'espérance de te posséder.

Dès cet instant je renonce aux richesses, aux titres, aux dignités : l'éclat d'une couronne même pourrait-il être balancé dans mon cœur avec le malheur de te perdre?

Avec toi une cabane aura pour moi des charmes! je ferai mes délices des occupations d'une vie obscure. Compagnon assidu de tous tes pas, tu adouciras mes travaux, je partagerai tes plaisirs. Viens, ma Lucile, viens, retirons nous sous une humble chaumière. Assés riche de ton amour, je saurai montrer au monde, que l'univers n'est rien pour moi sans le bonheur de te posséder.

De la rue Neuve, le 19 novembre 1770.

LETTRE LXXX.

GUSTAVE A LUCILE.

Quoi! pas même une réponse?

Mon cœur gémissant implore ta pitié et il te trouve sourde à ses cris!

Tu devois être ma consolation, et tu te plais à désoler mon âme!

Tu peux mettre le comble à mon bonheur, et sous tes yeux je reste infortuné!

Ne m'as tu donc été rendue que pour r'ouvrir les plaies sanglantes de mon cœur, et armer mes souffrances d'une pointe plus aigue?

Ne m'as tu été rendue que pour me faire périr de chagrin sur l'image d'un bonheur auquel il ne m'est plus permis d'aspirer?

Il faut renoncer à te posséder, et c'est toi cruelle qui ordonne ce douloureux sacrifice!

Douces illusions qui avés tant de fois abusé mon cœur, disparoissés pour toujours! Pourquoi s'abuser encore si je ne dois à la fin moissonner que le désespoir.

LETTRE LXXXI.

LUCILE A GUSTAVE.

Cesse de t'obstiner plus longtemps à la poursuitte de ce que je ne puis t'accorder. Oublie pour jamais une infortunée; mais quelque soit son sort, rien n'effacera ton image de son cœur. Oui, jusqu'à mon dernier soupir, je t'aimerai Gustave, et je n'aimerai que toi.

De la rue Bressi le 2 décembre 1770.

LETTRE LXXXII.

GUSTAVE A LUCILE.

Tu veux que nous restions amis. Ton cœur n'est donc fait que pour l'amitié? Est-ce pour elle que l'amour a réuni en toi tant de charmes? Le seul plaisir qu'il me soit désormais permis de gouter est celui de te voir. Que m'importe d'admirer en souffrant ta beauté, tes grâces, tes vertus, si tu ne dois jamais être à moi! Cruelle, gardes ta rendresse!

Hélas! où m'emporte ma douleur?

Pardonne, pardonne Lucile. Je retracte mon blasphême. Épargne ce tourment à mon cœur.

Tu ne peux voir souffrir personne; serois-tu sans pitié seulement pour ton amant? Tes yeux pourroient-ils le voir se consummer de tristesse sur un lit de langueur? Et ton ame qui aime à répandre partout la joye, prendroit-elle plaisir à déchirer la sienne?

Quel présent t'auroit fait le ciel qui s'est plu à verser sur toi tous ses dons, s'il ne t'avoit donné un cœur tendre?

Ha ma Lucile, quelque soyent tes scrupules, souffre que mon cœur en triomphe. Vois ton amant à tes genoux, qui te tend les bras; vois l'amour s'applaudir de sa conquête, et la tendresse te demander le prix de sa fidélité.

De la rue Neuve, le 3 décembre 1770.

LETTRE LXXXIII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Lorsque j'appris la résolution de Lucile, je tombai dans une consternation qui s'approchoit du désespoir. Maintenant je ne saurois te peindre l'horreur de l'état de mon âme.

Lucile a beau chercher à cacher la playe qui s'envenime au fond de son cœur; elle ne peut y parvenir. Le chagrin la consume, sa santé s'altère, et sa jeunesse se flétrit comme une fleur.

Mais comme si ce n'étoit pas assés pour le supplice de ma vie, de la voir s'éteindre par dégrés sous mes yeux, forcé de dissimuler la douleur qui me consume moi-même, crainte d'empirer son état, il faut encore que je paroisse consentir à renoncer à elle. Ainsi doublement victime de mon amour.

Trois mois se sont écoulés dans cette cruelle situation; mais je n'ai plus la force de soutenir le fardeau de ma doulourense existence: ma constance est épuisée.

Si tu savois, cher ami, combien il m'est affreux de la voir ainsi consumer sa triste vie! Longtems j'ai mis le doigt sur ma bouche, dévoré en secret ma douleur, retenu mes larmes, étouflé mes soupirs, de peur d'aigrir le sentiment de ses maux. Je ne puis plus y tenir; il faut parler.

Que n'ai-je déjà pas fait pour vaincre sa résistance déplacée! Je ferai cependant encore une tentative. Si elle est infructueuse, adieu, Panin, c'en est fait de ton ami!

De Varsovie, le 29 février 1771.

LETTRE LXXXIV.

LA COMTESSE SOBIESKA A SON ÉPOUX.

A Sandomir.

L'état de Lucile m'afflige au possible. La fièvre s'est allumée dans ses veines; et sa langueur est telle que le médecin est d'avis qu'on ne doit pas la laisser plus longtems livrée à elle-même.

Gustave de son coté est tombé dans la plus noire mélancolie. Il ne veut plus voir ni connoissances, ni amis, ni parents. Son père, tremblant que dans un excès de douleur, il n'attente à ses propres jours, ne le perd pas de vue un instant.

Que d'infortunés par le seul travers d'une fille!

Venés, mon cher ami, venez au plustôt joindre votre autorité à la mienne, pour tacher de lui faire entendre raison.

De Varsovie, le 17 mars 1771.

LETTRE LXXXV.

LE COMTE SOBIESKI A SA FILLE.

A Varsovie.

Ha Lucile! pourquoi prendre ainsi plaisir à effrayer tes parents? Non ce n'est plus délicatesse d'ame, c'est folie de s'opposer de la sorte à une union après laquelle tant de personnes soupirent.

Tu refuses la main de Gustave, crainte qu'il ne vienne à douter de ta tendresse; c'est bien à présent qu'il a raison d'en douter, puisque tu préfères ta vaine gloire à la conservation de ses jours. Il est beau, sans doute, de savoir se résoudre à de pénibles sacrifices; mais il est injuste d'en faire aux dépends d'autrui.

Vois combien de malheureux tu as fait! La vie n'est plus pour ton amant un présent des dieux; tes connoissances, tes amis, tes proches, sont dans la peine; ta mère est dans l'affliction. Fille dénaturée! crains que par ton opiniatreté tu ne portes encore la mort dans mon cœur!

De Sandomir le 25 mars 1771.

LETTRE LXXXVI.

GUSTAVE A LUCILE.

Tes scrupules me désespèrent; la douleur consume tous les liens de ma vie, la lumière m'est odieuse. Cruelle! il ne me reste plus qu'un sacrifice à te faire; je vais le consommer sous tes yeux.

LETTRE LXXXVII.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Ce matin je me suis rendu chés le conte Sobieski, pour en venir à une décision avec Lucile.

En arrivant j'ai trouvé Baboushow sur l'escalier, qui est accourue pour me dire que sa maitresse étoit avec son père et sa mère, qu'elle paroissoit un peu changée hier au soir, et qu'ils s'efforcoient à présent de la rendre raisonnable.

— Si vous êtes curieux d'ouir leur entretien, a-t elle ajouté, passés dans cette chambre: vous n'en perdrés pas un mot.

J'entre sans bruit et à pas tremblants. J'approche l'oreille, j'entends la voix de Lucile.

— Le ciel m'est témoin, disoit-elle, que je donnerois ma vie pour satisfaire à vos vœux: mais soyés vous-même mes juges.

— Cruelle! s'écria quelqu'un en soupirant.

Puis il se fit un moment de silence.

— Tu péris, Lucile, dit le conte. et tu ajoutes à mes douleurs celle de te voir consummer d'ennui sous mes yeux, lorsqu'il est en toi d'y porter reméde. Ha Lucile, puisque les devoirs de la nature les plus sacrés n'ont plus d'empire sur ton cœur inflexible. si mes jours te sont chers encore, ouvre ton cœur à la pitié. Pourquoi empoisonner ainsi les derniers moments d'une vie qui s'éteint! Je n'ai plus d'enfants que toi. Faut-il que la main qui me restoit pour essuier mes larmes les fasse couler! Continue, fille ingratte, ton père sera bientôt couché dans cette tombe où ta désobéissance le conduit à pas lents.

Au même moment la contesse se joignit à son époux.

— O ma fille, ma chère fille, s'écria-t-elle d'un ton qui déchiroit l'ame; faut-il que je voye périr en toi le dernier fruit de mes entrailles? Soulage mon cœur opprimé. Aye pitié d'une mère désolée qui peut à peine encore suporter le poids de la vie.

— Ha, je n'en puis plus, disoit Lucile en pleurant. Hé bien soit, puisque telle est votre volonté, je me fais un devoir d'y souscrire; je serai, sans me plaindre, victime de mon devoir; je finirai dans le mépris de moi-même ma...

A ces mots, je sors sans écouter le reste.

— Allés m'annoncer, dis-je à Baboushow.

Bientôt le conte vint au devant de moi.

— Venés Potowski, dit-il dès qu'il m'apperçu; on ne vous fera plus languir: Lucile est raisonnable.

J'entre: elle s'avance à pas lents, me tends la main, et me dit d'un air tendre:

— Je suis à toi, cher Gustave, les Dieux me deffendent...

— Ange du ciel! m'écriai-je, en courrant la prendre dans mes bras; elle est à moi! Ha Lucile, tu me rends la vie.

Comme je la tenois serrée contre mon cœur, elle penchoit sa tête sur mon cou : bientôt je le sentit baigné de ses larmes; je ne pus retenir les miennes. Attendris par nos sanglots, le conte et son épouse vinrent mêler les leurs aux nôtres, et tous quattre gardants le silence, longtems les douces étreintes de nos bras furent notre seul langage.

Tandis que des larmes d'amour et de tendresse couloient au milieu de nous, Lucile s'étoit évanouie sur mon sein. J'avois senti le poids de son corps augmenter, et déja je commençois à n'avoir plus la force de la soutenir, lorsque son père se détachant du grouppe se mit à dire :

— C'en est assés, mes enfants, venés vous assoir.

La contesse qui alloit suivre l'exemple, s'écria à l'instant :

— Ha ma fille !

Je levai les yeux. Ciel ! que devins-je à la vue de Lucile pâle et défaite ? Un saisissement subit s'empara des puissances de mon âme, suspendit l'usage de mes sens et enchaina mes pas. Je restai immobile comme Lucile dans les bras de sa mère. Le conte s'élança pour nous soutenir en appelant du secours. Quelques domestiques, accourus à ses cris, nous placèrent sur un sopha.

Chacun étoit empressé autour de nous. Au bout de quelques minutes mon ame sortit de cet état d'aliénation ; les forces me revinrent, je m'approchai de Lucile, je lui frottai les tempes avec une eau spiritueuse que tenoit sa femme de chambre. Bientôt elle entr'ouvrit les yeux, et j'achevai de la faire revenir à force de baisers.

Peu après je la vis me fixer d'un air tendre et me sourire doucement. Soudain la crainte fit place à la joye, et la joye à l'amour.

Mon cœur étoit embrasé, et dans mes doux transports je ne cessois de lui prodiguer d'innocentes caresses.

Je la considérois avec délices ; une égale satisfaction éclatoit dans ses yeux. Je lui donnois les noms les plus doux : mais plusieurs fois je me surpris à mêler de tendres reproches à mes tendres propos. Chaque fois, j'apperçu qu'ils faisoient sur elle une vive impression. Crainte de lui faire de la peine je m'en tins à épancher mon ame par mes regards.

Tandis que nous savourions ainsi en silence le délicieux sentiment du bonheur, le tems s'étoit écoulé avec une rapidité inconcevable ; on vint nous avertir que le dinner étoit servi.

En passant dans le salon, nous y trouvâmes mon père avec la contesse et le conte. Il s'approcha de Lucile d'un air satisfait qui me pénétroit de joye, et lui témoigna en peu de mots combien il étoit flatté de la voir passer dans sa famille. Elle voulu répondre, la voix lui manqua et une profonde révérence exprima seule combien elle étoit pénétrée des marques d'attachement qu'elle recevoit. Ce compliment fut suivi d'un baiser, que je trouvai même un peu trop cordial, bien qu'il vint de mon père. Je te l'avoues, Panin, je suis si jaloux de ma belle que je ne puis souffrir qu'on la regarde trop fixement, ni même qu'on la loue avec trop de chaleur.

A table, nos parents furent d'une gaieté extrême: Lucile et moi nous nous livrions en silence au plaisir de nous voir.

Comme nous ne goutions de rien, la contesse eut recours à la recepte de sa sœur. Cette fois ci, elle fut sans effet.

— Si vous ne mangés pas, du moins vous boirés dit le conte. Holas, Carloshou, du Cap !

— C'est bien dit, reprit mon père; mais nous en serons aussi.

Quand on eut versé,

— Allons chère contesse, continua-t-il, à ma fille et à votre fils !

Nous choquames tous ensemble. Quand ce vint le tour de Lucile avec moi, je crus voir ses graces s'animer et de nouveaux charmes éclore sur son visage ; le precieux colorıs de la pudeur se répandit sur ses joues, un sourire furtif remua ses lèvres de roses. Je la fixois avec volupté, et l'un et l'autre nous oubliames nos verres.

— Pas même boire ! s'écria mon père en plaisantant. Je vois ce que c'est : il faut les séparer. Mon ami, venés prendre ma place, je prendrai celle de Gustave ; c'est ce garçon qui lui ôte l'apetit.

En même temps il fit feinte de se lever. Lucile se jetta dans mes bras. Jamais embrassement ne fut plus tendre : je tenois mes lèvres colées sur les siennes et ne pouvois les en détacher.

— S'ils continuent de la sorte, ajouta le conte, leur entretien ne nous ruinera pas.

Les plaisanteries auroient duré plus longtems sans l'arrivée du nonce de Cujavie.

On étoit à la fin du dessert ; nous nous esquivames Lucile et moi. Peu après la contesse nous suivit et tandis que les cavalliers formaient un trio à table, nous allames en former un dans le jardin.

Je conduisis Lucile sous un berceau de jasmin et de lilas : je la plaçai sur un petit throne de gazon puis j'allai cueillir des fleurs, dont je couronnai ma déesse.

Bientôt il fallut aller rejoindre la compagnie. On servit le caffé. Lucile et moi primes en place un *bouillon a la reine*, que sa mère nous avoit fait préparer.

La soirée se passa fort agréablement ; et je me retirai assés tard.

Arrivé au logis, je n'ai rien eu de plus pressé que de mettre la plume à la main pour te donner avis de l'heureuse tournure qu'ont pris mes affaires : non peut-être que mon infortune t'inquietta beaucoup ; mais pour jouir une seconde fois des plaisirs de la journée en les traçant sur le papier.

Je sens mon âme débarrassée d'un poids terrible : un sentiment de plaisir se répand dans tous mes organes : le doux sommeil vient se poser sur mes paupières.

Adieu, cher ami, je te quitte pour aller rêver à mon bonheur.

De Varsovie, le 9 avril 1771.

LETTRE LXXXVIII.

LUCILE A GUSTAVE.

Depuis longtems je ne connoissois plus le doux sommeil. La nuit dernière il revint poser sur mes yeux son aile caressante. Il amena à sa suite, non ces phantomes effrayants qui ont tant de fois assiégé mon esprit, mais la chère image de Gustave, suivie de la troupe riante des amours et des ris.

Durant mon repos, il a versé sur mes sens un beaume restaurant : je commence à me sentir un peu soulagée du fardeau qui m'opprimait.

Ma mère me propose d'aller pour quelques jours avec elle prendre l'air en campagne. Venez y aussi, cher Gustave; sans vous, je ne saurois gouter de plaisir nulle part.

Mardy matin de la rue Bressi.

LETTRE LXXXIX.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

La semaine dernière je reçu de Lucile invitation de venir passer avec elle et sa mère quelques jours à la campagne. J'y volai à l'instant sur les ailes de l'Amour.

Tu ne saurais t'imaginer combien ma belle s'est remise en si peu de tems. Le plaisir et la joye ont été ses seuls médecins : mais qu'elle n'est pas leur puissance ! Déja ils ont essuié ses larmes et ramené les ris sur ses lèvres. Déja ils ont éteint la fièvre dans ses veines, rendu à ses organes leur souplesse et la vigueur à tout son corps. Par leur vertu son teint commence à se ranimer, ses yeux à reprendre leur feu, sa peau à recouvrer sa fraicheur : on la diroit rajeunie. Bientôt je verrai ses graces se ranimer, ses charmes éclore de nouveau et

sa beauté sortir radieuse des nuages dont le chagrin l'avait enveloppée.

Depuis que le sort s'est ainsi cruellement joué de mes vœux, je commence à jouir de quelques moments tranquilles. Après l'affreuse situation ou m'avoit mis la crainte de perdre Lucile, je sens mieux le plaisir de la posséder. On diroit, cher Panin, que le dieu des amants mesure toujours leur bonheur à leurs peines.

Mais quels sont ces liens secrets qui m'attachent ainsi à cette fille? Quel est ce charme invincible qui me force à la contempler sans cesse, et ne me fait trouver du plaisir qu'à ses côtés?

Je ne suis cependant pas tout à fait sans inquiétudes. Le souvenir de mes peines passées est encore présent à mon esprit. Quelquefois en suspend entre l'espérance et la crainte, je contemple en silence mon bonheur : je me demande si ce n'est point un songe ; je tremble que quelque accident imprévu ne vienne encore changer en pleurs les transports de ma joye.

Non, cher Panin, je ne serai pleinement heureux que lorsque ma Lucile me sera unie par des nœuds indissolubles.

De... le 21 avril 1771.

LETTRE LXI.

GUSTAVE A SIGISMOND.

A Pinsk.

Nous nous sommes retirés au château de Minsko pour y faire les préparatifs de la noce, et jouir de plus de tranquilité.

Les soucis fuient de ces lieux ; aucune sombre pensée n'ose en approcher ; une douce paix coule au fond de nos cœurs ; rien ne peut plus troubler ma joye.

Lucile a recouvert la fleur de la santé, la fraicheur de sa jeunesse, son enjouement, sa gaieté ; toutes ses graces se sont ranimées : elle est même embellie ; ses yeux ont je ne sais quoi de céleste, sa voix je ne sais quoi d'angélique, sa personne je ne sais quoi de divin.

Sa flamme est toujours également pure : mais à présent Lucile accorde à l'amour tout ce que permet la pudeur.

Si je la serre dans mes bras amoureux, je sens son cœur palpiter de plaisir ; si je lui presse tendrement la main, cette main douce répond tendrement à la mienne : si je lui dérobe un baiser, ses lèvres vermeilles me le rendent.

O doux abandon de deux cœurs qui se donnent l'un à l'autre! Charme des ames sensibles! aujourd'hui seulement j'apprends à vous connoitre. Auprès d'elle, cher Panin, mes veux les plus chers paroissent remplis ; mon cœur se fond d'allégresse, les jours s'écoulent comme des instants ; et dans les transports de mon ravissement, je crois les Dieux jaloux de mon sort.

Bientôt ces habits de deuil vont se changer en habits de fête: bientôt je m'unirai à Lucile pour ne plus m'en séparer.

Mon bonheur commencera pour ne plus finir qu'avec ma vie.

L'idée d'une union si douce me transporte: tous les moments d'une vie délicieuse et les ravissements de deux cœurs amoureux se présentent à mon ame enivrée.

Viens, cher ami, viens partager ma joye, et *. . . . .
. . . .

* Le manuscrit finit ici. Les cinq lignes suivantes, qui terminaient l'ouvrage et se trouvaient sur la dernière page, ont été lacérées à l'époque où il faisait partie de la bibliothèque d'Aimé Martin. Cette mutilation est d'ailleurs peu importante sous le rapport du sens, puisque le dénoûment est complet. Ainsi elle a été commise, selon toute probabilité, nous a-t-on dit, par quelque autographomane, qui ne craignait pas de pousser jusqu'au larcin l'amour de l'inédit.

FIN DES AVENTURES DE POTOWSKI.

QUELQUES RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

A PROPOS DES PUBLICATIONS DU MUSÉE LITTÉRAIRE DU *SIÈCLE*.

Les nombreux lecteurs du MUSÉE LITTÉRAIRE du SIÈCLE peuvent déjà, d'après l'importance, la diversité et le mérite des ouvrages que nous y avons placés, se faire une idée exacte de l'ensemble de cette publication. Elle n'avait aucun précédent dans la presse périodique, et, par la nature des traités conclus avec les auteurs et les combinaisons financières qui lui servent de base, elle ne saurait jamais avoir de concurrence sérieuse, sous le double rapport de l'excellence et du bon marché. Ce sera véritablement une bibliothèque universelle où trouveront un accueil empressé toutes les œuvres contemporaines qui auront mérité l'attention, soit en France, soit à l'étranger.

Nos lecteurs ont déjà vu figurer dans la *Première Série*, une partie des plus beaux noms de notre littérature, ceux de MM. DE BALZAC, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, ÉMILE SOUVESTRE, ALPHONSE KARR, LÉON GOZLAN, FRÉDÉRIC SOULIÉ et EUGÈNE SCRIBE. Nous y avons introduit en outre la traduction inédite d'un roman anglais qui nous paraissait digne de cet honneur, par sa valeur propre, non moins que par la célébrité et la haute position politique de l'écrivain. Nous voulons parler de *Matilda*, par LORD NORMANBY, ex-vice roi d'Irlande et actuellement ambassadeur d'Angleterre en France.

Cette *Première série*, comprenant la matière de QUINZE VOLUMES ORDINAIRES, étant détachée du journal, formera le premier volume du *Musée littéraire* du *Siècle*, et peut être reliée dans le même format que les œuvres d'ALEXANDRE DUMAS, que nous continuons de publier en outre le lundi de chaque semaine.

La *Deuxième Série*, qui est en cours de publication, n'aura ni moins de variété ni moins de mérite que la *Première*. Elle renferme déjà un des romans si pleins de finesse et d'élégance qui ont fait la réputation de M. CHARLES DE BERNARD (la *Femme de quarante ans*). — M. FRÉDÉRIC SOULIÉ l'a enrichie également d'une de ses productions les plus dramatiques, le *Vicomte de Beziers*. — Nous terminons aujourd'hui la publication de l'œuvre jusqu'alors inédite du *conventionnel* MARAT (l'*ami du peuple*). Le genre de cet ouvrage et le nom de son auteur étaient deux circonstances dont le rapprochement nous avait semblé le recommander, non-seulement à la simple curiosité, mais encore et surtout à l'attention des esprits sérieux. Nous ne nous étions pas trompés, et l'apparition de cet ouvrage a causé une véritable sensation dans le monde littéraire et politique.

Enfin, nous commençons, dans le présent numéro, la publication d'une des œuvres les plus récentes et sans contredit les plus remarquables de M. DE BALZAC. L'éclatant succès qu'elle a obtenu, cette année même, la désignait nécessairement à notre choix, et faisait un devoir au *Siècle* de s'imposer un sacrifice assez considérable pour acquérir le droit de l'offrir le plus tôt possible aux lecteurs de son *Musée littéraire*.

Et ici qu'il nous soit permis de reproduire les réflexions que nous avons émises à propos de cet ouvrage dans le feuilleton de ce journal. Le succès de la *Cousine Bette*, comme tous les grands succès, a dû être contesté par quelques esprits chagrins. Ne pouvant nier l'éminent mérite de l'illustre romancier, ils ont attaqué, selon l'invariable habitude en pareil cas, la moralité de certaines parties de son œuvre. C'est là une de ces thèses commodes sur lesquelles on peut divaguer tout à son aise, car il est encore bien plus difficile de s'entendre sur la moralité, que sur la qualité d'une production de ce genre. Or, ces bonnes *âmes*, — du reste en assez petit nombre, et de celles probablement dont parle Tartuffe, — ont été *blessées par de pareils objets* ; elles ont crié à l'immoralité, et auraient voulu jeter le *mouchoir* de leur excessive pruderie sur ce livre qui, selon toute apparence, *leur faisait venir de coupables pensées*. Nous ne saurions partager leur susceptibilité. Sans doute ce livre renferme des peintures d'une couleur vive et ardente, qui ne sauraient être exposées indifféremment à tous les regards. Les imaginations d'un âge candide pourraient en être troublées. Nous dirons même que, dans cette conviction, sans prétendre blâmer aucunement la publication qu'en a faite d'abord le feuilleton d'un autre journal, le *Siècle* eût hésité peut-être à le faire paraître dans le sien. Le feuilleton d'un journal, en raison de la liberté sans entrave avec laquelle il pénètre chaque jour dans l'intérieur des familles, peut être astreint, en effet, à un rigorisme qui justifie surabondamment la confiance qu'on lui accorde. Il ne faut pas, soit! qu'un seul fait, même douteux, fasse succéder à son égard l'appréhension à la sécurité. Mais du moins cette extrême réserve ne saurait être imposée à une collection de la nature de celle-ci, laquelle, évidemment, ne peut justifier ce titre et mériter de trouver place dans les bibliothèques, qu'à la condition de reproduire toutes les productions qui ont vivement excité l'intérêt du public, n'importe à quel titre. Le *Musée littéraire* du *Siècle* participe en ce point à la liberté plus grande laissée au livre, sur lequel la surveillance paternelle s'exerce naturellement d'abord, avant qu'il passe en toute franchise, de la bibliothèque réservée, sur la table du salon commun. Il lui suffit d'être moral, obligation essentielle, exigée *à priori* de tout ouvrage d'art. Voilà ce que demande le chef de famille ; mais il ne demande pas autre chose. C'est à lui de juger ensuite si les moyens employés par l'auteur dans le développement de sa thèse, ont ce degré d'innocuité qui seul peut leur donner un libre accès dans toutes les mains, ou bien si c'est une de ces œuvres fortement colorées, telles que *Georges Dandin* et *Amphitryon*, telles que *Gil-Blas* et *Don Quichotte*, telles que *Manon Lescaut* et les *Lettres persanes*, telles que *Candide* et l'*Énéide* même, telles, en un mot, que presque tous les chefs-d'œuvre de toutes les littératures tant anciennes que modernes, lesquels ne s'adressent qu'à la maturité de l'esprit comme à celle de l'âge.

La Cousine Bette nous semble appartenir à cette classe de productions essentiellement viriles. C'est un tableau vigoureusement tracé des funestes effets que le désordre entraîne pour l'individu et pour la famille. Rien de plus pathétique que certaines scènes de ce drame intime, rien de plus saisissant que certaines catastrophes, rien de plus vrai que la plupart de ces personnages que chacun a pu voir de ses propres yeux dans la réalité; rien de plus moral surtout et de plus propre à relever l'esprit de famille. Mais on comprend que la moralité même d'un pareil sujet exige certains contrastes, certains détails vigoureux, de ceux dont Molière a donné si souvent l'exemple, et dont notre époque aurait tort de s'effaroucher, car nous ne la croyons guère de force à lutter d'innocence avec le *grand siècle*. Ce ne serait qu'une hypocrisie de plus.

En résumé, il ne faut pas confondre la moralité avec la candeur. Dans leurs accès assez étranges de puritanisme, les rosières de la critique et les Suzannes barbues du parlement devraient, avant de condamner un tableau, se rappeler que la première condition pour flétrir le vice, c'est de le peindre.

Nous croyons donc faire une chose utile au point de vue de la morale générale, autant qu'agréable pour nos lecteurs, en ouvrant le *Musée littéraire* du *Siècle* à l'éloquente et intéressante leçon donnée par M. de Balzac. Il s'est servi cette fois de la plume qui a écrit la fameuse scène du quatrième acte de *Tartuffe*. Si cette plume est hardie, on ne peut du moins lui contester d'être morale.

LOUIS PERRÉE, directeur du *Siècle* ; — LOUIS DESNOYERS, rédacteur en chef de la partie littéraire.

De Balzac.

*

LES PARENS PAUVRES.

DÉDICACE

A DON MICHEL ANGELO CAJETANI,

PRINCE DE TÉANO.

Ce n'est ni au prince romain, ni à l'héritier de l'illustre maison de Cajetani qui a fourni des papes à la Chrétienté, c'est au savant commentateur de Dante que je dédie ce petit fragment d'une longue histoire.

Vous m'avez fait apercevoir la merveilleuse charpente d'idées sur laquelle le plus grand poète italien a construit son poème, le seul que les modernes puissent opposer à celui d'Homère. Jusqu'à ce que je vous eusse entendu, la DIVINE COMÉDIE *me semblait une immense énigme, dont le mot n'avait été trouvé par personne, et moins par les commentateurs que par qui que ce soit. Comprendre ainsi Dante, c'est être grand comme lui; mais toutes les grandeurs vous sont familières.*

Un savant français se ferait une réputation, gagnerait une chaire et beaucoup de croix, à publier, en un volume dogmatique, l'improvisation par laquelle vous avez charmé l'une de ces soirées où l'on se repose d'avoir vu Rome. Vous ne savez peut-être pas que la plupart de nos professeurs vivent sur l'Allemagne, sur l'Angleterre, sur l'Orient ou sur le Nord, comme des insectes sur un arbre; et, comme l'insecte, ils en deviennent partie intégrante, empruntant leur valeur de celle du sujet. Or, l'Italie n'a pas encore été exploitée à chaire ouverte. On ne me tiendra jamais compte de ma discrétion littéraire. J'aurais pu, vous dépouillant, devenir un homme docte de la force de trois Schlegel; tandis que je vais rester simple docteur en médecine sociale, le vétérinaire des maux incurables, ne fût-ce que pour offrir un témoignage de reconnaissance à mon cicerone, et joindre votre illustre nom à ceux des Porcia, des San Severino, des Pareto, des di Negro, des Belgiojoso, qui représenteront dans la COMÉDIE HUMAINE *cette alliance intime et continue de l'Italie et de la France, que déjà le Bardello, cette évêque, auteur de contes très-drolatiques, consacrait de la même manière, au seizième siècle, dans ce magnifique recueil de nouvelles d'où sont issues plusieurs pièces de Shakespeare, quelquefois même des rôles entiers, et* textuellement.

Les deux esquisses que je vous dédie constituent les deux éternelles faces d'un même fait. Homo duplex, *a dit notre grand Buffon, pourquoi ne pas ajouter :* Res duplex? *Tout*

est double, même la vertu. Aussi Molière présente-t-il toujours les deux côtés de tout problème humain ; à son imitation, Diderot écrivit un jour : CECI N'EST PAS UN CONTE, *le chef-d'œuvre de Diderot peut être, où il offre la sublime figure de mademoiselle de Lachaux immolée par Gardanne, en regard de celle d'un parfait amant tué par sa maîtresse. Mes deux nouvelles sont donc mises en pendant, comme deux jumeaux de sexe différent. C'est une fantaisie littéraire à laquelle on peut sacrifier une fois, surtout dans un ouvrage où l'on essaye de représenter toutes les formes qui servent de vêtement à la pensée. La plupart des disputes humaines viennent de ce qu'il existe à la fois des savans et des ignorans, constitués de manière à ne jamais voir qu'un seul côté des faits ou des idées ; et chacun de prétendre que la face qu'il a vue est la seule vraie, la seule bonne. Aussi le Livre Saint a-t-il jeté cette prophétique parole :* Dieu livra le monde aux discussions. *J'avoue que ce seul passage de l'Écriture devrait engager le Saint-Siége à vous donner le gouvernement des deux Chambres pour obéir à cette sentence commentée, en 1814, par l'ordonnance de Louis XVIII.*

Que votre esprit, que la poésie qui est en vous protégent les deux épisodes des PARENS PAUVRES

De votre affectionné serviteur,

DE BALZAC.

Paris, août-septembre 1846.

PREMIER ÉPISODE.

LA COUSINE BETTE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE PÈRE PRODIGUE.

Vers le milieu du mois de juillet de l'année 1838 une de ces voitures nouvellement mises en circulation sur les places de Paris et nommées des *milords*, cheminait, rue de l'Université, portant un gros homme de taille moyenne, en uniforme de capitaine de la garde nationale.

Dans le nombre de ces Parisiens accusés d'être si spirituels, il s'en trouve qui se croient infiniment mieux en uniforme que dans leurs habits ordinaires, et qui supposent chez les femmes des goûts assez dépravés pour imaginer qu'elles seront favorablement impressionnées à l'aspect d'un bonnet à poil et par le harnais militaire.

La physionomie de ce capitaine appartenant à la deuxième légion respirait un contentement de lui-même qui faisait resplendir son teint rougeaud et sa figure passablement joufflue. A cette auréole que la richesse acquise dans le commerce met au front des boutiquiers retirés, on devinait l'un des élus de Paris, au moins ancien adjoint de son arrondissement. Aussi, croyez que le ruban de la Légion-d'Honneur ne manquait pas sur la poitrine, crânement bombée à la prussienne. Campé fièrement dans le coin du milord, cet homme décoré laissait errer son regard sur les passans qui souvent, à Paris, recueillent ainsi d'agréables sourires adressés à de beaux yeux absens.

Le milord arrêta dans la partie de la rue comprise entre la rue de Bellechasse et la rue de Bourgogne, à la porte d'une grande maison nouvellement bâtie sur une portion de la cour d'un vieil hôtel à jardin. On avait respecté l'hôtel qui demeurait dans sa forme primitive au fond de la cour diminuée de moitié.

A la manière seulement dont le capitaine accepta les services du cocher pour descendre du milord, on eût reconnu le quinquagénaire. Il y a des gestes dont la franche lourdeur a toute l'indiscrétion d'un acte de naissance. Le capitaine remit son gant jaune à sa main droite, et, sans rien demander au concierge, se dirigea vers le perron du rez-de-chaussée de l'hôtel d'un air qui disait : « Elle est à moi ! » Les portiers de Paris ont le coup-d'œil savant, ils n'arrêtent point les gens décorés, vêtus de bleu, à démarche pesante. Enfin ils connaissent les riches.

Ce rez-de-chaussée était occupé tout entier par monsieur le baron Hulot d'Ervy, commissaire ordonnateur sous la République, ancien intendant-général d'armée et alors directeur d'une des plus importantes administrations du Ministère de la Guerre, Conseiller d'État, grand-officier de la Légion-d'Honneur, etc., etc.

Ce baron Hulot s'était nommé lui-même d'Ervy, lieu de sa

naissance, pour se distinguer de son frère, le célèbre général Hulot, colonel des grenadiers de la garde impériale, que l'Empereur avait créé comte de Forzheim, après la campagne de 1809. Le frère aîné, le comte, chargé de prendre soin de son frère cadet, l'avait, par prudence paternelle, placé dans l'administration militaire où, grâce à leurs doubles services, le baron obtint et mérita la faveur de Napoléon. Dès 1807, le baron Hulot était intendant-général des armées, en Espagne.

Après avoir sonné, le capitaine bourgeois fit de grands efforts pour remettre en place son habit, qui s'était autant retroussé par derrière que par devant, poussé par l'action d'un ventre piriforme. Admis aussitôt qu'un domestique en livrée l'eut aperçu, cet homme important et imposant suivit le domestique, qui dit en ouvrant la porte du salon : — Monsieur Crevel !

En entendant ce nom, admirablement approprié à la tournure de celui qui le portait, une grande femme blonde, très-bien conservée, parut avoir reçu comme une commotion électrique et se leva.

— Hortense, mon ange, va dans le jardin avec ta cousine Bette, dit-elle vivement à sa fille qui brodait à quelques pas d'elle.

Après avoir gracieusement salué le capitaine, mademoiselle Hortense Hulot sortit par une porte-fenêtre, en emmenant avec elle une vieille fille sèche qui paraissait plus âgée que la baronne, quoiqu'elle eût cinq ans de moins.

— Il s'agit de ton mariage, dit la cousine Bette à l'oreille de sa petite cousine Hortense sans paraître offensée de la façon dont la baronne s'y prenait pour les renvoyer, en la comptant pour presque rien.

La mise de cette cousine eût au besoin expliqué ce sans-gêne.

Cette vieille fille portait une robe de mérinos, couleur raisin de Corinthe, dont la coupe et les liserés dataient de la Restauration, une collerette brodée qui pouvait valoir trois francs, un chapeau de paille cousue à coques de satin bleu bordées de paille comme on en voit aux revendeuses de la halle. A l'aspect de souliers en peau de chèvre dont la façon annonçait un cordonnier du dernier ordre, un étranger aurait hésité à saluer la cousine Bette comme une parente de la maison, car elle ressemblait tout-à-fait à une couturière en journée. Néanmoins la vieille fille ne sortit pas sans faire un petit salut affectueux à monsieur Crevel, auquel ce personnage répondit par un signe d'intelligence.

— Vous viendrez demain, n'est-ce pas, mademoiselle Fischer ? dit-il.

— Vous n'avez pas de monde ? demanda la cousine Bette.

— Mes enfans et vous, voilà tout, répliqua le visiteur.

— Bien, répondit-elle, alors comptez sur moi.

— Me voici, madame, à vos ordres, dit le capitaine de la milice bourgeoise en saluant de nouveau la baronne Hulot.

Et il jeta sur madame Hulot un regard comme Tartufe en jette à Elmire, quand un acteur de province croit nécessaire de marquer les intentions de ce rôle.

— Si vous voulez me suivre par ici, monsieur, nous serons beaucoup mieux que dans ce salon pour causer d'affaires, dit madame Hulot en désignant une pièce voisine qui, dans l'ordonnance de l'appartement, formait un salon de jeu.

Cette pièce n'était séparée que par une légère cloison du boudoir dont la croisée donnait sur le jardin, et madame Hulot laissa monsieur Crevel seul pendant un moment, car elle jugea nécessaire de fermer la croisée et la porte du boudoir, afin que personne ne pût y venir écouter. Elle eut même la précaution de fermer également la porte-fenêtre du grand salon, en souriant à sa fille et à sa cousine qu'elle vit établies dans un vieux kiosque au fond du jardin. Elle revint en laissant ouverte la porte du salon de jeu, afin d'entendre ouvrir celle du grand salon, si quelqu'un y entrait. En allant et venant ainsi, la baronne, n'étant observée par personne, laissait dire à sa physionomie toute sa pensée ; et qui l'aurait vue, eût été presque épouvanté de son agitation. Mais en revenant de la porte d'entrée du grand salon au salon de jeu, sa figure se voila sous cette réserve impénétrable que toutes les femmes, même les plus franches, semblent avoir à commandement.

Pendant ces préparatifs au moins singuliers, le garde national examinait l'ameublement du salon où il se trouvait. En voyant les rideaux de soie, anciennement rouges et déteints en violet par l'action du soleil, limés sur les plis par un long usage, un tapis d'où les couleurs avaient disparu, des meubles dédorés et dont la soie marbrée de taches était usée par bandes, des expressions de dédain, de contentement et d'espérance se succédèrent naïvement sur la plate figure du commerçant parvenu. Il se regardait dans la glace, par-dessus une vieille pendule-Empire, en se passant lui-même en revue, quand le froufrou de la robe de soie lui annonça la baronne. Et il se remit aussitôt en position.

Après s'être jeté sur un petit canapé, qui certes avait été fort beau vers 1809, la baronne indiquant à Crevel un fauteuil dont les bras étaient terminés par des têtes de sphynx bronzées dont la peinture s'en allait par écailles en laissant voir le bois par places, lui fit signe de s'asseoir.

— Ces précautions que vous prenez, madame, seraient d'un charmant augure pour un...

— Un amant, répliqua-t-elle en interrompant le garde national.

— Le mot est faible, dit-il en plaçant sa main droite sur son cœur et roulant des yeux qui font presque toujours rire une femme quand elle leur voit froidement une pareille expression... Amant ! amant ! dites ensorcelé !

— Écoutez, monsieur Crevel, reprit la baronne trop sérieuse pour pouvoir rire, vous avez cinquante ans, c'est dix ans de moins que monsieur Hulot, je le sais ; mais, à mon âge, les folies d'une femme doivent être justifiées par la beauté, par la jeunesse, par la célébrité, par le mérite, par quelques-unes des splendeurs qui nous éblouissent au point de nous faire tout oublier, même notre âge. Si vous avez cinquante mille livres de rentes, votre âge contrebalance bien votre fortune ; ainsi de tout ce qu'une femme exige, vous ne possédez rien...

— Et l'amour ? dit le garde national en se levant et s'avançant, un amour qui...

— Non, monsieur, de l'entêtement ! dit la baronne en l'interrompant pour en finir avec cette ridiculité.

— Oui, de l'entêtement et de l'amour, reprit-il, mais aussi quelque chose de mieux, des droits...

— Des droits ? s'écria madame Hulot qui devint sublime de mépris, de défi, d'indignation. Mais, reprit-elle, sur ce ton, nous ne finirons jamais, et je ne vous ai pas demandé de venir ici pour causer de ce qui vous en a fait bannir malgré l'alliance de nos deux familles...

— Je l'ai cru...

— Encore ! reprit-elle. Ne voyez-vous pas, monsieur, à la manière leste et dégagée dont je parle d'amant, d'amour, de tout ce qu'il y a de plus scabreux pour une femme, que je suis parfaitement sûre de rester vertueuse ? Je ne crains rien, pas même d'être soupçonnée en m'enfermant avec vous. Est-ce là la conduite d'une femme faible ? Vous savez bien pourquoi je vous ai prié de venir !...

— Non, madame, répliqua Crevel en prenant un air froid. Il se pinça les lèvres et se remit en position.

— Eh bien ! je serai brève pour abréger notre mutuel supplice, dit la baronne Hulot en regardant Crevel.

Crevel fit un salut ironique dans lequel un homme du métier eût reconnu les grâces d'un ancien commis-voyageur.

— Notre fils a épousé votre fille...

— Et si c'était à refaire !... dit Crevel.

— Ce mariage ne se ferait pas, répondit vivement la baronne, je m'en doute. Néanmoins, vous n'avez pas à vous plaindre. Mon fils est non-seulement un des premiers avocats de Paris, mais encore le voici député depuis un an, et son début à la chambre est assez éclatant pour faire supposer qu'avant peu de temps il sera ministre. Victorin a été nommé deux fois rapporteur de lois importantes, et il pourrait déjà devenir, s'il le voulait, avocat-général à la Cour de Cassation. Si donc vous me donnez à entendre que vous avez un gendre sans fortune...

— Un gendre que je suis obligé de soutenir... reprit Crevel, ce qui me semble pis, madame. Des cinq cent mille francs constitués en dot à ma fille, deux cents ont passé, Dieu sait à quoi !... à payer les dettes de monsieur votre fils, à meubler *mirobolamment* sa maison, une maison de cinq cent mille francs qui rapporte à peine quinze mille francs, puisqu'il en occupe la plus belle partie, et sur laquelle il redoit deux cent soixante mille francs... Le produit couvre à peine les intérêts de la dette. Cette année, je donne à ma fille une vingtaine de mille francs pour qu'elle puisse nouer les deux bouts. Et mon gendre, qui gagnait trente mille francs au Palais, disait-on, va négliger le Palais pour la Chambre...

— Ceci, monsieur Crevel, est encore un hors-d'œuvre, et nous éloigne du sujet. Mais, pour en finir là-dessus, si mon fils devient ministre, s'il vous fait nommer officier de la Legion-d'Honneur, et conseiller de Préfecture à Paris, pour un ancien parfumeur, vous n'aurez pas à vous plaindre ?...

— Ah ! nous y voici, madame. Je suis un épicier, un boutiquier, un ancien débitant de pâte d'amande, d'eau de Portugal, d'huile céphalique, on doit me trouver bien honoré d'avoir marié ma fille unique au fils de monsieur le baron Hulot d'Ervy, ma fille sera baronne. C'est Régence, c'est Louis XV, Œil-de-Bœuf ! c'est très-bien... J'aime Célestine comme on aime une fille unique, je l'aime tant que, pour ne lui donner ni frère ni sœur, j'ai accepté tous les inconvéniens du veuvage à Paris (et dans la force de l'âge, madame !), mais sachez bien que, malgré cet amour insensé pour ma fille, je n'entamerai pas ma fortune pour votre fils dont les dépenses ne me paraissent pas claires, à moi, ancien négociant...

— Monsieur, vous voyez en ce moment même au Ministère du Commerce, monsieur Popinot, un ancien droguiste de la rue des Lombards.

— Mon ami, madame !... dit le parfumeur retiré ; car moi, Célestin Crevel, ancien premier commis du père César Birotteau, j'ai acheté le fond dudit Birotteau, beau-père de Popinot, lequel Popinot était simple commis dans cet établissement, et c'est lui qui me le rappelle, car il n'est pas fier (c'est une justice à lui rendre) avec les gens bien posés et qui possèdent soixante mille francs de rente.

— Eh bien ! monsieur, les idées que vous qualifiez par le mot Régence ne sont donc plus de mise à une époque où l'on accepte les hommes pour leur valeur personnelle ? et c'est ce que vous avez fait en mariant votre fille à mon fils...

— Vous ne savez pas comment s'est conclu ce mariage... s'écria Crevel. Ah ! maudite vie de garçon ! Sans mes déportemens, ma Célestine serait aujourd'hui la vicomtesse Popinot !

— Mais, encore une fois, ne récriminons pas sur des faits accomplis, reprit énergiquement la baronne. Parlons du sujet de plainte que me donne votre étrange conduite. Ma fille Hortense a pu se marier, le mariage dépendait entièrement de vous, j'ai cru à des sentimens généreux chez vous, j'ai pensé que vous auriez rendu justice à une femme qui n'a jamais eu dans le cœur d'autre image que celle de son mari, que vous auriez reconnu la nécessité pour elle de ne pas recevoir un homme capable de la compromettre, et que vous vous seriez empressé, par honneur pour la famille à laquelle vous vous êtes allié, de favoriser l'établissement d'Hortense avec monsieur le conseiller Lebas... Et vous, monsieur, vous avez fait manquer ce mariage...

— Madame, répondit l'ancien parfumeur, j'ai agi en honnête homme. On est venu me demander si les deux cent mille francs de dot attribués à mademoiselle Hortense seraient payés. J'ai répondu textuellement ceci : « — Je ne le garantirais pas. Mon gendre, à qui la famille Hulot a constitué cette somme en dot, avait des dettes, et je crois que si monsieur Hulot d'Ervy mourait demain, sa veuve serait sans pain. » Voilà, belle dame.

— Auriez-vous tenu ce langage, monsieur, demanda madame Hulot en regardant fixement Crevel, si pour vous j'eusse manqué à mes devoirs ?...

— Je n'aurais pas eu le droit de le dire, chère Adeline, s'écria ce singulier amant en coupant la parole à la baronne, car vous trouveriez la dot dans mon portefeuille...

Et joignant la preuve à la parole, le gros Crevel mit un genou en terre et baisa la main de madame Hulot, en la voyant plongée par ces paroles dans une muette horreur qu'il prit pour de l'hésitation.

— Acheter le bonheur de ma fille au prix de..... Oh ! levez-vous, monsieur, ou je sonne.

L'ancien parfumeur se releva très difficilement. Cette circonstance le rendit si furieux, qu'il se remit en position. Presque tous les hommes affectionnent une posture par laquelle ils croient faire ressortir tous les avantages dont les a doués la nature. Cette attitude, chez Crevel, consistait à se croiser les bras à la Napoléon, en mettant sa tête de trois quarts, et jetant son regard comme le peintre le lui faisait lancer dans son portrait, c'est-à-dire à l'horizon.

— Conserver, dit-il avec une fureur bien jouée, conserver sa foi à un libert...

— A un mari, monsieur, qui en est digne, reprit madame Hulot en interrompant Crevel pour ne pas lui laisser prononcer un mot qu'elle ne voulait pas entendre.

— Tenez, madame, vous m'avez écrit de venir, vous voulez savoir les raisons de ma conduite, vous me poussez à bout avec vos airs d'impératrice, avec votre dédain, et votre... mépris ! Ne dirait-on pas que je suis un nègre ? Je vous le répète, croyez-moi ! j'ai le droit de vous... de vous faire la cour... car... Mais, non, je vous aime assez pour me taire...

— Parlez, monsieur, j'ai dans quelques jours quarante-huit ans, je ne suis pas sottement prude, je puis tout écouter...

— Voyons, me donnez-vous votre parole d'honnête femme, car vous êtes, malheureusement pour moi, une honnête femme, de ne jamais me nommer, de ne pas dire que je vous livre ce secret ?...

— Si c'est la condition de la révélation, je jure de ne rien dire à personne, pas même à mon mari, de qui j'aurai su les énormités que vous allez me confier.

— Je le crois bien, car il ne s'agit que de vous et de lui...

Madame Hulot pâlit.

— Ah ! si vous aimez encore Hulot, vous allez souffrir ! Voulez-vous que je me taise ?...

— Parlez, monsieur, car il s'agit, selon vous, de justifier à mes yeux les étranges déclarations que vous m'avez faites, et votre persistance à tourmenter une femme de mon âge, qui voudrait marier sa fille et puis... mourir en paix !...

— Vous le voyez, vous êtes malheureuse. .

— Moi, monsieur ?

— Oui, belle et noble créature ! s'écria Crevel, tu n'as que trop souffert. .

— Monsieur, taisez-vous et sortez ! ou parlez-moi convenablement.

— Savez-vous, madame, comment le sieur Hulot et moi, nous nous sommes connus ?... chez nos maîtresses, madame.

— Oh ! monsieur...

— Chez nos maîtresses, madame, répéta Crevel d'un ton mélodramatique, et en rompant sa position pour faire un geste de la main droite.

— Eh bien ! après, monsieur ?... dit tranquillement la baronne au grand ébahissement de Crevel.

Les séducteurs à petits motifs ne comprennent jamais les grandes âmes.

— Moi, veuf depuis cinq ans, reprit Crevel en parlant comme un homme qui va raconter une histoire, ne voulant pas me remarier, dans l'intérêt de ma fille que j'idolâtre, ne voulant pas non plus avoir d'accointances chez moi, quoique j'eusse alors une très jolie dame de comptoir, j'ai mis, comme on dit, dans ses meubles une petite ouvrière de quinze ans, d'une beauté miraculeuse et de qui, je l'avoue, je devins amoureux à en perdre la tête. Aussi, madame, ai-je prié ma propre tante, que j'ai fait venir de mon pays (la sœur de ma mère !) de vivre avec cette charmante créature et de la surveiller pour qu'elle restât aussi sage que possible dans cette situation, comment dire ?... *chocnoso*. . non, illicite !... La petite, dont la vocation pour la musique était visible, a eu des maîtres, elle a reçu de l'éducation (il fallait bien l'occuper !). Et d'ailleurs, je voulais être à la fois son père, son bienfaiteur, et lâ-

chons le mot, son amant ; faire d'une pierre deux coups, une bonne action et une bonne amie. J'ai été heureux cinq ans. La petite a l'une de ces voix qui sont la fortune d'un théâtre, et je ne peux la qualifier autrement qu'en disant que c'est Duprez en jupon. Elle m'a coûté deux mille francs par an, uniquement pour lui donner son talent de cantatrice. Elle m'a rendu fou de la musique, j'ai eu pour elle et pour ma fille une loge aux Italiens. J'y allais alternativement un jour avec Célestine, un jour avec Josépha...

— Comment, cette illustre cantatrice ?...

— Oui, madame, reprit Crevel avec orgueil, cette fameuse Josépha me doit tout... Enfin, quand la petite eut vingt ans, en 1834, croyant l'avoir attachée à moi pour toujours, et devenu très-faible avec elle, je voulus lui donner quelques distractions, je lui laissai voir une jolie petite actrice, Jenny Cadine, dont la destinée avait quelque similitude avec la sienne. Cette actrice devait aussi tout à un protecteur, qui l'avait élevée à l'épinette. Ce protecteur était le baron Hulot...

— Je le sais, monsieur, dit la baronne d'une voix calme et sans la moindre altération.

— Ah ! bah ! s'écria Crevel de plus en plus ébahi. Bien ! Mais savez-vous que votre monstre d'homme *protége* Jenny Cadine, à compter de l'âge de treize ans ?

— Eh bien ! monsieur, après? dit la baronne.

— Comme Jenny Cadine, reprit l'ancien négociant, en avait vingt, ainsi que Josépha, losqu'elles se sont connues, le baron jouait le rôle de Louis XV vis-à-vis de mademoiselle de Romans, dès 1826, et vous aviez alors douze ans de moins...

— Monsieur, j'ai eu des raisons pour laisser à monsieur Hulot sa liberté.

— Ce mensonge-là, madame, suffira sans doute à effacer tous les péchés que vous avez commis, et vous ouvrira la porte du paradis, répliqua Crevel d'un air fin qui fit rougir la baronne. Dites cela, femme sublime et adorée, à d'autres ; mais pas au père Crevel, qui, sachez-le bien, a trop souvent banqueté dans des parties carrées avec votre scélérat de mari, pour ne pas savoir tout ce que vous valez ! Il s'adressait parfois des reproches, entre deux vins, en me détaillant vos perfections. Oh ! je vous connais bien : vous êtes un ange. Entre une jeune fille de vingt ans et vous, un libertin hésiterait, moi je n'hésite pas.

— Monsieur !...

— Bien, je m'arrête... Mais apprenez, sainte et digne femme, que les maris, une fois gris, racontent bien des choses de leurs épouses chez leurs maîtresses.

Des larmes de pudeur, qui roulèrent entre les beaux cils de madame Hulot, arrêtèrent net le garde national et il ne pensa plus à se remettre en position.

— Je reprends, dit-il. Nous nous sommes liés, le baron et moi, par nos coquines. Le baron, comme tous les gens vicieux, est très-aimable, et vraiment bon enfant. Oh ! m'a-t-il plu, ce drôle-là ! Non, il avait des inventions... enfin laissons-là ces souvenirs... Nous sommes devenus comme deux frères.. Le scélérat, tout-à-fait Régence, essayait bien de me dépraver, de me prêcher le saint simonisme en fait de femmes, de me donner des idées de grand seigneur, de juste-au-corps bleu ; mais, voyez-vous, j'aimais ma petite à l'épouser, si je n'avais pas craint d'avoir des enfans. Entre deux vieux papas, amis comme... comme nous l'étions, comment voulez-vous que nous n'ayons pas pensé à marier nos enfans ? Trois mois après le mariage de son fils avec ma Célestine, Hulot, (je ne sais pas comment je prononce son nom, l'infâme ! car il nous a trompés tous les deux, madame !...) eh bien ! l'infâme m'a soufflé ma petite Josépha. Ce scélérat se savait supplanté par un jeune Conseiller-d'État et par un artiste (excusez du peu !) dans le cœur de Jenny Cadine, dont les succès étaient de plus en plus *esbrouffans*, et il m'a pris ma pauvre petite maîtresse, un amour de femme ; mais vous l'avez vue assurément aux Italiens où il l'a fait entrer par son crédit. Votre homme n'est pas aussi sage que moi, qui suis réglé comme un papier de musique. (il avait été déjà pas mal entamé par Jenny Cadine qui lui coûtait bien près de trente mille francs par an). Eh bien ! sachez-le, il achève de se ruiner pour Josépha. Josépha, madame, est juive, elle se nomme Mirah (c'est l'anagramme de Hiram), un chiffre israélite pour pouvoir la reconnaître, car c'est une enfant abandonnée en Allemagne (les recherches que j'ai faites prouvent qu'elle est la fille naturelle d'un riche banquier juif). Le théâtre, et surtout les instructions que Jenny Cadine, madame Schontz, Malaga, Carabine ont données sur la manière de traiter les vieillards, à cette petite que je tenais dans une voie honnête et peu coûteuse, ont développé chez elle l'instinct des premiers Hébreux pour l'or et les bijoux, pour le Veau d'or ! La cantatrice célèbre, devenue âpre à la curée, veut être riche, très-riche. Aussi ne dissipe-t-elle rien de ce qu'on dissipe pour elle. Elle s'est essayée sur le sieur Hulot, qu'elle a plumé net, oh ! plumé, ce qui s'appelle *rasé !* Ce malheureux, après avoir lutté contre un des Keller et le marquis d'Esgrignon, fous tous deux de Josépha sans compter les idolâtres inconnus, va se la voir enlever par ce duc si puissamment riche qui protége les arts. Comment l'appelez-vous ?... un nain ?... ah ! le duc d'Hérouville. Ce grand seigneur a la prétention d'avoir à lui seul Josépha, tout le monde courtisanesque en parle, et le baron n'en sait rien ; car il en est au treizième arrondissement comme dans tous les autres : l'amant est, comme les maris, le dernier instruit. Comprenez-vous mes droits, maintenant ? Votre époux, belle dame, m'a privé de mon bonheur, de la seule joie que j'ai eue depuis mon veuvage. Oui, si je n'avais pas eu le malheur de rencontrer ce vieux roquentin, je possèderais encore Josépha ; car, moi, voyez-vous, je ne l'aurais jamais mise au théâtre, elle serait restée obscure, sage, et à moi. Oh ! si vous l'aviez vue, il y a huit ans : mince et nerveuse, le teint doré d'une Andalouse, comme on dit, les cheveux noirs et luisans comme du satin, un œil à longs cils bruns qui jetait des éclairs, une distinction de duchesse dans les gestes, la modestie de la pauvreté, de la grâce honnête, de la gentillesse comme une biche sauvage. Par la faute du sieur Hulot, ces charmes, cette pureté, tout est devenu piége à loup, chatière à pièces de cent sous. La petite est la reine des impures, comme on dit. Enfin elle *blague*, aujourd'hui, elle qui ne connaissait rien de rien, pas même ce mot-là !

En ce moment, l'ancien parfumeur s'essuya les yeux où roulaient quelques larmes. La sincérité de cette douleur agit sur madame Hulot qui sortit de la rêverie où elle était tombée.

— Eh bien ! madame, est-ce à cinquante-deux ans qu'on retrouve un pareil trésor ? A cet âge, l'amour coûte trente mille francs par an, j'en ai su le chiffre par votre mari, et moi, j'aime trop Célestine pour la ruiner. Quand je vous ai vue, à la première soirée que vous nous avez donnée, je n'ai pas compris que ce scélérat de Hulot entretînt une Jenny Cadine... Vous aviez l'air d'une impératrice. Vous n'avez pas trente ans, madame, reprit-il, vous me paraissez jeune, vous êtes belle. Ma parole d'honneur, ce jour-là j'ai été touché à fond, je me disais : « Si je n'avais pas ma Josépha, puisque le père Hulot délaisse sa femme, elle m'irait comme un gant. » (Ah ! pardon ! c'est un mot de mon ancien état. Le parfumeur revient de temps en temps, c'est ce qui m'empêche d'aspirer à la députation). Aussi, lorsque j'ai été si lâchement trompé par le baron, car entre vieux drôles comme nous, les maîtresses de nos amis devraient être sacrées, me suis-je juré de lui prendre sa femme. C'est justice. Le baron n'aurait rien à dire et l'impunité nous est acquise. Vous m'avez mis à la porte comme un chien galeux aux premiers mots que je vous ai touchés de l'état de mon cœur ; vous avez redoublé par-là mon amour, mon entêtement, si vous voulez, et vous serez à moi.

— Et comment ?

— Je ne sais pas, mais ce sera. Voyez-vous, madame, un imbécile de parfumeur (retiré !) qui n'a qu'une idée en tête, est plus fort qu'un homme d'esprit qui en a des milliers... Je suis *tocqué* de vous, et vous êtes ma vengeance, c'est comme si j'aimais deux fois ! Je vous parle à cœur ouvert, en homme résolu, de même que vous me dites : « Je ne serai pas à vous. » Je cause froidement avec vous. Enfin, comme on dit, je joue cartes sur table... Vous serez à moi, dans un temps donné... Oh ! vous auriez cinquante ans, vous seriez encore ma maîtresse. Et ce sera, car moi j'attends tout de votre mari...

Madame Hulot jeta sur ce bourgeois calculateur un regard si fixe de terreur, qu'il la crut devenue folle, et il s'arrêta.

— Vous l'avez voulu, vous m'avez couvert de votre mépris, vous m'avez défié, j'ai parlé! dit il en éprouvant le besoin de justifier la sauvagerie de ses dernières paroles.

— Oh! ma fille, ma fille! s'écria la baronne d'une voix de mourante.

— Ah! je ne connais plus rien! reprit Crevel. Le jour où Josépha m'a été prise, j'étais comme une tigresse à qui l'on a enlevé ses petits... Enfin, j'étais comme je vous vois en ce moment. Votre fille! c'est, pour moi, le moyen de vous obtenir. Oui, j'ai fait manquer le mariage de votre fille!... et vous ne la marierez point sans mon secours! Quelque belle que soit mademoiselle Hortense, il lui faut une dot...

— Hélas! oui! dit la baronne en s'essuyant les yeux.

— Eh bien! essayez de demander dix mille francs au baron, reprit Crevel qui se remit en position.

Il attendit pendant un moment, comme un acteur qui *marque un temps*.

— S'il les avait, il les donnerait à celle qui remplacera Josépha! dit-il en forçant son *medium*. Dans la voie où il est, s'arrête-t on? Il aime d'abord trop les femmes! (Il y a en tout un juste-milieu, comme a dit notre Roi.) Et puis la vanité s'en mêle! C'est un bel homme! Il vous mettra tous sur la paille pour son plaisir. Vous êtes déjà d'ailleurs sur le chemin de l'hôpital. Tenez, depuis que je n'ai mis les pieds chez vous, vous n'avez pas pu renouveler le meuble de votre salon. Le mot GÊNE est vomi par toutes les lézardes de ces étoffes. Quel est le gendre qui ne sortira pas épouvanté des preuves mal déguisées de la plus horrible des misères, celle des gens comme il faut? J'ai été boutiquier, je m'y connais: il n'y a rien de tel que le coup-d'œil du marchand de Paris pour savoir découvrir la richesse réelle et la richesse apparente... Vous êtes sans le sou, dit-il à voix basse. Cela se voit en tout, même sur l'habit de votre domestique. Voulez-vous que je vous révèle d'affreux mystères qui vous sont cachés?...

— Monsieur, dit madame Hulot qui pleurait à mouiller son mouchoir, assez! assez!

— Eh bien! mon gendre donne de l'argent à son père, et voilà ce que je voulais vous dire, en débutant, sur le train de votre fils. Mais je veille aux intérêts de ma fille... soyez tranquille.

— Oh! marier ma fille et mourir!... dit la malheureuse femme qui perdit la tête.

— Eh bien! en voici le moyen! reprit Crevel.

Madame Hulot regarda Crevel avec un air d'espérance qui changea si rapidement sa physionomie, que ce seul mouvement aurait dû attendrir Crevel et lui faire abandonner son projet ridicule.

— Vous serez belle encore dix ans, reprit Crevel en position, ayez des bontés pour moi, et mademoiselle Hortense est mariée. Hulot m'a donné le droit, comme je vous disais, de poser le marché, tout crûment, et il ne se fâchera pas. Depuis trois ans, j'ai fait valoir mes capitaux, car mes fredaines ont été restreintes. J'ai trois cent mille francs de gain en dehors de ma fortune, ils sont à vous...

— Sortez, monsieur, dit madame Hulot, sortez, et ne reparaissez jamais devant moi. Sans la nécessité où vous m'avez mise de savoir le secret de votre lâche conduite dans l'affaire du mariage projeté pour Hortense... Oui, lâche... reprit-elle à un geste de Crevel. Comment faire peser de pareilles inimitiés sur une pauvre fille, sur une belle et innocente créature?... Sans cette nécessité qui poignait mon cœur de mère, vous ne m'auriez jamais reparlé, vous ne seriez plus rentré chez moi. Trente-deux ans d'honneur, de loyauté de femme ne périront pas sous les coups de monsieur Crevel...

— Ancien parfumeur, successeur de César Birotteau, à la Reine des Roses, rue Saint-Honoré, dit railleusement Crevel, ancien adjoint au maire, capitaine de la garde nationale, chevalier de la Légion-d'Honneur, absolument comme mon prédécesseur...

— Monsieur, reprit la baronne, monsieur Hulot, après vingt ans de constance, a pu se lasser de sa femme, ceci ne regarde que moi; mais vous voyez, monsieur, qu'il a mis bien du mystère à ses infidélités, car j'ignorais qu'il vous eût succédé dans le cœur de mademoiselle Josépha...

— Oh! s'écria Crevel, à prix d'or, madame... Cette fauvette lui coûte plus de cent mille francs depuis deux ans. Ah! ah! vous n'êtes pas au bout...

— Trêve à tout ceci, monsieur Crevel. Je ne renoncerai pas pour vous au bonheur qu'une mère éprouve à pouvoir embrasser ses enfants, sans se sentir un remords au cœur, à se voir respectée, aimée par sa famille, et je rendrai mon âme à Dieu sans souillure. .

— *Amen!* dit Crevel avec cette amertume diabolique qui se répand sur la figure des gens à prétention quand ils ont échoué de nouveau dans de pareilles entreprises. Vous ne connaissez pas la misère à son dernier période, la honte... le déshonneur... J'ai tenté de vous éclairer, je voulais vous sauver, vous et votre fille!... eh bien! vous épellerez la parabole moderne du *père prodigue*, depuis la première jusqu'à la dernière lettre. Vos larmes et votre fierté me touchent, car voir pleurer une femme qu'on aime, c'est affreux!... dit Crevel en s'asseyant. Tout ce que je puis vous promettre, chère Adeline, c'est de ne rien faire contre vous, ni contre votre mari; mais n'envoyez jamais aux renseignemens chez moi! Voilà tout!

— Que faire, donc? s'écria madame Hulot.

Jusque-là, la baronne avait soutenu courageusement les triples tortures que cette explication imposait à son cœur, car elle souffrait comme femme, comme mère et comme épouse. En effet, tant que le beau-père de son fils s'était montré rogue et agressif, elle avait trouvé de la force dans la résistance qu'elle opposait à la brutalité du boutiquier; mais la bonhomie qu'il manifestait au milieu de son exaspération d'amant rebuté, de beau garde national humilié, détendit ses fibres montées à se briser; elle se tordit les mains, elle fondit en larmes, et elle était dans un tel état d'abattement stupide, qu'elle se laissa baiser les mains par Crevel à genoux.

— Mon Dieu! que devenir? reprit-elle en s'essuyant les yeux. Une mère peut-elle voir froidement sa fille dépérir sous ses yeux? Quel sera le sort d'une si magnifique créature, aussi forte de sa vie chaste auprès de sa mère, que de sa nature privilégiée! Par certains jours, elle se promène dans le jardin, triste, sans savoir pourquoi; je la trouve avec des larmes dans les yeux...

— Elle a vingt-un ans, dit Crevel.

— Faut-il la mettre au couvent? demanda la baronne; car dans de pareilles crises, la religion est souvent impuissante contre la nature, et les filles les plus pieusement élevées perdent la tête!... Mais levez-vous donc, monsieur, ne voyez-vous pas que, maintenant, tout est fini entre nous, que vous me faites horreur, que vous avez renversé la dernière espérance d'une mère!...

— Et si je la relevais?... dit-il.

Madame Hulot regarda Crevel avec une expression délirante qui le toucha; mais il refoula la pitié dans son cœur, à cause de ce mot: *Vous me faites horreur!* La Vertu est toujours un peu trop tout d'une pièce, elle ignore les nuances, et les tempéramens à l'aide desquels on louvoye dans une fausse position.

— On ne marie pas aujourd'hui, sans dot, une fille aussi belle que l'est mademoiselle Hortense, reprit Crevel en reprenant son air pincé. Votre fille est une de ces beautés effrayantes pour les maris; c'est comme un cheval de luxe qui veut des soins trop coûteux pour avoir beaucoup d'acquéreurs. Allez donc à pied avec une pareille femme au bras? tout le monde vous regardera, vous suivra, désirera votre épouse. Ce succès inquiète beaucoup de gens qui ne veulent pas avoir des amans à tuer; car, après tout, on n'en tue jamais qu'un. Vous ne pouvez, dans la situation où vous êtes, marier votre fille que de trois manières: par mon secours, vous n'en voulez pas!... en trouvant un vieillard de soixante ans, très riche, sans enfans, et qui voudrait en avoir, c'est difficile, mais cela se rencontre. Il y a tant de vieux qui prennent des Josépha, des Jenny Cadine, pourquoi n'en rencontrerait-on pas un qui ferait la même bêtise légitimement?... Si je n'avais pas ma Célestine et nos deux petits enfans, j'épouserais

Hortense. Et de deux! La dernière manière est la plus facile...

Madame Hulot leva la tête, et regarda l'ancien parfumeur avec anxiété.

— Paris est une ville où tous les gens d'énergie qui poussent comme des sauvageons sur le territoire français, se donnent rendez-vous, et il y grouille bien des talens, sans feu ni lieu, des courages capables de tout, même de faire fortune... Eh bien! ces garçons-là... (Votre serviteur en était dans son temps, et il en a connu!... Qu'avait du Tillet? Qu'avait Popinot, il y a vingt ans?... ils pataugeaient tous les deux dans la boutique du papa Birotteau, sans autre capital que l'envie de parvenir, qui selon moi, vaut le plus beau capital!... On mange des capitaux, et l'on ne se mange pas le moral!... Qu'avais-je, moi? l'envie de parvenir, du courage. Du Tillet est l'égal aujourd'hui des plus grands personnages. Le petit Popinot, le plus riche droguiste de la rue des Lombards, est devenu député, le voilà ministre...) Eh bien! l'un de ces *condottierri*, comme on dit, de la commandite, de la plume ou de la brosse, est le seul être, à Paris, capable d'épouser une belle fille sans le sou, car ils ont tous les genres de courage. Monsieur Popinot a épousé mademoiselle Birotteau sans espérer un liard de dot. Ces gens-là sont fous! ils croient à l'amour, comme ils croient à leur fortune et à leurs facultés!.. Cherchez un homme d'énergie qui devienne amoureux de votre fille et il l'épousera sans regarder le présent. Vous m'avouerez que, pour un ennemi, je ne manque pas de générosité, car ce conseil est contre moi.

— Ah! monsieur Crevel, si vous vouliez être mon ami, quittez vos idées ridicules!...

— Ridicules? madame, ne vous démolissez pas ainsi, regardez-vous... Je vous aime et vous viendrez à moi... Je veux dire un jour à Hulot: « Tu m'as pris Josépha, j'ai ta femme!... » C'est la vieille loi du talion! Et je poursuivrai l'accomplissement de mon projet, à moins que vous ne deveniez excessivement laide. Je réussirai, voici pourquoi, dit-il en se mettant en position et regardant madame Hulot.

— Vous ne rencontrerez ni un vieillard, ni un jeune homme amoureux, reprit-il après une pause, parce que vous aimez trop votre fille pour la livrer aux manœuvres d'un vieux libertin, et que vous ne vous résignerez pas, vous, baronne Hulot, sœur du vieux lieutenant-général qui commandait les vieux grenadiers de la vieille garde, à prendre l'homme d'énergie là où il sera; car il peut se trouver simple ouvrier, comme tel millionnaire d'aujourd'hui se trouvait simple mécanicien il y dix ans, simple conducteur de travaux, simple contre-maître de fabrique. Et alors, en voyant votre fille, poussée par ses vingt ans, capable de vous déshonorer, vous vous direz: « Il vaut mieux que ce soit moi qui me déshonore; et si monsieur Crevel veut me garder le secret, je vais gagner la dot de ma fille, deux cent mille francs, pour dix ans d'attachement à cet ancien marchand de gants... le père Crevel!... » Je vous ennuie, et ce que je dis est profondément immoral, n'est-ce pas? Mais si vous étiez mordue par une passion irrésistible, vous vous feriez, pour me céder, des raisonnemens comme s'en font les femmes qui aiment... Eh bien! l'intérêt d'Hortense vous les mettra dans le cœur, ces capitulations de conscience...

— Il reste à Hortense un oncle.

— Qui, le père Fischer?... il arrange ses affaires, et par la faute du baron encore, dont le râteau passe sur toutes les caisses qui sont à sa portée.

— Le comte Hulot...

— Oh! votre mari, madame, a déjà fricassé les économies du vieux lieutenant-général, il en a meublé la maison de sa cantatrice. Voyons, me laisserez-vous partir sans espérance?

— Adieu, monsieur. On guérit facilement d'une passion pour une femme de mon âge, et vous prendrez des idées chrétiennes. Dieu protége les malheureux...

La baronne se leva pour forcer le capitaine à la retraite, et elle le repoussa dans le grand salon.

— Est-ce au milieu de pareilles guenilles que devrait vivre la belle madame Hulot? dit-il.

Et il montrait une vieille lampe, un lustre dédoré, les cordes du tapis, enfin les haillons de l'opulence qui faisaient de ce grand salon blanc, rouge et or, un cadavre des fêtes impériales.

— La vertu, monsieur, reluit sur tout cela. Je n'ai pas envie d'avoir un magnifique mobilier en faisant de cette beauté, que vous me prêtez, *des piéges à loups, des chatières à pièces de cent sous!*

Le capitaine se mordit les lèvres en reconnaissant les expressions par lesquelles il venait de flétrir l'avidité de Josépha.

— Et pour qui cette persévérance? demanda-t-il.

En ce moment la baronne avait éconduit l'ancien parfumeur jusqu'à la porte.

— Pour un libertin!... ajouta-t-il en faisant une moue d'homme vertueux et millionnaire.

— Si vous aviez raison, monsieur, ma constance aurait alors quelque mérite, voilà tout.

Elle laissa le capitaine après l'avoir salué comme on salue pour se débarrasser d'un importun, et se retourna trop lestement pour le voir une dernière fois en position. Elle alla rouvrir les portes qu'elle avait fermées, et ne put remarquer le geste menaçant par lequel Crevel lui dit adieu. Elle marchait fièrement, noblement, comme une martyre au Colysée. Elle avait néanmoins épuisé ses forces, car elle se laissa tomber sur le divan de son boudoir bleu, comme une femme près de se trouver mal, et elle resta les yeux attachés sur le kiosque en ruines où sa fille babillait avec la cousine Bette.

Depuis les premiers jours de son mariage jusqu'en ce moment, la baronne avait aimé son mari, comme Joséphine a fini par aimer Napoléon, d'un amour admiratif, d'un amour maternel, d'un amour lâche. Si elle ignorait les détails que Crevel venait de lui donner, elle savait cependant fort bien que, depuis vingt ans, le baron Hulot lui faisait des infidélités; mais elle s'était mis sur les yeux un voile de plomb, elle avait pleuré silencieusement, et jamais une parole de reproche ne lui était échappée. En retour de cette angélique douceur, elle avait obtenu la vénération de son mari, et comme un culte divin autour d'elle. L'affection qu'une femme porte à son mari, le respect dont elle l'entoure, sont contagieux dans la famille. Hortense croyait son père un modèle accompli d'amour conjugal. Quant à Hulot fils, élevé dans l'admiration du baron, en qui chacun voyait un des géans qui secondèrent Napoléon, il savait devoir sa position au nom, à la place, et à la considération paternelle; d'ailleurs, les impressions de l'enfance exercent une longue influence, et il craignait encore son père; aussi eût-il soupçonné les irrégularités révélées par Crevel, déjà trop respectueux pour s'en plaindre, il les aurait excusées par des raisons tirées de la manière de voir des hommes à ce sujet.

Maintenant il est nécessaire d'expliquer le dévoûment extraordinaire de cette belle et noble femme; et voici l'histoire de sa vie en peu de mots.

Dans un village situé sur les extrêmes frontières de la Lorraine, au pied des Vosges, trois frères, du nom de Fischer, simples laboureurs, partirent, par suite des réquisitions républicaines, à l'armée dite du Rhin.

En 1799, le second des frères, André, veuf et père de madame Hulot, laissa sa fille aux soins de son frère aîné, Pierre Fischer, qu'une blessure reçue en 1797 avait rendu incapable de servir, et fit quelques entreprises partielles dans les Transports Militaires, service qu'il dut à la protection de l'ordonnateur Hulot d'Ervy. Par un hasard assez naturel, Hulot, qui vint en 1804 à Strasbourg, vit la famille Fischer. Le père d'Adeline et son jeune frère étaient alors soumissionnaires des fourrages en Alsace.

Adeline, alors âgée de seize ans, pouvait être comparée à la fameuse madame du Barry, comme elle, fille de la Lorraine. C'était une de ces beautés complètes, foudroyantes, une de ces femmes semblables à madame Tallien, que la nature fabrique avec un soin particulier; elle leur dispense ses plus précieux dons: la distinction, la noblesse, la grâce, la finesse, l'élégance, une chair à part, un teint broyé dans cet atelier inconnu où travaille le hasard. Ces belles femmes-là se ressemblent toutes entre elles. Bianca Capella dont le portrait est un des chefs-d'œuvre du Bronzino, la Vénus de Jean Gou-

jon dont l'original est la fameuse Diane de Poitiers, la signora Olympia dont le portrait est à la galerie Doria, enfin Ninon, madame du Barry, madame Tallien, mademoiselle Georges, madame Récamier, toutes ces femmes, restées belles en dépit des années, de leurs passions ou de leur vie à plaisirs excessifs, ont dans la taille, dans la charpente, dans le caractère de la beauté des similitudes frappantes, et à faire croire qu'il existe dans l'océan des générations un courant aphrodisien d'où sortent toutes ces Vénus, filles de la même onde salée!

Adeline Fischer, une des plus belles de cette tribu divine, possédait les caractères sublimes, les lignes serpentines, le tissu vénéneux de ces femmes nées reines. La chevelure blonde que notre mère Ève a tenue de la main de Dieu, une taille d'impératrice, un air de grandeur, des contours augustes dans le profil, une modestie villageoise arrêtaient sur son passage tous les hommes, charmés comme le sont les amateurs devant un Raphaël. Aussi, la voyant, l'ordonnateur fit-il de mademoiselle Adeline Fischer sa femme dans le temps légal, au grand étonnement des Fischer, tous nourris dans l'admiration de leurs supérieurs.

L'aîné, soldat de 1792, blessé grièvement à l'attaque des lignes de Wissembourg, adorait l'empereur Napoléon et tout ce qui tenait à la Grande-Armée. André et Johann parlaient avec respect de l'ordonnateur Hulot, ce protégé de l'Empereur à qui, d'ailleurs, ils devaient leur sort, car Hulot d'Ervy, leur trouvant de l'intelligence et de la probité, les avait tirés des charrois de l'armée pour les mettre à la tête d'une Régie d'urgence. Les frères Fischer avaient rendu des services pendant la campagne de 1804. Hulot, à la paix, leur avait obtenu cette fourniture des fourrages en Alsace, sans savoir qu'il serait envoyé plus tard à Strasbourg pour y préparer la campagne de 1806.

Ce mariage fut, pour la jeune paysanne, comme une Assomption. La belle Adeline passa sans transition des boues de son village dans le paradis de la cour impériale. En effet, dans ce temps-là, l'ordonnateur, l'un des travailleurs les plus probes, les plus actifs de son corps, fut nommé baron, appelé près de l'Empereur, et attaché à la garde impériale. Cette belle villageoise eut le courage de faire son éducation par amour pour son mari, de qui elle fut exactement folle. L'ordonnateur en chef était d'ailleurs en homme, une réplique d'Adeline en femme. Il appartenait au corps d'élite des beaux hommes. Grand, bien fait, blond, l'œil bleu et d'un feu, d'un jeu, d'une nuance irrésistibles, la taille élégante, il était remarqué parmi les d'Orsay, les Forbin, les Ouvrard, enfin dans le bataillon des beaux de l'Empire. Homme à conquêtes et imbu des idées du Directoire en fait de femmes, sa carrière galante fut alors interrompue pendant assez longtemps par son attachement conjugal. Pour Adeline, le baron fut donc, dès l'origine, une espèce de Dieu qui ne pouvait faillir; elle lui devait tout : la fortune, elle eut voiture, hôtel, et tout le luxe du temps; le bonheur, elle était aimée uniquement; un titre, elle était baronne; enfin la célébrité, on l'appela la belle madame Hulot; à Paris, enfin, elle eut l'honneur de refuser les hommages de l'Empereur qui lui fit présent d'une rivière en diamans, et qui la distingua toujours, car il demandait de temps en temps : « Et la belle madame Hulot, est-elle toujours sage? » en homme capable de se venger de celui qui aurait triomphé là où il avait échoué.

Il n'est donc pas besoin de beaucoup d'intelligence pour reconnaître, dans une âme simple, naïve et belle, les motifs du fanatisme que madame Hulot mêlait à son amour. Après s'être bien dit que son mari ne saurait jamais avoir de torts envers elle, elle se fit, dans son for intérieur, la servante humble, dévouée et aveugle de son créateur. Remarquez d'ailleurs qu'elle était douée d'un grand bon sens, de ce bon sens du peuple qui rendit son éducation solide. Dans le monde, elle parlait peu, ne disait de mal de personne, ne cherchait pas à briller; elle réfléchissait sur toute chose, elle écoutait, se modelait sur les plus honnêtes femmes et les mieux nées.

En 1815, Hulot suivit la ligne de conduite du prince de Wissembourg, l'un de ses amis intimes, et fut l'un des organisateurs de cette armée improvisée dont la déroute termina le cycle napoléonien à Waterloo. En 1816, il devint une des bêtes noires du ministère Feltre, et ne fut réintégré dans le corps de l'intendance qu'en 1823, car on eut besoin de lui pour la guerre d'Espagne. En 1830, il reparut dans l'administration comme quart de ministre, lors de cette espèce de conscription levée par Louis-Philippe dans les vieilles bandes napoléoniennes. Depuis l'avènement au trône de la branche cadette, dont il fut un actif coopérateur, il restait directeur indispensable au ministère de la guerre. Il avait d'ailleurs obtenu son bâton de maréchal, et le roi ne pouvait rien de plus pour lui, à moins de le faire ou ministre ou pair de France.

Inoccupé de 1818 à 1823, le baron Hulot s'était mis en service actif auprès des femmes. Madame Hulot faisait remonter les premières infidélités de son Hector au grand *finale* de l'Empire. La baronne avait donc tenu, pendant douze ans, dans son ménage, le rôle de *prima dona assoluta*, sans partage. Elle jouissait toujours de cette vieille affection invétérée que les maris portent à leurs femmes quand elles se sont résignées au rôle de douces et vertueuses compagnes, elle savait qu'aucune rivale ne tiendrait deux heures contre un mot de reproche, mais elle fermait les yeux, elle se bouchait les oreilles, elle voulait ignorer la conduite de son mari au-dehors. Elle traitait enfin son Hector comme une mère traite un enfant gâté. Trois ans avant la conversation qui venait d'avoir lieu, Hortense reconnut son père aux Variétés, dans une loge d'avant-scène du rez-de-chaussée, en compagnie de Jenny Cadine, et s'écria : « — Voilà papa. — Tu te trompes, mon ange, il est chez le maréchal, répondit la baronne. » La baronne avait bien vu Jenny Cadine; mais au lieu d'éprouver un serrement au cœur en la voyant si jolie, elle se dit en elle-même. — Ce mauvais sujet d'Hector doit être bien heureux. Elle souffrait néanmoins, elle s'abandonnait secrètement à des rages affreuses; mais, en revoyant son Hector, elle revoyait toujours ses douze années de bonheur pur, et perdait la force d'articuler une seule plainte. Elle aurait bien voulu que le baron la prît pour sa confidente; mais elle n'avait jamais osé lui donner à entendre qu'elle connaissait ses fredaines, par respect pour lui. Ces excès de délicatesse ne se rencontrent que chez ces belles filles du peuple qui savent recevoir des coups sans en rendre; elles ont dans les veines les restes du sang des premiers martyrs. Les filles bien nées, étant les égales de leurs maris, éprouvent les besoins de les tourmenter, et de marquer, comme on marque les points au billard, leurs tolérances par des mots piquans, dans un esprit de vengeance diabolique, et pour s'assurer, soit une supériorité, soit un droit de revanche.

La baronne avait un admirateur passionné dans son beau-frère, le lieutenant-général Hulot, le vénérable commandant des grenadiers à pied de la garde impériale, à qui l'on devait donner le bâton de maréchal pour ses derniers jours. Ce vieillard après avoir, de 1830 à 1834, commandé la division militaire où se trouvaient les départemens bretons, théâtre de ses exploits en 1799 et 1800, était venu fixer ses jours à Paris, près de son frère, auquel il portait toujours une affection de père. Ce cœur de vieux soldat sympathisait avec celui de sa belle-sœur; il l'admirait, comme la plus noble, la plus sainte créature de son sexe. Il ne s'était pas marié, parce qu'il avait voulu rencontrer une seconde Adeline, inutilement cherchée à travers vingt pays et vingt campagnes. Pour ne pas déchoir dans cette âme de vieux républicain sans reproche et sans tache, de qui Napoléon disait : « Ce brave Hulot est le plus entêté des républicains, mais il ne me trahira jamais! » Adeline eût supporté des souffrances encore plus cruelles que celles qui venaient de l'assaillir. Mais ce vieillard, âgé de soixante-douze ans, brisé par trente campagnes, blessé pour la vingt-septième fois à Waterloo, était pour Adeline une admiration et non une protection. Le pauvre comte, entre autres infirmités n'entendait qu'à l'aide d'un cornet!

Tant que le baron Hulot d'Ervy fut bel homme, les amourettes n'eurent aucune influence sur sa fortune; mais, à cinquante ans, il fallut compter avec les grâces. A cet âge, l'amour, chez les vieux hommes, se change en vice; il s'y mêle des vanités insensées. Aussi, vers ce temps, Adeline vit-elle

son mari devenu d'une exigence incroyable pour sa toilette, se teignant les cheveux et les favoris, portant des ceintures et des corsets. Il voulut rester beau à tout prix. Ce culte pour sa personne, défaut qu'il poursuivait jadis de ses railleries, il le poussa jusqu'à la minutie. Enfin, Adeline s'aperçut que le Pactole qui coulait chez les maîtresses du baron prenait sa source chez elle. Depuis huit ans, une fortune considérable avait été dissipée, et si radicalement, que, lors de l'établissement du jeune Hulot, deux ans auparavant, le baron avait été forcé d'avouer à sa femme que ses traitemens constituaient toute leur fortune. « — Où cela nous mènera-t-il? fut la réponse d'Adeline. — Sois tranquille, répondit le Conseiller-d'État, je vous laisse les émolumens de ma place, et je pourvoirai à l'établissement d'Hortense et à notre avenir en faisant des affaires. » La foi profonde de cette femme dans la puissance et la haute valeur, dans les capacités et le caractère de son mari, avait calmé cette inquiétude momentanée.

Maintenant la nature des réflexions de la baronne et ses pleurs, après le départ de Crevel, doivent se concevoir parfaitement. La pauvre femme se savait depuis deux ans au fond d'un abîme, mais elle s'y croyait seule. Elle ignorait comment le mariage de son fils s'était fait, elle ignorait la liaison d'Hector avec l'avide Josépha; enfin, elle espérait que personne au monde ne connaissait ses douleurs. Or, si Crevel parlait si lestement des dissipations du baron, Hector allait perdre sa considération. Elle entrevoyait dans les grossiers discours de l'ancien parfumeur irrité, le compérage odieux auquel était dû le mariage du jeune avocat. Deux filles perdues avaient été les prêtresses de cet hymen, proposé dans quelque orgie, au milieu des dégradantes familiarités de deux vieillards ivres! « — Il oublie donc Hortense! se dit-elle, il la voit cependant tous les jours, lui cherchera-t-il donc un mari chez ses vauriennes? » La mère, plus forte que la femme, parlait en ce moment toute seule, car elle voyait Hortense riant, avec sa cousine Bette, de ce fou rire de la jeunesse insouciante, et elle savait que ces rires nerveux étaient des indices tout aussi terribles que les rêveries larmoyantes d'une promenade solitaire dans le jardin.

Hortense ressemblait à sa mère, mais elle avait des cheveux d'or, ondés naturellement et abondants à étonner. Son éclat tenait de celui de la nacre. On voyait bien en elle le fruit d'un honnête mariage, d'un amour noble et pur dans toute sa force. C'était un mouvement passionné dans la physionomie, une gaîté dans les traits, un entrain de jeunesse, une fraîcheur de vie, une richesse de santé qui vibraient en dehors d'elle et produisaient des rayons électriques. Hortense appelait le regard. Quand ses yeux d'un bleu d'outre-mer, nageant dans ce fluide qu'y verse l'innocence, s'arrêtaient sur un passant, il tressaillait involontairement. D'ailleurs pas une seule de ces tâches de rousseur, qui font payer à ces blondes dorées leur blancheur lactée, n'altérait son teint. Grande, potelée sans être grasse, d'une taille svelte dont la noblesse égalait celle de sa mère, elle méritait ce titre de déesse si prodigué dans les anciens auteurs. Aussi, quiconque voyait Hortense dans la rue, ne pouvait-il retenir cette exclamation : — Mon Dieu! la belle fille! Elle était si vraiment innocente, qu'elle disait en rentrant : — Mais qu'ont-ils donc tous, maman, à crier : la belle fille! quand tu es avec moi? n'es-tu pas plus belle que moi?... Et, en effet, à quarante-sept ans passés, la baronne pouvait être préférée à sa fille par les amateurs de couchers de soleil; car elle n'avait encore, comme disent les femmes, rien perdu *de ses avantages,* par un de ces phénomènes rares, à Paris surtout, où dans ce genre, Ninon a fait scandale, tant elle a paru voler la part des laides au dix-septième siècle.

En pensant à sa fille, la baronne revint au père. Elle le vit, tombant de jour en jour par de[illegible] so-ciale, et renvoyé peut-être un jour du ministère. L'idée de la chute de son idole, accompagnée d'une vague intuition des malheurs que Crevel avait prophétisés, fut si cruelle pour la pauvre femme, qu'elle perdit connaissance à la manière des extatiques.

La cousine Bette, avec qui causait Hortense, regardait de temps en temps pour savoir quand elles pourraient rentrer au salon; mais sa jeune cousine la lutinait si bien de ses questions au moment où la baronne rouvrit la porte-fenêtre, qu'elle ne s'en aperçut pas.

Lisbeth Fischer, de cinq ans moins âgée que madame Hulot, et néanmoins fille de l'aîné des Fischer, était loin d'être belle comme sa cousine; aussi avait-elle été prodigieusement jalouse d'Adeline. La jalousie formait la base de ce caractère plein *d'excentricités,* mot trouvé par les Anglais pour les folies non pas des petites mais des grandes maisons. Paysanne des Vosges, dans toute l'extension du mot, maigre, brune, les cheveux d'un noir luisant, les sourcils épais et réunis par un bouquet, les bras longs et forts, les pieds épais, quelques verrues dans sa face longue et *simiesque,* tel est le portrait concis de cette vierge.

La famille qui vivait en commun, avait immolé la fille vulgaire à la jolie fille, le fruit âpre à la fleur éclatante. Lisbeth travaillait à la terre, quand sa cousine était dorlotée; aussi lui arriva-t-il un jour, trouvant Adeline seule, de vouloir lui arracher le nez, un vrai nez grec que les vieilles femmes admiraient. Quoique battue pour ce méfait, elle n'en continua pas moins à déchirer les robes et à gâter les collerettes de la privilégiée.

Lors du mariage fantastique de sa cousine, Lisbeth avait plié devant cette destinée comme les frères et les sœurs de Napoléon plièrent devant l'éclat du trône et la puissance du commandement. Adeline excessivement bonne et douce, se souvint à Paris de Lisbeth, et l'y fit venir, vers 1809, dans l'intention de l'arracher à la misère en l'établissant. Dans l'impossibilité de marier aussitôt qu'Adeline le voulait, cette fille aux yeux noirs, au sourcils charbonnés, et qui ne savait ni lire ni écrire, le baron commença par lui donner un état; il mit Lisbeth en apprentissage chez les brodeurs de la cour impériale, les fameux Pons frères.

La cousine, nommée Bette par abréviation, devenue ouvrière en passementerie d'or et d'argent, énergique à la manière des montagnards, eut le courage d'apprendre à lire, à compter et à écrire, car son cousin, le baron, lui avait démontré la nécessité de posséder ces connaissances pour tenir un établissement de broderie. Elle voulait faire fortune : en deux ans elle se métamorphosa. En 1811, la paysanne fut une assez gentille, une assez adroite et intelligente première demoiselle.

Cette partie, appelée passementerie d'or et d'argent, comprenait les épaulettes, les dragonnes, les aiguillettes, enfin cette immense quantité de choses brillantes qui scintillaient sur les riches uniformes de l'armée française et sur les habits civils. L'empereur, en Italien, très ami du costume, avait brodé de l'or et de l'argent sur toutes les coutures de ses serviteurs, et son empire comprenait cent trente-trois départemens. Ces fournitures assez habituellement faites aux tailleurs, gens riches et solides, ou directement aux grands dignitaires, constituaient un commerce sûr.

Au moment où la cousine Bette, la plus habile ouvrière de la maison Pons où elle dirigeait la fabrication, aurait pu s'établir, la déroute de l'Empire éclata. L'olivier de la paix que tenaient à la main les Bourbons effraya Lisbeth, elle eut peur d'une baisse dans ce commerce, qui n'allait plus avoir que quatre-vingt-six au lieu de cent-trente-trois départemens à exploiter, sans compter l'énorme réduction de l'armée. Épouvantée enfin par les diverses chances de l'industrie, elle refusa les offres du baron qui la crut folle. Elle justifia cette opinion en se brouillant avec monsieur Rivet, acquéreur de la maison Pons, à qui le baron voulait l'associer, et redevint simple ouvrière.

La famille Fischer était alors retombée dans la situation précaire d'où le baron Hulot l'avait tirée.

Ruinés par la catastrophe de Fontainebleau, les trois frères Fischer servirent en désespérés dans les corps francs de 1815. L'aîné, père de Lisbeth, fut tué. Le père d'Adeline, condamné à mort par un conseil de guerre, s'enfuit en Allemagne, et mourut à Trèves, en 1820. Le cadet, Johann, vint à Paris implorer la reine de la famille, qui, disait-on, mangeait dans l'or et l'argent, qui ne paraissait jamais aux réunions qu'avec des diamans sur la tête et au cou, gros comme des noisettes et donnés par l'Empereur. Johann Fischer, alors

âgé de quarante-trois ans, reçut du baron Hulot une somme de dix mille francs pour commencer une petite entreprise de fourrages à Versailles, obtenue au ministère de la guerre par l'influence secrète des amis que l'ancien intendant-général y conservait.

Ces malheurs de famille, la disgrâce du baron Hulot, une certitude d'être peu de chose dans cet immense mouvement d'hommes, d'intérêts et d'affaires, qui fait de Paris un enfer et un paradis, domptèrent la Bette. Cette fille perdit alors toute idée de lutte et de comparaison avec sa cousine, après en avoir senti les diverses supériorités ; mais l'envie resta cachée dans le fond du cœur, comme un germe de peste qui peut éclore et ravager une ville, si l'on ouvre le fatal ballot de laine où il est comprimé. De temps en temps elle se disait bien : — « Adeline et moi, nous sommes du même sang, nos pères étaient frères, elle est dans un hôtel, et je suis dans une mansarde. » Mais, tous les ans, à sa fête et au jour de l'an, Lisbeth recevait des cadeaux de la baronne et du baron ; le baron, excellent pour elle, lui payait son bois pour l'hiver ; le vieux général Hulot la recevait un jour à dîner, son couvert était toujours mis chez sa cousine. On se moquait bien d'elle, mais on n'en rougissait jamais. On lui avait enfin procuré son indépendance à Paris, où elle vivait à sa guise.

Cette fille avait en effet peur de toute espèce de joug : sa cousine lui offrait-elle de la loger chez elle, Bette apercevait le licou de la domesticité ; maintes fois le baron avait résolu le difficile problème de la marier ; mais séduite au premier abord, elle refusait bientôt en tremblant de se voir reprocher son manque d'éducation, son ignorance et son défaut de fortune ; enfin, si la baronne lui parlait de vivre avec leur oncle et d'en tenir la maison à la place d'une servante-maîtresse qui devait coûter cher, elle répondait qu'elle se marierait encore bien moins de cette façon-là.

La cousine Bette présentait dans les idées cette singularité qu'on remarque chez les natures qui se sont développées fort tard, chez les Sauvages qui pensent beaucoup et parlent peu. Son intelligence paysanne avait d'ailleurs acquis, dans les causeries de l'atelier, par la fréquentation des ouvriers et des ouvrières, une dose du mordant parisien. Cette fille, dont le caractère ressemblait prodigieusement à celui des Corses, travaillée inutilement par les instincts des natures fortes, eût aimé à protéger un homme faible ; mais à force de vivre dans la capitale, la capitale l'avait changée à la surface. Le poli parisien faisait rouille sur cette âme vigoureusement trempée. Douée d'une finesse devenue profonde, comme chez tous les gens voués à un célibat réel, avec le tour piquant qu'elle imprimait à ses idées, elle eût paru redoutable dans toute autre situation. Méchante, elle eût brouillé la famille la plus unie

Pendant les premiers temps, quand elle eut quelques espérances dans le secret desquelles elle ne mit personne, elle s'était décidée à porter des corsets, à suivre les modes, et obtint alors un moment de splendeur pendant lequel le baron la trouva mariable. Lisbeth fut alors la brune piquante de l'ancien roman français. Son regard perçant, son teint olivâtre, sa taille de roseau pouvaient tenter un major en demi-solde ; mais elle se contenta, disait-elle en riant, de sa propre admiration. Elle finit d'ailleurs par trouver sa vie heureuse, après en avoir élagué les soucis matériels, car elle allait dîner tous les jours en ville, après avoir travaillé depuis le lever du soleil. Elle n'avait donc qu'à pourvoir à son déjeuner et à son loyer ; puis on l'habillait et on lui donnait beaucoup de ces provisions acceptables, comme le sucre, le café, le vin, etc.

En 1837, après vingt-sept ans de vie, à moitié payée par la famille Hulot et par son oncle Fischer, la cousine Bette résignée à ne rien être, se laissait traiter sans façon ; elle se refusait elle-même à venir aux grands dîners en préférant l'intimité qui lui permettait d'avoir sa valeur, et d'éviter des souffrances d'amour-propre. Partout, chez le général Hulot, chez Crevel, chez le jeune Hulot, chez Rivet, successeur des Pons avec qui elle s'était raccommodée et qui la fêtait, chez la baronne, elle semblait être de la maison. Enfin partout elle savait amadouer les domestiques en leur payant de petits pour-boire de temps en temps, en causant toujours avec eux pendant quelques instants avant d'entrer au salon. Cette familiarité par laquelle elle se mettait franchement au niveau des gens, lui conciliait leur bienveillance subalterne, très-essentielle aux parasites. — C'est une bonne et brave fille ! était le mot de tout le monde sur elle. Sa complaisance, sans bornes quand on ne l'exigeait pas, était d'ailleurs, ainsi que sa fausse bonhomie, une nécessité de sa position. Elle avait fini par comprendre la vie en se voyant à la merci de tout le monde ; et voulant plaire à tout le monde, elle riait avec les jeunes gens à qui elle était sympathique par une espèce de patelinage qui les séduit toujours, elle devinait et épousait leurs désirs, elle se rendait leur interprète, elle leur paraissait être une bonne confidente, car elle n'avait pas le droit de les gronder. Sa discrétion absolue lui méritait la confiance des gens d'un âge mûr, car elle possédait, comme Ninon, des qualités d'homme. En général, les confidences vont plutôt en bas qu'en haut. On emploie beaucoup plus ses inférieurs que ses supérieurs dans les affaires secrètes ; ils deviennent donc les complices de nos pensées réservées, ils assistent aux délibérations ; or, Richelieu se regarda comme arrivé quand il eut le droit d'assistance au conseil. On croyait cette pauvre fille dans une telle dépendance de tout le monde, qu'elle semblait condamnée à un mutisme absolu. La cousine se surnommait elle-même le confessionnal de la famille. La baronne seule, à qui les mauvais traitemens qu'elle avait reçus pendant son enfance, de sa cousine plus forte qu'elle quoique moins âgée, gardait une espèce de défiance. Puis, par pudeur, elle n'eût confié qu'à Dieu ses chagrins domestiques.

Ici peut-être est il nécessaire de faire observer que la maison de la baronne conservait toute sa splendeur aux yeux de la cousine Bette, qui n'était pas frappée, comme le marchand parfumeur parvenu, de la détresse écrite sur les fauteuils rongés, sur les draperies noircies et sur la soie balafrée. Il en est du mobilier avec lequel on vit comme de nous-mêmes. En s'examinant tous les jours, on finit, à l'exemple du baron, par se croire peu changé, jeune, alors que les autres voient sur nos têtes une chevelure tournant au chinchilla, des accents circonflexes à notre front, et de grosses citrouilles dans notre abdomen. Cet appartement, toujours éclairé pour la cousine Bette par les feux du Bengale des victoires impériales, resplendissait toujours.

Avec le temps, la cousine Bette avait contracté des manies de vieille fille, assez singulières. Ainsi, par exemple, elle voulait, au lieu d'obéir à la mode, que la mode s'appliquât à ses habitudes, et se pliât à ses fantaisies toujours arriérées. Si la baronne lui donnait un joli chapeau nouveau, quelque robe taillée au goût du jour, aussitôt la cousine Bette retravaillait chez elle, à sa façon, chaque chose, et la gâtait en s'en faisant un costume qui tenait des modes impériales et de ses anciens costumes lorrains. Le chapeau de trente francs devenait une loque, et la robe un haillon. Elle était, à cet égard, d'un entêtement de mule. Elle voulait se plaire à elle seule et se croyait charmante ainsi ; tandis que cette assimilation, harmonieuse en ce qu'elle la faisait vieille fille de la tête aux pieds, la rendait si ridicule, qu'avec le meilleur vouloir personne ne pouvait l'admettre chez soi les jours de gala.

Cet esprit rétif, capricieux et indépendant, l'inexplicable sauvagerie de cette fille, à qui le baron avait par quatre fois trouvé des partis (un employé de son administration, un major, un entrepreneur des vivres, un capitaine en retraite), et qui s'était refusée à un passementier, devenu riche depuis, lui méritait le surnom de Chèvre que le baron lui donnait en riant. Mais ce surnom ne répondait qu'aux bizarreries de la surface, à ces variations que nous nous offrons tous les uns aux autres en état de société. Cette fille qui, bien observée, eût présenté le côté féroce de la classe paysanne, était toujours l'enfant qui voulait arracher le nez de sa cousine, et qui peut-être, si elle n'était devenue raisonnable, l'aurait tuée en un paroxisme de jalousie. Elle ne domptait que par la connaissance des lois et du monde cette rapidité naturelle avec laquelle les gens de la campagne, de même que les Sau-

vages, passent du sentiment à l'action. En ceci peut-être consiste toute la différence qui sépare l'homme naturel de l'homme civilisé. Le Sauvage n'a que des sentimens, l'homme civilisé a des sentimens et des idées. Aussi, chez les Sauvages, le cerveau reçoit-il pour ainsi dire peu d'empreintes, il appartient alors tout entier au sentiment qui l'envahit, tandis que chez l'homme civilisé, les idées descendent sur le cœur qu'elles transforment. Celui-ci est à mille intérêts, à plusieurs sentimens, tandis que le Sauvage n'admet qu'une idée à la fois. C'est la cause de la supériorité momentanée de l'enfant sur les parens et qui cesse avec le désir satisfait ; tandis que, chez l'homme voisin de la Nature, cette cause est continue. La cousine Bette, la sauvage Lorraine, quelque peu traîtresse, appartenait à cette catégorie de caractères plus communs chez le peuple qu'on ne pense, et qui peut en expliquer la conduite pendant les révolutions.

Au moment où cette scène commence, si la cousine Bette avait voulu se laisser habiller à la mode ; si elle s'était comme les Parisiennes, habituée à porter chaque nouvelle mode, elle eût été présentable et acceptable; mais elle gardait la raideur d'un bâton. Or, sans grâces, la femme n'existe point à Paris. Ainsi, la chevelure noire, les beaux yeux durs, la rigidité des lignes du visage, la sécheresse calabraise du teint qui faisaient de la cousine Bette une figure du Giotto, et desquels une vraie Parisienne eût tiré parti, sa mise étrange surtout, lui donnaient une si bizarre apparence, que parfois elle ressemblait aux singes habillés en femmes, promenés par les petits Savoyards. Comme elle était bien connue dans les maisons unies par les liens de famille où elle vivait, qu'elle restreignait ses évolutions sociales à ce cercle, qu'elle aimait son chez soi, ses singularités n'étonnaient plus personne, et disparaissaient au dehors dans l'immense mouvement parisien de la rue, où l'on ne regarde que les jolies femmes.

Les rires d'Hortense étaient en ce moment causés par un triomphe remporté sur l'obstination de la cousine Bette, elle venait de lui surprendre un aveu demandé depuis trois ans.

Quelque dissimulée que soit une vieille fille, il est un sentiment qui lui fera toujours rompre le jeûne de la parole, c'est la vanité !

Depuis trois ans, Hortense, devenue excessivement curieuse en certaine matière, assaillait sa cousine de questions où respirait d'ailleurs une innocence parfaite : elle voulait savoir pourquoi sa cousine ne s'était pas mariée. Hortense, qui connaissait l'histoire des cinq prétendus refusés, avait bâti son petit roman, elle croyait à la cousine Bette une passion au cœur, et il en résultait une guerre de plaisanteries. Hortense disait : « Nous autres jeunes filles ! » en parlant d'elle et de sa cousine. La cousine Bette avait, à plusieurs reprises, répondu d'un ton plaisant : — « Qui vous dit que je n'ai pas un amoureux ? » L'amoureux de la cousine Bette, faux ou vrai, devint alors un sujet de douces railleries.

Enfin, après deux ans de cette petite guerre, la dernière fois que la cousine Bette était venue, le premier mot d'Hortense avait été : — « Comment va ton amoureux ? — Mais bien, avait-elle répondu ; il souffre un peu, ce pauvre jeune homme. — Ah ! il est délicat ? avait demandé la baronne en riant. — Je crois bien, il est blond... Une fille charbonnée comme je le suis ne peut aimer qu'un blondin, couleur de la lune. — Mais qu'est-il? que fait-il? dit Hortense. Est-ce un prince? — Prince de l'outil, comme je suis reine de la bobine. Une pauvre fille comme moi peut-elle être aimée d'un propriétaire ayant pignon sur la rue et des rentes sur l'État, ou d'un duc et pair, ou de quelque Prince Charmant de tes contes de fées? — Oh ! je voudrais bien le voir... s'était écriée Hortense en souriant. — Pour savoir comment est tourné celui qui peut aimer une vieille chèvre? avait répondu la cousine Bette. — Ce doit être un monstre de vieil employé à barbe de bouc? avait dit Hortense en regardant sa mère.— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, mademoiselle. — Mais tu as donc un amoureux? avait demandé Hortense d'un air de triomphe. — Aussi vrai que tu n'en a pas ! avait répondu la cousine d'un air piqué. — Eh bien ! si tu as un amoureux, Bette, pourquoi ne l'épouses-tu pas?... avait dit la baronne en faisant un signe à sa fille. Voilà trois ans qu'il est question de lui, tu as eu le temps de l'étudier, et s'il t'est resté fidèle, tu ne devrais pas prolonger une situation fatigante pour lui. C'est d'ailleurs une affaire de conscience ; et puis, s'il est jeune, il est temps de prendre un bâton de vieillesse.

La cousine Bette avait regardé fixement la baronne, et voyant qu'elle riait, elle avait répondu : — « Ce serait marier la faim et la soif; il est ouvrier, je suis ouvrière, si nous avions des enfans, ils seraient des ouvriers... Non, non, nous nous aimons d'âme... C'est moins cher ! — Pourquoi le caches-tu? avait demandé Hortense. — Il est en veste, avait répliqué la vieille fille en riant.— L'aimes-tu? avait demandé la baronne. — Ah ! je crois bien ! je l'aime pour lui-même, ce chérubin. Voilà quatre ans que je le porte dans mon cœur. — Eh bien ! si tu l'aimes pour lui-même, avait dit gravement la baronne, et s'il existe, tu serais bien criminelle envers lui. Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer. — Nous savons toutes ce métier-là en naissant !... dit la cousine. — Non, il y a des femmes qui aiment et qui restent égoïstes, et c'est ton cas !... » La cousine avait baissé la tête, et son regard eût fait frémir celui qui l'aurait reçu, mais elle avait regardé sa bobine. — « En nous présentant ton amoureux prétendu, Hector pourrait le placer, et le mettre dans une situation à faire fortune. — Ça ne se peut pas, avait dit la cousine Bette. — Et pourquoi? — C'est une manière de Polonais, un réfugié. . — Un conspirateur !... s'était écriée Hortense. Es-tu heureuse!... A-t-il eu des aventures ? .. — Mais il s'est battu pour la Pologne. Il était professeur dans le gymnase dont les élèves ont commencé la révolte, et comme il était placé là par le grand-duc Constantin, il n'a pas de grâce à espérer...—Professeur de quoi?...—De beaux-arts !... — Et il est arrivé à Paris après la déroute?... — En 1833, il avait fait l'Allemagne à pied... — Pauvre jeune homme ! Et il a?... — Il avait à peine vingt-quatre ans lors de l'insurrection ; il a vingt-neuf ans aujourd'hui... — Quinze ans de moins que toi, avait dit alors la baronne. — De quoi vit-il?... avait demandé Hortense. — De son talent... — Ah ! il donne des leçons?... — Non, avait dit la cousine Bette, il en reçoit, et de dures !... — Et son petit nom, est-il joli?... — Wenceslas ! — Quelle imagination ont les vieilles filles ! s'était écriée la baronne. A la manière dont tu parles, on te croirait, Lisbeth. — Ne vois-tu pas, maman, que c'est un Polonais tellement fait au knout, que Bette lui rappelle cette petite douceur de sa patrie.

Toutes trois elles s'étaient mises à rire, et Hortense avait chanté : *Wenceslas ! idole de mon âme !* au lieu de : *O Mathilde*... Et il y avait eu comme un armistice pendant quelques instans. — « Ces petites filles, avait dit la cousine Bette en regardant Hortense quand elle était revenue près d'elle, ça croit qu'on ne peut aimer qu'elles. — Tiens, avait répondu Hortense en se trouvant seule avec sa cousine, prouve-moi que Wenceslas n'est pas un conte, et je te donne mon châle de cachemire jaune. — Mais il est comte !... — Tous les Polonais sont comtes ! — Mais il n'est pas Polonais, il est de Li... va... Lith... — Lithuanie?... — Non... — Livonie?... — C'est cela ! — Mais comment se nomme-t-il ? — Voyons, je veux savoir si tu es capable de garder un secret... — Oh ! cousine, je serai muette... — Comme un poisson ? — Comme un poisson !... — Par ta vie éternelle ? — Par ma vie éternelle ! — Non, par ton bonheur sur cette terre? — Oui. — Eh bien ! il se nomme le comte Wenceslas Steinbock ! — Il y avait un des généraux de Charles XII qui portait ce nom-là. — C'était son grand-oncle ! Son père à lui s'est établi en Livonie après la mort du roi de Suède ; mais il a perdu sa fortune lors de la campagne de 1812, et il est mort, laissant le pauvre enfant, à l'âge de huit ans, sans ressources. Le grand-duc Constantin, à cause du nom de Steinbock, l'a pris sous sa protection, et l'a mis dans une école... — Je ne me dédis pas, avait répondu Hortense, donne moi une preuve de son existence, et tu as mon châle jaune ! Ah ! cette couleur est le fard des brunes. — Tu me garderas le secret ? — Tu auras les miens. — Eh bien ! la prochaine fois que je viendrai, j'aurai la preuve. — Mais la preuve, c'est l'amoureux, avait dit Hortense.

La cousine Bette, en proie depuis son arrivée à Paris à

l'admiration des cachemires, avait été fascinée par l'idée de posséder ce cachemire jaune donné par le baron à sa femme, en 1808, et qui, selon l'usage de quelques familles, avait passé de la mère à la fille en 1830. Depuis dix ans, le châle s'était bien usé ; mais ce précieux tissu, toujours serré dans une boîte en bois de sandal, semblait, comme le mobilier de la baronne, toujours neuf à la vieille fille. Donc, elle avait apporté dans son ridicule un cadeau qu'elle comptait faire à la baronne pour le jour de sa naissance et qui, selon elle, devait prouver l'existence du fantastique amoureux.

Ce cadeau consistait en un cachet d'argent, composé de trois figurines adossées, enveloppées de feuillages et soutenant le globe. Ces trois personnages représentaient la Foi, l'Espérance et la Charité. Les pieds reposaient sur des monstres qui s'entre-déchiraient, et parmi lesquels s'agitait le serpent symbolique. En 1846, après le pas immense que mademoiselle de Fauveau, les Wagner, les Jeanest, les Froment-Meurice, et des sculpteurs en bois comme Liénard, ont fait faire à l'art de Benvenuto-Cellini, ce chef-d'œuvre ne surprendrait personne ; mais en ce moment, une jeune fille experte en bijouterie, dut rester ébahie en maniant ce cachet, quand la cousine Bette le lui eut présenté, en lui disant : « — Tiens, comment trouves-tu cela ? » Les figures, par leur dessin, par leurs draperies et par leur mouvement, appartenaient à l'école de Raphaël ; par l'exécution elles rappelaient l'école des bronziers florentins que créèrent les Donatello, Brunnelleschi, Ghiberti, Benvenuto-Cellini, Jean de Bologne, etc. La Renaissance, en France, n'avait pas tordu de monstres plus capricieux que ceux qui symbolisaient les mauvaises passions. Les palmes, les fougères, les joncs, les roseaux qui enveloppaient les Vertus étaient d'un effet, d'un goût, d'un agencement à désespérer les gens du métier. Un ruban reliait les trois têtes entre elles, et sur les champs qu'il présentait dans chaque entre-deux des têtes, on voyait un W, un chamois et le mot *fecit*.

— Qui donc a sculpté cela ? demanda Hortense.

— Eh bien ! mon amoureux, répondit la cousine Bette. Il y a là dix mois de travail ; aussi, gagné-je davantage à faire des dragones... Il m'a dit que Steinbock signifiait en allemand *animal des rochers* ou chamois. Il compte signer ainsi ses ouvrages... Ah ! j'aurai ton châle...

— Et pourquoi ?

— Puis-je acheter un pareil bijou ? le commander ? c'est impossible ; donc il m'est donné. Qui peut faire de pareils cadeaux ? un amoureux !

Hortense, par une dissimulation dont se serait effrayée Lisbeth Fischer, si elle s'en était aperçue, se garda bien d'exprimer toute son admiration, quoiqu'elle éprouvât ce saisissement que ressentent les gens dont l'âme est ouverte au beau, quand ils voient un chef-d'œuvre sans défaut, complet, inattendu.

— Ma foi, dit-elle, c'est bien gentil.

— Oui, c'est gentil, reprit la vieille fille ; mais j'aime mieux un cachemire orange. Eh bien ! ma petite, mon amoureux passe son temps à travailler dans ce goût-là. Depuis son arrivée à Paris, il a fait trois ou quatre petites bêtises de ce genre, et voilà le fruit de quatre ans d'études et de travaux. Il s'est mis apprenti chez les fondeurs, les mouleurs, les bijoutiers... bah ! des mille et des cent y ont passé. Monsieur me dit qu'en quelques mois, maintenant, il deviendra célèbre et riche...

— Mais tu le vois donc ?

— Tiens ! crois-tu que ce soit une fable ? Je t'ai dit la vérité en riant.

— Et il t'aime ? demanda vivement Hortense.

— Il m'adore ! répondit la cousine en prenant un air sérieux. Vois-tu, ma petite, il n'a connu que des femmes pâles, fadasses, comme elles sont toutes dans le Nord ; une fille brune, svelte, jeune comme moi, ça lui a réchauffé le cœur. Mais, *motus* ! tu me l'as promis.

— Il en sera de celui-là comme des cinq autres, dit d'un air railleur la jeune fille en regardant le cachet.

— Six, mademoiselle, j'en ai laissé un en Lorraine qui, pour moi, décrocherait la lune, encore aujourd'hui.

— Celui-là fait mieux, répondit Hortense, il t'apporte le soleil.

— Où ça peut-il se monnoyer ? demanda la cousine Bette. Il faut beaucoup de terre pour profiter du soleil.

Ces plaisanteries dites coup sur coup, et suivies de folies qu'on peut deviner, engendraient ces rires qui avaient redoublé les angoisses de la baronne en lui faisant comparer l'avenir de sa fille au présent, où elle la voyait s'abandonnant à toute la gaîté de son âge.

— Mais pour t'offrir des bijoux qui veulent six mois de travail, il doit t'avoir de bien grandes obligations ? demanda Hortense que ce bijou faisait réfléchir profondément.

— Ah ! tu veux en savoir trop d'une seule fois ! répondit la cousine Bette. Mais, écoute... tiens, je vais te mettre dans un complot.

— Y serai-je avec ton amoureux ?

— Ah ! tu voudrais bien le voir ! Mais, tu comprends, une vieille fille comme votre Bette qui a su garder pendant cinq ans un amoureux, le cache bien... Ainsi, laisse-nous tranquilles. Moi, vois-tu, je n'ai ni chat, ni serin, ni chien, ni perroquet ; il faut qu'une vieille bique comme moi ait quelque petite chose à aimer, à tracasser ; eh ! bien.... je me donne un Polonais.

— A-t-il des moustaches ?

— Longues comme cela, dit la Bette en lui montrant une navette chargée de fils d'or.

Elle emportait toujours son ouvrage en ville, et travaillait en attendant le dîner.

— Si tu me fais toujours des questions, tu ne sauras rien, reprit-elle. Tu n'as que vingt-deux ans, et tu es plus bavarde que moi qui en ai quarante-deux, et même quarante-trois.

— J'écoute, je suis de bois, dit Hortense.

— Mon amoureux a fait un groupe en bronze de dix pouces de hauteur, reprit la cousine Bette. Ça représente Samson déchirant un lion, et il l'a enterré, rouillé, de manière à faire croire maintenant qu'il est aussi vieux que Samson. Ce chef-d'œuvre est exposé chez un des marchands de bric-à-brac dont les boutiques sont sur la place du Carrousel, près de ma maison. Si ton père qui connaît monsieur Popinot, le ministre du commerce et de l'agriculture, ou le comte de Rastignac, pouvait leur parler de ce groupe comme d'une belle œuvre ancienne qu'il aurait vue en passant, il paraît que ces grands personnages donnent dans cet article au lieu de s'occuper de nos dragonnes, et que la fortune de mon amoureux serait faite, s'ils achetaient ou même venaient examiner ce méchant morceau de cuivre. Ce pauvre garçon prétend qu'on prendrait cette bêtise-là pour de l'antique, et qu'on la paierait bien cher. Pour lors, si c'est un des ministres qui prend le groupe, il ira s'y présenter, prouver qu'il est l'auteur, et il sera porté en triomphe ! Oh ! il se croit sur le pinacle, il a de l'orgueil, le jeune homme, autant que deux comtes nouveaux.

— C'est renouvelé de Michel-Ange ; mais, pour un amoureux, il n'a pas perdu l'esprit... dit Hortense. Et combien en veut-il ?

— Quinze cents francs ?... Le marchand ne doit pas donner le bronze à moins, car il lui faut une commission.

— Papa, dit Hortense, est commissaire du Roi pour le moment ; il voit tous les jours les deux ministres à la chambre, et il fera ton affaire, je m'en charge. Vous deviendrez riche, madame la comtesse Steinbock !

— Non, mon homme est trop paresseux, il reste des semaines entières à tracasser de la cire rouge, et rien n'avance. Ah bah ! il passe sa vie au Louvre, à la Bibliothèque à regarder des estampes et à les dessiner. C'est un flâneur.

Et les deux cousines continuèrent à plaisanter. Hortense riait comme lorsqu'on s'efforce de rire, car elle était envahie par un amour que toutes les jeunes filles ont subi, l'amour de l'inconnu, l'amour à l'état vague et dont les pensées se concrètent autour d'une figure qui leur est jetée par hasard, comme les floraisons de la gelée se prennent à des brins de paille suspendus par le vent à la marge d'une fenêtre. Depuis dix mois, elle avait fait un être réel du fantastique amoureux de sa cousine par la raison qu'elle croyait, comme sa mère, au célibat perpétuel de sa cousine, et depuis huit jours, ce fan-

tôme était devenu le comte Wenceslas Steinbock, le rêve avait un acte de naissance, la vapeur se solidifiait en un jeune homme de trente ans. Le cachet qu'elle tenait à la main, espèce d'Annonciation où le génie éclatait comme une lumière, eut la puissance d'un talisman. Hortense se sentait si heureuse, qu'elle se prit à douter que ce conte fût de l'histoire; son sang fermentait, elle riait comme une folle pour donner le change à sa cousine.

— Mais il me semble que la porte du salon est ouverte, dit la cousine Bette, allons donc voir si monsieur Crevel est parti...

— Maman est bien triste depuis deux jours, le mariage dont il était question est sans doute rompu...

— Bah! ça peut se raccommoder, il s'agit (je puis te dire cela) d'un conseiller à la Cour royale. Aimerais-tu être madame la présidente? Va, si cela dépend de monsieur Crevel, il me dira bien quelque chose, et je saurai demain s'il y a de l'espoir!...

— Cousine, laisse-moi le cachet, demanda Hortense, je ne le montrerai pas... La fête de maman est dans un mois, je te le remettrai, le matin...

— Non, rends-le-moi.... il y faut un écrin.

— Mais je le ferai voir à papa, pour qu'il puisse parler au ministre en connaissance de cause, car les autorités ne doivent pas se compromettre, dit-elle.

— Eh! bien, ne le montre pas à ta mère, voilà tout ce que je te demande; car si elle me connaissait un amoureux, elle se moquerait de moi...

— Je te le promets.

Les deux cousines arrivèrent sur la porte du boudoir au moment où la baronne venait de s'évanouir, et le cri poussé par Hortense suffit à la ranimer. La Bette alla chercher des sels. Quand elle revint, elle trouva la fille et la mère dans les bras l'une de l'autre, la mère apaisant les craintes de sa fille, et lui disant: — Ce n'est rien, c'est une crise nerveuse. — Voici ton père, ajouta-t-elle, en reconnaissant la manière de sonner du baron, surtout ne lui parle pas de ceci...

Adeline se leva pour aller au devant de son mari, dans l'intention de l'emmener au jardin, en attendant le dîner, de lui parler du mariage rompu, de le faire expliquer sur l'avenir, et d'essayer de lui donner quelques avis.

Le baron Hector Hulot se montra dans une tenue parlementaire et napoléonienne, car on distingue facilement les Impériaux (gens attachés à l'empire) à leur cambrure militaire, à leurs habits bleus à boutons d'or, boutonnés jusqu'en haut, à leurs cravates en taffetas noir, à la démarche pleine d'autorité qu'ils ont contractée dans l'habitude du commandement despotique exigé par les rapides circonstances où ils se sont trouvés. Chez le baron rien, il faut en convenir, ne sentait le vieillard: sa vue était encore si bonne qu'il lisait sans lunettes; sa belle figure oblongue, encadrée de favoris trop noirs, hélas! offrait une carnation animée par les marbrures qui signalent les tempéramens sanguins; et son ventre, contenu par une ceinture, se maintenait, comme dit Brillat-Savarin, au majestueux. Un grand air d'aristocratie et beaucoup d'affabilité servaient d'enveloppe au libertin avec qui Crevel avait fait tant de parties fines. C'était bien là un de ces hommes dont les yeux s'animent à la vue d'une jolie femme, et qui sourient à toutes les belles, même à celles qui passent et qu'ils ne reverront plus.

— As-tu parlé, mon ami? dit Adeline en lui voyant un front soucieux.

— Non, répondit Hector; mais je suis assommé d'avoir entendu parler pendant deux heures sans arriver à un vote... Ils font des combats de paroles où les discours sont comme des charges de cavalerie qui ne dissipent point l'ennemi! On a substitué la parole à l'action, ce qui réjouit peu les gens habitués à marcher, comme je le disais au maréchal en le quittant. Mais c'est bien assez de s'être ennuyé sur les bancs des ministres, amusons-nous ici... Bonjour la Chèvre, bonjour Chevrette!

Et il prit sa fille par le cou, l'embrassa, la lutina, l'assit sur ses genoux, et lui mit la tête sur son épaule pour sentir cette belle chevelure d'or sur son visage.

— Il est ennuyé, fatigué, se dit madame Hulot, je vais l'ennuyer encore, attendons. — Nous restes-tu ce soir?... demanda-t-elle à haute voix.

— Non, mes enfans. Après le dîner je vous quitte, et si ce n'était pas le jour de la Chèvre, de mes enfans et de mon frère, vous ne m'auriez pas vu...

La baronne prit le journal, regarda les théâtres, et posa la feuille où elle avait lu *Robert-le-Diable* à la rubrique de l'Opéra. Josépha, que l'Opéra italien avait cédée depuis six mois à l'Opéra français, chantait le rôle d'Alice. Cette pantomime n'échappa point au baron qui regarda fixement sa femme. Adeline baissa les yeux, sortit dans le jardin, et il l'y suivit.

— Voyons, qu'y a-t-il, Adeline? dit-il en la prenant par la taille, l'attirant à lui et la pressant. Ne sais-tu pas que je t'aime plus que...

— Plus que Jenny Cadine et que Josépha? répondit-elle avec hardiesse et en l'interrompant.

— Et qui t'a dit cela? demanda le baron qui lâchant sa femme recula de deux pas.

— On m'a écrit une lettre anonyme que j'ai brûlée, et où l'on me disait, mon ami, que le mariage d'Hortense a manqué par suite de la gêne où nous sommes. Ta femme, mon cher Hector, n'aurait jamais dit une parole, elle a su tes liaisons avec Jenny Cadine, s'est-elle jamais plainte? Mais la mère d'Hortense te doit la vérité...

Hulot, après un moment de silence terrible pour sa femme dont les battemens de cœur s'entendaient, se décroisa les bras, la saisit, la pressa sur son cœur, l'embrassa sur le front et lui dit avec cette force exaltée que prête l'enthousiasme: — Adeline, tu es un ange, et je suis un misérable...

— Non! non, répondit la baronne en lui mettant brusquement sa main sur les lèvres pour l'empêcher de dire du mal de lui-même.

— Oui, je n'ai pas un sou dans ce moment à donner à Hortense, et je suis bien malheureux; mais puisque tu m'ouvres ainsi ton cœur, j'y puis verser des chagrins qui m'étouffaient... Si ton oncle Fischer est dans l'embarras, c'est moi qui l'y ai mis, il m'a souscrit pour vingt-cinq mille francs de lettres de change! Et tout cela pour une femme qui me trompe, qui se moque de moi quand je ne suis pas là, qui m'appelle un vieux *chat teint!* Oh!... c'est affreux qu'un vice coûte plus cher à satisfaire qu'une famille à nourrir!... Et c'est irrésistible... Je te promettrais à l'instant de ne jamais retourner chez cette abominable israélite, si elle m'écrit deux lignes, j'irais, comme on allait au feu sous l'Empereur.

— Ne te tourmente pas, Hector, dit la pauvre femme au désespoir et oubliant sa fille à la vue des larmes qui roulaient dans les yeux de son mari. Tiens! j'ai mes diamans, sauve avant tout mon oncle!

— Tes diamans valent à peine vingt mille francs, aujourd'hui. Cela ne suffirait pas au père Fischer; ainsi garde-les pour Hortense, je verrai demain le maréchal.

— Pauvre ami! s'écria la baronne en prenant les mains de son Hector et les lui baisant.

Ce fut toute la mercuriale. Adeline offrait ses diamans, le père les donnait à Hortense, elle regarda cet effort comme sublime, et elle fut sans force.

— Il est le maître, il peut tout prendre ici, il me laisse mes diamans, c'est un dieu. Telle fut la pensée de cette femme, qui certes avait plus obtenu par sa douceur qu'une autre par quelque colère jalouse.

Le moraliste ne saurait nier que généralement les gens bien élevés et très vicieux ne soient beaucoup plus aimables que les gens vertueux; ayant des crimes à racheter, ils sollicitent par provision l'indulgence en se montrant faciles avec les défauts de leurs juges, et ils passent pour être excellens. Quoiqu'il y ait des gens charmans parmi les gens vertueux, la vertu se croit assez belle par elle-même pour se dispenser de faire des frais; puis les gens réellement vertueux, car il faut retrancher les hypocrites, ont presque tous de légers soupçons sur leur situation; ils se croient dupés au grand

marché de la vie, et ils ont des paroles aigrelettes à la façon des gens qui se prétendent méconnus. Ainsi le baron, qui se reprochait la ruine de sa famille, déploya toutes les ressources de son esprit et de ses grâces de séducteur pour sa femme, pour ses enfans et sa cousine Bette. En voyant venir son fils et Célestine Crevel qui nourrissait un petit Hulot, il fut charmant pour sa belle-fille, il l'accabla de complimens, nourriture à laquelle la vanité de Célestine n'était pas accoutumée, car jamais fille d'argent ne fut si vulgaire ni si parfaitement insignifiante. Le grand-père prit le marmot, il le baisa, le trouva délicieux et ravissant; il lui parla le parler des nourrices, prophétisa que ce poupard deviendrait plus grand que lui, glissa des flatteries à l'adresse de son frère Hulot, et rendit l'enfant à la grosse Normande chargée de le tenir. Aussi Célestine échangea-t-elle avec la baronne un regard qui voulait dire : « Quel homme charmant! » Naturellement, elle défendait son beau-père contre les attaques de son propre père.

Après s'être montré beau-père agréable et grand-père *gâteau*, le baron emmena son fils dans le jardin pour lui présenter des observations pleines de sens sur l'attitude à prendre à la Chambre sur une circonstance délicate, surgie le matin. Il pénétra le jeune avocat d'admiration par la profondeur de ses vues, il l'attendrit par son ton amical, et surtout par l'espèce de déférence avec laquelle il paraissait désormais vouloir le mettre à son niveau.

Monsieur Hulot fils était bien le jeune homme tel que l'a fabriqué la Révolution de 1830 : l'esprit infatué de politique, respectueux envers ses espérances, les contenant sous une fausse gravité, très envieux des réputations faites, lâchant des phrases au lieu de ces mots incisifs, les diamans de la conversation française, mais plein de tenue et prenant la morgue pour la dignité. Ces gens sont des cercueils ambulans qui contiennent un Français d'autrefois; le Français s'agite par momens, et donne des coups contre son enveloppe anglaise; mais l'ambition le retient, et il consent à y étouffer. Ce cercueil est toujours vêtu de drap noir.

— Ah! voici mon frère! dit le baron Hulot en allant recevoir le comte à la porte du salon.

Après avoir embrassé le successeur probable du feu maréchal Montcornet, il l'amena en lui prenant le bras avec des démonstrations d'affection et de respect.

Ce pair de France, dispensé d'aller aux séances à cause de sa surdité, montrait une belle tête froidie par les années, à cheveux gris encore assez abondans pour être comme collés par la pression du chapeau. Petit, trapu, devenu sec, il portait sa verte vieillesse d'un air guilleret; et comme il conservait une excessive activité condamnée au repos, il partageait son temps entre la lecture et la promenade. Ses mœurs douces se voyaient sur sa figure blanche, dans son maintien, dans son honnête discours plein de choses sensées. Il ne parlait jamais guerre ni campagne; il savait être trop grand pour avoir besoin de faire de la grandeur. Dans un salon, il bornait son rôle à une observation continuelle des désirs des femmes.

— Vous êtes tous gais, dit-il en voyant l'animation que le baron répandait dans cette petite réunion de famille. Hortense n'est cependant pas mariée, ajouta-t-il en reconnaissant sur le visage de sa belle-sœur des traces de mélancolie.

— Ça viendra toujours assez tôt, lui cria dans l'oreille la Bette d'une voix formidable.

— Vous voilà bien, mauvaise graine qui n'a pas voulu fleurir! répondit-il en riant.

Le héros de Forzheim aimait assez la cousine Bette, car il se trouvait entre eux des ressemblances. Sans éducation, sorti du peuple, son courage avait été l'unique artisan de sa fortune militaire, et son bon sens lui tenait lieu d'esprit. Plein d'honneur, les mains pures, il finissait radieusement sa belle vie, au milieu de cette famille où se trouvaient toutes ses affections, sans soupçonner les égaremens encore secrets de son frère. Nul plus que lui ne jouissait du beau spectacle de cette réunion, où jamais il ne s'élevait le moindre sujet de discorde, où frères et sœurs s'aimaient également, car Célestine avait été considérée aussitôt comme de la famille. Aussi le brave petit comte Hulot demandait-il de temps en temps pourquoi le père Crevel ne venait pas. — Mon père est à la campagne! lui criait Célestine. Cette fois on lui dit que l'ancien parfumeur voyageait.

Cette union si vraie de sa famille, fit penser à madame Hulot : — Voilà le plus sûr des bonheurs, et celui-là, qui pourrait nous l'ôter?

En voyant sa favorite Adeline l'objet des attentions du baron, le général en plaisanta si bien, que le baron, craignant le ridicule, reporta sa galanterie sur sa belle-fille qui, dans ces dîners de famille, était toujours l'objet de ses flatteries et de ses soins, car il espérait par elle ramener le père Crevel et lui faire abjurer tout ressentiment. Quiconque eût vu cet intérieur de famille aurait eu de la peine à croire que le père était aux abois, la mère au désespoir, le fils au dernier degré de l'inquiétude sur l'avenir de son père, et la fille occupée à voler un amoureux à sa cousine.

A sept heures, le baron voyant son frère, son fils, la baronne et Hortense occupés tous à faire le whist, partit pour aller applaudir sa maîtresse à l'Opéra en emmenant la cousine Bette, qui demeurait rue du Doyenné, et qui prétextait de la solitude de ce quartier désert, pour toujours s'en aller après le dîner. Les Parisiens avoueront tous que la prudence de la vieille fille était rationnelle.

L'existence du pâté de maisons qui se trouve le long du vieux Louvre, est une de ces protestations que les Français aiment à faire contre le bon sens, pour que l'Europe se rassure sur la dose d'esprit qu'on leur accorde et ne les craigne plus. Peut-être avons-nous là, sans le savoir, quelque grande pensée politique. Ce ne sera certes pas un hors-d'œuvre que de décrire ce coin de Paris actuel, plus tard on ne pourrait pas l'imaginer; et nos neveux, qui verront sans doute le Louvre achevé, se refuseraient à croire qu'une pareille barbarie ait subsisté pendant trente-six ans, au cœur de Paris, en face du palais où trois dynasties ont reçu pendant ces dernières trente-six années, l'élite de la France et celle de l'Europe.

Depuis le guichet qui mène au pont du Carrousel, jusqu'à la rue du Musée, tout homme venu, ne fût-ce que pour quelques jours, à Paris, remarque une dizaine de maisons à façades ruinées, où les propriétaires découragés ne font aucune réparation, et qui sont le résidu d'un ancien quartier en démolition depuis le jour où Napoléon résolut de terminer le Louvre. La rue et l'impasse du Doyenné, voilà les seules voies intérieures de ce pâté sombre et désert où les habitans sont probablement des fantômes, car on n'y voit jamais personne. Le pavé, beaucoup plus bas que celui de la chaussée de la rue du Musée, se trouve au milieu de celle de la rue Froidmanteau. Enterrées déjà par l'exhaussement de la place, ces maisons sont enveloppées de l'ombre éternelle que projettent les hautes galeries du Louvre, noircies de ce côté par le souffle du Nord. Les ténèbres, le silence, l'air glacial, la profondeur caverneuse du sol concourent à faire de ces maisons des espèces de cryptes, des tombeaux vivans. Lorsqu'on passe en cabriolet le long de ce demi-quartier mort, et que le regard s'engage dans la ruelle du Doyenné, l'âme a froid, l'on se demande qui peut demeurer là, ce qui doit s'y passer le soir, à l'heure où cette ruelle se change en coupe-gorge, et où les vices de Paris, enveloppés du manteau de la nuit, se donnent pleine carrière. Ce problème, effrayant par lui-même, devient horrible quand on voit que ces prétendues maisons ont pour ceinture un marais du côté de la rue de Richelieu, un océan de pavés moutonnans du côté des Tuileries, de petits jardins, des barraques sinistres du côté des galeries, et des steppes de pierre de taille et de démolitions du côté du vieux Louvre. Henri III et ses mignons qui cherchent leurs chausses, les amans de Marguerite qui cherchent leurs têtes, doivent danser des sarabandes au clair de la lune dans ces déserts dominés par la voûte d'une chapelle encore debout, comme pour prouver que la religion catholique si vivace en France, survit à tout. Voici bientôt quarante ans que le Louvre crie par toutes les gueules de ces murs éventrés, de ces fenêtres béantes : Extirpez ces verrues de ma face! On a sans doute reconnu l'utilité de ce coupe-gorge, et la nécessité de sym-

boliser au cœur de Paris l'alliance intime de la misère et de la splendeur qui caractérise la reine des capitales. Aussi ces ruines froides, au sein desquelles le journal des légitimistes a commencé la maladie dont il meurt, les infâmes barraques de la rue du Musée, l'enceinte en planches des étalagistes qui la garnissent, auront-elles la vie plus longue et plus prospère que celles de trois dynasties peut-être!

Dès 1823, la modicité du loyer dans des maisons condamnées à disparaître, avait engagé la cousine Bette à se loger là, malgré l'obligation que l'état du quartier lui faisait de se retirer avant la nuit close. Cette nécessité s'accordait d'ailleurs avec l'habitude villageoise qu'elle avait conservée de se coucher et de se lever avec le soleil, ce qui procure aux gens de la campagne de notables économies sur l'éclairage et le chauffage. Elle demeurait donc dans une des maisons auxquelles la démolition du fameux hôtel occupé par Cambacérès, a rendu la vue de la place.

Au moment où le baron Hulot mit la cousine de sa femme à la porte de cette maison, en lui disant : « Adieu, cousine! » une jeune femme, petite, svelte, jolie, mise avec une grande élégance, exhalant un parfum choisi, passait entre la voiture et la muraille pour entrer aussi dans la maison. Cette dame échangea, sans aucune espèce de préméditation, un regard avec le baron, uniquement pour voir le cousin de la locataire; mais le libertin ressentit cette vive impression, passagère chez tous les Parisiens, quand ils rencontrent une jolie femme qui réalise, comme disent les entomologistes, leur *desiderata*, et il mit avec une sage lenteur un de ses gants avant de remonter en voiture, pour se donner une contenance et pouvoir suivre de l'œil la jeune femme dont la robe était agréablement balancée par autre chose que par ces affreuses et frauduleuses sous-jupes en crinoline.

— Voilà, se disait-il, une gentille petite femme de qui je ferais volontiers le bonheur, car elle ferait le mien.

Quand l'inconnue eût atteint le palier de l'escalier qui desservait le corps-de-logis situé sur la rue, elle regarda la porte-cochère du coin de l'œil, sans se retourner positivement, et vit le baron cloué sur place par l'admiration, dévoré de désir et de curiosité. C'est comme une fleur que toutes les Parisiennes respirent avec plaisir, en la trouvant sur leur passage. Certaines femmes attachées à leurs devoirs, vertueuses et jolies, reviennent au logis assez maussades, lorsqu'elles n'ont pas fait leur petit bouquet pendant la promenade.

La jeune femme monta rapidement l'escalier. Bientôt une fenêtre de l'appartement du deuxième étage s'ouvrit, et la jeune femme s'y montra, mais en compagnie d'un monsieur dont le crâne pelé, dont l'œil peu courroucé révélaient un mari.

— Sont-elles fines et spirituelles ces créatures-là!... se dit le baron, elle m'indique ainsi sa demeure. C'est un peu trop vif, surtout dans ce quartier-ci. Prenons garde. Le directeur leva la tête quand il fut monté dans le milord, et alors la femme et le mari se retirèrent vivement, comme si la figure du baron eût produit sur eux l'effet mythologique de la tête de Méduse. — On dirait qu'ils me connaissent, pensa le baron. Alors, tout s'expliquerait. En effet, quand la voiture eut remonté la chaussée de la rue du Musée, il se pencha pour revoir l'inconnue, et il la trouva revenue à la fenêtre. Honteuse d'être prise à contempler la capote sous laquelle était son admirateur, la jeune femme se rejeta vivement en arrière. — Je saurai qui c'est par la Chèvre, se dit le baron.

L'aspect du Conseiller-d'État avait produit, comme on va le voir, une sensation profonde sur le couple.

— Mais c'est le baron Hulot, dans la direction de qui se trouve mon bureau! s'écria le mari en quittant le balcon de la fenêtre.

— Eh! bien, Marneffe, la vieille fille du troisième au fond de la cour qui vit avec ce jeune homme, est sa cousine? Est-ce drôle que nous n'apprenions cela qu'aujourd'hui, et par hasard!

— Mademoiselle Fischer vivre avec un jeune homme!... répéta l'employé. C'est des cancans de portière, ne parlons pas si légèrement de la cousine d'un Conseiller-d'État qui fait la pluie et le beau temps au Ministère. Tiens, viens dîner, je t'attends depuis quatre heures!

La très-jolie madame Marneffe, fille naturelle du comte de Montcornet, l'un des plus célèbres lieutenans de Napoléon, avait été mariée au moyen d'une dot de vingt mille francs à un employé subalterne du Ministère de la Guerre. Par le crédit de l'illustre lieutenant-général, maréchal de France dans les six derniers mois de sa vie, ce plumigère était arrivé à la place inespérée de premier commis dans son bureau; mais, au moment d'être nommé sous-chef, la mort du maréchal avait coupé par le pied les espérances de Marneffe et de sa femme. L'exiguité de la fortune du sieur Marneffe chez qui s'était déjà fondue la dot de mademoiselle Valérie Fortin, soit au paiement des dettes de l'employé, soit en acquisitions nécessaires à un garçon qui se monte une maison, mais surtout les exigences d'une jolie femme habituée chez sa mère à des jouissances auxquelles elle ne voulut pas renoncer, avaient obligé le ménage à réaliser des économies sur le loyer. La position de la rue du Doyenné, peu éloignée du Ministère de la Guerre et du centre parisien sourit à monsieur et à madame Marneffe qui, depuis environ quatre ans, habitaient la maison de mademoiselle Fischer.

Le sieur Jean-Paul-Stanislas Marneffe appartenait à cette nature d'employés qui résiste à l'abrutissement par l'espèce de puissance que donne la dépravation. Ce petit homme maigre, à cheveux et à barbe grêles, à figure étiolée, pâlotte, plus fatiguée que ridée, les yeux à paupières légèrement rougies et harnachées de lunettes, de piètre allure et de plus piètre maintien, réalisait le type que chacun se dessine d'un homme traduit aux assises pour attentat aux mœurs.

L'appartement occupé par ce ménage, type de beaucoup de ménages parisiens, offrait les trompeuses apparences de ce faux luxe qui règne dans tant d'intérieurs. Dans le salon, les meubles recouverts en velours de coton passé, les statuettes de plâtre jouant le bronze florentin, le lustre mal ciselé, simplement mis en couleur, à bobèches en cristal fondu; le tapis dont le bon marché s'expliquait tardivement par la quantité de coton introduite par le fabricant, et devenue visible à l'œil nu, tout jusqu'aux rideaux qui vous eussent appris que le damas de laine n'a pas trois ans de splendeur, tout chantait misère comme un pauvre en haillons à la porte d'une église.

La salle à manger, mal soignée par une seule servante, présentait l'aspect nauséabond des salles à manger d'hôtel de province: tout y était encrassé, mal entretenu.

La chambre de monsieur, assez semblable à la chambre d'un étudiant, meublée de son lit de garçon, de son mobilier de garçon, flétri, usé comme lui-même, et faite une fois par semaine; cette horrible chambre où tout traînait, où de vieilles chaussettes pendaient sur des chaises foncées de crin, dont les fleurs reparaissaient dessinées par la poussière, annonçait bien l'homme à qui son ménage est indifférent, qui vit au dehors, au jeu, dans les cafés ou ailleurs.

La chambre de madame faisait exception à la dégradante incurie qui déshonorait l'appartement officiel où les rideaux étaient partout jaunes de fumée et de poussière, où l'enfant, évidemment abandonné à lui-même, laissait traîner ses joujoux partout. Situés dans l'aile qui réunissait, d'un seul côté seulement, la maison bâtie sur le devant de la rue, au corps-de-logis adossé au fond de la cour à la propriété voisine, la chambre et le cabinet de toilette de Valérie, élégamment tendus en perse, à meubles en bois de palissandre, à tapis en moquette, sentaient la jolie femme, et, disons-le, presque la femme entretenue. Sur le manteau de velours de la cheminée s'élevait la pendule alors à la mode. On voyait un petit Dunkerque assez bien garni, des jardinières en porcelaine chinoise luxueusement montées. Le lit, la toilette, l'armoire à glace, le tête-à-tête, les colifichets obligés signalaient les recherches ou les fantaisies du jour.

Quoique ce fût du troisième ordre en fait de richesse et d'élégance, que tout y datât de trois ans, un dandy n'eût rien trouvé à redire, sinon que ce luxe était entaché de bourgeoisie. L'art, la distinction, qui résulte des choses que le goût sait s'approprier, manquaient là totalement. Un docteur ès-sciences sociales eût reconnu l'amant à quelques-unes de ces

futilités de riche bijouterie qui ne peuvent venir que de ce demi-dieu, toujours absent, toujours présent chez une femme mariée.

Le dîner que firent le mari, la femme et l'enfant, ce dîner retardé de quatre heures, eût expliqué la crise financière que subissait cette famille, car la table est le plus sûr thermomètre de la fortune dans les ménages parisiens. Une soupe aux herbes et à l'eau de haricots, un morceau de veau aux pommes de terre, inondé d'eau rousse en guise de jus, un plat de haricots, et des cerises d'une qualité inférieure, le tout servi et mangé dans des assiettes et des plats écornés avec l'argenterie peu sonore et triste du maillechort, était-ce un menu digne de cette jolie femme? Le baron en eût pleuré, s'il en avait été témoin. Les carafes ternies ne sauvaient pas la vilaine couleur du vin pris au litre chez le marchand de vin du coin. Les serviettes servaient depuis une semaine. Enfin tout trahissait une misère sans dignité, l'insouciance de la femme et celle du mari pour la famille. L'observateur le plus vulgaire se serait dit, en les voyant, que ces deux êtres étaient arrivés à ce funeste moment où la nécessité de vivre fait chercher une friponnerie heureuse.

La première phrase dite par Valérie à son mari, va d'ailleurs expliquer le retard qu'avait éprouvé le dîner, dû probablement au dévoûment intéressé de la cuisinière.

— Samanon ne veut prendre tes lettres de change qu'à cinquante pour cent, et demande en garantie une délégation sur tes appointemens.

La misère, secrète encore chez le directeur de la Guerre, et qui avait pour paravent un traitement de vingt-quatre mille francs, sans compter les gratifications, était donc arrivée à son dernier période chez l'employé.

— Tu as *fait* mon directeur, dit le mari en regardant sa femme.

— Je le crois, répondit-elle sans s'épouvanter de ce mot pris à l'argot des coulisses.

— Qu'allons-nous devenir? reprit Marneffe, le propriétaire nous saisira demain. Et ton père, qui s'avise de mourir sans faire de testament! Ma parole d'honneur, ces gens de l'Empire se croient tous immortels comme leur Empereur.

— Pauvre père, dit-elle, il n'a eu que moi d'enfant, il m'aimait bien! La comtesse aura brûlé le testament. Comment m'aurait-il oublié, lui qui nous donnait de temps en temps des trois ou quatre billets de mille francs à la fois?

— Nous devons quatre termes, quinze cents francs! notre mobilier les vaut-il? *That is the question!* a dit Shakespeare.

— Tiens, adieu mon chat, dit Valérie qui n'avait pris que quelques bouchées du veau d'où la domestique avait extrait le jus pour un brave soldat revenu d'Alger. Aux grands maux, les grands remèdes!

— Valérie! où vas-tu? s'écria Marneffe en coupant à sa femme le chemin de la porte.

— Je vais voir notre propriétaire, répondit-elle en arrangeant ses anglaises sous son joli chapeau. Toi, tu devrais tâcher de te bien mettre avec cette vieille fille, si toutefois elle est cousine du directeur.

L'ignorance où sont les locataires d'une même maison de leurs situations sociales réciproques est un des faits constans qui peuvent le plus peindre l'entraînement de la vie parisienne; mais il est facile de comprendre qu'un employé qui va tous les jours de grand matin à son bureau, qui revient chez lui pour dîner, qui sort tous les soirs, et qu'une femme adonnée aux plaisirs de Paris, puissent ne rien savoir de l'existence d'une vieille fille logée au troisième étage au fond de la cour de leur maison, surtout quand cette fille a les habitudes de mademoiselle Fischer.

La première de la maison, Lisbeth allait chercher son lait, son pain, sa braise, sans parler à personne, et se couchait avec le soleil; elle ne recevait jamais de lettres, ni de visites, elle ne voisinait point. C'était une de ces existences anonymes entomologiques, comme il y en a dans certaines maisons, où l'on apprend au bout de quatre ans qu'il existe un vieux monsieur au quatrième qui a connu Voltaire, Pilastre du Rosier, Beaujon, Marcel, Molé, Sophie Arnoult, Franklin et Robespierre. Ce que monsieur et madame Marneffe venaient de dire sur Lisbeth Fischer, ils l'avaient appris à cause de l'isolement du quartier et des rapports que leur détresse avait établis entre eux et les portiers dont la bienveillance leur était trop nécessaire pour ne pas avoir été soigneusement entretenue. Or, la fierté, le mutisme, la réserve de la vieille fille avaient engendré chez les portiers ce respect exagéré ces rapports froids qui dénotent le mécontentement inavoué de l'inférieur. Les portiers se croyaient d'ailleurs dans l'espèce, comme on dit au Palais, les égaux d'un locataire dont le loyer était de deux cent cinquante francs. Les confidences de la cousine Bette à sa petite cousine Hortense étant vraies, chacun comprendra que la portière avait pu, dans quelque conversation intime avec les Marneffe, calomnier mademoiselle Fischer en croyant simplement médire d'elle.

Lorsque la vieille fille reçut son bougeoir des mains de la respectable madame Olivier, la portière, elle s'avança pour voir si les fenêtres de la mansarde au-dessus de son appartement étaient éclairées. A cette heure, en juillet, il faisait si sombre au fond de la cour, que la vieille fille ne pouvait pas se coucher sans lumière.

— Oh! soyez tranquille, monsieur Steinbock est chez lui, il n'est même pas sorti, dit malicieusement madame Olivier à mademoiselle Fischer.

La vielle fille ne répondit rien. Elle était encore restée paysanne en ceci, quelle se moquait du qu'en dira-t-on des gens placés loin d'elle; et, de même que les paysans ne voient que leur village, elle ne tenait qu'à l'opinion du petit cercle au milieu duquel elle vivait. Elle monta donc résolument, non pas chez elle, mais à cette mansarde. Voici pourquoi. Au dessert, elle avait mis dans son sac des fruits et des sucreries pour son amoureux, et elle venait les lui donner, absolument comme une vieille fille rapporte une friandise à son chien.

Elle trouva, travaillant à la lueur d'une petite lampe, dont la clarté s'augmentait en passant à travers un globe plein d'eau, le héros des rêves d'Hortense, un pâle jeune homme blond, assis à une espèce d'établi couvert des outils du ciseleur, de cire rouge, d'ébauchoirs, de socles dégrossis, de cuivres fondus sur modèle, vêtu d'une blouse, et tenant un petit groupe en cire à modeler qu'il contemplait avec l'attention d'un poète au travail.

— Tenez, Wenceslas, voilà ce que je vous apporte, dit-elle en plaçant son mouchoir sur un coin de l'établi.

Puis elle tira de son cabas avec précaution les friandises et les fruits.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, répondit le pauvre exilé d'une voix triste.

— Ça vous rafraîchira, mon pauvre enfant. Vous vous échauffez le sang à travailler ainsi, vous n'étiez pas né pour un si rude métier...

Wencelas Steinbock regarda la vieille fille d'un air étonné.

— Mangez donc, reprit-elle brusquement, au lieu de me contempler comme une de vos figures quand elles vous plaisent.

En recevant cette espèce de gourmade en paroles, l'étonnement du jeune homme cessa, car il reconnut alors son Mentor femelle dont la tendresse le surprenait toujours, tant il avait l'habitude d'être rudoyé. Quoique Steinbock eût vingt-neuf ans, il paraissait, comme certains blonds, avoir cinq ou six ans de moins, et à voir cette jeunesse, dont la fraîcheur avait cédé, sous les fatigues et les misères de l'exil, unie à cette fille sèche et dure, on aurait pensé que la nature s'était trompée en leur donnant leurs sexes. Il se leva, s'alla jeter dans une vieille bergère Louis XV, couverte en velours d'Utrecht jaune, et parut vouloir s'y reposer. La vieille fille prit alors une prune de reine-claude, et la présenta doucement à son ami.

— Merci, dit-il en prenant le fruit.

— Êtes-vous fatigué? demanda-t-elle en lui donnant un autre fruit.

— Je ne suis pas fatigué par le travail, mais fatigué de la vie, répondit-il.

— En voilà des idées! reprit elle avec une sorte d'aigreur. N'avez-vous pas un bon génie qui veille sur vous? dit-elle en lui présentant les sucreries et lui voyant manger tout avec

plaisir. Voyez, en dînant chez ma cousine, j'ai pensé à vous...

— Je sais, dit-il en lançant sur Lisbeth un regard à la fois caressant et plaintif, que, sans vous, je ne vivrais plus depuis longtemps; mais, ma chère demoiselle, les artistes ont besoin de distractions...

— Ah! nous y voilà!... s'écria-t-elle en l'interrompant, en se mettant les poings sur les hanches et arrêtant sur lui des yeux flamboyants. Vous voulez allez perdre votre santé dans les infamies de Paris, comme tant d'ouvriers qui finissent par aller mourir à l'hôpital! Non, non, faites-vous une fortune, et quand vous aurez des rentes, vous vous amuserez, mon enfant, vous aurez alors de quoi payer les médecins et les plaisirs, libertin que vous êtes.

Wenceslas Steinbock, en recevant cette bordée accompagnée de regards qui le pénétraient d'une flamme magnétique, baissa la tête. Si le médisant le plus mordant eût pu voir le début de cette scène, il aurait déjà reconnu la fausseté des calomnies lancées par les époux Olivier sur la demoiselle Fischer. Tout, dans l'accent, dans les gestes et dans les regards de ces deux êtres, accusait la pureté de leur vie secrète. La vieille fille déployait la tendresse d'une brutale, mais réelle maternité. Le jeune homme subissait comme un fils respectueux, la tyrannie d'une mère. Cette alliance bizarre paraissait être le résultat d'une volonté puissante agissant incessamment sur un caractère faible, sur cette inconsistance particulière aux Slaves qui tout en leur laissant un courage héroïque sur les champs de bataille, leur donne un incroyable décousu dans la conduite, une mollesse morale dont les causes devraient occuper les physiologistes, car les physiologistes sont à la politique ce que les entomologistes sont à l'agriculture.

— Et si je meurs avant d'être riche? demanda mélancoliquement Wenceslas.

— Mourir?... s'écria la vieille fille. Oh! je ne vous laisserai point mourir. J'ai de la vie pour deux, et je vous infuserais mon sang, s'il le fallait.

En entendant cette exclamation violente et naïve, des larmes mouillèrent les paupières de Steinbock.

— Ne vous attristez pas, mon petit Wenceslas, reprit Lisbeth émue. Tenez, ma cousine Hortense a trouvé, je crois, votre cachet assez gentil. Allez, je vous ferai bien vendre votre groupe en bronze, vous serez quitte avec moi, vous ferez ce que vous voudrez, vous deviendrez libre! Allons, riez donc!...

— Je ne serai jamais quitte avec vous, mademoiselle, répondit le pauvre exilé.

— Et pourquoi donc?... demanda la paysanne des Vosges en prenant le parti du Livonien contre elle-même.

— Parce que vous ne m'avez pas seulement nourri, logé, soigné dans la misère; mais encore vous m'avez donné de la force! vous m'avez créé ce que je suis, vous avez été souvent dure, vous m'avez fait souffrir...

— Moi? dit la vieille fille. Allez-vous recommencer vos bêtises sur la poésie, sur les arts, et faire craquer vos doigts, vous détirer les bras en parlant du beau idéal, de vos folies du Nord. Le beau ne vaut pas le solide, et le solide, c'est moi! Vous avez des idées dans la cervelle? la belle affaire! et moi aussi, j'ai des idées... A quoi sert ce qu'on a dans l'âme, si l'on n'en tire aucun parti? ceux qui ont des idées ne sont pas alors si avancés que ceux qui n'en ont pas, si ceux-là savent se remuer... Au lieu de penser à vos rêveries, il faut travailler. Qu'avez-vous fait depuis que je suis partie?..

— Qu'a dit votre jolie cousine?

— Qui vous a dit qu'elle était jolie? demanda vivement Lisbeth avec un accent où rugissait une jalousie de tigre.

— Mais, vous-même.

— C'était pour voir la grimace que vous feriez! Avez-vous envie de courir après les jupes? Vous aimez les femmes, eh bien! fondez-en, mettez vos désirs en bronze; car vous vous en passerez encore pendant quelque temps, d'amourettes, et surtout de ma cousine, cher ami. Ce n'est pas du gibier pour votre nez; il faut à cette fille-là un homme de soixante mille francs de rente... et il est trouvé. Tiens! le lit n'est pas fait! dit elle en regardant à travers l'autre chambre, oh! pauvre chat! je vous ai oublié...

Aussitôt la vigoureuse fille se débarrassa de son mantelet, de son chapeau, de ses gants; et comme une servante, elle arrangea lestement le petit lit de pensionnaire où couchait l'artiste. Ce mélange de brusquerie, de rudesse même, et de bonté peut expliquer l'empire que Lisbeth avait acquis sur cet homme de qui elle faisait une chose à elle. La vie ne nous attache-t-elle pas par ses alternatives de bon et de mauvais? Si le Livonien avait rencontré madame Marneffe, au lieu de rencontrer Lisbeth Fischer, il aurait trouvé, dans sa protectrice, une complaisance qui l'eût conduit à quelque route bourbeuse et déshonorante où il se serait perdu. Il n'aurait certes pas travaillé, l'artiste ne serait pas éclos. Aussi, tout en déplorant l'âpre cupidité de la vieille fille, sa raison lui disait-elle de préférer ce bras de fer à la paresseuse et périlleuse existence que menaient quelques-uns de ses compatriotes.

Voici l'événement auquel était dû le mariage de cette énergie femelle et de cette faiblesse masculine, espèce de contre-sens assez fréquent, dit-on, en Pologne.

En 1833, mademoiselle Fischer, qui travaillait parfois la nuit quand elle avait beaucoup d'ouvrage, sentit, vers une heure du matin, une forte odeur d'acide carbonique, et entendit les plaintes d'un mourant. L'odeur du charbon et le râle provenaient d'une mansarde située au-dessus des deux pièces dont se composait son appartement: elle supposa qu'un jeune homme nouvellement venu dans la maison, et logé dans cette mansarde à louer depuis trois ans, se suicidait. Elle monta rapidement, enfonça la porte avec sa force de Lorraine en y pratiquant une pesée, et trouva le locataire se roulant sur un lit de sangle dans les convulsions de l'agonie. Elle éteignit le réchaud. La porte ouverte, l'air afflua, l'exilé fut sauvé; puis, quand elle l'eut couché comme un malade, qu'il fut endormi, elle put reconnaître les causes du suicide dans le dénûment absolu des deux chambres de cette mansarde où il n'existait qu'une méchante table, le lit de sangle et deux chaises.

Sur la table était cet écrit qu'elle lut:

« Je suis le comte Wenceslas Steinbock, né à Prelie, en » Livonie.

« Qu'on n'accuse personne de ma mort, les raisons de » mon suicide sont dans ces mots de Kosciusko: *Finis Polonia!*

» Le petit-neveu d'un valeureux général de Charles XII n'a » pas voulu mendier. Ma faible constitution m'interdisait le » service militaire, et j'ai vu hier la fin des cent thalers avec » lesquels je suis venu de Dresde à Paris. Je laisse vingt-cinq » francs dans le tiroir de cette table pour payer le terme que » je dois au propriétaire.

» N'ayant plus de parens, ma mort n'intéresse personne. » Je prie mes compatriotes de ne pas accuser le gouvernement français. Je ne me suis pas fait connaître comme réfugié, je n'ai rien demandé, je n'ai rencontré aucun exilé, » personne ne sait à Paris que j'existe.

» Je serai mort dans des pensées chrétiennes. Que Dieu » pardonne au dernier des Steinbock!

» WENCESLAS. »

Mademoiselle Fischer, excessivement touchée de la probité du moribond, qui payait son terme, ouvrit le tiroir, et vit en effet cinq pièces de cent sous.

— Pauvre jeune homme! s'écria-t-elle. Et personne au monde pour s'intéresser à lui!

Elle descendit chez elle, y prit son ouvrage, et vint travailler dans cette mansarde, en veillant le gentilhomme livonien. A son réveil, on peut juger de l'étonnement de l'exilé, quand il vit une femme à son chevet; il crut continuer un rêve. Tout en faisant des aiguillettes en or pour un uniforme, la vieille fille s'était promis de protéger ce pauvre enfant, qu'elle avait admiré dormant. Lorsque le jeune comte fut tout-à-fait éveillé, Lisbeth lui donna du courage, et le questionna pour savoir comment lui faire gagner sa vie. Wenceslas, après

avoir raconté son histoire, ajouta qu'il avait dû sa place à sa vocation reconnue pour les arts; il s'était toujours senti des dispositions pour la sculpture; mais le temps nécessaire aux études lui paraissait trop long pour un homme sans argent, et il se sentait beaucoup trop faible en ce moment pour s'adonner à un état manuel ou entreprendre la grande sculpture. Ces paroles furent du grec pour Lisbeth Fischer. Elle répondit à ce malheureux que Paris offrant tant de ressources, qu'un homme de bonne volonté devait y vivre. Jamais les gens de cœur n'y périssaient quand ils apportaient un certain fonds de patience.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, moi, une paysanne, et j'ai bien su m'y créer une indépendance, ajouta-t-elle en terminant. Écoutez moi. Si vous voulez bien sérieusement travailler, j'ai quelques économies, je vous prêterai mois par mois l'argent nécessaire pour vivre; mais pour vivre strictement et non pour bambocher, pour courailler! On peut dîner à Paris à vingt-cinq sous par jour, et je vous ferai votre déjeuner avec le mien tous les matins. Enfin je meublerai votre chambre, et je paierai les apprentissages qui vous sembleront nécessaires. Vous me donnerez des reconnaissances en bonne forme de l'argent que je dépenserai pour vous; et, quand vous serez riche, vous me rendrez le tout. Mais, si vous ne travaillez pas, je ne me regarderai plus comme engagée à rien, et je vous abandonnerai.

— Ah! s'écria le malheureux qui sentait encore l'amertume de sa première étreinte avec la Mort, les exilés de tous les pays ont bien raison de tendre vers la France, comme font les âmes du purgatoire vers le paradis. Quelle nation que celle où il se trouve des secours, des cœurs généreux partout, même dans une mansarde comme celle-ci! Vous serez tout pour moi, ma chère bienfaitrice, je serai votre esclave! Soyez mon amie, dit-il avec une de ces démonstrations caressantes, si familières aux Polonais, et qui les fait accuser assez injustement de servilité.

— Oh! non, je suis trop jalouse, je vous rendrais malheureux; mais je serai volontiers quelque chose comme votre camarade, reprit Lisbeth.

— Oh! si vous saviez avec quelle ardeur j'appelais une créature, fût-ce un tyran, qui voulût de moi, quand je me débattais dans le vide de Paris! reprit Wenceslas. Je regrettais la Sibérie où l'empereur m'enverrait, si je rentrais!... Devenez ma providence... Je travaillerai, je deviendrai meilleur que je ne suis, quoique je ne sois pas un mauvais garçon.

— Ferez-vous tout ce que je vous dirai de faire? demanda-t-elle.

— Oui!...

— Eh bien! je vous prends pour mon enfant, dit-elle gaîment. Me voilà avec un garçon qui se relève du cercueil. Allons! nous commençons. Je vais descendre faire mes provisions, habillez-vous, vous viendrez partager mon déjeuner quand j'aurai cogné au plafond avec le manche de mon balai.

Le lendemain, chez les fabricans où mademoiselle Fischer porta son ouvrage, elle prit des renseignemens sur l'état de sculpteur. A force de demander, elle réussit à découvrir l'atelier des Florent et Chanor, maison spéciale où l'on fondait, où l'on ciselait les bronzes riches et les services d'argenterie luxueux. Elle y conduisit Steinbock en qualité d'apprenti sculpteur, proposition qui parut bizarre. On exécutait là les modèles des plus fameux artistes, on n'y montrait pas à sculpter. La persistance et l'entêtement de la vieille fille arrivèrent à placer son protégé comme dessinateur d'ornemens. Steinbock sut promptement modeler les ornemens, il en inventa de nouveaux, il avait la vocation. Cinq mois après avoir achevé son apprentissage de ciseleur, il fit la connaissance du fameux Stidmann, le principal sculpteur de la maison Florent. Au bout de vingt mois, Wenceslas en savait plus que son maître; mais, en trente mois, les économies amassées par la vieille fille pendant seize ans, pièce à pièce, furent entièrement dissipées. Deux mille cinq cents francs en or! une somme qu'elle comptait placer en viager, et représentée par quoi? par la lettre de change d'un Polonais. Aussi Lisbeth travaillait-elle en ce moment comme dans sa jeunesse, afin de subvenir aux dépenses du Livonien. Quand elle se vit entre les mains un papier au lieu d'avoir ses pièces d'or, elle perdit la tête, et alla consulter monsieur Rivet, devenu depuis quinze ans le conseil, l'ami de sa première et plus habile ouvrière. En apprenant cette aventure, monsieur et madame Rivet grondèrent Lisbeth, la traitèrent de folle, honnirent les réfugiés dont les menées pour redevenir une nation compromettaient la prospérité du commerce, la paix à tout prix, et ils poussèrent la vieille fille à prendre, ce qu'on appelle en commerce, des sûretés. — La seule sûreté que ce gaillard-là peut vous offrir, c'est sa liberté, dit alors monsieur Rivet.

Monsieur Achille Rivet était juge au tribunal de commerce.

— Et ce n'est pas une plaisanterie pour les étrangers, reprit-il. Un Français reste cinq ans en prison, et après il en sort sans avoir payé ses dettes, il est vrai, car il n'est plus contraignable que par sa conscience qui le laisse toujours en repos; mais un étranger ne sort jamais de prison. Donnez-moi votre lettre de change, vous allez la passer au nom de mon teneur de livres, il la fera protester, vous poursuivra tous les deux, obtiendra contradictoirement un jugement qui prononcera la contrainte par corps, et quand tout sera bien en règle, il vous signera une contre-lettre. En agissant ainsi, vos intérêts courront, et vous aurez un pistolet toujours chargé contre votre Polonais!

La vieille fille se laissa mettre en règle, et dit à son protégé de ne pas s'inquiéter de cette procédure, uniquement faite pour donner des garanties à un usurier qui consentait à leur avancer quelque argent. Cette défaite était due au génie inventif du juge au tribunal de commerce. L'innocent artiste, aveugle dans sa confiance en sa bienfaitrice, alluma sa pipe avec les papiers timbrés, car il fumait comme tous les gens qui ont ou des chagrins ou de l'énergie à endormir. Un beau jour, monsieur Rivet fit voir à mademoiselle Fischer un dossier et lui dit: — Vous avez à vous Wenceslas Steinbock, pieds et poings liés, et si bien, qu'en vingt-quatre heures, vous pouvez le loger à Clichy pour le reste de ses jours.

Ce digne et honnête juge au tribunal de commerce éprouva ce jour-là la satisfaction que doit causer la certitude d'avoir commis une mauvaise bonne action. La bienfaisance a tant de manières d'être à Paris, que cette expression singulière répond à l'une de ses variations. Une fois le Livonien entortillé dans les cordes de la procédure commerciale, il s'agissait d'arriver au paiement, car le notable commerçant regardait Wenceslas Steinbock, comme un escroc. Le cœur, la probité, la poésie étaient à ses yeux, en affaires, des *sinistres*. Rivet alla voir, dans l'intérêt de cette pauvre mademoiselle Fischer qui, selon son expression, avait été *dindonnée* par un Polonais, les riches fabricans de chez qui Steinbock sortait. Or, secondé par les remarquables artistes de l'orfévrerie parisienne déjà cités, Stidmann, qui faisait arriver l'art français à la perfection où il est maintenant et qui permet de lutter avec les Florentins et la Renaissance, se trouvait dans le cabinet de Chanor, lorsque le brodeur y vint prendre des renseignemens sur le nommé Steinbock, un réfugié polonais.

— Qu'appelez-vous le nommé Steinbock? s'écria railleusement Stidmann. Serait-ce par hasard un jeune Livonien que j'ai eu pour élève? Apprenez, monsieur, que c'est un grand artiste. On dit que je me crois le diable; eh bien, ce pauvre garçon ne sait pas, lui, qu'il peut devenir un Dieu...

— Ah! quoique vous parliez bien cavalièrement à un homme qui a l'honneur d'être juge au tribunal de la Seine...

— Excusez, consul!... répliqua Stidmann en se mettant le revers de la main au front.

— Je suis bien heureux de ce que vous venez de dire. Ainsi, ce jeune homme pourra gagner de l'argent...

— Certes, dit le vieux Chanor, mais il lui faut travailler; il en aurait déjà bien amassé, s'il était resté chez nous. Que voulez-vous? les artistes ont horreur de la dépendance.

— Ils ont la conscience de leur valeur et de leur dignité, répondit Stidmann. Je ne blâme pas Wenceslas d'aller seul, de tâcher de se faire un nom et de devenir un grand homme, c'est son droit! Et j'ai cependant bien perdu quand il m'a quitté!

— Voilà! s'écria Rivet, voilà les prétentions des jeunes gens, au sortir de leur œuf universitaire... Mais commencez donc par vous faire des rentes, et cherchez la gloire après!

— On se gâte la main à ramasser des écus! répondit Stidmann. C'est à la gloire à nous apporter la fortune.

— Que voulez-vous? dit Chanor à Rivet, on ne peut pas les attacher...

— Ils mangeraient le licou! répliqua Stidmann.

— Tous ces messieurs, dit Chanor en regardant Stidmann, ont autant de fantaisie que de talent. Ils dépensent énormément, ils ont des lorettes, ils jettent l'argent par les fenêtres, ils ne trouvent plus le temps de faire leurs travaux; ils négligent alors leurs commandes; nous allons chez des ouvriers qui ne les valent pas et qui s'enrichissent; puis ils se plaignent de la dureté des temps, tandis que, s'ils s'étaient appliqués, ils auraient des monts d'or...

— Vous me faites l'effet, vieux Père Lumignon, dit Stidmann, de ce libraire d'avant la révolution qui disait : — Ah! si je pouvais tenir Montesquieu, Voltaire et Rousseau, bien gueux, dans ma soupente et garder leurs culottes dans une commode, comme ils m'écriraient de bons petits livres avec lesquels je me ferais une fortune! Si l'on pouvait forger de belles œuvres comme des clous, les commissionnaires en feraient... Donnez-moi mille francs, et taisez-vous!

Le bonhomme Rivet revint enchanté pour la pauvre demoiselle Fischer qui dînait chez lui tous les lundis et qu'il allait y trouver.

— Si vous pouvez le faire bien travailler, dit-il, vous serez plus heureuse que sage, vous serez remboursée, intérêts, frais et capital. Ce Polonais a du talent, il peut gagner sa vie; mais enfermez ses pantalons et ses souliers, empêchez-le d'aller à la Chaumière et dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette, tenez-le en laisse. Sans ces précautions, votre sculpteur flânera, et si vous saviez ce que les artistes appellent *flâner!* des horreurs, quoi! Je viens d'apprendre qu'un billet de mille francs y passe dans une journée.

Cet épisode eut une influence terrible sur la vie intérieure de Wenceslas et de Lisbeth. La bienfaitrice trempa le pain de l'exilé dans l'absynthe des reproches, lorsqu'elle crut ses fonds compromis, et elle les crut bien souvent perdus. La bonne mère devint une marâtre, elle morigéna ce pauvre enfant, elle le tracassa, lui reprocha de ne pas travailler assez promptement, et d'avoir pris un état difficile. Elle ne pouvait pas croire que des modèles en cire rouge, des figurines, des projets d'ornemens, des essais pussent avoir du prix. Bientôt, fâchée de ses duretés, elle essayait d'en effacer les traces par des soins, par des douceurs et par des attentions. Le pauvre jeune homme, après avoir gémi de se trouver dans la dépendance de cette mégère et sous la domination d'une paysanne des Vosges, était ravi des câlineries et de cette sollicitude maternelle éprise seulement du physique, du matériel de la vie. Il fut comme une femme qui pardonne les mauvais traitemens d'une semaine à cause des caresses d'un fugitif raccommodement. Mademoiselle Fischer prit ainsi sur cette âme un empire absolu. L'amour de la domination resté dans ce cœur de vieille fille, à l'état de germe, se développa rapidement. Elle put satisfaire son orgueil et son besoin d'action : n'avait-elle pas une créature à elle, à gronder, à diriger, à flatter à rendre heureuse, sans avoir à craindre aucune rivalité? Le bon et le mauvais de son caractère s'exercèrent donc également. Si parfois elle martyrisait le pauvre artiste, elle avait en revanche des délicatesses, semblables à la grâce des fleurs champêtres; elle jouissait de le voir ne manquant de rien, elle eût donné sa vie pour lui; Wenceslas en avait la certitude. Comme toutes les belles âmes, le pauvre garçon oubliait le mal, les défauts de cette fille qui, d'ailleurs lui avait raconté sa vie comme excuse de sa sauvagerie, et il ne se souvenait jamais que des bienfaits. Un jour, la vieille fille, exaspérée de ce que Wenceslas était allé flâner au lieu de travailler, lui fit une scène.

— Vous m'appartenez! lui dit-elle. Si vous êtes honnête homme, vous devriez tâcher de me rendre le plus tôt possible ce que vous me devez...

Le gentilhomme, en qui le sang des Steinbock s'alluma, devint pâle.

— Mon Dieu! dit-elle, bientôt nous n'aurons plus pour vivre que les trente sous que je gagne, moi, pauvre fille...

Les deux indigens, irrités dans le duel de la parole, s'animèrent l'un contre l'autre; et alors le pauvre artiste reprocha pour la première fois à sa bienfaitrice de l'avoir arraché à la mort, pour lui faire une vie de forçat pire que le néant où du moins on se reposait, dit-il, et il parla de fuir.

— Fuir!.. s'écria la vieille fille!... Ah! monsieur Rivet avait raison!

Et elle expliqua catégoriquement au Polonais, comment on pouvait en vingt-quatre heures, le mettre pour le reste de ses jours en prison. Ce fut un coup de massue. Steinbock tomba dans une mélancolie noire et dans un mutisme absolu. Le lendemain, dans la nuit, Lisbeth ayant entendu des préparatifs de suicide, monta chez son pensionnaire, lui présenta le dossier et une quittance en règle.

— Tenez, mon enfant, pardonnez-moi! dit-elle les yeux humides. Soyez heureux, quittez-moi, je vous tourmente trop; mais, dites-moi que vous penserez quelquefois à la pauvre fille qui vous a mis à même de gagner votre vie. Que voulez-vous? vous êtes la cause de mes méchancetés : je puis mourir, que deviendriez-vous sans moi?... Voilà la raison de l'impatience que j'ai de vous voir en état de fabriquer des objets qui puissent se vendre. Je ne vous redemande pas mon argent pour moi, allez!... J'ai peur de votre paresse que vous nommez rêverie, de vos conceptions qui mangent tant d'heures pendant lesquelles vous regardez le ciel, et je voudrais que vous eussiez contracté l'habitude du travail.

Ce fut dit avec un accent, un regard, des larmes, une attitude qui pénétrèrent le noble artiste; il saisit sa bienfaitrice, la pressa sur son cœur, et l'embrassa au front.

— Gardez ces pièces, répondit-il avec une sorte de gaîté. Pourquoi me mettriez-vous à Clichy? ne suis-je pas emprisonné ici par la reconnaissance?

Cet épisode de leur vie commune et secrète, arrivé six mois auparavant, avait fait produire à Wenceslas trois choses : le cachet que gardait Hortense, le groupe mis chez le marchand de curiosités, et une admirable pendule qu'il achevait en ce moment, car il vissait les derniers écrous du modèle.

Cette pendule représentait les douze Heures, admirablement caractérisées par douze figures de femmes entraînées dans une danse si folle et si rapide, que trois Amours, grimpés sur un tas de fleurs et de fruits, ne pouvaient arrêter au passage que l'Heure de minuit, dont la chlamyde déchirée restait aux mains de l'Amour le plus hardi. Ce sujet reposait sur un socle rond d'une admirable ornementation, où s'agitaient des animaux fantastiques. L'Heure était indiquée dans une bouche monstrueuse ouverte par un bâillement. Chaque Heure offrait des symboles heureusement imaginés qui en caractérisaient les occupations habituelles.

Il est facile maintenant de comprendre l'espèce d'attachement extraordinaire que mademoiselle Fischer avait conçu pour son Livonien; elle le voulait heureux, et elle le voyait dépérissant, s'étiolant dans sa mansarde. On conçoit la raison de cette situation affreuse. La Lorraine surveillait cet enfant du Nord avec la tendresse d'une mère, avec la jalousie d'une femme et l'esprit d'un dragon; ainsi elle s'arrangeait pour lui rendre toute folie, toute débauche impossible, en le laissant toujours sans argent. Elle aurait voulu garder sa victime et son compagnon pour elle, sage comme il était par force, et elle ne comprenait pas la barbarie de ce désir insensé, car elle avait pris, elle, l'habitude de toutes les privations. Elle aimait assez Steinbock pour ne pas l'épouser, et l'aimait trop pour le céder à une autre femme; elle ne savait pas se résigner à n'en être que la mère, et se regardait comme une folle quand elle pensait à l'autre rôle. Ces contradictions, cette féroce jalousie, ce bonheur de posséder un homme à elle, tout agitait démesurément le cœur de cette fille. Éprise réellement depuis quatre ans, elle caressait le fol espoir de faire durer cette vie inconséquente et sans issue, où sa persistance devait causer la perte de celui qu'elle appelait son enfant. Ce combat de ses instincts et de sa raison la rendait

injuste et tyrannique. Elle se vengeait sur ce jeune homme de ce qu'elle n'était ni jeune, ni riche, ni belle; puis, après chaque vengeance, elle arrivait, en reconnaissant ses torts en elle-même, à des humilités, à des tendresses infinies. Elle ne concevait le sacrifice à faire à son idole qu'après y avoir écrit sa puissance à coups de hache. C'était enfin la *Tempête* de Shakespeare renversée, Caliban maître d'Ariel et de Prospero. Quant à ce malheureux jeune homme à pensées élevées, méditatif, enclin à la paresse, il offrait dans les yeux, comme ces lions engagés au Jardin des Plantes, le désert que sa protectrice faisait en son âme. Le travail forcé que Lisbeth exigeait de lui ne défrayait pas les besoins de son cœur. Son ennui devenait une maladie physique, et il mourait sans pouvoir demander, sans savoir se procurer l'argent d'une folie souvent nécessaire. Par certaines journées d'énergie, où le sentiment de son malheur accroissait son exaspération, il regardait Lisbeth comme un voyageur altéré, qui, traversant une côte aride, doit regarder une eau saumâtre. Ces fruits amers de l'indigence et de cette réclusion dans Paris, étaient savourés comme des plaisirs par Lisbeth. Aussi prévoyait-elle avec terreur que la moindre passion allait lui arracher son esclave. Parfois elle se reprochait, en contraignant par sa tyrannie et ses reproches ce poète à devenir un grand sculpteur de petites choses, de lui avoir donné les moyens de se passer d'elle.

Le lendemain, ces trois existences, si diversement et si réellement misérables, celle d'une mère au désespoir, celle du ménage Marneffe et celle du pauvre exilé, devaient toutes être affectées par la passion naïve d'Hortense et par le singulier dénoûment que le baron allait trouver à sa passion malheureuse pour Josépha.

Au moment d'entrer à l'Opéra, le Conseiller-d'État fut arrêté par l'aspect un peu sombre du temple de la rue Lepelletier où il ne vit ni gendarmes, ni lumières, ni gens de service, ni barrières pour contenir la foule. Il regarda l'affiche, y vit une bande blanche au milieu de laquelle brillait ce mot sacramentel :

RELACHE PAR INDISPOSITION.

Aussitôt il s'élança chez Josépha qui demeurait dans les environs, comme tous les artistes attachés à l'Opéra, rue Chauchat.

— Monsieur! que demandez-vous? lui dit le portier, à son grand étonnement.

— Vous ne me connaissez donc plus? répondit le baron avec inquiétude.

— Au contraire, monsieur, c'est parce que j'ai l'honneur de remettre monsieur, que je lui dis : Où allez-vous?

Un frisson mortel glaça le baron.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il.

— Si monsieur le baron entrait dans l'appartement de mademoiselle Mirah, il y trouverait mademoiselle Héloïse Brisetout, monsieur Bixiou, monsieur Léon de Lora, monsieur Lousteau, monsieur de Vernisset, monsieur Stidmann, et des femmes pleines de patchouli qui pendent la crémaillère...

— Eh bien! où donc est?...

— Mademoiselle Mirah!... Je ne sais pas trop si je fais bien de vous le dire.

Le baron glissa deux pièces de cent sous dans la main du portier.

— Eh bien elle reste maintenant rue de la Ville l'Évêque, dans un hôtel que lui a donné, dit on, le duc d'Hérouville, répondit à voix basse le portier.

Après avoir demandé le numéro de cet hôtel, le baron prit un milord et arriva devant une de ces jolies maisons modernes à doubles portes, où, dès la lanterne de gaz, le luxe se manifeste.

Le baron, vêtu de son habit de drap bleu, à cravate blanche, gilet blanc, pantalon de Nankin, bottes vernies, beaucoup d'empois dans le jabot, passa pour un invité retardataire aux yeux du portier de ce nouvel Eden. Sa prestance, sa manière de marcher, tout en lui justifiait cette opinion.

Au coup de cloche sonné par le portier, un valet parut au péristyle.

Ce valet, nouveau comme l'hôtel, laissa pénétrer le baron qui lui dit d'un ton de voix accompagné d'un geste impérial :

— Fais passer cette carte à mademoiselle Josépha...

Le *Patito* regarda machinalement la pièce où il se trouvait, et se vit dans un salon d'attente, plein de fleurs rares, dont l'ameublement devait coûter quatre mille écus de cent sous. Le valet, revenu, pria monsieur d'entrer au salon en attendant qu'on sortît de table pour prendre le café.

Quoique le baron eût connu le luxe de l'Empire, qui certes fut un des plus prodigieux et dont les créations, si elles ne furent pas durables, n'en coûtèrent pas moins des sommes folles, il resta comme ébloui, abasourdi, dans ce salon dont les trois fenêtres donnaient sur un jardin féerique, un de ces jardins fabriqués en un mois avec des terrains rapportés, avec des fleurs transplantées, et dont les gazons semblent obtenus par des procédés chimiques.

Il admira non-seulement les recherches, les dorures, les sculptures les plus coûteuses du style dit Pompadour, des étoffes merveilleuses que le premier épicier venu aurait pu commander et obtenir à flots d'or; mais encore ce que des princes seuls ont la faculté de choisir, de trouver, de payer et d'offrir : deux tableaux de Greuze et deux de Watteau, deux têtes de Van-Dyck, deux paysages de Ruysdaël, deux du Guaspre, un Rembrandt et un Holbein, un Murillo et un Titien, deux Teniers et deux Metzu, un Van-Huysum et un Abraham Mignon, enfin deux cent mille francs de tableaux admirablement encadrés. Les bordures valaient presque les toiles.

— Ah! tu comprends maintenant, mon bonhomme? dit Josépha.

Venue sur la pointe du pied par une porte muette, sur des tapis de Perse, elle saisit son adorateur dans une de ces stupéfactions où les oreilles tintent si bien, qu'on n'entend rien que le glas du désastre.

Ce mot de *bonhomme*, dit à ce personnage placé dans l'administration, et qui peint admirablement l'audace avec laquelle ces créatures ravalent les plus grandes existences, laissa le baron cloué par les pieds. Josépha, toute en blanc et jaune, était si bien parée pour cette fête, qu'elle pouvait encore briller au milieu de ce luxe insensé, comme le bijou le plus rare.

— N'est-ce pas que c'est beau? reprit-elle. Le duc a mis là tous les bénéfices d'une affaire en commandite dont les actions ont été vendues en hausse. Pas bête, mon petit duc? Il n'y a que les grands seigneurs d'autrefois pour savoir changer du charbon de terre en or. Le notaire, avant le dîner, m'a apporté le contrat d'acquisition à signer, et qui contient quittance du prix. Comme ils sont là tous grands seigneurs : d'Esgrignon, Rastignac, Maxime, Lenoncourt, Verneuil, Laginski, Rochefide, la Palférine, et en fait de banquiers, Nucingen et du Tillet, avec Antonia, Malaga, Carabine et la Schontz, ils ont tous compâti à ton malheur. Oui, mon vieux, tu es invité, mais à la condition de boire tout de suite la valeur de deux bouteilles en vins de Hongrie, de Champagne et du Cap pour te mettre à leur niveau. Nous sommes, mon cher, tous trop tendus ici pour qu'il n'y ait pas relâche à l'Opéra, mon directeur est saoûl comme un cornet à piston, il en est aux *couacs*!

— Oh! Josépha! s'écria le baron.

— Comme c'est bête, une explication, répondit elle en souriant. Voyons, vaux tu les six cent mille francs que coûte l'hôtel et le mobilier? Peux tu m'apporter une inscription de trente mille francs de rentes que le duc m'a donnée dans un cornet de papier blanc à dragées d'épicier?... C'est là une jolie idée!

— Quelle perversité! dit le Conseiller-d'État, qui dans ce moment de rage aurait troqué les diamans de sa femme pour remplacer le duc d'Hérouville pendant vingt-quatre heures.

— C'est mon état d'être perverse! répliqua-t-elle. Ah! voilà comment tu prends la chose! Pourquoi n'as tu pas inventé de commandite? Mon Dieu, mon pauvre *chat teint*, tu devrais me remercier : je te quitte au moment où tu pourrais

manger avec moi l'avenir de ta femme, la dot de ta fille, et... Ah! tu pleures. L'Empire s'en va!... je vais saluer l'Empire.

Elle se posa tragiquement et dit :

On vous appelle Hulot! je ne vous connais plus!...

Et elle rentra. La porte entr'ouverte laissa passer comme un éclair, un jet de lumière accompagné d'un éclat du crescendo de l'orgie et chargé des odeurs d'un festin du premier ordre.

La cantatrice revint voir par la porte entrebâillée, et trouvant Hulot planté sur ses pieds comme s'il eût été de bronze, elle fit un pas en avant et reparut.

— Monsieur, dit-elle, j'ai cédé les guenilles de la rue Chauchat à la petite Héloïse Brisetout de Bixiou; si vous voulez y réclamer votre bonnet de coton, votre tire-botte, votre ceinture et votre cire à favoris, j'ai stipulé qu'on vous les rendrait.

Cette horrible raillerie eut pour effet de faire sortir le baron comme Loth dut sortir de Gomorrhe, mais sans se retourner, comme madame.

Hulot revint chez lui, marchant en furieux, se parlant à lui-même, et trouva sa famille faisant avec calme le whist à deux sous la fiche qu'il avait vu commencer.

En voyant son mari, la pauvre Adeline crut à quelque affreux désastre, à un déshonneur; elle donna ses cartes à Hortense et entraîna Hector dans ce même petit salon, où cinq heures auparavant Crevel lui prédisait les plus honteuses agonies de la misère.

— Qu'as-tu? dit-elle effrayée.

— Oh! pardonne-moi; mais laisse-moi te raconter ces infamies.

Il exhala sa rage pendant dix minutes.

— Mais, mon ami, répondit héroïquement cette pauvre femme, de pareilles créatures ne connaissent pas l'amour! cet amour pur et dévoué que tu mérites; comment pourrais-tu, toi si perspicace, avoir la prétention de lutter avec un million?

— Chère Adeline! s'écria le baron en saisissant sa femme et la pressant sur son cœur.

La baronne venait de jeter du baume sur les plaies saignantes de l'amour-propre.

— Certes, ôtez la fortune au duc d'Hérouville, entre nous deux, *elle* n'hésiterait pas! dit le baron.

— Mon ami, reprit Adeline en faisant un dernier effort, s'il te faut absolument des maîtresses, pourquoi ne prends-tu pas, comme Crevel, des femmes qui ne soient pas chères et dans une classe à se trouver longtemps heureuses de peu. Nous y gagnerions tous. Je conçois le besoin, mais je ne comprends rien à la vanité...

— Oh! quelle bonne et excellente femme tu es! s'écria-t-il. Je suis un vieux fou, je ne mérite pas d'avoir un ange comme toi pour compagne.

— Je suis tout bonnement la Joséphine de mon Napoléon, répondit-elle avec une teinte de mélancolie.

— Joséphine ne te valait pas, dit-il. Viens, je vais jouer le whist avec mon frère et mes enfans; il faut que je me mette à mon métier de père de famille, que je marie mon Hortense et que j'enterre le libertin...

Cette bonhomie toucha si fort la pauvre Adeline, qu'elle dit : — Cette créature a bien mauvais goût de préférer qui que ce soit à mon Hector. Ah! je ne te céderais pas pour tout l'or de la terre. Comment peut-on te laisser quand on a le bonheur d'être aimé par toi!..

Le regard par lequel le baron récompensa le fanatisme de sa femme la confirma dans l'opinion que la douceur et la soumission étaient les plus puissantes armes de la femme. Elle se trompait en ceci. Les sentimens nobles poussés à l'absolu produisent des résultats semblables à ceux des plus grands vices. Bonaparte est devenu Empereur pour avoir mitraillé le peuple à deux pas de l'endroit où Louis XVI a perdu la monarchie et la tête pour n'avoir pas laissé verser le sang d'un monsieur Sauce.

Le lendemain, Hortense, qui mit le cachet de Wenceslas sous son oreiller pour ne pas s'en séparer pendant son sommeil, fut habillée de bonne heure, et fit prier son père de venir au jardin dès qu'il serait levé.

Vers neuf heures et demie, le père, condescendant à une demande de sa fille, lui donnait le bras, et ils allaient ensemble le long des quais, par le pont Royal, sur la place du Carrousel.

— Ayons l'air de flâner, papa, dit Hortense en débouchant par le guichet pour traverser cette immense place...

— Flâner ici?.. demanda railleusement le père.

— Nous sommes censés aller au Musée, et là-bas, dit elle en montrant les baraques adossées aux murailles des maisons qui tombent à angle droit sur la rue du Doyenné, tiens, il y a des marchands de bric-à-brac, de tableaux...

— Ta cousine demeure là...

— Je le sais bien; mais il ne faut pas qu'elle nous voie...

— Et que veux-tu faire? dit le baron en se trouvant à trente pas environ des fenêtres de madame Marneffe à laquelle il pensa soudain.

Hortense avait conduit son père devant le vitrage d'une des boutiques situées à l'angle du pâté de maisons qui longe les galeries du vieux Louvre et qui fait face à l'hôtel de Nantes. Elle entra dans cette boutique en laissant son père occupé à regarder les fenêtres de la jolie petite dame qui, la veille, avait laissé son image au cœur du vieux Beau, comme pour y calmer la blessure qu'il allait recevoir, et il ne put s'empêcher de mettre en pratique le conseil de sa femme.

— Rabattons-nous sur les petites bourgeoises, se dit-il en se rappelant les adorables perfections de madame Marneffe. Cette petite femme-là me fera promptement oublier l'avide Josépha.

Or, voici ce qui se passa simultanément dans la boutique et hors de la boutique.

En examinant les fenêtres de sa nouvelle *belle*, le baron aperçut le mari qui, tout en brossant sa redingote lui-même, faisait évidemment le guet et semblait attendre quelqu'un sur la place.

Craignant d'être aperçu, puis reconnu plus tard, l'amoureux baron tourna le dos à la rue du Doyenné, mais en se mettant de trois-quarts afin de pouvoir y donner un coup-d'œil de temps en temps. Ce mouvement le fit rencontrer presque face à face avec madame Marneffe qui, venant des quais, doublait le promontoire des maisons pour retourner chez elle.

Valérie éprouva comme une commotion en recevant le regard étonné du baron, et elle y répondit par une œillade de prude.

— Jolie femme! s'écria le baron, et pour qui l'on ferait bien des folies!

— Eh! monsieur, répondit-elle en se retournant comme une femme qui prend un parti violent, vous êtes monsieur le baron Hulot, n'est-ce pas?

Le baron de plus en plus stupéfait fit un geste d'affirmation.

— Eh bien! puisque le hasard a marié deux fois nos yeux, et que j'ai le bonheur de vous avoir intrigué ou intéressé, je vous dirai qu'au lieu de faire des folies, vous devriez bien faire justice... Le sort de mon mari dépend de vous.

— Comment l'entendez-vous? demanda galamment le baron.

— C'est un employé de votre direction, à la Guerre, Division de monsieur Lebrun, bureau de monsieur Coquet, répondit-elle en souriant.

— Je me sens disposé, madame... madame?

— Madame Marneffe.

— Ma petite madame Marneffe, à faire des injustices pour vos beaux yeux... J'ai dans votre maison une cousine et j'irai la voir un de ces jours, le plus tôt possible, venez m'y présenter votre requête.

— Excusez mon audace, monsieur le baron, mais vous comprendrez comment j'ai pu oser parler ainsi, je suis sans protection.

— Ah! ah!

— Oh! monsieur, vous vous méprenez, dit elle en baissant les yeux.

Le baron crut que le soleil venait de disparaître.

— Je suis au désespoir, mais je suis une honnête femme, reprit-elle. J'ai perdu, il y a six mois, mon seul protecteur, le maréchal Montcornet.

— Ah! vous êtes sa fille.

— Oui, monsieur, mais il ne m'a jamais reconnue.

— Afin de pouvoir vous laisser une partie de sa fortune.

— Il ne m'a rien laissé, monsieur, car on n'a pas trouvé de testament.

— Oh! pauvre petite, le maréchal a été surpris par l'apoplexie.. Allons, espérez, madame, on doit quelque chose à la fille d'un des chevaliers Bayard de l'Empire.

Madame Marneffe salua gracieusement, et fut aussi fière de son succès que le baron l'était du sien.

— D'où diable vient-elle si matin? se demanda-t-il en analysant le mouvement onduleux de la robe auquel elle imprimait une grâce peut-être exagérée. Elle a la figure trop fatiguée pour revenir du bain, et son mari l'attend. C'est inexpliquable, et cela donne beaucoup à penser.

Madame Marneffe une fois rentrée, le baron voulut savoir ce que faisait sa fille dans la boutique.

En y entrant, comme il regardait toujours les fenêtres de madame Marneffe, il faillit heurter un jeune homme au front pâle, aux yeux gris pétillans, vêtu d'un paletot d'été en mérinos noir, d'un pantalon de gros coutil et de souliers à guêtres en cuir jaune, qui sortait comme un braque; et il le vit courir vers la maison de madame Marneffe où il entra.

En glissant dans la boutique, Hortense y avait distingué tout aussitôt le fameux groupe mis en évidence sur une table placée au centre dans le champ de la porte.

Sans les circonstances auxquelles elle en devait la connaissance, ce chef-d'œuvre eût vraisemblablement frappé la jeune fille par ce qu'il faut appeler un air *brio* des grandes choses, elle qui, certes, aurait pu poser en Italie pour la statue du *Brio*.

Toutes les œuvres des gens de génie n'ont pas au même degré ce brillant, cette splendeur visible à tous les yeux, même à ceux des ignorans.

Ainsi, certains tableaux de Raphaël, tels que la célèbre Transfiguration, la Madone de Foligno, les fresques des Stanze au Vatican ne commanderont pas soudain l'admiration, comme le Joueur de violon de la galerie de Sciarra, les portraits des Doni et la vision d'Ezéchiel de la galerie de Pitti, le Portement de croix de la galerie Borghèse, le Mariage de la Vierge du Musée Bréra à Milan. Le Saint Jean-Baptiste de la tribune, Saint Luc peignant la Vierge à l'Académie de Rome n'ont pas le charme du portrait de Léon X et de la Vierge de Dresde. Néanmoins, tout est de la même valeur. Il y a plus! le Stanze, la Transfiguration, les Camaïeux et les trois tableaux de chevalet du Vatican sont le dernier degré du sublime et de la perfection. Mais ces chefs-d'œuvre exigent de l'admirateur le plus instruit une sorte de tension, une étude pour être compris dans toutes leurs parties; tandis que le Violoniste, le Mariage de la Vierge, la Vision d'Ezéchiel entrent d'eux-mêmes dans votre cœur par la double porte des yeux, et s'y font leur place; vous aimez à les recevoir ainsi sans aucune peine; ce n'est pas le comble de l'art, c'en est le bonheur.

Ce fait prouve qu'il se rencontre dans la génération des œuvres artistiques les mêmes hasards de naissance que dans les familles où il y a des enfans heureusement doués, qui viennent beaux et sans faire de mal à leurs mères, à qui tout sourit, à qui tout réussit; il y a enfin les fleurs du génie comme les fleurs de l'amour.

Ce brio, mot italien intraduisible et que nous commençons à employer, est le caractère des premières œuvres. C'est le fruit de la pétulance et de la fougue intrépide du talent jeune, pétulance qui se retrouve plus tard dans certaines heures heureuses; mais ce brio ne sort plus alors du cœur de l'artiste; et, au lieu de le jeter dans ses œuvres comme un volcan lance ses feux, il le subit, il le doit à des circonstances, à l'amour, à la rivalité, souvent à la haine, et plus encore aux commandemens d'une gloire à soutenir.

Le groupe de Wenceslas était à ses œuvres à venir ce qu'est le Mariage de la Vierge à l'œuvre total de Raphaël, le premier pas du talent fait dans une grâce inimitable, avec l'entrain de l'enfance et son aimable plénitude, avec sa force cachée sous des chairs roses et blanches trouées par des fossettes qui font comme des échos aux rires de la mère. Le prince Eugène a, dit-on, payé quatre cent mille francs ce tableau qui vaudrait un million pour un pays privé de tableaux de Raphaël, et l'on ne donnerait pas cette somme pour la plus belle des fresques, dont cependant la valeur est bien supérieure comme art.

Hortense contint son admiration en pensant à la somme de ses économies de jeune fille, elle prit un petit air indifférent et dit au marchand : — Quel est le prix de ça?

— Quinze cents francs, répondit le marchand en jetant une œillade à un jeune homme assis sur un tabouret dans un coin.

Ce jeune homme devint stupide en voyant le vivant chef-d'œuvre du baron Hulot.

Hortense, ainsi prévenue, reconnut alors l'artiste à la rougeur qui nuança son visage pâli par la souffrance, elle vit reluire dans deux yeux gris une étincelle allumée par sa question; elle regarda cette figure maigre et tirée comme celle d'un moine plongé dans l'ascétisme; elle adora cette bouche rosée et bien dessinée, un petit menton fin, et les cheveux châtains à filamens soyeux du Slave.

— Si c'était douze cents francs, répondit-elle, je vous dirais de me l'envoyer.

— C'est antique, mademoiselle, fit observer le marchand qui, semblable à tous ses confrères, croyait avoir tout dit avec ce *nec plus ultrà* du bric-à-brac.

— Excusez moi, monsieur, c'est fait de cette année, répondit-elle tout doucement, et je viens précisément pour vous prier, si l'on consent à ce prix, de nous envoyer l'artiste, car on pourrait lui procurer des commandes assez importantes.

— Si les douze cents francs sont pour lui, qu'aurai-je pour moi? Je suis marchand, dit le boutiquier avec bonhomie.

— Ah! c'est vrai, répliqua la jeune fille en laissant échapper une expression de dédain.

— Ah! mademoiselle, prenez! je m'entendrai avec le marchand, s'écria le Livonien hors de lui.

Fasciné par la sublime beauté d'Hortense et par l'amour pour les arts qui se manifestait en elle, il ajouta : — Je suis l'auteur de ce groupe, voici dix jours que je viens voir trois fois par jour si quelqu'un en connaîtra la valeur et le marchandera. Vous êtes ma première admiratrice, prenez!

— Venez, monsieur, avec le marchand, dans une heure d'ici... voici la carte de mon père, répondit Hortense.

Puis, en voyant le marchand aller dans une pièce pour y envelopper le groupe dans du linge, elle ajouta tout bas au grand étonnement de l'artiste qui crut rêver : — Dans l'intérêt de votre avenir, monsieur Wenceslas, ne montrez pas cette carte, ne dites pas le nom de votre acquéreur à mademoiselle Fischer, car c'est notre cousine.

Ce mot, notre cousine, produisit un éblouissement à l'artiste, il entrevit le paradis en en voyant une des Èves tombées.

Il rêvait de la belle cousine dont lui avait parlé Lisbeth, autant qu'Hortense rêvait de l'amoureux de sa cousine, et quand elle était entrée : — Ah! pensait-il, si elle pouvait être ainsi!

On comprendra le regard que les deux amans échangèrent, ce fut de la flamme, car les amoureux vertueux n'ont pas la moindre hypocrisie.

— Eh bien! que diable fais-tu là-dedans? demanda le père à sa fille.

— J'ai dépensé mes douze cents francs d'économie, viens.

Elle reprit le bras de son père qui répéta : — Douze cents francs!

— Treize cents même... mais tu me prêteras bien la différence!

— Et à quoi... dans cette boutique... as-tu pu dépenser cette somme?

— Ah! voici! répondit l'heureuse jeune fille, si j'ai trouvé un mari ce ne sera pas cher.

— Un mari, ma fille, dans cette boutique?

— Écoute, mon petit père, me défendrais-tu d'épouser un grand artiste?

— Non, mon enfant. Un grand artiste, aujourd'hui, c'est un prince qui n'est pas titré. C'est la gloire et la fortune, les deux plus grands avantages sociaux, après la vertu, ajouta-t-il d'un petit ton cafard.

— Bien entendu, répondit Hortense. Et que penses-tu de la sculpture?

— C'est une bien mauvaise partie, dit Hulot en hochant la tête. Il faut de grandes protections outre un grand talent; car le gouvernement est le seul consommateur. C'est un art sans débouchés aujourd'hui qu'il n'y a plus ni grandes existences, ni grandes fortunes, ni palais substitués, ni majorats. Nous ne pouvons loger que de petits tableaux, de petites figures, aussi les arts sont-ils menacés par le *petit*.

— Mais un grand artiste qui trouverait des débouchés... reprit Hortense.

— C'est la solution du problème.

— Et qui serait appuyé!

— Encore mieux!

— Et noble!

— Bah!

— Comte!

— Et il sculpte!

— Il est sans fortune.

— Et il compte sur celle de mademoiselle Hortense Hulot? dit railleusement le baron en plongeant un regard d'inquisiteur dans les yeux de sa fille.

— Ce grand artiste, comte, et qui sculpte, vient de voir votre fille pour la première fois de sa vie, et pendant cinq minutes, monsieur le baron, répondit Hortense d'un air calme à son père. Hier, vois-tu, mon cher bon petit père, pendant que tu étais à la chambre, maman s'est évanouie. Cet évanouissement, qu'elle a mis sur le compte de ses nerfs, venait de quelque chagrin relatif à mon mariage manqué, car elle m'a dit que, pour vous débarrasser de moi...

— Elle t'aime trop pour avoir employé une expression...

— Peu parlementaire, reprit Hortense en riant; non, elle ne s'est pas servie de ce mot-là; mais moi je sais qu'une fille à marier, qui ne se marie pas, est une croix très-lourde à porter pour des parens honnêtes. Eh bien! elle pense que s'il se présentait un homme d'énergie et de talent, à qui une dot de trente mille francs suffirait, nous serions tous heureux! Enfin elle jugeait convenable de me préparer à la modestie de mon futur sort, et de m'empêcher de m'abandonner à de trop beaux rêves... Ce qui signifiait la rupture de mon mariage, et pas de dot.

— Ta mère est une bien bonne, une bien noble et excellente femme, répondit le père profondément humilié, quoique assez heureux de cette confidence.

— Hier, elle m'a dit que vous l'autorisiez à vendre ses diamans pour me marier; mais je voudrais qu'elle gardât ses diamans, et je voudrais trouver un mari. Je crois avoir trouvé l'homme, le prétendu qui répond au programme de maman...

— Là!... sur la place du Carrousel!... en une matinée.

— Oh! papa, *le mal vient de plus loin*, répondit-elle malicieusement.

— Eh bien! voyons ma petite fille, disons tout à notre bon père, demanda-t-il d'un air câlin en cachant ses inquiétudes.

Sous la promesse d'un secret absolu, Hortense raconta le résumé de ses conversations avec la cousine Bette. Puis, en rentrant, elle montra le fameux cachet à son père comme preuve de la sagacité de ses conjectures.

Le père admira, dans son for intérieur, la profonde adresse des jeunes filles agitées par l'instinct, en reconnaissant la simplicité du plan que cet amour idéal avait suggéré, dans une seule nuit, à cette innocente fille.

— Tu vas voir le chef-d'œuvre que je viens d'acheter, on va l'apporter, et le cher Wenceslas accompagnera le marchand... L'auteur d'un pareil groupe doit faire fortune; mais obtiens-lui, par ton crédit, une statue, et puis un logement à l'Institut...

— Comme tu vas! s'écria le père. Mais si on vous laissait faire, vous seriez mariés dans les délais légaux, dans onze jours...

— On attend onze jours? répondit-elle en riant. Mais, en cinq minutes, je l'ai aimé, comme tu as aimé maman en la voyant! et il m'aime, comme si nous nous connaissions depuis deux ans. Oui, dit-elle à un geste que fit son père, j'ai lu dix volumes d'amour dans ses yeux. Et ne sera-t-il pas accepté par vous et par maman pour mon mari, quand il vous sera démontré que c'est un homme de génie! La sculpture est le premier des arts! s'écria-t-elle en battant des mains et sautant. Tiens! je vais tout te dire...

— Il y a donc encore quelque chose?... demanda le père en souriant.

Cette innocence complète et bavarde avait tout-à-fait rassuré le baron.

— Un aveu de la dernière importance, répondit-elle. Je l'aimais sans le connaître, mais j'en suis folle depuis une heure que je l'ai vu.

— Un peu trop folle, répondit le baron, que le spectacle de cette naïve passion réjouissait.

— Ne me punis pas de ma confiance, reprit-elle. C'est si bon de crier dans le cœur de son père: « J'aime, je suis heureuse d'aimer! » répliqua-t-elle. Tu vas voir mon Wenceslas! Quel front plein de mélancolie!... des yeux gris où brille le soleil du génie!... et comme il est distingué! Qu'en pensestu? Est-ce un beau pays la Livonie?... Ma cousine Bette épouser ce jeune homme-là, elle qui serait sa mère?... Mais ce serait un meurtre! Comme je suis jalouse de ce qu'elle a dû faire pour lui! je me figure qu'elle ne verra pas mon mariage avec plaisir.

— Tiens, mon ange, ne cachons rien à ta mère, dit le baron.

— Il faudrait lui montrer ce cachet, et j'ai promis de ne pas trahir la cousine qui a, dit-elle, peur des plaisanteries de maman, répondit Hortense.

— Tu as de la délicatesse pour le cachet, et tu voles à la cousine Bette son amoureux.

— J'ai fait une promesse pour le cachet, et je n'ai rien promis pour l'auteur.

Cette aventure, d'une simplicité patriarcale, convenait singulièrement à la situation secrète de cette famille; aussi le baron, en louant sa fille de sa confiance, lui dit-il que désormais elle devait s'en remettre à la prudence de ses parens.

— Tu comprends, ma petite fille, que ce n'est pas à toi à t'assurer si l'amoureux de ta cousine est comte, s'il a des papiers en règle, et si sa conduite offre des garanties... Quant à ta cousine, elle a refusé cinq partis quand elle avait vingt ans de moins, ce ne sera pas un obstacle, et je m'en charge.

— Écoutez! mon père, si vous voulez me voir mariée, ne parlez à ma cousine de notre amoureux qu'au moment de signer mon contrat de mariage... Depuis six mois, je la questionne à ce sujet!... Eh bien! il y a quelque chose d'inexplicable en elle...

— Quoi? dit le père intrigué.

— Enfin, ses regards ne sont pas bons, quand je vais trop loin, fût-ce en riant, à propos de son amoureux. Prenez vos renseignemens; mais laissez-moi conduire ma barque. Ma confiance doit vous rassurer.

— Le Seigneur a dit: « Laissez venir les enfans à moi! » tu es un de ceux qui reviennent, répondit le baron avec une légère teinte de raillerie.

Après le déjeuner, on annonça le marchand, l'artiste et le groupe. La rougeur subite qui colora sa fille rendit la baronne d'abord inquiète, puis attentive, et la confusion d'Hortense, le feu de son regard lui révélèrent bientôt le mystère, si peu contenu dans ce jeune cœur.

Le comte Steinbock, habillé tout en noir, parut au baron être un jeune homme fort distingué.

— Feriez-vous une statue en bronze ? lui demanda-t-il en tenant le groupe.

Après avoir admiré de confiance, il passa le bronze à sa femme qui ne se connaissait pas en sculpture.

— N'est-ce pas, maman, que c'est bien beau ? dit Hortense à l'oreille de sa mère.

— Une statue!. . monsieur le baron, ce n'est pas si difficile à faire que d'agencer une pendule comme celle que voici, et que monsieur a eu la complaisance d'apporter, répondit l'artiste à la question du baron.

Le marchand était occupé à déposer sur le buffet de la salle à manger le modèle en cire des douze Heures que les Amours essayent d'arrêter.

— Laissez-moi cette pendule, dit le baron stupéfait de la beauté de cette œuvre, je veux la montrer aux ministres de l'Intérieur et du Commerce.

— Quel est ce jeune homme qui t'intéresse tant ? demanda la baronne à sa fille.

— Un artiste assez riche pour exploiter ce modèle pourrait y gagner cent mille francs, dit le marchand de curiosités qui prit un air capable et mystérieux en voyant l'accord des yeux entre la jeune fille et l'artiste. Il suffit de vendre vingt exemplaires à huit mille francs, car chaque exemplaire coûterait environ mille écus à établir; mais, en numérotant chaque exemplaire et détruisant le modèle, on trouverait bien vingt amateurs, satisfaits d'être les seuls à posséder cette œuvre-là.

— Cent mille francs ! s'écria Steinbock en regardant tour-à-tour le marchand, Hortense, le baron et la baronne.

— Oui, cent mille francs ! répéta le marchand, et si j'étais assez riche, je vous l'achèterais, moi, vingt mille francs ; car, en détruisant le modèle, cela devient une propriété... Mais un des princes devrait payer ce chef-d'œuvre trente ou quarante mille francs, et en orner son salon. On n'a jamais fait, dans les arts, de pendule qui contente à la fois les bourgeois et les connaisseurs, et celle-là, monsieur, est la solution de cette difficulté...

— Voici pour vous, monsieur, dit Hortense en donnant six pièces d'or au marchand qui se retira.

— Ne parlez à personne au monde de cette visite, alla dire l'artiste au marchand sur le seuil de la porte. Si l'on vous demande où nous avons porté le groupe, nommez le duc d'Hérouville, le célèbre amateur qui demeure rue de Varennes.

Le marchand hocha la tête en signe d'assentiment.

— Vous vous nommez ? demanda le baron à l'artiste quand il revint.

— Le comte Steinbock.

— Avez-vous des papiers qui prouvent ce que vous êtes?...

— Oui, monsieur le baron, ils sont en langue russe et en langue allemande, mais sans légalisation...

— Vous sentez-vous la force de faire une statue de neuf pieds ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! si les personnes que je vais consulter sont contentes de vos ouvrages, je puis vous obtenir la statue du maréchal Montcornet, que l'on veut ériger au Père-Lachaise, sur son tombeau. Le Ministère de la guerre et les anciens officiers de la garde impériale donnent une somme assez importante pour que nous ayons le droit de choisir l'artiste.

— Oh ! monsieur, ce serait ma fortune !... dit Steinbock qui resta stupéfait de tant de bonheurs à la fois.

— Soyez tranquille, répondit gracieusement le baron, si les deux ministres, à qui je vais montrer votre groupe et ce modèle, sont émerveillés de ces deux œuvres, votre fortune est en bon chemin...

Hortense serrait le bras de son père à lui faire mal.

— Apportez-moi vos papiers, et ne dites rien de vos espérances à personne, pas même à notre vieille cousine Bette.

— Lisbeth? s'écria madame Hulot achevant de comprendre la fin sans deviner les moyens.

— Je puis vous donner des preuves de mon savoir en faisant le buste de madame... ajouta Wenceslas.

Frappé de la beauté de madame Hulot, depuis un moment l'artiste comparait la mère et la fille.

— Allons, monsieur, la vie peut devenir belle pour vous, dit le baron tout-à-fait séduit par l'extérieur fin et distingué du comte Steinbock. Vous saurez bientôt que personne, à Paris, n'a longtemps impunément du talent, et que tout travail constant y trouve sa récompense.

Hortense tendit au jeune homme en rougissant une jolie bourse algérienne qui contenait soixante pièces d'or. L'artiste, toujours un peu gentilhomme, répondit à la rougeur d'Hortense par un coloris de pudeur assez facile à interpréter.

— Serait-ce, par hasard, le premier argent que vous recevez de vos travaux? demanda la baronne.

— Oui, madame, de mes travaux d'art, mais non de mes peines, car j'ai travaillé comme ouvrier...

— Eh bien ! espérons que l'argent de ma fille vous portera bonheur ! répondit madame Hulot.

— Et prenez-le sans scrupules, ajouta le baron en voyant Wenceslas qui tenait toujours la bourse à la main sans la serrer. Cette somme sera remboursée par quelque grand seigneur, par un prince peut-être qui nous la rendra certes avec usure pour posséder cette belle œuvre.

— Oh ! j'y tiens trop, papa, pour la céder à qui que ce soit, même au prince royal !

— Je puis faire pour mademoiselle un autre groupe plus joli que ce...

— Ce ne serait pas celui-là, répondit-elle.

Et comme honteuse d'en avoir trop dit, elle alla dans le jardin.

— Je vais donc briser le moule et le modèle en rentrant ! dit Steinbock.

— Allons ! apportez-moi vos papiers, et vous entendrez bientôt parler de moi, si vous répondez à tout ce que je conçois de vous, monsieur.

En entendant cette phrase, l'artiste fut obligé de sortir. Après avoir salué madame Hulot et Hortense, qui revint du jardin exprès pour recevoir ce salut, il alla se promener dans les Tuileries sans pouvoir, sans oser rentrer dans sa mansarde, où son tyran l'allait assommer de questions et lui arracher son secret.

L'amoureux d'Hortense imaginait des groupes et des statues par centaines ; il se sentait une puissance à tailler lui-même le marbre, comme Canova, qui, faible comme lui, faillit en périr. Il était transfiguré par Hortense, devenue pour lui l'Inspiration visible.

— Ah çà ! dit la baronne à sa fille, qu'est-ce que cela signifie ?

— Eh bien ! chère maman, tu viens de voir l'amoureux de notre cousine Bette qui, j'espère, est maintenant le mien... Mais ferme les yeux, fais l'ignorante. Mon Dieu ! moi qui voulais tout te cacher, je vais tout te dire...

— Allons, adieu mes enfans, s'écria le baron en embrassant sa fille et sa femme, je vais aller peut-être voir la Chèvre, et je saurai d'elle bien des choses sur le jeune homme.

— Papa, sois prudent, répéta Hortense.

— Oh ! petite fille ! s'écria la baronne quand Hortense eut fini de lui raconter son poème dont le dernier chant était l'aventure de cette matinée, chère petite fille, la plus grande rouée de la terre sera toujours la Naïveté !

Les passions vraies ont leur instinct. Mettez un gourmand à même de prendre un fruit dans un plat, il ne se trompera pas et saisira, même sans voir, le meilleur. De même, laissez aux jeunes filles bien élevées le choix absolu de leurs maris, si elles sont en position d'avoir ceux qu'elles désigneront, elles se tromperont rarement. La nature est infaillible. L'œuvre de la nature, en ce genre s'appelle : aimer à première vue. En amour, la première vue est tout bonnement la seconde vue.

Le contentement de la baronne, quoique caché sous la dignité maternelle, égalait celui de sa fille ; car des trois manières de marier Hortense dont avait parlé Crevel, la meilleure, à son gré, paraissait devoir réussir. Elle vit dans cette aventure une réponse de la Providence à ses ferventes prières.

Le forçat de mademoiselle Fischer, obligé néanmoins de rentrer au logis, eut l'idée de cacher la joie de l'amoureux sous la joie de l'artiste, heureux de son premier succès.

— Victoire! mon groupe est vendu au duc d'Hérouville qui va me donner des travaux, dit-il en jetant les douze cents francs en or sur la table de la vieille fille.

Il avait, comme on le pense bien, serré la bourse d'Hortense, il la tenait sur son cœur.

— Eh bien! répondit Lisbeth, c'est heureux, car je m'exterminais à travailler. Vous voyez, mon enfant, que l'argent vient bien lentement dans le métier que vous avez pris, car voici le premier que vous recevez, et voilà bientôt cinq ans que vous piochez! Cette somme suffit à peine à rembourser ce que vous m'avez coûté depuis la lettre de change qui me tient lieu de mes économies. Mais soyez tranquille, ajouta-t-elle après avoir compté, cet argent sera tout employé pour vous. Nous avons là de la sécurité pour un an. En un an, vous pouvez maintenant vous acquitter et avoir une bonne somme à vous, si vous allez toujours ce train-là.

Wenceslas fit des contes à la vieille fille sur le duc d'Hérouville, en voyant le succès de sa ruse.

— Je veux vous faire habiller tout en noir, à la mode, et renouveler votre linge, car vous devez vous présenter bien mis chez vos protecteurs, répondit Bette. Et puis, il vous faudra maintenant un appartement plus grand et plus convenable que votre horrible mansarde, et le bien meubler. Comme vous voilà gai! Vous n'êtes plus le même, ajouta-t-elle en examinant Wenceslas.

— Mais on a dit que mon groupe était un chef-d'œuvre

— Eh bien! tant mieux! Faites-en d'autres, répliqua cette sèche fille toute positive et incapable de comprendre la joie du triomphe ou la beauté dans les arts. Ne vous occupez plus de ce qui est vendu, fabriquez quelque autre chose à vendre. Vous avez dépensé deux cents francs d'argent, sans compter votre travail et votre temps, à ce diable de Samson. Votre pendule vous coûtera plus de deux mille francs à faire exécuter. Tenez, si vous m'en croyez, vous devriez achever ces deux petits garçons couronnant la petite fille avec des bluets, ça séduira les Parisiens! Moi, je vais passer chez monsieur Graff, le tailleur, avant d'aller chez monsieur Crevel... Remontez chez vous, et laissez-moi m'habiller.

Le lendemain, le baron, devenu fou de madame Marneffe, alla voir la cousine Bette, assez stupéfaite en ouvrant la porte de le trouver devant elle, car il n'était jamais venu lui faire une visite. Aussi se dit-elle en elle-même : — Hortense aurait-elle envie de mon amoureux?... car la veille, elle avait appris, chez monsieur Crevel, la rupture du mariage avec le conseiller à la cour royale.

— Comment, mon cousin, vous ici? Vous me venez voir pour la première fois de votre vie, assurément ce n'est pas pour mes beaux yeux?

— Beaux! c'est vrai, reprit le baron, tu as les plus beaux yeux que j'aie vus...

— Pourquoi venez-vous? Tenez, me voilà honteuse de vous recevoir dans un pareil taudis.

La première des deux pièces dont se composait l'appartement de la cousine Bette, lui servait à la fois de salon, de salle à manger, de cuisine et d'atelier. Les meubles étaient ceux des ménages d'ouvriers aisés : des chaises en noyer foncées de paille, une petite table à manger en noyer, une table à travailler, des gravures enluminées dans des cadres en bois noirci, de petits rideaux de mousseline aux fenêtres, une grande armoire en noyer, le carreau bien frotté, bien reluisant de propreté, tout cela sans un grain de poussière, mais plein de tons froids, un vrai tableau de Terburg où rien ne manquait, pas même sa teinte grise, représenté par un papier jadis bleuâtre et passé au ton de lin. Quant à la chambre, personne n'y avait jamais pénétré.

Le baron embrassa tout, d'un coup d'œil, vit la signature de la médiocrité dans chaque chose, depuis le poêle en fonte jusqu'aux ustensiles de ménage, et il fut pris d'une nausée en se disant à lui-même : — Voilà donc la vertu!

— Pourquoi je viens? répondit-il à haute voix. Tu es une fille trop rusée pour ne pas finir par le deviner, et il vaut mieux te le dire, s'écria-t-il en s'asseyant et regardant à travers la cour en entr'ouvrant le rideau de mousseline plissée. Il y a dans ta maison une très jolie femme...

— Madame Marneffe! Oh! j'y suis! dit-elle en comprenant tout. Et Josépha?

— Hélas! cousine, il n'y a plus de Josépha... J'ai été mis à la porte comme un laquais.

— Et vous voudriez?... demanda la cousine en regardant le baron avec la dignité d'une prude qui s'offense un quart-d'heure trop tôt.

— Comme madame Marneffe est une femme très comme il faut, la femme d'un employé, que tu peux la voir sans te compromettre, reprit le baron, je voudrais te voir voisiner avec elle. Oh! sois tranquille, elle aura les plus grands égards pour la cousine de monsieur le directeur.

En ce moment, on entendit le frôlement d'une robe dans l'escalier, accompagné par le bruit des pas d'une femme à brodequins superfins. Le bruit cessa sur le palier. Après deux coups frappés à la porte, madame Marneffe se montra.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, cette irruption chez vous; mais je ne vous ai point trouvé hier quand je suis venue vous faire une visite; nous sommes voisines, et si j'avais su que vous étiez la cousine de monsieur le Conseiller-d'État, il y a longtemps que je vous aurais demandé votre protection auprès de lui. J'ai vu entrer monsieur le directeur, et alors j'ai pris la liberté de venir, car mon mari, monsieur le baron, m'a parlé d'un travail sur le personnel qui sera soumis demain au ministre.

Elle avait l'air d'être émue, de palpiter; mais elle avait tout bonnement monté l'escalier en courant.

— Vous n'avez pas besoin de faire la solliciteuse, belle dame, répondit le baron, c'est à moi de vous demander la grâce de vous voir.

— Eh! bien, si mademoiselle le trouve bon, venez, dit madame Marneffe.

— Allez, mon cousin, je vais vous rejoindre, dit prudemment la cousine Bette.

La Parisienne comptait tellement sur la visite et sur l'intelligence de monsieur le directeur, qu'elle avait fait, non-seulement une toilette appropriée à une pareille entrevue, mais encore une toilette à son appartement. Dès le matin, on y avait mis des fleurs achetées à crédit. Marneffe avait aidé sa femme à nettoyer les meubles, à rendre du lustre aux plus petits objets, en savonnant, en brossant, en époussetant tout. Valérie voulait se trouver dans un milieu plein de fraîcheur afin de plaire à monsieur le directeur, et plaire assez pour avoir le droit d'être cruelle, de lui tenir la dragée haute, comme à un enfant, en employant les ressources de la tactique moderne. Elle avait jugé Hulot. Laissez vingt-quatre heures à une parisienne aux abois, elle bouleverserait un ministère.

Cet homme de l'Empire, habitué au genre Empire, devait ignorer absolument les façons de l'amour moderne. Les nouveaux scrupules, les différentes conversations inventées depuis 1830, et où la *pauvre faible femme* finit par se faire considérer comme la victime des désirs de son amant, comme une sœur de charité qui panse des blessures, comme un ange qui se dévoue.

Ce *nouvel art d'aimer* consomme énormément de paroles évangéliques à l'œuvre du diable. La passion est un martyre. On aspire à l'idéal, à l'infini, de part et d'autre l'on veut devenir meilleurs par l'amour. Toutes ces belles phrases sont un prétexte à mettre encore plus d'ardeur dans la pratique, plus de rage dans les chutes que par le passé. Cette hypocrisie, le caractère de notre temps, a gangrené la galanterie. On est deux anges, et l'on se comporte comme deux démons, si l'on peut

L'amour n'avait pas le temps de s'analyser ainsi lui-même entre deux campagnes, et, en 1809, il allait aussi vite que l'Empire, en succès. Or, sous la Restauration, le bel Hulot, en redevenant homme à femmes avait d'abord consolé quelques anciennes amies alors tombées, comme des astres éteints du firmament politique, et de là, vieillard, il s'était laissé capturer par les Jenny Cadine et les Josépha.

Madame Marneffe avait dressé ses batteries en apprenant les antécédens du directeur, que son mari lui raconta longuement, après quelques renseignemens pris dans les bu-

reaux. La comédie du sentiment moderne pouvant avoir pour le baron le charme de la nouveauté, le parti de Valérie était pris, et, disons-le, l'essai qu'elle fit de sa puissance pendant cette matinée répondit à toutes ses espérances.

Grâce à ces manœuvres sentimentales, romanesques et romantiques, Valérie obtint, sans avoir rien promis, la place de sous-chef et la croix de la Légion-d'Honneur pour son mari.

Cette petite guerre n'alla pas sans des dîners au Rocher de Cancale, sans des parties de spectacle, sans beaucoup de cadeaux en mantilles, en écharpes, en robes, en bijoux.

L'appartement de la rue du Doyenné déplaisait, le baron complota d'en meubler un magnifiquement, rue Vanneau, dans une charmante maison moderne.

M. Marneffe obtint un congé de quinze jours, à prendre dans un mois, pour aller régler des affaires d'intérêt dans son pays, et une gratification. Il se promit de faire un petit voyage en Suisse pour y étudier le beau sexe.

Si le baron Hulot [1] s'occupa de sa protégée, il n'oublia pas son protégé. Le ministre du commerce, le comte Popinot, aimait les arts : il donna deux mille francs d'un exemplaire du groupe de Samson, à la condition que le moule serait brisé, pour qu'il n'existât que son Samson et celui de mademoiselle Hulot. Ce groupe excita l'admiration d'un prince à qui l'on porta le modèle de la pendule et qui la commanda, mais elle devait être unique, et il en offrit trente mille francs.

Les artistes consultés, au nombre desquels fut Stidmann, déclarèrent que l'auteur de ces deux œuvres pouvait faire une statue. Aussitôt, le maréchal, prince de Wissembourg, ministre de la guerre et président du comité de souscription pour le monument du maréchal Montcornet, fit prendre une délibération par laquelle l'exécution en était confiée à Steinbock.

Le comte de Rastignac, alors sous-secrétaire d'État, voulut une œuvre de l'artiste dont la gloire surgissait aux acclamations de ses rivaux. Il obtint de Steinbock le délicieux groupe des deux petits garçons couronnant une petite fille, et il lui promit un atelier au Dépôt des marbres du gouvernement, situé comme on sait, au Gros-Caillou.

Ce fut le succès, mais le succès comme il vient à Paris, c'est-à-dire fou, le succès à écraser les gens qui n'ont pas des épaules et des reins à le porter, ce qui, par parenthèse, arrive souvent. On parlait dans les journaux et dans les revues du comte Wenceslas Steinbock, sans que lui ni mademoiselle Fischer en eussent le moindre soupçon.

Tous les jours, dès que mademoiselle Fischer sortait pour dîner, Wenceslas allait chez la baronne. Il y passait une ou deux heures, excepté le jour où la Bette venait chez sa cousine Hulot.

Cet état de choses dura pendant quelques jours.

Le baron sûr des qualités et de l'état civil du comte Steinbock, la baronne heureuse de son caractère et de ses mœurs, Hortense, fière de son amour approuvé, de la gloire de son prétendu, n'hésitaient plus à parler de ce mariage ; enfin, l'artiste était au comble du bonheur, quand une indiscrétion de madame Marneffe mit tout en péril.

Voici comment.

Lisbeth, que le baron Hulot désirait lier avec madame Marneffe pour avoir un œil dans ce ménage, avait déjà dîné chez Valérie, qui, de son côté, voulant avoir une oreille dans la famille Hulot, caressait beaucoup la vieille fille. Valérie eut donc l'idée d'engager mademoiselle Fischer à pendre la crémaillère du nouvel appartement où elle devait s'installer.

La vieille fille, heureuse de trouver une maison de plus où aller dîner et captée par madame Marneffe, l'avait prise en affection. De toutes les personnes avec lesquelles elle s'était liée, aucune n'avait fait autant de frais pour elle.

En effet, madame Marneffe, toute aux petits soins pour mademoiselle Fischer, se trouvait, pour ainsi dire vis-à-vis d'elle ce qu'était la cousine Bette vis-à-vis de la baronne, de monsieur Rivet, de Crevel, de tous ceux enfin qui la recevaient à dîner. Les Marneffe avaient excité surtout la commisération de la cousine Bette en lui laissant voir la profonde détresse de leur ménage, et la vernissant, comme toujours, des plus belles couleurs : des amis obligés et ingrats, des maladies, une mère, madame Fortin, à qui l'on avait caché sa détresse, et morte en se croyant toujours dans l'opulence, grâce à des sacrifices plus qu'humains, etc.

— Pauvres gens ! disait-elle à son cousin Hulot, vous avez bien raison de vous intéresser à eux, ils le méritent bien, car ils sont si courageux, si bons. Ils peuvent à peine vivre avec mille écus de leur place de sous-chef, car ils ont fait des dettes depuis la mort du maréchal Montcornet ! C'est barbarie au gouvernement, de vouloir qu'un employé, qui a femme et enfans, vive dans Paris avec deux mille quatre cents francs d'appointemens.

Une jeune femme qui, pour elle, avait des semblans d'amitié, qui lui disait tout en la consultant, la flattant et paraissant vouloir se laisser conduire par elle, devint donc en peu de temps plus chère à l'excentrique cousine Bette que tous ses parens.

De son côté, le baron, admirant dans madame Marneffe une décence, une éducation, des manières, que ni Jenny Cadine, ni Josépha, ni leurs amies ne lui avaient offertes, s'é-

[1] Le profond respect que je porte à la Grande Armée et à l'Empereur m'oblige à répondre à la lettre suivante, qui m'est adressée par la voie du *Constitutionnel :*

« Paris, 10 septembre 1846.

» Monsieur,

» Dans votre nouveau roman : les *Parens pauvres*, il vous plait
» de faire conférer par l'Empereur, au général Hulot, le titre de
» comte de Forzheim. En vérité, l'Empereur n'aurait mieux su s'y
» prendre pour combler de ridicule un des braves de son armée.
» Que diriez-vous, monsieur, d'un personnage qui se ferait appe-
» ler le marquis de la Pétaudière ?

» Nous autres Français, nous ne saurons jamais que notre lan-
» gue. Il n'y aurait donc guère d'inconvénient, si vos œuvres, à
» juste titre, ne jouissaient d'une vogue européenne.

» Veuillez bien agréer, monsieur, ces observations de la part
» d'un de vos admirateurs les plus sincères. »

Je déclare ne savoir aucun mot d'allemand. Il m'est d'ailleurs impossible de me livrer à l'étude de cette magnifique et très-estimable langue, tant que je ne saurai pas parfaitement la langue française ; et je la trouve si peu maniable après vingt ans d'études, que je ne pense pas, comme mon bienveillant critique, que, nous autres Français, nous sachions notre langue ; si nous ne savions que cela, nous le saurions mieux. Venons au reproche qui taxerait mon Napoléon de la COMÉDIE HUMAINE de légereté. Si je ne sais pas l'allemand, je connais beaucoup l'Allemagne, et j'ai l'honneur d'affirmer à l'auteur de cette lettre que je suis passé environ neuf fois par la ville de Forzheim, située sur les frontières des États de Bade et du Wurtemberg. Cette ville est une des plus jolies et des plus coquettes de cette contrée, qui en compte tant de charmantes. C'est là qu'en 1809, le héros des CHOUANS a livré le brillant combat en souvenir duquel, après Wagram, Napoléon le nomma comte du nom de cette ville, selon son habitude de rattacher sa nouvelle noblesse à de grands faits d'armes. Cette affaire est le sujet d'une de mes SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE. Si mon critique anonyme sait l'allemand, je suis fâché de voir qu'il n'est pas plus fort en géographie que moi sur la langue germanique. Subsidiairement, si Forzheim veut dire *Pétaudière, Bicoque* en Italie a immortalisé ce nom bizarre ; puis, nous avons eu les ducs de Bouillon, et nous comptons, nous autres amateurs des vieilles chroniques, plus de vingt noms, célèbres au temps des Croisades, qu'on ne peut plus imprimer aujourd'hui, tant ils sont ridicules ou indécens. Cinq familles françaises (entre autres, les Bonnechose) ont été autorisées par lettres-patentes à changer quelques-uns de ces noms qui, dans le vieux temps, avaient bien leur prix. Enfin, Racine, Corneille, La Fontaine, Marot, les deux Rousseau, Cuvier, Picolomini, Facino Cane, Marceau, Cœur, Bart, etc., ont surabondamment prouvé que les noms deviennent ce que sont les hommes, et que le génie comme le courage tranforment en auréoles les vulgarités qui les touchent.

Une observation plus grave que celle-ci et qui m'oblige à grossir cette note, est celle relative à monsieur Crevel. Ce personnage a dû donner sa démission d'adjoint pour être capitaine de la garde nationale. Ce défaut de mémoire légale sera réparé.

Je remercie, d'ailleurs, mon critique de l'intérêt qui ressert pour un écrivain, de toute observation, même erronée.

L'AUTEUR.

tait épris pour elle, en un mois, d'une passion de vieillard, passion insensée qui semblait raisonnable.

En effet, il n'apercevait là ni moquerie, ni orgies, ni dépenses folles, ni dépravation, ni mépris des choses sociales, ni cette indépendance absolue qui, chez l'actrice et chez la cantatrice, avaient causé tous ses malheurs. Il échappait également à cette rapacité de courtisane, comparable à la soif du sable.

Madame Marneffe, devenue son amie et sa confidente, faisait d'étranges façons pour accepter la moindre chose de lui.

— Bon pour les places, les gratifications, tout ce que vous pouvez nous obtenir du gouvernement; mais ne commencez pas par déshonorer la femme que vous dites aimer, disait Valérie, autrement je ne vous croirai pas... Et j'aime à vous croire, ajoutait-elle avec une œillade à la sainte Thérèse guignant le ciel.

A chaque présent, c'était un fort à emporter, une conscience à violer.

Le pauvre baron employait des stratagèmes pour offrir une bagatelle, fort chère d'ailleurs, en s'applaudissant de rencontrer enfin une vertu, de trouver la réalisation de ses rêves. Dans ce ménage, primitif (disait-il), le baron était aussi Dieu que chez lui.

Monsieur Marneffe paraissait être à mille lieues de croire que le Jupiter de son ministère eût l'intention de descendre en pluie d'or chez sa femme, et il se faisait le valet de son auguste chef.

Madame Marneffe, âgée de vingt-trois ans, bourgeoise pure et timorée, fleur cachée dans la rue du Doyenné, devait ignorer les dépravations et la démoralisation courtisanesques qui maintenant causaient d'affreux dégoûts au baron, car il n'avait pas encore connu les charmes de la vertu qui combat, et la craintive Valérie les lui faisait savourer, comme dit la chanson, *tout le long de la rivière*.

Une fois la question ainsi posée entre Hector et Valérie, personne ne s'étonnera d'apprendre que Valérie ait su d'Hector le secret du prochain mariage du grand artiste Steinbock avec Hortense.

Entre un amant sans droits et une femme qui ne se décide pas facilement à devenir une maîtresse, il se passe des luttes orales et morales où la parole trahit souvent la pensée, de même que dans un assaut le fleuret prend l'animation de l'épée du duel. L'homme le plus prudent imite alors monsieur de Turenne.

Le baron avait donc laissé entrevoir toute la liberté d'action que le mariage de sa fille lui donnerait, pour répondre à l'aimante Valérie, qui s'était plus d'une fois écriée :

— Je ne conçois pas qu'on fasse une faute pour un homme qui ne serait pas tout à nous !

Déjà le baron avait mille fois juré que, *depuis vingt-cinq ans*, tout était fini entre madame Hulot et lui.

— On la dit si belle ! répliquait madame Marneffe, je veux des preuves.

— Vous en aurez, dit le baron, heureux de ce vouloir par lequel sa Valérie se compromettait.

— Et comment? il faudrait ne jamais me quitter, avait répondu Valérie.

Hector avait alors été forcé de révéler ses projets en exécution rue Vanneau pour démontrer à sa Valérie qu'il songeait à lui donner cette moitié de la vie qui appartient à une femme légitime, en supposant que le jour et la nuit partagent également l'existence des gens civilisés. Il parla de quitter décemment sa femme en la laissant seule, une fois que sa fille serait mariée. La baronne passerait alors tout son temps chez Hortense et chez les jeunes Hulot, il était sûr de l'obéissance de sa femme.

— Dès-lors, mon petit ange, ma véritable vie, mon vrai ménage sera rue Vanneau.

— Mon Dieu, comme vous disposez de moi !.. dit alors madame Marneffe. Et mon mari?...

— Cette guenille?

— Le fait est qu'auprès de vous, c'est cela... répondit-elle en riant.

Madame Marneffe eut une furieuse envie de voir le jeune comte de Steinbock après en avoir appris l'histoire, peut-être en voulait-elle obtenir quelque bijou, pendant qu'elle vivait encore sous le même toit.

Cette curiosité déplut tant au baron, que Valérie jura de ne jamais regarder Wenceslas. Mais après avoir fait récompenser l'abandon de cette fantaisie par un petit service de thé complet en vieux Sèvres, pâte tendre, elle garda son désir au fond de son cœur, écrit comme sur un agenda.

Donc, un jour qu'elle avait prié *sa* cousine Bette de venir prendre ensemble leur café dans sa chambre, elle la mit sur le chapitre de son amoureux, afin de savoir si elle pourrait le voir sans danger.

— Ma petite, dit-elle, car elles se traitaient mutuellement de *ma petite*, pourquoi ne m'avez-vous pas encore présenté votre amoureux?... Savez-vous qu'il est en peu de temps devenu célèbre?

— Lui ! célèbre?

— Mais on ne parle que de lui !...

— Ah ! bah? s'écria Lisbeth.

— Il va faire la statue de mon père, et je lui serais bien utile pour la réussite de son œuvre, car madame Montcornet ne peut pas comme moi lui prêter une miniature de Sain, un chef-d'œuvre fait en 1809, avant la campagne de Wagram, et donné à ma pauvre mère, enfin un Montcornet jeune et beau...

Sain et Augustin tenaient à eux deux le sceptre de la peinture en miniature sous l'Empire.

— Il va, dites-vous, ma petite, faire une statue?... demanda Lisbeth

— De neuf pieds, commandée par le Ministère de la Guerre. Ah çà ! d'où sortez-vous? je vous apprends ces nouvelles-là. Mais le gouvernement va donner au comte de Steinbock un atelier et un logement au Gros-Caillou, au dépôt des marbres, votre Polonais en sera peut être le directeur, une place de deux mille francs, une bague au doigt...

— Comment savez-vous tout cela, quand moi, je ne le sais pas? dit enfin Lisbeth en sortant de sa stupeur.

— Voyons, ma chère petite cousine Bette, dit gracieusement madame Marneffe, êtes-vous susceptible d'une amitié dévouée, à toute épreuve? Voulez-vous que nous soyons comme deux sœurs? Voulez-vous me jurer de n'avoir pas plus de secrets pour moi que je n'en aurai pour vous, d'être mon espion comme je serai le vôtre?.... Voulez-vous surtout me jurer que vous ne me vendrez jamais, ni à mon mari, ni à monsieur Hulot, et que vous n'avouerez jamais que c'est moi qui vous ai dit...

Madame Marneffe s'arrêta dans cette œuvre de *picador*, la cousine Bette l'effraya.

La physionomie de la Lorraine était devenue terrible. Ses yeux noirs et pénétrans avaient la fixité de ceux des tigres. Sa figure ressemblait à celle que nous supposons aux pythonisses, elle serrait ses dents pour les empêcher de claquer, et une affreuse convulsion faisait trembler ses membres. Elle avait glissé sa main crochue entre son bonnet et ses cheveux pour les empoigner et soutenir sa tête, devenue trop lourde; elle brûlait ! La fumée de l'incendie qui la ravageait semblait passer par ses rides comme par autant de crevasses labourées par une éruption volcanique. Ce fut un spectacle sublime.

— Eh bien ! pourquoi vous arrêtez-vous? dit-elle d'une voix creuse, je serai pour vous tout ce que j'étais pour lui. Oh ! je lui aurais donné tout mon sang...

— Vous l'aimez donc?...

— Comme s'il était mon enfant !...

— Eh bien ! reprit madame Marneffe en respirant à l'aise, puisque vous ne l'aimez que comme ça, vous allez être bien heureuse, car vous le voulez heureux?

Lisbeth répondit par un signe de tête rapide comme celui d'une folle.

— Il épouse dans un mois votre petite cousine.

— Hortense? cria la vieille fille en se frappant le front et se levant.

— Ah çà ! vous l'aimez donc ce jeune homme? demanda madame Marneffe.

— Ma petite, c'est entre nous à la vie à la mort, dit mademoiselle Fischer. Oui, si vous avez des attachemens, ils me seront sacrés. Enfin, vos vices deviendront pour moi des vertus, car j'en aurai besoin, moi, de vos vices !

— Vous viviez donc avec lui? s'écria Valérie.

— Non, je voulais être sa mère...

— Ah! je n'y comprends plus rien, reprit Valérie, car alors vous n'êtes pas jouée ni trompée, et vous devez être bien heureuse de lui voir faire un beau mariage, le voilà lancé. D'ailleurs, tout est bien fini pour vous, allez. Notre artiste va tous les jours chez madame Hulot, dès que vous sortez pour dîner...

— Adeline! se dit Lisbeth. Oh! Adeline, tu me le paieras, je te rendrai plus laide que moi!...

— Mais vous voilà pâle comme une morte! reprit Valérie. Il y a donc quelque chose?... Oh! suis-je bête! la mère et la fille doivent se douter que vous mettriez des obstacles à cet amour, puisqu'ils se cachent de vous, s'écria madame Marneffe; mais, si vous ne viviez pas avec le jeune homme, tout cela, ma petite, est pour moi plus obscur que le cœur de mon mari...

— Oh! vous ne savez pas, vous, reprit Lisbeth, vous ne savez pas ce que c'est que cette manigance-là ! c'est le dernier coup qui tue ! En ai-je reçu des meurtrissures à l'âme ! Vous ignorez que depuis l'âge où l'on sent, j'ai été immolée à Adeline! On me donnait des coups, et on lui faisait des caresses ! J'allais mise comme un souillon, et elle était vêtue comme une dame. Je piochais le jardin, j'épluchais les légumes, et elle ses dix doigts ne se remuaient que pour arranger des chiffons !... Elle a épousé le baron, elle est venue briller à la cour de l'Empereur, et je suis restée jusqu'en 1809 dans mon village, attendant un parti sortable, pendant quatre ans; ils m'en ont tirée, mais pour me faire ouvrière et pour me proposer des employés, des capitaines qui ressemblaient à des portiers !... J'ai eu pendant vingt-six ans tous leurs restes... Et voilà que, comme dans l'Ancien Testament, le pauvre possède un seul agneau qui fait son bonheur, et le riche qui a des troupeaux envie la brebis du pauvre et la lui dérobe!... sans le prévenir, sans la lui demander. Adeline me filoute mon bonheur! Adeline!... Adeline, je te verrai dans la boue, et plus bas que moi! Hortense, que j'aimais, m'a trompée... Le baron... non, cela n'est pas possible. Voyons, redites-moi les choses qui là-dedans peuvent être vraies ?

— Calmez-vous, ma petite...

— Valérie, mon cher ange, je vais me calmer, répondit cette fille bizarre en s'asseyant. Une seule chose peut me rendre la raison : donnez-moi une preuve !...

— Mais votre cousine Hortense possède le groupe de Samson dont voici la lithographie publiée par une Revue ; elle l'a payé de ses économies, et c'est le baron qui, dans l'intérêt de son futur gendre, le lance et obtient tout.

— De l'eau!... de l'eau! demanda Lisbeth après avoir jeté les yeux sur la lithographie au bas de laquelle elle lut : *Groupe appartenant à mademoiselle Hulot d'Ervy*. De l'eau! ma tête brûle, je deviens folle!...

Madame Marneffe apporta de l'eau, la vieille fille ôta son bonnet, défit ses noirs cheveux, et se mit la tête dans la cuvette que lui tint sa nouvelle amie; elle s'y trempa le front à plusieurs reprises, et arrêta l'inflammation commencée. Après cette immersion, elle retrouva tout son empire sur elle-même.

— Pas un mot, dit-elle à madame Marneffe en s'essuyant, pas un mot de tout ceci .. Voyez!.. je suis tranquille, et tout est oublié, je pense à bien autre chose!

— Elle sera demain à Charenton, c'est sûr, se dit madame Marneffe en regardant la Lorraine.

— Que faire? reprit Lisbeth. Voyez-vous, mon petit ange, il faut se taire, courber la tête, et aller à la tombe, comme l'eau va droit à la rivière. Que tenterais-je? Je voudrais réduire tout ce monde, Adeline, sa fille, le baron en poussière. Mais que peut une parente pauvre contre toute une famille riche?... Ce serait l'histoire du pot de terre contre le pot de fer.

— Oui, vous avez raison, répondit Valérie, il faut seulement s'occuper de tirer le plus de foin à soi du ratelier. Voilà la vie à Paris.

— Et, dit Lisbeth, je mourrai promptement, allez, si je perds cet enfant à qui je croyais toujours servir de mère, avec qui je comptais vivre toute ma vie...

Elle eut des larmes dans les yeux, et s'arrêta. Cette sensibilité chez cette fille de soufre et de feu fit frissonner madame Marneffe.

— Eh bien! je vous trouve, dit-elle en prenant la main de Valérie, c'est une consolation dans ce grand malheur... Nous nous aimerons bien, et pourquoi nous quitterions-nous? je n'irai jamais sur vos brisées. On ne m'aimera jamais, moi!... tous ceux qui voulaient de moi, m'épousaient à cause de la protection de mon cousin... Avoir de l'énergie à escalader le Paradis, et l'employer à se procurer du pain, de l'eau, des guenilles et une mansarde! Ah! c'est là, ma petite, un martyre! J'y ai séché.

Elle s'arrêta brusquement et plongea dans les yeux bleus de madame Marneffe un regard noir qui traversa l'âme de cette jolie femme, comme la lame d'un poignard lui eût traversé le cœur.

— Et pourquoi parler? s'écria-t-elle en s'adressant un reproche à elle-même. Ah! je n'en ai jamais tant dit, allez!... *La triche en reviendra à son maître!*... ajouta-t-elle après une pause, en employant une expression du langage enfantin. Comme vous dites sagement : aiguisons nos dents et tirons du ratelier le plus de foin possible.

— Vous avez raison, dit madame Marneffe que cette crise effrayait et qui ne se souvenait plus d'avoir émis cet apophthegme. Je vous crois dans le vrai, ma petite. Allez, la vie n'est déjà pas si longue, il faut en tirer parti tant qu'on peut, et employer les autres à son plaisir... J'en suis arrivée là, moi, si jeune! J'ai été élevée en enfant gâté, mon père s'est marié par ambition et m'a presque oubliée, après avoir fait de moi son idole, après m'avoir élevée comme la fille d'une reine! Ma pauvre mère, qui me berçait des plus beaux rêves, est morte de chagrin en me voyant épouser un petit employé à douze cents francs, vieux et froid libertin à trente-neuf ans, corrompu comme un bagne, et qui ne voyait en moi que ce qu'on voyait en vous, un instrument de fortune!... Eh bien! j'ai fini par trouver que cet homme infâme est le meilleur des maris. En me préférant les sales guenons du coin de la rue, il me laisse libre. S'il prend tous ses appointemens pour lui, jamais il ne me demande compte de la manière dont je me fais des revenus...

A son tour elle s'arrêta, comme une femme qui se sent entraînée par le torrent de la confidence, et frappée de l'attention que lui prêtait Lisbeth, elle jugea nécessaire de s'assurer d'elle avant de lui livrer ses derniers secrets.

— Voyez, ma petite, quelle est ma confiance en vous!... reprit madame Marneffe à qui Lisbeth répondit par un signe excessivement rassurant.

On jure souvent par les yeux et par un mouvement de tête plus solennellement qu'à la cour d'assises.

— J'ai tous les dehors de l'honnêteté, reprit madame Marneffe en posant sa main sur la main de Lisbeth comme pour en accepter la foi, je suis une femme mariée et je suis ma maîtresse, à tel point que le matin, en partant au Ministère, s'il prend fantaisie à Marneffe de me dire adieu et qu'il trouve la porte de ma chambre fermée, il s'en va tout tranquillement. Il aime son enfant moins que je n'aime un des enfans en marbre qui jouent au pied d'un des deux fleuves aux Tuileries. Si je ne viens pas dîner, il dîne très-bien avec la bonne, car la bonne est toute à monsieur, et, tous les soirs, après le dîner, il sort pour ne rentrer qu'à minuit ou une heure. Malheureusement, depuis un an, me voilà sans femme de chambre, ce qui veut dire que, depuis un an, je suis veuve... Je n'ai eu qu'une passion, un bonheur... c'était un riche Brésilien parti depuis un an, ma seule faute! Il est allé vendre ses biens, tout réaliser pour pouvoir s'établir en France. Que trouvera-t-il de sa Valérie? un fumier. Bah! ce sera sa faute et non la mienne, pourquoi tarde-t-il tant à revenir ? Peut-être aussi aura-t-il fait naufrage, comme ma vertu.

— Adieu, ma petite, dit brusquement Lisbeth, nous ne

nous quitterons plus jamais. Je vous aime, je vous estime, je suis à vous! Mon cousin me tourmente pour que j'aille loger dans votre future maison, rue Vanneau, je ne le voulais pas, car j'ai bien deviné la raison de cette nouvelle bonté...

— Tiens, vous m'auriez surveillée. . je le sais bien, dit madame Marneffe.

— C'est bien là la raison de sa générosité, répliqua Lisbeth. A Paris, la moitié des bienfaits sont des spéculations, comme la moitié des ingratitudes sont des vengeances!... Avec une parente pauvre, on agit comme avec les rats à qui l'on présente un morceau de lard. J'accepterai l'offre du baron, car cette maison m'est devenue odieuse. Ah! çà, nous avons assez d'esprit toutes les deux pour savoir taire ce qui nous nuirait, et dire ce qui doit être dit; ainsi, pas d'indiscrétion, et une amitié...

— A toute épreuve... s'écria joyeusement madame Marneffe, heureuse d'avoir un porte-respect, un confident, une espèce de tante honnête. Écoutez! le baron fait bien les choses, rue Vanneau...

— Je crois bien, reprit Lisbeth, il en est à trente mille francs! je ne sais où il les a pris, par exemple, car Josépha, la cantatrice, l'avait saigné à blanc. Oh! vous êtes bien tombée, ajouta-t-elle. Le baron volerait pour celle qui tient son cœur entre deux petites mains blanches et satinées comme les vôtres.

— Eh bien! reprit madame Marneffe avec la sérénité des filles qui n'est que l'insouciance, ma petite, dites donc, prenez de ce ménage-ci tout ce qui pourra vous aller pour votre nouveau logement... cette commode, cette armoire à glaces, ce tapis, la tenture...

Les yeux de Lisbeth se dilatèrent par l'effet d'une joie insensée, elle n'osait croire à un pareil cadeau.

— Vous faites plus pour moi dans un moment, que mes parens riches en trente ans!... s'écria-t-elle. Ils ne se sont jamais demandé si j'avais des meubles! A sa première visite, il y a quelques semaines, le baron a fait une grimace de riche à l'aspect de ma misère... Eh bien! merci, ma petite, je vous revaudrai cela, vous verrez plus tard comment!

Valérie accompagna sa cousine Bette jusque sur le palier, où les deux femmes s'embrassèrent.

— Comme elle pue la fourmi!... se dit la jolie femme quand elle fut seule, je ne l'embrasserai pas souvent, ma cousine! Cependant, prenons garde, il faut la ménager, elle me sera bien utile, elle me fera faire fortune.

En vraie créole de Paris, madame Marneffe abhorrait la peine, elle avait la nonchalance des chattes qui ne courent et ne s'élancent que forcées par la nécessité. Pour elle, la vie, devait être tout plaisir, et le plaisir devait être sans difficultés. Elle aimait les fleurs, pourvu qu'on les lui fît venir chez elle. Elle ne concevait pas une partie de spectacle, sans une bonne loge toute à elle, et une voiture pour s'y rendre.

Ces goûts de courtisane, Valérie, les tenait de sa mère, comblée par le général Montcornet pendant les séjours qu'il faisait à Paris, et qui, pendant vingt ans, avait vu tout le monde à ses pieds; qui, gaspilleuse, avait tout dissipé, tout mangé dans cette vie luxueuse dont le programme est perdu depuis la chute de Napoléon.

Les grands de l'Empire ont égalé, dans leurs folies, les grands seigneurs d'autrefois. Sous la Restauration, la noblesse s'est toujours souvenue d'avoir été battue et volée; aussi, mettant à part deux ou trois exceptions, est-elle devenue économe, sage, prévoyante, enfin bourgeoise et sans grandeur. Depuis, 1830 a consommé l'œuvre de 1793. En France, désormais, on aura de grands noms, mais plus de grandes maisons, à moins de changemens politiques, difficiles à prévoir. Tout y prend le cachet de la personnalité. La fortune des plus sages est viagère. On y a détruit la Famille.

La puissante étreinte de la Misère qui mordait au sang Valérie le jour où, selon l'expression de Marneffe, elle avait *fait* Hulot, avait décidé cette jeune femme à prendre sa beauté pour moyen de fortune. Aussi, depuis quelques jours éprouvait-elle le besoin d'avoir auprès d'elle, à l'instar de sa mère, une amie dévouée à qui l'on confie ce qu'on doit cacher à une femme de chambre, et qui peut agir, aller, venir, penser pour nous, une âme damnée enfin, consentant à un partage inégal de la vie.

Or, elle avait deviné, tout aussi bien que Lisbeth, les intentions dans lesquelles le baron voulait la lier avec la cousine Bette. Conseillée par la redoutable intelligence de la créole parisienne qui passe ses heures étendue sur un divan, à promener la lanterne de son observation dans tous les coins obscurs des âmes, des sentimens et des intrigues, elle avait inventé de se faire un complice de l'espion.

Probablement cette terrible indiscrétion était préméditée; elle avait reconnu le vrai caractère de cette ardente fille, passionnée à vide, et voulait se l'attacher. Aussi cette conversation ressemblait-elle à la pierre que le voyageur jette dans un gouffre pour s'en démontrer physiquement la profondeur. Et madame Marneffe avait eu peur en trouvant tout à la fois un Iago et un Richard III, dans cette fille en apparence si faible, si humble et si peu redoutable.

En un instant, la cousine Bette était redevenue elle-même. En un instant, ce caractère de Corse et de Sauvage, ayant brisé les faibles attaches qui le courbaient, avait repris sa menaçante hauteur, comme un arbre s'échappe des mains de l'enfant qui l'a plié jusqu'à lui pour y voler des fruits verts.

Pour quiconque observe le monde social, ce sera toujours un objet d'admiration que la plénitude, la perfection et la rapidité des conceptions chez les natures vierges.

La Virginité, comme toutes les monstruosités, a des richesses spéciales, des grandeurs absorbantes. La vie, dont les forces sont économisées, a pris chez l'individu vierge une qualité de résistance et de durée incalculable. Le cerveau s'est enrichi dans l'ensemble de ses facultés réservées. Lorsque les gens chastes ont besoin de leur corps ou de leur âme, qu'ils recourent à l'action ou à la pensée, ils trouvent alors de l'acier dans leurs muscles ou de la science infuse dans leur intelligence, une force diabolique ou la magie noire de la Volonté.

Sous ce rapport, la vierge Marie, en ne la considérant pour un moment que comme un symbole, efface par sa grandeur tous les types indous, égyptiens et grecs. La Virginité, mère des grandes choses, *magna parens rerum*, tient dans ses belles mains blanches la clef des mondes supérieurs. Enfin, cette grandiose et terrible exception mérite tous les honneurs que lui décerne l'église catholique.

En un moment donc la cousine Bette devint le Mohican dont les piéges sont inévitables, dont la dissimulation est impénétrable, dont la décision rapide est fondée sur la perfection inouïe des organes. Elle fut la Haine et la Vengeance sans transaction, comme elles sont en Italie, en Espagne et en Orient. Ces deux sentimens, qui sont doublés de l'Amitié, de l'Amour poussés jusqu'à l'absolu, ne sont connus que dans les pays baignés de soleil. Mais Lisbeth fut surtout fille de la Lorraine, c'est-à-dire résolue à tromper.

Elle ne prit pas volontiers cette dernière partie de son rôle; elle fit une singulière tentative, due à son ignorance profonde. Elle imagina que la prison était ce que les enfans l'imaginent tous, elle confondit la *mise au secret* avec l'emprisonnement. La mise au secret est le superlatif de l'emprisonnement, et ce superlatif est le privilége de la justice criminelle.

En sortant de chez madame Marneffe, Lisbeth courut chez monsieur Rivet, et le trouva dans son cabinet.

— Eh bien! mon bon monsieur Rivet, lui dit-elle après avoir mis le verrou à la porte du cabinet, vous aviez raison, les Polonais!... c'est de la canaille .. tous gens sans foi ni loi.

— Des gens qui veulent mettre l'Europe en feu, dit le pacifique Rivet, ruiner tous les commerces et les commerçans pour une patrie qui, dit-on, est tout marais, pleine d'affreux Juifs, sans compter les Cosaques et les Paysans, espèces de bêtes féroces classées à tort dans le genre humain. Ces Polonais méconnaissent le temps actuel. Nous ne sommes plus des Barbares! La guerre s'en va, ma chère demoiselle, elle s'en est allée avec les Rois. Notre temps est le triomphe du commerce, de l'industrie et de la sagesse bourgeoise qui ont créé la Hollande. Oui, dit-il en s'animant, nous sommes dans une époque où les peuples doivent tout obtenir par le déve-

loppement légal de leurs libertés, et par le jeu *pacifique* des institutions constitutionnelles; voilà ce que les Polonais ignorent, et j'espère... Vous dites, ma belle? ajouta-t-il en s'interrompant, et, voyant à l'air de son ouvrière, que la haute politique était hors de sa compréhension.

— Voici le dossier, répliqua Bette; si je ne veux pas perdre mes trois mille deux cent dix francs, il faut mettre ce scélérat en prison...

— Ah! je vous l'avais bien dit! s'écria l'oracle du quartier Saint-Denis.

La maison Rivet, successeur de Pons frères, était toujours restée rue des Mauvaises-Paroles, dans l'ancien hôtel de Langeais, bâti par cette illustre maison au temps où les grands seigneurs se groupaient autour du Louvre.

— Aussi, vous ai-je donné des bénédictions en venant ici!... répondit Lisbeth.

— S'il peut ne se douter de rien, il sera coffré dès quatre heures du matin, dit le juge en consultant son Almanach pour vérifier le lever du soleil; mais après-demain seulement, car on ne peut pas l'emprisonner sans l'avoir prévenu qu'on veut l'arrêter par un commandement avec dénonciation de la contrainte par corps. Ainsi...

— Quelle bête de loi! dit la cousine Bette, car le débiteur se sauve.

— Il en a bien le droit, répliqua le juge en souriant. Aussi, tenez, voici comment....

— Quant à cela, je prendrai le papier, dit la Bette en interrompant le Consul, je le lui remettrai en lui disant que j'ai été forcée de faire de l'argent et que mon prêteur a exigé cette formalité. Je connais mon Polonais, il ne dépliera seulement pas le papier, il en allumera sa pipe!

— Ah! pas mal! pas mal! mademoiselle Fischer. Eh bien, soyez tranquille, l'affaire sera bâclée. Mais, un instant! ce n'est pas le tout que de coffrer un homme, on ne se passe ce luxe judiciaire que pour toucher son argent. Par qui serez-vous payée?

— Par ceux qui lui donnent de l'argent.

— Ah! oui, j'oubliais que le ministre de la Guerre l'a chargé du monument érigé à l'un de nos cliens. Ah! la maison a fourni bien des uniformes au général Montcornet, il les noircissait promptement à la fumée des canons, celui-là! Quel brave! et il payait *recta!*

Un maréchal de France a pu sauver l'Empereur ou son pays, *il payait recta* sera toujours son plus bel éloge dans la bouche d'un commerçant.

— Eh bien! à samedi, monsieur Rivet, vous aurez vos glands plats. A propos, je quitte la rue du Doyenné, je vais demeurer rue Vanneau.

— Vous faites bien, je vous voyais avec peine dans ce trou qui, malgré ma répugnance à tout ce qui ressemble à de l'Opposition, déshonore, j'ose le dire, oui! déshonore le Louvre et la place du Carrousel. J'adore Louis-Philippe, c'est mon idole, il est la représentation auguste, exacte de la classe sur laquelle il a fondé sa dynastie, et je n'oublierai jamais ce ce qu'il a fait pour la passementerie en rétablissant la garde nationale...

— Quand je vous entends parler ainsi, dit Lisbeth, je me demande pourquoi vous n'êtes pas député.

— On craint mon attachement à la dynastie, répondit Rivet, mes ennemis politiques sont ceux du roi, ah! c'est un noble caractère, une belle famille; enfin, reprit-il en continuant son argumentation, c'est notre idéal, des mœurs, de l'économie, tout! Mais la *finition* du Louvre est une des conditions auxquelles nous avons donné la couronne, et la liste civile, à qui l'on n'a pas fixé de terme, j'en conviens, nous laisse le cœur de Paris dans un état navrant... C'est parce que je suis *juste-milieu* que je voudrais voir le juste-milieu de Paris dans un autre état. Votre quartier fait frémir. On vous y aurait assassinée un jour ou l'autre...... Eh bien! voilà votre monsieur Crevel nommé chef de bataillon de sa légion, j'espère que c'est nous qui lui fournirons sa grosse épaulette.

— J'y dîne aujourd'hui, je vous l'enverrai.

Lisbeth crut avoir à elle son Livonien en se flattant de couper toutes le communications entre le monde et lui. Ne travaillant plus, l'artiste serait oublié comme un homme enterré dans un caveau, où, seule elle irait le voir. Elle eut ainsi deux jours de bonheur, car elle espéra donner des coups mortels à la baronne et à sa fille.

Pour se rendre chez monsieur Crevel qui demeurait rue des Saussayes, elle prit par le pont du Carrousel, le quai Voltaire, le quai d'Orsay, la rue Belle Chasse, la rue de l'Université, le pont de la Concorde et l'avenue de Marigny.

Cette route illogique était tracée par la logique des passions, toujours excessivement ennemie des jambes.

La cousine Bette, tant qu'elle fut sur les quais, regarda la rive droite de la Seine en allant avec une grande lenteur. Son calcul était juste. Elle avait laissé Wenceslas s'habillant, elle pensait qu'aussitôt délivré d'elle, l'amoureux irait chez la baronne par le chemin le plus court.

En effet, au moment où elle longeait le parapet du quai Voltaire en dévorant la rivière, et marchant en idée sur l'autre rive, elle reconnut l'artiste dès qu'il déboucha par le guichet des Tuileries pour gagner le pont Royal. Elle rejoignit là son infidèle et put le suivre sans être vue par lui; les amoureux se retournent rarement; elle l'accompagna jusqu'à la maison de madame Hulot, où elle le vit entrer comme un homme habitué d'y venir.

Cette dernière preuve qui confirmait les confidences de madame Marneffe, mit Lisbeth hors d'elle.

Elle arriva chez le chef de bataillon nouvellement élu dans cet état d'irritation mentale qui fait commettre les meurtres, et trouva le père Crevel attendant ses enfans, monsieur et madame Hulot jeunes, dans son salon.

Mais Célestin Crevel est le représentant si naïf et si vrai du parvenu parisien, qu'il est difficile d'entrer sans cérémonie chez cet heureux successeur de César Birotteau. Célestin Crevel est à lui seul tout un monde, aussi mérite-t-il, plus que Rivet, les honneurs de la palette, à cause de son importance dans ce drame domestique.

Avez-vous remarqué comme, dans l'enfance, ou dans les commencemens de la vie sociale, nous nous créons de nos propres mains un modèle à notre insu, souvent?

Ainsi le commis d'une maison de banque rêve, en entrant dans le salon de son patron, de posséder un salon pareil. S'il fait fortune, ce ne sera pas, vingt plus tard, le luxe alors à la mode qu'il intronisera chez lui, mais le luxe arriéré qui le fascinait jadis.

On ne sait pas toutes les sottises qui sont dues à cette jalousie rétrospective, de même qu'on ignore toutes les folies dues à ces rivalités secrètes qui poussent les hommes à imiter le type qu'ils se sont donné, à consumer leurs forces pour être un clair de lune.

Crevel fut adjoint parce que son patron avait été adjoint, il était chef de bataillon parce qu'il avait envie des épaulettes de César Birotteau.

Aussi, frappé des merveilles réalisées par l'architecte Grindot, au moment où la fortune avait mis son patron en haut de la roue, Crevel, comme il le disait dans son langage, *n'en avait fait ni eune ni deuse,* quand il s'était agi de décorer son appartement: il s'était adressé les yeux fermés et la bourse ouverte, à Grindot, architecte alors tout-à-fait oublié.

On ne sait pas combien de temps vont encore les gloires éteintes, soutenues par les admirations arriérées.

Grindot avait recommencé là pour la millième fois son salon blanc et or, tendu de damas rouge. Le meuble en bois de palissandre sculpté comme on sculpte les ouvrages courans, sans finesse, avait donné pour la fabrique parisienne un juste orgueil à la province, lors de l'Exposition des produits de l'Industrie. Les flambeaux, les bras, le garde-cendre, le lustre, la pendule appartenaient au genre rocaille.

La table ronde, immobile au milieu du salon, offrait un marbre incrusté de tous les marbres italiens et antiques venus de Rome, où se fabriquent ces espèces de cartes minéralogiques semblables à des échantillons de tailleurs, et faisait périodiquement l'admiration de tous les bourgeois que recevait Crevel.

Les portraits de feu madame Crevel, de Crevel, de sa fille et de son gendre, dus au pinceau de Pierre Grassou, le peintre en renom dans la bourgeoisie, à qui Crevel devait le ridicule de son attitude byronienne, garnissaient les parois, mis tous les quatre en pendans. Les bordures, payées mille francs pièce, s'harmoniaient bien à toute cette richesse de café qui, certes, eût fait hausser les épaules à un véritable artiste.

Jamais l'or n'a perdu la plus petite occasion de se montrer stupide. On compterait aujourd'hui dix Venise dans Paris, si les commerçans retirés avaient eu cet instinct des grandes choses qui distingue les Italiens. De nos jours encore, un négociant milanais lègue très bien cinq cent mille francs au *Duomo* pour la dorure de la Vierge colossale qui en couronne la coupole. Canova ordonne, dans son testament, à son frère, de bâtir une église de quatre millions, et le frère y ajoute quelque chose du sien.

Un bourgeois de Paris (et tous ont, comme Rivet, un amour au cœur pour leur Paris) penserait-il jamais à faire élever les clochers qui manquent aux tours de Notre-Dame? Or, comptez les sommes recueillies par l'État en successions sans héritiers.

On aurait achevé tous les embellissemens de Paris avec le prix des sottises en carton-pierre, en pâtes dorées, en fausses sculptures consommées depuis quinze ans par les individus du genre Crevel.

Au bout de ce salon se trouvait un magnifique cabinet en Boule. La chambre à coucher, tout en perse, donnait également dans le salon. L'acajou dans toute sa gloire infestait la salle à manger, où des vues de Suisse, richement encadrées, ornaient des panneaux. Le père Crevel, qui rêvait un voyage en Suisse, tenait à posséder ce pays en peinture, jusqu'au moment où il irait le voir en réalité.

Crevel, ancien adjoint, décoré, garde national, avait, comme on le voit, reproduit fidèlement toutes les grandeurs, même mobilières, de son infortuné prédécesseur. Là, où, sous la Restauration, l'un était tombé, celui-ci tout-à-fait oublié, s'était levé, non par un singulier jeu de fortune, mais par la force des choses. Dans les révolutions comme dans les tempêtes maritimes, les valeurs solides échouent, le flot met les planches légères à sa cime. César Birotteau, royaliste et en faveur, envié, devint le point de mire de l'Opposition bourgeoise, tandis que la triomphante bourgeoisie se représentait elle-même dans Crevel.

Cet appartement, de mille écus de loyer, qui regorgeait de toutes les belles choses vulgaires que procure l'argent, prenait le premier étage d'un ancien hôtel, entre cour et jardin. Tout s'y trouvait conservé comme des coléoptères chez un entomologiste, car Crevel y demeurait très peu.

Ce *local* somptueux constituait le domicile légal de l'ambitieux bourgeois. Servi là par une cuisinière et par un valet de chambre, il louait deux domestiques de supplément et faisait venir son dîner d'apparat de chez Chevet, quand il festoyait des amis politiques, des gens à éblouir, ou quand il recevait sa famille.

Le siége de la véritable existence de Crevel, autrefois rue Notre-Dame-de-Lorette, chez mademoiselle Héloïse Brisetout, était transféré, comme on l'a vu, rue Chauchat.

Tous les matins, l'*ancien négociant* (tous les bourgeois retirés s'intitulent *ancien négociant*), passait deux heures rue des Saussayes pour y vaquer à ses affaires, et donnait le reste du temps à Zaïre, ce qui tourmentait beaucoup Zaïre. Orosmane-Crevel avait un marché *ferme* avec mademoiselle Héloïse, elle lui devait pour cinq cents francs de bonheur, tous les mois, sans reports. Crevel payait d'ailleurs son dîner et tous les *extra*.

Ce contrat à primes, car il faisait beaucoup de présens, paraissait économique à l'ex-amant de la célèbre cantatrice. Il disait à ce sujet aux négocians veufs, aimant trop leurs filles, qu'il valait mieux avoir des chevaux loués au mois qu'une écurie à soi. Néanmoins, si l'on se rappelle la confidence du portier de la rue Chauchat au baron, Crevel n'évitait ni le cocher ni le groom.

Crevel avait, comme on le voit, fait tourner son amour excessif pour sa fille au profit de ses plaisirs. L'immoralité de sa situation était justifiée par des raisons de haute morale. Puis l'ancien parfumeur tirait de cette vie (vie nécessaire, vie débraillée, Régence, Pompadour, maréchal de Richelieu, etc.), un vernis de supériorité.

Crevel se posait en homme à vues larges, en grand seigneur au petit pied, en homme généreux, sans étroitesse dans les idées, le tout à raison d'environ douze à quinze cents francs par mois. Ce n'était pas l'effet d'une hypocrisie politique, mais un effet de vanité bourgeoise qui néanmoins arrivait au même résultat. A la Bourse, Crevel passait pour être supérieur à son époque et surtout pour un bon vivant.

En ceci, Crevel croyait avoir dépassé son bonhomme Birotteau de cent coudées.

— Eh bien! s'écria Crevel en entrant en colère à l'aspect de la cousine Bette, c'est donc vous qui mariez mademoiselle Hortense Hulot avec un jeune comte que vous avez élevé pour elle à la brochette?...

— On dirait que cela vous contrarie? répondit Lisbeth en arrêtant sur Crevel un œil pénétrant. Quel intérêt avez-vous donc à empêcher ma cousine de se marier? car vous avez fait manquer, m'a-t-on dit, son mariage avec le fils de monsieur Lebas...

— Vous êtes une bonne fille, bien discrète, reprit le père Crevel. Eh bien! croyez-vous que je pardonnerai jamais à *monsieur* Hulot le crime de m'avoir enlevé Josépha?.. surtout pour faire d'une honnête créature, que j'aurais fini par épouser dans mes vieux jours, une vaurienne, une saltimbanque, une fille d'Opéra.. Non, non! jamais.

— C'est un bonhomme cependant monsieur Hulot, dit la cousine Bette.

— Aimable!... très aimable, trop aimable, reprit Crevel, je ne lui veux pas de mal; mais je désire prendre ma revanche, et je la prendrai. C'est mon idée fixe!

— Serait-ce à cause de cette envie-là que vous ne venez plus chez madame Hulot?

— Peut-être. .

— Ah! vous faisiez donc la cour à ma cousine? dit Lisbeth en souriant, je m'en doutais.

— Et elle m'a traité comme un chien, pis que cela, comme un laquais; je dirai mieux : comme un détenu politique. Mais je réussirai, dit-il en fermant le poing et en s'en frappant le front.

— Pauvre homme, ce serait affreux de trouver sa femme en fraude, après avoir été renvoyé par sa maîtresse!...

— Josépha! s'écria Crevel, Josépha l'aurait quitté, renvoyé, chassé! Bravo! Josépha! Josépha! tu m'a vengé! je t'enverrai deux perles pour mettre à tes oreilles, mon ex-biche!... Je ne sais rien de cela, car, après vous avoir vue le lendemain du jour où la belle Adeline m'a prié encore une fois de passer la porte, je suis allé chez les Lebas, à Corbeil, d'où je reviens. Héloïse a fait le diable pour m'envoyer à la campagne, et j'ai su la raison de ses menées, elle voulait pendre, et sans moi, la crémaillère rue Chauchat, avec des artistes, des cabotins, des gens de lettres... J'ai été joué! Je pardonnerai, car Héloïse m'amuse. C'est une Déjazet inédite. Comme elle est drôle, cette fille-là! Voici le billet que j'ai trouvé hier au soir :

« *Mon bon vieux, j'ai dressé ma tente rue Chauchat. J'ai*
» *pris la précaution de faire essuyer les plâtres par des*
» *amis, tout va bien. Venez quand vous voudrez, monsieur :*
» *Agar attend son Abraham.* »

Héloïse me dira des nouvelles, car elle sait sa Bohême sur le bout du doigt.

— Mais mon cousin a très bien pris ce désagrément, répondit la cousine.

— Pas possible! dit Crevel en s'arrêtant dans sa marche semblable à celle d'un balancier de pendule.

— Monsieur Hulot est d'un certain âge, fit malicieusement observer Lisbeth.

— Je le connais, reprit Crevel; mais nous nous ressemblons sous un certain rapport : Hulot ne pourra pas se passer d'un attachement. Il est capable de revenir à sa femme, se dit-il. Ce se serait de la nouveauté pour lui, mais adieu

ma vengeance. Vous souriez, mademoiselle Fischer?... ah! vous savez quelque chose?...

— Je ris de vos idées, répondit Lisbeth. Oui, ma cousine est encore assez belle pour inspirer des passions; moi, je l'aimerais, si j'étais homme.

— Qui a bu, boira! s'écria Crevel, vous vous moquez de moi! Le baron aura trouvé quelque consolation.

Lisbeth inclina la tête par un geste affirmatif.

— Ah! il est bien heureux de remplacer du jour au lendemain Joséphal dit Crevel en continuant. Mais je n'en suis pas étonné, car il me disait, un soir à souper, que, dans sa jeunesse, pour n'être pas au dépourvu, il avait toujours trois maîtresses: celle qu'il était en train de quitter, la régnante, et celle à laquelle il faisait la cour pour l'avenir. Il devait tenir en réserve quelque grisette dans son vivier! dans son parc aux cerfs! Il est très Louis XIV, le gaillard! oh! est-il heureux d'être bel homme! Néanmoins, il vieillit, il est *marqué*... il aura donné dans quelque petite ouvrière.

— Oh! non, répondit Lisbeth.

— Ah! dit Crevel, que ne ferais-je pas pour l'empêcher de pouvoir mettre son chapeau! Il m'était impossible de lui prendre Josépha, les femmes de cette espèce ne reviennent jamais à leur premier amour. D'ailleurs, comme on dit, un retour n'est jamais de l'amour. Mais, cousine Bette, je donnerais bien, c'est-à-dire je dépenserais bien cinquante mille francs pour enlever à ce grand bel homme sa maîtresse et lui prouver qu'un gros père à ventre de chef de bataillon et à crâne de futur maire de Paris ne se laisse pas souffler sa dame, sans damer le pion...

— Ma situation, répondit Bette, m'oblige à tout entendre et à ne rien savoir. Vous pouvez causer avec moi sans crainte, je ne répète jamais un mot de ce qu'on veut bien me confier. Pourquoi voulez-vous que je manque à cette loi de ma conduite? personne n'aurait plus confiance en moi.

— Je le sais, répliqua Crevel, vous êtes la perle des vieilles filles... Voyons! sacristie, il y a des exceptions. Tenez, ils ne vous ont jamais fait de rentes, dans la famille...

— Mais, j'ai ma fierté, je ne veux rien coûter à personne, dit Bette.

— Ah! si vous vouliez m'aider à me venger, reprit l'ancien négociant, je placerais dix mille francs en viager sur votre tête. Dites-moi, belle cousine, dites moi quelle est la remplaçante de Josépha, et vous aurez de quoi payer votre loyer, votre petit déjeuner le matin, ce bon café que vous aimez tant, vous pourrez vous donner du moka pur... hein? Oh! comme c'est bon du moka pur!

— Je ne tiens pas tant aux dix mille francs en viager qui feraient près de cinq cents francs de rente, qu'à la plus entière discrétion, dit Lisbeth; car, voyez-vous, mon bon monsieur Crevel, il est bien excellent pour moi, le baron, il va me payer mon loyer...

— Oui, pendant longtemps! comptez là-dessus? s'écria Crevel. Où le baron prendrait-il de l'argent?

— Ah! je ne sais pas. Cependant il dépense plus de trente mille francs dans l'appartement qu'il destine à cette petite dame.

— Une dame!... Comment ce serait une femme de la société! Le scélérat est-il heureux, il n'y en a que pour lui!

— Une femme mariée, bien comme il faut, reprit la cousine.

— Vraiment! s'écria Crevel en ouvrant des yeux animés autant par le désir que par ce mot magique: *Une femme comme il faut.*

— Oui, reprit Bette, des talens, musicienne, vingt-trois ans, une jolie figure candide, une peau d'une blancheur éblouissante, des dents de jeune chien, des yeux comme des étoiles, un front superbe... et des petits pieds, je n'en ai jamais vu de pareils, ils ne sont pas plus larges que son busc.

— Et les oreilles? demanda Crevel vivement émoustillé par ce signalement d'amour.

— Des oreilles à mouler, répondit-elle.

— De petites mains?...

— Je vous dis, en un seul mot, que c'est un bijou de femme, et d'une honnêteté, d'une pudeur, d'une délicatesse!... une belle âme, un ange, toutes les distinctions, car elle a pour père un maréchal de France...

— Un maréchal de France! s'écria Crevel qui fit un bond prodigieux sur lui-même. Mon Dieu! saperlotte! cré nom! nom d'un petit bonhomme!... Ah! le gredin! — Pardon, cousine, je deviens fou!... Je donnerais cent mille francs, je crois.

— Ah! bien, oui, je vous dis que c'est une femme honnête, une femme vertueuse. Aussi le baron a-t-il bien fait les choses.

— Il est sans le sou... vous dis-je.

— Il y a un mari qu'il a poussé...

— Par où? dit Crevel avec un rire amer.

— Déjà nommé sous-chef, ce mari, qui sera sans doute complaisant... est porté pour avoir la croix.

— Le gouvernement devrait prendre garde, et respecter ceux qu'il a décorés en ne prodiguant pas la croix, dit Crevel d'un air politiquement piqué. Mais qu'a-t-il donc tant pour lui, ce grand mâtin de vieux baron? reprit-il. Il me semble que je le vaux bien, ajouta-t-il en se mirant dans une glace et se mettant en position. Héloïse m'a souvent dit, dans le moment où les femmes ne mentent pas, que j'étais étonnant.

— Oh! répliqua la cousine, les femmes aiment les hommes gros, ils sont presque tous bons; et, entre vous et le baron, moi je vous choisirais. Monsieur Hulot est spirituel, bel homme, il a de la tournure; mais vous, vous êtes solide, et puis, tenez... vous paraissez encore plus mauvais sujet que lui!

— C'est incroyable comme toutes les femmes, même les dévotes, aiment les gens qui ont cet air-là! s'écria Crevel en venant prendre la Bette par la taille, tant il jubilait.

— La difficulté n'est pas là, dit la Bette en continuant. Vous comprenez qu'une femme qui trouve tant d'avantages ne fera pas d'infidélités à son protecteur pour des bagatelles, et *cela* coûterait plus de cent et quelques mille francs, car la petite dame voit son mari chef de bureau dans deux ans d'ici... C'est la misère qui pousse ce pauvre petit ange dans le gouffre.

Crevel se promenait de long en large, comme un furieux, dans son salon.

— Il doit tenir à cette femme-là? demanda-t-il après un moment pendant lequel son désir ainsi fouetté par Lisbeth, devint une espèce de rage.

— Jugez-en! reprit Lisbeth. Je ne crois pas encore qu'il ait obtenu ça! dit-elle en faisant claquer l'ongle de son pouce sous l'une de ses énormes palettes blanches, et il a déjà fait pour dix mille francs de cadeaux.

— Oh! la bonne farce! s'écria Crevel, si j'arrivais avant lui!

— Mon Dieu! j'ai bien tort de vous faire ces cancans-là, reprit Lisbeth en paraissant éprouver un remords.

— Non. Je veux faire rougir votre famille. Demain je place en viager, sur votre tête, une somme en cinq pour cent, de manière à vous faire six cents francs de rentes, mais vous me direz tout: le nom, la demeure de la Dulcinée. Je puis vous l'avouer, je n'ai jamais eu de femme comme il faut, et, la plus grande de mes ambitions, c'est d'en connaître une. Les houris de Mahomet ne sont rien en comparaison de ce que je me figure des femmes du monde. Enfin c'est mon idéal, c'est ma folie, et tellement que, voyez-vous, la baronne Hulot n'aura jamais cinquante ans pour moi, dit-il en se rencontrant, sans le savoir, avec un des esprits les plus fins du dernier siècle. Tenez, ma bonne Lisbeth, je suis décidé à sacrifier cent, deux cents... Chut! voici mes enfants, je les vois qui traversent la cour. Je n'aurai jamais rien su par vous, je vous en donne ma parole d'honneur, car je ne veux pas que vous perdiez la confiance du baron, bien au contraire, il doit joliment aimer cette femme, mon compère!

— Oh! il en est fou! dit la cousine. Il n'a pas su trouver quarante mille francs pour établir sa fille, et il les a dénichés pour cette nouvelle passion.

— Et le croyez-vous aimé? demanda Crevel.

— A son âge... répondit la vieille fille.

— Oh! suis-je bête! s'écria Crevel. Moi qui tolère un ar-

tiste à Héloïse, absolument comme Henri IV permettait Bellegarde à Gabrielle. Oh! la vieillesse! la vieillesse! — Bonjour, Célestine, bonjour mon bijou, et ton moutard! Ah! le voilà! Parole d'honneur, il commence à me ressembler. Bonjour, Hulot, mon ami, cela va bien?... Nous aurons bientôt un mariage de plus dans la famille.

Célestine et son mari firent un signe en montrant Lisbeth, et la fille répondit effrontément à son père: — Lequel donc?

Crevel prit un air fin qui voulait dire que son indiscrétion allait être réparée.

— Celui d'Hortense, reprit-il, mais ce n'est pas encore tout-à fait décidé. Je viens de chez Lebas, et l'on parlait de mademoiselle Popinot pour notre jeune conseiller à la Cour royale de Paris, qui voudrait bien devenir premier président en province... Allons dîner.

A sept heures, Lisbeth revenait déjà chez elle en omnibus, car il lui tardait de revoir Wenceslas de qui, depuis une vingtaine de jours, elle était la dupe, et à qui elle apportait son cabas plein de fruits empilés par Crevel lui-même, dont la tendresse avait redoublé pour *sa* cousine Bette.

Elle monta dans la mansarde d'une vitesse à perdre la respiration, et trouva l'artiste occupé à terminer les ornemens d'une boîte qu'il voulait offrir à sa chère Hortense

La bordure du couvercle représentait des hortensias dans lesquels se jouaient des amours. Le pauvre amant, pour subvenir aux frais de cette boîte qui devait être en malachite, avait fait pour Florent et Chanor deux torchères en leur en abandonnant la propriété, deux chefs-d'œuvre.

— Vous travaillez trop depuis quelques jours, mon bon ami, dit Lisbeth en lui essuyant le front couvert de sueur et le baisant. Une pareille activité me paraît dangereuse au mois d'août. Vraiment votre santé peut en souffrir. . Tenez, voici des pêches, des prunes de chez monsieur Crevel... Ne vous tracassez pas tant, j'ai emprunté deux mille francs, et, à moins de malheur, nous pourrons les rendre si vous vendez votre pendule!... Cependant j'ai quelques doutes sur mon prêteur, car il vient d'envoyer ce papier timbré.

Elle plaça la dénonciation de la contrainte par corps sous l'esquisse du maréchal Montcornet.

— Pour qui faites-vous ces belles choses-là? demanda-t-elle en prenant les branches d'hortensias en cire rouge que Wenceslas avait posées pour manger les fruits.

— Pour un bijoutier.

— Quel bijoutier?

— Je ne sais pas, c'est Stidmann qui m'a prié de *tortiller* cela pour lui, car il est pressé.

— Mais voilà des hortensias, dit-elle d'une voix creuse. Comment se fait-il que vous n'ayez jamais manié la cire pour moi? Était-ce donc si difficile d'inventer une bague, un coffret, n'importe quoi, un souvenir! dit-elle en lançant un affreux regard sur l'artiste dont heureusement les yeux étaient baissés. Et vous dites que vous m'aimez!

— En doutez-vous... mademoiselle?

— Oh! que voilà un *mademoiselle* bien chaud!... Tenez, vous avez été mon unique pensée depuis que je vous ai vu mourant, là... Quand je vous ai sauvé vous vous êtes donné à moi, je ne vous ai jamais parlé de cet engagement, mais je me suis engagée envers moi-même, moi! Je me suis dit: « Puisque ce garçon se donne à moi, je veux le rendre heureux et riche! » Eh bien! j'ai réussi à faire votre fortune!

— Et comment? demanda le pauvre artiste au comble du bonheur et trop naïf pour soupçonner un piége.

— Voici comment, reprit la Lorraine.

Lisbeth ne put se refuser le plaisir sauvage de regarder Wenceslas qui la contemplait avec un amour filial où débordait son amour pour Hortense, ce qui trompa la vieille fille. En apercevant pour la première fois de sa vie les torches de la passion dans les yeux d'un homme, elle crut les y avoir allumées.

— Monsieur Crevel nous commandite de cent mille francs pour fonder une maison de commerce, si, dit-il, vous voulez m'épouser; il a de singulières idées, ce gros bonhomme-là... Qu'en pensez-vous? demanda-t-elle.

L'artiste, devenu pâle comme un mort, regarda sa bienfaitrice d'un œil sans lueur et qui laissait passer toute sa pensée. Il resta béant et hébété.

— On ne m'a jamais si bien dit, reprit-elle avec un rire amer, que j'étais affreusement laide!

— Mademoiselle, répondit Steinbock, ma bienfaitrice ne sera jamais laide pour moi, j'ai pour vous une bien vive affection, mais je n'ai pas trente ans, et...

— Et j'en ai quarante-trois! reprit-elle. Ma cousine Hulot, qui en a quarante-huit, fait encore des passions frénétiques; mais elle est belle, elle!

— Quinze ans de différence entre nous, mademoiselle! quel ménage ferions-nous! Pour nous-mêmes, je crois que nous devons bien réfléchir. Ma reconnaissance sera certainement égale à vos bienfaits. D'ailleurs, votre argent vous sera rendu sous peu de jours.

— Mon argent! cria-t-elle. Oh! vous me traitez comme si j'étais un usurier sans cœur.

— Pardon, reprit Wenceslas, mais vous m'en parlez si souvent... enfin, vous m'avez créé, ne me détruisez pas.

— Vous voulez me quitter, je le vois, dit-elle en hochant la tête. Qui donc vous a donné la force de l'ingratitude, vous qui êtes comme un homme de papier mâché? Manqueriez-vous de confiance en moi, moi votre bon génie?... moi qui si souvent ai passé la nuit à travailler pour vous! moi qui vous ai livré les économies de toute ma vie! Moi qui, pendant quatre ans, ai partagé mon pain, le pain d'une pauvre ouvrière, avec vous, et qui vous prêtais tout, jusqu'à mon courage.

— Mademoiselle, assez! assez! dit-il en se mettant à ses genoux et lui tendant les mains. N'ajoutez pas un mot! Dans trois jours je parlerai, je vous dirai tout; laissez-moi, dit-il en lui baisant les mains, laissez-moi être heureux, j'aime et je suis aimé.

— Eh bien! sois heureux, mon enfant, dit-elle en le relevant.

Puis elle l'embrassa sur le front et dans les cheveux avec la frénésie que doit avoir le condamné à mort en savourant sa dernière matinée.

— Ah! vous êtes la plus noble et la meilleure des créatures, vous êtes l'égale de celle que j'aime, dit le pauvre artiste.

— Je vous aime assez encore pour trembler de votre avenir, reprit-elle d'un air sombre. Judas s'est pendu!... tous les ingrats finissent mal! vous me quittez, vous ne ferez plus rien qui vaille! Songez que, sans nous marier, car je suis une vieille fille, je le sais, je ne veux pas étouffer la fleur de votre jeunesse, votre poésie, comme vous le dites, dans mes bras qui sont comme des sarmens de vigne, mais, sans nous marier, ne pouvons-nous pas rester ensemble? Écoutez, j'ai l'esprit du commerce, je puis vous amasser une fortune en dix ans de travail, car je m'appelle l'Économie, moi; tandis qu'avec une jeune femme, qui sera tout dépense, vous dissiperez tout, vous ne travaillerez qu'à la rendre heureuse. Le bonheur ne crée rien que des souvenirs. Quand je pense à vous, moi, je reste les bras ballans pendant des heures entières... Eh bien! Wenceslas, reste avec moi... Tiens, je comprends tout: tu auras des maîtresses, de jolies femmes semblables à cette petite madame Marneffe qui veut te voir, et qui te donnera le bonheur que tu ne peux pas trouver avec moi. Puis tu te marieras quand je t'aurai fait trente mille francs de rentes.

— Vous êtes un ange, mademoiselle, et je n'oublierai jamais ce moment-ci, répondit Wenceslas en essuyant ses larmes.

— Vous voilà comme je vous veux, mon enfant, dit-elle en le regardant avec ivresse.

La vanité chez nous tous est si forte, que Lisbeth crut à son triomphe. Elle avait fait une si grande concession en offrant madame Marneffe! Elle éprouva la plus vive émotion de sa vie, elle sentit pour la première fois la joie inondant son cœur. Pour retrouver une seconde heure pareille, elle eût vendu son âme au diable.

— Je suis engagé, répondit-il, et j'aime une femme contre laquelle aucune autre ne peut prévaloir. Mais vous êtes et vous serez toujours la mère que j'ai perdue.

Ce mot versa comme une avalanche de neige sur ce cratère flamboyant.

Lisbeth s'assit, contempla d'un air sombre cette jeunesse, cette beauté distinguée, ce front d'artiste, cette belle chevelure, tout ce qui sollicitait en elle les instincts comprimés de la femme, et de petites larmes aussitôt séchées mouillèrent pour un moment ses yeux. Elle ressemblait à ces grêles statues que les tailleurs d'images du moyen-âge ont assises sur des tombeaux.

— Je ne te maudis pas, toi, dit elle en se levant brusquement, tu n'es qu'un enfant. Que Dieu te protége !

Elle descendit et s'enferma dans son appartement.

— Elle m'aime, se dit Wenceslas, la pauvre créature. A-t-elle été chaudement éloquente ! Elle est folle.

Ce dernier effort de la nature sèche et positive, pour garder avec elle cette image de la beauté, de la poésie, avait eu tant de violence, qu'il ne peut se comparer qu'à la sauvage énergie du naufragé, essayant sa dernière tentative pour atteindre à la grève.

Le surlendemain, à quatre heures et demie du matin, au moment où le comte Steinbock dormait du plus profond sommeil, il entendit frapper à la porte de sa mansarde ; il alla ouvrir, et vit entrer deux hommes mal vêtus, accompagnés d'un troisième, dont l'habillement annonçait un huissier malheureux.

— Vous êtes monsieur Wenceslas, comte Steinbock ? lui dit ce dernier.

— Oui, monsieur.

— Je me nomme Grasset, monsieur, successeur de monsieur Louchard, garde du commerce...

— Hé bien ?

— Vous êtes arrêté, monsieur, il faut nous suivre à la prison de Clichy... Veuillez vous habiller... Nous y avons mis des formes, comme vous voyez... je n'ai point pris de garde municipal, il y a un fiacre en bas.

— Vous êtes emballé proprement... dit un des recors : aussi comptons-nous sur votre générosité.

Steinbock s'habilla, descendit l'escalier, tenu sous chaque bras par un recors, il fut mis en fiacre, le cocher partit sans ordre, et en homme qui sait où aller ; en une demi-heure, le pauvre étranger se trouva bien et dûment écroué, sans avoir fait une réclamation, tant était grande sa surprise.

A dix heures, il fut demandé au greffe de la prison, et il y trouva Lisbeth qui, tout en pleurs, lui donna de l'argent afin de bien vivre et de se procurer une chambre assez vaste pour pouvoir y travailler.

— Mon enfant, lui dit-elle, ne parlez de votre arrestation à personne, n'écrivez à âme qui vive, cela tuerait votre avenir, il faut cacher cette flétrissure ; je vous aurai bientôt délivré, je vais réunir la somme... soyez tranquille. Ecrivez-moi ce que je dois vous apporter pour vos travaux. Je mourrai ou vous serez bientôt libre.

— Oh ! je vous devrai deux fois la vie ! s'écria-t-il, car je perdrais plus que la vie, si l'on me croyait un mauvais sujet.

Lisbeth sortit la joie dans le cœur ; elle espérait pouvoir, en tenant son artiste sous clef, faire manquer son mariage avec Hortense, en le disant marié, gracié par les efforts de *sa* femme, et parti pour la Russie.

Aussi, pour exécuter ce plan, se rendit-elle vers trois heures chez la baronne, quoique ce ne fût pas le jour où elle y dînait habituellement ; mais elle voulait jouir des tortures auxquelles sa petite cousine allait être en proie au moment où Wenceslas avait coutume de venir.

— Tu viens dîner, Bette ? demanda la baronne en cachant son désappointement.

— Mais oui.

— Bien ! répondit Hortense, je vais aller dire qu'on soit exact, car tu n'aimes pas à attendre.

Hortense fit un signe à sa mère pour la rassurer : car elle se proposait de dire au valet de chambre de renvoyer monsieur Steinbock quand il se présenterait ; mais, le valet de chambre étant sorti, Hortense fut obligée de faire sa recommandation à la femme de chambre, et la femme de chambre monta chez elle pour y prendre son ouvrage afin de rester dans l'antichambre.

— Et mon amoureux ? dit la cousine Bette à Hortense quand elle fut revenue, vous ne m'en parlez plus.

— A propos, que devient-il ? dit Hortense, car il est célèbre. Tu dois être contente, ajouta-t-elle à l'oreille de sa cousine, on ne parle que de monsieur Wenceslas Steinbock.

— Beaucoup trop, répondit-elle à haute voix. Monsieur se dérange. S'il ne s'agissait que de le charmer au point de l'emporter sur les plaisirs de Paris, je connais mon pouvoir ; mais on dit que, pour s'attacher un pareil artiste, l'Empereur Nicolas lui fait grâce...

— Ah ! bah ? répondit la baronne.

— Comment sais-tu cela ? demanda Hortense qui fut prise comme d'une crampe au cœur.

— Mais, reprit l'atroce Bette, une personne à qui il appartient par les liens les plus sacrés, le lui a écrit hier. Il veut partir ; ah ! il serait bien bête de quitter la France pour la Russie...

Hortense regarda sa mère en laissant sa tête aller de côté ; la baronne n'eut que le temps de prendre sa fille évanouie, blanche comme la dentelle de son fichu.

— Lisbeth ! tu m'as tué ma fille !... cria la baronne. Tu es née pour notre malheur.

— Ah çà ! quelle est ma faute en ceci, Adeline ? demanda la Lorraine en se levant et prenant une attitude menaçante à laquelle dans son trouble la baronne ne fit aucune attention.

— J'ai tort, répondit Adeline en soutenant Hortense. Sonne !

En ce moment, la porte s'ouvrit, les deux femmes tournèrent la tête ensemble et virent Wenceslas Steinbock à qui la cuisinière, en l'absence de la femme de chambre, avait ouvert la porte.

— Hortense ! cria l'artiste qui bondit jusqu'au groupe formé par les trois femmes.

Et il embrassa sa prétendue au front sous les yeux de la mère, mais si pieusement que la baronne ne s'en fâcha point. C'était, contre l'évanouissement, un sel meilleur que tous les sels anglais. Hortense ouvrit les yeux, vit Wenceslas, et ses couleurs revinrent. Un instant après, elle se trouva tout-à-fait remise.

— Voilà donc ce que vous me cachiez ? dit la cousine Bette en souriant à Wenceslas et en paraissant deviner la vérité d'après la confusion des deux cousines. Comment m'as-tu volé mon amoureux ? dit-elle à Hortense en l'emmenant dans le jardin.

Hortense raconta naïvement le roman de son amour à sa cousine. Sa mère et son père, persuadés que la Bette ne se marierait jamais, avaient, dit-elle, autorisé les visites du comte Steinbock. Seulement Hortense, en Agnès de haute futaie, mit sur le compte du hasard l'acquisition du groupe et l'arrivée de l'auteur qui, selon elle, avait voulu savoir le nom de son premier acquéreur.

Steinbock vint aussitôt retrouver les deux cousines pour remercier avec effusion la vieille fille de sa prompte délivrance. Lisbeth répondit jésuitiquement à Wenceslas que le créancier ne lui ayant fait que de vagues promesses, elle ne comptait l'aller délivrer que le lendemain, et que leur prêteur, honteux d'une ignoble persécution, avait sans doute pris les devants. La vieille fille d'ailleurs parut heureuse, et félicita Wenceslas sur son bonheur.

— Méchant enfant ! lui dit-elle devant Hortense et sa mère, si vous m'aviez, avant-hier soir, avoué que vous aimiez ma cousine Hortense et que vous en étiez aimé, vous m'auriez évité bien des larmes. Je croyais que vous abandonniez votre vieille amie, votre institutrice, tandis qu'au contraire vous allez être mon cousin ; désormais vous m'appartiendrez par des liens, faibles il est vrai, mais qui suffisent aux sentimens que je vous ai voués ! ..

Et elle embrassa Wenceslas au front. Hortense se jeta dans les bras de sa cousine et fondit en larmes.

— Je te dois mon bonheur, lui dit-elle, je ne l'oublierai jamais...

— Cousine Bette, reprit la baronne en embrassant Lisbeth

pendant l'ivresse où elle était de voir les choses si bien arrangées, le baron et moi nous avons une dette envers toi, nous l'acquitterons; viens causer d'affaires dans le jardin, dit-elle en l'emmenant.

Lisbeth joua donc en apparence le rôle du bon ange de la famille; elle se voyait adorée de Crevel, de Hulot, d'Adeline et d'Hortense.

— Nous voulons que tu ne travailles plus, dit la baronne. En supposant que tu puisses gagner quarante sous par jour, les dimanches exceptés, cela fait six cents francs par an. Eh bien! A quelle somme montent tes économies?...

— Quatre mille cinq cents francs!...

— Pauvre cousine! dit la baronne.

Elle leva les yeux au ciel, tant elle se sentait attendrie en pensant à toutes les peines et aux privations que supposait cette somme, amassée en trente ans. Lisbeth, qui se méprit au sens de cette exclamation, y vit le dédain moqueur de la parvenue, et sa haine acquit une dose formidable de fiel, au moment même où sa cousine abandonnait toutes ses défiances envers le tyran de son enfance.

— Nous augmenterons cette somme de dix mille cinq cents francs, reprit Adeline, nous placerons le tout en ton nom comme usufruitière, et au nom d'Hortense comme nu-propriétaire; tu posséderas ainsi six cents francs de rente...

Lisbeth parut être au comble du bonheur. Quand elle revint, son mouchoir sur les yeux, et occupée à étancher des larmes de joie, Hortense lui raconta toutes les faveurs qui pleuvaient sur Wenceslas, le bien-aimé de toute la famille.

Au moment où le baron rentra, il trouva donc sa famille au complet, car la baronne avait officiellement salué le comte de Steinbock du nom de fils, et fixé, sous la réserve de l'approbation de son mari, le mariage à quinzaine. Aussi, dès qu'il se montra dans le salon, le Conseiller-d'État fut-il entouré par sa femme et par sa fille, qui coururent au-devant de lui, l'une pour lui parler à l'oreille et l'autre pour l'embrasser.

— Vous êtes allée trop loin en m'engageant ainsi, madame, dit sévèrement le baron. Ce mariage n'est pas fait, dit-il en jetant un regard sur Steinbock qu'il vit pâlir.

Le malheureux artiste se dit: — Il connait mon arrestation.

— Venez, enfans, ajouta le père en emmenant sa fille et le futur dans le jardin.

Et il alla s'asseoir avec eux sur un des bancs du kiosque, rongé de mousse.

— Monsieur le comte, aimez-vous ma fille autant que j'aimais sa mère? demanda le baron à Wenceslas.

— Plus, monsieur, dit l'artiste.

— La mère était la fille d'un paysan et n'avait pas un liard de fortune.

— Donnez-moi mademoiselle Hortense telle que la voilà, sans trousseau même...

— Je vous crois bien! dit le baron en souriant, Hortense est la fille du baron Hulot d'Ervy, Conseiller-d'État, directeur à la Guerre, grand-officier de la Légion-d'Honneur, frère du comte Hulot, dont la gloire est immortelle et qui sera sous peu maréchal de France. Et... elle a une dot!

— C'est vrai, dit l'amoureux artiste, je parais avoir de l'ambition, mais ma chère Hortense serait la fille d'un ouvrier que je l'épouserais...

— Voilà ce que je voulais savoir, reprit le baron. Va-t'en, Hortense, laisse-moi causer avec monsieur le comte, tu vois qu'il t'aime bien sincèrement.

— Oh! mon père, je savais bien que vous plaisantiez, répondit l'heureuse fille.

— Mon cher Steinbock, dit le baron avec une grâce infinie de diction et un grand charme de manières quand il fut seul avec l'artiste, j'ai constitué à mon fils deux cent mille francs de dot, desquels le pauvre garçon n'a pas touché deux liards; il n'en aura jamais rien. La dot de ma fille sera de deux cent mille francs que vous reconnaîtrez avoir reçus...

— Oui, monsieur le baron...

— Comme vous y allez, dit le Conseiller-d'État. Veuillez m'écouter. On ne peut pas demander à un gendre le dévoûment qu'on est en droit d'attendre d'un fils. Mon fils savait tout ce que je pouvais faire et ce que je ferais pour son avenir: il sera ministre, il trouvera facilement ses deux cent mille francs. Quant à vous, jeune homme, c'est autre chose! Vous recevrez soixante mille francs en une inscription cinq pour cent sur le Grand-Livre, au nom de votre femme. Cet avoir sera grevé d'une petite rente à faire à Lisbeth, mais elle ne vivra pas longtemps, elle est poitrinaire, je le sais. Ne dites ce secret à personne; que la pauvre fille meure en paix. Ma fille aura un trousseau de vingt mille francs; sa mère y met pour six mille francs de ses diamans...

— Monsieur, vous me comblez... dit Steinbock stupéfait.

— Quant aux cent vingt mille francs restant...

— Cessez, monsieur, dit l'artiste, je ne veux que ma chère Hortense...

— Voulez-vous m'écouter, bouillant jeune homme? Quant aux cent vingt mille francs, je ne les ai pas; mais vous les recevrez...

— Monsieur!...

— Vous les recevrez du gouvernement, en commandes que je vous obtiendrai, je vous en donne ma parole d'honneur. Vous voyez, vous allez avoir un atelier au Dépôt des marbres. Exposez quelques belles statues, je vous ferai entrer à l'Institut. On a, en haut lieu, de la bienveillance pour mon frère et pour moi, j'espère donc réussir en demandant pour vous des travaux de sculpture à Versailles pour un quart de la somme. Enfin, vous recevrez quelques commandes de la ville de Paris, vous en aurez de la Chambre des pairs, vous en aurez, mon cher, tant et tant que vous serez obligé de prendre des aides. C'est ainsi que je m'acquitterai. Voyez si la dot ainsi payée vous convient, consultez vos forces...

— Je me sens la force de faire la fortune de ma femme à moi seul, si tout cela manquait! dit le noble artiste.

— Voilà ce que j'aime! s'écria le baron, la belle jeunesse ne doutant de rien! J'aurais culbuté des armées pour une femme! Allons, dit-il en prenant la main du jeune sculpteur et y frappant, vous avez mon consentement. Dimanche prochain le contrat, et le samedi suivant, à l'autel, c'est le jour de la fête de ma femme!

— Tout va bien, dit la baronne à sa fille collée à la fenêtre, ton futur et ton père s'embrassent.

En rentrant chez lui le soir, Wenceslas eut l'explication de l'énigme que présentait sa délivrance; il trouva chez le portier un gros paquet cacheté qui contenait le dossier de sa créance avec une quittance régulière, libellée au bas du jugement, et accompagné de la lettre suivante:

« Mon cher Wenceslas,

» Je suis venu te voir ce matin, à dix heures, pour te présenter à une altesse royale qui désirait te connaître. Là, » j'ai su que tes Anglais t'avaient emmené dans une de leurs » petites îles dont la capitale s'appelle *Clichy's Castle*.

» Je suis aussitôt allé voir Léon de Lora, à qui j'ai dit en » riant que tu ne pouvais pas quitter la campagne où tu étais » faute de quatre mille francs, et que tu allais compromettre » ton avenir, si tu ne te montrais pas à ton royal protecteur. » Brideau, cet homme de génie qui a connu la misère et qui » sait ton histoire, était là par bonheur. Mon fils, à eux deux, » ils ont fait la somme, et je suis allé payer pour toi le Bédouin qui a commis un crime de lèse-génie en te coffrant. « Comme je devais être aux Tuileries à midi, je n'ai pas pu » te voir humant l'air libre. Je te sais gentilhomme, j'ai ré» pondu de toi à mes deux amis; mais va les voir demain.

» Léon et Brideau ne voudront pas de ton argent; ils te » demanderont chacun un groupe, et ils auront raison. C'est » ce que pense celui qui voudrait pouvoir se dire ton rival, » et qui n'est que

» Ton camarade,

» STIDMANN.

P. S. « J'ai dit au prince que tu ne revenais de voyage que » demain, et il a dit: Eh bien! demain! »

Le comte Wenceslas se coucha dans les draps de pourpre que nous fait, sans un pli de rose, la Faveur, cette céleste boiteuse, qui, pour les gens de génie, marche plus lentement encore que la Justice et la Fortune, parce que Jupiter a voulu

qu'elle n'eût pas de bandeau sur les yeux. Facilement trompée par les étalages des charlatans, attirée par leurs costumes et leurs trompettes, elle dépense à voir et à payer leurs parades le temps pendant lequel elle devrait chercher les gens de mérite dans les coins où ils se cachent.

Maintenant il est nécessaire d'expliquer comment monsieur le baron Hulot était arrivé à grouper les chiffres de la dot d'Hortense, et à satisfaire aux dépenses effrayantes du délicieux appartement où devait s'installer madame Marneffe. Sa conception financière portait le cachet du talent qui guide les dissipateurs et les gens passionnés dans les fondrières, où tant d'accidens les font périr.

Rien ne démontrera mieux la singulière puissance que communiquent les vices, et à laquelle on doit les tours de force qu'accomplissent de temps en temps les ambitieux, les voluptueux, enfin tous les sujets du diable.

La veille au matin, un vieillard, Johann Fischer, faute de payer trente mille francs encaissés par son neveu, se voyait dans la nécessité de déposer son bilan, si le baron ne les lui remettait pas.

Ce digne vieillard, en cheveux blancs, âgé de soixante-dix ans, avait une confiance tellement aveugle en Hulot, qui, pour ce bonapartiste, était une émanation du soleil napoléonien, qu'il se promenait tranquillement avec le garçon de la Banque dans l'antichambre du petit rez-de-chaussée de huit cents francs de loyer, où il dirigeait ses diverses entreprises de grains et de fourrages.

— Marguerite est allée prendre les fonds à deux pas d'ici, lui disait-il.

L'homme vêtu de gris et galonné d'argent connaissait si bien la probité du vieil Alsacien, qu'il voulait lui laisser ses trente mille francs de billets; mais le vieillard le forçait de rester en lui objectant que huit heures n'étaient pas sonnées. Un cabriolet arrêta, le vieillard s'élança dans la rue et tendit la main avec une sublime certitude au baron qui lui donna trente billets de banque.

— Allez à trois portes plus loin, je vous dirai pourquoi, dit le vieux Fischer.—Voici, jeune homme, dit le vieillard en revenant compter le papier au représentant de la Banque, qu'il escorta jusqu'à la porte.

Quand l'homme de la Banque fut hors de vue, Fischer fit retourner le cabriolet où attendait son auguste neveu, le bras droit de Napoléon, et lui dit en le ramenant chez lui :

— Voulez-vous que l'on sache à la Banque de France que vous m'avez versé les trente mille francs dont vous êtes endosseur?.. C'est déjà beaucoup trop d'y avoir mis la signature d'un homme comme vous !...

— Allons au fond de votre jardinet, père Fischer, dit le haut fonctionnaire. Vous êtes solide, reprit-il en s'asseyant sous un berceau de vigne et toisant le vieillard comme un marchand de chair humaine toise un remplaçant.

— Solide à placer en viager, répondit gaîment le petit vieillard sec, maigre, nerveux et l'œil vif.

— La chaleur vous fait-elle mal?...

— Au contraire.

— Que dites-vous de l'Afrique?

— Un joli pays!... Les Français y sont allés avec le petit caporal.

— Il s'agit, pour nous sauver tous, dit le baron, d'aller en Algérie...

— Et mes affaires?...

— Un employé de la guerre, qui prend sa retraite et qui n'a pas de quoi vivre, vous achète votre maison de commerce.

— Que faire en Algérie?

— Fournir les vivres de la guerre, grains et fourrages, j'ai votre commission signée. Vous trouverez vos fournitures dans le pays à soixante-dix pour cent au-dessous des prix auxquels nous vous en tiendrons compte.

— Qui me les livrera?...

— Les razzias, l'achour, les khalifas. Il y a dans l'Algérie (pays encore peu connu, quoique nous y soyons depuis huit ans) énormément de grains et de fourrages. Or, quand ces denrées appartiennent aux Arabes, nous les leur prenons sous une foule de prétextes; puis, quand elles sont à nous, les Arabes s'efforcent de les reprendre. On combat beaucoup pour le grain; mais on ne sait jamais au juste les quantités qu'on a volées de part et d'autre. On n'a pas le temps, en rase campagne, de compter les blés par hectolitre comme à la Halle et les foins comme à la rue d'Enfer. Les chefs arabes, aussi bien que nos spahis, préférant l'argent, vendent alors ces denrées à de très bas prix. L'administration de la guerre, elle, a des besoins fixes; elle passe des marchés à des prix exorbitans, calculés sur la difficulté de se procurer des vivres, sur les dangers que courent les transports. Voilà l'Algérie au point de vue vivrier. C'est un gâchis tempéré par la bouteille à l'encre de toute administration naissante. Nous ne pouvons pas y voir clair avant une dizaine d'années, nous autres administrateurs; mais les particuliers ont de bons yeux. Donc, je vous envoie y faire votre fortune; je vous y mets, comme Napoléon mettait un maréchal pauvre à la tête d'un royaume où l'on pouvait protéger secrètement la contrebande. Je suis ruiné, mon cher Fischer. Il me faut cent mille francs dans un an d'ici...

— Je ne vois pas de mal à les prendre aux Bédouins, répliqua tranquillement l'Alsacien. Cela se faisait ainsi sous l'Empire...

— L'acquéreur de votre établissement viendra vous voir ce matin et vous comptera dix mille francs, reprit le baron Hulot. N'est-ce pas tout ce qu'il vous faut pour aller en Afrique?

Le vieillard fit un signe d'assentiment.

— Quand aux fonds, là bas, soyez tranquille, reprit le baron. Je toucherai le reste du prix de votre établissement d'ici, j'en ai besoin.

— Tout est à vous, même mon sang, dit le vieillard.

— Oh! ne craignez rien, reprit le baron en croyant à son oncle plus de perspicacité qu'il n'en avait; quant à nos affaires d'achour, votre probité n'en souffrira pas, tout dépend de l'autorité; or, c'est moi qui ai placé là bas l'autorité, je suis sûr d'elle. Ceci, papa Fischer, est un secret de vie et de mort; je vous connais, je vous ai parlé sans détours ni circonlocutions.

— On ira, dit le vieillard; et cela durera?...

— Deux ans! Vous aurez cent mille francs à vous pour vivre heureux dans les Vosges.

— Il sera fait comme vous voulez, mon honneur est le vôtre, dit tranquillement le petit vieillard.

— Voilà comment j'aime les hommes. Cependant, vous ne partirez pas sans avoir vu votre petite nièce heureuse et mariée, elle sera comtesse.

L'achour, la razzia des razzias et le prix donné par l'employé pour la maison Fischer ne pouvaient pas fournir immédiatement soixante mille francs pour la dot d'Hortense, y compris le trousseau, qui coûterait environ cinq mille francs, et les quarante mille francs dépensés ou à dépenser pour madame Marneffe. Enfin, où le baron avait-il pris les trente mille frans qu'il venait d'apporter?

Quelques jours auparavant, Hulot était allé se faire assurer pour une somme de cent cinquante mille francs et pour trois ans par deux compagnies d'assurances sur la vie. Muni de la police d'assurance dont la prime était payée, il avait tenu ce langage à monsieur le baron de Nucingen, pair de France, dans la voiture duquel il se trouvait, au sortir d'une séance de la Chambre des Pairs, en retournant dîner avec lui.

— Baron, j'ai besoin de soixante-dix mille francs, et je vous les demande. Vous prendrez un prête-nom à qui je déléguerai pour trois ans la quotité engageable de mes appointemens, elle monte à vingt-cinq mille francs par an, c'est soixante-quinze mille francs. Vous me direz : — Vous pouvez mourir.

Le baron fit un signe d'assentiment.

— Voici une police d'assurance de cent cinquante mille francs qui vous sera transférée jusqu'à concurrence de quatre-vingt mille francs, répondit le baron en tirant un papier de sa poche.

— *Et si fus êdes tesdidué?...* dit le baron millionnaire en riant.

L'autre baron, anti-millionnaire, devint soucieux

— *Rassirez-fus, che nè fus ai rait l'opjection que bir fus vaire abercevoir que chai quelque méride a fus tonner la somme. Fus êdes tonc pien chéné, gar la Panque à fôdre zignadire.*

— Je marie ma fille, dit le baron Hulot, et je suis sans fortune, comme tous ceux qui continuent à faire de l'administration, par une ingrate époque où jamais cinq cents bourgeois assis sur des banquettes ne sauront récompenser largement les gens dévoués comme le faisait l'Empereur.

— *Allons, fus affez ei Chosepha!* reprit le pair de France, *ce qui egsblique dut! Endre nus, la tuc t'Hérufille fus a renti ein rier zerfice en fus odant cedde zangsie la te lessis fodre pirse.*

Chai gonni ce malhir, et chi zai gombadir.

ajouta-t-il en croyant réciter un vers français. *Egoudez ein gonzèle t'ami : Fermez fôdre pudique, u fis serez tégomé...*

Cette véreuse affaire se fit par l'entremise d'un petit usurier nommé Vauvinet, un de *ces faiseurs* qui se tiennent en avant des grosses maisons de banque, comme ce petit poisson qui semble être le valet du requin.

Cet apprenti loup-cervier promit à monsieur le baron Hulot, tant il était jaloux de se concilier la protection de ce grand personnage, de lui négocier trente mille francs de lettres de change, à quatre-vingt-dix jours, en s'engageant à les renouveler quatre fois et à ne pas les mettre en circulation.

Le successeur de Fischer devait donner quarante mille francs pour obtenir cette maison, mais avec la promesse de la fourniture des fourrages dans un département voisin de Paris.

Tel était le dédale effroyable où les passions engageaient un des hommes les plus probes jusqu'alors, un des plus habiles travailleurs de l'administration napoléonienne ; la concussion pour solder l'usure, l'usure pour fournir à ses passions et pour marier sa fille.

Cette science de prodigalité, tous ces efforts étaient dépensés pour paraître grand à madame Marneffe, pour être le Jupiter de cette Danaë bourgeoise. On ne déploie pas plus d'activité, plus d'intelligence, plus d'audace pour faire honnêtement sa fortune que le baron en déployait pour se plonger la tête la première dans un guêpier : il suffisait aux affaires de sa division, il pressait les tapissiers, il voyait les ouvriers, il vérifiait minutieusement les plus petits détails du ménage de la rue Vanneau. Tout entier à madame Marneffe, il allait encore aux séances des Chambres, il se multipliait, et sa famille ni personne ne s'apercevait de ses préoccupations.

Adeline, stupéfaite de savoir son oncle sauvé, de voir une dot figurée au contrat, éprouvait une sorte d'inquiétude au milieu du bonheur que lui causait le mariage d'Hortense accompli dans des conditions si honorables ; mais la veille du mariage de sa fille, combiné par le baron pour coïncider avec le jour où madame Marneffe prenait possession de son appartement rue Vanneau, Hector fit cesser l'étonnement de sa femme par cette communication ministérielle :

— Adeline, voici notre fille mariée, ainsi toutes nos angoisses à ce sujet sont terminées. Le moment est venu pour nous de nous retirer du monde ; car, maintenant, à peine resterai-je trois années en place, j'achèverai le temps voulu pour prendre ma retraite. Pourquoi continuerions-nous des dépenses désormais inutiles : notre appartement nous coûte six mille francs de loyer, nous avons quatre domestiques, nous mangeons trente mille francs par an. Si tu veux que je remplisse mes engagemens, car j'ai délégué mes appointemens pour trois années en échange des sommes nécessaires à l'établissement d'Hortense et à l'échéance de ton oncle...

— Ah! tu as bien fait, mon ami, dit-elle en interrompant son mari et lui baisant les mains.

Cet aveu mettait fin aux craintes d'Adeline.

— J'ai quelques petits sacrifices à te demander, reprit-il en dégageant ses mains et déposant un baiser au front de sa femme. On m'a trouvé, rue Plumet, au premier étage, un fort bel appartement, digne, orné de magnifiques boiseries, qui ne coûte que quinze cents francs, où tu n'auras besoin que d'une femme de chambre pour toi, et où je me contenterai, moi, d'un petit domestique.

— Oui, mon ami.

— En tenant notre maison avec simplicité, tout en conservant les apparences, tu ne dépenseras guère que six mille francs par an, ma dépense particulière exceptée dont je me charge...

La généreuse femme sauta tout heureuse au cou de son mari.

— Quel bonheur! de pouvoir te montrer de nouveau combien je t'aime! s'écria-t-elle, et quel homme de ressources tu es!...

— Nous recevrons une fois notre famille par semaine, et je dîne, comme tu sais, rarement chez moi... Tu peux sans te compromettre aller dîner deux fois par semaine chez Victorin, et deux fois chez Hortense ; or, comme je crois pouvoir opérer un complet raccommodement entre Crevel et nous, nous dînerons une fois par semaine chez lui, ces cinq dîners et le nôtre rempliront la semaine en supposant quelques invitations en dehors de la famille.

— Je te ferai des économies, dit Adeline.

— Ah! s'écria-t-il, tu es la perle des femmes.

— Mon bon et divin Hector! je te bénirai jusqu'à mon dernier soupir, répondit-elle, car tu as bien marié notre chère Hortense.

Ce fut ainsi que commença l'amoindrissement de la maison de la belle madame Hulot ; et, disons-le, son abandon solennellement promis à madame Marneffe.

Le gros petit père Crevel, invité naturellement à la signature du contrat de mariage, s'y comporta comme si la scène par laquelle ce récit commence n'avait pas eu lieu, comme s'il n'avait aucun grief contre le baron Hulot. Célestin Crevel fut aimable, il fut toujours un peu trop ancien parfumeur ; mais il commençait à s'élever au majestueux à force d'être chef de bataillon. Il parla de danser à la noce.

— Belle dame, dit-il gracieusement à la baronne Hulot, des gens comme nous savent tout oublier ; ne me bannissez pas de votre intérieur, et daignez embellir quelquefois ma maison en y venant avec vos enfans. Soyez calme, je ne vous dirai jamais rien de ce qui gît au fond de mon cœur. Je m'y suis pris comme un imbécile, car je perdais trop à ne plus vous voir...

— Monsieur, une honnête femme n'a pas d'oreilles pour les discours auxquels vous faites allusion ; et si vous tenez votre parole, vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurai à voir cesser une division toujours affligeante dans les familles...

— Hé bien! gros boudeur, dit le baron Hulot en emmenant de force Crevel dans le jardin, tu m'évites partout, même dans ma maison. Est-ce que deux vieux amateurs du beau sexe doivent se brouiller pour un jupon? Allons, vraiment, c'est épicier.

— Monsieur, je ne suis pas aussi bel homme que vous, et mon peu de moyens de séduction m'empêche de réparer mes pertes aussi facilement que vous le faites. .

— De l'ironie! répondit le baron.

— Elle est permise contre les vainqueurs quand on est vaincu.

Commencée sur ce ton, la conversation se termina par une réconciliation complète ; mais Crevel tint à bien constater son droit de prendre une revanche.

Madame Marneffe voulut être invitée au mariage de mademoiselle Hulot.

Pour voir sa future maîtresse dans son salon, le Conseiller d'État fut obligé de prier les employés de sa Division jusqu'aux sous-chefs inclusivement. Un grand bal devint alors nécessaire.

En bonne ménagère, la baronne calcula qu'une soirée coûterait moins cher qu'un dîner, et permettrait de recevoir plus de monde. Le mariage d'Hortense fit donc grand tapage.

Le maréchal prince de Wissembourg et le baron Nucingen du côté de la future, les comtes de Rastignac et Popinot du côté de Steinbock, furent les témoins. Enfin, depuis la célébrité du comte de Steinbock, les plus illustres membres de

l'émigration polonaise l'ayant recherché, l'artiste crut devoir les inviter.

Le Conseil-d'État, l'Administration dont faisait partie le baron, l'Armée qui voulait honorer le comte de Forzheim, allaient être représentés par leurs sommités. On compta sur deux cents invitations obligées. Qui ne comprendra pas dès lors l'intérêt de la petite madame Marneffe à paraître dans toute sa gloire au milieu d'une pareille assemblée?

Depuis un mois, la baronne consacrait le prix de ses diamans au ménage de sa fille, après en avoir gardé les plus beaux pour le trousseau. Cette vente produisit quinze mille francs, dont cinq mille furent absorbés par le trousseau d'Hortense. Qu'était-ce que dix mille francs pour meubler l'appartement des jeunes mariés, si l'on songe aux exigences du luxe moderne? Mais monsieur et madame Hulot jeune, le père Crevel et le comte de Forzheim firent d'importans cadeaux, car le vieil oncle tenait en réserve une somme pour l'argenterie.

Grâce à tant de secours, une Parisienne exigeante eût été satisfaite de l'installation du jeune ménage dans l'appartement qu'il avait choisi, rue Saint-Dominique, près de l'Esplanade des Invalides. Tout y était en harmonie avec leur amour si pur, si franc, si sincère de part et d'autre.

Enfin le grand jour arriva, car ce devait être un aussi grand jour pour le père que pour Hortense et Wenceslas : madame Marneffe avait décidé de pendre la crémaillère chez elle le lendemain de sa faute et du mariage des deux amoureux.

Qui n'a pas, une fois en sa vie, assisté à un bal de noces? Chacun peut faire un appel à ses souvenirs, et sourira, certes, en évoquant devant soi toutes ces personnes endimanchées, aussi bien par la physionomie que par la toilette de rigueur. Si jamais fait social a prouvé l'influence des milieux, n'est-ce pas celui-là? En effet, l'*endimanchement* des uns réagit si bien sur les autres, que les gens les plus habitués à porter des habits convenables ont l'air d'appartenir à la catégorie de ceux pour qui la noce est une fête comptée dans leur vie. Enfin, rappelez-vous ces gens graves, ces vieillards, à qui tout est tellement indifférent, qu'ils ont gardé leurs habits noirs de tous les jours; et les vieux mariés dont la figure annonce la triste expérience de la vie que les jeunes commencent, et les plaisirs qui sont là comme le gaz acide carbonique dans le vin de Champagne, et les jeunes filles envieuses, les femmes occupées du succès de leur toilette, et les parens pauvres dont la mise étriquée contraste avec les gens *in fiocchi*, et les gourmands qui ne pensent qu'au souper, et les joueurs à jouer. Tout est là, riches et pauvres, envieux et enviés, les philosophes et les gens à illusions, tous groupés comme les plantes d'une corbeille autour d'une fleur rare, la mariée. Un bal de noces, c'est le monde en raccourci.

Au moment le plus animé, Crevel prit le baron par le bras et lui dit à l'oreille de l'air le plus naturel du monde : — Tudieu! quelle jolie femme que cette petite dame en rose qui te fusille de ses regards...

— Qui?

— La femme de ce sous-chef que tu pousses, Dieu sait comme! madame Marneffe.

— Comment sais-tu cela?

— Tiens, Hulot, je tâcherai de te pardonner tes torts envers moi si tu veux me présenter chez elle, et moi je te recevrai chez Héloïse. Tout le monde demande qui est cette charmante créature? Es-tu sûr que personne de tes bureaux n'expliquera de quelle façon la nomination de son mari a été signée?... Oh! heureux coquin, elle vaut mieux qu'un bureau... Ah! je passerais bien à son bureau... Voyons, soyons amis, Cinna?...

— Plus que jamais, dit le baron au parfumeur, et je te promets d'être bon enfant. Dans un mois je te ferai dîner avec ce petit ange-là... Car nous en sommes aux anges, mon vieux camarade. Je te conseille de faire comme moi, de quitter les démons...

La cousine Bette, installée rue Vanneau, dans un joli petit appartement, au troisième étage, quitta le bal à dix heures, pour revenir voir les titres des douze cents francs de rentes en deux inscriptions; la nue propriété de l'une appartenait à la comtesse Steinbock, et celle de l'autre à madame Hulot jeune.

On comprend alors comment monsieur Crevel avait pu parler à son ami Hulot de madame Marneffe et connaître un secret ignoré de tout le monde; car, monsieur Marneffe absent, la cousine Bette, le baron et Valérie étaient les seuls à savoir ce mystère.

Le baron avait commis l'imprudence de faire présent à madame Marneffe d'une toilette beaucoup trop luxueuse pour la femme d'un sous-chef; les autres femmes furent jalouses et de la toilette et de la beauté de Valérie. Il y eut des chuchottemens sous les éventails, car la détresse des Marneffe avait occupé la Division; l'employé sollicitait des secours au moment où le baron s'était amouraché de madame. D'ailleurs, Hector ne sut pas cacher son ivresse en voyant le succès de Valérie qui, décente, pleine de distinction, enviée, fut soumise à cet examen attentif que redoutent tant les femmes en entrant pour la première fois dans un monde nouveau.

Après avoir mis sa femme, sa fille et son gendre en voiture, le baron trouva moyen de s'évader sans être aperçu, laissant à son fils et à sa belle-fille le soin de jouer le rôle des maîtres de la maison. Il monta dans la voiture de madame Marneffe et la reconduisit chez elle; mais il la trouva muette et songeuse, presque mélancolique.

— Mon bonheur vous rend bien triste, Valérie, dit-il en l'attirant à lui au fond de la voiture.

— Comment, mon ami, ne voulez-vous pas qu'une pauvre femme ne soit pas toujours pensive en commettant sa première faute, même quand l'infamie de son mari lui rend la liberté?... Croyez-vous que je sois sans âme? sans croyance, sans religion? Vous avez eu ce soir la joie la plus indiscrète, et vous m'avez odieusement affichée. Vraiment, un collégien aurait été moins fat que vous. Aussi toutes ces dames m'ont-elles déchirée à grand renfort d'œillades et de mots piquans! Quelle est la femme qui ne tient pas à sa réputation? Vous m'avez perdue. Ah! je suis bien à vous, allez! et je n'ai plus pour excuser cette faute d'autre ressource que de vous être fidèle. Monstre! dit-elle en riant et se laissant embrasser, vous saviez bien ce que vous faisiez. Madame Coquet, la femme de notre chef de bureau, est venue s'asseoir près de moi pour admirer mes dentelles. « — C'est de l'Angleterre, a-t-elle dit. Cela vous coûte-t-il cher, madame? — Je n'en sais rien, lui ai-je répliqué. Ces dentelles me viennent de ma mère, je ne suis pas assez riche pour en acheter de pareilles! »

Madame Marneffe avait fini, comme on voit, par tellement fasciner le vieux Beau de l'Empire, qu'il croyait lui faire commettre sa première faute, et lui avoir inspiré assez de passion pour lui faire oublier tous ses devoirs. Elle se disait abandonnée par l'infâme Marneffe, après trois jours de mariage, et par d'épouvantables motifs. Depuis, elle était restée la plus sage jeune fille, et très heureuse, car le mariage lui paraissait une horrible chose. De là venait sa tristesse actuelle.

— S'il en était de l'amour comme du mariage?... dit-elle en pleurant.

Ces coquets mensonges, que débitent presque toutes les femmes dans la situation où se trouvait Valérie, faisaient entrevoir au baron les roses du septième ciel. Aussi, Valérie fit-elle des façons, tandis que l'amoureux artiste et Hortense attendaient peut-être impatiemment que la baronne eût donné sa dernière bénédiction et son dernier baiser à la jeune fille.

A sept heures du matin, le baron au comble du bonheur, car il avait trouvé la jeune fille la plus innocente et le diable le plus consommé dans sa Valérie, revint relever monsieur et madame Hulot jeune de leur corvée. Ces danseurs et ces danseuses, presque étrangers à la maison, et qui finissent par s'emparer du terrain à toutes les noces, se livraient à ces interminables dernières contredanses nommées des cotillons, les joueurs de bouillote étaient acharnés à leurs tables, le père Crevel gagnait six mille francs.

Les journaux, distribués par les porteurs, contenaient aux Faits-Paris ce petit article :

« La célébration du mariage de monsieur le comte de
» Steinbock et de mademoiselle Hortense Hulot, fille du ba-

» ron Hulot d'Ervy, Conseiller-d'État et directeur au Minis-
» tère de la guerre, nièce de l'illustre comte de Forzheim,
» a eu lieu ce matin à Saint-Thomas-d'Aquin.

» Cette solennité avait attiré beaucoup de monde. On re-
» marquait dans l'assistance quelques-unes de nos célébrités
» artistiques : Léon de Lora, Joseph Brideau, Stidmann,
» Bixion, les notabilités de l'administration de la Guerre,
» du Conseil-d'État, et plusieurs membres des deux Cham-
» bres ; enfin les sommités de l'émigration polonaise, les
» comtes Paz, Laginski, etc.

» Monsieur le comte Wenceslas de Steinbock est le petit
» neveu du célèbre général de Charles XII, roi de Suède. Le
» jeune comte ayant pris part à l'insurrection polonaise, est
» venu chercher un asile en France, où la juste célébrité de
» son talent lui a valu des lettres de petite naturalité. »

Ainsi, malgré la détresse effroyable du baron Hulot d'Ervy, rien de ce qu'exige l'opinion publique ne manqua, pas même la célébrité donnée par les journaux, au mariage de sa fille dont la célébration fut en tout point semblable à celui de Hulot fils avec mademoiselle Crevel. Cette fête atténua les propos qui se tenaient sur la situation financière du directeur, de même que la dot donnée à sa fille expliqua la nécessité où il s'était trouvé de recourir au crédit.

Ici se termine en quelque sorte l'introduction de cette histoire. Ce récit est au drame qui le complète, ce que sont les prémisses à une proposition, ce qu'est toute exposition à toute tragédie classique.

Quand, à Paris, une femme a résolu de faire métier et marchandise de sa beauté, ce n'est pas une raison pour qu'elle fasse fortune. On y rencontre d'admirables créatures, très spirituelles, dans une affreuse médiocrité, finissant très mal une vie commencée par les plaisirs.

Voici pourquoi :

Se destiner à la carrière honteuse des courtisanes, avec l'intention d'en palper les avantages, tout en gardant la robe d'une honnête bourgeoise mariée, ne suffit pas.

Le Vice n'obtient pas facilement ses triomphes ; il a cette similitude avec le Génie, qu'ils exigent tous deux un concours de circonstances heureuses pour opérer le cumul de la fortune et du talent. Supprimez les phases étranges de la Révolution, l'Empereur n'existe plus ; il n'aurait plus été qu'une seconde édition de Fabert.

La beauté vénale sans amateurs, sans célébrité, sans la croix de déshonneur que lui valent des fortunes dissipées, c'est un Corrége dans un grenier, c'est le Génie expirant dans sa mansarde.

Une Laïs doit donc, avant tout, trouver un homme riche qui se passionne assez pour lui donner son prix. Elle doit surtout conserver une grande élégance qui, pour elle, est une enseigne, avoir d'assez bonnes manières pour flatter l'amour-propre des hommes, posséder cet esprit à la Sophie Arnould, qui réveille l'apathie des riches ; enfin elle doit se faire désirer par les libertins en paraissant être fidèle à un seul, dont le bonheur est alors envié.

Ces conditions, que ces sortes de femmes appellent *la chance*, se réalisent assez difficilement à Paris, quoique ce soit une ville pleine de millionnaires, de désœuvrés, de gens blasés et à fantaisies. La Providence a sans doute protégé fortement en ceci les ménages d'employés et la petite bourgeoisie, pour qui ces obstacles sont au moins doublés par le milieu dans lequel ils accomplissent leurs évolutions.

Néanmoins, il se trouve encore assez de madame Marneffe à Paris, pour que Valérie doive figurer comme un type dans cette histoire des mœurs.

De ces femmes, les unes obéissent à la fois à des passions vraies et à la nécessité, comme madame Colleville qui fut pendant si longtemps attachée à l'un des plus célèbres orateurs du côté gauche, le banquier Keller ; les autres sont poussées par la vanité, comme madame de la Baudraye, restée à peu près honnête malgré sa fuite avec Lousteau ; celles-ci sont entraînées par les exigences de la toilette, et celles là par l'impossibilité de faire vivre un ménage avec des appointemens évidemment trop faibles. La parcimonie de l'État ou des chambres, si vous voulez, cause bien des malheurs, engendre bien des corruptions. On s'apitoye en ce moment beaucoup sur le sort des classes ouvrières, on les présente comme égorgées par les fabricans ; mais l'État est plus dur cent fois que l'industriel le plus avide ; il pousse, en fait de traitemens, l'économie jusqu'au non sens. Travaillez beaucoup, l'Industrie vous paie en raison de votre travail ; mais que donne l'État à tant d'obscurs et dévoués travailleurs ?

Dévier du sentier de l'honneur, est pour la femme mariée un crime inexcusable ; mais il est des degrés dans cette situation. Quelques femmes, loin d'être dépravées, cachent leurs fautes et demeurent d'honnêtes femmes en apparence, comme les deux dont les aventures viennent d'être rappelées ; tandis que certaines d'entre elles joignent à leurs fautes les ignominies de la spéculation. Madame Marneffe est donc en quelque sorte le type de ces ambitieuses courtisanes mariées qui, de prime-abord, acceptent la dépravation dans toutes ses conséquences, et qui sont décidées à faire fortune en s'amusant, sans scrupule sur les moyens ; mais elles ont presque toujours, comme madame Marneffe, leurs maris pour embaucheurs et pour complices.

Ces Machiavels en jupon sont les femmes les plus dangereuses ; et, de toutes les mauvaises espèces de Parisiennes, c'est la pire. Une vraie courtisane, comme les Josépha, les Schontz, les Malaga, les Jenny Cadine, etc., porte dans la franchise de sa situation un avertissement aussi lumineux que la lanterne rouge de la Prostitution, ou que les quinquets du Trente-et-Quarante. Un homme sait alors qu'il s'en va là de sa ruine. Mais la doucereuse honnêteté, mais les semblans de vertu, mais les façons hypocrites d'une femme mariée qui ne laisse jamais voir que les besoins vulgaires d'un ménage, et qui se refuse en apparence aux folies, entraîne à des ruines sans éclat, et qui sont d'autant plus singulières qu'on les excuse en ne se les expliquant point. C'est l'ignoble livre de dépense et non la joyeuse fantaisie qui dévore des fortunes. Un père de famille se ruine sans gloire, et la grande consolation de la vanité satisfaite lui manque dans la misère.

Cette tirade ira comme une flèche au cœur de bien des familles. On voit des madame Marneffe à tous les étages de l'État social, et même au milieu des cours ; car Valérie est une triste réalité, moulée sur le vif dans ses plus légers détails. Malheureusement, ce portrait ne corrigera personne de la manie d'aimer des anges au doux sourire, à l'air rêveur, à figures candides, dont le cœur est un coffre-fort.

Environ trois ans après le mariage d'Hortense, en 1841, le baron Hulot d'Ervy passait pour s'être rangé, pour avoir dételé, selon l'expression du premier chirurgien de Louis XV, et madame Marneffe lui coûtait cependant deux fois plus que ne lui avait coûté Josépha. Mais Valérie, quoique toujours bien mise, affectait la simplicité d'une femme mariée à un sous-chef ; elle gardait son luxe pour ses robes de chambre, pour sa tenue à la maison. Elle faisait ainsi le sacrifice de ses vanités de Parisienne à son Hector chéri. Néanmoins, quand elle allait au spectacle, elle s'y montrait toujours avec un joli chapeau, dans une toilette de la dernière élégance ; le baron l'y conduisait en voiture, dans une loge choisie.

L'appartement, qui occupait rue Vanneau tout le second étage d'un hôtel moderne sis entre cour et jardin, respirait l'honnêteté. Le luxe consistait en perses tendues, en beaux meubles bien commodes. La chambre à coucher, par exception, offrait les profusions étalées par les Jenny Cadine et les Schontz. C'étaient des rideaux en dentelle, des cachemires, des portières en brocart, une garniture de cheminée sortie des ateliers de Victor Paillard, un petit Dunkerque encombré de merveilles. Hulot n'avait pas voulu voir sa Valérie dans un nid inférieur en magnificence au bourbier d'or et de perles d'une Josépha.

Les deux pièces principales, le salon et la salle à manger, avaient été meublées, l'un en damas rouge, et l'autre en bois de chêne sculpté. Mais, entraîné par le désir de mettre tout en harmonie, au bout de six mois, le baron avait ajouté le luxe solide au luxe éphémère, en offrant de grandes valeurs mobilières, comme par exemple une argenterie dont la facture dépassait vingt-quatre mille francs.

La maison de madame Marneffe acquit en deux ans la réputation d'être très agréable. On y jouait; Valérie, elle-même, fut promptement signalée comme une femme aimable et spirituelle.

On répandit le bruit, pour justifier son changement de situation, d'un immense legs que son *père naturel*, le maréchal Montcornet, lui avait transmis par un fidéi-commis.

Dans une pensée d'avenir, Valérie avait ajouté l'hypocrisie religieuse à son hypocrisie sociale. Exacte aux offices le dimanche, elle eut tous les honneurs de la piété : elle quêta, devint dame de charité, rendit le pain bénit, et fit quelque bien dans le quartier, le tout aux dépens d'Hector.

Tout chez elle se passait donc convenablement. Aussi, beaucoup de gens affirmaient-ils la pureté de ses relations avec le baron, en objectant l'âge du Conseiller-d'État, à qui l'on prêtait un goût platonique pour la gentillesse d'esprit, le charme des manières, la conversation de madame Marneffe, à peu près pareil à celui de feu Louis XVIII pour les billets bien tournés.

Le baron se retirait vers minuit avec tout le monde, et rentrait un quart d'heure après. Le secret de ce secret profond, le voici :

Les portiers de la maison étaient monsieur et madame Olivier, qui, par la protection du baron, ami du propriétaire en quête d'un concierge, avaient passé de leur loge obscure et peu lucrative de la rue du Doyenné dans la productive et magnifique loge de la rue Vanneau.

Or, madame Olivier, ancienne lingère de la maison de Charles X, et tombée *de cette position* avec la monarchie légitime, avait trois enfans. L'aîné, déjà petit-clerc de notaire, était l'objet de l'adoration des époux Olivier. Ce Benjamin, menacé d'être soldat pendant six ans, allait voir sa brillante carrière interrompue, lorsque madame Marneffe le fit exempter du service militaire pour un de ces vices de conformation que les conseils de révision savent découvrir quand ils en sont priés à l'oreille par quelque puissance ministérielle.

Olivier, ancien piqueur de Charles X, et son épouse, auraient remis Jésus en croix pour le baron Hulot et pour madame Marneffe.

Que pouvait dire le monde à qui l'antécédent du Brésilien, monsieur Montès de Montejanos, était inconnu? Rien. Le monde est d'ailleurs plein d'indulgence pour la maîtresse d'un salon où l'on s'amuse. Madame Marneffe ajoutait d'ailleurs, à tous ses agrémens, l'avantage bien prisé d'être une puissance occulte. Ainsi Claude Vignon, devenu secrétaire du maréchal prince de Wissembourg, et qui rêvait d'appartenir au Conseil-d'État en qualité de maître des requêtes, était un habitué de ce salon, où vinrent quelques députés bons enfans et joueurs.

Enfin, la société de madame Marneffe s'était composée avec une sage lenteur; les aggrégations ne s'y formaient qu'entre gens d'opinions et de mœurs conformes, intéressés à se soutenir, à proclamer les mérites infinis de la maîtresse de la maison.

Le compérage, retenez cet axiome, est la vraie Sainte-Alliance à Paris. Les intérêts finissent toujours par se diviser, les gens vicieux s'entendent toujours.

Dès le troisième mois de son installation rue Vanneau, madame Marneffe avait reçu monsieur Crevel, devenu tout aussitôt maire de son arrondissement et officier de la Légion d'honneur.

Crevel hésita longtemps : il s'agissait de quitter ce célèbre uniforme de garde national dans lequel il se pavanait aux Tuileries, en se croyant aussi militaire que l'Empereur; mais l'ambition, conseillée par madame Marneffe, fut plus forte que la vanité.

Monsieur le maire avait jugé ses liaisons avec mademoiselle Héloïse Brisetout comme tout-à-fait incompatibles avec son attitude politique. Longtemps avant son avénement au trône bourgeois de la mairie, ses galanteries furent enveloppées d'un profond mystère.

Mais Crevel, comme on le devine, avait payé le droit de prendre, aussi souvent qu'il le pourrait, sa revanche de l'enlèvement de Josépha, par une inscription de six mille francs de rente, au nom de Valérie Fortin, épouse séparée de biens du sieur Marneffe.

Valérie, douée peut-être par sa mère du génie particulier à la femme entretenue, devina d'un seul coup-d'œil le caractère de cet adorateur grotesque.

Ce mot : « Je n'ai jamais eu de femme du monde! » dit par Crevel à Lisbeth, et rapporté par Lisbeth à sa chère Valérie, avait été largement escompté dans la transaction à laquelle elle dut ses six mille francs de rente en cinq pour cent. Depuis, elle n'avait jamais laissé diminuer son prestige aux yeux de l'ancien commis-voyageur de César Birotteau.

Crevel avait fait un mariage d'argent en épousant la fille d'un meunier de la Brie, fille unique d'ailleurs et dont les héritages entraient pour les trois quarts dans sa fortune, car les détaillans s'enrichissent, la plupart du temps, moins par les affaires que par l'alliance de la Boutique et de l'Économie rurale. Un grand nombre des fermiers, des meuniers, des nourrisseurs, des cultivateurs aux environs de Paris rêvent pour leurs filles les gloires du comptoir, et voient dans un détaillant, dans un bijoutier, dans un changeur, un gendre beaucoup plus selon leur cœur qu'un notaire ou qu'un avoué dont l'élévation sociale les inquiète; ils ont peur d'être méprisés plus tard par ces sommités de la Bourgeoisie.

Madame Crevel, femme assez laide, très vulgaire et sotte, morte à temps, n'avait pas donné d'autres plaisirs à son mari que ceux de la paternité.

Or, au début de sa carrière commerciale, ce libertin, enchaîné par les devoirs de son état et contenu par l'indigence, avait joué le rôle de Tantale. En rapport, selon son expression, avec les femmes les plus comme il faut de Paris, il les reconduisait avec des salutations de boutiquier en admirant leur grâce, leur façon de porter les modes, et tous les effets innommés de ce qu'on appelle *la race*. S'élever jusqu'à l'une de ces fées de salon, était un désir conçu depuis sa jeunesse et comprimé dans son cœur.

Obtenir les faveurs de madame Marneffe fut donc non-seulement pour lui l'animation de sa chimère, mais encore une affaire d'orgueil, de vanité, d'amour-propre, comme on l'a vu. Son ambition s'accrut par le succès. Il éprouva d'énormes jouissances de tête, et, lorsque la tête est prise, le cœur s'en ressent, le bonheur décuple. Madame Marneffe présenta d'ailleurs à Crevel des recherches qu'il ne soupçonnait pas, car ni Josépha ni Héloïse ne l'avaient aimé; tandis que madame Marneffe jugea nécessaire de bien tromper cet homme en qui elle voyait une caisse éternelle.

Les tromperies de l'amour vénal sont plus charmantes que la réalité. L'amour vrai comporte des querelles de moineaux où l'on se blesse au vif; mais la querelle pour rire est, au contraire, une caresse faite à l'amour-propre de la dupe. Ainsi, la rareté des entrevues maintenait chez Crevel le désir à l'état de passion. Il s'y heurtait toujours contre la dureté vertueuse de Valérie qui jouait le remords, qui parlait de ce que son père devait penser d'elle dans le paradis des braves.

Il avait à vaincre une espèce de froideur de laquelle la fine commère lui faisait croire qu'il triomphait, elle paraissait céder à la passion folle de ce bourgeois ; mais elle reprenait, comme honteuse, son orgueil de femme décente et ses airs de vertu, ni plus ni moins qu'une Anglaise, et aplatissait toujours son Crevel sous le poids de sa dignité, car Crevel l'avait de prime abord avalée vertueuse. Enfin, Valérie possédait des spécialités de tendresse qui la rendaient indispensable à Crevel aussi bien qu'au baron.

En présence du monde, elle offrait la réunion enchanteresse de la candeur pudique et rêveuse, de la décence irréprochable, et de l'esprit rehaussé par la gentillesse, par la grâce, par les manières de la créole : mais, dans le tête-à-tête, elle dépassait les courtisanes, elle y était drôle, amusante, fertile en inventions nouvelles.

Ce contraste plaît énormément à l'individu du genre Crevel; il est flatté d'être l'unique auteur de cette comédie, il la croit jouée à son seul profit, et il rit de cette délicieuse hypocrisie, en admirant la comédienne.

Valérie s'était admirablement approprié le baron Hulot, elle l'avait obligé à vieillir par une de ces flatteries fines qui peuvent servir à peindre l'esprit diabolique de ces sortes de femmes.

Chez les organisations privilégiées, il arrive un moment où, comme une place assiégée qui fait longtemps bonne contenance, la situation vraie se déclare. En prévoyant la dissolution prochaine du Beau de l'Empire, Valérie jugea nécessaire de la hâter.

— Pourquoi te gênes-tu, mon vieux grognard? lui dit-elle six mois après leur mariage clandestin et doublement adultère. Aurais-tu donc des prétentions? voudrais-tu m'être infidèle? Moi, je te trouverai bien mieux si tu ne te fardes plus. Fais-moi le sacrifice de tes grâces postiches. Crois-tu que c'est deux sous de vernis mis à tes bottes, ta ceinture en caoutchouc, ton gilet de force et ton faux toupet que j'aime en toi? D'ailleurs, plus tu seras vieux, moins j'aurai peur de me voir enlever mon Hulot par une rivale.

Croyant donc à l'amitié divine autant qu'à l'amour de madame Marneffe avec laquelle il comptait finir sa vie, le Conseiller-d'État avait suivi ce conseil privé en cessant de se teindre les favoris et les cheveux.

Après avoir reçu de Valérie cette touchante déclaration, le grand et bel Hector se montra tout blanc un beau matin. Madame Marneffe prouva facilement à son cher Hector qu'elle avait cent fois vu la ligne blanche formée par la pousse des cheveux.

— Les cheveux blancs vont admirablement à votre figure, dit-elle en le voyant, ils l'adoucissent, vous êtes infiniment mieux, vous êtes charmant.

Enfin le baron, une fois lancé dans ce chemin, ôta son gilet de peau, son corset ; il se débarrassa de toutes ses bricoles. Le ventre tomba, l'obésité se déclara. Le chêne devint une tour, et la pesanteur des mouvemens fut d'autant plus effrayante, que le baron vieillissait prodigieusement en jouant le rôle de Louis XII.

Les sourcils restèrent noirs et rappelèrent vaguement le bel Hulot, comme dans quelques pans de murs féodaux un léger détail de sculpture demeure pour faire apercevoir ce que fut le château dans son beau temps. Cette discordance rendait le regard, vif et jeune encore, d'autant plus singulier dans ce visage bistré que, là où pendant si longtemps fleurirent des tons de chair à la Rubens, on voyait, par certaines meurtrissures et dans le sillon tendu de la ride, les efforts d'une passion en rebellion avec la nature. Hulot fut alors une de ces belles ruines humaines où la virilité ressort par des espèces de buissons aux oreilles, au nez, aux doigts, en produisant l'effet des mousses poussées sur les monumens presque éternels de l'Empire romain.

Comment Valérie avait-elle pu maintenir Crevel et Hulot, côte à côte chez elle, alors que le vindicatif chef de bataillon voulait triompher bruyamment de Hulot?

Sans répondre immédiatement à cette question, qui sera résolue par le drame, on peut faire observer que Lisbeth et Valérie avaient inventé à elles deux une prodigieuse machine dont le jeu puissant aidait à ce résultat.

Marneffe, en voyant sa femme embellie par le milieu dans lequel elle trônait, comme le soleil d'un système sidéral, paraissait, aux yeux du monde, avoir senti ses feux se rallumer pour elle, il en était devenu fou. Si cette jalousie faisait du sieur Marneffe un trouble-fête, elle donnait un prix extraordinaire aux faveurs de Valérie. Marneffe témoignait néanmoins une confiance en son directeur, qui dégénérait en une débonnaireté presque ridicule. Le seul personnage qui l'offusquât était précisément Crevel.

Marneffe, détruit par ces débauches particulières aux grandes capitales, décrites par les poètes romains, et pour lesquelles notre pudeur moderne n'a point de nom, était devenu hideux comme une figure anatomique en cire. Mais cette maladie ambulante, vêtue de beau drap, balançait ses jambes en échalas dans un élégant pantalon. Cette poitrine desséchée se parfumait de linge blanc, et le musc éteignait les fétides senteurs de la pourriture humaine.

Cette laideur du vice expirant et chaussé en talons rouges, car Valérie avait mis Marneffe en harmonie avec sa fortune, avec sa croix, avec sa place, épouvantait Crevel, qui ne soutenait pas facilement le regard des yeux blancs du sous-chef. Marneffe était le cauchemar du maire.

En s'apercevant du singulier pouvoir que Lisbeth et sa femme lui avaient conféré, ce mauvais drôle s'en amusait, il en jouait comme d'un instrument ; et, les cartes de salon étant la dernière ressource de cette âme aussi usée que le corps, il plumait Crevel, qui se croyait obligé de *filer doux* avec le respectable fonctionnaire *qu'il trompait !*

En voyant Crevel si petit garçon avec cette hideuse et infâme momie, dont la corruption était pour le maire lettres closes, en le voyant surtout si profondément méprisé par Valérie, qui riait de Crevel comme on rit d'un bouffon, vraisemblablement le baron se croyait tellement à l'abri de toute rivalité, qu'il l'invitait constamment à dîner.

Valérie, protégée par ces deux passions en sentinelle à ses côtés et par un mari jaloux, attirait tous les regards, excitait tous les désirs, dans le cercle où elle rayonnait.

Ainsi, tout en gardant les apparences, elle était arrivée, en trois ans environ, à réaliser les conditions les plus difficiles du succès que cherchent les courtisanes, et qu'elles accomplissent si rarement, aidées par le scandale, par leur audace et par l'éclat de leur vie au soleil. Comme un diamant bien taillé que Chanor aurait délicieusement serti, la beauté de Valérie, naguère enfouie dans la mine de la rue du Doyenné, valait plus que sa valeur, elle faisait des malheureux !... Claude Vignon aimait Valérie en secret.

Cette explication rétrospective, assez nécessaire quand on revoit les gens à trois ans d'intervalle, est comme le bilan de Valérie. Voici maintenant celui de son associée Lisbeth.

La cousine Bette occupait dans la maison Marneffe la position d'une parente qui aurait cumulé les fonctions de dame de compagnie et de femme de charge ; mais elle ignorait les doubles humiliations qui, la plupart du temps, affligent les créatures assez malheureuses pour accepter ces positions ambiguës.

Lisbeth et Valérie offraient le touchant spectacle d'une de ces amitiés si vives et si peu probables entre femmes, que les Parisiens, toujours trop spirituels, les calomnient aussitôt. Le contraste de la mâle et sèche nature de la Lorraine avec la jolie nature créole de Valérie servit la calomnie.

Madame Marneffe avait d'ailleurs, sans le savoir, donné du poids aux commérages par le soin qu'elle prit de son amie, dans un intérêt matrimonial qui devait, comme on va le voir, rendre complète la vengeance de Lisbeth.

Une immense révolution s'était accomplie chez la cousine Bette; Valérie qui voulut l'habiller, en avait tiré le plus grand parti.

Cette singulière fille, maintenant soumise au corset, faisait fine taille, consommait de la bandoline pour sa chevelure lissée, acceptait ses robes telles que les lui livrait la couturière, portait des brodequins de choix et des bas de soie gris, d'ailleurs compris par les fournisseurs dans les mémoires de Valérie, et payés par qui de droit.

Ainsi restaurée, toujours en cachemire jaune, Bette eût été méconnaissable à qui l'eût revue après ces trois années. Cet autre diamant noir, le plus rare des diamans, taillé par une main habile et monté dans le chaton qui lui convenait, était apprécié par quelques employés ambitieux à toute sa valeur.

Qui voyait la Bette pour la première fois, frémissait involontairement à l'aspect de la sauvage poésie que l'habile Valérie avait su mettre en relief en cultivant par la toilette cette Nonne sanglante, en encadrant avec art par des bandeaux épais cette sèche figure olivâtre où brillaient des yeux d'un noir assorti à celui de la chevelure, en faisant valoir cette taille inflexible.

Bette, comme une Vierge de Cranach et de Van Eyck, comme une Vierge bysantine, sorties de leurs cadres, gardait la raideur, la correction de ces figures mystérieuses, cousines-germaines des Isis et des divinités mises en gaîne par les sculpteurs égyptiens. C'était du granit, du basalte, du porphyre qui marchait.

A l'abri du besoin pour le reste de ses jours, la Bette était d'une humeur charmante, elle apportait avec elle la gaîté partout où elle allait dîner. Le baron payait d'ailleurs le loyer du petit appartement meublé, comme on le sait, de la défroque du boudoir et de la chambre de son amie Valérie.

— Après avoir commencé, disait-elle, la vie en vraie chèvre affamée, je la finis en lionne.

Elle continuait à confectionner les ouvrages les plus difficiles de la passementerie pour monsieur Rivet, seulement afin, disait-elle, de ne pas perdre son temps. Et cependant sa vie était, comme on va le voir, excessivement occupée ; mais il est dans l'esprit des gens venus de la campagne de ne jamais abandonner le gagne-pain, ils ressemblent aux juifs en ceci.

Tous les matins, la cousine Bette allait elle-même à la grande halle, au petit jour, avec la cuisinière. Dans le plan de la Bette, le livre de dépense, qui ruinait le baron Hulot, devait enrichir sa chère Valérie, et l'enrichissait effectivement.

Quelle est la maîtresse de maison qui n'a pas, depuis 1838, éprouvé les funestes résultats des doctrines anti-sociales répandues dans les classes inférieures par des écrivains incendiaires?

Dans tous les ménages, la plaie des domestiques est aujourd'hui la plus vive de toutes les plaies financières.

A de très rares exceptions près, et qui mériteraient le prix Montyon, un cuisinier et une cuisinière sont des voleurs domestiques, des voleurs gagés, effrontés, de qui le gouvernement s'est complaisamment fait le recéleur, en développant ainsi la pente au vol, presque autorisée chez les cuisinières par l'antique plaisanterie sur *l'anse du panier*. Là où ces femmes cherchaient autrefois quarante sous pour leur mise à la loterie, elles prennent aujourd'hui cinquante francs pour la caisse d'épargne.

Et les froids puritains qui s'amusent à faire en France des expériences philanthropiques, croient avoir moralisé le peuple!

Entre la table des maîtres et le marché, les gens ont établi leur octroi secret, et la ville de Paris n'est pas si habile à percevoir ses droits d'entrée, qu'ils le sont à prélever les leurs sur toute chose. Outre les cinquante pour cent dont ils grèvent les provisions de bouche, ils exigent de fortes étrennes des fournisseurs. Les marchands les plus haut placés tremblent devant cette puissance occulte ; ils la soldent sans mot dire, tous : carrossiers, bijoutiers, tailleurs, etc.

A qui tente de les surveiller, les domestiques répondent par des insolences, ou par les bêtises coûteuses d'une feinte maladresse ; ils prennent aujourd'hui des renseignemens sur les maîtres, comme autrefois les maîtres en prenaient sur eux.

Le mal, arrivé véritablement au comble, et contre lequel les tribunaux commencent à sévir, mais en vain, ne peut disparaître que par une loi qui astreindra les domestiques à gages au livret de l'ouvrier. Le mal cesserait alors comme par enchantement. Tout domestique étant tenu de produire son livret, et les maîtres étant obligés d'y consigner les causes du renvoi, la démoralisation rencontrerait certainement un frein puissant.

Les gens occupés de la haute politique du moment ignorent jusqu'où va la dépravation des classes inférieures à Paris : elle est égale à la jalousie qui les dévore.

La Statistique est muette sur le nombre effrayant d'ouvriers de vingt ans qui épousent des cuisinières de quarante et de cinquante ans enrichies par le vol. On frémit en pensant aux suites d'unions pareilles au triple point de vue de la criminalité, de l'abâtardissement de la race et des mauvais ménages.

Quant au mal purement financier produit par les vols domestiques, il est énorme au point de vue politique. La vie ainsi renchérie du double, interdit le superflu dans beaucoup de ménages. Le superflu!... c'est la moitié du commerce des États, comme il est l'élégance de la vie. Les livres, les fleurs sont aussi nécessaires que le pain à beaucoup de gens.

Lisbeth, à qui cette affreuse plaie des maisons parisiennes était connue, pensait à diriger le ménage de Valérie, en lui promettant son appui dans la scène terrible où toutes deux elles s'étaient juré d'être comme deux sœurs.

Donc elle avait attiré, du fond des Vosges, une parente du côté maternel, ancienne cuisinière de l'évêque de Nancy, vieille fille pieuse, et d'une excessive probité. Craignant néanmoins son inexpérience à Paris, et surtout les mauvais conseils, qui gâtent tant de ces loyautés si fragiles, Lisbeth accompagnait Mathurine à la grande Halle, et tâchait de l'habituer à savoir acheter.

Connaître le véritable prix des choses pour obtenir le respect du vendeur, manger des mets sans actualité, comme le poisson, par exemple, quand ils ne sont pas chers, être au courant de la valeur des comestibles et en pressentir la hausse pour acheter en baisse, cet esprit de ménagère est, à Paris, le plus nécessaire à l'économie domestique.

Comme Mathurine touchait de bons gages, qu'on l'accablait de cadeaux, elle aimait assez la maison pour être heureuse des bons marchés. Aussi depuis quelque temps rivalisait-elle avec Lisbeth, qui la trouvait assez formée, assez sûre, pour ne plus aller à la halle que les jours où Valérie avait du monde, ce qui, par parenthèse, arrivait assez souvent. Voici pourquoi.

Le baron avait commencé par garder le plus strict décorum ; mais sa passion pour madame Marneffe était en peu de temps devenue si vive, si avide, qu'il désira la quitter le moins possible. Après y avoir dîné quatre fois par semaine, il trouva charmant d'y manger tous les jours. Six mois après le mariage de sa fille, il donna deux mille francs par mois à titre de pension. Madame Marneffe invitait les personnes que son cher baron désirait traiter. D'ailleurs, le dîner était toujours fait pour six personnes, le baron pouvait en amener trois à l'improviste.

Lisbeth réalisa par son économie le problème extraordinaire d'entretenir splendidement cette table pour la somme de mille francs et donner mille francs par mois à madame Marneffe.

La toilette de Valérie étant payée largement par Crevel et par le baron, les deux amies trouvaient encore un billet de mille francs par mois sur cette dépense. Aussi cette femme si pure, si candide, si gentille, possédait-elle alors environ cent cinquante mille francs d'économie. Elle avait accumulé ses rentes et ses bénéfices mensuels en les capitalisant et les grossissant de gains énormes dus à la générosité avec laquelle Crevel faisait participer le capital de *sa petite duchesse* au bonheur de ses opérations financières. Crevel avait initié Valérie à l'argot et aux spéculations de la Bourse; et, comme toutes les Parisiennes, elle était promptement devenue plus forte que son maître.

Lisbeth, qui ne dépensait pas un liard de ses douze cents francs, dont le loyer et la toilette étaient payés, qui ne sortait pas un sou de sa poche, possédait également un petit capital de cinq à six mille francs que Crevel lui faisait paternellement valoir.

L'amour du baron et celui de Crevel étaient néanmoins une rude charge pour Valérie. Le jour où le récit de ce drame recommence, excitée par l'un de ces événemens qui font dans la vie l'office de la cloche aux coups de laquelle s'amassent les essaims, Valérie était montée chez Lisbeth pour s'y livrer à ces bonnes élégies, longuement parlées, espèces de cigarettes fumées à coups de langue, par lesquelles les femmes endorment les petites misères de leur vie.

— Lisbeth, mon amour, ce matin, deux heures de Crevel à faire, c'est bien assommant ! Oh ! comme je voudrais pouvoir t'y envoyer à ma place !

— Malheureusement cela ne se peut pas, dit Lisbeth en souriant. Je mourrai vierge.

— Être à ces deux vieillards ! il y a des momens où j'ai honte de moi ! Ah ! si ma pauvre mère me voyait !

— Tu me prends pour Crevel, répondit Lisbeth.

— Dis-moi, ma chère petite Bette, que tu ne me méprises pas ?...

— Ah ! si j'étais jolie, en aurais-je eu... des aventures ! s'écria Lisbeth. Te voilà justifiée.

— Mais tu n'aurais écouté que ton cœur, dit madame Marneffe en soupirant.

— Bah! répondit Lisbeth, Marneffe est un mort qu'on a oublié d'enterrer, le baron est comme ton mari, Crevel est ton adorateur; je te vois, comme toutes les femmes, parfaitement en règle.

— Non, ce n'est pas là, chère adorable fille, d'où vient la douleur; tu ne veux pas m'entendre.

— Oh! si !... s'écria la Lorraine, car le sous-entendu fait partie de ma vengeance. Que veux-tu?... j'y travaille.

— Aimer Wenceslas à en maigrir, et ne pouvoir réussir à le voir! dit Valérie en se détirant les bras. Hulot lui propose de venir dîner ici, mon artiste refuse! Il ne se sait pas idolâtré, ce monstre d'homme! Qu'est-ce que sa femme? de la jolie chair! oui, elle est belle, mais moi, je me sens: je suis pire!

— Sois tranquille, ma petite fille, il viendra, dit Lisbeth du ton dont parlent les nourrices aux enfans qui s'impatientent, je le veux...

— Mais, quand?

— Peut-être cette semaine.

— Laisse-moi t'embrasser.

Comme on le voit, ces deux femmes n'en faisaient qu'une, toutes les actions de Valérie, même les plus étourdies, ses plaisirs, ses bouderies se décidaient après de mûres délibérations entre elles.

Lisbeth, étrangement émue de cette vie de courtisane, conseillait Valérie en tout, et poursuivait le cours de ses vengeances avec une impitoyable logique.

Elle adorait d'ailleurs Valérie, elle en avait fait sa fille, son amie, son amour; elle trouvait en elle l'obéissance des créoles, la mollesse de la voluptueuse, elle babillait avec elle tous les matins avec bien plus de plaisir qu'avec Wenceslas, elle pouvait rire de leurs communes malices, de la sottise des hommes, et recompter ensemble les intérêts grossissans de leurs trésors respectifs.

Lisbeth avait d'ailleurs rencontré, dans son entreprise et dans son amitié nouvelle, une pâture à son activité bien autrement abondante que dans son amour insensé pour Wenceslas. Les jouissances de la haine satisfaite sont les plus ardentes, les plus fortes au cœur. L'amour est en quelque sorte l'or, et la haine est le fer de cette mine à sentimens qui gît en nous.

Enfin Valérie offrait, dans toute sa gloire, à Lisbeth, cette beauté qu'elle adorait, comme on adore tout ce qu'on ne possède pas, beauté bien plus maniable que celle de Wenceslas qui, pour elle, avait été toujours froid et insensible.

Après bientôt trois ans, Lisbeth commençait à voir les progrès de la sape souterraine à laquelle elle consumait sa vie et dévouait son intelligence. Lisbeth pensait, madame Marneffe agissait. Madame Marneffe était la hache, Lisbeth était la main qui la manie, et la main démolissait à coups pressés cette famille qui, de jour en jour, lui devenait plus odieuse, car on hait de plus en plus, comme on aime tous les jours davantage, quand on aime.

L'amour et la haine sont des sentimens qui s'alimentent par eux-mêmes; mais, des deux, la haine a la vie la plus longue. L'amour a pour bornes des forces limitées, il tient ses pouvoirs de la vie et de la prodigalité; la haine ressemble à la mort, à l'avarice, elle est en quelque sorte une action mentale, au-dessus des êtres et des choses.

Lisbeth, entrée dans l'existence qui lui était propre, y déployait toutes ses facultés: elle régnait à la manière des jésuites, en puissance occulte. Aussi la régénérescence de sa personne était-elle complète. Sa figure resplendissait. Lisbeth rêvait d'être madame la maréchale Hulot.

Cette scène où les deux amies se disaient crûment leurs moindres pensées sans prendre de détours dans l'expression, avait lieu précisément au retour de la Halle, où Lisbeth était allée préparer les élémens d'un dîner fin.

Marneffe, qui convoitait la place de monsieur Coquet, le recevait avec la vertueuse madame Coquet, et Valérie espérait faire traiter de la démission du chef de bureau par Hulot le soir même. Lisbeth s'habillait pour se rendre chez la baronne, où elle dînait.

— Tu nous reviendras pour servir le thé, ma Bette? dit Valérie.

— Je l'espère...

— Comment, tu l'espères? en serais-tu venue à coucher avec Adeline pour boire ses larmes pendant qu'elle dort?

— Si cela se pouvait! répondit Lisbeth en riant, je ne dirais pas non. Elle expie son bonheur, je suis heureuse, je me souviens de mon enfance. Chacun son tour. Elle sera dans la boue, et moi! je serai comtesse de Forzheim!... *

Lisbeth se dirigea vers la rue Plumet, où elle allait depuis quelque temps, comme on va au spectacle, pour s'y repaître d'émotions.

L'appartement choisi par Hulot pour sa femme consistait en une grande et vaste antichambre, un salon et une chambre à coucher avec cabinet de toilette. La salle à manger était latéralement contiguë au salon. Deux chambres de domestique et une cuisine, situées au troisième étage, complétaient ce logement, digne encore d'un Conseiller-d'État, directeur à la Guerre. L'hôtel, la cour et l'escalier étaient majestueux.

La baronne, obligée de meubler son salon, sa chambre et la salle à manger avec les reliques de sa splendeur, avait pris le meilleur dans les débris de l'hôtel, rue de l'Université.

La pauvre femme aimait d'ailleurs ces muets témoins de son bonheur qui, pour elle, avaient une éloquence quasi-consolante. Elle entrevoyait dans ses souvenirs des fleurs comme elle voyait sur ses tapis des rosaces à peine visibles pour les autres.

En entrant dans la vaste antichambre où douze chaises, un baromètre et un grand poêle, de longs rideaux en calicot blanc bordé de rouge, rappelaient les affreuses antichambres des Ministères, le cœur se serrait; on pressentait la solitude dans laquelle vivait cette femme. La douleur, de même que le plaisir, se fait une atmosphère. Au premier coup-d'œil jeté sur un intérieur, on sait qui y règne de l'amour ou du désespoir.

On trouvait Adeline dans une immense chambre à coucher, meublée des beaux meubles de Jacob Desmalters, en acajou moucheté, garni des ornemens de l'Empire, ces bronzes qui ont trouvé le moyen d'être plus froids que les cuivres de Louis XVI! Et l'on frissonnait en voyant cette femme assise sur un fauteuil romain, devant les sphinx d'une travailleuse, ayant perdu ses couleurs, affectant une gaîté menteuse, conservant son air impérial, comme elle savait conserver la robe de velours bleu qu'elle mettait chez elle. Cette âme fière soutenait le corps et maintenait la beauté.

La baronne, à la fin de la première année de son exil dans cet appartement, avait mesuré le malheur dans toute son étendue.

— En me reléguant là, mon Hector m'a fait la vie encore plus belle qu'elle ne devait l'être pour une simple paysanne, se dit-elle. Il me veut ainsi: que sa volonté soit faite! Je suis la baronne Hulot, la belle-sœur d'un maréchal de France, je n'ai pas commis la moindre faute, mes deux enfans sont établis, je puis attendre la mort, enveloppée dans les voiles

* Quand on a passé souvent par cette ville, on ne peut pas ne point avoir lu sur les poteaux *Pforzheim* (*sic*). Mais nous avons jugé cette orthographe incompatible avec la prononciation française; et nous avons mis Forzheim comme nous disons Mayence au lieu de *Mainz*. D'ailleurs Forzheim, m'écrit un Allemand, ne veut pas dire *Pétaudière*, il faudrait Furzheim. Pforzheim n'est pas un mot de la langue germanique. Les Romains (au temps de Jules-César), fondèrent cette ville et la nommèrent, à cause de sa situation, *Porta Herciniæ*, c'est-à-dire *Porte de la Forêt-Noire*. Au moyen-âge, on a dit *Phorcæ* par abréviation; puis le peuple a donné une terminaison germanique au nom latin abrégé. De là *Pforzheim!* En tout pays, les noms sont le résultat de ces bizarres transformations. La Ferté-sous-Jouarre et Aranjuez sont, dans chaque pays, la corruption d'*Ara Jovis, Autel de Jupiter.*

Pforzheim, célèbre d'ailleurs par ses *trois cents soldats* qui, dans la guerre de trente ans, succombèrent à la manière des trois cents Spartiates de Léonidas, a vu naître Reuchlin et Gall.

J'ajoute cette note pour en finir sur ce point, car j'ai reçu onze lettres à ce sujet. La géographie et l'orthographe ont leurs périls.

immaculés de ma pureté d'épouse, dans le crêpe de mon bonheur évanoui.

Le portrait de Hulot, peint par Robert Lefebvre en 1810, dans l'uniforme de commissaire ordonnateur de la garde impériale, s'étalait au-dessus de la travailleuse, où, à l'annonce d'une visite, Adeline serrait une *Imitation de Jésus-Christ*, sa lecture habituelle. Cette Madeleine irréprochable écoutait aussi la voix de l'Esprit-Saint dans son désert.

— Mariette, ma fille, dit Lisbeth à la cuisinière qui vint lui ouvrir la porte, comment va ma bonne Adeline?...

— Oh! bien, en apparence, mademoiselle; mais, entre nous, si elle persiste dans ses idées, elle se tuera, dit Mariette à l'oreille de Lisbeth. Vraiment, vous devriez l'engager à vivre mieux. D'hier, madame m'a dit de lui donner le matin pour deux sous de lait et un petit pain d'un sou; de lui servir à dîner soit un hareng, soit un peu de veau froid, en en faisant cuire une livre pour la semaine, bien entendu lorsqu'elle dînera seule, ici... Elle veut ne dépenser que dix sous par jour pour sa nourriture. Cela n'est pas raisonnable. Si je parlais de ce beau projet à monsieur le maréchal, il pourrait se brouiller avec monsieur le baron et le déshériter; au lieu que vous, qui êtes si bonne et si fine, vous saurez arranger les choses...

— Eh! bien, pourquoi ne vous adressez-vous pas à mon cousin? dit Lisbeth.

— Ah! ma chère demoiselle, il y a bien environ vingt à vingt-cinq jours qu'il n'est venu, enfin tout le temps que nous sommes restées sans vous voir! D'ailleurs, madame m'a défendu, sous peine de renvoi, de jamais demander de l'argent à monsieur. Mais quant à de la peine... ah! la pauvre madame en a eu! C'est la première fois que monsieur l'oublie si longtemps.. Chaque fois qu'on sonnait, elle s'élançait à la fenêtre... mais, depuis cinq jours, elle ne quitte plus son fauteuil. Elle lit! Chaque fois qu'elle va chez madame la comtesse, elle me dit: « Mariette, qu'elle dit, si monsieur vient, dites que je suis dans la maison, et envoyez-moi le portier; il aura sa course bien payée! »

— Pauvre cousine! dit Bette, cela me fend le cœur. Je parle d'elle à mon cousin tous les jours. Que voulez-vous? Il dit: « Tu as raison, Bette, je suis un misérable; ma femme est un ange, et je suis un monstre; j'irai demain... » Et il reste chez madame Marneffe; cette femme le ruine et il l'adore; il ne vit que près d'elle. Moi, je fais ce que je peux! Si je n'étais pas là, si je n'avais pas avec moi Mathurine, le baron aurait dépensé le double; et, comme il n'a presque plus rien, il se serait déjà peut-être brûlé la cervelle. Eh! bien, Mariette, voyez-vous, Adeline mourrait de la mort de son mari, j'en suis sûre. Au moins je tâche de nouer là les deux bouts, et d'empêcher que mon cousin ne mange trop d'argent...

— Ah! c'est ce que dit la pauvre madame; elle connaît bien ses obligations envers vous, répondit Mariette; elle disait vous avoir pendant longtemps mal jugée...

— Ah! fit Lisbeth. Elle ne vous a pas dit autre chose?

— Non, mademoiselle. Si vous voulez lui faire plaisir, parlez-lui de monsieur; elle vous trouve heureuse de le voir tous les jours.

— Est-elle seule?

— Faites excuse, le maréchal y est. Oh! il vient tous les jours, et elle lui dit toujours qu'elle a vu monsieur le matin, qu'il rentre la nuit fort tard.

— Et y a-t-il un bon dîner, aujourd'hui?... demanda Bette.

Mariette hésitait à répondre, elle soutenait mal le regard de la Lorraine, quand la porte du salon s'ouvrit, et le maréchal Hulot sortit si précipitamment, qu'il salua Bette sans la regarder, et laissa tomber des papiers. Bette ramassa ces papiers et courut dans l'escalier, car il était inutile de crier après un sourd; mais elle s'y prit de manière à ne pas pouvoir rejoindre le maréchal, elle revint et lut furtivement ce qui suit écrit au crayon:

« Mon cher frère, mon mari m'a donné l'argent de la dé-
» pense pour le trimestre; mais ma fille Hortense en a eu si
» grand besoin, que je lui ai prêté la somme entière, qui
» suffisait à peine à la sortir d'embarras. Pouvez-vous me
» prêter quelques cents francs, car je ne veux pas redeman-
» der de l'argent à Hector; un reproche de lui me ferait
» trop de peine. »

— Ah! pensa Lisbeth, pour qu'elle ait fait plier à ce point son orgueil, dans quelle extrémité se trouve-t-elle donc?

Lisbeth entra, surprit Adeline en pleurs et lui sauta au cou.

— Adeline, ma chère enfant, je sais tout! dit la cousine Bette. Tiens, le maréchal a laissé tomber ce papier, tant il était troublé, car il courait comme un lévrier... Cet affreux Hector ne t'a pas donné d'argent depuis?.....

— Il m'en donne fort exactement, répondit la baronne; mais Hortense en a eu besoin, et...

— Et tu n'avais pas de quoi nous donner à dîner, dit Bette en interrompant sa cousine. Maintenant je comprends l'air embarrassé de Mariette à qui je parlais de la soupe. Tu fais l'enfant, Adeline! tiens, laisse-moi te donner mes économies.

— Merci, ma bonne Bette, répondit Adeline en essuyant une larme. Cette petite gêne n'est que momentanée, et j'ai pourvu à l'avenir. Mes dépenses seront désormais de deux mille quatre cents francs par an, y compris le loyer, et je les aurai. Surtout, Bette, pas un mot à Hector. Va-t-il bien?

— Oh! comme le pont Neuf! il est gai comme un pinson, il ne pense qu'à sa sorcière de Valérie.

Madame Hulot regardait un grand pin argenté qui se trouvait dans le champ de sa fenêtre, et Lisbeth ne put rien lire de ce que pouvaient exprimer les yeux de sa cousine.

— Lui as-tu dit que c'était le jour où nous dînions tous ici?

— Oui, mais bah! madame Marneffe donne un grand dîner, elle espère traiter de la démission de monsieur Coquet! et cela passe avant tout! Tiens, Adeline, écoute-moi: tu connais mon caractère féroce à l'endroit de l'indépendance. Ton mari, ma chère, te ruinera certainement. J'ai cru pouvoir vous être utile à tous chez cette femme, mais c'est une créature d'une dépravation sans bornes, elle obtiendra de ton mari des choses à le mettre dans le cas de vous déshonorer tous.

Adeline fit le mouvement d'une personne qui reçoit un coup de poignard dans le cœur.

— Mais, ma chère Adeline, j'en suis sûre. Il faut bien que j'essaie de t'éclairer. Eh bien! songeons à l'avenir! le maréchal est vieux, mais il ira loin, il a un beau traitement; sa veuve, s'il mourait, aurait une pension de six mille francs. Avec cette somme, moi, je me chargerais de vous faire vivre tous! Use de ton influence sur le bonhomme pour nous marier. Ce n'est pas pour être madame la maréchale, je me soucie de ces sornettes comme de la conscience de madame Marneffe; mais vous aurez tous du pain. Je vois qu'Hortense en manque, puisque tu lui donnes le tien.

Le maréchal se montra, le vieux soldat avait fait si rapidement la course, qu'il s'essuyait le front avec son foulard.

— J'ai remis deux mille francs à Mariette, dit-il à l'oreille de sa belle sœur.

Adeline rougit jusque dans la racine de ses cheveux. Deux larmes bordèrent ses cils encore longs, et elle pressa silencieusement la main du vieillard dont la physionomie exprimait le bonheur d'un amant heureux.

— Je voulais, Adeline, vous faire avec cette somme un cadeau, dit-il en continuant; au lieu de me la rendre, vous vous choisirez vous-même ce qui vous plaira le mieux.

Il vint prendre la main que lui tendit Lisbeth, et il la baisa, tant il était distrait par son plaisir.

— Cela promet! dit Adeline à Lisbeth en souriant autant qu'elle pouvait sourire.

En ce moment, Hulot jeune et sa femme arrivèrent.

— Mon frère dîne avec nous? demanda le maréchal d'un ton bref.

Adeline prit un crayon et mit sur un petit carré de papier ces mots:

« Je l'attends, il m'a promis ce matin de dîner ici; mais

» s'il ne venait pas, le maréchal l'aurait re tenu, car il est » accablé d'affaires. »

Et elle présenta le papier. Elle avait inventé ce mode de conversation pour le maréchal, et une provision de petits carrés de papier était placée avec un crayon sur sa travailleuse.

— Je sais, répondit le maréchal, qu'il est accablé de travail à cause de l'Algérie.

Hortense et Wenceslas entrèrent en ce moment, et en voyant sa famille autour d'elle, la baronne reporta sur le maréchal un regard dont la signification ne fut comprise que par Lisbeth.

Le bonheur avait considérablement embelli l'artiste adoré par sa femme et cajolé par le monde. Sa figure était devenue presque pleine, sa taille élégante faisait ressortir les avantages que le sang donne à tous les vrais gentilshommes. Sa gloire prématurée, son importance, les éloges trompeurs que le monde jette aux artistes, comme on se dit bonjour ou comme on parle du temps, lui donnaient cette conscience de sa valeur, qui dégénère en fatuité quand le talent s'en va. La croix de la Légion-d'Honneur complétait à ses propres yeux, le grand homme qu'il croyait être.

Après trois ans de mariage, Hortense était avec son mari comme un chien avec son maître, elle répondait à tous ses mouvemens par un regard qui ressemblait à une interrogation, elle tenait toujours les yeux sur lui, comme un avare sur son trésor, elle attendrissait par son abnégation admiratrice. On reconnaissait en elle le génie et les conseils de sa mère. Sa beauté, toujours la même, était alors altérée, poétiquement, d'ailleurs, par les ombres douces d'une mélancolie cachée.

En voyant entrer sa cousine, Lisbeth pensa que la plainte, contenue pendant longtemps, allait rompre la faible enveloppe de la discrétion. Lisbeth, dès les premiers jours de la lune de miel, avait jugé que le jeune ménage avait de trop petits revenus pour une si grande passion.

Hortense en embrassant sa mère échangea de bouche à oreille, et de cœur à cœur, quelques phrases dont le secret fut trahi, pour Bette, par leurs hochemens de tête.

— Adeline va, comme moi, travailler pour vivre, pensa la cousine Bette. Je veux qu'elle me mette au courant de ce qu'elle fera... Ces jolis doigts sauront donc enfin comme les miens ce que c'est que le travail forcé.

A six heures, la famille passa dans la salle à manger. Le couvert d'Hector était mis.

— Laissez-le! dit la baronne à Mariette; monsieur vient quelquefois tard.

— Oh! mon père viendra, dit Hulot fils à sa mère; il me l'a promis à la chambre en nous quittant.

Lisbeth, de même qu'une araignée au centre de sa toile, observait toutes les physionomies. Après avoir vu naître Hortense et Victorin, leurs figures étaient pour elle comme des glaces à travers lesquelles elle lisait dans ces jeunes âmes. Or, à certains regards jetés à la dérobée par Victorin sur sa mère, elle reconnut quelque malheur près de fondre sur Adeline, et que Victorin hésitait à révéler.

Le jeune et célèbre avocat était triste en dedans. Sa profonde vénération pour sa mère éclatait dans la douleur avec laquelle il la contemplait.

Hortense, elle, était évidemment occupée de ses propres chagrins; et, depuis quinze jours, Lisbeth savait qu'elle éprouvait les premières inquiétudes que le manque d'argent cause aux gens probes, aux jeunes femmes à qui la vie a toujours souri et qui déguisent leurs angoisses.

Aussi, dès le premier moment, la cousine Bette devina-t-elle que la mère n'avait rien donné à sa fille. La délicate Adeline était donc descendue aux fallacieuses paroles que le besoin suggère aux emprunteurs.

La préoccupation d'Hortense, celle de son frère, la profonde mélancolie de la baronne rendirent le dîner triste, surtout si l'on se représente le froid que jetait déjà la surdité du vieux maréchal.

Trois personnes animaient la scène, Lisbeth, Célestine et Wenceslas. L'amour d'Hortense avait développé chez l'artiste l'animation polonaise, cette vivacité d'esprit gascon, cette aimable turbulence qui distingue ces Français du Nord. Sa situation d'esprit, sa physionomie disaient assez qu'il croyait en lui-même, et que la pauvre Hortense, fidèle aux conseils de sa mère, lui cachait tous les tourmens domestiques.

— Tu dois être bien heureuse, dit Lisbeth à sa petite cousine, en sortant de table, ta maman t'a tirée d'affaire en te donnant son argent.

— Maman! répondit Hortense étonnée. Oh! pauvre maman, moi qui pour elle voudrais en faire, de l'argent! Tu ne sais pas, Lisbeth, eh bien! j'ai le soupçon affreux qu'elle travaille en secret.

On traversait alors le grand salon obscur, sans flambeaux, en suivant Mariette qui portait la lampe de la salle à manger dans la chambre à coucher d'Adeline.

En ce moment, Victorin toucha le bras de Lisbeth et d'Hortense; toutes deux comprenant la signification de ce geste laissèrent Wenceslas, Célestine, le maréchal et la baronne aller dans la chambre à coucher, et restèrent groupés à l'embrasure d'une fenêtre.

— Qu'y a-t-il, Victorin? dit Lisbeth. Je parie que c'est quelque désastre causé par ton père.

— Hélas! oui, répondit Victorin. Un usurier nommé Vauvinet, a pour soixante mille francs de lettres de change de mon père, et veut le poursuivre! J'ai voulu parler de cette déplorable affaire à mon père à la chambre, il n'a pas voulu me comprendre, il m'a presque évité. Faut-il prévenir notre mère?

— Non, non, dit Lisbeth, elle a trop de chagrins, tu lui donnerais le coup de la mort, il faut la ménager. Vous ne savez pas où elle en est; sans votre oncle, vous n'eussiez pas trouvé le dîner ici aujourd'hui.

— Ah! mon Dieu, Victorin, nous sommes des monstres, dit Hortense à son frère, Lisbeth nous apprend ce que nous aurions dû deviner. Mon dîner m'étouffe!

Hortense n'acheva pas, elle mit son mouchoir sur sa bouche pour prévenir l'éclat d'un sanglot, elle pleurait.

— J'ai dit à ce Vauvinet de venir me voir demain, reprit Victorin en continuant; mais se contentera-t-il de ma garantie hypothécaire? je ne le crois pas. Ces gens-là veulent de l'argent comptant pour en faire suer des escomptes usuraires.

— Vendons notre rente! dit Lisbeth à Hortense.

— Qu'est ce que ce serait? quinze ou seize mille francs, répliqua Victorin, il en faut soixante.

— Chère cousine! s'écria Hortense en embrassant Lisbeth avec l'enthousiasme d'un cœur pur.

— Non, Lisbeth, gardez votre petite fortune, dit Victorin après avoir serré la main de la Lorraine. Je verrai demain ce que cet homme a dans son sac. Si ma femme y consent, je saurai empêcher, retarder les poursuites; car, voir attaquer la considération de mon père! .. ce serait affreux. Que dirait le ministre de la guerre? Les appointemens de mon père, engagés depuis trois ans, ne seront libres qu'au mois de décembre. on ne peut donc pas les offrir en garantie. Ce Vauvinet a renouvelé onze fois les lettres de change.

— Si madame Marneffe pouvait le quitter, dit Hortense avec amertume.

— Ah! Dieu nous en préserve! dit Victorin. Mon père irait peut-être ailleurs. et là, les frais les plus dispendieux sont déjà faits.

Quel changement chez ces enfans naguère si respectueux, et que la mère avait maintenus si longtemps dans une adoration absolue de leur père! ils l'avaient déjà jugé.

— Sans moi, reprit Lisbeth, votre père serait encore plus ruiné qu'il ne l'est.

— Rentrons, dit Hortense, maman est fine, et elle se douterait de quelque chose, et comme dit notre bonne Lisbeth, cachons-lui tout. soyons gais!

— Victorin, vous ne savez pas où vous conduira votre père avec son goût pour les femmes, dit Lisbeth. Pensez à vous assurer des revenus en me mariant avec le maréchal. Vous devriez lui en parler tous ce soir. je partirai de bonne heure exprès.

Victorin entra dans la chambre.

— Eh bien! ma pauvre petite, dit Lisbeth tout bas à sa petite cousine, et toi, comment feras-tu?

— Viens dîner avec nous demain, nous causerons, répondit Hortense. Je ne sais où donner de la tête; toi, tu te connais aux difficultés de la vie, tu me conseilleras.

Pendant que toute la famille réunie essayait de prêcher le mariage au maréchal, et que Lisbeth revenait rue Vanneau, il y arrivait un de ces événemens qui stimulent chez les femmes comme madame Marneffe l'énergie du vice en les obligeant à déployer toutes les ressources de la perversité. Reconnaissons au moins ce fait constant: A Paris, la vie est trop occupée pour que les gens vicieux fassent le mal par instinct, ils se défendent à l'aide du vice contre les agressions, voilà tout.

Madame Marneffe, dont le salon était rempli de ses fidèles, avait mis les parties de whist en train, lorsque le valet de chambre, un militaire retraité racolé par le baron, annonça:

— Monsieur le baron Montès de Montéjanos.

Valérie reçut au cœur une violente commotion, mais elle s'élança vivement vers la porte en criant: — Mon cousin!... Et, arrivée au Brésilien, elle lui glissa dans l'oreille ce mot: — Sois mon parent, ou tout est fini entre nous!

— Eh bien! reprit-elle à haute voix en amenant le Brésilien à la cheminée, Henri, tu n'as donc pas fait naufrage comme on me l'a dit, je t'ai pleuré trois ans...

— Bonjour, mon ami, dit monsieur Marneffe en tendant la main au Brésilien, dont la tenue était celle d'un vrai Brésilien millionnaire.

Monsieur le baron Henri Montès de Montéjanos, doué par le climat équatorial du physique et de la couleur que nous prêtons tous à l'Othello du théâtre, effrayait par un air sombre, effet purement plastique; car son caractère, plein de douceur et de tendresse, le prédestinait à l'exploitation que les faibles femmes pratiquent sur les hommes forts.

Le dédain qu'exprimait sa figure, la puissance musculaire dont témoignait sa taille bien prise, toutes ses forces ne se déployaient qu'envers les hommes, flatterie adressée aux femmes et qu'elles savourent avec tant d'ivresse que les gens qui donnent le bras à leurs maîtresses ont tous des airs de matamore tout-à-fait réjouissans.

Superbement dessiné par un habit bleu à boutons en or massif, par son pantalon noir, chaussé de bottes fines d'un vernis irréprochable, ganté selon l'ordonnance, le baron n'avait de brésilien qu'un gros diamant d'environ cent mille francs qui brillait comme une étoile sur une somptueuse cravate de soie bleue, encadrée par un gilet blanc entr'ouvert de manière à laisser voir une chemise de toile d'une finesse fabuleuse. Le front, busqué comme celui d'un satyre, signe d'entêtement dans la passion, était surmonté d'une chevelure de jais, touffue comme une forêt vierge, sous laquelle scintillaient deux yeux clairs, fauves à faire croire que la mère du baron avait eu peur, étant grosse de lui, de quelque jaguar.

Ce magnifique exemplaire de la race portugaise au Brésil, se campa le dos à la cheminée dans une pose qui décelait des habitudes parisiennes; et, le chapeau d'une main, le bras appuyé sur le velours de la tablette, il se pencha vers madame Marneffe pour causer à voix basse avec elle, en se souciant fort peu des affreux bourgeois qui, dans son idée, encombraient mal à propos le salon.

Cette entrée en scène, cette pose, et l'air du Brésilien déterminèrent deux mouvemens de curiosité mêlée d'angoisse, identiquement pareils chez Crevel et chez le baron. Ce fut chez tous deux la même expression, le même pressentiment. Aussi la manœuvre inspirée à ces deux passions réelles, devint-elle si comique par la simultanéité de cette gymnastique, qu'elle fit sourire les gens d'assez d'esprit pour y voir une révélation.

Crevel, toujours bourgeois et boutiquier en diable, quoique maire de Paris, resta malheureusement en position plus longtemps que son collaborateur, et le baron put saisir au passage la révélation involontaire de Crevel.

Ce fut un trait de plus dans le cœur du vieillard amoureux qui résolut d'avoir une explication avec Valérie.

— Ce soir, se dit également Crevel en arrangeant ses cartes, il faut en finir...

— *Vous avez du cœur!...* lui cria Marneffe, et vous venez d'y renoncer.

— Ah! pardon, répondit Crevel en voulant reprendre sa carte. Ce baron-là me semble de trop, continuait-il en se parlant à lui-même. Que Valérie vive avec mon baron à moi, c'est ma vengeance, et je sais le moyen de m'en débarrasser; mais ce cousin-là!... c'est un baron de trop, je ne veux pas être *jobardé*, je veux savoir de quelle manière il est son parent!

Ce soir-là, par un de ces bonheurs qui n'arrivent qu'aux jolies femmes, Valérie était délicieusement mise.

Sa blanche poitrine étincelait serrée dans une guipure dont les tons roux faisaient valoir le satin mat de ces belles épaules des Parisiennes, qui savent (par quels procédés, on l'ignore!) avoir de belles chairs et rester sveltes. Vêtue d'une robe de velours noir qui semblait à chaque instant près de quitter ses épaules, elle était coiffée en dentelle mêlée à des fleurs à grappes. Ses bras, à la fois mignons et potelés, sortaient de manches à sabots fourrées de dentelles. Elle ressemblait à ces beaux fruits coquettement arrangés dans une belle assiette et qui donnent des démangeaisons à l'acier du couteau.

— Valérie, disait le Brésilen à l'oreille de la jeune femme, je te reviens fidèle; mon oncle est mort, et je suis deux fois plus riche que je ne l'étais à mon départ. Je veux vivre et mourir à Paris, près de toi et pour toi.

— Plus bas, Henri! de grâce!

— Ah! bah! dussé-je jeter tout ce monde par la croisée, je veux te parler ce soir, surtout après avoir passé deux jours à te chercher. Je resterai le dernier, n'est-ce pas?

Valérie sourit à son prétendu cousin et lui dit: — Songez que vous devez être le fils d'une sœur de ma mère qui, pendant la campagne de Junot en Portugal, aurait épousé votre père.

— Moi, Montès de Montéjanos, arrière-petit-fils d'un des conquérans du Brésil, mentir!

— Plus bas, ou nous ne nous reverrons jamais...

— Et pourquoi?

— Marneffe a pris, comme les mourans qui chaussent tous un dernier désir, une passion pour moi...

— Ce laquais?... dit le Brésilien qui connaissait son Marneffe, je le payerai...

— Quelle violence...

— Ah çà! d'où te vient ce luxe?... dit le Brésilien qui finit par apercevoir les somptuosités du salon.

Elle se mit à rire.

— Quel mauvais ton, Henri! dit-elle.

Elle venait de recevoir deux regards enflammés de jalousie qui l'avaient atteinte au point de l'obliger à regarder les deux âmes en peine.

Crevel qui jouait contre le baron et monsieur Coquet, avait pour partner monsieur Marneffe. La partie fut égale à cause des distractions respectives de Crevel et du baron qui accumulèrent fautes sur fautes.

Ces deux vieillards amoureux avouèrent, en un moment, la passion que Valérie avait réussi à leur faire cacher depuis trois ans; mais elle n'avait pas su non plus éteindre dans ses yeux le bonheur de revoir l'homme qui, le premier, lui avait fait battre le cœur, l'objet de son premier amour. Les droits de ces heureux mortels vivent autant que la femme sur laquelle ils les ont pris.

Entre ces trois passions absolues, l'une appuyée sur l'insolence de l'argent, l'autre sur le droit de possession, la dernière sur la jeunesse, la force, la fortune et la primauté, madame Marneffe resta calme et l'esprit libre, comme le fut le général Bonaparte, lorsqu'au siége de Mantoue il eut à répondre à deux armées en voulant continuer le blocus de la place.

La jalousie, en jouant dans la figure de Hulot, le rendit aussi terrible que feu le maréchal Montcornet partant pour une charge de cavalerie sur un carré russe. En sa qualité de bel homme, le Conseiller-d'État n'avait jamais connu la

jalousie, de même que Murat ignorait le sentiment de la peur. Il s'était toujours cru certain du triomphe. Son échec auprès de Josépha, le premier de sa vie, il l'attribuait à la soif de l'argent; il se disait vaincu par un million, et non par un avorton, en parlant du duc d'Hérouville. Les philtres et les vertiges que verse à torrens ce sentiment fou, venaient de couler dans son cœur en un instant.

Il se retournait de sa table de whist vers la cheminée par des mouvemens à la Mirabeau, et quand il laissait ses cartes pour embrasser par un regard provocateur le Brésilien et Valérie, les habitués du salon éprouvaient cette crainte mêlée de curiosité qu'inspire une violence menaçant d'éclater de momens en momens.

Le faux cousin regardait le Conseiller-d'État comme il eût examiné quelque grosse postiche chinoise. Cette situation ne pouvait durer, sans aboutir à un éclat affreux.

Marneffe craignait le baron Hulot, autant que Crevel redoutait Marneffe, et il ne se souciait pas de mourir sous-chef Les moribonds croient à la vie comme les forçats à la liberté. Cet homme voulait être chef de bureau à tout prix. Justement effrayé de la pantomime de Crevel et du Conseiller-d'Etat, il se leva, dit un mot à l'oreille de sa femme; et, au grand étonnement de l'assemblée, Valérie passa dans sa chambre à coucher avec le Brésilien et son mari.

— Madame Marneffe vous a-t-elle jamais parlé de ce cousin-là? demanda Crevel au baron Hulot.

— Jamais! répondit le baron en se levant. Assez pour ce soir, ajouta-t-il, je perds deux louis, les voici.

Il jeta deux pièces d'or sur la table et alla s'asseoir sur le divan d'un air que tout le monde interpréta comme un avis de s'en aller. Monsieur et madame Coquet, après avoir échangé deux mots, quittèrent le salon, et Claude Vignon, au désespoir, les imita. Ces deux sorties entraînèrent les personnes inintelligentes qui se virent de trop.

Le baron et Crevel restèrent seuls, sans se dire un mot.

Hulot, qui finit par ne plus apercevoir Crevel, alla sur la pointe du pied écouter à la porte de la chambre, et il fit un bond prodigieux en arrière, car monsieur Marneffe ouvrit la porte, se montra le front serein et parut étonné de ne trouver que deux personnes.

— Et le thé! dit-il.

— Où donc est Valérie? répondit le baron furieux.

— Ma femme, réplique Marneffe; mais elle est montée chez mademoiselle votre cousine, elle va revenir.

— Et pourquoi nous a-t-elle plantés là pour cette stupide chèvre?..

— Mais, dit Marneffe, mademoiselle Lisbeth est arrivée de chez madame la baronne votre femme avec une espèce d'indigestion, et Mathurine a demandé du thé à Valérie, qui vient d'aller voir ce qu'a mademoiselle votre cousine.

— Et le cousin?..

— Il est parti!

— Vous croyez cela? dit le baron.

— Je l'ai mis en voiture! répondit Marneffe avec un affreux sourire.

Le roulement d'une voiture se fit entendre dans la rue Vanneau.

Le baron, comptant Marneffe pour zéro, sortit et monta chez Lisbeth. Il lui passait dans la cervelle une de ces idées qu'y envoie le cœur quand il est incendié par la jalousie. La bassesse de Marneffe lui était si connue, qu'il supposa d'ignobles connivences entre la femme et le mari.

— Que sont donc devenus ces messieurs et ces dames? demanda Marneffe en se voyant seul avec Crevel.

— Quand le soleil se couche, la basse-cour en fait autant, répondit Crevel: madame Marneffe a disparu, ses adorateurs sont partis. Je vous propose un piquet, ajouta Crevel qui voulait rester.

Lui aussi, il croyait le Brésilien dans la maison. Monsieur Marneffe accepta. Le maire était aussi fin que le baron; il pouvait demeurer au logis indéfiniment en jouant avec le mari qui, depuis la suppression des jeux publics, se contentait du jeu rétréci, mesquin, du monde.

Le baron Hulot monta rapidement chez sa cousine Bette; mais il trouva la porte fermée, et les demandes d'usage à travers la porte employèrent assez de temps pour permettre à des femmes alertes et rusées de disposer le spectacle d'une indigestion gorgée de thé. Lisbeth souffrait tant, qu'elle inspirait les craintes les plus vives à Valérie; aussi Valérie fit-elle à peine attention à la rageuse entrée du baron. La maladie est un des paravents que les femmes mettent le plus souvent entre elles et l'orage d'une querelle.

Hulot regarda partout à la dérobée, et il n'aperçut dans la chambre à coucher de la cousine Bette aucun endroit propre à cacher un Brésilien.

— Ton indigestion, Bette, fait honneur au dîner de ma femme, dit-il en examinant la vieille fille qui se portait à merveille, et qui tâchait d'imiter le râle des convulsions d'estomac en buvant du thé.

— Voyez comme il est heureux que notre chère Bette soit logée dans ma maison! Sans moi, la pauvre fille expirait... dit madame Marneffe.

— Vous avez l'air de me croire au mieux, reprit Lisbeth en s'adressant au baron, et ce serait une infamie...

— Pourquoi? demanda le baron, vous savez donc la raison de ma visite?

Et il guigna la porte d'un cabinet de toilette d'où la clef était retirée.

— Parlez-vous grec?... répondit madame Marneffe avec une expression déchirante de tendresse et de fidélité méconnues.

— Mais c'est pour vous, mon cher cousin, oui c'est par votre faute que je suis dans l'état où vous me voyez, dit Lisbeth avec énergie.

Ce cri détourna l'attention du baron qui regarda la vieille fille dans un étonnement profond.

— Vous savez si je vous aime, reprit Lisbeth, je suis ici, c'est tout dire. J'y use les dernières forces de ma vie, à veiller à vos intérêts en veillant à ceux de notre chère Valérie. Sa maison lui coûte dix fois moins cher qu'une autre maison qu'on voudrait tenir comme la sienne. Sans moi, mon cousin, au lieu de deux mille francs par mois, vous seriez forcé d'en donner trois ou quatre mille.

— Je sais tout cela, répondit le baron impatienté; vous nous protégez de bien des manières, ajouta-t-il en revenant auprès de madame Marneffe et la prenant par le cou, n'est-ce pas, ma chère petite belle?...

— Ma parole, dit Valérie, je vous crois fou!...

— Eh bien! vous ne doutez pas de mon attachement, reprit Lisbeth; mais j'aime aussi ma cousine Adeline, et je l'ai trouvée en larmes. Elle ne vous a pas vu depuis un mois. Non, cela n'est pas permis. Vous laissez ma pauvre Adeline sans argent. Votre fille Hortense a failli mourir en apprenant que c'est grâce à votre frère que nous avons pu dîner! Il n'y avait pas de pain chez vous aujourd'hui. Adeline a pris la résolution héroïque de se suffire à elle-même. Elle m'a dit: « Je ferai comme toi! » Ce mot m'a si fort serré le cœur, après le dîner, qu'en pensant à ce que ma cousine était en 1811 et ce qu'elle est en 1841, trente ans après! j'ai eu ma digestion arrêtée... j'ai voulu vaincre le mal; mais, arrivée ici, j'ai cru mourir..

— Vous voyez, Valérie, dit le baron, jusqu'où me mène mon adoration pour vous!... à commettre des crimes domestiques...

— Oh! j'ai eu raison de rester fille! s'écria Lisbeth avec une joie sauvage. Vous êtes un bon et excellent homme, Adeline est un ange, et voilà la récompense d'un dévoûment aveugle.

— Un vieil ange! dit doucement madame Marneffe, en jetant un regard moitié tendre, moitié rieur à son Hector, qui la contemplait comme un juge d'instruction examine un prévenu.

— Pauvre femme! dit le baron. Voilà plus de neuf mois que je ne lui ai remis d'argent, et j'en trouve pour vous, Valérie, et à quel prix! Vous ne serez jamais aimée ainsi par personne, et quels chagrins vous me donnez en retour!

— Des chagrins? reprit-elle. Qu'appelez-vous donc le bonheur?

— Je ne sais pas encore quelles ont été vos relations avec ce prétendu cousin, de qui vous ne m'avez jamais parlé, reprit le baron sans faire attention aux mots jetés par Valérie. Mais, quand il est entré, j'ai reçu comme un coup de canif dans le cœur. Quelque aveuglé que je sois, je ne suis pas aveugle. J'ai lu dans vos yeux et dans les siens. Enfin, il s'échappait par les paupières de ce singe des étincelles qui rejaillissaient sur vous, dont le regard... Oh ! vous ne m'avez jamais regardé ainsi, jamais ! Quant à ce mystère, Valérie, il se dévoilera... Vous êtes la seule femme qui m'ayez fait connaître le sentiment de la jalousie, ainsi ne vous étonnez pas de ce que je vous dis... Mais un autre mystère qui a crevé son nuage, et qui me semble une infamie....

— Allez ! allez ! dit Valérie.

— C'est que Crevel, ce cube de chair et de bêtise, vous aime, et que vous accueillez ses galanteries assez bien pour que ce niais ait laissé voir sa passion à tout le monde...

— Et de trois ! Vous n'en apercevez pas d'autres? demanda madame Marneffe.

— Peut-être y en a-t-il ? dit le baron.

— Que monsieur Crevel m'aime, il est dans son droit d'homme ; que je sois favorable à sa passion, ce serait le fait d'une coquette ou d'une femme à qui vous laisseriez beaucoup de choses à désirer... Eh bien ! aimez-moi avec mes défauts, ou laissez-moi. Si vous me rendez ma liberté, ni vous, ni monsieur Crevel, vous ne reviendrez ici, je prendrai mon cousin pour ne pas perdre les charmantes habitudes que vous me supposez. Adieu, monsieur le baron Hulot.

Et elle se leva ; mais le Conseiller-d'Etat la saisit par le bras et la fit asseoir. Le vieillard ne pouvait plus remplacer Valérie, elle était devenue un besoin plus impérieux pour lui que les nécessités de la vie, et il aima mieux rester dans l'incertitude que d'acquérir la plus légère preuve de l'infidélité de Valérie.

— Ma chère Valérie, dit-il, ne vois-tu pas ce que je souffre? Je ne te demande que de te justifier... donne-moi de bonnes raisons...

— Eh bien ! allez m'attendre en bas, car vous ne voulez pas assister, je crois, aux différentes cérémonies que nécessite l'état de votre cousine.

Hulot se retira lentement.

— Vieux libertin ! s'écria la cousine Bette, vous ne me demandez donc pas des nouvelles de vos enfans ?... Que ferez-vous pour Adeline ? Moi, d'abord, je lui porte demain mes économies.

— On doit au moins le pain de froment à sa femme, dit en souriant madame Marneffe.

Le baron, sans s'offenser du ton de Lisbeth qui le régentait aussi durement que Josépha, s'en alla comme un homme enchanté d'éviter une question importune.

Une fois le verrou mis, le Brésilien quitta le cabinet de toilette où il attendait, et il parut les yeux pleins de larmes, dans un état à faire pitié. Montès avait évidemment tout entendu.

— Tu ne m'aimes plus, Henri ! je le vois, dit madame Marneffe en se cachant le front dans son mouchoir et fondant en larmes.

C'était le cri de l'amour vrai. La clameur du désespoir de la femme est si persuasive, qu'elle arrache le pardon qui se trouve au fond du cœur de tous les amoureux, quand la femme est jeune, jolie et décolletée à sortir par le haut de sa robe en costume d'Ève.

— Mais pourquoi ne quittez-vous pas tout pour moi, si vous m'aimez ? demanda le Brésilien.

Ce naturel de l'Amérique, logique comme le sont tous les hommes nés dans la Nature, reprit aussitôt la conversation au point où il l'avait laissée, en reprenant la taille de Valérie.

— Pourquoi ?... dit-elle en relevant la tête et regardant Henri qu'elle domina par un regard chargé d'amour. Mais, mon petit chat, je suis mariée. Mais nous sommes à Paris, et non dans les savanes, dans les pampas, dans les solitudes de l'Amérique. Mon bon Henri, mon premier et mon seul amour, écoute-moi donc. Ce mari, simple sous-chef au ministère de la guerre, veut être chef de bureau, et officier de la Légion-d'Honneur, puis-je l'empêcher d'avoir de l'ambition ? or, pour la même raison qu'il nous laissait entièrement libres tous les deux (il y a bientôt quatre ans, t'en souviens-tu, méchant ?), aujourd'hui, Marneffe m'impose monsieur Hulot. Je ne puis me défaire de cet affreux administrateur qui souffle comme un phoque, qui a des nageoires dans les narines, qui a soixante-trois ans, qui depuis trois ans s'est vieilli de dix ans à vouloir être jeune, qui m'est odieux, que le lendemain du jour où Marneffe sera chef de bureau et officier de la Légion-d'Honneur....

— Qu'est-ce qu'il aura de plus, ton mari?

— Mille écus.

— Je les lui donnerai viagèrement, reprit le baron Montès, quittons Paris et allons...

— Où? dit Valérie en faisant une de ces jolies moues par lesquelles les femmes narguent les hommes dont elles sont sûres. Paris est la seule ville où nous puissions vivre heureux. Je tiens trop à ton amour pour le voir s'affaiblir en nous trouvant seuls dans un désert ; écoute, Henri, tu es le seul homme aimé de moi dans l'Univers, écris cela sur ton crâne de tigre.

Les femmes persuadent toujours aux hommes de qui elles ont fait des moutons qu'ils sont des lions, et qu'ils ont un caractère de fer.

— Maintenant, écoute-moi bien : Monsieur Marneffe n'a pas cinq ans à vivre, il est gangrené jusque dans la moëlle de ses os ; sur douze mois de l'année, il en passe sept à boire des drogues, des tisanes, il vit dans la flanelle ; enfin, il est, dit le médecin, sous le coup de la faux à tout moment ; la maladie la plus innocente pour un homme sain, sera mortelle pour lui, le sang est corrompu, la vie est attaquée dans son principe. Depuis cinq ans, je n'ai pas voulu qu'il m'embrassât une seule fois, car, cet homme, c'est la peste ! Un jour, et ce jour n'est pas éloigné, je serai veuve, eh bien ! moi, déjà demandée par un homme qui possède soixante mille francs de rentes, moi qui suis maîtresse de cet homme comme de ce morceau de sucre, je te déclare que tu serais pauvre comme Hulot, lépreux comme Marneffe, et que si tu me battais, c'est toi que je veux pour mari, toi seul que j'aime, de qui je veuille porter le nom. Et je suis prête à te donner tous les gages d'amour que tu voudras...

— Eh bien ! ce soir...

— Mais, enfant de Rio, mon beau jaguar sorti pour moi des forêts vierges du Brésil, dit-elle en lui prenant la main et la baisant et le caressant, respecte donc un peu la créature de qui tu veux faire ta femme... Serai-je ta femme, Henri ?...

— Oui, dit le Brésilien, vaincu par le bavardage effréné de la passion.

Et il se mit à genoux.

— Voyons, Henri, dit Valérie en lui prenant les deux mains et le regardant au fond des yeux avec fixité, tu me jures ici, en présence de Lisbeth, ma meilleure et ma seule amie, ma sœur, de me prendre pour femme au bout de mon année de veuvage ?...

— Je le jure.

— Ce n'est pas assez ! jure par les cendres et le salut éternel de ta mère, jure-le par la vierge Marie et par tes espérances de catholique !

Valérie savait que le Brésilien tiendrait ce serment, quand même elle serait tombée au fond du plus sale bourbier social. Le Brésilien fit ce serment solennel, le nez presque touchant à la blanche poitrine de Valérie et les yeux fascinés ; il était ivre, comme on est ivre en revoyant une femme aimée, après une traversée de cent vingt jours !

— Eh bien ! maintenant, sois tranquille. Respecte bien dans madame Marneffe, la future baronne de Montéjanos. Ne dépense pas un liard pour moi, je te le défends. Reste ici, dans la première pièce, couché sur le petit canapé, je viendrai moi-même t'avertir quand tu pourras quitter ton poste... Demain matin nous déjeunerons ensemble, et tu t'en iras sur les une heure, comme si tu étais venu me faire une visite à midi. Ne crains rien, les portiers m'appartiennent comme s'ils

étaient mon père et ma mère... Je vais descendre chez moi servir le thé.

Elle fit un signe à Lisbeth qui l'accompagna jusque sur le palier.

Là, Valérie dit à l'oreille de la vieille fille :

— Ce moricaud est venu un an trop tôt ! car je meurs si je ne te venge d'Hortense !...

— Sois tranquille, mon cher gentil petit démon, dit la vieille fille en l'embrassant au front, l'amour et la vengeance, chassant de compagnie, n'auront jamais le dessous. Hortense m'attend demain, ils sont dans la misère. Pour avoir mille francs, Wenceslas t'embrassera mille fois.

En quittant Valérie, Hulot était descendu jusqu'à la loge, et s'était montré subitement à madame Olivier.

— Madame Olivier ?...

En entendant cette interrogation impérieuse et voyant le geste par lequel le baron la commenta, madame Olivier sortit de sa loge, et alla jusque dans la cour à l'endroit où le baron l'emmena.

— Vous savez que si quelqu'un peut un jour faciliter à votre fils l'acquisition d'une étude, c'est moi... c'est grâce à moi que le voici troisième clerc de notaire, et qu'il achève son Droit.

— Oui, monsieur le baron ; aussi, monsieur le baron peut-il compter sur notre reconnaissance. Il n'y a pas de jour que je ne prie Dieu pour le bonheur de monsieur le baron...

— Pas tant de paroles, ma bonne femme, dit Hulot, mais des preuves...

— Que faut-il faire ? demanda madame Olivier.

Un homme en équipage est venu ce soir, le connaissez-vous ?

Madame Olivier avait bien reconnu monsieur Montès. Comment l'aurait-elle oublié ? Montès lui glissait, rue du Doyenné, cent sous dans la main toutes les fois qu'il sortait, le matin, de la maison, un peu trop tôt.

Si le baron s'était adressé à monsieur Olivier, peut-être aurait-il appris tout. Mais Olivier dormait. Dans les choses inférieures, la femme est, non-seulement supérieure à l'homme, mais encore elle le gouverne presque toujours. Depuis longtemps, madame Olivier avait pris son parti dans le cas d'une collision entre ses deux bienfaiteurs, elle regardait madame Marneffe comme la plus forte de ces deux puissances.

— Si je le connais ?... répondit-elle, non. Ma foi, non, je ne l'ai jamais vu !...

— Comment ! le cousin de madame Marneffe ne venait jamais la voir quand elle demeurait rue du Doyenné ?

— Ah ! c'est son cousin !... s'écria madame Olivier. Il est peut-être venu, mais je ne l'ai pas reconnu. La première fois, monsieur, je ferai bien attention...

— Il va descendre, dit Hulot vivement en coupant la parole à madame Olivier...

— Mais il est parti, répliqua madame Olivier qui comprit tout. La voiture n'est plus là...

— Vous l'avez vu partir ?

— Comme je vous vois. Il a dit à son domestique : A l'ambassade !

Ce ton, cette assurance, arrachèrent un soupir de bonheur au baron ; il prit la main à madame Olivier et la lui serra.

— Merci, ma chère madame Olivier ; mais ce n'est pas tout ! Et monsieur Crevel ?...

— Monsieur Crevel ? que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas, dit madame Olivier.

— Écoutez-moi bien ! Il aime madame Marneffe...

— Pas possible ! monsieur le baron, pas possible ! dit-elle en joignant les mains.

— Il aime madame Marneffe ! répéta fort impérativement le baron. Comment font-ils ? je n'en sais rien ; mais je veux le savoir et vous le saurez. Si vous pouvez me mettre sur les traces de cette intrigue, votre fils sera notaire.

— Monsieur le baron, *ne vous mangez pas les sangs* comme ça, reprit madame Olivier. Madame vous aime et n'aime que vous ; sa femme de chambre le sait bien, et nous disons comme cela que vous êtes l'homme le plus heureux de la terre, car vous savez tout ce que vaut madame... Ah ! c'est une perfection... Elle se lève à dix heures tous les jours ; pour lors, elle déjeune, bon. Eh ! bien, elle en a pour une heure à faire sa toilette, et tout ça la mène à deux heures ; pour lors elle va se promener aux Tuileries au vu et au su de tout le monde ; elle est toujours rentrée n'à quatre heures, pour l'heure de votre arrivée... Oh ! c'est réglé comme n'une pendule. Elle n'a pas de secrets pour sa femme de chambre, Reine n'en a pas pour moi, allez ! Reine ne peut pas n'en n'avoir, rapport à mon fils, pour qui n'elle a des bontés... Vous voyez bien que si madame avait des rapports avec monsieur Crevel, nous le saurerions.

Le baron remonta chez madame Marneffe le visage rayonnant, et convaincu d'être le seul homme aimé de cette affreuse courtisane, aussi décevante, mais aussi belle, aussi gracieuse qu'une sirène.

Crevel et Marneffe commençaient un second piquet. Crevel perdait, comme perdent tous les gens qui ne sont pas à leur jeu. Marneffe, qui savait la cause des distractions du maire, en profitait sans scrupules : il regardait les cartes à prendre, il *écartait* en conséquence ; puis, voyant dans le jeu de son adversaire, il jouait à coup sûr.

Le prix de la fiche étant de vingt sous, il avait déjà volé trente francs au maire au moment où le baron rentrait.

— Eh ! bien, dit le Conseiller-d'État étonné de ne trouver personne, vous êtes seuls ! où sont-ils tous ?

— Votre belle humeur a mis tout le monde en fuite ! répondit Crevel.

— Non, c'est l'arrivée du cousin de ma femme, répliqua Marneffe. Ces dames et ces messieurs ont pensé que Valérie et Henri devaient avoir quelque chose à se dire, après une séparation de trois années, et ils se sont discrètement retirés... Si j'avais été là, je les aurais retenus ; mais, par aventure, j'aurais mal fait, car l'indisposition de Lisbeth, qui sert toujours le thé, sur les dix heures et demie, a mis tout en déroute...

— Lisbeth est donc réellement indisposée ? demanda Crevel furieux.

— On me l'a dit, répliqua Marneffe avec l'immorale insouciance des hommes pour qui les femmes n'existent plus.

Le maire avait regardé la pendule ; et, à cette estime, le baron paraissait avoir passé quarante minutes chez Lisbeth. L'air joyeux de Hulot incriminait gravement Hector, Valérie et Lisbeth.

— Je viens de la voir, elle souffre horriblement, la pauvre fille, dit le baron.

— La souffrance des autres fait donc votre joie, mon cher ami, reprit aigrement Crevel, car vous nous revenez avec une figure où la jubilation rayonne ! Est-ce que Lisbeth est en danger de mort ? Votre fille hérite d'elle, dit-on. Vous ne vous ressemblez plus, vous êtes parti avec la physionomie du More de Venise, et vous revenez avec celle de Saint-Preux !... Je voudrais bien voir la figure de madame Marneffe !

— Qu'entendez-vous par ces paroles ?... demanda monsieur Marneffe à Crevel en rassemblant ses cartes et les posant devant lui.

Les yeux éteints de cet homme décrépit à quarante-sept ans s'animèrent, de pâles couleurs nuancèrent ses joues flasques et froides, il entr'ouvrit sa bouche démeublée aux lèvres noires, sur lesquelles il vint une espèce d'écume blanche comme de la craie, et caséiforme. Cette rage d'un homme impuissant, dont la vie tenait à un fil, et qui, dans un duel, n'eût rien risqué là où Crevel eût eu tout à perdre, effraya le maire.

— Je dis, répondit Crevel, que j'aimerais à voir la figure de madame Marneffe, et j'ai d'autant plus raison, que la vôtre en ce moment est fort désagréable. Parole d'honneur, vous êtes horriblement laid, mon cher Marneffe...

— Savez-vous que vous n'êtes pas poli ?

— Un homme qui gagne trente francs en quarante-cinq minutes ne me paraît jamais beau.

— Ah ! si vous m'aviez vu, reprit le sous-chef, il y a dix-sept ans...

— Vous étiez gentil ? répliqua Crevel.

— C'est ce qui m'a perdu ; si j'avais été comme vous je serais Pair et Maire.

— Oui, dit en souriant Crevel, vous avez trop fait la guerre, et, des deux métaux que l'on gagne à cultiver le dieu du commerce, vous avez pris le mauvais, la drogue !

Et Crevel éclata de rire. Si Marneffe se fâchait à propos de son honneur en péril, il prenait toujours bien ces vulgaires et ignobles plaisanteries ; elles étaient comme la petite monnaie de la conversation entre Crevel et lui.

— Ève me coûte cher, c'est vrai ; mais, ma foi, courte et bonne, voilà ma devise.

— J'aime mieux longue et heureuse, répliqua Crevel.

Madame Marneffe entra, vit son mari jouant avec Crevel, et le baron, tous trois seuls dans le salon ; elle comprit, au seul aspect de la figure du dignitaire municipal, toutes les pensées qui l'avaient agité, son parti fut aussitôt pris.

— Marneffe ! mon chat ! dit-elle en venant s'appuyer sur l'épaule de son mari et passant ses jolis doigts dans des cheveux d'un vilain gris sans pouvoir couvrir la tête en les ramenant, il est bien tard pour toi, tu devrais t'aller coucher. Tu sais que demain il faut te purger, le docteur l'a dit, et Reine te fera prendre du bouillon aux herbes dès sept heures... Si tu veux vivre, laisse là ton piquet...

— Faisons-le en cinq marqués? demanda Marneffe à Crevel.

— Bien... j'en ai déjà deux, répondit Crevel.

— Combien cela durera-t-il? demanda Valérie.

— Dix minutes, répliqua Marneffe.

— Il est déjà onze heures, répondit Valérie. Et vraiment, monsieur Crevel, on dirait que vous voulez tuer mon mari. Dépêchez-vous au moins.

Cette rédaction à double sens fit sourire Crevel, Hulot et Marneffe lui-même.

Valérie alla causer avec son Hector.

— Sors, mon chéri, dit Valérie à l'oreille d'Hector, promène-toi dans la rue Vanneau, tu reviendras lorsque tu verras sortir Crevel.

— J'aimerais mieux sortir de l'appartement et rentrer dans ta chambre par la porte du cabinet de toilette ; tu pourrais dire à Reine de me l'ouvrir.

— Reine est en haut à soigner Lisbeth.

— Eh bien ! si je remontais chez Lisbeth ?

Tout était péril pour Valérie, qui, prévoyant une explication avec Crevel, ne voulait pas Hulot dans sa chambre où il pourrait tout entendre. Et le Brésilien attendait chez Lisbeth.

— Vraiment, vous autres hommes, dit Valérie à Hulot, quand vous avez une fantaisie, vous brûleriez les maisons pour y entrer. Lisbeth est dans un état à ne pas vous recevoir..... Craignez-vous d'attraper un rhume dans la rue !... Allez-y..... ou bonsoir !...

— Adieu, messieurs, dit le baron à haute voix.

Une fois attaqué dans son amour-propre de vieillard, Hulot tint à prouver qu'il pouvait faire le jeune homme en attendant l'heure du berger dans la rue, et il sortit.

Marneffe dit bonsoir à sa femme, à qui, par une démonstration de tendresse apparente, il prit les mains. Valérie serra d'une façon significative la main de son mari, ce qui voulait dire : — Débarrasse-moi donc de Crevel.

— Bonne nuit, Crevel, dit alors Marneffe, j'espère que vous ne resterez pas longtemps avec Valérie. Ah ! je suis jaloux... ça m'a pris tard, mais ça me tient... et je viendrai voir si vous êtes parti.

— Nous avons à causer d'affaires ; mais je ne resterai pas longtemps, dit Crevel.

— Parlez bas ! — que me voulez-vous? dit Valérie sur deux tons en regardant Crevel avec un air où la hauteur se mêlait au mépris.

En recevant ce regard hautain, Crevel, qui rendait d'immenses services à Valérie et qui voulait s'en targuer, redevint humble et soumis.

— Ce Brésilien...

Crevel, épouvanté par le regard fixe et méprisant de Valérie, s'arrêta.

— Après ?... dit-elle.

— Ce cousin...

— Ce n'est pas mon cousin, reprit-elle. C'est mon cousin pour le monde et pour monsieur Marneffe. Ce serait mon amant, que vous n'auriez pas un mot à dire. Un homme qui achète une femme pour se venger d'un homme, est au-dessous, dans mon estime, de celui qui l'achète par amour. Vous n'étiez pas épris de moi, vous avez vu en moi la maîtresse de monsieur Hulot, et vous m'avez acquise comme on traite d'un pistolet pour tuer son adversaire. J'avais faim, j'ai consenti !

— Vous n'avez pas exécuté le marché, répondit Crevel, redevenant commerçant.

— Ah ! vous voulez que le baron Hulot sache bien que vous lui prenez sa maîtresse, pour avoir votre revanche de l'enlèvement de Josépha..... Rien ne me prouve mieux votre bassesse. Vous dites aimer une femme, vous la traitez de duchesse, et vous voulez la déshonorer ? Tenez, mon cher, vous avez raison : cette femme ne vaut pas Josépha. Cette demoiselle a le courage de son infamie, tandis que moi je suis une hypocrite qui devrait être fouettée en place publique. Hélas ! Josépha se protége par son talent et par sa fortune. Mon seul rempart, à moi, c'est mon honnêteté ; je suis encore une digne et vertueuse bourgeoise; mais si vous faites un éclat, que deviendrai-je ? Si j'avais la fortune, encore passe ! Mais j'ai maintenant tout au plus quinze mille francs de rentes, n'est-ce pas?

— Beaucoup plus, dit Crevel ; je vous ai doublé depuis deux mois vos économies dans l'Orléans.

— Eh ! bien, la considération à Paris commence à cinquante mille francs de rentes, vous n'avez pas à me donner la monnaie de la position que je perdrai. Que voulais-je? faire nommer Marneffe Chef de bureau ; il aurait six mille francs d'appointemens ; il a vingt-sept ans de service, dans trois ans j'aurais droit à quinze cents francs de pension, s'il mourait. Vous, comblé de bontés par moi, gorgé de bonheur, vous ne savez pas attendre ! Et cela dit aimer ! s'écria-t-elle.

— Si j'ai commencé par un calcul, dit Crevel, depuis je suis devenu votre *toutou*. Vous me mettez les pieds sur le cœur, vous m'écrasez, vous m'abasourdissez, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé. Valérie, je vous aime autant que j'aime Célestine ! Pour vous, je suis capable de tout... Tenez ! au lieu de venir deux fois par semaine rue du Dauphin, venez-y trois.

— Rien que cela ! Vous rajeunissez, mon cher...

— Laissez-moi renvoyer Hulot, l'humilier, vous en débarrasser, dit Crevel sans répondre à cette insolence, n'admettez plus ce Brésilien, soyez toute à moi, vous ne vous en repentirez pas. D'abord, je vous donnerai une inscription de huit mille frans de rentes, mais viagères ; je ne vous en joindrai la nue propriété qu'après cinq ans de constance.

— Toujours des marchés ! les bourgeois n'apprendront jamais à donner ! Vous voulez vous faire des relais d'amour dans la vie avec des inscriptions de rentes?... Ah ! boutiquier, marchand de pommade ! tu étiquettes tout ! Hector me disait que le duc d'Hérouville avait apporté trente mille livres de rentes à Josépha dans un cornet à dragées d'épicier ! je vaux six fois mieux que Josépha ! Ah ! être aimée ! dit-elle en refrisant ses anglaises et allant se regarder dans la glace. Henri m'aime, il vous tuerait comme une mouche à un signe de mes yeux ! Hulot m'aime, il met sa femme sur la paille... Allez, soyez bon père de famille, mon cher. Oh ! vous avez, pour faire vos fredaines, trois cent mille francs en dehors de votre fortune, un magot enfin, et vous ne pensez qu'à l'augmenter...

— Pour toi, Valérie, car je t'en offre la moitié ! dit-il en tombant à genoux.

— Eh ! bien, vous êtes encore là ! s'écria le hideux Marneffe en robe de chambre. Que faites-vous?

— Il me demande pardon, mon ami, d'une proposition insultante qu'il vient de m'adresser. Ne pouvant rien obtenir de moi, monsieur inventait de m'acheter...

Crevel aurait voulu descendre dans la cave par une trappe, comme cela se fait au théâtre.

— Relevez-vous, mon cher Crevel, dit en souriant Marneffe,

vous êtes ridicule. Je vois à l'air de Valérie qu'il n'y a pas de danger pour moi.

— Va te coucher et dors tranquille, dit madame Marneffe.

— Est-elle spirituelle! pensait Crevel; elle est adorable! elle me sauve!

Quand Marneffe fut rentré chez lui, le maire prit les mains de Valérie et les lui baisa en y laissant trace de quelques larmes.

— Tout en ton nom! dit-il.

— Voilà aimer, lui répondit-elle bas à l'oreille. Eh! bien, amour pour amour. Hulot est en bas, dans la rue. Ce pauvre vieux attend, pour venir ici, que je place une bougie à l'une des fenêtres de ma chambre à coucher; je vous permets de lui dire que vous êtes le seul aimé, jamais il ne voudra vous croire; emmenez-le rue du Dauphin, donnez-lui des preuves, accablez-le. Je vous le permets, je vous l'ordonne. Ce phoque m'ennuie, il m'excède. Tenez votre homme rue du Dauphin pendant toute la nuit, assassinez-le à petit feu, vengez-vous de l'enlèvement de Josépha. Hulot en mourra peut-être; mais nous sauverons sa femme et ses enfans d'une ruine effroyable. Madame Hulot travaille pour vivre!...

— Oh! la pauvre dame! ma foi, c'est atroce! s'écria Crevel, chez qui les bons sentimens naturels revinrent.

— Si tu m'aimes, Célestin, dit-elle tout bas à l'oreille de Crevel, qu'elle effleura de ses lèvres, retiens-le, ou je suis perdue. Marneffe a des soupçons, Hector a la clef de la porte cochère et compte revenir!

Crevel serra madame Marneffe dans ses bras, et sortit au comble du bonheur. Valérie l'accompagna tendrement jusqu'au palier. Comme une femme magnétisée, elle descendit jusqu'au premier étage; puis elle alla jusqu'au bas de la rampe.

— Ma Valérie! remonte, ne te compromets pas aux yeux des portiers... Va, ma vie et ma fortune, tout est à toi... Rentre, ma duchesse!

— Madame Olivier! cria doucement Valérie lorsque la porte frappa.

— Comment! madame, vous ici! dit madame Olivier stupéfaite.

— Mettez les verrous en haut et en bas à la grande porte, et n'ouvrez plus.

— Bien, madame.

Une fois les verrous tirés, madame Olivier raconta la tentative de corruption que s'était permise le haut fonctionnaire à son égard.

— Vous vous êtes conduite comme un ange, ma chère Olivier; nous causerons de cela demain.

Valérie atteignit le troisième étage avec la rapidité d'une flèche, frappa trois petits coups à la porte de Lisbeth, et revint chez elle, où elle donna ses ordres à mademoiselle Reine.

— Non! saperlotte, il y a que les femmes du monde pour savoir aimer ainsi! se disait Crevel. Comme elle descendait l'escalier en l'éclairant de ses regards, je l'entraînais! Jamais Josépha!... Josépha, c'est de la *gnognote!* cria l'ancien commis-voyageur. Qu'ai-je dit là? *gnognote*... Mon Dieu! je suis capable de lâcher cela quelque jour aux Tuileries... Non, si Valérie ne fait pas mon éducation, je ne puis rien être... Moi qui tiens tant à paraître grand seigneur... Ah! quelle femme! elle me remue autant qu'une colique, quand elle me regarde froidement... Quelle grâce! quel esprit! Jamais Josépha ne m'a donné de pareilles émotions. Et quelles perfections inconnues! Ah! bien, voilà mon homme.

Il apercevait, dans les ténèbres de la rue de Babylone, le grand Hulot, un peu voûté, se glissant le long des planches d'une maison en construction, et il alla droit à lui.

— Bonjour, baron, car il est plus de minuit, mon cher! Que diable faites-vous là?... vous vous promenez par une jolie petite pluie fine. A nos âges, c'est mauvais. Voulez-vous que je vous donne un bon conseil? revenons chacun chez nous; car, entre nous, vous ne verrez pas de lumière à la croisée...

En entendant cette dernière phrase, le baron sentit qu'il avait soixante-trois ans, et que son manteau était mouillé.

— Qui donc a pu vous dire?... demanda-t-il.

—Valérie! parbleu, notre Valérie qui veut être uniquement ma Valérie. Nous sommes manche à manche, baron, nous jouerons la belle quand vous voudrez. Vous ne pouvez pas vous fâcher, vous savez que le droit de prendre ma revanche a toujours été stipulé, vous avez mis trois mois à m'enlever Josépha, moi je vous ai pris Valérie en... Ne parlons pas de cela, reprit-il. Maintenant, je la veux toute à moi. Mais nous n'en resterons pas moins bons amis.

— Crevel, ne plaisante pas, répondit le baron d'une voix étouffée par la rage, c'est une affaire de vie ou de mort.

— Tiens! comme vous prenez cela?... Baron ne vous rappelez-vous plus ce que vous m'avez dit le jour du mariage d'Hortense : Est-ce que deux roquentins comme nous doivent se brouiller pour une jupe? C'est épicier, c'est petites gens...: Nous sommes, c'est convenu, Régence, Juste-au-corps bleu, Pompadour, Dix-huitième siècle, tout ce qu'il y a de plus maréchal de Richelieu, Rocaille, et, j'ose le dire, Liaisons Dangereuses.

Crevel aurait pu entasser ses mots littéraires pendant longtemps, le baron écoutait comme écoutent les sourds dans le commencement de leur surdité.

Voyant, à la lueur du gaz, le visage de son ennemi devenu blanc, le vainqueur s'arrêta. C'était un coup de foudre pour le baron, après les déclarations de madame Olivier, après le dernier regard de Valérie.

— Mon Dieu! il y avait tant d'autres femmes dans Paris!... s'écria-t-il enfin.

— C'est ce que je t'ai dit quand tu m'a pris Josépha, répliqua Crevel.

— Tenez, Crevel, c'est impossible... Donnez-moi des preuves!... avez-vous une clef comme moi pour entrer?

Et le baron, arrivé devant la maison, fourra une clef dans la serrure : mais il trouva la porte immobile, et il essaya vainement de l'ébranler.

— Ne faites pas de tapage nocturne, dit tranquillement Crevel. Tenez, baron, j'ai, moi, de bien meilleures clefs que les vôtres.

— Des preuves! des preuves! répéta le baron exaspéré par une douleur à devenir fou.

— Venez, je vais vous en donner, répondit Crevel.

Et, selon les instructions de Valérie, il entraîna le baron vers le quai, par la rue Hillerin-Bertin.

L'infortuné Conseiller-d'État allait, comme vont les négocians la veille du jour où ils doivent déposer leur bilan; il se perdait en conjectures sur les raisons de la dépravation cachée au fond du cœur de Valérie, et il se croyait la dupe de quelque mystification.

En passant sur le pont Royal, il vit son existence si vide, si bien finie, si embrouillée par ses affaires financières, qu'il fut sur le point de céder à la mauvaise pensée qui lui vint de jeter Crevel à la rivière, et de s'y jeter après lui.

Arrivé rue du Dauphin qui, dans ce temps, n'était pas encore élargie, Crevel s'arrêta devant une porte bâtarde. Cette porte ouvrait sur un long corridor pavé en dalles blanches et noires, formant péristyle, et au bout duquel se trouvait un escalier et une loge de concierge éclairés par une petite cour intérieure comme il y en a tant à Paris. Cette cour, mitoyenne avec la propriété voisine, offrait la singulière particularité d'un partage inégal.

La maison de Crevel, car il en était propriétaire, avait un appendice à toiture vitrée, bâti sur le terrain voisin, et grevé de l'interdiction d'élever cette construction, entièrement cachée à la vue par la loge et par l'encorbellement de l'escalier.

Ce local, comme on en voit tant à Paris, avait longtemps servi de magasin, d'arrière-boutique et de cuisine à l'une des deux boutiques situées sur la rue. Crevel avait détaché de la location ces trois pièces du rez-de-chaussée, et Grindot les avait transformées en une petite maison économique.

On y pénétrait de deux manières, d'abord par la boutique d'un marchand de meubles à qui Crevel la louait à bas prix et au mois, afin de pouvoir le punir en cas d'indiscrétion, puis par une porte cachée dans le mur du corridor assez habilement pour être presque invisible.

Ce petit appartement, composé d'une salle à manger, d'un

salon et d'une chambre à coucher, éclairé par en haut, partie chez le voisin, partie chez Crevel, était donc à peu près introuvable. A l'exception du marchand de meubles d'occasion, les locataires ignoraient l'existence de ce petit paradis.

La portière, payée pour être la complice de Crevel, était une excellente cuisinière. Monsieur le maire pouvait donc entrer dans sa petite maison économique et en sortir à toute heure de nuit, sans craindre aucun espionnage.

Le jour, une femme mise comme se mettent les Parisiennes pour aller faire des emplettes et munie d'une clef, ne risquait rien à venir chez Crevel ; elle observait les marchandises d'occasion, elle en marchandait, elle entrait dans la boutique, et la quittait sans exciter le moindre soupçon si quelqu'un la rencontrait.

Lorsque Crevel eut allumé les candélabres dans le boudoir, le baron fut tout étonné du luxe intelligent et coquet déployé là. L'ancien parfumeur avait donné carte blanche à Grindot, et le vieil architecte s'était distingué par une création du genre Pompadour qui, d'ailleurs, coûtait trente mille francs.

— Je veux, avait dit Crevel à Grindot, qu'une duchesse entrant là soit surprise...

Il avait voulu le plus bel Éden parisien pour y posséder son Ève, sa femme du monde, sa Valérie, sa duchesse.

— Il y a deux lits, dit Crevel à Hulot en montrant un divan d'où l'on tirait un lit comme on tire le tiroir d'une commode. En voici un, l'autre est dans la chambre. Ainsi nous pouvons passer ici la nuit tous les deux.

— Les preuves ! dit le baron.

Crevel prit un bougeoir et mena son ami dans la chambre à coucher, où, sur une causeuse, Hulot vit une robe de chambre magnifique appartenant à Valérie, et qu'elle avait portée rue Vanneau, pour s'en faire honneur avant de l'employer à la petite maison Crevel.

Crevel fit jouer le secret d'un joli petit meuble en marqueterie appelé *bonheur du jour*, y fouilla, saisit une lettre et la tendit au baron.

— Tiens, lis.

Le Conseiller-d'État lut ce petit billet écrit au crayon :

« Je t'ai vainement attendu, vieux rat! Une femme comme moi n'attend jamais un ancien parfumeur. Il n'y avait ni dîner commandé, ni cigarettes. Tu me paieras tout cela. »

— Est-ce bien son écriture ?

— Mon Dieu ! dit Hulot en s'asseyant accablé. Je reconnais tout ce qui lui a servi, voilà ses bonnets et ses pantoufles. Ah ! çà, voyons, depuis quand...

Crevel fit signe qu'il comprenait, et empoigna une liasse de mémoires dans le petit secrétaire en marqueterie.

— Vois, mon vieux ! j'ai payé les entrepreneurs en décembre 1838. En octobre, deux mois auparavant, cette délicieuse petite maison était étrennée.

Le Conseiller-d'État baissa la tête.

— Comment diable faites-vous? car je connais l'emploi de son temps, heure par heure.

— Et la promenade aux Tuileries... dit Crevel en se frottant les mains et jubilant.

— Eh bien?... reprit Hulot hébété.

— Ta soi-disant maîtresse vient aux Tuileries, elle est censée s'y promener de une heure à quatre heures ; mais crac! en deux temps elle est ici. Tu connais Molière? Eh bien! baron, il n'y a rien d'imaginaire dans ton intitulé.

Hulot, ne pouvant plus douter de rien, resta dans un silence sinistre. Les catastrophes poussent tous les hommes forts et intelligens à la philosophie. Le baron était, moralement, comme un homme qui cherche son chemin la nuit dans une forêt.

Ce silence morne, le changement qui se fit sur cette physionomie affaissée, tout inquiéta Crevel qui ne voulait pas la mort de son collaborateur.

— Comme je te disais, mon vieux, nous sommes manche à manche, jouons la belle..... Veux-tu jouer la belle, voyons? au plus fin !

— Pourquoi, se dit Hulot en se parlant à lui-même, sur dix belles femmes, y en a-t-il au moins sept de perverses?

Le baron était trop en désarroi pour trouver la solution de ce problème. La beauté, c'est le plus grand des pouvoir humains. Tout pouvoir sans contrepoids, sans entraves, autocratique, mène à l'abus, à la folie. L'arbitraire c'est la démence du pouvoir. Chez la femme, l'arbitraire, c'est la fantaisie.

— Tu n'as pas à te plaindre, mon cher confrère, tu as la plus belle des femmes, et elle est vertueuse.

— Je mérite mon sort, se dit Hulot, j'ai méconnu ma femme, je la fais souffrir, et c'est un ange ! O ma pauvre Adeline, tu es bien vengée ! Elle souffre, seule, en silence, elle est digne d'adoration, elle mérite mon amour, je devrais... car elle est admirable encore, blanche et redevenue jeune fille... Mais a-t-on jamais vu femme plus ignoble, plus infâme, plus scélérate que cette Valérie ?

— C'est une vaurienne, dit Crevel, une coquine à fouetter sur la place du Châtelet ; mais, mon cher Régent, si nous sommes Juste-au-corps bleu, Maréchal de Richelieu, Trumeau, Pompadour, Du Barry, roués et tout ce qu'il y a de plus Dix-huitième siècle, nous n'avons plus de lieutenant de police.

— Comment se faire aimer?..... se demandait Hulot sans écouter Crevel.

— C'est une bêtise à nous autres de vouloir être aimés, mon cher, dit Crevel, nous ne pouvons être que supportés, car madame Marneffe est cent fois plus rouée que Josépha...

— Et avide ! elle me coûte cent quatre-vingt douze mille francs !... s'écria Hulot.

— Et combien de centimes? demanda Crevel avec l'insolence du financier en trouvant la somme minime.

— On voit bien que tu ne l'aimes pas, dit mélancoliquement le baron.

— Moi, j'en ai assez, répliqua Crevel, car elle a plus de trois cent mille francs à moi !...

— Où est-ce ? où tout cela passe-t-il? dit le baron en se prenant la tête dans les mains.

— Si nous nous étions entendus, comme ces petits jeunes gens qui se cotisent pour entretenir une lorette de deux sous, elle nous aurait coûté moins cher...

— C'est une idée ! repartit le baron ; mais elle nous tromperait toujours, car, mon gros père, que penses-tu de ce Brésilien ?...

— Ah ! vieux lapin, tu as raison, nous sommes joués comme des... des actionnaires !... dit Crevel. Toutes ces femmes-là sont des commandites !

— C'est donc elle, dit le baron, qui t'a parlé de la lumière sur la fenêtre ?...

— Mon bonhomme, reprit Crevel en se mettant en position, nous sommes *floués !* Valérie est une... Elle m'a dit de te tenir ici... J'y vois clair... Elle a son Brésilien... Ah ! je renonce à elle, car si vous lui teniez les mains, elle trouverait moyen de vous tromper avec ses pieds ! Tiens, c'est une infâme, une rouée !

— Elle est au-dessous des prostituées, dit le baron. Josépha, Jenny Cadine étaient dans leur droit en nous trompant, elles font métier de leurs charmes, elles !

— Mais elle ! qui fait la sainte, la prude, dit Crevel. Tiens, Hulot, retourne à ta femme, car tu n'es pas bien dans tes affaires, on commence à causer de certaines lettres de change souscrites à un petit usurier dont la spécialité consiste à prêter aux lorettes, un certain Vauvinet. Quant à moi, me voilà guéri des femmes comme il faut. D'ailleurs, à nos âges, quel besoin avons-nous de ces drôlesses, qui, je suis franc, ne peuvent pas ne point nous tromper? Tu as des cheveux blancs, des fausses dents, baron. Moi, j'ai l'air de Silène. Je vais me mettre à amasser. L'argent ne trompe point. Si le Trésor s'ouvre tous les six mois pour tout le monde, il vous donne au moins des intérêts, et cette femme en coûte... Avec toi, mon cher confrère Gubetta, mon vieux complice, je pourrais accepter une situation *chocnoso*... non, philosophique ; mais un Brésilien qui, peut-être, apporte de son pays des denrées coloniales, suspectes...

— La femme, dit Hulot, est un être inexplicable.

— Je l'explique, dit Crevel : nous sommes vieux, le Brésilien est jeune et beau...

— Oui, c'est vrai, dit Hulot, je l'avoue : nous vieillissons. Mais, mon ami, comment renoncer à voir ces belles créatures se déshabillant, roulant leurs cheveux, nous regardant avec un fin sourire à travers leurs doigts quand elles mettent leurs papillottes, faisant toutes leurs mines, débitant leurs mensonges, et se disant peu aimées, quand elles nous voient harassés par les affaires, et nous distrayant malgré tout.

— Oui, ma foi ! c'est la seule chose agréable de la vie... s'écria Crevel. Ah ! quand un minois vous sourit, et qu'on vous dit : « Mon bon chéri, sais-tu combien tu es aimable ! Moi, je suis sans doute autrement faite que les autres femmes qui se passionnent pour de petits jeunes gens à barbe de bouc, des drôles qui fument, et grossiers comme des laquais ! car leur jeunesse leur donne un insolence !... Enfin, ils viennent, ils vous disent bonjour et ils s'en vont... Moi, que tu soupçonnes de coquetterie, je préfère à ces moutards les gens de cinquante ans, on garde ça longtemps, c'est dévoué, ça sait qu'une femme se retrouve difficilement, et ils nous apprécient... Voilà pourquoi je t'aime, grand scélérat !... » Et elles accompagnent ces espèces d'aveux, de minauderies, de gentillesses, de... Ah ! c'est faux comme des programmes d'Hôtel-de-Ville...

— Le mensonge vaut souvent mieux que la vérité, dit Hulot en se rappelant quelques scènes charmantes évoquées par la pantomime de Crevel qui singeait Valérie. On est forcé de travailler le Mensonge, de coudre des paillettes à ses habits de théâtre...

— Et puis enfin, on les a, ces menteuses ! dit brutalement Crevel.

— Valérie est une fée, cria le baron, elle vous métamorphose un vieillard en jeune homme...

— Ah ! oui, reprit Crevel, c'est une anguille qui vous coule entre les mains ; mais c'est la plus jolie des anguilles... blanche et douce comme du sucre !... drôle comme Arnal, et des inventions ! ah !

— Oh ! oui, elle est bien spirituelle ! s'écria le baron ne pensant plus à sa femme.

Les deux confrères se couchèrent les meilleurs amis du monde, en se rappelant une à une les perfections de Valérie, les intonations de sa voix, ses chatteries, ses gestes, ses drôleries, les saillies de son esprit, celles de son cœur ; car cette artiste en amour avait des élans admirables, comme les ténors qui chantent un air mieux un jour que l'autre. Et tous les deux ils s'endormirent, bercés par ces réminiscences tentatrices et diaboliques, éclairées par les feux de l'enfer.

Le lendemain, à neuf heures, Hulot parla d'aller au Ministère, Crevel avait affaire à la campagne. Ils sortirent ensemble, et Crevel tendit la main au baron en lui disant : Sans rancune, n'est-ce pas ? car nous ne pensons plus ni l'un ni l'autre à madame Marneffe.

— Oh ! c'est bien fini ! répondit Hulot en exprimant une sorte d'horreur.

A dix heures et demie, Crevel grimpait quatre à quatre l'escalier de madame Marneffe. Il trouva l'infâme créature, l'adorable enchanteresse, dans le déshabillé le plus coquet du monde, mangeant un joli petit déjeuner fin en compagnie du baron Henri Montès de Montéjanos et de Lisbeth.

Malgré le coup que lui porta la vue du Brésilien, Crevel pria madame Marneffe de lui donner deux minutes d'audience. Valérie passa dans le salon avec Crevel.

— Valérie, mon ange, dit l'amoureux Crevel, monsieur Marneffe n'a pas longtemps à vivre ; si tu veux m'être fidèle, à sa mort, nous nous marierons. Songes-y. Je t'ai débarrassée de Hulot... Ainsi, vois si ce Brésilien peut valoir un maire de Paris, un homme qui, pour toi, voudra parvenir aux plus hautes dignités, et qui, déjà, possède quatre-vingt et quelques mille livres de rentes.

— On y songera, dit-elle. Je serai rue du Dauphin à deux heures, et nous en causerons ; mais, soyez sage ! et n'oubliez pas le transfert que vous m'avez promis hier.

Elle revint dans la salle à manger, suivie de Crevel qui se flattait d'avoir trouvé le moyen de posséder à lui seul Valérie ; mais il aperçut le baron Hulot qui, pendant cette courte conférence, était entré pour réaliser le même dessein.

Le Conseiller-d'État demanda, comme Crevel, un moment d'audience. Madame Marneffe se leva pour retourner au salon, en souriant au Brésilien, comme pour lui dire : — Ils sont fous ! ils ne te voient donc pas ?

— Valérie, dit le Conseiller-d'État, mon enfant, ce cousin est un cousin d'Amérique...

— Oh ! assez ! s'écria-t-elle en interrompant le baron. Marneffe n'a jamais été, ne sera plus, ne peut plus être mon mari. Le premier, le seul homme que j'aie aimé est revenu, sans être attendu... Ce n'est pas ma faute ! Mais regardez-le bien et regardez-vous. Puis demandez-vous si une femme, surtout quand elle aime, peut hésiter. Mon cher, je ne suis pas une femme entretenue. A compter d'aujourd'hui, je ne veux plus être comme Suzanne entre deux vieillards. Si vous tenez à moi, vous serez, vous et Crevel, nos amis ; mais tout est fini, car j'ai vingt-six ans, je veux être à l'avenir une sainte, une excellente et digne femme.... comme la vôtre.

— C'est ainsi ? dit Hulot. Ah ! voilà comment vous m'accueillez, lorsque je venais, comme un pape, les mains pleines d'indulgences !... Eh ! bien, votre mari ne sera jamais chef de bureau ni officier de la Légion-d'Honneur...

— C'est ce que nous verrons ! dit madame Marneffe en regardant Hulot d'une certaine manière.

— Ne nous fâchons pas, reprit Hulot au désespoir, je viendrai ce soir, et nous nous entendrons.

— Chez Lisbeth, oui !...

— Eh ! bien, dit le vieillard amoureux, chez Lisbeth ! ..

Hulot et Crevel descendirent ensemble sans se dire un mot jusque dans la rue ; mais, sur le trottoir, ils se regardèrent et se mirent à rire tristement.

— Nous sommes deux vieux fous !... dit Crevel.

— Je les ai congédiés, dit madame Marneffe à Lisbeth en se remettant à table. Je n'ai jamais aimé, je n'aime et n'aimerai jamais que mon jaguar, ajouta-t-elle en souriant à Henri Montès. Lisbeth, ma fille, tu ne sais pas ?... Henri m'a pardonné les infamies auxquelles la misère m'a réduite.

— C'est ma faute, dit le Brésilien, j'aurais dû t'envoyer cent mille francs...

— Pauvre enfant ! s'écria Valérie, j'aurais dû travailler pour vivre, mais je n'ai pas les doigts faits pour cela... demande à Lisbeth.

Le Brésilien s'en alla l'homme le plus heureux de Paris.

Vers les midi, Valérie et Lisbeth causaient dans la magnifique chambre à coucher où cette dangereuse Parisienne donnait à sa toilette ces dernières façons qu'une femme tient à donner elle-même.

Les verrous mis, les portières tirées, Valérie raconta dans leurs moindres détails tous les événemens de la soirée, de la nuit et de la matinée.

— Es-tu contente, mon bijou ? dit-elle à Lisbeth en terminant. Que dois-je être un jour, madame Crevel ou madame Montès ? Quel est ton avis ?

— Crevel n'a pas plus de dix ans à vivre, libertin comme il l'est, répondit Lisbeth, et Montès est jeune. Crevel te laissera trente mille francs de rentes, environ. Que Montès attende, il sera bien assez heureux en restant le Benjamin. Ainsi, vers trente-trois ans, tu peux, ma chère enfant, en te conservant belle, épouser ton Brésilien et jouer un grand rôle avec soixante mille francs de rentes à toi, surtout *protégée* par une maréchale...

— Oui, mais Montès est Brésilien, il n'arrivera jamais à rien, fit observer Valérie.

— Nous sommes, dit Lisbeth, dans un temps de chemins de fer, où les étrangers arrivent en France à occuper de grandes positions.

— Nous verrons, reprit Valérie, quand Marneffe sera mort, et il n'a pas longtemps à souffrir.

— Ces maladies qui lui reviennent, dit Lisbeth, sont comme des remords du physique. Allons, je vais chez Hortense.

— Eh bien ! va, mon ange, répondit Valérie, et amène-moi mon artiste ! En trois ans n'avoir pas encore gagné seulement un pouce de terrain ! C'est notre honte à toutes deux ! Wenceslas et Henri, voilà mes deux seules passions. L'un, c'est l'amour ; l'autre, c'est la fantaisie.

— Es-tu belle, ce matin! dit Lisbeth en venant prendre Valérie par la taille et la baisant au front. Je jouis de tous tes plaisirs, de ta fortune, de ta toilette... Je n'ai vécu que depuis le jour où nous sommes faites sœurs...

— Attends! ma tigresse, dit en riant Valérie, ton châle est de travers... Tu ne sais pas encore porter un châle, malgré mes leçons, au bout de trois ans, et tu veux être madame la maréchale Hulot...

Chaussée de brodequins en prunelle, de bas de soie gris, armée d'une robe en magnique lévantine, les cheveux en bandeau sous une très jolie capote en velours noir doublée de satin jaune, Lisbeth alla rue Saint-Dominique par le boulevard des Invalides, en se demandant si le découragement d'Hortense lui livrerait enfin cette âme forte, et si l'inconstance sarmate, prise à l'heure où tout est possible à ces caractères, ferait fléchir l'amour de Wenceslas.

Hortense et Wenceslas occupaient le rez-de-chaussée d'une maison située à l'endroit où la rue Saint-Dominique aboutit à l'Esplanade des Invalides.

Cet appartement, jadis en harmonie avec la lune de miel, offrait en ce moment un aspect à moitié frais, à moitié fané, qu'il faudrait appeler l'automne du mobilier. Les nouveaux mariés sont gâcheurs, ils gaspillent sans le savoir, sans le vouloir, les choses autour d'eux, comme ils abusent de l'amour. Pleins d'eux-mêmes, ils se soucient peu de l'avenir qui, plus tard, préoccupe la mère de famille.

Lisbeth trouva sa cousine Hortense ayant achevé d'habiller elle-même un petit Wenceslas qui venait d'être exporté dans le jardin.

— Bonjour, Bette, dit Hortense qui vint ouvrir elle-même la porte à sa cousine.

La cuisinière était allée au marché, la femme de chambre, à la fois bonne d'enfant, faisait un savonnage.

— Bonjour, ma chère enfant, répondit Lisbeth en embrassant Hortense. Eh bien! lui dit-elle à l'oreille, Wenceslas est-il à son atelier?

— Non, il cause avec Stidmann et Chanor dans le salon.

— Pourrions-nous être seules? demanda Lisbeth.

— Viens dans ma chambre.

Cette chambre, tendue de perse à fleurs roses et à feuillages verts sur un fond blanc, sans cesse frappée par le soleil ainsi que le tapis, avait passé. Depuis longtemps, les rideaux n'avaient pas été blanchis. On y sentait la fumée du cigare de Wenceslas qui, devenu grand seigneur de l'art et né gentilhomme, déposait les cendres du tabac sur les bras des fauteuils, sur les plus jolies choses, en homme aimé de qui l'on souffre tout, en homme riche qui ne prend pas de soins bourgeois.

— Eh bien! parlons de tes affaires, demanda Lisbeth en voyant sa belle cousine muette dans le fauteuil où elle s'était plongée. Mais qu'as-tu? je te trouve pâlotte, ma chère.

— Il a paru deux nouveaux articles où mon pauvre Wenceslas est abîmé; je les ai lus, je les lui cache, car il se découragerait tout-à-fait. Le marbre du maréchal Montcornet est regardé comme tout-à-fait mauvais. On fait grâce aux bas-reliefs pour vanter avec une atroce perfidie le talent d'ornemaniste de Wenceslas, et afin de donner plus de poids à cette opinion que l'*art* sévère nous est interdit! Stidmann, supplié par moi de dire la vérité, m'a désespérée en m'avouant que son opinion à lui s'accordait avec celle de tous les artistes, des critiques et du public. — « Si Wenceslas, m'a-t-il dit, là, dans le jardin avant le déjeuner, n'expose pas, l'année prochaine, un chef-d'œuvre, il doit abandonner la grande sculpture et s'en tenir aux idylles, aux figurines, aux œuvres de bijouterie et de haute orfévrerie! » Cet arrêt m'a causé la plus vive peine, car Wenceslas n'y voudra jamais souscrire: il se sent, il a tant de belles idées...

— Ce n'est pas avec des idées qu'on paie ses fournisseurs, fit observer Lisbeth, je me tuais à lui dire cela... C'est avec de l'argent. L'argent ne s'obtient que par des choses faites, et qui plaisent assez aux bourgeois pour être achetées. Quand il s'agit de vivre, il vaut mieux que le sculpteur ait *sur son établi* le modèle d'un flambeau, d'un garde-cendres, d'une table, qu'un groupe et qu'une statue, car tout le monde a besoin de cela, tandis que l'amateur de groupes et son argent se font attendre pendant des mois entiers...

— Tu as raison, ma bonne Lisbeth! dis-lui donc cela; moi, je n'en ai pas le courage... D'ailleurs, comme il le disait à Stidmann, s'il se remet à l'ornement, à la petite sculpture, il faudra renoncer à l'Institut, aux grandes créations de l'art, et nous n'aurons plus les trois cent mille francs de travaux que Versailles, la ville de Paris, le ministère nous tenaient en réserve. Voilà ce que nous ôtent ces affreux articles dictés par des concurrens qui voudraient hériter de nos commandes.

— Et ce n'est pas là ce que tu rêvais, pauvre petite chatte! dit Bette en baisant Hortense au front, tu voulais un gentilhomme dominant l'art, à la tête des sculpteurs... Mais c'est de la poésie, vois-tu... Ce rêve exige cinquante mille francs de rentes, et vous n'en avez que deux mille quatre cents, tant que je vivrai; trois mille après ma mort.

Quelques larmes vinrent dans les yeux d'Hortense, et Bette les lappa du regard comme une chatte boit du lait.

Voici l'histoire succincte de cette lune de miel; le récit n'en sera peut-être pas perdu pour les artistes.

Le travail moral, la chasse dans les hautes régions de l'intelligence, est un des plus grands efforts de l'homme. Ce qui doit mériter la gloire dans l'Art, car il faut comprendre sous ce mot toutes les créations de la Pensée, c'est surtout le courage, un courage dont le vulgaire ne se doute pas, et qui peut-être est expliqué pour la première fois ici.

Poussé par la terrible pression de la misère, maintenu par Bette dans la situation de ces chevaux à qui l'on met des œillères pour les empêcher de voir à droite et à gauche du chemin, fouetté par cette dure fille, image de la Nécessité, cette espèce de Destin subalterne, Wenceslas, né poète et rêveur, avait passé de la Conception à l'Exécution, en franchissant sans les mesurer les abîmes qui séparent ces deux hémisphères de l'Art.

Penser, rêver, concevoir de belles œuvres, est une occupation délicieuse. C'est fumer des cigares enchantés, c'est mener la vie de la courtisane occupée à sa fantaisie. L'œuvre apparaît alors dans la grâce de l'enfance, dans la joie folle de la génération, avec les couleurs embaumées de la fleur et les sucs rapides du fruit dégusté par avance. Telle est la Conception et ses plaisirs.

Celui qui peut dessiner son plan par la parole, passe déjà pour un homme extraordinaire. Cette faculté, tous les artistes et les écrivains la possèdent. Mais produire! mais accoucher! mais élever laborieusement l'enfant, le coucher gorgé de lait tous les soirs, l'embrasser tous les matins avec le cœur inépuisé de la mère, le lécher sale, le vêtir cent fois des plus belles jaquettes qu'il déchire incessamment; mais ne pas se rebuter des convulsions de cette folle vie et en faire le chef-d'œuvre animé qui parle à tous les regards en sculpture, à toutes les intelligence en littérature, à tous les souvenirs en peinture, à tous les cœurs en musique, c'est l'Exécution et ses travaux. La main doit s'avancer a tout moment, prête à tout moment à obéir à la tête. Or, la tête n'a pas plus les dispositions créatrices à commandement, que l'amour n'est continu.

Cette habitude de la création, cet amour infatigable de la Maternité qui fait la mère (ce chef d'œuvre naturel si bien compris de Raphaël!), enfin, cette maternité cérébrale si difficile à conquérir, se perd avec une facilité prodigieuse. L'Inspiration, c'est l'Occasion du Génie. Elle court non pas sur un rasoir, elle est dans les airs et s'envole avec la défiance des corbeaux, elle n'a pas d'écharpe par où le poète la puisse prendre, sa chevelure est une flamme, elle se sauve comme ces beaux flamants blancs et roses, le désespoir des chasseurs. Aussi le travail est-il une lutte lassante que redoutent et que chérissent les belles et puissantes organisations qui souvent s'y brisent. Un grand poète de ce temps-ci disait en parlant de ce labeur effrayant : — Je m'y mets avec désespoir et je le quitte avec chagrin.

Que les ignorans le sachent! Si l'artiste ne se précipite pas dans son œuvre, comme Curtius dans le gouffre, comme le soldat dans la redoute, sans réfléchir; et, si, dans ce cratère,

il ne travaille pas comme le mineur enfoui sous un éboulement; s'il contemple enfin les difficultés au lieu de les vaincre une à une, à l'exemple de ces amoureux des féeries, qui, pour obtenir leurs princesses, combattaient des enchantemens renaissans, l'œuvre reste inachevée, elle périt au fond de l'atelier, où la production devient impossible, et l'artiste assiste au suicide de son talent.

Rossini, ce génie frère de Raphaël, en offre un exemple frappant, dans sa jeunesse indigente superposée à son âge mur opulent.

Telle est la raison de la récompense pareille, du pareil triomphe, du même laurier accordé aux grands poètes et aux grands généraux.

Wenceslas, nature rêveuse, avait dépensé tant d'énergie à produire, à s'instruire, à travailler sous la direction despotique de Lisbeth, que l'amour et le bonheur amenèrent une réaction. Le vrai caractère reparut. La paresse et la nonchalance, la mollesse du Sarmate revinrent occuper dans son âme les sillons complaisans d'où la verge du maître d'école les avait chassées.

L'artiste, pendant les premiers mois, aima sa femme. Hortense et Wenceslas se livrèrent aux adorables enfantillages de la passion légitime, heureuse, insensée. Hortense fut alors la première à dispenser Wenceslas de tout travail, orgueilleuse de triompher ainsi de sa rivale, la Sculpture. Les caresses d'une femme, d'ailleurs, font évanouir la Muse, et fléchir la féroce, la brutale fermeté du travailleur.

Six à sept mois passèrent, les doigts du sculpteur désapprirent à tenir l'ébauchoir. Quand la nécessité de travailler se fit sentir, quand le prince de Wissembourg, président du comité de souscription, voulut voir la statue, Wenceslas prononça le mot suprême des flâneurs : — Je vais m'y mettre ! Et il berça sa chère Hortense de fallacieuses paroles, des magnifiques plans de l'artiste fumeur.

Hortense redoubla d'amour pour son poète; elle entrevoyait une sublime statue du maréchal Montcornet. Montcornet devait être l'idéalisation de l'intrépidité, le type de la cavalerie, le courage à la Murat. Ah bah ! l'on devait, à l'aspect de cette statue, concevoir toutes les victoires de l'Empereur. Et quelle exécution ! Le crayon était bien complaisant, il suivait la parole.

En fait de statue, il vint un petit Wenceslas ravissant.

Dès qu'il s'agissait d'aller à l'atelier du Gros-Caillou, manier la glaise et réaliser la maquette, tantôt la pendule du prince exigeait la présence de Wenceslas à l'atelier de Florent et Chanor, où les figures se ciselaient; tantôt le jour était gris et sombre; aujourd'hui des courses d'affaires, demain un dîner de famille, sans compter les malaises du talent et ceux du corps, et enfin les jours où l'on batifole avec une femme adorée.

Le maréchal prince de Wissembourg fut obligé de se fâcher pour obtenir le modèle, et de dire qu'il reviendrait sur sa décision. Ce fut après mille reproches et force grosses paroles que le comité des souscripteurs put voir le plâtre. Chaque jour de travail, Steinbock revenait visiblement fatigué, se plaignant de ce labeur de maçon, de sa faiblesse physique.

Durant cette première année, le ménage jouissait d'une certaine aisance.

La comtesse Steinbock, folle de son mari, dans les joies de l'amour satisfait, maudissait le ministre de la guerre; elle alla le voir, et lui dit que les grandes œuvres ne se fabriquaient pas comme des canons, et que l'État devait être, comme Louis XIV, François Ier et Léon X, aux ordres du génie. La pauvre Hortense, croyant tenir un Phidias dans ses bras, avait pour son Wenceslas la lâcheté maternelle d'une femme qui pousse l'amour jusqu'à l'idolâtrie.

— Ne te presse pas, dit-elle à son mari, tout notre avenir est dans cette statue, prends ton temps, fais un chef-d'œuvre.

Elle venait à l'atelier. Steinbock, amoureux, perdait avec sa femme cinq heures sur sept, à lui décrire sa statue au lieu de la faire. Il mit ainsi dix-huit mois à terminer cette œuvre, pour lui, capitale.

Quand le plâtre fut coulé, que le modèle exista, la pauvre Hortense, après avoir assisté aux énormes efforts de son mari, dont la santé souffrit de ces lassitudes qui brisent le corps, les bras et la main des sculpteurs, Hortense trouva l'œuvre admirable. Son père, ignorant en sculpture, la baronne non moins ignorante, crièrent au chef-d'œuvre; le ministre de la guerre vint alors amené par eux, et, séduit par eux, il fut content de ce plâtre isolé, mis dans son jour, et bien présenté devant une toile verte.

Hélas ! à l'exposition de 1841, le blâme unanime dégénéra dans la bouche des gens irrités d'une idole si promptement élevée sur son piédestal, en huées et en moqueries. Stidmann voulut éclairer son ami Wenceslas, il fut accusé de jalousie. Les articles de journaux furent pour Hortense les cris de l'Envie.

Stidmann, ce digne garçon, obtint des articles où les critiques furent combattues, où l'on fit observer que les sculpteurs modifiaient tellement leurs œuvres entre le plâtre et le marbre, qu'on exposait le marbre.

« Entre le projet en plâtre et la statue exécutée en marbre, on pouvait, disait Claude Vignon, défigurer un chef-d'œuvre ou faire une grande chose d'une mauvaise. Le plâtre est le manuscrit, le marbre est le livre. »

En deux ans et demi, Steinbock fit une statue et un enfant.

L'enfant était sublime de beauté, la statue fut détestable.

La pendule du prince et la statue payèrent les dettes du jeune ménage. Steinbock avait alors contracté l'habitude d'aller dans le monde, au spectacle, aux Italiens; il parlait admirablement sur l'art, il se maintenait, aux yeux des gens du monde, grand artiste par la parole, par ses explications critiques.

Il y a des gens de génie à Paris qui passent leur vie *à se parler*, et qui se contentent d'une espèce de gloire de salon. Steinbock, en imitant ces charmans eunuques, contractait une aversion croissante de jour en jour pour le travail. Il apercevait toutes les difficultés de l'œuvre en voulant la commencer, et le découragement qui s'en suivait, faisait mollir chez lui la volonté. L'Inspiration, cette folie de la génération intellectuelle, s'enfuyait à tire d'ailes, à l'aspect de cet amant malade.

La sculpture est comme l'art dramatique, à la fois le plus difficile et le plus facile de tous les arts. Copiez un modèle, et l'œuvre est accomplie; mais y imprimer une âme, faire un type en représentant un homme ou une femme, c'est le péché de Prométhée. On compte ce succès dans les annales de la sculpture, comme on compte les poètes dans l'humanité. Michel-Ange, Michel Columb, Jean Goujon, Phidias, Praxitèle, Polyclète, Puget, Canova, Albert Durer sont les frères de Milton, de Virgile, de Dante, de Shakspeare, du Tasse, d'Homère et de Molière. Cette œuvre est si grandiose, qu'une statue suffit à l'immortalité d'un homme, comme celles de Figaro, de Lovelace, de Manon Lescaut suffirent à immortaliser Beaumarchais, Richardson et l'abbé Prévost.

Les gens superficiels et les artistes en comptent beaucoup trop dans leur sein; on a dit que la sculpture existait par le nu seulement, qu'elle était morte avec la Grèce et que le vêtement moderne la rendait impossible.

D'abord, les anciens ont fait de sublimes statues entièrement voilées, comme la Polymnie, la Julie, etc., et nous n'avons pas trouvé la dixième partie de leurs œuvres. Puis, que les vrais amans de l'art aillent voir à Florence *le Penseur* de Michel-Ange, et dans la cathédrale de Mayence la Vierge d'Albert Durer, qui a fait, en ébène, une femme vivante sous ses triples robes, et la chevelure la plus ondoyante, la plus maniable que jamais femme de chambre ait peignée; que les ignorans y courent, et tous reconnaîtront que le génie peut imprégner l'habit, l'armure, la robe, d'une pensée et y mettre un corps, tout aussi bien que l'homme imprime son caractère et les habitudes de sa vie à son enveloppe.

La sculpture est la réalisation continuelle du fait qui s'est appelé pour la seule et unique fois dans la peinture : Raphaël ! La solution de ce terrible problème ne se trouve que dans un travail constant, soutenu, car les difficultés matérielles doivent être tellement vaincues, la main doit être si châtiée, si prête et obéissante, que le sculpteur puisse lutter

âme à âme avec cette insaisissable nature morale qu'il faut transfigurer en la matérialisant.

Si Paganini, qui faisait raconter son âme par les cordes de son violon, avait passé trois jours sans étudier, il aurait perdu, selon son expression, le *registre* de son instrument; il désignait ainsi le mariage existant entre le bois, l'archet, les cordes et lui, cet accord dissous, il serait devenu soudain un violoniste ordinaire.

Le travail constant est la loi de l'art comme celle de la vie; car l'art, c'est la création idéalisée. Aussi les grands artistes, les poètes n'attendent-ils ni les commandes, ni les chalands, ils enfantent aujourd'hui, demain, toujours. Il en résulte cette habitude du labeur, cette perpétuelle connaissance des difficultés qui les maintient en concubinage avec la Muse, avec ses forces créatrices. Canova vivait dans son atelier, comme Voltaire a vécu dans son cabinet. Homère et Phidias ont dû vivre ainsi.

Wenceslas Steinbock était sur la route aride parcourue par ces grands hommes, et qui mène aux Alpes de la Gloire, quand Lisbeth l'avait enchaîné dans sa mansarde. Le bonheur, sous la figure d'Hortense, avait rendu le poète à la paresse, état normal de tous ces artistes, car leur paresse, à eux, est occupée. C'est le plaisir des pachas au sérail : ils caressent des idées, ils s'enivrent aux sources de l'intelligence. De grands artistes, tels que Steinbock, dévorés par la rêverie, ont été justement nommés des *Rêveurs*. Ces mangeurs d'opium tombent tous dans la misère; tandis que, maintenus par l'inflexibilité des circonstances, ils eussent été de grands hommes. Ces demi artistes sont d'ailleurs charmans, les hommes les aiment et les enivrent de louanges, ils paraissent supérieurs aux véritables artistes taxés de personnalité, de sauvagerie, de rébellion aux lois du monde.

Voici pourquoi :

Les grands hommes appartiennent à leurs œuvres. Leur détachement de toute chose, leur dévoûment au travail, les constituent égoïstes aux yeux des niais; car on les veut vêtus des mêmes habits que le dandy, accomplissant les évolutions sociales, appelées devoirs du monde. On voudrait les lions de l'Atlas peignés et parfumés comme des bichons de marquise. Ces hommes, qui comptent peu de pairs et qui les rencontrent rarement, tombent dans l'exclusivité de la solitude; ils deviennent inexplicables pour la majorité, composée, comme on le sait, de sots, d'envieux, d'ignorans et de gens superficiels.

Comprenez-vous maintenant le rôle d'une femme auprès de ces grandioses exceptions? Une femme doit être à la fois ce qu'avait été Lisbeth pendant cinq ans, et offrir l'amour, l'amour humble, discret, toujours prêt, toujours souriant.

Hortense, éclairée par ses souffrances de mère, pressée par d'affreuses nécessités, s'apercevait trop tard des fautes que son excessif amour lui avait fait involontairement commettre; mais, en digne fille de sa mère, son cœur se brisait à l'idée de tourmenter Wenceslas; elle aimait trop pour se faire le bourreau de son cher poète, et elle voyait arriver le moment où la misère allait l'atteindre, elle, son fils et son mari.

— Ah çà! voyons, ma petite, dit Bette en voyant rouler des larmes dans les beaux yeux de sa petite cousine, il ne faut pas désespérer. Un verre plein de tes larmes ne paierait pas une assiettée de soupe! Que vous faut-il?

— Mais cinq à six mille francs.

— Je n'ai que trois mille francs au plus, dit Lisbeth. Et que fait en ce moment Wenceslas?

— On lui propose d'entreprendre pour six mille francs, de compagnie avec Stidmann, un dessert pour le duc d'Hérouville. Monsieur Chanor se chargerait alors de payer quatre mille francs dûs à messieurs Léon de Lora et Bridau, une dette d'honneur.

— Comment, vous avez reçu le prix de la statue et des bas-reliefs du monument élevé au maréchal Montcornet, et vous n'avez pas payé cela!

— Mais, dit Hortense, depuis trois ans nous dépensons douze mille francs par an, et j'ai cent louis de revenu. Le monument du maréchal, tous frais payés, n'a pas donné plus de seize mille francs. En vérité, si Wenceslas ne travaille pas, je ne sais ce que nous allons devenir. Ah! si je pouvais apprendre à faire des statues, comme je remuerais la glaise! dit-elle en tendant ses beaux bras.

On voyait que la femme tenait les promesses de la jeune fille. L'œil d'Hortense étincelait; il coulait dans ses veines un sang chargé de fer, impétueux; elle déplorait d'employer son énergie à tenir son enfant.

— Ah! ma chère petite bichette, une fille sage ne doit épouser un artiste qu'au moment où il a sa fortune faite et non quand elle est à faire.

En ce moment on entendit le bruit des pas et des voix de Stidmann et de Wenceslas qui reconduisaient Chanor; puis bientôt Wenceslas vint avec Stidmann.

Stidmann, artiste lancé dans le monde des journalistes et des illustres actrices, des lorettes célèbres, était un jeune homme élégant que Valérie voulait avoir chez elle, et que Claude Vignon lui avait déjà présenté.

Stidmann venait de voir finir ses relations avec la fameuse madame Schontz, mariée depuis quelques mois et partie en province. Valérie et Lisbeth, qui avaient su cette rupture par Claude Vignon, jugèrent nécessaire d'attirer rue Vanneau l'ami de Wenceslas. Comme Stidmann, par discrétion, visitait peu les Steinbock, et que Lisbeth n'avait pas été témoin de sa présentation récente par Claude Vignon, elle le voyait pour la première fois. En examinant ce célèbre artiste, elle surprit quelques regards jetés par lui sur Hortense, qui lui firent entrevoir la possibilité de le donner comme consolation à la comtesse Steinbock, si Wenceslas la trahissait.

Stidmann pensait en effet que si Wenceslas n'était pas son camarade, Hortense, cette jeune et magnifique comtesse, ferait une adorable maîtresse; mais ce désir, contenu par l'honnêteté, l'éloignait de cette maison. Lisbeth remarqua cet embarras significatif qui gêne les hommes en présence d'une femme avec laquelle ils se sont interdit de coqueter.

— Il est très bien, ce jeune homme, dit-elle à l'oreille d'Hortense.

— Ah! tu trouves? répondit-elle, je ne l'ai jamais remarqué...

— Stidmann, mon brave, dit Wenceslas à l'oreille de son camarade, nous ne nous gênons point entre nous, eh! bien, nous avons à causer d'affaires avec cette vieille fille.

Stidmann salua les deux cousines et partit.

— C'est fini, dit Wenceslas en revenant après avoir reconduit Stidmann; mais ce travail-là demandera six mois, et il faut pouvoir vivre pendant tout ce temps-là.

— J'ai mes diamans, s'écria la jeune comtesse Steinbock avec le sublime élan des femmes qui aiment.

Une larme vint aux yeux de Wenceslas.

— Oh! je vais travailler, répondit-il en venant s'asseoir auprès de sa femme qu'il prit sur ses genoux; je vais faire des *brocantes*, une corbeille de mariage, des groupes en bronze...

— Mais, mes chers enfans, dit Lisbeth, car vous savez que vous êtes mes héritiers, et je vous laisserai, croyez-le, un joli magot, surtout si vous m'aidez à épouser le maréchal; si nous réussissions promptement, je vous prendrais en pension chez moi, vous et Adeline. Ah! nous pourrions vivre bien heureux ensemble. Pour le moment écoutez ma vieille expérience. Ne recourez pas au Mont-de-Piété, c'est la perte de l'emprunteur. J'ai toujours vu les nécessiteux manquant, lors du renouvellement, de l'argent nécessaire au service de l'intérêt, et tout est perdu. Je puis vous faire prêter de l'argent à cinq pour cent seulement sur billet.

— Ah! nous serions sauvés! dit Hortense.

— Eh! bien, ma petite, que Wenceslas vienne chez la personne qui l'obligerait à ma prière. C'est madame Marneffe; en la flattant, car elle est vaniteuse comme une parvenue, elle vous tirera d'embarras de la façon la plus obligeante. Viens dans cette maison-là, ma chère Hortense.

Hortense regarda Wenceslas de l'air que doivent avoir les condamnés à mort en montant à l'échafaud.

— Claude Vignon a présenté là Stidmann, répondit Wenceslas. C'est une maison très agréable.

Hortense baissa la tête. Ce qu'elle éprouvait, un seul mot

peut le faire comprendre : ce n'était pas une douleur, mais une maladie.

— Mais, ma chère Hortense, apprends donc la vie ! s'écria Lisbeth en comprenant l'éloquence du mouvement d'Hortense. Sinon, tu seras comme ta mère, deportée dans une chambre déserte où tu pleureras comme Calypso le départ d'Ulysse, à un âge où il n'y a plus de Télémaque !... ajouta-t-elle en répétant une raillerie de madame Marneffe. Il faut considérer les gens dans le monde comme des ustensiles dont on se sert, qu'on prend, qu'on laisse selon leur utilité. Servez-vous, mes chers enfans, de madame Marneffe, et quittez-la plus tard. As-tu peur que Wenceslas qui t'adore, se prenne de passion pour une femme de quatre ou cinq ans plus âgée que toi, fanée comme une botte de luzerne, et...

— J'aime mieux mettre mes diamans en gage, dit Hortense. Oh ! ne va jamais là, Wenceslas !... c'est l'enfer !

— Hortense a raison ! dit Wenceslas en embrassant sa femme.

— Merci, mon ami, répondit la jeune femme, au comble du bonheur. Vois-tu, Lisbeth, mon mari est un ange : il ne joue pas, nous allons partout ensemble, et s'il pouvait se mettre au travail, non, je serais trop heureuse. Pourquoi nous montrer chez la maîtresse de notre père, chez une femme qui le ruine et qui cause les chagrins dont se meurt notre héroïque maman ?...

— Mon enfant, la ruine de ton père ne vient pas de là ; c'est sa cantatrice qui l'a ruiné, puis ton mariage ! répondit la cousine Bette. Mon Dieu ! madame Marneffe lui est bien utile, va !... mais je ne dois rien dire...

— Tu défends tout le monde, chère Bette...

Hortense fut appelée au jardin par les cris de son enfant, et Lisbeth resta seule avec Wenceslas.

— Vous avez un ange pour femme, Wenceslas ! dit la cousine Bette ; aimez-la bien, ne lui faites jamais de chagrin.

— Oui, je l'aime tant, que je lui cache notre situation, répondit Wenceslas ; mais à vous, Lisbeth, je puis vous en parler... Eh ! bien, en mettant les diamans de ma femme au Mont-de-Piété, nous ne serions pas plus avancés.

— Eh ! bien, empruntez à madame Marneffe .. dit Lisbeth. Décidez Hortense, Wenceslas, à vous y laisser venir, ou, ma foi, allez-y sans qu'elle s'en doute !

— C'est à quoi je pensais, répondit Wenceslas, au moment où je refusais d'y aller pour ne pas affliger Hortense.

— Écoutez, Wenceslas, je vous aime trop tous les deux pour ne pas vous prévenir du danger. Si vous venez là, tenez votre cœur à deux mains, car cette femme est un démon ; tous ceux qui la voient l'adorent ; elle est si vicieuse, si affriolante !.. elle fascine comme un chef-d'œuvre. Empruntez-lui son argent, et ne laissez pas votre âme en gage ! Je ne me consolerais pas si ma cousine devait être trahie. La voici ! s'écria Lisbeth ; ne disons plus rien, j'arrangerai votre affaire.

— Embrasse Lisbeth, mon ange, dit Wenceslas à sa femme, elle nous tirera d'embarras en nous prêtant ses économies.

Et il fit un signe à Lisbeth, que Lisbeth comprit.

— J'espère alors que tu travailleras, mon chérubin ? dit Hortense.

— Ah ! répondit l'artiste, dès demain.

— C'est ce demain qui nous ruine, dit Hortense en lui souriant.

— Ah ! ma chère enfant, dis toi-même si chaque jour il ne s'est pas rencontré des empêchemens, des obstacles, des affaires ?

— Oui, tu as raison, mon amour.

— J'ai là, reprit Steinbock en se frappant le front, des idées !... oh ! mais je veux étonner tous mes ennemis. Je veux faire un service de table dans le genre allemand du seizième siècle, le genre rêveur ! Je tortillerai des feuilles pleines d'insectes ; j'y coucherai des enfans, j'y mêlerai des chimères nouvelles, de vraies chimères, les corps de nos rêves !... je les tiens ! Ce sera fouillé, léger et touffu tout à la fois. Chanor est sorti tout émerveillé... J'avais besoin d'être encouragé, car le dernier article fait sur le monument de Montcornet m'avait bien découragé.

Pendant un moment de la journée où Lisbeth et Wenceslas furent seuls, l'artiste convint avec la vieille fille de venir le lendemain voir madame Marneffe, car, ou sa femme le lui aurait permis, ou il irait secrètement.

Valérie, instruite le soir même de ce triomphe, exigea du baron Hulot qu'il allât inviter à dîner Stidmann, Claude Vignon et Steinbock ; car elle commençait à le tyranniser comme ces sortes de femmes savent tyranniser les vieillards qui trottent par la ville et vont supplier quiconque est nécessaire aux intérêts, aux vanités de ces dures maîtresses.

Le lendemain, Valérie se mit sous les armes en faisant une de ces toilettes que les Parisiennes inventent quand elles veulent jouir de tous leurs avantages. Elle s'étudia dans cette œuvre, comme un homme qui va se battre repasse ses *feintes* et ses *rompus*. Pas un pli, pas une ride. Valérie avait sa plus belle blancheur, sa mollesse, sa finesse. Enfin ses mouches attiraient insensiblement le regard.

On croit les mouches du dix-huitième siècle perdues ou supprimées ; on se trompe. Aujourd'hui les femmes, plus habiles que celles du temps passé, mendient le coup de lorgnette par d'audacieux stratagèmes.

Telle découvre, la première, cette cocarde de rubans, au centre de laquelle on met un diamant, et elle accapare les regards pendant toute une soirée ; telle autre ressuscite la résille ou se plante un poignard dans les cheveux pour faire penser à sa jarretière ; celle-ci se met des poignets en velours noir ; celle-là reparaît avec des barbes. Ces sublimes efforts, ces Austerlitz de la Coquetterie ou de l'Amour deviennent alors des modes pour les sphères inférieures, au moment où les créatrices en cherchent d'autres.

Pour cette soirée, où Valérie voulait réussir, elle se posa trois mouches. Elle s'était fait peigner avec une eau qui changea, pour quelques jours, ses cheveux blonds en cheveux cendrés. Madame Steinbock étant d'un blond ardent, elle voulut ne lui ressembler en rien. Cette couleur nouvelle donna quelque chose de piquant et d'étrange à Valérie qui préoccupa ses fidèles à tel point, que Montès lui dit : — « Qu'avez-vous donc ce soir ?... »

Puis elle se mit un collier de velours noir assez large qui fit ressortir la blancheur de sa poitrine.

La troisième mouche pouvait se comparer à *l'ex-assassine* de nos grand'mères. Valérie se planta le plus petit joli bouton de rose au milieu de son corsage, en haut du busc, dans le creux le plus mignon. C'était à faire baisser les regards de tous les hommes au-dessous de trente ans.

— Je suis à croquer ! se dit-elle en repassant ses attitudes dans la glace, absolument comme une danseuse fait ses *pliés*.

Lisbeth était allée à la Halle, et le dîner devait être un de ces dîners superfins que Mathurine cuisinait pour son évêque quand il traitait le prélat du diocèse voisin.

Stidmann, Claude Vignon et le comte Steinbock arrivèrent presque à la fois, vers six heures.

Une femme vulgaire ou naturelle, si vous voulez, serait accourue au nom de l'être si ardemment désiré ; mais Valérie, qui, depuis cinq heures, attendait dans sa chambre, laissa ses trois convives ensemble, certaine d'être l'objet de leur conversation ou de leurs pensées secrètes.

Elle-même, en dirigeant l'arrangement de son salon, elle avait mis en évidence ces délicieuses babioles que produit Paris, et que nulle autre ville ne pourra produire, qui révèlent la femme et l'annoncent pour ainsi dire : des souvenirs reliés en émail et brodés de perles, des coupes pleines de bagues charmantes, des chefs-d'œuvre de Sèvres ou de Saxe montés avec un goût exquis par le roi du bronze, Victor Paillard, enfin des statuettes et des albums, tous ces colifichets qui valent des sommes folles, et que commande aux fabricans la passion dans son premier délire ou pour son dernier raccommodement.

Valérie se trouvait d'ailleurs sous le coup de l'ivresse que cause le succès, elle avait promis à Crevel d'être sa femme, si Marneffe mourait.

Or, l'amoureux Crevel avait fait opérer au nom de Valérie Fortin le transfert de dix mille francs de rentes, somme de ses gains dans les affaires de chemins de fer depuis trois ans,

tout ce que lui avait rapporté ce capital de cent mille écus offert à la baronne Hulot. Ainsi Valérie possédait trente-deux mille francs de rentes.

Crevel venait de lâcher une promesse bien autrement importante que le don de ses profits. Dans le paroxisme de passion où sa duchesse l'avait plongé de deux heures à quatre (il donnait ce surnom à madame *de* Marneffe pour compléter ses illusions), car Valérie s'était surpassée rue du Dauphin, il crut devoir encourager la fidélité promise en offrant la perspective d'un joli petit hôtel qu'un imprudent entrepreneur s'était bâti rue Barbette et qu'on allait vendre. Valérie se voyait dans cette charmante maison entre cour et jardin, avec voiture !

— Quelle est la vie honnête qui peut donner tout cela en si peu de temps et si facilement ? avait-elle dit à Lisbeth en achevant sa toilette. Lisbeth dînait ce jour-là chez Valérie, afin d'en pouvoir dire à Steinbock ce que personne ne peut dire soi-même de soi.

Madame Marneffe, la figure radieuse de bonheur, fit son entrée dans le salon avec une grâce modeste, suivie de Bette, qui, mise tout en noir et jaune, lui servait de repoussoir, en terme d'atelier.

— Bonjour, Claude, dit-elle en tendant la main à l'ancien critique si célèbre.

Claude Vignon était devenu, comme tant d'autres, un homme politique, nouveau mot pris pour désigner un ambitieux à la première étape de son chemin. *L'homme politique* de 1840 est *l'abbé* du dix-huitième siècle.

— Ma chère, voilà mon petit cousin le comte Steinbock, dit Lisbeth en présentant Wenceslas, que Valérie paraissait ne pas apercevoir.

— J'ai bien reconnu monsieur le comte, répondit Valérie en faisant un gracieux salut de tête à l'artiste. Je vous voyais souvent rue du Doyenné ; j'ai eu le plaisir d'assister à votre mariage. Ma chère, dit-elle à Lisbeth, il est difficile d'oublier ton ex-enfant, ne l'eût-on vu qu'une fois.—Monsieur Stidmann est bien bon, reprit-elle en saluant le sculpteur, d'avoir accepté mon invitation à si court délai ; mais nécessité n'a pas de loi ! Je vous savais l'ami de ces deux messieurs. Rien n'est plus froid, plus maussade, qu'un dîner où les convives sont inconnus les uns aux autres, et je vous ai racolé pour leur compte ; mais vous viendrez une autre fois pour le mien, n'est-ce pas ?... dites : oui !...

Et elle se promena pendant quelques instans avec Stidmann, en paraissant uniquement occupée de lui.

On annonça successivement Crevel, le baron Hulot, et un député nommé Beauvisage.

Ce personnage, un Crevel de province, un de ces gens mis au monde pour faire foule, votait sous la bannière de Giraud, Conseiller-d'État, et de Victorin Hulot. Ces deux hommes politiques voulaient faire un noyau de progressistes dans la grande phalange des Conservateurs. Giraud venait quelquefois le soir chez madame Marneffe, qui se flattait d'avoir aussi Victorin Hulot ; mais l'avocat puritain avait jusqu'alors trouvé des prétextes pour résister à son père et à son beau-père. Se montrer chez la femme qui faisait couler les larmes de sa mère, lui paraissait un crime. Victorin Hulot était aux puritains de la politique ce qu'une femme pieuse est aux dévotes.

Beauvisage, ancien bonnetier d'Arcis, *voulait prendre le genre de Paris.* Cet homme, une des bornes de la Chambre, se formait chez la délicieuse, la ravissante madame Marneffe, où, séduit par Crevel, il l'avait accepté de Valérie pour modèle et pour maître ; il le consultait en tout, il lui demandait l'adresse de son tailleur, il l'imitait, il essayait de se mettre en position comme lui ; enfin Crevel était son grand homme.

Valérie, entourée de ces personnages et des trois artistes, bien accompagnée par Lisbeth, apparut d'autant plus à Wenceslas comme une femme supérieure, que Claude Vignon lui fit l'éloge de madame Marneffe en homme épris.

— C'est madame de Maintenon dans la jupe de Ninon ! dit l'ancien critique. Lui plaire, c'est l'affaire d'une soirée où l'on a de l'esprit ; mais, être aimé d'elle, c'est un triomphe qui peut suffire à l'orgueil d'un homme, et en remplir la vie.

Valérie, en apparence froide et insouciante pour son ancien voisin, en attaqua la vanité, sans le savoir d'ailleurs, car elle ignorait le caractère polonais.

Il y a chez le Slave un côté enfant, comme chez tous les peuples primitivement sauvages, et qui ont plutôt fait irruption chez les nations civilisées qu'ils ne se sont réellement civilisés. Cette race s'est répandue comme une inondation, et a couvert une immense surface du globe. Elle y habite des déserts où les espaces sont si vastes, qu'elle s'y trouve à l'aise ; on ne s'y coudoie pas, comme en Europe, et la civilisation est impossible sans le frottement continuel des esprits et des intérêts. L'Ukraine, la Russie, le peuple slave enfin, c'est un trait d'union entre l'Europe et l'Asie, entre la civilisation et la barbarie.

Aussi le Polonais a-t-il dans le caractère les enfantillages et l'inconstance des nations imberbes. Il possède le courage, l'esprit et la force ; mais, frappé d'inconsistance, ce courage et cette force, cet esprit, n'ont ni méthode ni esprit, car le Polonais offre une mobilité semblable à celle du vent qui règne sur cette immense plaine coupée de marécages ; s'il a l'impétuosité des Chasse-Neiges, qui tordent et emportent des maisons, comme ces terribles avalanches aériennes, il va se perdre dans le premier étang venu, dissous en eau.

L'homme prend toujours quelque chose des milieux où il vit. Sans cesse en lutte avec les Turcs, les Polonais en ont reçu le goût des magnificences orientales ; ils sacrifient souvent le nécessaire pour briller, ils se parent comme des femmes, et cependant le climat leur a donné la dure constitution des Arabes.

Aussi, le Polonais, sublime dans la douleur, a-t-il fatigué les bras de ses oppresseurs à force de se faire assommer, en recommençant ainsi, au dix-neuvième siècle, le spectacle qu'ont offert les premiers chrétiens. Introduisez dix pour cent de sournoiserie anglaise dans le caractère polonais, si franc, si ouvert... le généreux aigle blanc régnerait aujourd'hui partout où se glisse l'aigle à deux têtes. Ce peu de machiavélisme eût empêché la Pologne de sauver l'Autriche qui l'a partagée, d'emprunter à la Prusse, son usurière, qui l'a minée, et de se diviser au moment du premier partage. Au baptême de la Pologne, une fée Carabosse oubliée par les génies qui dotaient cette séduisante nation des plus brillantes qualités, est sans doute venue dire : « Garde tous les dons que mes sœurs t'ont dispensés ; mais tu ne sauras jamais ce que tu voudras ! » Si dans son duel héroïque avec la Russie, la Pologne avait triomphé, les Polonais se battraient entre eux aujourd'hui comme autrefois dans leurs diètes pour s'empêcher les uns aux autres d'être roi. Le jour où cette nation, uniquement composée de courages sanguins, aura le bon sens de chercher un Louis XI dans ses entrailles, d'en accepter la tyrannie et la dynastie, elle sera sauvée.

Ce que la Pologne fut en politique, la plupart des Polonais le sont dans leur vie privée, surtout lorsque les désastres arrivent. Ainsi, Wenceslas Steinbock qui, depuis trois ans adorait sa femme, et qui se savait un dieu pour elle, fut tellement piqué de se voir à peine remarqué par madame Marneffe, qu'il se fit un point d'honneur en lui-même d'en obtenir quelque attention.

En comparant Valérie à sa femme, il donna l'avantage à la première.

Hortense était une belle chair, comme le disait Valérie à Lisbeth ; mais il y avait en madame Marneffe l'esprit dans la forme et le piquant du Vice. Le dévoûment d'Hortense est un sentiment qui, pour un mari, lui semble dû ; la conscience de l'immense valeur d'un amour absolu se perd bientôt, comme le débiteur se figure, au bout de quelque temps, que le prêt est à lui. Cette loyauté sublime devient en quelque sorte le pain quotidien de l'âme, et l'infidélité séduit comme une friandise.

La femme dédaigneuse, une femme dangereuse surtout, irrite la curiosité, comme les épices relèvent la bonne chère. Le mépris, si bien joué par Valérie, était d'ailleurs une nouveauté pour Wenceslas, après trois ans de plaisirs faciles. Hortense fut la femme et Valérie fut la maîtresse. Beaucoup d'hommes veulent avoir ces deux éditions du même ouvrage, quoique ce

soit une immense preuve d'infériorité chez un homme que de ne pas savoir faire de sa femme sa maîtresse! La variété dans ce genre est un signe d'impuissance. La constance sera toujours le génie de l'amour, l'indice d'une force immense, celle qui constitue le poète! On doit avoir toutes les femmes dans la sienne, comme les poètes crottés du dix-septième siècle faisaient de leurs Manons des Iris et des Chloés!

— Eh bien! dit Lisbeth à son petit cousin, au moment où elle le vit fasciné, comment trouvez-vous Valérie?

— Trop charmante! répondit Wenceslas.

— Vous n'avez pas voulu m'écouter, repartit la cousine Bette. Ah! mon petit Wenceslas, si nous étions restés ensemble, vous auriez été l'amant de cette sirène-là, vous l'auriez épousée dès qu'elle serait devenue veuve, et vous auriez eu les quarante mille livres de rentes qu'elle a!

— Vraiment!...

— Mais oui, répondit Lisbeth. Allons, prenez garde à vous, je vous ai bien prévenu du danger, ne vous brûlez pas à la bougie! donnez moi le bras, l'on a servi.

Aucun discours n'était plus démoralisant que celui-là, car, montrez un précipice à un Polonais, il s'y jette aussitôt. Ce peuple a surtout le génie de la cavalerie, il croit pouvoir entoncer tous les obstacles et en sortir victorieux.

Ce coup d'éperon par lequel Lisbeth labourait la vanité de son cousin fut appuyé par le spectacle de la salle à manger, où brillait une magnifique argenterie, où Steinbock aperçut toutes les délicatesses et les recherches du luxe parisien.

— J'aurais mieux fait, se dit-il en lui-même, d'épouser Célimène.

Pendant ce dîner, Hulot, content de voir là son gendre, et puis satisfait encore de la certitude d'un raccommodement avec Valérie, qu'il se flattait de rendre fidèle par la promesse de la succession Coquet, fut charmant.

Stidmann répondit à l'amabilité du baron par les gerbes de la plaisanterie parisienne, et par sa verve d'artiste.

Steinbock ne voulut pas se laisser éclipser par son camarade, il déploya son esprit, il eut des saillies, il fit de l'effet, il fut content de lui; madame Marneffe lui sourit à plusieurs reprises en lui montrant qu'elle le comprenait bien.

La bonne chère, les vins capiteux achevèrent de plonger Wenceslas dans ce qu'il faut appeler le bourbier du plaisir. Animé par une pointe de vin, il s'étendit, après le dîner, sur un divan, en proie à un bonheur à la fois physique et spirituel, que Mme Marneffe mit au comble en venant se poser près de lui, légère, parfumée, belle à damner les anges.

Elle s'inclina vers Wenceslas, elle effleura presque son oreille pour lui parler tout bas

— Ce n'est pas ce soir que nous pouvons causer d'affaires, à moins que vous ne vouliez rester le dernier. Entre vous, Lisbeth et moi, nous arrangerions les choses à votre convenance...

— Ah! vous êtes un ange, madame! dit Wenceslas en lui répondant de la même manière. J'ai fait une fameuse sottise de ne point écouter Lisbeth...

— Que vous disait-elle?...

— Elle prétendait, rue du Doyenné, que vous m'aimiez!...

Madame Marneffe regarda Wenceslas, eut l'air d'être confuse et se leva brusquement.

Une femme, jeune et jolie, n'a jamais impunément éveillé chez un homme l'idée d'un succès immédiat. Ce mouvement de femme vertueuse, réprimant une passion gardée au fond du cœur, était plus éloquent mille fois que la déclaration la plus passionnée.

Aussi le désir fut-il si vivement irrité chez Wenceslas, qu'il redoubla d'attentions pour Valérie. Femme en vue, femme souhaitée! De là vient la terrible puissance des actrices. Madame Marneffe, se sachant étudiée, se comporta comme une actrice applaudie. Elle fut charmante et obtint un triomphe complet.

— Les folies de mon beau-père ne m'étonnent plus, dit Wenceslas à Lisbeth.

— Si vous parlez ainsi, Wenceslas, répondit la cousine, je me repentirai toute ma vie de vous avoir fait prêter ces dix mille francs. Seriez-vous donc comme eux tous, dit-elle en montrant les convives, amoureux fou de cette créature? Songez donc que vous seriez le rival de votre beau-père. Enfin pensez à tout le chagrin que vous causeriez à Hortense.

— C'est vrai, dit Wenceslas, Hortense est un ange, je serais un monstre!

— Il y en a bien assez d'un dans la famille, répliqua Lisbeth.

— Les artistes ne devraient jamais se marier! s'écria Steinbock.

— Ah! c'est ce que je vous disais rue du Doyenné. Vos enfans, à vous, ce sont vos groupes, vos statues, vos chefs-d'œuvre.

— Que dites-vous donc là? vint demander Valérie en se joignant à Lisbeth. Sers le thé, cousine.

Steinbock, par une forfanterie polonaise, voulut paraître familier avec cette fée du salon. Après avoir insulté Stidmann, Claude Vignon, Crevel, par un regard, il prit Valérie par la main et la força de s'asseoir à côté de lui sur le divan.

— Vous êtes par trop grand seigneur, comte Steinbock! dit-elle en résistant peu.

Et elle se mit à rire en tombant près de lui, non sans lui montrer le petit bouton de rose qui parait son corsage.

— Hélas! si j'étais grand seigneur, je ne viendrais pas ici, dit-il, en emprunteur.

— Pauvre enfant! je me souviens de vos nuits de travail à la rue du Doyenné. Vous avez été un peu *béta*. Vous vous êtes marié, comme un affamé se jette sur du pain. Vous ne connaissez point Paris! Voyez où vous en êtes? Mais vous avez fait la sourde oreille au dévoûment de la Bette comme à l'amour de la Parisienne, qui savait son Paris par cœur.

— Ne me dites plus rien, s'écria Steinbock, je suis bâté.

— Vous aurez vos dix mille francs, mon cher Wenceslas; mais à une condition, dit-elle en jouant avec ses admirables rouleaux de cheveux.

— Laquelle?...

— Eh bien! je ne veux pas d'intérêts...

— Madame!...

— Oh! ne vous fâchez pas; vous me les remplacerez par un groupe en bronze. Vous avez commencé l'histoire de Samson, achevez-la... Faites Dalila coupant les cheveux à l'Hercule juif!... Mais vous qui serez, si vous voulez m'écouter, un grand artiste, j'espère que vous comprendrez le sujet. Il s'agit d'exprimer la puissance de la femme. Samson n'est rien, là. C'est le cadavre de la force. Dalila, c'est la passion qui ruine tout. Comme cette *réplique*... Est ce comme cela que vous dites?... ajouta-t-elle finement en voyant Claude Vignon et Stidmann qui s'approchèrent d'eux en voyant qu'il s'agissait de sculpture; comme cette réplique d'Hercule aux pieds d'Omphale est bien plus belle que le mythe grec! Est-ce la Grèce qui a copié la Judée? est-ce la Judée qui a pris à la Grèce ce symbole?

— Ah! vous soulevez là, madame, une grave question! celle des époques auxquelles auraient été composés les différens livres de la Bible. Le grand et immortel Spinosa, si niaisement rangé parmi les athées, et qui a mathématiquement prouvé Dieu, prétendait que la Genèse et la partie politique, pour ainsi dire, de la Bible est du temps de Moïse, et il démontrait les interpellations par des preuves philologiques. Aussi a-t-il reçu trois coups de couteau à l'entrée de la synagogue.

— Je ne me savais pas si savante, dit Valérie ennuyée de voir son tête-à-tête interrompu.

— Les femmes savent tout par instinct, répliqua Claude Vignon.

— Eh bien! me promettez-vous? dit-elle à Steinbock en lui prenant la main avec une précaution de jeune fille amoureuse.

— Vous êtes assez heureux, mon cher, s'écria Stidmann, pour que madame vous demande quelque chose?..

— Qu'est-ce? dit Claude Vignon.

— Un petit groupe en bronze, répondit Steinbock; Dalila coupant les cheveux à Samson.

— C'est difficile, fit observer Claude Vignon, à cause du lit..

— C'est au contraire excessivement facile, répliqua Valérie en souriant.

— Ah! faites-nous de la sculpture!... dit Stidmann.

— Madame est la chose à sculpter! répliqua Claude Vignon en jetant un regard fin à Valérie.

— Eh bien! reprit-elle, voilà comment je comprends la chose... Samson s'est réveillé sans cheveux, comme beaucoup de dandys à faux toupets. Le héros est là sur le bord du lit, vous n'avez donc qu'à en figurer la base, cachée par des linges, par des draperies. Il est là comme Marius sur les ruines de Carthage, les bras croisés, la tête rasée, Napoléon à Sainte-Hélène, quoi! Dalila est à genoux, à peu près comme la Madeleine de Canova. Quand une fille a ruiné son homme, elle l'adore. Selon moi, la Juive a eu peur de Samson, terrible, puissant, mais elle a dû aimer Samson devenu petit garçon. Donc, Dalila déplore sa faute, elle voudrait rendre à son amant ses cheveux, elle n'ose pas le regarder, et elle le regarde en souriant, car elle aperçoit son pardon dans la faiblesse de Samson. Ce groupe, et celui de la farouche Judith, seraient la femme expliquée. La vertu coupe la tête, le vice ne vous coupe que les cheveux. Prenez garde à vos toupets, messieurs!

Et elle laissa les deux artistes confondus, qui firent, avec la critique, un concert de louanges en son honneur.

— On n'est pas plus délicieuse! s'écria Stidmann.

— Oh! c'est, dit Claude Vignon, la femme la plus intelligente et la plus désirable que j'aie vue. Réunir l'esprit et la beauté, c'est si rare!

— Si vous, qui avez eu l'honneur de connaître intimement Camille Maupin, vous lancez de pareils arrêts, répondit Stidmann, que devons-nous penser?

— Si vous voulez faire de Dalila, mon cher comte, un portrait de Valérie, dit Crevel qui venait de quitter le jeu pour un moment et qui avait tout entendu, je vous paie un exemplaire de ce groupe, mille écus. Oh! oui, sapristi! mille écus, *je me fends!*

— *Je me fends!* qu'est-ce que cela veut dire? demanda Beauvisage à Claude Vignon.

— Il faudrait que madame daignât poser... dit Steinbock en montrant Valérie à Crevel. Demandez-lui.

En ce moment, Valérie apporta elle-même à Steinbock une tasse de thé. C'était plus qu'une distinction, c'était une faveur. Il y a, dans la manière dont une femme s'acquitte de cette fonction, tout un langage; mais les femmes le savent bien; aussi est-ce une étude curieuse à faire que celle de leurs mouvemens, de leurs gestes, de leurs regards, de leur ton, de leur accent, quand elles accomplissent cet acte de politesse en apparence si simple.

Depuis la demande: Prenez-vous du thé? — Voulez-vous du thé? — Une tasse de thé? — froidement formulée, et l'ordre d'en apporter donné à la nymphe qui tient l'urne, jusqu'à l'énorme poème de l'Odalisque venant de la table à thé, la tasse à la main, jusqu'au pacha du cœur et la lui présentant d'un air soumis, l'offrant d'une voix caressante, avec un regard plein de promesses voluptueuses, un physiologiste peut observer tous les sentimens féminins, depuis l'aversion, depuis l'indifférence, jusqu'à la déclaration de Phèdre à Hippolyte. Les femmes peuvent là se taire, à volonté, méprisantes jusqu'à l'insulte, humbles jusqu'à l'esclavage de l'Orient.

Valérie fut plus qu'une femme, elle fut le serpent fait femme, elle acheva son œuvre diabolique en marchant jusqu'à Steinbock, une tasse de thé à la main.

— Je prendrai, dit l'artiste à l'oreille de Valérie en se levant et effleurant de ses doigts les doigts de Valérie, autant de tasses de thé que vous voudrez m'en offrir, pour me les voir présenter ainsi!...

— Que parlez-vous de poser? demanda-t-elle sans paraître avoir reçu en plein cœur cette explosion si rageusement attendue.

— Le père Crevel m'achète un exemplaire de votre groupe mille écus.

— Mille écus, lui, un groupe?

— Oui, si vous voulez poser en Dalila, dit Steinbock.

— Il n'y sera pas, j'espère, reprit-elle, le groupe vaudrait alors plus que sa fortune, car Dalila doit être un peu décolletée...

De même que Crevel se mettait en position, toutes les femmes ont une attitude victorieuse, une pose étudiée, où elles se font irrésistiblement admirer. On en voit qui, dans les salons passent leur vie à regarder la dentelle de leurs chemisettes et à remettre en place les épaulettes de leurs robes, ou bien à faire jouer les brillans de leur prunelle en contemplant les corniches.

Madame Marneffe, elle, ne triomphait pas en face comme toutes les autres. Elle se retourna brusquement pour aller à la table à thé retrouver Lisbeth. Ce mouvement de danseuse agitant sa robe, par lequel elle avait conquis Hulot, fascina Steinbock.

— Ta vengeance est complète, dit Valérie à l'oreille de de Lisbeth, Hortense pleurera toutes ses larmes et maudira le jour où elle t'a pris Wenceslas.

— Tant que je ne serai pas madame la maréchale, je n'aurai rien fait, répondit la Lorraine; mais *ils* commencent à le vouloir tous... Ce matin, je suis allée chez Victorin. J'ai oublié de te raconter cela. Les Hulot jeune ont racheté les lettres de change du baron à Vauvinet, ils souscrivent demain une obligation de soixante-douze mille francs à cinq pour cent d'intérêt, remboursables en trois ans, avec hypothèque sur leur maison. Voilà les Hulot jeune dans la gêne pour trois ans, il leur serait impossible de trouver maintenant de l'argent sur cette propriété. Victorin est d'une tristesse affreuse, il a compris son père. Enfin Crevel est capable de ne plus voir ses enfans, tant il sera courroucé de ce dévoûment.

— Le baron doit maintenant être sans ressources? dit Valérie à l'oreille de Lisbeth en souriant à Hulot.

— Je ne lui vois plus rien; mais il rentre dans son traitement au mois de septembre.

— Et il a sa police d'assurance, il l'a renouvelée! Allons, il est temps qu'il fasse Marneffe Chef de bureau, je vais l'assassiner ce soir.

— Mon petit cousin, alla dire Lisbeth à Wenceslas, retirez-vous, je vous en prie. Vous êtes ridicule, vous regardez Valérie de façon à la compromettre, et son mari est d'une jalousie effrénée. N'imitez pas votre beau-père, et retournez chez vous, je suis sûre qu'Hortense vous attend...

— Madame Marneffe m'a dit de rester le dernier, pour arranger notre petite affaire entre nous trois, répondit Wenceslas.

— Non, dit Lisbeth, je vais vous remettre les dix mille francs, car son mari a les yeux sur vous, il serait imprudent à vous de rester. Demain, à neuf heures, apportez la lettre de change; à cette heure-là, ce Chinois de Marneffe est à son bureau, Valérie est tranquille... Vous lui avez donc demandé de poser pour un groupe?... Entrez d'abord chez moi. Ah! je savais bien, dit Lisbeth en surprenant le regard par lequel Steinbock salua Valérie, que vous étiez un libertin en herbe. Valérie est bien belle, mais tâchez de ne pas faire de chagrin à Hortense!

Rien n'irrite les gens mariés autant que de rencontrer, à tout propos, leur femme entre eux et un désir, fût-il passager.

Wenceslas revint chez lui vers une heure du matin. Hortense l'attendait depuis environ neuf heures et demie.

De neuf heures et demie à dix heures, elle écouta le bruit des voitures, en se disant que jamais Wenceslas, quand il dînait sans elle chez Chanor et Florent, n'était rentré si tard.

Elle cousait auprès du berceau de son fils, car elle commençait à épargner la journée d'une ouvrière en faisant elle-même certains raccommodages.

De dix heures à dix heures et demie, elle eut une pensée de défiance, elle se demanda:

— Mais est-il allé dîner, comme il me l'a dit, chez Chanor et Florent? Il a voulu, pour s'habiller, sa plus belle cravate, sa plus belle épingle. Il a mis à sa toilette autant de temps qu'une femme qui veut paraître encore mieux qu'elle n'est. Je suis folle! il m'aime. Le voici d'ailleurs.

Au lieu d'arrêter, la voiture que la jeune femme entendait, passa.

De onze heures à minuit, Hortense fut livrée à des terreurs inouïes, causées par la solitude de son quartier.

— S'il est revenu à pied, se dit-elle, il peut lui arriver quelque accident!... On se tue en rencontrant un bout de trottoir ou en ne s'attendant pas à des lacunes. Les artistes sont si distraits!... Si des voleurs l'avaient arrêté!... Voici la première fois qu'il me laisse seule ici, pendant six heures et demie. Pourquoi me tourmenter? il n'aime que moi.

Les hommes devraient être fidèles aux femmes qui les aiment, ne fût-ce qu'à cause des miracles perpétuels produits par le véritable amour dans le monde sublime appelé le *monde spirituel*.

Une femme aimante est, par rapport à l'homme aimé, dans la situation d'une somnambule à qui le magnétiseur donnerait le triste pouvoir de ne plus être le miroir du monde, et d'avoir conscience, comme femme, de ce qu'elle apercevrait comme somnambule. La passion fait arriver les forces nerveuses de la femme à cet état extatique où le pressentiment équivaut à la vision des Voyans. Une femme se sait trahie, elle ne s'écoute pas, elle doute, tant elle aime! et elle dément le cri de sa puissance de pythonisse.

Ce paroxisme de l'amour devrait obtenir un culte. Chez les esprits nobles, l'admiration de ce divin phénomène sera toujours une barrière qui les séparera de l'infidélité. Comment ne pas adorer une belle, une spirituelle créature dont l'âme arrive à de pareilles manifestations?...

A une heure du matin, Hortense avait atteint à un tel degré d'angoisse, qu'elle se précipita vers la porte en reconnaissant Wenceslas à sa manière de sonner; elle le prit dans ses bras, en l'y serrant maternellement.

— Enfin, te voilà!... dit-elle en recouvrant l'usage de la parole. Mon ami, désormais j'irai partout où tu iras, car je ne veux pas éprouver une seconde fois la torture d'une pareille attente... Je t'ai vu battant contre un trottoir, la tête fracassée! tué par des voleurs!... Non, une autre fois, je sens que je deviendrais folle... Tu t'es donc bien amusé... sans moi, vilain?

— Que veux tu, mon petit bon ange, il y avait là Bixiou qui nous a fait de nouvelles charges, Léon de Lora dont l'esprit n'a pas tari, Claude Vignon, à qui je dois le seul article consolant qu'on ait écrit sur le monument du maréchal Montcornet; il y avait ..

— Il n'y avait pas de femmes?... demanda vivement Hortense.

— La respectable madame Florent ..

— Tu m'avais dit que c'était au Rocher de Cancale, c'était donc chez eux?

— Oui, chez eux, je me suis trompé...

— Tu n'es pas venu en voiture?

— Non!

— Et tu arrives à pied de la rue des Tournelles?

— Stidmann et Bixiou m'ont reconduit par les boulevards jusqu'à la Madeleine, tout en causant.

— Il fait donc bien sec sur les boulevards, sur la place de la Concorde et la rue de Bourgogne, tu n'es pas crotté, dit Hortense en examinant les bottes vernies de son mari.

Il avait plu; mais de la rue Vanneau à la rue Saint Dominique, Wenceslas n'avait pu souiller ses bottes.

— Tiens, voilà cinq mille francs que Chanor m'a généreusement prêtés, dit Wenceslas pour couper court à ces interrogations quasi judiciaires.

Il avait fait deux paquets de ses dix billets de mille francs, un pour Hortense et un pour lui-même, car il avait pour cinq mille francs de dettes ignorées d'Hortense. Il devait à son praticien et à ses ouvriers.

— Te voilà sans inquiétudes, ma chère, dit-il en embrassant sa femme. Je vais, dès demain, me mettre à l'ouvrage! Oh! demain, je décampe à huit heures et demie, et je vais à l'atelier. Ainsi, je me couche tout de suite pour être levé de bonne heure, tu me le permets, ma minette?

Le soupçon entré dans le cœur d'Hortense disparut; elle fut à mille lieues de la vérité. Madame Marneffe! elle n'y pensait pas. Elle craignait pour son Wenceslas la société des lorettes. Les noms de Bixiou, de Léon de Lora, deux artistes connus pour leur vie effrénée, l'avaient inquiétée.

Le lendemain, elle vit partir Wenceslas à neuf heures, entièrement rassurée.

— Le voilà maintenant à l'ouvrage, se disait-elle en procédant à l'habillement de son enfant. Oh! je le vois, il est en train! Eh! bien si nous n'avons pas la gloire de Michel-Ange, nous aurons celle de Benvenuto Cellini!

Bercée elle même par ses propres espérances, Hortense croyait à un heureux avenir; et elle parlait à son fils, âgé de de vingt mois, ce langage tout en onomatopées qui fait sourire les enfans, quand, vers onze heures, la cuisinière qui n'avait pas vu sortir Wenceslas, introduisit Stidmann.

— Pardon, madame, dit l'artiste. Comment, Wenceslas est déjà parti?

— Il est à son atelier.

— Je venais m'entendre avec lui pour nos travaux.

— Je vais l'envoyer chercher, dit Hortense en faisant signe à Stidmann de s'asseoir.

La jeune femme, rendant grâce en elle-même au ciel de ce hasard, voulut garder Stidmann afin d'avoir des détails sur la soirée de la veille. Stidmann s'inclina pour remercier la comtesse de cette faveur. Madame Steinbock sonna, la cuisinière vint, elle lui donna l'ordre d'aller chercher monsieur à l'atelier.

— Vous êtes-vous bien amusé hier? dit Hortense, car Wenceslas n'est revenu qu'après une heure du matin...

— Amusé?... pas précisément, répondit l'artiste qui la veille avait voulu *faire* madame Marneffe. On ne s'amuse dans le monde que lorsqu'on y a des intérêts. Cette petite madame Marneffe est excessivement spirituelle, mais elle est coquette...

— Et comment Wenceslas l'a-t-il trouvée?... demanda la pauvre Hortense en essayant de rester calme, il ne m'en a rien dit.

— Je ne vous en dirai qu'une seule chose, répondit Stidmann, c'est que je la crois bien dangereuse.

Hortense devint pâle comme une accouchée.

— Ainsi, c'est bien... chez madame Marneffe .. et non pas... chez Chanor que vous avez dîné... dit-elle, hier... avec Wenceslas, et il...

Stidmann, sans savoir quel malheur il faisait, devina qu'il en causait un. La comtesse n'acheva pas sa phrase, elle s'évanouit complétement. L'artiste sonna, la femme de chambre vint.

Quand Louise essaya d'emporter la comtesse Steinbock dans sa chambre, une attaque nerveuse de la plus grande gravité se déclara par d'horribles convulsions.

Stidmann, comme tous ceux dont une involontaire indiscrétion détruit l'échafaudage élevé par le mensonge d'un mari dans son intérieur, ne pouvait croire à sa parole une pareille portée; il pensa que la comtesse se trouvait dans cet état maladif où la plus légère contrariété devient un danger.

La cuisinière vint annoncer, malheureusement à haute voix, que monsieur n'était pas à son atelier.

Au milieu de sa crise, la comtesse entendit cette réponse, les convulsions recommencèrent.

— Allez chercher la mère de madame!... dit Louise à la cuisinière; courez!

— Si je savais où se trouve Wenceslas, j'irais l'avertir, dit Stidmann au désespoir.

— Il est chez cette femme!... cria la pauvre Hortense. Il s'est habillé bien autrement que pour aller à son atelier.

Stidmann courut chez madame Marneffe en reconnaissant la vérité de cet aperçu dû à la *seconde vue* des passions.

En ce moment Valérie posait en Dalila.

Trop fin pour demander madame Marneffe, Stidmann passa raide devant la loge, monta rapidement au second, en se faisant ce raisonnement: Si je demande madame Marneffe, elle n'y sera pas. Si je demande bêtement Steinbock, on me rira au nez... Cassons les vitres!

Au coup de sonnette, Reine arriva.

— Dites à monsieur le comte Steinbock de venir, sa femme se meurt!...

Reine, aussi spirituelle que Stidmann, le regarda d'un air passablement stupide.

— Mais, monsieur, je ne sais pas... ce que vous...

— Je vous dis que mon ami Steinbock est ici, sa femme se meurt la chose vaut bien la peine que vous dérangiez votre maîtresse.

Et Stidmann s'en alla.

— Oh! il y est, se dit-il.

En effet, Stidmann qui resta quelques instans rue Vanneau, vit sortir Wenceslas, et lui fit signe de venir promptement.

Après avoir raconté la tragédie qui se jouait rue Saint-Dominique, Stidmann gronda Steinbock de ne l'avoir pas prévenu de garder le secret sur le dîner de la veille.

— Je suis perdu, lui répondit Wenceslas, mais je te pardonne. J'ai tout-à-fait oublié notre rendez-vous ce matin, et j'ai commis la faute de ne pas te dire que nous devions avoir dîné chez Florent. Que veux-tu? Cette Valérie m'a rendu fou; mais, mon cher, elle vaut la gloire, elle vaut le malheur... Ah! c'est... Mon Dieu! me voilà dans un terrible embarras! Conseille-moi. Que dire? comment me justifier?

— Te conseiller? je ne sais rien, répondit Stidmann. Mais tu es aimé de ta femme, n'est-ce pas? Eh! bien elle croira tout. Dis-lui surtout que tu venais chez moi, pendant que j'allais chez toi; tu sauveras toujours ainsi ta *pose* de ce matin. Adieu!

Au coin de la rue Hillerin-Bertin, Lisbeth avertie par Reine et qui courait après Steinbock, le rejoignit; car elle craignait la naïveté polonaise. Ne voulant pas être compromise, elle dit quelques mots à Wenceslas qui, dans sa joie, l'embrassa en pleine rue. Elle avait tendu sans doute à l'artiste une planche pour passer ce détroit de la vie conjugale.

A la vue de sa mère, arrivée en toute hâte, Hortense avait versé des torrens de larmes. Aussi, la crise nerveuse changea fort heureusement d'aspect.

— Trahie! ma chère maman, lui dit-elle. Wenceslas, après m'avoir donné sa parole d'honneur de ne pas aller chez madame Marneffe, y a dîné hier, et n'est rentré qu'à une heure un quart du matin!... Si tu savais, la veille, nous avions eu, non pas une querelle, mais une explication. Je lui avais dit des choses si touchantes: « J'étais jalouse, une infidélité me ferait mourir; j'étais ombrageuse, il devait respecter mes faiblesses, puisqu'elles venaient de mon amour pour lui, j'avais dans les veines autant du sang de mon père que du tien; dans le premier moment d'une trahison, je serais folle à faire des folies, à me venger, à nous déshonorer tous, lui, son fils et moi; qu'enfin je pourrais le tuer et me tuer après! etc. » Et il y est allé, et il y est! Cette femme a entrepris de nous désoler tous! Hier, mon frère et Célestine se sont engagés pour retirer soixante-douze mille francs de lettres de change souscrites pour cette vaurienne... Oui, maman, on allait poursuivre mon père et le mettre en prison. Cette horrible femme n'a-t-elle pas assez de mon père et de tes larmes! Pourquoi me prendre Wenceslas!... J'irai chez elle, je la poignarderai!

Madame Hulot, atteinte au cœur par l'affreuse confidence que dans sa rage Hortense lui faisait sans le savoir, dompta sa douleur par un de ses héroïques efforts dont sont capables les grandes mères, et elle prit la tête de sa fille sur son sein pour la couvrir de baisers.

— Attends Wencelas, mon enfant, et tout s'expliquera. Le mal ne doit pas être aussi grand que tu le penses! J'ai été trahie aussi, moi! ma chère Hortense. Tu me trouves belle, je suis vertueuse, et je suis cependant abandonnée depuis vingt-trois ans, pour des Jenny Cadine, des Josépha, des Marneffe!... le savais-tu?...

— Toi, maman, toi!... tu souffres cela depuis vingt...

Elle s'arrêta devant ses propres idées.

— Imite-moi, mon enfant, reprit la mère. Sois douce et bonne, et tu auras la conscience paisible. Au lit de mort, un homme se dit: « —Ma femme ne m'a jamais causé la moindre peine!... » Et Dieu, qui entend ces derniers soupirs-là, nous les compte. Si je m'étais livrée à des fureurs, comme toi, que serait-il arrivé?... Ton père se serait aigri, peut-être m'aurait-il quittée, et il n'aurait pas été retenu par la crainte de m'affliger; notre ruine, aujourd'hui consommée, l'eût été dix ans plus tôt, nous aurions offert le spectacle d'un mari et d'une femme vivant chacun de son côté, scandale affreux, désolant, la mort de la Famille. Ni ton frère, ni toi, vous n'eussiez pu vous établir... Je me suis sacrifiée, et si courageusement, que, sans cette dernière liaison de ton père le monde me croirait encore heureuse. Mon officieux et bien courageux mensonge a jusqu'à présent protégé Hector; il est encore considéré; seulement cette passion de vieillard l'entraîne trop loin, je le vois. Sa folie, je le crains, crèvera le paravent que je mettais entre le monde et nous... Mais, je l'ai tenu pendant vingt-trois ans, ce rideau, derrière lequel je pleurais, sans mère, sans confident, sans autre secours que celui de la religion, et j'ai procuré vingt-trois ans d'honneur à la famille.

Hortense écoutait sa mère, les yeux fixes. La voix calme et la résignation de cette suprême douleur fit taire l'irritation de la première blessure chez la jeune femme, les larmes la gagnèrent, elles revinrent à torrens.

Dans un accès de piété filiale, écrasée par la sublimité de sa mère, elle se mit à genoux devant elle, saisit le bas de sa robe et la baisa, comme de pieux catholiques baisent les saintes reliques d'un martyr.

— Lève-toi, mon Hortense, dit la baronne, un pareil témoignage de ma fille efface de bien mauvais souvenirs! Viens sur mon cœur, oppressé de ton chagrin seulement. Le désespoir de ma pauvre petite fille, dont la joie était ma seule joie, a brisé le cachet sépulcral que rien ne devait lever de ma lèvre. Oui, je voulais emporter mes douleurs au tombeau, comme un suaire de plus. Pour calmer ta fureur, j'ai parlé... Dieu me pardonnera! Oh! si ma vie devait être ta vie, que ne ferais-je pas!... Les hommes, le monde, le hasard, la nature, Dieu, je crois, nous vendent l'amour au prix des plus cruelles tortures. Je paierai de vingt-quatre années de désespoir, de chagrins incessans, d'amertumes, dix années heureuses...

— Tu as eu dix ans, chère maman, et moi trois ans, seulement!... dit l'égoïste amoureuse.

— Rien n'est perdu, ma petite, attend Wenceslas.

— Ma mère, dit-elle, il a menti! il m'a trompée... Il m'a dit: « Je n'irai pas, » et il y est allé. Et cela, devant le berceau de son enfant!...

— Pour leur plaisir, les hommes, mon ange, commettent les plus grandes lâchetés, des infamies, des crimes; c'est à ce qu'il paraît dans leur nature. Nous autres femmes, nous sommes vouées au sacrifice. Je croyais mes malheurs achevés, et ils commencent, car je ne m'attendais pas à souffrir doublement en souffrant dans ma fille. Courage et silence!... Mon Hortense, jure-moi de ne parler qu'à moi de tes chagrins, de n'en rien laisser voir devant des tiers... Oh! sois aussi fière que ta mère!...

En ce moment Hortense tressaillit, elle entendit le pas de son mari.

— Il paraît, dit Wenceslas, en entrant, que Stidmann est venu pendant que j'étais allé chez lui.

— Vraiment!... s'écria la pauvre Hortense avec la sauvage ironie d'une femme offensée qui se sert de la parole comme d'un poignard.

— Mais oui, nous venons de nous rencontrer, répondit Wenceslas en jouant l'étonnement.

— Mais, hier!... reprit Hortense.

— Eh bien! je t'ai trompée, mon cher amour, et ta mère va nous juger...

Cette franchise desserra le cœur d'Hortense. Toutes les femmes vraiment nobles préfèrent la vérité au mensonge. Elles ne veulent pas voir leur idole dégradée, elles veulent être fières de la domination qu'elles acceptent.

Il y a de ce sentiment chez les Russes, à propos de leur Czar.

— Écoutez, chère mère... dit Wenceslas, j'aime tant ma bonne et douce Hortense, que je lui ai caché l'étendue de notre détresse. Que voulez-vous!... elle nourrissait encore, et des chagrins lui auraient fait bien du mal. Vous savez tout ce que risque alors une femme. Sa beauté, sa fraîcheur, sa santé sont en danger. Est-ce un tort?... Elle croit que nous ne de-

vons que cinq mille francs, mais j'en dois cinq mille autres... Avant-hier, nous étions au désespoir!... Personne au monde ne prête à des artistes. On se défie de nos talens tout autant que de nos fantaisies. J'ai frappé vainement à toutes les portes. Lisbeth nous a offert ses économies.

— Pauvre fille! dit Hortense.

— Pauvre fille! dit la baronne.

— Mais les deux mille francs de Lisbeth, qu'est-ce?... tout pour elle, rien pour nous. Alors la cousine nous a parlé, tu sais Hortense, de madame Marneffe, qui, par amour-propre, devant tant au baron, ne prendrait pas le moindre intérêt... Hortense a voulu mettre ses diamans au Mont-de-Piété. Nous aurions eu quelques milliers de francs, et il nous en fallait dix mille. Ces dix mille francs se trouvaient là, sans intérêt, pour un an!... Je me suis dit: « Hortense n'en saura rien, allons les prendre. » Cette femme m'a fait inviter par mon beau-père à dîner hier, en me donnant à entendre que Lisbeth avait parlé, que j'aurais de l'argent. Entre le désespoir d'Hortense et ce dîner, je n'ai pas hésité. Voilà tout. Comment, Hortense, à vingt-quatre ans, fraîche, pure et vertueuse, elle qui est tout mon bonheur et ma gloire, que je n'ai pas quittée depuis notre mariage, peut-elle imaginer que je lui préférerai, quoi?... une femme tannée, fanée, *panée*, dit-il en employant une atroce expression de l'argot des ateliers pour faire croire à son mépris par une de ces exagérations qui plaisent aux femmes.

— Ah! si ton père m'avait parlé comme cela! s'écria la baronne

Hortense se jeta gracieusement au cou de son mari.

— Oui, voilà ce que j'aurais fait, dit Adeline. Wenceslas, mon ami, votre femme a failli mourir, reprit-elle gravement. Vous voyez combien elle vous aime. Elle est à vous, hélas! Et elle soupira profondément. — Il peut en faire une martyre ou une femme heureuse, se dit elle à elle-même en pensant ce que pensent toutes les mères lors du mariage de leurs filles.— Il me semble, ajouta-t-elle à haute voix, que je souffre assez pour voir mes enfans heureux.

— Soyez tranquille, chère maman, dit Wenceslas au comble du bonheur de voir cette crise heureusement terminée. Dans deux mois, j'aurai rendu l'argent à cette horrible femme. Que voulez-vous? reprit-il en répétant ce mot essentiellement polonais avec la grâce polonaise, il y a des momens où l'on emprunterait au diable. C'est, après tout, l'argent de la famille. Et une fois invité, l'aurais-je eu, cet argent qui nous coûte si cher, si j'avais répondu par des grossièretés à une politesse?

— Oh! maman, quel mal nous fait papa! s'écria Hortense.

La baronne mit un doigt sur ses lèvres, et Hortense regretta cette plainte, le premier blâme qu'elle laissait échapper sur un père si héroïquement protégé par un sublime silence.

— Adieu, mes enfans, dit madame Hulot, voilà le beau temps revenu. Mais ne vous fâchez plus.

Wenceslas et sa femme reconduisirent la baronne.

Revenus dans leur chambre, Hortense dit à son mari: Raconte-moi ta soirée.

Et elle épia le visage de Wenceslas pendant ce récit, entrecoupé de ces questions qui se pressent sur les lèvres d'une femme en pareil cas. Ce récit rendit Hortense songeuse, elle entrevoyait les diaboliques amusemens que des artistes devaient trouver dans cette vicieuse société.

— Sois franc! mon Wenceslas! il y avait là Stidmann, Claude Vignon, Vernisset, qui encore?... Enfin tu t'es amusé!...

— Moi?... je ne pensais qu'à nos dix mille francs, et je me disais: « Mon Hortense sera sans inquiétudes! »

Cet interrogatoire fatiguait énormément le Livonien; et il saisit un moment de gaîté pour dire à Hortense:

— Et toi, mon ange, qu'aurais-tu fait, si ton artiste s'était trouvé coupable?...

— Moi, dit-elle, j'aurais pris Stidmann, et sans l'aimer, bien entendu!

— Hortense! s'écria Steinbock en se levant avec brusquerie et par un mouvement théâtral, tu n'en aurais pas eu le temps, je t'aurais tuée.

Hortense se jeta sur son mari, l'embrassa à l'étouffer, le couvrit de caresses, et lui dit:

— Ah! tu m'aimes! Wenceslas! va, je ne crains rien! Mais plus de Marneffe. Ne te plonge plus jamais dans de semblables bourbiers...

— Je te jure, ma chère Hortense, que je n'y retournerai que pour retirer mon billet...

Elle bouda, mais comme boudent les femmes aimantes qui veulent les bénéfices d'une bouderie.

Wenceslas, fatigué d'une pareille matinée, laissa bouder sa femme et partit pour son atelier y faire la maquette du groupe de Samson et Dalila, dont le dessin était dans sa poche.

Hortense, inquiète de sa bouderie et croyant Wenceslas fâché, vint à l'atelier au moment où son mari finissait de fouiller sa glaise avec cette rage qui pousse les artistes en puissance de fantaisie.

A l'aspect de sa femme, il jeta vivement un linge mouillé sur le groupe ébauché, et prit Hortense dans ses bras en lui disant:

— Ah! nous ne sommes pas fâchés, n'est-ce pas, ma ninette?

Hortense avait vu le groupe, le linge jeté dessus, elle ne dit rien; mais avant de quitter l'atelier, elle se retourna, saisit le chiffon, regarda l'esquisse et demanda

— Qu'est-ce que cela?

— Un groupe dont l'idée m'est venue

— Et pourquoi me l'as-tu caché?

— Je voulais te le montrer fini.

— La femme est bien jolie! dit Hortense.

Et mille soupçons poussèrent dans son âme comme poussent, dans les Indes, ces végétations, grandes et touffues du jour au lendemain.

Au bout de trois semaines environ, madame Marneffe fut profondément irritée contre Hortense. Les femmes de cette espèce ont leur amour-propre, elles veulent qu'on baise l'ergot du diable, et ne pardonnent jamais à la Vertu qui ne redoute pas leur puissance ou qui lutte avec elles.

Or, Wenceslas n'avait pas fait une seule visite rue Vanneau, pas même celle qu'exigeait la politesse après la pose d'une femme en Dalila.

Chaque fois que Lisbeth était allée chez les Steinbock, elle n'avait trouvé personne au logis, monsieur et madame vivaient à l'atelier.

Lisbeth, qui relança les deux tourtereaux jusque dans leur nid du Gros-Caillou, vit Wenceslas travaillant avec ardeur, et apprit par la cuisinière que madame ne quittait jamais monsieur. Wenceslas subissait le despotisme de l'amour.

Valérie épousa donc pour son compte la haine de Lisbeth envers Hortense. Les femmes tiennent autant aux amants qu'on leur dispute, que les hommes tiennent aux femmes qui sont désirées par plusieurs fats. Aussi, les réflexions faites à propos de madame Marneffe, s'appliquent-elles parfaitement aux hommes à bonnes fortunes qui sont des espèces de courtisanes-hommes.

Le caprice de Valérie fut une rage, elle voulait avoir surtout son groupe, et elle se proposait, un matin, d'aller à l'atelier voir Wenceslas, quand survint un de ces événemens graves qui peuvent s'appeler pour ces sortes de femmes *fructus belli*.

Voici comment Valérie donna la nouvelle de ce fait, entièrement personnel. Elle déjeunait avec Lisbeth et monsieur Marneffe.

— Dis donc, Marneffe?... te doutes-tu d'être père pour la seconde fois?

— Vraiment, tu serais grosse?... Oh! laisse-moi t'embrasser....

Il se leva, fit le tour de la table, et sa femme lui tendit le front de manière à ce que le baiser glissât sur les cheveux.

— De ce coup-là, reprit-il, je suis chef de bureau et officier de la Légion-d'Honneur! Ah çà! ma petite, je ne veux pas que Stanislas soit ruiné! Pauvre petit!...

— Pauvre petit?... s'écria Lisbeth. Il y a sept mois que vous

l'avez vu, je passe à la pension pour être sa mère, je suis la seule de la maison qui s'occupe de lui !...

— Un enfant qui nous coûte cent écus tous les trois mois !... dit Valérie. D'ailleurs, c'est ton enfant, celui-là, Marneffe, tu devrais bien payer sa pension sur tes appointemens... Le nouveau, loin de produire des mémoires de marchands de soupe, nous sauvera de la misère.

— Valérie, répondit Marneffe en imitant Crevel en position, j'espère que monsieur le baron Hulot aura soin de son fils, et qu'il n'en chargera pas un pauvre employé. Je compte me montrer très exigeant avec lui. Aussi, prenez vos sûretés, madame, tâchez d'avoir de lui des lettres où il vous parle de son bonheur, car il se fait un peu trop tirer l'oreille pour ma nomination...

Et Marneffe partit pour le ministère, où la précieuse amitié de son directeur lui permettait d'aller à son bureau vers onze heures ; il y faisait d'ailleurs peu de besogne, vu son incapacité notoire et son aversion pour le travail.

Une fois seules, Lisbeth et Valérie se regardèrent pendant un moment comme des augures, et partirent ensemble d'un immense éclat de rire.

— Voyons, Valérie, est-ce vrai ? dit Lisbeth, ou n'est-ce qu'une comédie ?

— C'est une vérité physique ! répondit Valérie. Hortense *m'embête !* Et, cette nuit, je pensais à lancer cet enfant comme une bombe dans le ménage de Steinbock.

Valérie rentra dans sa chambre, suivie de Lisbeth, et lui montra toute écrite la lettre suivante :

« Wenceslas, mon ami, je crois encore à ton amour, quoique je ne t'aie pas vu depuis bientôt vingt jours. Est-ce du » dédain ? Dalila ne le saurait penser. N'est-ce pas plutôt un » effet de la tyrannie d'une femme que tu m'as dit ne pouvoir » plus aimer. Wenceslas, tu es un trop grand artiste pour te » laisser ainsi dominer. Le ménage est le tombeau de la gloi- » re... Vois si tu ressembles au Wenceslas de la rue du » Doyenné ? Tu as raté le monument de mon père. Chez toi » l'amant est bien supérieur à l'artiste, tu es plus heureux » avec la fille : tu es père, mon adoré Wenceslas. Si tu ne ve- » nais pas me voir dans l'état où je suis, tu passerais pour » bien mauvais homme aux yeux de tes amis ; mais, je le sens, » je t'aime si follement, que je n'aurai jamais la force de te » maudire. Puis-je me dire

» Ta VALÉRIE. »

— Que dis-tu de mon projet d'envoyer cette lettre à l'atelier au moment où notre chère Hortense y sera seule ? demanda Valérie à Lisbeth. Hier au soir, j'ai su par Stidmann que Wenceslas doit l'aller prendre à onze heures pour une affaire chez Chanor.

— Après un tour semblable, répondit Lisbeth, je ne pourrai plus rester ostensiblement ton amie, et il faudra que je donne congé, que je sois censée ne plus te voir, ni même te parler.

— Évidemment, dit Valérie ; mais...

— Oh ! sois tranquille, répondit Lisbeth. Nous nous reverrons quand je serai madame la maréchale ; *ils* le veulent maintenant tous, le baron seul ignore ce projet ; mais tu le décideras.

— Mais, répondit Valérie, il est possible que je sois bientôt en délicatesse avec le baron.

— Madame Olivier est la seule qui puisse se faire bien surprendre la lettre par Hortense, dit Lisbeth, il faut l'envoyer d'abord rue Saint-Dominique avant d'aller à l'atelier.

— Oh ! notre petite bellote sera chez elle, répondit madame Marneffe en sonnant Reine pour faire demander madame Olivier.

Dix minutes après l'envoi de cette fatale lettre, le baron Hulot vint. Madame Marneffe s'élança, par un mouvement de chatte, au cou du vieillard.

— Hector, tu es père ! lui dit-elle à l'oreille. Voilà ce que c'est que de se brouiller et de se raccommoder...

En voyant un certain étonnement que le baron ne dissimula pas assez promptement, Valérie prit un air froid qui désespéra le Conseiller-d'État. Elle se fit arracher les preuves les plus décisives, une à une. Lorsque la Conviction, que la Vanité prit doucement par la main, fut entrée dans l'esprit du vieillard, elle lui parla de la fureur de monsieur Marneffe.

— Mon vieux grognard, lui dit-elle, il t'est bien difficile de ne pas faire nommer ton éditeur responsable, notre gérant si tu veux, chef de bureau et officier de la Légion-d'Honneur, car tu l'as ruiné, cet homme ; il adore son Stanislas, ce petit *monstrico* qui tient de lui, et que je ne puis souffrir. A moins que tu ne préfères donner une rente de douze cents francs à Stanislas, en nue propriété bien entendu, l'usufruit en mon nom.

— Mais si je fais des rentes, je préfère que ce soit au nom de mon fils, et non au *monstrico !* dit le baron.

Cette phrase imprudente, où le mot *mon fils* passa gros comme un fleuve débordant, fut transformée, au bout d'une heure de conversation en une promesse formelle de faire douze cents francs de rentes à l'enfant à venir.

Puis cette promesse fut, sur la langue et la physionomie de Valérie, ce qu'est un tambour entre les mains d'un marmot : elle devait en jouer pendant vingt jours.

Au moment où le baron Hulot, heureux comme le marié d'un an qui désire un héritier, sortait de la rue Vanneau, madame Olivier s'était fait arracher, par Hortense, la lettre qu'elle devait remettre à monsieur le comte, en mains propres.

La jeune femme paya cette lettre d'une pièce de vingt francs. Le suicide paie son opium, son pistolet, son charbon.

Hortense lut la lettre, elle la relut ; elle ne voyait que ce papier blanc bariolé de lignes noires, il n'y avait que ce papier dans la nature, tout était noir autour d'elle. La lueur de l'incendie qui dévorait l'édifice de son bonheur éclairait le papier, car la nuit la plus profonde régnait autour d'elle. Les cris de son petit Wenceslas, qui jouait, parvenaient à son oreille comme s'il eût été dans le fond d'un vallon, et qu'elle eût été sur un sommet. Outragée à vingt-quatre ans, dans tout l'éclat de la beauté, parée d'un amour pur et dévoué, c'était non pas un coup de poignard, mais la mort. La première attaque avait été purement nerveuse, le corps s'était tordu sous l'étreinte de la jalousie ; mais la certitude attaqua l'âme, le corps fut anéanti.

Hortense demeura pendant dix minutes environ sous cette oppression. Le fantôme de sa mère lui apparut et lui fit une révolution ; elle devint calme et froide, elle recouvra sa raison. Elle sonna.

—Que Louise, ma chère, dit-elle à la cuisinière, vous aide. Vous allez faire, le plus tôt possible, des paquets de tout ce qui est à moi ici et de tout ce qui regarde mon fils. Je vous donne une heure. Quand tout sera prêt, allez chercher sur la place une voiture, et prévenez-moi. Pas d'observations ! Je quitte la maison et j'emmène Louise. Vous resterez, vous, avec monsieur, ayez bien soin de lui...

Elle passa dans sa chambre, se mit à sa table, et écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« La lettre jointe à la mienne vous expliquera la cause de » la résolution que j'ai prise.

Quand vous lirez ces lignes, j'aurai quitté votre maison, » et je me serai retirée auprès de ma mère, avec notre en- » fant.

» Ne comptez pas que je revienne jamais sur ce parti. Ne » croyez pas à l'emportement de la jeunesse, à son irré- » flexion, à la vivacité de l'amour jeune offensé, vous vous » tromperiez étrangement.

» J'ai prodigieusement pensé, depuis quinze jours, à la vie, » à l'amour, à notre union, à nos devoirs mutuels. J'ai connu » dans son entier le dévoûment de ma mère, elle m'a dit ses » douleurs ! Elle est héroïque tous les jours, depuis vingt- » trois ans ; mais je ne me sens pas la force de l'imiter, non » que je vous aie aimé moins qu'elle aime mon père, mais par » des raisons tirées de mon caractère. Notre intérieur de- » viendrait un enfer, et je pourrais perdre la tête au point » de vous déshonorer, de me déshonorer, de déshonorer no- » tre enfant. Je ne veux pas être une madame Marneffe ; et » dans cette carrière, une femme de ma trempe ne s'arrête-

» rait peut-être pas. Je suis, malheureusement pour moi, une Hulot et non pas une Fischer.

» Seule et loin du spectacle de vos désordres, je réponds de moi, surtout occupée de notre enfant, près de ma forte et sublime mère, dont la vie agira sur les mouvemens tumultueux de mon cœur. Là, je puis être une bonne mère, bien » élever notre fils et vivre. Chez vous, la femme tuerait la mère, et des querelles incessantes aigriraient mon caractère.

» J'accepterais la mort d'un coup ; je ne veux pas être malade pendant vingt-cinq ans comme ma mère. Si vous m'avez trahie après trois ans d'un amour absolu, continu, pour » la maîtresse de votre beau-père, quelles rivales ne me donneriez-vous pas plus tard? Ah! monsieur, vous commencez, bien plus tôt que mon père, cette carrière de libertinage, de prodigalité qui déshonore un père de famille, qui diminue le respect des enfans, et au bout de laquelle se trouvent la honte et le désespoir.

» Je ne suis point implacable. Des sentimens inflexibles » ne conviennent point à des êtres faibles qui vivent sous » l'œil de Dieu. Si vous conquérez gloire et fortune par des » travaux soutenus, si vous renoncez aux courtisanes, aux » sentiers ignobles et bourbeux, vous retrouverez une femme » digne de vous.

» Je vous crois trop gentilhomme pour recourir à la loi. » Vous respecterez ma volonté, monsieur le comte, en me laissant chez ma mère ; ne vous y présentez jamais. Je vous ai laissé tout l'argent que vous a prêté cette odieuse femme. Adieu !

» HORTENSE HULOT.

Cette lettre fut péniblement écrite, Hortense s'abandonnait aux pleurs, aux cris de la passion égorgée. Elle quittait et reprenait la plume pour exprimer simplement ce que l'amour déclame ordinairement dans ces lettres testamentaires. Le cœur s'exhalait en interjections, en plaintes, en pleurs ; mais la raison dictait.

La jeune femme, avertie par Louise que tout était prêt, parcourut lentement le jardinet, la chambre, le salon, y regarda tout pour la dernière fois. Puis elle fit à la cuisinière les recommandations les plus vives pour qu'elle veillât au bien-être de Monsieur, en lui promettant de la récompenser si elle voulait être honnête.

Enfin, elle monta dans la voiture pour se rendre chez sa mère, le cœur brisé, pleurant à faire peine à sa femme de chambre, et couvrant le petit Wenceslas de baisers avec une joie délirante qui trahissait encore bien de l'amour pour le père

La baronne savait déjà par Lisbeth que le beau-père était pour beaucoup dans la faute de son gendre, elle ne fut pas surprise de voir arriver sa fille, elle l'approuva et consentit à la garder près d'elle.

Adeline, en voyant que la douceur et le dévoûment n'avaient jamais arrêté son Hector, pour qui son estime commençait à diminuer, trouva que sa fille avait raison de prendre une autre voie.

En vingt jours, la pauvre mère venait de recevoir deux blessures dont les souffrances surpassaient toutes ses tortures passées. Le baron avait mis Victorin et sa femme dans la gêne ; puis il était la cause, suivant Lisbeth, du dérangement de Wenceslas, il avait dépravé son gendre.

La majesté de ce père de famille, maintenue pendant si longtemps par des sacrifices insensés, était dégradée. Sans regretter leur argent, les Hulot jeune concevaient à la fois de la défiance et des inquiétudes à l'égard du baron. Ce sentiment assez visible affligeait profondément Adeline, elle pressentait la dissolution de la famille.

La baronne logea sa fille dans la salle à manger, qui fut promptement transformée en chambre à coucher, grâce à l'argent du maréchal ; et l'antichambre devint, comme dans beaucoup de ménages, la salle à manger.

Quand Wenceslas revint chez lui, quand il eut achevé de lire les deux lettres, il éprouva comme un sentiment de joie mêlé de tristesse.

Gardé pour ainsi dire à vue par sa femme, il s'était intérieurement rebellé contre cet emprisonnement à la Lisbeth. Gorgé d'amour depuis trois ans, il avait, lui aussi, réfléchi pendant ces derniers quinze jours, il trouvait la famille lourde à porter. Il venait de s'entendre féliciter par Stidmann sur la passion qu'il inspirait à Valérie ; car Stidmann, dans une arrière-pensée assez concevable, jugeait à propos de flatter la vanité du mari d'Hortense en espérant de consoler la victime. Wenceslas fut donc heureux de pouvoir retourner chez ma dame Marneffe. Mais il se rappela le bonheur entier et pur dont il avait joui, les perfections d'Hortense, sa sagesse, son innocent et naïf amour, et il la regretta vivement.

Il voulut courir chez sa belle-mère, obtenir son pardon, et il fit comme Hulot et Crevel, il alla voir madame Marneffe à laquelle il apporta la lettre de sa femme pour lui montrer le désastre dont elle était la cause, et, pour ainsi dire, escompter ce malheur, en demandant en retour des plaisirs à sa maîtresse.

Steinbock trouva Crevel chez Valérie. Le maire, bouffi d'orgueil, allait et venait dans le salon, comme un homme agité par des sentimens tumultueux. Il se mettait en position comme s'il voulait parler et il n'osait. Sa physionomie resplendissait, et il courait à la croisée tambouriner de ses doigts sur les vitres. Il regardait Valérie d'un air touché, attendri. Heureusement pour lui Lisbeth entra.

— Cousine, lui dit-il à l'oreille, vous savez la nouvelle? je suis père ! Il me semble que j'aime moins ma pauvre Célestine. Oh! ce que c'est que d'avoir un enfant d'une femme qu'on idolâtre! Joindre la paternité du cœur à la paternité du sang ! Oh ! voyez-vous, dites-le à Valérie, je vais travailler pour cet enfant, je le veux riche ! Elle m'a dit qu'elle croyait, à certains indices, que ce serait un garçon ! Si c'est un garçon, je veux qu'il se nomme Crevel, je consulterai mon notaire.

— Je sais combien elle vous aime, dit Lisbeth ; mais, au nom de votre avenir et du sien, contenez-vous, ne vous frottez pas les mains à tout moment.

Pendant que Lisbeth faisait cet *à parte* avec Crevel, Valérie avait repris sa lettre à Wenceslas, et elle tenait à l'oreille de Wenceslas des propos qui dissipaient sa tristesse.

— Te voilà libre, mon ami, dit-elle ; est-ce que les grands artistes devraient se marier? Vous n'existez que par la fantaisie et par la liberté ! Va, je t'aimerai tant, mon cher poète, que tu ne regretteras jamais ta femme. Mais cependant, si comme beaucoup de gens, tu veux garder le décorum, je me charge de faire revenir Hortense chez toi, dans peu de temps...

— Oh ! si c'était possible.

— J'en suis sûre, dit Valérie. Ton pauvre beau-père est un homme fini sous tous les rapports, qui par amour-propre veut avoir l'air d'être aimé, veut faire croire qu'il a une maîtresse, et il a tant de vanité sur cet article que je le gouverne entièrement. La baronne aime encore tant son vieil Hector (il me semble toujours parler de l'Iliade), que les deux vieux obtiendront d'Hortense ton raccommodement. Seulement, si tu ne veux pas des orages chez toi, ne reste pas vingt jours sans venir voir ta maîtresse... Je me mourrais. Mon petit, on doit des égards, quand on est gentilhomme, à une femme qu'on a compromise au point où je le suis, surtout quand cette femme a bien des ménagemens à prendre pour sa réputation... Reste à dîner, mon ange... Et songe que je dois être d'autant plus froide avec toi, que tu es l'auteur de cette trop visible faute.

On annonça le baron Montès ; Valérie se leva, courut à sa rencontre, lui parla pendant quelques instans à l'oreille, et fit avec lui les mêmes réserves pour son maintien qu'elle venait de faire avec Wenceslas, car le Brésilien eut une contenance diplomatique appropriée à la grande nouvelle qui le comblait de joie, il était certain de sa paternité, lui!...

Grâce à cette stratégie basée sur l'amour-propre de l'homme à l'état d'amant, Valérie eut à sa table, tous joyeux, animés, charmés, quatre homme se croyant adorés, et que Mar-

neffe nomma plaisamment à Lisbeth, en s'y comprenant, les cinq pères de l'Église.

Le baron Hulot seul montra d'abord une figure soucieuse. Voici pourquoi :

Au moment de quitter son cabinet, il était venu voir le Directeur du Personnel, un général, son camarade depuis trente ans, et il lui avait parlé de nommer Marneffe à la place de Coquet, qui consentait à donner sa démission.

— Mon cher ami, lui dit-il, je ne voudrais pas demander cette faveur au maréchal sans que nous soyons d'accord et que j'aie eu votre agrément.

— Mon cher ami, répondit le Directeur du Personnel, permettez-moi de vous faire observer que, pour vous-même, vous ne devriez pas insister sur cette nomination. Je vous ai déjà dit mon opinion. Ce serait un scandale dans les Bureaux, où l'on s'occupe déjà beaucoup trop de vous et de madame Marneffe. Ceci, bien entre nous. Je ne veux pas attaquer votre endroit sensible, ni vous désobliger en quoi que que ce soit. Je vais vous en donner la preuve. Si vous y tenez absolument, si vous voulez demander la place de monsieur Coquet, qui sera vraiment une perte pour les bureaux de la Guerre, car il y est depuis 1809, je partirai pour quinze jours à la campagne, afin de vous laisser le champ libre auprès du maréchal qui vous aime comme son fils. Je ne serai donc ni pour, ni contre, et je n'aurai rien fait contre ma conscience d'administrateur.

— Je vous remercie, répondit le baron, je réfléchirai à ce que vous venez de me dire.

— Si je me permets cette observation, mon cher ami, c'est qu'il y va beaucoup plus de votre intérêt personnel que de mon affaire ou de mon amour-propre. Le maréchal est le maître, d'abord. Puis, mon cher, on nous reproche tant de choses, qu'une de plus ou de moins...., nous n'en sommes pas à notre virginité en fait de critiques. Sous la Restauration, on a nommé des gens pour leur donner des appointemens et sans s'embarrasser du service... Nous sommes de vieux camarades. .

— Oui, répondit le baron, et c'est bien pour ne pas altérer notre vieille et précieuse amitié que je...

— Allons, reprit le Directeur du Personnel, en voyant l'embarras peint sur la figure de Hulot, je voyagerai, mon vieux... Mais prenez garde ! vous avez des ennemis, c'est-à-dire des gens qui convoitent votre magnifique traitement; vous n'êtes amarré que sur une ancre. Ah ! si vous étiez député comme moi, vous ne craindriez rien ; aussi tenez-vous bien...

Ce discours, plein d'amitié, fit une vive impression sur le Conseiller-d'État.

— Mais enfin, Roger, qu'y a-t-il ? Ne faites pas le mystérieux avec moi !

Le personnage que Hulot nommait Roger, regarda Hulot, lui prit la main, la lui serra.

— Nous sommes de trop vieux amis pour que je ne vous donne pas un avis. Si vous voulez rester, il faudrait vous faire votre lit de repos vous-même. Ainsi, dans votre position, au lieu de demander au maréchal la place de monsieur Coquet pour monsieur Marneffe, je le prierais d'user de son influence pour me reserver le Conseil-d'État en service ordinaire, où je mourrais tranquille; et, comme le castor, j'abandonnerais ma Direction générale aux chasseurs.

— Comment, le maréchal oublierait...

— Mon vieux, le maréchal vous a si bien defendu en plein conseil des ministres, qu'on ne songe plus à vous dégommer; mais il en a été question !... Ainsi ne donnez pas de prétextes... Je ne veux pas vous en dire davantage. En ce moment, vous pouvez faire vos conditions, être Conseiller-d'État et pair de France. Si vous attendez trop, si vous donnez prise sur vous, je ne réponds de rien... Dois-je voyager ?...

— Attendez, je verrai le maréchal, répondit Hulot, et j'enverrai mon frère sonder le terrain près du patron.

On peut comprendre en quelle humeur revint le baron chez madame Marneffe ; il avait presque oublié qu'il était père, car Roger venait de faire acte de vraie et bonne camaraderie, en lui éclairant sa position.

Telle était l'influence de Valérie, qu'au milieu du dîner, le baron se mit à l'unisson, et devint d'autant plus gai qu'il avait plus de soucis à étouffer ; mais le malheureux ne se doutait pas que, dans cette soirée, il allait se trouver entre son bonheur ou le danger signalé par le Directeur du Personnel, c'est-à-dire forcé d'opter entre madame Marneffe et sa position.

Vers onze heures, au moment où la soirée atteignait à son apogée d'animation, car le salon était plein de monde, Valérie prit avec elle Hector dans un coin de son divan.

— Mon bon vieux, lui dit-elle à l'oreille, ta fille s'est si fort irritée de ce que Wenceslas vient ici, qu'elle l'a planté là. C'est une mauvaise tête qu'Hortense. Demande à Wenceslas de voir la lettre que cette petite gaupe lui a écrite. Cette séparation de deux amoureux dont on veut que je sois la cause, peut me faire un tort inouï, car voilà la manière dont s'attaquent entre elles les femmes vertueuses. C'est un scandale que de jouer à la victime, pour jeter le blâme sur une femme qui n'a d'autres torts que d'avoir une maison agréable. Si tu m'aimes, tu me disculperas en rapatriant les deux tourtereaux. Je ne tiens pas du tout, d'ailleurs, à recevoir ton gendre, c'est toi qui me l'as amené, remporte-le. Si tu as de l'autorité dans ta famille, il me semble que tu pourrais bien exiger de ta femme qu'elle fît ce raccommodement. Dis lui de ma part, à cette bonne vieille, que si l'on me donne injustement le tort d'avoir brouillé un jeune ménage, de troubler l'union d'une famille, et de prendre à la fois le père et le gendre, je mériterai ma réputation en les tracassant à ma façon ! Ne voilà-t-il pas Lisbeth qui parle de me quitter !... Elle me préfère sa famille, je ne veux pas l'en blâmer. Elle ne reste ici, m'a-t-elle dit, que si les jeunes gens se raccommodent. Nous voilà propres, la dépense sera triplée ici !...

— Oh ! quant à cela, dit le baron en apprenant l'esclandre de sa fille, j'y mettrai bon ordre.

— Eh bien ! reprit Valérie, à autre chose. Et la place de Coquet ?...

— Ceci, répondit Hector en baissant les yeux, est plus difficile, pour ne pas dire impossible !...

— Impossible, mon cher Hector, dit madame Marneffe à l'oreille du baron ; mais tu ne sais pas à quelles extrémités va se porter Marneffe; je suis en son pouvoir ; il est immoral dans son intérêt, comme la plupart des hommes, mais il est excessivement vindicatif à la façon des petits esprits, des impuissans. Dans la situation où tu m'as mise, je suis à sa discrétion. Obligée de me remettre avec lui pour quelques jours, il est capable de ne plus quitter ma chambre.

Hulot fit un prodigieux haut-le-corps.

— Il me laissait tranquille à la condition d'être chef de bureau. C'est infâme, mais c'est logique.

— Valerie, m'aimes-tu ?...

— Cette question dans l'état où je suis est, mon cher, une injustice de laquais...

— Eh bien ! si je veux tenter, seulement tenter, de demander au maréchal une place pour Marneffe, je ne suis plus rien et Marneffe est destitué.

— Je croyais que le prince et toi, vous étiez deux amis intimes.

— Certes, il me l'a bien prouvé ; mais, mon enfant, au-dessus du maréchal, il y a quelqu'un, et il y a encore tout le conseil des ministres, par exemple... Avec un peu de temps, en louvoyant, nous arriverons. Pour réussir, il faut attendre le moment où l'on me demandera quelque service à moi. Je pourrai dire alors : Je vous passe la casse, passez-moi le séné...

— Si je dis cela, mon pauvre Hector, à Marneffe, il nous jouera quelque méchant tour. Tiens, dis lui toi-même qu'il faut attendre, je ne m'en charge pas. Oh ! je connais mon sort, il sait comment me punir, il ne quittera pas ma chambre... N'oublie pas les douze cents francs de rentes pour le petit.

Hulot prit monsieur Marneffe à part, en se sentant menacé dans son plaisir ; et, pour la première fois, il quitta le ton hautain qu'il avait gardé jusqu'alors, tant il était épouvanté par la perspective de cet agonisant dans la chambre de cette jolie femme.

— Marneffe, mon cher ami, dit-il, il a été question de vous

aujourd'hui ! Mais vous ne serez pas Chef de bureau d'emblée .. Il nous faut du temps.

— Je le serai, monsieur le baron, répliqua nettement Marneffe.

— Mais, mon cher...

— Je le serai, monsieur le baron, répéta froidement Marneffe en regardant alternativement le baron et Valérie. Vous avez mis ma femme dans la nécessité de se raccommoder avec moi, je la garde ; car, *mon cher ami,* elle est charmante, ajouta-t-il avec une épouvantable ironie. Je suis le maître ici, plus que vous ne l'êtes au Ministère.

Le baron sentit en lui-même une de ces douleurs qui produisent dans le cœur l'effet d'une rage de dents, et il faillit laisser voir des larmes dans ses yeux.

Pendant cette courte scène, Valérie notifiait à l'oreille de Henri Montès la prétendue volonté de Marneffe, et se débarrassait ainsi de lui pour quelque temps.

Des quatre fidèles. Crevel seul, possesseur de sa petite maison économique, était excepté de cette mesure ; aussi montrait-il sur sa physionomie un air de béatitude vraiment insolent, malgré les espèces de réprimandes que lui adressait Valérie par des froncemens de sourcils et des mines significatives ; mais sa radieuse paternité se jouait dans tous ses traits.

A un mot de reproche que Valérie alla lui jeter à l'oreille, il la saisit par la main et lui répondit :

— Demain, ma duchesse, tu auras ton petit hôtel !... c'est demain l'adjudication définitive.

— Et le mobilier ? répondit-elle en souriant.

— J'ai mille actions de Versailles, rive gauche, achetées à cent vingt-cinq francs, et elles iront à trois cents, à cause d'une fusion des deux chemins, dans le secret de laquelle j'ai été mis. Tu seras meublée comme une reine !... Mais tu ne seras plus qu'à moi, n'est-ce pas ?...

— Oui, gros maire, dit en souriant cette madame de Merteuil bourgeoise ; mais de la tenue ! respecte la future madame Crevel.

— Mon cher cousin, disait Lisbeth au baron, je serai demain chez Adeline de bonne heure, car, vous comprenez, je ne peux décemment rester ici. J'irai tenir le ménage de votre frère le maréchal.

— Je retourne ce soir chez moi. dit le baron.

— Eh bien : j'y viendrai déjeuner demain. répondit Lisbeth en souriant.

Elle comprit combien sa présence était nécessaire à la scène de famille qui devait avoir lieu, le lendemain. Aussi, dès le matin, alla-t-elle chez Victorin à qui elle apprit la séparation d'Hortense et Wenceslas.

Lorsque le baron entra chez lui, vers dix heures et demie du soir, Mariette et Louise, dont la journée avait été laborieuse, fermaient la porte de l'appartement. Hulot n'eut donc pas besoin de sonner.

Le mari, très contrarié d'être vertueux, alla droit à la chambre de sa femme ; et, par la porte entr'ouverte, il la vit prosternée devant son crucifix, abîmée dans la prière, et dans une de ces poses expressives qui font la gloire des peintres ou des sculpteurs assez heureux pour les bien rendre après les avoir trouvées.

Adeline, emportée par l'exaltation, disait à haute voix : Mon Dieu ! faites-nous la grâce de l'éclairer !...

Ainsi la baronne priait pour son Hector.

A ce spectacle, si différent de celui qu'il quittait, en entendant cette phrase dictée par l'événement de cette journée, le baron attendri laissa partir un soupir. Adeline se retourna, le visage couvert de larmes. Elle crut si bien sa prière exaucée qu'elle fit un bond, et saisit son Hector avec la force que donne la passion heureuse.

Adeline avait dépouillé tout intérêt de femme, la douleur éteignait jusqu'au souvenir. Il n'y avait plus en elle que maternité, honneur de famille, et l'attachement le plus pur d'une épouse chrétienne pour un mari fourvoyé, cette sainte tendresse qui survit à tout dans le cœur de la femme. Tout cela se devinait.

— Hector ! dit-elle enfin, nous reviendrais-tu ? Dieu prendrait-il en pitié notre famille ?

— Chère Adeline ! reprit le baron en entrant et asseyant sa femme sur un fauteuil à côté de lui, tu es la plus sainte créature que je connaisse, et il y a longtemps que je ne me trouve plus digne de toi.

— Tu aurais peu de chose à faire, mon ami, dit-elle en tenant la main de Hulot et tremblant si fort qu'elle semblait avoir un tic nerveux, bien peu de chose pour rétablir l'ordre...

Elle n'osa poursuivre, elle sentit que chaque mot serait un blâme, et elle ne voulait pas troubler le bonheur que cette entrevue lui versait à torrens dans l'âme.

— Hortense m'amène ici, reprit Hulot. Cette petite fille peut nous faire plus de mal par sa démarche précipitée que ne nous en a fait mon absurde passion pour Valérie. Mais nous causerons de tout cela demain matin. Hortense dort, m'a dit Mariette, laissons-la tranquille.

— Oui, dit madame Hulot envahie soudain par une profonde tristesse.

Elle devina que le baron revenait chez lui, ramené moins par le désir de voir sa famille, que par un intérêt étranger.

— Laissons-la tranquille encore demain, car la pauvre enfant est dans un état déplorable, elle a pleuré pendant toute la journée, dit la baronne.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le baron, en attendant sa fille à laquelle il avait fait dire de venir, se promenait dans l'immense salon inhabité, cherchant des raisons à donner pour vaincre l'entêtement le plus difficile à dompter, celui d'une jeune femme offensée et implacable, comme l'est la jeunesse irréprochable, à qui les honteux ménagemens du monde sont inconnus, parce qu'elle en ignore les passions et les intérêts.

— Me voici, papa ! dit d'une voix tremblante Hortense, que ses souffrances avaient pâlie.

Hulot, assis sur une chaise, prit sa fille par la taille et la força de se mettre sur ses genoux.

— Eh bien ! mon enfant, dit-il en l'embrassant au front, il y a donc de la brouille dans le ménage, et nous avons fait un coup de tête ! Ce n'est pas d'une fille bien élevée. Mon Hortense ne devait pas prendre à elle seule un parti décisif, comme celui de quitter sa maison, d'abandonner son mari, sans consulter ses parens. Si ma chère Hortense était venue voir sa bonne et excellente mère, elle ne m'aurait pas causé le violent chagrin que je ressens !... Tu ne connais pas le monde, il est bien méchant. On peut dire que c'est ton mari qui t'a renvoyée à tes parens. Les enfans élevés, comme vous, dans le giron maternel, restent plus longtemps enfans que les autres, ils ne savent pas la vie ! La passion naïve et fraîche, comme celle que tu as pour Wenceslas, ne calcule malheureusement rien, elle est toute à ses premiers mouvemens. Notre petit cœur part, la tête suit. On brûlerait Paris pour se venger, sans penser à la cour d'assises ! Quand ton vieux père vient te dire que tu n'as pas gardé les convenances, tu peux le croire ; et je ne te parle pas encore de la profonde douleur que j'ai ressentie, elle est bien amère, car tu jettes le blâme sur une femme dont le cœur ne t'est pas connu, dont l'inimitié peut devenir terrible... Hélas ! toi, si pleine de candeur, d'innocence, de pureté, tu ne doutes de rien : tu peux être salie, calomniée. D'ailleurs, mon cher petit ange, tu as pris au sérieux une plaisanterie, et je puis, moi, te garantir l'innocence de ton mari. Madame Marneffe...

Jusque-là le baron, comme un artiste en diplomatie, modulait admirablement bien ses remontrances. Il avait, comme on le voit, supérieurement ménagé l'introduction de ce nom ; mais, en l'entendant, Hortense fit le geste d'une personne blessée au vif.

— Écoute-moi, j'ai de l'expérience et j'ai tout observé, reprit le père en empêchant sa fille de parler. Cette dame traite ton mari très froidement, tu as été l'objet d'une mystification, je t'en donne les preuves. Tiens hier, Wenceslas était à dîner...

— Il y dînait ?... demanda la jeune femme en se dressant sur ses pieds et regardant son père avec l'horreur peinte sur le visage. Hier ! après avoir lu ma lettre ?... Oh ! mon Dieu !...

Pourquoi ne suis-je pas entrée dans un couvent, au lieu de me marier! Ma vie n'est plus à moi, j'ai un enfant! ajouta-t-elle en sanglotant.

Ces larmes atteignirent madame Hulot au cœur, elle sortit de sa chambre, elle courut à sa fille, la prit dans ses bras, et lui fit de ces questions stupides de douleur, les premières qui viennent sur les lèvres.

— Voilà les larmes, se disait le baron, tout allait si bien! Maintenant que faire avec des femmes qui pleurent?...

— Mon enfant, dit la baronne à Hortense, écoute ton père; il nous aime, va...

— Voyons, Hortense, ma chère petite fille, ne pleure pas, tu deviens trop laide, dit le baron. Voyons! un peu de raison. Reviens sagement dans ton ménage, et je te promets que Wenceslas ne mettra jamais les pieds dans cette maison. Je te demande ce sacrifice, si c'est un sacrifice que de pardonner la plus légère des fautes à un mari qu'on aime! je te le demande par mes cheveux blancs, par l'amour que tu portes à ta mère... Tu ne veux pas remplir mes vieux jours d'amertume et de chagrin?...

Hortense se jeta, comme une folle, aux pieds de son père par un mouvement si désespéré, que ses cheveux mal attachés se dénouèrent, et elle lui tendit les mains avec un geste où se peignait son désespoir.

— Mon père, vous me demandez ma vie! dit-elle, prenez-la si vous voulez; mais au moins prenez-la pure et sans tache, je vous l'abandonnerai certes avec plaisir. Ne me demandez pas de mourir déshonorée, criminelle! Je ne ressemble pas à ma mère! je ne dévorerai pas d'outrages! Si je rentre sous le toit conjugal, je puis étouffer Wenceslas dans un accès de jalousie, ou faire pis encore. N'exigez pas de moi des choses au-dessus de mes forces. Ne me pleurez pas vivante! car, le moins pour moi, c'est de devenir folle... Je sens la folie à deux pas de moi! Hier! hier! il dînait chez cette femme après avoir lu ma lettre!... Les autres hommes sont-ils ainsi faits?... Je vous donne ma vie, mais que la mort ne soit pas ignominieuse! Sa faute!... légère!... Avoir un enfant de cette femme!

— Un enfant? dit Hulot en faisant deux pas en arrière. Allons! c'est bien certainement une plaisanterie.

En ce moment, Victorin et la cousine Bette entrèrent, et restèrent hébétés de ce spectacle. La fille était prosternée aux pieds de son père. La baronne, muette et prise entre le sentiment maternel et le sentiment conjugal, offrait un visage bouleversé, couvert de larmes.

— Lisbeth, dit le baron en saisissant la vieille fille par la main et lui montrant Hortense, tu peux me venir en aide. Ma pauvre Hortense a la tête tournée, elle croit son Wenceslas aimé de madame Marneffe, tandis qu'elle a voulu tout bonnement avoir un groupe de lui.

— Dalila! cria la jeune femme, la seule chose qu'il ait faite en un moment depuis notre mariage. Ce monsieur ne pouvait pas travailler pour moi, pour son fils, et il a travaillé pour cette vaurienne avec une ardeur... Oh! achevez-moi, mon père, car chacune de vos paroles est un coup de poignard.

En s'adressant à la baronne et à Victorin, Lisbeth haussa les épaules par un geste de pitié en leur montrant le baron qui ne pouvait pas la voir.

— Écoutez, mon cousin, dit Lisbeth, je ne savais pas ce qu'était madame Marneffe quand vous m'avez priée d'aller me loger au-dessus de chez elle et de tenir sa maison; mais, en trois ans, on apprend bien des choses. Cette créature est une *fille!* et une fille d'une dépravation qui ne peut se comparer qu'à celle de son infâme et hideux mari. Vous êtes la dupe, le *Milord Pot-au-Feu* de ces gens-là, vous serez mené par eux plus loin que vous ne le pensez! Il faut vous parler clairement, car vous êtes au fond d'un abîme.

En entendant parler ainsi Lisbeth, la baronne et sa fille lui jetèrent des regards semblables à ceux des dévots remerciant une madone de leur avoir sauvé la vie.

— Elle a voulu, cette horrible femme, brouiller le ménage de votre gendre, dans quel intérêt? je n'en sais rien; car mon intelligence est trop faible pour que je puisse voir clair dans ces ténébreuses intrigues, si perverses, ignobles, infâmes. Votre madame Marneffe n'aime pas votre gendre, mais elle le veut à ses genoux par vengeance. Je viens de traiter cette misérable comme elle le méritait. C'est une courtisane sans pudeur, je lui ai déclaré que je quittais sa maison, que je voulais dégager mon honneur de ce bourbier... Je suis de ma famille avant tout. J'ai su que ma petite cousine avait quitté Wenceslas, et je viens! Votre Valérie que vous prenez pour une sainte est la cause de cette cruelle séparation; puis-je rentrer chez une pareille femme? Notre petite chère Hortense, dit-elle en touchant le bras au baron d'une manière significative, est peut-être la dupe d'un désir de ces sortes de femmes qui, pour avoir un bijou, sacrifieraient toute une famille. Je ne crois pas Wenceslas coupable, mais je le crois faible et je ne dis pas qu'il ne succomberait point à des coquetteries si raffinées. Ma résolution est prise. Cette femme vous est funeste, elle vous mettra sur la paille. Je ne veux pas avoir l'air de tremper dans la ruine de ma famille; moi qui ne suis là depuis trois ans que pour l'empêcher. Vous êtes trompé, mon cousin. Dites bien fermement que vous ne vous mêlerez pas de la nomination de cet ignoble monsieur Marneffe, et vous verrez ce qui arrivera! L'on vous taille de fameuses étrivières pour ce cas-là.

Lisbeth releva sa petite cousine et l'embrassa passionnément.

— Ma chère Hortense, tiens bon, lui dit-elle à l'oreille.

La baronne embrassa sa cousine Bette avec l'enthousiasme d'une femme qui se voit vengée.

La famille tout entière gardait un silence profond autour de ce père, assez spirituel pour savoir ce que dénotait ce silence. Une formidable colère passa sur son front et sur son visage en signes évidens; toutes les veines grossirent, les yeux s'injectèrent de sang, le teint se marbra.

Adeline se jeta vivement à genoux devant lui, lui prit les mains: — Mon ami, mon ami, grâce!

— Je vous suis odieux! dit le baron en laissant échapper le cri de sa conscience.

Nous sommes tous dans le secret de nos torts. Nous supposons presque toujours à nos victimes les sentimens haineux que la vengeance doit leur inspirer, et, malgré les efforts de l'hypocrisie, notre langage ou notre figure avoue au milieu d'une torture imprévue, comme avouait jadis le criminel entre les mains du bourreau.

— Nos enfants, dit-il pour revenir sur son aveu, finissent par devenir nos ennemis.

— Mon père... dit Victorin.

— Vous interrompez votre père!... reprit d'une voix foudroyante le baron en regardant son fils.

— Mon père, écoutez, dit Victorin d'une voix ferme et nette, la voix d'un député puritain. Je connais trop le respect que je vous dois pour en manquer jamais, et vous aurez certainement toujours en moi le fils le plus soumis et le plus obéissant.

Tous ceux qui assistent aux séances des Chambres reconnaîtront les habitudes de la lutte parlementaire dans ces phrases filandreuses avec lesquelles on calme les irritations en gagnant du temps.

— Nous sommes loin d'être vos ennemis dit Victorin; je me suis brouillé avec mon beau-père, monsieur Crevel, pour avoir retiré les soixante mille francs de lettres de change de Vauvinet, et certes, cet argent est dans les mains de madame Marneffe. Oh! je ne vous blâme point, mon père, ajouta-t-il à un geste du baron; mais je veux seulement joindre ma voix à celle de la cousine Lisbeth, et vous faire observer que si mon dévoûment pour vous est aveugle, mon père, et sans bornes, mon bon père, malheureusement nos ressources pécuniaires sont bornées.

— De l'argent! dit en tombant sur une chaise le passionné vieillard écrasé par ce raisonnement. Et c'est mon fils! On vous le rendra, monsieur, votre argent, dit-il en se levant.

Il marcha vers la porte.

— Hector!

Ce cri fit retourner le baron, et il montra soudain un vi-

sage inondé de larmes à sa femme, qui l'entoura de ses bras avec la force du désespoir.

— Ne t'en va pas ainsi... Je ne t'ai rien dit, moi!... ne nous quitte pas en colère.

A ce cri sublime les enfans se jetèrent aux genoux de leur père.

— Nous vous aimons tous, dit Hortense.

Lisbeth, immobile comme une statue, observait ce groupe avec un sourire superbe sur les lèvres.

En ce moment, le maréchal Hulot entra dans l'antichambre et sa voix se fit entendre. La famille comprit l'importance du secret, et la scène changea subitement d'aspect.

Les deux enfans se relevèrent, et chacun essaya de cacher son émotion.

Une querelle s'élevait à la porte entre Mariette et un soldat qui devint si pressant, que la cuisinière entra au salon.

— Monsieur, un fourrier de régiment qui revient de *l'Algère* veut absolument vous parler.

— Qu'il attende.

— Monsieur, dit Mariette à l'oreille de son maître, il m'a dit de vous dire tout bas qu'il s'agissait de monsieur votre oncle.

Le baron tressaillit, il crut à l'envoi des fonds qu'il avait secrètement demandés depuis deux mois pour payer ses lettres de change, il laissa sa famille, et courut dans l'antichambre. Il aperçut une figure alsacienne.

— Est-ce à monsieur *la paron Hilotte*?

— Oui...

— Lui-même?

— Lui-même.

Le fourrier, qui fouillait dans la doublure de son képi pendant ce colloque, en tira une lettre que le baron décacheta vivement et lut ce qui suit :

« Mon neveu, loin de pouvoir vous envoyer les cent mille » francs que vous me demandez, ma position n'est pas tenable, si vous ne prenez pas des mesures énergiques pour me » sauver. Nous avons sur le dos un procureur du roi, qui » parle morale et baragouine des bêtises sur l'administration. » Impossible de faire taire ce pékin-là. Si le ministère de la » guerre se laisse manger dans la main par les habits noirs, » je suis mort. Je suis sûr du porteur, tâchez de l'avancer, » car il nous a rendu service. Ne me laissez pas aux cor- » beaux! »

Cette lettre fut un coup de foudre, le baron y voyait éclore les déchiremens intestins qui tiraillent encore aujourd'hui le gouvernement de l'Algérie entre le civil et le militaire, et il devait inventer sur-le-champ des palliatifs à la plaie qui se déclarait.

Il dit au soldat de revenir le lendemain; et après l'avoir congédié non sans de belles promesses d'avancement, il rentra dans le salon.

— Bonjour, et adieu, mon frère! dit-il au maréchal. Adieu, mes enfans, adieu, ma bonne Adeline. Et que vas-tu devenir, Lisbeth? dit-il.

— Moi, je vais tenir le ménage du maréchal, car il faut que j'achève ma carrière en vous rendant toujours service aux uns ou aux autres.

— Ne quitte pas Valérie sans que je t'aie vue, dit Hulot à l'oreille de sa cousine. Adieu, Hortense, ma petite insubordonnée, tâche d'être bien raisonnable, il me survient des affaires graves, nous reprendrons la question de ton raccommodement. Penses-y. Ma bonne petite chatte, dit-il en l'embrassant.

Il quitta sa femme et ses enfans, si manifestement troublé, qu'ils demeurèrent en proie aux plus vives appréhensions.

— Lisbeth, dit la baronne, il faut savoir ce que peut avoir Hector, jamais je ne l'ai vu dans un pareil état; reste encore deux ou trois jours chez cette femme; il lui dit tout à elle, et nous apprendrons ainsi ce qui l'a si subitement changé; sois tranquille, nous allons arranger ton mariage avec le maréchal, car ce mariage est bien nécessaire.

— Je n'oublierai jamais le courage que tu as eu dans cette matinée, dit Hortense en embrassant Lisbeth.

— Tu as vengé notre pauvre mère, dit Victorin.

Le maréchal observait d'un air curieux les témoignages d'affection prodigués à Lisbeth, qui revint raconter cette scène à Valérie.

Cette esquisse permet aux âmes innocentes de deviner les différens ravages que les madame Marneffe exercent dans les familles, et par quels moyens elles atteignent de pauvres femmes vertueuses en apparence loin d'elles.

Mais si l'on veut transporter par la pensée ces troubles à l'étage supérieur de la société, près du trône; en voyant ce que doivent avoir coûté les maîtresses des rois, on mesure l'étendue des obligations du peuple envers ses souverains quand ils donnent l'exemple des bonnes mœurs et de la vie de famille.

A Paris, chaque ministère est une petite ville d'où les femmes sont bannies; mais il s'y fait des commérages et des noirceurs comme si la population féminine s'y trouvait. Après trois ans, la position de monsieur Marneffe avait été pour ainsi dire éclairée, mise à jour, et l'on se demandait dans les bureaux : Monsieur Marneffe sera-t-il ou ne sera-t-il pas le successeur de monsieur Coquet? absolument comme à la Chambre on se demandait naguère : La dotation passera-t-elle ou ne passera-t-elle pas?

On observait les moindres mouvemens à la direction du personnel, on scrutait tout dans la division du baron Hulot. Le fin Conseiller-d'État avait mis dans son parti la victime de la promotion de Marneffe, un travailleur capable, en lui disant que, s'il voulait faire la besogne de Marneffe, il en serait infailliblement le successeur, il le lui avait montré mourant. Cet employé cabalait pour Marneffe.

Quand Hulot traversa son salon d'audience, rempli de visiteurs, il y vit dans un coin la figure blême de Marneffe, et Marneffe fut le premier appelé.

— Qu'avez-vous à me demander, mon cher? dit le baron en cachant son inquiétude.

— Monsieur le Directeur, on se moque de moi dans les bureaux, car on vient d'apprendre que monsieur le directeur du personnel est parti ce matin en congé pour raison de santé, son voyage sera d'environ un mois. Attendre un mois, on sait ce que cela veut dire. Vous me livrez à la risée de mes ennemis, et c'est assez d'être tambouriné d'un côté; des deux à la fois, monsieur le directeur, la caisse peut crever.

— Mon cher Marneffe, il faut beaucoup de patience pour arriver à son but. Vous ne pouvez pas être chef de bureau, si vous l'êtes jamais, avant deux mois d'ici. Ce n'est pas au moment où je vais être obligé de consolider ma position, que je puis demander un avancement scandaleux.

— Si vous sautez, je ne serai jamais Chef de bureau, dit froidement monsieur Marneffe; faites-moi nommer, il n'en sera ni plus ni moins.

— Ainsi je dois me sacrifier à vous? demanda le baron.

— S'il en était autrement, je perdrais bien des illusions sur vous.

— Vous êtes par trop Marneffe, monsieur Marneffe!... dit le baron en se levant et montrant la porte au Sous-chef.

— J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le baron, répondit humblement Marneffe.

— Quel infâme drôle! se dit le baron. Ceci ressemble assez à une sommation de payer dans les vingt-quatre heures, sous peine d'expropriation.

Deux heures après, au moment où le baron achevait d'endoctriner Claude Vignon, qu'il voulait envoyer au ministère de la justice prendre des renseignemens sur les autorités judiciaires dans la circonscription desquelles se trouvait Johann Fischer, Reine ouvrit le cabinet de monsieur le directeur, et vint lui remettre une petite lettre en en demandant la réponse.

— Envoyer Reine! se dit le baron; Valérie est folle, elle nous compromet tous, et compromet la nomination de cet abominable Marneffe!

Il congédia le secrétaire particulier du ministre et lut ce qui suit :

« Ah ! mon ami, quelle scène je viens de subir ; si tu m'as » donné le bonheur depuis trois ans, je l'ai bien payé ! Il est » rentré de son bureau dans un état de fureur à faire fris- » sonner. Je le connaissais bien laid, je l'ai vu monstrueux. » Ses quatre véritables dents tremblaient, et il m'a menacée » de son odieuse compagnie, si je continuais à te recevoir.

» Mon pauvre chat, hélas ! notre porte sera fermée pour toi » désormais. Tu vois mes larmes, elles tombent sur mon pa- » pier, elles le trempent ! pourras-tu me lire, mon cher Hector ?

» Ah ! ne plus te voir, renoncer à toi, quand j'ai en moi » un peu de ta vie comme je crois avoir ton cœur, c'est à en » mourir. Songe à notre petit Hector ! ne m'abandonne pas, » ne te déshonore pas pour lui, ne cède pas à ses menaces; » je t'aime comme je n'ai jamais aimé ! Je me suis rappelé » tous les sacrifices que tu as faits pour ta Valérie, elle n'est » pas et ne sera jamais ingrate : tu es, tu seras mon seul » mari. Ne pense plus aux douze cents francs de rentes que » je te demande pour ce cher petit Hector qui viendra dans » quelques mois... je ne veux plus rien te coûter. D'ailleurs, » ma fortune sera toujours la tienne.

» Ah ! si tu m'aimais autant que je t'aime, mon Hector, » tu prendrais ta retraite, nous laisserions là chacun nos fa- » milles, nos ennuis, nos entourages où il y a tant de haine, » et nous irions vivre avec Lisbeth dans un joli pays, en Bre- » tagne, où tu voudras. Là nous ne verrions personne, et » nous serions heureux, loin de tout ce monde. Ta pension » de retraite, et le peu que j'ai, en mon nom, nous suffira. Tu » deviens jaloux, eh ! bien, tu verrais ta Valérie occupée uni- » quement de son Hector, et tu n'aurais jamais à faire ta » grosse voix comme l'autre jour.

» Je n'aurai jamais qu'un enfant, ce sera le nôtre, sois-en » bien sûr, mon vieux grognard aimé.

» Non, tu ne peux pas te figurer ma rage, car il faut savoir » comment il m'a traitée, et les grossièretés qu'il a vomies » sur ta Valérie ! ces mots-là saliraient ce papier; mais une » femme comme moi, la fille de Montcornet, n'aurait jamais » dû dans toute sa vie en entendre un seul. Oh ! je t'aurais » voulu là pour le punir par le spectacle de la passion insen- » sée qui me prenait pour toi. Mon père aurait sabré ce mi- » sérable, moi je ne peux que ce que peut une femme : t'ai- » mer avec frénésie !

» Aussi, mon amour, dans l'état d'exaspération où je suis, » m'est-il impossible de renoncer à te voir. Oui ! je veux te » voir en secret, tous les jours ! Nous sommes ainsi, nous » autres femmes : j'épouse ton ressentiment. De grâce, si tu » m'aimes ne le fais pas chef de bureau, qu'il crève sous- » chef; en ce moment, je n'ai plus la tête à moi, j'entends » encore ses injures. Bette qui voulait me quitter, a eu pitié » de moi, elle reste pour quelques jours.

» Mon bon chéri, je ne sais encore que faire. Je ne vois que » la fuite. J'ai toujours adoré la campagne, la Bretagne, le » Languedoc, tout ce que tu voudras, pourvu que je puisse » t'aimer en liberté.

» Pauvre chat, comme je te plains ! te voilà forcé de reve- » nir à ta vieille Adeline, à cette urne lacrymale, car il a dû » te le dire, le monstre, il veillera jour et nuit sur moi ; il a » parlé de commissaire de police ! Ne viens pas ! je com- » prends qu'il est capable de tout, du moment où il faisait » de moi la plus ignoble des spéculations. Aussi voudrais-je » pouvoir te rendre tout ce que je tiens de tes générosités.

» Ah ! mon bon Hector, j'ai pu coqueter, te paraître légère, » mais tu ne connaissais pas ta Valérie; elle aimait à te » tourmenter, mais elle te préfère à tout au monde.

» On ne peut pas t'empêcher de venir voir ta cousine, je » vais combiner avec elle les moyens de nous parler.

» Mon bon chat, écris-moi de grâce un petit mot pour me » rassurer, à défaut de ta chère présence... (oh ! je donnerais » une main pour te tenir sur notre divan). Une lettre me fera » l'effet d'un talisman ; écris-moi quelque chose où soit toute » ta belle âme; je te rendrai ta lettre, car il faut être prudent, » je ne saurais où la cacher, il fouille partout. Enfin, rassure » ta Valérie, ta femme, la mère de ton enfant.

» Être obligée de t'écrire, moi qui te voyais tous les jours. » Aussi dis-je à Lisbeth : Je ne connaissais pas mon bon- » heur. Mille caresses, mon chat. Aime bien

» TA VALÉRIE. »

— Et des larmes !... se dit Hulot en achevant cette lettre, des larmes qui rendent son nom indéchiffrable. — Comment va-t-elle? dit-il à Reine.

— Madame est au lit, elle a des convulsions, répondit Reine. L'attaque de nerfs a tordu madame comme un lien de fagot, ça l'a prise après avoir écrit. Oh ! c'est d'avoir pleuré... L'on entendait la voix de monsieur dans les escaliers.

Le baron, dans son trouble, écrivit la lettre suivante sur son papier officiel, à têtes imprimées :

« Sois tranquille, mon ange, *il* crèvera sous-chef !

» Ton idée est excellente, nous nous en irons vivre loin » de Paris, nous serons heureux avec notre petit Hector ; je » prendrai ma retraite, je saurai trouver une belle place dans » quelque chemin de fer.

» Ah ! mon aimable amie, je me sens rajeuni par ta lettre ! » Oh ! je recommencerai la vie, et je ferai, tu le verras, une » fortune à notre cher petit. En lisant ta lettre, mille fois » plus brûlante que celles de la Nouvelle Héloïse, elle a fait » un miracle : je ne croyais pas que mon amour pour toi pût » augmenter. Tu verras ce soir chez Lisbeth

» Ton HECTOR pour la vie ! »

Reine emporta cette réponse, la première lettre que le baron écrivait *à son aimable amie !*

De semblables émotions formaient un contre-poids aux désastres qui grondaient à l'horizon ; mais, en ce moment, le baron se croyant sûr de parer les coups portés à son oncle, Johann Fischer, ne se préoccupait que du déficit. Une des particularités du caractère bonapartiste, c'est la foi dans la puissance du sabre, la certitude de la prééminence du militaire sur le civil. Hulot se moquait du procureur du roi de l'Algérie, où règne le Ministère de la Guerre. L'homme reste ce qu'il a été. Comment les officiers de la garde impériale peuvent-ils oublier d'avoir vu les Maires des bonnes villes de l'Empire, les Préfets de l'Empereur, ces empereurs au petit pied, venant recevoir la garde impériale, la complimenter à la limite des départemens qu'elle traversait, et lui rendre enfin des honneurs souverains?

A quatre heures et demie, le baron alla droit chez madame Marneffe; le cœur lui battait en montant l'escalier comme à un jeune homme, car il s'adressait cette question mentale : La verrai-je ? ne la verrai-je pas? Comment pouvait-il se souvenir de la scène du matin où sa famille en larmes gisait à ses pieds? La lettre de Valérie, mise pour toujours dans un mince portefeuille sur son cœur, ne lui prouvait-il pas qu'il était plus aimé que le plus aimable des jeunes gens?

Après avoir sonné, l'infortuné baron entendit la traînerie des chaussons et l'exécrable tousserie de l'invalide Marneffe. Marneffe ouvrit la porte, mais pour se mettre en position et pour indiquer l'escalier à Hulot par un geste exactement semblable à celui par lequel Hulot lui avait montré la porte de son cabinet

— Vous êtes par trop Hulot, monsieur Hulot !... dit-il.

Le baron voulut passer, Marneffe tira un pistolet de sa poche et l'arma.

— Monsieur le Conseiller-d'État, quand un homme est aussi vil que moi, car vous me croyez bien vil, n'est-ce pas? ce serait le dernier des forçats, s'il n'avait pas tous les bénéfices de son honneur vendu. Vous voulez la guerre, elle sera vive et sans quartier. Ne revenez plus, et n'essayez point de passer : j'ai prévenu le commissaire de police de ma situation envers vous.

Et profitant de la stupéfaction de Hulot, il le poussa dehors et ferma la porte,

— Quel profond scélérat ! se dit Hulot en montant chez Lisbeth. Oh ! je comprends maintenant la lettre. Valérie et moi nous quitterons Paris. Valérie est à moi pour le reste de mes jours; elle me fermera les yeux.

Lisbeth n'était pas chez elle. Madame Olivier apprit à Hu-

lot qu'elle était allée chez madame la baronne en pensant y trouver monsieur le baron.

— Pauvre fille! je ne l'aurais pas crue si fine qu'elle l'a été ce matin, se dit le baron, qui se rappela la conduite de Lisbeth en faisant le chemin de la rue Vanneau à la rue Plumet.

Au détour de la rue Vanneau et de la rue de Babylone, il regarda l'Eden d'où l'Hymen le bannissait l'épée de la Loi à la main.

Valérie, à sa fenêtre, suivait Hulot des yeux; quand il leva la tête, elle agita son mouchoir; mais l'infâme Marneffe soufflèta le bonnet de sa femme, et la retira violemment de la fenêtre. Une larme vint aux yeux du Conseiller-d'État.

— Être aimé ainsi! voir maltraiter une femme, et avoir bientôt soixante-dix ans! se dit il.

Lisbeth était venue annoncer à la famille la bonne nouvelle. Adeline et Hortense savaient déjà que le baron, ne voulant pas se déshonorer aux yeux de toute l'Administration en nommant Marneffe chef de bureau, serait congédié par ce mari devenu hulotphobe.

Aussi l'heureuse Adeline avait-elle commandé son dîner de manière à ce que son Hector le trouvât meilleur que chez Valérie, et la dévouée Lisbeth aida Mariette à obtenir ce difficile résultat.

La cousine Bette était à l'état d'idole; la mère et la fille lui baisèrent les mains, et lui avaient appris avec une joie touchante que le maréchal consentait à faire d'elle sa ménagère.

— Et de là, ma chère, à devenir sa femme, il n'y a qu'un pas, dit Adeline.

— Enfin, il n'a pas dit non, quand Victorin lui en a parlé, ajouta la comtesse de Steinbock.

Le baron fut accueilli dans sa famille avec des témoignages d'affection si gracieux, si touchans et où débordait tant d'amour, qu'il fut obligé de dissimuler son chagrin. Le maréchal vint dîner. Après le dîner, Hulot ne s'en alla pas. Victorin et sa femme vinrent. On fit un whist.

— Il y a longtemps, Hector, dit gravement le maréchal, que tu ne *nous* as donné pareille soirée!. .

Ce mot, chez le vieux soldat, qui gâtait son frère et qui le blâmait implicitement ainsi, fit une impression profonde. On y reconnut les larges et longues lésions d'un cœur où toutes les douleurs devinées avaient eu leur écho.

A huit heures, le baron voulut reconduire Lisbeth lui-même, en promettant de revenir.

— Eh bien! Lisbeth, *il* la maltraite! lui dit-il dans la rue. Ah! je ne l'ai jamais tant aimée!

— Ah! je n'aurais pas cru que Valérie vous aimât tant! répondit Lisbeth. Elle est légère, elle est coquette, elle aime à se voir courtisée, à ce qu'on lui joue la comédie de l'amour, comme elle dit; mais vous êtes son seul attachement.

— Que t'a-t-elle dit pour moi?

— Voilà, reprit Lisbeth Elle a, vous le savez, eu des bontés pour Crevel; il ne faut pas lui en vouloir, car c'est ce qui l'a mise à l'abri de la misère pour le reste de ses jours; mais elle le déteste, et c'est à peu près fini. Eh bien! elle a gardé la clef d'un appartement.

— Rue du Dauphin! s'écria le bienheureux Hulot. Rien que pour cela je lui passerais Crevel... J'y suis allé, je sais...

— Cette clef, la voici, dit Lisbeth; faites-en faire une pareille demain dans la journée, deux si vous pouvez.

— Après?... dit avidement Hulot.

— Eh bien! je reviendrai dîner encore demain avec vous, vous me rendrez les clefs de Valérie (car le père Crevel peut lui redemander celle qu'il a donnée), et vous irez vous voir après-demain; là, vous conviendrez de vos faits. Vous serez bien en sûreté, car il existe deux sorties. Si, par hasard, Crevel, qui sans doute a des mœurs de Régent, comme il dit, entrait par l'allée, vous sortiriez par la boutique, et réciproquement. Eh bien! vieux scélérat, c'est à moi que vous devez cela. Que ferez-vous pour moi?...

— Tout ce que tu voudras!

— Eh bien! ne vous opposez pas à mon mariage avec votre frère!

— Toi, la maréchale Hulot! toi, comtesse de Forzheim! s'écria Hector surpris.

— Adeline est bien baronne!... répliqua d'un ton aigre et formidable la Bette. Écoutez, vieux libertin, vous savez où en sont vos affaires! votre famille peut se voir sans pain et dans la boue...

— C'est ma terreur! dit Hulot saisi.

— Si votre frère meurt, qui soutiendra votre femme, votre fille? La veuve d'un maréchal de France peut obtenir au moins six mille francs de pension, n'est-ce pas? Eh bien! je ne me marie que pour assurer du pain à votre fille et à votre femme, vieil insensé!

— Je n'apercevais pas ce résultat! dit le baron. Je prêcherai mon frère, car nous sommes sûrs de toi... Dis-lui que ma vie est à *elle!*...

Et le baron, après avoir vu entrer Lisbeth rue Vanneau, revint faire le whist et resta chez lui.

La baronne fut au comble du bonheur; son mari paraissait revenir à la vie de famille, car pendant quinze jours environ il alla le matin au Ministère à neuf heures, il était de retour à six heures pour dîner, et il demeurait le soir au milieu de sa famille. Il mena deux fois Adeline et Hortense au spectacle.

La mère et la fille firent dire trois messes d'actions de grâces, et prièrent Dieu de leur conserver le mari, le père qu'il leur avait rendu.

Un soir, Victorin Hulot en voyant son père aller se coucher dit à sa mère:

— Eh! bien, nous sommes heureux, mon père nous est revenu; aussi ne regretterons-nous pas, ma femme et moi, nos capitaux, si cela tient...

— Votre père a soixante-dix ans bientôt, répondit la baronne, il pense encore à madame Marneffe, je m'en suis aperçue, mais bientôt il n'y pensera plus: la passion des femmes n'est pas comme le jeu, comme la spéculation, ou comme l'avarice, on y voit un terme.

La belle Adeline, car cette femme était toujours belle en dépit de ses cinquante ans et de ses chagrins, se trompait en ceci. Les libertins, ces gens que la nature a doués de la faculté précieuse d'aimer au delà des limites qu'elle fixe à l'amour, n'ont presque jamais leur âge.

Pendant ce laps de vertu, le baron était allé trois fois rue du Dauphin, et il n'y avait jamais eu soixante-dix ans. La passion ranimée le rajeunissait, et il eût livré son honneur à Valérie, sa famille, tout, sans un regret.

Mais, Valérie, entièrement changée, ne lui parlait jamais ni d'argent ni des douze cents francs de rentes à faire à leur fils; au contraire, elle lui offrait de l'or, elle aimait Hulot comme une femme de trente-six ans aime un bel étudiant en droit, bien pauvre, bien poétique, bien amoureux.

Et la pauvre Adeline croyait avoir reconquis son cher Hector!

Le quatrième rendez-vous des deux amans avait été pris, au dernier moment du troisième, absolument comme autrefois la comédie italienne annonçait à la fin de la représentation le spectacle du lendemain. L'heure dite était neuf heures du matin.

Au jour de l'échéance de ce bonheur dont l'espérance faisait accepter au passionné vieillard la vie de famille, vers huit heures, Reine fit demander le baron.

Hulot, craignant une catastrophe, alla parler à Reine, qui ne voulut pas entrer dans l'appartement. La fidèle femme de chambre remit la lettre suivante au baron:

Mon vieux grognard, ne va pas rue du Dauphin, notre cauchemar est malade, et je dois le soigner; mais sois là ce soir, » à neuf heures. Crevel est à Corbeil, chez monsieur Lebas, je » suis certaine qu'il n'amènera pas de princesse à sa petite » maison. Moi je me suis arrangée ici pour avoir ma nuit, je » puis être de retour avant que Marneffe ne s'éveille. Réponds-moi sur tout cela, car peut-être ta grande élégie de » femme ne te laisse-t-elle plus ta liberté comme autrefois. » On la dit si belle encore que tu es capable de me trahir: » tu es un si grand libertin! Brûle ma lettre, je me défie de » tout. »

Hulot écrivit ce petit bout de réponse:

« Mon amour, jamais ma femme, comme je te l'ai dit, n'a » depuis vingt-cinq ans, gêné mes plaisirs. Je te sacrifierais » cent Adeline ! Je serai ce soir, à neuf heures, dans le tem- » ple Crevel, attendant ma divinité. Puisse le sous-chef cre- » ver bientôt, nous ne serions plus séparés, voilà le plus cher des vœux de

» Ton HECTOR. »

Le soir, le baron dit à sa femme qu'il irait travailler avec le ministre à Saint-Cloud, et qu'il reviendrait à quatre ou cinq heures du matin. On était alors à la fin du mois de juin.

Peu d'hommes ont éprouvé réellement dans leur vie la sensation terrible d'aller à la mort. Ceux qui reviennent de l'échafaud se comptent. Mais quelques rêveurs ont vigoureusement senti cette agonie en rêve, ils en ont tout ressenti, jusqu'au couteau qui s'applique sur le cou dans le moment où le Réveil arrive avec le Jour pour les délivrer...

Eh bien ! la sensation à laquelle le Conseiller-d'État fut en proie à cinq heures du matin, dans le lit élégant et coquet de Crevel, surpassa de beaucoup celle de se sentir appliqué sur la fatale bascule, en présence de dix mille spectateurs qui vous regardent par vingt mille rayons de flamme.

Valérie dormait dans une pose charmante. Elle était belle comme sont belles les femmes assez belles pour être belles en dormant. C'est l'art faisant invasion dans la nature, c'est enfin le tableau réalisé.

Dans sa position horizontale, le baron avait les yeux à trois pieds du sol, et ses yeux, égarés au hasard, comme ceux de tout homme qui s'éveille et qui rappelle ses idées, tombèrent sur la porte couverte de fleurs peintes par Juan, un artiste qui fait fi de la gloire. Le baron ne vit pas, comme le condamné à mort, vingt mille rayons visuels, il n'en vit qu'un seul dont le regard est véritablement plus poignant que les dix mille de la place publique.

Cette sensation, en plein plaisir, beaucoup plus rare que celle des condamnés à mort, certes un grand nombre d'Anglais splénétiques la paieraient fort cher. Le baron resta, toujours horizontalement, exactement baigné dans une sueur froide. Il voulait douter; mais cet œil assassin babillait ! Un murmure de voix susurrait derrière la porte.

— Si ce n'était que Crevel voulant me faire une plaisanterie ! se dit le baron en ne pouvant plus douter de la présence d'une personne dans le temple.

La porte s'ouvrit. La majestueuse loi française, qui passe sur les affiches après la royauté, se manifesta sous la forme d'un bon petit commissaire de police, accompagné d'un long juge de paix, amenés par le sieur Marneffe.

Le commissaire de police, planté sur des souliers dont les oreilles étaient attachées avec des rubans à nœuds barbottans, se terminait par un crâne jaune, pauvre en cheveux, qui dénotait un matois égrillard, rieur, et pour qui la vie de Paris n'avait plus de secrets. Ses yeux, doublés de lunettes, perçaient le verre par des regards fins et moqueurs.

Le juge de paix, ancien avoué, vieil adorateur du beau sexe, enviait le justiciable.

— Veuillez excuser la rigueur de notre ministère, monsieur le baron ! dit le commissaire, nous sommes requis. Monsieur le juge de paix assistait à l'ouverture du domicile. Je sais qui vous êtes, et qui est la délinquante.

Valérie ouvrit des yeux étonnés, jeta le cri perçant que les actrices ont inventé pour annoncer la folie au théâtre, elle se tordit en convulsions sur le lit, comme une démoniaque au Moyen-Age dans sa chemise de soufre, sur un lit de fagots.

— La mort !... mon cher Hector, mais la police correctionnelle ! oh ! jamais !

Elle bondit, elle passa comme un nuage blanc entre les trois spectateurs, et alla se blottir sous le bonheur-du-jour, en se cachant la tête dans ses mains.

— Perdue ! morte !... cria-t-elle.

— Monsieur, dit Marneffe, si madame Marneffe devenait folle, vous seriez plus qu'un libertin, vous seriez un assassin...

Que peut faire, que peut dire un homme surpris dans un lit qui ne lui appartient pas, même à titre de location, avec une femme mariée ? Voici.

— Monsieur le juge de paix, monsieur le commissaire de police, dit le baron avec dignité, veuillez prendre soin de la malheureuse femme dont la raison me semble en danger ! vous verbaliserez après. Les portes sont sans doute fermées, vous n'avez pas d'évasion à craindre ni de sa part, ni de la mienne, vu l'état où nous sommes...

Les deux fonctionnaires obtempérèrent à l'injonction du Conseiller-d'État.

— Viens me parler misérable laquais ! dit Hulot tout bas à Marneffe en lui prenant le bras et l'amenant à lui. — Ce n'est pas moi qui serais l'assassin ! c'est toi ! Tu veux être Chef de bureau et officier de la Légion-d'Honneur?

— Surtout, mon directeur, répondit Marneffe en inclinant la tête.

— Tu seras tout cela, rassure ta femme, renvoie ces messieurs.

— Du tout, répliqua spirituellement Marneffe. Il faut que ces messieurs dressent le procès-verbal de flagrant délit, car, sans cette pièce, la base de ma plainte, que deviendrais-je ? La haute administration regorge de filouteries. Vous m'avez volé ma femme et ne m'avez pas fait Chef de bureau. Monsieur le baron je ne vous donne que deux jours pour vous exécuter. Voici des lettres...

— Des lettres !... cria le baron en interrompant Marneffe.

— Oui, des lettres qui prouvent que l'enfant que ma femme porte en ce moment dans son sein... Vous comprenez? vous devrez constituer à mon fils une rente égale à la portion que ce bâtard lui prend. Mais je serai modeste, cela ne me regarde point, je ne suis pas ivre de paternité, moi ! Cent louis de rentes suffiront. Je serai demain matin successeur de monsieur Coquet, et porté sur la liste de ceux qui vont être promus officiers, à propos des fêtes de juillet, ou... le procès-verbal sera déposé avec ma plainte au parquet. Je suis bon prince, n'est-ce pas?

— Mon Dieu ! la jolie femme ! disait le juge de paix au commissaire de police. Quelle perte pour le monde si elle devenait folle !...

— Elle n'est point folle ! répondit sentencieusement le commissaire de police.

La Police est toujours le Doute incarné.

— Monsieur le baron Hulot a donné dans un piége, ajouta le commissaire de police assez haut pour être entendu de Valérie.

Valérie lança sur le commissaire une œillade qui l'eût tué, si les regards pouvaient communiquer la rage qu'ils expriment. Le commissaire sourit, il avait tendu son piége aussi, la femme y tombait.

Marneffe invita sa femme à rentrer dans la chambre et à s'y vêtir décemment, car il s'était entendu sur tous les points avec le baron, qui prit une robe de chambre et revint dans la première pièce.

— Messieurs, dit-il aux deux fonctionnaires, je n'ai pas besoin de vous demander le secret.

Les deux magistrats s'inclinèrent. Le commissaire de police frappa deux petits coups à la porte, son secrétaire entra, s'assit devant le petit bonheur-du-jour, et se mit à écrire sous la dictée du commissaire de police qui lui parlait à voix basse.

Valérie continuait de pleurer à chaudes larmes. Quand elle eut fini sa toilette, Hulot passa dans la chambre et s'habilla. Pendant ce temps, le procès-verbal se fit.

Marneffe voulut alors emmener sa femme; mais Hulot, en croyant la voir pour la dernière fois, implora par un geste la faveur de lui parler.

— Monsieur, madame me coûte assez cher pour que vous me permettiez de lui dire adieu, bien entendu, en présence de tous.

Valérie vint, et Hulot lui dit à l'oreille :

— Il ne nous reste plus qu'à fuir; mais comment correspondre? nous avons été trahis...

— Par Reine ! répondit-elle. Mais, mon bon ami, après cet éclat, nous ne devons plus nous revoir. Je suis déshono-

rée. D'ailleurs, on te dira des infamies de moi, et tu les croiras...

Le baron fit un mouvement de dénégation.

— Tu les croiras, et j'en rends grâces au ciel, car tu ne me regretteras peut-être pas.

— *Il ne crèvera pas sous-chef!* dit Marneffe à l'oreille du Conseiller-d'État en revenant prendre sa femme à laquelle il dit brutalement :

— Assez, madame, si je suis faible pour vous, je ne veux pas être un sot pour les autres.

Valérie quitta la petite maison Crevel, en jetant au baron un dernier regard si coquin qu'il se crut adoré. Le juge de paix donnait galamment la main à madame Marneffe, en la conduisant en voiture.

Le baron qui devait signer le procès-verbal, restait là tout hébété, seul avec le commissaire de police. Quand le Conseiller-d'État eut signé, le commissaire de police le regarda d'un air fin, par-dessus ses lunettes.

— Vous aimez beaucoup cette petite dame, monsieur le baron?...

— Pour mon malheur, vous le voyez...

— Si elle ne vous aimait pas? reprit le commissaire, si elle vous trompait?...

— Je l'ai déjà su, là, monsieur, à cette place... Nous nous le sommes dit, monsieur Crevel et moi...

— Ah! vous savez que vous êtes ici dans la petite maison de monsieur le maire.

— Parfaitement.

Le commissaire souleva légèrement son chapeau pour saluer le vieillard.

— Vous êtes bien amoureux, je me tais, dit-il. Je respecte les passions invétérées, autant que les médecins respectent les maladies invé... J'ai vu monsieur de Nucingen, le banquier, atteint d'une passion de ce genre-là...

— C'est mon ami, reprit le baron. J'ai soupé souvent avec la belle Esther, elle valait les deux millions qu'elle lui a coûtés.

— Plus, dit le commissaire. Cette fantaisie du vieux financier a coûté la vie à quatre personnes. Oh! ces passions-là, c'est comme le choléra...

— Qu'aviez-vous à me dire? demanda le Conseiller-d'État qui prit mal cet avis indirect.

— Pourquoi vous ôterais-je vos illusions? répliqua le commissaire de police; il est si rare d'en conserver à votre âge.

— Débarrassez-m'en! s'écria le Conseiller-d'État.

— On maudit le médecin plus tard, répondit le commissaire en souriant.

— De grâce, monsieur le commissaire!

— Eh bien! cette femme était d'accord avec son mari...

— Oh!...

— Cela, monsieur, arrive deux fois sur dix. Oh! nous nous y connaissons.

— Quelle preuve avez-vous de cette complicité?

— Oh! d'abord le mari!... dit le fin commissaire de police avec le calme d'un chirurgien habitué à débrider des plaies. La spéculation est écrite sur cette plate et atroce figure. Mais, ne deviez-vous pas beaucoup tenir à certaine lettre écrite par cette femme?

— Je tiens tant à cette lettre que je la porte toujours sur moi, répondit le baron Hulot au commissaire de police, en fouillant dans sa poche de côté pour prendre le petit portefeuille qui ne le quittait jamais.

— Laissez le portefeuille où il est, dit le commissaire foudroyant comme un réquisitoire, voici la lettre. Je sais maintenant tout ce que je voulais savoir. Madame Marneffe devait être dans la confidence de ce que contenait ce portefeuille.

— Elle seule au monde.

— C'est ce que je pensais... Maintenant voici la preuve que vous me demandez de la complicité de cette petite femme.

— Voyons? dit le baron encore incrédule.

— Quand nous sommes arrivés, monsieur le baron, reprit le commissaire, ce misérable Marneffe a passé le premier, et il a pris cette lettre que sa femme avait sans doute posée sur ce meuble, dit-il en montrant le bonheur-du-jour. Évidemment cette place avait été convenue entre la femme et le mari, si toutefois elle parvenait à vous dérober la lettre pendant votre sommeil, car elle est, avec les deux vôtres, décisive au procès correctionnel.

Le commissaire fit voir à Hulot la lettre que le baron avait reçue par Reine dans son cabinet au ministère.

— Elle fait partie du dossier, dit le commissaire, rendez-la moi, monsieur.

— Eh bien! monsieur, dit Hulot dont la figure se décomposa, cette femme, c'est le libertinage en coupes réglées, je suis certain maintenant qu'elle a trois amans!

— Ça se voit, dit le commissaire de police. Ah! elles ne sont pas toutes sur le trottoir. Quand on fait ce métier-là, monsieur le baron, en équipages, dans les salons, ou dans son ménage, il ne s'agit plus de francs ni de centimes. Mademoiselle Esther, dont vous parlez, et qui s'est empoisonnée, a dévoré des millions... Si vous m'en croyez, vous dételleres, monsieur le baron. Cette dernière partie vous coûtera cher. Ce gredin de mari a pour lui la loi... Enfin, sans moi, la petite femme vous repinçait!

— Merci, monsieur, dit le Conseiller-d'État qui tâcha de garder une contenance digne.

— Monsieur, nous allons fermer l'appartement, la farce est jouée, et vous remettrez la clef à monsieur le maire.

Hulot revint chez lui dans un état d'abattement voisin de la défaillance, et perdu dans les pensées les plus sombres. Il réveilla sa noble, sa sainte et pure femme, et il lui jeta l'histoire de ces trois années dans le cœur, en sanglotant comme un enfant à qui l'on ôte un jouet.

Cette confession d'un vieillard jeune de cœur, cette affreuse et navrante épopée, tout en attendrissant intérieurement Adeline, lui causa la joie intérieure la plus vive, elle remercia le ciel de ce dernier coup, car elle vit son mari fixé pour toujours au sein de la famille.

— Lisbeth avait raison! dit madame Hulot d'une voix douce et sans faire de remontrances inutiles, elle nous a dit cela d'avance.

— Oui, si je l'avais écoutée, au lieu de me mettre en colère, le jour où je voulais que la pauvre Hortense rentrât dans son ménage pour ne pas compromettre la réputation de cette.... oh! chère Adeline, il faut sauver Wenceslas! il est dans cette fange jusqu'au menton!

— Mon pauvre ami, la petite bourgeoise ne t'a pas mieux réussi que les actrices, dit Adeline en souriant.

La baronne était effrayée du changement que présentait son Hector; quand elle le voyait malheureux, souffrant, courbé sous le poids des peines, elle était tout cœur, tout pitié, tout amour, elle eût donné son sang pour rendre Hulot heureux.

— Reste avec nous, mon cher Hector. Dis-moi comment elles font, ces femmes, pour t'attacher ainsi; je tâcherai... pourquoi ne m'as-tu pas formée à ton usage? est-ce que je manque d'intelligence? on me trouve encore assez belle pour me faire la cour.

Beaucoup de femmes mariées, attachées à leurs devoirs et à leurs maris, pourront ici se demander pourquoi ces hommes si forts et si bons, si pitoyables à des madame Marneffe, ne prennent pas leurs femmes, surtout quand elles ressemblent à la baronne Adeline Hulot, pour l'objet de leur fantaisie et de leurs passions. Ceci tient aux plus profonds mystères de l'organisation humaine.

L'amour, cette immense débauche de la raison, ce mâle et sévère plaisir des grandes âmes, et le plaisir, cette vulgarité vendue sur la place, sont deux faces différentes d'un même fait. La femme qui satisfait ces deux vastes appétits des deux natures, est aussi rare, dans le sexe, que le grand général, le grand écrivain, le grand artiste, le grand inventeur, le sont dans une nation. L'homme supérieur comme l'imbécile, un Hulot comme un Crevel, ressentent également le besoin de l'idéal et celui du plaisir; tous vont cherchant ce mystérieux androgyne, cette rareté, qui, la plupart du temps, se trouve être un ouvrage en deux volumes. Cette recherche est une dé-

pravation due à la société. Certes, le mariage doit être accepté comme une tâche, il est la vie avec ses travaux et ses durs sacrifices également faits des deux côtés. Les libertins, ces chercheurs de trésors, sont aussi coupables que d'autres malfaiteurs plus sévèrement punis qu'eux. Cette réflexion n'est pas un placage de morale, elle donne la raison de bien des malheurs incompris. Cette histoire porte d'ailleurs avec elle ses moralités qui sont de plus d'un genre.

Le baron alla promptement chez le maréchal prince de Wissembourg, dont la haute protection était sa dernière ressource. Protégé par le vieux guerrier depuis trente-cinq ans, il avait les entrées grandes et petites, il put pénétrer dans les appartemens à l'heure du lever.

— Eh! bonjour, mon cher Hector, dit ce grand et bon capitaine. Qu'avez-vous? vous paraissez soucieux. La session est finie, cependant. Encore une de passée! je parle de cela maintenant, comme autrefois de nos campagnes. Je crois, ma foi, que les journaux appellent aussi les sessions, des campagnes parlementaires.

— Nous avons eu du mal, en effet, maréchal; mais c'est la misère du temps! dit Hulot. Que voulez-vous? le monde est ainsi fait. Chaque époque a ses inconvéniens. Le plus grand malheur de l'an 1841, c'est que ni la royauté ni les ministres ne sont libres dans leur action comme l'était l'Empereur.

Le maréchal jeta sur Hulot un de ces regards d'aigle dont la fierté, la lucidité, la perspicacité montraient que, malgré les années, cette grande âme restait toujours ferme et vigoureuse.

— Tu veux quelque chose de moi? dit-il en prenant un air enjoué.

— Je me trouve dans la nécessité de vous demander, comme une grâce personnelle, la promotion d'un de mes sous-chefs au grade de Chef de bureau, et sa nomination d'officier dans la Légion...

— Comment se nomme-t-il? dit le maréchal en lançant au baron un regard qui fut comme un éclair.

— Marneffe!

— Il a une jolie femme, je l'ai vue au mariage de ta fille... Si Roger... mais Roger n'est plus ici; Hector, mon fils, il s'agit de ton plaisir. Comment, tu t'en donnes encore. Ah! tu fais honneur à la Garde impériale! voilà ce que c'est que d'avoir appartenu à l'intendance, tu as des réserves... Laisse là cette affaire, mon cher ami, elle est trop galante pour devenir administrative.

— Non, maréchal, c'est une mauvaise affaire, car il s'agit de la police correctionnelle; voulez-vous m'y voir?

— Ah! diantre, s'écria le maréchal devenant soucieux. Continue

— Mais vous me voyez dans l'état d'un renard pris au piége... Vous avez toujours été si bon pour moi, que vous daignerez me tirer de la situation honteuse où je suis.

Hulot raconta le plus spirituellement et le plus gaîment possible sa mésaventure.

— Voulez-vous, prince, dit-il en terminant, faire mourir de chagrin mon frère que vous aimez tant, et laisser déshonorer un de vos directeurs, un Conseiller-d'État? Mon Marneffe est un misérable, nous le mettrons à la retraite dans deux ou trois ans.

— Comme tu parles de deux ou trois ans, mon cher ami, dit le maréchal.

— Mais, prince, la garde impériale est immortelle.

— Je suis maintenant le seul maréchal de la première promotion, dit le ministre. Écoute, Hector. Tu ne sais pas à quel point je te suis attaché! tu vas le voir! Le jour où je quitterai le ministère, nous le quitterons ensemble. Ah! tu n'es pas député, mon ami. Beaucoup de gens veulent ta place; et, sans moi, tu n'y serais plus, j'ai rompu bien des lances pour te garder... Eh bien! je t'accorde tes deux requêtes, car il serait par trop dur de te voir assis sur la sellette à ton âge et dans la position que tu occupes. Mais tu fais trop de brèches à ton crédit. Si cette nomination donne lieu à quelque tapage, on nous en voudra. Moi, je m'en moque, mais c'est une épine de plus sous ton pied. A la prochaine session, tu sauteras. Ta succession est présentée comme un appât à cinq ou six personnes influentes, et tu n'as été conservé que par la subtilité de mon raisonnement. J'ai dit que le jour où tu prendrais ta retraite, et que ta place serait donnée, nous aurions cinq mécontens et un heureux; tandis qu'en te laissant *branlant dans le manche* pendant deux ou trois ans, nous aurions nos six voix. On s'est mis à rire au conseil, et l'on a trouvé que le *vieux de la vieille*, comme on dit, devenait assez fort en tactique parlementaire... Je te dis cela nettement. D'ailleurs, tu grisonnes... Es-tu heureux de pouvoir encore te mettre dans des embarras pareils! Où est le temps où le sous-lieutenant Cottin avait des maîtresses!

Le maréchal sonna.

— Il faut faire déchirer ce procès-verbal! ajouta-t-il.

— Vous agissez, monseigneur, comme un père! je n'osais vous parler de mon anxiété.

— Je veux toujours que Roger soit ici, s'écria le maréchal en voyant entrer Mitouflet, son huissier, et j'allais le faire demander. Allez-vous-en, Mitouflet. Et toi, va, mon vieux camarade, va faire préparer cette nomination, je la signerai. Mais cet infâme intrigant ne jouira pas pendant longtemps du fruit de ses crimes, il sera surveillé, et cassé en tête de la compagnie, à la moindre faute. Maintenant que te voilà sauvé, mon cher Hector, prends garde à toi. Ne lasse pas tes amis, on t'enverra ta nomination ce matin, et ton homme sera officier!... Quel âge as-tu maintenant?

— Soixante-dix ans, dans trois mois.

— Quel gaillard tu fais! dit le maréchal en souriant. C'est toi qui mériterais une promotion, mais bouffre, nous ne sommes pas sous Louis XV!

Tel est l'effet de la camaraderie qui lie entre eux les glorieux restes de la phalange napoléonienne, ils se croient toujours au bivouac, obligés de se protéger envers et contre tous.

— Encore une faveur comme celle-là, se dit Hulot en traversant la cour, et je suis perdu.

Le malheureux fonctionnaire alla chez le baron de Nucingen auquel il ne devait plus qu'une somme insignifiante, il réussit à lui emprunter quarante mille francs en engageant son traitement pour deux années de plus; mais le baron stipula que, dans le cas de la mise à la retraite de Hulot, la quotité saisissable de sa pension serait affectée au remboursement de cette somme, jusqu'à épuisement des intérêts et du capital.

Cette nouvelle affaire fut faite, comme la première, sous le nom de Vauvinet, à qui le baron souscrivit pour douze mille francs de lettres de change.

Le lendemain, le fatal procès-verbal, la plainte du mari, les lettres, tout fut anéanti.

Cette affaire étouffée, les scandaleuses promotions du sieur Marneffe, à peine remarquées dans le mouvement des fêtes de juillet, ne donnèrent lieu à aucun article de journal

Lisbeth, en apparence brouillée avec madame Marneffe, s'installa chez le maréchal Hulot.

Dix jours après ces événemens, on publia le premier ban du mariage de la vieille fille avec l'illustre vieillard à qui, pour obtenir un consentement, Adeline raconta la catastrophe financière arrivée à son Hector en le priant de ne jamais en parler au baron qui, dit-elle, était sombre, très abattu, tout affaissé....

— Hélas! il a son âge! ajouta-t-elle.

Lisbeth triomphait. Elle allait atteindre au but de son ambition, elle allait voir son plan accompli, sa haine satisfaite. Elle jouissait par avance du bonheur de régner sur la famille qui l'avait si longtemps méprisée. Elle se promettait d'être la protectrice de ses protecteurs, l'ange sauveur qui ferait vivre la famille ruinée, elle s'appelait elle-même *madame la comtesse* ou *madame la maréchale!* en se saluant dans la glace. Adeline et Hortense achèveraient leurs jours dans la détresse, en combattant la misère, tandis que la cousine Bette, admise aux Tuileries, trônerait dans le monde.

Un événement terrible renversa la vieille fille du sommet social où elle se posait si fièrement.

Le jour même où ce premier ban fut publié, le baron reçut un autre message d'Afrique. Un second Alsacien se présenta,

remit une lettre en s'assurant qu'il la donnait au baron Hulot, et après lui avoir laissé l'adresse de son logement, il quitta le haut fonctionnaire qu'il laissa foudroyé à la lecture des premières lignes de cette lettre.

« Mon neveu, vous recevrez cette lettre, d'après mon calcul, le sept août. En supposant que vous emploierez trois jours pour nous envoyer le secours que nous réclamons, et » qu'il mettra quinze jours à venir ici, nous atteignons au » premier septembre.

» Si l'exécution répond à ces délais, vous aurez sauvé l'honneur et la vie à votre dévoué Johann Fischer.

» Voici ce que demande l'employé que vous m'avez donné pour complice; car je suis, à ce qu'il paraît, susceptible » d'aller en cour d'assises ou devant un conseil de guerre. Vous comprenez que jamais on ne traînera Johann Fischer » devant aucun tribunal, il ira de lui-même à celui de Dieu.

» Votre employé me semble être un mauvais gars, très capable de vous compromettre; mais il est intelligent comme » un fripon. Il prétend que vous devez crier plus fort que les autres, et nous envoyer un inspecteur, un commissaire spécial chargé de découvrir les coupables, de chercher les abus, de sévir enfin; mais qui s'interposera d'abord entre » nous et les tribunaux, en élevant un conflit.

» Si votre commissaire arrive ici le premier septembre et qu'il ait de vous le mot d'ordre, si vous nous envoyez deux cent mille francs pour rétablir en magasin les quantités que nous disons avoir dans les localités éloignées, nous serons regardés comme des comptables purs et sans » tache.

» Vous pouvez confier au soldat qui vous remettra cette » lettre, un mandat à mon ordre sur une maison d'Alger. C'est un homme solide, un parent, incapable de chercher à » savoir ce qu'il porte. J'ai pris des mesures pour assurer le retour de ce garçon. Si vous ne pouvez rien, je mourrai volontiers pour celui à qui nous devons le bonheur de notre Adeline. »

Les angoisses et les plaisirs de la passion, la catastrophe qui venait de terminer sa carrière galante avaient empêché le baron Hulot de penser au pauvre Johann Fischer, dont la première lettre annonçait cependant positivement le danger, devenu maintenant si pressant.

Le baron quitta la salle à manger dans un tel trouble, qu'il se laissa tomber sur le canapé du salon. Il était anéanti, perdu dans l'engourdissement que cause une chute violente. Il regardait fixement une rosace du tapis sans s'apercevoir qu'il tenait à la main la fatale lettre de Johann.

Adeline entendit de sa chambre son mari se jetant sur le canapé comme une masse. Ce bruit fut si singulier qu'elle crut à quelque attaque d'apoplexie.

Elle regarda par la porte dans la glace, en proie à cette peur qui coupe la respiration, qui fait rester immobile, et elle vit son Hector dans la posture d'un homme terrassé.

La baronne vint sur la pointe du pied, Hector n'entendit rien, elle put s'approcher, elle aperçut la lettre, elle la prit, la lut, et trembla de tous ses membres. Elle éprouva l'une de ces révolutions nerveuses si violentes que le corps en garde éternellement la trace. Elle devint, quelques jours après, sujette à un tressaillement continuel; car, ce premier moment passé, la nécessité d'agir lui donna cette force qui ne se prend qu'aux sources mêmes de la puissance vitale.

— Hector! viens dans ma chambre, dit-elle d'une voix qui ressemblait à un souffle. Que ta fille ne te voie pas ainsi; viens, mon ami, viens.

— Où trouver deux cent mille francs? je puis obtenir l'envoi de Claude Vignon comme commissaire. C'est un garçon spirituel, intelligent... C'est l'affaire de deux jours... Mais deux cent mille francs, mon fils ne les a pas, sa maison est grevée de trois cent mille francs d'hypothèques. Mon frère a tout au plus trente mille francs d'économies. Nucingen se moquerait de moi!... Vauvinet... il m'a peu gracieusement accordé dix mille francs pour compléter la somme donnée pour le fils de l'infâme Marneffe. Non, tout est dit, il faut que j'aille me jeter aux pieds du maréchal, lui avouer l'état des choses, m'entendre dire que je suis une canaille, accepter sa bordée afin de sombrer décemment.

— Mais Hector! ce n'est plus seulement la ruine, c'est le déshonneur, dit Adeline. Mon pauvre oncle se tuera. Ne tue que nous, tu en as le droit, mais ne sois pas un assassin! Reprends courage, il y a de la ressource.

— Aucune! dit le baron. Personne dans le gouvernement ne peut trouver deux cent mille francs. Quand même il s'agirait de sauver un ministère! Oh! Napoléon où es-tu?

— Mon oncle! pauvre homme! Hector, on ne peut pas le laisser se tuer déshonoré!

— Il y aurait bien une ressource, dit-il; mais... c'est bien chanceux... Oui, Crevel est à couteaux tirés avec sa fille.... Ah! il a bien de l'argent, lui seul pourrait...

— Tiens, Hector, il vaut mieux que ta femme périsse que de laisser périr notre oncle, ton frère, et l'honneur de la famille! dit la baronne frappée d'un trait de lumière. Oui, je puis vous sauver tous... Oh! mon Dieu! quelle ignoble pensée! comment a-t-elle pu me venir?

Elle joignit les mains, tomba sur ses genoux, et fit une prière. En se relevant, elle vit une si folle expression de joie sur la figure de son mari, que la pensée diabolique revint, et alors Adeline tomba dans la tristesse des idiots.

— Va, mon ami, cours au ministère, s'écria-t-elle en se réveillant de cette torpeur, tâche d'envoyer un commissaire, il le faut. *Entortille le maréchal!* et à ton retour, à cinq heures, tu trouveras peut-être... oui! tu trouveras deux cent mille francs. Ta famille, ton honneur d'homme, de Conseiller-d'État, d'administrateur, ta probité, ton fils, tout sera sauvé; mais ton Adeline sera perdue, et tu ne la reverras jamais. Hector, mon ami, dit-elle en s'agenouillant, lui serrant la main et la baisant, bénis-moi, dis-moi adieu!

Ce fut si déchirant qu'en prenant sa femme, la relevant et l'embrassant, Hulot lui dit :

— Je ne te comprends pas!

— Si tu comprenais, reprit-elle, je mourrais de honte, ou je n'aurais plus la force d'accomplir ce dernier sacrifice.

— Madame est servie, vint dire Mariette.

Hortense vint souhaiter le bonjour à son père et à sa mère. Il fallut aller déjeuner et montrer des visages menteurs.

— Allez déjeuner sans moi, je vous rejoindrai! dit la baronne.

Elle se mit à sa table et écrivit la lettre suivante :

« Mon cher monsieur Crevel, j'ai un service à vous demander, je vous attends ce matin, et je compte sur votre » galanterie, qui m'est connue, pour que vous ne fassiez pas » attendre trop longtemps

» Votre dévouée servante,

» ADELINE HULOT. »

— Louise, dit-elle à la femme de chambre de sa fille qui servait, descendez cette lettre au concierge, dites-lui de la porter sur-le-champ à son adresse et de demander une réponse.

Le baron, qui lisait les journaux, tendit un journal républicain à sa femme en lui désignant un article, et lui disant :

— Sera-t-il temps?

Voici l'article, un de ces terribles entre-filets avec lesquels les journaux nuancent leurs tartines politiques.

Un de nos correspondans nous écrit d'Alger qu'il s'est révélé de tels abus dans le service des vivres de la province d'Oran, que la justice informe. Les malversations sont évidentes, les coupables sont connus. Si la répression n'est pas sévère, nous continuerons à perdre plus d'hommes par le fait des concussions qui frappent sur leur nourriture que par le fer des Arabes et le feu du climat. Nous attendrons de nouveaux renseignemens, avant de continuer ce déplorable sujet.

Nous ne nous étonnons plus de la peur que cause l'établissement en Algérie de la Presse comme l'a entendue la Charte de 1830.

— Je vais m'habiller et aller au ministère, dit le baron en quittant la table, le temps est trop précieux, il y a la vie d'un homme dans chaque minute.

— Oh ! maman, je n'ai plus d'espoir, dit Hortense.

Et sans pouvoir retenir ses larmes, elle tendit à sa mère une Revue des Beaux-Arts.

Madame Hulot aperçut une gravure du groupe de Dalila par le comte de Steinbock, dessous laquelle était imprimé : *Appartenant à madame Marneffe.* Dès les premières lignes, l'article signé d'un V, révélait le talent et la complaisance de Claude Vignon.

— Pauvre petite... dit la baronne.

Effrayée de l'accent presque indifférent de sa mère, Hortense la regarda, reconnut l'expression d'une douleur auprès de laquelle la sienne devait pâlir, et elle vint embrasser sa mère à qui elle dit :

— Qu'as-tu, maman ? qu'arrive-t-il, pouvons-nous donc être plus malheureuses que nous ne le sommes ?

— Mon enfant, il me semble en comparaison de ce que je souffre aujourd'hui que mes horribles souffrances passées ne sont rien ; quand ne souffrirai-je plus ?

— Au ciel, ma mère ! dit gravement Hortense.

— Viens, mon ange, tu m'aideras à m'habiller... mais non... Je ne veux pas que tu t'occupes de cette toilette. Envoie-moi Louise.

Adeline, rentrée dans sa chambre, alla s'examiner au miroir. Elle se contempla tristement et curieusement en se demandant à elle-même :

— Suis-je encore belle ?... peut-on me désirer encore ?.. Ai-je des rides ? ..

Elle souleva ses beaux cheveux blonds et se découvrit les tempes ! Là tout était frais comme chez une jeune fille.

Adeline alla plus loin, elle se découvrit les épaules et fut satisfaite, elle eut un mouvement d'orgueil. La beauté des épaules qui sont belles, est celle qui s'en va la dernière chez la femme, surtout quand la vie a été pure.

Adeline choisit avec soin les élémens de sa toilette ; mais la femme pieuse et chaste resta chastement mise, malgré ses petites inventions de coquetterie. A quoi bon des bas de soie gris tout neufs, des souliers en satin noir à cothurnes, puisqu'elle ignorait totalement l'art d'avancer, au moment décisif, un joli pied en le faisant dépasser de quelques lignes une robe à demi-soulevée pour ouvrir des horizons au désir.

Elle mit bien sa plus jolie robe de mousseline à fleurs peintes, décolletée, et à manches courtes ; mais, épouvantée de ses nudités, elle couvrit ses beaux bras de manches en gaze claire, elle voila sa poitrine et ses épaules d'un fichu brodé. Sa coiffure à l'anglaise lui parut être trop significative, elle en éteignit l'entrain par un très joli bonnet ; mais, avec ou sans bonnet, eût-elle su jouer avec ses rouleaux dorés pour exhiber, pour faire admirer ses mains en fuseau ?...

Voici quel fut son fard. La certitude de sa criminalité, les préparatifs d'une faute délibérée causèrent à cette sainte femme une violente fièvre qui lui rendit l'éclat de la jeunesse pour un moment. Ses yeux brillèrent, son teint resplendit. Au lieu de se donner un air séduisant, elle se vit en quelque sorte un air dévergondé qui lui fit horreur.

Lisbeth avait, à la prière d'Adeline, raconté les circonstances de l'infidélité de Wenceslas, et la baronne avait alors appris, à son grand étonnement, qu'en une soirée, en un moment, madame Marneffe s'était rendue maîtresse de l'artiste ensorcelé.

— Comment font ces femmes ? avait demandé la baronne à Lisbeth.

Rien n'égale la curiosité des femmes vertueuses à ce sujet, elles voudraient posséder les séductions du Vice et rester pures.

— Elles séduisent, c'est leur état, avait répondu la cousine Bette. Valérie était, ce soir-là, vois-tu, ma chère, à faire damner un ange.

— Raconte-moi donc comment elle s'y est prise ?

— Il n'y a pas de théorie, il n'y a que la pratique dans ce métier, avait dit railleusement Lisbeth.

La baronne, en se rappelant cette conversation, aurait voulu consulter la cousine Bette ; mais le temps manquait.

La pauvre Adeline, incapable d'inventer une mouche, de se poser un bouton de rose dans le beau milieu du corsage, de trouver les stratagèmes de toilette destinés à réveiller chez les hommes des désirs amortis, ne fut que soigneusement habillée. N'est pas courtisane qui veut !

La femme est le potage de l'homme, a dit plaisamment Molière par la bouche du judicieux Gros-René. Cette comparaison suppose une sorte de science culinaire en amour. La femme vertueuse et digne serait alors le repas homérique, la chair jetée sur les charbons ardens. La courtisane, au contraire, serait l'œuvre de Carême avec ses condimens, avec ses épices et ses recherches.

La baronne ne pouvait pas, ne savait pas *servir* sa blanche poitrine dans un magnifique plat de guipure, à l'instar de madame Marneffe. Elle ignorait le secret de certaines attitudes, l'effet de certains regards. Enfin, elle n'avait pas sa botte secrète.

La noble femme se serait bien retournée cent fois, elle n'aurait rien offert à l'œil savant du libertin. Être une honnête et *prude* femme pour le monde, et se faire courtisane pour son mari, c'est être une femme de génie, et il y en a peu. Là est le secret des longs attachemens, inexplicables pour les femmes qui sont déshéritées de ces doubles et magnifiques facultés. Supposez madame Marneffe vertueuse !... vous avez la marquise de Pescaire ou l'héroïne du Moulin-Joly ! Ces grandes et illustres femmes, ces belles Diane de Poitiers vertueuses, on les compte.

La scène par laquelle commence cette sérieuse et terrible Étude de mœurs parisiennes allait donc se reproduire avec cette singulière différence que les misères prophétisées par le capitaine de la milice bourgeoise y changeaient les rôles. Madame Hulot attendait Crevel dans les intentions qui le faisaient venir en souriant aux Parisiens du haut de son milord, trois ans auparavant.

Enfin, chose étrange ! la baronne était fidèle à elle-même, à son amour, en se livrant à la plus grossière des infidélités, celles que l'entraînement d'une passion ne justifie pas aux yeux de certains juges.

— Comment faire pour être une madame Marneffe ! se dit-elle en entendant sonner.

Elle comprima ses larmes, la fièvre anima ses traits, elle se promit d'être bien courtisane, la pauvre et noble créature !

— Que diable me veut cette brave baronne Hulot ? se disait Crevel en montant le grand escalier. Ah ! bah ! elle va me parler de ma querelle avec Célestine et Victorin ; mais je ne plierai pas !...

En entrant dans le salon, où il suivait Louise ; il se dit en regardant la nudité *du local* (style Crevel) :

— Pauvre femme !... la voilà comme ces beaux tableaux mis au grenier par un homme qui ne se connaît pas en peinture.

Crevel, en voyant acheter au comte Popinot, ministre du commerce, des tableaux et des statues, avait résolu de se rendre célèbre parmi les Mécènes parisiens dont l'amour pour les arts consiste à chercher des pièces de vingt francs pour des pièces de vingt sous.

Adeline sourit gracieusement à Crevel en lui montrant une chaise devant elle.

— Me voici, belle dame, à vos ordres, dit Crevel.

Monsieur le maire, devenu homme politique, avait adopté le drap noir. Sa figure apparaissait au-dessus de ce vêtement comme une pleine lune dominant un rideau de nuages bruns. Sa chemise, étoilée de trois grosses perles de cinq cents francs chacune, donnait une haute idée de ses capacités... thoraciques, et il disait : — « On voit en moi le futur athlète de la tribune ! » Ses larges mains roturières portaient le gant jaune dès le matin. Ses bottes vernies accusaient le petit coupé brun à un cheval qui l'avait amené.

Depuis trois ans, l'ambition avait modifié la pose de Crevel. Comme les grands peintres, il en était à sa seconde manière.

Dans le grand monde, quand il allait chez le prince de Wissembourg, à la Préfecture, chez le comte Popinot, etc., il gar-

dait son chapeau à la main d'une façon dégagée que Valérie lui avait apprise, et il insérait le pouce de l'autre main dans l'entournure de son gilet d'un air coquet, en minaudant de la tête et des yeux. Cet autre *mise en position* était due à la railleuse Valérie qui, sous prétexte de rajeunir son maire, l'avait doté d'un ridicule de plus.

— Je vous ai prié de venir, mon bon et cher monsieur Crevel, dit la baronne d'une voix troublée, pour une affaire de la plus haute importance...

— Je la devine, madame, dit Crevel d'un air fin ; mais vous demandez l'impossible... Oh! je ne suis pas un père barbare, un homme selon le mot de Napoléon, *carré de base comme de hauteur* dans son avarice. Écoutez-moi, belle dame. Si mes enfans se ruinaient pour eux, je viendrais à leur secours ; mais garantir votre mari, madame?... c'est vouloir remplir le tonneau des Danaïdes ! Une maison hypothéquée de trois cent mille francs pour un père incorrigible. Ils n'ont plus rien, les misérables! et ils ne se sont pas amusés! Ils auront maintenant pour vivre ce que gagnera Victorin au Palais. Qu'il *jabotte*, monsieur votre fils!... Ah! il devait être ministre, ce petit docteur! notre espérance à tous. Joli remorqueur qui s'engrave bêtement, car s'il empruntait pour parvenir, s'il s'endettait pour avoir festoyé des députés, pour obtenir des voix et augmenter son influence, je lui dirais: — Voilà ma bourse, puise, mon ami! Mais payer les folies du papa, des folies que je vous ai prédites! Ah! son père l'a rejeté loin du pouvoir... C'est moi qui serai ministre...

— Hélas! *mon cher Crevel*, il ne s'agit pas de nos enfans, pauvres chers dévoués!... Si votre cœur se ferme pour Victorin et Célestine, je les aimerai tant, que peut-être pourrai-je adoucir l'amertume que met dans leurs belles âmes votre colère. Vous punissez vos enfans d'une bonne action!

— Oui, d'une bonne action mal faite! C'est un demi-crime! dit Crevel très content de ce mot.

— Faire le bien, mon cher Crevel, reprit la baronne, n'est-ce pas prendre l'argent dans une bourse qui en regorge, c'est endurer des privations à cause de sa générosité, c'est souffrir de son bienfait ! c'est s'attendre à l'ingratitude ! La charité qui ne coûte rien, le ciel l'ignore...

— Il est permis, madame, aux saints d'aller à l'hôpital, ils savent que c'est, pour eux, la porte du ciel. Moi, je suis un mondain, je crains Dieu, mais je crains encore plus l'enfer de la misère. Être sans le sou, c'est le dernier degré du malheur dans notre ordre social actuel. Je suis de mon temps, j'honore l'argent !...

— Vous avez raison, dit Adeline, au point de vue du monde.

Elle se trouvait à cent lieues de la question et elle se sentait comme saint Laurent sur un gril, en pensant à son oncle : elle le voyait se tirant un coup de pistolet !

Elle baissa les yeux, puis elle les releva sur Crevel pleins d'une angélique douceur, et non de cette provocante luxure, si spirituelle chez Valérie.

Trois ans auparavant, elle eût fasciné Crevel par cet adorable regard.

— Je vous ai connu, dit-elle, plus généreux... Vous parliez de trois cent mille francs comme en parlent les grands seigneurs. .

Crevel regarda madame Hulot, il la vit comme un lys sur la fin de sa floraison, il eut de vagues idées, mais il honorait tant cette sainte créature qu'il refoula ces soupçons dans le côté libertin de son cœur.

— Madame, je suis toujours le même, mais un ancien négociant est et doit être grand seigneur avec méthode, avec économie, il porte en tout des idées d'ordre. On ouvre un compte aux fredaines, on les crédite, on consacre à ce chapitre certains bénéfices, mais entamer son capital !... ce serait une folie. Mes enfans auront tout leur bien, celui de leur mère et le mien ; mais ils ne veulent sans doute pas que leur père s'ennuie, se moinifie et se momifie !... Ma vie est joyeuse! Je descends gaîment le fleuve. Je remplis tous les devoirs que m'imposent la loi, le cœur et la famille, de même que j'acquittais scrupuleusement mes billets à l'échéance. Que mes enfans se comportent comme moi dans mon ménage, je serai content ; et, quant au présent, pourvu que mes folies, car j'en fais, ne coûtent rien à personne qu'aux *gogos*... (Pardon ! vous ne connaissez pas ce mot de Bourse) ils n'auront rien à me reprocher, et trouveront encore une belle fortune à ma mort. Vos enfans n'en diront pas autant de leur père qui carambole en ruinant son fils et ma fille...

Plus elle allait, plus la baronne s'éloignait de son but...

— Vous en voulez beaucoup à mon mari, mon cher Crevel, et vous seriez cependant son meilleur ami, si vous aviez trouvé sa femme faible...

Elle lança sur Crevel une œillade brûlante, car elle fit comme Dubois qui donnait trop de coups de pied au Régent, elle se déguisa trop, et les idées libertines revinrent si bien au parfumeur-régence qu'il se dit :

— Voudrait-elle se venger de Hulot?... Me trouverait-elle mieux en maire qu'en garde national?... Les femmes sont si bizarres !

Et il se mit en position dans sa seconde manière en regardant la baronne d'un air Régence.

— On dirait, dit elle en continuant, que vous vous vengez sur lui d'une vertu qui vous a résisté, d'une femme que vous aimiez assez... pour... l'acheter, ajouta-t elle tout bas.

— D'une femme divine, reprit Crevel en souriant significativement à la baronne qui baissait les yeux et dont les cils se mouillèrent ; car, en avez-vous souffert!... depuis trois ans... hein ? ma belle !

— Ne parlons pas de mes souffrances, *cher Crevel*, elles sont au-dessus des forces de la créature. Ah ! si vous m'aimiez encore, vous pourriez me retirer du gouffre où je suis, je suis dans l'enfer! Les régicides qu'on tenaillait, qu'on tirait à quatre chevaux, étaient sur des roses, comparés à moi, car on ne leur démembrait que le corps, et j'ai le cœur tiré à quatre chevaux! ..

La main de Crevel quitta l'entournure du gilet, il posa son chapeau sur la travailleuse il rompit sa position, il souriait! Ce sourire fut si niais que la baronne s'y méprit, elle crut à une expression de bonté.

— Vous voyez une femme, non pas au désespoir, mais à l'agonie de l'honneur, et déterminée à tout, *mon ami*, pour empêcher des crimes...

Craignant qu'Hortense ne vînt, elle poussa le verrou de sa porte, et, par le même élan, elle se mit aux pieds de Crevel, lui prit la main, et la lui baisa.

— Soyez, dit-elle, mon sauveur !

Elle supposa des fibres généreuses dans ce cœur de négociant, et fut saisie par un espoir, qui brilla soudain, d'obtenir les deux cent mille francs sans se déshonorer.

— Achetez une âme, vous qui vouliez acheter une vertu !... reprit-elle en lui jetant un regard fou. Fiez-vous à ma probité de femme, à mon honneur, dont la solidité vous est connue! Soyez mon ami! Sauvez une famille entière de la ruine, de la honte, du désespoir, empêchez-la de rouler dans un bourbier où la fange se fera avec du sang! Oh! ne me demandez pas d'explication!... fit-elle à un mouvement de Crevel qui voulut parler. Surtout, ne me dites pas : — Je vous l'avais prédit ! » comme les amis heureux d'un malheur. Voyons! obéissez à celle que vous aimiez, à une femme dont l'abaissement à vos pieds est peut-être le comble de la noblesse, ne lui demandez rien ; attendez tout de sa reconnaissance!... Non, ne donnez rien! mais prêtez moi, prêtez à celle que vous nommiez Adeline!...

Ici les larmes arrivèrent avec une telle abondance, Adeline sanglota tellement qu'elle en mouilla les gants de Crevel.

Ces mots : — Il me faut deux cent mille francs!. . furent à peine distinctibles dans le torrent de pleurs, de même que les pierres, quelque grosses qu'elles soient, ne marquent point dans les cascades alpestres enflées à la fonte des neiges.

Telle est l'inexpérience de la Vertu ! le Vice ne demande rien, comme on l'a vu par madame Marneffe, il se fait tout offrir. Ces sortes de femmes ne deviennent exigeantes qu'au moment où elles se sont rendues indispensables, ou quand il s'agit d'exploiter un homme, comme on *exploite* une carrière où le plâtre devient rare, *en ruine*, disent les carriers.

En entendant ces mots : « Deux cent mille francs ! » Crevel comprit tout.

Il releva galamment la baronne en lui disant cette insolente phrase : — Allons, soyons calme, *ma petite mère*, que dans son égarement Adeline n'entendit pas.

La scène changeait de face, Crevel devenait, selon son mot, maître de la position.

L'énormité de la somme agit si fortement sur Crevel, que sa vive émotion, en voyant à ses pieds cette belle femme en pleurs, se dissipa.

Puis, quelque angélique et sainte que soit une femme, quand elle pleure à chaudes larmes, sa beauté disparaît. Les madame Marneffe, comme on l'a vu, pleurnichent quelquefois, laissent une larme glisser le long de leurs joues ; mais, fondre en larmes, se rougir les yeux et le nez !... elles ne commettent jamais cette faute.

— Voyons, *mon enfant*, du calme, sapristi ! reprit Crevel en prenant les mains de la belle madame Hulot dans ses mains et les y tapotant. Pourquoi me demandez-vous deux cent mille francs ? qu'en voulez-vous faire ? pour qui est-ce ?

— N'exigez de moi, répondit-elle aucune explication, donnez-les moi !... Vous aurez sauvé la vie à trois personnes et l'honneur à vos enfans.

— Et vous croyez, ma petite mère, dit Crevel, que vous trouverez dans Paris un homme qui, sur la parole d'une femme à peu près folle, ira chercher, *hic et nunc*, dans un tiroir, n'importe où, deux cent mille francs qui mijotent là, tout doucement, en attendant qu'elle daigne les écumer ? Voilà comment vous connaissez la vie ! les affaires, ma belle ?... Vos gens sont bien malades, envoyez-leur les sacremens ! Mais personne dans Paris, excepté Son Altesse Divine Madame la Banque, l'illustre Nucingen ou des avares insensés amoureux de l'or, comme nous autres nous le sommes d'une femme, ne peut accomplir un pareil miracle ! La Liste Civile, quelque civile qu'elle soit, la Liste civile elle-même vous prierait de repasser demain. Tout le monde fait valoir son argent et le tripote de son mieux. Vous vous abusez, cher ange, si vous croyez que c'est le roi Louis-Philippe qui règne, et il ne s'abuse pas là-dessus. Il sait comme nous tous, qu'au-dessus de la Charte, il y a la sainte, la vénérée, la solide, l'aimable, la gracieuse, la belle, la noble, la jeune, la toute-puissante pièce de cent sous ! Or, mon bel ange, l'argent exige des intérêts, et il est toujours occupé à les percevoir ! Dieu des Juifs, tu l'emportes ! a dit le grand Racine. Enfin, l'éternelle allégorie du veau d'or !... Du temps de Moïse, on agiotait dans le désert ! Nous sommes revenus aux temps bibliques ! Le veau d'or a été le premier grand-livre connu, reprit-il. Vous vivez par trop, mon Adeline, rue Plumet ! Les Égyptiens devaient des emprunts énormes aux Hébreux, et ils ne couraient pas après le peuple de Dieu, mais après des capitaux.

Il regarda la baronne d'un air qui voulait dire : — Ai-je de l'esprit !

— Vous ignorez l'amour de tous les citoyens pour leur Saint-Frusquin ? reprit il après cette pause, Pardon. Écoutez-moi bien ! Saisissez ce raisonnement. Vous voulez deux cent mille francs?... personne ne peut les donner sans changer des placemens faits. Comptez !... Pour avoir deux cent mille francs d'*argent vivant*, il faut vendre environ sept mille francs de rentes trois pour cent ! Eh bien ! vous n'avez votre argent qu'au bout de deux jours. Voilà la voie la plus prompte. Pour décider quelqu'un à se dessaisir d'une fortune, car c'est toute la fortune de bien des gens, deux cent mille francs ! encore doit-on lui dire où tout cela va, pour quel motif...

— Il s'agit, mon bon et cher Crevel, de la vie de deux hommes, dont l'un mourra de chagrin, dont l'autre se tuera ! Enfin, il s'agit de moi, qui deviendrai folle ! Ne le suis-je pas un peu déjà ?

— Pas si folle ! dit-il en prenant madame Hulot par les genoux, le père Crevel a son prix, puisque tu as daigné penser à lui, mon ange.

— Il paraît qu'il faut se laisser prendre les genoux ! pensa la sainte et noble femme en se cachant la figure dans les mains. Vous m'offriez jadis une fortune ! dit-elle en rougissant.

— Ah ! ma petite mère, il y a trois ans ! reprit Crevel. Oh ! vous êtes plus belle que je ne vous ai jamais vue !... s'écria-t-il en saisissant le bras de la baronne et le serrant contre son cœur. Vous avez de la mémoire, chère enfant, sapristi !... Eh bien ! voyez comme vous avez eu tort de faire la bégueule ! car les trois cent mille francs que vous avez noblement refusés sont dans l'escarcelle d'une autre. Je vous aimais et je vous aime encore ; mais reportons-nous à trois ans d'ici. Quand je vous disais : « Je vous aurai ! » quel était mon dessein ? Je voulais me venger de ce scélérat de Hulot. Or, votre mari, ma belle, a pris pour maîtresse un bijou de femme, une perle, une petite finaude alors âgée de vingt-trois ans, car elle en a vingt-six aujourd'hui. J'ai trouvé plus drôle, plus complet, plus Louis XV, plus maréchal de Richelieu, plus corsé de lui souffler cette charmante créature, qui d'ailleurs n'a jamais aimé Hulot, et qui depuis trois ans est folle de votre serviteur...

En disant cela, Crevel, des mains de qui la baronne avait retiré ses mains, s'était remis en position.

Il tenait ses entournures et battait son torse de ses deux mains, comme par deux ailes, en croyant se rendre désirable et charmant. Il semblait dire : — Voilà l'homme que vous avez mis à la porte !

— Voilà, ma chère enfant, je suis vengé, votre mari l'a su ! Je lui ai catégoriquement démontré qu'il était *dindonné*, ce que nous appelons *refait au même*... Madame Marneffe est *ma* maîtresse, et si le sieur Marneffe crève, elle sera ma femme...

Madame Hulot regardait Crevel d'un œil fixe et presque égaré.

— Hector a su cela ! dit-elle.

— Et il y est retourné ! répondit Crevel, et je l'ai souffert, parce que Valérie voulait être la femme d'un chef de bureau ; mais elle m'a juré d'arranger les choses de manière à ce que notre baron fût si bien *roulé*, qu'il ne reparût plus. Et ma petite duchesse (car elle est née duchesse, cette femme-là, parole d'honneur !) a tenu parole. Elle vous a rendu, madame, comme elle le dit si spirituellement, votre Hector *vertueux à perpétuité* !... La leçon a été bonne, allez ! le baron en a vu de sévères ; il n'entretiendra plus ni danseuses, ni femmes comme il faut ; il est guéri radicalement, car il est rincé comme un verre à bière. Si vous aviez écouté Crevel au lieu de l'humilier, de le jeter à la porte, vous auriez quatre cent mille francs, car ma vengeance me coûte bien cette somme-là. Mais je retrouverai ma monnaie, je l'espère, à la mort de Marneffe... J'ai placé sur ma future. C'est là le secret de mes prodigalités. J'ai résolu le problème d'être grand seigneur à bon marché.

— Vous donnerez une pareille belle-mère à votre fille ?... s'écria madame Hulot.

— Vous ne connaissez pas Valérie, madame, reprit gravement Crevel, qui se mit en position dans sa première manière. C'est à la fois une femme bien née, une femme comme il faut et une femme qui jouit de la plus haute considération. Tenez, hier, le vicaire de la paroisse dînait chez elle. Nous avons donné, car elle est pieuse, un superbe ostensoir à l'église. Oh ! elle est habile, elle est spirituelle, elle est délicieuse, instruite, elle a tout pour elle. Quant à moi, chère Adeline, je dois tout à cette charmante femme ; elle a dégourdi mon esprit, épuré ; comme vous voyez, mon langage ; elle corrige mes saillies, elle me donne des mots et des idées. Je ne dis plus rien d'inconvenant. On voit de grands changemens en moi, vous devez les avoir remarqués. Enfin, elle a réveillé mon ambition. Je serais député, je ne ferais point de *boulettes*, car je consulterais mon Égérie dans les moindres choses. Ces grands politiques, Numa, notre illustre ministre actuel, ont tous eu leur Sybille d'*écume*. Valérie reçoit une vingtaine de députés, elle devient très influente, et maintenant qu'elle va se trouver dans un charmant hôtel avec voiture, elle sera l'une des souveraines occultes de Paris. C'est une fière locomotive qu'une pareille femme ! Ah ! je vous ai bien souvent remerciée de votre rigueur !...

— Ceci ferait douter de la vertu de Dieu, dit Adeline chez qui l'indignation avait séché les larmes. Mais non, la justice divine doit planer sur cette tête-là !..

— Vous ignorez le monde, belle dame, reprit le grand politique Crevel profondément blessé. Le monde, mon Adeline, aime le succès! Voyons? Vient-il chercher votre sublime vertu dont le tarif est de deux cent mille francs?

Ce mot fit frissonner madame Hulot, qui fut reprise de son tremblement nerveux.

Elle comprit que le parfumeur retiré se vengeait d'elle ignoblement, comme il s'était vengé de Hulot. Le dégoût lui souleva le cœur, et le lui crispa si bien qu'elle eut le gosier serré à ne pouvoir parler.

— L'argent!... Toujours l'argent!... dit-elle enfin.

— Vous m'avez bien ému, reprit Crevel ramené par ce mot à l'abaissement de cette femme, quand je vous ai vue là pleurant à mes pieds!... Tenez, vous ne me croirez peut-être pas? Eh! bien, si j'avais eu mon portefeuille, il était à vous. Voyons, il vous faut cette somme?...

En entendant cette phrase grosse de deux cent mille francs, Adeline oublia les abominables injures de ce grand seigneur à bon marché, devant cet allèchement du succès si machiavéliquement présenté par Crevel, qui voulait seulement pénétrer les secrets d'Adeline pour en rire avec Valérie.

— Ah! je ferai tout! s'écria la malheureuse femme. Monsieur, je me vendrai, je deviendrai, s'il le faut, une Valérie...

— Cela vous serait difficile, répondit Crevel. Valérie est le sublime du genre. Ma petite mère, vingt-cinq ans de vertu, ça repousse toujours, comme une maladie mal soignée. Et votre vertu a bien moisi ici, ma chère enfant. Mais vous allez voir à quel point je vous aime. Je vais vous faire avoir vos deux cent mille francs.

Adeline saisit la main de Crevel, la prit, la mit sur son cœur, sans pouvoir articuler un mot, et une larme de joie mouilla ses paupières.

— Oh! attendez! il y aura du tirage! moi, je suis un bon vivant, un bon enfant, sans préjugés, et je vais vous dire tout bonifacement les choses. Vous voulez faire comme Valérie, bon. Cela ne suffit pas, il faut un Gogo, un actionnaire, un Hulot. Je connais un gros épicier retiré, c'est même un bonnetier; c'est lourd, épais, sans idées, je le forme, et je ne sais pas quand il pourra me faire honneur. Mon homme est député, bête et vaniteux, conservé par la tyrannie d'une espèce de femme à turban, au fond de la province, dans une entière virginité sous le rapport du luxe, des plaisirs, de la vie parisienne; mais Beauvisage (il se nomme Beauvisage) est millionnaire, et il donnerait comme moi, ma chère petite, il y a trois ans, cent mille écus pour être aimé d'une femme comme il faut... Oui, dit-il en croyant avoir bien interprété le geste que fit Adeline, il est jaloux de moi, voyez-vous!... Oui, jaloux de mon bonheur avec madame Marneffe, et le gars est homme à vendre une propriété pour être propriétaire d'une...

— Assez! monsieur Crevel, dit madame Hulot en ne déguisant plus son dégoût et laissant paraître toute sa honte sur son visage. Je suis punie maintenant au delà de mon péché... Ma conscience, si violemment contenue par la main de fer de la nécessité, me crie à cette dernière insulte que de tels sacrifices sont impossibles. Je n'ai plus de fierté, je ne me courrouce point comme jadis, je ne vous dirai pas : — « Sortez! » après avoir reçu ce coup mortel. J'en ai perdu le droit. Je me suis offerte à vous, comme une prostituée. Oui, reprit-elle en répondant à un geste de dénégation, j'ai sali ma vie, jusqu'ici noble, pure et sainte, par une intention ignoble, et je suis sans excuse, je le savais!... Je mérite toutes les injures dont vous m'accablez! Que la volonté de Dieu s'accomplisse! S'il veut la mort de deux êtres dignes d'aller à lui, qu'ils meurent, je les pleurerai, je prierai pour eux! S'il veut l'humiliation de notre famille, courbons-nous sous l'épée vengeresse, et baisons-la, chrétiens que nous sommes! Je sais comment expier cette honte d'un moment qui sera le tourment de tous mes derniers jours. Ce n'est plus madame Hulot, monsieur, qui vous parle, c'est la pauvre, l'humble pécheresse, la chrétienne dont le cœur n'aura plus qu'un seul sentiment, le repentir, et qui sera toute à la prière et à la charité. Je ne puis être que la dernière des femmes et la première des repenties par la puissance de ma faute. Vous avez été l'instrument de mon retour à la raison, à la voix de Dieu qui maintenant parle en moi : je vous remercie!...

Elle tremblait de ce tremblement qui, depuis ce moment, ne la quitta plus.

Sa voix pleine de douceur contrastait avec la fiévreuse parole de la femme décidée au déshonneur pour sauver une famille. Le sang abandonna ses joues, elle devint blanche, et ses yeux furent secs.

— Je jouais, d'ailleurs, bien mal mon rôle, n'est-ce pas? reprit-elle en regardant Crevel avec la douceur que les martyrs devaient mettre en jetant les yeux sur le proconsul. L'amour vrai, l'amour saint et dévoué d'une femme a d'autres plaisirs que ceux qui s'achètent au marché de la prostitution!... Pourquoi ces paroles? dit-elle en faisant un retour sur elle-même et un pas de plus dans la voie de la perfection, elles ressemblent à de l'ironie, et je n'en ai point! pardonnez-les moi. D'ailleurs, monsieur, peut-être n'est-ce que moi que j'ai voulu blesser...

La majesté de la vertu, sa céleste lumière avait balayé l'impureté passagère de cette femme, qui, resplendissante de la beauté qui lui était propre, parut grandie à Crevel.

Adeline fut en ce moment sublime comme ces figures de la Religion, soutenues par une croix, que les vieux Vénitiens ont peintes; mais elle exprimait toute la grandeur de son infortune et celle de l'Église catholique où elle se réfugiait par un vol de colombe blessée.

Crevel fut ébloui, abasourdi.

— Madame, je suis à vous sans condition! dit-il dans un élan de générosité. Nous allons examiner l'affaire, et... que voulez-vous?... tenez! l'impossible, je le ferai! Je déposerai des rentes à la Banque, et, dans deux heures, vous aurez votre argent...

— Mon Dieu! quel miracle! dit la pauvre Adeline en se jetant à genoux.

Elle récita une prière avec une onction qui toucha si profondément Crevel, que madame Hulot lui vit des larmes aux yeux, quand elle se releva, sa prière finie.

— Soyez mon ami, monsieur!... lui dit-elle. Vous avez l'âme meilleure que la conduite et que la parole. Dieu vous a donné votre âme, et vous tenez vos idées du monde et de vos passions! Oh! je vous aimerai bien! s'écria-t-elle avec une ardeur angélique dont l'expression contrastait singulièrement avec ses méchantes petites coquetteries.

— Ne tremblez plus ainsi, dit Crevel.

— Est-ce que je tremble? demanda la baronne qui ne s'apercevait pas de cette infirmité si rapidement venue.

— Oui, tenez, voyez, dit Crevel en prenant le bras d'Adeline et lui démontrant qu'elle avait un tremblement nerveux. Allons, madame, reprit-il avec respect, calmez-vous, je vais à la Banque...

— Revenez promptement! Songez, mon ami, dit-elle en livrant ses secrets, qu'il s'agit d'empêcher le suicide de mon pauvre oncle Fischer, compromis par mon mari, car j'ai confiance en vous maintenant, et je vous dis tout! Ah! si nous n'arrivons pas à temps, je connais le maréchal, il a l'âme si délicate, qu'il mourrait en quelques jours.

— Je pars alors, dit Crevel en baisant la main de la baronne. Mais qu'a donc fait ce pauvre Hulot?

— Il a volé l'État!

— Ah! mon Dieu!... je cours, madame, je vous comprends, je vous admire.

Crevel fléchit un genou, baisa la robe de madame Hulot, et disparut en disant :

— A bientôt.

Malheureusement, de la rue Plumet, pour aller chez lui prendre des inscriptions, Crevel passa par la rue Vanneau; et il ne put résister au plaisir d'aller voir sa petite duchesse.

Il arriva la figure encore bouleversée. Il entra dans la chambre de Valérie, qu'il trouva se faisant coiffer.

Elle examina Crevel dans la glace, et fut, comme toutes ces sortes de femmes, choquée, sans rien savoir encore, de lui

voir une émotion forte, de laquelle elle n'était pas la cause.

— Qu'as-tu, ma biche ? dit-elle à Crevel. Est-ce qu'on entre ainsi chez sa petite duchesse ? je ne serais plus une duchesse pour vous, monsieur, que je suis toujours ta *petite louloutte*, vieux monstre !

Crevel répondit par un sourire triste, et montra Reine.

— Reine, ma fille, assez pour aujourd'hui, je m'achèverai moi-même ! donne-moi ma robe de chambre en étoffe chinoise, car *mon monsieur* me paraît joliment *chinoisé*...

Reine, fille dont la figure était trouée comme une écumoire et qui semblait avoir été faite exprès pour Valérie, échangea un sourire avec sa maîtresse, et apporta la robe de chambre.

Valérie ôta son peignoir, elle était en chemise, elle se trouva dans sa robe de chambre comme une couleuvre sous sa touffe d'herbe.

— Madame n'y est pour personne ?

— Cette question ! dit Valérie. Allons, dis, mon gros minet, la rive gauche a baissé ?

— Non

— L'hôtel est frappé de surenchère ?

— Non.

— Tu ne te crois pas le père de ton petit Crevel ?

— C'te bêtise ! répliqua l'homme sûr d'être aimé.

— Ma foi, je n'y suis plus, dit madame Marneffe. Quand je dois tirer les peines d'un ami comme on tire des bouchons, je laisse tout là... Va-t'en, tu m'em...

— Ce n'est rien, dit Crevel. Il me faut deux cent mille francs dans deux heures...

— Oh ! tu les trouveras ? Tiens, je n'ai pas employé les cinquante mille francs du procès-verbal Hulot, et je puis demander cinquante mille francs à Henri !

— Henri ! toujours Henri !... s'écria Crevel.

— Crois-tu, gros Machiavel en herbe, que je congédierai Henri ! La France désarme-t-elle sa flotte ?... Henri, c'est le poignard pendu dans sa gaîne à un clou. Ce garçon, dit-elle, me sert à savoir si tu m'aimes. Et tu ne m'aimes pas ce matin.

— Je ne t'aime pas, Valérie ! dit Crevel, je t'aime comme un million !

— Ce n'est pas assez !... reprit-elle en sautant sur les genoux de Crevel, et lui passant ses deux bras au cou comme autour d'une patère pour s'y accrocher. Je veux être aimée comme dix millions, comme tout l'or de la terre, et plus que cela. Jamais Henri ne resterait cinq minutes sans me dire ce qu'il a sur le cœur ! Voyons, qu'as-tu, gros chéri ? Faisons notre petit déballage... Disons tout et vivement à nôtre petite louloutte !

Et elle frôla le visage de Crevel avec ses cheveux, en lui tortillant le nez.

— Peut-on avoir un nez comme ça, reprit elle, et garder un secret pour sa Vava-lélé-ririe !...

Vava, le nez allait à droite, *lélé*, il était à gauche, *ririe*, elle le remit en place.

— Eh bien ! je viens de voir...

Crevel s'interrompit, regarda madame Marneffe.

— Valérie, mon bijou, tu me promets sur ton honneur... tu sais, le nôtre, de ne pas répéter un mot de ce que je vais te dire...

— Connu, maire ! on lève la main, tiens !... et le pied !

Elle se posa de manière à rendre Crevel, comme a dit Rabelais, déchaussé de sa cervelle jusqu'aux talons, tant elle fut drôle et sublime de nu visible à travers le brouillard de la batiste.

— Je viens de voir le désespoir de la Vertu !...

— Ça a de la vertu, le désespoir? dit elle en hochant la tête et se croisant les bras à la Napoléon.

— C'est la pauvre madame Hulot, il lui faut deux cent mille francs ! Sinon le maréchal et le père Fischer se brûlent la cervelle, et comme tu es un peu la cause de tout cela... ma petite duchesse, je vais réparer le mal; oh ! c'est une sainte femme, je la connais, elle me rendra tout.

Au mot Hulot, et aux deux cent mille francs, Valérie eut un regard qui passa, comme la lueur du canon dans sa fumée, entre ses longues paupières.

— Qu'a-t-elle donc fait pour t'apitoyer, la vieille ! elle t'a montré, quoi? sa... sa religion !...

— Ne te moque pas d'elle, mon cœur, c'est une bien sainte, une bien noble et pieuse femme, digne de respect !...

— Je ne suis donc pas digne de respect, moi ! dit Valérie en regardant Crevel d'un air sinistre.

— Je ne dis pas cela, répondit Crevel en comprenant combien l'éloge de la vertu devait blesser madame Marneffe.

— Moi aussi je suis pieuse, dit Valérie en allant s'asseoir sur un fauteuil ; mais je ne fais pas métier de ma religion, je me cache pour aller à l'église.

Elle resta silencieuse et ne fit plus attention à Crevel.

Crevel, excessivement inquiet, vint se poser devant le fauteuil où s'était plongée Valérie et la trouva perdue dans les pensées qu'il avait si niaisement réveillées:

— Valérie, mon petit ange?....

Profond silence. Une larme assez problématique fut essuyée furtivement.

— Un mot, ma louloutte...

— Monsieur !

— A quoi penses-tu, mon amour ?

— Ah! monsieur Crevel, je pense au jour de ma première communion ! Étais-je belle! Étais-je pure ! Étais-je sainte !... immaculée !... ah ! si quelqu'un était venu dire à ma mère : — « Votre fille sera *une traînée*, elle trompera son mari. Un jour, un commissaire de police la trouvera dans une petite maison, elle se vendra à un Crevel pour trahir un Hulot, deux atroces vieillards... » Pouah !... fi ! Elle serait morte avant la fin de la phrase, tant elle m'aimait, la pauvre femme !

— Calme-toi !

— Tu ne sais pas combien il faut aimer un homme pour imposer silence à ces remords qui viennent vous pincer le cœur d'une femme adultère. Je suis fâchée que Reine soit partie ; elle t'aurait dit que, ce matin, elle m'a trouvée les larmes aux yeux et priant Dieu. Moi, voyez-vous, monsieur Crevel, je ne me moque point de la religion. M'avez-vous jamais entendue dire un mot de mal à ce sujet?...

Crevel fit un geste d'approbation.

— Je défends qu'on en parle devant moi... Je blague sur tout ce qu'on voudra : les rois, la politique, la finance, tout ce qu'il y a de sacré pour le monde, les juges, le mariage, l'amour, les jeunes filles, les vieillards !... Mais l'Église... mais Dieu !... Oh ! là, moi, je m'arrête ! Je sais bien que je fais mal, que je vous sacrifie mon avenir... Et vous ne doutez pas de l'étendue de mon amour !

Crevel joignit les mains.

— Ah ! il faudrait pénétrer dans mon cœur, y mesurer l'étendue de mes convictions pour savoir tout ce que je vous sacrifie !... Je sens en moi l'étoffe d'une Madeleine. Aussi voyez de quel respect j'entoure les prêtres ! Comptez les présens que je fais à l'église ! Ma mère m'a élevée dans la foi catholique, et je comprends Dieu ! C'est à nous autres perverties qu'il parle le plus terriblement.

Valérie essuya deux larmes qui roulèrent sur ses joues.

Crevel fut épouvanté, madame Marneffe se leva, s'exalta.

— Calme-toi, ma louloutte !... tu m'effraies !

Madame Marneffe tomba sur ses genoux.

— Mon Dieu ! je ne suis pas mauvaise ! dit-elle, en joignant les mains. Daignez ramasser votre brebis égarée, frappez-la, meurtrissez-la, pour la reprendre aux mains qui la font infâme et adultère, elle se blottira joyeusement sur votre épaule ! elle reviendra tout heureuse au bercail !

Elle se leva, regarda Crevel, et Crevel eut peur des yeux blancs de Valérie.

— Et puis, Crevel, sais-tu ? Moi, j'ai peur, par momens... La justice de Dieu s'exerce aussi bien dans ce bas monde que dans l'autre. Qu'est-ce que je peux attendre de bon de Dieu ? Sa vengeance, qui fond sur la coupable de toutes les manières; elle emprunte tous les caractères du malheur. Tous les malheurs que ne s'expliquent pas les imbéciles, sont des expiations. Voilà ce que me disait ma mère à son lit de mort en me parlant de sa vieillesse. Et si je te perdais !... ajouta-t-elle en

saisissant Crevel par une étreinte d'une sauvage énergie.... Ah! j'en mourrais!

Madame Marneffe lâcha Crevel, s'agenouilla de nouveau devant son fauteuil, joignit les mains (et dans quelle pose ravissante!), et dit avec une incroyable onction la prière suivante :

— Et vous, sainte Valérie, ma bonne patronne, pourquoi ne visitez-vous pas plus souvent le chevet de celle qui vous est confiée? Oh! venez ce soir, comme vous êtes venue ce matin, m'inspirer de bonnes pensées, et je quitterai le mauvais sentier, je renoncerai, comme Madeleine, aux joies trompeuses, à l'éclat menteur du monde, même à celui que j'aime tant!

— Ma louloutte! dit Crevel.

— Il n'y a plus de louloutte, monsieur!

Elle se retourna fière comme une femme vertueuse, et, les yeux humides de larmes, elle se montra digne froide, indifférente...

— Laissez-moi, dit-elle en repoussant Crevel. Quel est mon devoir?... d'être à mon mari. Cet homme est mourant, et que fais-je? je le trompe au bord de la tombe. Il croit votre fils à lui... Je vais lui dire la vérité, commencer par acheter son pardon, avant de demander celui de Dieu. Quittons-nous!... Adieu, monsieur Crevel!... reprit-elle debout en tendant à Crevel une main glacée. Adieu, mon ami, nous ne nous verrons plus que dans un monde meilleur... Vous m'avez dû quelques plaisirs, bien criminels, maintenant je veux... oui, j'aurai votre estime...

Crevel pleurait.

— Gros cornichon! s'écria-t-elle en poussant un infernal éclat de rire, voilà la manière dont les femmes pieuses s'y prennent pour vous tirer une carotte de deux cent mille francs! Et toi, qui parles du maréchal de Richelieu, cet original Lovelace, tu te laisses prendre à ce poncif-là! comme dit Steinbock. Je t'en arracherais des deux cent mille francs, moi, si je voulais, grand imbécile!... Garde donc ton argent! Si tu en as de trop, ce trop m'appartient! Si tu donnes deux sous à cette femme respectable qui fait de la piété parce qu'elle a cinquante-sept ans, nous ne nous reverrons jamais, et tu la prendras pour maîtresse; tu me reviendras le lendemain tout meurtri de ses caresses anguleuses et soûl de ses larmes, de ses petits bonnets *guinguets*, de ses pleurnicheries qui doivent faire de ses faveurs des averses!...

— Le fait est, dit Crevel, que deux cent mille francs, c'est de l'argent.

— Elles ont bon appétit, les femmes pieuses!... ah! microscope! elles vendent mieux leurs sermons que nous ne vendons ce qu'il y a de plus rare et de plus certain sur la terre, le plaisir... Et elles font des romans! Non... ah! je les connais, j'en ai vu chez ma mère! Elles se croient tout permis pour l'église, pour... Tiens, tu devrais être honteux, ma biche! toi, si peu donnant... car tu ne m'as pas donné deux cent mille francs en tout, à moi!

— Ah! si, reprit Crevel, rien que le petit hôtel coûtera cela...

— Tu as donc alors quatre cent mille francs? dit-elle d'un air rêveur.

— Non.

— Eh bien! monsieur, vous vouliez prêter à cette vieille horreur les deux cent mille francs de mon hôtel? En voilà un crime de lèse-louloutte!...

— Mais écoute-moi donc!

— Si tu donnais cet argent à quelque bête d'invention philanthropique, tu passerais pour être un homme d'avenir, dit-elle en s'animant, et je serais la première à te le conseiller, car tu as trop d'innocence pour écrire de gros livres politiques qui vous font une réputation; tu n'as pas assez de style pour tartiner des brochures; tu pourrais te poser comme tous ceux qui sont dans ton cas, et qui dorent de gloire leur nom en se mettant à la tête d'une chose sociale, morale, nationale ou générale. On t'a volé la Bienfaisance, elle est maintenant trop mal portée... Les petits repris de justice, à qui l'on fait un sort meilleur que celui des pauvres diables honnêtes, c'est usé. Je te voudrais voir inventer, pour deux cent mille francs, une chose plus difficile, une chose vraiment utile. On parlerait de toi, comme d'un *petit manteau bleu*, d'un Montyon, et je serais fière de toi! Mais jeter deux cent mille francs dans un bénitier, les prêter à une dévote abandonnée de son mari par une raison quelconque, va! il y a toujours une raison (me quitte-t-on, moi?), c'est une stupidité qui, dans notre époque, ne peut germer que dans le crâne d'un ancien parfumeur! Cela sent ton comptoir. Tu n'oserais plus, deux jours après, te regarder dans ton miroir! Va déposer ton prix à la caisse d'amortissement, cours, car je ne te reçois plus sans le récépissé de la somme. Va! Et vite, et tôt!

Elle poussa Crevel par les épaules hors de sa chambre, en voyant sur sa figure l'avarice refleurie.

Quand la porte de l'appartement se ferma, elle dit :

— Voilà Lisbeth outre-vengée!... Quel dommage qu'elle soit chez son vieux maréchal, aurions-nous ri! Ah! la vieille veut m'ôter le pain de la bouche!... je vais te la secouer, moi!

Obligé de prendre un appartement en harmonie avec la première dignité militaire, le maréchal Hulot s'était logé dans un magnifique hôtel, situé rue du Mont-Parnasse, où il se trouve deux ou trois maisons princières.

Quoiqu'il eût loué tout l'hôtel, il n'en occupait que le rez-de-chaussée.

Lorsque Lisbeth vint tenir la maison, elle voulut aussitôt sous-louer le premier étage qui, disait-elle, payerait toute la location, le comte serait alors logé pour presque rien; mais le vieux soldat s'y refusa.

Depuis quelques mois, le maréchal était travaillé par de tristes pensées. Il avait deviné la gêne de sa belle sœur, il en soupçonnait les malheurs sans en pénétrer la cause.

Ce vieillard, d'une sérénité si joyeuse, devenait taciturne, il pensait qu'un jour sa maison serait l'asile de la baronne Hulot et de sa fille, et il leur réservait ce premier étage.

La médiocrité de fortune du comte de Forzheim était si connue, que le ministre de la guerre, le prince de Wissembourg, avait exigé de son vieux camarade qu'il acceptât une indemnité d'installation.

Hulot employa cette indemnité à meubler le rez-de-chaussée, où tout était convenable, car il ne voulait pas, selon son expression, du bâton de maréchal pour le porter à pied.

L'hôtel ayant appartenu sous l'Empire à un sénateur, les salons du rez-de-chaussée avaient été établis avec une grande magnificence, tous blanc et or, sculptés, et se trouvaient bien conservés. Le maréchal y avait mis de beaux vieux meubles analogues. Il gardait sous la remise une voiture, où sur les panneaux étaient peints les deux bâtons en sautoir, et il louait des chevaux quand il devait aller *in fiocchi*, soit au ministère, soit au château, dans une cérémonie ou à quelque fête.

Ayant pour domestique, depuis trente ans, un ancien soldat âgé de soixante ans, dont la sœur était sa cuisinière, il pouvait économiser une dizaine de mille francs qu'il joignait à un petit trésor destiné à Hortense.

Tous les jours le vieillard venait à pied de la rue du Mont-Parnasse à la rue Plumet par le boulevard; et pas un invalide en le voyant venir ne manquait à se mettre en ligne, à le saluer, et le maréchal récompensait le vieux soldat par un sourire.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là pour qui vous vous alignez? disait un jour un jeune ouvrier à un vieux capitaine des Invalides.

— Je vais te le dire, gamin, répondit l'officier.

Le gamin se posa comme un homme qui se résigne à écouter un bavard.

— En 1809, dit l'invalide, nous protégions le flanc de la Grande-Armée, commandée par l'empereur, qui marchait sur Vienne. Nous arrivons à un pont défendu par une triple batterie de canons étagés sur une manière de rocher, trois redoutes l'une sur l'autre, et qui enfilaient le pont. Nous étions sous les ordres du maréchal Masséna. Celui que tu vois était alors colonel des grenadiers de la garde, et je marchais avec... Nos colonnes occupaient un côté du fleuve, les redoutes étaient de l'autre. On a trois fois attaqué le pont, et

-trois fois on a boudé. « Qu'on aille chercher Hulot ! a dit le maréchal, il n'y a que lui et ses hommes qui puissent avaler ce morceau-là. » Nous arrivons. Le dernier général qui se retirait de devant ce pont, arrête Hulot sous le feu pour lui dire la manière de s'y prendre, et il embarrassait le chemin. — Il ne me faut pas de conseils, mais de la place pour passer, » a dit tranquillement le général en franchissant le pont en tête de sa colonne. Et puis, rrrran ! une décharge de trente canons sur nous *.

— Ah ! nom d'un petit bonhomme ! s'écria l'ouvrier, ça a dû en faire de ces béquilles !

— Si tu avais entendu dire paisiblement ce mot-là, comme moi, petit, tu saluerais cet homme jusqu'à terre ! Ce n'est pas si connu que le pont d'Arcole, c'est peut-être plus beau. Et nous sommes arrivés avec Hulot à la course dans les batteries. Honneur à ceux qui y sont restés ! fit l'officier en ôtant son chapeau. Les *Kaiserlicks* ont été étourdis du coup. Aussi l'Empereur a-t-il nommé comte le vieux que tu vois ; il nous a honorés tous dans notre chef, et ceux-ci ont eu grandement raison de le faire maréchal.

— Vive le maréchal ! dit l'ouvrier.

— Oh ! tu peux crier, va, le maréchal est sourd à force d'avoir entendu le canon.

Cette anecdote peut donner la mesure du respect avec lequel les invalides traitaient le maréchal Hulot, à qui ses opinions républicaines invariables conciliaient les sympathies populaires dans tout le quartier.

L'affliction, entrée dans cette âme si calme, si pure, si noble, était un spectacle désolant. La baronne ne pouvait que mentir et cacher à son beau-frère, avec l'adresse des femmes, toute l'affreuse vérité.

Pendant cette désastreuse matinée, le maréchal qui dormait peu comme tous les vieillards, avait obtenu de Lisbeth des aveux sur la situation de son frère, en lui promettant de l'épouser pour prix de son indiscrétion.

Chacun comprendra le plaisir qu'eut la vieille fille à se laisser arracher des confidences que, depuis son entrée au logis, elle voulait taire à son futur ; car elle consolidait ainsi son mariage.

— Votre frère est incurable ! criait Lisbeth dans la bonne oreille du maréchal.

La voix forte et claire de la Lorraine lui permettait de causer avec le vieillard. Elle fatiguait ses poumons, tant elle tenait à démontrer à son futur qu'il ne serait jamais sourd avec elle.

— Il a eu trois maîtresses, disait le vieillard, et il avait une Adeline ! Pauvre Adeline !...

— Si vous voulez m'écouter, cria Lisbeth, vous profiterez de votre influence auprès du prince de Wissembourg pour obtenir à ma cousine une place honorable ; elle en aura besoin, car le traitement du baron est engagé pour trois ans.

— Je vais aller au Ministère, répondit-il, voir le maréchal, savoir ce qu'il pense de mon frère, et lui demander son active protection pour ma sœur. Trouvez une place digne d'elle...

— Les dames de charité de Paris ont formé des associations de bienfaisance d'accord avec l'archevêque ; elles ont besoin d'inspectrices honorablement rétribuées, employées à reconnaître les vrais besoins. De telles fonctions conviendraient à ma chère Adeline, elles seraient selon son cœur.

— Envoyez demander les chevaux ! dit le maréchal, je vais m'habiller. J'irai, s'il le faut, à Neuilly !

— Comme il l'aime ! Je la trouverai donc toujours, et partout, dit la Lorraine.

Lisbeth trônait déjà dans la maison, mais loin des regards du maréchal.

Elle avait imprimé la crainte aux trois serviteurs. Elle s'était donné une femme de chambre et déployait son activité de vieille fille en se faisant rendre compte de tout, examinant tout, et cherchant, en toute chose, le bien-être de son cher maréchal.

Aussi républicaine que son futur, Lisbeth lui plaisait beaucoup par ses côtés démocratiques, elle le flattait d'ailleurs avec une habileté prodigieuse ; et, depuis deux semaines, le maréchal, qui vivait mieux, qui se trouvait soigné comme l'est un enfant par sa mère, avait fini par apercevoir en Lisbeth une partie de son rêve.

— Mon cher maréchal ! cria-t-elle en l'accompagnant au perron, levez les glaces, ne vous mettez pas entre deux airs, faites cela pour moi !...

Le maréchal, ce vieux garçon, qui n'avait jamais été dorloté, partit en souriant à Lisbeth, quoiqu'il eût le cœur navré.

En ce moment même, le baron Hulot quittait les bureaux de la Guerre, et se rendait au cabinet du maréchal, prince de Wissembourg, qui l'avait fait demander.

Quoiqu'il n'y eût rien d'extraordinaire à ce que le ministre fît appeler un de ses Directeurs-généraux, la conscience de Hulot était si malade, qu'il trouva je ne sais quoi de sinistre et de froid sur la figure de Mitouflet.

—Mitouflet, comment va le prince ? demanda-t-il en fermant son cabinet et rejoignant l'huissier qui s'en allait en avant.

— Il doit avoir une dent contre vous, monsieur le baron, répondit l'huissier, sa voix, son regard, sa figure étaient à l'orage...

Hulot devint blême et garda le silence, il traversa l'antichambre, les salons, et arriva, les pulsations du cœur troublées, à la porte du cabinet.

Le maréchal, alors âgé de soixante-dix ans, les cheveux entièrement blancs, la figure tannée comme celle des vieillards de cet âge, se recommandait par un front d'une ampleur telle, que l'imagination y voyait un champ de bataille.

Sous cette coupole grise, chargée de neige, brillaient, assombris par la saillie très prononcée des deux arcades sourcilières, des yeux d'un bleu napoléonien, ordinairement tristes, pleins de pensées amères et de regrets.

Ce rival de Bernadotte avait espéré se reposer sur un trône. Mais ces yeux devenaient deux formidables éclairs, lorsqu'un grand sentiment s'y peignait. La voix presque toujours caverneuse jetait alors des éclats stridens. En colère, le prince redevenait soldat, il parlait le langage du sous-lieutenant Cottin, il ne ménageait plus rien. Hulot d'Ervy aperçut ce vieux lion, les cheveux épars comme une crinière, debout à la cheminée, les sourcils contractés, le dos appuyé au chambranle et les yeux distraits en apparence.

— Me voici à l'ordre, mon prince ! dit Hulot gracieusement et d'un air dégagé.

Le maréchal regarda fixement le directeur sans mot dire, pendant tout le temps qu'il mit à venir du seuil de la porte à quelques pas de lui.

Ce regard de plomb fut comme le regard de Dieu, Hulot ne le supporta pas, il baissa les yeux d'un air confus.

— Il sait tout, pensa-t-il.

— Votre conscience ne vous dit-elle rien ?... demanda le maréchal de sa voix sourde et grave.

— Elle me dit, mon prince, que j'ai probablement le tort de faire, sans vous en parler, des razzias en Algérie. A mon âge et avec mes goûts, après quarante-cinq ans de services, je suis sans fortune. Vous connaissez les principes des quatre

* Pour éviter les réclamations, nous mettrons ici en note que cet admirable fait d'armes appartient à l'illustre général Legrand, qui alla vers cette triple redoute comme à une fête, ayant au cou une chaîne des cheveux blonds de sa femme, aujourd'hui madame J... de F... Il y a des héroïsmes qu'on ne peut pas inventer, il faut les prendre tout faits. Napoléon fut jaloux de cette affaire. Il vint et dit. — « On aurait pu tourner la position ; vous avez pris le taureau par les cornes. » Après une longue disgrâce, Masséna, dit le général Pelet qui a rapporté ce mot de Napoléon dans son Histoire de la campagne de 1809, avait un commandement en chef ; il voulait stupéfier les Allemands par un coup d'éclat, et ce fut le prélude de ses exploits à Gross-Aspern et à Wagram.

Cette précaution oratoire, mise en avant uniquement à cause de l'immense publicité de ce journal, est nécessaire pour prévenir les critiques. On aurait également tort de prêter à l'auteur l'intention de viser au portrait. Le maréchal Cottin, prince de Wissembourg, le Directeur du Personnel, etc., sont des personnages nécessaires dans la COMÉDIE HUMAINE ; ils y représentent des choses et ne seront jamais des personnalités. Quand Molière introduisait un monsieur Loyal dans *Tartufe*, il faisait *l'huissier* et non tel huissier. C'était le fait et non un homme.

cents élus de la France. Ces messieurs envient toutes les positions, ils ont rogné le traitement des ministres, c'est tout dire!... allez donc leur demander de l'argent pour un vieux serviteur!... Qu'attendre de gens qui payent aussi mal qu'elle l'est la magistrature? qui donnent trente sous par jour aux ouvriers du port de Toulon, quand il y a impossibilité matérielle d'y vivre à moins de quarante sous pour une famille? qui ne réfléchissent pas à l'atrocité des traitemens d'employés à six cents, à mille et à douze cents francs dans Paris, et qui pour eux veulent nos places quand les appointemens sont de quarante mille francs?... Enfin, qui refusent à la Couronne, un bien de la Couronne, confisqué en 1830 à la Couronne, et un acquêt fait des deniers de Louis XVI, encore! quand on le leur demandait pour un prince pauvre!... Si vous n'aviez pas de fortune, on vous laisserait très bien, mon prince, comme mon frère, avec votre traitement tout sec, sans se souvenir que vous avez sauvé la Grande-Armée, avec moi, dans les plaines marécageuses de la Pologne.

— Vous avez volé l'État, vous vous êtes mis dans le cas d'aller en Cour d'Assises, dit le maréchal, comme ce caissier du Trésor, et vous prenez cela, monsieur, avec cette légèreté?...

— Quelle différence, monseigneur! s'écria le baron Hulot. Ai-je plongé les mains dans une caisse qui m'était confiée?...

— Quand on commet de pareilles infamies, dit le maréchal, on est deux fois coupable, dans votre position, de faire les choses avec maladresse. Vous avez compromis ignoblement notre haute administration qui jusqu'à présent est la plus pure de l'Europe!... Et cela, monsieur, pour deux cent mille francs, et pour une gueuse!... dit le maréchal d'une voix terrible. Vous êtes Conseiller-d'État, et l'on punit de mort le simple soldat qui vend les effets du régiment. Voici ce que m'a dit un jour le colonel Pourin, du deuxième lancier. A Saverne, un de ses hommes aimait une petite Alsacienne qui désirait un châle; la drôlesse fit tant, que ce pauvre diable de lancier, qui devait être promu maréchal-des-logis-chef, après vingt ans de services, l'honneur du régiment, a vendu, pour donner ce châle, des effets de sa compagnie. Savez-vous ce qu'il a fait, le lancier, baron d'Ervy? il a mangé les vitres d'une fenêtre après les avoir pilées et il est mort de maladie, en onze heures, à l'hôpital... Tâchez, vous, de mourir d'une apoplexie pour que nous puissions vous sauver l'honneur...

Le baron regarda le vieux guerrier d'un œil hagard, et le maréchal, voyant cette expression qui révélait un lâche, eut quelque rougeur aux joues, ses yeux s'allumèrent.

— M'abandonneriez-vous?... dit Hulot en balbutiant.

En ce moment, le maréchal Hulot ayant appris que son frère et le ministre étaient seuls, se permit d'entrer. Il alla, comme les sourds, droit au prince.

— Oh! cria le héros de la campagne de Pologne, je sais ce que tu viens faire, mon vieux camarade!.. Mais tout est inutile.

— Inutile?.. répéta le maréchal Hulot qui n'entendit que ce mot.

— Oui, tu viens me parler pour ton frère; mais sais-tu ce qu'est ton frère?...

— Mon frère?... demanda le sourd.

— Eh bien! cria le maréchal, c'est un j... f..... indigne de toi!..

Et la colère du maréchal lui fit jeter par les yeux ces regards fulgurans qui, semblables à ceux de Napoléon, brisaient les volontés et les cerveaux.

— Tu en as menti, Cottin! répliqua le maréchal Hulot devenu blême. Jette ton bâton comme je jette le mien!... je suis à tes ordres.

Le prince alla droit à son vieux camarade, le regarda fixement, et lui dit dans l'oreille en lui serrant la main :

— Es-tu un homme!

— Tu le verras...

— Eh bien! tiens-toi ferme! il s'agit de porter le plus grand malheur qui pût t'arriver.

Le prince se retourna, prit sur sa table un dossier, le mit entre les mains du maréchal Hulot, en lui criant :

— Lis!

Le comte de Forzheim lut la lettre suivante, qui se trouvait sur le dossier.

A Son Excellence le président du conseil.

(CONFIDENTIELLE.)

Alger, le...

« Mon cher prince, nous avons sur les bras une bien mauvaise affaire, comme vous le verrez par la procédure que je vous envoie.

» En résumé, le baron Hulot d'Ervy a envoyé dans la province d'O.. un de ses oncles pour tripoter sur les grains et sur les fourrages, en lui donnant pour complice un garde-magasin. Ce garde magasin a fait des aveux pour se rendre intéressant, et a fini par s'évader. Le procureur du roi a mené rudement l'affaire, en ne voyant que deux subalternes en cause; mais Johann Fischer, oncle de votre directeur-général, se voyant sur le point d'être traduit en cour d'assises, s'est poignardé dans sa prison avec un clou.

» Tout aurait été fini là, si ce digne et honnête homme, trompé vraisemblablement et par son complice et par son neveu, ne s'était pas avisé d'écrire au baron Hulot. Cette lettre, saisie par le parquet, a tellement étonné le procureur du roi qu'il est venu me voir. Ce serait un coup si terrible que l'arrestation et la mise en accusation d'un Conseiller-d'État, d'un directeur-général qui compte tant de bons et loyaux services, car il nous a sauvés tous après la Bérésina en réorganisant l'administration, que je me suis fait communiquer les pièces.

» Faut-il que l'affaire suive son cours? faut-il, le principal coupable visible étant mort, étouffer ce procès en faisant condamner le garde-magasin par contumace?

» Le procureur-général consent à ce que les pièces vous soient transmises; et le baron d'Ervy étant domicilié à Paris, le procès sera du ressort de votre Cour royale. Nous avons trouvé ce moyen de nous débarrasser momentanément de la difficulté.

» Seulement, mon cher maréchal, prenez un parti promptement. On cause déjà beaucoup trop de cette déplorable affaire qui nous ferait autant de mal qu'elle en causera, si la complicité du grand coupable, qui n'est encore connue que du procureur du roi, du juge d'instruction, du procureur-général et de moi, venait à s'ébruiter. »

Là, ce papier tomba des mains du maréchal Hulot, il regarda son frère, il vit qu'il était inutile de compulser le dossier; mais il chercha la lettre de Johann Fischer et la lui tendit, après l'avoir lue en deux regards.

« De la prison d'O...

» Mon neveu, quand vous lirez cette lettre, je n'existerai plus.

» Soyez tranquille, on ne trouvera pas de preuves contre vous.

» Moi, mort, votre jésuite de Chardin en fuite, le procès s'arrêtera.

» La figure de notre Adeline si heureuse par vous, m'a rendu la mort très douce.

» Vous n'avez plus besoin d'envoyer les deux cent mille francs. Adieu.

» Cette lettre vous sera remise par un détenu sur qui je crois pouvoir compter.

» JOHANN FISCHER. »

— Je vous demande pardon, dit avec une touchante fierté le maréchal Hulot au prince de Wissembourg.

— Allons, tutoie-moi toujours, Hulot, répliqua le ministre, en serrant la main de son vieil ami. — Le pauvre lancier n'a tué que lui, dit-il en foudroyant Hulot d'Ervy d'un regard.

— Combien avez-vous pris? dit sévèrement le comte de Forzheim à son frère.

— Deux cent mille francs.

— Mon cher ami, dit le comte en s'adressant au ministre,

vous aurez les deux cent mille francs sous quarante-huit heures. On ne pourra jamais dire qu'un homme portant le nom de Hulot a fait tort d'un denier à la chose publique...

— Quel enfantillage! dit le maréchal. Je sais où sont les deux cent mille francs et je vais les faire restituer. Donnez vos démissions et demandez votre retraite! reprit-il en faisant voler une double feuille de papier tellière jusqu'à l'endroit où s'était assis à la table le Conseiller-d'État dont les jambes flageolaient. Ce serait une honte pour nous tous que votre procès, et j'ai obtenu du conseil des ministres la liberté d'agir comme je le fais. Puisque vous acceptez la vie sans l'honneur, sans mon estime, une vie dégradée, vous aurez la retraite qui vous est due. Seulement faites-vous bien oublier.

Le maréchal sonna.

— L'employé Marneffe est-il là?

— Oui, monseigneur, dit l'huissier.

— Qu'il entre.

— Vous, s'écria le ministre en voyant Marneffe, et votre femme, vous avez sciemment ruiné le baron d'Ervy que voici.

— Monsieur le ministre, je vous demande pardon, nous sommes très pauvres, je n'ai que ma place pour vivre, et j'ai deux enfans, dont le petit dernier aura été mis dans ma famille par monsieur le baron.

— Quelle figure de coquin! dit le prince en montrant Marneffe au maréchal Hulot. Trêve de discours à la Sganarelle, reprit-il, vous rendrez deux cent mille francs ou vous irez en Algérie.

— Mais, *monsieur le ministre,* vous ne connaissez pas ma femme, elle a tout mangé. Monsieur le baron invitait tous les jours six personnes à dîner... On dépensait chez moi cinquante mille francs par an.

— Retirez-vous, dit le ministre de la voix formidable qui sonnait la charge au fort des batailles, vous recevrez avis de votre changement dans deux heures... allez.

— Je préfère donner ma démission, dit insolemment Marneffe, car c'est trop d'être ce que je suis et battu, je ne serais pas content, moi!

Et il sortit.

— Quel impudent drôle, dit le prince.

Le maréchal Hulot, qui pendant cette scène était resté debout, immobile, pâle comme un cadavre, examinant son frère à la dérobée, alla prendre la main au prince et lui répéta :

— Dans quarante-huit heures le tort matériel sera réparé; mais l'honneur! Adieu, maréchal! c'est le dernier coup qui tue... Oui, j'en mourrai, lui dit-il à l'oreille.

— Pourquoi diantre es-tu venu ce matin? répondit le prince ému.

— Je venais pour sa femme, répliqua le comte en montrant Hector; elle est sans pain! surtout maintenant.

— Il a sa retraite!

— Elle est engagée!

— Il faut avoir le diable au corps! dit le prince en haussant les épaules. Quel philtre vous font donc avaler ces femmes-là pour vous ôter l'esprit? demanda-t-il à Hulot d'Hervy. Comment pouviez-vous, vous qui connaissez la minutieuse exactitude avec laquelle l'administration française écrit tout, verbalise sur tout, consomme des rames de papier pour constater l'entrée et la sortie de quelques centimes, vous qui déploriez qu'il fallût des centaines de signatures pour des riens, pour libérer un soldat, pour acheter des étrilles, comment pouviez-vous donc espérer de cacher un vol pendant longtemps? Et les journaux! et les envieux! et les gens qui voudraient voler! Ces femmes-là vous ôtent donc le bon sens? elles vous mettent donc des coquilles de noix sur les yeux? ou vous êtes donc fait autrement que nous autres? Il fallait quitter l'Administration du moment où vous n'étiez plus un homme, mais un tempérament! Si vous avez joint tant de sottises à votre crime, vous finirez... je ne veux pas vous dire où.....

— Promets-moi de t'occuper d'elle, Cottin, demanda le comte de Forzheim, qui n'entendait rien et qui ne pensait qu'à sa belle-sœur.

— Sois tranquille! dit le ministre.

— Eh bien! merci, et adieu! — Venez, monsieur, dit-il à son frère.

Le prince regarda d'un œil en apparence calme les deux frères, si différens d'attitude, de conformation et de caractère, le brave et le lâche, le voluptueux et le rigide, l'honnête et le concussionnaire, et il se dit :

— Ce lâche ne saura pas mourir! et mon pauvre Hulot, si probe, a la mort dans son sac, lui!

Il s'assit dans son fauteuil, et reprit la lecture des dépêches d'Afrique par un mouvement qui peignait à la fois le sang-froid du capitaine et la pitié profonde que donne le spectacle des champs de bataille! car il n'y a rien de plus humain en réalité que les militaires, si rudes en apparence, et à qui l'habitude de la guerre communique cet absolu glacial, si nécessaire sur les champs de bataille.

Le lendemain, quelques journaux contenaient, sous des rubriques différentes, ces différens articles :

M. le baron Hulot d'Ervy vient de demander sa retraite. Les désordres de la comptabilité de l'administration algérienne qui ont été signalés par la mort et par la fuite de deux employés ont influé sur la détermination prise par ce haut fonctionnaire. En apprenant les fautes commises par des employés, en qui malheureusement il avait placé sa confiance, M. le baron Hulot a éprouvé dans le cabinet même du ministre une attaque de paralysie.

M. Hulot d'Ervy, frère du maréchal, compte quarante-cinq ans de services. Cette résolution, vainement combattue, a été vue avec regret par tous ceux qui connaissent M. Hulot, dont les qualités privées égalent les talens administratifs. Personne n'a oublié le dévoûment de l'ordonnateur en chef de la garde impériale à Varsovie, ni l'activité merveilleuse avec laquelle il a su organiser les différens services de l'armée improvisée en 1815 par Napoléon.

C'est encore une des gloires de l'époque impériale qui va quitter la scène. Depuis 1830, M. le baron Hulot n'a cessé d'être une des lumières nécessaires au Conseil-d'État et au ministère de la guerre.

ALGER.—L'affaire dite des fourrages, à laquelle quelques journaux ont donné des proportions ridicules, est terminée par la mort du principal coupable. Le sieur Johann Wisch s'est tué dans sa prison et son complice est en fuite; mais il sera jugé par contumace.

Wisch, ancien fournisseur des armées, était un honnête homme, très estimé, qui n'a pas supporté l'idée d'avoir été la dupe du sieur Chardin, le garde-magasin en fuite.

Et aux faits-Paris, on lisait ceci :

« M. le maréchal ministre de la guerre, pour éviter à l'avenir tout désordre, a résolu de créer un bureau des subsistances en Afrique. On désigne un chef de bureau, M. Marneffe, comme devant être chargé de cette organisation. »

La succession du baron Hulot excite toutes les ambitions. Cette direction est, dit-on, promise à M. le comte Martial de la Roche-Hugon, député, beau-frère de M. le comte de Rastignac. M. Massol, maître des requêtes, serait nommé Conseiller-d'État, et M. Claude Vignon maître des requêtes.

De toutes les espèces de *canards,* la plus dangereuse pour les journaux de l'Opposition, c'est le canard officiel. Quelque rusés que soient les journalistes, ils sont parfois les dupes

volontaires ou involontaires de l'habileté de ceux d'entre eux qui, de la Presse, ont passé, comme Claude Vignon, dans les hautes régions du Pouvoir.

Le journal ne peut être vaincu que par le journaliste.

Aussi doit-on se dire, en travestissant Voltaire :

Le fait-Paris n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Le maréchal Hulot ramena son frère, qui se tint sur le devant de la voiture, en laissant respectueusement son aîné dans le fond.

Les deux frères n'échangèrent pas une parole. Hector était anéanti. Le maréchal resta concentré, comme un homme qui rassemble ses forces et qui les bande pour soutenir un poids écrasant.

Rentré dans son hôtel, il emmena, sans dire un mot et par des gestes impératifs, son frère dans son cabinet.

Le comte avait reçu de l'empereur Napoléon une magnifique paire de pistolets de la manufacture de Versailles ; il tira la boîte, sur laquelle était gravée l'inscription : *Donnée par l'Empereur Napoléon au général Hulot*, du secrétaire où il la mettait, et la montrant à son frère, il lui dit :

— Voilà ton médecin.

Lisbeth, qui regardait par la porte entrebâillée, courut à la voiture, et donna l'ordre d'aller au grand trot rue Plumet.

En vingt minutes à peu près, elle en ramena la baronne instruite de la menace du maréchal à son frère.

Le comte, sans regarder son frère, sonna pour demander son factotum, le vieux soldat qui le servait depuis trente ans.

— Beaupied, lui dit-il, amène-moi mon notaire, le comte Steinbock, ma nièce Hortense et l'agent de change du trésor. Il est dix heures et demie, il me faut tout ce monde à midi. Prends des voitures... Et va *plus vite que ça*, dit-il en retrouvant une locution républicaine qu'il avait souvent à la bouche jadis.

Et il fit la moue terrible qui rendait ses soldats attentifs quand il examinait les genêts de la Bretagne en 1799.

— Vous serez obéi, maréchal, dit Beaupied en mettant le revers de sa main à son front.

Sans s'occuper de son frère, le vieillard revint dans son cabinet, prit une clef cachée dans un secrétaire, et ouvrit une cassette en malachite plaquée sur acier, présent de l'empereur Alexandre.

Par ordre de l'empereur Napoléon, il était venu rendre à l'empereur russe des effets particuliers pris à la bataille de Dresde, et contre lesquels Napoléon espérait obtenir Vandamme.

Le Russe récompensa magnifiquement le général Hulot en lui donnant cette cassette, et lui dit qu'il espérait pouvoir un jour avoir la même courtoisie pour l'empereur des Français ; mais il garda Vandamme.

Les armes impériales de Russie étaient en or sur le couvercle de cette boîte garnie tout en or. Le maréchal compta les billets de banque et l'or qui s'y trouvaient ; il possédait cent cinquante-deux mille francs ! Il laissa échapper un mouvement de satisfaction.

En ce moment, madame Hulot entra dans un état à attendrir des juges politiques.

Elle se jeta sur Hector, en regardant la boîte de pistolets, et le maréchal, alternativement, d'un air fou.

— Qu'avez-vous contre votre frère ? Que vous a fait mon mari ? dit-elle d'une voix si vibrante, que le maréchal l'entendit.

— Il nous a déshonorés tous ! répondit le vieux soldat de la République, qui rouvrit par cet effort une de ses blessures. Il a volé l'État ! Il m'a rendu mon nom odieux ; il me fait souhaiter de mourir, il m'a tué.... Je n'ai de force que pour accomplir la restitution !... J'ai été humilié devant le Condé de la République, devant l'homme que j'estime le plus, et à qui j'ai donné injustement un démenti, le prince de Wissembourg !... Est-ce rien, cela ? Voilà son compte avec la Patrie !

Il essuya une larme.

— A sa famille maintenant ! reprit-il. Il vous arrache le pain que je vous gardais, le fruit de trente ans d'économies, le trésor des privations du vieux soldat ! Voilà ce que je vous destinais ! dit-il en montrant les billets de banque. Il a tué son oncle Fischer, noble et digne enfant de l'Alsace, qui n'a pas, comme lui, pu soutenir l'idée d'une tache à son nom de paysan. Enfin, Dieu, par une clémence adorable, lui avait permis de choisir un ange entre toutes les femmes ! il a eu le bonheur inouï de prendre pour épouse une Adeline ! et il l'a trahie, il l'a abreuvée de chagrins, il l'a quittée pour des *catins*, pour des gourgandines, pour des sauteuses, des actrices, des Cadine, des Josépha, des Marneffe... Et voilà l'homme de qui j'ai fait mon enfant, mon orgueil... Va, malheureux, si tu acceptes la vie infâme que tu t'es faite, sors ! Moi ! je n'ai pas la force de maudire un frère que j'ai tant aimé ; je suis aussi faible pour lui que vous l'êtes, Adeline ; mais qu'il ne reparaisse plus devant moi. Je lui défends d'assister à mon convoi, de suivre mon cercueil. Qu'il ait la pudeur du crime, s'il n'en a pas le remords...

Le maréchal, devenu blême, se laissa tomber sur le divan de son cabinet, épuisé par ces solennelles paroles.

Et, pour la première fois de sa vie peut-être, deux larmes roulèrent de ses yeux et sillonnèrent ses joues.

— Mon pauvre oncle Fischer ! s'écria Lisbeth, qui se mit un mouchoir sur les yeux.

— Mon frère ! dit Adeline en venant s'agenouiller devant le maréchal, vivez pour moi ! Aidez-moi dans l'œuvre que j'entreprendrai de réconcilier Hector avec la vie, de lui faire racheter ses fautes !...

— Lui ! dit le maréchal, s'il vit ! il n'est pas au bout de ses crimes ! Un homme qui a méconnu une Adeline, et qui a éteint en lui les sentimens du vrai républicain, cet amour du Pays, de la Famille et du Pauvre que je m'efforçais de lui inculquer, cet homme est un monstre, un pourceau... Emmenez-le, si vous l'aimez encore, car je sens en moi une voix qui me crie de charger mes pistolets et de lui faire sauter la cervelle ! En le tuant, je vous sauverais tous, je le sauverais de lui-même.

Le vieux maréchal se leva par un mouvement si redoutable, que la pauvre Adeline s'écria :

— Viens, Hector !

Elle saisit son mari, l'emmena, quitta la maison, entraînant le baron, si défait, qu'elle fut obligée de le mettre en voiture pour le transporter rue Plumet, où il prit le lit.

Cet homme, quasi-dissous, y resta plusieurs jours, refusant toute nourriture sans dire un mot.

Adeline obtenait à force de larmes qu'il prît des bouillons ; elle le gardait, assise à son chevet, et ne sentant plus, de tous les sentimens qui naguère lui remplissaient le cœur, qu'une pitié profonde.

A midi et demi, Lisbeth introduisit dans le cabinet de son cher maréchal, qu'elle ne quittait pas, tant elle fut effrayée des changemens qui s'opéraient en lui, le notaire et le comte Steinbock.

— Monsieur le comte, dit le maréchal, je vous prie de signer l'autorisation nécessaire à ma nièce, votre femme, pour vendre une inscription de rentes dont elle ne possède encore que la nue propriété. Mademoiselle Fischer, vous acquiescerez à cette vente en abandonnant votre usufruit.

— Oui, cher comte, dit Lisbeth sans hésiter.

— Bien, ma chère, répondit le vieux soldat. J'espère vivre assez pour vous récompenser. Je ne doutais pas de vous : vous êtes une vraie républicaine, une fille du peuple.

Il prit la main de la vieille fille et y mit un baiser.

— Monsieur Hannequin, dit-il au notaire, faites l'acte nécessaire sous forme de procuration, que je l'aie d'ici à deux heures, afin de pouvoir vendre la rente à la Bourse d'aujourd'hui. Ma nièce, la comtesse, a le titre ; elle va venir, elle signera l'acte quand vous l'apporterez, ainsi que mademoiselle. Monsieur le comte vous accompagnera chez vous pour vous donner sa signature.

L'artiste, sur un signe de Lisbeth, salua respectueusement le maréchal et sortit.

Le surlendemain, à dix heures du matin, le comte de Forzheim se fit annoncer chez le prince de Wissembourg et fut aussitôt admis.

— Eh bien! mon cher Hulot, dit le maréchal Cottin en présentant les journaux à son vieil ami, nous avons, vous le voyez, sauvé les apparences... Lisez.

Le maréchal Hulot posa les journaux sur le bureau de son vieux camarade et lui tendit deux cent mille francs.

— Voici ce que mon frère a pris à l'État, dit-il.

— Quelle folie! s'écria le ministre. Il nous est impossible, ajouta-t-il en prenant le cornet que lui présenta le maréchal et lui parlant dans l'oreille, d'opérer cette restitution. Nous serions obligés d'avouer les concussions de votre frère, et nous avons tout fait pour les cacher...

— Faites-en ce que vous voudrez; mais je ne veux pas qu'il y ait dans la fortune de la famille Hulot un liard de volé dans les deniers de l'État, dit le comte.

— Je prendrai les ordres du roi à ce sujet. N'en parlons plus, répondit le ministre en reconnaissant l'impossibilité de vaincre le sublime entêtement du vieillard.

— Adieu, Cottin, dit le vieillard en prenant la main du prince de Wissembourg, je me sens l'âme gelée...

Puis, après avoir fait un pas, il se retourna, regarda le prince qu'il vit ému fortement, il ouvrit les bras pour l'y serrer, et le prince embrassa le maréchal.

— Il me semble que je dis adieu, dit-il, à toute la Grande-Armée en ta personne...

— Adieu donc, mon bon et vieux camarade! dit le ministre.

— Oui, adieu, car je vais où sont tous ceux de nos soldats que nous avons pleurés...

En ce moment, Claude Vignon entra.

Les deux vieux débris des phalanges napoléoniennes se saluèrent gravement en faisant disparaître toute trace d'émotion.

— Vous avez dû, mon prince, être content des journaux? dit le futur maître des requêtes. J'ai manœuvré de manière à faire croire aux feuilles de l'Opposition qu'elles publiaient nos secrets...

— Malheureusement, tout est inutile, répliqua le ministre qui regarda le maréchal s'en allant par le salon. Je viens de dire un dernier adieu qui m'a fait bien du mal. Le maréchal Hulot n'a pas trois jours à vivre, je l'ai bien vu d'ailleurs... Cet homme, une de ces probités divines, un soldat respecté par les boulets malgré sa bravoure... tenez... là, sur ce fauteuil!... a reçu le coup mortel, et de ma main, par un papier!... Sonnez et demandez ma voiture. Je vais à Neuilly, dit-il en serrant les deux cent mille francs dans son portefeuille ministériel.

Malgré les soins de Lisbeth, trois jours après, le maréchal Hulot était mort.

De tels hommes sont l'honneur des partis qu'ils ont embrassés.

Pour les républicains, le maréchal était l'idéal du patriotisme; aussi se trouvèrent-ils tous à son convoi, qui fut suivi d'une foule immense. L'Armée, l'Administration, la Cour, le Peuple, tout le monde vint rendre hommage à cette haute vertu, à cette intacte probité, à cette gloire si pure.

N'a pas, qui veut, le peuple à son convoi.

Ces obsèques furent marquées par un de ces témoignages pleins de délicatesse, de bon goût et de cœur, qui, de loin en en loin, rappellent les mérites et la gloire de la Noblesse française.

Derrière le cercueil du maréchal on vit le vieux marquis de Montauran, le frère de celui qui, dans la levée de boucliers des Chouans en 1799, avait été l'adversaire et l'adversaire malheureux de Hulot. Le marquis, en mourant sous les balles des Bleus, avait confié les intérêts de son jeune frère au soldat de la République. (Voir les *Chouans*.) Hulot avait si bien accepté le testament verbal du noble, qu'il réussit à sauver les biens de ce jeune homme, alors émigré.

Ainsi, l'hommage de la vieille noblesse française ne manqua même pas au soldat qui, neuf ans auparavant, avait vaincu Madame.

Cette mort, arrivée quatre jours avant la dernière publication de son mariage, fut pour Lisbeth le coup de foudre qui brûle la moisson engrangée avec la grange.

La Lorraine, comme il arrive souvent, avait trop réussi. Le maréchal était mort des coups portés à cette famille, par elle et par madame Marneffe. La haine de la vieille fille, qui semblait assouvie par le succès, s'accrut de toutes ses espérances trompées.

Lisbeth alla pleurer de rage chez madame Marneffe, car elle fut sans domicile, le maréchal ayant subordonné la durée de son bail à celle de sa vie.

Crevel, pour consoler l'amie de sa Valérie, en prit les économies, les doubla largement, et plaça ce capital en cinq pour cent, en lui donnant l'usufruit et mettant la propriété au nom de Célestine.

Grâce à cette opération, Lisbeth posséda deux mille francs de rentes viagères.

On trouva, lors de l'inventaire, un mot du maréchal à sa belle-sœur, à sa nièce Hortense, et à son neveu Victorin qui les chargeait de payer, à eux trois, douze cents francs de rentes viagères à celle qui devait être sa femme, mademoiselle Lisbeth Fischer.

Adeline voyant le baron entre la vie et la mort, réussit à lui cacher pendant quelques jours le décès du maréchal; mais Lisbeth vint en deuil, et la fatale vérité lui fut révélée onze jours après les funérailles.

Ce coup terrible rendit de l'énergie au malade, il se leva, trouva toute sa famille réunie au salon, habillée en noir, et elle devint silencieuse à son aspect.

En quinze jours, Hulot, devenu maigre comme un spectre, offrit à sa famille une ombre de lui-même.

— Il faut prendre un parti, dit-il d'une voix éteinte en s'asseyant sur un fauteuil et regardant cette réunion où manquaient Crevel et Steinbock.

— Nous ne pouvons plus rester ici, faisait observer Hortense au moment où son père se montra, le loyer est trop cher...

— Quant à la question du logement, dit Victorin en rompant ce pénible silence, j'offre à *ma mère*...

En entendant ces mots, qui semblaient l'exclure, le baron releva sa tête inclinée vers le tapis où il contemplait les fleurs sans les voir, et jeta sur l'avocat un déplorable regard.

Les droits du père sont toujours si sacrés, même lorsqu'il est infâme et dépouillé d'honneur, que Victorin s'arrêta.

— A votre mère.. reprit le baron. Vous avez raison, mon fils!

— L'appartement au-dessus du nôtre, dans notre pavillon, dit Célestine achevant la phrase de son mari.

— Je vous gêne, mes enfans?... dit le baron avec la douceur des gens qui se sont condamnés eux-mêmes. Oh! soyez sans inquiétude pour l'avenir, vous n'aurez plus à vous plaindre de votre père, et vous ne le reverrez qu'au moment où vous n'aurez plus à rougir de lui.

Il alla prendre Hortense et la baisa au front. Il ouvrit ses bras à son fils qui s'y jeta désespérément en devinant les intentions de son père. Le baron fit un signe à Lisbeth, qui vint, et il l'embrassa au front.

Puis, il se retira dans sa chambre où Adeline, dont l'inquiétude était poignante, le suivit.

— Mon frère avait raison, Adeline, lui dit-il en la prenant par la main. Je suis indigne de la vie de famille. Je n'ai pas osé bénir autrement que dans mon cœur mes pauvres enfans, dont la conduite a été sublime; dis-leur que je n'ai pu que les embrasser; car, d'un homme infâme, d'un père qui devient l'assassin, le fléau de la famille au lieu d'en être le protecteur et la gloire, une bénédiction pourrait être funeste; mais je les bénirai de loin, tous les jours. Quant à toi, Dieu seul, car il est tout-puissant, peut te donner des récompenses proportionnées à tes mérites!.. Je te demande pardon, dit-il en s'agenouillant devant sa femme, lui prenant les mains et les mouillant de larmes.

— Hector! Hector! tes fautes sont grandes; mais la miséricorde divine est infinie, et tu peux tout réparer en restant avec moi... Relève-toi dans des sentimens chrétiens, mon ami... Je suis ta femme et non ton juge. Je suis ta chose, fais de moi tout ce que tu voudras, mène-moi où tu iras, je me sens la force de te consoler, de te rendre la vie supportable, à force d'amour, de soins et de respect!... Nos enfans sont

établis, ils n'ont plus besoin de moi. Laisse-moi tâcher d'être ton amusement, ta distraction. Permets-moi de partager les peines de ton exil, de ta misère, pour les adoucir. Je te serai toujours bonne à quelque chose, ne fût-ce qu'à t'épargner la dépense d'une servante...

— Me pardonnes-tu, ma chère et bien-aimée Adeline?

— Oui; mais, mon ami, relève-toi!

— Eh bien! avec ce pardon, je pourrai vivre! reprit-il en se relevant. Je suis rentré dans notre chambre pour que nos enfans ne fussent pas témoins de l'abaissement de leur père. Ah! voir tous les jours devant soi un père, criminel comme je le suis, il y a quelque chose d'épouvantable qui ravale le pouvoir paternel et qui dissout la famille. Je ne puis donc rester au milieu de vous, je vous quitte pour vous épargner l'odieux spectacle d'un père sans dignité. Ne t'oppose pas à ma fuite, Adeline. Ce serait armer toi-même le pistolet avec lequel je me ferais sauter la cervelle... Enfin! ne me suis pas dans ma retraite, tu me priverais de la seule force qui me reste, celle du remords.

L'énergie d'Hector imposa silence à la mourante Adeline.

Cette femme, si grande au milieu de tant de ruines, puisait son courage dans son intime union avec son mari; car elle le voyait à elle, elle apercevait la mission sublime de le consoler, de le rendre à la vie de famille, et de le réconcilier avec lui-même.

— Hector, tu veux donc me laisser mourir de désespoir, d'anxiétés, d'inquiétudes!... dit-elle en se voyant enlever le principe de sa force.

— Je te reviendrai, ange descendu du ciel, je crois, exprès pour moi. Je vous reviendrai, sinon riche, du moins dans l'aisance. Écoute, ma bonne Adeline, je ne puis rester ici par une foule de raisons. D'abord, ma pension qui sera de six mille francs est engagée pour quatre ans, je n'ai donc rien. Ce n'est pas tout! je vais être sous le coup de la contrainte par corps dans quelques jours, à cause des lettres de change souscrites à Vauvinet... Ainsi, je dois m'absenter, jusqu'à ce que mon fils, à qui je vais laisser des instructions précises, ait racheté ces titres. Ma disparition aidera puissamment cette opération. Lorsque ma pension de retraite sera libre, lorsque Vauvinet sera payé, je vous reviendrai... Tu décèlerais le secret de mon exil. Sois tranquille, ne pleure pas, Adeline... Il ne s'agit que d'un mois...

— Où iras-tu? que feras-tu? que deviendras-tu? qui te soignera, toi, qui n'es plus jeune? Laisse-moi disparaître avec toi, nous irons à l'étranger, dit elle.

— Eh bien! nous allons voir, répondit-il.

Le baron sonna, donna l'ordre à Mariette de rassembler tous ses effets, de les mettre secrètement et promptement dans des malles.

Puis, il pria sa femme, après l'avoir embrassée avec une effusion de tendresse à laquelle elle n'était pas habituée, de le laisser un moment seul pour écrire les instructions dont avait besoin Victorin, en lui promettant de ne quitter la maison qu'à la nuit et avec elle.

Dès que la baronne fut rentrée au salon, le fin vieillard passa par le cabinet de toilette, gagna l'antichambre et sortit en remettant à Mariette un carré de papier, sur lequel il avait écrit :

« Adressez mes malles par le chemin de fer de Corbeil, à monsieur Hector, bureau restant, à Corbeil. »

Le baron, monté dans un fiacre, courait déjà dans Paris, lorsque Mariette vint montrer à la baronne ce mot, en lui disant que monsieur venait de sortir.

Adeline s'élança dans la chambre en tremblant plus fortement que jamais. Ses enfans, effrayés, l'y suivirent en entendant un cri perçant. On releva la baronne évanouie, il fallut la mettre au lit, car elle fut prise d'une fièvre nerveuse qui la tint entre la vie et la mort pendant un mois.

— Où est-il? était la seule parole qu'on obtenait d'elle.

Les recherches de Victorin furent infructueuses.

Voici pourquoi.

Le baron s'était fait conduire à la place du Palais-Royal. Là, cet homme qui retrouva tout son esprit pour accomplir un dessein prémédité pendant les jours où il était resté dans son lit anéanti de douleur et de chagrin, traversa le Palais-Royal, et alla prendre une magnifique voiture de remise, rue Joquelet.

D'après l'ordre reçu, le cocher entra rue de la Ville-l'Évêque, au fond de l'hôtel Josépha, dont les portes s'ouvrirent au cri du cocher, pour cette splendide voiture.

Josépha vint, amenée par la curiosité; son valet de chambre lui avait dit qu'un vieillard impotent, incapable de quitter sa voiture, la priait de descendre pour un instant.

— Josépha! c'est moi!...

L'illustre cantatrice ne reconnut son Hulot qu'à la voix.

— Comment, c'est toi! mon pauvre vieux?... Ma parole d'honneur tu ressembles aux pièces de vingt francs que les juifs d'Allemagne ont lavées et que les changeurs refusent.

— Hélas! oui, répondit Hulot, je sors des bras de la Mort! Mais tu es toujours belle, toi! seras-tu bonne?

— C'est selon, tout est relatif! dit-elle.

— Écoute-moi, reprit Hulot. Peux-tu me loger dans une chambre de domestique, sous les toits, pendant quelques jours. Je suis sans un liard, sans espérance, sans pain, sans pension, sans femme, sans enfans, sans asile, sans honneur, sans courage, sans ami, et pis que cela! sous le coup de lettres de change...

— Pauvre vieux! c'est bien des sans! Es-tu aussi sans-culotte?

— Tu ris, je suis perdu! s'écria le baron. Je comptais cependant sur toi, comme Gourville sur Ninon.

— C'est, m'a-t-on dit, demanda Josépha, une femme du monde qui t'a mis dans cet état là? Les farceuses s'entendent mieux que nous à la plumaison du dinde!... Oh! te voilà comme une carcasse abandonnée par les corbeaux... on voit le jour à travers!

— Le temps presse! Josépha!

— Entre, mon vieux! je suis seule, et mes gens ne te connaissent pas. Renvoie ta voiture. Est-elle payée?

— Oui, dit le baron en descendant appuyé sur le bras de Josépha.

— Tu passeras, si tu veux, pour mon père, dit la cantatrice prise de pitié.

Elle fit asseoir Hulot dans le magnifique salon où il l'avait vue la dernière fois.

— Est-ce vrai, vieux, reprit-elle, que tu as tué ton frère et ton oncle, ruiné ta famille, surhypothéqué la maison de tes enfans et mangé la grenouille du gouvernement en Afrique avec la princesse?

Le baron inclina tristement la tête.

— Eh bien! j'aime cela! s'écria Josépha qui se leva pleine d'enthousiasme. C'est un *brûlage* général! C'est sardanapale! c'est grand! c'est complet! On est une canaille, mais on a du cœur! Eh bien! moi, j'aime mieux un mange-tout, passionné comme toi pour les femmes, que ces froids banquiers sans âme qu'on dit vertueux et qui ruinent des milliers de familles avec leurs rails qui sont de l'or pour eux et du fer pour les *Gogos*! Toi! tu n'as ruiné que les tiens, tu n'as disposé que de toi! et puis tu as une excuse, et physique et morale...

Elle se posa tragiquement et dit :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

— Et voilà! ajouta-t-elle en pirouettant.

Hulot se trouvait absous par le Vice, le Vice lui souriait au milieu de son luxe effréné.

La grandeur des crimes était là, comme pour les jurés, une circonstance atténuante.

— Est-elle jolie ta femme du monde, au moins? demanda la cantatrice en essayant, pour première aumône, de distraire Hulot dont la douleur la navrait.

— Ma foi, presque autant que toi! répondit finement le baron.

— Et... bien farce? m'a-t-on dit. Que te faisait-elle? Est-elle plus drôle que moi?

— N'en parlons plus, dit Hulot.

— On dit qu'elle a *enguirlandé* mon Crevel, le petit Steinbock et un magnifique Brésilien?

— C'est bien possible...

— Elle est dans un hôtel aussi joli que celui-ci, donné par Crevel. Cette gueuse-là, c'est mon prévôt, elle achève les gens que j'ai entamés! Voilà, vieux, pourquoi je suis si curieuse de savoir comment elle est, je l'ai entrevue en calèche au bois, mais de loin.. C'est, m'a dit Carabine, *une voleuse finie*! Elle mange Crevel! mais elle ne pourra que le grignoter. Crevel est un *rat*! un rat bonhomme qui dit toujours *oui*, et qui n'en fait qu'à sa tête. Il est vaniteux, il est passionné, mais son argent est froid. On n'a rien de ces cadets-là que mille ou trois mille francs par mois, et ils s'arrêtent devant la grosse dépense, comme des ânes devant une rivière. Ce n'est pas comme toi, mon vieux, tu es un homme à passions, on te ferait vendre ta patrie! Aussi, vois-tu, je suis prête à tout faire pour toi! Tu es mon père, tu m'as lancée! c'est sacré. Que te faut-il? Veux-tu cent mille francs? on s'exterminera pour te les trouver. Quant à te donner la pâtée et la niche, ce n'est rien. Tu auras ton couvert mis ici tous les jours, tu peux prendre une belle chambre au second, et tu auras cent écus par mois pour ta poche.

Le baron, touché de cette réception, eut un dernier accès de noblesse.

— Non, ma petite, non, je ne suis pas venu pour me faire entretenir, dit-il.

— A ton âge, c'est un fier triomphe! dit-elle.

— Voici ce que je désire, mon enfant. Ton duc d'Hérouville a d'immenses propriétés en Normandie, et je voudrais être son régisseur sous le nom de Thoul. J'ai la capacité, l'honnêteté, car on prend à son gouvernement, on ne vole pas pour cela dans une caisse...

— Hé! hé! fit Josépha, qui a bu, boira!

— Enfin, je ne demande qu'à vivre inconnu pendant trois ans...

— Ça, c'est l'affaire d'un instant, ce soir, après dîner, dit Josépha, je n'ai qu'à parler. Le duc m'épouserait si je le voulais; mais j'ai sa fortune, je veux plus!... son estime. C'est un duc de la haute école. C'est noble, c'est distingué, c'est grand comme Louis XIV et comme Napoléon mis l'un sur l'autre, quoique nain. Et puis, j'ai fait comme la Schontz avec Rochefide : par mes conseils, il vient de gagner deux millions. Mais écoute-moi, mon vieux pistolet!... Je te connais, tu aimes les femmes, et tu courras là-bas après les petites Normandes qui sont des filles superbes; tu te feras casser les os par les gars ou par les pères, et le duc sera forcé de te dégommer. Est-ce que je ne vois pas à la manière dont tu me regardes que le jeune homme n'est pas encore tué chez toi, comme a dit Fénelon. Cette régie n'est pas ton affaire. On ne rompt pas comme on veut, vois-tu, vieux, avec Paris, avec nous autres! Tu crèverais d'ennui à Hérouville!

— Que devenir? demanda le baron, car je ne veux rester chez toi que le temps de prendre un parti.

— Voyons, veux-tu que je te case à mon idée? Écoute, vieux chauffeur!...

— Il te faut des femmes! reprit Josépha. Ça console de tout. Écoute-moi bien. Au bas de la Courtille, rue Saint-Maur-du-Temple, je connais une pauvre famille qui possède un trésor : une petite fille, plus jolie que je ne l'étais à seize ans!... Ah! ton œil flambe déjà! Ça travaille seize heures par jour à broder des étoffes précieuses pour les marchands de soieries et ça gagne seize sous par jour, un sou par heure, une misère!... Et ça mange comme les Irlandais des pommes de terre, mais frites dans de la graisse humaine, du pain cinq fois la semaine, ça boit de l'eau de l'Ourcq aux tuyaux de la Ville, parce que l'eau de la Seine est trop chère, et ça ne peut pas avoir d'établissement à son compte, faute de six ou sept mille francs. Ça ferait les cent horreurs pour avoir sept ou huit mille francs. Ta famille et ta femme t'embêtent, n'est-ce pas?... D'ailleurs, on ne peut pas se voir rien, là où l'on était Dieu. Un père sans argent et sans honneur, ça s'empaille et ça se met derrière un vitrage...

Le baron ne put s'empêcher de sourire à ces atroces plaisanteries.

— Eh bien! la petite Bijou vient demain m'apporter une robe de chambre brodée, un amour, ils y ont passé six mois, personne n'aura pareille étoffe! Bijou m'aime, car je lui donne des friandises et mes vieilles robes. Puis j'envoie des bons de pain, des bons de bois et de viande à la famille, qui casserait pour moi les deux tibias à un premier sujet, si je le voulais. Je tâche de faire un peu de bien : je sais ce que j'ai souffert quand j'avais faim! Bijou m'a versé dans le cœur ses petites confidences. Il y a chez cette petite fille l'étoffe d'une figurante de l'Ambigu-Comique. Bijou rêve de porter de belles robes comme les miennes, et surtout d'aller en voiture. Je lui dirai : — « Ma petite, veux-tu d'un monsieur de... » — *Qu'éque-t'as?*... demanda-t-elle en s'interrompant, soixante-douze...

— Je n'ai plus d'âge!

— « Veux-tu, lui dirai-je, d'un monsieur de soixante-douze ans, bien propret, qui ne prend pas de tabac, sain comme mon œil, qui vaut un jeune homme? tu te marieras avec lui au Treizième, il vivra bien gentiment avec vous, il vous donnera sept mille francs pour être à votre compte, il te meublera un appartement tout en acajou; puis, si tu es sage, il te mènera quelquefois au spectacle. Il te donnera cent francs par mois pour toi, et cinquante francs pour la dépense! » Je connais Bijou, c'est moi-même à quatorze ans! J'ai sauté de joie quand cet abominable Crevel m'a fait ces atroces propositions-là! Eh bien! vieux, tu seras emballé là pour trois ans. C'est sage, c'est honnête, et ça aura d'ailleurs des illusions pour trois ou quatre ans, pas plus.

Hulot n'hésitait pas, son parti de refuser était pris; mais, pour remercier la bonne et excellente cantatrice qui faisait le bien à sa manière, il eut l'air de balancer entre le Vice et la Vertu.

— Ah çà! tu restes froid comme un pavé de décembre! reprit-elle étonnée. Voyons! tu fais le bonheur d'une famille composée d'un grand-père qui trotte, d'une mère qui s'use à travailler et de deux sœurs, dont une fort laide, qui gagnent à elles deux trente-deux sous en se tuant les yeux. Ça compense le malheur dont tu es la cause chez toi, tu rachètes tes fautes en t'amusant comme une lorette à Mabille.

Hulot, pour mettre un terme à cette séduction, fit le geste de compter de l'argent.

— Sois tranquille sur les voies et moyens, reprit Josépha. Mon duc te prêtera dix mille francs : sept mille pour un établissement de broderie au nom de Bijou, trois mille pour te meubler, et tous les trois mois, tu trouveras six cent cinquante francs ici sur un billet. Quand tu recouvreras ta pension, tu rendras au duc ces dix-sept mille francs-là. En attendant, tu seras heureux comme un coq en pâte, et perdu dans un trou à ne pas pouvoir être trouvé par la police! Tu te mettras en grosse redingote de castorine, tu auras l'air d'être un propriétaire aisé du quartier. Nomme-toi Thoul, si c'est ta fantaisie. Moi, je te donne à Bijou comme un de mes oncles venu d'Allemagne en faillite, et tu seras chouchouté comme un Dieu. Voilà papa!... Qui sait? Peut-être ne regretteras-tu rien? Si par hasard, tu t'ennuyais, garde une de tes belles pelures, tu viendras ici me demander à dîner et passer la soirée.

— Moi! qui voulais devenir vertueux, rangé!... Tiens, fais-moi prêter vingt mille francs, et je pars faire fortune en Amérique, à l'exemple de mon ami d'Aiglemont quand Nucingen l'a ruiné...

— Toi! s'écria Josépha, laisse donc les mœurs aux épiciers, aux simples tourlouroux, aux citoyens frrrrrancés, qui n'ont que la vertu pour se faire valoir! Toi! tu es né pour être autre chose qu'un jobard, tu es en homme ce que je suis en femme : un génie *gouapeur!*

— La nuit porte conseil, nous causerons de tout cela demain.

— Tu vas dîner avec le duc. Mon d'Hérouville te recevra poliment, comme si tu avais sauvé l'État! et demain tu prendras un parti. Allons, de la gaîté, mon vieux! La vie est un vêtement : quand il est sale, on le brosse! quand il est troué, on le raccommode, mais on reste vêtu tant qu'on peut!

Cette philosophie du vice et son entrain dissipèrent les chagrins cuisans de Hulot.

Le lendemain à midi, après un succulent déjeûner, Hulot

vit entrer un de ces vivans chefs-d'œuvre que Paris, seul au monde, peut fabriquer à cause de l'incessant concubinage du Luxe et de la Misère, du Vice et de l'Honnêteté, du Désir réprimé et de la Tentation renaissante, qui rend cette ville l'héritière des Ninive, des Babylone et de la Rome impériale.

Mademoiselle Olympe Bijou, petite fille de seize ans, montra le visage sublime que Raphaël a trouvé pour ses vierges, des yeux d'une innocence attristée par des travaux excessifs, des yeux noirs rêveurs, armés de longs cils, et dont l'humidité se desséchait sous le feu de la Nuit laborieuse, des yeux assombris par la fatigue; mais un teint de porcelaine et presque maladif; mais une bouche comme une grenade entr'ouverte, un sein tumultueux, des formes pleines, de jolies mains, des dents d'un émail distingué, des cheveux noirs abondans, le tout ficelé d'indienne à soixante-quinze centimes le mètre, orné d'une colerette brodée, monté sur des souliers de peau sans clous, et décoré de gants à vingt-neuf sous.

L'enfant, qui ne connaissait pas sa valeur, avait fait sa plus belle toilette pour venir chez la grande dame.

Le baron, repris par la main griffue de la Volupté, sentit toute sa vie s'échapper par ses yeux; il oublia tout devant cette sublime créature.

Il fut comme le chasseur apercevant le gibier : devant un empereur on le met en joue!

— Et, lui dit Josépha dans l'oreille, c'est garanti neuf, c'est honnête! et pas de pain. Voilà Paris! J'ai été ça!

— C'est dit! répliqua le vieillard en se levant et se frottant les mains.

Quand Olympe Bijou fut partie, Josépha regarda le baron d'un air malicieux.

— Si tu ne veux pas avoir du désagrément, papa, dit elle, sois sévère comme un procureur-général sur son siége. Tiens la petite en bride, sois Bartholo! Gare aux Auguste, aux Hippolyte, aux Nestor, aux Victor, à tous les or! Dam! une fois que ça sera vêtu, nourri, si ça lève la tête, tu seras mené comme un Russe... Je vais voir à t'emménager. Le duc fait bien les choses. Il te prête, c'est-à-dire il te donne dix mille francs, et il en met huit chez son notaire qui sera chargé de te compter six cents francs tous les trimestres, car je te crains! Suis-je gentille?...

— Adorable!

Dix jours après avoir abandonné sa famille, au moment où, tout en larmes, elle était groupée autour du lit d'Adeline mourante, et qui disait d'une voix faible : « Que fait-il? » Hector marié, sous le nom de Thoul, avec Olympe, rue Saint-Maur, se trouvait à la tête d'un établissement de broderie, sous la déraison sociale Thoul et Bijou.

Victorin Hulot reçut, du malheur acharné sur sa famille, cette dernière façon qui perfectionne ou qui démoralise l'homme. Il devint parfait. Dans les grandes tempêtes de la vie, on imite les capitaines qui, par les ouragans, allègent le navire des grosses marchandises.

L'avocat perdit son orgueil intérieur, son assurance visible, sa morgue d'orateur et ses prétentions politiques. Enfin, il fut en homme ce que sa mère était en femme. Il résolut d'accepter sa Célestine, qui certes, ne réalisait pas son rêve, et jugea sainement la vie en voyant que la loi commune oblige à se contenter en toute chose d'*à peu près*.

Il se jura donc à lui-même d'accomplir ses devoirs, tant la conduite de son père lui fit horreur. Ces sentimens se fortifièrent au chevet du lit de sa mère, le jour où elle fut sauvée.

Ce premier bonheur ne vint pas seul.

Claude Vignon, qui, tous les jours, prenait de la part du prince de Wissembourg le bulletin de la santé de madame Hulot, pria le député réélu de l'accompagner chez le ministre.

— Son excellence, lui dit-il, désire avoir une conférence avec vous sur vos affaires de famille.

Victorin Hulot et le ministre se connaissaient depuis longtemps; aussi le maréchal le reçut-il avec une affabilité caractéristique et de bon augure.

—Mon ami, dit le vieux guerrier, j'ai juré, dans ce cabinet, à votre oncle le maréchal, de prendre soin de votre mère. Cette sainte femme va recouvrer la santé, m'a-t-on dit, le moment est venu de panser vos plaies. J'ai là deux cent mille francs pour vous, je vais vous les remettre.

L'avocat fit un geste digne de son oncle le maréchal.

— Rassurez-vous, dit le prince en souriant. C'est un fidéicommis. Mes jours sont comptés, je ne serai pas toujours là, prenez donc cette somme, et remplacez-moi dans le sein de votre famille. Vous pouvez vous servir de cet argent pour payer les hypothèques qui grèvent votre maison. Ces deux cent mille francs appartiennent à votre mère et à votre sœur. Si je donnais cette somme à madame Hulot, son dévoûment à son mari me ferait craindre de la voir dissipée; et l'intention de ceux qui la rendent est que ce soit le pain de madame Hulot et celui de sa fille, la comtesse Steinbock. Vous êtes un homme sage, le digne fils de votre noble mère, le vrai neveu de mon ami le maréchal, vous êtes bien apprécié ici, mon cher ami, comme ailleurs. Soyez donc l'ange tutélaire de votre famille, acceptez le legs de votre oncle et le mien.

— Monseigneur, dit Hulot en prenant la main du ministre et la lui serrant, des hommes comme vous savent que les remercîmens en paroles ne signifient rien, la reconnaissance se prouve.

— Prouvez-moi la vôtre! dit le vieux soldat.

— Que faut il faire?

— Accepter mes propositions, dit le ministre. On veut vous nommer avocat du Contentieux de la guerre, qui, dans la partie du génie, se trouve surchargé d'affaires litigieuses à cause des fortifications de Paris; puis avocat consultant de la préfecture de police, et conseil de la liste civile. Ces trois fonctions vous constitueront dix-huit mille francs de traitement et ne vous enlèveront point votre indépendance. Vous voterez à la Chambre selon vos opinions politiques et votre conscience... Agissez en toute liberté, allez! nous serions bien embarrassés, si nous n'avions pas une Opposition nationale! Enfin, un mot de votre oncle, écrit quelques heures avant qu'il ne rendît le dernier soupir, m'a tracé ma conduite envers votre mère, que le maréchal aimait bien!... Mesdames Popinot, de Rastignac, de Navarreins, d'Espard, de Grandlieu, de Carigliano, de Lenoncourt et de la Bâtie ont créé pour votre chère mère une place d'inspectrice de bienfaisance. Ces présidentes de sociétés de bonnes œuvres ne peuvent pas tout faire, elles ont besoin d'une dame probe qui puisse les suppléer activement, aller visiter les malheureux, savoir si la charité n'est pas trompée, vérifier si les secours sont bien remis à ceux qui les ont demandés, pénétrer chez les pauvres honteux, etc. Votre mère remplira la mission d'un ange, elle n'aura de rapports qu'avec messieurs les curés et les dames de charité; on lui donnera six mille francs par an, et ses voitures seront payées. Vous voyez, jeune homme, que du fond de son tombeau, l'homme pur, l'homme noblement vertueux protége encore sa famille. Des noms tels que celui de votre oncle sont et doivent être une égide contre le malheur dans les sociétés bien organisées. Suivez donc les traces de votre oncle, persistez-y, car vous y êtes! je le sais.

— Tant de délicatesse, prince, ne m'étonne pas chez l'ami de mon oncle, dit Victorin. Je tâcherai de répondre à toutes vos espérances.

— Allez promptement consoler votre famille! ah! dites-moi, reprit le prince en échangeant une poignée de main avec Victorin, votre père a disparu?

— Hélas! oui.

— Tant mieux. Ce malheureux a eu, ce qui ne lui manque pas d'ailleurs, de l'esprit.

— Il a des lettres de change à craindre.

— Ah! vous recevrez, dit le maréchal, six mois d'honoraires de vos trois places. Ce paiement anticipé vous aidera sans doute à retirer ces titres des mains de l'usurier. Je verrai d'ailleurs Nucingen, et peut-être pourrai-je dégager la pension de votre père, sans qu'il en coûte un liard ni à vous ni à mon ministère. Le pair de France n'a pas tué le banquier; il est insatiable, et il demande une concession de je ne sais quoi...

A son retour, rue Plumet, Victorin put donc accomplir son projet de prendre chez lui sa mère et sa sœur.

Le jeune et célèbre avocat possédait, pour toute fortune,

un des plus beaux immeubles de Paris, une maison achetée en 1834, en prévision de son mariage, et située sur le boulevard, entre la rue de la Paix et la rue Louis-le-Grand.

Un spéculateur avait bâti sur la rue et sur le boulevard deux maisons, au milieu desquelles se trouvait, entre deux jardinets et des cours, un magnifique pavillon, débris des splendeurs du grand hôtel de Verneuil.

Hulot fils, sûr de la dot de mademoiselle Crevel, acheta pour un million, aux criées, cette superbe propriété sur laquelle il paya cinq cent mille francs. Il se logea dans le rez-de-chaussée du pavillon, en croyant pouvoir achever le paiement de son prix avec les loyers; mais si les spéculations en maisons à Paris, sont sûres, elles sont lentes ou capricieuses, car elles dépendent de circonstances imprévisibles.

Ainsi que les flâneurs parisiens ont pu le remarquer, le boulevard entre la rue Louis-le-Grand et la rue de la Paix fructifia tardivement; il se nettoya, s'embellit avec tant de peine, que le Commerce ne vint étaler là qu'en 1840 ses splendides devantures, l'or des changeurs, les féeries de la mode et le luxe effréné de ses boutiques.

Malgré deux cent mille francs offerts à sa fille par Crevel dans le temps où son amour-propre était flatté de ce mariage et lorsque le baron ne lui avait pas encore pris Josépha; malgré deux cent mille francs payés par Victorin en sept ans, la dette qui pesait sur l'immeuble s'élevait encore à cinq cent mille francs, à cause du dévoûment du fils pour le père.

Heureusement l'élévation continue des loyers, la beauté de la situation donnaient en ce moment toute leur valeur aux deux maisons. La spéculation se réalisait à huit ans d'échéance pendant lesquels l'avocat s'était épuisé à payer des intérêts et des sommes insignifiantes sur le capital dû.

Les marchands proposaient eux-mêmes des loyers avantageux pour les boutiques, à condition de porter les baux à dix-huit années de jouissance. Les appartemens acquéraient du prix par le changement du centre des affaires, qui se fixait alors entre la Bourse et la Madeleine, désormais le siége du pouvoir politique et de la finance à Paris.

La somme remise par le ministre, jointe à l'année payée d'avance et aux pots-de-vin consentis par les locataires allaient réduire la dette de Victorin à deux cent mille francs. Les deux immeubles de produit entièrement loués devaient donner cent mille francs par an.

Encore deux années, pendant lesquelles Hulot fils allait vivre de ses honoraires doublés par les places du maréchal, il se trouverait dans une position superbe. C'était la manne tombée du ciel.

Victorin pouvait donner à sa mère tout le premier étage du pavillon, et à sa sœur le deuxième, où Lisbeth aurait deux chambres.

Enfin, tenue par la cousine Bette, cette triple maison supporterait toutes ses charges et présenterait une surface honorable, comme il convenait au célèbre avocat; car les astres du Palais s'éclipsaient rapidement, et Hulot fils, doué d'une parole sage, d'une probité sévère, était écouté par les juges et par les conseillers; il étudiait ses affaires, il ne disait rien qu'il ne pût prouver, il ne plaidait pas indifféremment toutes les causes, il faisait enfin honneur au barreau.

Son habitation, rue Plumet, était tellement odieuse à la baronne, qu'elle se laissa transporter rue Louis-le-Grand.

Par les soins de son fils, Adeline occupa donc un magnifique appartement. On lui sauva tous les détails matériels de l'existence, car Lisbeth accepta la charge de recommencer les tours de force économiques accomplis chez madame Marneffe, en voyant un moyen de faire peser sa sourde vengeance sur ces trois si nobles existences, objet d'une haine attisée par le renversement de toutes ses espérances.

Une fois par mois, elle alla voir Valérie, chez qui elle fut envoyée par Hortense qui voulait avoir des nouvelles de Wenceslas, et par Célestine excessivement inquiète de la liaison avouée et reconnue de son père avec une femme à qui sa belle-mère et sa belle-sœur devaient leur ruine et leur malheur.

Comme on le suppose, Lisbeth profita de cette curiosité pour voir Valérie aussi souvent qu'elle le voulait.

Vingt mois environ se passèrent, pendant lesquels la santé de la baronne se raffermit, sans que néanmoins son tremblement nerveux cessât. Elle se mit au courant de ses fonctions, qui présentaient de nobles distractions à sa douleur et un aliment aux divines facultés de son âme.

Elle y vit d'ailleurs un moyen de retrouver son mari, par suite des hasards qui la conduisaient dans tous les quartiers de Paris.

Pendant ce temps, les lettres de change de Vauvinet furent payées, et la pension de six mille francs, liquidée au profit du baron Hulot, fut presque libérée. Victorin acquittait toutes les dépenses de sa mère, ainsi que celles d'Hortense, avec les dix mille francs d'intérêt du capital remis par le maréchal en fidéi-commis.

Or, les appointemens d'Adeline étant de six mille francs, cette somme jointe aux six mille francs de la pension du baron, devait bientôt produire un revenu de douze mille francs par an, quittes de toute charge, à la mère et à la fille.

La pauvre femme aurait eu presque le bonheur, sans ses perpétuelles inquiétudes sur le sort du baron qu'elle aurait voulu faire jouir de la fortune qui commençait à sourire à la famille, sans le spectacle de sa fille abandonnée, et sans les coups terribles que lui portait *innocemment* Lisbeth, dont le caractère infernal se donnait pleine carrière.

Une scène qui se passa dans le commencement du mois de mars 1843, va d'ailleurs expliquer les effets produits par la haine persistante et latente de Lisbeth, toujours aidée par madame Marneffe.

Deux grands événemens s'étaient accomplis chez madame Marneffe.

D'abord, elle avait mis au monde un enfant non viable, dont le cercueil lui valait deux mille francs de rentes.

Puis, quant au sieur Marneffe, onze mois auparavant, voici la nouvelle que Lisbeth avait donnée à la famille au retour d'une exploration à l'hôtel Marneffe.

— Ce matin, cette affreuse Valérie, avait-elle dit, a fait demander le docteur Bianchon pour savoir si les médecins, qui, la veille, ont condamné son mari, ne se trompaient point. Ce docteur a dit que cette nuit même cet homme immonde appartiendrait à l'enfer qui l'attend. Le père Crevel et madame Marneffe ont reconduit le médecin à qui votre père, ma chère Célestine, a donné cinq pièces d'or pour cette bonne nouvelle. Rentré dans le salon, Crevel a battu des entrechats comme un danseur; il a embrassé cette femme, et il criait: « Tu seras donc enfin madame Crevel!... » Et à moi, quand elle nous a laissés seuls en allant reprendre sa place au chevet de son mari qui râlait, votre honorable père m'a dit: — « Avec Valérie pour femme, je deviendrai pair de France! J'achète une terre que je guette, la terre de Presles, que veut vendre madame de Serizy. Je serai Crevel de Presles, je deviendrai membre du conseil-général de Seine-et-Oise, et député. J'aurai un fils! Je serai tout ce que je voudrai être. — Eh bien! lui ai-je dit, et votre fille? — Bah! c'est une fille, a-t-il répondu, et elle est devenue par trop une Hulot, et Valérie a ces gens-là en horreur... Mon gendre n'a jamais voulu venir ici; pourquoi fait-il le Mentor, le Spartiate, le puritain, le philanthrope? D'ailleurs, j'ai rendu mes comptes à ma fille, elle a reçu toute la fortune de sa mère, et deux cent mille francs de plus! Ainsi je suis maître de me conduire à ma guise! je jugerai mon gendre et ma fille lors de mon mariage. Comme ils feront je ferai. S'ils sont bons pour leur belle-mère, je verrai! Je suis un homme, moi! » Enfin toutes ses bêtises! et il se posait comme Napoléon sur la colonne!

Les dix mois du veuvage officiel ordonnés par le Code Napoléon étaient expirés depuis quelques jours. La terre de Presles avait été achetée.

Victorin et Célestine avaient envoyé le matin même Lisbeth chercher des nouvelles chez madame Marneffe sur le mariage de cette charmante veuve avec le maire de Paris, devenu membre du Conseil-Général de Seine-et-Oise.

Célestine et Hortense, dont les liens d'affection s'étaient resserrés par l'habitation sous le même toit, vivaient presque ensemble.

La baronne, entraînée par un sentiment de probité qui lui faisait exagérer les devoirs de sa place, se sacrifiait aux

œuvres de bienfaisance dont elle était l'intermédiaire. Elle sortait presque tous les jours de onze heures à cinq heures.

Les deux belles-sœurs, réunies par les soins à donner à leurs enfans qu'elles surveillaient en commun, restaient et travaillaient ensemble au logis. Elles en étaient arrivées à penser tout haut, en offrant le touchant accord de deux sœurs, l'une heureuse, l'autre mélancolique.

Belle, pleine de vie, débordant, animée, rieuse et spirituelle, la sœur malheureuse semblait démentir sa situation réelle par son extérieur; de même que la mélancolique, douce et calme, égale comme la raison, habituellement pensive et réfléchie, eût fait croire à des peines secrètes. Peut-être ce contraste contribuait-il à leur vive amitié. Elles se prêtaient l'une à l'autre ce qui leur manquait.

Assises dans un petit kiosque au milieu du jardinet que la truelle de la spéculation avait respecté par un caprice du constructeur, qui croyait conserver ces cent pieds carrés pour lui-même, elles jouissaient de ces premières pousses des lilas, fête printanière qui n'est savourée dans toute son étendue qu'à Paris, où, durant six mois, les Parisiens ont vécu dans l'oubli de la végétation, entre les falaises de pierre où s'agite leur océan humain.

— Célestine, disait Hortense en répondant à une observation de sa belle-sœur qui se plaignait de savoir son mari par un si beau temps à la Chambre, je trouve que tu n'apprécies pas assez ton bonheur. Victorin est un ange, et tu le tourmentes parfois.

— Ma chère, les hommes aiment à être tourmentés! Certaines tracasseries sont une preuve d'affection. Si ta pauvre mère avait été non pas exigeante, mais toujours près de l'être, vous n'eussiez sans doute pas eu tant de malheurs à déplorer.

— Lisbeth ne revient pas! Je vais chanter la chanson de Malborough! dit Hortense. Comme il me tarde d'avoir des nouvelles de Wenceslas... De quoi vit-il? il n'a rien fait depuis deux ans.

— Victorin l'a, m'a-t-il dit, aperçu l'autre jour avec cette odieuse femme, et il suppose qu'elle l'entretient dans la paresse... Ah! si tu voulais, chère sœur, tu pourrais encore ramener ton mari.

Hortense fit un signe de tête négatif.

— Crois-moi, ta situation deviendra bientôt intolérable, dit Célestine en continuant. Dans le premier moment, la colère et le désespoir, l'indignation t'ont prêté des forces. Les malheurs inouïs qui depuis ont accablé notre famille : deux morts, la ruine, la catastrophe du baron Hulot, ont occupé ton esprit et ton cœur; mais, maintenant que tu vis dans le calme et le silence, tu ne supporteras pas facilement le vide de ta vie; et, comme tu ne peux pas, que tu ne veux pas sortir du sentier de l'honneur, il faudra bien se réconcilier avec Wenceslas. Victorin, qui t'aime tant, est de cet avis. Il y a quelque chose de plus fort que nos sentimens, c'est la nature!

— Un homme si lâche! s'écria la fière Hortense; il aime cette femme parce qu'elle le nourrit... Elle a donc payé ses dettes? elle!... Mon Dieu! je pense nuit et jour à la situation de cet homme! Il est le père de mon enfant, et il se déshonore...

— Vois ta mère, ma petite... reprit Célestine.

Célestine appartenait à ce genre de femmes, qui, lorsqu'on leur a donné des raisons assez fortes pour convaincre des paysans bretons, recommencent pour la centième fois leur raisonnement primitif.

Le caractère de sa figure un peu plate, froide et commune, ses cheveux châtain-clair disposés en bandeaux raides, la couleur de son teint, tout indiquait en elle la femme raisonnable, sans charme, mais aussi sans faiblesse.

— La baronne voudrait bien être près de son mari déshonoré, le consoler, le cacher dans son cœur à tous les regards, dit Célestine en continuant. Elle a fait arranger là-haut la chambre de monsieur Hulot, comme si, d'un jour à l'autre, elle allait le retrouver et l'y installer.

— Oh! ma mère est sublime! répondit Hortense, elle est sublime, à chaque instant, tous les jours, depuis vingt-six ans; mais je n'ai pas ce tempérament-là... Que veux-tu? je m'emporte quelquefois contre moi-même. Ah! tu ne sais pas ce que c'est, Célestine, que d'avoir à pactiser avec l'infamie!

— Et mon père! .. reprit tranquillement Célestine. Il est certainement dans la voie où le tien a péri! Mon père a dix ans de moins que le baron, il a été commerçant, c'est vrai; mais comment cela finira-t-il? Cette madame Marneffe a fait de mon père son chien, elle dispose de sa fortune, de ses idées, et rien ne peut éclairer mon père. Enfin, je tremble d'apprendre que les bans de son mariage sont publiés! Mon mari tente un effort, il regarde comme un devoir de venger la société, la famille, et de demander compte à cette femme de tous ses crimes. Ah! chère Hortense, de nobles esprits comme celui de Victorin, des cœurs comme les nôtres comprennent trop tard le monde et ses moyens! Ceci, chère sœur, est un secret, je te le confie, car il t'intéresse; mais que pas une parole, pas un geste ne le révèle ni à Lisbeth, ni à ta mère, à personne, car...

— Voici Lisbeth! dit Hortense. Eh bien! cousine, comment va l'enfer de la rue Barbet?

— Mal pour vous, mes enfans. Ton mari, ma bonne Hortense, est plus ivre que jamais de cette femme, qui, j'en conviens, éprouve pour lui une passion folle. Votre père, chère Célestine, est d'un aveuglement royal. Ceci n'est rien, c'est ce que je vais observer tous les quinze jours, et, vraiment, je suis heureuse de n'avoir jamais su ce qu'est un homme... C'est de vrais animaux! Dans cinq jours d'ici, Victorin et vous, chère petite, vous aurez perdu la fortune de votre père!

— Les bans sont publiés?... dit Célestine.

— Oui, répondit Lisbeth. Je viens de plaider votre cause. J'ai dit à ce monstre, qui marche sur les traces de l'autre, que, s'il voulait vous sortir de l'embarras où vous étiez, en libérant votre maison, vous en seriez si reconnaissans, que vous recevriez votre belle-mère...

Hortense fit un geste d'effroi.

— Victorin avisera... répondit Célestine froidement.

— Savez-vous ce que monsieur le maire m'a répondu? reprit Lisbeth : — « Je veux les laisser dans l'embarras, on ne dompte les chevaux que par la faim, le défaut de sommeil et le sucre! » Le baron Hulot valait mieux que monsieur Crevel. Ainsi, mes pauvres enfans, faites votre deuil de la succession. Et quelle fortune! Votre père a payé les trois millions de la terre de Presles, et il lui reste trente mille francs de rentes! oh! il n'a pas de secrets pour moi! Il parle d'acheter l'hôtel de Navarreins, rue du Bac. Madame Marneffe possède, elle, quarante mille francs de rentes. — Ah! voilà notre ange gardien, voici ta mère!... s'écria-t-elle en entendant le roulement d'une voiture.

La baronne, en effet, descendit bientôt le perron et vint se joindre au groupe de la famille.

A cinquante-cinq ans, éprouvée par tant de douleurs, tressaillant sans cesse comme si elle était saisie d'un frisson de fièvre, Adeline devenue pâle et ridée, conservait une belle taille, des lignes magnifiques et sa noblesse naturelle.

On disait en la voyant : — Elle a dû être bien belle! Dévorée par le chagrin d'ignorer le sort de son mari, de ne pouvoir lui faire partager dans cette oasis parisienne, dans la retraite et le silence, le bien-être dont sa famille allait jouir, elle offrait la suave majesté des ruines.

A chaque lueur d'espoir évanouie, à chaque recherche inutile, Adeline tombait dans des mélancolies noires qui désespéraient ses enfans.

La baronne, partie le matin avec une espérance, était impatiemment attendue.

Un intendant-général, l'obligé de Hulot, à qui ce fonctionnaire devait sa fortune administrative, disait avoir aperçu le baron dans une loge au théâtre de l'Ambigu-Comique avec une femme d'une beauté splendide; Adeline était allée chez le baron Vernier. Ce haut fonctionnaire, tout en affirmant avoir vu son vieux protecteur, et prétendant que sa manière d'être avec cette femme pendant la représentation accusait un mariage clandestin, venait de dire à madame Hulot que son mari, pour éviter de le rencontrer, était sorti bien avant la fin du spectacle.

— Il était comme un homme en famille, et sa mise annonçait une gêne cachée, ajouta-t-il en terminant.

— Eh bien? dirent les trois femmes à la baronne.

— Eh bien! monsieur Hulot est à Paris; c'est déjà pour moi, répondit Adeline, un éclair de bonheur que de le savoir près de nous.

— Il ne paraît pas s'être amendé! dit Lisbeth quand Adeline eut fini de raconter son entrevue avec le baron Vernier, il se sera mis avec une petite ouvrière. Mais où peut-il prendre de l'argent? Je parie qu'il en demande à ses anciennes maîtresses, à mademoiselle Jenny Cadine ou à Josépha.

La baronne eut un redoublement dans le jeu constant de ses nerfs, elle essuya les larmes qui lui vinrent aux yeux, et les leva douloureusement vers le ciel.

— Je ne crois pas qu'un grand-officier de la Légion-d'Honneur soit descendu si bas, dit-elle.

— Pour son plaisir, reprit Lisbeth, que ne ferait-il pas? il a volé l'État, il volera les particuliers, il assassinera peut-être.

— Oh! Lisbeth! s'écria la baronne, garde ces pensées-là pour toi.

En ce moment, Louise vint jusqu'au groupe formé par la famille, auquel s'étaient joints les deux petits Hulot et le petit Wenceslas pour voir si les poches de leur grand'mère contenaient des friandises.

— Qu'y a-t-il, Louise?... demanda-t-on.

— C'est un homme qui demande mademoiselle Fischer.

— Quel homme est-ce? dit Lisbeth.

— Mademoiselle, il est en haillons, il a du duvet sur lui comme un matelassier, il a le nez rouge, il sent le vin et l'eau-de-vie... C'est un de ces ouvriers qui travaillent à peine la moitié de la semaine.

Cette description peu engageante eut pour effet de faire aller vivement Lisbeth dans la cour de la maison de la rue Louis-le-Grand, où elle trouva l'homme fumant une pipe dont le culotage annonçait un artiste en fumerie.

— Pourquoi venez-vous ici, père Chardin? lui dit-elle. Il est convenu que vous serez tous les premiers samedis de chaque mois à la porte de l'hôtel Marneffe, rue Barbet-de-Jouy, j'en arrive après y être restée cinq heures, et vous n'y êtes pas venu?...

— J'y suit été, ma respectable et charitable demoiselle! répondit le matelassier; maiz-i-le y avait une poule d'honneur au café des Savans, rue du Cœur-Volant, et chacun a ses passions. Moi c'est le billard. Sans le billard, je mangerais dans l'argent; car, saisissez bien ceci! dit-il en cherchant un papier dans le gousset de son pantalon déchiré, le billard entraîne le petit verre et la prune à l'eau-de-vie... C'est ruineux, comme toutes les belles choses, par les accessoires. Je connais la consigne, mais le vieux est dans un si grand embarras, que je suis venu sur le terrain défendu... Si notre crin était tout crin, on se laisserait dormir dessus; mais il y a du mélange! Dieu n'est pas pour tout le monde, comme on dit, il a des préférences, c'est son droit. Voici l'écriture de votre parent estimable et très ami du matelas... C'est là son opinion politique.

Le père Chardin essaya de tracer dans l'atmosphère des zigzags avec l'index de sa main droite.

Lisbeth, sans écouter, lisait ces deux lignes:

« Chère cousine, soyez ma providence! Donnez-moi trois » cents francs aujourd'hui.

» HECTOR. »

— Pourquoi veut-il tant d'argent?

— Le *popiétaire*! dit le père Chardin qui tâchait toujours de dessiner des arabesques. Et puis, mon fils est revenu de l'Algérie par l'Espagne, Bayonne et... il n'a rien pris, contre son habitude; car, c'est un *guerdin* fini, sous votre respect, mon fils. Que voulez-vous? il a faim; mais il va vous rendre ce que nous lui prêterons, car il veut faire une *comme on dite*; il a des idées qui peuvent le mener loin...

— En police correctionnelle! reprit Lisbeth. C'est l'assassin de mon oncle! je ne l'oublierai pas.

— Lui, saigner un poulet! il ne le pourrait pas!... respectable demoiselle.

— Tenez! voilà trois cents francs, dit Lisbeth en tirant quinze pièces d'or de sa bourse. Allez-vous-en, et ne revenez jamais ici...

Elle accompagna le père du garde-magasin des vivres d'Oran jusqu'à la porte, où elle désigna le vieillard ivre au concierge.

— Toutes les fois que cet homme-là viendra, si, par hasard il vient, vous ne laisserez pas entrer, et vous lui direz que je n'y suis pas. S'il cherchait à savoir si monsieur Hulot fils, si madame la baronne Hulot demeurent ici, vous lui répondriez que vous ne connaissez pas ces personnes-là...

— C'est bien, mademoiselle.

— Il y va de votre place, en cas d'une sottise, même involontaire, dit la vieille fille à l'oreille de la portière.

— Mon cousin, dit-elle à l'avocat qui rentrait, vous êtes menacé d'un grand malheur.

— Lequel?

— Votre femme aura, dans quelques jours d'ici, madame Marneffe pour belle-mère.

— C'est ce que nous verrons! répondit Victorin.

Depuis six mois, Lisbeth payait exactement une petite pension à son protecteur, le baron Hulot, de qui elle était la protectrice; elle connaissait le secret de sa demeure, et elle savourait les larmes d'Adeline à qui, lorsqu'elle la voyait gaie et pleine d'espoir, elle disait, comme on vient de le voir:

— Attendez-vous à lire quelque jour le nom de mon pauvre cousin à l'article Tribunaux.

En ceci, comme précédemment, elle allait trop loin dans sa vengeance. Elle avait éveillé la prudence de Victorin. Victorin avait résolu d'en finir avec cette épée de Damoclès, incessamment montrée par Lisbeth, et avec le démon femelle à qui sa mère et la famille devaient tant de malheurs.

Le prince de Wissembourg, qui connaissait la conduite de madame Marneffe, appuyait l'entreprise secrète de l'avocat, il lui avait promis l'intervention cachée de la police pour éclairer Crevel, et pour sauver toute une fortune des griffes de la diabolique courtisane à laquelle il ne pardonnait ni la mort du maréchal Hulot, ni la ruine totale du Conseiller-d'État.

Ces mots: — « Il en demande à ses anciennes maîtresses! » dits par Lisbeth, occupèrent pendant toute la nuit la baronne.

Semblable aux malades condamnés qui se livrent aux charlatans, semblable aux gens arrivés dans la dernière sphère dantesque du désespoir, ou aux noyés qui prennent des bâtons flottans pour des amarres, elle finit par croire la bassesse dont le seul soupçon l'avait indignée, et elle eut l'idée d'appeler à son secours une de ces odieuses femmes.

Le lendemain matin, sans consulter ses enfans, sans dire un mot à personne, elle alla chez mademoiselle Josépha Mirah, prima dona de l'Académie royale de Musique, y chercher ou y perdre l'espoir qui venait de luire comme un feu follet.

A midi, la femme de chambre de la célèbre cantatrice lui remettait la carte de la baronne Hulot, en lui disant que cette personne attendait à sa porte après avoir fait demander si mademoiselle pouvait la recevoir.

— L'appartement est-il fait?

— Oui, mademoiselle.

— Les fleurs sont-elles renouvelées?

— Oui, mademoiselle.

— Dis à Jean d'y donner un coup-d'œil, que rien n'y cloche avant d'y introduire cette dame, et qu'on ait pour elle les plus grands respects. Va, reviens m'habiller, car je veux être crânement belle!

Elle alla se regarder dans sa psyché.

— Ficelons-nous! se dit-elle. Il faut que le Vice soit sous les armes devant la Vertu! pauvre femme! que me veut elle?... Ça me trouble, moi! de voir

Du malheur auguste victime!...

Elle achevait de chanter cet air célèbre, quand sa femme de chambre rentra.

— Madame, dit la femme de chambre, cette dame est prise d'un tremblement nerveux...

— Offrez de la fleur d'oranger, du rhum, un potage!...

— C'est fait, mademoiselle, mais elle a tout refusé, en disant que c'était une petite infirmité, des nerfs agacés...

— Où l'avez-vous fait entrer?...

— Dans le grand salon.

— Dépêche-toi, ma fille! Allons, mes plus belles pantoufles, ma robe de chambre en fleurs par Bijou, tout le tremblement des dentelles. Fais-moi une coiffure à étonner une femme... Cette femme tient le rôle opposé au mien! Et qu'on dise à cette dame... (Car c'est une grande dame, ma fille! c'est encore mieux, c'est ce que tu ne seras jamais: une femme dont les prières délivrent des âmes de votre purgatoire.) Qu'on lui dise que je suis au lit, que j'ai joué hier, que je me lève...

La baronne introduite dans le grand salon de l'appartement de Josépha, ne s'aperçut pas du temps qu'elle y passa, quoiqu'elle y attendit une grande demi-heure.

Ce salon, déjà renouvelé depuis l'installation de Josépha dans ce petit hôtel, était en soieries couleur *massaca* et or.

Le luxe que jadis les grands seigneurs déployaient dans leurs petites maisons et dont tant de restes magnifiques témoignent de ces *folies* qui justifiaient si bien leur nom, éclatait avec la perfection due aux moyens modernes, dans les quatre pièces ouvertes, dont la température douce était entretenue par un calorifère invisible.

La baronne étourdie examinait chaque objet d'art dans un étonnement profond. Elle y trouvait l'explication de ces fortunes fondues au creuset sous lequel le Plaisir et la Vanité attisent un feu dévorant.

Cette femme qui, depuis vingt-six ans, vivait au milieu des froides reliques du luxe impérial, dont les yeux contemplaient des tapis à fleurs éteintes, des bronzes dédorés, des soieries flétries comme son cœur, entrevit la puissance des séductions du Vice en en voyant les résultats. On ne pouvait point ne pas envier ces belles choses, ces admirables créations auxquelles les grands artistes inconnus qui font le Paris actuel et sa production européenne avaient tous contribué.

Là, tout surprenait par la perfection de la chose unique. Les modèles étant brisés, les formes, les figurines, les sculptures étaient toutes originales. C'est là le dernier mot du luxe aujourd'hui. Posséder des choses qui ne soient pas vulgarisées par deux mille bourgeois opulens qui se croient luxueux quand ils étalent des richesses dont sont encombrés les magasins, c'est le cachet du vrai luxe, le luxe des grands seigneurs modernes, étoiles éphémères du firmament parisien.

En examinant des jardinières pleines de fleurs exotiques les plus rares, garnies de bronzes ciselés et faites dans le genre dit de Boule, la baronne fut effrayée de ce que cet appartement contenait de richesses.

Nécessairement ce sentiment dut réagir sur la personne autour de qui ces profusions ruisselaient. Adeline pensa que Josépha Mirah, dont le portrait dû au pinceau de Joseph Bridau, brillait dans le boudoir voisin, était une cantatrice de génie, une Malibran, et elle s'attendit à voir une vraie lionne.

Elle regretta d'être venue. Mais elle était poussée par un sentiment si puissant, si naturel, par un dévoûment si peu calculateur, qu'elle rassembla son courage pour soutenir cette entrevue. Puis, elle allait satisfaire cette curiosité qui la poignait, d'étudier le charme que possédaient ces sortes de femmes, pour extraire tant d'or des gisemens avares du sol parisien.

La baronne se regarda pour savoir si elle ne faisait pas tache dans ce luxe; mais elle portait bien sa robe en velours à guimpe, sur laquelle s'étalait une belle colerette en magnifique dentelle. Son chapeau de velours en même couleur lui séyait.

En se voyant encore imposante comme une reine, toujours reine même quand elle est détruite, elle pensa que la noblesse du malheur valait la noblesse du talent.

Après avoir entendu ouvrir et fermer des portes, elle aperçut enfin Josépha.

La cantatrice ressemblait à la Judith d'Alloris, gravée dans le souvenir de tous ceux qui l'ont vue dans le palais Pitti, auprès de la porte d'un grand salon: même fierté de pose, même visage sublime, des cheveux noirs tordus sans apprêt, et une robe de chambre jaune à mille fleurs brodées, absolument semblable au brocart dont est habillée l'immortelle homicide créée par le neveu du Bronzino.

— Madame la baronne, vous me voyez confondue de l'honneur que vous me faites en venant ici, dit la cantatrice qui s'était promis de bien jouer son rôle de grande dame.

Elle avança elle-même un fauteuil ganache à la baronne, et prit pour elle un pliant. Elle reconnut la beauté disparue de cette femme, et fut saisie d'une pitié profonde en la voyant agitée par ce tremblement nerveux que la moindre émotion rendait convulsif.

Elle lut d'un seul regard cette vie sainte que jadis Hulot et Crevel lui dépeignaient; et, non-seulement elle perdit alors l'idée de lutter avec cette femme, mais encore elle s'humilia devant cette grandeur qu'elle comprit. La sublime artiste admira ce dont se moquait la courtisane.

— Mademoiselle, je viens amenée par le désespoir qui fait recourir à tous les moyens...

Un geste de Josépha fit comprendre à la baronne qu'elle venait de blesser celle de qui elle attendait tant, et elle regarda l'artiste.

Ce regard plein de supplication éteignit la flamme des yeux de Josépha qui finit par sourire.

Ce fut entre ces deux femmes un jeu muet d'une horrible éloquence.

— Voici deux ans et demi que monsieur Hulot a quitté sa famille, et j'ignore où il est, quoique je sache qu'il habite Paris, reprit la baronne d'une voix émue. Un rêve m'a donné l'idée, absurde peut être, que vous avez dû vous intéresser à monsieur Hulot. Si vous pouviez me mettre à même de revoir monsieur Hulot, ah! mademoiselle, je prierais Dieu pour vous, tous les jours, pendant le temps que je resterai sur cette terre...

Deux grosses larmes qui roulèrent dans les yeux de la cantatrice en annoncèrent la réponse.

— Madame, dit-elle avec l'accent d'une profonde humilité, je vous ai fait du mal sans vous connaître; mais maintenant que j'ai le bonheur, en vous voyant, d'avoir entrevu la plus grande image de la Vertu sur la terre, croyez que je sens la portée de ma faute, j'en conçois un sincère repentir; aussi, comptez que je suis capable de tout pour la réparer!...

Elle prit la main de la baronne, sans que la baronne eût pu s'opposer à ce mouvement, elle la baisa de la façon la plus respectueuse, et alla jusqu'à l'abaissement en pliant un genou.

Puis elle se releva fière comme lorsqu'elle entrait en scène dans le rôle de Mathilde, et sonna.

— Allez, dit-elle à son valet de chambre, allez à cheval, et crevez-le s'il le faut, trouvez-moi la petite Bijou, rue Saint-Maur-du-Temple, amenez-la moi, faites-la monter en voiture, et payez le cocher pour qu'il arrive au galop. Ne perdez pas une minute... ou je vous renvoie.

— Madame, dit-elle en revenant à la baronne et lui parlant d'une voix pleine de respect, vous devez me pardonner. Aussitôt que j'ai eu le duc d'Hérouville pour protecteur, je vous ai renvoyé le baron, en apprenant qu'il ruinait pour moi sa famille. Que pouvais-je faire de plus? Dans la carrière du théâtre, une protection nous est nécessaire à toutes au moment où nous y débutons. Nos appointemens ne soldent pas la moitié de nos dépenses, nous nous donnons donc des maris temporaires... Je ne tenais pas à monsieur Hulot, qui m'a fait quitter un homme riche, une bête vaniteuse. Le père Crevel m'aurait certainement épousée...

— Il me l'a dit, fit la baronne en interrompant la cantatrice.

— Eh bien! voyez-vous, madame! je serais une honnête femme aujourd'hui, n'ayant eu qu'un mari légal.

— Vous avez des excuses, mademoiselle, dit la baronne, Dieu les appréciera. Mais moi, loin de vous faire des reproches, je suis venue au contraire contracter envers vous une dette de reconnaissance.

— Madame, j'ai pourvu, voici bientôt trois ans, aux besoins de monsieur le baron...

— Vous! s'écria la baronne à qui des larmes vinrent aux yeux. Ah! que puis-je pour vous? je ne puis que prier...

— Moi! et monsieur le duc d'Hérouville, reprit la cantatrice, un noble cœur, un vrai gentilhomme...

Et Josépha raconta l'emménagement et le mariage du père Thoul.

— Ainsi, mademoiselle, dit la baronne, mon mari, grâce à vous, n'a manqué de rien?

— Nous avons tout fait pour cela, madame.

— Et où se trouve-t-il?

— Monsieur le duc m'a dit, il y a six mois environ, que le baron, connu de son notaire sous le nom de Thoul, avait épuisé les huit mille francs qui devaient n'être remis que par parties égales de trois en trois mois, répondit Josépha. Ni moi ni monsieur d'Hérouville nous n'avons entendu parler du baron. Notre vie, à nous autres, est si occupée, si remplie, que je n'ai pu courir après le père Thoul. Par aventure, depuis six mois, Bijou, ma brodeuse, sa... comment dirais-je?

— Sa maîtresse, dit madame Hulot.

— Sa maîtresse, répéta Josépha, n'est pas venue ici. Mademoiselle Olympe Bijou pourrait fort bien avoir divorcé. Le divorce est fréquent dans notre arrondissement.

Josépha se leva, fourragea les fleurs rares de ses jardinières, et fit un charmant, un délicieux bouquet pour la baronne, dont l'attente était, disons-le, entièrement trompée.

Semblable à ces bons bourgeois qui prennent les gens de génie pour des espèces de monstres mangeant, buvant, marchant, parlant, tout autrement que les autres hommes, la baronne espérait voir Josépha la fascinatrice, Josépha la cantatrice, la courtisane spirituelle et amoureuse, et elle trouvait une femme calme et posée, ayant la noblesse de son talent, la simplicité d'une actrice qui se sait reine le soir, et enfin, mieux que cela, une fille qui rendait par ses regards, par son attitude et ses façons, un plein et entier hommage à la femme vertueuse, à la *mater dolorosa* de l'hymne saint, et qui en fleurissait les plaies, comme en Italie on fleurit la madone.

— Madame, vint dire le valet revenu au bout d'une demi-heure, la mère Bijou est en route; mais il ne faut pas compter sur la petite Olympe. La brodeuse de madame est devenue bourgeoise, elle est mariée...

— En détrempe?... dit Josépha.

— Non, madame, vraiment mariée. Elle est à la tête d'un magnifique établissement. Elle a épousé le propriétaire d'un grand magasin de nouveautés où l'on a dépensé des millions, sur le boulevard des Italiens, et elle a laissé son établissement de broderie à ses sœurs et à sa mère. Elle est madame Grenouville. Ce gros négociant...

— Un Crevel!

— Oui, madame, dit le valet. Il a reconnu trente mille francs de rentes au contrat de mademoiselle Bijou. Sa sœur aînée va, dit-on, aussi épouser un riche boucher.

— Votre affaire me semble aller bien mal, dit la cantatrice à la baronne. Monsieur le baron n'est plus où je l'avais casé.

Dix minutes après, on annonça madame Bijou. Josépha, par prudence, fit passer la baronne dans son boudoir, en en tirant la portière.

— Vous l'intimideriez, dit-elle à la baronne, elle ne lâcherait rien en devinant que vous êtes intéressée à ses confidences, laissez-moi la confesser! Cachez-vous là, vous entendrez tout. Cette scène se joue aussi souvent dans la vie qu'au théâtre.

— Eh bien! mère Bijou, dit la cantatrice à une vieille femme enveloppée d'étoffe, dite *tartan*, et qui ressemblait à une portière endimanchée, vous voilà tous heureux? votre fille a eu de la chance!

— Oh! heureuse... ma fille nous donne cent francs par mois, et elle va en voiture, et elle mange dans de l'argent, elle est *miyonaire*. Olympe aurait bien pu me mettre hors de peine. A mon âge, travailler!... Est-ce un bienfait?

— Elle a tort d'être ingrate, car elle vous doit sa beauté, reprit Josépha; mais pourquoi n'est-elle pas venue me voir? C'est moi qui l'ai tirée de peine en la mariant à mon oncle...

— Oui, madame, le père Thoul!... Mais il est ben vieux, ben cassé...

— Qu'en avez-vous donc fait? Est-il chez vous?... Elle a eu bien tort de s'en séparer, le voilà riche à millions...

— Ah! Dieu de Dieu, fit la mère Bijou... c'est ce qu'on lui disait quand elle se comportait mal avec lui qu'était la douceur même, pauvre vieux! Ah! le faisait-elle *trimer*! Olympe a été pervertie, madame!

— Et comment?

— Elle a connu, sous votre respect, madame, un claqueur, petit-neveu d'un vieux matelassier du faubourg Saint-Marceau. Ce *faigniant*, comme tous les jolis garçons, un *souleveur* de pièces, quoi! est la coqueluche du boulevard du Temple où il travaille aux pièces nouvelles, et *soigne les entrées* des actrices, comme il dit. Dans la matinée, il déjeune; avant le spectacle, il dîne pour se monter la tête; enfin il aime les liqueurs et le billard de naissance. — « C'est pas un état cela! » que je disais à Olympe.

— C'est malheureusement un état, dit Josépha.

— Enfin, Olympe avait la tête perdue pour ce gars-là, qui, madame, ne voyait pas bonne compagnie, à preuve qu'il a failli être arrêté dans l'estaminet où sont les voleurs; mais, pour lors, monsieur Braulard, le chef de la claque, l'a réclamé. Ça porte des boucles d'oreilles en or, et ça vit de ne rien faire, aux crochets des femmes qui sont folles de ces bels hommes-là! Il a mangé tout l'argent que monsieur Thoul donnait à la petite. L'établissement allait fort mal. Ce qui venait de la broderie allait au billard. Pour lors, ce gars-là, madame, avait une sœur jolie, qui faisait le même état que son frère, une pas grand'chose, dans le quartier des étudians.

— Une lorette de la Chaumière, dit Josépha.

— Oui, madame, dit la mère Bijou. Donc, Idamore, il se nomme Idamore, c'est son nom de guerre, car il s'appelle Chardin, Idamore a supposé que votre oncle devait avoir bien plus d'argent qu'il ne le disait, et il a trouvé moyen d'envoyer, sans que ma fille s'en doutât, Élodie, sa sœur (il lui a donné un nom de théâtre), chez nous, comme ouvrière, Dieu de Dieu! qu'elle y a mis tout sens dessus-dessous, elle a débauché toutes ces pauvres filles qui sont devenues indécrottables, sous votre respect... Et, elle a tant fait, qu'elle a pris pour elle le père Thoul, et elle l'a emmené, que nous ne savons pas où, que ça nous a mis dans un embarras, rapport à tous les billets. Nous sommes encore aujor-d'ojord'hui sans pouvoir payer; mais ma fille qu'est là-dedans veille aux échéances... Quand Idamore a évu le vieux à lui, rapport à sa sœur, il a laissé là ma pauvre fille, et il est maintenant avec une jeune première des Funambules... Et de là, le mariage de ma fille, comme vous allez voir...

— Mais vous savez où demeure le matelassier?... demanda Josépha.

— Le vieux père Chardin? Est-ce que ça demeure ça!... Il est ivre dès six heures du matin, il fait un matelas tous les mois, il est toute la journée dans les estaminets borgnes, il fait les poules...

— Comment, il fait les poules?... c'est un fier coq!

— Vous ne comprenez pas, madame; c'est la poule au billard! Il en gagne trois ou quatre tous les jours, et il boit....

— Des laits de poule! dit Josépha. Mais Idamore fonctionne au Boulevard, et en s'adressant à mon ami Braulard, on le trouvera...

— Je ne sais pas, madame, vu que ces événemens-là se sont passés il y a six mois... Idamore est un de ces gens qui doivent aller à la Correctionnelle, de là à Melun, et puis... dam!...

— Au pré! dit Josépha.

— Ah! madame sait tout, dit en souriant la mère Bijou. Si ma fille n'avait pas connu cet être-là, elle serait... Mais elle a eu bien de la chance, tout de même, vous me direz; car monsieur Grenouville en est devenu amoureux au point qu'il l'a épousée...

— Et comment ce mariage-là s'est-il fait?...

— Par le désespoir d'Olympe, madame. Quand elle s'est vue abandonnée pour la jeune première à qui elle a trempé une soupe! Ah! l'a-t-elle *girofletée*!... et qu'elle a eu perdu le père Thoul qui l'adorait, elle a voulu renoncer aux hommes. Pour lors, monsieur Grenouville, qui venait acheter beaucoup chez nous, deux cents écharpes de Chine brodées par trimestre, l'a voulu consoler; mais, vrai ou non, elle n'a voulu entendre à rien qu'avec la mairie et l'église :

— « Je veux être honnête!... disait-elle toujours, ou je me péris! »

Et elle a tenu bon. Monsieur Grenouville a consenti à l'épouser, à la condition qu'elle renoncerait à nous, et nous avons consenti...

— Moyennant finance?... dit la perspicace Josépha.

— Oui, madame, dix mille francs, et une rente à mon père qui ne peut plus travailler...

— J'avais prié votre fille de rendre le père Thoul heureux, et elle me l'a jeté dans la crotte! Ce n'est pas bien. Je ne m'intéresserai plus à personne! Voilà ce que c'est que de se livrer à la Bienfaisance!... La Bienfaisance n'est décidément bonne que comme spéculation. Olympe devait au moins m'avertir de ce tripotage-là! Si vous retrouvez le père Thoul, d'ici à quinze jours, je vous donnerai mille francs...

— C'est bien difficile, ma bonne dame, mais il y a bien des pièces de cent sous dans mille francs, et je vais tâcher de gagner votre argent....

— Adieu, madame Bijou.

En entrant dans son boudoir, la cantatrice y trouva madame Hulot complétement évanouie; mais, malgré la perte de ses sens, son tremblement nerveux la faisait toujours tressaillir, de même que les tronçons d'une couleuvre coupée s'agitent encore.

Des sels violens, de l'eau fraîche, tous les moyens ordinaires prodigués rappelèrent la baronne à la vie, ou, si l'on veut, au sentiment de ses douleurs.

— Ah! mademoiselle! jusqu'où est-il tombé!... dit-elle en reconnaissant la cantatrice et se voyant seule avec elle.

— Ayez du courage, madame, répondit Josépha, qui s'était mise sur un coussin aux pieds de la baronne, et qui lui baisait les mains, nous le retrouverons, et s'il est dans la fange, eh bien! il se lavera. Croyez-moi, pour les personnes bien élevées, c'est une question d'habits... Laissez-moi réparer mes torts envers vous, car je vois combien vous êtes attachée à votre mari, malgré sa conduite, puisque vous êtes venue ici!... Dam! ce pauvre homme! il aime les femmes... eh bien, si vous aviez eu, voyez-vous, un peu de notre *chique,* vous l'auriez empêché de courailler, car vous auriez été ce que nous savons être : *toutes les femmes* pour un homme. Le gouvernement devrait créer une école de gymnastique pour les honnêtes femmes! Mais les gouvernemens sont si bégueules!.. ils sont menés par les hommes que nous menons! Moi, je plains les peuples!... Mais il s'agit de travailler pour vous, et non de rire... Eh bien! soyez tranquille, madame, rentrez chez vous, ne vous tourmentez plus. Je vous ramènerai votre Hector comme il était il y a trente ans.

— Oh! mademoiselle, allons chez cette madame Grenouville! dit la baronne; elle doit savoir quelque chose, peut-être verrai-je monsieur Hulot aujourd'hui, et pourrai-je l'arracher immédiatement à la misère, à la honte...

— Madame, je vous témoignerai par avance la reconnaissance profonde que je vous garderai de l'honneur que vous m'avez fait, en ne montrant pas la cantatrice Josépha, la maîtresse du duc d'Hérouville, à côté de la plus belle, de la plus sainte image de la Vertu. Je vous respecte trop pour me faire voir auprès de vous. Ce n'est pas une humilité de comédienne, c'est un hommage que je vous rends. Vous me faites regretter, madame, de ne pas suivre votre sentier, malgré les épines qui vous ensanglantent les pieds et les mains! Mais, que voulez-vous? j'appartiens à l'Art comme vous appartenez à la Vertu...

— Pauvre fille! dit la baronne, émue au milieu de ses douleurs par un singulier sentiment de sympathie commisérative, je prierai Dieu pour vous, car vous êtes la victime de la Société, qui a besoin de spectacles. Quand la vieillesse viendra, faites pénitence... vous serez exaucée, si Dieu daigne entendre les prières d'une...

— D'une martyre, madame, dit Josépha, qui baisa respectueusement la robe de la baronne.

Mais Adeline prit la main de la cantatrice, l'attira vers elle et la baisa au front.

Rouge de plaisir, la cantatrice reconduisit Adeline jusqu'à sa voiture, avec les démonstrations les plus serviles.

— C'est quelque dame de charité, dit le valet de chambre à la femme de chambre, car *elle* n'est ainsi pour personne, pas même pour sa bonne amie, madame Jenny Cadine!

— Attendez quelques jours, dit-elle, madame, et vous *le* verrez, ou je renierai le dieu de mes pères; et, pour une juive, voyez-vous, c'est promettre la réussite.

Au moment où la baronne entrait chez Josépha, Victorin recevait dans son cabinet une vieille femme âgée de soixante-quinze ans environ, qui, pour parvenir jusqu'à l'avocat célèbre, mit en avant le nom terrible du chef de la police de sûreté.

Le valet de chambre annonça :

— Madame de Saint-Estève!

— J'ai pris un de mes noms de guerre, dit-elle en s'asseyant.

Victorin fut saisi d'un frisson intérieur, pour ainsi dire, à l'aspect de cette affreuse vieille. Quoique richement mise, elle épouvantait par les signes de méchanceté froide que présentait sa plate figure horriblement ridée, blanche et musculeuse.

Marat, en femme et à cet âge, eût été, comme la Saint-Estève, une image vivante de la Terreur. Cette vieille sinistre offrait dans ses petits yeux clairs la cupidité sanguinaire des tigres. Son nez épaté, dont les narines agrandies en trous ovales soufflaient le feu de l'enfer, rappelait le bec des plus mauvais oiseaux de proie. Le génie de l'intrigue siégeait sur son front bas et cruel. Ses longs poils de barbe poussés au hasard dans tous les creux de son visage, annonçaient la virilité de ses projets.

Quiconque eût vu cette femme, aurait pensé que tous les peintres avaient manqué la figure de Méphistophélès...

— Mon cher monsieur, dit-elle d'un ton de protection, je ne me mêle plus de rien depuis longtemps. Ce que je vais faire pour vous, c'est par considération pour mon cher neveu, que j'aime mieux que je n'aimerais un fils... Or, le préfet de police, à qui le président du conseil a dit deux mots dans le tuyau de l'oreille, rapport à vous, en conférant avec monsieur Chapuzot, a pensé que la police ne devait paraître en rien dans une affaire de ce genre là. L'on a donné carte blanche à mon neveu; mais mon neveu ne sera là-dedans que pour le conseil, il ne doit pas se compromettre...

— Vous êtes la tante de...

— Vous y êtes, et j'en suis un peu orgueilleuse, répondit-elle en coupant la parole à l'avocat, car il est mon élève, un élève devenu promptement le maître... Nous avons étudié votre affaire, et nous avons *jaugé* ça! Donnez-vous trente mille francs, si l'on vous débarrasse de tout ceci? Je vous liquide la chose! et vous ne payez que l'affaire faite...

— Vous connaissez les personnes?

— Non, mon cher monsieur, j'attends vos renseignemens. On nous a dit: il y a un benêt de vieillard qui est entre les mains d'une veuve. Cette veuve de vingt-neuf ans a si bien fait son métier de *roleuse* qu'elle a quarante mille francs de rentes prises à deux pères de familles. Elle est sur le point d'engloutir quatre-vingt mille francs de rentes en épousant un bonhomme de soixante-et-un ans; elle ruinera toute une honnête famille, et donnera cette immense fortune à l'enfant de quelque amant, en se débarrassant promptement de son vieux mari... Voilà le problème.

— C'est exact! dit Victorin. Mon beau-père, monsieur Crevel...

— Ancien parfumeur, un maire; je suis dans son arrondissement sous le nom de *mame* Nourrisson, dite l'Inconnue.

— L'autre personne est madame Marneffe.

— Je ne la connais pas, dit madame Saint-Estève; mais, en trois jours, je serai à même de compter ses chemises.

— Pourriez-vous empêcher le mariage?..... demanda l'avocat.

— Où en est-il?

— A la seconde publication.

— Il faudrait enlever la femme. Nous sommes aujourd'hui dimanche, il n'y a que trois jours, car ils se marieront mercredi, c'est impossible! Mais on peut vous la tuer...

Victorin Hulot fit un bond d'honnête homme en entendant ces six mots dits de sang-froid.

— Assassiner!... dit il. Et comment ferez-vous?

— Voici quarante ans, monsieur, que je remplace le Destin, répondit-elle avec un orgueil formidable, et que je fais tout ce que je veux dans Paris. Plus d'une famille, et du faubourg Saint-Germain, m'a dit ses secrets, allez! J'ai conclu, rompu bien des mariages, j'ai déchiré bien des testamens, j'ai sauvé bien des honneurs! Je parque là, dit-elle en montrant sa tête, un troupeau de secrets qui me vaut trente-six mille francs de rentes; et, vous, vous serez un de mes agneaux, quoi! Une femme comme moi serait-elle ce que je suis, si elle parlait de ses moyens. J'agis! Tout ce qui se fera, mon cher maître, sera l'œuvre du hasard, et vous n'aurez pas le plus léger remords. Vous serez comme les gens guéris par les somnambules, ils croient au bout d'un mois que la nature a tout fait.

Victorin eut une sueur froide.

L'aspect du bourreau l'aurait moins ému que cette sœur sentencieuse et prétentieuse du Bagne; en voyant sa robe lie-de-vin, il la crut vêtue de sang.

— Madame, je n'accepte pas le secours de votre expérience et de votre activité, si le succès doit coûter la vie à quelqu'un, et si le moindre fait criminel s'ensuit.

— Vous êtes un grand enfant, monsieur! répondit madame Saint-Estève. Vous voulez rester probe à vos propres yeux, tout en souhaitant que votre ennemi succombe.

Victorin fit un signe de dénégation.

— Oui, reprit-elle, vous voulez que cette madame Marneffe abandonne la proie qu'elle a dans la gueule! Et comment feriez-vous lâcher à un tigre son morceau de bœuf? est-ce en lui passant la main sur le dos et lui disant: *minet!..... minet?.....* Vous n'êtes pas logique. Vous ordonnez un combat, et vous n'y voulez pas de blessures! Eh bien! je vais vous faire cadeau de cette innocence qui vous tient tant au cœur. J'ai toujours vu dans l'honnêteté de l'étoffe à hypocrisie! Un jour, dans trois mois, un pauvre prêtre viendra vous demander quarante mille francs pour une œuvre pie, un couvent ruiné dans le Levant, dans le désert! Si vous êtes content de votre sort, donnez les quarante mille francs au bonhomme! vous en verserez bien d'autres au fisc! Ce sera peu de chose, allez! en comparaison de ce que vous récolterez.

Elle se dressa sur ses larges pieds à peine contenus dans des souliers de satin que la chair débordait, elle sourit en saluant et se retira.

— Le diable a une sœur, dit Victorin en se levant.

Il reconduisit cette horrible inconnue, évoquée des antres de l'espionnage, comme du troisième dessous de l'Opéra se dresse un monstre au coup de baguette d'une fée dans un ballet-féerie.

Après avoir fini ses affaires au Palais, il alla chez monsieur Chapuzot, le chef d'un des plus importans services à la Préfecture de police, pour y prendre des renseignemens sur cette inconnue.

En voyant monsieur Chapuzot seul dans son cabinet, Victorin Hulot le remercia de son assistance.

— Vous m'avez envoyé, dit-il, une vieille qui pourrait servir à personnifier Paris, vu du côté criminel.

Monsieur Chapuzot déposa ses lunettes sur ses papiers, et regarda l'avocat d'un air étonné.

— Je ne me serais pas permis de vous adresser qui que ce soit sans vous en avoir prévenu, sans donner un mot d'introduction, répondit-il.

— Ce sera donc monsieur le préfet...

— Je ne le pense pas, dit Chapuzot. La dernière fois que le prince de Wissembourg a dîné chez le ministre de l'intérieur, il a vu monsieur le préfet, et il lui a parlé de la situation où vous étiez, une situation déplorable, en lui demandant si l'on pouvait amiablement venir à votre secours. Monsieur le préfet, vivement intéressé par la peine que Son Excellence a montrée au sujet de cette affaire de famille, a eu la complaisance de me consulter à ce sujet. Depuis que monsieur le préfet a pris les rênes de cette administration, si calomniée et si utile, il s'est, de prime abord, interdit de pénétrer dans la Famille. Il a eu raison et en principe et comme morale; mais il a eu tort en fait. La police, depuis quarante-cinq ans que j'y suis, a rendu d'immenses services aux familles, de 1799 à 1815. Depuis 1820, la Presse et le Gouvernement constitutionnel ont totalement changé les conditions de notre existence. Aussi, mon avis a-t-il été de ne pas s'occuper d'une semblable affaire, et monsieur le préfet a eu la bonté de se rendre à mes observations. Le chef de la police de sûreté a reçu devant moi l'ordre de ne pas s'avancer; et, si par hasard, vous avez reçu quelqu'un de sa part, je le réprimanderai. Ce serait un cas de destitution. On a bientôt dit: La police fera cela! La police! la police! Mais, mon cher maître, le maréchal, le conseil des ministres ignorent ce que c'est que la police. Il n'y a que la police qui se connaisse elle-même. Les Rois, Napoléon, Louis XVIII savaient les affaires de la leur; mais la nôtre, il n'y a eu que Fouché, que monsieur Lenoir, monsieur de Sartines et quelques préfets, hommes d'esprit, qui s'en sont doutés... Aujourd'hui tout est changé. Nous sommes amoindris, désarmés! J'ai vu germer bien des malheurs privés que j'aurais empêchés avec cinq scrupules d'arbitraire!... Nous serons regrettés par ceux-là mêmes qui nous ont démolis quand ils seront, comme vous, devant certaines monstruosités morales qu'il faudrait pouvoir enlever comme nous enlevons les boues! En politique, la police est tenue de tout prévenir, quand il s'agit du salut public; mais la Famille, c'est sacré. Je ferais tout pour découvrir et empêcher un attentat contre les jours du Roi! je rendrais les murs d'une maison transparens; mais aller mettre nos griffes dans les ménages, dans les intérêts privés!... jamais, tant que je siégerai dans ce cabinet, car j'ai peur...

— De quoi?

— De la Presse! monsieur le député du centre gauche.

— Que dois-je faire? dit Hulot fils après une pause.

— Eh! vous vous appelez Famille! reprit le Chef de Division, tout est dit, agissez comme vous l'entendrez; mais vous venir en aide?... Mais faire de la police un instrument des passions et des intérêts privés, est-ce possible?..... Là, voyez-vous, est le secret de la persécution nécessaire, que les magistrats ont trouvée illégale, dirigée contre le prédécesseur de notre chef actuel de la Sûreté. Bibi-Lupin faisait la police pour le compte des particuliers. Ceci cachait un immense danger social! Avec les moyens dont il disposait, cet homme eût été formidable, il eût été une *Sous-fatalité*...

— Mais à ma place? dit Hulot.

— Oh! vous me demandez une consultation, vous qui en vendez!... répliqua monsieur Chapuzot. Allons donc, mon cher maître, vous vous moquez de moi.

Hulot salua le Chef de Division, et s'en alla sans voir l'imperceptible mouvement d'épaules qui échappa au fonctionnaire, quand il se leva pour le reconduire.

— Et ça veut être un homme d'État!... se dit monsieur Chapuzot en reprenant ses rapports.

Victorin revint chez lui, gardant ses perplexités, et ne pouvant les communiquer à personne.

A dîner, la baronne annonça joyeusement à ses enfans que, sous un mois, leur père pourrait partager leur aisance et achever paisiblement ses jours en famille.

— Ah! je donnerais bien mes trois mille six cents francs de rentes pour voir le baron ici! s'écria Lisbeth. Mais, ma bonne Adeline, ne conçois pas de pareilles joies par avance!... je t'en prie.

— Lisbeth a raison, dit Célestine. Ma chère mère, attendez l'événement.

La baronne, tout cœur, toute espérance, raconta sa visite à Josépha, trouva ces pauvres filles malheureuses dans leur bonheur, et parla de Chardin, le matelassier, le père du

garde-magasin d'Oran, en montrant ainsi qu'elle ne se livrait pas à un faux espoir.

Lisbeth, le lendemain matin, était à sept heures, dans un fiacre, sur le quai de la Tournelle, où elle fit arrêter à l'angle de la rue de Poissy.

— Allez, dit-elle au cocher, rue des Bernardins, au numéro sept, c'est une maison à allée, et sans portier. Vous monterez au quatrième étage, vous sonnerez à la porte à gauche, sur laquelle d'ailleurs vous lirez : « Mademoiselle Chardin, repriseuse de dentelles et de cachemires. » On viendra. Vous demanderez *le chevalier*. On vous répondra : « Il est sorti. » Vous direz : « Je le sais bien, mais trouvez-le, car *sa bonne* est là sur le quai, dans un fiacre, et veut le voir... »

Vingt minutes après, un vieillard, qui paraissait âgé de quatre-vingts ans, aux cheveux entièrement blancs, le nez rougi par le froid dans une figure pâle et ridée comme celle d'une vieille femme, allant d'un pas traînant, les pieds dans des pantoufles de lisière, le dos voûté, vêtu d'une redingote d'alpaga chauve, ne portant pas de décoration, laissant passer à ses poignets les manches d'un gilet tricoté, et la chemise d'un jaune inquiétant, se montra timidement, regarda le fiacre, reconnut Lisbeth, et vint à la portière.

— Ah ! mon cher cousin, dit-elle, dans quel état vous êtes !

— Élodie prend tout pour elle ! dit le baron Hulot. Ces Chardins sont des canailles puantes...

— Voulez-vous revenir avec nous ?

— Oh ! non, non, dit le vieillard, je voudrais passer en Amérique...

— Adeline est sur vos traces...

— Ah ! si l'on pouvait payer mes dettes !... demanda le baron d'un air défiant. Samanon me poursuit.

— Nous n'avons pas encore payé votre arriéré, votre fils doit encore cent mille francs...

— Pauvre garçon !

— Et votre pension ne sera libre que dans sept à huit mois... Si vous voulez attendre, j'ai là deux mille francs !

Le baron tendit la main par un geste avide, effrayant.

— Donne ! Lisbeth Que Dieu te récompense. Donne ! je sais où aller !

— Mais vous me le direz, vieux monstre ?

— Oui. Je puis attendre ces huit mois, car j'ai découvert un petit ange, une bonne créature, une innocente et qui n'est pas assez âgée pour être encore dépravée.

— Songez à la cour d'assises, dit Lisbeth qui se flattait d'y voir un jour Hulot.

— Eh ! c'est rue de Charonne ! dit le baron Hulot, un quartier où tout arrive sans esclandre. Va, l'on ne me trouvera jamais. Je me suis déguisé, Lisbeth, en père Thorec, on me prendra pour un ancien ébéniste; la petite m'aime, et je ne me laisserai pas manger la laine sur le dos.

— Non, c'est fait ! dit Lisbeth en regardant la redingote. Si je vous y conduisais, cousin ?...

Le baron Hulot monta dans la voiture, en abandonnant mademoiselle Elodie sans lui dire adieu, comme on jette un roman lu.

En une demi-heure pendant laquelle le baron Hulot ne parla que de la petite Atala Judix à Lisbeth, car il était arrivé par degrés aux affreuses passions qui ruinent les vieillards, sa cousine le déposa, muni de deux mille francs, rue de Charonne, dans le faubourg Saint-Antoine, à la porte d'une maison à façade suspecte et menaçante.

— Adieu, cousin, tu seras maintenant le *père Thorec*, n'est-ce pas ? Ne m'envoie que des commissionnaires, et en les prenant toujours à des endroits différens.

— C'est dit. Oh ! je suis bien heureux ! dit le baron dont la figure fut éclairée par la joie d'un futur et tout nouveau bonheur.

— On ne le trouvera pas là, se dit Lisbeth qui fit arrêter son fiacre au boulevard Beaumarchais, d'où elle revint, en omnibus, rue Louis-le-Grand.

Le lendemain, Crevel fut annoncé chez ses enfans, au moment où toute la famille était réunie au salon, après le déjeuner.

Célestine courut se jeter au cou de son père, et se conduisit comme s'il était venu la veille, quoique, depuis deux ans, ce fût sa première visite.

— Bonjour, mon père ! dit Victorin en lui tendant la main.

— Bonjour, mes enfans ! dit l'important Crevel. Madame la baronne, je mets mes hommages à vos pieds. — Dieu ! comme ces enfans grandissent ! ça nous chasse ! ça nous dit : — Grand-papa, je veux ma place au soleil ! — Madame la comtesse, vous êtes toujours admirablement belle ! ajouta-t-il en regardant Hortense. — Et voilà le reste de nos écus ! ma cousine Bette, la vierge sage. — Mais vous êtes tous très bien ici... dit-il après avoir distribué ces phrases à chacun en les accompagnant de gros rires qui remuaient difficilement les masses rubicondes de sa large figure.

Et il regarda le salon de sa fille avec une sorte de dédain.

— Ma chère Célestine, je te donne tout mon mobilier de la rue des Saussayes, il fera très bien ici. Ton salon a besoin d'être renouvelé... Ah ! voilà ce petit drôle de Wenceslas ! Eh bien ! sommes-nous sages, mes petits enfans ? il faut avoir des mœurs.

— Pour ceux qui n'en ont pas, dit Lisbeth.

— Ce sarcasme, ma chère Lisbeth, ne me concerne plus. Je vais, mes enfans, mettre un terme à la fausse position où je me trouve depuis si longtemps ; et, en bon père de famille, je viens vous annoncer mon mariage, là, tout bonifacement...

— Vous avez le droit de vous marier, dit Victorin, et, pour mon compte je vous rends la parole que vous m'avez donnée en m'accordant la main de ma chère Célestine...

— Quelle parole ? demanda Crevel.

— Celle de ne pas vous marier, répondit l'avocat. Vous me rendrez la justice d'avouer que je ne vous demandais pas cet engagement, que vous l'avez bien volontairement pris malgré moi, car je vous ai, dans ce temps, fait observer que vous ne deviez pas vous lier ainsi.

— Oui, je m'en souviens, mon cher ami, dit Crevel honteux. Et, ma foi, tenez !..... mes chers enfans, si vous vouliez bien vivre avec madame Crevel, vous n'auriez pas à vous repentir... Votre délicatesse, Victorin, me touche... On n'est pas impunément généreux avec moi... Voyons, sapristi ! accueillez bien votre belle-mère, venez à mon mariage !...

— Vous ne nous dites pas, mon père, quelle est votre fiancée ? dit Célestine.

— Mais c'est le secret de la comédie, reprit Crevel... Ne jouons pas à cache-cache ! Lisbeth a dû vous dire...

— Mon cher monsieur Crevel, répliqua la Lorraine, il est des noms qu'on ne prononce pas ici...

— Eh bien ! c'est madame Marneffe !

— Monsieur Crevel répondit sévèrement l'avocat, ni moi ni ma femme nous n'assisterons à ce mariage, non par des motifs d'intérêt, car je vous ai parlé tout-à-l'heure avec sincérité. Oui, je serais très heureux de savoir que vous trouverez le bonheur dans cette union ; mais je suis mû par des considérations d'honneur et de délicatesse que vous devez comprendre, et que je ne puis exprimer, car elles raviveraient des blessures encore saignantes ici...

La baronne fit un signe à la comtesse, qui, prenant son enfant dans ses bras, lui dit :

— Allons, viens prendre ton bain, Wenceslas ! — Adieu, monsieur Crevel.

La baronne salua Crevel en silence, et Crevel ne put s'empêcher de sourire en voyant l'étonnement de l'enfant quand il se vit menacé de ce bain improvisé.

— Vous épousez, monsieur, s'écria l'avocat, quand il se trouva seul avec Lisbeth, sa femme et son beau-père, une femme chargée des dépouilles de mon père, et qui l'a froidement conduit où il est; une femme qui vit avec le gendre, après avoir ruiné le beau-père; qui cause les chagrins mortels de ma sœur... Et vous croyez qu'on nous verra sanctionnant votre folie par ma présence ? Je vous plains sincèrement, mon cher monsieur Crevel ! vous n'avez pas le sens de la famille, vous ne comprenez pas la solidarité d'honneur qui en lie les différens membres. On ne raisonne pas (je l'ai trop su malheu-

reusement !) les passions. Les gens passionnés sont sourds comme ils sont aveugles. Votre fille Célestine a trop le sentiment de ses devoirs pour vous dire un seul mot de blâme.

— Ce serait joli ! dit Crevel, qui tenta de couper court à cette mercuriale.

— Célestine ne serait pas ma femme, si elle vous faisait une seule observation, reprit l'avocat ; mais moi, je puis essayer de vous arrêter avant que vous ne mettiez le pied dans le gouffre, surtout après vous avoir donné la preuve de mon désintéressement. Ce n'est certes pas votre fortune, c'est vous-même dont je me préoccupe... Et pour vous éclairer sur mes sentimens, je puis ajouter, ne fût-ce que pour vous tranquilliser relativement à votre futur contrat de mariage, que ma situation de fortune est telle que nous n'avons rien à désirer...

— Grâce à moi ! s'écria Crevel dont la figure était devenue violette.

— Grâce à la fortune de Célestine, répondit l'avocat ; et si vous regrettez d'avoir donné, comme une dot venant de vous, à votre fille des sommes qui ne représentent pas la moitié de ce que lui a laissé sa mère, nous sommes prêts à vous les rendre ..

— Savez-vous, monsieur mon gendre, dit Crevel qui se mit en position, qu'en couvrant de mon nom madame Marneffe, elle ne doit plus répondre au monde de sa conduite qu'en qualité de madame Crevel.

— C'est peut-être très gentilhomme, dit l'avocat, c'est généreux quant aux choses de cœur, aux écarts de la passion ; mais je ne connais pas de nom, ni de lois, ni de titre qui puissent couvrir les trois cent mille francs ignoblement arrachés à mon père !... Je vous dis nettement, mon cher beau-père, que votre future est indigne de vous, qu'elle vous trompe et qu'elle est amoureuse folle de mon beau-frère Steinbock, elle en a payé les dettes...

— C'est moi qui les ai payées...

— Bien, reprit l'avocat, j'en suis bien aise pour le comte Steinbock qui pourra s'acquitter un jour ; mais il est aimé, très aimé, souvent aimé...

— Il est aimé !... dit Crevel dont la figure annonçait un bouleversement général. C'est lâche, c'est sale, et petit, et commun de calomnier une femme !... Quand on avance ces sortes de choses-là, monsieur, on les prouve...

— Je vous donnerai des preuves. .

— Je les attends...

— Après-demain, mon cher monsieur Crevel, je vous dirai le jour et l'heure, le moment où je serai en mesure de dévoiler l'épouvantable dépravation de votre future épouse...

— Très bien, je serai charmé, dit Crevel qui reprit son sang-froid. Adieu, mes enfans, au revoir. Adieu, Lisbeth...

— Suis-le donc, Lisbeth, dit Célestine à l'oreille de la cousine Bette.

— Eh bien ! voilà comme vous vous en allez?... cria Lisbeth à Crevel.

— Ah ! lui dit Crevel, il est devenu très fort ; mon gendre, il s'est formé. Le Palais, la Chambre, la rouerie judiciaire et la rouerie politique en font un gaillard. Ah ! ah ! il sait que je me marie mercredi prochain, et dimanche, ce monsieur me propose de me dire, dans trois jours, l'époque à laquelle il me démontrera que ma femme est indigne de moi... Ce n'est pas maladroit... Je retourne signer le contrat. Allons, viens avec moi, Lisbeth, viens !... Ils n'en sauront rien ! Je voulais laisser quarante mille francs de rentes à Célestine ; mais Hulot vient de se conduire de manière à s'aliéner mon cœur à tout jamais.

— Donnez-moi dix minutes, père Crevel, attendez-moi dans votre voiture à la porte, je vais trouver un prétexte pour sortir.

— Eh bien ! c'est convenu...

— Mes amis, dit Lisbeth qui retrouva la famille au salon, je vais avec Crevel, on signe le contrat ce soir, et je pourrai vous en dire les dispositions. Ce sera probablement ma dernière visite à cette femme. Votre père est furieux. Il va vous déshériter...

— Sa vanité l'en empêchera, répondit l'avocat. Il a voulu posséder la terre de Presles, il la gardera, je le connais. Eût-il des enfans, Célestine recueillera toujours la moitié de ce qu'il laissera, la loi empêche de donner toute sa fortune... Mais ces questions ne sont rien pour moi, je ne pense qu'à notre honneur... Allez, cousine, dit-il en serrant la main de Lisbeth, écoutez bien le contrat.

Vingt minutes après, Lisbeth et Crevel entraient à l'hôtel de la rue Barbet, où madame Marneffe attendait dans une douce impatience le résultat de la démarche qu'elle avait ordonnée.

Valérie avait été prise, à la longue, pour Wenceslas de ce prodigieux amour qui, une fois dans la vie, étreint le cœur des femmes. Cet artiste manqué devint, entre les mains de madame Marneffe, un amant si parfait, qu'il était pour elle ce qu'elle avait été pour le baron Hulot.

Valérie tenait des pantoufles d'une main, et l'autre était à Steinbock, sur l'épaule de qui elle reposait sa tête.

Il en est de la conversation à propos interrompus dans laquelle ils s'étaient lancés depuis le départ de Crevel, comme de ces longues œuvres littéraires de notre temps, au fronton desquelles on lit : *La reproduction en est interdite.* Ce chef-d'œuvre de poésie intime amena naturellement sur les lèvres de l'artiste un regret qu'il exprima, non sans amertume.

— Ah ! quel malheur que je me sois marié, dit Wenceslas, car si j'avais attendu, comme le disait Lisbeth, aujourd'hui je pourrais t'épouser.

— Il faut être Polonais pour souhaiter faire sa femme d'une maîtresse dévouée ! s'écria Valérie. Échanger l'amour contre le devoir ! le plaisir contre l'ennui !

— Je te connais si capricieuse ! répondit Steinbock. Ne t'ai-je pas entendue causer avec Lisbeth du baron Montès, ce Brésilien?...

— Veux-tu m'en débarrasser? dit Valérie.

— Ce serait, répondit l'ex-sculpteur, le seul moyen de t'empêcher de le voir.

— Apprends, mon chéri, répondit Valérie, que je le ménageais pour en faire un mari, car je te dis tout à toi !... Les promesses que j'ai faites à ce Brésilien... (Oh ! bien avant de te connaître, dit-elle en répondant à un geste de Wenceslas.) Eh bien ! ces promesses dont il s'arme pour me tourmenter, m'obligent à me marier presque secrètement ; car s'il apprend que j'épouse Crevel, il est homme à... à me tuer !...

— Oh ! quant à cette crainte !... dit Steinbock en faisant un geste de dédain qui signifiait que ce danger-là devait être insignifiant pour une femme aimée par un Polonais.

Remarquez qu'en fait de bravoure, il n'y a plus la moindre forfanterie chez les Polonais, tant ils sont réellement et sérieusement braves.

— Et cet imbécile de Crevel qui veut donner une fête, et qui se livre à ses goûts de faste économique à propos de mon mariage, me met dans un embarras d'où je ne sais comment sortir.

Valérie pouvait-elle avouer à celui qu'elle adorait que le baron Henri Montès avait, depuis le renvoi du baron Hulot, hérité du privilége de venir chez elle à toute heure de nuit, et que, malgré son adresse, elle en était encore à trouver une cause de brouille où le Brésilien croirait avoir tous les torts?

Elle connaissait trop bien le caractère quasi-sauvage du baron, qui se rapprochait beaucoup de celui de Lisbeth, pour ne pas trembler en pensant à ce More de Rio de Janeiro.

Au roulement de la voiture, Steinbock quitta Valérie, qu'il tenait par la taille, et il prit un journal dans la lecture duquel on le trouva tout absorbé. Valérie brodait, avec une attention minutieuse, des pantoufles à son futur.

— Comme on *la* calomnie ! dit Lisbeth à l'oreille de Crevel sur le seuil de la porte en lui montrant ce tableau... Voyez sa coiffure ! est-elle dérangée? A entendre Victorin, vous auriez pu surprendre deux tourtereaux au nid.

— Ma chère Lisbeth, répondit Crevel en position, vois-tu, pour faire d'une Aspasie une Lucrèce, il suffit de lui inspirer une passion !...

— Ne vous ai-je pas toujours dit, reprit Lisbeth, que les femmes aiment les gros libertins comme vous ?

— Elle serait d'ailleurs bien ingrate, reprit Crevel, car combien d'argent ai-je mis ici? Grindot et moi seuls nous le savons!

Et il montrait l'escalier.

Dans l'arrangement de cet hôtel que Crevel regardait comme le sien, Grindot avait essayé de lutter avec Cleretti, l'architecte à la mode, à qui le duc d'Hérouville avait confié la maison de Josépha.

Mais Crevel, incapable de comprendre les arts, avait voulu, comme tous les bourgeois, dépenser une somme fixe, connue à l'avance. Maintenu par un devis, il fut impossible à Grindot de réaliser son rêve d'architecte.

La différence qui distinguait l'hôtel de Josépha de celui de la rue Barbet, était celle qui se trouve entre la personnalité des choses et leur vulgarité. Ce qu'on admirait chez Josépha ne se voyait nulle part; ce qui reluisait chez Crevel pouvait s'acheter partout. Ces deux luxes sont séparés l'un de l'autre par le fleuve du million. Un miroir unique vaut six mille francs, le miroir inventé par un fabricant qui l'exploite coûte cinq cents francs. Un lustre authentique de Boule monte en vente publique à trois mille francs; le même lustre surmoulé pourra être fabriqué pour mille ou douze cents francs; l'un est en Archéologie ce qu'un tableau de Raphaël est en peinture, l'autre en est la copie. Qu'estimez-vous une copie de Raphaël?

L'hôtel de Crevel était donc un magnifique spécimen du luxe des sots, comme l'hôtel de Josépha le plus beau modèle d'une habitation d'artiste.

— Nous avons la guerre, dit Crevel en allant vers sa future.

Madame Marneffe sonna.

— Allez chercher M. Berthier, dit-elle au valet de chambre, et ne revenez pas sans lui. Si tu avais réussi, dit-elle en enlaçant Crevel, mon petit père, nous aurions retardé mon bonheur, et nous aurions donné une fête à étourdir; mais, quand toute une famille s'oppose à un mariage, mon ami, la décence veut qu'il se fasse sans éclat, surtout lorsque la mariée est veuve.

— Moi, je veux au contraire afficher un luxe à la Louis XIV, dit Crevel, qui depuis quelque temps trouvait le dix-huitième siècle petit. J'ai commandé des voitures neuves; il y a la voiture de monsieur et celle de madame, deux jolis coupés, une calèche, une berline d'apparat avec un siége superbe qui tressaille comme madame Hulot.

— Ah! *je veux?...* Tu ne serais donc plus mon agneau? Ma biche, tu feras à ma volonté. Nous allons signer notre contrat entre nous, ce soir. Puis, mercredi, nous nous marierons officiellement, comme on se marie réellement, *en catimini*, selon le mot de ma pauvre mère. Nous irons à pied vêtus simplement à l'église, où nous aurons une messe basse. Nos témoins sont Stidmann, Steinbock, Vignon et Massol, tous gens d'esprit qui se trouveront à la mairie comme par hasard, et qui nous feront le sacrifice d'entendre une messe. Ton collègue nous mariera, par exception, à neuf heures du matin. La messe est à dix heures, nous serons ici à déjeuner à onze heures et demie. J'ai promis à nos convives que l'on ne se lèverait de table que le soir... Nous aurons Bixiou, ton ancien camarade de Birotteric du Tillet, Lousteau, Vernisset, Léon de Lora, Vernou, la fleur des gens d'esprit, qui ne nous sauront pas mariés, nous les mystifierons, nous nous griserons un petit brin, et Lisbeth en sera; je veux qu'elle apprenne le mariage, Bixiou doit lui faire des propositions.

Pendant deux heures, madame Marneffe débita des folies qui firent faire à Crevel cette réflexion judicieuse :

— Comment une femme si gaie pourrait-elle être dépravée? Folichonne, oui! mais perverse... allons donc!

— Qu'est-ce que tes enfans ont dit de moi? demanda Valérie à Crevel dans un moment où elle le tint près d'elle sur sa causeuse, bien des horreurs?

— Ils prétendent, répondit Crevel, que tu aimes Wenceslas d'une façon criminelle, toi! la vertu même!

— Je crois bien que je l'aime, mon petit Wenceslas! s'écria Valérie en appelant l'artiste, le prenant par la tête et l'embrassant au front. Pauvre garçon sans appui, sans fortune! dédaigné par une girafe couleur carote! Que veux-tu, Crevel? Wenceslas, c'est mon poète, et je l'aime au grand jour comme si c'était mon enfant! Ces femmes vertueuses, ça voit du mal partout et en tout. Ah! çà! elles ne pourraient donc pas rester sans mal faire auprès d'un homme? Moi, je suis comme les enfans gâtés à qui l'on n'a jamais rien refusé : les bonbons ne me causent plus aucune émotion. Pauvres femmes, je les plains!... Et qu'est-ce qui me détériorait comme cela?

— Victorin, dit Crevel.

— Eh bien! pourquoi ne lui as-tu pas fermé le bec, à ce perroquet judiciaire, avec les deux cent mille francs de *la maman*?

— Ah! la baronne avait fui, dit Lisbeth.

— Qu'ils y prennent garde! Lisbeth, dit madame Marneffe en fronçant les sourcils, ou ils me recevront chez eux, et très bien, ou ils viendront chez leur belle-mère, tous! ou je les logerai (dis-leur de ma part) plus bas que ne se trouve le baron... Je veux devenir méchante, à la fin! Ma parole d'honneur, je crois que le Mal est la faux avec laquelle on met le Bien en coupe.

A trois heures, maître Berthier, successeur de Cardot, lut le contrat de mariage, après une courte conférence entre Crevel et lui, car certains articles dépendaient de la résolution que prendraient monsieur et madame Hulot jeune.

Crevel reconnaissait à sa future épouse une fortune composée : 1º de quarante mille francs de rentes dont les titres étaient désignés; 2º de l'hôtel et de tout le mobilier qu'il contenait, et 3º de trois millions en argent. En outre, il faisait à sa future épouse toutes les donations permises par la loi; il la dispensait de tout inventaire; et dans le cas où, lors de leur décès, les conjoints se trouveraient sans enfans, ils se donnaient respectivement l'un à l'autre l'universalité de leurs biens, meubles et immeubles.

Ce contrat réduisait la fortune de Crevel à deux millions de capital. S'il avait des enfans de sa nouvelle femme, il restreignait la part de Célestine à cinq cent mille francs, à cause de l'usufruit de sa fortune accordé à Valérie. C'était la neuvième partie environ de sa fortune actuelle.

Lisbeth revint dîner rue Louis-le-Grand, le désespoir peint sur la figure. Elle expliqua, commenta le contrat de mariage, et trouva Célestine insensible autant que Victorin à cette désastreuse nouvelle.

— Vous avez irrité votre père, mes enfans! Madame Marneffe a juré que vous recevriez chez vous la femme de monsieur Crevel, et que vous viendriez chez elle, dit-elle.

— Jamais! dit Hulot.

— Jamais! dit Célestine.

— Jamais! s'écria Hortense.

Lisbeth fut saisi du désir de vaincre l'attitude superbe de tous les Hulot.

— Elle paraît avoir des armes contre vous!... répondit-elle. Je ne sais pas encore de quoi il s'agit, mais je le saurai.. Elle a parlé vaguement d'une histoire de deux cent mille francs qui regarde Adeline.

La baronne Hulot se renversa doucement sur le divan où elle se trouvait, et d'affreuses convulsions se déclarèrent.

— Allez-y, mes enfans!... cria la baronne. Recevez cette femme! Monsieur Crevel est un homme infâme! il mérite le dernier supplice... Obéissez à cette femme... Ah! c'est un monstre! *elle sait tout!*

Après ces mots mêlés à des larmes, à des sanglots, madame Hulot trouva la force de monter chez elle, appuyée sur le bras de sa fille et sur celui de Célestine.

— Qu'est-ce que tout ceci veut dire? s'écria Lisbeth restée seule avec Victorin.

L'avocat, planté sur ses jambes, dans une stupéfaction très concevable, n'entendit pas Lisbeth.

— Qu'as-tu, mon Victorin?

— Je suis épouvanté! dit l'avocat, dont la figure devint menaçante. Malheur à qui touche à ma mère, je n'ai plus de scrupules! Si je le pouvais, j'écraserais cette femme comme on écrase une vipère... Ah! elle attaque la vie et l'honneur de ma mère!...

— Elle a dit, ne répète pas ceci, mon cher Victorin, elle a dit qu'elle vous logerait tous encore plus bas que votre père... Elle a reproché vertement à Crevel de ne pas vous avoir fermé la bouche avec ce secret qui paraît tant épouvanter Adeline.

On envoya chercher un médecin, car l'état de la baronne empirait.

Le médecin ordonna une potion pleine d'opium, et Adeline tomba, la potion prise, dans un profond sommeil ; mais toute cette famille était en proie à la plus vive terreur.

Le lendemain, l'avocat partit de bonne heure pour le Palais, et il passa par la préfecture de police, où il supplia le chef de la sûreté de lui envoyer madame de Saint-Estève.

— On nous a défendu, monsieur, de nous occuper de vous, mais madame de Saint-Estève est marchande, elle est à vos ordres, répondit le célèbre Chef.

De retour chez lui, le pauvre avocat apprit que l'on craignait pour la raison de sa mère. Le docteur Bianchon, le docteur Larabit, le professeur Angard, réunis en consultation, venaient de décider l'emploi des moyens héroïques pour détourner le sang qui se portait à sa tête.

Au moment où Victorin écoutait le docteur Bianchon, qui lui détaillait les raisons qu'il avait d'espérer l'apaisement de cette crise, quoique ses confrères en désespérassent, le valet de chambre vint annoncer à l'avocat sa cliente, madame de Saint-Estève.

Victorin laissa Bianchon au milieu d'une période et descendit l'escalier avec une rapidité de fou.

— Y aurait-il dans la maison un principe de folie contagieux ? dit Bianchon en se retournant vers Larabit.

Les médecins s'en allèrent en laissant un interne chargé par eux de veiller madame Hulot.

— Toute une vie de vertu !... était la seule phrase que la malade prononçât depuis la catastrophe.

Lisbeth ne quittait pas le chevet d'Adeline, elle l'avait veillée; elle était admirée par les deux jeunes femmes.

— Eh bien ! ma chère madame Saint-Estève ! dit l'avocat en introduisant l'horrible vieille dans son cabinet et en en fermant soigneusement les portes, où en sommes-nous ?

— Eh bien ! mon cher ami, dit-elle en regardant Victorin d'un œil froidement ironique, vous avez fait vos petites réflexions ?...

— Avez-vous agi ?...

— Donnez-vous cinquante mille francs ?...

— Oui, répondit Hulot fils, car il faut marcher. Savez-vous que, par une seule phrase, cette femme a mis la vie et la raison de ma mère en danger ?

— On a marché ! répliqua la vieille.

— Eh bien ?... dit Victorin convulsivement.

— Eh bien ! vous n'arrêtez pas les frais ?

— Au contraire.

— C'est qu'il y a déjà vingt-trois mille francs de frais.

Hulot fils regarda la Saint-Estève d'un air imbécile.

— Ah ! çà, seriez vous un jobard, vous l'une des lumières du Palais ? dit la vieille. Nous avons pour cette somme une conscience de femme de chambre et un tableau de Raphaël; ce n'est pas cher...

Hulot restait stupide, il ouvrait de grands yeux.

— Eh bien ! reprit la Saint-Estève, nous avons acheté mademoiselle Reine Tousard, celle pour qui madame Marneffe n'a pas de secrets...

— Je comprends...

— Mais si vous lésinez, dites-le.

— Je payerai de confiance, répondit-il, allez. Ma mère m'a dit que ces gens-là méritaient les plus grands supplices.

— On ne roue plus, dit la vieille.

— Vous me répondez du succès ?

— Laissez-moi faire, répondit la Saint-Estève. Votre vengeance mijote.

Elle regarda la pendule, la pendule marquait six heures.

— Votre vengeance s'habille, les fourneaux du Rocher-de-Cancale sont allumés, les chevaux des voitures piaffent, mes fers chauffent. Ah ! je sais votre madame Marneffe par cœur. Tout est paré, quoi ! Il y a des boulettes dans la ratière, je vous dirai demain si la souris s'empoisonnera. Je le crois ! Adieu, mon fils.

— Adieu, madame.

— Savez-vous l'anglais ?

— Oui.

— Avez-vous vu jouer *Macbeth*, en anglais ?

— Oui...

— Eh bien ! mon fils, tu seras roi ! c'est-à-dire tu hériteras ! dit cette affreuse sorcière, devinée par Shakspeare et qui paraissait connaître Shakspeare.

Elle laissa Hulot hébété sur le seuil de son cabinet.

— N'oubliez pas que le référé est pour demain ! dit-elle gracieusement en plaideuse consommée.

Elle voyait venir deux personnes, et voulait passer à leurs yeux pour une comtesse Pimbèche.

— Quel aplomb ! se dit Hulot en saluant sa prétendue cliente.

Le baron Montès de Montéjanos était un lion, mais un lion inexpliqué.

Le Paris de la fashion, du turf et des lorettes admirait les gilets ineffables de ce seigneur étranger, ses bottes d'un vernis irréprochable, ses sticks incomparables, ses chevaux enviés, sa voiture menée par des nègres parfaitement esclaves et très bien battus.

Sa fortune était connue, il avait un crédit de sept cent mille francs chez le célèbre banquier du Tillet. On le voyait toujours seul. S'il allait aux premières représentations, il était dans une stalle d'orchestre. Il ne hantait aucun salon. Il n'avait jamais donné le bras à une lorette ! On ne pouvait unir son nom à celui d'aucune jolie femme du monde. Pour passetemps, il jouait au whist au Jockey-Club.

On en était réduit à calomnier ses mœurs, ou, ce qui paraissait infiniment plus drôle, sa personne; on l'appelait Combabus !

Bixiou, Léon de Lora, Lousteau, Florine, mademoiselle Héloïse Brisetout et Nathan soupant un soir chez l'illustre Carabine avec beaucoup de lions et de lionnes, avaient inventé cette explication, excessivement burlesque.

Massol, en sa qualité de Conseiller-d'État, Claude Vignon, en sa qualité d'ancien professeur de grec, avaient raconté aux ignorantes lorettes la fameuse anecdote, rapportée dans l'Histoire ancienne de Rollin, concernant Combabus, cet Abeilard volontaire chargé de garder la femme d'un roi d'Assyrie, de Perse, Bactriane, Mésopotamie et autres départemens de la géographie particulière au vieux professeur du Bocage qui continua d'Anville, le créateur de l'ancien Orient.

Ce surnom, qui fit rire pendant un quart-d'heure les convives de Carabine, fut le sujet d'une foule de plaisanteries trop lestes dans un ouvrage auquel l'Académie pourrait ne pas donner le prix Montyon, mais parmi lesquelles on remarqua le nom qui resta sur la crinière touffue du beau baron, que Josépha nommait un *magnifique Brésilien*, comme on dit un magnifique *Catoxantha !*

Carabine, la plus illustre des lorettes, celle dont la beauté fine et les saillies avaient arraché le sceptre du Treizième arrondissement aux mains de mademoiselle Turquet, plus connue sous le nom de *Malaga*, mademoiselle Séraphine Sinet (tel était son vrai nom) était au banquier du Tillet ce que Josépha Mirah était au duc d'Hérouville.

Or, le matin même du jour où la Saint-Estève prophétisait le succès à Victorin, Carabine avait dit à du Tillet, sur les sept heures du matin :

— Si tu étais gentil, tu me donnerais à dîner au *Rocher de Cancale*, et tu m'amènerais Combabus ; nous voulons savoir enfin s'il a une maîtresse... j'ai parié pour... je veux gagner...

— Il est toujours à l'hôtel des Princes, j'y passerai, répondit du Tillet ; nous nous amuserons. Aie tous nos *gars*, le *gars* Bixiou, le *gars* Lora !

— Enfin toute notre séquelle !

A sept heures et demie, dans le plus beau salon de l'établissement où l'Europe entière a diné, brillait sur la table un magnifique service d'argenterie fait exprès pour les diners où la Vanité soldait l'addition en billets de banque. Des tor-

rens de lumière produisaient des cascades au bord des ciselures. Des garçons, qu'un provincial aurait pris pour des diplomates, n'était l'âge, se tenaient sérieux comme des gens qui se savent ultra-payés.

Cinq personnes arrivées en attendaient neuf autres.

C'était d'abord Bixiou, le sel de toute cuisine intellectuelle, encore debout en 1843, avec une armure de plaisanteries toujours neuves, phénomène aussi rare à Paris que la vertu.

Puis, Léon de Lora, le plus grand peintre de paysage et de marine existant, qui gardait sur tous ses rivaux l'avantage de ne jamais se trouver au-dessous de ses débuts.

Les Lorettes ne pouvaient pas se passer de ces deux rois du bon mot. Pas de souper, pas de dîner, pas de partie sans eux!

Séraphine Sinet, dite Carabine, en sa qualité de maîtresse en titre de l'amphitryon, était venue l'une des premières, et faisait resplendir sous les nappes de lumière ses épaules sans rivales, à Paris, un cou tourné comme par un tourneur, sans un pli! son visage mutin et sa robe de satin broché, bleu sur bleu, ornée de dentelles d'Angleterre en quantité suffisante à nourrir un village pendant un mois.

La jolie Jenny Cadine, qui ne jouait pas à son théâtre, et dont le portrait est trop connu pour en dire quoi que ce soit, arriva dans une toilette d'une richesse fabuleuse.

Une partie est toujours pour ces dames un Longchamps de toilettes, où chacune d'elles veut faire obtenir le prix à son millionnaire, en disant ainsi à ses rivales:

— Voilà le prix que je vaux!

Une troisième femme, sans doute au début de la carrière, regardait, presque honteuse, le luxe des deux commères posées et riches.

Simplement habillée en cachemire blanc orné de passementeries bleues, elle avait été coiffée en fleurs, par un coiffeur du Genre *Merlan* dont la main malhabile avait donné, sans le savoir, les grâces de la niaiserie à des cheveux blonds adorables. Encore gênée dans sa robe, *elle avait la timidité*, selon la phrase consacrée, *inséparable d'un premier début*.

Elle arrivait de Valognes pour placer à Paris une fraîcheur désespérante, une candeur à irriter le désir chez un mourant, et une beauté, digne de toutes celles que la Normandie a déjà fournies aux différens théâtres de la capitale. Les lignes de cette figure intacte offraient l'idéal de la pureté des anges. Sa blancheur lactée renvoyait si bien la lumière, que vous eussiez dit d'un miroir. Ses couleurs fines avaient été mises sur les joues comme avec un pinceau. Elle se nommait Cydalise.

C'était, comme on va le voir, un pion nécessaire dans la partie que jouait *mame* Nourrisson contre madame Marneffe.

— Tu n'as pas le bras de ton nom, ma petite, avait dit Jenny Cadine, à qui Carabine avait présenté ce chef-d'œuvre âgé de seize ans et amené par elle.

Cydalise, en effet, offrait à l'admiration publique de beaux bras d'un tissu serré, grenu, mais rougi par un sang magnifique.

— Combien vaut-elle? demanda Jenny Cadine tout bas à Carabine.

— Un héritage.

— Qu'en veux-tu faire?

— Tiens, madame Combabus!...

— Et l'on te donne, pour faire ce métier-là?...

— Devine!

— Une belle argenterie?

— J'en ai trois!

— Des diamans?

— J'en vends...

— Un singe vert!

— Non, un tableau de Raphaël!

— Quel rat te passe dans la cervelle?

— Joséphin me scie l'omoplate avec ses tableaux, répondit Carabine, et j'en veux avoir de plus beaux que les siens...

Du Tillet amena le héros du dîner, le Brésilien; le duc d'Hérouville les suivait avec Josépha.

La cantatrice avait mis une simple robe de velours.

Mais autour de son cou brillait un collier de cent vingt mille francs, des perles à peine distinguables sur sa peau de camélia blanc. Elle s'était fourré dans ses nattes noires un seul camélia rouge (une mouche!) d'un effet étourdissant et elle s'était amusée à étager onze bracelets de perles sur chacun de ses bras.

Elle vint serrer la main à Jenny Cadine, qui lui dit:

— Prête-moi donc tes mitaines?...

— Josépha détacha ses bracelets et les offrit, sur une assiette, à son amie.

— Quel genre! dit Carabine, faut être duchesse! Plus que cela de perles! Vous avez dévalisé la mer pour orner la fille, monsieur le duc? ajouta-t-elle en se tournant vers le petit duc d'Hérouville.

L'actrice prit un seul bracelet, rattacha les vingt autres aux beaux bras de la cantatrice et y mit un baiser.

Lousteau, le pique-assiette littéraire, La Palférine et Malaga, Massol et Vauvinet, Théodore Gaillard, l'un des propriétaires d'un des plus importans journaux politiques, complétaient les invités.

Le duc d'Hérouville, poli comme un grand seigneur avec tout le monde, eut pour le comte de La Palférine ce salut particulier qui, sans accuser l'estime ou l'intimité, dit à tout le monde: — « Nous sommes de la même famille, de la même race, nous nous valons! » Ce salut, le *schibboleth* de l'aristocratie, a été créé pour le désespoir des gens d'esprit de la haute bourgeoisie.

Carabine prit Combabus à sa gauche et le duc d'Hérouville à sa droite. Cydalise flanqua le Brésilien, et Bixiou fut mis à côté de la Normande. Malaga prit place à côté du duc.

A sept heures, on attaqua les huîtres.

A huit heures, entre les deux services, on dégusta le punch glacé. Tout le monde connaît le menu de ces festins.

A neuf heures, on babillait comme on babille après quarante-deux bouteilles de différens vins, bues entre quatorze personnes. Le dessert, cet affreux dessert du mois d'avril, était servi; l'atmosphère capiteuse n'avait grisé que la Normande, qui chantonnait un Noël.

Cette pauvre fille exceptée, personne n'avait perdu la raison; les buveurs, les femmes étaient l'élite du Paris soupant. Les esprits riaient, les yeux, quoique brillantés, restaient pleins d'intelligence, mais les lèvres tournaient à la satire, à l'anecdote, à l'indiscrétion.

La conversation, qui jusqu'alors avait roulé dans le cercle vicieux des courses et des chevaux, des exécutions à la Bourse, des différens mérites des lions comparés les uns aux autres, et des histoires scandaleuses connues, menaçait de devenir intime, de se fractionner par groupes de deux cœurs.

Ce fut en ce moment que, sur des œillades distribuées par Carabine à Léon de Lora, Bixiou, La Palférine et du Tillet, on parla d'amour.

— Les médecins comme il faut ne parlent jamais médecine, les vrais nobles ne parlent jamais ancêtres, les gens de talent ne parlent pas de leurs œuvres, dit Josépha, pourquoi parler de notre état... J'ai fait faire relâche à l'Opéra pour venir, ce n'est pas certes pour *travailler* ici. Ainsi ne *posons* point, mes chères amies.

— On te parle du véritable amour, ma petite! dit Malaga, de cet amour qui fait qu'on s'enfonce! qu'on enfonce père et mère, qu'on vend femme et enfans, et qu'on va *à* Clichy...

— Causez, alors! reprit la cantatrice. Connais pas!

Connais pas!... Ce mot, passé de l'argot des gamins de Paris dans le vocabulaire de la lorette, est, à l'aide des yeux et de la physionomie de ces femmes, tout un poème sur leurs lèvres.

— Je ne vous aime donc point, Josépha? dit tout bas le duc.

— Vous pouvez m'aimer véritablement, dit à l'oreille du duc la cantatrice en souriant; mais moi je ne vous aime pas de l'amour dont on parle, de cet amour qui fait que l'univers est tout noir sans l'homme aimé. Vous m'êtes agréable, utile, mais vous ne m'êtes pas indispensable; et, si demain vous m'abandonniez, j'aurais trois ducs pour un...

— Est-ce que l'amour existe à Paris? dit Léon de Lora. Personne n'y a le temps de faire sa fortune, comment se livrerait-on à l'amour vrai qui s'empare d'un homme comme

l'eau s'empare du sucre? Il faut être excessivement riche pour aimer, car l'amour annulle un homme, à peu près comme notre cher baron brésilien que voilà. Il y a longtemps que je l'ai déjà dit, *les extrêmes se bouchent!* Un véritable amoureux ressemble à un eunuque, car il n'y a plus de femmes pour lui sur la terre! Il est mystérieux, il est comme le vrai chrétien, solitaire dans sa thébaïde! Voyez-moi ce brave Brésilien!...

Toute la table examina Henri Montès de Montéjanos, qui fut honteux de se trouver le centre de tous les regards.

— Il pâture là depuis une heure, sans plus savoir que ne le saurait un bœuf, qu'il a pour voisine la femme la plus... je ne dirai pas ici la plus belle, mais la plus fraîche de Paris.

— Tout est frais ici, même le poisson, c'est la renommée de la maison, dit Carabine.

Le baron Montès de Montéjanos regarda le paysagiste d'un air aimable.

— Très bien! dit le Brésilien, je bois à vous!

Et il salua Léon de Lora d'un signe de tête, inclina son verre plein de vin de Porto, et but magistralement.

— Vous aimez donc? dit Carabine à son voisin en interprétant ainsi le toast.

Le baron brésilien fit encore remplir son verre, salua Carabine, et répéta le toast.

— A la santé de madame, dit alors la lorette d'un ton si plaisant, que le paysagiste, du Tillet et Bixiou partirent d'un éclat de rire.

Le Brésilien resta grave comme un homme de bronze. Ce sang-froid irrita Carabine. Elle savait parfaitement que Montès aimait madame Marneffe; mais elle ne s'attendait pas à cette foi brutale, à ce silence obstiné de l'homme convaincu. On juge aussi souvent une femme d'après l'attitude de son amant, qu'on juge un amant sur le maintien de sa maîtresse. Fier d'aimer Valérie et d'en être aimé, le sourire du baron offrait à ces connaisseurs émérites une teinte d'ironie, et il était d'ailleurs superbe à voir: les vins n'avaient pas altéré sa coloration, et ses yeux brillant de l'éclat particulier à l'or bruni, gardaient les secrets de l'âme.

Aussi Carabine se dit-elle en elle-même: — Quelle femme! comme elle vous a cacheté ce cœur-là!

— C'est un roc! dit à demi-voix Bixiou, qui ne voyait là qu'une charge et qui ne soupçonnait pas l'importance attachée par Carabine à la démolition de cette forteresse.

Pendant que ces événemens, en apparence si frivoles, se passaient à la droite de Carabine, la discussion sur l'amour continuait à sa gauche entre le duc d'Hérouville, Lousteau, Josépha, Jenny Cadine et Massol.

On en était à chercher si ces rares phénomènes étaient produits par la passion, par l'entêtement ou par l'amour.

Josépha, très ennuyée de ces théories, voulut changer de conversation.

— Vous parlez de ce que vous ignorez complètement! Y a-t-il un de vous qui ait assez aimé une femme, et une femme indigne de lui, pour manger sa fortune, celle de ses enfans, pour vendre son avenir, pour ternir son passé, pour encourir les galères en volant l'État, pour tuer un oncle et un frère, pour se laisser si bien bander les yeux qu'il n'ait pas pensé qu'on les lui bouchait afin de l'empêcher de voir le gouffre où, pour dernière plaisanterie, on l'a lancé! Du Tillet a sous la mamelle gauche une caisse, Léon de Lora y a son esprit, Bixiou rirait de lui-même s'il aimait une autre personne que lui, Massol a un portefeuille ministériel à la place d'un cœur, Lousteau n'a là qu'un viscère, lui qui a pu se laisser quitter par madame de la Baudraye, monsieur le duc est trop riche pour pouvoir prouver son amour par sa ruine, Vauvinet ne compte pas, je retranche l'escompteur du genre humain. Ainsi, vous n'avez jamais aimé, ni moi non plus, ni Jenny, ni Carabine... Quant à moi, je n'ai vu qu'une seule fois le phénomène que je viens de décrire. C'est, dit elle à Jenny Cadine, notre pauvre baron Hulot, que je vais faire afficher comme un chien perdu, car je veux le retrouver.

— Ah çà! se dit en elle-même Carabine en regardant Josépha d'une certaine manière, madame Nourrisson a donc deux tableaux de Raphaël, que Josépha joue mon jeu?

— Pauvre homme! dit Vauvinet, il était bien grand, bien magnifique. Quel style! quelle tournure! Il avait l'air de François Ier! Quel volcan! et quelle habileté, quel génie il déployait pour trouver de l'argent! Là où il est, il en cherche, et il doit en extraire de ces murs faits avec des os qu'on voit dans les faubourgs de Paris, près des barrières, où sans doute il s'est caché...

— Et cela, dit Bixiou, pour cette petite madame Marneffe! En voilà-t-il une rouée!

— Elle épouse mon ami Crevel! ajouta du Tillet.

— Et elle est folle de mon ami Steinbock! dit Léon de Lora.

Ces trois phrases furent trois coups de pistolet que Montès reçut en pleine poitrine.

Il devint blême et souffrit tant qu'il se leva péniblement.

— Vous êtes des canailles! dit-il. Vous ne devriez pas mêler le nom d'une honnête femme aux noms de toutes vos femmes perdues! ni surtout en faire une cible pour vos lazzis.

Montès fut interrompu par des bravos et des applaudissemens unanimes. Bixiou, Léon de Lora, Vauvinet, du Tillet, Massol donnèrent le signal. Ce fut un chœur.

— Vive l'empereur! dit Bixiou.

— Qu'on le couronne! s'écria Vauvinet.

— *Un grognement* pour Médor, *hurrah* pour le Brésil! cria Lousteau.

— Ah! baron cuivré, tu aimes notre Valérie? dit Léon de Lora, tu n'es pas dégoûté!

— Ce n'est pas parlementaire, ce qu'il a dit; mais c'est magnifique!... fit observer Massol.

— Mais, mon amour de client, tu m'es recommandé, je suis ton banquier, ton innocence va me faire du tort.

— Ah! dites-moi, vous qui êtes un homme sérieux...

— Merci, fit Bixiou qui salua.

— Dites-moi quelque chose de positif.

— Ah çà! reprit du Tillet, j'ai l'honneur de te dire que je suis invité à la noce de Crevel.

— Ah! Combabus prend la défense de madame Marneffe! dit Josépha qui se leva solennellement.

Elle alla d'un air tragique jusqu'à Montès, elle lui donna sur la tête une petite tape amicale, elle le regarda pendant un instant en laissant voir sur sa figure une admiration comique, et hocha la tête.

— Hulot est le premier exemple de l'amour *quand même*, voilà le second, dit-elle; mais il ne devrait pas compter, car il vient des Tropiques!

Au moment où Josépha frappa doucement le front du Brésilien, Montès retomba sur sa chaise, et s'adressa, par un regard, à du Tillet.

— Si je suis le jouet d'une de vos plaisanteries parisiennes, lui dit-il, si vous avez voulu m'arracher mon secret...

Et il enveloppa la table entière d'une ceinture de feu embrassant tous les convives d'un coup-d'œil où flamba le soleil du Brésil.

— Par grâce, avouez-le-moi, reprit-il d'un air suppliant et presque enfantin; mais ne calomniez pas une femme que j'aime...

— Ah çà! lui répondit Carabine à l'oreille, mais si vous étiez indignement trahi, trompé, joué par Valérie, et que je vous en donne les preuves, dans une heure, chez moi, que feriez-vous?

— Je ne puis pas vous le dire ici, devant tous ces Iagos... dit le baron brésilien.

Carabine entendit *magots!*

— Eh bien! taisez-vous! lui répondit-elle en souriant, ne prêtez pas à rire aux hommes les plus spirituels de Paris, et venez chez moi, nous causerons...

Montès était anéanti.

— Des preuves!... dit-il en balbutiant, songez!...

— Tu en auras trop, répondit Carabine, et puisque le soupçon te porte autant à la tête, j'ai peur pour ta raison...

— Est-il entêté cet être-là, c'est pis que feu le roi de Hollande. Voyons? Lousteau, Bixiou, Massol, ohé! les autres? n'êtes-vous pas invités tous à déjeuner par madame Marneffe, après-demain? demanda Léon de Lora.

— *Va*, répondit du Tillet. J'ai l'honneur de vous répéter, baron, que si vous aviez, par hasard, l'intention d'épouser madame Marneffe, vous êtes rejeté comme un projet de loi par une boule du nom de Crevel. Mon ami, mon ancien camarade Crevel a quatre-vingt mille livres de rentes, et vous n'en avez pas probablement fait voir autant, car alors vous eussiez été, je le crois, préféré...

Montès écouta d'un air à demi rêveur, à demi souriant, qui parut terrible à tout ce monde.

Le premier garçon vint dire en ce moment à l'oreille de Carabine qu'une de ses parentes était dans le salon et désirait lui parler. La lorette se leva, sortit, et trouva madame Nourrisson sous voiles de dentelle noire.

— Eh ! bien, dois-je aller chez toi, ma fille? A-t-il mordu?

— Oui, ma petite mère, le pistolet est si bien chargé que j'ai peur qu'il n'éclate, répondit Carabine.

Une heure après, Montès, Cydalise et Carabine, revenus du *Rocher de Cancale*, entraient rue Saint-Georges, dans le petit salon de Carabine.

La lorette vit Madame Nourrisson assise dans une bergère, au coin du feu.

— Tiens ! voilà ma respectable tante ! dit-elle.

— Oui, ma fille, c'est moi qui viens chercher moi-même ma petite rente. Tu m'oublierais, quoique tu aies bon cœur, et j'ai demain des billets à payer. Une marchande à la toilette, c'est toujours gêné. Qu'est-ce que tu traînes donc après toi?... Ce monsieur a l'air d'avoir bien du désagrément...

L'affreuse madame Nourrisson, dont en ce moment la métamorphose était complète, et qui semblait être une bonne vieille femme, se leva pour embrasser Carabine, une des cent et quelques lorettes qu'elle avait lancées dans l'horrible carrière du vice.

— C'est un Othello qui ne se trompe pas, et que j'ai l'honneur de te présenter monsieur le baron Montès de Montéjanos...

— Oh ! je connais monsieur pour en avoir beaucoup entendu parler; on vous appelle Combabus parce que vous n'aimez qu'une femme; c'est, à Paris, comme si l'on n'en avait pas du tout. Eh bien ! s'agirait-il par hasard de votre objet? de madame Marneffe, la femme à Crevel... Tenez, mon cher monsieur, bénissez votre sort au *lieur* de l'accuser..... C'est un rien du tout, cette petite femme-là. Je connais ses allures !.....

— Ah bah ! dit Carabine, à qui madame Nourrisson avait glissé dans la main une lettre en l'embrassant, tu ne connais pas les Brésiliens. C'est des crânes qui tiennent à s'empaler par le cœur !... Tant plus ils sont jaloux, tant plus ils veulent l'être. Môsieur parle de tout massacrer, et il ne massacrera rien, parce qu'il aime ! Enfin, je ramène ici monsieur le baron pour lui donner les preuves de son malheur que j'ai obtenues de ce petit Steinbock.

Montès était ivre, il écoutait comme s'il ne s'agissait pas de lui-même. Carabine alla se débarrasser de son crispin en velours, et lut le *fac-simile* du billet suivant :

« Mon chat, *il* va ce soir dîner chez Popinot, et viendra me » chercher à l'Opéra sur les onze heures. Je partirai sur les » cinq heures et demie, et compte te trouver à notre paradis, » où tu feras venir à dîner de la Maison d'Or. Habille-toi de » manière à pouvoir me ramener à l'Opéra. Nous aurons qua- » tre heures à nous. Tu me rendras ce petit mot, non pas » que ta Valérie se défie de toi, je te donnerais ma vie, ma » fortune et mon honneur; mais je crains les farces du ha- » sard. »

— Tiens, baron, voilà le poulet envoyé ce matin au comte de Steinbock, lis l'adresse ! L'original vient d'être brûlé.

Montès tourna, retourna le papier, reconnut l'écriture, et fut frappé d'une idée juste, ce qui prouve combien sa tête était dérangée.

— Ah çà ! dans quel intérêt me déchirez vous le cœur, car vous avez acheté bien cher le droit d'avoir ce billet pendant quelque temps entre les mains? dit-il en regardant Carabine.

— Grand imbécile ! dit Carabine à un signe de madame Nourrisson, ne vois-tu pas cette pauvre Cydalise..... un enfant de seize ans qui t'aime depuis trois mois à en perdre le boire et le manger, et qui se désole de n'avoir pas encore obtenu le plus distrait de tes regards?

Cydalise se mit un mouchoir sur les yeux, et eut l'air de pleurer.

— Elle est furieuse, malgré son air de sainte-nitouche, de voir que l'homme dont elle est folle est la dupe d'une scélérate, dit Carabine en poursuivant, et elle tuerait Valérie...

— Oh ! ça ! dit le Brésilien, ça me regarde !

— Tuer?... toi ! mon petit, dit la Nourrisson, ça ne se fait plus ici.

— Oh ! reprit Montès, je ne suis pas de ce pays-ci, moi ! Je vis dans une capitainerie où je me moque de vos lois, et si vous me donnez des preuves...

— Ah çà ! ce billet, ce n'est donc rien?...

— Non, dit le Brésilien. Je ne crois pas à l'écriture, je veux voir...

— Oh ! voir ! dit Carabine, qui comprit à merveille un nouveau geste de sa fausse tante. On te fera tout voir, mon cher tigre, mais à une condition ..

— Laquelle?

— Regardez Cydalise.

Sur un signe de madame Nourrisson, Cydalise regarda tendrement le Brésilien.

— L'aimeras-tu? lui feras-tu son sort?..... demanda Carabine. Une femme de cette beauté-là, ça vaut un hôtel et un équipage ! Ce serait une monstruosité que de la laisser à pied. Et elle a..... des dettes. Que dois-tu? fit Carabine en pinçant le bras de Cydalise.

— Elle vaut ce qu'elle vaut, dit la Nourrisson. Suffit qu'il y a marchand !

— Écoutez ! s'écria Montès en apercevant enfin cet admirable chef-d'œuvre féminin, vous me ferez voir Valérie?...

— Et le comte de Steinbock, parbleu ! dit madame Nourrisson.

Depuis dix minutes, la vieille observait le Brésilien, elle vit en lui l'instrument monté au diapason du meurtre dont elle avait besoin, elle le vit surtout assez aveuglé pour ne plus prendre garde à ceux qui le menaient, et elle intervint.

— Cydalise, mon chéri du Brésil, est ma nièce, et l'affaire me regarde un peu. Toute cette débâcle, c'est l'affaire de dix minutes; car c'est une de mes amies qui loue au comte de Steinbock la chambre garnie où ta Valérie prend en ce moment son café ! Mais entendons-nous, Brésil ! J'aime le Brésil, c'est un pays chaud. Quel sera le sort de ma nièce?

— Vieille autruche ! dit Montès, frappé des plumes que la Nourrisson avait sur son chapeau, tu m'as interrompu. Si tu me fais voir... voir Valérie et cet artiste ensemble...

— Comme tu voudrais être avec elle, dit Carabine, c'est entendu.

— Eh bien ! je prends cette Normande, et l'emmène...

— Où?... demanda Carabine.

— Au Brésil ! répondit le baron, j'en ferai ma femme. Mon oncle m'a laissé dix lieues carrées de pays invendables, voilà pourquoi je possède encore cette habitation; j'y ai cent nègres, rien que des nègres, des négresses et des négrillons achetés par mon oncle...

— Le neveu d'un négrier !... dit Carabine en faisant la moue, c'est à considérer. Cydalise, mon enfant, es-tu négrophile?

— Ah çà ! *ne blaguons* plus, Carabine, dit la Nourrisson; que diable ! nous sommes en affaires, monsieur et moi.

— Si je me redonne une Française, je la veux toute à moi, reprit le Brésilien. Je vous en préviens, mademoiselle, je suis un roi, mais pas un roi constitutionnel, je suis un czar, j'ai acheté tous mes sujets, et personne ne sort de mon royaume, qui se trouve à cent lieues de toute habitation, il est bordé de Sauvages du côté de l'intérieur, et séparé de la côte par un désert grand comme votre France...

— J'aime mieux une mansarde ici ! dit Carabine...

— C'est ce que je pensais, répliqua le Brésilien, puisque

j'ai vendu toutes mes terres, et tout ce que je possédais à Rio de Janeiro pour venir retrouver madame Marneffe.

— On ne fait pas ces voyages-là pour rien, dit madame Nourrisson. Vous avez le droit d'être aimé pour vous-même, étant surtout très beau... Oh! il est beau, dit-elle à Carabine.

— Très beau! plus beau que le postillon de Lonjumeau, répondit la lorette.

Cydalise prit la main du Brésilien, qui se débarrassa d'elle le plus honnêtement possible.

— J'étais revenu pour enlever madame Marneffe! reprit le Brésilien en reprenant son argumentation, et vous ne savez pas pourquoi j'ai mis trois ans à revenir?

— Non, Sauvage, dit Carabine.

— Eh bien! elle m'avait tant dit qu'elle voulait vivre avec moi, seule, dans un désert...

— Ce n'est plus un Sauvage, dit Carabine en partant d'un éclat de rire, il est de la tribu des Jobards civilisés.

— Elle me l'avait tant dit, reprit le baron insensible aux railleries de la lorette, que j'ai fait arranger une habitation délicieuse au centre de cette immense propriété. Je reviens en France chercher Valérie, et la nuit où je l'ai revue..

— Revue est décent, dit Carabine, je retiens le mot!

— Elle m'a dit d'attendre la mort de ce misérable Marneffe, et j'ai consenti, tout en lui pardonnant d'avoir accepté les hommages de Hulot. Je ne sais pas si le diable a pris des jupes, mais cette femme, depuis ce moment, a satisfait à tous mes caprices, à toutes mes exigences; enfin, elle ne m'a pas donné lieu de la suspecter une minute!...

— Ça! c'est trop fort! dit Carabine à madame Nourrisson.

Madame Nourrisson hocha la tête en signe d'assentiment.

— Ma foi en cette femme, dit Montès en laissant couler ses larmes, égale mon amour. J'ai failli souffleter tout ce monde à table, tout-à-l'heure...

— Je l'ai bien vu! dit Carabine.

— Si je suis trompé, si elle se marie, et si elle est en ce moment dans les bras de Steinbock, cette femme a mérité mille morts, et je la tuerai comme on écrase une mouche...

— Et les gendarmes, mon petit... dit madame Nourrisson avec un sourire de vieille qui donnai chair de poule.

— Et le commissaire de police et les juges, et la cour d'assises et tout le tremblement!... dit Carabine.

— Vous êtes un fat! mon cher, reprit madame Nourrisson, qui voulait connaître les projets de vengeance du Brésilien.

— Je la tuerai! répéta froidement le Brésilien. Ah çà! vous m'avez appelé Sauvage!... Est-ce que vous croyez que je vais imiter la sottise de vos compatriotes qui s'en vont acheter du poison chez les pharmaciens?... J'ai pensé, pendant le temps que vous avez mis à venir chez vous, à ma vengeance, dans le cas où vous auriez raison contre Valérie. L'un de mes nègres porte avec lui le plus sûr des poisons animaux, ce qui vaut mieux qu'un poison végétal. Quand la mort sera dans les veines de Crevel et de sa femme, je serai par-delà les Açores avec votre cousine... Nous autres Sauvages, nous avons nos procédés!... J'ai besoin de Cydalise, dit-il en regardant la Normande. Que doit-elle?.....

— Cent mille francs! dit Cydalise.

— Elle parle peu, mais bien, dit à voix basse Carabine à madame Nourrisson.

— Je deviens fou! s'écria d'une voix creuse le Brésilien en retombant sur une causeuse. J'en mourrai! Mais je veux voir, car c'est impossible! Un billet copié!... qui me dit que ce n'est pas l'œuvre d'un faussaire?... Le baron Hulot aimer Valérie!... dit-il en se rappelant le discours de Josépha; mais la preuve qu'il ne l'aimait pas, c'est qu'elle existe!... Moi je ne la laisserai vivante à personne, si elle n'est pas toute à moi!...

Montès était effrayant à voir, et plus effrayant à entendre! Il rugissait, il se tordait, tout ce qu'il touchait était brisé, le palissandre semblait être du verre.

— Comme il casse! dit Carabine en regardant la Nourrisson. — Mon petit, reprit-elle en donnant une tape au Brésilien, Roland furieux fait très bien dans un poème; mais dans un appartement, c'est prosaïque et cher.

— Mon fils! dit la Nourrisson en se levant et allant se poser en face du Brésilien abattu, je suis de ta religion. Quand on aime d'une certaine façon, qu'on s'est *agrafé à mort*, la vie répond de l'amour. Celui qui s'en va arrache tout, quoi! c'est une démolition générale. Tu as mon estime, mon admiration mon consentement, surtout pour ton procédé qui va me rendre négrophile. Mais tu aimes! tu reculeras!...

— Moi!... si c'est une infâme, je...

— Voyons, tu causes trop à la fin des fins! reprit la Nourrisson redevenant elle-même. Un homme qui veut se venger et qui se dit Sauvage à procédés se conduit autrement. Pour qu'on te fasse voir ton objet dans son paradis, il faut prendre Cydalise et avoir l'air d'entrer là, par suite d'une erreur de bonne, avec ta particulière, mais pas d'esclandre! Si tu veux te venger, il faut caponer, avoir l'air d'être au désespoir et te faire rouler par ta maîtresse? Ça y est-il? dit madame Nourrisson en voyant le Brésilien surpris d'une machination si subtile.

— Allons! l'Autruche, répondit-il, allons... je comprends.

— Adieu, mon bichon, dit madame Nourrisson à Carabine.

Elle fit signe à Cydalise de descendre avec Montès, et resta seule avec Carabine.

— Maintenant, ma mignonne, je n'ai peur que d'une chose c'est qu'il l'étrangle! Je serais dans de mauvais draps, il ne nous faut que des affaires *en douceur*. Oh! je crois que tu as gagné ton tableau de Raphaël, mais on dit que c'est un Mignard. Sois tranquille. C'est beaucoup plus beau; l'on m'a dit que les Raphaël étaient tout noirs, tandis que celui-là, c'est gentil comme un Girodet.

— Je ne tiens qu'à l'emporter sur Josépha! s'écria Carabine, et ça m'est égal que ça soit avec un Mignard ou avec un Raphaël. Non, la voleuse avait des perles, ce soir... on se damnerait pour!

Cydalise, Montès et madame Nourrisson montèrent dans un fiacre qui stationnait à la porte de Carabine. Madame Nourrisson indiqua tout bas au cocher une maison du pâté des Italiens, où l'on serait arrivé dans quelques instans, car, de la rue Saint Georges, la distance est de sept à huit minutes; mais madame Nourrisson ordonna de prendre par la rue Lepelletier, et d'aller très lentement, de manière à passer en revue les équipages stationnés.

— Brésilien! dit la Nourrisson, vois à reconnaître les gens et la voiture de ton ange.

Le baron montra du doigt l'équipage de Valérie au moment où le fiacre passa devant.

— Elle a dit à ses gens de venir à dix heures, et elle s'est fait conduire en fiacre à la maison où elle est avec le comte Steinbock; elle y a dîné, et elle viendra dans une demi-heure à l'Opéra. C'est bien travaillé! dit madame Nourrisson. Cela t'explique comment elle peut t'avoir attrapé si longtemps.

Le Brésilien ne répondit pas. Métamorphosé en tigre, il avait repris le sang-froid imperturbable tant admiré pendant le dîner. Enfin, il était calme comme un failli, le lendemain du bilan déposé.

A la porte de la fatale maison, stationnait une citadine à deux chevaux, de celles qui s'appellent *Compagnie générale*, du nom de l'entreprise.

— Reste dans ta boîte, dit madame Nourrisson à Montès; on n'entre pas ici comme dans un estaminet, on viendra vous chercher.

Le paradis de madame Marneffe et de Wenceslas ne ressemblait guère à la petite maison Crevel, que Crevel avait vendue au comte Maxime de Trailles: car, dans son opinion, elle devenait inutile.

Ce paradis, le paradis de bien du monde, consistait en une chambre située à un quatrième étage, et donnant sur l'escalier, dans une maison sise au pâté des Italiens.

A chaque étage, il se trouvait dans cette maison, sur chaque palier, une chambre, autrefois disposée pour servir de cuisine à chaque appartement.

Mais la maison étant devenue une espèce d'auberge louée aux amours clandestins à des prix exorbitans, la principale locataire, la vraie madame Nourrisson, marchande à la toi-

lette rue Neuve-Saint-Marc, avait jugé sainement de la valeur immense de ces cuisines, en en faisant des espèces de salles à manger.

Chacune de ces pièces, flanquée de deux gros murs mitoyens, éclairée sur la rue, se trouvait totalement isolée, au moyen de portes battantes très épaisses qui faisaient une double fermeture sur le palier. On pouvait donc causer de secrets importants en dînant sans courir le risque d'être entendu. Pour plus de sûreté, les fenêtres étaient pourvues de persiennes au dehors et de volets en dedans.

Ces chambres, à cause de cette particularité, coûtaient trois cents francs par mois.

Cette maison, grosse de paradis et de mystères, était louée vingt-quatre mille francs à madame Nourrisson Ire, qui en gagnait vingt mille, bon an, mal an, sa gérante payée, car elle n'administrait point par elle-même.

Le paradis loué au comte Steinbock avait été tapissé de perse. La froideur et la dureté d'un ignoble carreau rougi d'encaustique ne se sentait plus aux pieds sous un moëlleux tapis. Le mobilier consistait en deux chaises d'occasion et un lit dans une alcove, alors à demi-caché par une table chargée des restes d'un dîner fin, et où deux bouteilles à longs bouchons et une bouteille de vin de Champagne éteinte dans sa glace jalonnaient les champs de Bacchus cultivés par Vénus.

On voyait, envoyés sans doute par Valérie, un bon fauteuil-ganache à côté d'une chauffeuse, et une jolie commode en bois de rose avec sa glace bien encadrée en style Pompadour. Une lampe au plafond donnait un demi jour accru par les bougies de la table et par celles qui décoraient la cheminée.

Ce croquis peindra, *urbi et orbi*, l'amour clandestin dans les mesquines proportions qu'y imprime le Paris de 1840, l'amour adultère symbolisé par les filets de Vulcain, il y a trois mille ans.

Au moment où Cydalise et le baron montaient, Valérie, debout devant la cheminée, où brûlait une falourde, se faisait lacer par Wenceslas.

C'est le moment où la femme qui n'est ni trop grasse ni trop maigre, comme était la fine, l'élégante Valérie, offre des beautés surnaturelles. La chair rosée, à teintes moites, sollicite un regard des yeux les plus endormis. Les lignes du corps, alors si peu voilé, sont si nettement accusées par les plis éclatans du jupon et par le basin du corset, que la femme est irrésistible, comme tout ce qu'on est obligé de quitter. Le visage heureux et souriant dans le miroir, le pied qui s'impatiente, la main qui va réparant le désordre des boucles de la coiffure mal reconstruite, les yeux où déborde la reconnaissance; puis le feu du contentement qui, semblable à un coucher de soleil, embrase les plus menus détails de la physionomie, tout de cette heure en fait une mine à souvenirs!... Certes, quiconque jetant un regard sur les premières erreurs de sa vie y reprendra quelques-uns de ces délicieux détails, comprendra peut-être, sans les excuser, les folies des Hulot et des Crevel.

Les femmes connaissent si bien leur puissance en ce moment qu'elles y trouvent toujours ce qu'on peut appeler le regain du rendez-vous.

— Allons donc! après deux ans, tu ne sais pas encore lacer une femme! tu es aussi par trop Polonais! Voilà dix heures, mon Wences...las! dit Valérie en riant.

En ce moment, une méchante bonne fit adroitement sauter avec la lame d'un couteau le crochet de la porte battante qui faisait toute la sécurité d'Adam et d'Ève.

Elle ouvrit brusquement la porte, car les locataires de ces Eden ont tous peu de temps à eux, et découvrit un de ces charmans tableaux de genre, si souvent exposés au Salon, d'après Gavarni.

— Ici, madame! dit la fille.

Et Cydalise entra suivie du baron Montès.

— Mais il y a du monde!... Excusez, madame! dit la Normande.

— Comment! mais c'est Valérie! s'écria Montès qui ferma la porte violemment.

Madame Marneffe, en proie à une émotion trop vive pour être dissimulée, se laissa tomber sur une chauffeuse au coin de la cheminée.

Deux larmes roulèrent dans ses yeux et se séchèrent aussitôt. Elle regarda Montès, aperçut la Normande et partit d'un éclat de rire forcé. La dignité de la femme offensée effaça l'incorrection de sa toilette inachevée, elle vint au Brésilien, et le regarda si fièrement que ses yeux étincelèrent comme des armes.

— Voilà donc, dit-elle en venant se poser devant le Brésilien et lui montrant Cydalise, de quoi est doublée votre fidélité? Vous! qui m'avez fait des promesses à convaincre une athée en amour! vous pour qui je faisais tant de choses et même des crimes!... Vous avez raison, monsieur, je ne suis rien auprès d'une fille de cet âge et de cette beauté!.. Je sais ce que vous allez me dire, reprit-elle en montrant Wenceslas dont le désordre était une preuve trop évidente pour être niée. Ceci me regarde. Si je pouvais vous aimer, après cette trahison infâme, car vous m'avez espionnée, vous avez acheté chaque marche de cet escalier, et la maîtresse de la maison et la servante, et Reine peut-être... Oh! que tout cela est beau! Si j'avais un reste d'affection pour un homme si lâche, je lui donnerais des raisons de nature à redoubler l'amour!... Mais je vous laisse, monsieur, avec tous vos doutes qui deviendront des remords... Wenceslas, ma robe.

Elle prit sa robe, la passa, s'examina dans le miroir, et acheva tranquillement de s'habiller sans regarder le Brésilien, absolument comme si elle était seule.

— Wenceslas! êtes-vous prêt? allez devant.

Elle avait du coin de l'œil et dans la glace espionné la physionomie de Montès, elle crut retrouver dans sa pâleur les indices de cette faiblesse qui livre ces hommes si forts à la fascination de la femme, elle le prit par la main en s'approchant assez près de lui pour qu'il pût respirer ces parfums aimés dont se grisent les amoureux; et, le sentant palpiter, elle le regarda d'un air de reproche.

— Je vous permets d'aller raconter votre expédition à monsieur Crevel, il ne vous croira jamais, aussi ai-je le droit de l'épouser; il sera mon mari après-demain!.... et je le rendrai bien heureux!.... Adieu! tâchez de m'oublier...

— Ah! Valérie! s'écria Henri Montès en la serrant dans ses bras, c'est impossible! Viens au Brésil?

Valérie regarda le baron et retrouva son esclave.

— Ah! si tu m'aimais toujours, Henri! dans deux ans, je serais ta femme; mais ta figure en ce moment me paraît bien sournoise.

— Je te jure qu'on m'a grisé, que de faux amis m'ont jeté cette femme sur les bras, et que tout ceci est l'œuvre du hasard! dit Montès.

— Je pourrais donc encore te pardonner? dit-elle en souriant.

— Et te marierais-tu toujours? demanda le baron en proie à une navrante anxiété.

— Quatre-vingt mille francs de rentes! dit-elle avec un enthousiasme à demi comique. Et Crevel m'aime tant, qu'il en mourra!

— Ah! je te comprends, dit le Brésilien.

— Eh bien!.. dans quelques jours, nous nous entendrons, dit-elle.

Et elle descendit triomphante.

— Je n'ai plus de scrupules! pensa le baron, qui resta planté sur ses jambes pendant un moment. Comment! cette femme pense à se servir de son amour pour se débarrasser de cet imbécile, comme elle comptait sur la destruction de Marneffe!... Je serai l'instrument de la colère divine!

Deux jours après, ceux des convives de du Tillet, qui déchiraient madame Marneffe à belles dents, se trouvaient attablés chez elle, une heure après qu'elle venait de faire peau neuve en changeant son nom pour le glorieux nom d'un maire de Paris.

C'est une des légèretés les plus ordinaires de la vie parisienne.

Valérie avait eu le plaisir de voir à l'église le baron brésilien, que Crevel, devenu mari complet, invita par forfanterie.

La présence de Montès au déjeuner n'étonna personne.

Tous ces gens d'esprit étaient depuis longtemps familiarisés avec les lâchetés de la passion, avec les transactions du plaisir.

La profonde mélancolie de Steinbock, qui commençait à mépriser celle dont il avait fait un ange, parut être d'excellent goût. Le Polonais semblait dire ainsi que tout était fini entre Valérie et lui.

Lisbeth vint embrasser sa chère madame Crevel, en s'excusant de ne pas assister au déjeuner, sur le douloureux état de santé d'Adeline.

— Sois tranquille, dit-elle à Valérie en la quittant, ils te recevront chez eux et tu les recevras chez toi. Pour avoir seulement entendu ces quatre mots: *Deux cent mille francs*, la baronne est à la mort. Oh! tu les tiens tous par cette histoire; mais tu me la diras?...

Un mois après son mariage, Valérie en était à sa dixième querelle avec Steinbock, qui voulait des explications sur Henri Montès, qui lui rappelait ses phrases pendant la scène du paradis, et qui non content de flétrir Valérie par des termes de mépris, la surveillait tellement qu'elle ne trouvait plus un instant de liberté, tant elle était pressée entre la jalousie de Wenceslas et l'empressement de Crevel.

N'ayant plus auprès d'elle Lisbeth, qui la conseillait admirablement bien, elle s'emporta jusqu'à reprocher durement à Wenceslas l'argent qu'elle lui prêtait.

La fierté de Steinbock se réveilla si bien qu'il ne revint plus à l'hôtel Crevel. Valérie avait atteint à son but, elle voulait éloigner Wenceslas pendant quelque temps pour recouvrer sa liberté.

Valérie attendit un voyage à la campagne que Crevel devait faire chez le comte Popinot afin d'y négocier la présentation de madame Crevel, et put ainsi donner un rendez-vous au baron, qu'elle désirait avoir toute une journée à elle pour lui donner des raisons qui devaient en redoubler l'amour.

Le matin de ce jour-là, Reine, jugeant de son crime par la grosseur de la somme reçue, essaya d'avertir sa maîtresse, à qui naturellement elle s'intéressait plus qu'à des inconnus; mais comme on l'avait menacée de la rendre folle et de l'enfermer à la Salpêtrière, en cas d'indiscrétion, elle fut timide.

— Madame est si heureuse maintenant, dit-elle, pourquoi s'embarrasserait-elle encore de ce Brésilien?... Je m'en défie, moi!

— C'est vrai, Reine, répondit-elle; aussi vais-je le congédier.

— Ah! madame, j'en suis bien aise, il m'effraie, ce moricaud! Je le crois capable de tout...

— Es-tu sotte! c'est pour lui qu'il faut craindre quand il est avec moi.

En ce moment Lisbeth entra.

— Ma chère gentille chevrette! il y a longtemps que nous ne nous sommes vues! dit Valérie, je suis bien malheureuse; Crevel m'assomme, et je n'ai plus de Wenceslas; nous sommes brouillés

— Je le sais, reprit Lisbeth, et c'est à cause de lui que je viens: Victorin l'a rencontré sur les cinq heures du soir, au moment où il entrait dans un restaurant à vingt-cinq sous, rue de Valois; il l'a pris à jeun par les sentimens et l'a ramené rue Louis-le-Grand. . Hortense, en revoyant Wenceslas maigre, souffrant, mal vêtu, lui a tendu la main. Voilà comment tu me trahis!

— Monsieur Henri, madame! vint dire le valet de chambre à l'oreille de Valérie.

— Laisse-moi, Lisbeth, je t'expliquerai tout cela demain! ..

Mais, comme on va le voir, Valérie ne devait bientôt plus pouvoir rien expliquer à personne.

Vers la fin du mois de mai, la pension du baron Hulot fut entièrement dégagée par les paiemens que Victorin avait successivement faits au baron de Nucingen. Chacun sait que les semestres des pensions ne sont acquittés que sur la présentation d'un certificat de vie, et comme on ignorait la demeure du baron Hulot, les semestres frappés d'opposition au profit de Vauvinet restaient accumulés au Trésor.

Vauvinet ayant signé sa main-levée, désormais il était indispensable de trouver le titulaire pour toucher l'arriéré.

La baronne avait, grâce aux soins du docteur Bianchon, recouvré la santé.

La bonne Josépha contribua par une lettre, dont l'ortographe trahissait la collaboration du duc d'Hérouville, à l'entier rétablissement d'Adeline.

Voici ce que la cantatrice écrivit à la baronne, après quarante jours de recherches actives:

« Madame la baronne,

» Monsieur Hulot vivait, il y a deux mois, rue des Bernardins, avec Elodie, la repriseuse de dentelle, qui l'avait enlevé à mademoiselle Bijou; mais il est parti, laissant là tout ce qu'il possédait, sans dire un mot, sans qu'on puisse savoir où il est allé. Je ne me suis pas découragée, et j'ai mis à sa poursuite un homme qui déjà croit l'avoir rencontré sur le boulevard Bourdon.

» La pauvre juive tiendra la promesse faite à la chrétienne. Que l'ange prie pour le démon! c'est ce qui doit arriver quelquefois dans le ciel.

» Je suis, avec un profond respect et pour toujours, votre humble servante.

» JOSÉPHA MIRAH. »

Maître Hulot d'Ervy n'entendant plus parler de la terrible madame Nourrisson, voyant son beau-père marié, ayant reconquis son beau-frère, revenu sous le toit de la famille, n'éprouvant aucune contrariété de sa nouvelle belle-mère, et trouvant sa mère mieux de jour en jour, se laissait aller à ses travaux politiques et judiciaires, emporté par le courant rapide de la vie parisienne, où les heures comptent pour des journées.

Chargé d'un rapport à la Chambre des Députés, il fut obligé, vers la fin de la session, de passer toute une nuit à travailler.

Rentré dans son cabinet vers neuf heures, il attendait que son valet de chambre apportât ses flambeaux garnis d'abat-jour, et il pensait à son père. Il se reprochait de laisser la cantatrice occupée de cette recherche, et il se proposait de voir à ce sujet le lendemain monsieur Chapuzot, lors qu'il aperçut à sa fenêtre, dans la lueur du crépuscule, une sublime tête de vieillard, à crâne jaune, bordé de cheveux blancs.

— Dites, mon cher monsieur, qu'on laisse arriver jusqu'à vous un pauvre ermite venu du désert et chargé de quêter pour la reconstruction d'un saint asile.

Cette vision, qui prenait une voix et qui rappela soudain à l'avocat une prophétie de l'horrible Nourrisson, le fit tressaillir.

— Introduisez ce vieillard, dit-il à son valet de chambre.

— Il empestera le cabinet de monsieur, répondit le domestique, il porte une robe brune qu'il n'a pas renouvelée depuis son départ de Syrie, et il n'a pas de chemise...

— Introduisez ce vieillard, répéta l'avocat.

Le vieillard entra, Victorin examina d'un œil défiant ce soi-disant ermite en pèlerinage, et vit un superbe modèle de ces moines napolitains dont les robes sont sœurs des guenilles du lazzarone, dont les sandales sont les haillons du cuir, comme le moine est lui-même un haillon humain. C'était d'une vérité si complète que, tout en gardant sa défiance, l'avocat se gourmanda d'avoir cru aux sortiléges de madame Nourrisson.

— Que me demandez-vous?

— Ce que vous croyez devoir me donner.

Victorin prit cent sous à une pile d'écus et tendit la pièce à l'étranger.

— A compte de cinquante mille francs, c'est peu, dit le mendiant du désert.

Cette phrase dissipa toutes les incertitudes de Victorin.

— Et le ciel a-t-il tenu ses promesses? dit l'avocat en fronçant le sourcil.

— Le doute est une offense, mon fils! répliqua le solitaire. Si vous voulez ne payer qu'après les pompes funèbres accomplies, vous êtes dans votre droit, je reviendrai dans huit jours.

— Les pompes funèbres! s'écria l'avocat en se levant.

— On a marché, dit le vieillard en se retirant, les morts vont vite à Paris!

Quand Hulot, qui baissa la tête, voulut répondre, l'agile vieillard avait disparu.

— Je n'y comprends pas un mot, se dit Hulot fils à lui-même... Mais dans huit jours, je lui redemanderai mon père, si nous ne l'avons pas trouvé. Où madame Nourrisson (oui, elle se nomme ainsi) prend-elle de pareils acteurs?

Le lendemain, le docteur Bianchon permit à la baronne de descendre au jardin, après avoir examiné Lisbeth qui, depuis un mois, était obligée par une légère maladie des bronches de garder la chambre.

Le savant docteur, qui n'osa dire toute sa pensée sur Lisbeth avant d'avoir observé des symptômes décisifs, accompagna la baronne au jardin pour étudier, après deux mois de réclusion, l'effet du plein air sur le tressaillement nerveux dont il s'occupait. La guérison de cette névrose affriolait le génie de Bianchon.

En voyant ce grand et célèbre médecin assis et leur accordant quelques instans, la baronne et ses enfans eurent une conversation de politesse avec lui.

— Vous avez une vie bien occupée, et bien tristement! dit la baronne. Je sais ce que c'est que d'employer ses journées à voir des misères ou des douleurs physiques.

— Madame, répondit le médecin, je n'ignore pas les spectacles que la charité vous oblige à contempler; mais vous vous y ferez à la longue, comme nous nous y faisons tous. C'est la loi sociale. Le confesseur, le magistrat, l'avoué seraient impossibles si *l'esprit de l'état* ne domptait pas *le cœur de l'homme*. Vivrait-on sans l'accomplissement de ce phénomène? Le militaire, en temps de guerre, n'est-il pas également réservé à des spectacles encore plus cruels que ne le sont les nôtres? et tous les militaires qui ont vu le feu sont bons. Nous, nous avons le plaisir d'une cure qui réussit, comme vous avez, vous, la jouissance de sauver une famille des horreurs de la faim, de la dépravation, de la misère, en la rendant au travail, à la vie sociale; mais comment se consolent le magistrat, le commissaire de police et l'avoué qui passent leur vie à fouiller les plus secrètes combinaisons de l'Intérêt, ce monstre social qui connaît le regret de ne pas avoir réussi, mais que le repentir ne visitera jamais? La moitié de la société passe sa vie à observer l'autre. J'ai pour ami depuis bien longtemps un avoué, maintenant retiré, qui me disait que, depuis quinze ans, les notaires, les avoués se défient autant de leurs cliens que des adversaires de leurs cliens. Monsieur votre fils est avocat, n'a-t-il jamais été compromis par celui dont il entreprenait la défense?

— Oh! souvent! dit en souriant Victorin.

— D'où vient ce mal profond? demanda la baronne.

— Du manque de religion, répondit le médecin et de l'envahissement de la finance, qui n'est autre chose que l'égoïsme solidifié. L'argent autrefois n'était pas tout, on admettait des supériorités qui le primaient. Il y avait la noblesse, le talent, les services rendus à l'État; mais aujourd'hui la loi fait de l'argent un étalon général, elle l'a pris pour base de la capacité politique! Certains magistrats ne sont pas éligibles, Jean-Jacques Rousseau ne serait pas éligible! Les héritages perpétuellement divisés obligent chacun à penser à soi dès l'âge de vingt ans. Eh bien! entre la nécessité de faire fortune et la dépravation des combinaisons, il n'y a pas d'obstacle, car le sentiment religieux manque en France, malgré les louables efforts de ceux qui tentent une restauration catholique. Voilà ce que se disent tous ceux qui contemplent, comme moi, la société dans ses entrailles.

— Vous avez peu de plaisirs, dit Hortense.

— Le vrai médecin, répondit Bianchon, se passionne pour la science. Il se soutient par ce sentiment autant que par la certitude de son utilité sociale. Tenez, en ce moment, vous me voyez dans une espèce de joie scientifique, et bien des gens superficiels me prendraient pour un homme sans cœur. Je vais annoncer demain à l'Académie de Médecine une trouvaille. J'observe en ce moment une maladie perdue. Une maladie mortelle, d'ailleurs, et contre laquelle nous sommes sans armes. Une maladie qui régnait au Moyen-Age. C'est une belle lutte que celle du médecin contre un pareil sujet. Depuis dix jours, je pense à toute heure à mes malades, car ils sont deux, la femme et le mari! Ne vous sont-ils pas alliés, car, madame, vous êtes la fille de monsieur Crevel, dit-il en s'adressant à Célestine.

— Quoi! votre malade serait mon père?... dit Célestine. Demeure-t-il rue Barbet-de-Jouy?

— C'est bien cela, répondit Bianchon.

— Et la maladie est mortelle? répéta Victorin épouvanté.

— Je vais chez mon père! s'écria Célestine en se levant.

— Je vous le défends bien positivement, madame, répondit tranquillement Bianchon. Cette maladie est contagieuse.

— Vous y allez bien, monsieur, répliqua la jeune femme. Croyez-vous que les devoirs de la fille ne soient pas supérieurs à ceux du médecin?

— Madame, un médecin sait comment se préserver de la contagion, et l'irréflexion de votre dévoûment me prouve que vous ne pourriez pas avoir ma prudence.

Célestine se leva, retourna chez elle, où elle s'habilla pour sortir.

— Monsieur, dit Victorin à Bianchon, espérez-vous sauver monsieur et madame Crevel?

— Je l'espère sans le croire, répondit Bianchon. Le fait est inexplicable pour moi... Cette maladie est une maladie propre aux nègres et aux peuplades américaines, dont le système cutané diffère de celui des races blanches. Or, je ne peux établir aucune communication entre les noirs, les cuivrés, les métis et monsieur ou madame Crevel. Si c'est d'ailleurs une maladie fort belle pour nous, elle est affreuse pour tout le monde. La pauvre créature, qui, dit-on, était jolie, est bien punie par où elle a péché, car elle est aujourd'hui d'une ignoble laideur, si toutefois elle est quelque chose!... ses dents et ses cheveux tombent, elle a l'aspect des lépreux, elle se fait horreur à elle-même; ses mains, épouvantables à voir, sont enflées et couvertes de pustules verdâtres; les ongles déchaussées restent dans les plaies qu'elle gratte; enfin toutes les extrémités se détruisent dans la sanie qui les ronge.

— Mais la cause de ces désordres? demanda l'avocat.

— Oh! dit Bianchon, la cause est dans une altération rapide du sang, il se décompose avec une effrayante rapidité. J'espère attaquer le sang, je l'ai fait analyser; je rentre prendre chez moi le résultat du travail de mon ami le professeur Duval, le fameux chimiste, pour entreprendre un de ces coups désespérés que nous jouons quelquefois contre la mort.

— Le doigt de Dieu est là! dit la baronne d'une voix profondément émue. Quoique cette femme m'ait causé des maux qui m'ont fait appeler, dans des momens de folie, la justice divine sur sa tête, je souhaite, mon Dieu! que vous réussissiez, monsieur le docteur.

Hulot fils avait le vertige, il regardait sa mère, sa sœur et le docteur alternativement, en tremblant qu'on ne devinât ses pensées. Il se considérait comme un assassin. Hortense, elle, trouvait Dieu très juste.

Célestine reparut pour prier son mari de l'accompagner.

— Si vous y allez, madame, et vous, monsieur, restez à un pied de distance du lit des malades, voilà toute la précaution. Aussi devez-vous accompagner votre femme, monsieur Hulot, pour l'empêcher de transgresser cette ordonnance.

Adeline et Hortense, restées seules, allèrent tenir compagnie à Lisbeth. La haine d'Hortense contre Valérie était si violente, qu'elle ne put en contenir l'explosion.

— Cousine! ma mère et moi nous sommes vengées!... s'écria-t-elle. Cette venimeuse créature se sera mordue, elle est en décomposition!

— Hortense, dit la baronne, tu n'es pas chrétienne en ce moment. Tu devrais prier Dieu de daigner inspirer le repentir à cette malheureuse.

— Que dites-vous? s'écria la Bette en se levant de sa chaise, parlez-vous de Valérie?

— Oui, répondit Adeline, elle est condamnée, elle va mourir d'une horrible maladie, dont la description seule donne le frisson.

Les dents de la cousine Bette claquèrent, elle fut prise d'une sueur froide, elle eut une secousse terrible qui révéla la profondeur de son amitié pour Valérie.

— J'y vais, dit-elle.

— Mais le docteur t'a défendu de sortir!

— N'importe! j'y vais. Ce pauvre Crevel, dans quel état il doit être, car il aime sa femme...

— Il meurt aussi, répliqua la comtesse Steinbock; nos ennemis sont entre les mains du diable...

— De Dieu!... ma fille...

Lisbeth s'habilla, prit son fameux cachemire jaune, sa capote de velours noir, mit ses brodequins; et, rebelle aux remontrances d'Adeline et d'Hortense, elle partit comme poussée par une force despotique.

Arrivée rue Barbet, quelques instans après monsieur et madame Hulot, Lisbeth trouva sept médecins que Bianchon avait mandés pour observer ce cas unique, et auxquels il venait de se joindre. Ces docteurs, debout dans le salon, discutaient sur la maladie : tantôt l'un tantôt l'autre allait soit dans la chambre de Valérie, soit dans celle de Crevel, pour observer et revenait avec un argument basé sur cette rapide observation.

Deux graves opinions partageaient ces princes de la science

L'un, seul de son opinion, tenait pour un empoisonnement et parlait de vengeance particulière en niant qu'on eût retrouvé la maladie décrite au Moyen-Age.

Trois autres voulaient voir une décomposition de la lymphe et des humeurs.

Le second parti, celui de Bianchon, soutenait que cette maladie était causée par une viciation du sang que corrompait un principe morbifique inconnu. Bianchon apportait le résultat de l'analyse du sang fait par le professeur Duval.

Les moyens curatifs, quoique désespérés et tout-à-fait empiriques, dépendaient de la solution de ce problème médical.

Lisbeth resta pétrifiée à trois pas du lit où mourait Valérie, en voyant un vicaire de Saint-Thomas d'Aquin au chevet de son amie, et une sœur de charité la soignant.

La religion trouvait une âme à sauver dans un amas de pourriture qui, des cinq sens de la créature, n'avait gardé que la vue. La sœur de charité, qui seule avait accepté la tâche de garder Valérie, se tenait à distance. Ainsi l'Église catholique, ce corps divin, toujours animé par l'inspiration du sacrifice en toute chose, assistait, sous sa double forme d'esprit et de chair, cette infâme et infecte moribonde en lui prodiguant sa mansuétude infinie et ses inépuisables trésors de miséricorde.

Les domestiques épouvantés refusaient d'entrer dans la chambre de monsieur ou de madame, ils ne songeaient qu'à eux et trouvaient leurs maîtres justement frappés.

L'infection était si grande que, malgré les fenêtres ouvertes et les plus puissans parfums, personne ne pouvait rester longtemps dans la chambre de Valérie. La Religion seule y veillait.

Comment une femme, d'un esprit aussi supérieur que Valérie, ne se serait-elle pas demandé quel intérêt faisait rester là ces deux représentans de l'Église? Aussi la mourante avait-elle écouté la voix du prêtre. Le repentir avait entamé cette âme perverse en proportion des ravages que la dévorante maladie faisait à la beauté. La délicate Valérie avait offert à la maladie beaucoup moins de résistance que Crevel, et elle devait mourir la première, ayant été d'ailleurs la première attaquée.

— Si je n'avais pas été malade, je serais venue te soigner, dit enfin Lisbeth après avoir échangé un regard avec les yeux abattus de son amie. Voici quinze ou vingt jours que je garde la chambre, mais en apprenant ta situation par le docteur, je suis accourue.

— Pauvre Lisbeth, tu m'aimes encore, toi! je le vois, dit Valérie. Écoute! je n'ai plus qu'un jour ou deux à penser, car je ne puis pas dire *vivre*. Tu le vois? je n'ai plus de corps, je suis un tas de boue... On ne me permet pas de me regarder dans un miroir.. Je n'ai que ce que je mérite. Ah! je voudrais, pour être reçue à merci, réparer tout le mal que j'ai fait.

— Oh! dit Lisbeth, si tu parles ainsi, tu es bien morte!

— N'empêchez pas cette femme de se repentir, laissez-la dans ses pensées chrétiennes, dit le prêtre.

— Plus rien! se dit Lisbeth épouvantée. Je ne reconnais ni ses yeux, ni sa bouche! Il ne reste pas un seul trait d'elle! Et l'esprit a déménagé! Oh! c'est effrayant!...

— Tu ne sais pas, reprit Valérie, ce que c'est que la mort, ce que c'est que de penser forcément au lendemain de son dernier jour, à ce que l'on doit trouver dans le cercueil : des vers pour le corps, mais quoi pour l'âme?... Ah! Lisbeth, je sens qu'il y a une autre vie!... et je suis toute à une terreur qui m'empêche de sentir les douleurs de ma chair décomposée!... Moi qui disais en riant à Crevel, en me moquant d'une sainte, que la vengeance de Dieu prenait toutes les formes du malheur... Eh bien! j'étais prophète!... Ne joue pas avec les choses sacrées, Lisbeth! Si tu m'aimes, imite-moi, repens-toi!

— Moi! dit la Lorraine, j'ai vu la vengeance partout dans la nature, les insectes périssent pour satisfaire le besoin de se venger quand on les attaque! Et ces messieurs dit-elle en montrant le prêtre, ne nous disent-ils pas que Dieu se venge, et que sa vengeance dure l'éternité!...

Le prêtre jeta sur Lisbeth un regard plein de douceur et lui dit : — Vous êtes athée, madame.

— Mais vois donc où j'en suis!... lui dit Valérie.

— Et d'où te vient cette gangrène? demanda la vieille fille qui resta dans son incrédulité villageoise.

— Oh! j'ai reçu de Henri un billet qui ne me laisse aucun doute sur mon sort... Mourir au moment où je voulais vivre honnêtement, et mourir un objet d'horreur... Lisbeth, abandonne toute idée de vengeance! Sois bonne pour cette famille, à qui j'ai déjà, par un testament, donné tout ce dont la loi me permet de disposer! Va, ma fille, quoique tu sois le seul être aujourd'hui qui ne s'éloigne pas de moi avec horreur, je t'en supplie, va-t'en, laisse-moi... je n'ai plus que le temps de me livrer à Dieu!...

— Elle bat la campagne, se dit Lisbeth sur le seuil de la chambre.

Le sentiment le plus violent que l'on connaisse, l'amitié d'une femme pour une femme, n'eut pas l'héroïque constance de l'Église. Lisbeth, suffoquée par les miasmes délétères, quitta la chambre.

Elle vit les médecins continuant à discuter. Mais l'opinion de Bianchon l'emportait et l'on ne débattait plus que la manière d'entreprendre l'expérience...

— Ce sera toujours une magnifique autopsie, disait un des opposans, et nous aurons deux sujets pour pouvoir établir des comparaisons.

Lisbeth accompagna Bianchon, qui vint au lit de la malade, sans avoir l'air de s'apercevoir de la fétidité qui s'en exhalait.

— Madame, dit-il, nous allons essayer sur vous une médication puissante et qui peut vous sauver...

— Si vous me sauvez, dit-elle, serai-je belle comme auparavant? ..

— Peut-être! dit le savant médecin.

— Votre peut-être est connu! dit Valérie. Je serais comme ces femmes tombées dans le feu! Laissez moi toute à l'Église! je ne puis maintenant plaire qu'à Dieu! je vais tâcher de me réconcilier avec lui, ce sera ma dernière séduction.

— Voilà le dernier mot de ma pauvre Valérie, je la retrouve! dit Lisbeth en pleurant.

La Lorraine crut devoir passer dans la chambre de Crevel, où elle trouva Victorin et sa femme assis à trois pieds de distance du lit pestiféré.

— Lisbeth, dit-il, on me cache l'état dans lequel est ma femme!... tu viens de la voir, comment va-t elle?

— Elle est mieux, elle se dit sauvée! répondit Lisbeth en se permettant ce calembour afin de tranquilliser Crevel.

— Ah! bon, reprit le maire, car j'avais peur d'être la cause de sa maladie.... On n'a pas été commis-voyageur pour la parfumerie impunément. Je me fais des reproches. Si je la

perdais, que deviendrais-je! Ma parole d'honneur, mes enfans, j'adore cette femme-là.

Crevel essaya de se mettre en position, en se remettant sur son séant.

— Oh! papa, dit Célestine, si vous pouviez être bien portant, je recevrais ma belle-mère, j'en fais le vœu!

— Pauvre petite Célestine! reprit Crevel, viens m'embrasser!.

Victorin retint sa femme qui s'élançait.

— Vous ignorez, monsieur, dit avec douceur l'avocat, que votre maladie est contagieuse ..

— C'est vrai, répondit Crevel, les médecins s'applaudissent d'avoir retrouvé sur moi je ne sais quelle peste du Moyen-Age qu'on croyait perdue, et qu'ils faisaient tambouriner dans leurs Facultés... C'est fort drôle!

— Papa, dit Célestine, soyez courageux et vous triompherez de cette maladie.

— Soyez calmes, mes enfans, la mort regarde à deux fois avant de frapper un maire de Paris! dit-il avec un sang-froid comique. Et puis, si mon arrondissement est assez malheureux pour se voir enlever l'homme qu'il a deux fois honoré de ses suffrages... (Hein! voyez comme je m'exprime avec facilité!) Eh bien! je saurai faire mes paquets. Je suis un ancien commis-voyageur, j'ai l'habitude des départs. Ah! mes enfans, je suis un esprit fort.

— Papa, promets-moi de laisser venir l'Église à ton chevet.

— Jamais, répondit Crevel. Que voulez-vous, j'ai sucé le lait de la révolution, je n'ai pas l'esprit du baron d'Holbach, mais j'ai sa force d'âme. Je suis plus que jamais Régence, Mousquetaire gris, abbé Dubois, et maréchal de Richelieu! sacrebleu! Ma pauvre femme, qui perd la tête, vient de m'envoyer un homme à soutane, à moi, l'admirateur de Béranger, l'ami de Lisette, l'enfant de Voltaire et de Rousseau... Le médecin m'a dit, pour me tâter, pour savoir si la maladie m'abattait : — Vous avez vu monsieur l'abbé?... Eh bien! j'ai imité le grand Montesquieu. Oui, j'ai regardé le médecin, tenez, comme cela, fit-il en se mettant de trois quarts comme dans son portrait et tendant la main avec autorité, et j'ai dit :

. . . . Cet esclave est venu,
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

Son Ordre est un joli calembour, qui prouve qu'à l'agonie monsieur le président de Montesquieu conservait toute la grâce de son génie, car on lui avait envoyé un Jésuite!... J'aime ce passage... on ne peut pas dire de sa vie, mais de sa mort. Ah! le passage! encore un calembour!

Hulot fils contemplait tristement son beau-père, en se demandant si la bêtise et la vanité ne possédaient pas une force égale à celle de la vraie grandeur d'âme. Les causes qui font mouvoir les ressorts de l'âme semblent être tout-à-fait étrangères aux résultats. La force que déploie un grand criminel serait-elle donc la même que celle dont s'enorgueillit un Champcenetz allant au supplice?

A la fin de la semaine, madame Crevel était enterrée, après des souffrances inouïes, et Crevel suivit sa femme à deux jours de distance. Ainsi, les effets du contrat de mariage furent annulés, et Crevel hérita de Valérie.

Le lendemain même de l'enterrement, l'avocat revit le vieux moine; il le reçut sans mot dire. Le moine tendit silencieusement la main, et silencieusement aussi, maître Victorin Hulot lui remit quatre-vingts billets de banque de mille francs, pris sur la somme que l'on trouva dans le secrétaire de Crevel.

Madame Hulot jeune hérita de la terre de Presles et de trente mille francs de rentes. Madame Crevel avait légué trois cent mille francs au baron Hulot. Le scrofuleux Stanislas devait avoir, à sa majorité, l'hôtel Crevel et vingt-quatre mille francs de rentes.

Parmi les nombreuses et sublimes associations instituées par la charité catholique dans Paris, il en est une, fondée par madame de la Chanterie, dont le but est de marier civilement et religieusement les gens du peuple qui se sont unis de bonne volonté.

Les législateurs, qui tiennent beaucoup aux produits de l'Enregistrement, la Bourgeoisie régnante, qui tient aux honoraires du Notariat, feignent d'ignorer que les trois quarts des gens du peuple ne peuvent pas payer quinze francs pour leur contrat de mariage. La chambre des notaires est au-dessous, en ceci, de la chambre des avoués de Paris. Les avoués de Paris, compagnie assez calomniée, entreprennent gratuitement la poursuite des procès des indigens, tandis que les notaires n'ont pas encore décidé de faire gratis les contrats de mariage des pauvres gens.

Quant au Fisc, il faudrait remuer toute la machine gouvernementale pour obtenir qu'il se relâchât de sa rigueur à cet égard. L'Enregistrement est sourd et muet.

L'Église, de son côté, perçoit des droits sur les mariages. L'Église est, en France, excessivement fiscale; elle se livre, dans la maison de Dieu, à d'ignobles trafics de petits bancs et de chaises dont s'indignent les Étrangers, quoiqu'elle ne puisse avoir oublié la colère du Sauveur chassant les vendeurs du Temple. Si l'Église se relâche difficilement de ses droits, il faut croire que ses droits, dits de fabrique, constituent aujourd'hui l'une de ses ressources, et la faute des Églises serait alors celle de de l'État.

La réunion de ces circonstances, par un temps où l'on s'inquiète beaucoup trop des nègres, des petits condamnés de la police correctionnelle, pour s'occuper des honnêtes gens qui souffrent, fait que beaucoup de ménages honnêtes restent dans le concubinage, faute de trente francs, dernier prix auquel le Notariat, l'Enregistrement, la Mairie et l'Église puissent unir deux Parisiens. L'institution de madame de la Chanterie, fondée pour remettre les pauvres ménages dans la voie religieuse et légale, est à la poursuite de ces couples, qu'elle trouve d'autant mieux qu'elle les secourt comme indigens, avant de vérifier leur état incivil.

Lorsque madame la baronne Hulot fut tout-à-fait rétablie, elle reprit ses occupations. Ce fut alors que la respectable madame de la Chanterie vint prier Adeline de joindre la légalisation des mariages naturels aux bonnes œuvres dont elle était l'intermédiaire.

Une des premières tentatives de la baronne en ce genre eut lieu dans le quartier sinistre nommé autrefois *la Petite-Pologne*, et que circonscrit la rue du Rocher, la rue de la Pépinière et la rue de Miroménil. Il existe là comme une succursale du faubourg Saint-Marceau. Pour peindre ce quartier, il suffira de dire que les propriétaires de certaines maisons habitées par des industriels sans industries, par de dangereux ferrailleurs, par des indigens livrés à des métiers périlleux, n'osent pas y réclamer leurs loyers, et ne trouvent pas d'huissiers qui veuillent expulser les locataires insolvables.

En ce moment, la Spéculation, qui tend à changer la face de ce coin de Paris et à bâtir l'espace en friche qui sépare la rue d'Amsterdam de la rue du Faubourg-du-Roule, en modifiera sans doute la population, car la truelle est, à Paris, plus civilisatrice qu'on ne le pense! En bâtissant de belles et d'élégantes maisons à concierges, les bordant de trottoirs et y pratiquant des boutiques, la Spéculation écarte, par le prix du loyer, les gens sans aveu, les ménages sans mobilier et les mauvais locataires. Ainsi les quartiers se débarrassent de ces populations sinistres et de ces bouges où la police ne met le pied que quand la justice le lui ordonne.

En juin 1844, l'aspect de la place Delaborde et de ses environs était encore peu rassurant. Le fantassin élégant qui, de la rue de la Pépinière, remontait par hasard dans ces rues épouvantables, s'étonnait de voir l'aristocratie coudoyée là par une infime Bohême.

Dans ces quartiers, où végètent l'indigence ignorante et la misère aux abois, florissent les derniers écrivains publics qui se voient dans Paris. Là où vous voyez écrits ces deux mots : *Écrivain public*, en grosse coulée, sur un papier blanc affiché à la vitre de quelque entresol ou d'un fangeux rez-de-chaussée, vous pouvez hardiment penser que le quartier recèle beaucoup de gens ignares, et partant des malheurs, des vices et des criminels. L'ignorance est la mère de tous les crimes. Un crime est, avant tout, un manque de raisonnement.

Or, pendant la maladie de la baronne, ce quartier, pour lequel elle était une seconde Providence, avait acquis un écrivain public établi dans le passage du Soleil, dont le nom est une de ces antithèses familières aux Parisiens, car ce passage est doublement obscur. Cet écrivain, soupçonné d'être Allemand, se nommait Vyder, et vivait maritalement avec une jeune fille, de laquelle il était si jaloux, qu'il ne la laissait aller que chez d'honnêtes fumistes de la rue Saint-Lazare, Italiens, comme tous les fumistes, et à Paris depuis longues années.

Ces fumistes avaient été sauvés d'une faillite inévitable, et qui les aurait réduits à la misère, par la baronne Hulot, agissant pour le compte de madame de la Chanterie. En quelques mois, l'aisance avait remplacé la misère, et la religion était entrée en des cœurs qui naguère maudissaient la Providence, avec l'énergie particulière aux Italiens-fumistes.

Une des premières visites de la baronne fut donc pour cette famille. Elle fut heureuse du spectacle qui s'offrit à ses regards, au fond de la maison où demeuraient ces braves gens, rue Saint-Lazare, auprès de la rue du Rocher. Au dessus des magasins et de l'atelier, maintenant bien fournis, et où grouillaient des apprentis et des ouvriers, tous Italiens de la vallée de Domodossola, la famille occupait un petit appartement, où le travail avait apporté l'abondance. La baronne fut reçue comme si c'eût été la Sainte-Vierge apparue.

Après un quart d'heure d'examen, forcée d'attendre le mari pour savoir comment allaient les affaires, Adeline s'acquitta de son saint espionnage en s'enquérant des malheureux que pouvait connaître la famille du fumiste.

— Ah! ma bonne dame, vous qui sauveriez les damnés de l'enfer, dit l'Italienne, il y a bien près d'ici une jeune fille à retirer de la perdition.

— La connaissez-vous bien? demanda la baronne.

— C'est la petite-fille d'un ancien patron de mon mari, venu en France dès la révolution, en 1798, nommé Judici. Le père Judici a été, sous l'empereur Napoléon, l'un des premiers fumistes de Paris; il est mort en 1819, laissant une belle fortune à son fils. Mais le fils Judici a tout mangé avec de mauvaises femmes, et il a fini par en épouser une plus rusée que les autres, celle dont il a eu cette pauvre petite fille, qui sort d'avoir quinze ans.

— Que lui est-il arrivé? dit la baronne, vivement impressionnée par la ressemblance du caractère de ce Judici avec celui de son mari.

— Eh bien! madame, cette petite, nommée Atala, a quitté père et mère pour venir vivre ici à côté, avec un vieil Allemand de quatre-vingts ans, au moins, nommé Vyder, qui fait toutes les affaires des gens qui ne savent ni lire ni écrire. Si au moins ce vieux libertin, qui, dit-on, aurait acheté la petite à sa mère pour quinze cents francs, épousait cette jeunesse, comme il a sans doute peu de temps à vivre, et qu'on le dit susceptible d'avoir quelques milliers de francs de rentes, eh bien! la pauvre enfant, qui est un petit ange, échapperait au mal, et surtout à la misère, qui la pervertira.

— Je vous remercie de m'avoir indiqué cette bonne action à faire, dit Adeline; mais il faut agir avec prudence. Quel est ce vieillard?

— Oh! madame, c'est un brave homme, il rend la petite heureuse, et il ne manque pas de bon sens; car, voyez-vous, il a quitté le quartier des Judici, je crois, pour sauver cette enfant des griffes de la mère. La mère était jalouse de sa fille, et peut-être rêvait-elle de tirer parti de cette beauté, de faire de cette enfant *une demoiselle!*... Atala s'est souvenue de nous : elle a conseillé à *son monsieur* de s'établir auprès de notre maison, et comme le bonhomme a vu qui nous étions, il la laisse venir ici; mais mariez-la, madame, et vous ferez une action bien digne de vous... Une fois mariée, la petite sera libre, elle échappera par ce moyen à sa mère, qui la guette et qui voudrait, pour tirer parti d'elle, la voir au théâtre ou réussir dans l'affreuse carrière où elle l'a lancée.

— Pourquoi ce vieillard ne l'a-t-il pas épousée?...

— Ce n'était pas nécessaire, dit l'Italienne, et quoique le bonhomme Vyder ne soit pas un homme absolument méchant, je crois qu'il est assez rusé pour vouloir être maître de la petite, tandis que marié, dam! il craint, ce pauvre vieux, ce qui pend au nez de tous les vieux...

— Pouvez-vous envoyer chercher la jeune fille? dit la baronne; je la verrais ici, je saurais s'il y a de la ressource...

La femme du fumiste fit un signe à sa fille aînée, qui partit aussitôt. Dix minutes après, cette jeune personne revint, tenant par la main une fille de quinze ans et demi, d'une beauté tout italienne.

Mademoiselle Judici tenait du sang paternel cette peau jaunâtre au jour, qui le soir, aux lumières, devient d'une blancheur éclatante, des yeux d'une grandeur, d'une forme, d'un éclat oriental, des cils fournis et recourbés qui ressemblaient à de petites plumes noires, une chevelure d'ébène, et cette majesté native de la Lombarde qui fait croire à l'étranger, quand il se promène le dimanche à Milan, que les filles des portiers sont autant de reines.

Atala, prévenue par la fille du fumiste de la visite de cette grande dame dont elle avait entendu parler, avait mis à la hâte une jolie robe de soie, des brodequins, et un mantelet élégant. Un bonnet à rubans couleur cerise décuplait l'effet de sa tête. Cette petite se tenait dans une pose de curiosité naïve, en examinant du coin de l'œil la baronne, dont le tremblement nerveux l'étonnait beaucoup.

La baronne poussa un profond soupir en voyant ce chef-d'œuvre féminin dans la boue de la prostitution, et jura de la ramener à la Vertu.

— Comment te nommes-tu, mon enfant?

— Atala, madame.

— Sais-tu lire, écrire?...

— Non, madame; mais cela ne fait rien, puisque monsieur le sait...

— Tes parens t'ont-ils menée à l'église? As-tu fait ta première communion? Sais-tu ton catéchisme?

— Madame, papa voulait me faire faire des choses qui ressemblent à ce que vous dites, mais maman s'y est opposée...

— Ta mère!... s'écria la baronne. Elle est donc bien méchante, ta mère?...

— Elle me battait toujours! Je ne sais pourquoi, mais j'étais le sujet de disputes continuelles entre mon père et ma mère...

— On ne t'a donc jamais parlé de Dieu?... s'écria la baronne.

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Ah! maman et papa disaient souvent : S.... n.. de Dieu! Tonnerre de Dieu! Sacre-Dieu!... dit-elle avec une délicieuse naïveté.

— N'as-tu jamais vu d'église? ne t'est-il pas venu dans l'idée d'y entrer?

— Des églises?... Ah! Notre Dame, le Panthéon, j'ai vu cela de loin, quand papa m'emmenait dans Paris; mais cela n'arrivait pas souvent. Il n'y a pas de ces églises-là dans le faubourg!

— Dans quel faubourg étiez-vous?

— Dans le faubourg...

— Quel faubourg?

— Mais rue de Charonne, madame...

Les gens du faubourg Saint-Antoine n'appellent jamais autrement ce quartier célèbre que le *faubourg*. C'est pour eux le faubourg par excellence, le souverain faubourg, et les fabricans eux-mêmes entendent par ce mot spécialement le faubourg Saint-Antoine.

— On ne t'a jamais dit ce qui était bien, ce qui était mal?

— Maman me battait quand je ne faisais pas les choses à son idée...

— Mais ne savais-tu pas que tu commettais une mauvaise action en quittant ton père et ta mère pour aller vivre avec un vieillard?

Atala Judici regarda d'un air superbe la baronne, et ne lui répondit pas.

— C'est une fille tout-à-fait sauvage!... se dit Adeline.

— Oh! madame, il y en a beaucoup comme elle au faubourg! dit la femme du fumiste.

— Mais elle ignore tout, même le mal, mon Dieu! Pour-

quoi ne me réponds-tu pas?... demanda la baronne en essayant de prendre Atala par la main.

Atala courroucée recula d'un pas.

— Vous êtes une vieille folle! dit-elle. Mon père et ma mère étaient à jeun depuis une semaine! Ma mère voulait faire de moi quelque chose de bien mauvais, puisque mon père l'a battue en l'appelant voleuse! Pour lors, monsieur Vyder a payé toutes les dettes de mon père et de ma mère et leur a donné de l'argent... oh! plein un sac!... Et il m'a emmenée, que mon pauvre papa pleurait. Mais il fallait nous quitter!... Eh bien! est-ce mal? demanda-t-elle.

— Et aimez-vous bien ce monsieur Vyder?...

— Si je l'aime?.. dit-elle. Je crois bien, madame! Il me raconte de belles histoires tous les soirs!... Et il m'a donné de belles robes, du linge, un châle. Mais, c'est que je suis nippée comme une princesse, et je ne porte plus de sabots! Enfin, depuis deux mois, je ne sais plus ce que c'est que d'avoir faim. Je ne mange plus de pommes de terre! Il m'apporte des bonbons, des pralines! Oh! que c'est bon, le chocolat praliné!.. Je fais tout ce qu'il veut pour un sac de ce chocolat! Et puis, mon gros père Vyder est bien bon, il me soigne si bien, si gentiment, que ça me fait voir comment aurait dû être ma mère... Il va prendre une vieille bonne pour me soigner, car il ne veut pas que je me salisse les mains à faire la cuisine. Depuis un mois, il commence à gagner pas mal d'argent, il m'apporte trois francs tous les soirs... que je mets dans une tire-lire! Seulement, il ne veut pas que je sorte, excepté pour venir ici... C'est ça un amour d'homme; aussi, il fait de moi ce qu'il veut... Il m'appelle sa petite chatte! et ma mère ne m'appelait que petite vaurienne, ou bien f.... p ....!

— Eh bien! pourquoi, mon enfant, n'en ferais-tu pas ton mari?..

— Mais, c'est fait, madame! dit la jeune fille en regardant la baronne d'un air plein de fierté, sans rougir, le front pur, les yeux calmes. Il m'a dit que j'étais sa petite femme, mais c'est bien embêtant d'être la femme d'un homme!... Allez! sans les pralines!...

— Mon Dieu! se dit à voix basse la baronne, quel est le monstre qui a pu abuser d'une si complète et si sainte innocence? Remettre cette enfant dans le bon sentier, ç'eût été racheter bien des fautes! Moi je savais ce que je faisais! se dit-elle en pensant à sa scène avec Crevel. Elle! elle ignore tout!

— Connaissez vous monsieur Samanon?... demanda la petite Atala d'un air câlin.

— Non, ma petite; mais pourquoi me demandes-tu cela?

— Bien vrai? dit l'innocente créature.

— Ne crains rien de madame, Atala, dit la femme du fumiste, c'est un ange!

— C'est que mon gros chat a peur d'être trouvé par ce Samanon, il se cache... et que je voudrais qu'il pût être libre...

— Et pourquoi?...

— Dam! il me mènerait à Bobino! peut-être à l'Ambigu.

— Quelle ravissante créature! dit la baronne en embrassant cette petite fille.

— Êtes-vous riche?... demanda Atala qui jouait avec les manchettes de la baronne.

— Oui et non, répondit la baronne. Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et aller dans le bon chemin.

— Dans quel chemin? dit Atala. Je vais bien sur mes jambes.

— Le chemin de la vertu!

Atala regarda la baronne d'un air matois et rieur.

— Vois madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Église! Tu t'es mariée comme les bêtes s'accouplent.

— Moi! reprit Atala, mais si vous voulez me donner ce que me donne le père Vyder, je serai bien contente de ne pas me marier...

— Une fois qu'on s'est unie à un homme, comme toi, reprit la baronne, la vertu veut qu'on lui soit fidèle.

— Jusqu'à ce qu'il meure? .. dit Atala d'un air fin, je n'en aurai pas pour longtemps; si vous saviez comme le père Vyder tousse et souffle! Peuh! peuh! fit-elle en imitant le vieillard.

— La vertu, la morale veulent, reprit la baronne, que l'Église qui représente Dieu, et la mairie qui représente la loi, consacrent votre mariage. Vois madame, elle s'est mariée légitimement...

— Est-ce que ça sera plus amusant? demanda l'enfant.

— Tu seras plus heureuse, dit la baronne, car personne ne pourra te reprocher ce mariage. Tu plairas à Dieu! Demande à madame si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement du mariage?

Atala regarda la femme du fumiste.

— Qu'a-t-elle plus que moi? demanda-t-elle; je suis plus jolie qu'elle.

— Oui, mais je suis une honnête femme, et toi, l'on peut te donner un vilain nom...

— Comment veux-tu que Dieu te protége, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines? dit la baronne. Sais-tu que Dieu tient en réserve un paradis pour ceux qui suivent les commandemens de son Église?

— Quéqu'il y a dans le paradis? Y a-t-il des spectacles? dit Atala.

— Oh! le paradis, c'est, dit la baronne, toutes les jouissances que tu peux imaginer. Il est plein d'anges, dont les ailes sont blanches. On y voit Dieu dans sa gloire, on partage sa puissance, on est heureux à tout moment et dans l'éternité!...

Atala Judici écoutait la baronne comme elle eût écouté de la musique; et, la voyant hors d'état de comprendre, Adeline pensa qu'il fallait prendre une autre voie en s'adressant au vieillard.

— Retourne chez toi, ma petite, et j'irai parler à ce monsieur Vyder. Est-il Français?...

— Il est Alsacien, madame; mais il sera riche, allez! Si vous vouliez payer ce qu'il doit à ce vilain Samanon, il vous rendrait votre argent! car il aura dans quelques mois, dit-il, six mille francs de rentes, et nous irons alors vivre à la campagne, bien loin, dans les Vosges...

Ce mot *les Vosges* fit tomber la baronne dans une rêverie profonde. Elle revit son village!

La baronne fut tirée de cette douloureuse méditation par les salutations du fumiste qui venait lui donner les preuves de sa prospérité.

— Dans un an, madame, je pourrai vous rendre les sommes que vous nous avez prêtées, car c'est l'argent du bon Dieu! c'est celui des pauvres et des malheureux! Si je fais fortune, vous puiserez un jour dans notre bourse, car je rendrai par vos mains aux autres le secours que vous nous avez apporté.

— En ce moment, dit la baronne, je ne vous demande pas d'argent, je vous demande votre coopération à une bonne œuvre. Je viens de voir la petite Judici qui vit avec un vieillard, et je veux les marier religieusement, légalement...

— Ah! le père Vyder! c'est un bien brave et digne homme, il est de bon conseil. Ce pauvre vieux s'est déjà fait des amis dans le quartier, depuis deux mois qu'il y est venu. Il me met mes mémoires au net. C'est un brave colonel, je crois, qui a bien servi l'Empereur... Ah! comme il aime Napoléon! Il est décoré, mais il ne porte jamais de décorations. Il attend qu'il se soit refait, car il a des dettes, le pauvre cher homme!.. je crois même qu'il se cache; il est sous le coup des huissiers...

— Dites que je paierai ses dettes s'il veut épouser la petite..

— Ah bien! ce sera bientôt fait. Tenez, madame, allons-y... c'est à deux pas, dans le passage du Soleil!

La baronne et le fumiste sortirent pour aller au passage du Soleil.

— Par ici, madame, dit le fumiste en montrant la rue de la Pépinière.

Le passage du Soleil est en effet au commencement de la rue de la Pépinière et débouche rue du Rocher.

Au milieu de ce passage de création récente, et dont les boutiques sont d'un prix très modique, la baronne aperçut, au-dessus d'un vitrage garni de taffetas vert, à une hauteur

qui ne permettait pas aux passans de jeter des regards indiscrets : ÉCRIVAIN PUBLIC, et sur la porte :

CABINET D'AFFAIRES.

Ici l'on rédige les pétitions, on met les mémoires au net, etc. Discrétion, célérité.

L'intérieur ressemblait à ces bureaux de transit où les omnibus de Paris font attendre les places de correspondance aux voyageurs. Un escalier intérieur menait sans doute à l'appartement en entresol éclairé par la galerie et qui dépendait de la boutique. La baronne aperçut un bureau de bois blanc noirci, des cartons, et un ignoble fauteuil acheté d'occasion. Une casquette et un abat-jour en taffetas vert à fil d'archal tout crasseux annonçaient soit des précautions prises pour se déguiser, soit une faiblesse d'yeux assez concevable chez un vieillard.

— Il est là haut, dit le fumiste ; je vais monter le prévenir et le faire descendre.

La baronne baissa son voile et s'assit. Un pas pesant ébranla le petit escalier de bois, et Adeline ne put retenir un cri perçant en voyant son mari, le baron Hulot, en veste grise tricotée, en pantalon de vieux molleton gris et en pantoufles.

— Que voulez-vous, madame ? dit Hulot galamment.

Adeline se leva, saisit Hulot, et lui dit d'une voix brisée par l'émotion :

— Enfin, je te retrouve !...

— Adeline !... s'écria le baron stupéfait qui ferma la porte de la boutique. Joseph ! cria-t-il au fumiste, allez-vous-en par l'allée ?

— Mon ami, dit-elle oubliant tout dans l'excès de sa joie, tu peux revenir au sein de ta famille, nous sommes riches ! ton fils a cent soixante mille francs de rentes ! ta pension est libre, tu as un arriéré de quinze mille francs à toucher sur ton simple certificat de vie ! Ta Valérie est morte en te léguant trois cent mille francs. On a bien oublié ton nom, va ! tu peux rentrer dans le monde, et tu trouveras d'abord chez ton fils une fortune. Viens, notre bonheur sera complet. Voici bientôt trois ans que je te cherche, et j'espérais si bien te rencontrer, que tu as un appartement tout prêt à te recevoir. Oh ! sors d'ici, sors de l'affreuse situation où je te vois !

— Je le veux bien, dit le baron étourdi; *mais je ne puis pas emmener la petite ?*

— Hector, renonce à elle ! fais cela pour ton Adeline qui ne t'a jamais demandé le moindre sacrifice ! je te promets de doter cette enfant, de la bien marier, de la faire instruire. Qu'il soit dit qu'une de celles qui t'ont rendu heureux, soit heureuse, et ne tombe ni dans le vice, ni dans la fange, ni dans la tombe !

— C'est donc toi, reprit le baron avec un sourire, qui voulais me marier?... Reste un instant là, dit-il, je vais aller m'habiller là-haut, où j'ai dans une malle des vêtemens convenables...

Quand Adeline fut seule, et qu'elle regarda de nouveau cette affreuse boutique, elle fondit en larmes.

— Il vivait là, se dit-elle, et nous sommes dans l'opulence!... Pauvre homme! a-t-il été puni, lui qui était l'élégance même !

Le fumiste vint saluer sa bienfaitrice, qui lui dit de faire avancer une voiture. Quand le fumiste revint, la baronne le pria de prendre chez lui la petite Atala Judici, de l'emmener sur le-champ.

— Vous lui direz, ajouta-t-elle, que si elle veut se mettre sous la direction de monsieur le curé de la Madeleine, le jour où elle fera sa première communion je lui donnerai trente mille francs de dot et un bon mari, quelque brave jeune homme !

— Mon fils aîné, madame ! il a vingt-deux ans, et il adore cette enfant !

Le baron descendit en ce moment, il avait les yeux humides.

— Tu me fais quitter, dit-il à l'oreille de sa femme, la seule créature qui ait approché de l'amour que tu as pour moi ! Cette petite fond en larmes, et je ne puis pas l'abandonner ainsi...

— Sois tranquille, Hector ! elle va se trouver au milieu d'une honnête famille, et je réponds de ses mœurs.

— Ah ! je puis te suivre alors, dit le baron, en conduisant sa femme à la citadine.

Hector, redevenu baron d'Ervy, avait mis un pantalon et une redingote en drap bleu, un gilet blanc, une cravate noire et des gants.

Lorsque la baronne fut assise au fond de la voiture, Atala s'y fourra par un mouvement de couleuvre.

— Ah ! madame, dit-elle, laissez-moi vous accompagner et aller avec vous... Tenez, je serai bien gentille, bien obéissante, je ferai tout ce que vous voudrez; mais ne me séparez pas du père Vyder, de mon bienfaiteur...

— Allons, Atala, dit le baron, cette dame est ma femme, et il faut nous quitter...

— Elle ! si vieille que ça ! répondit l'innocente, et qui tremble comme une feuille ! Oh ! c'te tête !

Et elle imita railleusement le tressaillement de la baronne.

Le fumiste, qui courait après la petite Judici, vint à la portière de la voiture.

— Emportez-la ! dit la baronne.

Le fumiste prit Atala dans ses bras et l'emmena chez lui de force.

— Merci de ce sacrifice, mon ami ! dit Adeline en prenant la main du baron, et la serrant avec une joie délirante. Es-tu changé ! Comme tu dois avoir souffert ! Quelle surprise pour ta fille, pour ton fils !

Adeline parlait comme parlent les amans qui se revoient après une longue absence, de mille choses à la fois.

En dix minutes, le baron et sa femme arrivèrent rue Louis-le-Grand, où Adeline trouva la lettre suivante :

« Madame la baronne,

» Monsieur le baron d'Ervy est resté un mois rue de Charonne, sous le nom de Thorec, anagramme d'Hector. Il est maintenant passage du Soleil, sous le nom de Vyder; il se dit Alsacien, et fait des écritures. Il vit avec une jeune fille nommée Atala Judici. Prenez bien des précautions, madame, car on cherche activement le baron, je ne sais dans quel intérêt.

» La comédienne a tenu sa parole, et se dit, comme toujours,

» Madame la baronne,

» Votre humble servante,

» J. M. »

Le retour du baron excita des transports de joie qui le convertirent à la vie de famille. Il oublia la petite Atala Judici; les excès de la passion l'avaient fait arriver à la mobilité de sensations qui distingue l'enfance. Le bonheur de la famille fut troublé par le changement survenu chez le baron; car, après avoir quitté ses enfans encore valide, il revenait presque centenaire, cassé, voûté, la physionomie dégradée.

Un dîner splendide, improvisé par Célestine, rappela les dîners de la cantatrice au vieillard qui fut étourdi des splendeurs de sa famille.

— Vous fêtez le retour du père prodigue ! dit-il à l'oreille d'Adeline.

— Chut !... tout est oublié, répondit-elle.

— Et Lisbeth ? demanda le baron qui ne vit pas la vieille-fille.

— Hélas ! répondit Hortense, elle est au lit, elle ne se lève plus, et nous aurons le chagrin de la perdre bientôt. Elle compte te voir après dîner.

Le lendemain matin, au lever du soleil, Hulot fils fut averti par son concierge que des soldats de la garde municipale cernaient toute sa propriété. Des gens de justice cherchaient le baron Hulot. Le garde du commerce, qui suivait la portière, présenta des jugemens en règle à l'avocat, en lui demandant s'il voulait payer pour son père. Il s'agissait de dix mille francs de lettres de change souscrites au profit d'un usurier nommé Samanon, et qui probablement avait donné deux ou trois mille

francs au baron d'Ervy. Hulot fils pria le garde du commerce de renvoyer son monde, et il paya.

— Sera-ce là tout? se dit-il avec inquiétude.

Lisbeth, déjà bien malheureuse du bonheur qui luisait sur la famille, ne put soutenir cet événement heureux. Elle empira si bien, qu'elle fut condamnée par Bianchon à mourir une semaine après, vaincue au bout de cette longue lutte marquée pour elle par tant de victoires. Elle garda le secret de sa haine au milieu de l'affreuse agonie d'une phthisie pulmonaire. Elle eut d'ailleurs la satisfaction suprême de voir Adeline, Hortense, Hulot, Victorin, Steinbock, Célestine et leurs enfans tous en larmes autour de son lit, et la regrettant comme l'ange de la famille.

Le baron Hulot, mis à un régime substantiel qu'il ignorait depuis bientôt trois ans, reprit de la force, et il se ressembla presque à lui-même. Cette restauration rendit Adeline heureuse à un tel point que l'intensité de son tressaillement nerveux diminua.

— Elle finira par être heureuse! se dit Lisbeth la veille de sa mort en voyant l'espèce de vénération que le baron témoignait à sa femme, dont les souffrances lui avaient été racontées par Hortense et par Victorin.

Ce sentiment hâta la fin de la cousine Bette, dont le convoi fut mené par toute une famille en larmes.

Le baron et la baronne Hulot, se voyant arrivés à l'âge du repos absolu, donnèrent au comte et à la comtesse Steinbock les magnifiques appartemens du premier étage, et se logèrent au second.

Le baron, par les soins de son fils, obtint une place dans un chemin de fer, au commencement de l'année 1845, avec six mille francs d'appointemens, qui, joints aux six mille francs de pension de sa retraite et à la fortune léguée par madame Crevel, lui composèrent vingt-quatre mille francs de rente.

Hortense, ayant été séparée de biens avec son mari pendant les trois années de brouille, Victorin n'hésita plus à placer au nom de sa sœur les deux cent mille francs de fidéi-commis, et il fit à Hortense une pension de douze mille francs. Wenceslas, mari d'une femme riche, ne lui faisait aucune infidélité; mais il flânait, sans pouvoir se résoudre à entreprendre une œuvre, si petite qu'elle fût. Redevenu artiste *in partibus*, il avait beaucoup de succès dans les salons, il était consulté par beaucoup d'amateurs; il passa critique, comme tous les impuissans qui mentent à leurs débuts.

Chacun de ces ménages jouissait donc d'une fortune particulière, quoique vivant en famille.

Éclairée par tant de malheurs, la baronne laissait à son fils le soin de gérer les affaires, et réduisait ainsi le baron à ses appointemens, espérant que l'exiguïté de ce revenu l'empêcherait de retomber dans ses anciennes erreurs. Mais, par un bonheur étrange, et sur lequel ni la mère ni le fils ne comptaient, le baron semblait avoir renoncé au beau sexe. Sa tranquillité, mise sur le compte de la nature, avait fini par tellement rassurer la famille, qu'on jouissait entièrement de l'amabilité revenue et des charmantes qualités du baron d'Ervy. Plein d'attention pour sa femme et pour ses enfans, il les accompagnait au spectacle, dans le monde où il reparut, et il faisait avec une grâce exquise les honneurs du salon de son fils. Enfin, ce père prodigue reconquis donnait la plus grande satisfaction à sa famille. C'était un agréable vieillard, complétement détruit, mais spirituel, n'ayant gardé de son vice que ce qui pouvait en faire une vertu sociale. On arriva naturellement à une sécurité complète. Les enfans et la baronne portaient aux nues le père de famille, en oubliant la mort des deux oncles! La vie ne va pas sans de grands oublis!

Madame Victorin, qui menait avec un grand talent de ménagère, dû d'ailleurs aux leçons de Lisbeth, cette maison énorme, avait été forcée de prendre un cuisinier. Le cuisinier rendit nécessaire une fille de cuisine. Les filles de cuisine sont aujourd'hui des créatures ambitieuses, occupées à surprendre les secrets du chef, et qui deviennent des cuisinières dès qu'elles savent faire tourner les sauces. Donc on change très souvent de filles de cuisine.

Au commencement du mois de décembre 1845, Célestine prit une fille de cuisine, une grosse Normande d'Isigny, à taille courte, à bons bras rouges, munie d'un visage commun, bête comme une pièce de circonstance, et qui se décida difficilement à quitter le bonnet de coton classique dont se coiffent les filles de la Basse-Normandie. Cette fille, douée d'un embonpoint de nourrice, semblait près de faire éclater la cotonnade dont elle entourait son corsage. On eût dit que sa figure rougeaude avait été taillée dans du caillou, tant les jaunes contours en étaient fermes. On ne fit naturellement aucune attention dans la maison, à l'entrée de cette fille appelée Agathe, la vraie fille délurée que la province envoie journellement à Paris. Agathe tenta médiocrement le cuisinier, tant elle était grossière dans son langage, car elle avait servi les rouliers, elle sortait d'une auberge de faubourg, et au lieu de faire la conquête du chef et d'obtenir de lui qu'il lui montrât le grand art de la cuisine, elle fut l'objet de son mépris. Le cuisinier courtisait Louise, la femme de chambre de la comtesse Steinbock, et la Normande, se voyant maltraitée, se plaignit de son sort.

Elle était toujours envoyée dehors, sous un prétexte quelconque, quand le chef finissait un plat ou parachevait une sauce.

— Décidément, je n'ai pas de chance, disait-elle; j'irai dans une autre maison.

Néanmoins, elle resta, quoiqu'elle eût demandé déjà deux fois à sortir.

Une nuit, Adeline, réveillée par un bruit de pas, ne trouva plus Hector dans le lit qu'il occupait auprès du sien, car ils couchaient dans des lits jumeaux, ainsi qu'il convient à des vieillards. Elle attendit une heure sans voir revenir le baron. Prise de peur, croyant à une catastrophe tragique, à l'apoplexie, elle monta d'abord à l'étage supérieur occupé par les mansardes où couchaient les domestiques, et fut attirée vers la chambre d'Agathe, autant par la vive lumière qui sortait par la porte, entrebâillée, que par le murmure de deux voix.

Elle s'arrêta tout épouvantée en reconnaissant la voix du baron, qui, séduit par les charmes d'Agathe, en était arrivé par la résistance calculée de cette atroce maritorne, à lui dire ces odieuses paroles :

— Ma femme n'a pas longtemps à vivre, et si tu veux tu pourras être baronne.

Adeline jeta un cri, laissa tomber son bougeoir et s'enfuit.

Trois jours après, la baronne, administrée la veille, était à l'agonie et se voyait entourée de sa famille en larmes.

Un moment avant d'expirer, elle prit la main de son mari, la pressa et lui dit à l'oreille: Mon ami, je n'avais plus que ma vie à te donner, dans un moment tu seras libre, et tu pourras faire une baronne Hulot.

Et l'on vit, ce qui doit être rare, des larmes sortir des yeux d'une morte.

La férocité du Vice avait vaincu la patience de l'ange, à qui, sur le bord de l'Éternité, il échappa le seul mot de reproche qu'elle eût fait entendre de toute sa vie.

Le baron Hulot quitta Paris trois jours après l'enterrement de sa femme.

Onze mois après, Victorin apprit indirectement le mariage de son père avec mademoiselle Agathe Piquetard, qui s'était célébré à Isigny, le premier février mil huit cent quarante-six.

— Les ancêtres peuvent s'opposer au mariage de leurs enfans, mais les enfans ne peuvent pas empêcher les folies des ancêtres en enfance, dit maître Hulot à maître Popinot, le second fils de l'ancien ministre du commerce, qui lui parlait de ce mariage.

FIN DE LA COUSINE BETTE.

DEUXIÈME ÉPISODE.

LE COUSIN PONS.

DEUXIÈME PARTIE.

LES DEUX MUSICIENS.

I.

Vers trois heures de l'après-midi, dans le mois d'octobre de l'année 1844, un homme âgé d'une soixantaine d'années, mais à qui tout le monde eût donné plus que cet âge, allait le long du boulevard des Italiens, le nez à la piste, les lèvres papelardes, comme un négociant qui vient de conclure une excellente affaire, ou comme un garçon content de lui-même au sortir d'un boudoir.

C'est à Paris la plus grande expression connue de la satisfaction personnelle chez l'homme.

En apercevant de loin ce vieillard, les personnes qui sont là tous les jours assises sur des chaises, livrées au plaisir d'analyser les passans, laissaient toutes poindre dans leurs physionomies ce sourire particulier aux gens de Paris, et qui dit tant de choses ironiques, moqueuses ou compatissantes, mais qui, pour animer le visage du Parisien, blasé sur tous les spectacles possibles, exigent de hautes curiosités vivantes.

Un mot fera comprendre et la valeur archéologique de ce bonhomme et la raison du sourire qui se répétait comme un écho dans tous les yeux.

On demandait à Hyacinthe, un des meilleurs acteurs des Variétés et célèbre par ses saillies, où il faisait faire les chapeaux à la vue desquels la salle pouffe de rire :

— Je ne les fais point faire, je les garde ! répondit-il.

Eh bien ! il se rencontre dans le million d'acteurs qui composent la grande troupe de Paris, des Hyacinthes sans le savoir qui gardent sur eux tous les ridicules d'un temps, et qui vous apparaissent comme la personnification de toute une époque pour vous arracher une bouffée de gaîté quand vous vous promenez en dévorant quelque chagrin amer causé par la trahison d'un ex-ami.

En conservant dans quelques détails de sa mise une fidélité *quand même* aux modes de l'an 1806, ce passant rappelait l'Empire sans être par trop caricature. Pour les observateurs, cette finesse rend ces sortes d'évocations extrêmement précieuses. Mais cet ensemble de petites choses voulait l'attention analytique dont sont doués les connaisseurs en flânerie ; et, pour exciter le rire à distance, le passant devait offrir une de ces énormités à crever les yeux comme on dit, et que les acteurs recherchent pour assurer le succès de leurs *entrées*.

Ce vieillard, sec et maigre, portait un spencer couleur noisette sur un habit verdâtre à boutons de métal blanc !...

Un homme en spencer, en 1844, c'est, voyez-vous, comme si Napoléon eût daigné ressusciter pour deux heures.

Le spencer fut inventé, comme son nom l'indique, par un lord sans doute vain de sa jolie taille.

Avant la paix d'Amiens, cet Anglais avait résolu le pro-

blème de couvrir le buste sans assommer le corps par le poids de cet affreux carrick qui finit aujourd'hui sur le dos des vieux cochers de fiacre; mais comme les fines tailles sont en minorité, la mode du spencer pour homme n'eut en France qu'un succès passager, quoique ce fût une invention anglaise.

A la vue du spencer, les gens de quarante à cinquante ans revêtaient par la pensée ce monsieur de bottes à revers, d'une culotte de casimir vert pistache à nœud de rubans, et se revoyaient dans le costume de leur jeunesse!

Les vieilles femmes se remémoraient leurs conquêtes!

Quant aux jeunes gens, ils se demandaient pourquoi ce vieil Alcibiade avait coupé la queue à son paletot.

Tout concordait si bien à ce spencer que vous n'eussiez pas hésité à nommer ce passant un homme-Empire, comme on dit un meuble-Empire; mais il ne symbolisait l'empire que pour ceux à qui cette magnifique et grandiose époque est connue, au moins *de visu;* car il exigeait une certaine fidélité de souvenirs quant aux modes.

L'Empire est déjà si loin de nous, que tout le monde ne peut pas se le figurer dans sa réalité gallo-grecque.

Le chapeau mis en arrière découvrait presque tout le front avec cette espèce de crânerie par laquelle les administrateurs et les pékins essayèrent alors de répondre à celle des militaires.

C'était d'ailleurs un horrible chapeau de soie à quatorze francs, aux bords intérieurs duquel de hautes et larges oreilles imprimaient des marques blanchâtres, vainement combattues par la brosse.

Le tissu de soie mal appliqué, comme toujours, sur le carton de la forme, se plissait en quelques endroits, et semblait être attaqué de la lèpre, en dépit de la main qui le pansait tous les matins.

Sous ce chapeau, qui paraissait près de tomber, s'étendait une de ces figures falotes et drôlatiques comme les Chinois seuls en savent inventer pour leurs magots.

Ce vaste visage percé comme une écumoire, où les trous produisaient des ombres et refouillé comme un masque romain, démentait toutes les lois de l'anatomie.

Le regard n'y sentait point de charpente.

Là où le dessin voulait des os, la chair offrait des méplats gélatineux, et là où les figures présentent ordinairement des creux, celle-là se contournait en bosses flasques.

Cette face grotesque, écrasée en forme de potiron, attristée par des yeux gris surmontés de deux lignes rouges au lieu de sourcils, était commandée par un nez à la Don Quichotte, comme une plaine est dominée par un bloc erratique.

Ce nez exprime, ainsi que Cervantes avait dû le remarquer, une disposition native à ce dévoûment aux grandes choses qui dégénère en duperie.

Cette laideur, poussée tout au comique, n'excitait cependant point le rire.

La mélancolie excessive qui débordait par les yeux pâles de ce pauvre homme atteignait le moqueur et lui glaçait la plaisanterie sur les lèvres.

On pensait aussitôt que la nature avait interdit à ce bonhomme d'exprimer la tendresse, sous peine de faire rire une femme ou de l'affliger.

Le Français se tait devant ce malheur qui lui paraît le plus cruel de tous les malheurs : ne pouvoir plaire!

II.

Cet homme si disgracié par la nature était mis comme le sont les pauvres de la bonne compagnie, à qui les riches essayent assez souvent de ressembler.

Il portait des souliers cachés par des guêtres, faites sur le modèle de celles de la garde impériale, et qui lui permettaient sans doute de garder les mêmes chaussettes pendant un certain temps.

Son pantalon en drap noir présentait des reflets rougeâtres, et sur les plis des lignes blanches ou luisantes qui, non moins que la façon, assignaient à trois ans la date de l'acquisition.

L'ampleur de ce vêtement déguisait assez mal une maigreur provenue plutôt de la constitution que d'un régime pythagoricien, car le bonhomme, doué d'une bouche sensuelle à lèvres lippues, montrait en souriant des dents blanches dignes d'un requin.

Le gilet à châle, également en drap noir, mais doublé d'un gilet blanc sous lequel brillait en troisième ligne le bord d'un tricot rouge, vous remettait en mémoire les cinq gilets de Garat.

Une énorme cravate en mousseline blanche dont le nœud prétentieux avait été cherché par un Beau pour charmer les *femmes charmantes* de 1809, dépassait si bien le menton que la figure semblait s'y plonger comme dans un abîme.

Un cordon de soie tressée, jouant les cheveux, traversait la chemise et protégeait la montre contre un vol improbable.

L'habit verdâtre, d'une propreté remarquable, comptait quelque trois ans de plus que le pantalon; mais le collet en velours noir et les boutons en métal blanc récemment renouvelés trahissaient les soins domestiques poussés jusqu'à la minutie.

Cette manière de retenir le chapeau par l'occiput, le triple gilet, l'immense cravate où plongeait le menton, les guêtres, les boutons de métal sur l'habit verdâtre, tous ces vestiges des modes impériales s'harmoniaient aux parfums arriérés de la coquetterie des Incroyables, à je ne sais quoi de menu dans les plis, de correct et de sec dans l'ensemble, qui sentait l'école de David, qui rappelait les meubles grêles de Jacob.

On reconnaissait d'ailleurs à la première vue un homme bien élevé en proie à quelque vice secret, ou l'un de ces petits rentiers dont toutes les dépenses sont si nettement déterminées par la médiocrité du revenu, qu'une vitre cassée, un habit déchiré, ou la peste philanthropique d'une quête, suppriment leurs menus plaisirs pendant un mois.

Si vous eussiez été là, vous vous seriez demandé pourquoi le sourire animait cette figure grotesque dont l'expression habituelle devait être triste et froide, comme celle de tous ceux qui luttent obscurément pour obtenir les triviales nécessités de l'existence.

Mais en remarquant la précaution maternelle avec laquelle ce vieillard singulier tenait de sa main droite un objet évidemment précieux, sous les deux basques gauches de son double habit, pour le garantir des chocs imprévus; en lui voyant surtout l'air affairé que prennent les oisifs chargés d'une commission, vous l'auriez soupçonné d'avoir retrouvé quelque chose d'équivalent au bichon d'une marquise et de l'apporter triomphalement, avec la galanterie empressée d'un homme-Empire à la charmante femme de soixante ans qui n'a pas encore su renoncer à la visite journalière de son *attentif*.

Paris est la seule ville du monde où vous rencontriez de pareils spectacles, qui font de ses boulevards un drame continu joué gratis par les Français, au profit de l'Art.

III.

D'après le galbe de cet homme osseux, et malgré son hardi spencer, vous l'eussiez difficilement classé parmi les artistes parisiens, nature de convention dont le privilége, assez semblable à celui du gamin de Paris, est de réveiller dans les imaginations bourgeoises les jovialités les plus mirobolantes, puisqu'on a remis en honneur ce vieux mot drôlatique.

Ce passant était pourtant un grand prix, l'auteur de la première cantate couronnée à l'Institut, lors du rétablissement de l'Académie de Rome, enfin monsieur Sylvain Pons!... l'auteur de célèbres romances roucoulées par nos mères, de deux ou trois opéras joués en 1815 et 1816, puis de quelques partitions inédites.

Ce digne homme finissait chef d'orchestre à un théâtre des boulevards.

Il était, grâce à sa figure, professeur dans quelques pensionnats de demoiselles, et n'avait pas d'autres revenus que ses appointemens et ses cachets.

Courir le cachet à cet âge!... Combien de mystères dans cette situation peu romanesque!

Ce dernier porte-spencer portait donc sur lui plus que les symboles de l'empire, il portait encore un grand enseignement écrit sur ses trois gilets.

Il montrait gratis une des nombreuses victimes du fatal et funeste système nommé Concours qui règne encore en France après cent ans de pratique sans résultat.

Cette presse des intelligences fut inventée par Poisson de Marigny, le frère de madame de Pompadour, nommé, vers 1746, directeur des Beaux-Arts.

Or, tâchez de compter sur vos doigts les gens de génie fournis depuis un siècle par les lauréats?

D'abord, jamais aucun effort administratif ou scolaire ne remplacera les miracles du hasard auquel on doit les grands hommes.

C'est, entre les mystères de la génération, le plus inaccessible à notre ambitieuse analyse moderne.

Puis, que penseriez-vous des Égyptiens qui, dit-on, inventèrent des fours pour faire éclore des poulets, s'ils n'eussent point immédiatement donné la becquée à ces mêmes poulets?

Ainsi se comporte cependant la France qui tâche de produire des artistes par la serre-chaude du Concours; et, une fois le statuaire, le peintre, le graveur, le musicien obtenus par ce procédé mécanique, elle ne s'en inquiète pas plus que le dandy ne se soucie le soir des fleurs qu'il a mises à sa boutonnière.

Il se trouve que l'homme de talent est Greuze ou Watteau, Félicien David ou Pagnest, Géricault ou Deschamps, Auber ou David d'Angers, Eugène Delacroix, gens peu soucieux des grands prix et poussés en pleine terre sous les rayons de ce soleil invisible, nommé la Vocation.

Envoyé par l'État à Rome, pour devenir un grand musicien, Sylvain Pons en avait rapporté le goût des antiquités et des belles choses d'art.

Il se connaissait admirablement en tous ces travaux, chefs-d'œuvre de la main et de la Pensée, compris depuis peu dans ce mot populaire, le Bric-à-Brac.

Cet enfant d'Euterpe revint donc à Paris, vers 1810, collectionneur féroce, chargé de tableaux, de statuettes, de cadres, de sculptures en ivoire, en bois, d'émaux, porcelaines, etc., qui, pendant son séjour académique à Rome, avaient absorbé la plus grande partie de l'héritage paternel, autant par les frais de transport que par les prix d'acquisition.

Il avait employé de la même manière la succession de sa mère durant le voyage qu'il fit en Italie, après ces trois ans officiels passés à Rome.

Il voulut visiter à loisir Venise, Milan, Florence, Bologne, Naples, séjournant dans chaque ville en rêveur, en philosophe, avec l'insouciance de l'artiste qui, pour vivre, compte sur son talent, comme les filles de joie comptent sur leur beauté.

Pons fut heureux pendant ce splendide voyage autant que pouvait l'être un homme plein d'âme et de délicatesse, à qui sa laideur interdisait *des succès auprès des femmes*, selon la phrase consacrée en 1809, et qui trouvait les choses de la vie toujours au-dessous du type idéal qu'il s'en était créé; mais il avait pris son parti sur cette discordance entre le son de son âme et les réalités.

Ce sentiment du beau, conservé pur et vif dans son cœur, fut sans doute le principe des mélodies ingénieuses, fines, pleines de grâce qui lui valurent une réputation de 1810 à 1814.

Toute réputation qui se fonde en France sur la vogue, sur la mode, sur les folies éphémères de Paris, produit des Pons.

Il n'est pas de pays où l'on soit si sévère pour les grandes choses, et si dédaigneusement indulgent pour les petites.

Bientôt noyé dans les flots d'harmonie allemande, et dans la production rossinienne, si Pons fut encore, en 1824, un musicien agréable et connu par quelques dernières romances, jugez de ce qu'il pouvait être en 1831!

Aussi, en 1844, l'année où commença le seul drame de cette vie obscure, Sylvain Pons avait-il atteint à la valeur d'une croche antédiluvienne; les marchands de musique ignoraient complétement son existence, quoiqu'il fît à des prix médiocres la musique de quelques pièces à son théâtre et aux théâtres voisins.

Ce bonhomme rendait d'ailleurs justice aux fameux maîtres de notre époque; une belle exécution de quelques morceaux d'élite le faisait pleurer; mais sa religion n'arrivait pas à ce point où elle frise la manie, comme chez les Kreisler d'Hoffmann; il n'en laissait rien paraître, il jouissait en lui-même à la façon des *Hatchischins* ou des Tériaskis.

Le génie de l'admiration, de la compréhension, la seule faculté par laquelle un homme ordinaire devient le frère d'un grand poète, est si rare à Paris, où toutes les idées ressemblent à des voyageurs passant dans une hôtellerie, que l'on doit accorder à Pons une respectueuse estime.

Le fait de l'insuccès du bonhomme peut sembler exorbitant, mais il avouait naïvement sa faiblesse relativement à l'harmonie: il avait négligé l'étude du Contrepoint; et l'orchestration moderne, grandie outre mesure, lui parut inabordable au moment où, par de nouvelles études, il aurait pu se maintenir parmi les compositeurs modernes, devenir, non pas Rossini, mais Hérold.

Enfin, il trouva dans les plaisirs du collectionneur de si vives compensations à la faillite de la gloire, que s'il lui eût fallu choisir entre la possession de ses curiosités et le nom de Rossini, le croirait-on? Pons aurait opté pour son cher cabinet.

Le vieux musicien pratiquait l'axiome de Chenavard, le savant collectionneur de gravures précieuses, qui prétend qu'on ne peut avoir de plaisir à regarder un Ruysdaël, un Hobbema, un Holbein, un Raphaël, un Murillo, un Greuze, un Sebastien del Piombo, un Giorgione, un Albert Durer, qu'autant que le tableau n'a coûté que cinquante francs.

Pons n'admettait pas d'acquisition au-dessus de cent francs; et, pour qu'il payât un objet cinquante francs, cet objet devait en valoir trois mille.

La plus belle chose du monde, qui coûtait trois cents francs, n'existait plus pour lui. Rares avaient été les occasions, mais il possédait les trois élémens du succès: les jambes du cerf, le temps des flâneurs et la patience de l'israélite.

Ce système, pratiqué pendant quarante ans, à Rome comme à Paris, avait porté ses fruits.

Après avoir dépensé, depuis son retour de Rome, environ deux mille francs par an, Pons cachait à tous les regards une collection de chefs-d'œuvre en tout genre dont le catalogue atteignait au fabuleux numéro 1907.

De 1811 à 1816, pendant ses courses à travers Paris, il avait trouvé pour dix francs ce qui se paye aujourd'hui mille à douze cents francs.

C'étaient des tableaux triés dans les quarante-cinq mille tableaux qui s'exposent par an dans les ventes parisiennes; des porcelaines de Sèvres, pâte tendre, achetées chez les Auvergnats, ces satellites de la Bande-Noire, qui ramenaient sur des charrettes les merveilles de la France-Pompadour.

Enfin, il avait ramassé les débris du dix-septième et du dix-huitième siècle, en rendant justice aux gens d'esprit et de génie de l'école française, ces grands inconnus, les Lepautre, les Lavallée-Poussin, etc., qui ont créé le genre Louis XV, le genre Louis XVI, et dont les œuvres colossales défrayent aujourd'hui les prétendues inventions de nos artistes, incessamment courbés sur les trésors du Cabinet des Estampes pour faire du nouveau en faisant d'adroits pastiches

Pons devait beaucoup de morceaux à ces échanges, bonheur ineffable des collectionneurs!

Le plaisir d'acheter des curiosités n'est que le second, le premier c'est de les brocanter.

Avant messieurs Dosne et Dablin, Pons avait collectionné les tabatières et les miniatures.

Sans célébrité dans la Bricabraquologie, car il ne hantait pas les ventes, il ne se montrait pas chez les illustres marchands, Pons ignorait la valeur vénale de son trésor.

Feu Dusommerard avait bien essayé de se lier avec le musicien; mais le prince du Bric-à-Brac mourut sans avoir pu pénétrer dans le musée Pons, le seul qui pût être comparé à la célèbre collection Sauvageot.

Entre Pons et monsieur Sauvageot, il se rencontrait quelques ressemblances.

Monsieur Sauvageot, musicien comme Pons, sans grande fortune aussi, a procédé de la même manière, par les mêmes moyens, avec le même amour de l'art, avec la même haine contre ces illustres riches qui se font des cabinets pour faire une habile concurrence aux marchands.

De même que son rival, son émule, son antagoniste pour toutes ces œuvres de la Main, pour ces prodiges du travail, Pons se sentait au cœur une avarice insatiable, l'amour de l'amant pour une belle maîtresse, et la *revente,* dans les salles de la rue des Jeûneurs, aux coups de marteau des Bonnefonds de Lavialle, des Ridel, etc., lui semblait un crime de lèze Bric-à-Brac.

Il possédait son musée pour en jouir à toute heure, car les âmes créées pour admirer les grandes œuvres, ont la faculté sublime des vrais amans, ils éprouvent autant de plaisir aujourd'hui qu'hier, ils ne se lassent jamais, et les chefs-d'œuvre sont, heureusement, toujours jeunes.

Aussi l'objet tenu si paternellement devait-il être une de ces trouvailles que l'on emporte, avec quel amour! amateurs, vous le savez!

Aux premiers contours de cette esquisse biographique, tout le monde va s'écrier :

« — Voilà, malgré sa laideur, l'homme le plus heureux de la terre! »

En effet, aucun ennui, aucun spleen ne résiste au moxa qu'on se pose à l'âme en se donnant une manie.

Vous tous qui ne pouvez plus boire à ce que, dans tous les temps, on a nommé *la coupe du plaisir*, prenez à tâche de collectionner quoi que ce soit (on a collectionné des affiches!), et vous retrouverez le lingot du bonheur en petite monnaie.

Une manie, c'est le plaisir passé à l'état d'idée!

Néanmoins, n'enviez pas le bonhomme Pons, ce sentiment reposerait, comme tous les mouvemens de ce genre, sur une erreur.

Cet homme, plein de délicatesse, dont l'âme vivait par une admiration infatigable pour la magnificence du Travail humain, cette belle lutte avec les travaux de la nature, était l'esclave de celui des sept péchés capitaux que Dieu doit punir le moins sévèrement : Pons était gourmand.

Son peu de fortune et sa passion pour le Bric-à-Brac lui commandaient un régime diététique tellement en horreur avec sa *gueule fine*, que le célibataire avait tout d'abord tranché la question en allant dîner tous les jours en ville.

Or, sous l'Empire, on eut bien plus que de nos jours un culte pour les gens célèbres, peut-être à cause de leur petit nombre et de leur peu de prétentions politiques.

On devenait poète, écrivain, musicien à si peu de frais!

Pons, regardé comme le rival probable des Nicolo, des Paër et des Berton, reçut alors tant d'invitations, qu'il fut obligé de les écrire sur un agenda, comme les avocats écrivent leurs causes.

Se comportant d'ailleurs en artiste, il offrait des exemplaires de ses romances à tous ses amphitryons, il *touchait le forté* chez eux, il leur apportait des loges pour Feydeau, théâtre pour lequel il travaillait; il y organisait les concerts; il jouait même quelquefois du violon chez ses parens en improvisant un petit bal.

IV.

Les plus beaux hommes de la France échangeaient en ce temps-là des coups de sabre avec les plus beaux hommes de la coalition; la laideur de Pons s'appela donc *originalité*, d'après la grande loi promulguée par Molière dans le fameux couplet d'Éliante.

Quand il avait rendu quelque service à quelque *belle dame*, il s'entendit appeler quelquefois un homme charmant, mais son bonheur n'alla jamais plus loin que cette parole.

Pendant cette période, qui dura six ans environs, de 1810 à 1816, Pons contracta la funeste habitude de bien dîner, de voir les personnes qui l'invitaient se mettant en frais, se procurant des primeurs, débouchant leurs meilleurs vins, soignant le dessert, le café, les liqueurs, et le traitant de leur mieux, comme on traitait sous l'Empire, où beaucoup de maisons imitaient les splendeurs des rois, des reines, des princes dont regorgeait Paris.

On jouait beaucoup alors à la royauté, comme on joue aujourd'hui à la Chambre en créant une foule de Sociétés à présidens, vice-présidens et secrétaires; Société linière, vinicole, séricicole, agricole, de l'industrie, etc.

On est arrivé jusqu'à chercher des plaies sociales pour constituer les guérisseurs en société!

Un estomac dont l'éducation se fait ainsi, réagit nécessairement sur le moral et le corrompt en raison de la haute sapience culinaire qu'il acquiert.

La Volupté, tapie dans tous les plis du cœur, y parle en souveraine, elle bat en brèche la volonté, l'honneur, elle veut à tout prix sa satisfaction.

On n'a jamais peint les exigences de la Gueule, elles échappent à la critique littéraire par la nécessité de vivre; mais on ne se figure pas le nombre des gens que la Table a ruinés.

La Table est, à Paris, sous ce rapport, l'émule de la courtisane.

C'est, d'ailleurs, la Recette dont celle-ci est la Dépense.

Lorsque, d'invité perpétuel, Pons arriva, par sa décadence comme artiste, à l'état de pique-assiette, il lui fut impossible de passer de ces tables si bien servies au brouet lacédémonien d'un restaurant à quarante sous.

Hélas! il lui prit des frissons en pensant que son indépendance tenait à de si grands sacrifices, et il se sentit capable des plus grandes lâchetés pour continuer à bien vivre, à savourer toutes les primeurs à leur date, enfin à *gobichonner* (mot populaire, mais expressif) de bons petits plats soignés.

Oiseau picoreur, s'enfuyant le gosier plein, et gazouillant un air pour tout remercîment, Pons éprouvait d'ailleurs un certain plaisir à bien vivre aux dépens de la société qui lui demandait, quoi? de la monnaie de singe.

Habitué, comme tous les célibataires qui ont le *chez soi* en horreur et qui vivent chez les autres, à ces formules, à ces grimaces sociales par lesquelles on remplace les sentimens dans le monde, il se servait des complimens comme de menue monnaie; et, à l'égard des personnes, il se contentait des étiquettes sans plonger une main curieuse dans les sacs.

Cette phase assez supportable dura dix autres années; mais quelles années! Ce fut un automne pluvieux.

Pendant tout ce temps, Pons se maintint gratuitement à table, en se rendant nécessaire dans toutes les maisons où il allait.

Il entra dans une voie fatale en s'acquittant d'une multitude de commissions, en remplaçant les portiers et les domestiques dans mainte et mainte occasion.

Préposé de bien des achats, il devint l'espion honnête et innocent détaché d'une famille dans une autre; mais on ne lui sut aucun gré de tant de courses et de tant de lâchetés.

— Pons est un garçon, disait-on, il ne sait que faire de son temps, il est trop heureux de trotter pour nous... Que deviendrait-il?

Bientôt se déclara la froideur que le vieillard répand autour de lui.

Cette bise se communique, elle produit son effet dans la température morale, surtout lorsque le vieillard est laid et pauvre.

N'est-ce pas être trois fois vieillard?

Ce fut l'hiver de la vie, l'hiver au nez rouge, aux joues hâves, avec toutes sortes d'onglées!

De 1836 à 1843, Pons se vit invité rarement.

Loin de rechercher le parasite, chaque famille l'acceptait comme on accepte un impôt; on ne lui tenait plus compte de rien, pas même de ses services réels.

Les familles où le bonhomme accomplissait ses évolutions, toutes sans respect pour les arts, en adoration devant les résultats, ne prisaient que ce qu'elles avaient conquis depuis 1830, des fortunes ou des positions sociales éminentes.

Or, Pons n'ayant pas assez de hauteur dans l'esprit ni dans les manières pour imprimer la crainte que l'esprit ou le génie cause au bourgeois, avait naturellement fini par devenir moins que rien, sans être néanmoins tout-à-fait méprisé.

Quoiqu'il éprouvât dans ce monde de vives souffrances, comme tous les gens timides, il les taisait.

Puis, il s'était habitué par degrés à comprimer ses sentimens, à se faire de son cœur un sanctuaire où il se retirait.

Ce phénomène, beaucoup de gens superficiels le traduisent par le mot égoïsme.

La ressemblance est assez grande entre le solitaire et l'égoïste pour que les médisans paraissent avoir raison contre l'homme de cœur, surtout à Paris, où personne dans le monde n'observe, où tout est rapide comme le flot, où tout passe comme un ministère!

Le cousin Pons succomba donc sous un acte d'accusation d'égoïsme porté en arrière contre lui, car le monde finit toujours par condamner ceux qu'il accuse.

Sait-on combien une défaveur imméritée accable les gens timides?

Qui peindra jamais les malheurs de la Timidité!

Cette situation, qui s'aggravait de jour en jour davantage, explique la tristesse empreinte sur le visage de ce pauvre musicien, qui vivait de capitulations infâmes.

Mais les lâchetés que toute passion exige sont autant de liens; plus la passion en demande, plus elle vous attache; elle fait de tous les sacrifices comme un idéal trésor négatif où l'homme voit d'immenses richesses.

Après avoir reçu le regard insolemment protecteur d'un bourgeois raide de bêtise, Pons dégustait comme une vengeance le verre de vin de Porto, la caille au gratin qu'il avait commencé de savourer, se disant à lui-même :

— Ce n'est pas trop payé!

Aux yeux du moraliste, il se rencontrait cependant en cette vie des circonstances atténuantes.

En effet, l'homme n'existe que par une satisfaction quelconque.

Un homme sans passion, le juste parfait, est un monstre, un demi-ange qui n'a pas encore ses ailes.

Les anges n'ont que des têtes dans la mythologie catholique.

Sur terre, le juste, c'est l'ennuyeux Grandisson, pour qui la Vénus des carrefours elle-même se trouverait sans sexe.

Or, excepté les rares et vulgaires aventures de son voyage en Italie, où le climat fut sans doute la raison de ses succès, Pons n'avait jamais vu de femmes lui sourire.

Beaucoup d'hommes ont cette fatale destinée.

Pons était monstre-né; son père et sa mère l'avaient obtenu dans leur vieillesse, et il portait les stygmates de cette naissance hors de saison sur son teint cadavéreux qui semblait avoir été contracté dans le bocal d'esprit de vin où la science conserve certains fœtus extraordinaires.

Cet artiste, doué d'une âme tendre, rêveuse, délicate, forcé d'accepter le caractère que lui imposait sa figure, désespéra d'être jamais aimé.

Le célibat fut donc chez lui moins un goût qu'une nécessité.

La gourmandise, le péché des moines vertueux, lui tendit les bras; il s'y précipita comme il s'était précipité dans l'adoration des œuvres d'art et dans son culte pour la musique.

La bonne chère et le Bric-à-Brac furent pour lui la monnaie d'une femme; car la musique était son état, et trouvez un homme qui aime l'état dont il vit?

A la longue, il en est d'une profession comme du mariage, on n'en sent plus que les inconvéniens.

Brillat-Savarin a justifié par parti pris les goûts des gastronomes; mais peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur le plaisir réel que l'homme trouve à table.

La digestion, en employant les forces humaines, constitue un combat intérieur qui, chez les gastrolâtres, équivaut aux plus hautes jouissances de l'amour.

On sent un si vaste déploiement de la capacité vitale, que le cerveau s'annule au profit du second cerveau, placé dans le diaphragme, et l'ivresse arrive dans l'inertie même de toutes les facultés.

Les boas gorgés d'un taureau sont si bien ivres qu'ils se laissent tuer.

Passé quarante ans, quel homme ose travailler après son dîner?...

Aussi tous les grands hommes ont-ils été sobres.

Les malades en convalescence d'une maladie grave, à qui l'on mesure si chichement une nourriture choisie, ont pu souvent observer l'espèce de griserie gastrique causée par une seule aile de poulet.

Le sage Pons, dont toutes les jouissances étaient concentrées dans le jeu de son estomac, se trouvait toujours dans la situation de ces convalescens: il demandait à la bonne chère toutes les sensations qu'elle peut donner, et il les avait jusqu'alors obtenues tous les jours.

Personne n'ose dire adieu à une habitude.

Beaucoup de suicides se sont arrêtés sur le seuil de la Mort par le souvenir du café où ils vont jouer tous les soirs leur partie de dominos.

V.

En 1835, le hasard vengea Pons de l'indifférence du beau sexe, il lui donna ce qu'on appelle, en style familier, un bâton de vieillesse.

Ce vieillard de naissance trouva dans l'amitié un soutien pour sa vie, il contracta le seul mariage que la société lui permît de faire, il épousa un homme, vieillard, musicien comme lui.

Sans la divine fable de La Fontaine, cette esquisse aurait eu pour titre LES DEUX AMIS.

Mais n'eût-ce pas été comme un attentat littéraire, une profanation devant laquelle tout véritable écrivain reculera?

Le chef-d'œuvre de notre fabuliste, à la fois la confidence de son âme et l'histoire de ses rêves, doit avoir le privilége éternel de ce titre.

Cette page, au fronton de laquelle le poète a gravé ces trois mots : LES DEUX AMIS, est une de ces propriétés sacrées, un temple où chaque génération entrera respectueusement et que l'univers visitera, tant que durera la typographie.

L'ami de Pons était un professeur de piano, dont la vie et les mœurs sympathisaient si bien avec les siennes, qu'il disait l'avoir connu trop tard pour son bonheur; car leur connaissance, ébauchée à une distribution de prix, dans un pensionnat, ne datait que de 1834.

Jamais peut-être deux âmes ne se trouvèrent si pareilles dans l'océan humain qui prit sa source au paradis terrestre contre la volonté de Dieu.

Ces deux musiciens devinrent en peu de temps l'un pour l'autre une nécessité.

Réciproquement confidens l'un de l'autre, ils furent en huit jours comme deux frères. Enfin Schmucke ne croyait pas plus qu'il pût exister un Pons, que Pons ne se doutait qu'il existât un Schmucke.

Déjà, ceci suffirait à peindre ces deux braves gens, mais toutes les intelligences ne goûtent pas les brièvetés de la synthèse

Une légère démonstration est nécessaire pour les incrédules. Ce pianiste, comme tous les pianistes, était un Allemand, Allemand comme le grand Listz et le grand Mendelssohn, Allemand comme Stribelt, Allemand comme Mozart et Dusseck, Allemand comme Meyer, Allemand comme Dœlher, Allemand comme Thalberg, comme Dreschok, comme Hiller, comme Léopold Mayer, comme Crammer, comme Zimmerman et Kalkbrenner, comme Herz, Woëtz, Karr, Wolff, Pixis, Clara Wieck, et particulièrement tous les Allemands.

Quoique grand compositeur, Schmucke ne pouvait être

que démonstrateur, tant son caractère se refusait à l'audace nécessaire à l'homme de génie pour se manifester en musique.

La naïveté de beaucoup d'Allemands n'est pas continue, elle a cessé; celle qui leur est restée à un certain âge, est prise, comme on prend l'eau d'un canal, à la source de leur jeunesse, et ils s'en servent pour fertiliser leur succès en toute chose, science, art ou argent, en écartant d'eux la défiance.

En France, quelques gens fins remplacent cette naïveté d'Allemagne par la bêtise de l'épicier parisien.

Mais Schmucke avait gardé sa naïveté d'enfant, comme Pons gardait sur lui les reliques de l'empire, sans s'en douter.

Ce véritable et noble Allemand était le spectacle et les spectateurs, il se faisait de la musique à lui-même.

Il habitait Paris, comme un rossignol habite sa forêt, et il y chantait seul de son espèce, depuis vingt ans, jusqu'au moment où il rencontra dans Pons un autre lui-même.

Pons et Schmucke avaient en abondance, l'un comme l'autre, dans le cœur et dans le caractère, ces enfantillages de sentimentalité qui distinguent les Allemands: comme la passion des fleurs, comme l'adoration des effets naturels, qui les porte à planter de grosses bouteilles dans leurs jardins pour voir en petit le paysage qu'ils ont en grand sous les yeux; comme cette prédisposition aux recherches qui fait faire à un savant germanique cent lieues dans ses guêtres pour trouver une vérité qui le regarde en riant, assise à la marge du puits sous le jasmin de la cour; comme enfin ce besoin de prêter une signifiance psychique aux riens de la création, qui produit les œuvres inexplicables de Jean-Paul Richter, les griseries imprimées d'Hoffmann et les garde-fous in-folio que l'Allemagne met autour des questions les plus simples, creusées en manière d'abîmes, au fond desquels il ne se trouve qu'un Allemand.

Catholiques tous deux, allant à la messe ensemble, ils accomplissaient leurs devoirs religieux, comme des enfans, n'ayant jamais rien à dire à leurs confesseurs.

Ils croyaient fermement que la musique, la langue du ciel, était aux idées et aux sentimens, ce que les idées et les sentimens sont à la parole, et ils conversaient à l'infini sur ce système, en se répondant l'un à l'autre par des orgies de musique pour se démontrer à eux-mêmes leurs propres convictions, à la manière des amans.

Schmucke était aussi distrait que Pons était attentif.

Si Pons était collectionneur, Schmucke était rêveur; celui-ci étudiait les belles choses morales, comme l'autre sauvait les belles choses matérielles.

Pons voyait et achetait une tasse de porcelaine pendant le temps que Schmucke mettait à se moucher, en pensant à quelque motif de Rossini, de Bellini, de Beethoven, de Mozart, et cherchant dans le monde des sentimens où pouvait se trouver l'origine ou la réplique de cette phrase musicale.

Schmucke, dont les économies étaient administrées par la distraction, Pons prodigue par passion arrivaient l'un et l'autre au même résultat: zéro dans la bourse à la Saint-Sylvestre de chaque année.

Sans cette amitié, Pons eût succombé peut-être à ses chagrins; mais dès qu'il eut un cœur où décharger le sien, la vie devint supportable pour lui.

La première fois qu'il exhala ses peines dans le cœur de Schmucke, le bon Allemand lui conseilla de vivre comme lui, de pain et de fromage, chez lui, plutôt que d'aller manger des dîners qu'on lui faisait payer si cher.

Hélas! Pons n'osa pas avouer à Schmucke que, chez lui, le le cœur et l'estomac étaient ennemis, que l'estomac s'accommodait de ce qui faisait souffrir le cœur, et qu'il lui fallait à tout prix un bon dîner à déguster, comme à un homme galant une maîtresse à... lutiner.

Avec le temps, Schmucke finit par comprendre Pons, car il était trop Allemand pour avoir la rapidité d'observation dont jouissent les Français, et il n'en aima que mieux le pauvre Pons.

Rien ne fortifie l'amitié comme lorsque, de deux amis, l'un se croit supérieur à l'autre.

Un ange n'aurait eu rien à dire en voyant Schmucke, quand il se frotta les mains au moment où il découvrit dans son ami l'intensité qu'avait prise la gourmandise.

En effet, le lendemain le bon Allemand orna le déjeuner de friandises qu'il alla chercher lui-même, et il eut soin d'en avoir tous les jours de nouvelles pour son ami; car depuis leur réunion ils déjeunaient tous les jours ensemble au logis.

Il ne faudrait pas connaître Paris pour imaginer que les deux amis eussent échappé à la raillerie parisienne qui n'a jamais rien respecté.

Schmucke et Pons, en mariant leurs richesses et leurs misères, avaient eu l'idée économique de loger ensemble et ils supportaient également le loyer d'un appartement fort inégalement partagé, situé dans une tranquille maison de la tranquille rue de Normandie, au Marais.

Comme ils sortaient souvent ensemble, qu'ils faisaient souvent les mêmes boulevards côte à côte, les flâneurs du quartier les avaient surnommés *les deux casse-noisettes*.

Ce sobriquet dispense de donner ici le portrait de Schmucke, qui était à Pons ce que la nourrice de Niobé, la fameuse statue du Vatican, est à la Vénus de la Tribune.

Madame Cibot, la portière de cette maison, était le pivot sur lequel roulait le ménage des deux casse-noisettes; mais elle joue un si grand rôle dans le drame qui dénoua cette double existence, qu'il convient de réserver son portrait au moment de son entrée en scène.

Ce qui reste à dire sur le moral de ces deux êtres en est précisément le plus difficile à faire comprendre aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des lecteurs dans la quarante-septième année du dix-neuvième siècle, probablement à cause du prodigieux développement financier produit par l'établissement des chemins de fer.

C'est peu de chose et c'est beaucoup. En effet, il s'agit de donner une idée de la délicatesse excessive de ces deux cœurs.

Empruntons une image aux rails ways, ne fût-ce que par façon de remboursement des emprunts qu'ils nous font.

Aujourd'hui les convois en brûlant leurs rails y broient d'imperceptibles grains de sable; introduisez ce grain de sable invisible pour les voyageurs dans leurs reins, ils ressentiront les douleurs de la plus affreuse maladie, la gravelle.

On en meurt.

Eh bien! ce qui, pour notre société lancée dans sa voie métallique avec une vitesse de locomotive, est le grain de sable invisible dont elle ne prend nul souci, ce grain incessamment jeté dans les fibres de ces deux êtres, et à tout propos, leur causait comme une gravelle au cœur.

D'une excessive tendresse aux douleurs d'autrui, chacun d'eux pleurait de son impuissance; et, pour leurs propres sensations, ils étaient d'une finesse de sensitive qui arrivait à la maladie.

La vieillesse, les spectacles continuels du drame parisien, rien n'avait endurci ces deux âmes fraîches, enfantines et pures.

Plus ces deux êtres allaient, plus vives étaient leurs souffrances intimes.

Hélas! il en est ainsi chez les natures chastes, chez les penseurs tranquilles et chez les vrais poëtes qui ne sont tombés dans aucun excès.

Depuis la réunion de ces deux vieillards, leurs occupations, à peu près semblables, avaient pris cette allure fraternelle qui distingue à Paris les chevaux de fiacre.

Levés vers les sept heures du matin en été comme en hiver, après leur déjeuner ils allaient donner leurs leçons dans les pensionnats où ils se suppléaient au besoin.

Vers midi, Pons se rendait à son théâtre quand une répétition l'y appelait, et il donnait à la flânerie tous ses instans de liberté.

Puis les deux amis se retrouvaient le soir au théâtre où Pons avait placé Schmucke. Voici comment:

VI.

Au moment où Pons rencontra Schmucke, il venait d'obtenir, sans l'avoir demandé, le bâton de maréchal des compositeurs inconnus, un bâton de chef d'orchestre!

Grâce au comte Popinot, alors ministre, cette place fut stipulée pour le pauvre musicien, au moment où ce héros bourgeois de la révolution de Juillet fit donner un privilége de théâtre à l'un de ces amis dont rougit un parvenu, quand, roulant en voiture, il aperçoit dans Paris un ancien camarade de jeunesse, triste à patte, sans sous-pieds, vêtu d'une redingote à teintes invraisemblables, et le nez à des affaires trop élevées pour des capitaux fuyards.

Ancien commis-voyageur, cet ami, nommé Gaudissard, avait été jadis fort utile au succès de la grande maison Popinot. Popinot, devenu comte, devenu pair de France après avoir été deux fois ministre, ne renia point L'ILLUSTRE GAUDISSARD!

Bien plus, il voulut mettre le voyageur en position de renouveler sa garde-robe et de remplir sa bourse; car la politique, les vanités de la cour citoyenne n'avaient point gâté le cœur de cet ancien droguiste.

Gaudissard, toujours fou des femmes, demanda le privilége d'un théâtre alors en faillite, et le ministre, en le lui donnant, eut soin de lui envoyer quelques vieux amateurs du beau sexe, assez riches pour créer une puissante commandite amoureuse de ce que cachent les maillots.

Pons, parasite de l'hôtel Popinot, fut un appoint du privilége.

La compagnie Gaudissard, qui fit d'ailleurs fortune, eut en 1834 l'intention de réaliser au Boulevard cette grande idée: un opéra pour le peuple.

La musique des ballets et des pièces féeries exigeait un chef d'orchestre passable et quelque peu compositeur.

L'administration à laquelle succédait la compagnie Gaudissard était depuis trop longtemps en faillite pour posséder un copiste.

Pons introduisit donc Schmucke au théâtre en qualité d'entrepreneur des copies, métier obscur qui veut de sérieuses connaissances musicales.

Schmucke, par le conseil de Pons, s'entendit avec le chef de ce service à l'Opéra-Comique, et n'en eut point les soins mécaniques.

L'association de Schmucke et de Pons produisit un résultat merveilleux.

Schmucke, très fort comme tous les Allemands sur l'harmonie, soigna l'instrumentation dans les partitions dont le chant fut fait par Pons.

Quand les connaisseurs admirèrent quelques fraîches compositions qui servirent d'accompagnement à deux ou trois grandes pièces à succès, ils les expliquèrent par le mot *progrès*, sans en chercher les auteurs.

Pons et Schmucke s'éclipsèrent dans la gloire, comme certaines personnes se noient dans leur baignoire.

A Paris, surtout depuis 1830, personne n'arrive sans pousser, *quibuscumque viis*, et très fort, une masse effrayante de concurrens; il faut alors beaucoup trop de force dans les reins et les deux amis avaient cette gravelle au cœur, qui gêne tous les mouvemens ambitieux.

Ordinairement Pons se rendait à l'orchestre de son théâtre vers huit heures, heure à laquelle se donnent les pièces en faveur, et dont les ouvertures et les accompagnemens exigeaient la tyrannie du bâton.

Cette tolérance existe dans la plupart des petits théâtres; mais Pons était à cet égard d'autant plus à l'aise, qu'il mettait dans ses rapports avec l'administration un grand désintéressement.

Schmucke suppléait d'ailleurs Pons au besoin.

Avec le temps, la position de Schmucke à l'orchestre s'était consolidée.

L'illustre Gaudissard avait reconnu, sans en rien dire, et la valeur et l'utilité du collaborateur de Pons.

On avait été obligé d'introduire à l'orchestre un piano comme aux grands théâtres.

Le piano, touché gratis par Schmucke fut établi auprès du pupitre du chef d'orchestre, où se plaçait le surnuméraire volontaire.

Quand on connut ce bon Allemand, sans ambition ni prétention, il fut accepté par tous les musiciens.

L'administration, pour un modique traitement, chargea Schmucke des instrumens qui ne sont pas représentés dans l'orchestre des théâtres du Boulevard, et qui sont souvent nécessaires, comme le piano, la viole d'amour, le cor anglais, le violoncelle, la harpe, les castagnettes de la cachucha, les sonnettes et les inventions de Sax, etc.

Les Allemands, s'ils ne savent pas jouer des grands instrumens de la Liberté, savent jouer naturellement de tous les instrumens de musique.

Les deux vieux artistes, excessivement aimés au théâtre, y vivaient en philosophes.

Ils s'étaient mis sur les yeux une taie pour ne jamais voir les maux inhérens à une troupe quand il s'y trouve un corps de ballet mêlé à des acteurs et des actrices, l'une des plus affreuses combinaisons que les nécessités de la recette aient créées pour le tourment des directeurs, des auteurs et des musiciens.

Un grand respect des autres et de lui-même avait valu l'estime générale au bon et modeste Pons.

D'ailleurs, dans toute sphère, une vie limpide, une honnêteté sans tache commandent une sorte d'admiration aux cœurs les plus mauvais.

A Paris, une belle vertu a le succès d'un gros diamant, d'une curiosité rare.

Pas un acteur, pas un auteur, pas une danseuse, quelque effrontée qu'elle pût être, ne se serait permis la moindre mystification ou quelque mauvaise plaisanterie contre Pons ou contre son ami.

Pons se montrait quelquefois au foyer; mais Schmucke ne connaissait que le chemin souterrain qui menait de l'extérieur du théâtre à l'orchestre.

Dans les entr'actes, quand il assistait à une représentation, le bon vieux Allemand se hasardait à regarder la salle et questionnait parfois la première flûte, un jeune homme né à Strasbourg d'une famille allemande de Kehl, sur les personnages excentriques dont sont presque toujours garnies les Avant-scènes.

Peu à peu l'imagination enfantine de Schmucke, dont l'éducation sociale fut entreprise par cette flûte, admit l'existence fabuleuse de la Lorette, la possibilité des mariages au Treizième Arrondissement, les prodigalités d'un premier sujet, et le commerce interlope des ouvreuses.

Les innocences du vice parurent à ce digne homme le dernier mot des dépravations babyloniennes, et il y souriait comme à des arabesques chinoises.

Les gens habiles doivent comprendre que Pons et Schmucke étaient exploités, pour se servir d'un mot à la mode; mais ce qu'ils perdirent en argent, ils le gagnèrent en considération, en bons procédés.

Après le succès d'un ballet qui commença la rapide fortune de la compagnie Gaudissard, les directeurs envoyèrent à Pons un groupe en argent attribué à Benvenuto Cellini, dont le prix effrayant avait été l'objet d'une conversation au foyer.

Il s'agissait de douze cents francs!

Le pauvre honnête homme voulut rendre ce cadeau! Gaudissard eut mille peines à le lui faire accepter.

— Ah! si nous pouvions, dit-il à son associé, trouver des acteurs de cet échantillon-là!

Cette double vie, si calme en apparence, était troublée uniquement par le vice auquel sacrifiait Pons, ce besoin féroce de dîner en ville.

Aussi toutes les fois que Schmucke se trouvait au logis quand Pons s'habillait, le bon Allemand déplorait-il cette funeste habitude.

— *Engore si ça l'encraissait!* s'écriait-il souvent.

Et Schmucke rêvait aux moyens de guérir son ami de ce

vice dégradant, car les amis véritables jouissent, dans l'ordre moral, de la perfection dont est doué l'odorat des chiens; ils flairent les chagrins de leurs amis, ils en devinent les causes, ils s'en préoccupent.

Pons, qui portait toujours, au petit doigt de la main droite, une bague à diamant tolérée sous l'Empire, et devenue ridicule aujourd'hui, Pons, beaucoup trop troubadour et trop Français, n'offrait pas dans sa physionomie la sérénité divine qui tempérait l'effroyable laideur de Schmucke.

L'Allemand avait reconnu dans l'expression mélancolique de la figure de son ami, les difficultés croissantes qui rendaient ce métier de parasite de plus en plus pénible.

En effet, en octobre 1844, le nombre des maisons où dînait Pons était naturellement très restreint.

Le pauvre chef d'orchestre, réduit à parcourir le cercle de la famille, avait, comme on va le voir, beaucoup trop étendu la signification du mot famille.

L'ancien lauréat était le cousin germain de la première femme de monsieur Camusot, le riche marchand de soieries de la rue des Bourdonnais, une demoiselle Pons, unique héritière d'un des fameux Pons frères, les brodeurs de la cour, maison où le père et la mère du musicien étaient commanditaires après l'avoir fondée avant la Révolution de 1789, et qui fut achetée par monsieur Rivet, en 1815, du père de la première madame Camusot.

Ce Camusot, retiré des affaires depuis dix ans, se trouvait en 1844 membre du conseil général des manufactures, député, etc.

Pris en amitié par la tribu des Camusot, le bonhomme Pons se considéra comme étant cousin des enfans que le marchand de soieries eut de son second lit, quoiqu'ils ne fussent rien, pas même alliés.

La deuxième madame Camusot étant une demoiselle Cardot, Pons s'introduisit à titre de parent dans la nombreuse famille des Cardot, deuxième tribu bourgeoise, qui par ses alliances, formait toute une société non moins puissante que celle des Camusot.

Cardot le notaire, frère de la seconde madame Camusot, avait épousé une demoiselle Chiffreville.

La célèbre famille des Chiffreville, la reine des produits chimiques, était liée avec la grosse droguerie dont le coq fut pendant longtemps monsieur Anselme Popinot que la révolution de juillet avait lancé, comme on sait, au cœur de la politique la plus dynastique.

Et Pons de venir à la queue des Camusot et des Cardot chez les Chiffreville, et de là chez les Popinot, toujours en qualité de cousin des cousins.

Ce simple aperçu des dernières relations du vieux musicien fait comprendre comment il pouvait être encore reçu familièrement en 1844 :

1° Chez monsieur le comte Popinot, pair de France, ancien ministre de l'agriculture et du commerce;

2° Chez monsieur Cardot, ancien notaire, maire et député d'un arrondissement de Paris;

3° Chez le vieux monsieur Camusot, député, membre du conseil municipal de Paris et du conseil-général des manufactures, en route vers la pairie;

4° Chez monsieur Camusot de Marville, fils du premier lit, et partant le vrai, le seul cousin réel de Pons, quoique petit-cousin.

Ce Camusot, qui, pour se distinguer de son père et de son frère du second lit, avait ajouté à son nom celui de la terre de Marville, était, en 1844, président de chambre à la cour royale de Paris.

L'ancien notaire Cardot, ayant marié sa fille à son successeur, nommé Berthier, Pons, faisant partie de la charge, sut garder ce dîner, par devant notaire, disait-il.

Voilà le firmament bourgeois que Pons appelait sa famille, et où il avait si péniblement conservé droit de fourchette.

De ces dix maisons, celle où l'artiste devait être le mieux accueilli, la maison du président Camusot, était l'objet de ses plus grands soins.

Mais, hélas! la présidente, fille du feu sieur Thirion, huissier du cabinet des rois Louis XVIII et Charles X, n'avait jamais bien traité le petit-cousin de son mari.

A tâcher d'adoucir cette terrible parente, Pons avait perdu son temps, car après avoir donné gratuitement des leçons à mademoiselle Camusot, il lui avait été impossible de faire une musicienne de cette fille un peu rousse.

Or, Pons, la main sur l'objet précieux, se dirigeait en ce moment chez son cousin le président, où il croyait en entrant être aux Tuileries, tant les solennelles draperies vertes, les tentures couleur carmélite et les tapis en moquette, les meubles graves de cet appartement où respirait la plus sévère magistrature, agissaient sur son moral.

Chose étrange! il se sentait à l'aise à l'hôtel Popinot, rue Basse-du-Rempart, sans doute à cause des objets d'art qui s'y trouvaient, car l'ancien ministre avait, depuis son avénement en politique, contracté la manie de collectionner les belles choses, sans doute pour faire opposition à la politique qui collectionne secrètement les actions les plus laides.

VII.

Le président de Marville demeurait rue de Hanovre, dans une maison achetée depuis dix ans par la présidente, après la mort de son père et de sa mère, les sieur et dame Thirion, qui lui laissèrent environ cent cinquante mille francs d'économie.

Cette maison, d'un aspect assez sombre sur la rue où la façade est à l'exposition du nord, jouit de l'exposition du midi sur la cour, ensuite de laquelle se trouve un assez beau jardin.

Le magistrat occupe tout le premier étage qui, sous Louis XV avait logé l'un des plus puissans financiers de ce temps.

Le second étant loué à une riche et vieille dame, cette demeure présente un aspect tranquille et honorable qui sied à la magistrature.

Les restes de la magnifique terre de Marville, à l'acquisition desquels le magistrat avait employé ses économies de vingt ans ainsi que l'héritage de sa mère, se composent du château, splendide monument comme il s'en rencontre encore en Normandie, et d'une bonne ferme de douze mille francs.

Un parc de cent hectares entoure le château.

Ce luxe, aujourd'hui princier, coûte un millier d'écus au président, en sorte que la terre ne rapporte guère que neuf mille francs *en sac*, comme on dit.

Ces neuf mille francs et son traitement donnaient alors au président une fortune d'environ vingt mille francs de rente, en apparence suffisante, surtout en attendant la moitié qui devait lui revenir dans la succession de son père, où il représentait à lui seul tout un lit; mais la vie de Paris et les convenances de leur position avaient obligé monsieur et madame de Marville à dépenser la presque totalité de leurs revenus.

Jusqu'en 1834, ils s'étaient trouvés gênés.

Cet inventaire explique pourquoi mademoiselle de Marville, jeune fille âgée de vingt-trois ans, n'était pas encore mariée, malgré cent mille francs de dot, et malgré l'appât de ses espérances, habilement et souvent, mais vainement, présenté.

Depuis cinq ans, le cousin Pons écoutait les doléances de la présidente qui voyait tous les substituts mariés, les nouveaux juges au tribunal déjà pères, après avoir inutilement fait briller les espérances de mademoiselle de Marville aux yeux peu charmés du jeune vicomte Popinot, fils aîné du coq de la droguerie, au profit de qui, selon les envieux du quartier des Lombards, la révolution de juillet avait été faite, au moins autant qu'à celui de la branche cadette.

Arrivé rue Choiseul et sur le point de tourner la rue de Hanovre, Pons éprouva cette inexplicable émotion qui tourmente les consciences pures, qui leur inflige les supplices ressentis par les plus grands scélérats, à l'aspect d'un gendarme, et causée uniquement par la question de savoir comment le recevrait la présidente.

Ce grain de sable, qui lui déchirait les fibres du cœur, ne

n'était jamais arrondi ; les angles en devenaient de plus en plus aigus, et les gens de cette maison en ravivaient incessamment les arêtes.

En effet, le peu de cas que les Camusot faisaient de leur cousin Pons, sa démonétisation au sein de la famille, agissait sur les domestiques qui, sans manquer d'égards envers lui, le considéraient comme une variété du Pauvre.

L'ennemi capital de Pons était une certaine Madeleine Vivet, vieille fille sèche et mince, la femme de chambre de madame C. de Marville et de sa fille.

Cette Madeleine, malgré la couperose de son teint, et peut-être à cause de cette couperose et de sa longueur vipérine, s'était mis en tête de devenir madame Pons.

Madeleine étala vainement vingt mille francs d'économies aux yeux du vieux célibataire, Pons avait refusé ce bonheur par trop couperosé.

Aussi cette Didon d'antichambre, qui voulait devenir la cousine de ses maîtres, jouait-elle les plus méchans tours au pauvre musicien.

Madeleine s'écriait très bien :

« — Ah ! voilà le pique-assiette ! » en entendant le bonhomme dans l'escalier et en tâchant d'être entendue par lui.

Si elle servait à table, en l'absence du valet de chambre, elle versait peu de vin et beaucoup d'eau dans le verre de sa victime, en lui donnant la tâche difficile de conduire à sa bouche, sans en rien verser, un verre près de déborder.

Elle oubliait de servir le bonhomme, et se le faisait dire par la présidente (de quel ton ?... le cousin en rougissait), ou elle lui renversait de la sauce sur ses habits.

C'était enfin la guerre de l'inférieur qui se sait impuni, contre un supérieur malheureux.

III.

A la fois femme de charge et femme de chambre, Madeleine avait suivi monsieur et madame Camusot depuis leur mariage.

Elle avait vu ses maîtres dans la pénurie de leurs commencemens, en province, quand monsieur était juge au tribunal d'Alençon ; elle les avait aidés à vivre lorsque, président au tribunal de Mantes, monsieur Camusot vint à Paris en 1828, où il fut nommé juge d'instruction.

Elle appartenait donc trop à la famille pour ne pas avoir des raisons de s'en venger.

Ce désir de jouer à l'orgueilleuse et ambitieuse présidente le tour d'être la cousine de monsieur, devait cacher une de ces haines sourdes, engendrées par un de ces graviers qui font les avalanches.

— Madame ! voilà votre monsieur Pons, et en spencer encore ! vint dire Madeleine à la présidente : il devrait bien me dire par quel procédé il le conserve depuis vingt-cinq ans !

En entendant un pas d'homme dans le petit salon, qui se trouvait entre son grand salon et sa chambre à coucher, madame Camusot regarda sa fille et haussa les épaules.

— Vous me prévenez toujours avec tant d'intelligence, Madeleine, que je n'ai plus le temps de prendre un parti, dit la présidente.

— Madame, Jean est sorti, j'étais seule, monsieur Pons a sonné, je lui ai ouvert la porte, et comme il est presque de la maison, je ne pouvais pas l'empêcher de me suivre ; il est là qui se débarrasse de son spencer.

— Ma pauvre Minette, dit la présidente à sa fille, nous sommes prises, nous devons maintenant dîner ici.

— Voyons, reprit-elle, en voyant à sa chère Minette une figure piteuse, faut-il nous débarrasser de lui pour toujours?

— Oh ! pauvre homme ! répondit mademoiselle Camusot, le priver d'un de ses dîners !

Le petit salon retentit de la fausse toux sserie d'un homme qui voulait dire ainsi : Je vous attends.

— Eh bien ! qu'il entre ! dit madame Camusot à Madeleine en faisant un geste d'épaules.

— Vous êtes venu de si bonne heure, mon cousin, dit Cécile Camusot en prenant un petit air câlin, que vous nous avez surprises au moment où ma mère allait s'habiller.

Le cousin Pons, à qui le mouvement d'épaules de la présidente n'avait pas échappé, fut si cruellement atteint, qu'il ne trouva pas un compliment à dire, et il se contenta de ce mot profond :

— Vous êtes toujours charmante, ma petite cousine !

Puis se tournant vers la mère et la saluant :

— Chère cousine, reprit-il, vous ne sauriez m'en vouloir de venir un peu plus tôt que de coutume, je vous apporte ce que vous m'avez fait le plaisir de me demander...

Et le pauvre Pons, qui sciait en deux le président, la présidente et Cécile chaque fois qu'il les appelait *cousin* ou *cousine*, tira de la poche de côté de son habit une ravissante petite boîte oblongue en bois de Sainte-Lucie, divinement sculptée.

— Ah ! je l'avais oubliée ! dit sèchement la présidente.

Cette exclamation n'était-elle pas atroce ? n'ôtait-elle pas tout mérite au soin du parent, dont le seul tort était d'être un parent pauvre ?

— Mais, reprit-elle, vous êtes bien bon, mon cousin. Vous dois-je beaucoup d'argent pour cette petite bêtise ?

Cette demande causa comme un tressaillement intérieur au cousin ; il avait la prétention de solder tous ses dîners par l'offrande de ce bijou.

— J'ai cru que vous me permettiez de vous l'offrir, dit-il d'une voix émue.

— Comment ! comment ! reprit la présidente, mais, entre nous, pas de cérémonies, nous nous connaissons assez pour laver notre linge ensemble.

Je sais que vous n'êtes pas assez riche pour faire la guerre à vos dépens.

N'est-ce pas déjà beaucoup que vous ayez pris la peine de perdre votre temps à courir chez les marchands ?...

— Vous ne voudriez pas de cet éventail, ma chère cousine, si vous deviez en donner la valeur, répliqua le pauvre homme offensé, car c'est un chef-d'œuvre de Watteau qui l'a peint des deux côtés ; mais soyez tranquille, ma cousine, je n'ai pas payé la centième partie du prix d'art.

Dire à un riche : « Vous êtes pauvre ! » c'est dire à l'archevêque de Grenade que ses homélies ne valent rien.

Madame la présidente était beaucoup trop orgueilleuse de la position de son mari, de la possession de la terre de Marville, et de ses invitations aux bals de la cour, pour ne pas être atteinte au vif par une semblable observation, surtout partant d'un misérable musicien vis-à-vis de qui elle se posait en bienfaitrice.

— Ils sont donc bien bêtes les gens à qui vous achetez ces choses-là ?... dit vivement la présidente.

— On ne connaît pas à Paris de marchands bêtes, répliqua Pons presque sèchement.

— C'est alors vous qui avez beaucoup d'esprit, dit Cécile pour calmer le débat.

— Ma petite cousine, j'ai l'esprit de connaître Lancret, Pater, Watteau, Greuze ; mais j'avais surtout le désir de plaire à votre chère maman.

Ignorante et vaniteuse, madame de Marville ne voulait pas avoir l'air de recevoir la moindre chose de son pique-assiette, et son ignorance la servait admirablement, elle ne connaissait pas le nom de Watteau.

Si quelque chose peut exprimer jusqu'où va l'amour-propre des collectionneurs, qui certes, est un des plus vifs, car il rivalise avec l'amour-propre d'auteur, c'est l'audace que Pons venait d'avoir en tenant tête à sa cousine, pour la première fois depuis vingt ans.

Stupéfait de sa hardiesse, Pons reprit une contenance pacifique en détaillant à Cécile les beautés de la fine sculpture des branches de ce merveilleux éventail.

Mais pour être dans tout le secret de la trépidation cordiale à laquelle le bonhomme était en proie, il est nécessaire de donner une légère esquisse de la présidente.

A quarante-six ans, madame de Marville, autrefois petite, blonde, grasse et fraîche, toujours petite, était devenue sèche.

Son front busqué, sa bouche rentrée, que la jeunesse décorait jadis de teintes fines, changeaient alors son air, naturellement dédaigneux, en un air rechigné.

L'habitude d'une domination absolue au logis avait rendu sa physionomie dure et désagréable.

Avec le temps, le blond de la chevelure avait tourné au châtain aigre.

Les yeux encore vifs et caustiques, exprimaient une morgue judiciaire chargée d'une envie contenue.

En effet, la présidente se trouvait presque pauvre au milieu de la société de bourgeois parvenus où dînait Pons.

Elle ne pardonnait pas au riche marchand droguiste, ancien président du tribunal de commerce, d'être devenu successivement député, ministre, comte et pair.

Elle ne pardonnait pas à son beau-père de s'être fait nommer au détriment de son fils aîné, député de son arrondissement, lors de la promotion de Popinot à la pairie.

Après dix-huit ans de services, à Paris, elle attendait encore pour Camusot la place de conseiller à la cour de cassation, d'où l'excluait d'ailleurs une incapacité connue au Palais.

Le ministre de la justice de 1844 regrettait la nomination de Camusot à la présidence, obtenue en 1834; mais on l'avait placé à la chambre des mises en accusation où, grâce à sa routine d'ancien juge d'instruction, il rendait des services en rendant des arrêts.

IX.

Ces mécomptes, après avoir usé la présidente de Marville, qui ne s'abusait pas d'ailleurs sur la valeur de son mari, la rendait terrible.

Son caractère, déjà cassant, s'était aigri.

Plus vieillie que vieille, elle se faisait âpre et rêche comme une brosse pour obtenir, par la crainte, tout ce que le monde se sentait disposé à lui refuser.

Mordante à l'excès, elle avait peu d'amies.

Elle imposait beaucoup, car elle s'était entourée de quelques vieilles dévotes de son acabit qui la soutenaient à charge de revanche.

Aussi, les rapports du pauvre Pons avec ce diable en jupons étaient-ils ceux d'un écolier avec un maître qui ne parle que par férules.

La présidente ne s'expliquait donc pas la subite audace de son cousin; elle ignorait la valeur du cadeau.

— Où donc avez-vous trouvé cela? demanda Cécile en examinant le bijou.

Rue de Lappe, chez un brocanteur qui venait de le rapporter d'un château qu'on a dépecé près de Dreux, Aulnay, un château que madame de Pompadour habitait quelquefois, avant de bâtir Ménars; on en a sauvé les plus splendides boiseries que l'on connaisse; elles sont si belles, que Liénard, notre célèbre sculpteur en bois, en a gardé, comme *nec plus ultrà* de l'art, deux cadres ovales, pour modèles...

Il y avait là des trésors.

Mon brocanteur a trouvé cet éventail dans un *bonheur du jour* en marqueterie que j'aurais acheté, si je faisais collection de ces œuvres-là; mais c'est inabordable! un meuble de Reisener vaut de trois à quatre mille francs!

On commence à reconnaître à Paris que les fameux marqueteurs allemands et français des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ont composé de véritables tableaux en bois.

Le mérite du collectionneur est de devancer la mode.

Tenez! d'ici à cinq ans, on paiera à Paris les porcelaines de Frankenthal, que je collectionne depuis vingt ans, deux fois plus cher que la pâte tendre de Sèvres.

— Qu'est-ce que le Frankhental? dit Cécile.

— C'est le nom de la fabrique de porcelaines de l'Électeur Palatin; elle est plus ancienne que notre manufacture de Sèvres, comme les fameux jardins de Heidelberg, ruinés par Turenne, ont eu le malheur d'exister avant ceux de Versailles.

Sèvres a beaucoup copié Frankenthal...

Les Allemands, il faut leur rendre cette justice, ont fait, avant nous, d'admirables choses en Saxe et dans le Palatinat.

La mère et la fille se regardaient comme si Pons leur eût parlé chinois, car on ne peut se figurer combien les Parisiens sont ignorans et exclusifs; ils ne savent que ce qu'on leur apprend, quand ils veulent l'apprendre.

— Et à quoi reconnaissez-vous le Frankenthal?

— Et la signature! dit Pons avec feu.

Tous ces ravissans chefs-d'œuvre sont signés

Le Frankenthal porte un C et un T (Charles-Theodore) entrelacés et surmontés d'une couronne de prince.

Le vieux Saxe a ses deux épées et le numéro d'ordre en or

Vienne a un V fermé et barré.

Berlin a deux barres.

Mayence a la roue.

Sèvres les deux L, et la porcelaine à la reine un A qui veut dire Antoinette, surmonté de la couronne royale

Au dix-huitième siècle, tous les souverains de l'Europe ont rivalisé dans la fabrication de la porcelaine.

On s'arrachait les ouvriers.

Watteau dessinait des services pour la manufacture de Dresde, et ses œuvres ont acquis des prix foux. (Il faut s'y bien connaître, car, aujourd'hui, Dresde les répète et les recopie.) Alors on a fabriqué des choses admirables et qu'on ne refera plus...

— Ah bah!

— Oui, cousine! on ne refera plus certaines marqueteries, certaines porcelaines, comme on ne refera plus des Raphaël, des Titien, ni des Rembrandt, ni des Van Eyck, ni des Granach!...

Tenez! les Chinois sont bien habiles, bien adroits, eh bien! ils recopient aujourd'hui les belles œuvres de leur porcelaine dite *Grand-Mandarin*...

Eh bien! deux vases de *Grand-Mandarin* ancien, du plus grand format, valent six, huit, dix mille francs, et on a la copie moderne pour deux cents francs!

— Vous plaisantez!

— Cousine, ces prix vous étonnent, mais ce n'est rien.

Non-seulement un service complet pour un dîner de douze personnes en pâte tendre de Sèvres, vaut cent mille francs, mais c'est le prix de facture.

Un pareil service se payait cinquante mille livres, à Sèvres, en 1750.

J'ai vu des factures originales.

— Revenons à cet éventail, dit Cécile, à qui le bijou paraissait trop vieux.

— Vous comprenez que je me suis mis en chasse, dès que votre chère maman m'a fait l'honneur de me demander un éventail, reprit Pons

J'ai vu tous les marchands de Paris sans y rien trouver de beau; car, pour la chère présidente, je voulais un chef-d'œuvre, et je pensais à lui donner l'éventail de Marie-Antoinette, le plus beau de tous les éventails célèbres.

Mais hier, je fus ébloui par ce divin chef-d'œuvre, que Louis XV a bien certainement commandé.

Pourquoi suis-je allé cherché un éventail, rue de Lappe! chez un Auvergnat! qui vend des cuivres, des ferrailles, des meubles dorés?

Moi, je crois à l'intelligence des objets d'art, ils connaissent les amateurs, ils les appellent, ils leur font : Chit! chit!...

La présidente haussa les épaules en regardant sa fille, sans que Pons pût voir cette mimique rapide.

— Je les connais tous, ces *rapiats-là*!

« Qu'avez-vous de nouveau, papa Monistrol? Avez-vous des dessus de porte? » ai-je demandé à ce marchand, qui me permet de jeter les yeux sur ses acquisitions avant les grands marchands.

A cette question, Monistrol me raconte comment Liénard, qui sculptait dans la chapelle de Dreux de fort belles choses pour la liste civile, avait sauvé à la vente d'Aulnay les boise-

ries sculptées des mains des marchands de Paris, occupés de porcelaines et de meubles incrustés.

Je n'ai pas eu grand'chose, me dit-il, mais je pourrai gagner mon voyage avec cela. »

Et il me montre le bonheur du jour; une merveille!

C'est des dessins de Boucher exécutés en marqueterie avec art... C'est à se mettre à genoux devant!

« Tenez, monsieur, me dit-il, je viens de trouver dans un petit tiroir fermé, dont la clef manquait et que j'ai forcé, cet éventail! vous devriez bien me dire à qui je peux le vendre... »

Et il me tire cette petite boîte en bois de Sainte-Lucie sculpté.

« Voyez! c'est de ce Pompadour qui ressemble au gothique fleuri. »

« Oh! lui ai-je répondu, la boîte est jolie, elle pourrait m'aller, la boîte, car l'éventail, mon vieux Monistrol, je n'ai point de madame Pons à qui donner ce vieux bijou; d'ailleurs, on en fait des neufs, bien jolis.

» On peint aujourd'hui ces vélins-là d'une manière miraculeuse et assez bon marché.

» Savez-vous qu'il y a deux mille peintres à Paris! »

Et je dépliais négligemment l'éventail, contenant mon admiration, regardant froidement ces deux petits tableaux d'un laisser-aller, d'une exécution à ravir.

Je tenais l'éventail de madame de Pompadour!

Watteau s'est exterminé à composer cela!

« Combien voulez-vous du meuble?

« — Oh! mille francs, on me les donne déjà! »

Je lui dis un prix de l'éventail qui correspondait aux frais présumés de son voyage.

Nous nous regardons alors dans le blanc des yeux, et je vois que je tiens mon homme.

Aussitôt je remets l'éventail dans sa boîte, afin que l'Auvergnat ne se mette pas à l'examiner, et je m'extasie sur le travail de cette boîte qui, certes, est un vrai bijou.

« Si je l'achète, dis-je à Monistrol, c'est à cause de cela, voyez-vous, il n'y a que la boîte qui me tente.

» Quant à ce bonheur du jour, vous en aurez plus de mille francs, voyez donc comme ces cuivres sont ciselés! c'est des modèles...

» On peut exploiter cela .. ça n'a pas été reproduit, on faisait tout *unique* pour madame de Pompadour... »

Et mon homme, *allumé* pour son bonheur du jour, oublie l'éventail, il me le laisse à rien pour prix de la révélation que je lui fais de la beauté de ce meuble de Riesener.

Et voilà! Mais il faut bien de la pratique pour conclure de pareils marchés!

C'est des combats d'œil à œil, et quel œil que celui d'un juif ou d'un Auvergnat!

L'admirable pantomime, la verve du vieil artiste qui faisaient de lui, racontant le triomphe de sa finesse sur l'ignorance du brocanteur, un modèle digne du pinceau hollandais, tout fut perdu pour la présidente et pour sa fille qui se dirent, en échangeant des regards froids et dédaigneux :

— Quel original!...

— Ça vous amuse donc? demanda la présidente.

Pons, glacé par cette question, éprouva l'envie de battre la présidente.

— Mais, ma chère cousine, reprit-il, c'est la chasse aux chefs d'œuvre!

Et on se trouve face à face avec des adversaires qui défendent le gibier! c'est ruse contre ruse!

Un chef-d'œuvre doublé d'un Normand, d'un juif ou d'un Auvergnat; mais c'est comme les contes de fées, une princesse gardée par des enchanteurs!

— Et comment savez-vous que c'est de Wat.... comment dites-vous?

— Watteau! ma cousine, un des plus grands peintres français du dix-huitième siècle!

Tenez, ne voyez-vous pas la signature? dit-il en montrant une des bergeries qui représentait une ronde dansée par de fausses paysannes et par des bergers grands seigneurs.

C'est d'un entrain! Quelle verve! quel coloris!

Et c'est fait! tout d'un trait! comme un paraphe de maître d'écriture; on ne sent plus le travail!

Et de l'autre côté, tenez! un bal dans un salon!

C'est l'hiver et l'été!

Quels ornemens! et comme c'est conservé!

Vous voyez, la virole est en or, et elle est terminée de chaque côté par un tout petit rubis que j'ai décrassé!

— S'il en est ainsi, je ne pourrais pas, mon cousin, accepter de vous un objet d'un si grand prix.

Il vaut mieux vous en faire des rentes, dit la présidente qui ne demandait cependant pas mieux que de garder ce magnifique éventail.

— Il est temps que ce qui a servi au Vice soit aux mains de la Vertu! dit le bonhomme en retrouvant de l'assurance; il a fallut cent ans pour opérer ce miracle.

Soyez sûre qu'à la cour aucune princesse n'aura rien de comparable à ce chef d'œuvre; car il est, malheureusement, dans la nature humaine de faire plus pour une Pompadour que pour une vertueuse reine!...

— Eh bien! je l'accepte, dit en riant la présidente. Cécile, mon petit ange, va donc voir avec Madeleine à ce que le dîner soit digne de notre cousin...

La présidente voulait balancer le compte.

Cette recommandation faite à haute voix, contrairement aux règles du bon goût, ressemblait si bien à l'appoint d'un paiement, que Pons rougit comme une jeune fille prise en faute.

Ce gravier un peu trop gros lui roula pendant quelque temps dans le cœur.

Cécile, jeune personne très rousse, dont le maintien, entaché de pédantisme, affectait la gravité judiciaire du président et se sentait de la sécheresse de sa mère, disparut en laissant le pauvre Pons aux prises avec la terrible présidente.

V.

— Elle est bien gentille, ma petite Lili, dit la présidente en employant toujours l'abréviation enfantine donnée jadis au nom de Cécile.

— Charmante! répondit le vieux musicien en tournant ses pouces.

— Je ne comprends rien au temps où nous vivons, reprit la présidente.

A quoi cela sert-il donc d'avoir pour père un président à la Cour royale de Paris, et commandeur de la Légion-d'Honneur, pour grand'père un député millionnaire, un futur pair de France, le plus riche des marchands de soieries en gros?

Le dévoûment du président à la dynastie nouvelle lui avait valu récemment le cordon de commandeur, faveur attribuée par quelques jaloux à l'amitié qui l'unissait à Popinot.

Ce ministre, malgré sa modestie, s'était, comme on le voit, laissé faire comte.

— A cause de mon fils, dit-il à ses nombreux amis.

— On ne veut que de l'argent aujourd'hui, répondit le cousin Pons, on n'a d'égards que pour les riches, et...

— Que serait-ce donc, s'écria la présidente, si le ciel m'avait laissé mon pauvre petit Charles?...

— Oh! avec deux enfans, vous seriez pauvre! reprit le cousin.

C'est l'effet du partage égal des biens; mais, soyez tranquille, ma belle cousine, Cécile finira par bien se marier.

Je ne vois nulle part de jeune fille si accomplie.

Voilà jusqu'où Pons avait ravalé son esprit chez ses amphitryons: il y répétait leurs idées, et il les leur commentait platement, à la manière des chœurs antiques.

Il n'osait pas se livrer à l'originalité qui distingue les artistes et qui dans sa jeunesse abondait en traits fins chez lui, mais que l'habitude de s'effacer avait alors presque abolie, et qu'on rembarrait, comme tout-à-l'heure, quand elle reparaissait.

— Mais, je me suis mariée avec vingt mille francs de dot, seulement...

— En 1819, ma cousine? dit Pons en interrompant.

Et c'était vous, une femme de tête, une jeune fille protégée par le roi Louis XVIII !

— Mais enfin ma fille est un ange de perfection, d'esprit ; elle est pleine de cœur, elle a cent mille francs en mariage, sans compter les plus belles espérances, et elle nous reste sur les bras. .

Madame de Marville parla de sa fille et d'elle-même pendant vingt minutes, en se livrant aux doléances particulières aux mères qui sont en puissance de filles à marier.

Depuis vingt ans que le vieux musicien dînait chez son unique cousin Camusot, le pauvre homme attendait encore un mot sur ses affaires, sur sa vie, sur sa santé.

Pons était d'ailleurs partout une espèce d'égout aux confidences domestiques, il offrait les plus grandes garanties dans sa discrétion connue et nécessaire, car un seul mot hasardé lui aurait fait fermer la porte de dix maisons ; son rôle d'écouteur était donc doublé d'une approbation constante ; il souriait à tout, il n'accusait, il ne défendait personne ; pour lui, tout le monde avait raison.

Aussi ne comptait-il plus comme un homme, c'était un estomac !

Dans cette longue tirade, la présidente avoua, non sans quelques précautions, à son cousin, qu'elle était disposée à prendre pour sa fille presque aveuglément les partis qui se présenteraient.

Elle alla jusqu'à regarder comme une bonne affaire, un homme de quarante-huit ans, pourvu qu'il eût vingt mille francs de rentes.

— Cécile est dans sa vingt-troisième année, et si le malheur voulait qu'elle atteignît à vingt-cinq ou vingt-six ans, il serait excessivement difficile de la marier.

Le monde se demande alors pourquoi une jeune personne est restée si longtemps sur pied.

On cause déjà beaucoup trop dans notre société de cette situation. Nous avons épuisé les raisons vulgaires :

« Elle est bien jeune.

— Elle aime trop ses parens pour les quitter.

— Elle est heureuse à la maison.

— Elle est difficile, elle veut un beau nom ! »

Nous devenons ridicules, je le sens bien.

D'ailleurs, Cécile est lasse d'attendre, elle souffre, pauvre petite...

— Et de quoi ? demanda sottement Pons.

— Mais, reprit la mère d'un ton de duègne, elle est humiliée de voir toutes ses amies mariées avant elle.

— Ma cousine, qu'y a-t-il donc de changé depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de dîner ici, pour que vous songiez à des gens de quarante-huit ans ? dit humblement le pauvre musicien.

— Il y a, répliqua la présidente, que nous devions avoir une entrevue chez un conseiller à la cour, dont le fils a trente ans, dont la fortune est considérable, et pour qui monsieur de Marville aurait obtenu, moyennant finance, une place de référendaire à la Cour des comptes.

Le jeune homme y est déjà surnuméraire.

Et l'on vient de nous dire que ce jeune homme avait fait la folie de partir pour l'Italie, à la suite d'une duchesse du Bal Mabille.

C'est un refus déguisé.

On ne veut pas nous donner un jeune homme dont la mère est morte et qui jouit déjà de trente mille francs de rentes, en attendant la fortune du père.

Aussi, devez-vous nous pardonner notre mauvaise humeur, cher cousin : vous êtes arrivé en pleine crise.

Au moment où Pons cherchait une de ces complimenteuses réponses qui lui venaient toujours trop tard chez les amphitryons dont il avait peur, Madeleine entra, remit un petit billet à la présidente, et attendit une réponse.

Voici ce que contenait le billet :

« Si nous supposions, ma chère maman, que ce petit mot » nous est envoyé du Palais par mon père qui te dirait d'aller » dîner avec moi chez son ami pour renouer l'affaire de mon » mariage, le cousin s'en irait, et nous pourrions donner » suite à nos projets chez les Popinot. »

— Qui donc monsieur m'a-t-il dépêché ? demanda vivement la présidente.

— Un garçon de salle du Palais, répondit effrontément la sèche Madeleine.

Par cette réponse, la vieille soubrette indiquait à sa maîtresse qu'elle avait ourdi ce complot, de concert avec Cécile impatientée.

— Dites que ma fille et moi, nous y serons à cinq heures et demie.

XI.

Madeleine une fois sortie, la présidente regarda le cousin Pons avec cette fausse aménité qui fait sur une âme délicate l'effet que du vinaigre et du lait mélangés produisent sur la langue d'un friand.

— Mon cher cousin, le dîner est ordonné, vous le mangerez sans nous, car mon mari m'écrit de l'audience pour me prévenir que le projet de mariage se reprend avec le conseiller, et nous allons y dîner...

Vous concevez que nous sommes sans aucune gêne ensemble.

Agissez ici comme si vous étiez chez vous.

Vous voyez la franchise dont j'use avec vous pour qui je n'ai pas de secret...

Vous ne voudriez pas faire manquer le mariage de ce petit ange ?

— Moi, ma cousine, qui voudrais au contraire lui trouver un mari ; mais dans le cercle où je vis...

— Oui, ce n'est pas probable, repartit insolemment la présidente.

Ainsi, vous restez ?

Cécile vous tiendra compagnie pendant que je m'habillerai.

— Oh ! ma cousine, je puis dîner ailleurs, dit le bon homme.

Quoique cruellement affecté de la manière dont s'y prenait la présidente pour lui reprocher son indigence, il était encore plus effrayé par la perspective de se trouver seul avec les domestiques.

— Mais pourquoi ?... le dîner est prêt, les domestiques le mangeraient.

En entendant cette horrible phrase, Pons se redressa comme si la décharge de quelque pile galvanique l'eût atteint, salua froidement sa cousine et alla reprendre son spencer.

La porte de la chambre à coucher de Cécile qui donnait dans le petit salon était entrebâillée, en sorte qu'en regardant devant lui dans une glace, Pons aperçut la jeune fille prise d'un fou rire, parlant à sa mère par des coups de tête et des mines qui révélèrent quelque lâche mystification au vieil artiste.

Pons descendit lentement l'escalier en retenant ses larmes : il se voyait chassé de cette maison, sans savoir pourquoi.

— Je suis trop vieux maintenant, se disait-il, le monde a horreur de la vieillesse et de la pauvreté, deux laides choses...

Je ne veux plus aller nulle part sans invitation.

Mot héroïque !...

La porte de la cuisine située au rez-de-chaussée, en face de la loge du concierge, restait souvent ouverte, comme dans les maisons occupées par les propriétaires, et dont la porte cochère est toujours fermée ; le bonhomme put donc entendre les rires de la cuisinière et du valet de chambre, à qui Madeleine racontait le tour joué à Pons, car elle ne supposa point que le bonhomme évacuerait la place si promptement.

Le valet de chambre approuvait hautement cette plaisanterie envers un habitué de la maison qui, disait-il, ne donnait jamais qu'un petit écu aux étrennes !

— Oui, mais s'il prend la mouche et qu'il ne revienne pas, fit observer la cuisinière, ce sera toujours trois francs de perdus pour nous autres au jour de l'an...

— Hé ! comment le saurait-il ? dit le valet de chambre en réponse à la cuisinière.

— Bah ! reprit Madeleine, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que cela nous fait ?

Il ennuie tellement les maîtres dans les maisons où il dîne, qu'on le chassera de partout.

En ce moment le vieux musicien cria : « Le cordon s'il vous plaît ! » à la portière.

Ce cri douloureux fut accueilli par un profond silence à la cuisine.

— Il écoutait, dit le valet de chambre.

— Hé bien ! tant *pire*, ou plutôt tant mieux, répliqua Madeleine, c'est un rat fini.

Le pauvre homme, qui n'avait rien perdu des propos tenus à la cuisine, entendit encore ce dernier mot.

Il revint chez lui par les boulevards dans l'état où serait une vieille femme après une lutte acharnée avec des assassins.

Il marchait, en se parlant à lui-même, avec une vitesse convulsive, car l'honneur saignant le poussait comme une paille emportée par un vent furieux.

Enfin, il se trouva sur le boulevard du Temple à cinq heures, sans savoir comment il y était venu; mais, chose extraordinaire, il ne se sentit pas le moindre appétit.

Maintenant, pour comprendre la révolution que le retour de Pons à cette heure allait produire chez lui, les explications promises sur madame Cibot sont ici nécessaires.

XII.

La rue de Normandie est une de ces rues au milieu desquelles on peut se croire en province : l'herbe y fleurit, un passant y fait événement, et tout le monde s'y connaît. Les maisons datent de l'époque où, sous Henri IV, on entreprit un quartier dont chaque rue portât le nom d'une province, et au centre duquel devait se trouver une belle place dédiée à la France.

L'idée du quartier de l'Europe fut la répétition de ce plan.

Le monde se répète en toute chose partout, même en spéculation.

La maison où demeuraient les deux musiciens est un ancien hôtel entre cour et jardin; mais le devant, sur la rue, avait été bâti lors de la vogue excessive dont a joui le Marais durant le dernier siècle.

Les deux amis occupaient tout le deuxième étage dans l'ancien hôtel.

Cette double maison appartenait à un octogénaire qui en laissait la gestion à monsieur et madame Cibot, ses portiers depuis vingt-six ans.

Or, comme on ne donne pas des émolumens assez forts à un portier du Marais, pour qu'il puisse vivre de sa loge, le sieur Cibot joignait à son sou pour livre et à sa bûche prélevée sur chaque voie de bois, les ressources de son industrie personnelle : il était tailleur, comme beaucoup de concierges.

Avec le temps, Cibot avait cessé de travailler pour les maîtres tailleurs ; car, par suite de la confiance que lui accordait la petite bourgeoisie du quartier, il jouissait du privilége inattaqué de faire les raccommodages, les reprises perdues, les mises à neuf de tous les habits dans un périmètre de trois rues.

La loge était vaste et saine ; il y attenait une chambre.

Aussi le ménage Cibot passait pour un des plus heureux parmi messieurs les concierges de l'arrondissement.

Cibot, petit homme rabougri, devenu presque olivâtre à force de rester toujours assis à la turque sur une table élevée à la hauteur de la croisée grillagée qui voyait sur la rue, gagnait à son métier environ quarante sous par jour.

Il travaillait encore, quoiqu'il eût cinquante-huit ans; mais cinquante-huit ans, c'est le plus bel âge des portiers ; ils se sont faits à leur loge, la loge est devenue pour eux ce qu'est l'écaille pour les huîtres, et *ils sont connus dans le quartier !*

Madame Cibot, autrefois belle écaillère, avait quitté son poste au Cadran-Bleu par amour pour Cibot à l'âge de vingt-huit ans, après toutes les aventures qu'une belle écaillère rencontre sans les chercher.

La beauté des femmes du peuple dure peu, surtout quand elles restent en espalier à la porte d'un restaurant.

Les chauds rayons de la cuisine se projettent sur les traits qui durcissent, les restes de bouteilles bus en compagnie des garçons s'infiltrent dans le teint, et nulle fleur ne mûrit plus vite que celle d'une belle écaillère.

Heureusement pour madame Cibot, le mariage légitime et la vie de concierge arrivèrent à temps pour la conserver ; elle demeura comme un modèle de Rubens, en gardant une beauté virile que ses rivales de la rue de Normandie calomniaient, en la qualifiant de *grosse dondon*.

Ses tons de chair pouvaient se comparer aux appétissans glacis des mottes de beurre d'Isigny ; et nonobstant son embonpoint, elle déployait une incomparable agilité dans ses fonctions.

Madame Cibot atteignait à l'âge où ces sortes de femmes sont obligées de se faire la barbe.

N'est-ce pas dire qu'elle avait quarante-huit ans ?

Une portière à moustaches et une des plus grandes garanties d'ordre et de sécurité pour un propriétaire.

Si Delacroix avait pu voir madame Cibot posée fièrement sur son balai, certes il en eût fait une Bellone !

La position des époux Cibot, en style d'acte d'accusation, devait, chose singulière ! affecter un jour celle des deux amis; aussi l'historien, pour être fidèle, est-il obligé d'entrer dans quelques détails au sujet de la loge.

La maison rapportait environ huit mille francs, car elle avait trois appartemens complets, doubles en profondeur, sur la rue, et trois dans l'ancien hôtel entre cour et jardin.

En outre, un ferrailleur nommé Rémonencq occupait une boutique sur la rue.

Ce Rémonencq, passé depuis quelques mois à l'état de marchand de curiosités, connaissait si bien la valeur bric-à-braquoise de Pons, qu'il le saluait du fond de sa boutique, quand le musicien entrait ou sortait.

Ainsi, le sou pour livre donnait environ quatre cents francs au ménage Cibot, qui trouvait en outre gratuitement son logement et son bois.

Or, comme les salaires de Cibot produisaient environ sept à huit cents francs en moyenne par an, les époux se faisaient, avec leurs étrennes, un revenu de seize cents francs, à la lettre mangés par les Cibot qui vivaient mieux que ne vivent les gens du peuple.

— On ne vit qu'une fois ! disait la Cibot.

Née pendant la révolution, elle ignorait, comme on le voit, le catéchisme,

De ses rapports avec le Cadran-Bleu, cette portière, à l'œil orange et hautain, avait gardé quelques connaissances en cuisine qui rendait son mari l'objet de l'envie de tous ses confrères.

Aussi, parvenus à l'âge mûr, sur le seuil de la vieillesse, les Cibot ne trouvaient-ils pas devant eux cent francs d'économie.

Bien vêtus, bien nourris, ils jouissaient d'ailleurs dans le quartier d'une considération due à vingt-six ans de probité stricte.

S'ils ne possédaient rien, ils n'avaient *nune centime* à autrui, selon leur expression, car madame Cibot prodiguait les N dans son langage.

Elle disait à son mari :

« — Tu n'es un n'amour ! »

Pourquoi ? Autant vaudrait demander la raison de son indifférence en matière de religion.

Fiers tous les deux de cette vie au grand jour, de l'estime de six ou sept rues et de l'autocratie que leur laissait leur *propriétaire* sur la maison, ils gémissaient en secret de ne pas avoir aussi des rentes.

Cibot se plaignait de douleurs dans les mains et dans les jambes, et madame Cibot déplorait que son pauvre Cibot fût encore contraint de travailler à son âge.

Un jour viendra, peut-être, après trente ans d'une vie pareille, où un concierge accusera le gouvernement d'injustice, où il voudra qu'on lui donne la décoration de la Légion-d'Honneur !

Toutes les fois que les commérages du quartier leur ap-

prenaient que telle servante, après huit ou dix ans de service, était couchée sur un testament pour trois ou quatre cents francs en viager, c'était des doléances de loge en loge, qui peuvent donner une idée de la jalousie dont sont dévorées les professions infimes à Paris.

— Ah çà ! il ne nous arrivera jamais à nous autres, d'être mis sur des testamens !

Nous n'avons pas de chance !

Nous sommes plus utiles que les domestiques, cependant.

Nous sommes des gens de confiance, nous faisons les recettes, nous veillons au grain ; mais nous sommes traités ni plus ni moins que des chiens, et voilà !

— Il n'y a qu'heur et malheur, disait Cibot en rapportant un habit.

— Si j'avais laissé Cibot à sa loge, et que je me fusse mise cuisinière, nous aurerions trente mille francs de placés, s'écriait madame Cibot en causant avec sa voisine, les mains sur ses grosses hanches.

J'ai mal entendu la vie, histoire d'être logée et chauffée dedans une bonne loge et de ne manquer de rien.

XIII.

Lorsqu'en 1836, les deux amis vinrent occuper à eux deux le deuxième étage de l'ancien hôtel, ils occasionnèrent une sorte de révolution dans le ménage Cibot.

Voici comment :

Schmucke avait, aussi bien que son ami Pons, l'habitude de prendre les portiers ou portières des maisons où il logeait pour faire faire son ménage.

Les deux musiciens furent donc du même avis en s'installant rue de Normandie pour s'entendre avec madame Cibot qui devint leur femme de ménage, à raison de vingt-cinq francs par mois, douze francs cinquante centimes pour chacun d'eux.

Au bout d'un an, la portière émérite régna chez les deux vieux garçons, comme elle régnait sur la maison de monsieur Pillerault, le grand oncle de madame la comtesse Popinot ; leurs affaires furent ses affaires, et elle disait : *mes deux messieurs.*

Enfin, en trouvant les deux Casse-noisettes doux comme des moutons, faciles à vivre, point défians, de vrais enfans, elle se mit, par suite de son cœur de femme du peuple, à les protéger, à les adorer, à les servir avec un dévoûment si véritable, qu'elle leur tartinait des semonces, et qu'elle les défendait contre toutes les tromperies qui grossissent à Paris les dépenses de ménage.

Pour vingt-cinq francs par mois, les deux garçons, sans préméditation et sans s'en douter, acquirent une mère.

En s'apercevant de toute la valeur de madame Cibot, les deux musiciens lui avaient naïvement adressé des éloges, des remercîmens, de petites étrennes qui resserrèrent les liens de cette alliance domestique, car madame Cibot aimait mille fois mieux être appréciée à sa valeur que payée.

Ce sentiment, bien connu, bonifie toujours les gages.

Cibot faisait à moitié prix les courses, les raccommodages, tout ce qui pouvait le concerner dans le service des deux messieurs de sa femme.

Enfin, dès la seconde année, il y eut, dans l'étreinte du deuxième étage et de la loge, un nouvel élément de mutuelle amitié.

Schmucke conclut avec madame Cibot un marché qui satisfit à sa paresse et à son désir de vivre sans s'occuper de rien.

Moyennant trente sous par jour ou quarante-cinq francs par mois, madame Cibot se chargea de donner à déjeuner et à dîner à Schmucke.

Pons, trouvant le déjeuner de son ami très satisfaisant, passa de même un marché de dix-huit francs pour son déjeuner.

Ce système de fournitures, qui jeta quatre-vingt-dix francs environ par mois dans les recettes de la loge, fit des deux locataires des êtres inviolables, des anges, des chérubins, des dieux.

Il est fort douteux que le roi des Français, qui s'y connaît, soit servi comme le furent alors les deux Casse-noisettes.

Pour eux, le lait sortait pur de la boîte, ils lisaient gratuitement les journaux du premier et du troisième étage, dont les locataires se levaient tard et à qui l'on eût dit, au besoin, que les journaux n'étaient pas arrivés.

Madame Cibot tenait d'ailleurs l'appartement, les habits, le palier, tout dans un état de propreté flamande.

Schmucke jouissait, lui, d'un bonheur qu'il n'avait jamais espéré ; madame Cibot lui rendait la vie facile ; il donnait environ six francs par mois pour le blanchissage dont elle se chargeait, ainsi que des raccommodages.

Il dépensait quinze francs de tabac par mois.

Ces trois natures de dépenses formaient un total mensuel de soixante-six francs, lesquels, multipliés par douze, donnent sept cent quatre-vingt-douze francs.

Joignez-y deux cent vingt francs de loyer et d'impositions, vous avez mille douze francs.

Cibot habillait Schmucke, et la moyenne de cette dernière fourniture allait à cent cinquante francs.

Ce profond philosophe vivait donc avec douze cents francs par an.

Combien de gens, en Europe, dont l'unique pensée est de venir demeurer à Paris, seront agréablement surpris de savoir qu'on peut y être heureux avec douze cents francs de de rentes, rue de Normandie, au Marais, sous la protection d'une madame Cibot !

Madame Cibot fut stupéfaite en voyant rentrer le bonhomme Pons à cinq heures du soir. Non-seulement ce fait n'avait jamais eu lieu, mais encore *son monsieur* ne la vit pas, ne la salua point.

— Ah bien ! Cibot, dit-elle à son mari, monsieur Pons est millionnaire ou fou !

— Ça m'en a l'air, répliqua Cibot en laissant tomber une manche d'habit où il faisait ce que, dans l'argot des tailleurs, on appelle *un poignard.*

XIV.

Au moment où Pons rentrait machinalement chez lui, madame Cibot achevait le dîner de Schmucke.

Ce dîner consistait en un certain ragoût, dont l'odeur se répandait dans toute la cour.

C'étaient des restes de bœuf bouilli achetés chez un rôtisseur tant soit peu regrattier, et fricassés au beurre avec des oignons coupés en tranches minces, jusqu'à ce que le beurre fût absorbé par la viande et par les oignons, de manière à ce que ce mets de portier présentât l'aspect d'une friture.

Ce plat, amoureusement concoctionné pour Cibot et Schmucke, entre qui la Cibot le partageait, accompagné d'une bouteille de bière et d'un morceau de fromage, suffisait au vieux maître de musique allemand.

Et croyez bien que le roi Salomon, dans sa gloire, ne dînait pas mieux que Schmucke.

Tantôt ce plat de bouilli fricassé aux oignons, tantôt des reliefs de poulet sauté, tantôt une persillade et du poisson à une sauce inventée par la Cibot, et à laquelle une mère aurait mangé son enfant sans s'en apercevoir, tantôt de la venaison, selon la qualité ou la quantité de ce que les restaurans du boulevard revendaient au rôtisseur de la rue Boucherat, tel était l'ordinaire de Schmucke, qui se contentait, sans mot dire, de tout ce que lui servait la *ponne montame Zipod.*

Et, de jour en jour, la bonne madame Cibot avait diminué cet ordinaire jusqu'à le faire pour la somme de vingt sous.

— Je vas savoir ce qui lui n'est arrivé, à ce pauvre cher homme, dit madame Cibot à son époux, car v'là le dîner de monsieur Schmucke tout paré.

Madame Cibot couvrit le plat de terre creux d'une assiette en porcelaine commune; puis elle arriva, malgré son âge, à l'appartement des deux amis, au moment où Schmucke ouvrait à Pons.

— Qu'as-du, mon pon ami? dit l'Allemand, effrayé par le bouleversement de la physionomie de Pons.

— Je te dirai tout; mais je viens dîner avec toi...

— Tinner! tinner! s'écria Schmucke enchanté.

Mais c'esdre imbossible! ajouta-t-il en pensant aux habitudes gastrolâtriques de son ami.

Le vieil Allemand aperçut alors madame Cibot qui écoutait, selon son droit de femme de ménage légitime.

Saisi par une de ces inspirations qui ne brillent que dans le cœur d'un ami véritable, il alla droit à la portière, et l'emmena sur le palier.

— Montame Zipod, ce pon Bons aime les pounes chosses, hâlez au Gatran Pleu, temandez ein bedid tinner vine: — tes angeois, — ti magaroni! Anvin ein rebas de Liquillis!

— Qu'est-ce que c'est? demanda madame Cibot.

— Eh pien! reprit Schmucke, c'est ti feau à la pourchoise, eine pon boisson, ein poudeille te fin te Porteaux, tout ce qu'il y aura te meilleur en vriantise: gomme de groguettes te risse ed ti lard vimé! Bayez! ne tittes rien, che fus rentrai tutte l'archand temain madin.

Schmucke rentra d'un air joyeux en se frottant les mains; mais sa figure reprit graduellement une expression de stupéfaction, en entendant le récit des malheurs qui venaient de fondre en un moment sur le cœur de son ami. Schmucke essaya de consoler Pons, en lui dépeignant le monde à son point de vue.

Paris était une tempête perpétuelle, les hommes et les femmes y étaient emportés par un mouvement de valse furieuse, et il ne fallait rien demander au monde, qui ne regarde qu'à l'extérieur, « ed bas ad l'indérière, » dit-il.

Il raconta pour la centième fois que, d'année en année, les trois seules écolières qu'il eût aimées, par lesquelles il était chéri, pour lesquelles il donnerait sa vie, de qui même il tenait une petite pension de neuf cents francs, à laquelle chacune contribuait pour une part égale d'environ trois cents francs, avaient si bien oublié, d'année en année, de le venir voir, et se trouvaient emportées par le courant de la vie parisienne avec tant de violence, qu'il n'avait pas pu être reçu par elles depuis trois ans, quand il se présentait. (Il est vrai que Schmucke se présentait chez ces grandes dames à dix heures du matin.)

Enfin, les quartiers de ses rentes étaient payés chez des notaires.

— Ed cebentant, c'esde tes cueirs tor, reprit-il. Anvin, c'est mes bedides saindes Céciles, tes phames jarmantes, montame de Bordentuère, montame de Fentenesse, montame Ti Dilet.

Quante che les fois, c'esd aus Jambs-Elusées, sans qu'elles me foient... ed elles m'aiment pien, et che pourrais aller tinner chesse elles, elles seraient bien gondeades.

Che Beusse aller à leur gambagne; mais je breffère te peaucoup edre afec mon hami Bons, barce que che le fois quant che feux, ed tus les churs.

Pons prit la main de Schmucke, la mit entre ses mains, il la serra par un mouvement où l'âme se communiquait tout entière, et tous deux ils restèrent ainsi pendant quelques minutes, comme des amans qui se revoient après une longue absence.

— Tinne izi, dus les churs! .. reprit Schmucke, qui bénissait intérieurement la dureté de la présidente.

Diens! nus pricabraquerons ensemple, et le tiaple ne meddra chamais sa queu tan notre ménache..

Pour l'intelligence de ce mot vraiment héroïque: *nous pricabraquerons ensemble*! il faut avouer que Schmucke était d'une ignorance crasse en Bric-à-braquologie.

Il fallait toute la puissance de son amitié pour qu'il ne cassât rien dans le salon et dans le cabinet abandonnés à Pons pour lui servir de musée.

Schmucke, appartenant tout entier à la musique, compositeur pour lui-même, regardait toutes les petites bêtises de son ami comme un poisson, qui aurait reçu un billet d'invitation, regarderait une exposition de fleurs au Luxembourg.

Il respectait ces œuvres merveilleuses à cause du respect que Pons manifestait en époussetant son trésor.

Il répondait: « *Ui! c'esde pien choli!* » aux admirations de son ami, comme une mère répond des phrases insignifiantes aux gestes d'un enfant qui ne parle pas encore.

Depuis que les deux amis vivaient ensemble, Schmucke avait vu Pons changeant sept fois d'horloge en troquant toujours une inférieure contre une plus belle.

Pons possédait alors la plus magnifique horloge de Boule, une horloge en ébène incrustée de cuivres et garnie de sculptures, de la première manière de Boule.

Boule a eu deux manières comme Raphaël en a eu trois.

Dans la première, il mariait le cuivre à l'ébène; et, dans la seconde, contre ses convictions il sacrifiait à l'écaille; il a fait des prodiges pour vaincre ses concurrens, inventeurs de la marqueterie en écaille.

Malgré les savantes démonstrations de Pons, Schmucke n'apercevait pas la moindre différence entre la magnifique horloge de la première manière de Boule et les dix autres.

Mais, à cause du bonheur de Pons, Schmuck avait plus de soin de tous ces *prinporions* que son ami n'en prenait lui-même.

Il ne faut donc pas s'étonner que le mot sublime de Schmucke ait eu le pouvoir de calmer le désespoir de Pons, car le:

— *Nus pricapraquerons!* de l'Allemand voulait dire: — Je mettrai de l'argent dans le bric-à-brac, si tu veux dîner ici.

— Ces messieurs sont servis, vint dire avec un aplomb étonnant madame Cibot.

On comprendra facilement la surprise de Pons en voyant et savourant le dîner dû à l'amitié de Schmucke.

Ces sortes de sensations, si rares dans la vie, ne viennent pas du dévoûment continu par lequel deux hommes se disent perpétuellement l'un à l'autre:

« Tu as en moi un autre toi-même » (car on s'y fait); non elles sont causées par la comparaison de ces témoignages du bonheur de la vie intime avec les barbaries de la vie du monde.

C'est le monde qui lie à nouveau, sans cesse, deux amis ou deux amans, lorsque deux grandes âmes se sont mariées par l'amour ou par l'amitié.

Aussi Pons essuya-t-il deux grosses larmes! et Schmucke, de son côté, fut obligé d'essuyer ses yeux mouillés.

Ils ne se dirent rien, mais ils s'aimèrent davantage, et ils se firent de petits signes de tête dont les expressions balsamiques pansèrent les douleurs du gravier introduit par la présidente dans le cœur de Pons.

Schmucke se frottait les mains à s'emporter l'épiderme, car il avait conçu l'une de ces inventions qui n'étonnent un Allemand que lorsqu'elle est rapidement éclose dans son cerveau congelé par le respect dû aux princes souverains.

— *Mon pon Bons?* dit Schmucke.

— Je te devine, tu veux que nous dînions tous les jours ensemble...

— Che fitrais edre assez ruche bir de vaire fifre tus les churs gomme ça... répondit mélancoliquement le bon Allemand.

Madame Cibot, à qui Pons donnait de temps en temps des billets pour les spectacles du boulevard, ce qui le mettait dans son cœur à la même hauteur que son pensionnaire Schmucke, fit alors la proposition que voici:

— Pardine, dit-elle, pour trois francs, sans le vin, je puis vous faire tous les jours, pour vous deux, n'un dîner à licher les plats, et les rendre nets comme s'ils n'étaient lavés.

— Le vrai est, répondit Schmucke, que che tine mieix afec ce que me guisine mondam Zipod que les chens qui mangent le vrigod di Roi...

Dans son espérance, le respectueux Allemand alla jusqu'à imiter l'irrévérence des petits journaux, en calomniant le prix fixe de la table royale.

— Vraiment? dit Pons. Eh bien! j'essaierai demain!

En entendant cette promesse, Schmucke sauta d'un bout de la table à l'autre, en entraînant la nappe, les plats, les carafes, et saisit Pons par une étreinte comparable à celle d'un gaz s'emparant d'un autre gaz pour lequel il a de l'affinité.

— Kel ponhire! s'écria-t-il.

— Monsieur dînera tous les jours ici! dit orgueilleusement madame Cibot attendrie.

Sans connaître l'événement auquel elle devait l'accomplissement de son rêve, l'excellente madame Cibot descendit à sa loge et y entra comme Joséphа entre en scène dans *Guillaume Tell*.

Elle jeta les plats et les assiettes, et s'écria :

— Cibot, cours chercher deux demi-tasses, au Café Turc! et dis au garçon de fourneau que c'est pour moi!

Puis elle s'assit en se mettant les mains sur ses puissans genoux, et regardant par la fenêtre le mur qui faisait face à la maison, elle s'écria :

— J'irai, ce soir, consulter madame Fontaine!...

—

XV.

Madame Fontaine tirait les cartes à toutes les cuisinières, femmes de chambre, laquais, portiers, etc., du Marais.

— Depuis que ces deux messieurs sont venus chez nous, nous avons deux mille francs de placés à la caisse d'épargne. En huit ans! quelle chance! Faut-il ne rien gagner au dîner de monsieur Pons, et l'attacher à son ménage?

La poule à mame Fontaine me dira cela.

En ne voyant pas d'héritiers, ni à Pons ni à Schmucke, depuis trois ans environ madame Cibot se flattait d'obtenir une ligne dans le testament de *ses messieurs*, et elle avait redoublé de zèle dans cette pensée cupide, poussée très tard au milieu de ses moustaches, pleines de probité.

En allant dîner en ville tous les jours, Pons avait échappé jusqu'alors à l'asservissement complet dans lequel la portière voulait tenir *ses messieurs*.

La vie nomade de ce vieux troubadour-collectionneur effarouchait les vagues idées de séduction qui voltigeaient dans la cervelle de madame Cibot et qui devinrent un plan formidable, à compter de ce mémorable dîner.

Un quart d'heure après, madame Cibot reparut dans la salle à manger, armée de deux excellentes tasses de café que flanquaient deux petits verres de kirch-wasser.

— Fife montame Zipod! s'écria Schmucke, elle m'a téfiné.

Après quelques lamentations du pique-assiette que combattit Schmucke par les câlineries que le pigeon sédentaire dut trouver pour son pigeon voyageur, les deux amis sortirent ensemble.

Schmucke ne voulut pas quitter son ami dans la situation où l'avait mis la conduite des maîtres et des gens de la maison Camusot; il connaissait Pons et savait que des réflexions horriblement tristes pouvaient le saisir à l'orchestre sur son siége magistral et détruire le bon effet de sa rentrée au nid.

Schmucke, en ramenant le soir, vers minuit, Pons au logis, le tenait sous le bras; et comme un amant fait pour une maîtresse adorée, il indiquait à Pons les endroits où finissait, où recommençait le trottoir; il l'avertissait quand un ruisseau se présentait; il aurait voulu que les pavés fussent en coton, que le ciel fût bleu, que les anges fissent entendre à Pons la musique qu'ils lui jouaient.

Il avait conquis la dernière province qui n'était pas à lui dans ce cœur!

Pendant trois mois environ, Pons dîna tous les jours avec Schmucke.

D'abord il fut forcé de retrancher quatre-vingts francs par mois sur la somme de [illegible] cinq francs de vin environ avec les quarante-cinq francs que le dîner coûtait.

Puis, malgré les soins et les lazzis allemands de Schmucke, le vieil artiste regretta les plats soignés, les petits verres de liqueurs, le bon café, le babil, les politesses fausses, les convives et les médisances des maisons où il dînait.

On ne rompt pas au déclin de la vie avec une habitude qui dure depuis trente-six ans.

Une pièce de vin de cent trente francs verse un liquide peu généreux dans le verre d'un gourmet; aussi, chaque fois que Pons portait son verre à ses lèvres, se rappelait-il avec mille regrets poignans, les vins exquis de ses amphytrions.

Donc, au bout de trois mois, les atroces douleurs qui avaient failli briser le cœur délicat de Pons étaient amorties, il ne pensait plus qu'aux agrémens de la société; de même qu'un vieux homme à femmes regrette une maîtresse quittée coupable de trop d'infidélités!

Quoiqu'il essayât de cacher la mélancolie profonde qui le dévorait, le vieux musicien paraissait évidemment attaqué par une de ces inexplicables maladies, dont le siége est dans le moral.

Pour expliquer cette nostalgie produite par une habitude brisée, il suffira d'indiquer un des mille riens qui, semblables aux mailles d'une cotte d'armes, enveloppent l'âme dans un réseau de fer.

Un des plus vifs plaisirs de l'ancienne vie de Pons, un des bonheurs de pique-assiette d'ailleurs, était la *surprise*, l'impression gastronomique du plat extraordinaire, de la friandise ajoutée triomphalement dans les maisons bourgeoises par la maîtresse qui veut donner un air de festoiement à son dîner!

Ce délice de l'estomac manquait à Pons, madame Cibot lui racontait le menu par orgueil.

Le piquant périodique de la vie de Pons avait totalement disparu.

Son dîner se passait sans l'inattendu de ce qui, jadis, dans les ménages de nos aïeux, se nommait le *plat couvert!*

Voilà ce que Schmucke ne pouvait pas comprendre.

Pons était trop délicat pour se plaindre, et s'il y a quelque chose de plus triste que le génie méconnu, c'est l'estomac incompris.

Le cœur dont l'amour est rebuté, ce drame dont on abuse, repose sur un faux besoin; car si la créature nous délaisse, on peut aimer le créateur; il a des trésors à nous dispenser. Mais l'estomac!...

Rien ne peut être comparé à ses souffrances; car, avant tout, la vie!

Pons regrettait certaines crêmes, de vrais poèmes! certaines sauces blanches, des chefs-d'œuvre! certaines volailles truffées, des amours! et par-dessus tout les fameuses carpes du Rhin qui ne se trouvent qu'à Paris et avec quels condimens!

Par certains jours Pons s'écriait :

— « O Sophie! » en pensant à la cuisinière du comte Popinot.

Un passant, en entendant ce soupir, aurait cru que le bonhomme pensait à une maîtresse, et il s'agissait de quelque chose de plus rare, d'une carpe grasse! accompagnée d'une sauce, claire dans la saucière, épaisse sur la langue, une sauce à mériter le prix Montyon!

Le souvenir de ces dîners mangés fit donc considérablement maigrir le chef d'orchestre attaqué d'une nostalgie gastrique.

XVI.

Dans le commencement du quatrième mois, vers la fin de janvier 1845, le jeune flûtiste, qui se nommait Wilhem comme presque tous les Allemands, et Schwab pour se distinguer de tous les Wilhem, ce qui ne le distinguait pas de tous les Schwab, jugea nécessaire d'éclairer Schmucke sur l'état du [illegible] dont on se préoccupait au théâtre.

C'était le jour d'une première représentation où donnaient les instrumens dont jouait le vieux maître allemand

— Le bonhomme Pons décline, il y a quelque chose dans son sac qui sonne mal, l'œil est triste, le mouvement de son bras s'affaiblit, dit Wilhem Schwab en montrant le bonhomme qui montait à son pupitre d'un air funèbre.

— C'esdre gomme ça à soissande ans, tuchurs, répondit Schmucke.

Schmucke, semblable à cette mère des chroniques de la Canongate qui, pour jouir de son fils vingt-quatre heures de plus, le fait fusiller, était capable de sacrifier Pons au plaisir de le voir dîner tous les jours avec lui.

— Tout le monde au théâtre s'inquiète, et, comme le dit mademoiselle Stéphanide, notre première danseuse, il ne fait presque plus de bruit en se mouchant.

Le vieux musicien paraissait donner du cor, quand il se mouchait, tant son nez long et creux sonnait dans le foulard.

Ce tapage était la cause d'un des plus constans reproches de la présidente au cousin Pons.

— Che tonnerais pien tes chausses pir l'amisser, dit Schmucke, l'annui le cagne.

— Ma foi, dit Wilhem Schwab, monsieur Pons me semble un être si supérieur à nous autres pauvres diables, que je n'osais pas l'inviter à ma noce. Je me marie...

— Et gommend? demanda Schmucke.

— Oh! très honnêtement, répondit Wilhem qui trouva dans la question bizarre de Schmucke une raillerie dont ce parfait chrétien était incapable.

— Allons, messieurs, à vos places! dit Pons qui regarda dans l'orchestre sa petite armée après avoir entendu le coup de sonnette du directeur.

On exécuta l'ouverture de la FIANCÉE DU DIABLE, une pièce féerie qui eut deux cents représentations.

Au premier entr'acte, Wilhem et Schmucke se virent seuls dans l'orchestre désert.

L'atmosphère de la salle comportait trente-deux degrés Réaumur

— Gondez-moi tonc fotre husdoire, dit Schmucke à Wilhem.

— Tenez, voyez-vous à l'avant-scène, ce jeune homme?... le reconnaissez-vous?

— Ti tud...

— Ah! parce qu'il a des gants jaunes, et qu'il brille de tous les rayons de l'opulence; mais c'est mon ami, Fritz Brunner de Francfort-sur-Mein...

— Celui qui fenaid foir les bièces à l'orguesdre, brès te fus?...

— Le même. N'est-ce pas, que c'est à ne pas croire à une pareille métamorphose?

Ce héros de l'histoire promise était un de ces Allemands dont la figure contient à la fois la raillerie sombre du Méphistophélès de Gœthe et la bonhomie des romans d'Auguste Lafontaine de pacifique mémoire; la ruse et la naïveté, l'âpreté des comptoirs et le laisser-aller raisonné d'un membre du Jockey-Club; mais surtout le dégoût qui met le pistolet à la main de Werther, beaucoup plus ennuyé des princes allemands que de Charlotte.

C'était véritablement une figure typique de l'Allemagne : beaucoup de juiverie et beaucoup de simplicité, de la bêtise et du courage, un savoir qui produit l'ennui, une expérience que le moindre enfantillage rend inutile, l'abus de la bière et du tabac; mais, pour relever toutes ces antithèses, une étincelle diabolique dans de beaux yeux bleus fatigués.

Mis avec l'élégance d'un banquier, Fritz Brunner offrait aux regards de toute la salle une tête chauve d'une couleur titienesque, de chaque côté de laquelle se bouclaient les quelques cheveux d'un blond ardent que la débauche et la misère lui avaient laissés pour qu'il eût le droit de payer un coiffeur au jour de sa restauration financière.

Sa figure, jadis belle et fraîche, comme celle du Jésus-Christ des peintres, avaient pris des tons aigres que des moustaches rouges, une barbe fauve rendaient presque sinistres.

Le bleu pur de ses yeux s'était troublé dans sa lutte avec le chagrin.

Enfin les mille prostitutions de Paris avaient estompé les paupières et le tour de ses yeux, où jadis une mère regardait avec ivresse une divine réplique des siens.

Ce philosophe prématuré, ce jeune vieillard était l'œuvre d'une marâtre.

Ici commence l'histoire curieuse d'un fils prodigue de Francfort-sur-Mein, le fait le plus extraordinaire et le plus bizarre qui soit jamais arrivé dans cette ville sage.

XVII.

Monsieur Gédéon Brunner, père de ce Fritz, un de ces célèbres aubergistes de Francfort-sur-Mein qui pratiquent, de complicité avec les banquiers, des incisions autorisées par les lois sur la bourse des touristes, honnête calviniste, avait épousé une juive convertie, à la dot de laquelle il dut les élémens de sa fortune.

Cette juive mourut, laissant son fils Fritz, à l'âge de douze ans, sous la tutelle du père et sous la surveillance d'un oncle maternel, marchand de fourrures à Leipsick, le chef de la maison Virlaz et compagnie.

Brunner le père fut obligé, par cet oncle qui n'était pas aussi doux que ses fourrures, de placer la fortune du jeune Fritz en beaucoup de marcs banco dans la maison Al. Sartchild, et sans y toucher.

Pour se venger de cette exigence israélite, le père Brunner se remaria, en alléguant l'impossibilité de tenir son immense auberge sans l'œil et le bras d'une femme.

Il épousa la fille d'un autre aubergiste, dans laquelle il vit une perle; mais il n'avait pas expérimenté ce qu'était une fille unique, adulée par un père et une mère.

La deuxième madame Brunner fut ce que sont les jeunes Allemandes, quand elles sont méchantes et légères.

Elle dissipa sa fortune, et vengea la première madame Brunner en rendant son mari l'homme le plus malheureux dans son intérieur qui fût connu sur le territoire de la ville libre de Francfort-sur-Mein où, dit-on, les millionnaires vont faire rendre une loi municipale qui contraigne les femmes à les chérir exclusivement.

Cette Allemande aimait les différens vinaigres que les Allemands appellent communément vins du Rhin.

Elle aimait les articles-Paris.

Elle aimait à monter à cheval.

Elle aimait la parure.

Enfin la seule chose coûteuse qu'elle n'aimât pas, c'était les femmes.

Elle prit en aversion le petit Fritz, et l'aurait rendu fou, si ce jeune produit du calvinisme et du mosaïsme n'avait pas eu Francfort pour berceau, et la maison Virlaz de Leipsick pour tutelle; mais l'oncle Virlaz, tout à ses fourrures, ne veillait qu'aux marcs banco, il laissa l'enfant en proie à la marâtre.

Cette hyène était d'autant plus furieuse contre ce chérubin, fils de la belle madame Brunner, que, malgré des efforts dignes d'une locomotive, elle ne pouvait pas avoir d'enfant.

Mue par une pensée diabolique, cette criminelle Allemande lança le jeune Fritz, à l'âge de vingt-et-un ans, dans des dissipations anti-germaniques.

Elle espéra que le cheval anglais, le vinaigre du Rhin et les Marguerites de Gœthe dévoreraient l'enfant de la juive et sa fortune; car l'oncle Virlaz avait laissé un bel héritage à son petit Fritz au moment où celui-ci devint majeur.

Mais si les roulettes des Eaux et les amis du Vin, au nombre desquels était Wilhem Schawb, achevèrent le capital Virlaz, le jeune enfant prodigue demeura pour servir, selon les vœux du Seigneur, d'exemple aux puînés de la ville de Francfort-sur-Mein, où toutes les familles l'emploient comme un épouvantail pour garder leurs enfans sages et effrayés dans leurs comptoirs de fer doublés de marcs banco.

Au lieu de mourir à la fleur de l'âge, Fritz Brunner eut le plaisir de voir enterrer sa marâtre dans un de ces charmans cimetières où les Allemands, sous prétexte d'honorer leurs

morts, se livrent à leur passion effrénée pour l'horticulture.

La seconde madame Brunner mourut avant ses auteurs, le vieux Brunner en fut pour l'argent qu'elle avait extrait de ses coffres, et pour des peines telles, que cet aubergiste, d'une constitution herculéenne, se vit, à soixante-sept ans, diminué comme si le fameux poison des Borgia l'avait attaqué.

Ne pas hériter de sa femme après l'avoir supportée pendant dix années, fit de cet aubergiste une autre ruine de Heidelberg, mais radoubée incessamment par les *Rechnungs* des voyageurs, comme on radoube celles de Heidelberg pour entretenir l'ardeur des touristes qui affluent pour voir cette belle ruine, si bien entretenue.

On en causait à Francfort comme d'une faillite, on s'y montrait Brunner au doigt en se disant :

— Voilà où peut nous mener une mauvaise femme de qui l'on n'hérite pas, et un fils élevé à la française.

En Italie et en Allemagne, les Français sont la raison de tous les malheurs, la cible de toutes les balles ; *mais le dieu poursuivant sa carrière*... (Le reste comme dans l'ode de Lefranc de Pompignan.)

La colère du propriétaire du grand hôtel de Hollande ne tomba pas seulement sur les voyageurs dont les mémoires (*Rechnung*) se ressentirent de son chagrin ; quand son fils fut totalement ruiné, Gédéon, le regardant comme la cause indirecte de tous ses malheurs, lui refusa le pain et l'eau, le sel, le feu, le logement et la pipe ! ce qui, chez un père aubergiste et allemand, est le dernier degré de la malédiction paternelle.

Les autorités du pays ne se rendant pas compte des premiers torts du père, et voyant en lui l'un des hommes les plus malheureux de Francfort-sur-Mein, lui vinrent en aide ; ils expulsèrent Fritz du territoire de cette ville libre, en lui faisant une querelle d'Allemand.

La justice n'est pas plus humaine ni plus sage à Francfort qu'ailleurs.

Rarement un magistrat remonte le fleuve des crimes et des infortunes pour savoir qui tenait l'urne d'où le premier filet d'eau s'épanche.

Si Brunner oublia son fils, les amis du fils imitèrent l'aubergiste.

Ah ! si cette histoire avait pu se jouer devant le trou du souffleur pour cette assemblée, au sein de laquelle les journalistes, les lions et quelques Parisiennes se demandaient d'où sortait la figure profondément tragique de cet Allemand surgi dans le Paris élégant en pleine première représentation, seul, dans une avant-scène, c'eût été bien plus beau que la pièce féerie de la FIANCÉE DU DIABLE, quoique ce fût la deux cent millième représentation de la sublime parabole jouée en Mésopotamie, trois mille ans avant Jésus-Christ.

Fritz alla de pied à Strasbourg, et il y rencontra ce que l'enfant prodigue de la Bible n'a pas trouvé dans la patrie de la Sainte-Écriture.

En ceci se révèle la supériorité de l'Alsace, où battent tant de cœurs généreux pour montrer à l'Allemagne la beauté de la combinaison de l'esprit français et de la solidité germanique.

Wilhem, depuis quelques jours héritier de ses père et mère, possédait cent mille francs.

Il ouvrit ses bras à Fritz, il lui ouvrit son cœur, il lui ouvrit sa maison, il lui ouvrit sa bourse.

Décrire le moment où Fritz, poudreux, malheureux et quasi-lépreux, rencontra, de l'autre côté du Rhin, une vraie pièce de vingt francs dans la main d'un véritable ami, ce serait vouloir entreprendre une ode, et Pindare seul pourrait la lancer en grec sur l'humanité pour y réchauffer l'amitié mourante.

Mettez les noms de Fritz et Wilhem avec ceux de Damon et Pythias, de Castor et Pollux, d'Oreste et Pylade, de Dubreuil et Pméjà, de Schmucke et Pons, et de tous les noms de fantaisie que nous donnons aux deux amis du Monomotapa, car La Fontaine, en homme de génie qu'il était, en a fait des apparences sans corps, sans réalité ; joignez ces deux noms nouveaux à ces illustrations avec d'autant plus de raison que Wilhem mangea, de compagnie avec Fritz, son héritage, comme Fritz avait bu le sien avec Wilhem, mais en fumant, bien entendu, toutes les espèces de tabacs connus.

Les deux amis avalèrent cet héritage, chose étrange ! dans les brasseries de Strasbourg, de la manière la plus stupide, la plus vulgaire, avec des figurantes du théâtre de Strasbourg et de petites Alsaciennes qui, de leurs petits balais, n'avaient que le manche.

Et ils se disaient tous les matins l'un à l'autre :

— Il faut cependant nous arrêter, prendre un parti, faire quelque chose avec ce qui nous reste !

— Bah ! encore aujourd'hui, disait Fritz, mais demain... Oh ! demain...

Dans la vie des dissipateurs, Aujourd'hui est un bien grand fat, mais Demain est un grand lâche qui s'effraie du courage de son prédécesseur.

Aujourd'hui, c'est le Capitan de l'ancienne comédie, et Demain, c'est le Pierrot de nos pantomimes.

Arrivés à leur dernier billet de mille francs, les deux amis prirent une place aux messageries dites royales, qui les conduisirent à Paris, où ils se logèrent dans les combles de l'hôtel du Rhin, rue du Mail, chez Graff, un ancien premier garçon de Gédéon Brunner.

Fritz entra commis à six cents francs chez les frères Keller, banquiers, où Graff le recommanda. Graff, maître de l'hôtel du Rhin, est le frère du fameux tailleur Graff.

Le tailleur prit Wilhem en qualité de teneur de livres.

Graff trouva ces deux places exiguës aux deux enfans prodigues, en souvenir de son apprentissage à l'hôtel de Hollande.

Ces deux faits : un ami ruiné reconnu par un ami riche, et un aubergiste allemand s'intéressant à deux compatriotes sans le sou, feront croire à quelques personnes que cette histoire est un roman ; mais toutes les choses vraies ressemblent d'autant plus à des fables, que la fable prend de notre temps des peines inouïes pour ressembler à la vérité.

Fritz, commis à six cents francs, Wilhem, teneur de livres aux mêmes appointemens, s'aperçurent de la difficulté de vivre dans une ville aussi courtisane que Paris.

Aussi, dès la deuxième année de leur séjour, en 1837, Wilhem, qui possédait un joli talent de flûtiste, entra-t-il dans l'orchestre dirigé par Pons, pour pouvoir mettre quelquefois du beurre sur son pain.

Quant à Fritz, il ne put trouver un supplément de paie qu'en déployant la capacité financière d'un enfant issu des Virlaz.

Malgré son assiduité, peut-être à cause de ses talens, le Francfourtois n'atteignit à deux mille francs qu'en 1843.

La Misère, cette divine marâtre, fit pour ces deux jeunes gens ce que leurs mères n'avaient pu faire, elle leur apprit l'économie, le monde et la vie ; elle leur donna cette grande, cette forte éducation qu'elle dispense à coups d'étrivières aux grands hommes, tous malheureux dans leur enfance.

Fritz et Wilhem, étant des hommes assez ordinaires, n'écoutèrent point toutes les leçons de la Misère, ils se défendirent de ses atteintes, ils lui trouvèrent le sein dur, les bras décharnés, et ils n'en dégagèrent point cette bonne fée Urgèle qui cède aux caresses des gens de génie.

Néanmoins ils apprirent toute la valeur de la fortune, et se promirent de lui couper les pieds, si jamais elle revenait à leur porte.

XVIII.

— Eh bien ! papa Schmucke, tout va vous être expliqué en un mot, reprit Wilhem, qui raconta longuement cette histoire en allemand au pianiste.

Le père Brunner est mort.

Il était, sans que son fils ni monsieur Graff, chez qui nous logeons, en sussent rien, l'un des fondateurs des chemins de fer badois, avec lesquels il a réalisé des bénéfices immenses, et il laisse quatre millions.

Je joue ce soir de la flûte pour la dernière fois.

Si ce n'était pas une première représentation, je m'en serais allé depuis quelques jours, mais je n'ai pas voulu faire manquer ma partie.

— C'esdre pien, cheûne homme, dit Schmucke. Mais qui ébisez fus?

— La fille de monsieur Graff, notre hôte, le propriétaire de l'hôtel du Rhin.

J'aime mademoiselle Émilie depuis sept ans, elle a lu tant de romans immoraux qu'elle a refusé tous les partis pour moi, sans savoir ce qui en adviendrait.

Cette jeune personne sera très riche : elle est l'unique héritière des Graff, les tailleurs de la rue de Richelieu.

Fritz me donne cinq fois ce que nous avons mangé ensemble à Strasbourg, cinq cent mille francs !... Il met un million de francs dans une maison de banque, où monsieur Graff le tailleur place cinq cent mille francs aussi ; le père de ma promise me permet d'y employer la dot, qui est de deux cent cinquante mille francs, et il nous commandite d'autant.

La maison Brunner, Schwab et compagnie aura donc deux millions cinq cent mille francs de capital.

Fritz vient d'acheter pour quinze cent mille francs d'actions de la banque de France, pour y garantir notre compte.

Ce n'est pas toute la fortune de Fritz : il lui reste encore les maisons de son père à Francfort, qui sont estimées un million, et il a déjà loué le grand hôtel de Hollande à un cousin des Graff.

— Fus recartez fodre hami drisdement, répondit Schmucke qui avait écouté Wilhem avec attention ; seriez-fus chaloux de lui?

— Je suis jaloux, mais c'est du bonheur de Fritz, dit Wihem.

Est-ce là le masque d'un homme satisfait?

J'ai peur de Paris pour lui ; je lui voudrais voir prendre le parti que je prends.

L'ancien démon peut se réveiller en lui.

De nos deux têtes, ce n'est pas la sienne où il est entré le plus de plomb.

Cette toilette, cette lorgnette, tout cela m'inquiète.

Il n'a regardé que les lorettes dans la salle.

Ah ! si vous saviez comme il est difficile de marier Fritz ; il a en horreur ce qu'on appelle en France *faire la cour*, et il faudrait le lancer dans la famille, comme en Angleterre on lance un homme dans l'éternité.

Pendant le tumulte qui signale la fin de toutes les premières représentations, la flûte fit son invitation à son chef d'orchestre.

Pons accepta joyeusement. Schmucke aperçut alors, pour la première fois depuis trois mois, un sourire sur la face de son ami ; il le ramena rue de Normandie dans un profond silence, car il reconnut à cet éclair de joie la profondeur du mal qui rongeait Pons.

Qu'un homme vraiment noble, si désintéressé, si grand par le sentiment, eût de telles faiblesses !... voilà ce qui stupéfiait le stoïcien Schmucke, qui devint horriblement triste, car il sentit la nécessité de renoncer à voir tous les jours son « pon Bons » à table devant lui ! dans l'intérêt du bonheur de Pons, et il ne savait si ce sacrifice serait possible. Cette idée le rendait fou.

XIX.

Le fier silence que gardait Pons, réfugié sur le mont Aventin de la rue de Normandie, avait nécessairement frappé la présidente, qui, délivrée de son parasite, s'en tourmentait peu ; elle pensait avec sa charmante fille que le cousin avait compris la plaisanterie de sa petite Lili ; mais il n'en fut pas ainsi du président.

Le président Camusot de Marville, petit homme gros, devenu solennel depuis son avancement en la cour, admirait Cicéron, préférait l'Opéra-Comique aux Italiens, comparait les auteurs les uns aux autres, suivait la foule pas à pas, répétait comme de lui tous les articles du journal ministériel, et en opinant, il paraphrasait les idées du conseiller après lequel il parlait.

Ce magistrat, suffisamment connu sur ces principaux traits de son caractère, obligé par sa position à tout prendre au sérieux, tenait surtout aux liens de famille.

Comme la plupart des maris entièrement dominés par leurs femmes, le président affectait dans les petites choses une indépendance que respectait sa femme.

Si pendant un mois le président se contenta des raisons banales que lui donna la présidente, relativement à la disparition de Pons, il finit par trouver singulier que le vieux musicien, un ami de quarante ans, ne vînt plus, précisément après avoir fait un présent aussi considérable que l'éventail de madame de Pompadour.

Cet éventail, reconnu par le comte Popinot pour un chef-d'œuvre, valut à la présidente, et aux Tuileries, où l'on se passa ce bijou de main en main, des complimens qui flattèrent excessivement son amour-propre ; on lui détailla les beautés des dix branches en ivoire dont chacune offrait des sculptures d'une finesse inouïe.

Un dame russe (les Russes se croient toujours en Russie) offrit, chez le comte Popinot, six mille francs à la présidente de cet éventail extraordinaire, en souriant de le voir en de telles mains, car c'était, il faut l'avouer, un éventail de duchesse.

— On ne peut pas refuser à ce pauvre cousin, dit Cécile à son père le lendemain de cette offre, de se bien connaître à ces petites bêtises-là...

— Des petites bêtises ! s'écria le président.

Mais l'État va payer trois cent mille francs la collection de feu monsieur le conseiller Dusommerard, et dépenser, avec la ville de Paris par moitié, près d'un million en achetant et réparant l'hôtel Cluny pour loger ces petites bêtises-là.

Ces petites bêtises-là, ma chère enfant, sont souvent les seuls témoignages qui nous restent de civilisations disparues.

Un pot étrusque, un collier, qui valent quelquefois, l'un quarante, l'autre cinquante mille francs, sont des petites bêtises qui nous révèlent la perfection des arts au temps du siége de Troie, en nous démontrant que les Étrusques étaient des Troyens réfugiés en Italie.

Tel était le genre de plaisanterie du gros petit président.

Il procédait avec sa femme et sa fille par de lourdes ironies.

— La réunion des connaissances qu'exigent ces petites bêtises, Cécile, reprit-il, est une science qui s'appelle l'archéologie.

L'archéologie comprend l'architecture, la sculpture, la peinture, l'orfévrerie, la céramique, l'ébénisterie, art tout moderne, les dentelles, les tapisseries, enfin toutes les créations du travail humain.

— Le cousin Pons est donc un savant? dit Cécile.

— Ah çà ! pourquoi ne le voit-on plus? demanda le président.

— Il aura pris la moucke pour des riens, répondit la présidente.

Je n'ai peut-être pas été sensible autant que je le devais au cadeau de cet éventail.

Je suis, vous le savez, assez ignorante...

— Vous ! une des plus fortes élèves de Servin ! s'écria le président, vous ne connaissez pas Watteau?

— Je connais David, Gérard, Gros et Girodet, et Guérin, et monsieur de Forbin, et monsieur Turpin de Crissé...

— Vous auriez dû. .

— Qu'aurais-je dû, monsieur? demanda la présidente en regardant son mari d'un air de reine de Saba.

—Savoir ce qu'est Watteau, ma chère ; il est très à la mode, répondit le président avec une humilité qui dénotait toutes les obligations qu'il avait à sa femme.

Cette conversation avait eu lieu quelques jours avant la première représentation de *la Fiancée du Diable*, où tout l'orchestre fut frappé de l'état maladif de Pons.

Mais alors les gens habitués à voir Pons à leur table, à le prendre pour messager, s'étaient tous interrogés, et il s'était répandu dans le cercle où le bonhomme gravitait une in,

quiétude d'autant plus grande, que plusieurs personnes le virent à son poste au théâtre.

Malgré le soin avec lequel Pons évitait dans ses promenades ses anciennes connaissances quand il en rencontrait, il se trouva nez à nez avec l'ancien ministre, le comte Popinot, chez Monistrol, un des illustres et audacieux marchands du nouveau boulevard Beaumarchais, dont parlait naguère Pons à la présidente, et dont le narquois enthousiasme fait renchérir de jour en jour les curiosités, qui, disent-ils, deviennent si rares qu'on n'en trouve plus.

— Mon cher Pons, pourquoi ne vous voit-on plus? Vous nous manquez beaucoup, et madame Popinot ne sait que penser de cet abandon.

— Monsieur le comte, répondit le bonhomme, on m'a fait comprendre dans une maison, chez un parent, qu'à mon âge on est de trop dans le monde.

On ne m'a jamais reçu avec beaucoup d'égards, mais du moins on ne m'avait pas encore insulté.

Je n'ai jamais demandé rien à personne, dit-il avec la fierté de l'artiste.

En retour de quelques politesses, je me rendais souvent utile à ceux qui m'accueillaient; mais il paraît que je me suis trompé, je serais taillable et corvéable à merci pour l'honneur que je recevais en allant dîner chez mes amis, chez mes parens...

Eh bien! j'ai donné ma démission de pique-assiette.

Chez moi je trouve tous les jours ce qu'aucune table ne m'a offert : un véritable ami!

Ces paroles, empreintes de l'amertume que le vieil artiste avait encore la faculté d'y mettre par le geste et l'accent, frappèrent tellement le pair de France, qu'il prit le digne musicien à part.

— Ah çà, mon vieil ami, que vous est-il arrivé?

Ne pouvez-vous me confier ce qui vous a blessé?

Vous me permettrez de vous faire observer que, chez moi, vous devez avoir trouvé les égards...

— Vous êtes la seule exception que je fasse, dit le bonhomme.

D'ailleurs, vous êtes un grand seigneur, un homme d'État, et vos préoccupations excuseraient tout, au besoin.

Pons, soumis à l'adresse diplomatique conquise par Popinot dans le maniement des hommes et des affaires, finit par raconter ses infortunes chez le président de Marville.

Popinot épousa si vivement les griefs de la victime, qu'il en parla chez lui tout aussitôt à madame Popinot, excellente et digne femme, qui fit des représentations à la présidente aussitôt qu'elle la rencontra.

L'ancien ministre ayant, de son côté, dit quelques mots à ce sujet au président, il y eut une explication en famille chez les Camusot de Marville.

Quoique Camusot ne fût pas tout-à-fait le maître chez lui, sa remontrance était trop fondée *en droit et en fait*, pour que sa femme et sa fille n'en reconnussent pas la vérité.

Toutes les deux s'humilièrent et rejetèrent la faute sur les domestiques.

Les gens, mandés et gourmandés, n'obtinrent leur pardon que par des aveux complets, qui démontrèrent au président combien le cousin Pons avait raison en restant chez soi.

Comme les maîtres de maison dominés par leurs femmes, le président déploya toute sa majesté maritale et judiciaire, en déclarant à ses gens qu'ils seraient chassés, et qu'ils perdraient ainsi tous les avantages que leurs longs services pouvaient leur valoir chez lui, si, désormais, son cousin Pons et tous ceux qui lui faisaient l'honneur de venir chez lui n'étaient pas traités comme lui-même.

Cette parole fit sourire Madeleine.

— Vous n'avez même, dit le président, qu'une chance de salut, c'est de désarmer mon cousin par des excuses. Allez lui dire que votre maintien ici dépend entièrement de lui, car je vous renvoie tous, s'il ne vous pardonne.

XX.

Le lendemain, le président partit d'assez bonne heure pour pouvoir faire une visite à son cousin avant l'audience.

Ce fut un événement que l'apparition de monsieur le président de Marville annoncé par madame Cibot.

Pons, qui recevait cet honneur pour la première fois de sa vie, pressentit une réparation.

— Mon cher cousin, dit le président après les complimens d'usage, j'ai fini par savoir la cause de votre retraite.

Votre conduite augmente, si c'est possible, l'estime que j'ai pour vous.

Je ne vous dirai qu'un mot à cet égard.

Mes domestiques sont tous renvoyés.

Ma femme et ma fille sont au désespoir; elles veulent vous voir, pour s'expliquer avec vous.

En ceci, mon cousin, il y a un innocent, et c'est un vieux juge; ne me punissez donc pas pour l'escapade d'une petite fille étourdie qui voulait dîner chez les Popinot, surtout quand je viens vous demander la paix, en reconnaissant que tous les torts sont de notre côté...

Une amitié de trente-six ans, en la supposant altérée, a bien encore quelques droits.

Voyons! signez la paix en venant dîner avec nous ce soir..

Pons s'embrouilla dans une diffuse réponse, et finit en faisant observer à son cousin qu'il assistait le soir aux fiançailles d'un musicien de son orchestre, qui jetait la flûte aux orties pour devenir banquier.

— Eh bien! demain.

— Mon cousin, madame la comtesse Popinot m'a fait l'honneur de m'inviter par une lettre d'une amabilité ..

— Après-demain donc... reprit le président.

— Après-demain, l'associé de ma première flûte, un Allemand, un monsieur Brunner, rend aux fiancés la politesse qu'il reçoit d'eux aujourd'hui...

— Vous êtes bien assez aimable pour qu'on se dispute ainsi le plaisir de vous recevoir, dit le président.

Eh bien! dimanche prochain! à huitaine .. comme on dit au Palais.

— Mais nous dînons chez un monsieur Graff, le beau-père de la flûte...

— Eh bien! à samedi!

D'ici là, vous aurez eu le temps de rassurer une petite fille qui a déjà versé des larmes sur sa faute.

Dieu ne demande que le repentir, serez-vous plus exigeant que le Père Eternel avec cette pauvre petite Cécile?...

Pons, pris par ses côtés faibles, se rejeta dans des formules plus que polies, et reconduisit le président jusque sur le palier.

Une heure après, les gens du président arrivèrent chez le bonhomme Pons; ils se montrèrent ce que sont les domestiques, lâches et patelins : ils pleurèrent!

Madeleine prit à part monsieur Pons, et se jeta résolument à ses pieds.

— C'est moi, monsieur, qui ai tout fait, et monsieur sait bien que je l'aime, dit-elle en fondant en larmes.

C'est à la vengeance, qui me bouillait dans le sang, que monsieur doit s'en prendre de toute cette malheureuse affaire.

Nous perdrons *nos viagers*!...

Monsieur, j'étais folle, et je ne voulais pas que mes camarades souffrissent de ma folie... Je vois bien, maintenant, que le sort ne m'a pas faite pour être à monsieur.

Je me suis raisonnée, j'ai eu trop d'ambition, mais je vous aime toujours, monsieur.

Pendant dix ans je n'ai pensé qu'au bonheur de faire le vôtre et de soigner tout ici. Quelle belle destinée!...

Oh! si monsieur savait combien je l'aime! Mais monsieur a dû s'en apercevoir à toutes mes méchancetés.

Si je mourais demain, qu'est-ce qu'on trouverait?... un testament en votre faveur, monsieur... oui, monsieur, dans ma malle, sous mes bijoux!

En faisant mouvoir cette corde, Madeleine livra le vieux

garçon aux jouissances d'amour-propre que causera toujours une passion inspirée, quand même elle déplaît.

Après avoir pardonné noblement à Madeleine, il reçut tout le monde à merci en disant qu'il parlerait à sa cousine la présidente pour obtenir que tous les gens restassent chez elle.

Pons se vit avec un plaisir ineffable rétabli dans toutes ses jouissances habituelles, sans avoir commis de lâcheté.

Le monde était venu vers lui, la dignité de son caractère allait y gagner; mais en expliquant son triomphe à son ami Schmucke, il eut la douleur de le voir triste, et plein de doutes inexprimés.

Néanmoins, à l'aspect du changement subit qui eut lieu dans la physionomie de Pons, le bon Allemand finit par se réjouir en immolant le bonheur qu'il avait goûté de posséder pendant près de quatre mois son ami tout entier.

Les maladies morales ont sur les maladies physiques un avantage immense, elles guérissent instantanément, par l'accomplissement du désir qui les cause, comme elles naissent par la privation: Pons, dans cette matinée, ne fut plus le même homme

Le vieillard triste, moribond, fit place au Pons satisfait, qui naguère apportait à la présidente, l'éventail de la marquise de Pompadour.

Mais Schmucke tomba dans des rêveries profondes sur ce phénomène sans le comprendre, car le stoïcisme vrai ne s'expliquera jamais la courtisanerie française.

Pons était un vrai Français de l'Empire, en qui la galanterie du dernier siècle s'unissait au dévoûment pour la femme, tant célébré dans les romances de *Partant pour la Syrie*, etc.

Schmucke enterra son chagrin dans son cœur sous les fleurs de sa philosophie allemande; mais en huit jours il devint jaune et madame Cibot usa d'artifices pour introduire le *médecin du quartier* auprès de Schmucke.

Ce médecin craignit un *ictère*, et il laissa madame Cibot foudroyée par ce mot savant dont l'explication est *jaunisse !*

Pour la première fois peut-être, les deux amis allaient dîner ensemble en ville; mais, pour Schmucke, c'était faire une excursion en Allemagne.

En effet, Johann Graff, le maître de l'hôtel du Rhin, et sa fille Émilie, Wolfgang Graff, le tailleur et sa femme, Fritz Brunner et Wilhem Schwab étaient Allemands.

Pons et le notaire étaient les seuls Français admis au banquet.

Les tailleurs, qui possédaient un magnifique hôtel situé rue de Richelieu, entre la rue Neuve-des-Petits-Champs et la rue Villedot, avaient élevé leur nièce, dont le père craignit avec raison le contact des gens de toute espèce qui viennent dans un hôtel.

Ces dignes tailleurs, qui aimaient cette enfant comme si c'eût été leur fille, donnaient leur rez-de-chaussée au jeune ménage.

Là devait s'établir la maison de Banque Brunner, Schwab et compagnie.

Comme ces arrangemens dataient d'un mois environ, temps voulu pour recueillir l'héritage dévolu à Brunner, auteur de toute cette félicité, l'appartement des futurs époux avait été richement mis à neuf et meublé par le Graff.

Les bureaux de la maison de Banque étaient ménagés dans l'aile qui réunissait une magnifique maison de produit bâtie sur la rue à l'ancien hôtel sis entre cour et jardin.

XXI.

En allant de la rue de Normandie à la rue Richelieu, Pons obtint du distrait Schmucke les détails de cette nouvelle histoire de l'enfant prodigue, pour qui la Mort avait tué l'aubergiste gras.

Pons, fraîchement réconcilié avec ses plus proches parens, fut aussitôt atteint du désir de marier Fritz Brunner avec Cécile de Marville.

Le hasard voulut que le notaire des frères Graff fût précisément le gendre et le successeur de Cardot, ancien second premier clerc de l'Étude, chez qui dînait souvent Pons.

— Ah! c'est vous, monsieur Berthier, dit le vieux musicien en tendant la main à son ex-amphytrion.

— Et pourquoi ne nous faites-vous plus le plaisir de venir dîner chez nous? demanda le notaire.

Ma femme était inquiète de vous.

Nous vous avons vu à la première représentation de la FIANCÉE DU DIABLE, et notre inquiétude est devenue de la curiosité.

— Les vieillards sont susceptibles, répondit le bonhomme, ils ont le tort d'être d'un siècle en retard, et c'est bien assez d'en représenter un, ils ne peuvent pas être de celui qui les voit mourir.

— Ah! dit le notaire d'un air fin, on ne court pas deux siècles à la fois.

— Ah ça! demanda le bonhomme en attirant le jeune notaire dans un coin, pourquoi ne mariez-vous pas ma cousine Cécile de Marville?...

— Ah! pourquoi... reprit le notaire.

Dans ce siècle, où le luxe a pénétré jusque dans les loges de concierge, les jeunes gens hésitent à joindre leur sort à celui de la fille d'un président à la Cour royale de Paris, quand on ne lui constitue que cent mille francs de dot.

On ne connaît pas encore de femme qui ne coûte à son mari que trois mille francs par an, dans la classe où sera placé le mari de mademoiselle de Marville.

Les intérêts d'une semblable dot peuvent donc à peine solder les dépenses de toilette d'une future épouse.

Un garçon, doué de quinze à vingt mille francs de rentes demeure dans un joli entre-sol, le monde ne lui demande aucun tapage, il peut n'avoir qu'un seul domestique, il applique tous ses revenus à ses plaisirs, il n'a d'autre décorum à garder que celui dont se charge son tailleur.

Caressé par toutes les mères prévoyantes, il est un des rois de la fashion parisienne.

Au contraire, une femme exige une maison montée, on prend la voiture pour elle; si elle va au spectacle, elle veut une loge, là où le garçon ne payait que sa stalle; enfin elle devient toute la représentation de la fortune que le garçon représentait naguère à lui seul.

Supposez aux époux trente mille francs de rentes? dans le monde actuel le garçon riche devient un pauvre diable qui regarde au prix d'une course à Chantilly.

Introduisez des enfans! la gêne se déclare.

Comme monsieur et madame de Marville commencent à peine la cinquantaine, les *espérances* ont quinze ou vingt ans d'échéance; aucun garçon ne se soucie de les garder si longtemps en portefeuille; et le calcul gangrène si bien le cœur des étourdis qui dansent la polka chez Mabille avec des lorettes, que tous les jeunes gens à marier étudient les deux faces de ce problème sans avoir besoin de nous pour le leur expliquer.

Entre nous, mademoiselle de Marville laisse à ses *prétendus* le cœur assez tranquille pour que la tête soit à sa place, et ils se livrent à ces réflexions anti-matrimoniales.

Si quelque jeune homme, jouissant de sa raison et de vingt mille francs de rentes, se dessine *in petto* un programme d'alliance pour satisfaire à d'ambitieuses pensées, mademoiselle de Marville y répond fort peu...

— Et pourquoi? demanda le musicien stupéfait.

— Ah!... répondit le notaire, aujourd'hui, presque tous ces garçons, fussent-ils laids comme nous deux, mon cher Pons, ont l'impertinence de vouloir une dot de six cent mille francs, des filles de grande maison, très belles, très spirituelles, très bien élevées, sans tare, parfaites.

— Ma cousine se mariera donc difficilement?

— Elle restera fille, tant que le père et la mère ne se décideront pas à lui donner Marville en dot; et, s'ils l'avaient voulu, elle serait déjà la vicomtesse Popinot...

— Ah! voici monsieur Brunner, nous allons lire l'acte de société de la maison Brunner et le contrat de mariage.

Une fois les présentations et les complimens faits, Pons, engagé par les parens à signer au contrat, entendit la lec-

ture des actes, et, vers cinq heures et demie, on passa dans la salle à manger.

Le dîner fut un de ces repas somptueux comme en donnent les négocians quand ils font trêve aux affaires, et qui d'ailleurs attestait les relations de Graff, le maître de l'hôtel du Rhin, avec les premiers fournisseurs de Paris.

Jamais Pons ni Schmucke n'avaient connu pareille chère. Il y eut des *plats à ravir la pensée!*... des nouilles d'une délicatesse inédite, des éperlans d'une friture incomparable, un ferra de Genève à la vraie sauce genèvoise, et une crême pour plum-pudding à étonner le fameux docteur qui l'a, dit-on, inventée à Londres.

On sortit de table à dix heures du soir. Ce qui s'était bu de vin du Rhin et de vins français étonnerait des dandies, car on ne sait pas tout ce que les Allemands peuvent absorber de liquides en restant calmes et tranquilles.

Il faut dîner en Allemagne et voir les bouteilles se succédant les unes aux autres comme le flot succède au flot sur une belle plage de la Méditerranée, et disparaissant comme si les Allemands avaient la puissance absorbante de l'éponge et du sable; mais harmonieusement, sans le tapage français; le discours reste sage comme l'improvisation d'un usurier, les visages rougissent comme ceux des fiancées peintes dans les fresques de Cornélius ou de Schnorr, c'est-à-dire imperceptiblement, et les souvenirs s'épanchent comme la fumée des pipes, avec lenteur.

Vers dix heures et demie, Pons et Schmucke se trouvèrent sur un banc dans le jardin, chacun à côté de l'ancienne flûte, sans trop savoir qui les avait amenés à s'expliquer leurs caractères, leurs opinions et leurs malheurs. Au milieu de ce pot-pourri de confidences, Wilhem parla de son désir de marier Fritz, mais avec une force, avec une éloquence vineuse.

— Que dites-vous de ce programme pour votre ami Brunner? s'écria Pons à l'oreille de Wilhem.

Une jeune personne charmante, raisonnable, vingt-quatre ans, appartenant à une famille de la plus haute distinction, le père occupe une des places les plus élevées de la magistrature, il y a cent mille francs de dot, et des espérances pour un million.

— Attendez! répondit Schwab, je vais en parler à l'instant à Fritz.

Et les deux musiciens virent Brunner et son ami tournant dans le jardin, passant et repassant sous leurs yeux, l'un écoutant l'autre alternativement.

Pons, dont la tête était un peu lourde et qui, sans être absolument ivre, avait autant de légèreté dans les idées que de pesanteur dans leur enveloppe, observa Fritz Brunner à travers ce nuage diaphane que cause le vin, et il voulut voir sur cette physionomie des aspirations vers le bonheur de la famille.

Schwab présenta bientôt à monsieur Pons, son ami, son associé, lequel remercia beaucoup le vieillard de la peine qu'il daignait prendre.

Une conversation s'engagea, dans laquelle Schmucke et Pons, ces deux célibataires, exaltèrent le mariage, et se permirent, sans y entendre malice, ce calembour : « que c'était la fin de l'homme. »

Quand on servit des glaces, du thé, du punch et des gâteaux dans le futur appartement des futurs époux, l'hilarité fut au comble parmi ces estimables négocians, presque tous gris, en apprenant que le commanditaire de la maison de banque allait imiter son associé.

Schmucke et Pons à deux heures du matin, rentrèrent après être venus par les boulevards, en philosophant à perte de raison sur l'arrangement musical des choses en ce bas monde.

XXII.

Le lendemain, Pons allait par les boulevards, chez sa cousine la présidente, en proie à la joie profonde de rendre le bien pour le mal.

Pauvre chère belle âme!.... Certainement il atteignait au sublime, et tout le monde en conviendra, car nous sommes dans un siècle où l'on donne le prix Montyon à ceux qui font leur devoir, en suivant les préceptes de l'Évangile.

— Ah! ils auront d'immenses obligations à leur pique-assiette, se disait-il en tournant la rue de Choiseul.

Un homme moins absorbé que Pons dans son contentement, un homme du monde, un homme défiant eût observé la présidente et sa fille en revenant dans cette maison; mais ce pauvre musicien était un enfant, un artiste plein de naïveté, ne croyant qu'au bien moral comme il croyait au beau dans les arts; il fut enchanté des caresses que lui firent Cécile et la présidente.

Ce bonhomme qui, depuis douze ans, voyait jouer le vaudeville, le drame et la comédie sous ses yeux, ne reconnut pas les grimaces de la comédie sociale sur lesquelles sans doute il était blasé.

Ceux qui hantent le monde parisien et qui ont compris la sécheresse d'âme et de corps de la présidente, ardente seulement aux honneurs et enragée d'être vertueuse, sa fausse dévotion et la hauteur de caractère d'une femme habituée à commander chez elle, peuvent imaginer quelle haine cachée elle portait au cousin de son mari, depuis le tort qu'elle s'était donné.

Toutes les démonstrations de la présidente et de sa fille furent donc doublées d'un formidable désir de vengeance, évidemment ajournée.

Pour la première fois de sa vie, Amélie avait eu tort vis-à-vis du mari qu'elle régentait, elle devait se montrer affectueuse pour l'auteur de sa défaite. Il n'y a d'analogue à cette situation que certaines hypocrisies qui durent des années dans le sacré collége des cardinaux ou dans les chapitres des chefs d'ordres religieux.

A trois heures, au moment où le président revint du Palais, Pons avait à peine fini de raconter les incidens merveilleux de sa connaissance avec monsieur Frédéric Brunner, et le repas de la veille qui n'avait fini que le matin, et tout ce qui concernait ledit Frédéric Brunner.

Cécile était allée droit au fait, en s'enquérant de la manière dont s'habillait Frédéric Brunner, de la taille, de la tournure, de la couleur des cheveux et des yeux, et lorsqu'elle eut conjecturé que Frédéric avait l'air distingué, elle admira la générosité de son caractère.

— Donner cinq cent mille francs à son compagnon d'infortune! oh! maman, j'aurai voiture et loge aux Italiens.

Et Cécile devint presque jolie en pensant à la réalisation de toutes les prétentions de sa mère pour elle, et à l'accomplissement des espérances dont elle désespérait.

Quant à la présidente, elle dit ce seul mot :

— Chère petite *fillette*, tu peux être mariée dans quinze jours.

Toutes les mères appellent leurs filles qui ont vingt trois ans, des *fillettes*!

— Néanmoins, dit le président, encore faut-il le temps de prendre des renseignemens, jamais je ne donnerai ma fille au premier venu...

— Quant aux renseignemens, c'est chez Berthier que se sont faits les actes, répondit le vieil artiste.

Quant au jeune homme, ma chère cousine, vous savez ce que vous m'avez dit... il a quarante ans passés, la moitié de la tête est sans cheveux, il veut trouver dans la famille un port contre les orages, je ne l'en ai pas détourné; tous les goûts sont dans la nature...

— Raison de plus pour voir monsieur Frédéric Brunner, répliqua le président.

Je ne veux pas donner ma fille à quelque valétudinaire.

— Eh bien! ma cousine, vous allez juger de mon prétendu, dans cinq jours, si vous voulez; car, dans vos idées, une entrevue suffirait...

Cécile et la présidente firent un geste d'enchantement.

— Frédéric, qui est un amateur très distingué, m'a prié de lui laisser voir en détail ma petite collection, reprit le cousin Pons.

Vous n'avez jamais vu mes tableaux, mes curiosités, venez, dit-il à ses deux parentes, vous serez là comme des

dames amenées par mon ami Schmucke, et vous ferez connaïssance avec le futur, sans être compromises.

Frédéric peut parfaitement ignorer qui vous êtes.

— A merveille ! s'écria le président.

On peut deviner les égards qui furent prodigués au parasite jadis dédaigné.

Le pauvre homme fut, ce jour-là, le cousin de la présidente.

L'heureuse mère, noyant sa haine dans les flots de sa joie, trouva des regards, des sourires, des paroles qui mirent le bonhomme en extase à cause du bien qu'il faisait, et à cause de l'avenir qu'il entrevoyait.

Ne devait il pas trouver dans les maisons Brunner, Schwab, Graff, des dîners semblables à celui de la signature du contrat ?

Il apercevait une vie de cocagne et une suite merveilleuse de *plats couverts* ! de surprises gastronomiques, de vins exquis !

— Si notre cousin Pons nous fait faire une pareille affaire, dit le président à sa femme quand Pons fut parti, nous devons lui constituer une rente équivalente à ses appointemens de chef d'orchestre.

— Certainement, dit la présidente.

Cécile fut chargée, dans le cas où elle agréerait le jeune homme, de faire accepter cette ignoble munificence au vieux musicien.

Le lendemain, le président, désireux d'avoir des preuves authentiques de la fortune de monsieur Frédéric Brunner, alla chez le notaire. Berthier, prévenu par la présidente, avait fait venir son nouveau client, le banquier Schwab, l'ex-flûte,

Ébloui d'une pareille alliance pour son ami (on sait combien les Allemands respectent les distinctions sociales ! en Allemagne, une femme est madame la générale, madame la conseillère, madame l'avocate), Schwab fut coulant comme un collectionneur qui croit fourber un marchand.

— Avant tout, dit le père de Cécile à Schwab, comme je donnerai par contrat ma terre de Marville à ma fille, je désirerais la marier sous le régime dotal.

Monsieur Brunner placerait alors un million en terres pour augmenter Marville, en constituant un immeuble dotal qui mettrait l'avenir de ma fille et celui de ses enfans à l'abri des chances de la Banque.

Berthier se caressa le menton en pensant :

— Il va bien, monsieur le président.

Schwab, après s'être fait expliquer l'effet du régime dotal, se porta fort pour son ami.

Cette clause accomplissait le vœu qu'il avait entendu former à Fritz de trouver une combinaison qui l'empêchât jamais de retomber dans la misère.

— Il se trouve en ce moment pour douze cent mille francs de fermes et d'herbages à vendre, dit le président.

— Un million en actions de la Banque suffira bien, dit Schwab, pour garantir le compte de notre maison à la Banque, Fritz ne veut pas mettre plus de deux millions dans les affaires, il fera ce que vous demandez, monsieur le président.

Le président rendit ses deux femmes presque folles en leur apprenant ces nouvelles.

Jamais capture si riche ne s'était montrée si complaisante au filet conjugal.

— Tu seras madame Brunner de Marville, dit le père à sa fille, car j'obtiendrai pour ton mari la permission de joindre ce nom au sien, et plus tard il aura des lettres de naturalité.

Si je deviens pair de France, il me succèdera !

La présidente employa cinq jours à apprêter sa fille.

Le jour de l'entrevue, elle habilla Cécile elle-même, elle l'équipa de ses mains avec le soin que l'amiral de la flotte bleue mit à armer le yacht de plaisance de la reine d'Angleterre quand elle partit pour son voyage d'Allemagne.

De leur côté, Pons et Schwab nettoyèrent, époussetèrent le musée de Pons, l'appartement, les meubles, avec l'agilité de matelots brossant un vaisseau d'amiral.

Pas un grain de poussière dans les bois sculptés.

Tous les cuivres reluisaient.

Les glaces des pastels laissaient voir nettement les œuvres de Latour, de Greuze et de Liautard, l'illustre auteur de la Chocolatière, le miracle de cette peinture, hélas ! si passagère.

L'inimitable émail des bronzes florentins chatoyait.

Les vitraux coloriés resplendissaient de leurs fines couleurs.

Tout brillait dans sa forme et jetait sa phrase à l'âme dans ce concert de chefs-d'œuvre organisé par deux musiciens aussi petits l'un que l'autre.

XXIII.

Assez habiles pour éviter les difficultés d'une entrée en scène, les femmes vinrent les premières, elles voulaient être sur leur terrain.

Pons présenta son ami Schmucke à ses parentes, auxquelles il parut être un idiot.

Occupées comme elles l'étaient d'un fiancé quatre fois millionnaire, les deux ignorantes prêtèrent une attention médiocre aux démonstrations artistiques du bonhomme Pons.

Elles regardaient d'un œil indifférent les émaux de Petitot espacés dans les champs en velours rouge de trois cadres merveilleux.

Les fleurs de Van Huysum, de David de Heim, les insectes d'Abraham Mignon, les Van-Eyck, les Albert Durer, les vrais Cranach, le Giorgion, le Sébastien del Piombo, Backuysen, Hobbéma, Géricault, les raretés de la peinture, rien ne piquait leur curiosité, car elles attendaient le soleil qui devait éclairer ces richesses.

Néanmoins, elles furent surprises de la beauté de quelques bijoux étrusques et de la valeur réelle des tabatières.

Elles s'extasiaient par complaisance en tenant à la main des bronzes florentins, quand madame Cibot annonça monsieur Brunner !

Elles ne se retournèrent point et profitèrent d'une superbe glace de Venise encadrée dans de monstrueux morceaux d'ébène sculptés, pour examiner le phénix des prétendus.

Frédéric, prévenu par Wilhem, avait massé le peu de cheveux qui lui restait.

Il portait un joli pantalon d'une nuance douce quoique sombre, un gilet de soie d'une élégance suprême et d'une coupe neuve, une chemise à points à jour d'une toile faite à la main par une Frisonne, une cravate bleue à filets blancs.

La chaîne de sa montre sortait de chez Froment-Meurice, ainsi que la pomme de sa canne.

Quant à l'habit, le père Graff l'avait taillé lui-même dans le plus beau drap.

Des gants de Suède annonçaient l'homme qui avait déjà mangé la fortune de sa mère.

On aurait deviné le petit coupé bas, à deux chevaux, du banquier en voyant miroiter ses bottes vernies, si l'oreille des deux commères n'en avait entendu déjà le roulement dans la rue de Normandie.

Quand le débauché de vingt ans est la chrysalide d'un banquier, il éclot à quarante ans un observateur, d'autant plus fin, que Brunner avait compris tout le parti qu'un Allemand peut tirer de sa naïveté.

Il eut, pour cette matinée, l'air rêveur d'un homme qui se trouve entre la vie de famille à prendre et les dissipations de la vie de garçon à continuer.

Chez un Allemand francisé, cette physionomie parut à Cécile le superlatif du romanesque.

Elle vit un Werther dans l'enfant des Virlaz.

Quelle est la jeune fille qui ne se permet pas un petit roman dans l'histoire de son mariage ?

Cécile se regarda comme la plus heureuse des femmes, quand Brunner, à l'aspect des magnifiques œuvres collectionnées pendant quarante ans de patience, s'enthousias-

ma. les estima, pour la première fois, à leur valeur, à la grande satisfaction de Pons.

— C'est un poëte! se dit mademoiselle de Marville, il voit là des millions.

Un poëte est un homme qui ne compte pas, qui laisse sa femme maîtresse des capitaux, un homme facile à mener et qu'on occupe de niaiseries.

Chaque carreau des deux croisées de la chambre du bonhomme était un vitrail Suisse colorié, dont le moindre valait mille francs, et il comptait seize de ces chefs-d'œuvre à la recherche desquels voyagent aujourd'hui les amateurs.

En 1815, ces vitraux se vendaient entre six et dix francs.

Le prix des soixante tableaux qui composaient cette divine collection, chefs-d'œuvre purs, sans un repeint, authentiques, ne pouvait être connu qu'à la chaleur des enchères.

Autour de chaque tableau, s'épanouissait un cadre d'une immense valeur.

On en voyait de toutes les façons : le cadre vénitien, avec ses gros ornements semblables à ceux de la vaisselle actuelle des Anglais, le cadre romain, si remarquable par ce que les artistes appellent le *fla-fla!* le cadre espagnol à rinceaux hardis, les cadres flamands et allemands avec leurs naïfs personnages, le cadre d'écaille incrusté d'étain, de cuivre, de nacre, d'ivoire; le cadre en ébène, le cadre en buis, le cadre en cuivre, le cadre Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, enfin une collection unique des plus beaux modèles.

Pons, plus heureux que les conservateurs des Trésors de Dresde et de Vienne, possédait un cadre du fameux Brustolone, le Michel-Ange du bois.

Naturellement mademoiselle de Marville demanda des explications à chaque curiosité nouvelle.

Elle se fit initier à la connaissance de ces merveilles par Brunner.

Elle fut si naïve dans ses exclamations, elle parut si heureuse d'apprendre de Frédéric la valeur, la beauté d'une peinture, d'une sculpture, d'un bronze, que l'Allemand dégela; sa figure devint jeune.

Enfin, de part et d'autre, on alla plus loin qu'on ne le voulait dans cette première rencontre, toujours due au hasard.

Cette séance dura trois heures.

Brunner offrit la main à Cécile pour descendre l'escalier.

En descendant les marches avec une sage lenteur, Cécile, qui causait toujours beaux-arts, fut étonnée de l'admiration de son prétendu pour les brimborions de son cousin Pons.

— Vous croyez donc que tout ce que nous venons de voir vaut beaucoup d'argent?

— Eh! mademoiselle, si monsieur votre cousin voulait me vendre sa collection, j'en donnerais ce soir cent mille francs, et je ne ferais pas une mauvaise affaire.

Les soixante tableaux monteraient seuls à une somme plus forte en vente publique.

— Je le crois, puisque vous me le dites, répondit-elle, et il faut bien que cela soit, car c'est ce dont vous vous êtes le plus occupé.

— Oh! mademoiselle!.... s'écria Brunner.

Pour toute réponse à ce reproche, je vais demander à madame votre mère la permission de me présenter chez elle pour avoir le bonheur de vous revoir.

— Est-elle spirituelle, ma *fillette*! pensa la présidente qui marchait sur les talons de sa fille.

— Ce sera avec le plus grand plaisir, monsieur, ajouta-t-elle à haute voix.

J'espère que vous viendrez avec notre cousin Pons à l'heure du dîner; monsieur le président sera charmé de faire votre connaissance...

— Merci, cousin.

Elle pressa le bras de Pons d'une façon tellement significative, que la phrase sacramentelle :

« C'est entre nous à la vie à la mort! »

N'eût pas été si forte.

Elle embrassa Pons par l'œillade qui accompagna ce :

« Merci, cousin. »

Après avoir mis la jeune personne en voiture, et quand le coupé de remise eut disparu dans la rue Charlot, Brunner parla bric-à-brac à Pons qui parlait mariage.

— Ainsi, vous ne voyez pas d'obstacle?... dit Pons.

— Ah! répliqua Brunner; la petite est insignifiante, la mère est un peu pincée... nous verrons.

— Une belle fortune à venir, fit observer Pons.

Plus d'un million...

— A lundi! répéta le millionnaire.

Si vous vouliez vendre votre collection de tableaux, j'en donnerais bien cinq à six cent mille francs...

— Ah! s'écria le bonhomme qui ne se savait pas si riche; mais je ne pourrais pas me séparer de ce qui fait mon bonheur...

Je ne vendrais ma collection que livrable après ma mort.

— Eh bien! nous verrons...

— Voilà deux affaires en train, dit le collectionneur qui ne pensait qu'au mariage.

Brunner salua Pons et disparut, emporté par son brillant équipage.

Pons regarda fuir le petit coupé sans faire attention à Rémonencq qui fumait sa pipe sur le pas de la porte.

XXIV.

Le soir même, chez son beau-père que la présidente de de Marville alla consulter, elle trouva la famille Popinot.

Dans son désir de satisfaire une petite vengeance bien naturelle au cœur des mères, quand elles n'ont pas réussi à capturer un fils de famille, madame de Marville fit entendre que Cécile faisait un mariage superbe.

— Qui Cécile épouse-t-elle donc? fut une demande qui courut sur toutes les lèvres.

Et alors, sans croire trahir ses secrets, la présidente dit tant de petits mots, fit tant de confidences à l'oreille, confirmées par madame Berthier d'ailleurs, que voici ce qui se disait le lendemain dans l'empyrée bourgeois où Pons accomplissait ses évolutions gastronomiques.

Cécile de Marville se marie avec un jeune Allemand qui se fait banquier par humanité, car il est riche de quatre millions; c'est un héros de roman, un vrai Werther, charmant, un bon cœur, ayant fait ses folies, qui s'est épris de Cécile à en perdre la tête, c'est un amour à première vue, et d'autant plus sûr, que Cécile avait pour rivales toutes les madones peintes de Pons, etc., etc.

Le surlendemain, quelques personnes vinrent complimenter la présidente uniquement pour savoir si la dent d'or existait, et la présidente fit ces variations admirables que les mères pourront consulter, comme autrefois on consultait le *parfait secrétaire*.

— Un mariage n'est fait, disait-elle à madame Chiffreville, que quand on revient de la Mairie et de l'Église, et nous n'en sommes encore qu'à des entrevues; aussi compté-je assez sur votre amitié pour ne pas parler de nos espérances...

— Vous êtes bien heureuse, madame la présidente, les mariages se concluent aujourd'hui bien difficilement.

— Que voulez-vous? C'est un hasard; mais les mariages se font souvent ainsi.

— Eh bien! vous mariez donc Cécile? disait madame Cardot.

— Oui, répondait la présidente, en comprenant la malice du *donc*.

Nous étions exigeans, c'est ce qui retardait l'établissement de Cécile.

Mais nous trouvons tout, fortune, amabilité, bon caractère.

Ma chère petite fille méritait bien cela d'ailleurs.

Monsieur Brunner est un charmant homme, plein de distinction; il aime le luxe, il connait la vie, il est fou de Cécile, il l'aime sincèrement; et, malgré ses trois ou quatre millions, Cécile l'accepte...

Nous n'avions pas de prétentions si élevées, mais...

— Les avantages ne gâtent rien...

— Ce n'est pas tant la fortune que l'affection inspirée par ma fille qui nous décide, disait la présidente à madame Lebas.

Monsieur Brunner est si pressé, qu'il veut que le mariage se fasse dans les délais légaux.

— C'est un étranger...

— Oui, madame; j'avoue que je suis bien heureuse.

Non, ce n'est pas un gendre, c'est un fils que j'aurai.

Monsieur Brunner est d'une délicatesse vraiment séduisante.

On n'imagine pas l'empressement qu'il a mis à se marier sous le régime dotal...

C'est une grande sécurité pour les familles.

Il achète pour douze cent mille francs d'herbages qui seront réunis un jour à Marville.

Le lendemain, c'était d'autres variations sur le même thème.

Ainsi, monsieur Brunner était un grand seigneur, faisant tout en grand seigneur; il ne comptait pas; et, si monsieur de Marville pouvait obtenir des lettres de grande naturalité (le ministère lui devait bien un petit bout de loi), le gendre deviendrait pair de France.

On ne connaissait pas la fortune de monsieur de Brunner, il avait *les plus beaux chevaux et les plus beaux équipages de Paris, etc.*

Le plaisir que les Camusot prenaient à publier leurs espérances, disait assez combien ce triomphe était inespéré.

Aussitôt après l'entrevue chez le cousin Pons, monsieur de Marville, poussé par sa femme, décida le ministre de la justice, son premier président et le procureur-général à dîner chez lui le jour de la présentation du phénix des gendres.

Les trois grands personnages acceptèrent, quoique invités à bref délai; chacun d'eux comprit le rôle que leur faisait jouer le père de famille, et ils lui vinrent en aide avec plaisir.

En France on porte assez volontiers secours aux mères de famille qui pêchent un gendre riche.

Le comte et la comtesse Popinot se prêtèrent également à compléter le luxe de cette journée, quoique cette invitation leur parût être de mauvais goût.

Il y eut en tout onze personnes.

Le grand-père de Cécile, le vieux Camusot, et sa femme ne pouvaient manquer à cette réunion, destinée par la position des convives à engager définitivement monsieur Brunner, annoncé, comme on l'a vu, comme un des plus riches capitalistes de l'Allemagne, un homme de goût (il aimait la *fillette*), le futur rival des Nucingen, des Keller, des du Tillet, etc.

— C'est notre jour, dit avec une simplicité fort étudiée la présidente à celui qu'elle regardait comme son gendre en lui nommant les convives, nous n'avons que des intimes.

D'abord, le père de mon mari, qui, vous le savez, doit être promu pair de France; puis monsieur le comte et la comtesse Popinot, dont le fils ne s'est pas trouvé assez riche pour Cécile, et nous n'en sommes pas moins bons amis, notre ministre de la justice, notre premier président, notre procureur-général, enfin nos amis...

Nous serons obligés de dîner un peu tard, à cause de la Chambre, la séance ne finit jamais qu'à six heures.

Brunner regarda Pons d'une manière significative, et Pons se frotta les mains, en homme qui dit:

— Voilà nos amis, mes amis!...

La présidente, en femme habile, eut quelque chose de particulier à dire à son cousin, afin de laisser Cécile un instant en tête à tête avec son Werther.

Cécile bavarda considérablement, et s'arrangea pour que Frédéric aperçût un dictionnaire allemand, une grammaire allemande, un Goëthe qu'elle avait cachés.

— Ah! vous apprenez l'allemand? dit Brunner en rougissant.

Il n'y a que les Français pour inventer ces sortes de trappes.

— Oh! dit-elle, êtes-vous méchant!... ce n'est pas bien, monsieur, de fouiller ainsi dans mes cachettes.

Je veux lire Goëthe dans l'original, répondit-elle.

Et il y a deux ans que j'apprends l'allemand.

— La grammaire est donc bien difficile à comprendre, car il n'y a pas dix feuillets de coupés... répondit naïvement Brunner.

Cécile, confuse, se retourna pour ne pas laisser voir sa rougeur.

Un Allemand ne résiste pas à ces sortes de témoignages, il prit Cécile par la main, la ramena tout interdite sous son regard, et la regarda comme les fiancés se regardent dans les romans d'Auguste Lafontaine, de pudique mémoire.

— Vous êtes adorable! dit-il.

Celle-ci fit un geste mutin qui signifiait:

— Et vous donc! qui ne vous aimerait?

— Maman, ça va bien! dit-elle à l'oreille de sa mère qui revint avec Pons.

L'aspect d'une famille pendant une soirée pareille ne se décrit pas.

Chacun était content de voir une mère qui mettait la main sur un bon parti pour sa fille.

On félicitait par des mots à double entente ou à double détente, et Brunner qui feignait de ne rien comprendre, et Cécile qui comprenait tout, et le président qui quêtait des complimens.

Tout le sang de Pons lui tinta dans les oreilles, il crut voir tous les becs de gaz de la rampe de son théâtre quand Cécile lui dit à voix basse avec les plus ingénieux ménagemens l'intention de son père, relativement à une rente viagère de douze cents francs que le vieil artiste refusa positivement, en objectant la révélation que Brunner lui avait faite de sa fortune mobilière.

Le ministre, le premier président, le procureur-général, les Popinot, tous les gens affairés s'en allèrent.

Il ne resta bientôt plus que le vieux monsieur Camusot, et Cardot, l'ancien notaire, assisté de son gendre Berthier.

Le bonhomme Pons, se voyant en famille, remercia fort maladroitement le président et la présidente de la proposition que Cécile venait de lui faire.

Les gens de cœur sont ainsi, tout à leur premier mouvement.

Brunner, qui vit dans cette rente offerte ainsi, comme une prime, fit sur lui-même un retour israélite, et prit une attitude qui dénotait la rêverie du calculateur.

— Ma collection ou son prix appartiendra toujours à votre famille, que j'en traite avec notre ami Brunner ou que je la garde, disait Pons en apprenant à la famille étonnée qu'il possédait de si grandes valeurs.

Brunner observa le mouvement qui eut lieu chez tous ces ignorans, en faveur d'un homme qui passait d'un état taxé d'indigence à une fortune, comme il avait observé déjà les gâteries de la mère et du père pour leur Cécile, idole de la maison, et il se plut alors à exciter les surprises et les exclamations de ces dignes bourgeois.

— J'ai dit à mademoiselle que les tableaux de monsieur Pons valaient cette somme pour moi; mais au prix que les objets d'art uniques ont acquis, personne ne peut prévoir la valeur à laquelle cette collection atteindrait en vente publique.

Les soixante tableaux monteraient à un million, j'en ai vu plusieurs de cinquante mille francs.

— Il fait bon être votre héritier, dit l'ancien notaire à Pons.

— Mais mon héritier, c'est ma cousine Cécile, répliqua le bonhomme en persistant dans sa parenté.

Un mouvement d'admiration se manifesta pour le vieux musicien.

— Ce sera une très riche héritière, dit en riant Cardot, qui partit.

On laissa Camusot le père, le président, la présidente, Cécile, Brunner, Berthier et Pons ensemble; car on présuma que la demande difficile de la main de Cécile allait se faire.

En effet, lorsque ces personnes furent seules, Brunner commença par une demande, qui parut d'un bon augure aux parens.

— J'ai cru comprendre, dit Brunner en s'adressant à la présidente, que mademoiselle était fille unique

— Certainement, répondit-elle avec orgueil.

— Vous n'aurez de difficultés avec personne, répondit le bonhomme Pons pour décider Brunner à formuler sa demande.

Brunner devint soucieux, et un fatal silence amena la froideur la plus étrange.

Il semblait que la présidente eût avoué que sa *fillette* était épileptique.

Le président, jugeant que sa fille ne devait pas être là, lui fit un signe, que Cécile comprit : elle sortit.

Brunner resta muet. On se regarda. La situation devint gênante.

Le vieux Camusot, homme d'expérience, emmena l'Allemand dans la chambre de la présidente, sous prétexte de lui montrer l'éventail trouvé par Pons, en devinant qu'il surgissait quelques difficultés, et il fit signe à son fils, à sa belle-fille et à Pons de le laisser avec le futur.

— Voilà ce chef-d'œuvre! dit le vieux marchand de soieries en montrant l'éventail.

— Cela vaut cinq mille francs! répondit Brunner après l'avoir contemplé.

— N'étiez vous pas venu, monsieur, reprit le futur pair de France, pour demander la main de ma petite fille?

— Oui, monsieur, dit Brunner, et je vous prie de croire qu'aucune alliance ne peut être plus flatteuse pour moi que celle-là.

Je ne trouverai jamais une jeune personne plus belle, plus aimable, qui me convienne mieux que mademoiselle Cécile; mais...

— Ah! pas de mais, dit le vieux Camusot, ou voyons sur-le-champ la traduction de vos mais, mon cher monsieur ..

— Monsieur! reprit gravement Brunner, je suis bien heureux que nous ne soyons engagés ni les uns ni les autres, car la qualité de fille unique, si précieuse pour tout le monde, excepté pour moi, qualité que j'ignorais, croyez-moi, est un empêchement absolu...

— Comment, monsieur, dit le vieillard stupéfait, d'un avantage immense, vous en faites un tort?

Votre conduite est vraiment extraordinaire, et je voudrais bien en connaître les raisons.

— Monsieur, reprit l'Allemand avec flegme, je suis venu ce soir ici avec l'intention de demander, à monsieur le président, la main de sa fille.

Je voudrais faire un sort brillant à mademoiselle Cécile en lui offrant tout ce qu'elle eût consenti à accepter de ma fortune.

Mais une fille unique est un enfant que l'indulgence de ses parens habitue à faire ses volontés, et qui n'a jamais connu la contrariété.

Il en est ici comme dans plusieurs familles, où j'ai pu jadis observer le culte qu'on avait pour ces espèces de divinités.

Non-seulement votre petite-fille est l'idole de la maison, mais madame la présidente y porte... vous savez quoi! Monsieur, j'ai vu le ménage de mon père devenir, par cette cause, un enfer.

Ma marâtre, cause de tous mes malheurs, était une fille unique, adorée, la plus charmante des fiancées, elle est devenue un diable incarné.

Je ne doute pas que mademoiselle Cécile ne soit une exception à mon système; mais je ne suis plus un jeune homme : j'ai quarante ans, et la différence de nos âges entraîne des difficultés qui ne me permettent pas de rendre heureuse une jeune personne habituée à voir faire à madame la présidente toutes ses volontés, et que madame la présidente écoute comme un oracle. De quel droit exigerai-je le changement des idées et des habitudes de mademoiselle Cécile? Au lieu d'un père et d'une mère complaisans à ses moindres caprices, elle rencontrera l'égoïsme d'un quadragénaire; si elle résiste, c'est le quadragénaire qui sera vaincu. J'agis donc en honnête homme, je me retire. D'ailleurs, je désire être entièrement sacrifié, s'il est toutefois nécessaire d'expliquer pourquoi je n'ai fait qu'une visite ici...

— Si tels sont vos motifs, monsieur, dit le futur pair de France, quelque singuliers qu'ils soient, ils sont plausibles.

— Monsieur, ne mettez pas en doute ma sincérité, reprit vivement Brunner en l'interrompant. Si vous connaissez une pauvre fille dans une famille chargée d'enfans, bien élevée néanmoins, sans fortune, comme il s'en trouve beaucoup en France, et que son caractère m'offre des garanties, je l'épouse.

Pendant le silence qui suivit cette déclaration, Frédéric Brunner quitta le grand-père de Cécile, revint saluer poliment le président et la présidente, et se retira.

Vivant commentaire du salut de son Werther, Cécile se montra pâle comme une moribonde, car elle avait tout écouté, cachée dans la garde-robe de sa mère.

— Refusée!... dit-elle à l'oreille de sa mère.

— Et pourquoi? demanda la présidente à son beau-père embarrassé.

— Sous le joli prétexte que les filles uniques sont des enfans gâtés, répondit le vieillard. Et il n'a pas tout-à-fait tort, ajouta-t-il en saisissant cette occasion de blâmer sa belle-fille, qui l'ennuyait fort depuis vingt ans.

— Ma fille en mourra! vous l'aurez tuée!... dit la présidente à Pons en retenant sa fille, qui trouva joli de justifier ces paroles en se laissant aller dans les bras de sa mère.

Le président et sa femme traînèrent Cécile dans un fauteuil, où elle acheva de s'évanouir. Le grand-père sonna les domestiques.

XXV.

— J'aperçois la trame ourdie par monsieur, dit la mère furieuse en désignant le pauvre Pons.

Pons se dressa comme s'il avait entendu retentir à ses oreilles la trompette du jugement dernier.

— Monsieur, reprit la présidente dont les yeux furent comme deux fontaines de bile verte, monsieur a voulu répondre à une innocente plaisanterie par une injure.

A qui fera-t-on croire que cet Allemand soit dans son bon sens? Ou il est complice d'une atroce vengeance, ou il est fou.

J'espère, monsieur Pons, qu'à l'avenir vous nous épargnerez le déplaisir de vous voir dans une maison où vous avez essayé de porter la honte et le déshonneur.

Pons, devenu statue, tenait les yeux sur une rosace du tapis et tournait ses pouces.

— Eh bien! vous êtes encore là, monstre d'ingratitude!... s'écria la présidente en se retournant.

Nous n'y serons jamais, monsieur ni moi, si jamais monsieur se présentait! dit-elle aux domestiques en leur montrant Pons.

Allez chercher le docteur, Jean.

Et vous, Madeleine, de l'eau de corne de cerf!

Pour la présidente, les raisons alléguées par Brunner n'étaient que le prétexte sous lequel il s'en cachait d'inconnues; mais la rupture du mariage n'en devenait que plus certaine.

Avec cette rapidité de pensée qui distingue les femmes dans les grandes circonstances, madame de Marville avait trouvé la seule manière de réparer cet échec en attribuant à Pons une vengeance préméditée.

Cette conception infernale par rapport à Pons, satisfaisait à l'honneur de la famille.

Fidèle à sa haine contre Pons, elle avait fait d'un simple soupçon de femme, une vérité.

En général, les femmes ont une foi particulière, une morale à elles; elles croient à la réalité de tout ce qui sert leurs intérêts et leurs passions.

La présidente alla bien plus loin, elle persuada pendant toute la soirée au président sa propre croyance, et le magistrat fut convaincu le lendemain de la culpabilité de son cousin.

Tout le monde trouvera la conduite de la présidente horrible; mais, en pareille circonstance, chaque mère imitera madame Camusot : elle aimera mieux sacrifier l'honneur d'un étranger que celui de sa fille.

Les moyens changeront, le but sera le même.

Le musicien descendit avec rapidité l'escalier, marcha d'un pas lent par les boulevards, jusqu'au théâtre où il entra machinalement; il se mit à son pupitre machinalement et il dirigea machinalement l'orchestre.

Durant les entr'actes, il répondit si vaguement à Schmucke, que Schmucke dissimula ses inquiétudes; il pensa que Pons était devenu fou.

Chez une nature aussi enfantine que celle de Pons, la scène qui venait de se passer prenait les proportions d'une catastrophe...

Réveiller une effroyable haine, là où il avait voulu donner le bonheur, c'était un renversement total d'existence.

Il avait enfin reconnu dans les yeux, dans le geste, dans la voix de la présidente, une inimitié mortelle.

Le lendemain, madame Camusot de Marville prit un grand parti, d'ailleurs exigé par la circonstance et auquel le président souscrivit.

On résolut de donner en dot à Cécile la terre de Marville, l'hôtel de la rue de Hanovre et cent mille francs.

Dans la matinée, la présidente alla voir la comtesse Popinot, en comprenant qu'il fallait répondre à un pareil échec par un mariage tout fait.

Elle raconta la vengeance épouvantable et l'affreuse mystification préparées par Pons.

Tout parut croyable quand on apprit que le prétexte de cette rupture était la condition de fille unique.

Enfin, la présidente fit reluire avec art l'avantage de se nommer Popinot de Marville et l'énormité de la dot.

Au prix où sont les biens en Normandie, à deux pour cent, cet immeuble représentait environ neuf cent mille francs, et l'hôtel de la rue de Hanovre était estimé deux cent cinquante mille francs.

Aucune famille raisonnable ne pouvait refuser une pareille alliance; aussi le comte Popinot et sa femme l'acceptèrent-ils; puis, en gens intéressés à l'honneur de la famille dans laquelle ils entraient, ils promirent leur concours pour expliquer la catastrophe arrivée la veille.

Or, chez le même vieux Camusot, grand-père de Cécile, devant les mêmes personnes qui s'y trouvaient quelques jours auparavant et auxquelles la présidente avait chanté ses litanies-Brunner, cette même présidente, à qui chacun craignait de parler, alla bravement au devant des explications.

— Vraiment aujourd'hui, disait-elle, on ne saurait prendre trop de précautions quand il s'agit de mariage, et surtout quand on a affaire à des étrangers.

— Et pourquoi, madame?

— Que vous est-il arrivé? demanda madame Chiffreville.

— Vous ne connaissez pas notre aventure avec ce Brunner, qui avait l'audace d'aspirer à la main de Cécile?...

C'est le fils d'un cabaretier allemand, le neveu d'un marchand de peaux de lapins.

— Est-ce possible! Vous, si sagace!... dit une dame.

— Ces aventuriers sont si fins!

Mais nous avons tout su par Berthier.

Cet Allemand a pour ami, un pauvre diable qui joue de la flûte! Il est lié avec un homme qui tient un garni, rue du Mail, avec des tailleurs...

Nous avons appris qu'il a mené la vie la plus crapuleuse, et aucune fortune ne peut suffire à un drôle qui a déjà mangé celle de sa mère...

— Mais mademoiselle votre fille eût été bien malheureuse!... dit madame Berthier.

— Et comment vous a-t-il été présenté? demanda la vieille madame Lebas.

— C'est une vengeance de monsieur Pons; il nous a présenté ce beau monsieur-là pour nous livrer au ridicule...

Ce Brunner, ça veut dire Fontaine (on nous le donnait pour un grand seigneur), est d'une assez triste santé, chauve, les dents gâtées.

Aussi m'a-t-il suffi de le voir une fois pour me défier de lui.

— Mais cette grande fortune dont vous me parliez? demanda timidement une jeune femme.

La fortune n'est pas aussi considérable qu'on le dit.

Les tailleurs, le maître d'hôtel et lui, tous ont gratté leurs caisses pour faire une maison de Banque...

Aujourd'hui, qu'est-ce que la Banque? quand on la commence, c'est la licence de se ruiner.

Une femme qui se couche millionnaire peut se réveiller réduite à ses *propres*.

Du premier mot, à première vue, nous avons eu notre opinion faite sur ce monsieur qui ne sait rien de nos usages.

On voit à ses gants, à son gilet, que c'est un ouvrier, le fils d'un gargotier allemand, sans noblesse dans les sentimens, un buveur de bière, et qui fume!... ah! madame! vint-cinq pipes par jour.

Quel eût été le sort de ma pauvre Lili?...

J'en frémis encore.

Dieu nous a sauvées!

Cécile n'aimait d'ailleurs pas ce monsieur...

Pouvions-nous attendre une pareille mystification d'un parent, d'un habitué de notre maison, qui dîne chez nous deux fois par semaine depuis vingt-ans! que nous avons couvert de bienfaits, et qui jouait si bien la comédie qu'il a nommé Cécile son héritière devant le garde-des-sceaux, le procureur-général, le premier président...

Ce Brunner et monsieur Pons s'entendaient pour s'attribuer l'un à l'autre des millions!...

Non, je vous l'assure, vous toutes, mesdames, vous eussiez été prises à cette mystification d'artiste!

En quelques semaines, les familles réunies des Popinot, des Camusot et leurs adhérents avaient remporté dans le monde un triomphe facile, car personne n'y prit la défense du misérable Pons, du parasite, du sournois, de l'avare, du faux bonhomme enseveli sous le mépris, regardé comme une vipère réchauffée au sein des familles, comme un homme d'une méchanceté rare, un saltimbanque dangereux qu'on devait oublier.

XXVI.

Un mois environ après le refus du faux Werther, le pauvre Pons, sorti pour la première fois de son lit où il était resté en proie à une fièvre nerveuse, se promenait le long des boulevards, au soleil, appuyé sur le bras de Schmucke.

Personne ne riait plus, sur le boulevard du Temple, des deux Casse-noisettes, à l'aspect de la destruction de l'un et de la touchante sollicitude de l'autre pour son ami convalescent.

Arrivés sur le boulevard Poissonnière, Pons avait repris des couleurs, en respirant cette atmosphère des boulevards, où l'air a tant de puissance; car, là où la foule abonde, le fluide est si vital, qu'à Rome on a remarqué le manque de *mala aria* dans l'infect Getto où pullulent les Juifs. Peut-être aussi l'aspect de ce qu'il se plaisait à voir tous les jours, le grand spectacle de Paris, agissait-il sur le malade. En face du théâtre des Variétés, Pons laissa Schmucke, car ils allaient côte à côte; mais le convalescent quittait de temps en temps son ami pour examiner les nouveautés fraîchement exposées dans les boutiques. Il se trouva nez à nez avec le comte Popinot, qu'il aborda de la façon la plus respectueuse, l'ancien ministre étant un des hommes que Pons estimait et vénérait le plus.

—Ah! monsieur, répondit sévèrement le pair de France, je ne comprends pas que vous ayez assez peu de tact pour saluer une personne alliée à la famille où vous avez tenté d'imprimer la honte et le ridicule par une vengeance comme les artistes savent en inventer... Apprenez, monsieur, qu'à dater d'aujourd'hui nous devons être complètement étrangers l'un à l'autre. Madame la comtesse Popinot partage l'indignation que votre conduite chez les Marville a inspirée à toute la société.

L'ancien ministre passa, laissant Pons foudroyé. Jamais les passions, ni la justice, ni la politique, jamais les grandes puissances sociales ne consultent l'état de l'être sur qui elles frappent. L'homme d'État, pressé par l'intérêt de fi-

mille d'écraser Pons, ne s'aperçut point de la faiblesse physique de ce redoutable ennemi.

— *Qu'as-du, mon bon fre ami?* s'écria Schmucke en devenant aussi pâle que Pons.

— Je viens de recevoir un nouveau coup de poignard dans le cœur, répondit le bonhomme en s'appuyant sur le bras de Schmucke. Je crois qu'il n'y a que le bon Dieu qui ait le droit de faire le bien, voilà pourquoi tous ceux qui se mêlent de sa besogne en sont si cruellement punis.

Ce sarcasme d'artiste fut un suprême effort de cette excellente créature qui voulut dissiper l'effroi peint sur la figure de son ami.

— *Che le grois*, répondit simplement Schmucke.

Ce fut inexplicable pour Pons, à qui ni les Camusot ni les Popinot n'avaient envoyé de billet de faire part du mariage de Cécile.

Sur le boulevard des Italiens, Pons vit venir à lui monsieur Cardot. Pons, averti par l'allocution du pair de France, se garda bien d'arrêter ce personnage, chez qui, l'année dernière, il dînait une fois tous les quinze jours, il se contenta de le saluer; mais le maire, le député de Paris, regarda Pons d'un air indigné sans lui rendre son salut.

— Va donc lui demander ce qu'ils ont tous contre moi, dit le bonhomme à Schmucke, qui connaissait dans tous ses détails la catastrophe survenue à Pons.

— *Monsir*, dit finement Schmucke à Cardot, *mône hâmi Bons relêfe d'eine crafe malatie, et fu ne l'afez sans tude bas regonni.*

— Parfaitement.

— *Mais qu'afez fus tonc à lu rebroger?*

— Vous avez pour ami un monstre d'ingratitude, un homme qui, s'il vit encore, c'est que, comme dit le proverbe, : La mauvaise herbe croît en dépit de tout. Le monde a bien raison de se défier des artistes, ils sont malins et méchans comme des singes. Votre ami a essayé de déshonorer sa propre famille, de perdre de réputation une jeune fille pour se venger d'une innocente plaisanterie, je ne veux plus avoir la moindre relation avec lui; je tâcherai d'oublier que je l'ai connu, qu'il existe. Ces sentimens, monsieur, sont ceux de toutes les personnes de ma famille, de la sienne, et des gens qui faisaient au sieur Pons l'honneur de le recevoir...

— *Mais, monsir, fus êtes cin home rèzonaple; ed, si fus le bermeddez, che fais fus eysbliguer l'avaire...*

— Restez, si vous en avez le cœur, son ami, libre à vous, monsieur, répliqua Cardot; mais n'allez pas plus avant, car je crois devoir vous prévenir que j'envelopperai dans la même réprobation ceux qui tenteraient de l'excuser, de le défendre.

— *Te le chisdifier?*

— Oui, car sa conduite est injustifiable, comme elle est inqualifiable.

Sur ce bon mot, le député de la Seine continua son chemin sans vouloir entendre une syllabe de plus.

— J'ai déjà les deux pouvoirs de l'État contre moi, dit en souriant le pauvre Pons quand Schmucke eut fini de lui redire ces sauvages imprécations.

— *Doud esd gondre nus*, répliqua douloureusement Schmucke. *Hâlons nus-en, bir ne bas rengondrer t'audres pêdes.*

C'était la première fois de sa vie, vraiment ovine, que Schmucke proférait de telles paroles. Jamais sa mansuétude quasi-divine n'avait été troublée; il eût souri naïvement à tous les malheurs qui seraient venus à lui. Mais voir maltraiter son sublime Pons, cet Aristide inconnu, ce génie résigné, cette âme sans fiel, ce trésor de bonté, cet or pur, il éprouvait l'indignation d'Alceste et il appelait les amphitryons de Pons des *bêtes!..* Chez cette paisible nature, ce mouvement équivalait à toutes les fureurs de Roland.

Dans une sage prévision, Schmucke fit retourner Pons vers le boulevard du Temple. Et Pons se laissa conduire, car le malade était dans la situation de ces lutteurs qui ne comptent plus les coups. Le hasard voulut que rien ne manquât en ce monde contre le pauvre musicien. L'avalanche qui roulait sur lui devait tout contenir, la chambre des pairs, la chambre des députés, la famille, les étrangers, les forts, les faibles, les innocens!

Sur le boulevards Poissonnière, en revenant chez lui, Pons vit venir la fille de ce même monsieur Cardot, une jeune femme qui avait assez éprouvé de malheurs pour être indulgente. Coupable d'une faute tenue secrète, elle s'était faite l'esclave de son mari.

De toutes les maîtresses de maison où il dînait, madame Berthier était la seule que Pons nommât de son petit nom; il lui disait : Félicie, et il croyait parfois être compris par elle. Cette douce créature parut contrariée de rencontrer le cousin Pons; car, malgré l'absence de toute parenté avec la famille de la seconde femme de son cousin le vieux Camusot, il était traité de cousin; mais, ne pouvant l'éviter, Félicie Berthier s'arrêta devant le moribond.

— Je ne vous croyais pas méchant, mon cousin; mais si, de tout ce que j'entends dire de vous, le quart seulement est vrai, vous êtes un homme bien faux... Oh! ne vous justifiez pas! ajouta-t-elle vivement en voyant faire à Pons un geste, c'est inutile par deux raisons : la première, c'est que je n'ai le droit d'accuser, ni de juger, ni de condamner personne, sachant par moi-même que ceux qui paraissent avoir le plus de torts peuvent offrir des excuses; la seconde, c'est que vos raisons ne serviraient à rien. Monsieur Berthier, qui a fait le contrat de mademoiselle Marville et du vicomte Popinot, est tellement irrité contre vous, que, s'il apprenait que je vous ai dit un seul mot, que je vous ai parlé pour la dernière fois, il me gronderait. Tout le monde est contre vous.

— Je le vois bien, madame, répondit d'une voix émue le pauvre musicien, qui salua respectueusement la femme du notaire.

Et il reprit péniblement le chemin de la rue de Normandie en s'appuyant sur le bras de Schmucke avec une pesanteur qui trahit au vieil Allemand une défaillance physique courageusement combattue.

Cette troisième rencontre fut comme le verdict prononcé par l'agneau qui repose aux pieds de Dieu, le courroux de cet ange des bêtes, le symbole des Peuples, est le dernier mot du ciel.

Les deux amis arrivèrent chez eux sans avoir échangé une parole. En certaines circonstances de la vie, on ne peut que sentir son ami près de soi. La consolation parlée aigrit la plaie, elle en révèle la profondeur. Le vieux pianiste avait, comme vous le voyez, le génie de l'amitié, la délicatesse de ceux qui, ayant beaucoup souffert, savent les coutumes de la souffrance.

Cette promenade devait être la dernière du bonhomme Pons. Le vieillard tomba d'une maladie dans une autre. D'un tempérament sanguin-bilieux, la bile passa dans le sang, il fut pris par une violente hépatite. Ces deux maladies successives étant les seules de sa vie, il ne connaissait point de médecin; et, dans une pensée toujours excellente d'abord, maternelle même, la sensible et dévouée Cibot amena le médecin du quartier.

A Paris, dans chaque quartier, il existe un médecin dont le nom et la demeure ne sont connus que de la classe inférieure, des petits bourgeois, des portiers, et qu'on nomme conséquemment le médecin du quartier. Ce médecin, qui fait les accouchemens et qui saigne, est en médecine ce qu'est dans les *Petite Affiches* le *domestique pour tout faire.* Obligé d'être bon pour les pauvres, assez expert à cause de sa longue pratique, il est généralement aimé.

Le docteur Poulain, amené chez ce malade par madame Cibot, et reconnu par Schmucke, écouta, sans y faire attention, les doléances du vieux musicien, qui, pendant toute la nuit, s'était gratté la peau devenue tout-à-fait insensible. L'état des yeux, cerclés de jaune, s'accordait avec ce symptôme.

— Vous avez eu, depuis deux jours, quelque violent chagrin? dit le docteur à son malade.

— Hélas! oui, répondit Pons.

— Vous avez la maladie que monsieur a failli avoir, dit-il en montrant Schmucke, la jaunisse; mais ce ne sera rien, ajouta le docteur Poulain, qui écrivit une ordonnance.

Malgré ce dernier mot si consolant, le docteur avait jeté sur le malade un de ces regards hippocratiques, où la sentence de mort, quoique cachée sous une commisération de

costume, est toujours devinée par les yeux intéressés à savoir la vérité. Aussi madame Cibot, qui plongea dans les yeux du docteur un coup d'œil d'espion, ne se méprit-elle pas à l'accent de la phrase médicale ni à la physionomie hypocrite du docteur Poulain, et elle le suivit à sa sortie.

— Croyez-vous que ce ne sera rien? dit madame Cibot au docteur sur le palier.

— Ma chère madame Cibot, votre monsieur est un homme mort, non par suite de l'invasion de la bile dans le sang, mais à cause de sa faiblesse morale. Avec beaucoup de soins, cependant, votre malade peut encore s'en tirer; il faudrait le sortir d'ici, l'emmener voyager...

— Et avec quoi?... dit la portière. Il n'a pour tout potage que sa place, et son ami vit de quelques petites rentes que lui font de grandes dames auxquelles il aurait, à l'entendre, rendu des services, des dames très charitables C'est deux enfans que je soigne depuis neuf ans.

— Je passe ma vie à voir des gens qui meurent, non pas de leurs maladies, mais de cette grande et incurable blessure, le manque d'argent. Dans combien de mansardes ne suis-je pas obligé, loin de faire payer ma visite, de laisser cent sous sur la cheminée !...

— Pauvre cher monsieur Poulain... dit madame Cibot. Ah! si vous n'aviez les cent mille livres de rentes que possèdent certains *grigous* du quartier, qui sont de vrais *décharnés* des enfers (déchaînés), vous seriez le représentant du bon Dieu sur la terre.

Le médecin parvenu, par l'estime de messieurs les concierges de son Arrondissement, à se faire une petite clientèle qui suffisait à peine à ses besoins, leva les yeux au ciel et remercia madame Cibot par une moue digne de Tartuffe.

— Vous dites donc, mon cher monsieur Poulain, qu'avec beaucoup de soins, notre cher malade en reviendrait?

— Oui, s'il n'est pas trop attaqué dans son moral par le chagrin qu'il a éprouvé.

— Pauvre homme! qui donc a pu le chagriner? C'est n'un brave homme qui n'a son pareil sur terre que dans son ami, monsieur Schmucke!... Je vais savoir de quoi n'il retourne! Et c'est moi qui me charge de savonner ceux qui mon *sangé* mon monsieur...

— Écoutez, ma chère madame Cibot, dit le médecin qui se trouvait alors sur le pas de la porte cochère, un des principaux caractères de la maladie de votre monsieur, c'est une impatience constante à propos de rien, et, comme il n'est pas vraisemblable qu'il puisse prendre une garde, c'est vous qui le soignerez. Ainsi...

— *Ch'est-i de mochieur Ponche que rouche parlez?* demanda le marchand de ferraille qui fumait une pipe.

Et il se leva de dessus la borne de la porte pour se mêler à la conversation de la portière et du concierge.

— Oui, papa Rémonencq! répondit madame Cibot à l'Auvergnat.

— *Eh bienne! il est plus richeu que moncheu Monichtrolle, et que les cheigneurs de la curiochité... Cheu me connaiche achez dedans l'artique pour rous direu que le cher houme a deche trégeors!*

— Tiens, j'ai cru que vous vous moquiez de moi l'autre jour, quand je vous ai montré toutes ces antiquailles-là pendant que mes messieurs étaient sortis, dit madame Cibot à Rémonencq.

A Paris, où les pavés ont des oreilles, où les portes ont une langue, où les barreaux des fenêtres ont des yeux, rien n'est plus dangereux que de causer devant les portes cochères. Les derniers mots qu'on se dit là, et qui sont à la conversation ce qu'un post-scriptum est à une lettre, contiennent des indiscrétions aussi dangereuses pour ceux qui les laissent écouter que pour ceux qui les recueillent.

Un seul exemple pourra suffire à corroborer celui que présente cette histoire.

XXVII.

Un jour, l'un des premiers coiffeurs du temps de l'Empire, époque à laquelle les hommes soignaient beaucoup leurs cheveux, sortait d'une maison où il venait de coiffer une jolie femme, et où il avait la pratique de tous les riches locataires. Parmi ceux-ci florissait un vieux garçon armé d'une gouvernante qui détestait les héritiers de son Monsieur.

Le ci-devant jeune homme, gravement malade, venait de subir une consultation des plus fameux médecins qui ne s'appelaient pas encore *les princes* de la science. Sortis par hasard en même temps que le coiffeur, les médecins, en se disant adieu sur le pas de la porte cochère, parlaient, la science et la vérité sur la main, comme ils se parlent entre eux quand la farce de la consultation est jouée.

— C'est un homme mort, dit le docteur Haudry.

— Il n'a pas un mois à vivre...... répondit Desplein, à moins d'un miracle.

Le coiffeur entendit ces paroles. Comme tous les coiffeurs il entretenait des intelligences avec les domestiques. Poussé par une cupidité monstrueuse, il remonte aussitôt chez le ci-devant jeune homme et il promet à la servante-maîtresse une assez belle prime si elle peut décider son maître à placer une grande partie de sa fortune en viager. Dans la fortune du vieux garçon moribon, âgé d'ailleurs de cinquante-six années, qui devaient compter doubles à cause de ses campagnes amoureuses, il se trouvait une magnifique maison sise rue Richelieu, valant alors deux cent cinquante mille francs. Cette maison, objet de la convoitise du coiffeur, lui fut vendue moyennant une rente viagère de trente mille francs. Ceci se passait en 1806. Ce coiffeur retiré, septuagénaire aujourd'hui, paye encore la rente en 1846. Comme le ci-devant jeune homme, a quatre-vingt-seize ans, est en enfance et qu'il a épousé sa madame Evrard, il peut aller encore fort loin. Le coiffeur ayant donné quelque trente mille francs à la bonne, l'immeuble lui coûte plus d'un million; mais la maison vaut aujourd'hui près de huit à neuf cent mille francs.

A l'imitation de ce coiffeur, l'Auvergnat avait écouté les derniers mots dit par Brunner à Pons sur le pas de sa porte, le jour de l'entrevue du fiancé-phénix avec Cécile; il avait donc désiré pénétrer dans le musée de Pons. Rémonencq, qui vivait en bonne intelligence avec les Cibot, fut bientôt introduit dans l'appartement des deux amis en leur absence.

Rémonencq, ébloui de tant de richesses, vit un coup à monter, ce qui veut dire dans l'argot des marchands, une fortune à faire, et il y songeait depuis cinq à six jours.

— *Che badine chi peu*, répondit-il à madame Cibot et au docteur Poulain, *que nous caugerons de la choge, et que chi ce braveu mocheu veutte une renteu viachère de chinquante mille francs, che rous paille un pagnier de vin du paysse chi rous me.* .

— Y pensez-vous? dit le médecin à Rémonencq, cinquante mille francs de rente viagère!... Mais si le bonhomme est si riche, soigné par moi, gardé par madame Cibot, il peut guérir alors.... et les maladies de foie sont les inconvéniens des tempéramens très forts...

— *Aiche dite cinquante? Maiche un moncheu, là, dechus le passe de voustre porte, lui a proupouché chet chent mille francs... cheulement des tabelausse... fouchtra!*

— En entendant cette déclaration de Rémonencq, madame Cibot regarda le docteur Poulain d'un air étrange. Le diable allumait dans ses yeux couleur orange un feu sinistre.

— Allons! n'écoutons pas de pareilles fariboles, reprit le médecin assez heureux de savoir que son client pouvait payer toutes les visites qu'il allait faire.

— *Moncheu le docteurre, chi ma chère madame Chibot, puiche que le moncheux est au litte, veutte me laisser amener mon echepert, che chuis chûre de trouver l'archant, en deuche heures, quand il s'achirait de chet chent mils franques...*

— Bien, mon ami, répondit le docteur. Allons, madame

Cibot, ayez soin de ne jamais contrarier le malade; il faut vous armer de patience, car tout l'irritera, le fatiguera, même vos attentions pour lui. Attendez-vous à ce qu'il ne trouve rien de bien...

— Il serait joliment difficile, dit la portière.

— Voyons, écoutez-moi bien, reprit le médecin avec autorité. La vie de monsieur Pons est entre les mains de ceux qui le soigneront; aussi viendrai-je le soir peut-être deux fois, tous les jours, je commencerai ma tournée par lui...

Le médecin avait soudain passé de l'insouciance profonde où il était sur le sort de ses malades pauvres, à la sollicitude la plus tendre, en reconnaissant la possibilité de cette fortune, d'après le sérieux du spéculateur.

— Il sera soigné comme un roi, répondit madame Cibot avec un factice enthousiasme.

La portière attendit que le médecin eût tourné la rue Charlot avant de reprendre la conversation avec Rémonencq.

Le ferrailleur achevait sa pipe, le dos appuyé au chambranle de la porte de sa boutique. Il n'avait pas pris cette position sans dessein, il voulait voir venir à lui la portière.

Cette boutique, jadis occupée par un café, était restée telle que l'Auvergnat l'avait trouvée en la prenant à bail. On lisait encore : CAFÉ DE NORMANDIE, sur le tableau long qui couronne les vitrages de toutes les boutiques modernes. L'Auvergnat avait fait peindre, gratis sans doute, au pinceau et avec une couleur noire par quelque apprenti peintre en bâtiment, dans l'espace qui restait sous CAFÉ DE NORMANDIE, ces mots : *Rémonencq, ferrailleur, achète les marchandises d'occasion.* Naturellement, les glaces, les tables, les tabourets, les étagères, tout le mobilier du café de Normandie avait été vendu. Rémonencq avait loué, moyennant six cents francs, la boutique toute nue, l'arrière-boutique, la cuisine et une seule chambre en entresol, où couchait autrefois le premier garçon, car l'appartement dépendant du café de Normandie fut compris dans une autre location. Du luxe primitif déployé par le limonadier, il ne restait qu'un papier vert-clair uni dans la boutique, et les fortes barres de fer de la devanture avec leurs boulons.

Venu là, en 1831, après la révolution de juillet, Rémonencq commença par étaler des sonnettes cassées, des plats fêlés, des ferrailles, des vieilles balances, des poids anciens repoussés par la loi sur les nouvelles mesures que l'État seul n'exécute pas, car il laisse dans la monnaie publique les pièces d'un et de deux sous qui datent du règne de Louis XVI. Puis cet Auvergnat, de la force de cinq Auvergnats, acheta des batteries de cuisine, des vieux cadres, des vieux cuivres, des porcelaines écorchées. Insensiblement, à force de s'emplir et de se vider, la boutique ressemblait aux farces de Nicolet, la nature des marchandises s'améliora. Le ferrailleur suivit cette prodigieuse et sûre martingale, dont les flâneurs peuvent voir les effets en étudiant la progression croissante des valeurs qui garnissent ces intelligentes boutiques.

Au ferblanc, aux quinquets, aux tessons, succèdent des cadres et des cuivres. Puis viennent les porcelaines. Bientôt la boutique changée en *Crouteum*, passe au muséum. Enfin, un jour, le vitrage poudreux s'est éclairci, l'intérieur est restauré, l'Auvergnat quitte le velours et les vestes, il porte des redingotes! on l'aperçoit comme un dragon gardant son trésor, car il est entouré de chefs-d'œuvre, il est devenu fin connaisseur, il a décuplé ses capitaux et ne se laisse plus prendre à aucune ruse, il sait les tours du métier. Le monstre est là, comme une vieille au milieu de vingt jeunes filles qu'elle offre au public. La beauté, les miracles de l'art sont indifférens à cet homme à la fois fin et grossier; il calcule ses bénéfices, il rudoye les ignorans. Devenu comédien, il joue l'attachement à ses toiles, à ses marqueteries, ou il feint la gêne, ou il suppose des prix d'acquisition, il offre de montrer des bordereaux de vente. C'est un Protée, il est dans la même heure Jocrisse, Janot, queue rouge, ou Mondor, ou Harpagon, ou Nicodème.

Dès la troisième année, on vit chez Rémonencq d'assez belles pendules, des armures, des vieux tableaux, et il faisait pendant ses absences, garder sa boutique par une grosse femme fort laide, sa sœur venue du pays à pied, sur sa demande. La Rémonencq, espèce d'idiote au regard vague et vêtue comme une idole japonaise, ne cédait pas un centime sur les prix que son frère indiquait, elle vaquait aux soins du ménage, et résolvait le problème en apparence insoluble, de vivre des brouillards de la Seine.

Rémonencq et sa sœur se nourrissaient de pain et de harengs, d'épluchures, de restes de légumes ramassées dans les tas d'ordures que les restaurateurs laissent au coin de leurs bornes. A eux deux, ils ne dépensaient pas, le pain compris, douze sous par jour, et la Rémonencq cousait ou filait de manière à les gagner.

Ce commencement du négoce de Rémonencq, venu pour être commissionnaire à Paris, et qui, de 1825 à 1831, fit les commissions des marchands de curiosités du boulevard Beaumarchais et des chaudronniers de la rue de Lappe, est l'histoire normale de beaucoup de marchands de curiosités.

Les Juifs, les Normands, les Auvergnats et les Savoyards, ces quatre races d'hommes ont les mêmes instincts, ils font fortune par les mêmes moyens. Ne rien dépenser, gagner de légers bénéfices, et cumuler intérêts et bénéfices, telle est leur Charte; et cette Charte est une vérité.

En ce moment, Rémonencq, réconcilié avec son ancien bourgeois Monistrol, en affaires avec de gros marchands, allait *chiner* (le mot technique) dans la banlieue de Paris qui, vous le savez, comporte un rayon de quarante lieues. Après quatorze ans de pratique, il était à la tête d'une fortune de soixante mille francs, et d'une boutique bien garnie. Sans casuel, rue de Normandie où la modicité du loyer le retenait, il vendait ses marchandises aux marchands, en se contentant d'un bénéfice modéré. Tous ses affaires se traitaient en patois d'Auvergne, dit *Charabia.*

Cet homme caressait un rêve! Il souhaitait d'aller s'établir sur les boulevards. Il voulait devenir riche marchand de curiosités, et traiter un jour directement avec les amateurs. Il contenait d'ailleurs un négociant redoutable. Il gardait sur sa figure un enduit poussiéreux produit par la limaille de fer et collé par la sueur, car il faisait tout lui-même; ce qui rendait sa physionomie d'autant plus impénétrable, que l'habitude de la peine physique l'avait doué de l'impassibilité stoïque des vieux soldats de 1799.

Au physique, Rémonencq apparaissait comme un homme court et maigre, dont les petits yeux, disposés comme ceux des cochons, offraient, dans leur champ d'un bleu froid, l'avidité concentrée, la ruse narquoise des Juifs, moins leur humilité doublée du profond mépris qu'ils ont pour les chrétiens.

Les rapports entre les Cibot et les Rémonencq étaient ceux du bienfaiteur et de l'obligé.

Madame Cibot, convaincue de l'excessive pauvreté des Auvergnats, leur vendait à des prix fabuleux les restes de Schmucke et de Cibot. Les Rémonencq payaient une livre de croûtes sèches et de mie de pain deux centimes et demi, un centime et demi une écuellée de pommes de terre, et ainsi de reste. Le rusé Rémonencq n'était jamais censé faire d'affaires pour son compte. Il représentait toujours Monistrol, et se disait dévoré par les riches marchands; aussi les Cibot plaignaient-ils sincèrement les Rémonencq.

Depuis onze ans l'Auvergnat n'avait pas encore usé la veste en velours, le pantalon de velours et le gilet de velours qu'il portait; mais ces trois parties du vêtement, particulier aux Auvergnats, étaient criblées de pièces, mises gratis par Cibot. Comme on le voit, tous les juifs ne sont pas en Israël.

— Ne vous moquez-vous pas de moi, Rémonencq? dit la portière. Est-ce que monsieur Pons peut avoir une pareille fortune et mener la vie qu'il mène? Il n'a pas cent francs chez lui!...

— *Léje amateurs chont touches comme cha*!..... répondit sentencieusement Rémonencq.

— Ainsi, vous croyez, nà vrai, que mon monsieur n'a pour sept cent mille francs...

— *Rien qu'en dedans leche tableausse... il en a eune que ch'il en voulait chinquante mille franques, queu che les trou-*

veraisse quand che derrais me strangula. Vous charez bien leje petite vasdres en couirre ésmaillé, pleine de velurse rouche, ou chont des pourtraicles..... Eh bien! ch'esce desche émanche de Petitotte que moncheu le minichtre du gouvarnemente, ucne anchien deroguisse, paille mille escus pièche...

— Il y en a trente! dans les deux cadres! dit la portière, dont les yeux se dilatèrent.

— *Eh bien! chuchez de chon trégeor?*

Madame Cibot, prise de vertige, fit volte-face. Elle conçut aussitôt l'idée de se faire coucher sur le testament du bonhomme Pons, à l'imitation de toutes les servantes-maîtresses dont *les viagers* avaient excité tant de cupidités dans le quartier du Marais. Habitant en idée une commune aux environs de Paris, elle s'y pavanait dans une maison de campagne où elle soignait sa basse-cour, son jardin, et où elle finissait ses jours, servie comme une reine, ainsi que son pauvre Cibot, qui méritait tant de bonheur, comme tous les anges oubliés, incompris.

Dans le mouvement brusque et naïf de la portière, Rémonencq aperçut la certitude d'une réussite. Dans le métier de *chineur* (tel est le nom des chercheurs d'occasions, du verbe *chiner*, aller à la recherche des occasions et conclure de bons marchés avec des détenteurs ignorans); dans ce métier, la difficulté consiste à pouvoir s'introduire dans les maisons. On ne se figure pas les ruses à la Scapin, les tours à la Sganarelle, et les séductions à la Dorine qu'inventent les chineurs pour entrer chez le bourgeois. C'est des comédies dignes du théâtre, et toujours fondées comme ici, sur la rapacité des domestiques. Les domestiques, surtout à la campagne ou dans les provinces, pour trente francs d'argent ou de marchandises, font conclure des marchés où le chineur réalise des bénéfices de mille à deux mille francs. Il y a tel service de vieux Sèvres, pâte tendre, dont la conquête, si elle était racontée, montrerait toutes les ruses diplomatiques du congrès de Munster, toute l'intelligence déployée à Nimègue, à Utrecht, à Riswick, à Vienne, dépassées par les chineurs, dont le comique est bien plus franc que celui des négociateurs. Les chineurs ont des moyens d'action qui plongent tout aussi profondément dans les abîmes de l'intérêt personnel que ceux si péniblement cherchés par les ambassadeurs pour déterminer la rupture des alliances les mieux cimentées.

— *Ch'ai cholimentallumé la Chibot,* dit le frère à la sœur en lui voyant reprendre sa place sur une chaise dépaillée. Et *doncques, che vais conchulleter le cheul qui s'y connaiche, nostre Chuif, un bon Chuif qui ne nouche a presté qu'à quinche pour chent!*

Rémonencq avait lu dans le cœur de la Cibot. Chez les femmes de cette trempe, vouloir, c'est agir; elles ne reculent devant aucun moyen pour arriver au succès; elles passent de la probité la plus entière à la scélératesse la plus profonde, en un instant.

La probité, comme tous nos sentimens, d'ailleurs, devrait se diviser en deux probités : Une probité négative, une probité positive. La probité négative serait celle des Cibot, qui sont probes tant qu'une occasion de s'enrichir ne s'offre pas à eux. La probité positive serait celle qui reste toujours dans la tentation jusqu'à mi jambes sans y succomber, comme celle des garçons de recettes.

Une foule d'intentions mauvaises se rua dans l'intelligence et dans le cœur de cette portière par l'écluse de l'intérêt ouverte à la diabolique parole du ferrailleur. La Cibot monta, vola, pour être exact, de la loge à l'appartement de ses deux messieurs, et se montra le visage masqué de tendresse, sur le seuil de la chambre où gémissaient Pons et Schmucke.

En voyant entrer la femme de ménage, Schmucke lui fit signe de ne pas dire un mot des véritables opinions du docteur en présence du malade; car l'ami, le sublime Allemand avait lu dans les yeux du docteur; et elle y répondit par un autre signe de tête, en exprimant une profonde douleur.

— Eh bien! mon cher monsieur, comment vous sentez-vous? dit la Cibot.

La portière se posa au pied du lit, les poings sur ses hanches et les yeux fixés sur le malade amoureusement; mais quelles paillettes d'or en jaillissaient! C'eût été terrible comme un regard de tigre, pour un observateur.

— Mais bien mal! répondit le pauvre Pons, je ne me sens plus le moindre appétit. Ah! le monde! le monde! s'écriait-il en pressant la main de Schmucke qui tenait, assis au chevet du lit, la main de Pons, et avec qui sans doute le malade parlait des causes de sa maladie. J'aurais bien mieux fait, mon bon Schmucke, de suivre tes conseils! de dîner ici tous les jours depuis notre réunion! de renoncer à cette société qui roule sur moi, comme un tombereau sur un œuf, et pourquoi?...

— Allons, allons, mon bon monsieur, pas de doléances, dit la Cibot, le docteur m'a dit la vérité...

Schmucke tira la portière par la robe.

— Hé! vous pouvez vous n'en tirer, mais n'avec beaucoup de soins... Soyez tranquille, vous n'avez près de vous n'un bon ami, et, sans me vanter, n'une femme qui vous soignera comme n'une mère soigne son premier enfant. J'ai tiré Cibot d'une maladie que monsieur Poulain l'avait condamné, qu'il lui n'avait jeté, comme on dit, le drap sur le nez! qu'il n'était n'abandonné comme mort... Eh bien! vous qui n'en êtes pas là, Dieu merci, quoique vous soyez assez malade, comptez sur moi... je vous n'en tirerais n'à moi seule! Soyez tranquille, ne vous n'agitez pas comme ça.

Elle ramena la couverture sur les mains du malade.

— N'allez! mon fiston, dit-elle, monsieur Schmucke et moi, nous passerons les nuits, là, n'à votre chevet... Vous serez mieux gardé qu'un prince, et... d'ailleurs, vous n'êtes assez riche pour ne vous rien refuser de ce qu'il faut à votre maladie... Je viens de m'arranger avec Cibot; car, pauvre cher homme, qué qui ferait sans moi... Eh bien! je lui n'ai fait entendre raison, et nous vous aimons tant tous les deux, qu'il a consenti à ce que je sois n'ici la nuit... Et pour un homme comme lui... c'est n'un fier sacrifice, allez! car il m'aime comme au premier jour. Je ne sais pas ce qu'il n'a! c'est la loge! tous deux à côté de l'autre, toujours!... Ne vous découvrez donc pas ainsi... dit-elle en s'élançant à la tête du lit et ramenant les couvertures sur la poitrine de Pons... Si vous n'êtes pas gentil, si vous ne faites pas bien tout ce qu'ordonnera monsieur Poulain, qui est, voyez-vous, l'image du bon Dieu sur la terre, je ne me mêle plus de vous... faut m'obéir...

— *Ui, montame Zipod! il fus opéira,* répondit Schmucke, *gar ile feud fifre bir son pon hami Schmucke, che le carandis.*

— Ne vous impatientez pas, surtout, car votre maladie, dit la Cibot, vous n'y pousse assez, sans que vous n'augmentiez votre défaut de patience. Dieu nous envoie nos maux, mon cher bon monsieur, il nous punit de nos fautes, vous n'avez bien quelques chères petites fautes n'à vous reprocher!...

Le malade inclina la tête négativement

— Oh! n'allez! vous n'aurez aimé dans votre jeunesse, vous n'aurez fait vos fredaines, vous n'avez peut-être quelque part n'un fruit de vos n'amours, qui n'est sans pain, ni feu, ni lieu... Monstres d'hommes! Ça n'aime n'un jour, et puis : — Frist! Ça ne pense plus n'à rien, pas même n'aux mois de nourrice! Pauvres femmes!...

— Mais il n'y a que Schmucke et ma pauvre mère qui m'aient jamais aimé, dit tristement le pauvre Pons.

— Allons! vous n'êtes pas n'un saint! vous n'avez été jeune et vous deviez n'être bien joli garçon. A vingt ans..... moi, bon comme vous l'êtes, je vous n'aurais n'aimé...

— J'ai toujours été laid comme un crapaud! dit Pons au désespoir.

— Vous dites cela par modestie, car vous n'avez cela pour vous, que vous n'êtes modeste.

— Mais non, ma chère madame Cibot, je vous le répète, j'ai toujours été laid, et je n'ai jamais été aimé...

— Par exemple! vous?... dit la portière. Vous voulez n'à cette heure me faire accroire que vous n'êtes à votre âge, comme n'une rosière... à d'autres! n'un musicien! un homme de théâtre! mais ce serait une femme qui me dirait cela, que je ne la croirais pas.

— *Montame Zibod! fus allez l'irrider!* cria Schmucke en

voyant Pons qui se tortillait comme un ver dans son lit.

— Taisez-vous n'aussi, vous n'êtes deux vieux libertins... Vous n'avez beau n'être laids, il n'y a si vilain pot qui ne trouve son couvercle! comme dit le proverbe! Cibot s'est bien fait n'aimer d'une des plus belles écaillères de Paris... vous n'êtes infiniment mieux que lui... Vous n'êtes bon! vous... n'allons, vous n'avez fait vos farces! Et Dieu vous punit d'avoir abandonné vos enfans, comme Abraham!...

Le malade abattu trouva la force de faire encore un geste de dénégation.

— Mais soyez tranquille, ça ne vous empêchera pas de vivre n'autant que Mathusalem.

— Mais laissez-moi donc tranquille! cria Pons, je n'ai jamais su ce que c'était que d'être aimé!... je n'ai pas eu d'enfans, je suis seul sur la terre...

— Nà, bien vrai?... demanda la portière, car vous n'ètes si bon, que les femmes, qui, voyez-vous, n'aiment la bonté, c'est ce qui les attache... et il me semblait impossible que dans votre bon temps...

— Emmène-la! dit Pons à l'oreille de Schmucke, elle m'agace!

— Monsieur Schmucke alors, n'en a des enfans... Vous n'êtes tous comme ça, vous autres vieux garçons...

— Moi! s'écria Schmucke en se dressant sur ses jambes, mais...

— Allons, vous n'aussi, vous n'êtes sans héritiers, n'est-ce pas! Vous n'êtes venus tous deux comme des champignons sur cette terre.

— *Foyons, fenez!* répondit Schmucke.

Le bon Allemand prit héroïquement madame Cibot par la taille, et l'emmena dans le salon, sans tenir compte de ses cris.

XXV.

— Vous voudriez n'à votre âge, n'abuser d'une pauvre femme!... criait la Cibot en se débattant dans les bras de Schmucke.

— *Ne griez pas!*

— Vous, le meilleur des deux! répondit la Cibot. Ah! j'ai n'eu tort de parler d'amour n'à des vieillards qui n'ont jamais connu de femmes! j'ai n'allumé vos feux, monstre, s'écria-t-elle en voyant les yeux de Schmucke brillant de colère. N'à la garde! n'à la garde! on m'enlève!

— *Fus edes eine pedde!* répondit l'Allemand. *Foyons, qu'a tid le togdeur?...*

— Vous me brutalisez ainsi, dit en pleurant la Cibot rendue à la liberté, moi qui me jetterais dans le feu pour vous deux! Ah bien! n'on dit que les hommes se connaissent à l'user... Comme c'est vrai! C'est pas mon pauvre Cibot qui me malmènerait ainsi... Moi qui fais de vous mes enfans; car je n'ai pas d'enfans, et je disais hier, oui, pas plus tard qu'hier, à Cibot: — « Mon ami, Dieu savait bien ce qu'il faisait en nous refusant des enfans, car j'ai deux enfans là-haut! » Voilà, par la sainte croix de Dieu, sur l'âme de ma mère, ce que je lui disais..

— *Eh! mais qu'a tid le togdeur?* demanda rageusement Schmucke qui, pour la première fois de sa vie, frappa du pied.

— Eh bien! il n'a dit, répondit madame Cibot en attirant Schmucke dans la salle à manger, il n'a dit que notre cher bien-aimé chéri de n'amour de malade n'était en danger de mourir, s'il n'était pas bien soigné; mais je suis là, malgré vos brutalités; car vous n'êtes brutal, vous que je croyais si doux. N'en avez-vous de ce tempérament!... N'ah! vous n'abuseriez donc n'encore n'à votre âge d'une femme, gros polisson?...

— *Bolizon! moâ?... Fus ne gombrenez toncques bas que che n'ame que Bons.*

— N'à la bonne heure, vous me laisserez tranquille, n'est-ce pas? dit-elle en souriant à Schmucke. Vous ferez bien, car Cibot casserait les os à quiconque n'attenterait à son honeur!

— *Zoignez-le pien, ma petite mondam Zibod,* reprit Schmucke en essayant de prendre la main à madame Cibot.

— N'ah! voyez-vous, n'encore?

— *Egoudez-moi tonc? dud ce que c'haurai zera à fus, zi nus le zauffons...*

— Eh bien! je vais chez l'apothicaire, chercher ce qu'il faut .. car, voyez-vous, monsieur, ça coûtera cette maladie; net comment ferez-vous?...

— *Che drafaillerai! Che feux que Bons zoid soigné gomme ein brince...*

— Il le sera, mon bon monsieur Schmucke; et, voyez-vous, ne vous inquiétez de rien. Cibot et moi, nous n'avons deux mille francs d'économie, *elles* sont à vous, et n'il y a longtemps que je mets du mien ici, n'allez!...

— *Pauvre phâme!* s'écria Schmucke en s'essuyant les yeux, *quel cueir!...*

— Séchez des larmes qui m'honorent, car voilà ma récompense, à moi! dit mélodratiquement la Cibot. Je suis la plus désintéressée de toutes les créatures, mais n'entrez pas n'avec des larmes n'aux yeux, car monsieur Pons croirait qu'il est plus malade qu'il n'est.

Schmucke, ému de cette délicatesse, prit enfin la main de la Cibot et la lui serra.

— N'épargnez-moi! dit l'ancienne écaillère en jetant à Schmucke un regard tendre.

— *Bons,* dit le bon Allemand en rentrant, *c'esd eine anche que montam Zibod, c'esde eine anche pafard, mais c'esde eine anche.*

— Tu crois?... je suis devenu défiant depuis un mois, répondit le malade en hochant la tête. Après tous mes malheurs, on ne croit plus à rien qu'à Dieu et à toi!...

— *Cuéris, et nus fifrons dus trois gomme les roisse!* s'écria Schmucke.

— Cibot! s'écria la portière essoufflée, en entrant dans sa loge. Ah! mon ami, notre fortune n'est faite! Mes deux messieurs n'ont pas d'héritiers, ni d'enfans naturels, ni rien... quoi!... Oh! j'irai chez madame Fontaine me faire tirer les cartes, pour savoir ce que nous n'aurons de rentes!

— Ma femme, répondit le petit tailleur, ne comptons pas sur les souliers d'un mort pour être bien chaussés.

— Ah çà! vas-tu m'asticoter, toi!... dit-elle, en donnant une tape amicale à Cibot. Je sais ce que je sais! Monsieur Poulain n'a condamné monsieur Pons! Et nous serons riches! Je serai sur le testament... Je m'en sarge! Tire ton aiguille et veille n'à ta loge, tu ne feras plus longtemps ce métier-là! Nous nous retirerons n'à la campagne, n'à Batignolles. N'une belle maison, n'un beau jardin, que tu t'amuseras à cultiver, et j'aurai n'une servante!...

— *Eh bien! voichine, comment cha va la haute,* demanda Rémonencq, *charez-vousse che que vautte chette collectchion?...*

— Non, non, pas encore! N'on ne va pas comme ça! mon brave homme. Moi, j'ai commencé par me faire dire des choses plus importantes...

— *Pluche impourtantes!* s'écria Rémonencq; *maiche, che qui este plus impourtant que chette choge...*

— Allons, gamin! laisse-moi conduire la barque, dit la portière avec autorité.

— *Maiche, tante pour chent, chur chette chent mille franques, vouche auriez de quoi reschter bourcheois pour le reschte de vostre vie...*

— Soyez tranquille, papa Rémonencq, quand il faudra savoir ce que valent toutes les choses que le bonhomme a amassées, nous verrons...

Et la portière, après être allée chez l'apothicaire pour y prendre les médicamens ordonnés par le docteur Poulain, remit au lendemain sa consultation chez madame Fontaine, en pensant qu'elle trouverait les facultés de l'oracle plus nettes, plus fraîches, en s'y trouvant de bon matin avant tout le monde; car il y a souvent foule chez madame Fontaine.

Après avoir été pendant quarante ans l'antagoniste de la

célèbre mademoiselle Lenormand, à qui d'ailleurs elle a survécu, madame Fontaine était alors l'oracle du Marais.

On ne se figure pas ce que sont les tireuses de cartes pour les classes inférieures parisiennes, ni l'influence immense qu'elles exercent sur les déterminations des personnes sans instruction ; car les cuisinières, les portières, les femmes entretenues, les ouvriers, tous ceux qui, dans Paris, vivent d'espérances, consultent les êtres privilégiés qui possèdent l'étrange et inexpliqué pouvoir de lire dans l'avenir.

La croyance aux sciences occultes est bien plus répandue que ne l'imaginent les savans, les avocats, les notaires, les médecins, les magistrats et les philosophes. Le peuple a des instincts indélébiles. Parmi ces instincts, celui qu'on nomme si sottement *la superstition*, est aussi bien dans le sang du peuple que dans l'esprit des gens supérieurs. Plus d'un homme d'État consulte, à Paris, les tireuses de cartes.

Pour les incrédules, l'astrologie judiciaire (alliance de mots excessivement bizarre) n'est que l'exploitation d'un sentiment inné, l'un des plus forts de notre nature, la Curiosité. Les incrédules nient donc complétement les rapports que la divination établit entre la destinée humaine et la configuration qu'on en obtient par les sept ou huit moyens principaux qui composent l'astrologie judiciaire. Mais il en est des sciences occultes comme de tant d'effets naturels repoussés par les esprits forts ou par les philosophes matérialistes, c'est-à-dire ceux qui s'en tiennent uniquement aux faits visibles, solides, aux résultats de la cornue ou des balances de la physique et de la chimie modernes ; elles subsistent, elles continuent leur marche, sans progrès d'ailleurs, car depuis environ deux siècles la culture en est abandonnée par les esprits d'élite.

En ne regardant que le côté possible de la divination, croire que les événemens antérieurs de la vie d'un homme, que les secrets connus de lui seul peuvent être immédiatement représentés par des cartes qu'il mêle, qu'il coupe et que le diseur d'horoscope divise en paquets, d'après des lois mystérieuses, c'est l'absurde ; mais c'est l'absurde qui condamnait la vapeur, qui condamne encore la navigation aérienne, qui condamnait les inventions de la poudre et de l'imprimerie, celle des lunettes, de la gravure, et, la dernière grande découverte, la daguerréotypie.

Si quelqu'un fût venu dire à Napoléon qu'un édifice et qu'un homme sont incessamment et à toute heure représentés par un image dans l'atmosphère, que tous les objets existant y ont un spectre saisissable, perceptible, il aurait logé cet homme à Charenton, comme Richelieu logea Salomon de Caux à Bicêtre, lorsque le martyr normand lui apporta l'immense conquête de la navigation à vapeur. Et c'est là cependant ce que Daguerre a prouvé par sa découverte.

Eh bien! si Dieu a imprimé, pour certains yeux clairvoyans, la destinée de chaque homme dans sa physionomie, en prenant ce mot comme l'expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la physionomie, puisque la main est l'action humaine tout entière et son seul moyen de manifestation? De là la chiromancie.

La société n'imite-t-elle pas Dieu? Prédire à un homme les événemens de sa vie à l'aspect de sa main, n'est pas un fait plus extraordinaire chez celui qui a reçu les facultés du Voyant, que le fait de dire à un soldat qu'il se battra, à un avocat qu'il parlera, à un cordonnier qu'il fera des souliers ou des bottes, à un cultivateur qu'il fumera la terre et la labourera. Choisissons un exemple frappant :

Le génie est tellement visible en l'homme, qu'en se promenant à Paris, les gens les plus ignorans devinent un grand artiste quand il passe. C'est comme un soleil moral dont les rayons colorent tout à son passage. Un imbécile ne se reconnait-il pas immédiatement par des impressions contraires à celles que produit l'homme de génie? Un homme ordinaire passe presque inaperçu. La plupart des observateurs de la nature sociale et parisienne peuvent dire la profession d'un passant en le voyant venir.

Aujourd'hui, les mystères du sabbat, si bien peints par les peintres du seizième siècle, ne sont plus des mystères. Les Égyptiennes ou les Égyptiens, pères des Bohémiens, faisaient tout uniment prendre du hatschich à leurs cliens. Les phénomènes produits par cette conserve expliquent parfaitement le chevauchage sur les balais, la fuite par les cheminées, les *visions réelles*, pour ainsi dire, des vieilles changées en jeunes femmes, les danses furibondes et les délicieuses musiques qui composaient les fantaisies des prétendus adorateurs du diable.

Aujourd'hui tant de faits avérés, authentiques, sont issus des sciences occultes, qu'un jour ces sciences seront professées comme on professe la chimie et l'astronomie. Il est même singulier qu'au moment où l'on crée à Paris des chaires de slave, de mantchou, de littératures aussi peu *professables* que les littératures du Nord, qui, au lieu de fournir des leçons, devraient en recevoir, et dont les titulaires répètent d'éternels articles sur Shakespeare ou sur le seizième siècle, on n'ait pas restitué, sous le nom d'Anthropologie, l'enseignement de la philosophie occulte, l'une des gloires de l'ancienne Université. En ceci, l'Allemagne, ce pays à la fois si grand et si enfant, a devancé la France, car on y professe cette science, bien plus utile que les différentes PHILOSOPHIES, qui sont toutes la même chose.

Que certains êtres aient le pouvoir d'apercevoir les faits à venir dans le germe des causes, comme le grand inventeur aperçoit une industrie, une science dans un effet naturel inaperçu du vulgaire, ce n'est plus une de ces violentes exceptions qui font rumeur, c'est l'effet d'une faculté reconnue, et qui serait en quelque sorte le somnambulisme de l'esprit. Si donc cette proposition, sur laquelle reposent les différentes manières de déchiffrer l'avenir, semble absurde, le fait est là.

Remarquez que prédire les gros événemens de l'avenir n'est pas, pour le Voyant, un tour de force plus extraordinaire que celui de deviner le passé. Le passé, l'avenir sont également impossibles à savoir, dans le système des incrédules. Si les événemens accomplis ont laissé des traces, il est vraisemblable d'imaginer que les événemens à venir ont des racines. Dès qu'un *diseur de bonne aventure* vous explique minutieusement les faits connus de vous seul, dans votre vie antérieure, il peut vous dire les événemens que produiront les causes existantes.

Le monde moral est taillé pour ainsi dire sur le patron du monde naturel ; les mêmes effets s'y doivent retrouver avec les différences propres à leurs divers milieux. Ainsi, de même que les corps se projettent réellement dans l'atmosphère en y laissant subsister ce spectre saisi par le daguerréotype qui l'arrête au passage ; de même, les idées, créations réelles et agissantes, s'impriment dans ce qu'il faut nommer l'atmosphère du monde spirituel, y produisent des effets, y vivent *spectralement* (car il est nécessaire de forger des mots pour exprimer des phénomènes innommés), et dès lors certaines créatures douées de facultés rares peuvent parfaitement apercevoir ces formes ou ces traces d'idées.

Quant aux moyens employés pour arriver aux *visions*, c'est là le merveilleux le plus explicable, dès que la main du consultant dispose les objets à l'aide desquels on lui fait représenter les hasards de sa vie. En effet, tout s'enchaîne dans le monde réel. Tout mouvement y correspond à une cause, toute cause se rattache à l'ensemble ; et, conséquemment, l'ensemble se représente dans le moindre mouvement. Rabelais, le plus grand esprit de l'humanité moderne, cet homme qui résuma Pythagore, Hippocrate, Aristophane et Dante, a dit, il y a maintenant trois siècles : L'homme est un microscome ; et trois siècles après, Swedenborg, le grand prophète suédois, disait que la terre était un homme. Le prophète et le précurseur de l'incrédulité se rencontraient dans la plus grande des formules. Tout est fatal dans la vie humaine, comme dans la vie de notre planète. Les moindres accidens, les plus futiles, y sont subordonnés. Donc les grandes choses, les grands desseins, les grandes pensées s'y reflètent nécessairement dans les plus petites actions, et avec tant de fidélité, que si quelque conspirateur mêle et coupe un jeu de cartes, il y écrira le secret de sa conspiration pour le Voyant appelé bohème, diseur de bonne aventure, charlatan, etc. Dès qu'on admet la fatalité, c'est-à-dire

l'enchaînement des causes, l'astrologie judiciaire existe et devient ce qu'elle était jadis, une science immense, car elle comprend la faculté de déduction qui fit Cuvier si grand, mais spontanée, au lieu d'être, comme chez ce beau génie, exercée dans les nuits studieuses du cabinet.

L'astrologie judiciaire, la divination, a régné pendant sept siècles, non pas comme aujourd'hui sur les gens du peuple, mais sur les plus grandes intelligences, sur les souverains, sur les reines et sur les gens riches. Une des plus grandes sciences de l'antiquité, le magnétisme animal, est sorti des sciences occultes, comme la chimie est sortie des fourneaux des alchimistes. La crânologie, la physiognomonie, la névrologie en sont également issues; et les illustres créateurs de ces sciences, en apparence nouvelles, n'ont eu qu'un tort, celui de tous les inventeurs, et qui consiste à systématiser absolument des faits isolés, dont la cause génératrice échappe encore à l'analyse. Un jour l'Église catholique et la philosophie moderne se sont trouvées d'accord avec la justice pour proscrire, persécuter, ridiculiser les mystères de la Cabale ainsi que ses adeptes, et il s'est fait une regrettable lacune de cent ans dans le règne et l'étude des sciences occultes.

Quoi qu'il en soit, le peuple et beaucoup de gens d'esprit, les femmes surtout, continuent à payer leurs contributions à la mystérieuse puissance de ceux qui peuvent soulever le voile de l'avenir; ils vont leur acheter de l'espérance, du courage, de la force, c'est-à dire ce que la religion seule peut donner. Aussi cette science est-elle toujours pratiquée, non sans quelques risques. Aujourd'hui, les sorciers, garantis de tout supplice par la tolérance due aux encyclopédistes du dix-huitième siècle, ne sont plus justiciables que de la police correctionnelle, et dans le cas seulement où ils se livrent à des manœuvres frauduleuses, quand ils effraient leurs pratiques dans le dessein d'extorquer de l'argent, ce qui constitue une escroquerie. Malheureusement l'escroquerie et souvent le crime accompagnent l'exercice de cette faculté sublime. Voici pourquoi :

Les dons admirables qui font le Voyant se rencontrent ordinairement chez les gens à qui l'on décerne l'épithète de brutes. Ces brutes sont les vases d'élection où Dieu met les élixirs qui surprennent l'humanité. Ces brutes donnent les prophètes, les saint Pierre, les l'Hermite. Toutes les fois que la pensée demeure dans sa totalité, reste bloc, ne se débite pas en conversation, en intrigues, en œuvres de littérature, en imaginations de savant, en efforts administratifs, en conceptions d'inventeur, elle est apte à jeter des feux d'une intensité prodigieuse, contenus comme le diamant brut garde l'éclat de ses facettes. Vienne une circonstance! cette intelligence s'allume, elle a des ailes pour franchir les distances; des yeux divins pour tout voir; hier, c'était un charbon, le lendemain, sous le jet du fluide inconnu qui la traverse, c'est un diamant qui rayonne. Les gens supérieurs, usés sur toutes les faces de leur intelligence, ne peuvent jamais, à moins de ces miracles que Dieu se permet quelquefois, offrir cette puissance suprême. Aussi, les devins et les devineresses sont-ils presque toujours des mendians ou des mendiantes à esprits vierges, des êtres en apparence grossiers, des cailloux roulés dans les torrens de la misère, dans les ornières de la vie, où ils n'ont dépensé que des souffrances physiques. Le prophète, le Voyant, c'est enfin Martin, le laboureur, qui a fait trembler Louis XVIII en disant un secret que le Roi pouvait seul savoir, c'est une mademoiselle Lenormand, une cuisinière comme madame Fontaine, une négresse presque idiote, un pâtre vivant avec des bêtes à cornes, un faquir assis au bord d'une pagode, et qui, tuant la chair, fait arriver l'esprit à toute la puissance inconnue des facultés somnambulesques. C'est en Asie que de tout temps se sont rencontrés les héros des sciences occultes. Souvent alors ces gens qui, dans l'état ordinaire, restent ce qu'ils sont, car ils remplissent en quelque sorte les fonctions physiques et chimiques des corps conducteurs de l'électricité, tour à tour métaux inertes ou canaux pleins de fluides mystérieux; ces gens, redevenus eux-mêmes, s'adonnent à des pratiques, à des calculs qui les mènent en police correctionnelle, voire même, comme le fameux Balthazar, en cour d'assises et au bagne.

Enfin ce qui prouve l'immense pouvoir que la Cartomancie exerce sur les gens du peuple, c'est que la vie ou la mort du pauvre musicien dépendait de l'horoscope que madame Fontaine allait tirer à madame Cibot.

Quoique certaines répétitions soient inévitables dans une histoire aussi considérable et aussi chargée de détails que l'est une histoire complète de la société française au dix-neuvième siècle, il est inutile de peindre le taudis de madame Fontaine, déjà décrit dans *les Comédiens sans le savoir*. Seulement il est nécessaire de faire observer que madame Cibot entra chez madame Fontaine, qui demeure rue Vieille-du-Temple, comme les habitués du café Anglais entrent dans ce restaurant pour y déjeuner. Madame Cibot, pratique fort ancienne, amenait là souvent des jeunes personnes et des commères dévorées de curiosité.

La vieille domestique, qui servait de prévôt à la tireuse de cartes, ouvrit la porte du sanctuaire, sans prévenir sa maîtresse.

— C'est madame Cibot! Entrez, ajouta-t-elle, il n'y a personne.

— Eh bien! ma petite, qu'avez-vous donc pour venir si matin? dit la sorcière.

Madame Fontaine, alors âgée de soixante-dix-huit ans, méritait cette qualification par son extérieur digne d'une Parque.

— J'ai *les sangs tournés*, donnez-moi le grand jeu! s'écria la Cibot, il s'agit de ma fortune.

Et elle expliqua la situation dans laquelle elle se trouvait en demandant une prédiction pour son sordide espoir.

— Vous ne savez pas ce que c'est que le grand jeu? dit solennellement madame Fontaine.

— Non, je ne suis pas n'assez riche pour n'en n'avoir jamais vu la farce! cent francs!... Excusez du peu! N'où que je les n'aurais pris? Mais n'aujourd'hui, n'il me le faut!

— Je ne le joue pas souvent, ma petite, répondit madame Fontaine, je ne le donne aux riches que dans les grandes occasions, et on me le paye vingt-cinq louis; car, voyez-vous, ça me fatigue, ça m'use! l'*Esprit* me tripote, là, dans l'estomac. C'est, comme on disait autrefois, aller au sabbat!

— Mais, quand je vous dis, ma bonne m'ame Fontaine, qu'il s'agit de mon n'avenir...

— Enfin pour vous à qui je dois tant de consultations, je vais me livrer à l'Esprit! répondit madame Fontaine en laissant voir sur sa figure décrépite une expression de terreur qui n'était pas jouée.

Elle quitta sa vieille bergère crasseuse, au coin de sa cheminée, alla vers sa table couverte d'un drap vert dont toutes les cordes usées pouvaient se compter, et où dormait à gauche un crapaud d'une dimension extraordinaire, à côté d'une cage ouverte et habitée par une poule noire aux plumes ébouriffées.

— Astaroth! ici mon fils! dit-elle en donnant un léger coup d'une longue aiguille à tricoter sur le dos du crapaud, qui la regarda d'un air intelligent. — Et vous, mademoiselle Cléopâtre!... attention! reprit-elle en donnant un petit coup sur le bec de la vieille poule.

Madame Fontaine se recueillit, elle demeura pendant quelques instans immobile; elle eut l'air d'une morte, ses yeux tournèrent et devinrent blancs. Puis elle se raidit, et dit : — Me voilà! d'une voix caverneuse.

Après avoir automatiquement éparpillé du millet pour Cléopâtre, elle prit son grand jeu, le mêla convulsivement, et le fit couper par madame Cibot, mais en soupirant profondément.

Quand cette image de la Mort en turban crasseux, en casaquin sinistre, regarda les grains de millet que la poule noire piquait, et appela son crapaud Astaroth pour qu'il se promenât sur les cartes étalées, madame Cibot eut froid dans le dos, elle tressaillit. Il n'y a que les grandes croyances qui donnent de grandes émotions.

Avoir ou n'avoir pas de rentes, telle était la question, a dit Shakespeare.

XXIX.

Après sept ou huit minutes pendant lesquelles la sorcière ouvrit et lut un grimoire d'une voix sépulcrale, examina les grains qui restaient, le chemin que faisait le crapaud en se retirant, elle déchiffra le sens des cartes en y dirigeant ses yeux blancs.

— Vous réussirez! quoique rien dans cette affaire ne doive aller comme vous le croyez! dit-elle. Vous aurez bien des démarches à faire. Mais vous recueillerez le fruit de vos peines. Vous vous conduirez bien mal, mais ce sera pour vous comme pour tous ceux qui sont auprès des malades, et qui convoitent une part de succession. Vous serez aidée dans cette œuvre de malfaisance par des personnages considérables... Plus tard, vous vous repentirez dans les angoisses de la mort, car vous mourrez assassinée par deux forçats évadés, un petit à cheveux rouges et un vieux tout chauve, à cause de la fortune qu'on vous supposera dans le village où vous vous retirerez avec votre second mari... Allez, ma fille, vous êtes libre d'agir ou de rester tranquille.

L'exaltation intérieure qui venait d'allumer des torches dans les yeux caves de ce squelette si froid en apparence, cessa. Lorsque l'horoscope fut prononcé, madame Fontaine éprouva comme un éblouissement et fut en tout point semblable aux somnambules quand on les réveille; elle regarda tout d'un air étonné; puis elle reconnut madame Cibot et parut surprise de la voir en proie à l'horreur peinte sur ce visage.

— Eh bien! ma fille! dit-elle d'une voix tout-à-fait différente de celle qu'elle avait eue en prophétisant, êtes-vous contente?...

Madame Cibot regarda la sorcière d'un air hébété sans pouvoir lui répondre.

— Ah! vous avez voulu le grand jeu! je vous ai traitée comme une vieille connaissance. Donnez-moi cent francs, seulement...

— Cibot, mourir? s'écria la portière.

— Je vous ai donc dit des choses bien terribles?... demanda très ingénûment madame Fontaine.

— Mais oui!... dit la Cibot en tirant de sa poche cent francs et les posant au bord de la table, mourir assassinée!...

— Ah! voilà, vous voulez le grand jeu!... Mais consolez-vous, tous les gens assassinés dans les cartes ne meurent pas.

— Mais c'est-y possible, mame Fontaine?

— Ah! ma petite belle, moi je n'en sais rien! Vous avez voulu frapper à la porte de l'avenir, j'ai tiré le cordon, voilà tout, et *il* est venu!

— Qui? il? dit madame Cibot.

— Eh bien! l'Esprit, quoi! répliqua la sorcière impatientée.

— Adieu, madame Fontaine! s'écria la portière. Je ne connaissais pas le grand jeu, vous m'avez bien effrayée, n'allez!...

— Madame ne se met pas deux fois par mois dans cet état-là! dit la servante en reconduisant la portière jusque sur le palier. Elle crèverait à la peine, tant ça la lasse. Elle va manger des côtelettes et dormir pendant trois heures...

Dans la rue, en marchant, la Cibot fit ce que font tous les consultans avec toutes les consultations. Elle crut à tout ce que la prophétie offrait de favorable à ses intérêts et douta de tous les malheurs annoncés.

Le lendemain, affermie dans ses résolutions, elle pensait à tout mettre en œuvre pour devenir riche en se faisant donner une partie du Musée-Pons. Aussi n'eut-elle plus, pendant quelque temps, d'autre pensée que celle de combiner les moyens de réussir. Le phénomène expliqué ci-dessus, celui de la concentration des forces morales chez tous les gens grossiers qui, n'usant par leurs facultés inintelligentielles ainsi que les gens du monde par une dépense journalière, les trouvent fortes et puissantes au moment où joue dans leur esprit cette arme redoutable appelée l'idée fixe, se manifesta chez la Cibot à un degré supérieur. De même que l'idée fixe produit les miracles des évasions et les miracles du sentiment, cette portière, appuyée par la cupidité, devint aussi forte qu'un Nucingen aux abois, aussi spirituelle sous sa bêtise que le séduisant La Palférine.

Quelques jours après, sur les sept heures du matin, en voyant Rémonencq occupé d'ouvrir sa boutique, elle alla chattement à lui.

— Comment faire pour savoir la vérité sur la valeur des choses entassées chez mes messieurs? lui demanda-t-elle.

— Ah! c'est bien facile, répondit le marchand de curiosités dans son affreux charabias qu'il est inutile de continuer à défigurer pour la clarté du récit. Si vous voulez jouer franc jeu avec moi, je vous indiquerai un appréciateur, un bien honnête homme, qui saura la valeur des tableaux à deux sous près...

— Qui?

— Monsieur Magus, un Juif qui ne fait plus d'affaires que pour son plaisir.

Élie Magus, dont le nom est trop connu dans la COMÉDIE HUMAINE pour qu'il soit nécessaire de parler de lui, s'était retiré du commerce des tableaux et des curiosités, en imitant, comme marchand, la conduite que Pons avait tenue comme amateur. Les célèbres appréciateurs, feu Henry, messieurs Pigeot et Moret, Théret, Georges et Roëhn, enfin, les experts du Musée, étaient tous des enfans, comparés à Élie Magus, qui devinait un chef-d'œuvre sous une crasse centenaire, qui connaissait toutes les Écoles et l'écriture de tous les peintres.

Ce Juif, autrefois à Bordeaux, avait quitté le commerce en 1835, sans quitter les dehors misérables qu'il gardait, selon les habitudes de la plupart des Juifs, tant cette race est fidèle à ses traditions. Au Moyen-Age, la persécution obligeait les Juifs à porter des haillons pour déjouer les soupçons, à toujours se plaindre, pleurnicher, crier à la misère. Ces nécessités d'autrefois sont devenues, comme toujours, un instinct de peuple, un vice endémique. Élie Magus, à force d'acheter des diamans et de les revendre, de brocanter les tableaux et les dentelles, les hautes curiosités et les émaux, les fines sculptures et les vieilles orfèvreries, jouissait d'une immense fortune inconnue, acquise dans ce commerce, devenu si considérable. En effet, le nombre des marchands a décuplé depuis vingt ans à Paris, la ville où toutes les curiosités du monde se donnent rendez-vous. Quant aux tableaux, ils ne se vendent que dans trois villes, à Rome, à Londres et à Paris.

Élie Magus vivait, Chaussée des Minimes, petite et vaste rue qui mène à la place Royale où il possédait un vieil hôtel acheté, pour un morceau de pain, comme on dit, en 1831. Cette magnifique construction contenait un des plus fastueux appartemens décorés du temps de Louis XV, car c'était l'ancien hôtel de Maulaincourt. Bâti par ce célèbre président de la cour des Aides, cet hôtel, à cause de sa situation, n'avait pas été dévasté durant la révolution. Si le vieux Juif s'était décidé, contre les lois israélites, à devenir propriétaire, croyez qu'il eut bien ses raisons.

Le vieillard finissait, comme nous finissons tous, par une manie poussée jusqu'à la folie.

Quoiqu'il fût avare autant que son ami feu Gobseck, il se laissa prendre par l'admiration des chefs-d'œuvre qu'il brocantait; mais son goût, de plus en plus épuré, difficile, était devenu l'une de ces passions qui ne sont permises qu'aux Rois, quand ils sont riches et qu'ils aiment les arts. Semblable au second roi de Prusse, qui ne s'enthousiasmait pour un grenadier que lorsque le sujet atteignait à six pieds de hauteur, et qui dépensait des sommes folles pour le pouvoir joindre à son musée vivant de grenadiers, le brocanteur retiré ne se passionnait que pour des toiles irréprochables, restées telles que le maître les avait peintes, et du premier ordre dans l'œuvre. Aussi Élie Magus ne manquait-il pas une seule des grandes ventes, visitait-il tous les marchés, et voyageait-il par toute l'Europe.

Cette âme vouée au lucre, froide comme un glaçon, s'échauffait à la vue d'un chef-d'œuvre, absolument comme un libertin, lassé de femmes, s'émeut devant une fille parfaite, et s'adonne à la recherche des beautés sans défaut. Ce Don Juan des toiles, cet adorateur de l'idéal, trouvait dans cette admiration des jouissances supérieures à celles que donne à l'a

vare la contemplation de l'or. Il vivait dans un sérail de beaux tableaux !

Ces chefs-d'œuvre logés comme doivent l'être les enfans des princes, occupaient tout le premier étage de l'hôtel qu'Élie Magus avait fait restaurer, et avec quelle splendeur !

Aux fenêtres, pendaient en rideaux les plus beaux brocarts d'or de Venise. Sur les parquets, s'étendaient les plus magnifiques tapis de la Savonnerie. Les tableaux, au nombre de cent environ, étaient encadrés dans les cadres les plus splendides, redorés tous avec esprit par le seul doreur de Paris qu'Élie trouvât consciencieux, par Servais, à qui le vieux Juif apprit à dorer avec l'or anglais, or infiniment supérieur à celui des batteurs d'or français. Servais est, dans l'art du doreur, ce qu'était Thouvenin dans la reliure, un artiste amoureux de ses œuvres.

Les fenêtres de cet appartement étaient protégées par des volets garnis en tôle. Élie Magus habitait deux chambres en mansarde au deuxième étage, meublées pauvrement, garnies de ses haillons, et sentant la juiverie, car il achevait de vivre comme il avait vécu.

Le rez-de-chaussée, tout entier pris par les tableaux que le Juif brocantait toujours, par les caisses venues de l'étranger, contenait un immense atelier où travaillait presque uniquement pour lui Moret, le plus habile de nos restaurateurs de tableaux, un de ceux que le Musée devrait employer. Là se trouvait aussi l'appartement de sa fille, le fruit de sa vieillesse, une Juive, belle comme sont toutes les Juives quand le type asiatique reparaît pur et noble en elles.

Noémi, gardée par deux servantes fanatiques et juives, avait pour avant-garde un Juif polonais nommé Abramko, compromis, par un hasard fabuleux, dans les événemens de Pologne, et qu'Élie Magus avait sauvé par spéculation.

Abramko, concierge de cet hôtel muet, morne et désert, occupait une loge armée de trois chiens d'une férocité remarquable, l'un de Terre-Neuve, l'autre des Pyrénées, le troisième anglais et boule-dogue.

Voici sur quelles observations profondes était assise la sûreté du Juif qui voyageait sans crainte, qui dormait sur ses deux oreilles, et ne redoutait aucune entreprise ni sur sa fille, son premier trésor, ni sur ses tableaux, ni sur son or.

Abramko recevait chaque année deux cents francs de plus que l'année précédente, et ne devait plus rien recevoir à la mort de Magus qui le dressait à faire l'usure dans le quartier. Abramko n'ouvrait jamais à personne, sans avoir regardé par un guichet grillagé, formidable. Ce concierge, d'une force herculéenne, adorait Magus comme Sancho Pança adore don Quichotte.

Les chiens, renfermés pendant le jour, ne pouvaient avoir sous la dent aucune nourriture; mais, à la nuit, Abramko les lâchait, et ils étaient condamnés par le rusé calcul du vieux Juif à stationner, l'un dans le jardin, au pied d'un poteau en haut duquel était accroché un morceau de viande, l'autre dans la cour au pied d'un poteau semblable, et le troisième dans la grande salle du rez-de-chaussée. Vous comprenez que ces chiens qui, par instinct, gardaient déjà la maison, étaient gardés eux-mêmes par leur faim; ils n'eussent pas quitté, pour la plus belle chienne, leur place au pied de leur mât de cocagne ; ils ne s'en écartaient pas pour aller flairer quoi que ce soit. Qu'un inconnu se présentât, les chiens s'imaginaient tous trois que le quidam en voulait à leur nourriture, laquelle ne leur était descendue que le matin au réveil d'Abramko. Cette infernale combinaison avait un avantage immense. Les chiens n'aboyaient jamais, le génie de Magus les avait rendus Sauvages, ils étaient devenus sournois comme des Mohicans.

Or, voici ce qui advint :

Un jour, des malfaiteurs, enhardis par ce silence, crurent assez légèrement pouvoir *rincer* la caisse de ce Juif. L'un d'eux, désigné pour monter le premier à l'assaut, passa par dessus le mur du jardin et voulut descendre; le boule-dogue l'avait laissé faire, il l'avait parfaitement entendu; mais, dès que le pied de ce monsieur fut à portée de sa gueule, il le lui coupa net, et le mangea. Le voleur eut le courage de repasser le mur, il marcha sur l'os de sa jambe jusqu'à ce qu'il tombât évanoui dans les bras de ses camarades qui l'emportèrent. Ce fait Paris, car la *Gazette des Tribunaux* ne manqua pas de rapporter ce délicieux épisode des nuits parisiennes, fut pris pour un puff.

Magus, alors âgé de soixante-quinze ans, pouvait aller jusqu'à la centaine. Riche, il vivait comme vivaient les Rémonencq. Trois mille francs, y compris ses profusions pour sa fille, défrayaient toutes ses dépenses.

Aucune existence n'était plus régulière que celle du vieillard. Levé dès le jour, il mangeait du pain frotté d'ail, déjeuner qui le menait jusqu'à l'heure du dîner. Le dîner, d'une frugalité monacale, se faisait en famille. Entre son lever et l'heure de midi, le maniaque usait le temps à se promener dans l'appartement où brillaient les chefs-d'œuvre. Il y époussetait tout, meubles et tableaux, il admirait sans lassitude ; puis il descendait chez sa fille, il s'y grisait du bonheur des pères, et il partait pour ses courses à travers Paris, où il surveillait les ventes, allait aux expositions, etc.

Quand un chef-d'œuvre se trouvait dans les conditions où il le voulait, la vie de cet homme s'animait ; il avait un coup à monter, une affaire à mener, une bataille de Marengo à gagner. Il entassait ruse sur ruse pour avoir sa nouvelle sultane à bon marché. Magus possédait sa carte d'Europe, une carte où les chefs-d'œuvre étaient marqués, et il chargeait ses co-religionnaires dans chaque endroit d'espionner l'affaire pour son compte, moyennant une prime. Mais aussi quelles récompenses pour tant de soins !...

Les deux tableaux de Raphaël perdus et cherchés avec tant de persistance par les Raphaeliaques, Magus les possède ! Il possède l'original de la maîtresse du Giorgione, cette femme pour laquelle ce peintre est mort, et les prétendus originaux sont des copies de cette toile illustre qui vaut cinq cent mille francs, à l'estimation de Magus. Ce Juif garde le chef-d'œuvre de Titien : le Christ mis au tombeau, tableau peint pour Charles-Quint, qui fut envoyé par le grand homme au grand Empereur, accompagné d'une lettre écrite tout entière de la main du Titien, et cette lettre est collée au bas de la toile. Il a, du même peintre, l'original, la maquette d'après laquelle tous les portraits de Philippe II ont été faits. Les quatre-vingt-dix-sept autres tableaux sont tous de cette force et de cette distinction.

Aussi Magus se rit-il de notre musée, ravagé par le soleil qui ronge les plus belles toiles en passant par des vitres dont l'action équivaut à celle des lentilles. Les galeries de tableaux ne sont possibles qu'éclairées par leurs plafonds. Magus fermait et ouvrait les volets de son musée lui-même, déployait autant de soins et de précautions pour ses tableaux que pour sa fille, son autre idole.

Ah ! le vieux tableaumane connaissait bien les lois de la peinture! Selon lui, les chefs-d'œuvre avaient une vie qui leur était propre, ils étaient journaliers, leur beauté dépendait de la lumière qui venait les colorer, il en parlait comme les Hollandais parlaient jadis de leurs tulipes, et venait voir tel tableau, à l'heure où le chef-d'œuvre resplendissait dans toute sa gloire, quand le temps était clair et pur.

C'était un tableau vivant au milieu de ces tableaux immobiles que ce petit vieillard, vêtu d'une méchante petite redingote, d'un gilet de soie décennal, d'un pantalon crasseux, la tête chauve, le visage creux, la barbe frétillante et dardant ses poils blancs, le menton menaçant et pointu, la bouche démeublée, l'œil brillant comme celui de ses chiens, les mains osseuses et décharnées, le nez en obélisque, la peau rugueuse et froide, souriant à ces belles créations du génie! Un Juif, au milieu de trois millions, sera toujours un des plus beaux spectacles que puisse donner l'humanité. Frédérick-Lemaître ne peut pas, quelque sublime qu'il soit, atteindre à cette poésie.

Paris est la ville du monde qui recèle le plus d'originaux en ce genre, ayant une religion au cœur. Les *excentriques* de Londres finissent toujours par se dégoûter de leurs adorations comme ils se dégoûtent de vivre ; tandis qu'à Paris les monogames vivent avec leur fantaisie dans un heureux concubinage d'esprit. Vous y voyez souvent venir à vous des

Pons, des Elie Magus vêtus fort pauvrement, le nez comme celui du secrétaire perpétuel de l'Académie française, à l'ouest! ayant l'air de ne tenir à rien, de ne rien sentir, ne faisant aucune attention aux femmes, aux magasins, allant pour ainsi dire au hasard, le vide dans leur poche, paraissant être dénués de cervelle, et vous vous demandez à quelle tribu parisienne ils peuvent appartenir. Eh bien! ces hommes sont des millionnaires, des collectionneurs, les gens les plus passionnées de la terre, des gens capables de s'avancer dans les terrains boueux de la police correctionnelle pour s'emparer d'une tasse, d'un tableau, d'une pièce rare, comme fit Elie Magus, un jour, en Allemagne.

Tel était l'expert chez qui Rémonencq conduisit mystérieusement la Cibot. Rémonencq consultait Elie Magus toutes les fois qu'il le rencontrait sur les boulevards. Le Juif avait, à diverses reprises, fait prêter par Abramko de l'argent à cet ancien commissionnaire dont la probité lui était connue. La Chaussée des Minimes étant à deux pas de la rue de Normandie, les deux complices du *coup à monter* y furent en dix minutes.

— Vous allez voir, lui dit Rémonencq, le plus riche des anciens marchands de la Curiosité, le plus grand connaisseur qu'il y ait à Paris...

Madame Cibot fut stupéfaite en se trouvant en présence d'un petit vieillard vêtu d'une houppelande indigne de passer par les mains de Cibot pour être raccommodée, qui surveillait son restaurateur peintre occupé à réparer des tableaux dans une pièce froide de ce vaste rez-de-chaussée; puis, en recevant un regard de ces yeux pleins d'une malice froide comme ceux des chats, elle trembla.

—Que voulez-vous, Rémonencq? dit-il.

— Il s'agit d'estimer des tableaux; et il n'y a que vous dans Paris qui puissiez dire à un pauvre chaudronnier comme moi ce qu'il en peut donner, quand il n'a pas, comme vous, des mille et des cents!

— Où est-ce? dit Elie Magus.

— Voici la portière de la maison qui fait le ménage du monsieur, et avec qui je me suis arrangé...

— Quel est le nom du propriétaire?

— Monsieur Pons! dit la Cibot.

— Je ne le connais pas, répondit d'un air ingénu Magus en pressant tout doucement de son pied le pied de son restaurateur.

Ce peintre, qui savait la valeur du Musée-Pons, avait levé brusquement la tête.

Cette finesse ne pouvait être hasardée qu'avec Rémonencq et la Cibot. Le Juif avait évalué moralement cette portière par un regard où les yeux firent l'office des balances d'un peseur d'or. L'un et l'autre devaient ignorer que le bonhomme Pons et Magus avaient mesuré souvent leurs griffes. En effet, ces deux amateurs féroces s'enviaient l'un l'autre. Aussi le vieux Juif venait-il d'avoir comme un éblouissement intérieur. Jamais il n'espérait pouvoir entrer dans un sérail si bien gardé. Le Musée-Pons était le seul à Paris qui pût rivaliser avec celui de Magus. Le Juif avait eu, vingt ans plus tard que Pons, la même idée; mais, en sa qualité de marchand-amateur, le Musée-Pons lui resta fermé de même qu'à Dusommerard. Pons et Magus avaient au cœur la même jalousie. Ni l'un ni l'autre ils n'aimaient cette célébrité que recherchent ordinairement ceux qui possèdent des cabinets. Pouvoir examiner la magnifique collection du pauvre musicien, c'était, pour Elie Magus, le même bonheur que celui d'un amateur de femmes parvenant à se glisser dans le boudoir d'une belle maîtresse que lui cache un ami.

Le grand respect que témoignait Rémonencq à ce bizarre personnage et le prestige qu'exerce tout pouvoir réel, même mystérieux, rendirent la portière obéissante et souple. La Cibot perdit le ton autocratique avec lequel elle se conduisait dans sa loge avec les locataires et ses deux messieurs, elle accepta les conditions de Magus et promit de l'introduire dans le Musée-Pons, le jour même.

C'était amener l'ennemi dans le cœur de la place, plonger un poignard au cœur de Pons qui, depuis dix ans, interdisait à la Cibot de laisser pénétrer qui que ce fût chez lui qui prenait toujours sur lui ses clefs, et à qui la Cibot avait obéi, tant qu'elle avait partagé les opinions de Schmucke en fait de bric-à-brac. En effet, le bon Schmucke, en traitant ces magnificences de *primporions* et déplorant la manie de Pons, avait inculqué son mépris pour ces antiquailles à la portière et garanti le Musée-Pons de toute invasion pendant fort longtemps.

Depuis que Pons était alité, Schmucke le remplaçait au théâtre et dans les pensionnats. Le pauvre Allemand, qui ne voyait son ami que le matin et à dîner, tâchait de suffire à tout en conservant leur commune clientèle; mais toutes ses forces étaient absorbées par cette tâche, tant la douleur l'accablait. En voyant ce pauvre homme si triste, les écolières et les gens du théâtre, tous instruits par lui de la maladie de Pons, lui en demandaient des nouvelles, et le chagrin du pianiste était si grand, qu'il obtenait des indifférens la même grimace de sensibilité qu'on accorde à Paris aux plus grandes catastrophes. Le principe même de la vie du bon Allemand était attaqué tout aussi bien que chez Pons. Schmucke souffrait à la fois de sa douleur et de la maladie de son ami. Aussi parlait-il de Pons pendant la moitié de la leçon qu'il donnait; il interrompait si naïvement une démonstration pour se demander à lui-même comment allait son ami, que la jeune écolière l'écoutait expliquant la maladie de Pons. Entre deux leçons, il accourait rue de Normandie pour voir Pons pendant un quart d'heure.

Effrayé du vide de la caisse sociale, alarmé par madame Cibot qui, depuis quinze jours, grossissait de son mieux les dépenses de la maladie, le professeur de piano sentait ses angoisses dominées par un courage dont il ne se serait jamais cru capable. Il voulait pour la première fois de sa vie gagner de l'argent, pour que l'argent ne manquât pas au logis.

Quand une écolière, vraiment touchée de la situation des deux amis, demandait à Schmucke comment il pouvait laisser Pons tout seul, il répondait, avec le sublime sourire des dupes: — *Matemoiselle, nus afons montam Zibod! eine trésor! eine berle! Bons ed zoicné gomme ein brince!*

Or, dès que Schmucke trottait par les rues, la Cibot était la maîtresse de l'appartement et du malade. Comment Pons, qui n'avait rien mangé depuis quinze jours, qui gisait sans force, que la Cibot était obligée de lever elle-même et d'asseoir dans une bergère pour faire le lit, aurait-il pu surveiller ce soi-disant ange gardien? Naturellement la Cibot était allée chez Elie Magus pendant le déjeuner de Schmucke.

Elle revint pour le moment où l'Allemand disait adieu au malade; car, depuis la révélation de la fortune possible de Pons, la Cibot ne quittait plus son célibataire, elle le couvait! Elle s'enfonçait dans une bonne bergère, au pied du lit, et faisait à Pons, pour le distraire, ces commérages auxquels excellent ces sortes de femmes. Devenue pateline, douce, attentive, inquiète, elle s'établissait dans l'esprit du bonhomme Pons avec une adresse machiavélique, comme on va le voir.

XXX.

Effrayée par la prédiction du grand jeu de madame Fontaine, la Cibot s'était promis à elle-même de réussir par des moyens doux, par une scélératesse purement morale, à se faire coucher sur le testament de son Monsieur. Ignorant pendant dix ans la valeur du Musée-Pons, la Cibot se voyait dix ans d'attachement, de probité, de désintéressement devant elle, et elle se proposait d'escompter cette magnifique valeur. Depuis le jour où, par un mot plein d'or, Rémonencq avait fait éclore dans le cœur de cette femme un serpent contenu dans sa coquille pendant vingt-cinq ans, le désir d'être riche, cette créature avait nourri le serpent de tous les mauvais levains qui tapissent le fond des cœurs, et l'on va voir comment elle exécutait les conseils que lui sifflait le serpent.

— Eh bien! a-t-il bien bu, notre chérubin? va-t-il mieux? dit-elle à Schmucke.

— *Bas pien! mon chère montame Zibod! bas pien!* répondit l'allemand en essuyant une larme.

— Bah! vous vous alarmez par trop aussi, mon cher monsieur, il faut en prendre et en laisser... Cibot serait à la mort, je ne serais pas si désolée que vous l'êtes. Allez! notre chérubin est d'une bonne constitution. Et puis, voyez-vous, il paraît qu'il a été sage! vous ne savez pas combien les gens sages vivent vieux! Il est bien malade, c'est vrai, mais avec les soins que j'ai de lui, je l'en tirerai. Soyez tranquille, allez à vos affaires, je vais lui tenir compagnie, et lui faire boire ses pintes d'eau d'orge.

— *Sans fus, che murerais d'einquiétude.* . dit Schmucke en pressant dans ses mains par un geste de confiance la main de sa bonne ménagère.

La Cibot entra dans la chambre de Pons en s'essuyant les yeux.

— Qu'avez-vous, madame Cibot? dit Pons.

— C'est monsieur Schmucke qui me met l'âme à l'envers, il vous pleure comme si vous étiez mort! dit-elle. Quoique vous ne soyez pas bien, vous n'êtes pas encore assez mal pour qu'on vous pleure; mais cela me fait tant d'effet! Mon Dieu, suis-je bête d'aimer comme cela les gens et de m'être attachée à vous plus qu'à Cibot! Car, après tout, vous ne m'êtes de rien, nous ne sommes parens que par la première femme; eh bien! j'ai les sangs tournés dès qu'il s'agit de vous, ma parole d'honneur. Je me ferais couper la main, la gauche s'entend, nà, devant vous, pour vous voir allant et venant, mangeant et flibustant des marchands, comme à votre ordinaire.... Si j'avais eu un enfant, je pense que je l'aurais aimé, comme je vous aime, quoi! Buvez donc, mon mignon, allons un plein verre! Voulez-vous boire, monsieur! D'abord, monsieur Poulain a dit: — S'il ne veut pas aller au Père-Lachaise, monsieur Pons doit boire dans sa journée autant de voies d'eau qu'un Auvergnat en vend. Ainsi, buvez! allons!...

— Mais, je bois, ma bonne Cibot.... tant et tant que j'ai l'estomac noyé...

— Là, c'est bien! dit la portière en prenant le verre vide. Vous vous en sauverez comme ça! Monsieur Poulain avait un malade comme vous, qui n'avait aucun soin, que ses enfans abandonnaient, et il est mort de cette maladie-là, faute d'avoir bu!... Ainsi faut boire, voyez-vous, mon bichon!.... qu'on l'a enterré il y a deux mois... Savez-vous que si vous mouriez, mon cher monsieur, vous entraîneriez avec vous le bonhomme Schmucke... il est comme un enfant, ma parole d'honneur. Ah! vous aime-t-il, ce cher agneau d'homme! non, jamais une femme n'aime un homme comme ça!.... Il en perd le boire et le manger; il est maigri depuis quinze jours, autant que vous, qui n'avez que la peau et les os... Ça me rend jalouse, car je vous suis bien attachée; mais je n'en suis pas là.... je n'ai pas perdu l'appétit, au contraire! Forcée de monter et de descendre sans cesse les étages, j'ai des lassitudes dans les jambes, que le soir je tombe comme une masse de plomb. Ne voilà-t-il pas que je néglige mon pauvre Cibot pour vous, que mademoiselle Rémonencq lui fait son vivre, qu'il me bougonne parce que tout est mauvais! Pour lors, je lui dis comme ça qu'il faut savoir souffrir pour les autres, et que vous êtes trop malade pour qu'on vous quitte... D'abord vous n'êtes pas assez bien pour ne pas avoir une garde! Pus souvent que je souffrirais une garde ici, mois qui fais vos affaires et votre ménage depuis dix ans.... Et alles sont sur leux bouche! qu'elles mangent comme dix, qu'elles veulent du vin, du sucre, leurs chaufferettes, leurs aises... Et puis qu'elles volent les malades, quand les malades ne les mettent pas sur leurs testamens... Mettez une garde ici pour aujourd'hui, mais demain nous trouvererions un tableau, quelque objet de moins...

— Oh! madame Cibot! s'écria Pons hors de lui, ne me quittez pas!... Qu'on ne touche à rien! ..

— Je suis là! dit la Cibot, tant que j'en aurai la force, je serai là... soyez tranquille! Monsieur Poulain, qui peut-être a des vues sur votre trésor, ne voulait-il pas vous donner une garde!... Comme je vous l'ai remouché! — « Il n'y a que moi, que je lui ai dit, de qui veuille monsieur, il a mes habitudes comme j'ai les siennes. » Et il s'est tu. Mais une garde, c'est tout voleuses! J'haï-t-il ces femmes-là... Vous allez voir comme elles sont intrigantes. Pour lors, un vieux monsieur... — Notez que c'est monsieur Poulain qui m'a raconté cela... — Donc une madame Sabatier, une femme de trente-six ans, ancienne marchande de mules au Palais, — vous connaissez bien la galerie marchande qu'on a démolie au Palais...

Pons fit un signe affirmatif.

— Bien, ste femme, pour lors, n'a pas réussi, rapport à son homme qui buvait tout et qu'est mort d'une imbustion spontanée, mais elle a été belle femme, faut tout dire mais ça ne lui a pas profité, quoiqu'elle ait eu, dit-on, des avocats pour bons amis... Donc, dans la débine, elle s'a fait garde de femmes en couches, et n'allo demeure rue Barre-du-Bec. Elle n'a donc gardé comme ça n'un vieux monsieur, qui, sous votre respect, avait une maladie des foies lurinaires, qu'on le sondait comme un puits artésien, et qui voulait de si grands soins qu'elle couchait sur un lit de sangle dans la chambre de ce monsieur. C'est-y croyabe ces choses-là. Mais vous me direz: les hommes, ça ne respecte rien! tant ils sont égoïstes! Enfin voilà qu'en causant avec lui, vous comprenez, elle était là toujours, elle l'égayait, elle lui racontait des histoires, elle le faisait jaser, comme nous sommes-là, pas vrai, tous les deux à jacasser... Elle apprend que ses neveux, le malade avait des neveux, étaient des monstres, qu'ils lui donnaient des chagrins, et, fin finale, que sa maladie venait de ses neveux. Eh bien! mon cher monsieur, elle a sauvé ce monsieur, et elle est devenue sa femme, et ils ont un enfant qu'est superbe, et que mame Bordevin, la bouchère de la rue Charlot qu'est parente à c'te dame, a été marraine.... En voilà ed' la chance! Moi, je suis mariée! .. Mais je n'ai pas d'enfant, et je puis le dire, c'est la faute à Cibot, qui m'aime trop, car si je voulais... Suffit. Quéque nous serions devenus avec de la famille, moi et mon Cibot, qui n'avons pas un sou vaillant, après trente ans de probité, mon cher monsieur! Mais ce qui me console, c'est que je n'ai pas un liard du bien d'autrui. Jamais je n'ai fait de tort à personne .. Tenez, n'une supposition, qu'on peut dire, puisque dans six semaines vous serez sur vos quilles, à flâner sur le boulevard; eh bien! vous me mettriez sur votre testament; eh bien! je n'aurais de cesse que je n'aie trouvé vos héritiers pour leur rendre... tant j'ai tant peur du bien qui n'est pas acquis à la sueur de mon front. Vous me direz: « Mais, mame Cibot, ne vous tourmentez donc pas comme ça, vous l'avez bien gagné, vous avez soigné ces messieurs comme vos enfans, vous leur avez épargné mille francs par an... » Car, à ma place, savez-vous, monsieur, qu'il y a bien des cuisinières qui auraient déjà dix mille francs ed' placés. — « C'est donc justice si ce digne monsieur vous laisse un petit viager!.. » qu'on me dirait par supposition. Eh bien! non! moi je suis désintéressée... Je ne sais pas comment il y a des femmes qui font le bien par intérêt... Ce n'est plus faire le bien, n'est-ce pas, monsieur?... Je ne vais pas à l'église, moi! je n'en ai pas le temps; mais ma conscience me dit ce qui est bien .. Ne vous agitez pas comme ça, mon chat!. . ne vous grattez pas! Mon Dieu, comme vous jaunissez! vous êtes si jaune, que vous en devenez brun... Comme c'est drôle qu'on soit, en vingt jours, comme un citron!.. La probité, c'est le trésor des pauvres gens, il faut bien posséder quelque chose! D'abord, vous arriveriez à toute extrémité, par supposition, je serais la première à vous dire que vous devez donner tout ce qui vous appartient à monsieur Schmucke. C'est là votre devoir, car il est à lui seul, toute votre famille! il vous n'aime celui-là, comme un chien aime son maître.

— Ah! oui! dit Pons, je n'ai été aimé dans toute ma vie que par lui...

— Ah! monsieur, dit madame Cibot, vous n'êtes pas gentil, et moi, donc! je ne vous aime donc pas...

— Je ne dis pas cela, ma chère madame Cibot.

— Bon! allez-vous pas me prendre pour une servante, une cuisinière ordinaire, comme si je n'avais pas un cœur! Ah! mon Dieu! fendez-vous donc pendant onze ans pour deux vieux garçons! ne soyez donc occupée que de leur bien être, que je remuais tout chez dix fruitières, à m'y faire dire des sottises, pour vous trouver du bon fromage de Brie, que j'allais jusqu'à la Halle pour vous avoir du beurre frais, et prenez donc garde à tout, qu'en dix ans je ne vous n'ai rien cassé, rien écorné... Soyez donc comme une mère pour ses enfans! Et vous n'entendre dire un *ma chère madame Cibot* qui prouve qu'il n'y a pas un sentiment pour vous dans le cœur du vieux monsieur que vous soignez comme un fils de roi, car le petit roi de Rome n'a pas été soigné comme vous.... Voulez-vous parier qu'on ne l'a pas soigné comme vous!... à preuve qu'il est mort à la fleur de son âge... Tenez, monsieur, vous n'êtes pas juste... Vous êtes un ingrat! C'est parce que je ne suis qu'une pauvre portière. Ah! mon Dieu, vous croyez donc aussi, vous, que nous sommes des chiens...

— Mais, ma chère madame Cibot...

— Enfin, vous qu'êtes un savant, expliquez-moi pourquoi nous sommes traités comme ça, nous autres concierges, qu'on ne nous croit pas des sentimens, qu'on se moque de nous, dans un temps où l'on parle d'égalité!.... Moi, je ne vaux donc pas une autre femme! moi qui ai été une des plus jolies femmes de Paris, qu'on m'a nommée *la belle écaillère*, et que je recevais des déclarations d'amour, sept ou huit fois par jour... Et que si je voulais encore! Tenez, monsieur, vous connaissez bien ce gringalet de ferrailleur qu'est à la porte, eh bien! si j'étais veuve, une supposition, il m'épouserait les yeux fermés, tant il les a ouverts à mon endroit, qu'il me dit toute la journée : — « Oh! les beaux bras que vous avez!... mame Cibot! je rêvais, cette nuit, que c'était du pain et que j'étais du beurre, et que je m'étendais là-dessus!... » Tenez, monsieur, en voilà des bras!

Elle retroussa sa manche et montra le plus magnifique bras du monde, aussi blanc et aussi frais que sa main était rouge et flétrie; un bras potelé, rond, à fossettes, et qui, tiré de son fourreau de mérinos commun comme une lame est tirée de sa gaîne, devait éblouir Pons, qui n'osa pas le regarder trop longtemps.

— Et, reprit-elle, qui ont ouvert autant de cœurs que mon couteau ouvrait d'huîtres! .. Eh bien! c'est à Cibot, et j'ai eu le tort de négliger ce pauvre cher homme, qui se jetterait dedans un précipice au premier mot que je dirais, pour vous, monsieur, qui m'appelez *ma chère madame Cibot*, quand je ferais l'impossible pour vous...

— Écoutez-moi donc, dit le malade, je ne peux pas vous appeler ma mère ni ma femme...

— Non, jamais de ma vie ni de mes jours, je ne m'attache plus à personne!...

— Mais laissez-moi donc dire! reprit Pons. Voyons, j'ai parlé de Schmucke, d'abord.

— Monsieur Schmucke! en voilà un cœur! dit-elle. Allez, il m'aime, lui, parce qu'il est pauvre! C'est la richesse qui rend insensible, et vous êtes riche! Eh bien! ayez une garde, vous verrez quelle vie elle vous fera! qu'elle vous tourmentera comme un hanneton... Le médecin dira qu'il faut vous faire boire, elle vous donnera rien qu'à manger! elle vous enterrera pour vous voler! Vous ne méritez pas d'avoir une madame Cibot!... Allez! quand monsieur Poulain viendra, vous lui demanderez une garde!

— Mais, sacrebleu! écoutez-moi donc! s'écria le malade en colère. Je ne parlais pas des femmes en parlant de mon ami Schmucke!..... Je sais bien que je n'ai pas d'autres cœurs où je suis aimé sincèrement que le vôtre et celui de Schmucke!...

— Voulez-vous bien ne pas vous irriter comme ça! s'écria la Cibot en se précipitant sur Pons et le recouchant de force.

— Mais, comment ne vous aimerais-je pas?... dit le pauvre Pons.

— Vous m'aimez, là, bien vrai?... Allons, allons, pardon, monsieur, dit-elle en pleurant et essuyant ses pleurs. Eh bien! oui, vous m'aimez, comme on aime une domestique, voilà... une domestique à qui l'on jette une viagère de six cents francs, comme un morceau de pain dans la niche d'un chien!...

— Oh! madame Cibot! s'écria Pons, pour qui me prenez-vous? Vous ne me connaissez pas!

— Ah! vous m'aimez encore mieux! reprit-elle en recevant un regard de Pons; vous aimerez votre bonne grosse Cibot comme une mère? Eh bien! c'est cela; je suis votre mère, vous êtes tous deux mes enfans!.. Ah! si je connaissais ceux qui vous ont causé du chagrin, je me ferais mener en cour d'assises et même à la correctionnelle, car je leux arracherais les yeux?... Ces gens-là méritent d'être fait mourir à la barrière Saint-Jacques! et c'est encore trop doux pour de pareils scélérats!... Vous si bon, si tendre, car vous avez un cœur d'or, vous étiez créé et mis au monde pour rendre une femme heureuse... Oui, vous l'aureriez rendue heureuse... ça se voit, vous étiez taillé pour cela... Moi, d'abord, en voyant comment vous êtes avec monsieur Schmucke, je me disais : — Non, monsieur Pons a manqué sa vie! il était fait pour être un bon mari... Allez, vous aimez les femmes!...

— Ah! oui, dit Pons, et je n'en ai jamais eu!...

— Vraiment! s'écria la Cibot d'un air provocateur en se rapprochant de Pons et lui prenant la main. Vous ne savez pas ce que c'est que avoir une maîtresse qui fait les cent coups pour son ami? C'est-il possible! Moi, à votre place, je ne voudrais pas m'en aller d'ici dans l'autre monde, sans avoir connu le plus grand bonheur qu'il y ait sur terre!... Pauvre bichon! si j'étais ce que j'ai été, parole d'honneur, je quitterais Cibot pour vous! Mais avec un nez taillé comme ça, car vous avez un fier nez! comment avez-vous fait, mon pauvre chérubin?... Vous me direz : Toutes les femmes ne se connaissent pas en hommes... et c'est un malheur qu'elles se marient à tort et à travers, que ça fait pitié. Moi, je vous croyais des maîtresses à la douzaine, des danseuses, des actrices, des duchesses, rapport à vos absences!... Qu'en vous voyant sortir, je disais toujours à Cibot : « Tiens, voilà monsieur Pons qui va *courir le guilledou*! » Parole d'honneur! je disais cela, tant je vous croyais aimé des femmes! Le ciel vous a créé pour l'amour... Tenez, mon cher petit monsieur, j'ai vu cela le jour où vous avez dîné ici pour la première fois. Oh! étiez-vous touché du plaisir que vous donniez à monsieur Schmucke! Et lui qui en pleurait encore le lendemain, en me disant : *Montam Zibod, il ha tinné izi*! que j'en ai pleuré comme une bête aussi. Et comme il était triste, quand vous avez recommencé vos *villeroustes*! et à aller dîner en ville! Pauvre homme! jamais désolation pareille ne s'est vue!. Ah! vous avez bien raison de faire de lui votre héritier! Allez, c'est toute une famille pour vous, ce digne, ce cher homme-là!... Ne l'oubliez pas! autrement Dieu ne vous recevrait pas dans son paradis, où il doit ne laisser entrer que ceux qui ont été reconnaissans envers leurs amis en leur laissant des rentes.

Pons faisait de vains efforts pour répondre, la Cibot parlait comme le vent marche. Si l'on a trouvé le moyen d'arrêter les machines à vapeur, celui de *stoper* la langue d'une portière épuisera le génie des inventeurs.

— Je sais ce que vous allez dire! reprit-elle. Ça ne tue pas, mon cher monsieur, de faire son testament quand on est malade; et à votre place, moi, crainte d'accident, je ne voudrais pas abandonner ce pauvre mouton-là, car c'est la bonne bête du bon Dieu; il ne sait rien de rien; je ne voudrais pas le mettre à la merci des rapiats d'hommes d'affaires, et de parens que c'est tous canailles! Voyons, y a-t-il quelqu'un qui, depuis vingt jours, soit venu vous voir?... Et vous leur donneriez votre bien! Savez-vous qu'on dit que tout ce qui est ici en vaut la peine!

— Mais, oui, dit Pons.

— Rémonencq, qui vous connaît pour un amateur, et qui brocante, dit qu'il vous ferait bien trente mille francs de rentes viagères, pour avoir vos tableaux après vous... En voilà une affaire! A votre place, je la ferais! Mais j'ai cru qu'il se moquait de moi, quand il m'a dit cela... Vous devriez avertir monsieur Schmucke de la valeur de toutes ces choses-là, car

c'est un homme qu'on tromperait comme un enfant; il n'a pas la moindre idée de ce que valent les belles choses que vous avez! Il s'en doute si peu, qu'il les donnerait pour un morceau de pain, si par amour pour vous, il ne les gardait pas pendant toute sa vie, s'il vit après vous, toutefois, car il mourera de votre mort! Mais je suis là, moi! je le défendrai envers et contre tous!.. moi et Cibot,

— Chère madame Cibot, répondit Pons, attendri par cet effroyable bavardage, où le sentiment paraissait être naïf comme il l'est chez les gens du peuple; que serais-je devenu sans vous et Schmucke?

— Ah! nous sommes bien vos seuls amis sur cette terre! ça, c'est bien vrai! Mais deux bons cœurs valent toutes les familles... Ne me parlez pas de la famille! C'est comme la langue, disait cet ancien acteur, c'est tout ce qu'il y a de meilleur et de pire... Où sont-ils donc, vos parens? En avez-vous, des parens?... je ne les ai jamais vus...

— C'est eux qui m'ont mis sur le grabat!... s'écria Pons avec une profonde amertume.

— Ah! vous avez des parens!... dit la Cibot en se dressant comme si son fauteuil eût été de fer rougi subitement au feu. Ah bien! ils sont gentils, vos parens! Comment, voilà vingt jours, oui, ce matin, il y a vingt jours que vous êtes à la mort, et ils ne sont pas encore venus savoir de vos nouvelles! C'est un peu fort de café, cela!... Mais, à votre place, je laisserais plutôt ma fortune à l'hospice des Enfans-Trouvés que de leur donner un liard!

— Eh bien! ma chère madame Cibot, je voulais léguer tout ce que je possède à ma petite-cousine, la fille de mon cousin-germain, le président Camusot, vous savez, le magistrat qui est venu un matin, il y a bientôt deux mois.

— Ah! un petit gros, qui vous a envoyé ses domestiques vous demander pardon... de la sottise de sa femme... que la femme de chambre m'a fait des questions sur vous, une vieille mijaurée à qui j'avais envie d'épousseter son crispin en velours avec el manche de mon balai! A-t-on jamais vu une femme de chambre porter un crispin en velours! Non, ma parole d'honneur, le monde est renversé! Pourquoi fait-on des révolutions? Dînez deux fois, si vous en avez le moyen, gueux de riches! Mais je dis que les lois sont inutiles, qu'il n'y a plus rien de sacré, si Louis-Philippe ne maintient pas les rangs; car enfin, si nous sommes tous égaux, pas vrai, monsieur, une femme de chambre ne doit pas avoir un crispin en velours, quand moi, mame Cibot, avec trente ans de probité, je n'en ai pas... Voilà-t-il pas quelque chose de beau! On doit voir qui vous êtes. Une femme de chambre est une femme de chambre, comme moi je suis une concierge! Pourquoi donc a-t-on des épaulettes à grains d'épinards dans le militaire? A chacun son grade! Tenez, voulez-vous que je vous dise le fin mot de tout ça! Eh bien! la France est perdue!... Et sous l'Empereur, pas vrai, monsieur?... tout ça marchait autrement. Aussi, j'ai dit à Cibot : — Tiens, vois-tu, mon homme, une maison ou il y a des femmes de chambre à crispins en velours, c'est des gens sans entrailles...

— Sans entrailles! c'est cela! répondit Pons.

Et Pons raconta ses déboires et ses chagrins à madame Cibot, qui se répandit en invectives contre les parens, et témoigna la plus excessive tendresse, à chaque phrase de ce triste récit. Enfin, elle pleura!

Pour concevoir cette intimité subite entre le vieux musicien et madame Cibot, il suffit de se figurer la situation d'un célibataire, grièvement malade pour la première fois de sa vie, étendu sur un lit de douleur, seul au monde, ayant à passer sa journée face à face avec lui-même, et trouvant cette journée d'autant plus longue qu'il est aux prises avec les souffrances indéfinissables de l'hépatite qui noircit la plus belle vie, et que, privé de ses nombreuses occupations, il tombe dans le marasme parisien, il regrette tout ce qui se voit gratis à Paris.

Cette solitude profonde et ténébreuse, cette douleur dont les atteintes embrassent le moral encore plus que le physique, l'inanité de la vie, tout pousse un célibataire, surtout quand il est déjà faible de caractère et que son cœur est sensible, crédule, à s'attacher à l'être qui le soigne, comme un noyé s'attache à une planche. Aussi Pons écoutait-il les commérages de la Cibot avec ravissement. Schmucke et madame Cibot, le docteur Poulain, étaient l'humanité tout entière, comme sa chambre était l'univers.

Si déjà tous les malades concentrent leur attention dans la sphère qu'embrassent leurs regards, et si leur égoïsme s'exerce autour d'eux en se subordonnant aux êtres et aux choses d'une chambre, qu'on juge ce dont est capable un vieux garçon, sans affections, et qui n'a jamais connu l'amour. En vingt jours, Pons en était arrivé par momens à regretter de ne pas avoir épousé Madeleine Vivet! Aussi, depuis vingt jours, madame Cibot faisait-elle d'immenses progrès dans l'esprit du malade, qui se voyait perdu sans elle; car pour Schmucke, Schmucke était un second Pons pour le pauvre malade. L'art prodigieux de la Cibot consistait, à son insu d'ailleurs, à exprimer les propres idées de Pons.

— Ah! voilà le docteur, dit-elle en entendant des coups de sonnette.

Et elle laissa Pons tout seul, sachant bien que le Juif et Remonencq arrivaient.

— Ne faites pas de bruit, messieurs... dit-elle, qu'il ne s'aperçoive de rien! car il est comme un crin dès qu'il s'agit de son trésor.

— Une simple promenade suffira, répondit le Juif armé de sa loupe et d'une lorgnette.

XXXI.

Le salon, où se trouvait la majeure partie du Musée-Pons, était un de ces anciens salons comme les concevaient les architectes employés par la noblesse française, de vingt-cinq pieds de largeur sur trente de longueur, et de treize pieds de hauteur. Les tableaux que possédait Pons, au nombre de soixante-sept, tenaient tous sur les quatre parois de ce salon boisé, blanc et or, mais le blanc jauni, l'or rougi par le temps offraient des tons harmonieux qui ne nuisaient point à l'effet des toiles. Quatorze statues s'élevaient sur des colonnes, soit aux angles, soit entre les tableaux, sur des gaînes de Boule.

Des buffets en ébène, tous sculptés et d'une richesse royale, garnissaient à hauteur d'appui le bas des murs. Ces buffets contenaient les curiosités.

Au milieu du salon, une ligne de crédences en bois sculpté présentaient au regard les plus grandes raretés du travail humain : les ivoires, les bronzes, les bois, les émaux, l'orfèvrerie, les porcelaines, etc.

Dès que le Juif fut dans ce sanctuaire, il alla droit à quatre chefs-d'œuvre qu'il reconnut pour les plus beaux de cette collection, et de maîtres qui manquaient à la sienne. C'était pour lui ce que sont pour les naturalistes ces *désiderata* qui font entreprendre des voyages du couchant à l'aurore, aux tropiques, dans les déserts, les pampas, les savanes, les forêts vierges.

Le premier tableau était de Sébastien del Piombo, le second de Fra Bartholomeo della Porta, le troisième un paysage d'Hobbéma, et le dernier un portrait de femme par Albert Durer, quatre diamans!

Sébastien del Piombo se trouve, dans l'art de la peinture, comme un point brillant où trois écoles se sont donné rendez-vous pour y apporter chacune ses éminentes qualités. Peintre de Venise, il est venu à Rome y prendre le style de Raphaël, sous la direction de Michel-Ange, qui voulut l'opposer à Raphaël en luttant, dans la personne d'un de ses lieutenans, contre ce souverain pontife de l'Art.

Ainsi, ce paresseux génie a fondu la couleur vénitienne, la composition florentine, le style raphaëlesque dans les rares tableaux qu'il a daigné peindre, et dont les cartons étaient dessinés, dit-on, par Michel-Ange. Aussi, peut-on voir à quelle perfection est arrivé cet homme, armé de cette triple force, quand on étudie au Musée de Paris le portrait de Baccio Bandinelli qui peut être mis en comparaison avec l'Homme au gant de Titien, avec le portrait de vieillard où Raphaël

a joint sa perfection à celle de Corrége, et avec le Charles VIII de Léonardo da Vinci, sans que cette toile y perde. Ces quatre perles offrent la même eau, le même orient, la même rondeur, le même éclat, la même valeur. L'art humain ne peut aller au-delà. C'est supérieur à la nature qui n'a fait vivre l'original que pendant un moment.

De ce grand génie, de cette palette immortelle, mais d'une incurable paresse, Pons possédait un chevalier de Malte en prière, peint sur ardoise, d'une fraîcheur, d'un fini, d'une profondeur supérieurs encore aux qualités du portrait de Baccio Bandinelli.

Le Fra Bartholomeo, qui représentait une sainte famille, eût été pris pour un tableau de Raphaël par beaucoup de connaisseurs.

L'Hobbéma devait aller à soixante mille francs en vente publique.

Quant à l'Albert Durer, ce portrait de femme était pareil au fameux Holzschuher de Nuremberg duquel les rois de Bavière, de Hollande et de Prusse ont offert deux cent mille francs, et vainement, à plusieurs reprises. Est-ce la femme ou la fille du chevalier Holzschuher, l'ami d'Albert Durer?... l'hypothèse paraît une certitude, car la femme du Musée-Pons est dans une attitude qui suppose un pendant, et les armes peintes sont disposées de la même manière dans l'un et l'autre portrait. Enfin, le *ætatis suæ* XLI est en parfaite harmonie avec l'âge indiqué dans le portrait si religieusement gardé par la maison Holzschuher de Nuremberg, et dont la gravure a été récemment achevée.

Élie Magus eut des larmes dans les yeux en regardant tour-à-tour ces quatre chefs-d'œuvre.

— Je vous donne deux mille francs de gratification par chacun de ces tableaux, si vous me les faites avoir pour quarante mille francs!... dit-il à l'oreille de la Cibot, stupéfaite de cette fortune tombée du ciel.

L'admiration, ou, pour être plus exact, le délire du Juif, avait produit un tel désarroi dans son intelligence et dans ses habitudes de cupidité, que le Juif s'y abîma, comme on voit.

— Et moi?... dit Remonencq qui ne se connaissait pas en tableaux.

— Tout est ici de la même force, répliqua finement le Juif à l'oreille de l'Auvergnat, prends dix tableaux au hasard et aux mêmes conditions, ta fortune sera faite!

Ces trois voleurs se regardaient encore, chacun en proie à sa volupté, la plus vive de toutes, la satisfaction du succès en fait de fortune, lorsque la voix du malade retentit et vibra comme des coups de cloche.

— Qui va là!... criait Pons.

— Monsieur! recouchez-vous donc! dit la Cibot en s'élançant sur Pons et le forçant à se remettre au lit. Ah çà! voulez-vous vous tuer!... Eh bien! ce n'est pas monsieur Poulain, c'est ce brave Rémonencq, qui est si inquiet de vous, qu'il vient savoir de vos nouvelles!... Vous êtes si aimé, que toute la maison est en l'air pour vous. De quoi donc avez-vous peur?

— Mais, il me semble que vous êtes là plusieurs, dit le malade.

— Plusieurs! c'est bon!... Ah! çà, rêvez-vous?... Vous finirez par devenir fou, ma parole d'honneur!..... Tenez! voyez.

La Cibot alla vivement ouvrir la porte, fit signe à Magus de se retirer et à Rémonencq d'avancer.

— Eh bien! mon cher monsieur, dit l'Auvergnat, pour qui la Cibot avait parlé, je viens savoir de vos nouvelles, car toute la maison est dans les transes par rapport à vous... Personne n'aime que la mort se mette dans les maisons!.. Et, enfin, le papa Monistrol, que vous connaissez bien, m'a chargé de vous dire que si vous aviez besoin d'argent, il se mettait à votre service...

— Il vous envoie pour donner un coup d'œil à mes *bibelots*!... dit le vieux collectionneur avec une aigreur pleine de défiance

Dans les maladies de foie, les sujets contractent presque toujours un antipathie spéciale, momentanée; ils concentrent leur mauvaise humeur sur un objet ou sur une personne quelconque. Or, Pons se figurait qu'on en voulait à son trésor, il avait l'idée fixe de le surveiller, et il envoyait, de momens en momens, Schmucke voir si personne ne s'était glissé dans le sanctuaire.

— Elle est assez belle, votre collection, répondit astucieusement Rémonencq, pour exciter l'attention des chineurs; je ne me connais pas en haute curiosité, mais monsieur passe pour être un si grand connaisseur, que, quoique je ne sois pas bien avancé dans la chose, j'achèterais bien de monsieur, les yeux fermés... Si monsieur avait quelquefois besoin d'argent, car rien ne coûte comme ces sacrées maladies... que ma sœur, en dix jours, a dépensé trente sous de remèdes, quand elle a eu les sangs bouleversés, et qu'elle aurait bien guéri sans cela... Les médecins sont des fripons qui profitent de notre état pour...

— Adieu, merci, monsieur, répondit Pons au ferrailleur en lui jetant des regards inquiets.

— Je vais le reconduire, dit tout bas la Cibot à son malade, crainte qu'il ne touche à quelque chose.

— Oui, oui, répondit le malade en remerciant la Cibot par un regard.

La Cibot ferma la porte de la chambre à coucher, ce qui réveilla la défiance de Pons. Elle trouva Magus immobile devant les quatre tableaux.

Cette immobilité, cette admiration ne peuvent être compris que par ceux dont l'âme est ouverte au beau idéal, au sentiment ineffable que cause la perfection dans l'art et qui restent plantés sur leurs pieds durant des heures entières au Musée devant la Joconde de Léonardo de Vinci, devant l'Antiope du Corrège, le chef-d'œuvre de ce peintre, devant la maîtresse du Titien, la Sainte-Famille d'*Andrea del Sarto*, devant les enfans entourés de fleurs du Dominicain, les petits camaïeux de Raphaël et son portrait de vieillard, les plus immenses chefs-d'œuvre de l'art

— Sauvez-vous sans bruit! dit-elle.

Le Juif s'en alla lentement et à reculons, regardant les tableaux comme un amant regarde une maîtresse à laquelle il dit adieu.

Quand le Juif fut sur le palier, la Cibot, à qui cette contemplation avait donné des idées, frappa sur le bras sec de Magus.

— Vous me donnerez quatre mille francs par tableau! sinon rien de fait...

— Je suis si pauvre!... dit Magus. Si je désire ces toiles, c'est par amour, uniquement par amour de l'art, ma belle dame!

— Tu es si sec, mon fiston! dit la portière, que je conçois cet amour là. Mais si tu ne me promets pas aujourd'hui seize mille francs devant Rémonencq, demain, ce sera vingt mille.

— Je promets les seize!... répondit le Juif, effrayé de l'avidité de cette portière.

— Par quoi ça peut-il jurer, un Juif?... dit la Cibot à Rémonencq.

— Vous pouvez vous fier à lui, répondit le ferrailleur, il est aussi honnête homme que moi.

— Eh bien! et vous? demanda la portière, si je vous en fais vendre, que me donnerez-vous?...

— Moitié dans les bénéfices!... dit promptement Rémonencq.

— J'aime mieux une somme tout de suite, je ne suis pas dans le commerce, répondit la Cibot.

— Vous entendez joliment les affaires! dit Élie Magus en souriant, vous feriez une fameuse marchande.

— Je lui offre de s'associer avec moi corps et biens, dit l'Auvergnat en prenant le bras potelé de la Cibot et tapant dessus avec une force de marteau. Je ne lui demande pas d'autre mise de fonds que sa beauté! Vous avez tort de tenir à votre Turc de Cibot et à son aiguille! Est-ce un petit portier qui peut enrichir une belle femme comme vous? Ah! quelle figure vous feriez dans une boutique sur le boulevard, au milieu des curiosités, jabotant avec les amateurs et les entortillant! Laissez-moi là votre loge quand vous aurez fait

votre pelote ici, et vous verrez ce que nous deviendrons à nous deux!

— Faire ma pelote! dit la Cibot. Je suis incapable de prendre ici la valeur d'une épingle! Entendez-vous, Rémonencq? s'écria la portière. Je suis connue dans le quartier pour une honnête femme, n'à!

Les yeux de la Cibot flamboyaient.

— Là, rassurez-vous!... dit Elie Magus. Cet Auvergnat a l'air de vous trop aimer pour vouloir vous offenser.

— Comme elle vous mènerait les pratiques!.... s'écria l'Auvergnat.

— Soyez justes, mes fistons, reprit madame Cibot radoucie, et jugez vous-mêmes de ma situation ici!... Voilà dix ans que je m'extermine le tempérament pour ces deux vieux garçons-là, sans que jamais ils ne m'aient donné autre chose que des paroles... Rémonencq vous dira que je nourris ces deux vieux à forfait, où que je perds des vingt à trente sous par jour, que toutes mes économies y ont passé, par l'âme de ma mère!... la seule auteur de mes jours que j'aie connue; mais aussi vrai que j'existe, et que voilà le jour qui nous éclaire, et que mon café me serve de poison si je mens d'une centime!... Eh bien! en voilà un qui va mourir, pas vrai? et c'est le plus riche de ces deux hommes de qui j'ai fait mes propres enfans!... Croireriez-vous, mon cher monsieur, que depuis vingt jours que je lui répète qu'il est à la mort (car monsieur Poulain l'a condamné!...), ce grigou-là ne parle pas plus de me mettre sur son testament que si je ne le connaissais pas! Ma parole d'honneur, nous n'avons notre dû qu'en le prenant, foi d'honnête femme; car allez donc vous fier à des héritiers?... pus souvent! Tenez, voyez-vous, paroles ne puent pas, tout le monde est de la canaille!

— C'est vrai! dit sournoisement Elie Magus, et c'est encore nous autres, ajouta-t-il en regardant Rémonencq, qui sommes les plus honnêtes gens..

— Laissez-moi donc, reprit la Cibot, je ne parle pas pour vous... Les *personnes pressantes*, comme dit cet ancien acteur, *sont toujours acceptées*!... Je vous jure que ces deux messieurs me doivent déjà près de trois mille francs, que le peu que je possède est déjà passé dans les médicamens et et dans leurs affaires, et s'ils allaient ne me rien reconnaître de mes avances!... Je suis si bête avec ma probité que je n'ose pas leux en parler. Pour lors, vous qu'êtes dans les affaires, mon cher monsieur, me conseillez-vous de m'adresser à un avocat?...

— Un avocat!... s'écria Rémonencq, vous en savez plus que tous les *avocastes*!...

Le bruit de la chute d'un corps lourd, tombé sur le carreau de la salle à manger, retentit dans le vaste espace de l'escalier.

— Ah! mon Dieu! cria la Cibot, qué qu'il arrive? Il me semble que c'est monsieur qui vient de prendre un billet de parterre!...

Elle poussa ses deux complices qui dégringolèrent avec agilité, puis elle se retourna, se précipita dans la salle à manger et y vit Pons étalé tout de son long, en chemise, évanoui! Elle prit le vieux garçon dans ses bras, l'enleva comme une plume, et le porta jusque sur son lit. Quand elle eut couché le moribond, elle lui fit respirer des barbes de plume brûlée, elle lui mouilla les tempes d'eau de Cologne, elle le ranima. Puis, lorsqu'elle vit les yeux de Pons ouverts, que la vie fut revenue, elle se posa les poings sur les hanches.

— Sans pantoufles, en chemise! il y a de quoi vous tuer! Et pourquoi vous défiez-vous de moi?... Si c'est ainsi, adieu, monsieur. Après dix ans que je vous sers, que je mets du mien dans votre ménage, que mes économies y sont toutes passées, pour éviter des ennuis à ce pauvre monsieur Schmucke, qui pleure comme un enfant par les escaliers... Voilà ma récompense! vous venez m'espionner... Dieu vous a puni! c'est bien fait! Et moi qui me donne un effort pour vous porter dans mes bras, que je risque d'être blessée pour le reste de mes jours. Ah! mon Dieu! et la porte que j'ai laissée ouverte...

— Avec qui causiez-vous?

— En voilà des idées! s'écria la Cibot. Ah ça! suis je votre esclave? ai-je des comptes à vous rendre? Savez-vous que si vous m'ennuyez ainsi, je plante tout là! Vous prendrez une garde!

Pons, épouvanté de cette menace, donna sans le savoir à la Cibot, la mesure de ce qu'elle pouvait tenter avec cette épée de Damoclès.

— C'est ma maladie! dit-il piteusement.

— A la bonne heure! répliqua la Cibot rudement.

Elle laissa Pons confus, en proie à des remords, admirant le dévoûment criard de sa garde-malade, se faisant des reproches, et ne sentant pas le mal horrible par lequel il venait d'aggraver sa maladie en tombant ainsi sur les dalles de la salle à manger.

La Cibot aperçut Schmucke qui montait l'escalier.

— Venez, monsieur... Il y a de tristes nouvelles! allez! monsieur Pons devient fou!... Figurez-vous qu'il s'est levé tout nu, qu'il m'a suivie, non, il s'est étendu là, tout de son long... Demandez-lui pourquoi, il n'en sait rien... Il va mal. Je n'ai rien fait pour le provoquer à des violences pareilles à moins de lui avoir réveillé les idées en lui parlant de ses premières amours... Qui est-ce qui connaît les hommes! C'est tous vieux libertins... J'ai eu tort de lui montrer mes bras, que ses yeux en brillaient comme des escarboucles...

Schmucke écoutait madame Cibot, comme s'il l'entendait parlant hébreu.

— Je me suis donné un effort que j'en serai blessée pour jusqu'à la fin de mes jours!... ajouta la Cibot en paraissant éprouver de vives douleurs et pensant à mettre à profit l'idée qu'elle avait eue, par hasard, en sentant une petite fatigue dans les muscles. Je suis si bête! Quand je l'ai vu là, par terre, je l'ai pris dans mes bras, et je l'ai porté jusqu'à son lit, comme un enfant, quoi! Mais, maintenant je sens un effort! Ah! je me trouve mal!... je descends chez moi, gardez notre malade. Je vas envoyer Cibot chercher monsieur Poulain pour moi! J'aimerais mieux mourir que de me voir infirme...

La Cibot accrocha la rampe et roula par les escaliers en faisant mille contorsions et des gémissemens si plaintifs, que tous les locataires effrayés, sortirent sur les paliers de leurs appartemens. Schmucke soutenait la malade en versant des larmes, et il expliquait le dévoûment de la portière. Toute la maison, tout le quartier surent bientôt le trait sublime de madame Cibot, qui s'était donné un effort mortel, disait-on, en enlevant un des Casse-noisettes dans ses bras.

Schmucke, revenu près de Pons, lui révéla l'état affreux de leur factotum, et tous deux ils se regardèrent en se disant: Qu'allons-nous devenir sans elle?...

Schmucke, en voyant le changement produit chez Pons par son escapade, n'osa pas le gronder.

— *Fichis pric-à-prac! c'haimerais mieux les priler que de bertre mon ami*!... s'écria-t-il en apprenant de Pons la cause de l'accident. *Se tevier de montam Zibod, qui nous brede ses igonomies!... C'esdre bas pien; mais c'est de la malatie...*

— Ah! quelle maladie! je suis changé, je le sens, dit Pons. Je ne voudrais pas te faire souffrir, mon bon Schmucke.

— *Cronte-moi*! dit Schmucke, *et laisse montam Zibod tranquille.*

Le docteur Poulain fit disparaître en quelques jours l'infirmité dont se disait menacée madame Cibot, et sa réputation reçut dans le quartier du Marais un lustre extraordinaire de cette guérison, qui tenait du miracle. Il attribua chez Pons ce succès à l'excellente constitution de la malade, qui reprit son service auprès de ses deux messieurs le septième jour à leur grande satisfaction.

Cet événement augmenta de cent pour cent l'influence, la tyrannie de la portière sur le ménage des deux Casse-noisettes, qui, pendant cette semaine, s'étaient endettés, mais dont les dettes furent payés par elle. La Cibot profita de la circonstance pour obtenir (et avec quelle facilité!) de Schmucke une reconnaissance des deux mille francs qu'elle disait avoir prétés aux deux amis.

— Ah! quel médecin que monsieur Poulain! dit la Cibot à Pons. Il vous sauvera, mon cher monsieur, car il m'a tirée du cercueil! Mon pauvre Cibot me regardait comme morte!... Eh bien! monsieur Poulain a dû vous le dire, pendant que j'étais

sur mon lit, je ne pensais qu'à vous. « Mon Dieu, que je » disais, prenez-moi, et laissez vivre mon cher monsieur » Pons... »

— Pauvre chère madame Cibot, vous avez manqué d'avoir une infirmité pour moi !...

— Ah ! sans monsieur Poulain, je serais dans la chemise de sapin qui nous attend tous. Eh bien ! au bout du fossé la culbute, comme disait cet ancien acteur ! Faut de la philosophie. Comment avez-vous fait sans moi ?...

— Schmucke m'a gardé, répondit le malade; mais notre pauvre caisse et notre clientèle en ont souffert... Je ne sais pas comment il a fait.

— *Ti galme! Bons!* s'écria Schmucke, *nus afons i tans le bère Zibod, ein panquier...*

— Ne parlez pas de cela ! mon cher mouton, vous êtes tous deux nos enfans, reprit la Cibot. Nos économies sont bien placées chez vous, allez ! vous êtes plus solides que la Banque. Tant que nous aurons un morceau de pain, vous en aurez la moitié... ça ne vaut pas la peine d'en parler...

— *Baufre montam Zibod!* dit Schmucke en s'en allant.

Pons gardait le silence.

— Croireriez-vous, mon chérubin, dit la Cibot au malade en le voyant inquiet, que, dans mon agonie, car j'ai vu la camarde de bien près!... ce qui me tourmentait le plus, c'était de vous laisser seuls, livrés à vous-mêmes, et de laisser mon pauvre Cibot sans un liard... C'est si peu de chose que mes économies, que je ne vous en parle que rapport à ma mort et à Cibot, qu'est un ange! Non, cet être-là m'a soignée comme une reine, et en pleurant comme un veau!... Mais je comptais sur vous, foi d'honnête femme. Je me disais : Va, Cibot, mes monsieurs ne te laisseront jamais sans pain...

Pons ne répondit rien à cette attaque *ad testamentum*, et la portière garda le silence en attendant un mot.

— Je vous recommanderai à Schmucke, dit enfin le malade.

— Ah! s'écria la portière, tout ce que vous ferez sera bien fait, je m'en rapporte à vous, à votre cœur... Ne parlons jamais de cela, car vous m'humiliez, mon cher chérubin ; pensez à vous guérir ! vous vivrez plus que nous...

Une profonde inquiétude s'empara du cœur de madame Cibot, elle résolut de faire expliquer son monsieur sur le legs qu'il entendait lui laisser ; et, de prime abord, elle sortit pour aller trouver le docteur Poulain chez lui, le soir, après le dîner de Schmucke, qui mangeait auprès du lit de Pons depuis que son ami était malade.

XXXII.

Le docteur Poulain demeurait rue d'Orléans. Il occupait un petit rez-de-chaussée composé d'une antichambre, d'un salon et de deux chambres à coucher. Un office contigu à l'antichambre, et qui communiquait à l'une des deux chambres, celle du docteur, avait été converti en cabinet. Une cuisine, une chambre de domestique et une petite cave dépendaient de cette location située dans une aile de la maison, immense bâtisse construite sous l'Empire, à la place d'un vieil hôtel dont le jardin subsistait encore. Ce jardin était partagé entre les trois appartemens du rez-de-chaussée.

L'appartement du docteur n'avait pas été changé depuis quarante ans. Les peintures, les papiers, la décoration, tout y sentait l'Empire. Une crasse quadragénaire, la fumée, y avaient flétri les glaces, les bordures, les dessins du papier, les plafonds et les peintures. Cette petite location, au fond du Marais, coûtait encore mille francs par an.

Madame Poulain, mère du docteur, âgée de soixante-sept ans, achevait sa vie dans la seconde chambre à coucher. Elle travaillait pour les culottiers. Elle cousait les guêtres, les culottes de peau, les bretelles, les ceintures, enfin tout ce qui concerne cet article assez en décadence aujourd'hui. Occupée à surveiller le ménage et l'unique domestique de son fils, elle ne sortait jamais, et prenait l'air dans le jardinet, où l'on descendait par une porte-fenêtre du salon.

Veuve depuis vingt ans, elle avait, à la mort de son mari, vendu son fonds de culottier à son premier ouvrier, qui lui réservait assez d'ouvrage pour qu'elle pût gagner environ trente sous par jour. Elle avait tout sacrifié à l'éducation de son fils unique, en voulant le placer à tout prix dans une situation supérieure à celle de son père. Fière de son Esculape, croyant à ses succès, elle continuait à tout lui sacrifier, heureuse de le soigner, d'économiser pour lui, ne rêvant qu'à son bien-être, et l'aimant avec intelligence, ce que ne savent pas faire toutes les mères. Ainsi, madame Poulain, qui se souvenait d'avoir été simple ouvrière, ne voulant pas nuire à son fils ou prêter à rire, au mépris, car la bonne femme parlait en S comme madame Cibot parlait en N, se cachait dans sa chambre, d'elle-même, quand par hasard quelques cliens distingués venaient consulter le docteur, ou lorsque des camarades de collége ou d'hôpital se présentaient. Aussi, jamais le docteur n'avait-il eu à rougir de sa mère, qu'il vénérait, et dont le défaut d'éducation était bien compensé par cette sublime tendresse.

La vente du fonds de culottier avait produit environ vingt mille francs ; la veuve les avait placés sur le Grand-Livre en 1820, et les onze cents francs de rente qu'elle en avait eus, composaient toute sa fortune. Aussi, pendant longtemps, les voisins aperçurent-ils, dans le jardin, le linge du docteur et celui de sa mère, étendus sur des cordes.

La domestique et madame Poulain blanchissaient tout au logis avec économie. Ce détail domestique nuisait beaucoup au docteur, on ne voulait pas lui reconnaître de talent en le voyant si pauvre.

Les onze cents francs de rente passaient au loyer. Le travail de madame Poulain, bonne grosse petite vieille, avait, pendant les premiers temps, suffi à toutes les dépenses de ce pauvre ménage. Après douze ans de persistance dans son chemin pierreux, le docteur ayant fini par gagner un millier d'écus par an, madame Poulain pouvait alors disposer d'environ cinq mille francs. C'était, pour qui connaît Paris, avoir le strict nécessaire.

Le salon où les consultans attendaient, était mesquinement meublé de ce canapé vulgaire, en acajou, garni de velours d'Utrecht jaune, à fleurs, de quatre fauteuils, de six chaises, d'une console et d'une table à thé, provenant de la succession du feu culottier et le tout de son choix. La pendule, toujours sous son globe de verre, entre deux candélabres égyptiens, figurait une lyre. On se demandait par quels procédés les rideaux pendus aux fenêtres avaient pu subsister si longtemps, car ils étaient en calicot jaune imprimé de rosaces rouges de la fabrique de Jouy. Obercampf avait reçu des complimens de l'Empereur pour ces atroces produits de l'industrie cotonnière en 1809.

Le cabinet du docteur était meublé dans ce goût-là, le mobilier de la chambre paternelle en avait fait les frais. C'était sec, pauvre et froid. Quel malade pouvait croire à la science d'un médecin qui, sans renommée, se trouvait encore sans meubles, par un temps où l'Annonce est toute puissante, où l'on dore les candélabres de la place de la Concorde pour consoler le pauvre en lui persuadant qu'il est un riche citoyen ?

L'antichambre servait de salle à manger. La bonne y travaillait quand elle ne s'adonnait pas aux travaux de la cuisine, ou qu'elle ne tenait pas compagnie à la mère du docteur.

On devinait, dès l'entrée, la misère décente qui régnait dans ce triste appartement, désert pendant la moitié de la journée, en apercevant les petits rideaux de mousseline rousse à la croisée de cette pièce donnant sur la cour. Les placards devaient recéler des restes de pâtés moisis, des assiettes écornées, des bouchons éternels, des serviettes d'une semaine, enfin les ignominies justifiables des petits ménages parisiens, et qui de là ne peuvent aller que dans la hotte des chiffonniers.

Aussi par ce temps où la pièce de cent sous est tapie dans toutes les consciences, où elle roule dans toutes les phrases, le docteur, âgé de trente ans, doué d'une mère sans relations, restait-il garçon. En dix ans, il n'avait pas rencontré le plus petit prétexte à roman dans les familles où sa profession lui donnait accès, car il guérissait les gens dans une

sphère où les existences ressemblaient à la sienne; il ne voyait que des ménages pareils au sien, ceux de petits employés ou de petits fabricans. Ses cliens les plus riches étaient les bouchers, les boulangers, les gros détaillans du quartier, gens qui, la plupart du temps, attribuaient leur guérison à la nature, pour pouvoir payer les visites du docteur à quarante sous, en le voyant venir à pied. En médecine, le cabriolet est plus nécessaire que le savoir.

Une vie commune et sans hasards finit par agir sur l'esprit le plus aventureux. Un homme se façonne à son sort, il accepte la vulgarité de sa vie. Aussi, le docteur Poulain, après dix ans de pratique, continuait-il à faire son métier de Sisyphe, sans les désespoirs qui rendirent ses premiers jours amers. Néanmoins, il caressait un rêve, car tous les gens de Paris ont leur rêve. Rémonencq jouissait d'un rêve, la Cibot avait le sien. Le docteur Poulain espérait être appelé près d'un malade riche et influent; puis obtenir, par le crédit de ce malade qu'il guérissait infailliblement, une place de médecin en chef à un hôpital, de médecin des prisons, ou des théâtres du boulevard, ou d'un ministère.

Il avait d'ailleurs gagné sa place de médecin de la mairie de cette manière. Amené par la Cibot, il avait soigné, guéri, monsieur Pillerault, le propriétaire de la maison où les Cibot étaient concierges. Monsieur Pillerault, grand-oncle maternel de madame la comtesse Popinot, la femme du ministre, s'étant intéressé à ce jeune homme dont la misère cachée avait été sondée par lui dans une visite de remercîment, exigea de son petit-neveu, le ministre, qui le vénérait, la place que le docteur exerçait depuis cinq ans, et dont les maigres émolumens étaient venus bien à propos pour l'empêcher de prendre un parti violent, celui de l'émigration. Quitter la France est, pour un Français, une situation funèbre.

Le docteur Poulain allait bien remercier le comte Popinot, mais, le médecin de l'homme d'État étant l'illustre Bianchon, le solliciteur comprit qu'il ne pouvait guère arriver dans cette maison là. Le pauvre docteur, après s'être flatté d'obtenir la protection d'un des ministres influens, d'une des douze ou quinze cartes qu'une main puissante mêle depuis seize ans sur le tapis vert de la table du conseil, se trouva replongé dans le Marais, où il pataugeait chez les pauvres, chez les petits bourgeois, et où il eut la charge de vérifier les décès, à raison de douze cents francs par an.

Le docteur Poulain, interne assez distingué, devenu praticien prudent, ne manquait pas d'expérience. D'ailleurs, ses morts ne faisaient pas scandale, et il pouvait étudier toutes les maladies *in animâ vili*. Jugez de quel fiel il se nourrissait! Aussi, l'expression de sa figure, déjà longue et mélancolique, était elle parfois effrayante. Mettez dans un parchemin jaune les yeux ardens de Tartufe et l'aigreur d'Alceste; puis figurez-vous la démarche, l'attitude, les regards de cet homme, qui, se trouvant tout aussi bon médecin que l'illustre Bianchon, se sentait maintenu dans une sphère obscure par une main de fer... Le docteur Poulain ne pouvait s'empêcher de comparer ses recettes de dix francs dans les jours heureux, à celles de Desplein qui vont à cinq ou six cents francs! N'est ce pas à concevoir toutes les haines de la démocratie?

Cet ambitieux, refoulé, n'avait d'ailleurs rien à se reprocher. Il avait déjà tenté la fortune en inventant des pilules purgatives, semblables à celles de Morisson. Il avait confié cette exploitation à l'un de ses camarades d'hôpital, un interne devenu pharmacien; mais le pharmacien, amoureux d'une figurante de l'Ambigu-Comique, s'était mis en faillite, et le brevet d'invention des pilules purgatives se trouvant pris à son nom, cette immense découverte avait enrichi le successeur. L'ancien interne était parti pour le Mexique, la patrie de l'or, en emportant mille francs d'économies au pauvre Poulain, qui, pour fiche de consolation, fut traité d'usurier par la figurante à laquelle il vint redemander son argent.

Depuis la bonne fortune de la guérison du vieux Pillerault, pas un seul client riche ne s'était présenté. Poulain courait tout le Marais, à pied, comme un chat maigre, et sur vingt visites, en obtenait deux à quarante sous. Le client qui payait bien était, pour lui, cet oiseau fantastique, appelé *le Merle blanc* dans tous les mondes sublunaires.

Le jeune avocat sans causes, le jeune médecin sans cliens sont les deux plus grandes expressions du Désespoir décent, particulier à la ville de Paris, ce Désespoir muet et froid, vêtu d'un habit et d'un pantalon noirs à coutures blanchies, qui rappellent le zinc de la mansarde, d'un gilet de satin luisant, d'un chapeau ménagé saintement, de vieux gants et de chemises en calicot. C'est un poème de tristesse, sombre comme les Secrets de la Conciergerie. Les autres misères, celles du poète, de l'artiste, du comédien, du musicien sont égayées par les jovialités naturelles aux arts, par l'insouciance de la Bohème où l'on entre d'abord et qui mène aux Thébaïdes du génie! Mais ces deux habits noirs qui vont à pied, portés par deux professions pour lesquelles tout est plaie, à qui l'humanité ne montre que ses côtés honteux; ces deux hommes ont, dans les aplatissemens du début, des expressions sinistres, provoquantes, où la haine et l'ambition concentrées jaillissent par des regards semblables aux premiers efforts d'un incendie couvé.

Quand deux amis de collége se rencontrent, à vingt ans de distance, le riche évite alors son camarade pauvre, il ne le reconnaît pas, il s'épouvante des abîmes que la destinée a mis entre eux. L'un a parcouru la vie sur les chevaux fringans de la Fortune ou sur les nuages dorés du Succès; l'autre a cheminé souterrainement dans les égouts parisiens, et il en porte les stygmates. Combien d'anciens amis évitaient le docteur à l'aspect de sa redingote et de son gilet!

Maintenant il est facile de comprendre comment le docteur Poulain avait si bien joué son rôle dans la comédie du danger de la Cibot. Toutes les convoitises, toutes les ambitions se devinent. En ne trouvant aucune lésion dans aucun organe de la portière, en admirant la régularité de son pouls, la parfaite aisance de ses mouvemens, et, en l'entendant jeter les hauts cris, il comprit qu'elle avait un intérêt à se dire à la mort. La rapide guérison d'une grave maladie feinte devant faire parler de lui dans l'Arrondissement, il exagéra la prétendue descente de la Cibot, il parla de la résoudre en la prenant à temps. Enfin il soumit la portière à de prétendus remèdes, à une fantastique opération, qui furent couronnés d'un plein succès. Il chercha, dans l'arsenal des cures extraordinaires de Desplein, un cas bizarre; il en fit l'application à madame Cibot, attribua modestement la réussite au grand chirurgien, et se donna pour son imitateur.

Telles sont les audaces des débutans à Paris. Tout leur fait échelle pour monter sur le théâtre; mais comme tout s'use, même les bâtons d'échelles, les débutans en chaque profession ne savent plus de quel bois se faire des marchepieds. Par certains momens, le Parisien est réfractaire au succès. Lassé d'élever des piédestaux, il boude comme les enfans gâtés et ne veut plus d'idoles; ou pour être vrai, les gens de talent manquent à ses engouemens. La gangue d'où s'extrait le génie a ses lacunes; le Parisien se regimbe alors, il ne veut pas toujours dorer ou adorer les médiocrités.

En entrant avec sa brusquerie habituelle, madame Cibot surprit le docteur à table avec sa vieille mère, mangeant une salade de mâches, la moins chère de toutes les salades, et n'ayant pour dessert qu'un angle obtus de fromage de Brie, entre une assiette peu garnie par les fruits dits les quatre-mendians, où se voyaient beaucoup de râpes de raisin, et une assiette de mauvaises pommes de bateau.

— Ma mère, vous pouvez rester, dit le médecin en retenant madame Poulain par le bras, c'est madame Cibot, de qui je vous ai parlé.

— Mes respects, madame, mes devoirs, monsieur, dit la Cibot en acceptant la chaise que lui présenta le docteur. Ah! c'est madame votre mère, elle est bien heureuse d'avoir un fils qui a tant de talent; car c'est mon sauveur, madame, il m'a tiré de l'abîme...

La veuve Poulain trouva madame Cibot charmante, en l'entendant faire ainsi l'éloge de son fils.

— C'est donc pour vous dire, mon cher monsieur Poulain, entre nous, que le pauvre monsieur Pons va bien mal, et que j'ai à vous parler, rapport à lui...

— Passons au salon, dit le docteur Poulain en montrant la domestique à madame Cibot par un geste significatif.

Une fois au salon, la Cibot expliqua longuement sa position avec les deux Casse-noisettes, elle répéta l'histoire de son prêt en l'enjolivant, et raconta les immenses services qu'elle rendait depuis dix ans à messieurs Pons et Schmucke. A l'entendre, ces deux vieillards n'existeraient plus, sans ses soins maternels. Elle se posa comme un ange et dit tant et tant de mensonges arrosés de larmes, qu'elle finit par attendrir la vieille madame Poulain.

— Vous comprenez, mon cher monsieur, dit-elle en terminant, qu'il faudrait bien savoir à quoi s'en tenir sur ce que monsieur Pons compte faire pour moi, dans le cas où il viendrait à mourir; c'est ce que je ne souhaite guère, car ces deux innocens à soigner, voyez-vous, madame, c'est ma vie; mais si l'un d'eux me manque, je soignerai l'autre. Moi, la Nature m'a bâtie pour être la rivale de la Maternité. Sans quelqu'un à qui je m'intéresse, de qui je me fais un enfant, je ne saurais que devenir .. Donc, si monsieur Poulain le voulait, il me rendrait un service que je saurais bien reconnaître, ce serait de parler de moi à monsieur Pons. Mon Dieu ! mille francs de viager, est-ce trop ? je vous le demande... C'est autant de gagné pour monsieur Schmucke... Pour lors, notre cher malade m'a donc dit qu'il me recommanderait à ce pauvre Allemand, qui serait donc, dans son idée, son héritier... Mais qu'est-ce qu'un homme qui ne sait pas coudre deux idées en français, et qui d'ailleurs est capable de s'en aller en Allemagne, tant il sera désespéré de la mort de son ami?...

— Ma chère madame Cibot, répondit le docteur devenu grave, ces sortes d'affaires ne concernent point les médecins, et l'exercice de ma profession me serait interdit si l'on savait que je me suis mêlé des dispositions testamentaires d'un de mes cliens. La loi ne permet pas à un médecin d'accepter un legs de son malade...

— Quelle bête de loi ! car qu'est-ce qui m'empêche de partager mon legs avec vous? répondit sur-le-champ la Cibot.

— J'irai plus loin, dit le docteur, ma conscience de médecin m'interdit de parler à monsieur Pons de sa mort. D'abord, il n'est pas assez en danger pour cela; puis, cette conversation de ma part lui causerait un saisissement qui pourrait lui faire un mal réel, et rendre alors sa maladie mortelle...

— Mais je ne prends pas de mitaines, s'écria madame Cibot, pour lui dire de mettre ses affaires en ordre, et il ne s'en porte pas plus mal .. Il est fait à cela!... ne craignez rien.

— Ne me dites rien de plus, ma chère madame Cibot!... Ces choses ne sont pas du domaine de la médecine, elles regardent les notaires...

— Mais, mon cher monsieur Poulain, si monsieur Pons vous demandait de lui-même où il en est, et s'il ferait bien de prendre ses précautions, là, refuseriez-vous de lui dire que c'est une excellente chose pour recouvrer la santé que d'avoir tout bâclé... Puis vous glisseriez un petit mot de moi ..

— Ah! s'il me parle de faire son testament, je ne l'en détournerai point, dit le docteur Poulain.

— Eh bien ! voilà qui est dit, s'écria madame Cibot. Je venais vous remercier de vos soins, ajouta-t-elle en glissant dans la main du docteur une papillotte qui contenait trois pièces d'or. C'est tout ce que je puis faire pour le moment. Ah! si j'étais riche, vous le seriez, mon cher monsieur Poulain, vous qui êtes l'image du bon Dieu sur la terre... Vous avez là, madame, pour fils, un ange !

La Cibot se leva, madame Poulain la salua d'un air aimable, et le docteur la reconduisit jusque sur le palier.

Là, cette affreuse lady Macbeth de la rue fut éclairée d'une lueur infernale; elle comprit que le médecin devait être son complice, puisqu'il acceptait des honoraires pour une fausse maladie.

— Comment, mon bon monsieur Poulain, lui dit-elle, après m'avoir tirée d'affaire pour mon accident, vous refuseriez de me sauver de la misère en disant quelques paroles?...

Le médecin sentit qu'il avait laissé le diable le prendre par un de ses cheveux, et que ce cheveu s'enroulait sur la corne impitoyable de la griffe rouge. Effrayé de perdre son honnêteté pour si peu de chose, il répondit à cette idée diabolique par une idée non moins diabolique.

— Écoutez, ma chère madame Cibot, dit-il en la faisant rentrer et l'emmenant dans son cabinet, je vais vous payer la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous, à qui je dois ma place de la mairie...

— Nous partagerons, dit-elle vivement.

— Quoi? demanda le docteur.

— La succession, répondit la portière.

— Vous ne me connaissez pas, répliqua le docteur en se posant en Valérius Publicola. Ne parlons plus de cela. J'ai pour ami de collége un garçon fort intelligent, et nous sommes d'autant plus liés, que nous avons eu les mêmes chances dans la vie. Pendant que j'étudiais la médecine, il faisait son droit; pendant que j'étais interne, il grossoyait chez un avoué, maître Couture. Fils d'un cordonnier, comme je suis celui d'un culottier, il n'a pas trouvé de sympathies bien vives autour de lui, mais il n'a pas trouvé non plus de capitaux; car, après tout, les capitaux ne s'obtiennent que par sympathie. Il n'a pu traiter d'une étude qu'en province, à Mantes... Or, les gens de province comprennent si peu les intelligences parisiennes, que l'on a fait mille chicanes à mon ami.

— Des canailles! s'écria la Cibot.

— Oui, reprit le docteur, car on s'est coalisé contre lui si bien, qu'il a été forcé de revendre son étude pour des faits où l'on a su lui donner l'apparence d'un tort... Le procureur du Roi s'en est mêlé; ce magistrat était du pays; il a pris fait et cause pour les gens du pays!.. Ce pauvre garçon, encore plus sec et plus râpé que je ne le suis, logé comme moi, nommé Fraisier, s'est réfugié dans notre Arrondissement, il en est réduit à plaider, car il est avocat, devant la Justice de paix et le tribunal de police ordinaire. Il demeure ici près, rue de la Perle. Allez au numéro 9, vous monterez trois étages, et, sur le palier, vous verrez imprimé en lettres d'or : CABINET DE MONSIEUR FRAISIER, sur un petit carré de maroquin rouge. Fraisier se charge spécialement des affaires contentieuses de messieurs les concierges, des ouvriers et de tous les pauvres de notre Arrondissement à des prix modérés. C'est un honnête homme, car je n'ai pas besoin de vous dire qu'avec ses moyens, s'il était fripon, il roulerait carrosse. Je verrai mon ami Fraisier ce soir. Allez chez lui demain de bonne heure, il connaît monsieur Louchard, le garde du commerce; monsieur Tabareau, l'huissier de la Justice de paix ; monsieur Vitel, le juge de paix; et monsieur Trognon, notaire : il est lancé déjà parmi les gens d'affaires. S'il se charge de vos intérêts, si vous pouvez le donner comme conseil à monsieur Pons, vous aurez en lui, voyez-vous, un autre vous-même. Seulement, n'allez pas, comme avec moi, lui proposer des compromis qui blessent l'honneur; mais il a de l'esprit, vous vous entendrez. Puis, quant à reconnaître ses services, je serai votre intermédiaire...

Madame Cibot regarda le docteur malignement.

— N'est-ce pas l'homme de loi, dit-elle, qui a tiré la mercière de la rue Vieille-du-Temple, madame Florimond, de la mauvaise passe où elle était, rapport à cet héritage de son bon ami?...

— C'est lui-même, dit le docteur.

— N'est-ce pas une horreur, s'écria la Cibot, qu'après lui avoir obtenu deux mille francs de rentes, elle lui a refusé sa main qu'il lui demandait, et qu'elle a cru, dit-on, être quitte en lui donnant douze chemises de toile de Hollande, vingt-quatre mouchoirs, enfin tout un trousseau!

— Ma chère madame Cibot, dit le docteur, le trousseau valait mille francs, et Fraisier, qui débutait alors dans le quartier, en avait bien besoin. Elle a d'ailleurs payé le mémoire de frais sans observation... Cette affaire-là en a valu d'autres à Fraisier, qui maintenant est très occupé; mais, dans mon genre, nos clientèles se valent...

— Il n'y a que les justes qui pâtissent ici-bas, répondit la

portière! Eh bien! adieu et merci, mon bon monsieur Poulain.

Ici commence le drame, ou, si vous voulez, la comédie terrible de la mort d'un célibataire livré par la force des choses à la rapacité des natures cupides qui se groupent à son lit, et qui, dans ce cas, eurent pour auxiliaires la passion la plus vive, celle d'un tableaumane, l'avidité du sieur Fraisier, qui, vu dans sa caverne, va vous faire frémir, et la soif d'un Auvergnat capable de tout, même d'un crime, pour se faire un capital. Cette comédie, à laquelle cette partie du récit sert en quelque sorte d'avant-scène, a d'ailleurs pour acteurs tous les personnages qui jusqu'à présent ont occupé la scène.

XXXIII.

L'avilissement des mots est une de ces bizarreries des mœurs qui, pour être expliquée, voudrait des volumes. Écrivez à un avoué en le qualifiant d'*homme de loi*, vous l'aurez offensé tout autant que vous offenseriez un négociant en gros de denrées coloniales à qui vous adresseriez ainsi votre lettre : — Monsieur un tel, épicier.

Un assez grand nombre de gens du monde qui devraient savoir, puisque c'est toute leur science, ces délicatesses du savoir-vivre, ignorent encore que la qualification d'*homme de lettres* est la plus cruelle injure qu'on puisse faire à un auteur.

Le mot monsieur est le plus grand exemple de la vie et de la mort des mots. Monsieur veut dire monseigneur. Ce titre, si considérable autrefois, réservé maintenant aux rois par la transformation de sieur en sire, se donne à tout le monde; et néanmoins *messire*, qui n'est pas autre chose que le double du mot monsieur et son équivalent, soulève des articles dans les feuilles républicaines, quand, par hasard, il se trouve mis dans un billet d'enterrement.

Magistrats, conseillers, jurisconsultes, juges, avocats, officiers ministériels, avoués, huissiers, conseils, hommes d'affaires, agens d'affaires et défenseurs, sont les Variétés sous lesquelles se classent les gens qui rendent la justice ou qui la travaillent. Les deux derniers bâtons de cette échelle sont le *praticien* et *l'homme de loi*.

Le praticien, vulgairement appelé recors, est l'homme de justice par hasard, il est là pour assister l'exécution des jugemens, c'est, pour les affaires civiles, un bourreau d'occasion.

Quant à l'homme de loi, c'est l'injure particulière à la profession. Il est à la justice, ce que *l'homme de lettres* est à la Littérature. Dans toutes les professions, en France, la rivalité qui les dévore, a trouvé des termes de dénigrement. Chaque état a son insulte.

Le mépris qui frappe les mots *homme de lettres* et *homme de loi* s'arrête au pluriel. On dit très-bien sans blesser personne *les gens de lettres*, *les gens de loi*. Mais, à Paris, chaque profession a ses Oméga, des individus qui mettent le métier de plain pied avec la pratique des rues, avec le peuple. Aussi l'*homme de loi*, le petit agent d'affaires existe-t-il encore dans certains quartiers, comme on trouve encore à la Halle, le prêteur à la petite semaine qui est à la haute banque ce que monsieur Fraisier était à la compagnie des avoués. Chose étrange! Les gens du peuple ont peur des officiers ministériels comme ils ont peur des restaurans fashionables. Ils s'adressent à des gens d'affaires comme ils vont boire au cabaret. Le plain pied est la loi générale des différentes sphères sociales. Il n'y a que les natures d'élite qui aiment à gravir les hauteurs, qui ne souffrent pas en se voyant en présence de leurs supérieurs, qui se font leur place, comme Beaumarchais laissant tomber la montre d'un grand seigneur essayant de l'humilier. Aussi les parvenus, surtout ceux qui savent faire disparaître leurs langes, sont-ils des exceptions grandioses.

Le lendemain à six heures du matin, madame Cibot examinait, rue de la Perle, la maison où demeurait son futur conseiller, le sieur Fraisier, homme de loi. C'était une de ces vieilles maisons habitées par la petite bourgeoisie d'autrefois. On y entrait par une allée. Le rez-de-chaussée, en partie occupé par la loge du portier et par la boutique d'un ébéniste, dont les ateliers et les magasins encombraient une petite cour intérieure, se trouvait partagé par l'allée et par la cage de l'escalier, que le salpêtre et l'humidité dévoraient. Cette maison semblait attaquée de la lèpre.

Madame Cibot alla droit à la loge, elle y trouva l'un des confrères de Cibot, un cordonnier, sa femme et deux enfans en bas âge logés dans un espace de dix pieds carrés, éclairé sur la petite cour. La plus cordiale entente régna bientôt entre les deux femmes, une fois que la Cibot eut déclaré sa profession, se fut nommée et eut parlé de sa maison de la rue de Normandie. Après un quart-d'heure employé par les commérages et pendant lequel la portière de monsieur Fraisier faisait le déjeuner du cordonnier et des deux enfans, madame Cibot amena la conversation sur les locataires et parla de l'homme de loi.

— Je viens le consulter, dit-elle, pour des affaires; un de ses amis, monsieur le docteur Poulain, a dû me recommander à lui. Vous connaissez monsieur Poulain?

— Je le crois bien! dit la portière de la rue de la Perle. Il a sauvé ma petite qu'avait le croup!

— Il m'a sauvée, aussi moi, madame. Quel homme est-ce, ce monsieur Fraisier?...

— C'est un homme, ma chère dame, dit la portière, de qui l'on arrache bien difficilement l'argent de ses ports de lettres à la fin du mois.

Cette réponse suffit à l'intelligente Cibot.

— On peut être pauvre et honnête, répondit-elle.

— Je l'espère bien, reprit la portière de Fraisier; nous ne roulons pas sur l'or ni sur l'argent, pas même sur les sous, mais nous n'avons pas un liard à qui que ce soit.

La Cibot se reconnut dans ce langage.

— Enfin, ma petite, reprit-elle, on peut se fier à lui, n'est-ce pas?

— Ah! dam! quand monsieur Fraisier veut du bien à quelqu'un, j'ai entendu dire à madame Florimond qu'il n'a pas son pareil...

— Et pourquoi ne l'a-t-elle pas épousé, demanda vivement la Cibot, puisqu'elle lui devait sa fortune? C'est quelque chose pour une petite mercière, et qui était entretenue par un vieux, que de devenir la femme d'un avocat...

— Pourquoi? dit la portière en entraînant madame Cibot dans l'allée; vous montez chez lui, n'est-ce pas, madame?... eh bien! quand vous serez dans son cabinet, vous saurez pourquoi.

L'escalier, éclairé sur la petite cour par des fenêtres à coulisse, annonçait qu'excepté le propriétaire et le sieur Fraisier, les autres locataires exerçaient des professions mécaniques. Les marches boueuses portaient l'enseigne de chaque métier en offrant aux regards des découpures de cuivre, des boutons cassés, des brimborions de gaze, de sparterie.

Les apprentis des étages supérieurs y dessinaient des caricatures obscènes.

Le dernier mot de la portière, en excitant la curiosité de madame Cibot, la décida naturellement à consulter l'ami du docteur Poulain; mais en se réservant de l'employer à ses affaires d'après ses impressions.

— Je me demande quelquefois comment madame Sauvage peut tenir à son service, dit en forme de commentaire la portière qui suivait madame Cibot. Je vous accompagne, madame, ajouta-t-elle, car je monte le lait et le journal à mon propriétaire.

Arrivée au second étage au-dessus de l'entresol, la Cibot se trouva devant une porte du plus vilain caractère. La peinture d'un rouge faux était enduite sur vingt centimètres de largeur, de cette couche noirâtre qu'y déposent les mains après un certain temps, et que les architectes ont essayé de combattre dans les appartemens élégans, par l'application de glaces au-dessus et au-dessous des serrures. Le guichet de cette porte, bouché par des scories semblables à celles

que les restaurateurs inventent pour vieillir des bouteilles adultes, ne servait qu'à mériter à la porte le surnom de porte de prison, et concordait d'ailleurs à ses ferrures en trèfles, à ses gonds formidables, à ses grosses têtes de clous. Quelque avare ou quelque folliculaire en querelle avec le monde entier devait avoir inventé ces appareils. Le plomb où se déversait les eaux ménagères, ajoutait sa quote-part de puanteur dans l'escalier, dont le plafond offrait partout des arabesques dessinées avec de la fumée de chandelle, et quelles arabesques! Le cordon de tirage, au bout duquel pendait une olive crasseuse, fit résonner une petite sonnette dont l'organe faible dévoilait une cassure dans le métal. Chaque objet était un trait en harmonie avec l'ensemble de ce hideux tableau.

La Cibot entendit le bruit d'un pas pesant, et la respiration asthmatique d'une femme puissante. Et madame Sauvage se manifesta!

C'était une de ces vieilles devinées par Adrien Brauwer dans ses Sorcières partant pour le Sabbat, une femme de cinq pieds six pouces, à visage soldatesque et beaucoup plus barbu que celui de la Cibot, d'un embonpoint maladif, vêtue d'une affreuse robe de rouennerie à bon marché, coiffée d'un madras, faisant encore papillottes avec les imprimés que recevait gratuitement son maître, et portant à ses oreilles des espèces de roues de carrosse en or. Ce cerbère femelle tenait à la main un poêlon en ferblanc, bossué, dont le lait répandu jetait dans l'escalier une odeur de plus, qui s'y sentait peu, malgré son âcreté nauséabonde.

— Qué qu'il y a pour votre service, *médème?* demanda madame Sauvage.

Et, d'un air menaçant, elle jeta sur la Cibot, qu'elle trouva, sans doute, trop bien vêtue, un regard d'autant plus meurtrier, que ses yeux étaient naturellement sanguinolens.

— Je viens voir monsieur Fraisier de la part de son ami le docteur Poulain.

— Entrez, *médème*, répondit la Sauvage d'un air devenu soudain très aimable, et qui prouvait qu'elle était avertie de cette visite matinale.

Et, après avoir fait une révérence de théâtre, la domestique à moitié mâle du sieur Fraisier ouvrit brusquement la porte du cabinet qui donnait sur la rue, et où se trouvait l'ancien avoué de Mantes.

Ce cabinet ressemblait absolument à ces petites études d'huissier du troisième ordre, où les cartonniers sont en bois noirci, où les dossiers sont si vieux qu'ils ont de la barbe, en style de cléricature, où les ficelles rouges pendent d'une façon lamentable, où les cartons sentent les ébats des souris, où le plancher est gris de poussière et le plafond jaune de fumée. La glace de la cheminée était trouble; les chenets en fonte supportaient une bûche économique; la pendule en marqueterie moderne, valant soixante francs, avait été achetée à quelque vente par autorité de justice, et les flambeaux qui l'accompagnaient était en zinc, mais ils affectaient des formes rococo mal réussies, et la peinture, partie en plusieurs endroits, laissait voir le métal.

Monsieur Fraisier, petit homme sec et maladif, à figure rouge, dont les bourgeons annonçaient un sang très vicié, mais qui d'ailleurs se grattait incessamment le bras droit, et dont la perruque, mise très en arrière, laissait voir un crâne couleur de brique et d'une expression sinistre, se leva de dessus un fauteuil de canne, où il siégeait sur un rond en maroquin vert. Il prit un air agréable et une voix flûtée pour dire en avançant une chaise : — Madame Cibot, je pense?...

— Oui, monsieur, répondit la portière, qui perdit son assurance habituelle.

Madame Cibot fut effrayée par cette voix, qui ressemblait assez à celle de la sonnette, et par un regard encore plus vert que les yeux verdâtres de son futur conseil.

Le cabinet sentait si bien son Fraisier, qu'on devait croire que l'air y était pestilentiel. Madame Cibot comprit alors pourquoi madame Florimond n'était pas devenue madame Fraisier.

— Poulain m'a parlé de vous, ma chère dame, dit l'homme de loi, de cette voix d'emprunt qu'on appelle vulgairement *petite voix*, mais qui restait aigre et clairette comme un vin de pays.

Là, cet agent d'affaires essaya de se draper, en ramenant sur ses genoux pointus, couverts en molleton excessivement râpé, les deux pans d'une vieille robe de chambre en calicot imprimé, dont la ouate prenait la liberté de sortir par plusieurs déchirures, mais le poids de cette ouate entraînait les pans, et découvrait un justaucorps en flanelle devenu noirâtre.

Après avoir resserré, d'un petit air fat, la cordelière de cette robe de chambre réfractaire pour dessiner sa taille de roseau, Fraisier réunit d'un coup de pincette deux tisons qui s'évitaient depuis fort longtemps, comme deux frères ennemis. Puis, saisi d'une pensée subite, il se leva :

— Madame Sauvage! cria-t-il.

— Après?

— Je n'y suis pour personne.

— Hé! *parbleur*! on le sait, répondit la virago d'une maîtresse voix.

— C'est ma vieille nourrice, dit l'homme de loi d'un air confus à la Cibot.

— Elle a encore beaucoup de laid, répliqua l'ancienne héroïne des Halles.

Fraisier rit du calembour et mit le verrou, pour que sa ménagère ne vînt pas interrompre les confidences de la Cibot.

— Eh bien! madame, expliquez-moi votre affaire, dit-il en s'asseyant et tâchant toujours de draper sa robe de chambre. Une personne qui m'est recommandée par le seul ami que j'aie au monde peut compter sur moi... mais... absolument.

Madame Cibot parla pendant une demi-heure sans que l'agent d'affaires se permît la moindre interruption; il avait l'air curieux d'un jeune soldat écoutant un *vieux de la vieille*. Ce silence et la soumission de Fraisier, l'attention qu'il paraissait prêter à ce bavardage à cascades, dont on a vu des échantillons dans les scènes entre la Cibot et le pauvre Pons, firent abandonner à la défiante portière quelques-unes des préventions que tant de détails ignobles venaient de lui inspirer.

Quand la Cibot se fut arrêté, et qu'elle attendit un conseil, le petit homme de loi, dont les yeux verts à points noirs avaient étudié sa future cliente, fut pris d'une toux dite de cercueil, et eut recours à un bol en faïence à demi-plein de jus d'herbes, qu'il vida.

— Sans Poulain, je serais déjà mort, ma chère madame Cibot, répondit Fraisier à des regards maternels que lui jeta la portière; mais il me rendra, dit-il, la santé...

Il paraissait avoir perdu la mémoire des confidences de sa cliente, qui pensait à quitter un pareil moribond.

— Madame, en matière de succession, avant de s'avancer, il faut savoir deux choses, reprit l'ancien avoué de Mantes en devenant grave. Premièrement, si la succession vaut la peine qu'on se donne, et, deuxièmement, quels sont les héritiers; car, si la succession est le butin, les héritiers sont l'ennemi.

La Cibot parla de Rémonencq et d'Elie Magus, et dit que les deux fins compères évaluaient la collection de tableaux à six cent mille francs...

— La prendraient-ils à ce prix-là?... demanda l'ancien avoué de Mantes, car, voyez-vous, madame, les gens d'affaires ne croient pas aux tableaux. Un tableau, c'est quarante sous de toile ou cent mille francs de peinture! Or, les peintures de cent mille francs sont biens connues, et quelles erreurs dans toutes ces valeurs-là, même les plus célèbres! Un financier bien connu, dont la galerie était vantée, visitée et gravée (gravée!) passait pour avoir dépensé des millions... Il meurt, car on meurt, eh bien! ses *vrais* tableaux n'ont pas produit plus de deux cent mille francs. Il faudrait m'amener ces messieurs... Passons aux héritiers.

Et Fraisier se remit dans son attitude d'écouteur. En entendant le nom du président Camusot, il fit un hochement de tête, accompagné d'une grimace qui rendit la Cibot excessivement attentive; elle essaya de lire sur ce front, sur cette

atroce physionomie, et trouva ce qu'en affaire on nomme *une tête de bois.*

— Oui, mon cher monsieur, répéta la Cibot, mon monsieur Pons est le propre cousin du président Camusot de Marville, il me rabâche sa parenté deux fois par jour. La première femme de monsieur Camusot, le marchand de soieries...

— Qui vient d'être nommé pair de France...

— Était une demoiselle Pons, cousine germaine de monsieur Pons.

— Ils sont cousins issus de germains...

— Ils ne sont plus rien du tout, ils sont brouillés.

Monsieur Camusot de Marville avait été, pendant cinq ans, président du tribunal de Mantes, avant de venir à Paris. Non-seulement il y avait laissé des souvenirs, mais encore il y avait conservé des relations ; car son successeur, celui de ses juges avec lequel il s'était le plus lié pendant son séjour, présidait encore le tribunal et conséquemment connaissait Fraisier à fond.

— Savez-vous, madame, dit-il, lorsque la Cibot eut arrêté les rouges écluses de sa bouche torrentielle, savez-vous que vous auriez pour ennemi capital un homme qui peut envoyer les gens à l'échafaud ?

La portière exécuta sur sa chaise un bond qui la fit ressembler à la poupée de ce joujou nommé *une surprise.*

— Calmez-vous, ma chère dame, reprit Fraisier. Que vous ignoriez ce qu'est le président de la chambre des mises en accusation de la cour royale de Paris, rien de plus naturel, mais vous deviez savoir que monsieur Pons avait un héritier légal naturel. Monsieur le président de Marville est le seul et unique héritier de votre malade, mais il est collatéral au troisième degré; donc, monsieur Pons peut, aux termes de la loi, faire ce qu'il veut de sa fortune. Vous ignorez encore que la fille de monsieur le président a épousé depuis six semaines au moins le fils aîné de monsieur le comte Popinot, pair de France, ancien ministre de l'agriculture et du commerce, un des hommes les plus influens de la politique actuelle. Cette alliance rend le président encore plus redoutable qu'il ne l'est comme souverain de la cour d'assises.

La Cibot tressaillit encore à ce mot.

— Oui, c'est lui qui vous envoie là, reprit Fraisier. Ah ! ma chère dame, vous ne savez pas ce qu'est une robe rouge! C'est déjà bien assez d'avoir une simple robe noire contre soi ! Si vous me voyez ici ruiné, chauve, moribond... eh bien ! c'est pour avoir heurté, sans le savoir, un simple petit procureur du roi de province. On m'a forcé de vendre mon étude à perte, et bien heureux de décamper en perdant ma fortune. Si j'avais voulu résister, je n'aurais pas pu garder ma profession d'avocat. Ce que vous ignorez encore, c'est que s'il ne s'agissait que du président Camusot, ce ne serait rien; mais il a, voyez-vous, une femme !... Et si vous vous trouviez face à face avec cette femme, vous trembleriez comme si vous étiez sur la première marche de l'échafaud, les cheveux vous dresseraient sur la tête. La présidente est vindicative à passer dix ans pour vous entortiller dans un piége où vous péririez ! Elle fait agir son mari comme un enfant fait aller sa toupie. Elle a dans sa vie causé le suicide, à la Conciergerie, d'un charmant garçon; elle a rendu blanc comme neige un comte qui se trouvait sous une accusation de faux. Elle a failli faire interdire l'un des plus grands seigneurs de la cour de Charles X. Enfin, elle a renversé le procureur-général, monsieur de Grandville...

— Qui demeurait Vieille-Rue-du-Temple, au coin de la rue Saint-François, dit la Cibot.

— C'est lui-même. On dit qu'elle veut faire son mari ministre de la justice, et je ne sais pas si elle n'arrivera pas à ses fins... Si elle se mettait dans l'idée de nous envoyer tous deux en cour d'assises et au bagne, moi qui suis innocent comme l'enfant qui naît, je prendrais un passeport et j'irais aux États-Unis... tant je connais bien la justice. Or, ma chère madame Cibot, pour pouvoir marier sa fille unique au jeune vicomte Popinot, qui sera, dit-on, héritier de votre propriétaire, monsieur Pillerault, la présidente s'est dépouillée de toute sa fortune, si bien qu'en ce moment, le président et sa femme sont réduits à vivre avec le traitement de la présidence. Et vous croyez, ma chère dame, que, dans ces circonstances-là, madame la présidente négligera la succession de votre monsieur Pons?. . Mais j'aimerais mieux affronter des canons chargés à mitraille que de me savoir une pareille femme contre moi...

— Mais, dit la Cibot, ils sont brouillés...

— Qu'est-ce que cela fait? dit Fraisier. Raison de plus! Tuer un parent de qui l'on se plaint, c'est quelque chose, mais hériter de lui, c'est là un plaisir!

— Mais le bonhomme a ses héritiers en horreur; il me répète que ces gens-là, je me rappelle les noms, monsieur Cardot, monsieur Berthier, etc., l'ont écrasé comme un œuf qui se trouverait sous un tombereau.

— Voulez-vous être broyée ainsi?...

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria la portière. Ah! madame Fontaine avait raison en disant que je rencontrerais des obstacles ; mais elle a dit que je réussirais...

— Écoutez, ma chère madame Cibot... Que vous tiriez de cette affaire une trentaine de mille francs, c'est possible ; mais la succession, il n'y faut pas songer... Nous avons causé de vous et de votre affaire, le docteur Poulain et moi, hier au soir...

Là, madame Cibot fit encore un bond sur chaise.

— Eh bien ! qu'avez-vous?

— Mais, si vous connaissiez mon affaire, pourquoi m'avez-vous laissé jaser comme une pie ?

— Madame Cibot, je connaissais votre affaire, mais je ne savais rien de madame Cibot ! Autant de cliens, autant de caractères...

Là, madame Cibot jeta sur son futur conseil un singulier regard où toute sa défiance éclata et que Fraisier surprit.

XXXIV.

— Je reprends, dit Fraisier. Donc, notre ami Poulain a été mis par vous en rapport avec le vieux monsieur Pillerault, le grand-oncle de madame la comtesse Popinot, et c'est un de vos titres à mon dévoûment. Poulain va voir votre propriétaire (notez ceci !) tous les quinze jours, et il a su tous ces détails par lui. Cet ancien négociant assistait au mariage de son arrière-petit-neveu (car c'est un oncle à succession, il a bien quelque quinze mille francs de rentes ; et, depuis vingt-cinq ans, il vit comme un moine, il dépense à peine mille écus par an...), et il a raconté toute l'affaire du mariage à Poulain. Il paraît que ce grabuge a été causé précisément par votre bonhomme de musicien qui a voulu déshonorer, par vengeance, la famille du président. Qui n'entend qu'une cloche n'a qu'un son... Votre malade se dit innocent, mais le monde le regarde comme un monstre...

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il en fût un ! s'écria la Cibot. Figurez-vous que voici dix ans passés que j'y mets du mien, et il le sait, il a mes économies, et il ne veut pas me coucher sur son testament... Non, monsieur, il ne le veut pas, il est têtu, que c'est un vrai mulet... Voilà dix jours que je lui en parle, le mâtin ne bouge pas plus que si c'était un terne. Il ne desserre pas les dents, il me regarde d'un air... Le plus qu'il m'a dit, c'est qu'il me recommanderait à monsieur Schmucke.

— Il compte donc faire un testament en faveur de ce Schmucke?...

— Il lui donnera tout...

— Écoutez, ma chère madame Cibot, il faudrait pour que j'eusse des opinions arrêtées, pour concevoir un plan, que je connusse monsieur Schmucke, que je visse les objets dont se compose la succession, que j'eusse une conférence avec ce juif de qui vous me parlez ; et, alors, laissez-moi vous diriger...

— Nous verrons, mon bon monsieur Fraisier.

— Comment ! nous verrons, dit Fraisier en jetant un regard de vipère à la Cibot et parlant avec sa voix naturelle. Ah çà ! suis-je ou ne suis-je pas votre conseil? entendons-nous bien.

La Cibot se sentit devinée, elle eut froid dans le dos.

— Vous avez toute ma confiance, répondit-elle en se voyant à la merci d'un tigre.

— Nous autres avoués, nous sommes habitués aux trahisons de nos cliens. Examinez bien votre position : elle est superbe. Si vous suivez mes conseils de point en point, vous aurez, je vous le garantis, trente ou quarante mille francs de cette succession-là... Mais cette belle médaille a un revers. Supposez que la présidente apprenne que la succession de monsieur Pons vaut un million, et que vous voulez l'écorner, car il y a toujours des gens qui se chargent de dire ces choses-là!... fit-il en parenthèse.

Cette parenthèse, ouverte et fermée par deux pauses, fit frémir la Cibot, qui pensa sur-le-champ que Fraisier se chargerait de la dénonciation.

— Ma chère cliente, en dix minutes on obtiendra du bonhomme Pillerault votre renvoi de la loge, et l'on vous donnera deux heures pour déménager...

— Quéque ça me ferait!... dit la Cibot en se dressant sur ses pieds en Bellone, je resterais chez ces messieurs comme leur femme de confiance.

— Et, voyant cela, l'on vous tendrait un piége, et vous vous réveilleriez un beau matin dans un cachot, vous et votre mari, sous une accusation capitale...

— Moi!... s'écria la Cibot, moi qui n'ai pas une centime à autrui!... Moi!... moi!...

Elle parla pendant cinq minutes, et Fraisier examina cette grande artiste exécutant son concerto de louanges sur elle-même. Il était froid, railleur, son œil perçait la Cibot comme d'un stylet, il riait en dedans, sa perruque sèche se remuait. C'était Robespierre au temps où ce Sylla français faisait des quatrains.

— Et comment! et pourquoi! et sous quel prétexte! demanda-t-elle en terminant.

— Voulez-vous savoir comment vous pourriez être guillotinée?...

La Cibot tomba pâle comme une morte, car cette phrase lui tomba sur le cou comme le couteau de la loi. Elle regarda Fraisier d'un air égaré.

— Écoutez-moi bien, ma chère enfant, reprit Fraisier en réprimant un mouvement de satisfaction que lui causa l'effroi de sa cliente.

— J'aimerais mieux tout laisser là... dit en murmurant la Cibot.

Et elle voulut se lever.

— Restez, car vous devez connaître votre danger, je vous dois mes lumières, dit impérieusement Fraisier. Vous êtes renvoyée par monsieur Pillerault, ça ne fait pas de doute, n'est-ce pas? Vous devenez la domestique de ces deux messieurs, très bien! C'est une déclaration de guerre entre la présidente et vous. Vous voulez tout faire, vous, pour vous emparer de cette succession, en tirer pied ou aile...

La Cibot fit un geste.

— Je ne vous blâme pas, ce n'est pas mon rôle, dit Fraisier en répondant au geste de sa cliente. C'est une bataille que cette entreprise, et vous irez plus loin que vous ne pensez! On se grise de son idée, on tape dur...

Autre geste de dénégation de la part de madame Cibot, qui se rengorgea.

— Allons, allons, ma petite mère, reprit Fraisier avec une horrible familiarité, vous iriez bien loin...

— Ah çà! me prenez-vous pour une voleuse?

— Allons, maman, vous avez un reçu de monsieur Schmucke qui vous a peu coûté... Ah! vous êtes ici à confesse, ma belle dame... Ne trompez pas votre confesseur, surtout quand ce confesseur a le pouvoir de lire dans votre cœur...

La Cibot fut effrayée de la perspicacité de cet homme et comprit la raison de la profonde attention avec laquelle il l'avait écoutée.

— Eh bien! reprit Fraisier, vous pouvez bien admettre que la présidente ne se laissera pas dépasser par vous dans cette course à la succession... On vous observera, l'on vous espionnera... Vous obtenez d'être mise sur le testament de monsieur Pons... C'est parfait. Un beau jour, la justice arrive, on saisit une tisane, on y trouve de l'arsenic au fond, vous et votre mari vous êtes arrêtés, jugés, condamnés, comme ayant voulu tuer le sieur Pons, afin de toucher votre legs... J'ai défendu à Versailles une pauvre femme, aussi vraiment innocente que vous le seriez en pareil cas; les choses étaient comme je vous le dis, et tout ce que j'ai pu faire alors, ç'a été de lui sauver la vie. La malheureuse a eu vingt ans de travaux forcés et les fait à Saint-Lazare.

L'effroi de madame Cibot fut au comble. Devenue pâle, elle regardait ce petit homme sec aux yeux verdâtres comme la pauvre Moresque, réputée fidèle à sa religion, devait regarder l'inquisiteur au moment où elle s'entendait condamner au feu.

— Vous dites donc, mon bon monsieur Fraisier, qu'en vous laissant faire, vous confiant le soin de mes intérêts, j'aurais quelque chose, sans rien craindre?

— Je vous garantis trente mille francs, dit Fraisier en homme sûr de son fait.

— Enfin, vous savez combien j'aime le cher docteur Poulain, reprit-elle de sa voix la plus pateline, c'est lui qui m'a dit de venir vous trouver, et le digne homme ne m'envoyait pas ici pour m'entendre dire que je serais guillotinée comme une empoisonneuse...

Elle fondit en larmes, tant cette idée de guillotine l'avait fait frissonner, ses nerfs étaient en mouvement, la terreur lui serrait le cœur, elle perdit la tête.

Fraisier jouissait de son triomphe. En apercevant l'hésitation de sa cliente, il se voyait privé de l'affaire, et il avait voulu dompter la Cibot, l'effrayer, la stupéfier, l'avoir à lui, pieds et poings liés. La portière, entrée dans ce cabinet, comme une mouche se jette dans une toile d'araignée, devait y rester, liée, entortillée, et servir de pâture à l'ambition de ce petit homme de loi. Fraisier voulait en effet trouver, dans cette affaire, la nourriture de ses vieux jours, l'aisance, le bonheur, la considération. La veille, pendant la soirée, tout avait été pesé mûrement, examiné soigneusement, à la loupe, entre Poulain et lui. Le docteur avait dépeint Schmucke à son ami Fraisier, et leurs esprits alertes avaient sondé toutes les hypothèses, examiné les ressources et les dangers.

Fraisier, dans un élan d'enthousiasme, s'était écrié :—Notre fortune à tous deux est là-dedans!

Et il avait promis à Poulain une place de médecin en chef d'hôpital, à Paris, et il s'était promis à lui-même de devenir juge de paix de l'arrondissement. Être juge de paix! c'était pour cet homme plein de capacités, docteur en droit et sans chaussettes, une chimère si rude à la monture, qu'il y pensait, comme les avocats-députés pensent à la simarre et les prêtres italiens à la tiare. C'était une folie! Le juge de paix, monsieur Vitel, devant qui plaidait Fraisier, était un vieillard de soixante-neuf ans, assez maladif, qui parlait de prendre sa retraite, et Fraisier parlait d'être son successeur à Poulain, comme Poulain lui parlait d'une riche héritière qu'il épousait après lui avoir sauvé la vie.

On ne sait pas quelles convoitises inspirent toutes les places à la résidence de Paris. Habiter Paris est un désir universel. Qu'un débit de tabac, de timbre, vienne à vaquer, cent femmes se lèvent comme un seul homme et font mouvoir tous leurs amis pour l'obtenir. La vacance probable d'une des vingt-quatre perceptions de Paris cause une émeute d'ambitions à la chambre des députés! Ces places se donnent en conseil; la nomination est une affaire d'État.

Or, les appointemens de juge de paix, à Paris, sont d'environ six mille francs. Le greffe de ce tribunal est une charge qui vaut cent mille francs. C'est une des places les plus enviées de l'ordre judiciaire. Fraisier, juge de paix, ami d'un médecin en chef d'hôpital, se mariait richement, et mariait le docteur Poulain : ils se prêtaient la main mutuellement.

La nuit avait passé son rouleau de plomb sur toutes les pensées de l'ancien avoué de Mantes, et un plan formidable avait germé, plan touffu, fertile en moissons et en intrigues. La Cibot était la cheville ouvrière de ce drame. Aussi la révolte de cet instrument devait-elle être comprimée; elle n'avait pas été prévue, mais l'ancien avoué venait d'abattre à ses pieds l'audacieuse portière en déployant toutes les forces de sa nature vénéneuse.

— Ma chère madame Cibot, voyons, rassurez-vous, dit-il en lui prenant la main.

Cette main, froide comme la peau d'un serpent, produisit une impression terrible sur la portière, il en résulta comme une réaction physique qui fit cesser son émotion; elle trouva le crapaud Astaroth de madame Fontaine moins dangereux à toucher que ce bocal de poisons couvert d'une perruque rougeâtre et qui parlait comme les portes crient.

— Ne croyez pas que je vous effraye à tort, reprit Fraisier après avoir noté ce nouveau mouvement de répulsion de la Cibot. Les affaires qui font la terrible réputation de madame la présidente sont tellement connues au Palais, que vous pouvez consulter là-dessus qui vous voudrez. Le grand seigneur qu'on a failli interdire est le marquis d'Espard. Le marquis d'Esgrignon est celui qu'on a sauvé des galères. Le jeune homme, riche, beau, plein d'avenir, qui devait épouser une demoiselle appartenant à l'une des premières familles de France, et qui s'est pendu dans un cabanon de la Conciergerie, est le célèbre Lucien de Rubempré, dont l'affaire a soulevé tout Paris dans le temps. Il s'agissait là d'une succession, de celle d'une femme entretenue, la fameuse Esther, qui a laissé plusieurs millions, et on accusait ce jeune homme de l'avoir empoisonnée, car il était l'héritier institué par le testament. Ce jeune poète n'était pas à Paris quand cette fille est morte, il ne se savait pas héritier!... On ne peut pas être plus innocent que cela. Eh bien! après avoir été interrogé par monsieur Camusot, ce jeune homme s'est pendu dans son cachot... La Justice, c'est comme la Médecine, elle a ses victimes. Dans le premier cas, ont meurt pour la société; dans le second, pour la Science, dit-il en laissant échapper un affreux sourire. Eh bien! vous voyez que je connais le danger... Je suis déjà ruiné par la Justice, moi, pauvre petit avoué obscur. Mon expérience me coûte cher, elle est toute à votre service...

— Ma foi, non, merci... dit la Cibot, je renonce à tout! j'aurai fait un ingrat... Je ne veux que mon dû! J'ai trente ans de probité, monsieur. Mon monsieur Pons dit qu'il me recommandera sur son testament à son ami Schmucke; eh bien! je finirai mes jours en paix chez ce brave Allemand...

Fraisier dépassait le but, il avait découragé la Cibot, et il fut obligé d'effacer les tristes impressions qu'elle avait reçues.

— Ne désespérons de rien, dit-il, allez-vous-en chez vous, tout tranquillement. Allez, nous conduirons l'affaire à bon port.

— Mais que faut-il que je fasse alors, mon bon monsieur Fraisier pour avoir des rentes et?...

— N'avoir aucun remords, dit-il vivement en coupant la parole à la Cibot. Eh! mais, c'est précisément pour ce résultat que les gens d'affaires sont inventés. On ne peut rien avoir dans ces cas-là sans se tenir dans les termes de la loi... Vous ne connaissez pas les lois, moi je les connais... Avec moi, vous serez du côté de la légalité, vous posséderez en paix vis-à-vis les hommes, car la conscience, c'est votre affaire.

— Eh bien! dites, reprit la Cibot, que ces paroles rendirent curieuse et heureuse.

— Je ne sais pas, je n'ai pas étudié l'affaire dans ses moyens, je ne me suis occupé que des obstacles. Avant tout, il faut, voyez vous, pousser au testament, et vous ne ferez pas fausse route; mais avant tout, sachons en faveur de qui Pons disposera de sa fortune, car si vous étiez son héritière...

— Non, non, il ne m'aime pas! Ah! si j'avais connu la valeur de ses *biblots*, et si j'avais su ce qu'il m'a dit de ses amours, je serais sans inquiétude aujourd'hui ..

— Enfin, reprit Fraisier, allez toujours! les moribonds ont de singulières fantaisies, ma chère madame Cibot, ils trompent bien des espérances. Qu'il teste, et nous verrons après. Mais, avant tout, il s'agit d'évaluer les objets dont se compose la succession. Ainsi, mettez-moi en rapport avec le Juif, avec ce Rémonencq, ils nous seront très utiles... Ayez toute confiance en moi, je suis tout à vous. Je suis l'ami de mon client, à pendre et à dépendre, quand il est le mien. Ami ou ennemi, tel est mon caractère.

— Eh bien! je serai tout à vous dit la Cibot, et, quant aux honoraires, monsieur Poulain...

— Ne parlons pas de cela, dit Fraisier. Songez à maintenir Poulain au chevet du malade; le docteur est un des cœurs les plus honnêtes, les plus purs que je connaisse, et il nous faut là, voyez vous, un homme sûr... Poulain vaut mieux que moi, je suis devenu méchant.

— Vous en avez l'air, dit la Cibot, mais moi je me fierais à vous...

— Et vous auriez raison! dit-il... Venez me voir à chaque incident, et allez .. Vous êtes une femme d'esprit, tout ira bien.

— Adieu, mon cher monsieur Fraisier, bonne santé..... votre servante.

Fraisier reconduisit la cliente jusqu'à la porte, et là, comme elle la veille avec le docteur, il lui dit son dernier mot.

— Si vous pouviez faire réclamer mes conseils par monsieur Pons, ce serait un grand pas de fait...

— Je tâcherai, répondit la Cibot.

— Ma grosse mère, reprit Fraisier en faisant rentrer la Cibot jusque dans son cabinet, je connais beaucoup monsieur Trognon, notaire, c'est le notaire du quartier. Si monsieur Pons n'a pas de notaire, parlez-lui de celui-là... faites-lui prendre...

— Compris, répondit la Cibot.

En se retirant, la portière entendit le frôlement d'une robe et le bruit d'un pas pesant qui voulait se rendre léger.

Une fois seule et dans la rue, la portière, après avoir marché pendant un certain temps, recouvra sa liberté d'esprit. Quoiqu'elle restât sous l'influence de cette conférence, et qu'elle eût toujours une grande frayeur de l'échafaud, de la justice, des juges, elle prit une résolution très-naturelle et qui l'allait mettre en lutte sourde avec son terrible conseiller.

— Eh! qu'ai-je besoin, se dit-elle, de me donner des associés? faisons ma pelote, et après je prendrai tout ce qu'ils m'offriront pour servir leurs intérêts...

Cette pensée devait hâter, comme on va le voir, la fin du malheureux musicien.

XXXV.

— Eh bien! mon cher monsieur Schmucke, dit la Cibot en entrant dans l'appartement, comment va notre cher adoré de malade?

— *Bas pien*, répondit l'Allemand; *Bons há paddi* (battu) *la gambagne bendant tidde la nouitte.*

— Qué qu'il disait donc?

— *Tes bêtisses! qu'il foulait que c'husse dude sa vordine* (fortune), *à la gondission de ne rien vendre... Et il bleurait! Paufre homme! Ça m'a vait pien ti mâle!*

— Ça passera! mon cher bichon! reprit la portière. Je vous ai fait attendre votre déjeuner, vu qu'il s'en va à neuf heures, mais ne me grondez pas... Voyez-vous, j'ai eu bien des affaires... rapport à vous. V'là que nous n'avons plus rien, et je me suis procuré de l'argent!...

— *Et gomment?* dit le pianiste.

— Et ma tante?

— *Guele dande?*

— Le plan!

— *Le blanc!*

— Oh! cher homme! est-il simple! Non, vous êtes un saint, un amour, un archevêque d'innocence, un homme à empailler, comme disait cet ancien acteur. Comment! vous êtes à Paris depuis vingt-neuf ans, vous avez vu, quoi... la Révolution de Juillet, et vous ne connaissez pas le *mondepiété*... les commissionnaires où l'on vous prête sur vos hardes!... j'y ai mis tous nos couverts d'argent, huit à filets. Bah! Cibot mangera dans du métal d'Alger. C'est très bien

porté, comme on dit. Et c'est pas la peine de parler de ça à notre Chérubin, ça le tribouillerait, ça le ferait jaunir, et il est bien assez irrité comme il est. Sauvons le avant tout, et nous verrons après. Eh bien! dans le temps comme dans le temps. A la guerre comme à la guerre, pas vrai!...

— *Ponne phâme! cuëir ziblime!* dit le pauvre musicien en prenant la main de la Cibot et la mettant sur son cœur, avec une expression d'attendrissement.

Cet ange leva les yeux au ciel, les montra pleins de larmes.

— Finissez donc, papa Schmucke, vous êtes drôle. V'là-t-il pas quelque chose de fort! Je suis une vieille fille du peuple, j'ai le cœur sur la main. J'ai de ça, voyez-vous, dit-elle en se frappant le sein, autant que vous deux, qui êtes des âmes d'or...

— *Baba Schmucke!* redrit le musicien. *Non t'aller au fond di chagrin et t'y bleurer tes larmes de sang, et te monder tans le ciel, ça me prise! che ne sirfifrai pas à Bons....*

— Parbleu, je le crois bien, vous vous tuez.. Écoutez, mon bichon.

— *Pichon!*

— Eh bien! mon fiston.

— *Viston?...*

— Mon chou n'a! si vous aimez mieux.

— *Za n'esde bas plis clair...*

— Eh bien? laissez-moi vous soigner et vous diriger, ou si vous continuez ainsi, voyez-vous, j'aurai deux malades sur les bras... Selon ma petite entendement, il faut nous partager la besogne ici. Vous ne pouvez plus aller donner des leçons dans Paris, que ça vous fatigue et que vous n'êtes plus propre à rien ici, où il va falloir passer les nuits, puisque monsieur Pons devient de plus en plus malade. Je vais courir aujourd'hui chez toutes vos pratiques et leur dire que vous êtes malade, pas vrai... Pour lors, vous passerez les nuits auprès de notre mouton, et vous dormirez le matin depuis cinq heures jusqu'à supposé deux heures après midi. Moi, je ferai le service qu'est le plus fatigant, celui de la journée, puisqu'il faut vous donner à déjeuner, à dîner, soigner le malade, le lever, le changer, le médiquer... Car au métier que je fais, je ne tiendrais pas dix jours. Et voilà déjà trente jours que nous sommes sur les dents. Et que deviendriez-vous, si je tombais malade?.. Et vous aussi, c'est à faire frémir, voyez comme vous êtes, pour avoir veillé monsieur cette nuit...

Elle amena Schmucke devant la glace, et Schmucke se trouva fort changé.

— Donc, si vous êtes de mon avis, je vas vous servir darre darre votre déjeuner. Puis vous garderez encore notre amour jusqu'à deux heures. Mais vous allez me donner la liste de vos pratiques, et j'aurai bientôt fait, vous serez libre pour quinze jours. Vous vous coucherez à mon arrivée, et vous vous reposerez jusqu'à ce soir.

Cette proposition était si sage, que Schmucke y adhéra sur-le-champ.

— *Motus* avec monsieur Pons; car, vous savez, il se croirait perdu si nous lui disions comme ça qu'il va suspendre ses fonctions au théâtre et ses leçons. Le pauvre monsieur s'imaginerait qu'il ne retrouvera plus ses écolières... des bêtises... Monsieur Poulain dit que nous ne sauverons notre Benjamin qu'en le laissant dans le plus grand calme.

— *A pien! pien! vaides le técheuner, che fais vaire la lisde et vis tonner les attresses!... fis avez réson, che zuccomPais!...*

Une heure après, la Cibot s'endimancha, partit en milord au grand étonnement de Rémonencq, et se promit de représenter dignement la femme de confiance des deux Casse-noisettes, dans tous les pensionnats, chez toutes les personnes où se trouvaient les écolières des deux musiciens.

Il est inutile de rapporter les différens commérages, exécutés comme les variations d'un thème, auxquels la Cibot se livra chez les maîtresses de pension et au sein des familles; il suffira de la scène qui se passa dans le cabinet directorial de L'ILLUSTRE GAUDISSARD, où la portière pénétra, non sans des difficultés inouïes. Les directeurs de spectacle, à Paris, sont mieux gardés que les rois et les ministres. La raison des fortes barrières qu'ils élèvent entre eux et le reste des mortels, est facile à comprendre: les rois n'ont à se défendre que contre les ambitions; les directeurs de spectacle ont à redouter les amours-propres d'artiste et d'auteur.

La Cibot franchit toutes les distances par l'intimité subite qui s'établit entre elle et la concierge. Les portiers se reconnaissent entre eux, comme tous les gens de même profession. Chaque état a ses *Shiboleth*, comme il a son injure et ses stigmates.

— Ah! madame, vous êtes la portière du théâtre, avait dit la Cibot. Moi, je ne suis qu'une pauvre concierge d'une maison de la rue de Normandie où loge monsieur Pons, votre chef d'orchestre. Oh! comme je serais heureuse d'être à votre place, de voir passer les acteurs, les danseuses, les auteurs! C'est, comme disait cet ancien acteur, le bâton de maréchal de notre métier.

— Et comment va-t-il, ce brave monsieur Pons? demanda la portière.

— Mais il ne va pas du tout; v'là deux mois qu'il ne sort pas de son lit, et il quittera la maison les pieds en avant, c'est sûr.

— Ce sera une perte...

— Oui. Je viens de sa part expliquer sa position à votre directeur; tâchez donc, ma petite, que je lui parle...

— Une dame de la part de monsieur Pons!

Ce fut ainsi que le garçon de théâtre, attaché au service du cabinet, annonça madame Cibot, que la concierge du théâtre lui recommanda.

Gaudissard venait d'arriver pour une répétition. Le hasard voulut que personne n'eût à lui parler, que les auteurs de la pièce et les acteurs fussent en retard; il fut charmé d'avoir des nouvelles de son chef d'orchestre, il fit un geste napoléonien, et la Cibot entra.

Cet ancien commis-voyageur, à la tête d'un théâtre en faveur, trompait sa commandite, il la considérait comme une femme légitime. Aussi avait-il pris un développement financier qui réagissait sur sa personne. Devenu gros et fort, coloré par la bonne chère et la prospérité, Gaudissard s'était métamorphosé franchement en Mondor.

— Nous tournons au Beaujon! disait-il en essayant de rire le premier de lui-même.

— Tu n'en es encore qu'à Turcaret, lui répondit Bixiou qui le remplaçait souvent auprès de la première danseuse du théâtre, la célèbre Héloïse Brisetout.

En effet, l'EX-ILLUSTRE GAUDISSARD exploitait son théâtre uniquement et brutalement dans son propre intérêt. Après s'être fait admettre comme collaborateur dans plusieurs ballets, dans des pièces, des vaudevilles, il en avait acheté l'autre part, en profitant des nécessités qui poignent les auteurs. Ces pièces, ces vaudevilles, toujours ajoutés aux drames à succès, rapportaient à Gaudissard quelques pièces d'or par jour. Il trafiquait, par procuration, sur les billets, et il s'en était attribué, comme *feux* de directeur, un certain nombre qui lui permettait de dîmer les recettes.

Ces trois natures de contributions directoriales, outre les loges vendues et les présens des actrices mauvaises qui tenaient à remplir des bouts de rôle, à se montrer en pages, en reines, grossissaient si bien son tiers dans les bénéfices, que les commanditaires, à qui les deux autres tiers étaient dévolus, touchaient à peine le dixième des produits. Néanmoins, ce dixième produisait encore un intérêt de quinze pour cent des fonds. Aussi, Gaudissard, appuyé sur ces quinze pour cent de dividende, parlait-il de son intelligence, de sa probité, de son zèle et du bonheur de ses commanditaires. Quand le comte Popinot demanda, par un semblant d'intérêt, à monsieur Matifat, au général Gouraud, gendre de Matifat, à Crevel, s'il étaient contens de Gaudissard, Matifat répondit: — On nous dit qu'il nous vole, mais il est si spirituel, si bon enfant, que nous sommes contens...

— C'est alors comme dans le conte de Lafontaine, dit l'ancien ministre en souriant.

Gaudissard faisait valoir ses capitaux dans des affaires en

dehors du théâtre. Il avait bien jugé les Graff, les Schwab et les Brunner, il s'associa dans les entreprises de chemins de fer que cette maison lançait. Cachant sa finesse sous la rondeur et l'insouciance du libertin, du voluptueux, il avait l'air de ne s'occuper que de ses plaisirs et de sa toilette; mais il pensait à tout, et mettait à profit l'immense expérience des affaires qu'il avait acquise en voyageant. Ce parvenu, qui ne se prenait pas au sérieux, habitait un appartement luxueux, arrangé par les soins de son décorateur, et où il donnait des soupers et des fêtes aux gens célèbres. Fastueux, aimant à bien faire les choses, il se donnait pour un homme coulant, et il semblait d'autant moins dangereux, qu'il avait gardé la *platine* de son ancien métier, pour employer son expression, en la doublant de l'argot des coulisses. Or, comme au théâtre, les artistes disent crûment les choses, il empruntait assez d'esprit aux coulisses qui ont leur esprit, pour, en le mêlant à la plaisanterie vive du commis-voyageur, avoir l'air d'un homme supérieur.

En ce moment, il pensait à vendre son privilége et à passer, selon son mot, à d'autres exercices. Il voulait être à la tête d'un chemin de fer, devenir un homme sérieux, un administrateur, et épouser la fille d'un des plus riches maires de Paris, mademoiselle Minard. Il espérait être nommé député sur *sa ligne* et arriver, par la protection de Popinot, au Conseil-d'État.

— A qui ai-je l'honneur de parler? dit Gaudissard en arrêtant sur la Cibot un regard directorial.

— Je suis, monsieur, la femme de confiance de monsieur Pons.

— Eh bien! comment va-t-il, ce cher garçon?...

— Mal, très mal, monsieur.

— Diable! diable! j'en suis fâché, je l'irai voir; car c'est un de ces hommes rares...

— Ah! oui, monsieur, un vrai chérubin..... Je me demande encore comment cet homme-là se trouvait dans un théâtre...

— Mais, madame, le théâtre est un lieu de correction pour les mœurs... dit Gaudissard. Pauvre Pons!... ma parole d'honneur, on devrait avoir de la graine pour entretenir cette espèce-là... c'est un homme modèle, et du talent... Quand croyez-vous qu'il pourra reprendre son service? Car le théâtre, malheureusement, ressemble aux diligences qui, vides ou pleines, partent à l'heure: la toile se lève ici tous les jours à six heures... et nous aurons beau nous apitoyer, ça ne ferait pas de bonne musique... Voyons, où en est-il?...

— Hélas! mon bon monsieur, dit la Cibot en tirant son mouchoir et en se le mettant sur les yeux, c'est bien terrible à dire; mais je crois que nous aurons le malheur de le perdre, quoique nous le soignions comme la prunelle de nos yeux... monsieur Schmucke et moi... même que je viens vous dire que vous ne devez plus compter sur ce digne monsieur Schmucke qui va passer toutes les nuits... On ne peut pas s'empêcher de faire comme s'il y avait de l'espoir, et d'essayer d'arracher ce digne et cher homme à la mort... Le médecin n'a plus d'espoir...

— Et de quoi meurt-il?

— De chagrin, de jaunisse, du foie, et tout cela compliqué de bien des choses de famille.

— Et d'un médecin, dit Gaudissard. Il aurait dû prendre le docteur Lebrun, notre médecin, ça n'aurait rien coûté...

— Monsieur en a un qu'est un Dieu... mais que peut faire un médecin, malgré son talent, contre tant de causes?...

— J'avais bien besoin de ces deux braves Casse-noisettes pour la musique de ma nouvelle féerie...

— Est-ce que'que chose que je puisse faire pour eux?... dit la Cibot d'un air digne de Jocrisse.

Gaudissard éclata de rire.

— Monsieur, je suis leur femme de confiance, et il y a bien des choses que ces messieurs...

Aux éclats de rire de Gaudissard une femme s'écria: — Si tu ris, on peut entrer, mon vieux.

Et le premier sujet de la danse fit irruption dans le cabinet en se jetant sur le seul canapé qui s'y trouvât. C'était Héloïse Brisetout, enveloppée d'une magnifique écharpe dite *algérienne*...

— Qu'est-ce qui te fait rire?... Est-ce madame? Pour quel emploi vient-elle?... dit la danseuse en jetant un de ces regards d'artiste à artiste qui devrait faire le sujet d'un tableau.

Héloïse, fille excessivement littéraire, en renom dans la Bohême, liée avec de grands artistes, élégante, fine, gracieuse, avait plus d'esprit que n'en ont ordinairement les premiers sujets de la danse. En faisant sa question, elle respira dans une cassolette des parfums pénétrans.

— Madame, toutes les femmes se valent quand elles sont belles, et si je ne renifle pas la peste en flacon, et si je ne me mets pas de brique pilée sur les joues...

— Avec ce que la nature vous en a mis déjà, ça ferait un fier pléonasme, mon enfant! dit Héloïse en jetant une œillade à son directeur.

— Je suis une honnête femme...

— Tant pis pour vous, dit Héloïse. N'est fichtre pas entretenue qui veut! et je le suis, madame, et crânement bien!

— Comment, tant pis! Vous avez beau avoir des *Algériens* sur le corps et faire votre tête, dit la Cibot, vous n'aurez jamais tant de déclarations que j'en ai reçu, *médème*! Et vous ne vaudrez jamais la belle écaillère du Cadran-Bleu...

La danseuse se leva subitement, se mit au port d'arme, et porta le revers de sa main droite à son front, comme un soldat qui salue son général.

— Quoi! dit Gaudissard, vous seriez cette belle écaillère dont me parlait mon père?

— Madame ne connaît alors ni la cachucha, ni la polka? Madame a cinquante ans passés! dit Héloïse.

La danseuse se posa dramatiquement et déclama ce vers:

Soyons amis, Cinna!...

— Allons, Héloïse, madame n'est pas de force, laisse-la tranquille.

— Madame serait la nouvelle Héloïse?... dit la portière avec une fausse ingénuité pleine de raillerie.

— Pas mal, la vieille! s'écria Gaudissard.

— C'est archidit, reprit la danseuse, le calembour a des moustaches grises, trouvez-en un autre, la vieille... ou prenez une cigarette.

— Pardonnez-moi, madame, dit la Cibot, je suis trop triste pour continuer à vous répondre, j'ai mes deux messieurs bien malades... et j'ai engagé pour les nourrir et leur éviter des chagrins jusqu'aux habits de mon mari, ce matin, qu'en voilà la reconnaissance...

— Oh! ici la chose tourne au drame! s'écria la belle Héloïse. De quoi s'agit-il?

— Madame, reprit la Cibot, tombe ici comme...

— Comme un premier sujet, dit Héloïse, je vous souffle, allez!

— Allons, je suis pressé, dit Gaudissard. Assez de farces comme ça! Héloïse, madame est la femme de confiance de notre pauvre chef d'orchestre qui se meurt; elle vient me dire de ne plus compter sur lui; je suis dans l'embarras.

— Ah! le pauvre homme, mais il faut donner une représentation à son bénéfice.

— Ça le ruinerait! dit Gaudissard, il pourrait le lendemain devoir cinq cents francs aux hospices qui ne reconnaissent pas d'autres malheureux à Paris que les leurs. Non, tenez, ma bonne femme, puisque vous courez pour le prix Montyon...

Gaudissard sonna, le garçon de théâtre se présenta soudain.

— Dites au caissier de m'envoyer un billet de mille francs. Asseyez-vous, madame.

— Ah! pauvre femme... voilà qu'elle pleure!... s'écria la danseuse. C'est bête... Allons, ma mère, nous irons le voir, consolez-vous — Dis-donc, toi, Chinois, dit-elle au directeur en l'attirant dans un coin, tu veux me faire jouer le premier rôle du ballet d'Ariane. Tu te maries, et tu sais comme je puis te rendre malheureux!...

— Héloïse, j'ai le cœur doublé de cuivre, comme une frégate.

— Je montrerai des enfans de toi! j'en emprunterai.

— J'ai déclaré notre attachement...

— Sois bon enfant, donne la place de Pons à Garangeot; ce pauvre garçon a du talent, il n'a pas le sou, je te promets la paix.

— Mais attends que Pons soit mort... le bonhomme peut d'ailleurs en revenir.

— Oh! pour ça, non, monsieur... dit la Cibot. Depuis la dernière nuit, qu'il n'était plus dans son bon sens, il a le délire. C'est malheureusement bientôt fini.

— D'ailleurs, fais faire l'intérim par Garangeot! dit Héloïse, il a toute la Presse pour lui...

En ce moment le caissier entra, tenant à la main deux billets de cinq cents francs.

— Donnez-les à madame, dit Gaudissart. Adieu, ma brave femme, soignez bien ce cher homme, et dites-lui que j'irai le voir, demain ou après... dès que je le pourrai.

— Un homme à la mer! dit Héloïse.

— Ah! monsieur, des cœurs comme le vôtre ne se trouvent qu'au théâtre. Que Dieu vous bénisse!

— A quel compte porter cela? demanda le caissier.

— Je vais vous signer le bon, vous le porterez au compte des gratifications.

Avant de sortir, la Cibot fit une belle révérence à la danseuse et put entendre une question que fit Gaudissard à son ancienne maîtresse.

— Garangeot est-il capable de me trousser la musique de notre ballet des MOHICANS en douze jours? S'il me tire d'affaire, il aura la succession de Pons!

La portière, mieux récompensée pour avoir causé tant de mal que si elle avait fait une bonne action, supprima toutes les recettes des deux amis, et les priva de leurs moyens d'existence, dans le cas où Pons recouvrerait la santé. Cette perfide manœuvre devait amener en quelques jours le résultat désiré par la Cibot, l'aliénation des tableaux que désirait Elie Magus. Pour réaliser cette première spoliation, la Cibot devait endormir le terrible collaborateur qu'elle s'était donné, l'avocat Fraisier, et obtenir une entière discrétion d'Elie Magus et de Rémonencq.

Quant à l'Auvergnat, il était arrivé par degrés à l'une de ces passions comme les conçoivent les gens sans instruction, qui viennent du fond d'une province à Paris, avec les idées fixes qu'inspire l'isolement dans les campagnes, avec les ignorances des natures primitives et les brutalités de leurs désirs qui se convertissent en idées fixes. La beauté virile de madame Cibot, sa vivacité, son esprit de la Halle avaient été l'objet des remarques du brocanteur qui voulait faire d'elle sa concubine en l'enlevant à Cibot, espèce de bigamie beaucoup plus commune qu'on ne le pense, à Paris, dans les classes inférieures. Mais l'avarice fut un nœud coulant qui étreignit de jour en jour davantage le cœur et finit par étouffer la raison. Aussi, Rémonencq, en évaluant à quarante mille francs les remises d'Elie Magus et les siennes, passa-t-il du délit au crime en souhaitant avoir la Cibot pour femme légitime. Cet amour, purement spéculatif, l'amena, dans les longues rêveries du fumeur, appuyé sur le pas de sa porte, à souhaiter la mort du petit tailleur. Il voyait ainsi ses capitaux presque triplés, il pensait quelle excellente commerçante serait la Cibot et quelle belle figure elle ferait dans un magnifique magasin sur le boulevard. Cette double convoitise grisait Rémonencq. Il louait une boutique au boulevard de la Madeleine, il l'emplissait des plus belles curiosités de la collection de défunt Pons. Après s'être couché dans des draps d'or et avoir vu des millions dans les spirales bleues de sa pipe, il se réveillait face à face avec le petit tailleur, qui balayait la cour, la porte et la rue, au moment où l'Auvergnat ouvrait la devanture de sa boutique et disposait son étalage. Depuis la maladie de Pons, Cibot remplaçait sa femme dans les fonctions qu'elle s'était attribuées. L'Auvergnat considérait donc ce petit tailleur olivâtre, cuivré, rabougri, comme le seul obstacle qui s'opposait à son bonheur, et il se demandait comment s'en débarrasser. Cette passion croissante rendait la Cibot très fière, car elle atteignait à l'âge où les femmes commencent à comprendre qu'elles peuvent vieillir.

Un matin donc, la Cibot, à son lever, examina Rémonencq d'un air rêveur au moment où il arrangeait les bagatelles de son étalage, et voulut savoir jusqu'où pourrait aller son amour.

— Eh bien! vint lui dire l'Auvergnat, les choses vont-elles comme vous le voulez?

— C'est vous qui m'inquiétez, lui répondit la Cibot. Vous me compromettez, ajouta-t-elle, les voisins finiront par apercevoir vos yeux en manches de veste.

Elle quitta la porte et s'enfonça dans les profondeurs de la boutique de l'Auvergnat.

— En voilà une idée! dit Rémonencq.

— Venez que je vous parle, dit la Cibot. Les héritiers de monsieur Pons vont se remuer, et ils sont capables de nous faire bien de la peine. Dieu sait ce qui nous arriverait s'ils envoyaient des gens d'affaires qui fourreraient leur nez partout, comme des chiens de chasse. Je ne peux décider monsieur Schmucke à vendre quelques tableaux, que si vous m'aimez assez pour en garder le secret... oh! mais un secret! que la tête sur le billot vous ne diriez rien... ni d'où viennent les tableaux, ni qui les a vendus. Vous comprenez, monsieur Pons, une fois mort et enterré, qu'on trouve cinquante-trois tableaux au lieu de soixante-sept, personne n'en saura le compte! D'ailleurs, si monsieur Pons en a vendu de son vivant, on n'a rien à dire.

— Oui, reprit Rémonencq, pour moi ça m'est égal, mais monsieur Elie Magus voudra des quittances bien en règle.

— Vous aurez aussi votre quittance, pardine! Croyez-vous que ce sera moi qui vous écrirai cela!... Ce sera monsieur Schmucke! mais vous direz à votre Juif, reprit la portière, qu'il soit aussi discret que vous.

— Nous serons muets comme des poissons. C'est dans notre état. Moi je sais lire, mais je ne sais pas écrire, voilà pourquoi j'ai besoin d'une femme instruite et capable comme vous!... Moi qui n'ai jamais pensé qu'à gagner du pain pour mes vieux jours, je voudrais des petits Rémonencq... Laissez-moi là votre Cibot.

— Mais voilà votre Juif, dit la portière, nous pouvons arranger les affaires.

— Eh bien! ma chère dame, dit Élie Magus qui venait tous les trois jours de très grand matin savoir quand il pourrait acheter ses tableaux. Où en sommes-nous?

— N'avez-vous vu personne qui vous ait parlé de monsieur Pons et de ses *biblots?* lui demanda la Cibot.

— J'ai reçu, répondit Elie Magus, une lettre d'un avocat; mais comme c'est un drôle qui me paraît être un petit coureur d'affaires, et que je me défie de ces gens-là, je n'ai rien répondu. Au bout de trois jours, il est venu me voir, et il a laissé une carte, j'ai dit à mon concierge que je serais toujours absent quand il viendrait.

— Vous êtes un amour de Juif, dit la Cibot à qui la prudence d'Elie Magus était peu connue. Eh bien! mes fistons, d'ici à quelques jours, j'amènerai monsieur Schmucke à vous vendre sept à huit tableaux, dix au plus; mais à deux conditions: la première, un secret absolu. Ce sera monsieur Schmucke qui vous aura fait venir, pas vrai, monsieur? ce sera monsieur Rémonencq qui vous aura proposé à monsieur Schmucke pour acquéreur. Enfin, quoi qu'il en soit, je n'y serai pour rien. Vous donnez quarante-six mille francs des quatre tableaux?

— Soit, répondit le Juif en soupirant.

— Très bien, reprit la portière. La deuxième condition est que vous m'en remettrez quarante-trois mille, et que vous ne les achèterez que trois mille à monsieur Schmucke; Rémonencq en achètera quatre pour deux mille francs, et me remettra le surplus... Mais aussi, voyez-vous, mon cher monsieur Magus, après cela, je vous fais faire, à vous et à Rémonencq, une fameuse affaire, à condition de partager les bénéfices entre nous trois. Je vous mènerai chez cet avocat, ou cet avocat viendra sans doute ici. Vous estimerez tout ce qu'il y a chez monsieur Pons au prix que vous pouvez en

donner, afin que ce monsieur Fraisier ait une certitude de la valeur de la succession. Seulement il ne faut pas qu'il vienne avant notre vente, entendez-vous?...

— C'est compris, dit le Juif; mais il faut du temps pour voir les choses et en dire le prix.

— Vous aurez une demi-journée. Allez, ça me regarde... Causez de cela, mes enfans, entre vous; pour lors, après-demain, l'affaire se fera. Je vais chez ce Fraisier lui parler, car il sait tout ce qui se passe ici par le docteur Poulain, et c'est une fameuse scie que de le faire tenir tranquille, ce coco-là.

A moitié chemin, de la rue de Normandie à la rue de la Perle, la Cibot trouva Fraisier qui venait chez elle, tant il était impatient d'avoir, selon son expression, les élémens de l'affaire.

— Tiens! j'allais chez vous, dit-elle.

Fraisier se plaignit de n'avoir pas été reçu par Élie Magus; mais la portière éteignit l'éclair de défiance qui pointait dans les yeux de l'homme de loi, en lui disant que Magus revenait de voyage, et qu'au plus tard le surlendemain elle lui procurerait une entrevue avec lui dans l'appartement de Pons, pour fixer la valeur de la collection.

—Agissez franchement avec moi, lui répondit Fraisier. Il est plus que probable que je serai chargé des intérêts des héritiers de monsieur Pons. Dans cette position, je serai bien plus à même de vous servir.

Ce fut dit si sèchement, que la Cibot trembla. Cet homme d'affaires famélique devait manœuvrer de son côté, comme elle manœuvrait du sien; elle résolut donc de hâter la vente des tableaux.

La Cibot ne se trompait pas dans ses conjectures. L'avocat et le médecin avaient fait la dépense d'un habillement tout neuf pour Fraisier, afin qu'il pût se présenter, mis décemment, chez madame la présidente Camusot de Marville. Le temps voulu pour la confection des habits était la seule cause du retard apporté à cette entrevue de laquelle dépendait le sort des deux amis.

Après sa visite à madame Cibot, Fraisier se proposait d'aller essayer son habit, son gilet et son pantalon. Il trouva ses habillemens prêts et finis. Il revint chez lui, mit une perruque neuve, et partit en cabriolet de remise sur les dix heures du matin pour la rue de Hanovre, où il espérait pouvoir obtenir une audience de la présidente.

Fraisier, en cravate blanche, en gants jaunes, en perruque neuve, parfumé d'eau de Portugal, ressemblait à ces poisons mis dans du cristal et bouchés d'une peau blanche dont l'étiquette, et tout jusqu'au fil, est coquet, mais qui n'en paraissent que plus dangereux. Son air tranchant, sa figure bourgeonnée, sa maladie cutanée, ses yeux verts, sa saveur de méchanceté, frappaient comme des nuages sur un ciel bleu. Dans son cabinet, tel qu'il s'était montré aux yeux de la Cibot, c'était le vulgaire couteau avec lequel un assassin a commis un crime; mais à la porte de la présidente, c'était le poignard élégant qu'une jeune femme met dans son petit dunkerque.

XXXVI

Un grand changement avait eu lieu rue de Hanovre. Le vicomte et la vicomtesse Popinot, l'ancien ministre et sa femme n'avaient pas voulu que le président et la présidente allassent se mettre à loyer, et quittassent la maison qu'ils donnaient en dot à leur fille. Le président et sa femme s'installèrent donc au second étage, devenu libre par la retraite de la vieille dame qui voulait aller finir ses jours à la campagne.

Madame Camusot, qui garda Madeleine Vivet, sa cuisinière et son domestique, en était revenue à la gêne de son point de départ, gêne adoucie par un appartement de quatre mille francs sans loyer, et par un traitement de dix mille francs. Cette *aurea mediocritas* satisfaisait déjà peu madame de Marville, qui voulait une fortune en harmonie avec son ambition: mais la cession de tous les biens à leur fille entraînait la suppression du cens d'éligibilité pour le président. Or, Amélie voulait faire un député de son mari, car elle ne renonçait pas à ses plans facilement, et elle ne désespérait point d'obtenir l'élection du président dans l'arrondissement où Marville est situé.

Depuis deux mois elle tourmentait donc monsieur le baron Camusot, car le nouveau pair de France avait obtenu la dignité de baron, pour arracher de lui cent mille francs en avance d'hoirie, afin, disait-elle, d'acheter un petit domaine enclavé dans celui de Marville, et rapportant environ deux mille francs nets d'impôts. Elle et son mari seraient là, chez eux, et auprès de leurs enfans; la terre de Marville en serait arrondie et augmentée d'autant. La présidente faisait valoir aux yeux de son beau-père le dépouillement auquel elle avait été contrainte pour marier sa fille avec le vicomte Popinot, et demandait au vieillard s'il pouvait fermer à son fils aîné le chemin aux honneurs suprêmes de la magistrature, qui ne seraient plus accordés qu'à une forte position parlementaire, et son mari saurait la prendre et se faire craindre des ministres.

— Ces gens-là n'accordent rien qu'à ceux qui leur tordent la cravate au cou jusqu'à ce qu'ils tirent la langue, dit-elle. Ils sont ingrats!.. Que ne doivent-ils pas à Camusot? Camusot, en poussant aux ordonnances de juillet, a causé l'élévation de la maison d'Orléans!...

Le vieillard se disait entraîné dans les chemins de fer au-delà de ses moyens, et il remettait cette libéralité, de laquelle il reconnaissait d'ailleurs la nécessité, lors d'une hausse prévue sur les actions.

Cette quasi-promesse, arrachée quelques jours auparavant, avait plongé la présidente dans la désolation. Il était douteux que l'ex-propriétaire de Marville pût être en mesure lors de la réélection de la chambre, car il lui fallait la possession annale.

Fraisier parvint sans peine jusqu'à Madeleine Vivet. Ces deux natures de vipère se reconnurent pour être sorties du même œuf.

— Mademoiselle, dit doucereusement Fraisier, je désirerais obtenir un moment d'audience de madame la présidente pour une affaire qui lui est personnelle et qui concerne sa fortune; il s'agit, dites-le lui bien, d'une succession.... Je n'ai pas l'honneur d'être connu de madame la présidente, ainsi mon nom ne signifierait rien pour elle... Je n'ai pas l'habitude de quitter mon cabinet, mais je sais quels égards sont dus à la femme d'un président, et j'ai pris la peine de venir moi même, d'autant plus que l'affaire ne souffre pas le plus léger retard.

La question posée dans ces termes-là, répétée et amplifiée par la femme de chambre, amena naturellement une réponse favorable.

Ce moment était décisif pour les deux ambitions contenues en Fraisier. Aussi, malgré son intrépidité de petit avoué de province, cassant, âpre et incisif, il éprouva ce qu'éprouvent les capitaines au début d'une bataille d'où dépend le succès de la campagne. En passant dans le petit salon où l'attendait Amélie, il eut ce qu'aucun sudorifique, quelque puissant qu'il fût, n'avait pu produire encore sur cette peau réfractaire et bouchée par d'affreuses maladies, il se sentit une légère sueur dans le dos et au front.

— Si ma fortune ne se fait pas, se dit-il, je suis sauvé, car Poulain m'a promis la santé le jour où la transpiration se rétablirait. — Madame.... dit-il, en voyant la présidente qui vint en négligé.

Et Fraisier s'arrêta pour saluer, avec cette condescendance qui, chez les officiers ministériels, est la reconnaissance de la qualité supérieure de ceux à qui ils s'adressent.

— Asseyez vous, monsieur, fit la présidente en reconnaissant aussitôt un homme du monde judiciaire.

— Madame la présidente, si j'ai pris la liberté de m'adresser à vous pour une affaire d'intérêt qui concerne monsieur le président, c'est que j'ai la certitude que monsieur de Marville, dans la haute position qu'il occupe, laisserait peut-être les choses dans leur état naturel, et qu'il perdrait sept à huit cent mille francs que les dames, qui s'entendent selon moi, beaucoup mieux aux affaires privées que les meilleurs magistrats, ne dédaignent point...

— Vous avez parlé d'une succession... dit la présidente en interrompant.

Amélie, éblouie par la somme et voulant cacher son étonnement, son bonheur, imitait les lecteurs impatiens qui courent au dénoûment du roman.

— Oui, madame, d'une succession perdue pour vous, oh! bien entièrement perdue, mais que je puis, que je saurai vous faire avoir...

— Parlez monsieur! dit froidement madame de Marville qui toisa Fraisier et l'examina d'un œil sacage.

— Madame, je connais vos éminentes capacités, je suis de Mantes. Monsieur Lebœuf, le président du tribunal, l'ami de monsieur de Marville, pourra lui donner des renseignemens sur moi...

La présidente fit un haut-le-corps si cruellement significatif, que Fraisier fut forcé d'ouvrir et de fermer rapidement une parenthèse dans son discours.

— Une femme aussi distinguée que vous va comprendre sur-le-champ pourquoi je lui parle d'abord de moi. C'est le chemin le plus court pour arriver à la succession.

La présidente répondit sans parler, à cette fine observation, par un geste.

— Madame, reprit Fraisier, autorisé par le geste à raconter son histoire, j'étais avoué à Mantes, ma charge devait être toute ma fortune, car j'ai traité de l'étude de monsieur Levroux que vous avez sans doute connu...

La présidente inclina la tête.

— Avec des fonds qui m'étaient prêtés, et une dizaine de mille francs à moi, je sortais de chez Desroches, l'un des plus capables avoués de Paris, et j'y étais premier clerc depuis six ans. J'ai eu le malheur de déplaire au procureur du roi de Mantes, monsieur...

— Olivier Vinet.

— Le fils du procureur-général, oui, madame. Il courtisait une petite dame...

— Lui!

— Madame Vatinelle...

— Ah! madame Vatinelle .. elle était bien jolie et bien... de mon temps...

— Elle avait des bontés pour moi. *Indè iræ*, reprit Fraisier. J'étais actif, je voulais rembourser mes amis, et me marier; il me fallait des affaires, je les cherchais; j'en brassai bientôt à moi seul plus que les autres officiers ministériels. Bah! j'ai eu contre moi les avoués de Mantes, les notaires et jusqu'aux huissiers. On m'a cherché chicane. Vous savez, madame, que lorsqu'on veut perdre un homme dans notre affreux métier, c'est bientôt fait. On m'a pris occupant dans une affaire pour les deux parties. C'est un peu léger; mais, dans certains cas, la chose se fait à Paris, les avoués s'y passent la casse et le séné. Cela ne se fait pas à Mantes. Monsieur Bouyonnet, à qui j'avais rendu déjà ce petit service, poussé par ses confrères, et stimulé par le procureur du roi, m'a trahi... Vous voyez que je ne vous cache rien. Ce fut un *tolle* général. J'étais un fripon, l'on m'a fait plus noir que Marat. On m'a forcé de vendre; j'ai tout perdu. Je suis à Paris où j'ai tâché de me créer un cabinet d'affaires; mais ma santé ruinée ne me laissait pas deux bonnes heures sur les vingt-quatre de la journée. Aujourd'hui, je n'ai qu'une ambition, elle est mesquine. Vous serez un jour la femme d'un garde-des-sceaux, peut-être, ou d'un premier président; mais moi, pauvre et chétif, je n'ai pas d'autre désir que d'avoir une place où finir tranquillement mes jours, un cul-de-sac, un poste où l'on végète. Je veux être juge-de-paix à Paris. C'est une bagatelle pour vous et pour monsieur le président que d'obtenir ma nomination, car vous devez causer assez d'ombrage au garde-des-sceaux actuel pour qu'il désire vous obliger... Ce n'est pas tout, madame, ajouta Fraisier en voyant la présidente prête à parler et lui faisant un geste. J'ai pour ami, le médecin du vieillard de qui monsieur le président devrait hériter. Vous voyez que nous arrivons... Ce médecin, dont la coopération est indispensable, est dans la même situation que celle où vous me voyez: du talent et pas de chance!... C'est par lui que j'ai su combien vos intérêts sont lésés, car au moment où je parle, il est probable que tout est fini, que le testament qui déshérite monsieur le président est fait.... Ce médecin désire être nommé médecin en chef d'un hôpital, ou des colléges royaux; enfin, vous comprenez, il lui faut une position à Paris, équivalente à la mienne... Pardon si j'ai traité de ces deux choses si délicates; mais il ne faut pas la moindre ambiguité dans notre affaire. Le médecin est d'ailleurs un homme fort considéré, savant, et qui a sauvé monsieur Pillerault, le grand oncle de votre gendre, monsieur le vicomte Popinot. Maintenant si vous avez la bonté de me promettre ces deux places, celle de juge-de-paix et la sinécure médicale pour mon ami, je me fais fort de vous apporter l'héritage presque intact... Je dis presque intact, car il sera grevé des obligations qu'il faudra prendre avec le légataire et avec quelques personnes dont le concours nous sera vraiment indispensable. Vous n'accomplirez vos promesses qu'après l'accomplissement des miennes.

La présidente qui depuis un moment s'était croisé les bras, comme une personne forcée de subir un sermon, les décroisa, regarda Fraisier et lui dit: — Monsieur, vous avez le mérite de la clarté pour tout ce qui vous regarde, mais pour moi vous êtes d'une obscurité...

— Deux mots suffisent à tout éclaircir, madame, dit Fraisier. Monsieur le président est le seul et unique héritier au troisième degré de monsieur Pons. Monsieur Pons est très malade, il va tester, s'il ne l'a déjà fait, en faveur d'un Allemand, son ami, nommé Schmucke, et l'importance de sa succession sera de plus de sept cent mille francs. Dans trois jours, j'espère avoir des renseignemens de la dernière exactitude sur le chiffre...

— Si cela est, se dit à elle-même la présidente foudroyée par la possibilité de ce chiffre, j'ai fait une grande faute en me brouillant avec lui, en l'accablant.

— Non, madame, car sans cette rupture, il serait gai comme un pinson, et vivrait plus longtemps que vous, que monsieur le président et que moi... La Providence a ses voies, ne les sondons pas! ajouta-t-il pour déguiser tout l'odieux de cette pensée. Que voulez-vous, nous autres gens d'affaires, nous voyons le positif des choses. Vous comprenez maintenant, madame, que dans la haute position qu'occupe monsieur le président de Marville, il ne ferait rien, il ne pourrait rien faire dans la situation actuelle. Il est brouillé mortellement avec son cousin, vous ne voyez plus Pons, vous l'avez banni de la société, vous aviez sans doute d'excellentes raisons pour agir ainsi; mais le bonhomme est malade, il lègue ses biens à son seul ami. L'un des présidens de la Cour royale de Paris n'a rien à dire contre un testament en bonne forme fait en pareilles circonstances. Mais entre nous, madame, il est bien désagréable, quand on a droit à une succession de sept à huit cent mille francs.... que sais-je, un million peut-être, et qu'on est le seul héritier désigné par la loi, de ne pas rattraper son bien... Seulement, pour arriver à ce but, on tombe dans de sales intrigues; elles sont si difficiles, si vétilleuses, il faut s'aboucher avec des gens placés si bas, avec des domestiques, des sous-ordres, et les serrer de si près, qu'aucun avoué, qu'aucun notaire de Paris ne peut suivre une pareille affaire. Ça demande un avocat sans causes comme moi, dont la capacité soit sérieuse, réelle, le dévoûment acquis, et dont la position malheureusement précaire soit de plain-pied avec celle de ces gens-là... Je m'occupe, dans mon arrondissement, des affaires des petits bourgeois, des ouvriers, des gens du peuple... Oui, madame, voilà dans quelle condition m'a mis l'inimitié d'un procureur du roi devenu substitut à Paris aujourd'hui, qui ne m'a pas pardonné ma supériorité... Je vous connais, madame, je sais quelle est la solidité de votre protection, et j'ai aperçu, dans un tel service à vous rendre, la fin de mes misères et le triomphe du docteur Poulain, mon ami...

La présidente restait pensive. Ce fut un moment d'angoisse affreuse pour Fraisier.

Vinet, l'un des orateurs du centre, procureur-général depuis seize ans, dix fois désigné pour endosser la simare de la chancellerie, le père du procureur du roi de Mantes, nommé

substitut à Paris depuis un an, était un antagoniste pour la haineuse présidente. Le hautain procureur-général ne cachait pas son mépris pour le président Camusot. Fraisier ignorait et devait ignorer cette circonstance.

— N'avez-vous sur la conscience que le fait d'avoir occupé pour les deux parties? demanda-t-elle en regardant fixement Fraisier.

— Madame la présidente peut voir monsieur Lebœuf; monsieur Lebœuf m'était favorable.

— Êtes-vous sûr que monsieur Lebœuf donnera sur vous de bons renseignemens à monsieur de Marville, à monsieur le comte Popinot?

— J'en réponds, surtout monsieur Olivier Vinet n'étant plus à Mantes; car, entre nous, ce petit magistrat *secco* faisait peur au bon monsieur Lebœuf. D'ailleurs, madame la présidente, si vous me le permettez, j'irai voir à Mantes, monsieur Lebœuf. Ce ne sera pas un retard, je ne saurai d'une manière certaine le chiffre de la succession que dans deux ou trois jours. Je veux et je dois cacher à madame la présidente tous les ressorts de cette affaire; mais le prix que j'attends de mon entier dévoûment n'est-il pas pour elle un gage de réussite?

— Eh bien! disposez en votre faveur monsieur Lebœuf, et si la succession a l'importance, ce dont je doute, que vous accusez, je vous promets les deux places, en cas de succès, bien entendu...

— J'en réponds, madame. Seulement vous aurez la bonté de faire venir ici votre notaire, votre avoué, lorsque j'aurai besoin d'eux, de me donner une procuration pour agir au nom de monsieur le président, et de dire à ces messieurs de suivre mes instructions, de ne rien entreprendre de leur chef.

— Vous avez la responsabilité, dit solennellement la présidente, vous devez avoir l'omnipotence. Mais monsieur Pons est-il bien malade? demanda-t-elle en souriant.

— Ma foi, madame, il s'en tirerait, surtout soigné par un homme aussi consciencieux que le docteur Poulain, car, mon ami, madame, n'est qu'un innocent espion dirigé par moi dans vos intérêts, il est capable de sauver ce vieux musicien, mais il y a là, près du malade, une portière qui, pour avoir trente mille francs, le pousserait dans la fosse... Elle ne le tuerait pas, elle ne lui donnera pas d'arsenic, elle ne sera pas si charitable, elle fera pis, elle l'assassinera moralement, elle lui donnera mille impatiences par jour. Le pauvre vieillard dans un sphère de silence, de tranquillité, bien soigné, caressé par des amis, à la campagne, se rétablirait; mais, tracassé par une madame Evrard qui dans sa jeunesse était une des trente belles écaillères que Paris a célébrées, avide, bavarde, brutale, tourmenté par elle pour faire un testament où elle soit richement partagée, le malade sera conduit fatalement jusqu'à l'induration du foie, il s'y forme peut-être en ce moment des calculs, et il faudra recourir pour les extraire à une opération qu'il ne supportera pas... Le docteur, une belle ame!... est dans une affreuse situation. Il devrait faire renvoyer cette femme...

— Mais cette mégère est un monstre! s'écria la présidente en faisant sa petite voix flûtée.

Cette similitude entre la terrible présidente et lui, fit sourire intérieurement Fraisier, qui savait à quoi s'en tenir sur ces douces modulations factices d'une voix naturellement aigre. Il se rappela ce président, le héros d'un des contes de Louis XI, que ce monarque a signé par le dernier mot.

Ce magistrat, doué d'une femme taillée sur le patron de celle de Socrate, et n'ayant pas la philosophie de ce grand homme, fit mêler du sel à l'avoine de ses chevaux en ordonnant de les priver d'eau. Quand sa femme alla le long de la Seine à sa campagne, les chevaux se précipitèrent avec elle dans l'eau pour boire, et le magistrat remercia la Providence qui l'avait *si naturellement* délivré de sa femme. En ce moment, madame de Marville remerciait Dieu d'avoir placé près de Pons une femme qui l'en débarrasserait *honnêtement*.

— Je ne voudrais pas d'un million, dit-elle, au prix d'une indélicatesse.... Votre ami doit éclairer monsieur Pons, et faire renvoyer cette portière.

— D'abord, madame, messieurs Schmucke et Pons croient que cette femme est un ange, et renverraient mon ami. Puis cette atroce écaillère est la bienfaitrice du docteur, elle l'a introduit chez monsieur Pillerault. Il recommande à cette femme la plus grande douceur avec le malade, mais ses recommandations indiquent à cette créature les moyens d'empirer la maladie.

— Que pense votre ami de l'état de *mon* cousin? demanda la présidente.

Fraisier fit trembler madame de Marville, par la justesse de sa réponse, et par la lucidité avec laquelle il pénétra dans ce cœur aussi avide que celui de la Cibot.

— Dans six semaines, la succession sera ouverte.

La présidente baissa les yeux.

— Pauvre homme! fit-elle en essayant, mais en vain, de prendre une physionomie attristée.

— Madame la présidente a-t-elle quelque chose à dire à monsieur Lebœuf? Je vais à Mantes par le chemin de fer.

— Oui, restez là, je lui écrirai de venir dîner demain avec nous, j'ai besoin de le voir pour nous concerter, afin de réparer l'injustice dont vous avez été la victime.

Quand la présidente l'eut quitté, Fraisier, qui se vit juge-de-paix, ne se ressembla plus à lui-même; il paraissait gros, il respirait à pleins poumons l'air du bonheur et le bon vent du succès. Puisant au réservoir inconnu de la volonté de nouvelles et fortes doses de cette divine essence, il se sentit capable, à la façon de Rémonencq, d'un crime, pourvu qu'il n'en existât pas de preuves, pour réussir. Il s'était avancé crânement en face de la présidente, convertissant les conjectures en réalité, affirmant à tort et à travers, dans le but unique de se faire commettre par elle au sauvetage de cette succession et d'obtenir sa protection. Représentant de deux immenses misères et de désirs non moins immenses, il repoussait d'un pied dédaigneux son affreux ménage de la rue de la Perle. Il entrevoyait mille écus d'honoraires chez la Cibot, et cinq mille francs chez le président. C'était conquérir un appartement convenable. Enfin, il s'acquittait avec le docteur Poulain.

Quelques-unes de ces natures haineuses, âpres et disposées à la méchanceté par la souffrance ou par la maladie, éprouvent les sentimens contraires, à un égal degré de violence: Richelieu était aussi bon ami qu'ennemi cruel. En reconnaissance des secours que lui avait donnés Poulain, Fraisier se serait fait hacher pour lui.

La présidente, en revenant une lettre à la main, regarda sans être vue par lui, cet homme, qui croyait à une vie heureuse et bien rentrée, et elle le trouva moins laid qu'au premier coup-d'œil qu'elle avait jeté sur lui; d'ailleurs, il allait la servir, et on regarde un instrument qui nous appartient autrement qu'on ne regarde celui du voisin.

— Monsieur Fraisier, dit-elle, vous m'avez prouvé que vous étiez un homme d'esprit, je vous crois capable de franchise.

Fraisier fit un geste éloquent.

— Eh bien! reprit la présidente, je vous somme de répondre avec candeur à cette question: — Monsieur de Marville ou moi devons-nous être compromis par suite de vos démarches?...

— Je ne serais pas venu vous trouver, madame, si je pouvais un jour me reprocher d'avoir jeté de la boue sur vous, n'y en eût-il que gros comme la tête d'une épingle, car alors la tache paraît grande comme la lune. Vous oubliez, madame, que, pour devenir juge-de-paix à Paris, je dois vous avoir satisfait. J'ai reçu, dans ma vie, une première leçon, elle a été trop dure pour que je m'expose à recevoir encore de pareilles étrivières. Enfin, un dernier mot, madame. Toutes mes démarches, quand il s'agira de vous, vous seront préalablement soumises...

— Très bien; voici la lettre pour monsieur Lebœuf. J'attends maintenant les renseignemens sur la valeur de la succession.

— Tout est là, dit finement Fraisier en saluant la prési-

dente avec toute la grâce que sa physionomie lui permettait d'avoir.

— Quelle providence! se dit madame Camusot de Marville. Ah! je serai donc riche! Camusot sera député, car en lâchant ce Fraisier dans l'arrondissement de Bolbec, il nous obtiendra la majorité. Quel instrument!

— Quelle providence! se disait Fraisier en descendant l'escalier, et quelle commère que madame Camusot! Il me faudrait une femme dans ces conditions-là! Maintenant à l'œuvre.

Et il partit pour Mantes où il fallait obtenir les bonnes grâces d'un homme qu'il connaissait fort peu; mais il comptait sur madame Vatinelle à qui, malheureusement, il devait toutes ses infortunes, et les chagrins d'amour sont souvent comme la lettre de change protestée d'un bon débiteur, elle porte intérêt.

XXXVII.

Trois jours après, pendant que Schmucke dormait, car madame Cibot et le vieux musicien s'étaient déjà partagé le fardeau de garder et de veiller le malade, elle avait eu ce qu'elle appelait une *prise de bec* avec le pauvre Pons.

Il n'est pas inutile de faire remarquer une triste particularité de l'hépatite. Les malades dont le foie est plus ou moins attaqué sont disposés à l'impatience, à la colère, et ces colères les soulagent momentanément; de même que dans l'accès de fièvre, on sent se déployer en soi des forces excessives. L'accès passé, l'affaissement, le *collapsus*, disent les médecins, arrive, et les pertes qu'a faites l'organisme s'apprécient alors dans toute leur gravité. Ainsi, dans les maladies de foie, et surtout dans celles dont la cause vient de grands chagrins éprouvés, le patient arrive après ses emportemens à des affaiblissemens d'autant plus dangereux qu'il est soumis à une diète sévère. C'est une sorte de fièvre qui agite le mécanisme humoristique de l'homme, car cette fièvre n'est ni dans le sang, ni dans le cerveau. Cette agacerie de tout l'être produit une mélancolie où le malade se prend lui-même en haine. Dans une situation pareille, tout cause une irritation dangereuse.

La Cibot, malgré les recommandations du docteur, ne croyait pas, elle, femme du peuple sans expérience ni instruction, à ces tiraillemens du système nerveux par le système humoristique. Les explications de monsieur Poulain étaient pour elle des *idées de médecin*. Elle voulait absolument, comme tous les gens du peuple, nourrir Pons, et pour l'empêcher de lui donner en cachette du jambon, une bonne omelette ou du chocolat à la vanille, il ne fallait rien moins que cette parole absolue du docteur Poulain:

— Donnez une seule bouchée de n'importe quoi à monsieur Pons, et vous le tueriez comme d'un coup de pistolet.

L'entêtement des classes populaires est si grand à cet égard, que la répugnance des malades pour aller à l'hôpital vient de ce que le peuple croit qu'on y tue les gens en ne leur donnant pas à manger. La mortalité qu'ont causée les vivres apportés en secret par les femmes à leurs maris a été si grande, qu'elle a déterminé les médecins à prescrire une visite de corps d'une excessive sévérité les jours où les parens viennent voir les malades.

La Cibot, pour arriver à une brouille momentanée nécessaire à la réalisation de ses bénéfices immédiats, raconta sa visite au directeur du théâtre, sans oublier sa *prise de bec* avec mademoiselle Héloïse, la danseuse.

— Mais qu'alliez-vous faire là? lui demanda pour la troisième fois le malade qui ne pouvait arrêter la Cibot une fois qu'elle était lancée en paroles.

— Pour lors, quand je lui ai eu dit son fait, mademoiselle Héloïse qu'a vu ce que j'étais, a mis les pouces, et nous avons été les meilleures amies du monde. — Vous me demandez maintenant ce que j'allais faire là? dit-elle en répétant la question de Pons.

Certains bavards, et ceux-là sont des bavards de génie, ramassent ainsi les interpellations, les objections et les observations en manière de provision, pour alimenter leurs discours; comme si la source en pouvait jamais tarir.

— Mais j'y suis allée pour tirer votre monsieur Gaudissard d'embarras, il a besoin d'une musique pour un ballet, et vous n'êtes guère en état, mon chéri, de gribouiller du papier et de remplir votre devoir... J'ai donc entendu, comme ça, qu'on appellerait un monsieur Garangeot pour arranger les *Mohicans* en musique...

— Garangeot! s'écria Pons en fureur. Garangeot, un homme sans aucun talent, je n'ai pas voulu de lui pour premier violon! C'est un homme de beaucoup d'esprit, qui fait très bien des feuilletons sur la musique; mais pour composer un air, je l'en défie!... Et où diable avez-vous pris l'idée d'aller au théâtre?

— Mais est-il *ostiné*, ce démon-là!... Voyons, mon chat, ne nous emportons pas comme une soupe au lait... Pouvez-vous écrire de la musique dans l'état où vous êtes? Mais vous ne vous êtes donc pas regardé au miroir? Voulez-vous un miroir? Vous n'avez plus que la peau et les os... vous êtes faible comme un moineau... et vous vous croyez capable de faire vos notes... mais vous ne feriez pas seulement les miennes... Ça me fait penser que je dois monter chez celle du troisième, qui nous doit dix-sept francs... et c'est bon à ramasser, dix-sept francs; car, l'apothicaire payé, il ne nous reste pas vingt francs... Fallait donc dire à cet homme, qui a l'air d'être un bonhomme, à monsieur Gaudissard... j'aime ce nom-là... c'est un vrai Roger Bontemps qui m'irait bien... il n'aura jamais mal au foie celui là!... Donc, fallait lui dire où vous en étiez... dam! vous n'êtes pas bien, et il vous a momentanément remplacé....

— Remplacé! s'écria Pons d'une voix formidable en se dressant sur son séant.

En général les malades, surtout ceux qui sont dans l'envergure de la faux de la Mort, s'accrochent à leurs places avec la fureur que déploient les débutans pour les obtenir. Aussi son remplacement parut-il être au pauvre moribond une première mort.

— Mais le docteur me dit, reprit-il, que je vas parfaitement bien! que je reprendrai bientôt ma vie ordinaire. Vous m'avez tué, ruiné, assassiné!...

— Ta, ta, ta, ta! s'écria la Cibot, vous voilà parti, allez, je suis votre bourreau, vous dites ces douceurs là, toujours, parbleu, à monsieur Schmucke, quand j'ai le dos tourné. J'entends bien ce que vous dites, allez!... vous êtes un monstre d'ingratitude.

— Mais vous ne savez pas que si je tarde seulement quinze jours à ma convalescence, on me dira, quand je reviendrai, que je suis une perruque, un vieux, que mon temps est fini, que je suis Empire, rococo! s'écria ce malade qui voulait vivre. Garangeot se sera fait des amis, dans le théâtre, depuis le contrôle jusqu'au cintre! Il aura baissé le diapason pour une actrice qui n'a pas de voix, il aura léché les bottes de monsieur Gaudissard; il aura, par ses amis, publié les louanges de tout le monde dans les feuilletons; et, alors dans une boutique comme celle-là, madame Cibot, on sait trouver des poux à la tête d'un chauve! Quel démon vous a poussé là?...

— Mais parbleu, monsieur Schmucke a discuté la chose avec moi pendant huit jours. Que voulez-vous? Vous ne voyez rien que vous! vous êtes un égoïste à tuer les gens pour vous guérir!... Mais ce pauvre monsieur Schmucke est depuis un mois sur les dents, il marche sur ses boulets, il ne peut plus aller nulle part, ni donner des leçons, ni faire de service au théâtre, car vous ne voyez donc rien? il vous garde la nuit, et je vous garde le jour. Aujor d'aujord'hui, si je passais les nuits comme j'ai tâché de le faire d'abord, en croyant que vous n'auriez rien, il me faudrait dormir pendant la journée! Et qué qui veillerait au ménage et au grain!... Et que voulez-vous, la maladie est la maladie!... et voilà!...

— Il est impossible que ce soit Schmucke qui ait eu cette pensée-là...

— Ne voulez-vous pas à cette heure que ce soit moi qui l'ait prise sous mon bonnet! Et croyez-vous que nous sommes de

fer? Mais si monsieur Schmucke avait continué son métier, d'aller donner sept ou huit leçons et de passer la soirée de six heures et demie à onze heures et demie au théâtre à diriger l'orchestre, il serait mort dans dix jours d'ici... Voulez-vous la mort de ce digne homme, qui donnerait son sang pour vous? Par les auteurs de mes jours, on n'a jamais vu de malade comme vous... Qu'avez-vous fait de votre raison, l'avez-vous mise au Mont-de-Piété? Tout s'extermine ici pour vous, l'on fait tout pour le mieux, et vous n'êtes pas content... Vous voulez donc nous rendre fous à lier... moi d'abord je suis fourbue, en attendant le reste!

La Cibot pouvait parler à son aise, la colère empêchait Pons de dire un mot, il se roulait dans son lit, articulait péniblement des interjections, il se mourait.

Comme toujours, arrivée à cette période, la querelle tournait subitement au tendre. La garde se précipita sur le malade, le prit par la tête, le força de se coucher, ramena sur lui la couverture.

— Peut-on se mettre dans des états pareils! Après ça, mon chat, c'est votre maladie! C'est ce que dit le bon monsieur Poulain. Voyons, calmez-vous. Soyez gentil, mon bon petit fiston. Vous êtes l'idole de tout ce qui vous approche, que le docteur lui-même vient vous voir jusqu'à des deux fois par jour! Qué qu'il dirait s'il vous trouvait agité comme cela? Vous me mettez hors des gonds! ce n'est pas bien à vous... Quand on a mam' Cibot pour garde, on lui doit des égards... Vous criez, vous parlez!... ça vous est défendu! vous le savez. Parler, ça vous irrite.... Et pourquoi vous emporter? C'est vous qui avez tous les torts... vous m'asticotez toujours! Voyons, raisonnons! Si monsieur Schmucke et moi, qui vous aime comme mes petits boyaux, nous avons cru bien faire! Eh bien! mon chérubin, c'est bien, allez.

— Schmucke n'a pas pu vous dire d'aller au théâtre sans me consulter...

— Faut-il l'éveiller ce pauvre cher homme qui dort comme un bienheureux et l'appeler en témoignage!

— Non! non! s'écria Pons. Si mon bon et tendre Schmucke a pris cette résolution, je suis peut-être plus mal que je ne le crois, dit Pons en jetant un regard plein d'une horrible mélancolie sur les objets d'art qui décoraient sa chambre. Il faudra dire adieu à mes chers tableaux, à toutes ces choses dont je m'étais fait des amis. Et mon divin Schmucke! — oh! serait-ce vrai?

La Cibot, cette atroce comédienne, se mit son mouchoir sur les yeux. Cette muette réponse fit tomber le malade dans une sombre rêverie. Abattu par ces deux coups portés dans des endroits si sensibles, la vie sociale et la santé, la perte de son état et la perspective de la mort, il s'affaissa tant, qu'il n'eut plus la force de se mettre en colère. Et il resta morne comme un poitrinaire après son agonie.

— Voyez-vous, dans l'intérêt de monsieur Schmucke, dit la Cibot en voyant sa victime tout-à-fait matée, vous feriez bien d'envoyer chercher le notaire du quartier, monsieur Trognon, un bien brave homme.

— Vous me parlez toujours de ce Trognon... dit le malade.

— Ah! ça m'est bien égal, lui ou un autre, pour ce que vous me donnerez!

Et elle hocha la tête en signe de mépris des richesses. Le silence se rétablit

En ce moment, Schmucke, qui dormait depuis plus de six heures, réveillé par la faim, se leva, vint dans la chambre de Pons, et le contempla pendant quelques instans sans mot dire, car madame Cibot s'était mis un doigt sur les lèvres, en faisant : — Chut!

Puis elle se leva, s'approcha de l'Allemand pour lui parler à l'oreille, et lui dit : — Dieu merci! le voilà qui va s'endormir, il est méchant comme un âne rouge! .. Que voulez-vous? il se défend contre la maladie...

— Non, je suis, au contraire, très patient, répondit la victime d'un ton dolent qui accusait un effroyable abattement; mais, mon cher Schmucke, elle est allée au théâtre me faire renvoyer...

Il fit une pause, il n'eut pas la force d'achever. La Cibot profita de cet intervalle pour peindre par un signe à Schmucke l'état d'une tête où la raison déménage et dit :

— Ne le contrariez pas, il mourrait...

— Et, reprit Pons en regardant l'honnête Schmucke, elle prétend que c'est toi qui l'as envoyée...

— *Ui,* répondit Schmucke héroïquement, *il le fallait. Dais-doi!... laisse-nus de sau fer!... C'esde tes bédises que te d'ébuiser à drafailler quand du as ein drésor... Rédablis-doi, nus fentons quelque pric-à-prac ed nus vinirons nos churs dranquillement dans ein goin, afec cede ponne montam Zibod...*

— Elle t'a perverti! répondit douloureusement Pons.

Le malade, ne voyant plus madame Cibot, qui s'était mise en arrière du lit pour pouvoir dérober à Pons les signes qu'elle faisait à Schmucke, la crut partie.

— Elle m'assassine, ajouta-t-il.

— Comment, je vous assassine?... dit-elle en se montrant l'œil enflammé, ses poings sur les hanches. Voilà donc la récompense d'un dévoûment de chien caniche... Dieu de Dieu!

Elle fondit en larmes, se laissa tomber sur un fauteuil, et ce mouvement tragique causa la plus funeste révolution à Pons.

— Eh bien! dit-elle en se relevant et montrant aux deux amis ces regards de femme haineuse qui lancent à la fois des coups de pistolet et du venin, je suis lasse de ne rien faire de bien ici en m'exterminant le tempérament. Vous prendrez une garde!

Les deux amis se regardèrent effrayés.

— Oh! quand vous vous regarderez comme des acteurs! C'est dit! Je vas prier le docteur Poulain de vous chercher une garde! Et nous allons faire nos comptes. Vous me rendrez l'argent que j'ai mis ici... et que je ne vous aurais jamais redemandé... Moi qui suis allé chez monsieur Pillerault lui emprunter encore cinq cents francs...

— *C'est sa malatie!* dit Schmucke en se précipitant sur madame Cibot et l'embrassant par la taille, *ayez te la badience!*

— Vous, vous êtes un ange, que je baiserais la marque de vos pas, dit-elle. Mais monsieur Pons ne m'a jamais aimée, il m'a toujours z'haï!... D'ailleurs, il peut croire que je veux être mise sur son testament...

— *Chut! fus allez le duer!* s'écria Schmucke.

— Adieu, monsieur! vint-elle dire à Pons, en le foudroyant par un regard. Pour le mal que je vous veux, portez-vous bien. Quand vous serez aimable pour moi, quand vous croirez que ce que je fais est bien fait, je reviendrai! Jusque-là je reste chez moi... Vous étiez mon enfant, depuis quand a-t-on vu les enfans se révolter contre leurs mères?... Non, non, monsieur Schmucke, je ne veux rien entendre... Je vous apporterai votre dîner, je vous servirai; mais prenez une garde, demandez-en une à monsieur Poulain.

Et elle sortit en fermant les portes avec tant de violence, que les objets frêles et précieux tremblèrent. Le malade entendit un cliquetis de porcelaine qui fut, dans sa torture, ce qu'était le coup de grâce dans le supplice de la roue.

Une heure après, la Cibot, au lieu d'entrer chez Pons, vint appeler Schmucke à travers la porte de la chambre à coucher, en lui disant que son dîner l'attendait dans la salle à manger. Le pauvre Allemand y vint le visage blême et couvert de larmes.

— *Mon baufre Bons extrafaque*, dit-il, *gar il bredend que fus êdes ine scélérade. C'êdre sa malatie*, dit-il pour attendrir la Cibot sans accuser Pons.

— Oh! j'en ai assez de sa maladie! Écoutez, ce n'est ni mon père, ni mon mari, ni mon frère, ni mon enfant. Il m'a prise en grippe, eh bien! en voilà assez! Vous, voyez-vous, je vous suivrais au bout du monde; mais quand on donne sa vie, son cœur, toutes ses économies, qu'on néglige son mari, que v'là Cibot malade, et qu'on s'entend traiter de scélérate... c'est un peu trop fort de café, comme ça...

— *Gavé?*

— Oui, café! Laissons les paroles oiseuses. Venons au positive! Pour lors, vous me devez trois mois à cent quatre-vingt-dix francs, ça fait cinq cent soixante-dix; plus le loyer

que j'ai payé deux fois, que voilà les quittances, six cents francs avec le sou pour livre et vos impositions; donc, douze cents moins quelque chose, et enfin les deux mille francs, sans intérêt bien entendu; au total, trois mille cent quatre-vingt-douze francs... Et pensez qu'il va vous falloir au moins deux mille francs devant vous pour la garde, le médecin, les médicamens et la nourriture de la garde. Voilà pourquoi j'empruntais mille francs à monsieur Pillerault, dit-elle en montrant le billet de mille francs donné par Gaudissard.

Schmucke écoutait ce compte dans une stupéfaction très concevable, car il était financier, comme les chats sont musiciens.

— *Montame Zibod, Bons n'a bas sa dêde! Bartonnez-lui, gondinuez à le carter, resdez nodre Profidence... che fus le temante à chenux.*

Et l'Allemand se prosterna devant la Cibot en baisant les mains de ce bourreau.

— Écoutez, mon bon chat, dit-elle en relevant Schmucke et l'embrassant sur le front, voilà Cibot malade, il est au lit, je viens d'envoyer chercher le docteur Poulain. Dans ces circonstances-là je dois mettre mes affaires en ordre. D'ailleurs, Cibot qui m'a vu revenir en larmes, est tombé dans une fureur telle, qu'il ne veut plus que je remette les pieds ici. C'est lui qui exige son argent, et c'est le sien, voyez-vous. Nous autres femmes nous ne pouvons rien à cela. Mais en lui rendant son argent, à cet homme, trois mille deux cents francs, ça le calmera peut-être. C'est toute sa fortune à ce pauvre homme, ses économies de vingt-six ans de ménage, le fruit de ses sueurs. Il lui faut son argent demain, il n'y a pas à tortiller... Vous ne connaissez pas Cibot : quand il est en colère, il tuerait un homme. Eh bien! je pourrais peut-être obtenir de lui de continuer à vous soigner tous deux. Soyez tranquille, je me laisserai dire tout ce qui lui passera par la tête. Je souffrirai ce martyre-là pour l'amour de vous, qui êtes un ange.

— *Non, che suis ein paufre home, qui ème son ami, qui tonnerait sa fie pour le saufer...*

— Mais de l'argent?... Mon bon monsieur Schmucke, une supposition, vous ne me donneriez rien, qu'il faut trouver trois mille francs pour vos besoins! Ma foi, savez-vous ce que je ferais à votre place. Je n'en ferais ni un ni deux, je vendrais sept ou huit méchans tableaux, et je les remplacerais par quelques-uns de ceux qui sont dans votre chambre, retournés contre le mur, faute de place! car un tableau ou un autre, qu'est-ce que ça fait?

— *Et bourquoi?*

— Il est si malicieux! c'est sa maladie, car en santé c'est un mouton! Il est capable de se lever, de fureter; et, si par hasard il venait dans le salon, quoiqu'il soit si faible qu'il ne pourra plus passer le seuil de sa porte, il trouverait toujours son nombre!...

— *C'est chiste!*

— Mais nous lui dirons la vente quand il sera tout-à-fait bien. Si vous voulez lui avouer cette vente, vous rejetterez tout sur moi, sur la nécessité de me payer. Allez, j'ai bon dos...

— *Che ne buis bas disboser de choses qui ne m'abbardiennent bas...* répondit simplement le bon Allemand.

— Eh bien! je vais vous assigner en justice, vous et monsieur Pons.

— *Ce zerait le duer...*

— Choisissez!... Mon Dieu! vendez les tableaux, et dites-le lui après... vous lui montrerez l'assignation...

— *Eh pien! azicnez nus.. ça sera mon egscusse... che lui mondrerai le chuchmend...*

Le jour même, à sept heures, madame Cibot, qui était allée consulter un huissier, appela Schmucke. L'Allemand se vit en présence de monsieur Tabareau, qui le somma de payer; et, sur la réponse que fit Schmucke en tremblant de la tête aux pieds, il fut assigné lui et Pons devant le tribunal pour se voir condamner au paiement. L'aspect de cet homme, le papier timbré griffonné produisirent un tel effet sur Schmucke, qu'il ne résista plus.

— *Fentez les dableaux*, dit-il les larmes aux yeux.

Le lendemain, à six heures du matin, Élie Magus et Rémonencq décrochèrent chacun leurs tableaux.

Deux quittances de deux mille cinq cents francs furent ainsi faites parfaitement en règle.

« Je soussigné, me portant fort pour monsieur Pons, reconnais avoir reçu de monsieur Élie Magus la somme de deux mille cinq cents francs pour quatre tableaux que je lui ai vendus, ladite somme devant être employée aux besoins de monsieur Pons. L'un de ces tableaux, attribué à Durer, est un portrait de femme; le second, de l'école italienne, est également un portrait; le troisième est un paysage hollandais de Breughle; le quatrième, un tableau florentin représentant une Sainte Famille, et dont le maître est inconnu. »

La quittance donnée par Rémonencq était dans les mêmes termes, et comprenait un Greuze, un Claude Lorrain, un Rubens et un Van Dyck, déguisés sous les noms de tableaux de l'École française et de l'École flamande.

— *Ced archant me rerait groire que ces primporions falent quelque chose...* dit Schmucke en recevant les cinq mille francs.

— Ça vaut quelque chose, dit Rémonencq. Je donnerais bien cent mille francs de tout cela.

L'Auvergnat, prié de rendre ce petit service, remplaça les huit tableaux par des tableaux de même dimension, dans les mêmes cadres, en choisissant parmi des tableaux inférieurs que Pons avait mis dans la chambre de Schmucke.

Élie Magus, une fois en possession des quatre chefs-d'œuvre, emmena la Cibot chez lui, sous prétexte de faire leurs comptes. Mais il chanta misère, il trouva des défauts aux toiles, il fallait rentoiler, et il offrit à la Cibot trente mille francs pour sa commission; il les lui fit accepter en lui montrant les papiers étincelans où la Banque a gravé le mot MILLE FRANCS! Magus condamna Rémonencq à donner pareille somme à la Cibot, en la lui prêtant sur les quatre tableaux qu'il se fit déposer. Les quatre tableaux de Rémonencq parurent si magnifiques à Magus, qu'il ne put se décider à les rendre, et le lendemain il apporta six mille francs de bénéfice au brocanteur, qui lui céda les quatre toiles par facture.

Madame Cibot, riche de soixante-huit mille francs, réclama de nouveau le plus profond secret de ses deux complices; elle pria le Juif de lui dire comment placer cette somme de manière à ce que personne ne pût la savoir en sa possession.

— Achetez des actions du chemin de fer d'Orléans, elles sont à trente francs au-dessous du pair, vous doublerez vos fonds en trois ans, et vous aurez des chiffons de papier qui tiendront dans un portefeuille.

— Restez ici, monsieur Magus, je vais chez l'homme d'affaires de la famille de monsieur Pons, il veut savoir à quel prix vous prendriez tout le bataclan de là-haut... je vais vous l'aller chercher...

— Si elle était veuve! dit Rémonencq à Magus, ça serait bien mon affaire, car la voilà riche...

— Surtout si elle place son argent sur le chemin d'Orléans; dans deux ans ce sera doublé. J'y ai placé mes pauvres petites économies, dit le Juif, c'est la dot de ma fille... Allons faire un petit tour sur le boulevard en attendant l'avocat...

— Si Dieu voulait appeler à lui ce Cibot, qui est bien malade déjà, reprit Rémonencq, j'aurais une fière femme pour tenir un magasin, et je pourrais entreprendre le commerce en grand...

XXXVIII.

— Bonjour, mon bon monsieur Fraisier, dit la Cibot d'un ton patelin, en entrant dans le cabinet de son conseil. Eh bien! que me dit donc votre portier, que vous vous en allez d'ici!...

— Oui, ma chère madame Cibot, je prends, dans la maison du docteur Poulain, l'appartement du premier étage, au-dessus du sien. Je cherche à emprunter deux à trois mille francs pour meubler convenablement cet appartement, qui, ma foi, est très joli le propriétaire l'a remis à neuf. Je suis

chargé, comme je vous l'ai dit, des intérêts du président de Marville et des vôtres... Je quitte le métier d'agent d'affaires, je vais me faire inscrire au tableau des avocats, et il faut être très bien logé. Les avocats de Paris ne laissent inscrire au tableau que des gens qui possèdent un mobilier respectable, une bibliothèque, etc. Je suis docteur en droit, j'ai fait mon stage, et j'ai déjà des protecteurs puissans... Eh bien! où en sommes-nous?

— Si vous vouliez accepter mes économies qui sont à la caisse d'épargne, lui dit la Cibot; je n'ai pas grand'chose, trois mille francs, le fruit de vingt-cinq ans d'épargnes et de privations... vous me feriez une lettre de change, comme dit Rémonencq, car je suis ignorante, je ne sais que ce qu'on m'apprend...

— Non, les statuts de l'ordre interdisent à un avocat de souscrire des lettres de change, je vous en ferai un reçu portant intérêt à cinq pour cent, et vous me le rendrez si je vous trouve douze cent francs de rentes viagères dans la succession du bonhomme Pons.

La Cibot, prise au piége, garda le silence.

— Qui ne dit mot, consent, reprit Fraisier. Apportez-moi ça, demain.

— Ah! je vous payerai bien volontiers vos honoraires d'avance, dit la Cibot, c'est être sûre qué j'aurai mes rentes.

— Où en sommes-nous? reprit Fraisier en faisant un signe de tête affirmatif. J'ai vu Poulain hier au soir, il paraît que vous menez votre malade grand train.. Encore un assaut comme celui d'hier, et il se formera des calculs dans la vésicule du fiel... Soyez douce avec lui, voyez-vous, ma chère madame Cibot, il ne faut pas se créer des remords. On ne vit pas vieux.

— Laissez-moi donc tranquille, avec vos remords!... N'allez-vous pas encore me parler de la guillotine? monsieur Pons, c'est un vieil *ostiné*! vous ne le connaissez pas! c'est lui qui me fait *endéver*! Il n'y a pas un plus méchant homme que lui, ses parens avaient raison, il est sournois, vindicatif et *ostiné* .. Monsieur Magus est à la maison, comme je vous l'ai dit, et il vous attend.

— Bien!... j'y serai en même temps que vous. C'est de la valeur de cette collection que dépend le chiffre de votre rente, s'il y a huit cent mille francs, vous aurez quinze cents francs viagers... c'est une fortune!

— Eh bien! je vas leur dire d'évaluer les choses en conscience.

Une heure après, pendant que Pons dormait profondément, après avoir pris des mains de Schmucke une potion calmante, ordonnée par le docteur, mais dont la dose avait été doublée à l'insu de l'Allemand par la Cibot, Fraisier, Rémonencq et Magus, ces trois personnages patibulaires, examinaient pièce à pièce les dix-sept cents objets dont se composait la collection du vieux musicien. Schmucke s'étant couché, ces corbeaux flairant leur cadavre furent maîtres du terrain.

— Ne faites pas de bruit, disait la Cibot toutes les fois que Magus s'extasiait et discutait avec Rémonencq en l'instruisant de la valeur d'une belle œuvre.

C'était un spectacle à navrer le cœur, que celui de ces quatre cupidités différentes soupesant la succession pendant le sommeil de celui dont la mort était le sujet de leurs convoitises. L'estimation des valeurs contenues dans le salon dura trois heures.

— En moyenne, dit le vieux juif crasseux, chaque chose ici vaut mille francs...

— Ce serait dix-sept cent mille francs! s'écria Fraisier stupéfait.

— Non pas pour moi, reprit Magus dont l'œil prit des teintes froides. Je ne donnerais pas plus de huit cent mille francs; car on ne sait pas combien de temps on gardera ça dans un magasin... Il y a des chefs-d'œuvre qui ne se vendent pas avant dix ans, et le prix d'acquisition est doublé par les intérêts composés; mais je paierais la somme comptant.

— Il y a dans la chambre des vitraux, des émaux, des miniatures, des tabatières en or et en argent, fit observer Rémonencq.

— Peut-on les examiner? demanda Fraisier.

— Je vas voir s'il dort bien, répliqua la Cibot.

Et, sur un signe de la portière, les trois oiseaux de proie entrèrent.

— Là! sont les chefs-d'œuvre! dit en montrant le salon Magus dont la barbe blanche frétillait par tous ses poils, mais ici sont les richesses! Et quelles richesses! les souverains n'ont rien de plus beau dans leurs Trésors.

Les yeux de Rémonencq, allumés par les tabatières, reluisaient comme des escarboucles. Fraisier, calme, froid comme un serpent qui se serait dressé sur sa queue, allongeait sa tête plate et se tenait dans la pose que les peintres prêtent à Méphistophélès. Ces trois différens avares, altérés d'or comme les diables le sont des rosées du paradis, dirigèrent, sans s'être concertés, un regard sur le possesseur de tant de richesses, car il avait fait un de ces mouvemens inspirés par le cauchemar. Tout-à-coup, sous le jet de ces trois rayons diaboliques, le malade ouvrit les yeux et jeta des cris perçans.

— Des voleurs! Les voilà! A la garde! on m'assassine.

Évidemment il continuait son rêve tout éveillé, car il s'était dressé sur son séant, les yeux agrandis, blancs, fixes, sans pouvoir bouger.

Elie Magus et Rémonencq gagnèrent la porte; mais ils y furent cloués par ce mot: — Magus, ici... Je suis trahi...

Le malade était réveillé par l'instinct de la conservation de son trésor, sentiment au moins égal à celui de la conservation personnelle.

— Madame Cibot, qui est monsieur? cria-t-il en frissonnant à l'aspect de Fraisier qui restait immobile.

— Pardieu! est ce que je pouvais le mettre à la porte, dit-elle en clignant de l'œil et faisant signe à Fraisier... Monsieur s'est présenté tout à l'heure au nom de votre famille...

Fraisier laissa échapper un mouvement d'admiration pour la Cibot.

— Oui, monsieur, je venais de la part de madame la présidente de Marville, de son mari, de sa fille, vous témoigner leurs regrets; ils ont appris fortuitement votre maladie, et ils voudraient vous soigner eux-mêmes... ils vous offrent d'aller à la terre de Marville y recouvrer la santé; madame la vicomtesse Popinot, la petite Cécile que vous aimez tant, sera votre garde-malade.. elle a pris votre défense auprès de sa mère, elle l'a fait revenir de l'erreur où elle était.

— Et ils vous ont envoyé, mes héritiers! s'écria Pons indigné, en vous donnant pour guide le plus habile connaisseur, le plus fin expert de Paris?... Ah! la charge est bonne, reprit-il en riant d'un rire de fou. Vous venez évaluer mes tableaux, mes curiosités, mes tabatières, mes miniatures!... Évaluez! vous avez un homme qui, non-seulement a les connaissances en toute chose, mais qui peut acheter, car il est dix fois millionnaire... Mes chers parens n'attendront pas longtemps ma succession, dit-il avec une ironie profonde, ils m'ont donné le coup de pouce... Ah! madame Cibot, vous vous dites ma mère, et vous introduisez les marchands, mon concurrent et les Camusot ici pendant que je dors!... Sortez tous...

Et le malheureux, surexité par la double action de la colère et de la peur, se leva décharné.

— Prenez mon bras, monsieur, dit la Cibot en se précipitant sur Pons pour l'empêcher de tomber. Calmez-vous donc, ces messieurs sont sortis.

— Je veux voir le salon!... dit le moribond.

La Cibot fit signe aux trois corbeaux de s'envoler; puis, elle saisit Pons, l'enleva comme une plume, et le recoucha, malgré ses cris.

En voyant le malheureux collectionneur tout-à-fait épuisé, elle alla fermer la porte de l'appartement. Les trois bourreaux de Pons étaient encore sur le palier, et lorsque la Cibot les vit, elle leur dit de l'attendre, en entendant cette parole de Fraisier à Magus: — Écrivez-moi une lettre signée de vous deux, par laquelle vous vous engageriez à payer neuf

cent mille francs comptant la collection de monsieur Pons, et nous verrons à vous faire faire un beau bénéfice..!

Puis il souffla dans l'oreille de la Cibot un mot, un seul que personne ne put entendre, et il descendit avec les deux marchands à la loge.

— Madame Cibot, dit le malheureux Pons, quand la portière revint, sont-ils partis?...

— Qui... partis?... demanda-t-elle...

— Ces hommes?...

— Quels hommes?... Allons, vous avez vu des hommes! dit-elle. Vous venez d'avoir un coup de fièvre chaude, que sans moi vous alliez passer par la fenêtre, et vous me parlez encore d'hommes..... Allez-vous rester toujours comme ça?...

— Comment, là, tout à l'heure, il n'y avait pas un monsieur qui s'est dit envoyé par ma famille...

— Allez-vous *m'ostiner* encore, reprit-elle. Ma foi, savez-vous où l'on devrait vous mettre? à *Chalenton*!... Vous voyez des hommes...

— Élie Magus, Rémonencq...

— Ah! pour Rémonencq, vous pouvez l'avoir vu, car il est venu me dire que mon pauvre Cibot va si mal, que je vais vous planter là pour reverdir. Mon Cibot avant tout, voyez-vous! Quand mon homme est malade, moi, je ne connais plus personne. Tâchez de rester tranquille et de dormir une couple d'heures, car j'ai dit d'envoyer chercher monsieur Poulain, et je reviendrai avec lui. . Buvez et soyez sage.

— Il n'y avait personne dans ma chambre, là, tout à l'heure quand je me suis éveillé?...

— Personne! dit-elle. Vous aurez vu monsieur Rémonencq dans vos glaces.

— Vous avez raison, madame Cibot, dit le malade en devenant doux comme un mouton.

— Eh bien! vous voilà raisonnable, adieu, mon Chérubin, restez tranquille, je serai dans un instant à vous.

Quand Pons entendit fermer la porte de l'appartement, il rassembla ses dernières forces pour se lever, car il se dit:

— On me trompe! on me dévalise! Schmucke est un enfant qui se laisserait lier dans un sac!...

Et le malade, animé par le désir d'éclaircir la scène affreuse qui lui semblait trop réelle pour être une vision, put gagner la porte de sa chambre, il l'ouvrit péniblement, et se trouva dans son salon, où la vue de ses chères toiles, de ses statues, de ses bronzes florentins, de ses porcelaines, le ranima. Le collectionneur, en robe de chambre, les jambes nues, la tête en feu, put faire le tour des deux rues qui se trouvaient tracées par les crédences et les armoires dont la rangée partageait le salon en deux parties.

Au premier coup d'œil du maître, il compta tout, et aperçut son musée au complet. Il allait rentrer, lorsque son regard fut attiré par un portrait de Greuze mis à la place du chevalier de Malte, de Sébastien del Piombo. Le soupçon sillonna son intelligence comme un éclair zèbre un ciel orageux. Il regarda la place occupée par ses huit tableaux capitaux, et les trouva remplacés tous. Les yeux du pauvre homme furent tout-à-coup couverts d'un voile noir, il fut pris par une faiblesse, et tomba sur le parquet.

Cet évanouissement fut si complet, que Pons resta là pendant deux heures, il fut trouvé par Schmucke, quand l'Allemand, réveillé, sortit de sa chambre pour venir voir son ami. Schmucke eut mille peines à relever le moribond et à le recoucher; mais quand il adressa la parole à ce quasi-cadavre, et qu'il reçut un regard glacé, des paroles vagues et bégayées, le pauvre Allemand, au lieu de perdre la tête, devint un héros d'amitié.

Sous la pression du désespoir, cet homme-enfant eut de ces inspirations comme en ont les femmes aimantes ou les mères. Il fit chauffer des serviettes (il trouva des serviettes!), il sut en entortiller les mains de Pons, il lui en mit au creux de l'estomac; puis il prit ce front moite et froid entre ses mains, il y appela la vie avec une puissance de volonté digne d'Apollonius de Thyane. Il baisa son ami sur les yeux comme ces Marie que les grands sculpteurs italiens ont sculptées dans leurs bas-reliefs appelés *Piéta*, baisant le Christ.

Ces efforts divins, cette effusion d'une vie dans une autre, cette œuvre de mère et d'amante fut couronnée d'un plein succès. Au bout d'une demi-heure, Pons réchauffé reprit forme humaine: la couleur vitale revint aux yeux, la chaleur extérieure rappela le mouvement dans les organes, Schmucke fit boire à Pons de l'eau de mélisse mêlée à du vin, l'esprit de la vie s'infusa dans ce corps, l'intelligence rayonna de nouveau sur ce front naguère insensible comme une pierre. Pons comprit alors à quel saint dévoûment, à quelle puissance d'amitié cette résurrection était due.

— Sans toi, je mourais! dit il en se sentant le visage doucement baigné par les larmes du bon Allemand, qui riait et qui pleurait tout à la fois.

En entendant cette parole, attendue dans le délire de l'espoir, qui vaut celui du désespoir, le pauvre Schmucke, dont toutes les forces étaient épuisées, s'affaissa comme un ballon crevé. Ce fut à son tour de tomber, il se laissa aller sur un fauteuil, joignit les mains et remercia Dieu par une fervente prière. Un miracle venait pour lui de s'accomplir! Il ne croyait pas au pouvoir de sa prière en action, mais à celui de Dieu qu'il avait invoqué.

Cependant le miracle était un effet naturel et que les médecins ont constaté souvent. Un malade entouré d'affection, soigné par des gens intéressés à sa vie, à chances égales est sauvé, là où succombe un sujet gardé par des mercenaires. Les médecins ne veulent pas voir en ceci les effets d'un magnétisme involontaire, ils attribuent ce résultat à des soins intelligens, à l'exacte observation de leurs ordonnances; mais beaucoup de mères connaissent la vertu de ces ardentes projections d'un constant désir.

— Mon bon Schmucke!...

— *Ne barle bas, che d'endendrai bar le cueir .. rebose! rebose*! dit le musicien en souriant.

— Pauvre ami! noble créature! Enfant de Dieu vivant en Dieu! seul être qui m'ait aimé!... dit Pons par interjections, en trouvant dans sa voix des modulations inconnues.

L'âme, près de s'envoler, était toute dans ces paroles qui donnèrent à Schmucke des jouissances presque égales à celles de l'amour.

— *Fis*! *Fis*! *ed che tevientrai cin lion*! *che drafaillerai bir teux*.

— Écoute, mon bon, et fidèle, et adorable ami! laisse-moi parler, le temps me presse, car je suis mort, je ne reviendrai pas de ces crises répétées.

Schmucke pleura comme un enfant.

— Écoute donc, tu pleureras après...., dit Pons. Chrétien, il faut te soumettre. On m'a volé, et c'est la Cibot... Avant de te quitter je dois t'éclairer sur les choses de la vie, tu ne les sais pas... On a pris huit tableaux qui valaient des sommes considérables.

— *Bardonne-moi, che les ai fentus...*

— Toi!

— *Moi...* dit le pauvre Allemand, *nis édions assignés... au dripinal...*

— Assignés?... par qui?...

— *Addans*!...

Schmucke alla chercher le papier timbré laissé par l'huissier et l'apporta.

Pons lut attentivement ce grimoire. Après lecture il laissa tomber le papier et garda le silence. Cet observateur du travail humain, qui jusqu'alors avait négligé le moral, finit par compter tous les fils de la trame ourdie par la Cibot. Sa verve d'artiste, son intelligence d'élève de l'Académie de Rome, toute sa jeunesse lui revint pour quelques instans.

— Mon bon Schmucke, obéis-moi militairement. Ecoute! descends à la loge et dis à cette affreuse femme que je voudrais revoir la personne qui m'est envoyée par mon cousin le président, et que, si elle ne vient pas, j'ai l'intention de léguer ma collection au Musée; qu'il s'agit de faire mon testament.

Schmucke s'acquitta de la commission; mais, au premier mot, la Cibot répondit par un sourire.

— Notre cher malade a eu, mon bon monsieur Schmucke, une attaque de fièvre chaude, et il a cru voir du monde dans

sa chambre. Je vous donne ma parole d'honnête femme que personne n'est venu de la part de la famille de notre cher malade...

Schmucke revint avec cette réponse, qu'il répéta textuellement à Pons.

— Elle est plus forte, plus madrée, plus astucieuse, plus machiavélique que je ne le croyais, dit Pons en souriant, elle ment jusque dans sa loge! Figure-toi qu'elle a, ce matin, amené ici un Juif, nommé Élie Magus, Rémonencq et un troisième qui m'est inconnu, mais qui est plus affreux à lui seul que les deux autres. Elle a compté sur mon sommeil pour évaluer ma succession, le hasard a fait que je me suis éveillé, je les ai vus tous trois soupesant mes tabatières. Enfin, l'inconnu s'est dit envoyé par les Camusot, j'ai parlé avec lui... Cette infâme Cibot m'a soutenu que je rêvais... Mon bon Schmucke, je ne rêvais pas!... J'ai bien entendu cet homme, il m'a parlé... Les deux marchands se sont effrayés et ont pris la porte... J'ai cru que la Cibot se démentirait!... Cette tentative est inutile. Je vais tendre un autre piége où la scélérate se prendra... Mon pauvre ami, tu prends la Cibot pour un ange, c'est une femme qui m'a, depuis un mois, assassiné dans un but cupide. Je n'ai pas voulu croire à tant de méchanceté chez une femme qui nous avait servis fidèlement pendant quelques années. Ce doute m'a perdu... Combien t'a-t-on donné des huit tableaux?...

— Cinq mille francs.

— Bon Dieu, ils en valaient vingt fois autant! s'écria Pons, c'est la fleur de ma collection. Je n'ai pas le temps d'intenter un procès, d'ailleurs ce serait te mettre en cause comme la dupe de ces coquins... Un procès te tuerait! Tu ne sais pas ce que c'est que la justice! c'est l'égout de toutes les infamies morales... A voir tant d'horreurs, des âmes comme la tienne y succombent. Et puis tu seras assez riche. Ces tableaux m'ont coûté quatre mille francs, je les ai depuis trente-six ans... Mais nous avons été volés avec une habileté surprenante. Je suis sur le bord de ma fosse, je ne me soucie plus que de toi... de toi, le meilleur des êtres. Or, je ne veux pas que tu sois dépouillé, car tout ce que je possède est à toi. Donc, il faut te défier de tout le monde, et tu n'as jamais eu de défiance. Dieu te protége, je le sais; mais il peut t'oublier pendant un moment, et tu serais flibusté comme un vaisseau marchand. La Cibot est un monstre, elle me tue! et tu vois en elle un ange, je veux te la faire connaître, va la prier de t'indiquer un notaire, qui reçoive mon testament. . et je te la montrerai les mains dans le sac.

Schmucke écoutait Pons comme s'il lui avait raconté l'Apocalypse. Qu'il existât une nature aussi perverse que devait être celle de la Cibot, si Pons avait raison, c'était pour lui la négation de la Providence.

— *Mon baufre ami Bons se droufe si mâle,* dit l'Allemand en descendant à la loge et s'adressant à madame Cibot, *qu'ile feud vaire son desdamand, alez chercher ein nodaire...*

Ceci fut dit en présence de plusieurs personnes, car l'état de Cibot était presque désespéré. Rémonencq, sa sœur, deux portières accourues des maisons voisines, trois domestiques des locataires de la maison et le locataire du premier étage sur le devant de la rue stationnaient sous la porte cochère.

— Ah! vous pouvez bien aller chercher un notaire, vous-même, s'écria la Cibot les larmes aux yeux, et faire faire votre testament par qui vous voudrez... Ce n'est pas quand mon pauvre Cibot est à la mort que je quitterai son lit... Je donnerais tous les Pons du monde pour conserver Cibot... un homme qui ne m'a jamais causé pour deux onces de chagrin pendant trente ans de ménage!...

Et elle rentra, laissant Schmucke tout interdit.

— Monsieur, dit à Schmucke le locataire du premier étage, monsieur Pons est-il donc bien mal?...

Ce locataire, nommé Jolivard, était un employé de l'enregistrement, au bureau du Palais.

— *Il a vailli murir dud-à-l'heire!* répondit Schmucke avec une profonde douleur.

— Il y a près d'ici, rue Saint-Louis, monsieur Trognon, notaire, fit observer monsieur Jolivard. C'est le notaire du quartier.

— Voulez-vous que je l'aille chercher? demanda Rémonencq à Schmucke.

— *Pien folondiers...* répondit Schmucke, *gar si montame Zibod ne beut bas varter mon ami, che ne filrais bas le guidder tans l'édat û il esd ..*

— Madame Cibot nous disait qu'il devenait fou!... reprit Jolivard.

— *Bons vou?* s'écria Schmucke frappé de terreur. *Chamais il n'a i dand t'esbrid... et c'ed ce qui m'einguiède bir sa sandé...*

Toutes les personnes qui composaient l'attroupement écoutaient cette conversation avec une curiosité bien naturelle, et qui la grava dans leur mémoire.

Schmucke, qui ne connaissait pas Fraisier, ne put faire attention à cette tête satanique et à ces yeux brillans. Fraisier en jetant deux mots dans l'oreille de la Cibot avait été l'auteur de la scène hardie, peut-être au-dessus des moyens de la Cibot, mais qu'elle avait jouée avec une supériorité magistrale.

Faire passer le moribond pour fou, c'était une des pierres angulaires de l'édifice bâti par l'homme de loi.

L'incident de la matinée avait bien servi Fraisier; et, sans lui, peut-être la Cibot, dans son trouble, se serait-elle démentie, au moment où l'innocent Schmucke était venu lui tendre un piége en la priant de rappeler l'envoyé de la famille.

Rémonencq, qui vit venir le docteur Poulain, ne demandait pas mieux que de disparaître. Et voici pourquoi :

XXXIX.

Rémonencq, depuis dix jours, remplissait le rôle de la Providence, ce qui déplaît singulièrement à la Justice dont la prétention est de la représenter à elle seule. Rémonencq voulait se débarrasser à tout prix du seul obstacle qui s'opposait à son bonheur. Pour lui, le bonheur, c'était d'épouser l'appétissante portière, et de tripler ses capitaux. Or, Rémonencq, en voyant le petit tailleur buvant de la tisane, avait eu l'idée de convertir son indisposition en une maladie mortelle, et son état de ferrailleur lui en avait donné le moyen.

Un matin, pendant qu'il fumait sa pipe, le dos appuyé au chambranle de la porte de sa boutique, et qu'il rêvait à ce beau magasin sur le boulevard de la Madeleine où trônerait madame Cibot, superbement vêtue, ses yeux tombèrent sur une rondelle en cuivre fortement oxidée. L'idée de nettoyer économiquement sa rondelle dans la tisane de Cibot lui vint subitement. Il attacha ce cuivre, rond comme une pièce de cent sous, par une petite ficelle; et, pendant que la Cibot était occupée chez ses messieurs, il allait tous les jours savoir des nouvelles de son ami le tailleur. Durant cette visite de quelques minutes, il laissait tremper la rondelle en cuivre; et, en s'en allant, il la reprenait par la ficelle. Cette légère addition de cuivre chargé de son oxide, communément appelé vert-de-gris, introduisit secrètement un principe délétère dans la tisane bienfaisante, mais en proportions homéopathiques, ce qui fit des ravages incalculables.

Voici quels furent les résultats de cette homéopathie criminelle. Le troisième jour, les cheveux du pauvre Cibot tombèrent, les dents tremblèrent dans leurs alvéoles, et l'économie de cette organisation fut troublée par cette imperceptible dose de poison. Le docteur Poulain se creusa la tête en apercevant l'effet de cette décoction, car il était assez savant pour reconnaître l'action d'un agent destructeur. Il emporta la tisane, à l'insu de tout le monde, et il en opéra l'analyse lui-même; mais il n'y trouva rien. Le hasard voulut que, ce jour-là, Rémonencq, effrayé de ses œuvres, n'eût pas mis sa fatale rondelle.

Le docteur Poulain s'en tira vis-à-vis de lui-même et de la science, en supposant que, par suite d'une vie sédentaire, dans une loge humide, le sang de ce tailleur accroupi sur une table, devant cette fenêtre grillagée, avait pu se décomposer, faute d'exercice, et surtout à la perpétuelle aspiration des émana-

tions d'un ruisseau fétide. La rue de Normandie est une de ces vieilles rues à chaussée fendue, où la ville de Paris n'a pas encore mis de bornes-fontaines, et dont le ruisseau noir roule péniblement les eaux ménagères de toutes les maisons, qui s'infiltrent sous les pavés et y produisent cette boue particulière à la ville de Paris.

La Cibot, elle, allait et venait, tandis que son mari, travailleur intrépide, était toujours devant cette croisée, assis comme un fakir. Les genoux du tailleur étaient ankilosés, le sang se fixait dans le buste, les jambes amaigries, tortues, devenaient des membres presque inutiles. Aussi le teint fortement cuivré de Cibot, paraissait-il naturellement maladif, depuis fort longtemps. La bonne santé de la femme et la maladie de l'homme semblèrent au docteur un fait naturel.

— Quelle est donc la maladie de mon pauvre Cibot? avait demandé la portière au docteur Poulain.

— Ma chère madame Cibot, répondit le docteur, il meurt de de la maladie des portiers... son étiolement général annonce une incurable viciation du sang.

Un crime sans objet, sans aucun gain, sans aucun intérêt, finit par effacer dans l'esprit du docteur Poulain ses premiers soupçons. Qui pouvait vouloir tuer Cibot? sa femme? le docteur lui vit goûter à la tisane de Cibot en la sucrant.

Une assez grande quantité de crimes échappent à la vengeance de la société, c'est en général ceux qui se commettent, comme celui-ci, sans les preuves effrayantes d'une violence quelconque: le sang répandu, la strangulation, les coups, enfin les procédés maladroits; mais surtout quand le meurtre est sans intérêt apparent, et commis dans les classes inférieures. Le crime est toujours dénoncé par son avant-garde, par des haines, par des cupidités visibles dont sont instruits les gens aux yeux de qui l'on vit. Mais, dans les circonstances où se trouvaient le petit tailleur, Rémonencq et la Cibot, personne n'avait intérêt à chercher la cause de la mort, excepté le médecin. Ce portier maladif, cuivré, sans fortune, adoré de sa femme, était sans fortune et sans ennemis. Les motifs et la passion du brocanteur se cachaient dans l'ombre tout aussi bien que la fortune de la Cibot. Le médecin connaissait à fond la portière et ses sentimens, il la croyait capable de tourmenter Pons; mais il la savait sans intérêt ni force pour un crime; d'ailleurs, elle buvait une cuillerée de tisane toutes les fois que le docteur venait et qu'elle donnait à boire à son mari. Poulain, le seul de qui pouvait venir la lumière, crut à quelque hasard de maladie, à l'une de ces étonnantes exceptions qui rendent la médecine un si périlleux métier. Et, en effet, le petit tailleur se trouva malheureusement, par suite de son existence rabougrie, dans des conditions de mauvaise santé telles que cette imperceptible addition d'oxide de cuivre devait lui donner la mort.

Les commères, les voisins se comportaient aussi de manière à innocenter Rémonencq en justifiant cette mort subite.

— Ah! s'écriait l'un, il y a bien longtemps que je disais que monsieur Cibot n'allait pas bien.

— Il travaillait trop, c't homme-là! répondait un autre, il s'est brûlé le sang.

— Il ne voulait pas m'écouter, s'écriait un voisin, je lui conseillais de se promener le dimanche, de faire le lundi, car ce n'est pas trop de deux jours par semaine pour se divertir.

Enfin, la rumeur du quartier, si délatrice, et que la justice écoute par les oreilles du commissaire de police, ce roi de la basse classe, expliquait parfaitement la mort du petit tailleur. Néanmoins, l'air pensif, les yeux inquiets de monsieur Poulain, embarrassaient beaucoup Rémonencq; aussi, voyant venir le docteur, se proposa-t-il avec empressement à Schmucke pour aller chercher ce monsieur Trognon que connaissait Fraisier.

— Je serai revenu pour le moment où le testament se fera, dit Fraisier à l'oreille de la Cibot, et, malgré votre douleur, il faut veiller au grain.

Le petit avoué, qui disparut avec la légèreté d'une ombre, rencontra son ami le médecin.

— Eh! Poulain, s'écria-t-il, tout va bien. Nous sommes sauvés!... je te dirai ce soir comment! Cherche quelle est la place qui te convient! tu l'auras! Et moi! je suis juge-de-paix. Tabareau ne me refusera plus sa fille... Quant à toi, je me charge de te faire épouser mademoiselle Vitel, la petite-fille de notre juge-de-paix.

Fraisier laissa Poulain sur la stupéfaction que ces folles paroles lui causèrent, et sauta sur le boulevard comme une balle; il fit signe à l'omnibus et fut, en dix minutes, déposé par ce coche moderne à la hauteur de la rue Choiseul. Il était environ quatre heures, Fraisier était sûr de trouver la présidente seule, car les magistrats ne quittent guère le Palais avant cinq heures.

Madame de Marville reçut Fraisier avec une distinction qui prouvait que, selon sa promesse, faite à madame Vatinelle, monsieur Lebœuf avait parlé favorablement de l'ancien avoué de Mantes. Amélie fut presque chatte avec Fraisier, comme la duchesse de Montpensier dut l'être avec Jacques Clément; car ce petit avoué, c'était son couteau. Mais quand Fraisier présenta la lettre collective, par laquelle Élie Magus et Rémonencq s'engageaient à prendre en bloc la collection de Pons pour une somme de neuf cent mille francs payée comptant, la présidente lança sur l'homme d'affaires un regard d'où jaillissait la somme. Ce fut une nappe de convoitise qui roula jusqu'à l'avoué.

— Monsieur le président, lui dit-elle, m'a chargé de vous inviter à dîner demain, nous serons en famille, vous aurez pour convives monsieur Godeschal, le successeur de maître Desroches mon avoué; puis Berthier, notre notaire; mon gendre et ma fille... Après le dîner, nous aurons vous et moi, le notaire et l'avoué, la petite conférence que vous avez demandée, et où je vous remettrai nos pouvoirs. Ces deux messieurs obéiront, comme vous l'exigez, à vos inspirations, et veilleront à ce que *tout cela* se passe bien. Vous aurez la procuration de monsieur de Marville dès qu'elle vous sera nécessaire...

— Il me la faudra pour le jour du décès...

— On la tiendra prête...

— Madame la présidente, si je demande une procuration, si je veux que votre avoué ne paraisse pas, c'est bien moins dans mon intérêt que dans le vôtre... Quand je me donne, moi! je me donne tout entier. Aussi, madame, demandé-je en retour la même fidélité, la même confiance à mes protecteurs, je n'ose dire de vous, mes cliens. Vous pouvez croire qu'en agissant ainsi, je veux m'accrocher à l'affaire; non, non, madame: s'il se commettait des choses répréhensibles... car, en matière de succession, on est entraîné... surtout par un poids de neuf cent mille francs... eh bien! vous ne pouvez pas désavouer un homme comme maître Godeschal, la probité même; mais on peut rejeter tout sur le dos d'un méchant petit homme d'affaires...

La présidente regarda Fraisier avec admiration.

— Vous devez aller bien haut ou bien bas, lui dit-elle. A votre place, au lieu d'ambitionner cette retraite de juge-de-paix, je voudrais être procureur du Roi... à Mantes! et faire un grand chemin.

— Laissez-moi faire, madame! La justice de paix est un cheval de curé pour monsieur Vitel, je m'en ferai un cheval de bataille.

La présidente fut amenée ainsi à sa dernière confidence avec Fraisier.

— Vous me paraissez dévoué si complétement à nos intérêts, dit-elle, que je vais vous initier aux difficultés de notre position, et à nos espérances. Le président, lors du mariage projeté pour sa fille et un intrigant qui, depuis, s'est fait banquier, désirait vivement augmenter la terre de Marville de plusieurs herbages, alors à vendre. Nous nous sommes dessaisis de cette magnifique habitation pour marier ma fille comme vous savez; mais je souhaite bien vivement, ma fille étant fille unique, acquérir le reste de ces herbages. Ces belles prairies ont été déjà vendues en partie, elles appartiennent à un Anglais qui retourne en Angleterre, après avoir demeuré là pendant vingt ans; il a bâti le plus charmant cottage dans une délicieuse situation, entre le parc de Marville et les prés qui dépendaient autrefois de la terre, et il a racheté, pour se faire un parc, des remises, des petits bois, des jardins à des prix fous. Cette habitation avec ses dépendances forme

fabrique dans le paysage, et elle est contiguë aux murs du parc de ma fille. On pourrait avoir les herbages et l'habitation pour sept cent mille francs, car le produit net des prés est de vingt mille francs... Mais si monsieur Wadmann apprend que c'est nous qui achetons, il voudra sans doute deux ou trois cent mille francs de plus, car il les perd, si comme cela se fait en matière rurale, on ne compte l'habitation pour rien...

— Mais, madame, vous pouvez, selon moi, si bien regarder la succession comme à vous, que je m'offre à jouer le rôle d'acquéreur à votre profit, et je me charge de vous avoir la terre au meilleur marché possible par un sous-seing privé, comme cela se fait pour les marchands de biens... Je me présenterai à l'Anglais en cette qualité. Je connais ces affaires-là, c'était à Mantes ma spécialité. Vatinelle avait doublé la valeur de son Étude, car je travaillais sous son nom ..

— De là votre liaison avec la petite madame Vatinelle... Ce notaire doit être bien riche aujourd'hui...

— Mais madame Vatinelle dépense beaucoup.... Ainsi, soyez tranquille, madame, je vous servirai l'Anglais cuit à point...

— Si vous arriviez à ce résultat, vous auriez des droits éternels à ma reconnaissance.... Adieu, mon cher monsieur Fraisier. A demain...

Fraisier sortit en saluant la présidente avec moins de servilité que la dernière fois.

— Je dîne demain chez le président Marville!... se disait Fraisier. Allons, je tiens ces gens-là. Seulement, pour être maître absolu de l'affaire, il faudrait que je fusse le conseil de cet Allemand, dans la personne de Tabareau, l'huissier de la justice de paix! Ce Tabareau, qui me refuse sa fille, une fille unique, me la donnera si je suis juge-de-paix. Mademoiselle Tabareau, cette grande fille rousse et poitrinaire, est propriétaire du chef de sa mère d'une maison à la place Royale; je serai donc éligible. A la mort de son père, elle aura bien encore six mille livres de rentes. Elle n'est pas belle; mais, mon Dieu! pour passer de zéro à dix-huit mille francs de rentes, il ne faut pas regarder à la planche!...

Et, en revenant par les boulevards à la rue de Normandie, il se laissait aller au cours de ce rêve d'or. Il se laissait aller au bonheur d'être à jamais hors du besoin; il pensait à marier mademoiselle Vitel, la fille du juge-de-paix, à son ami Poulain. Il se voyait, de concert avec le docteur, un des rois du quartier, il dominerait les élections municipales, militaires et politiques. Les boulevards paraissent courts, lorsqu'en s'y promenant on promène ainsi son ambition à cheval sur la fantaisie.

Lorsque Schmucke remonta près de son ami Pons, il lui dit que Cibot était mourant, et que Rémonencq était allé chercher monsieur Trognon, notaire. Pons fut frappé de ce nom, que la Cibot lui jetait si souvent dans ses interminables discours, en lui recommandant ce notaire comme la probité même. Et alors le malade, dont la défiance était devenue absolue depuis le matin, eut une idée lumineuse qui compléta le plan formé par lui pour se jouer de la Cibot et la dévoiler tout entière au crédule Schmucke.

— Schmucke, dit-il en prenant la main au pauvre Allemand hébété par tant de nouvelles et d'événemens, il doit régner une grande confusion dans la maison, si le portier est à la mort, nous sommes à peu près libres pour quelques momens, c'est-à-dire sans espions, car on nous espionne, sois-en sûr! Sors, prends un cabriolet, va au théâtre, dis à mademoiselle Héloïse, notre première danseuse, que je veux la voir avant de mourir, et qu'elle vienne à dix heures et demie, après son service. De là, tu iras chez tes deux amis Schwab et Brunner, et tu les prieras d'être ici demain à neuf heures du matin, de venir demander de mes nouvelles, en ayant l'air de passer par ici et de monter me voir...

Voici quel était le plan forgé par le vieil artiste en se sentant mourir. Il voulait enrichir Schmucke, en l'instituant son héritier universel; et, pour le soustraire à toutes les chicanes possibles, il se proposait de dicter son testament à un notaire, en présence de témoins, afin qu'on ne supposât pas qu'il n'avait plus sa raison, et pour ôter aux Camusot tout prétexte d'attaquer ses dernières dispositions. Ce nom de Trognon lui fit entrevoir quelque machination, il crut à quelque vice de forme, projeté par avance, à quelque infidélité préméditée par la Cibot, et il résolut de se servir de ce Trognon pour se faire dicter un testament olographe qu'il cachèterait et serrerait dans le tiroir de sa commode. Il comptait montrer à Schmucke, en le faisant cacher dans un des cabinets de son alcove, la Cibot s'emparant de ce testament, le décachetant, le lisant et le recachetant. Puis le lendemain à neuf heures, il voulait anéantir ce testament olographe par un testament par devant notaire, bien en règle et indiscutable.

Quand la Cibot l'avait traité de fou, de visionnaire, il avait reconnu la haine et la vengeance, l'avidité de la présidente; car, au lit depuis deux mois, le pauvre homme, pendant ses insomnies, pendant ses longues heures de solitude, avait repassé les événemens de sa vie au crible.

Les sculpteurs antiques et modernes ont souvent posé, de chaque côté de la tombe, des génies qui tiennent des torches allumées. Ces lueurs éclairent aux mourans le tableau de leurs fautes, de leurs erreurs, en leur éclairant les chemins de la Mort. La sculpture représente là de grandes idées, elle formule un fait humain. L'agonie a sa sagesse. Souvent on voit de simples jeunes filles, à l'âge le plus tendre, avoir une raison centenaire, devenir prophètes, juger leur famille, n'être les dupes d'aucune comédie. C'est là la poésie de la Mort. Mais, chose étrange et digne de remarque! on meurt de deux façons différentes. Cette poésie de la prophétie, ce don de bien voir, soit en avant, soit en arrière, n'appartient qu'aux mourans dont la chair seulement est atteinte, qui périssent par la destruction des organes de la vie charnelle. Ainsi les êtres attaqués, comme Louis XIV, par la gangrène; les poitrinaires, les malades qui périssent comme Pons par la fièvre, comme madame de Mortsauf par l'estomac, ou comme les soldats, par des blessures qui les saisissent en pleine vie, ceux-là jouissent de cette lucidité sublime, et font des morts surprenantes, admirables; tandis que les gens qui meurent par des maladies pour ainsi dire intelligentielles, dont le mal est dans le cerveau, dans l'appareil nerveux qui sert d'intermédiaire au corps pour fournir le combustible de la pensée; ceux-là meurent tout entiers. Chez eux, l'esprit et le corps sombrent à la fois. Les uns, âmes sans corps, réalisent les spectres bibliques; les autres sont des cadavres.

Cet homme vierge, ce Caton friand, ce juste presque sans péchés, pénétra tardivement dans les poches de fiel qui composaient le cœur de la présidente. Il devina le monde sur le point de le quitter. Aussi, depuis quelques heures, avait-il pris gaîment son parti, comme un joyeux artiste, pour qui tout est prétexte à *charge*, à raillerie. Les derniers liens qui l'unissaient à la vie, les chaînes de l'admiration, les nœuds puissans qui rattachaient le connaisseur aux chefs d'œuvre de l'art, venaient d'être brisés le matin. En se voyant volé par la Cibot, Pons avait dit adieu chrétiennement aux pompes et aux vanités de l'art, à sa collection, à ses amitiés pour les créateurs de tant de belles choses, et il voulait uniquement penser à la mort, à la façon de nos ancêtres qui la comptaient comme une des fêtes du chrétien. Dans sa tendresse pour Schmucke, Pons essayait de le protéger du fond de son cercueil. Cette pensée paternelle fut la raison du choix qu'il fit du premier sujet de la danse, pour avoir du secours contre les perfidies qui l'entouraient, et qui ne pardonneraient sans doute pas à son légataire universel.

Héloïse Brisetout était une de ces natures qui restent vraies dans une position fausse, capable de toutes les plaisanteries possibles contre des adorateurs payans, une fille de l'école des Jenny Cadine et des Josépha; mais bonne camarade et ne redoutant aucun pouvoir humain, à force de les voir tous faibles, et habituée qu'elle était à lutter avec les sergens de ville au bal peu champêtre de Mabille et au carnaval.

— Si elle a fait donner ma place à son protégé Garangeot, elle se croira d'autant plus obligée de me servir, se dit Pons.

Schmucke put sortir sans qu'on fît attention à lui, dans la confusion qui régnait dans la loge, et il revint avec la plus

excessive rapidité, pour ne pas laisser trop longtemps Pons tout seul.

Monsieur Trognon arriva pour le testament, en même temps que Schmucke. Quoique Cibot fût à la mort, sa femme accompagna le notaire, l'introduisit dans la chambre à coucher, et se retira d'elle-même, en laissant ensemble Schmucke, monsieur Trognon et Pons, mais elle s'arma d'une petite glace à main d'un travail curieux, et prit position à la porte, qu'elle laissa entrebâillée. Elle pouvait ainsi non-seulement entendre, mais voir tout ce qui se dirait et ce qui se passerait dans ce moment suprême pour elle.

— Monsieur, dit Pons, j'ai malheureusement toutes mes facultés, car je sens que je vais mourir; et, par la volonté de Dieu, sans doute, aucune des souffrances de la mort ne m'est épargnée!... Voici monsieur Schmucke...

Le notaire salua Schmucke.

— C'est le seul ami que j'aie sur la terre, dit Pons, et je veux l'instituer mon légataire universel; dites-moi quelle forme doit avoir mon testament, pour que mon ami, qui est Allemand, qui ne sait rien de nos lois, puisse recueillir ma succession sans aucune contestation.

— On peut toujours tout contester, monsieur, dit le notaire, c'est l'inconvénient de la justice humaine. Mais en matière de testament, il en est d'inattaquables...

— Lequel? demanda Pons.

— Un testament fait par devant notaire, en présence de témoins qui certifient que le testateur jouit de toutes ses facultés, et si le testateur n'a ni femme, ni enfans, ni père, ni frère...

— Je n'ai rien de tout cela, toutes mes affections sont réunies sur la tête de mon cher ami Schmucke, que voici...

Schmucke pleurait.

— Si donc vous n'avez que des collatéraux éloignés, la loi vous laissant la libre disposition de vos meubles et immeubles, si vous ne les léguez pas à des conditions que la morale réprouve, car vous avez dû voir des testamens attaqués à cause de la bizarrerie des testateurs, un testament pardevant notaire est inattaquable. En effet, l'identité de la personne ne peut être niée, le notaire a constaté l'état de sa raison, et la signature ne peut donner lieu à aucune discussion... Néanmoins, un testament olographe, en bonne forme et clair, est aussi peu discutable.

— Je me décide, pour des raisons à moi connues, à écrire sous votre dictée un testament olographe, et à le confier à mon ami que voici... Cela se peut-il?...

— Très bien! dit le notaire... Voulez-vous écrire? je vais dicter...

— Schmucke, donne-moi ma petite écritoire de Boule. Monsieur, dictez-moi tout bas; car, ajouta-t-il, on peut nous écouter.

— Dites-moi donc avant tout quelles sont vos intentions, demanda le notaire.

Au bout de dix minutes, la Cibot, que Pons entrevoyait dans une glace, vit cacheter le testament, après que le notaire l'eut examiné pendant que Schmucke allumait une bougie; puis Pons le remit à Schmucke en lui disant de le serrer dans une cachette pratiquée dans son secrétaire. Le testateur demanda la clef du secrétaire, l'attacha dans le coin de son mouchoir, et mit le mouchoir sous son oreiller.

Le notaire, nommé par politesse exécuteur testamentaire, et à qui Pons laissait un tableau de prix, une de ces choses que la loi permet de donner à un notaire, sortit et trouva madame Cibot dans le salon.

— Eh bien! monsieur? monsieur Pons a-t-il pensé à moi?

— Vous ne vous attendez pas, ma chère, à ce qu'un notaire trahisse les secrets qui lui sont confiés, répondit monsieur Trognon. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y aura bien des cupidités déjouées et bien des espérances trompées. Monsieur Pons a fait un beau testament plein de sens, un testament patriotique et que j'approuve fort.

On ne se figure pas à quel degré de curiosité la Cibot arriva, stimulée par de telles paroles. Elle descendit et passa la nuit près de Cibot, en se promettant de se faire remplacer par mademoiselle Rémonencq, et d'aller lire le testament entre deux et trois heures du matin.

XL.

La visite de mademoiselle Héloïse Brisetout, à dix heures et demie du soir, parut assez naturelle à la Cibot; mais elle eut si peur que la danseuse ne parlât des mille francs donnés par Gaudissard, qu'elle accompagna le premier sujet en lui prodiguant des politesses et des flatteries comme à une souveraine.

— Ah! ma chère, vous êtes bien mieux sur votre terrain qu'au théâtre, dit Héloïse en montant l'escalier. Je vous engage à rester dans votre emploi!

Héloïse, amenée en voiture par Bixiou, son ami de cœur, était magnifiquement habillée, car elle allait à une soirée de Mariette, l'un des plus illustres premiers sujets de l'Opéra. Monsieur Chapoulot, ancien passementier de la rue Saint-Denis, le locataire du premier étage, qui revenait de l'Ambigu-Comique avec sa fille, fut ébloui, lui comme sa femme, en rencontrant une pareille toilette et une si jolie créature dans leur escalier.

— Qui est-ce, madame Cibot? demanda madame Chapoulot.

— C'est une rien du tout!... une sauteuse qu'on peut voir quasi-nue tous les soirs pour quarante sous... répondit la portière à l'oreille de l'ancienne passementière.

— Victorine! dit madame Chapoulot à sa fille, ma petite, laisse passer madame!

Ce cri de mère épouvantée fut compris d'Héloïse, qui se retourna.

— Votre fille est donc pire que l'amadou, madame, que vous craignez qu'elle ne s'incendie en me touchant?...

Héloïse regarda monsieur Chapoulot d'un air agréable en souriant.

— Elle est, ma foi, très jolie à la ville! dit monsieur Chapoulot en restant sur le palier.

Madame Chapoulot pinça son mari à le faire crier, et le poussa dans l'appartement.

— En voilà, dit Héloïse, un second qui s'est donné le genre d'être un quatrième.

— Mademoiselle est cependant habituée à monter, dit la Cibot en ouvrant la porte de l'appartement.

— Eh bien! mon vieux, dit Héloïse en entrant dans la chambre où elle vit le pauvre musicien étendu, pâle et la face apauvrie, ça ne va donc pas bien? Tout le monde au théâtre s'inquiète de vous; mais vous savez! quoiqu'on ait bon cœur, chacun a ses affaires, et on ne trouve pas une heure pour aller voir ses amis. Gaudissard parle de venir ici tous les jours, et tous les matins il est pris par les ennuis de l'administration. Néanmoins nous vous aimons tous...

— Madame Cibot, dit le malade, faites-moi le plaisir de nous laisser avec mademoiselle, nous avons à causer théâtre et de ma place de chef d'orchestre... Schmucke reconduira bien madame.

Schmucke, sur un signe de Pons, mit la Cibot à la porte, et tira les verrous.

— Ah! le gredin d'Allemand! voilà qu'il se gâte aussi, lui!... se dit la Cibot en entendant ce bruit significatif, c'est monsieur Pons qui lui apprend ces horreurs-là... Mais vous me payerez cela mes petits amis... se dit la Cibot en descendant. Bah! si cette saltimbanque de sauteuse lui parle des mille francs, je leur dirai que c'est une farce de théâtre...

Et elle s'assit au chevet de Cibot, qui se plaignait d'avoir le feu dans l'estomac, car Rémonencq venait de lui donner à boire en l'absence de sa femme.

— Ma chère enfant, dit Pons à la danseuse pendant que Schmucke renvoyait la Cibot, je ne me fie qu'à vous pour me choisir un notaire honnête homme, qui vienne recevoir demain matin, à neuf heures et demie précises, mon testament. Je veux laisser toute ma fortune à mon ami Schmucke. Si ce pauvre Allemand était l'objet de persécutions, je compte sur

ce notaire pour le conseiller, pour le défendre. Voilà pourquoi je désire un notaire considéré, très riche, au-dessus des considérations qui font fléchir les gens de loi : car mon pauvre légataire doit trouver un appui en lui. Je me défie de Berthier, successeur de Cardot, et vous qui connaissez tant de monde...

— Eh ! j'ai ton affaire! dit la danseuse, le notaire de Florine, de la comtesse du Bruel, Léopold Hannequin, un homme vertueux qui ne sait pas ce qu'est une lorette ! C'est comme un père de hasard, un brave homme qui vous empêche de faire des bêtises avec l'argent qu'on gagne; je l'appelle le père aux rats, car il a inculqué des principes d'économie à toutes mes amies. D'abord, il a, mon cher, soixante mille francs de rente, outre son étude. Puis il est notaire comme on était notaire autrefois ! Il est notaire quand il marche, quand il dort; il a dû ne faire que de petits notaires et de petites notaresses... Enfin c'est un homme lourd et pédant ; mais c'est un homme à ne fléchir devant aucune puissance quand il est dans ses fonctions... Il n'a jamais eu de *voleuse*, c'est père de famille fossile ! et c'est adoré de sa femme, qui ne le trompe pas quoique femme de notaire. . Que veux-tu? il n'y a pas mieux dans Paris en fait de notaire. C'est patriarche ; ça n'est pas drôle et amusant comme était Cardot avec Malaga, mais ça ne lèvera jamais le pied, comme le petit Chose qui vivait avec Antonia ! J'enverrai mon homme demain matin à huit heures... Tu peux dormir tranquillement. D'abord, j'espère que tu guériras, et que tu nous feras encore de jolie musique; mais, après tout, vois-tu, la vie est bien triste, les entreteneurs chipotent, les rois carottent, les ministres tripotent, les gens riches économisotent... Les artistes n'ont plus de ça! dit-elle en se frappant le cœur, c'est un temps à mourir... Adieu, vieux !

— Je te demande avant tout, Héloïse, la plus grande discrétion.

— Ce n'est pas une affaire de théâtre, dit-elle, c'est sacré, ça, pour pour une artiste.

— Quel est ton monsieur? ma petite.

— Le maire de ton arrondissement, monsieur Beaudoyer, un homme aussi bête que feu Crevel ; car tu sais, Crevel, un des anciens commanditaires de Gaudissard, il est mort il y a quelques jours, et il ne m'a rien laissé, pas même un pot de pommade ! C'est ce qui me fait te dire que notre siècle est dégoûtant.

— Et de quoi est-il mort?

— De sa femme!... S'il était resté avec moi, il vivrait encore! Adieu, mon bon vieux ! je te parle de crevaison, parce que je te vois dans quinze jours d'ici te promenant sur le boulevard et flairant de jolies petites curiosités, car tu n'es pas malade, tu as les yeux plus vifs que je ne te les ai jamais vus...

Et la danseuse s'en alla, sûre que son protégé Garangeot tenait pour toujours le bâton de chef d'orchestre. Garangeot était son cousin-germain.

Toutes les portes étaient entrebâillées, et tous les ménages sur pied regardèrent passer le premier sujet. Ce fut un événement dans la maison.

Fraisier, semblable à ces bouledogues qui ne lâchent pas le morceau où ils ont mis la dent, stationnait dans la loge auprès de la Cibot, quand la danseuse passa sous la porte cochère, et demanda le cordon. Il savait que le testament était fait, il venait sonder les dispositions de la portière; car maître Trognon, notaire, avait refusé de dire un mot sur le testament tout aussi bien à Fraisier qu'à madame Cibot. Naturellement l'homme de loi regarda la danseuse et se promit de tirer parti de cette visite *in extremis*.

— Ma chère madame Cibot, dit Fraisier, voici pour vous le moment critique.

— Ah ! oui ! .. dit-elle, mon pauvre Cibot !... quand je pense qu'il ne jouira pas de ce que je pourrais avoir...

— Il s'agit de savoir si monsieur Pons vous a légué quelque chose; enfin si vous êtes sur le testament ou si vous êtes oubliée, dit Fraisier en continuant. Je représente les héritiers naturels, et vous n'aurez rien que d'eux dans tous les cas... Le testament est olographe, il est, par conséquent, très vulnérable. . Savez-vous où notre homme l'a mis ?...

— Dans un cachette du secrétaire, et il en a pris la clef, répondit-elle, il l'a nouée au coin de son mouchoir, et il a serré le mouchoir sous son oreiller... J'ai tout vu.

— Le testament est-il cacheté?

— Hélas ! oui !

— C'est un crime que de soustraire un testament et de le supprimer, mais ce n'est qu'un délit de le regarder ; et, dans tous les cas, qu'est-ce que c'est? des peccadilles qui n'ont pas de témoins ! A-t-il le sommeil dur, notre homme?...

— Oui; mais quand vous avez voulu tout examiner et tout évaluer, il devait dormir comme un sabot, et il s'est réveillé. . Cependant, je vais voir ! Ce matin, j'irai relever monsieur Schmucke sur les quatre heures du matin, et, si vous voulez venir, vous aurez le testament à vous pendant dix minutes. .

— Eh bien ! c'est entendu, je me lèverai sur les quatre heures, et je frapperai tout doucement...

— Mademoiselle Rémonencq, qui me remplacera près de Cibot, sera prévenue, et tirera le cordon ; mais frappez à la fenêtre pour n'éveiller personne.

— C'est entendu, dit Fraisier, vous aurez de la lumière, n'est-ce pas? une bougie, cela me suffira...

A minuit, le pauvre Allemand, assis dans un fauteuil, navré de douleur, contemplait Pons, dont la figure crispée, comme l'est celle d'un moribond, s'affaissait, après tant de fatigues, à faire croire qu'il allait expirer.

— Je pense que j'ai juste assez de force pour aller jusqu'à demain soir, dit Pons, avec philosophie. Mon agonie viendra, sans doute, mon pauvre Schmucke, dans la nuit de demain. Dès que le notaire et tes deux amis seront partis, tu iras chercher notre bon abbé Duplanty, le vicaire de l'église de Saint-François. Ce digne homme ne me sait pas malade, et je veux recevoir les saints sacremens demain à midi...

Il se fit une longue pause.

— Dieu n'a pas voulu que la vie fût pour moi comme je la rêvais, reprit Pons. J'aurais tant aimé une femme, des enfans, une famille !... Être chéri de quelques êtres dans un coin, était toute mon ambition ! La vie est amère pour tout le monde, car j'ai vu des gens avoir tout ce que j'ai tant désiré vainement, et ne pas se trouver heureux... Sur la fin de ma carrière, le bon Dieu m'a fait trouver une consolation inespérée en me donnant un ami tel que toi !... Aussi n'ai-je pas à me reprocher de t'avoir méconnu, ou mal apprécié... mon bon Schmucke ; je t'ai donné mon cœur et toutes mes forces aimantes... Ne pleure pas, Schmucke, ou je me tairai ! Et c'est si doux pour moi de te parler de nous... Si je t'avais écouté, je vivrais. J'aurais quitté le monde et mes habitudes, et je n'y aurais pas reçu des blessures mortelles. Enfin, je ne veux m'occuper que de toi...

— *Dû as dort* !...

— Ne me contrarie pas, écoute-moi, cher ami.... Tu as la naïveté, la candeur d'un enfant de six ans qui n'aurait jamais quitté sa mère, c'est bien respectable ; il me semble que Dieu doit prendre soin lui-même des êtres qui te ressemblent. Cependant, les hommes sont si méchans, que je dois te prémunir contre eux. Tu vas donc perdre ta noble confiance, ta sainte crédulité, cette grâce des âmes pures qui n'appartient qu'aux gens de génie et aux cœurs comme le tien... Tu vas voir bientôt madame Cibot, qui nous a bien observés par l'ouverture de la porte entrebâillée, venir prendre ce faux testament... Je présume que la coquine fera cette expédition ce matin, quand elle te croira endormi Ecoute-moi bien, et suis mes instructions à la lettre... M'entends-tu ? demanda le malade.

Schmucke, accablé de douleur, saisi par une affreuse palpitation, avait laissé aller sa tête sur le dos du fauteuil, et paraissait évanoui.

— *Ui, che d'endans ! mais gomme si du édais à deux cend bas te moi... il me zemble que che m'enfonce tans la dombe afec toi* !... dit l'Allemand, que la douleur écrasait.

Il se rapprocha de Pons et il lui prit une main qu'il mit entre ses deux mains. Et il fit ainsi mentalement une fervente prière.

— Que marmottes-tu là, en allemand?...

— *Chai briè Tieu de nus abbeler à lui ensemple!...* répondit-il simplement après avoir fini sa prière.

Pons se pencha péniblement, car il souffrait au foie des douleurs intolérables. Il put se baisser jusqu'à Schmucke, et il le baisa sur le front, en épanchant son âme comme une bénédiction sur cet être comparable à l'agneau qui repose aux pieds de Dieu.

— Voyons, écoute-moi, mon bon Schmucke, il faut obéir aux mourans...

— *J'égoude!*

— On communique de ta chambre dans la mienne par la petite porte de ton alcove, qui donne dans l'un des cabinets de la mienne.

— *U i! mais c'est engompré te dapleaux.*

— Tu vas dégager cette porte à l'instant, sans faire trop de bruit!...

— *Ui...*

— Débarrasse le passage des deux côtés, chez toi comme chez moi; puis tu laisseras la tienne entrebâillée. Quand la Cibot viendra te remplacer près de moi (elle est capable d'arriver ce matin une heure plus tôt), tu t'en iras comme à l'ordinaire dormir, et tu paraîtras bien fatigué. Tâche d'avoir l'air endormi... Dès qu'elle se sera mise dans son fauteuil, passe par ta porte et reste en observation, là, en entr'ouvrant le petit rideau de mousseline de cette porte vitrée, et regarde bien ce qui se passera... Tu comprends?

— *Che t'ai gompris, ti grois que la scélérade pilera le desdaman...*

— Je ne sais pas ce qu'elle fera, mais je suis sûr que tu ne la prendras plus pour un ange, après. Maintenant, fais-moi de la musique, réjouis-moi par quelqu'une de tes improvisations... Ça t'occupera, tu perdras tes idées noires, et tu me rempliras cette triste nuit par tes poèmes...

Schmucke se mit au piano. Sur ce terrain, et au bout de quelques instans, l'inspiration musicale, excitée par le tremblement de la douleur et l'irritation qu'elle lui causait, emporta le bon Allemand, selon son habitude, au-delà des mondes. Il trouva des thèmes sublimes sur lesquels il broda des caprices exécutés tantôt avec la douceur et la perfection raphaëlesques de Chopin, tantôt avec la fougue et le grandiose dantesque de Liszt, les deux organisations musicales qui se rapprochent le plus de celle de Paganini.

L'exécution, arrivée à ce degré de perfection, met en apparence l'exécutant à la hauteur du poète, il est au compositeur ce que l'acteur est à l'auteur, un divin traducteur de choses divines. Mais, dans cette nuit où Schmucke fit entendre par avance à Pons les concerts du Paradis, cette délicieuse musique qui fait tomber des mains de sainte Cécile ses instrumens, il fut à la fois Beethoven et Paganini, le créateur et l'interprète! Intarissable comme le rossignol, sublime comme le ciel sous lequel il chante, varié, feuillu comme la forêt qu'il emplit de ses roulades, il se surpassa, et plongea le vieux musicien qui l'écoutait dans l'extase que Raphaël a peinte, et qu'on va voir à Bologne.

Cette poésie fut interrompue par une affreuse sonnerie. La bonne des locataires du premier étage vint prier Schmucke, de la part de ses maîtres, de finir ce sabbat. Madame, monsieur et mademoiselle Chapoulot étaient éveillés, ne pouvaient plus se rendormir, et faisaient observer que la journée était assez longue pour répéter les musiques de théâtre, et que, dans une maison du Marais, on ne devait pas *pianoter* pendant la nuit...

Il était environ trois heures du matin.

A trois heures et demie, selon les prévisions de Pons, qui semblait avoir entendu la conférence de Fraisier et de la Cibot, la portière se montra. Le malade jeta sur Schmucke un regard d'intelligence qui signifiait: — N'ai je pas bien deviné? Et il se mit dans la position d'un homme qui dort profondément.

L'innocence de Schmucke était une croyance si forte chez la Cibot, et c'est là l'un des grands moyens et la raison du succès de toutes les ruses de l'enfance, qu'elle ne put le soupçonner de mensonge quand elle le vit venir à elle, et lui dire d'un air à la fois dolent et joyeux: — *Ile hâ ei eine nouitte derrible! ine achidadion tiapolique! Chai édé opliché te vaire te la misicque bir le galmer, ed les loguadaires ti bremier edache sont mondés bire me vaire daire!... C'esde avvreux, car il s'achissait te la fie te mon hami. Che suis si radiqué t'affoir choué dudde la nouitte; que che zugombe ce madin.*

— Mon pauvre Cibot aussi va bien mal, et encore une journée comme celle d'hier, il n'y aura plus de ressources!... Que voulez-vous? à la volonté de Dieu!

— *Fus èdes eine cueir si honède, ein ame si pelle, que si le bère Zibod meurd nus fifrons ensemble!...* dit le rusé Schmucke.

Quand les gens simples et droits se mettent à dissimuler, ils sont terribles, absolument comme les enfans, dont les piéges sont dressés avec la perfection que déploient les Sauvages.

— Eh bien! allez dormir, mon fiston! dit la Cibot, vous avez les yeux si fatigués, qu'ils sont gros comme le poing. Allez! ce qui pourrait me consoler de la perte de Cibot, ce serait de penser que je finirais mes jours avec un bon homme comme vous. Soyez tranquille, je vais donner une danse à madame Chapoulot... Est-ce qu'une mercière retirée peut avoir de pareilles exigences?...

Schmucke alla se mettre en observation dans le poste qu'il s'était arrangé. La Cibot avait laissé la porte de l'appartement entrebâillée, et Fraisier, après être entré, la ferma tout doucement, lorsque Schmucke se fut enfermé chez lui. L'avocat était muni d'un bougie allumée et d'un fil de laiton excessivement léger, pour pouvoir décacheter le testament.

La Cibot put d'autant mieux ôter le mouchoir où la clef du secrétaire était nouée, et qui se trouvait sous l'oreiller de Pons, que le malade avait exprès laissé passer son mouchoir dessous son traversin, et qu'il se prêtait à la manœuvre de la Cibot, en se tenant le nez dans la ruelle et dans une pose qui laissait pleine liberté de prendre le mouchoir. La Cibot alla droit au secrétaire, l'ouvrit en s'efforçant de faire le moins de bruit possible, trouva le ressort de la cachette, et courut le testament à la main dans le salon.

Cette circonstance intrigua Pons au plus haut degré. Quant à Schmucke, il tremblait de la tête aux pieds, comme s'il avait commis un crime.

— Retournez à votre poste, dit Fraisier en recevant le testament de la Cibot, car, s'il s'éveillait, il faut qu'il vous trouve là.

Après avoir décacheté l'enveloppe avec une habileté qui prouvait qu'il n'en était pas à son coup d'essai, Fraisier fut plongé dans un étonnement profond en lisant cette pièce curieuse.

CECI EST MON TESTAMENT.

« Aujourd'hui, quinze avril mil huit cent quarante-cinq, étant sain d'esprit, comme ce testament, rédigé de concert avec monsieur Trognon, notaire, le démontrera; sentant que je dois mourir prochainement de la maladie dont je suis atteint depuis les premiers jours de février dernier, j'ai dû, voulant disposer de mes biens, tracer mes dernières volontés, que voici:

» J'ai toujours été frappé des inconvéniens qui nuisent aux chefs-d'œuvre de la peinture, et qui souvent ont entraîné leur destruction. J'ai plaint les belles toiles d'être condamnées à toujours voyager de pays en pays, sans être jamais fixées dans un lieu où les admirateurs de ces chefs-d'œuvre puissent aller les voir. J'ai toujours pensé que les pages vraiment immortelles des fameux maîtres devraient être des propriétés nationales, et mises incessamment sous les yeux des peuples comme la lumière, chef-d'œuvre de Dieu, sert à tous ses enfans.

» Or, comme j'ai passé ma vie à rassembler, à choisir quelques tableaux, qui sont de glorieuses œuvres des plus grands maîtres, que ces tableaux sont francs, sans retouche, ni repeints, je n'ai pas pensé sans chagrin que ces toiles, qui ont fait le bonheur de ma vie, pouvaient être vendues aux criées; aller, les uns chez les Anglais, les autres en Russie, dispersées comme elles étaient avant leur réunion chez moi; j'ai donc résolu de les soustraire à ces misères, ainsi que les ca-

dres magnifiques qui leur servent de bordure, et qui tous sont dus à d'habiles ouvriers.

» Donc, par ces motifs, je donne et lègue au roi, pour faire partie du Musée du Louvre, les tableaux dont se compose ma collection, à la charge, si le legs est accepté, de faire à mon ami Wilhelm Schmucke une rente viagère de deux mille quatre cents francs.

» Si le roi, comme usufruitier du Musée, n'accepte pas ce legs avec cette charge, lesdits tableaux feront alors partie du legs que je fais à mon ami Schmucke de toutes les valeurs que je possède, à la charge de remettre la tête de Singe de Goya à mon cousin le président Camusot; le tableau de fleurs d'Abraham Mignon, composé de tulipes, à monsieur Trognon, notaire, que je nomme mon exécuteur testamentaire, et de servir deux cents francs de rentes à madame Cibot, qui fait mon ménage depuis dix ans.

» Enfin, mon ami Schmucke donnera la Descente de Croix, de Rubens, esquisse de son célèbre tableau d'Anvers, à ma paroisse, pour en décorer une chapelle, en remercîment des bontés de monsieur le vicaire Duplanty, à qui je dois de pouvoir mourir en chrétien et en catholique, etc. »

— C'est la ruine! se dit Fraisier, la ruine de toutes mes espérances! Ah! je commence à croire tout ce que la présidente m'a dit de la malice de ce vieux artiste!...

— Eh bien! vint demander la Cibot.

— Votre monsieur est un monstre, il donne tout au Musée, à l'État. Or, on ne peut plaider contre l'État!... Le testament est inattaquable. Nous sommes volés, ruinés, dépouillés, assassinés...

— Que m'a-t-il donné?...

— Deux cents francs de rente viagère...

— La belle poussée!... Mais c'est un gredin fini!...

— Allez voir, dit Fraisier, je vais remettre le testament de votre gredin dans l'enveloppe.

XLI.

Dès que madame Cibot eut le dos tourné, Fraisier substitua vivement une feuille de papier blanc au testament, qu'il mit dans sa poche; puis il recacheta l'enveloppe avec tant de talent qu'il montra le cachet à madame Cibot quand elle revint, en lui demandant si elle pouvait y apercevoir la moindre trace de l'opération

La Cibot prit l'enveloppe, la palpa, la sentit pleine, et soupira profondément. Elle avait espéré que Fraisier aurait brûlé lui-même cette fatale pièce.

— Eh bien! que faire, mon cher monsieur Fraisier? demanda-t-elle.

— Ah! ça vous regarde! Moi, je ne suis pas héritier; mais si j'avais les moindres droits à cela, dit-il en montrant la collection, je sais bien comment je ferais...

— C'est ce que je vous demande... dit assez niaisement la Cibot.

— Il y a du feu dans la cheminée... répliqua-t-il en se levant pour s'en aller.

— Au fait, il n'y a que vous et moi qui saurons cela!... dit la Cibot.

— On ne peut jamais prouver qu'un testament a existé! reprit l'homme de loi.

— Et vous?

— Moi?... si monsieur Pons meurt sans testament, je vous assure cent mille francs.

— Ah! ben oui! dit-elle, on vous promet des monts d'or, et quand on tient les choses, qu'il s'agit de payer, on vous carotte comme...

Elle s'arrêta bien à temps, car elle allait parler d'Élie Magus à Fraisier...

— Je me sauve! dit Fraisier. Il ne faut pas, dans votre intérêt, que l'on m'ait vu dans l'appartement; mais nous nous retrouverons en bas, à votre loge.

Après avoir fermé la porte, la Cibot revint, le testament à la main, dans l'intention bien arrêtée de le jeter au feu; mais quand elle rentra dans la chambre et qu'elle s'avança vers la cheminée, elle se sentit prise par les deux bras!... Elle se vit entre Pons et Schmucke, qui s'étaient l'un et l'autre adossés à la cloison, de chaque côté de la porte.

— Ah! cria la Cibot.

Elle tomba la face en avant dans des convulsions affreuses, réelles ou feintes, on ne sut jamais la vérité. Ce spectacle produisit une telle impression sur Pons, qu'il fut pris d'une faiblesse mortelle, et Schmucke laissa la Cibot par terre pour recoucher Pons. Les deux amis tremblaient comme des gens qui, dans l'exécution d'une volonté pénible, ont outrepassé leurs forces.

Quand Pons fut couché, que Schmucke eut repris un peu de forces, il entendit des sanglots. La Cibot, à genoux, fondait en larmes, et tendait les mains aux deux amis en les suppliant par une pantomime très expressive.

— C'est pure curiosité! dit-elle en se voyant l'objet de l'attention des deux amis, mon bon monsieur Pons! c'est le défaut des femmes, vous savez! Mais je n'ai su comment faire pour lire votre testament, et je le rapportais!...

— *Hâlez fis-en*! dit Schmucke qui se dressa sur ses pieds en se grandissant de toute la grandeur de son indignation. *Fus êdes eine monsdre! fus afez essayé te duer mon pon Bons. Il a raison! fis êdes plis qu'ein monstre, fis êdes tamnée*!

La Cibot, voyant l'horreur peinte sur la figure du candide Allemand, se leva fière comme Tartufe, jeta sur Schmucke un regard qui le fit trembler et sortit en emportant sous sa robe un sublime petit tableau de Metzu qu'Élie Magus avait beaucoup admiré, et dont il avait dit: — C'est un diamant!

La Cibot trouva dans sa loge Fraisier qui l'attendait, en espérant qu'elle aurait brûlé l'enveloppe et le papier blanc par lequel il avait remplacé le testament; il fut bien étonné de voir sa cliente effrayée et le visage renversé.

— Qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé, mon cher monsieur Fraisier, que, sous prétexte de me donner de bons conseils et de me diriger, vous m'avez fait perdre à jamais mes rentes et la confiance de ces messieurs...

Et elle se lança dans une de ces trombes de paroles auxquelles elle excellait.

— Ne dites pas de paroles oiseuses, s'écria sèchement Fraisier en arrêtant sa cliente. Au fait! au fait! et vivement.

— Eh bien! et voilà comment ça s'est fait.

Elle raconta la scène telle qu'elle venait de se passer.

— Je ne vous ai rien fait perdre, répondit Fraisier. Ces deux messieurs doutaient de votre probité, puisqu'ils vous ont tendu ce piége; ils vous attendaient, ils vous épiaient!... Vous ne me dites pas tout... ajouta l'homme d'affaires en jetant un regard de tigre sur la portière.

— Moi! vous cacher quelque chose!.. après tout ce que nous avons fait ensemble!... dit-elle en frissonnant.

— Mais, ma chère, je n'ai rien commis de répréhensible! dit Fraisier en manifestant ainsi l'intention de nier sa visite nocturne chez Pons.

La Cibot sentit ses cheveux lui brûler le crâne, et un froid glacial l'enveloppa.

— Comment?... dit elle hébétée.

— Voilà l'affaire criminelle toute trouvée!... Vous pouvez être accusée de soustraction de testament, répondit froidement Fraisier.

La Cibot fit un mouvement d'horreur.

— Rassurez-vous, je suis votre conseil, reprit-il. Je n'ai voulu que vous prouver combien il est facile, d'une manière ou d'une autre, de réaliser ce que je vous disais. Voyons! qu'avez-vous fait pour que cet Allemand si naïf se soit caché dans la chambre à votre insu?...

— Rien, c'est la scène de l'autre jour, quand j'ai soutenu à monsieur Pons qu'il avait eu la berlue. Depuis ce jour là, ces deux messieurs ont changé du tout au tout à mon égard. Ainsi vous êtes la cause de tous mes malheurs, car si j'avais perdu de mon empire sur monsieur Pons, j'étais sûre de l'Allemand qui parlait déjà de m'épouser, ou de me prendre avec lui, c'est tout un!

Cette raison était si plausible, que Fraisier fut obligé de s'en contenter.

— Rassurez-vous, reprit-il, je vous ai promis des rentes, je tiendrai ma parole. Jusqu'à présent, tout, dans cette affaire, était hypothétique ; maintenant, elle vaut des billets de Banque... Vous n'aurez pas moins de douze cents francs de rentes viagères... Mais il faudra, ma chère dame Cibot, obéir à mes ordres, et les exécuter avec intelligence.

— Oui, mon cher monsieur Fraisier, dit avec une servile souplesse la portière entièrement matée.

— Eh bien ! adieu, repartit Fraisier en quittant la loge et emportant le dangereux testament.

Il revint chez lui tout joyeux, car ce testament était une arme terrible.

— J'aurai, pensait-il, une bonne garantie contre la bonne foi de madame la présidente de Marville. Si elle s'avisait de ne pas tenir sa parole, elle perdrait la succession.

Au petit jour, Rémonencq, après avoir ouvert sa boutique et l'avoir laissée sous la garde de sa sœur, vint, selon une habitude prise depuis quelques jours, voir comment allait son bon ami Cibot, et trouva la portière qui contemplait le tableau de Metzu en se demandant comment une petite planche peinte pouvait valoir tant d'argent.

— Ah! ah! c'est le seul, dit-il en regardant par-dessus l'épaule de la Cibot, que monsieur Magus regrettait de ne pas avoir, il dit qu'avec cette petite chose-là, il ne manquerait rien à son bonheur.

— Qu'en donnerait-il? demanda la Cibot.

— Mais si vous me promettez de m'épouser dans l'année de votre veuvage, répondit Rémonencq, je me charge d'avoir vingt mille francs d'Élie Magus, et si vous ne m'épousez pas, vous ne pourrez jamais vendre ce tableau plus de mille francs.

— Et pourquoi?

— Mais vous seriez obligée de signer une quittance comme propriétaire, et vous auriez alors un procès avec les héritiers. Si vous êtes ma femme, c'est moi qui le vendrai à monsieur Magus, et on ne demande rien à un marchand que l'inscription sur son livre d'achats, et j'écrirai que monsieur Schmucke me l'a vendu. Allez, mettez cette planche chez moi... si votre mari mourait, vous pourriez être bien tracassée, et personne ne trouvera drôle que j'aie chez moi un tableau... Vous me connaissez bien. D'ailleurs, si vous voulez, je vous en ferai une reconnaissance.

Dans la situation criminelle où elle était surprise, l'avide portière souscrivit à cette proposition, qui la liait pour toujours au brocanteur.

— Vous avez raison, apportez-moi votre écriture, dit-elle en serrant le tableau dans sa commode.

— Voisine, dit le brocanteur à voix basse en entraînant la Cibot sur le pas de la porte, je vois bien que nous ne sauverons pas notre pauvre ami Cibot ; le docteur Poulain désespérait de lui hier soir, et disait qu'il ne passerait pas la journée... C'est un grand malheur! Mais après tout, vous n'étiez pas à votre place ici... Votre place, c'est dans un beau magasin de curiosités sur le boulevard des Capucines. Savez-vous que j'ai gagné bien près de cent mille francs depuis dix ans, et que si vous en avez un jour autant, je me charge de vous faire une belle fortune... si vous êtes ma femme. Vous seriez bourgeoise... bien servie par ma sœur qui ferait le ménage, et...

Le séducteur fut interrompu par les plaintes déchirantes du petit tailleur dont l'agonie commençait.

— Allez-vous-en, dit la Cibot, vous êtes un monstre de me parler de ces choses-là, quand mon pauvre homme se meurt dans de pareils états...

— Ah ! c'est que je vous aime, dit Rémonencq, à tout confondre pour vous avoir...

— Si vous m'aimiez, vous ne me diriez rien en ce moment, répondit-elle.

Et Rémonencq rentra chez lui, sûr d'épouser la Cibot.

Sur les dix heures, il y eut à la porte de la maison une sorte d'émeute, car on administra les sacremens à monsieur Cibot. Tous les amis des Cibot, les concierges, les portières de la rue de Normandie et des rues adjacentes occupaient la loge, le dessous de la porte cochère et le devant sur la rue. On ne fit alors aucune attention à monsieur Léopold Hannequin, qui vint avec un de ses confrères, ni à Schwab et à Brunner, qui purent arriver chez Pons sans être vus de madame Cibot. La portière de la maison voisine, à qui le notaire s'adressa pour savoir à quel étage demeurait Pons, lui désigna l'appartement. Quant à Brunner, qui vint avec Schwab, il était déjà venu voir le musée Pons, il passa sans rien dire, et montra le chemin à son associé...

Pons annula formellement son testament de la veille, et institua Schmucke son légataire universel.

Une fois cette cérémonie accomplie, Pons, après avoir remercié Schwab et Brunner, et avoir recommandé vivement à monsieur Léopold Hannequin les intérêts de Schmucke, tomba dans une faiblesse telle, par suite de l'énergie qu'il avait déployée, et dans la scène nocturne avec la Cibot et dans ce dernier acte de la vie sociale, que Schmucke pria Schwab d'aller prévenir l'abbé Duplanty, car il ne voulut pas quitter le chevet de son ami, et Pons réclamait les sacremens.

Assise au pied du lit de son mari, la Cibot, d'ailleurs mise à la porte par les deux amis, ne s'occupa point du déjeuner de Schmucke ; mais les événemens de cette matinée, le spectacle de l'agonie résignée de Pons qui mourait héroïquement, avaient tellement serré le cœur de Schmucke, qu'il ne sentit pas la faim.

Néanmoins, vers les deux heures, n'ayant pas vu le vieil Allemand, la portière, autant par curiosité que par intérêt, pria la sœur de Rémonencq d'aller voir si Schmucke n'avait pas besoin de quelque chose. En ce moment même, l'abbé Duplanty, à qui le pauvre musicien avait fait sa confession suprême, lui administrait l'extrême-onction. Mademoiselle Rémonencq troubla donc cette cérémonie par des coups de sonnette réitérés. Or, comme Pons avait fait jurer à Schmucke de ne laisser entrer personne, tant il craignait qu'on ne le volât, Schmucke laissa sonner mademoiselle Rémonencq, qui descendit fort effrayée, et dit à la Cibot que Schmucke ne lui avait pas ouvert la porte. Cette circonstance bien remarquée fut notée par Fraisier.

Schmucke, qui n'avait jamais vu mourir personne, allait éprouver tous les embarras dans lesquels on se trouve à Paris avec un mort sur les bras, surtout sans aide, sans représentant ni secours. Fraisier qui savait que les parens vraiment affligés perdent alors la tête, et qui, depuis le matin, après son déjeuner, stationnait dans la loge en conférence perpétuelle avec le docteur Poulain, conçut alors l'idée de diriger lui-même tous les mouvemens de Schmucke.

Voici comment les deux amis, le docteur Poulain et Fraisier, s'y prirent pour obtenir cet important résultat.

Le bedeau de l'église Saint-François, ancien marchand de verreries, nommé Cantinet, demeurait rue d'Orléans, dans la maison mitoyenne de celle du docteur Poulain. Or, madame Cantinet, une des receveuses de la location des chaises, avait été soignée gratuitement par le docteur Poulain, à qui naturellement elle était liée par la reconnaissance et à qui elle avait conté souvent tous les malheurs de sa vie. Les deux Casse-noisettes qui, tous les dimanches et les jours de fête, allaient aux offices à Saint-François, étaient en bons termes avec le bedeau, le suisse, le donneur d'eau bénite, enfin avec cette milice ecclésiastique appelée à Paris *le bas clergé*, à qui les fidèles finissent par donner de petits pour-boire. Madame Cantinet connaissait donc aussi bien Schmucke que Schmucke la connaissait.

Cette dame Cantinet était affligée de deux plaies qui permettaient à Fraisier de faire d'elle un aveugle et involontaire instrument. Le jeune Cantinet, passionné pour le théâtre, avait refusé de suivre le chemin de l'Eglise où il pouvait devenir suisse, en débutant dans les figurans du Cirque-Olympique, et il menait une vie échevelée qui navrait sa mère, dont la bourse était souvent mise à sec par des emprunts forcés. Puis Cantinet, adonné aux liqueurs et à la paresse, avait été forcé de quitter le commerce par ces deux vices. Loin de s'être corrigé, ce malheureux avait trouvé dans ses fonctions un aliment à ses deux passions : il ne

aisait rien, et il buvait avec les cochers des noces, avec les gens des pompes funèbres, avec les malheureux secourus par le curé, de manière à se cardinaliser la figure dès midi.

Madame Cantinet se voyait vouée à la misère dans ses vieux jours, après avoir, disait-elle, apporté douze mille francs de dot à son mari L'histoire de ces malheurs, cent fois racontée au docteur Poulain, lui suggéra l'idée de se servir d'elle pour faciliter chez Pons et Schmucke le placement de madame Sauvage, comme cuisinière et femme de peine. Présenter madame Sauvage était chose impossible, car la défiance des deux Casse-noisettes était devenue absolue, et le refus d'ouvrir la porte à mademoiselle Rémonencq, avait suffisamment éclairé Fraisier à ce sujet. Mais il parut évident aux deux amis que les pieux musiciens accepteraient aveuglément une personne qui serait offerte par l'abbé Duplanty. Madame Cantinet, dans leur plan, serait accompagnée de madame Sauvage; et la bonne de Fraisier, une fois là, vaudrait Fraisier lui même.

Quand l'abbé Duplanty arriva sous la porte cochère, il fut arrêté pendant un moment par la foule des amis de Cibot qui donnait des marques d'intérêt au plus ancien et au plus estimé des concierges du quartier.

Le docteur Poulain salua l'abbé Duplanty, le prit à part, et lui dit : — Je vais aller voir ce pauvre monsieur Pons; il pourrait encore se tirer d'affaire ; il s'agirait de le décider à subir l'opération de l'extraction des calculs qui se sont formés dans la vésicule; on les sent au toucher, ils déterminent une inflammation qui causera la mort, et peut-être serait-il encore temps de la pratiquer. Vous devriez bien faire servir votre influence sur votre pénitent en l'engageant à subir cette opération; je réponds de sa vie, si pendant qu'on la pratiquera nul accident fâcheux ne se déclare.

— Dès que j'aurai reporté le saint-ciboire à l'église, je reviendrai, dit l'abbé Duplanty, car monsieur Schmucke est dans un état qui réclame quelques secours religieux.

— Je viens d'apprendre qu'il est seul, dit le docteur Poulain. Ce bon Allemand a eu ce matin une petite altercation avec madame Cibot, qui fait depuis dix ans le ménage de ces messieurs, et ils se sont brouillés momentanément sans doute ; mais il ne peut pas rester sans aide dans les circonstances où il va se trouver. C'est œuvre de charité que de s'occuper de lui. Dites donc, Cantinet, dit le docteur en appelant à lui le bedeau, demandez donc à votre femme si elle veut garder monsieur Pons et veiller au ménage de monsieur Schmucke pendant quelques jours à la place de madame Cibot... qui, d'ailleurs, sans cette brouille, aurait toujours eu besoin de se faire remplacer. C'est une honnête femme, dit le docteur à l'abbé Duplanty.

— On ne peut pas mieux choisir, répondit le bon prêtre, car elle a la confiance de la fabrique pour la perception de la location des chaises.

Quelques momens après, le docteur Poulain suivait au chevet du lit, les progrès de l'agonie de Pons, que Schmucke suppliait vainement de se laisser opérer. Le vieux musicien ne répondait aux prières du pauvre Allemand désespéré que par des signes de tête négatifs, entremêlés de mouvemens d'impatience. Enfin, le moribond rassembla ses forces, lança sur Schmucke un regard affreux et lui dit : — Laisse-moi donc mourir tranquillement !...

Schmucke faillit mourir de douleur ; mais il prit la main de Pons, la baisa doucement, et la tint dans ses deux mains, en essayant de lui communiquer encore une fois ainsi sa propre vie.

Ce fut alors que le docteur Poulain entendit sonner et alla ouvrir la porte à l'abbé Duplanty.

— Notre pauvre malade, dit Poulain, commence à se débattre sous l'étreinte de la mort. Il aura expiré dans quelques heures ; vous enverrez sans doute un prêtre pour le veiller cette nuit. Mais il est temps de donner madame Cantinet et une femme de peine à monsieur Schmucke, il est incapable de penser à quoi que ce soit, je crains pour sa raison, et il se trouve ici des valeurs qui doivent être gardées par des personnes pleines de probité.

L'abbé Duplanty, bon et digne prêtre, sans méfiance ni malice, fut frappé de la vérité des observations du docteur Poulain ; il croyait d'ailleurs aux qualités du médecin du quartier; il fit donc signe à Schmucke de venir lui parler, en se tenant au seuil de la chambre mortuaire. Schmucke ne put se décider à quitter la main de Pons qui se crispait et s'attachait à la sienne comme s'il tombait dans un précipice et qu'il voulût s'accrocher à quelque chose pour n'y pas rouler. Mais, comme on sait, les mourans sont en proie à une hallucination qui les pousse à s'emparer de tout, comme des gens empressés d'emporter dans une incendie leurs objets les plus précieux, et Pons lâcha Schmucke pour saisir ses couvertures et les rassembler autour de son corps par un horrible et significatif mouvement d'avarice et de hâte.

— Qu'allez-vous devenir, seul avec votre ami mort? dit le bon prêtre à l'Allemand qui vint alors l'écouter, vous êtes sans madame Cibot...

— *C'esde eine monsdre qui a dué Bons* ! dit-il.

— Mais il vous faut quelqu'un auprès de vous? reprit le docteur Poulain, car il faudra garder le corps cette nuit.

— *Che le carterai, che brierai Tieu* ! répondit l'innocent Allemand.

— Mais il faut manger !... Qui maintenant, vous fera votre cuisine? dit le docteur.

— *La touleur m'ôde l'abbédit* !..... répondit naïvement Schmucke.

— Mais, dit Poulain, il faut aller déclarer le décès avec des témoins, il faut dépouiller le corps, l'ensevelir en le cousant dans un linceul, il faut aller commander le convoi aux pompes funèbres, il faut nourrir la garde qui doit garder le corps et le prêtre qui veillera, ferez-vous cela tout seul ?... On ne meurt pas comme des chiens dans la capitale du monde civilisé !

Schmucke ouvrit des yeux effrayés, et fut saisi d'un court accès de folie.

— *Mais Bons ne mûrera bas... che le sauferai* !...

— Vous ne resterez pas longtemps sans prendre un peu de sommeil, et alors qui vous remplacera ? car il faut s'occuper de monsieur Pons, lui donner à boire, faire les remèdes...

— *Ah* ! *c'esde frai* !... dit l'Allemand.

— Eh bien! reprit l'abbé Duplanty, je pense à vous donner madame Cantinet, une brave et honnête femme...

Le détail de ses devoirs sociaux envers son ami mort, hébéta tellement Schmucke, qu'il aurait voulu mourir avec Pons.

— C'est un enfant!... dit le docteur Poulain à l'abbé Duplanty.

— *Eine anvant* !... répéta machinalement Schmucke.

— Allons! dit le vicaire, je vais parler à madame Cantinet et vous l'envoyer.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit le docteur, elle est ma voisine, et je retourne chez moi.

La Mort est comme un assassin invisible contre lequel lutte le mourant; dans l'agonie il reçoit les derniers coups, il essaie de les rendre et se débat. Pons en était à cette scène suprême; il fit entendre des gémissemens, entremêlés de cris. Aussitôt, Schmucke, l'abbé Duplanty, Poulain accoururent au lit du moribond. Tout-à-coup, Pons, atteint dans sa vitalité par cette dernière blessure, qui tranche les liens du corps et de l'âme, recouvra pour quelques instans la parfaite quiétude qui suit l'agonie, il revint à lui, la sérénité de la mort sur le visage et regarda ceux qui l'entouraient d'un air presque riant.

— Ah ! docteur, j'ai bien souffert, mais vous aviez raison, je vais mieux... Merci, mon bon abbé, je me demandais où était Schmucke!...

— Schmucke n'a pas mangé depuis hier au soir, et il est quatre heures : vous n'avez plus personne auprès de vous, et il serait dangereux de rappeler madame Cibot...

— Elle est capable de tout ! dit Pons en manifestant toute son horreur au nom de la Cibot. C'est vrai, Schmucke a besoin de quelqu'un de bien honnête.

— L'abbé Duplanty et moi, dit alors Poulain, nous avons pensé à vous deux...

— Ah! merci, dit Pons, je n'y songeais pas.

— Et il vous propose madame Cantinet...?

— Ah! la loueuse de chaises! s'écria Pons. Oui, c'est une excellente créature.

— Elle n'aime pas madame Cibot, reprit le docteur, et elle aura bien soin de monsieur Schmucke...

— Envoyez-la-moi, mon bon monsieur Duplanty... elle et son mari, je serai tranquille. On ne volera rien ici ..

Schmucke avait repris la main de Pons et la tenait avec joie, en croyant la santé revenue.

— Allons-nous-en, monsieur l'abbé, dit le docteur, je vais envoyer promptement madame Cantinet; je m'y connais: elle ne trouvera peut-être pas monsieur Pons vivant.

XLII.

Pendant que l'abbé Duplanty déterminait le moribond à prendre pour garde madame Cantinet, Fraisier avait fait venir chez lui la loueuse de chaises, et la soumettait à sa conversation corruptrice, aux ruses de sa puissance chicanière, à laquelle il était difficile de résister. Aussi madame Cantinet, femme sèche et jaune, à grandes dents, à lèvres froides, hébétée par le malheur, comme beaucoup de femmes du peuple, et arrivée à voir le bonheur dans les plus légers profits journaliers, eut-elle bientôt consenti à prendre avec elle madame Sauvage comme femme de ménage La bonne de Fraisier avait déjà reçu le mot d'ordre. Elle avait promis de tramer une toile en fil de fer autour des deux musiciens, et de veiller sur eux comme l'araignée veille sur une mouche prise.

Madame Sauvage devait avoir pour loyer de ses peines un débit de tabac; Fraisier trouvait ainsi le moyen de se débarrasser de sa prétendue nourrice, et mettait auprès de madame Cantinet un espion et un gendarme dans la personne de la Sauvage. Comme il dépendait de l'appartement des deux amis une chambre de domestique et une petite cuisine, la Sauvage pouvait coucher sur un lit de sangle et faire la cuisine de Schmucke.

Au moment où les deux femmes se présentèrent, amenées par le docteur Poulain, Pons venait de rendre le dernier soupir, sans que Schmucke s'en fût aperçu. L'Allemand tenait encore dans ses mains la main de son ami, dont la chaleur s'en allait par degrés. Il fit signe à madame Cantinet de ne pas parler; mais la soldatesque madame Sauvage le surprit tellement par sa tournure, qu'il laissa échapper un mouvement de frayeur, à laquelle cette femme mâle était habituée.

— Madame, dit madame Cantinet, est une dame de qui répond monsieur Duplanty; elle a été cuisinière chez un évêque, elle est la probité même, elle fera la cuisine.

— Ah! vous pouvez parler haut! s'écria la puissante et asthmatique Sauvage, le pauvre monsieur est mort!... il vient de passer.

Schmucke jeta un cri perçant, il sentit la main de Pons glacée qui se raidissait, et il resta les yeux fixes, arrêtés sur ceux de Pons, dont l'expression l'eût rendu fou, sans madame Sauvage, qui, sans doute accoutumée à ces sortes de scènes, alla vers le lit en tenant un miroir, elle le présenta devant les lèvres du mort, et comme aucune respiration ne vint ternir la glace, elle sépara vivement la main de Schmucke de la main du mort.

— Quittez-la donc, monsieur, vous ne pourriez plus l'ôter; vous ne savez pas comme les os vont se durcir! Ça va vite le refroidissement des morts. Si l'on n'apprête pas un mort pendant qu'il est encore tiède, il faut plus tard lui casser les membres...

Ce fut donc cette terrible femme qui ferma les yeux au pauvre musicien expiré; puis, avec cette habitude des gardes-malades, métier qu'elle avait exercé pendant dix ans, elle déshabilla Pons, l'étendit, lui colla les mains de chaque côté du corps, et lui ramena la couverture sur le nez, absolument comme un commis fait un paquet dans un magasin.

— Il faut un drap pour l'ensevelir; où donc en prendre un?... demanda-t-elle à Schmucke, que ce spectacle frappa de terreur.

Après avoir vu la Religion procédant avec son profond respect de la créature destinée à un si grand avenir dans le ciel, ce fut une douleur à dissoudre les élémens de la pensée, que cette espèce d'emballage où son ami était traité comme une chose.

— *Faides gomme fus fitrez!...* répondit machinalement Schmucke.

Cette innocente créature voyait mourir un homme pour la première fois. Et cet homme était Pons, le seul ami, le seul être qui l'eût compris et aimé!..

— Je vais aller demander à madame Cibot où sont les draps, dit la Sauvage.

— Il va falloir un lit de sangle pour coucher cette dame, dit madame Cantinet à Schmucke.

Schmucke fit un signe de tête et fondit en larmes. Madame Cantinet laissa ce malheureux tranquille; mais, au bout d'une heure, elle revint et lui dit:

— Monsieur, avez-vous de l'argent à nous donner pour acheter?

Schmucke tourna sur madame Cantinet un regard à désarmer les haines les plus féroces; il montra le visage blanc, sec et pointu du mort, comme une raison qui répondait à tout.

— *Brenez doud et laissez-moi bleurer et brier*, dit-il en s'agenouillant.

Madame Sauvage était allée annoncer la mort de Pons à Fraisier, qui courut en cabriolet chez la présidente lui demander, pour le lendemain, la procuration qui lui donnait le droit de représenter les héritiers.

— Monsieur, dit à Schmucke madame Cantinet, une heure après sa dernière question, je suis allée trouver madame Cibot, qui est donc au fait de votre ménage, afin qu'elle me dise où sont les choses; mais, comme elle vient de perdre monsieur Cibot, elle m'a presque *agonie* de sottises... Monsieur, écoutez-moi donc...

Schmucke regarda cette femme, qui ne se doutait pas de sa barbarie; car les gens du peuple sont habitués à subir passivement les plus grandes douleurs morales.

— Monsieur, il faut du linge pour un linceul, il faut de l'argent pour un lit de sangle, afin de coucher cette dame; il en faut pour acheter de la batterie de cuisine, des plats, des assiettes, des verres, car il va venir un prêtre pour passer la nuit, et cette dame ne trouve absolument rien dans la cuisine.

— Mais, monsieur, répéta la Sauvage, il me faut cependant du bois, du charbon, pour apprêter le dîner, et je ne vois rien! Ce n'est d'ailleurs pas bien étonnant, puisque la Cibot vous fournissait tout...

— Mais, ma chère dame, dit madame Cantinet en montrant Schmucke qui gisait aux pieds du mort dans un état d'insensibilité complète, vous ne voulez pas me croire, il ne répond à rien.

— Eh bien! ma petite, dit la Sauvage, je vais vous montrer comment l'on fait dans ces cas-là.

La Sauvage jeta sur la chambre un regard comme en jettent les voleurs pour deviner les cachettes où doit se trouver l'argent. Elle alla droit à la commode de Pons, elle tira le premier tiroir, vit le sac où Schmucke avait mis le reste de de l'argent provenant de la vente des tableaux, et vint le montrer à Schmucke, qui fit un signe de consentement machinal.

— Voilà de l'argent, ma petite! dit la Sauvage à madame Cantinet; je vas le compter, en prendre pour acheter ce qu'il faut, du vin, des vivres, des bougies, enfin tout, car ils n'ont rien... Cherchez-moi dans la commode un drap pour ensevelir le corps. On m'a bien dit que ce pauvre monsieur était simple; mais je ne sais pas ce qu'il est, il est pis. C'est comme un nouveau-né, faudra lui entonner son manger...

Schmucke regardait les deux femmes et ce qu'elles faisaient, absolument comme un fou les aurait regardées. Brisé par la douleur, absorbé dans un état quasi-cataleptique, il ne cessait de contempler la figure fascinatrice de Pons, dont

les lignes s'épuraient par l'effet du repos absolu de la Mort. Il espérait mourir, et tout lui était indifférent. La chambre eût été dévorée par un incendie, il n'aurait pas bougé.

— Il y a douze cent cinquante-six francs... lui dit la Sauvage.

Schmucke haussa les épaules. Lorsque la Sauvage voulut procéder à l'ensevelissement de Pons, et mesurer le drap sur le corps, afin de couper le linceul et le coudre, il y eut une lutte horrible entre elle et le pauvre Allemand. Schmucke ressembla tout-à-fait à un chien qui mord tous ceux qui veulent toucher au cadavre de son maître. La Sauvage impatientée saisit l'Allemand, le plaça sur un fauteuil et l'y maintint avec une force herculéenne.

— Allons, ma petite! cousez le mort dans son linceul, dit-elle à madame Cantinet.

Une fois l'opération terminée, la Sauvage remit Schmucke à sa place, au pied du lit, et lui dit :

— Comprenez-vous? il fallait bien trousser ce pauvre homme en mort.

Schmucke se mit à pleurer; les deux femmes le laissèrent et allèrent prendre possession de la cuisine, où elles apportèrent à elles d'eux en peu d'instans toutes les choses nécessaires à la vie.

Après avoir fait un premier mémoire de trois cent soixante francs, la Sauvage se mit à préparer un dîner pour quatre personne, et quel dîner! Il y avait le faisan des savetiers, une oie grasse, comme pièce de résistance, une omelette aux confitures, une salade de légumes, et le pot-au-feu sacramentel dont tous les ingrédiens étaient en quantité tellement exagérée, que le bouillon ressemblait à de la gelée de viande.

A neuf heures du soir, le prêtre envoyé par le vicaire pour veiller Schmucke, vint avec Cantinet, qui apporta quatre cierges et des flambeaux d'église. Le prêtre trouva Schmucke couché le long de son ami, dans le lit, et le tenant étroitement embrassé. Il fallut l'autorité de la religion pour obtenir de Schmucke qu'il se séparât du corps. L'Allemand se mit à genoux, et le prêtre s'arrangea commodément dans le fauteuil.

Pendant que le prêtre lisait ses prières, et que Schmucke, agenouillé devant le corps de Pons, priait Dieu de le réunir à Pons par un miracle, afin d'être enseveli dans la fosse de son ami, madame Cantinet était allée au Temple acheter un lit de sangle et un coucher complet, pour madame Sauvage; car le sac de douze cent cinquante-six francs était au pillage.

A onze heures du soir, madame Cantinet vint voir si Schmucke voulait manger un morceau. L'Allemand fit signe qu'on le laissât tranquille.

— Le souper vous attend, monsieur Pastelot, dit alors la loueuse de chaises au prêtre.

Schmucke, resté seul, sourit comme un fou qui se voit libre d'accomplir un désir comparable à celui des femmes grosses. Il se jeta sur Pons et le tint encore une fois étroitement embrassé. A minuit, le prêtre revint, et Schmucke, grondé par lui, lâcha Pons, et se remit en prière. Au jour, le prêtre s'en alla.

A sept heures du matin, le docteur Poulain vint voir Schmucke affectueusement et voulut l'obliger à manger; mais l'Allemand s'y refusa.

— Si vous ne mangez pas maintenant, vous sentirez la faim à votre retour, lui dit le docteur, car il faut que vous alliez à la mairie avec un témoin pour y déclarer le décès de monsieur Pons, et faire dresser l'acte...

— *Moi*! dit l'Allemand avec effroi.

— Et qui donc?... Vous ne pouvez pas vous en dispenser, puisque vous êtes la seule personne qui l'ait vu mourir...

— *Che n'ai boint te champes*... répondit Schmucke en implorant l'assistance du docteur Poulain.

— Prenez une voiture, répondit doucement l'hypocrite docteur. J'ai déjà constaté le décès. Demandez quelqu'un de la maison pour vous accompagner. Ces deux dames garderont l'appartement en votre absence.

On ne se figure pas ce que sont ces tiraillemens de la Loi sur une douleur vraie. C'est à faire haïr la civilisation, à faire préférer les coutumes des Sauvages.

A neuf heures, madame Sauvage descendit Schmucke en le tenant sous les bras, et il fut obligé, dans le fiacre, de prier Rémonencq de venir avec lui certifier le décès de Pons à la Mairie. Partout, et en toute chose, éclate à Paris l'inégalité des conditions, dans ce pays ivre d'égalité. Cette immuable force des choses se trahit jusque dans les effets de la Mort. Dans les familles riches, un parent, un ami, les gens d'affaires, évitent ces affreux détails à ceux qui pleurent; mais en ceci, comme dans la répartition des impôts, le peuple, les prolétaires sans aide, souffrent tout le poids de la douleur.

— Ah! vous avez bien raison de le regretter, dit Rémonencq à une plainte échappée au pauvre martyr, car c'était un bien brave homme, un bien honnête homme, qui laisse une belle collection; mais savez-vous, monsieur, que vous, qui êtes étranger, vous allez vous trouver dans un grand embarras, car on dit partout que vous êtes héritier de monsieur Pons.

Schmucke n'écoutait pas; il était plongé dans une telle douleur, qu'elle avoisinait la folie. L'âme a son tétanos comme le corps.

— Et vous feriez bien de vous faire représenter par un conseil, par un homme d'affaires.

— *Ein home t'avvaires*! répéta Schmucke machinalement.

— Vous verrez que vous aurez besoin de vous faire représenter. A votre place, moi, je prendrais un homme d'expérience, un homme connu dans le quartier, un homme de confiance... Moi, dans toutes mes petites affaires, je me sers de monsieur Tabareau, l'huissier... Et en donnant votre procuration à son premier clerc, vous n'aurez aucun souci.

Cette insinuation, soufflée par Fraisier, convenue entre Rémonencq et la Cibot, resta dans la mémoire de Schmucke; car, dans les instans où la douleur fige pour ainsi dire l'âme en en arrêtant les fonctions, la mémoire reçoit toutes les empreintes que le hasard y fait arriver. Schmucke écoutait Rémonencq, en le regardant d'un œil si complétement dénué d'intelligence, que le brocanteur ne lui dit plus rien.

— S'il reste imbécile comme cela, pensa Rémonencq, je pourrais bien lui acheter tout le bataclan de là-haut pour cent mille francs, si c'est à lui... — Monsieur, nous voici à la Mairie.

Rémonencq fut forcé de sortir Schmucke du fiacre et de le prendre sous le bras pour le faire arriver jusqu'au bureau des actes de l'Etat civil, où Schmucke donna dans une noce. Schmucke dut attendre son tour, car, par un de ces hasards assez fréquens à Paris, le commis avait cinq ou six actes de décès à dresser.

Là, ce pauvre Allemand devait être en proie à une passion égale à celle de Jésus.

— Monsieur est monsieur Schmucke? dit un homme vêtu de noir en s'adressant à l'Allemand, stupéfait de s'entendre appeler par son nom.

Schmucke regarda cet homme de l'air hébété qu'il avait eu en répondant à Rémonencq.

— Mais, dit le brocanteur à l'inconnu, que lui voulez-vous? Laissez donc cet homme tranquille, vous voyez bien qu'il est dans la peine.

— Monsieur vient de perdre son ami, et sans doute il se propose d'honorer dignement sa mémoire, car il est son héritier, dit l'inconnu. Monsieur ne lésinera sans doute pas... il achètera un terrain à perpétuité pour sa sépulture. Monsieur Pons aimait tant les arts! Ce serait bien dommage de ne pas mettre sur son tombeau la musique, la peinture et la sculpture... trois belles figures en pied, éplorées...

Rémonencq fit un geste d'Auvergnat pour éloigner cet homme, et l'homme répondit par un autre geste, pour ainsi dire commercial, qui signifiait : « — Laissez-moi donc faire mes affaires! » et que comprit le brocanteur.

— Je suis le commissionnaire de la maison Sonet et compagnie, entrepreneurs de monumens funéraires, reprit le courtier, que Walter Scott eût surnommé *le jeune homme des tombeaux*. Si monsieur voulait nous charger de la com-

mande, nous lui éviterions l'ennui d'aller à la Ville acheter le terrain nécessaire à la sépulture de l'ami que les Arts ont perdu...

Rémonencq hocha la tête en signe d'assentiment et poussa le coude à Schmucke.

— Tous les jours, nous nous chargeons, pour les familles, d'aller accomplir toutes les formalités, disait toujours le courtier, encouragé par ce geste de l'Auvergnat. Dans le premier moment de sa douleur, il est bien difficile à un héritier de s'occuper par lui-même de ces détails, et nous avons l'habitude de ces petits services pour nos cliens? Nos monumens, monsieur, sont tarifés à tant le mètre en pierre de taille ou en marbre... Nous creusons les fosses pour les tombes de famille... Nous nous chargeons de tout, au plus juste prix. Notre maison a fait le magnifique monument de la belle Esther Gobseck et de Lucien de Rubempré, l'un des plus magnifiques ornemens du Père-Lachaise. Nous avons les meilleurs ouvriers, et j'engage monsieur à se défier des petits entrepreneurs..... qui ne font que de la camelotte, ajouta-t-il en voyant venir un autre homme vêtu de noir qui se proposait de parler pour une autre maison de marbrerie et de sculpture.

On a souvent dit que la mort était la fin d'un voyage, mais on ne sait pas à quel point cette similitude est réelle à Paris. Un mort, un mort de qualité surtout, est accueilli sur le *sombre rivage* comme un voyageur qui débarque au port, et que tous les courtiers d'hôtellerie fatiguent de leurs recommandations. Personne, à l'exception de quelques philosophes ou de quelques familles sûres de vivre qui se font construire des tombes comme elles ont des hôtels, personne ne pense à la Mort et à ses conséquences sociales. La Mort vient toujours trop tôt; et d'ailleurs, un sentiment bien entendu empêche les héritiers de la supposer possible. Aussi, presque tous ceux qui perdent leurs pères, leurs mères, leurs femmes ou leurs enfans, sont-ils immédiatement assaillis par ces coureurs d'affaires, qui profitent du trouble où jette la douleur pour surprendre une commande. Autrefois, les entrepreneurs de monumens funéraires, tous groupés aux environs du célèbre cimetière du Père-Lachaise, où ils forment une rue qu'on devrait appeler rue des Tombeaux, assaillaient les héritiers aux environs de la tombe ou au sortir du cimetière; mais, insensiblement, la concurrence, le génie de la spéculation, les a fait gagner du terrain, et ils sont descendus aujourd'hui dans la ville jusqu'aux abords des Mairies. Enfin, les courtiers pénètrent souvent dans la maison mortuaire, un plan de tombe à la main.

— Je suis en affaire avec monsieur, dit le courtier de la maison Sonet au courtier qui se présentait.

— Décès Pons!... Où sont les témoins?... dit le garçon de bureau.

— Venez... monsieur, dit le courtier en s'adressant à Rémonencq.

Rémonencq pria le courtier de soulever Schmucke, qui restait sur son banc comme une masse inerte; ils le menèrent à la balustrade derrière laquelle le rédacteur des actes de décès s'abrite contre les douleurs publiques. Rémonencq, la providence de Schmucke, fut aidé par le docteur Poulain, qui vint donner les renseignemens nécessaires sur l'âge et le lieu de naissance de Pons. L'Allemand ne savait qu'une seule chose, c'est que Pons était son ami. Une fois les signatures données, Rémonencq et le docteur, suivis du courtier, mirent le pauvre Allemand en voiture, dans laquelle se glissa l'enragé courtier, qui voulait avoir une solution pour sa commande.

La Sauvage, en observation sur le pas de la porte cochère, monta Schmucke presque évanoui dans ses bras, aidée par Rémonencq et par le courtier de la maison Sonet.

— Il va se trouver mal!... s'écria le courtier, qui voulait terminer l'affaire qu'il disait commencée.

— Je le crois bien! répondit madame Sauvage; il pleure depuis vingt-quatre heures, et il n'a rien voulu prendre. Rien ne creuse l'estomac comme le chagrin.

— Mais, mon cher client, lui dit le courtier de la maison Sonet, prenez donc un bouillon. Vous avez tant de choses à faire : il faut aller à l'Hôtel-de-Ville, acheter le terrain nécessaire pour le monument que vous voulez élever à la mémoire de cet ami des Arts, et qui doit témoigner de votre reconnaissance.

— Mais cela n'a pas de bon sens, dit madame Cantinet à Schmucke en arrivant avec un bouillon et du pain.

— Songez, mon cher monsieur, si vous êtes si faible que cela, reprit Rémonencq, songez à vous faire représenter par quelqu'un, car vous avez bien des affaires sur les bras : il faut commander le convoi! Vous ne voulez pas qu'on enterre votre ami comme un pauvre.

— Allons, allons, mon cher monsieur! dit la Sauvage en saisissant un moment où Schmucke avait la tête inclinée sur le dos du fauteuil.

Elle entonna dans la bouche de Schmucke une cuillerée de potage, et lui donna presque malgré lui à manger comme à un enfant.

— Maintenant, si vous étiez sage, monsieur, puisque vous voulez vous livrer tranquillement à votre douleur, vous prendriez quelqu'un pour vous représenter...

— Puisque monsieur, dit le courtier, a l'intention d'élever un magnifique monument à la mémoire de son ami, il n'a qu'à me charger de toutes les démarches, je les ferai...

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? dit la Sauvage. Monsieur vous a commandé quelque chose! Qui donc êtes-vous?

— L'un des courtiers de la maison Sonet, ma chère dame, les plus forts entrepreneurs de monumens funéraires... dit-il en tirant une carte et la présentant à la puissante Sauvage.

— Eh bien! c'est bon, c'est bon!... on ira chez vous quand on le jugera convenable; mais ne faut pas abuser de l'état dans lequel se trouve monsieur. Vous voyez bien que monsieur n'a pas sa tête...

— Si vous voulez vous arranger pour nous faire avoir la commande, dit le courtier de la maison Sonet à l'oreille de madame Sauvage en l'amenant sur le palier, j'ai pouvoir de vous offrir quarante francs...

— Eh bien! donnez-moi votre adresse, dit madame Sauvage en s'humanisant.

Schmucke, en se voyant seul et se trouvant mieux par cette ingestion d'un potage au pain, retourna promptement dans la chambre de Pons, où il se mit en prières. Il était perdu dans les abîmes de la douleur, lorsqu'il fut tiré de son profond anéantissement par un jeune homme vêtu de noir qui lui dit pour la onzième fois un : — Monsieur?... que le pauvre martyr entendit d'autant mieux, qu'il se sentit secoué par la manche de son habit.

— *Qu'y a-d-il encore?...*

— Monsieur, nous devons au docteur Gannal une découverte sublime; nous ne contestons pas sa gloire, il a renouvelé les miracles de l'Égypte; mais il y a eu des perfectionnemens, et nous avons obtenu des résultats surprenans. Donc, si vous voulez revoir votre ami, tel qu'il était de son vivant...

— *Le refoir!...* s'écria Schmucke; *me barlera-d-il?*

— Pas absolument!... Il ne lui manquera que la parole, reprit le courtier d'embaumement; mais il restera pour l'éternité comme l'embaumement vous le montrera. L'opération exige peu d'instans. Une incision dans la carotide et l'injection suffisent; mais il est grand temps... Si vous attendiez encore un quart d'heure, vous ne pourriez plus avoir la douce satisfaction d'avoir conservé le corps...

— *Hâlis-fis-en au tiaple!... Bons est une âme!... et cedde âme est au ciel.*

— Cet homme est sans aucune reconnaissance, dit le jeune courtier d'un des rivaux du célèbre Gannal en passant sous la porte cochère; il refuse de faire embaumer son ami!

— Que voulez-vous, monsieur! dit la Cibot, qui venait de faire embaumer son chéri. C'est un héritier, un légataire. Une fois leur affaire faite, le défunt n'est plus rien pour eux.

XLIII.

Une heure après, Schmucke vit venir dans la chambre madame Sauvage, suivie d'un homme vêtu de noir, et qui paraissait être un ouvrier.

— Monsieur, dit-elle, Cantinet a eu la complaisance de vous envoyer monsieur, qui est le fournisseur des bières de la paroisse.

Le fournisseur des bières s'inclina d'un air de commisération et de condoléance, mais, en homme sûr de son fait et qui se sait indispensable; il regarda le mort en connaisseur.

— Comment monsieur veut-il *cela?* En sapin, en bois de chêne simple, ou en bois de chêne doublé de plomb? Le bois de chêne doublé de plomb est ce qu'il y a de plus comme il faut. Le corps, dit-il, a la mesure ordinaire...

Il tâta les pieds pour toiser le corps.

—Un mètre soixante-dix! ajouta-t-il. Monsieur pense sans doute à commander le service funèbre à l'église?

Schmucke jeta sur cet homme des regards comme en ont les fous avant de faire un mauvais coup.

— Monsieur, vous devriez, dit la Sauvage, prendre quelqu'un qui s'occuperait de tous ces détails-là pour vous.

— Oui.... dit enfin la victime.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher monsieur Tabareau, car vous allez avoir bien des affaires sur les bras? Monsieur Tabareau, voyez-vous, c'est le plus honnête homme du quartier.

— *Vi, monsieur Dapareau! On m'en a barlé...* répondit Schmucke vaincu.

— Eh! bien, monsieur va-t-être tranquille et libre de se livrer à sa douleur, après une conférence avec son fondé de pouvoir.

Vers deux heures, le premier clerc de monsieur Tabareau, jeune homme qui se destinait à la carrière d'huissier, se présenta modestement. La jeunesse a d'étonnans privilèges, elle n'effraye pas. Ce jeune homme, appelé Villemot, s'assit auprès de Schmuke, et attendit le moment de lui parler. Cette réserve toucha beaucoup Schmucke.

— Monsieur, lui dit-il, je suis le premier clerc de monsieur Tabareau, qui m'a confié le soin de veiller ici à vos intérêts, et de me charger de tous les détails de l'enterrement de votre ami... Êtes-vous dans cette intention?

— *Fus ne me sauferez pas la fie, gar che n'ai bas longdans u fifre, mais fus me laisserez dranquile?*

— Oh! vous n'aurez pas un dérangement, répondit Villemot.

— *Hé bien! que raud-il rair bir cela?*

— Signez ce papier où vous nommez monsieur Tabareau votre mandataire, relativement à toutes les affaires de la succession.

— *Pien! donnez!* dit l'Allemand en voulant signer sur-le-champ.

— Non, je dois vous lire l'acte.

— *Lissez!*

Schmucke ne prêta pas la moindre attention à la lecture de cette procuration générale, et il la signa. Le jeune homme prit les ordres de Schmucke pour le convoi, pour l'achat du terrain où l'Allemand voulut avoir sa tombe, et pour le service de l'église, en lui disant qu'il n'éprouverait plus aucun trouble, ni aucune demande d'argent.

— *Bir afoir la dranquilidé, je tonnerais doud ce que ché bossède,* dit l'infortuné qui de nouveau s'agenouilla devant le corps de son ami.

Fraisier triomphait, le légataire ne pouvait pas faire un mouvement hors du cercle, où il le tenait enfermé par la Sauvage et par Villemot.

Il n'est pas de douleur que le sommeil ne sache vaincre. Aussi vers la fin de la journée, la Sauvage trouva-t-elle Schmucke étendu au bas du lit où gisait le corps de Pons, et dormant; elle l'emporta, le coucha, l'arrangea maternellement dans son lit, et l'Allemand y dormit jusqu'au lendemain.

Quand Schmucke s'éveilla; c'est-à-dire quand, après cette trêve, il fut rendu au sentiment de ses douleurs, le corps de Pons était exposé sous la porte cochère, dans la chapelle ardente à laquelle ont droit les convois de troisième classe; il chercha donc vainement son ami dans cet appartement qui lui parut immense, où il ne trouva rien que d'affreux souvenirs. La Sauvage, qui gouvernait Schmucke avec l'autorité d'une nourrice sur son marmot, le força de déjeuner avant d'aller à l'église.

Pendant que cette pauvre victime se contraignait à manger, la Sauvage lui fit observer, avec des lamentations dignes de Jérémie, qu'il ne possédait pas d'habit noir.

La garde-robe de Schmucke, entretenue par Cibot, en était arrivée, avant la maladie de Pons, comme le dîner, à sa plus simple expression, à deux pantalons et deux redingotes!...

— Vous allez aller comme vous êtes à l'enterrement de monsieur? C'est une monstruosité à vous faire honnir par tout le quartier! ..

— *Ed commend fulez-fus que ch'y alle?*

— Mais en deuil!

— *Le teuille!..*

— Les convenances...

— *Les gonfenances!.. che me riche pien te doutes ces pétisses-là,* dit le pauvre homme arrivé au dernier degré d'exaspération où la douleur puisse porter une âme d'enfant.

— Mais c'est un monstre d'ingratitude, dit la Sauvage en se tournant vers un monsieur qui se montra soudain dans l'appartement, et qui fit frémir Schmucke.

Ce fonctionnaire, magnifiquement vêtu de drap noir, en culotte noire, en bas de soie noirs, à manchettes blanches, décoré d'une chaîne d'argent à laquelle pendait une médaille, cravaté d'une cravate de mousseline blanche très correcte, et en gants blancs; ce type officiel, frappé au même coin pour les douleurs publiques, tenait à la main une baguette en ébène, insigne de ses fonctions, et sous le bras gauche un tricorne à cocarde tricolore.

—Je suis le maître des cérémonies, dit ce personnage d'une voix douce.

Habitué par ses fonctions à diriger tous les jours des convois et à traverser toutes les familles plongées dans une même affliction, réelle ou feinte, cet homme, ainsi que tous ses collègues, parlait bas et avec douceur; il était décent, poli, convenable par état, comme une statue représentant le génie de la mort. Cette déclaration causa un tremblement nerveux à Schmucke, comme s'il eût vu le bourreau.

— Monsieur est-il le fils, le frère, le père du défunt?... demanda l'homme officiel.

— *Che zuis dout cela, et plis.. che zuis son ami!...* dit Schmucke à travers un torrent de larmes.

— Êtes-vous l'héritier? demanda le maître des cérémonies.

— *L'héritier.....* répéta Schmucke! *tout m'esd écal au monde.*

Et Schmucke reprit l'attitude que lui donnait sa douleur morne.

— Où sont les parens, les amis? demanda le maître des cérémonies.

— *Les foilà dous,* s'écria Schmucke en montrant les tableaux et les curiosités. *Chamais ceux-là n'ond raid zou crir mon pon Bons !... Foilà doud ce qu'il aimaid afec moi!*

— Il est fou, monsieur, dit la Sauvage au maître des cérémonies. Allez, c'est inutile de l'écouter.

Schmucke s'était assis et avait repris sa contenance d'idiot, en essuyant machinalement ses larmes.

En ce moment, Villemot, le premier clerc de maître Tabareau, parut; et le maître des cérémonies reconnaissant celui qui était venu commander le convoi, lui dit. — Eh bien! monsieur, il est temps de partir... le char est arrivé; mais j'ai rarement vu de convoi pareil à celui-là. Où sont les parens, les amis?...

—Nous n'avons pas eu beaucoup de temps, reprit monsieur Villemot, monsieur est plongé dans une telle douleur qu'il ne pensait à rien ; mais il n'y a qu'un parent...

Le maître des cérémonies regarda Schmucke d'un air de pitié, car cet expert en douleur distinguait bien le vrai du faux, et il vint près de Schmucke.

— Allons, mon cher monsieur, du courage!... Songez à honorer la mémoire de votre ami.

— Nous avons oublié d'envoyer des billets de faire part, mais j'ai eu le soin d'envoyer un exprès à monsieur le président de Marville, le seul parent de qui je vous parlais... Il n'y a pas d'amis... Je ne crois pas que les gens du théâtre où le défunt était chef d'orchestre, viennent... Mais monsieur est, je crois, légataire universel.

— Il doit alors conduire le deuil, dit le maître des cérémonies. — Vous n'avez pas d'habit noir? demanda le maître des cérémonies en avisant le costume de Schmucke.

— *Che zuis doud en noir à l'indérière*!... dit le pauvre Allemand d'une voix déchirante, *et si pien en noir*, *que che sens la mord en moi... Dieu me vera la craze de m'inir à mon ami tans la dombe, ed che l'en remercie*!...

Et il joignit les mains.

— Je l'ai déjà dit à notre administration, qui a déjà tant introduit de perfectionnemens, reprit le maître des cérémonies en s'adressant à Villemot ; elle devrait avoir un vestiaire, et louer des costumes d'héritier... c'est une chose qui devient de jour en jour plus nécessaire... Mais puisque monsieur hérite, il doit prendre le manteau de deuil, et celui que j'ai apporté l'enveloppera tout entier, si bien qu'on ne s'apercevra pas de l'inconvenance de son costume...

— Voulez-vous avoir la bonté de vous lever? dit-il à Schmucke.

Schmucke se leva, mais il vacilla sur ses jambes.

— Tenez-le, dit le maître des cérémonies au premier clerc, puisque vous êtes son fondé de pouvoir.

Villemot soutint Schmucke en le prenant sous les bras, et alors le maître des cérémonies saisit cet ample et horrible manteau noir que l'on met aux héritiers pour suivre le char funèbre de la maison mortuaire à l'église, en le lui attachant par des cordons de soie noire sous le menton.

Et Schmucke fut *paré* en héritier.

— Maintenant, il nous survient une grande difficulté, dit le maître des cérémonies. Nous avons les quatre glands du poêle *à garnir*... S'il n'y a personne, qui les tiendra?... Voici dix heures et demie, dit-il en consultant sa montre, on nous attend à l'église.

— Ah! voici Fraisier! s'écria fort imprudemment Villemot.

Mais personne ne pouvait recueillir cet aveu de complicité.

— Qui est ce monsieur? demanda le maître des cérémonies?

— Oh! c'est la famille.

— Quelle famille?

— La famille déshéritée. C'est le fondé de pouvoir de monsieur le président Camusot.

— Bien! dit le maître des cérémonies, avec un air de satisfaction. Nous aurons au moins deux glands de tenus, l'un par vous et l'autre par lui.

Le maître des cérémonies, heureux d'avoir deux glands garnis, alla prendre deux magnifiques paires de gants de daim blancs, et les présenta tour à tour à Fraisier et à Villemot d'un air poli.

— Ces messieurs voudront bien prendre cha un un des coins du poêle! .. dit-il.

Fraisier, tout en noir, mis avec prétention, cravate blanche, l'air officiel, faisait frémir, il contenait cent dossiers de procédure.

— Volontiers, monsieur, dit-il.

— S'il pouvait nous arriver seulement deux personnes, dit le maître des cérémonies, les quatre glands seraient garnis...

En ce moment arriva l'infatigable courtier de la maison Sonet, suivi du seul homme qui se souvint de Pons, qui pensât à lui rendre les derniers devoirs. Cet homme était un gagiste du théâtre, le garçon chargé de mettre les partitions sur les pupitres à l'orchestre, et à qui Pons donnait tous les mois une pièce de cinq francs, en le sachant père de famille.

— *Ah! Dobinard* (Topinard)... s'écria Schmucke en reconnaissant le garçon. *Du ame Bons, doi*!...

— Mais, monsieur, je suis venu tous les jours, le matin, savoir des nouvelles de monsieur...

— *Dus les chours, baufre Dobinard*!.. dit Schmucke en serrant la main au garçon de théâtre.

— Mais on me prenait sans doute pour un parent, et on me recevait bien mal! J'avais beau dire que j'étais du théâtre et que je venais savoir des nouvelles de monsieur Pons, on me disait qu'on connaissait ces couleurs-là. Je demandais à voir ce pauvre cher malade ; mais on ne m'a jamais laissé monter.

— *L'invâme Zibod*!... dit Schmucke en serrant sur son cœur la main calleuse du garçon de théâtre.

— C'était le roi des hommes, ce brave monsieur Pons. Tous les mois, il me donnait cent sous... Il savait que j'ai trois enfans et une femme. Ma femme est à l'église.

— *Che bardacherai mon bain afec doi*! s'écria Schmucke dans la joie d'avoir près de lui un homme qui aimait Pons.

— Monsieur veut-il prendre un des glands du poêle? dit le maître des cérémonies, nous aurons ainsi les quatre.

Le maître des cérémonies avait facilement décidé le courtier de la maison Sonet à prendre un des glands, surtout en lui montrant la belle paire de gants qui, selon les usages, devait lui rester.

— Voici dix heures trois quarts!... il faut absolument descendre... l'église attend, dit le maître des cérémonies.

Et ces six personnes se mirent en marche à travers les escaliers.

— Fermez bien l'appartement et restez-y, dit l'atroce Fraisier aux deux femmes qui restaient sur le palier, surtout si vous voulez être gardienne, madame Cantinet. Ah! ah! c'est quarante sous par jour!...

Par un hasard qui n'a rien d'extraordinaire à Paris, il se trouvait deux catafalques sous la porte cochère, et conséquemment deux convois, celui de Cibot, le défunt concierge, et celui de Pons. Personne ne venait rendre aucun témoignage d'affection au brillant catafalque de l'ami des arts, et tous les portiers du voisinage affluaient et aspergaient la dépouille mortelle du portier d'un coup de goupillon.

Ce contraste de la foule accourue au convoi de Cibot, et de la solitude dans laquelle restait Pons, eut lieu non-seulement à la porte de la maison, mais encore dans la rue où le cercueil de Pons ne fut suivi que par Schmucke, que soutenait un croque-mort, car l'héritier défaillait à chaque pas.

De la rue de Normandie à la rue d'Orléans, où l'église Saint-François est située, les deux convois allèrent entre deux haies de curieux, car, ainsi qu'on l'a dit, tout fait événement dans ce quartier. On remarquait donc la splendeur du char blanc, d'où pendait un écusson sur lequel était brodé un grand P, et qui n'avait qu'un seul homme à sa suite ; tandis que le simple char, celui de la dernière classe, était accompagné d'une foule immense.

Heureusement Schmucke, hébété par le monde aux fenêtres, et par la haie que formaient les badauds, n'entendait rien et ne voyait ce concours de personnes qu'à travers le voile de ses larmes.

— Ah! c'est le Casse-noisette, disait l'un... le musicien! vous savez!

— Quelles sont donc les personnes qui tiennent les cordons?...

— Bah! des comédiens!

— Tiens, voilà le convoi de ce pauvre père Cibot! En voilà un travailleur de moins! quel dévorant!

— Il ne sortait jamais cet homme-là!

— Jamais il n'a fait le lundi.

— Aimait-il sa femme!

— En voilà une malheureuse!

Rémonencq était derrière le char de sa victime, et rece-

vait des complimens de condoléance sur la perte de son voisin.

Ces deux convois arrivèrent à l'église, où Cantinet, d'accord avec le suisse, eut soin qu'aucun mendiant ne parlât à Schmucke. Villemot avait promis à l'héritier qu'il serait tranquille, et il satisfaisait à toutes les dépenses, en veillant sur son client.

Le modeste corbillard de Cibot, escorté de soixante à quatre-vingts personnes, fut accompagné par tout ce monde jusqu'au cimetière.

A la sortie de l'église, le convoi de Pons eut quatre voitures de deuil; une pour le clergé, les trois autres pour les parens; mais une seule fut nécessaire, car le courtier de la maison Sonet était allé, pendant la messe, prévenir monsieur Sonet du départ du convoi, afin qu'il pût présenter le dessin et le devis du monument au légataire universel au sortir du cimetière. Fraisier, Villemot, Schmucke et Topinard tinrent dans une seule voiture.

Les deux autres, au lieu de retourner à l'administration, allèrent à vide au Père-Lachaise. Cette course inutile de voitures vides a lieu souvent. Lorsque les morts ne jouissent d'aucune célébrité, n'attirent aucun concours de monde, il y a toujours trop de voitures. Les morts doivent avoir été bien aimés dans leur vie pour qu'à Paris, où tout le monde voudrait trouver une vingt-cinquième heure à chaque journée, on suive un parent ou un ami jusqu'au cimetière. Mais les cochers perdraient leurs pour-boire, s'ils ne faisaient pas leur besogne. Aussi, pleines ou vides, les voitures vont-elles à l'église, au cimetière, et reviennent-elles à la maison mortuaire, où les cochers demandent un pour-boire.

On ne se figure pas le nombre des gens pour qui la mort est un abreuvoir. Le bas clergé de l'Église, les pauvres, les croquemorts, les cochers, les fossoyeurs, ces natures spongieuses se retirent gonflées en se plongeant dans un corbillard.

De l'église, où l'héritier à sa sortie fut assailli par une nuée de pauvres, aussitôt réprimée par le suisse, jusqu'au Père-Lachaise, le pauvre Schmucke alla comme les criminels allaient du Palais à la place de Grève. Il menait son propre convoi, tenant dans sa main la main du garçon Topinard, le seul homme qui eût dans le cœur un vrai regret de la mort de Pons. Topinard, excessivement touché de l'honneur qu'on lui avait fait en lui confiant un des cordons du poêle, et content d'aller en voiture, possesseur d'une paire de gants, commençait à entrevoir dans le convoi de Pons une des grandes journées de sa vie.

Abîmé de douleur, soutenu par le contact de cette main à laquelle répondait un cœur, Schmucke se laissait rouler absolument comme ces malheureux veaux conduits en charrette à l'abattoir.

Sur le devant de la voiture se tenaient Fraisier et Villemot.

Or, ceux qui ont eu le malheur d'accompagner beaucoup des leurs au champ du repos, savent que toute hypocrisie cesse en voiture durant le trajet, qui, souvent, est fort long, de l'église au cimetière de l'Est, celui des cimetières parisiens où se sont donné rendez-vous toutes les vanités, tous les luxes, et si riche en monumens somptueux. Les indifférens commencent la conversation, et les gens les plus tristes finissent par les écouter et se distraire.

— Monsieur le président était déjà parti pour l'audience, disait Fraisier à Villemot, et je n'ai pas trouvé nécessaire d'aller l'arracher à ses occupations au Palais, il serait toujours venu trop tard. Comme il est l'héritier naturel et légal, mais qu'il est déshérité au profit de monsieur Schmucke, j'ai pensé qu'il suffisait à son fondé de pouvoir d'être ici...

Topinard prêta l'oreille.

— Qu'est-ce donc que ce drôle qui tenait le quatrième gland? demanda Fraisier à Villemot.

— C'est le courtier d'une *maison qui fait le monument funéraire*, et qui voudrait obtenir la commande d'une tombe où il se propose de sculpter trois figures en marbre, la Musique, la Peinture et la Sculpture versant des pleurs sur le défunt.

— C'est une idée, reprit Fraisier. Le bonhomme mérite bien cela; mais ce monument-là coûtera bien sept à huit mille francs.

— Oh! oui!

— Si monsieur Schmucke fait la commande, ça ne peut pas regarder la succession, car on pourrait absorber une succession par de pareils frais...

— Ce serait un procès, mais on le gagnerait...

— Eh bien! reprit Fraisier, ça le regardera donc! C'est une bonne farce à faire à ces entrepreneurs... dit Fraisier à l'oreille de Villemot, car si le testament est cassé, ce dont je réponds... ou s'il n'y avait pas de testament, qui est-ce qui les paierait?

Villemot eut un rire de singe.

Le premier clerc de Tabareau et l'homme de loi se parlèrent alors à voix basse et à l'oreille; mais, malgré le roulis de la voiture et tous les empêchemens, le garçon de théâtre, habitué à tout deviner dans le monde des coulisses, devina que ces deux gens de justice méditaient de plonger le pauvre Allemand dans des embarras, et il finit par entendre le mot significatif de *Clichy*! Dès lors, le digne et honnête serviteur du monde comique résolut de veiller sur l'ami de Pons.

Au cimetière où, par les soins du courtier de la maison Sonet, Villemot avait acheté trois mètres de terrain à la Ville, en annonçant l'intention d'y construire un magnifique monument, Schmucke fut conduit par le maître des cérémonies, à travers une foule de curieux, à la fosse où l'on allait descendre Pons. Mais à l'aspect de ce trou carré au-dessus duquel quatre hommes tenaient avec des cordes la bière de Pons sur laquelle le clergé disait la dernière prière, l'Allemand fut pris d'un tel serrement de cœur, qu'il s'évanouit.

XLIII.

Topinard, aidé par le courtier de la maison Sonet, et par monsieur Sonet lui-même, emporta le pauvre Allemand dans l'établissement du marbrier, où les soins les plus empressés et les plus généreux lui furent prodigués par madame Sonet et par madame Vitelot, épouse de l'associé de monsieur Sonet. Topinard resta là, car il avait vu Fraisier, dont la figure lui semblait patibulaire, s'entretenir avec le courtier de la maison Sonet.

Au bout d'une heure, vers deux heures et demie, le pauvre innocent Allemand recouvra ses sens.

Schmucke croyait rêver depuis deux jours. Il pensait qu'il se réveillerait et qu'il trouverait Pons vivant. Il eut tant de serviettes mouillées sur le front, on lui fit respirer tant de sels et de vinaigres, qu'il ouvrit les yeux. Madame Sonet força Schmucke à boire un bon bouillon gras, car on avait mis le pot-au-feu chez les marbriers.

— Ça ne nous arrive pas souvent de recueillir ainsi des cliens qui sentent aussi vivement que cela; mais ça se voit encore... tous les deux ans.

Enfin Schmucke parla de regagner la rue de Normandie.

— Monsieur, dit alors Sonet, voici le dessin qu'a fait Vitelot exprès pour vous, il a passé la nuit!... Mais il a été bien inspiré! ça sera beau...

— Ça sera l'un des plus beaux du Père-Lachaise!... dit la p'tite madame Sonet. Mais vous devez honorer la mémoire d'un ami qui vous laisse toute sa fortune...

Ce projet, censé fait exprès, avait été préparé pour de Marsay, le fameux ministre; mais la veuve avait voulu confier ce monument à David (d'Angers); le projet de ces industriels fut alors rejeté, car on eut horreur d'un monument de pacotille. Ces trois figures représentaient alors les journées de juillet, où se manifesta ce grand ministre. Depuis, avec des modifications, Sonet et Vitelot avaient fait des *trois glorieuses*, l'Armée, la Finance et la Famille pour le monument de Charles Keller, qui fut encore exécuté par David. Depuis onze ans, ce projet était adapté à toutes les circonstances de famille; mais, en le calquant, Vitelot avait transformé les

trois figures en celles des génies de la Musique, de la Sculpture et de la Peinture.

—Ce n'est rien si l'on pense aux détails et aux constructions; mais en six mois nous arriverons... dit Vitelot. Monsieur, voici le devis et la commande... sept mille francs, non compris les praticiens.

— Si monsieur veut du marbre, dit Sonet, plus spécialement marbrier, ce sera douze mille francs, et monsieur s'immortalisera avec son ami ..

— Je viens d'apprendre que le testament sera attaqué, dit Topinard à l'oreille de Vitelot, et que les héritiers rentreront dans leur héritage; allez voir monsieur le président Camusot, car ce pauvre innocent n'aura pas un liard...

— Vous nous amenez toujours des cliens comme cela! dit madame Vitelot au courtier en commençant une querelle.

Topinard reconduisit Schmucke à pied, rue de Normandie, car les voitures de deuil s'y étaient dirigées.

— *Ne me guiddez bas!*... dit Schmucke à Topinard.

Topinard voulait s'en aller, après avoir remis le pauvre musicien entre les mains de la dame Sauvage.

— Il est quatre heures, mon cher monsieur Schmucke, et il faut que j'aille dîner... ma femme, qui est ouvreuse, ne comprendrait pas ce que je suis devenu. Vous savez... le théâtre ouvre à cinq heures trois quarts...

— *Vi, che le sais... mais sonchez que che zuis zeul sur la derre, sans ein ami. Fous qui afez bleuré Bons, églairez-moi, che suis tans eine nouitte brofonte, ed-Bons m'a tit que j'édais enduré te goguins...*

— Je m'en suis déjà bien aperçu, je viens de vous empêcher d'aller coucher à Clichy!

— *Gligy?...* s'écria Schmucke, *che ne gombrends bas...*

— Pauvre homme! Eh bien! soyez tranquille, je viendrai vous voir, adieu.

— *Atié! à piendôd!*... dit Schmucke en tombant quasimort de lassitude.

— Adieu! mô-sieu! dit madame Sauvage à Topinard d'un air qui frappa le gagiste.

— Oh! qu'avez-vous donc, la bonne?... dit railleusement le garçon de théâtre. Vous vous posez là comme un traître de mélodrame.

— Traître vous-même! De quoi vous mêlez-vous ici? N'allez-vous pas vouloir faire les affaires de monsieur! et le carotter?...

— Le carotter!... servante!... reprit superbement Topinard. Je ne suis qu'un pauvre garçon de théâtre, mais je tiens aux artistes, et apprenez que je n'ai jamais rien demandé à personne! Vous a-t-on demandé quelque chose? Vous doit-on, eh! la vieille?...

— Vous êtes garçon de théâtre, et vous vous nommez? ... demanda la virago.

— Topinard, pour vous servir...

— Bien des choses chez vous, dit la Sauvage, et mes complimens à médème, si monsieur est marié... C'est tout ce que je voulais savoir.

— Qu'avez-vous donc, ma belle?... dit madame Cantinet, qui survint.

— J'ai, ma petite, que vous allez rester là, surveiller le dîner; je vais donner un coup de pied jusque chez monsieur...

— Il est en bas, il cause avec cette pauvre madame Cibot, qui pleure toutes les larmes de son corps, répondit la Cantinet.

La Sauvage dégringola par les escaliers avec une telle rapidité, que les marches tremblaient sous ses pieds.

— Monsieur.... dit-elle à Fraisier en l'attirant à elle à quelques pas de madame Cibot.

Et elle désigna Topinard au moment où le garçon de théâtre passait fier d'avoir déjà payé sa dette à son bienfaiteur, en empêchant par une ruse inspirée par les coulisses, où tout le monde a plus ou moins d'esprit drôlatique, l'ami de Pons de tomber dans un piége. Aussi le gagiste se promettait-il de protéger le musicien de son orchestre contre les piéges qu'on tendrait à sa bonne foi.

— Vous voyez bien ce petit misérable!... c'est une espèce d'honnête homme qui veut fourrer son nez dans les affaires de monsieur Schmucke...

— Qui est-ce? demanda Fraisier.

— Oh! un rien du tout...

— Il n'y a pas de rien du tout, en affaires...

— Hé! dit-elle, c'est un garçon de théâtre, nommé Topinard...

— Bien, madame Sauvage! continuez ainsi, vous aurez votre débit de tabac.

Et Fraisier reprit la conversation avec madame Cibot.

— Je dis donc, ma chère cliente, que vous n'avez pas joué franc jeu avec nous, et que nous ne sommes tenus à rien avec un associé qui nous trompe!

— Et en quoi vous ai-je trompé?... dit la Cibot en mettant les poings sur ses hanches. Croyez-vous que vous me ferez trembler avec vos regards de verjus et vos airs de givre!... Vous cherchez de mauvaises raisons pour vous débarrasser de vos promesses, et vous vous dites honnête homme. Savez-vous ce que vous êtes? Vous êtes une canaille. Oui, oui, grattez-vous le bras!... mais empochez ça!...

— Pas de mots, pas de colère! ma mie, dit Fraisier. Écoutez-moi! Vous avez fait votre pelote. . Ce matin, pendant les préparatifs du convoi, j'ai trouvé ce catalogue, en double, écrit tout entier de la main de monsieur Pons, et par hasard mes yeux sont tombés sur ceci :

Et il lut en ouvrant le catalogue manuscrit.

« N° 7. *Magnifique portrait peint sur marbre, par Sébastien del Piombo, en 1546, vendu par une famille qui l'a fait enlever de la cathédrale de Terni. Ce portrait, qui avait pour pendant un évêque, acheté par un Anglais, représente un chevalier de Malte en prières, et se trouvait au-dessus du tombeau de la famille Rossi. Sans la date, on pourrait attribuer cette œuvre à Raphaël. Ce morceau me semble supérieur au portrait de Baccio Bandinelli, du Musée, qui est un peu sec, tandis que ce chevalier de Malte est d'une fraîcheur due à la conservation de la peinture sur la* LAVAGNA (ardoise). »

— En regardant, reprit Fraisier, à la place n° 7, j'ai trouvé un portrait de dame signé *Chardin*, sans n° 7!. . Pendant que le maître des cérémonies complétait son nombre de personnes pour tenir les cordons du poêle, j'ai vérifié les tableaux, et il y a huit substitutions de toiles ordinaires et sans numéros, à des œuvres indiquées comme capitales par feu monsieur Pons et qui ne se trouvent plus... Et enfin, il manque un petit tableau sur bois, de Metzu, désigné comme un chef-d'œuvre...

— Est-ce que j'étais gardienne de tableaux? moi! dit la Cibot.

— Non, mais vous étiez femme de confiance, faisant le ménage et les affaires de monsieur Pons, et s'il y a vol...

— Vol! apprenez, monsieur, que les tableaux ont été vendus par monsieur Schmucke, d'après les ordres de monsieur Pons, pour subvenir à ses besoins.

— A qui?

— A messieurs Élie Magus et Rémonencq...

— Combien?...

— Mais, je ne m'en souviens pas!...

— Écoutez, ma chère madame Cibot, vous avez fait votre pelote, elle est dodue!... reprit Fraisier. J'aurai l'œil sur vous, je vous tiens... Servez-moi, je me tairai! Dans tous les cas, vous comprenez que vous ne devez compter sur rien de la part de monsieur le président Camusot, du moment où vous avez jugé convenable de le dépouiller.

— Je savais bien, mon cher monsieur Fraisier, que cela tournerait en os de boudin pour moi... répondit la Cibot, adoucie par les mots : « *Je me tairai!* »

— Voilà, dit Rémonencq en survenant, que vous cherchez querelle à madame; ça n'est pas bien! La vente des tableaux a été faite de gré à gré avec monsieur Pons entre monsieur Magus et moi, que nous sommes restés trois jours avant de nous accorder avec le défunt *qui rêvait sur ses tableaux!* Nous avons des quittances en règle, et si nous avons donné, comme

cela se fait, quelques pièces de quarante francs à madame, elle n'a eu que ce que nous donnons dans toutes les maisons bourgeoises où nous concluons un marché. Ah! mon cher monsieur, si vous croyez tromper une femme sans défense, vous n'en serez pas le bon marchand!... Entendez-vous, monsieur le faiseur d'affaires? Monsieur Magus est le maître de la place, et si vous ne filez pas doux avec madame, si vous ne lui donnez pas ce que vous lui avez promis, je vous attends à la vente de la collection, vous verrez ce que vous perdrez si vous avez contre vous monsieur Magus et moi, qui saurons ameuter les marchands... Au lieu de sept à huit cent mille francs, vous ne ferez seulement pas deux cent mille francs!

— C'est bon! c'est bon, nous verrons! Nous ne vendrons pas, dit Fraisier, ou nous vendrons à Londres.

— Nous connaissons Londres! dit Rémonencq, et monsieur Magus y est aussi puissant qu'à Paris.

— Adieu, madame, je vais éplucher vos affaires, dit Fraisier; à moins que vous ne m'obéissiez toujours, ajouta-t-il.

— Petit filou!...

— Prenez garde, dit Fraisier, je vais être juge-de-paix!

On se sépara sur des menaces dont la portée était bien appréciée de part et d'autre.

— Merci, Rémonencq! dit la Cibot, c'est bien bon pour une pauvre veuve de trouver un défenseur.

Le soir, vers dix heures, au théâtre, Gaudissard manda dans son cabinet le garçon de théâtre de l'orchestre. Gaudissard, debout devant la cheminée, avait pris une attitude napoléonienne, contractée depuis qu'il conduisait tout un monde de comédiens, de danseurs, de figurans, de musiciens, de machinistes, et qu'il traitait avec des auteurs. Il passait habituellement sa main droite dans son gilet, en tenant sa bretelle gauche, et il se mettait en tête de trois quarts en jetant son regard dans le vide.

— Ah çà! Topinard, avez-vous des rentes?

— Non, monsieur.

— Vous cherchez donc une place meilleure que la vôtre? demanda le directeur.

— Non, monsieur... répondit le gagiste, en devenant blême.

— Que diable, ta femme est ouvreuse aux premières... J'ai su respecter en elle mon prédécesseur déchu... Je t'ai donné l'emploi de nettoyer les quinquets des coulisses pendant le jour; enfin, tu es attaché aux partitions. Ce n'est pas tout! tu as des feux de vingt sous pour faire les monstres et commander les diables quand il y a des enfers. C'est une position enviée par tous les gagistes, et tu es jalousé, mon ami, au théâtre, où tu as des ennemis.

— Des ennemis!... dit Topinard.

— Et tu as trois enfans, dont l'aîné joue les rôles d'enfant, avec des feux de cinquante centimes!...

— Monsieur...

— Laisse-moi parler,... dit Gaudissard d'une voix foudroyante. Dans cette position-là, tu veux quitter le théâtre...

— Monsieur..

— Tu veux te mêler de faire des affaires, de mettre ton doigt dans des successions!... Mais, malheureux, tu serais écrasé comme un œuf! J'ai pour protecteur Son Excellence Monseigneur le comte Popinot, homme d'esprit et d'un grand caractère, que le roi a eu la sagesse de rappeler dans son conseil... Cet homme d'État, ce politique supérieur, je parle du comte Popinot, a marié son fils aîné à la fille du président Marville, un des hommes les plus considérables et les plus considérés de l'ordre supérieur judiciaire, un des flambeaux de la cour, au Palais. Tu connais le Palais? Eh bien! il est l'héritier de son cousin Pons, notre ancien chef d'orchestre, au convoi de qui tu es allé ce matin. Je ne te blâme pas d'être allé rendre les derniers devoirs à ce pauvre homme... Mais tu ne resterais pas en place, si tu te mêlais des affaires de ce digne monsieur Schmucke, à qui je veux beaucoup de bien, mais qui va se trouver en délicatesse avec les héritiers de Pons... Et comme cet Allemand m'est de peu, que le président et le comte Popinot me sont de beaucoup, je t'engage à laisser ce digne Allemand se dépêtrer tout seul de ses affaires. Il y a un Dieu particulier pour les Allemands, et tu serais très mal en sous-Dieu! vois-tu, reste gagiste!.. tu ne peux pas mieux faire!

— Suffit, monsieur le directeur, dit Topinard navré.

Schmucke qui s'attendait à voir le lendemain ce pauvre garçon de théâtre, le seul être qui eût pleuré Pons, perdit ainsi le protecteur que le hasard lui avait envoyé.

Le lendemain, le pauvre Allemand sentit à son réveil l'immense perte qu'il avait faite, en trouvant l'appartement vide. La veille et l'avant-veille, les événemens et les tracas de la mort avaient produit autour de lui cette agitation, ce mouvement où se distrayent les yeux. Mais le silence qui suit le départ d'un ami, d'un père, d'un fils, d'une femme aimée, pour la tombe, le terne et froid silence du lendemain est terrible; il est glacial. Ramené par une force irrésistible dans la chambre de Pons, le pauvre homme ne put en soutenir l'aspect, il recula, revint s'asseoir dans la salle à manger où madame Sauvage servait le déjeuner. Schmucke s'assit et ne put rien manger.

Tout-à-coup une sonnerie assez vive retentit, et trois hommes noirs apparurent, à qui madame Cantinet et madame Sauvage laissèrent le passage libre. C'était d'abord monsieur Vitel, le juge-de-paix, et monsieur son greffier. Le troisième était Fraisier, plus sec, plus âpre que jamais, en ayant subi le désappointement d'un testament en règle qui annulait l'arme puissante, si audacieusement volée par lui.

— Nous venons, monsieur, dit le juge-de-paix avec douceur à Schmucke, apposer les scellés ici..

Schmucke, pour qui ces paroles étaient du grec, regarda d'un air effaré les trois hommes.

— Nous venons, à la requête de monsieur Fraisier, avocat, mandataire de monsieur Camusot de Marville, héritier de son cousin, le feu sieur Pons... ajouta le greffier.

— Les collections sont là, dans ce vaste salon, et dans la chambre à coucher du défunt, dit Fraisier.

— Eh bien! passons. Pardon, monsieur, déjeunez, faites, dit le juge-de-paix.

L'invasion de ces trois hommes noirs avait glacé le pauvre Allemand de terreur.

— Monsieur, dit Fraisier en dirigeant sur Schmucke un de ces regards venimeux qui magnétisaient ses victimes comme une araignée magnétise une mouche, monsieur, qui a su faire faire à son profit un testament par devant notaire, devait bien s'attendre à quelque résistance de la part de la famille. Une famille ne se laisse pas dépouiller par un étranger sans combattre, et nous verrons, monsieur, qui l'emportera de la fraude, de la corruption ou de la famille!... Nous avons le droit, comme héritiers, de requérir l'apposition des scellés, les scellés seront mis, et je veux veiller à ce que cet acte conservatoire soit exercé avec la dernière rigueur, et il le sera.

— *Mon Tieu! mon Tieu! qu'aiche vaid au ziel?* dit l'innocent Schmucke.

— On jase beaucoup de vous dans la maison, dit la Sauvage, il est venu pendant que vous dormiez un petit jeune homme, habillé tout en noir, un freluquet, le premier clerc de monsieur Hannequin, et il voulait vous parler à toute force; mais comme vous dormiez et que vous étiez si fatigué de la cérémonie d'hier, je lui ai dit que vous aviez signé un pouvoir à monsieur Villemot, le premier clerc de Tabareau, et qu'il eût, si c'était pour affaires, à l'aller voir. — « Ah! tant mieux, qu'a dit le petit jeune homme, je m'entendrai bien avec lui. Nous allons déposer le testament au tribunal, après l'avoir présenté au président. » Pour lors je l'ai prié de nous envoyer monsieur Villemot dès qu'il le pourrait. Soyez tranquille, mon cher monsieur, dit la Sauvage, vous aurez des gens pour vous défendre. Et l'on ne vous mangera pas la laine sur le dos. Vous allez avoir quelqu'un qui a bec et ongles! monsieur Villemot va leur dire leur fait! Moi, je me suis déjà mise en colère après cette affreuse gueuse de mame Cibot, une portière qui se mêle de juger ses locataires, et qui soutient que vous filoutez cette fortune aux héritiers, que vous avez chambré monsieur Pons, que vous l'avez mécanisé, qu'il était fou à lier. Je vous l'ai remouché de la belle manière, la scélérate: « Vous êtes une voleuse et

une canaille! que je lui ai dit, et vous irez au tribunal pour tout ce que vous avez volé à vos messieurs... » Et elle a tu sa gueule.

— Monsieur, dit le greffier en venant chercher Schmucke, veut-il être présent à l'apposition des scellés dans la chambre mortuaire?

— *Faides*! *raides*! dit Schmucke, *che bressime que che bourrai mourir drainguile?*

— On a toujours le droit de mourir, dit le greffier en riant, et c'est là notre plus forte affaire que les successions. Mais j'ai rarement vu des légataires universels suivre les testateurs dans la tombe.

— *Ch'irai*, *moi*! dit Schmucke qui se sentit après tant de coups des douleurs intolérables au cœur.

— Ah! voilà monsieur Villemot! s'écria la Sauvage.

— *Monsir Fillemod*, dit le pauvre Allemand, *rebrezendez-moi...*

— J'accours, dit le premier clerc. Je viens vous apprendre que le testament est tout-à-fait en règle, et sera certainement homologué par le tribunal qui vous enverra en possession... Vous aurez une belle fortune.

—*Môi eine pelle fordine*! s'écria Schmucke au désespoir d'être soupçonné de cupidité.

— En attendant, dit la Sauvage, qu'est ce que fait donc là le juge de paix avec ses bougies et ses petites bandes de ruban de fil?

— Ah! il met les scellés... Venez, monsieur Schmucke, vous avez droit d'y assister.

— *Non hâlez-y*.

— Mais pourquoi les scellés, si monsieur est chez lui, et si tout est à lui? dit la Sauvage en faisant du droit à la manière des femmes, qui toutes exécutent le Code à leur fantaisie.

— Monsieur n'est pas chez lui, madame, il est chez monsieur Pons; tout lui appartiendra sans doute, mais quand on est légataire, on ne peut prendre les choses dont se compose la succession que par ce que nous appelons un envoi en possession. Cet acte émane du tribunal. Or, si les héritiers dépossédés de la succession par la volonté du testateur forment opposition à l'envoi en possession, il y a procès... Et comme on ne sait à qui reviendra la succession, on met toutes les valeurs sous les scellés, et les notaires des héritiers et du légataire procéderont à l'inventaire dans le délai voulu par la loi. Et voilà.

En entendant ce langage pour la première fois de sa vie, Schmucke perdit tout-à-fait la tête, il la laissa tomber sur le dossier du fauteuil où il était assis, il la sentait si lourde, qu'il lui fut impossible de la soutenir. Villemot alla causer avec le greffier et le juge-de-paix, et assista, avec le sang-froid des praticiens, à l'apposition des scellés qui, lorsque aucun héritier n'est là, ne va pas sans quelques lazzis, et sans observations sur les choses qu'on enferme ainsi, jusqu'au jour du partage.

Enfin les quatre gens de loi fermèrent le salon, et rentrèrent dans la salle à manger, où le greffier se transporta. Schmucke regarda faire machinalement cette opération, qui consiste à sceller du cachet de la justice de paix un ruban de fil sur chaque vantail des portes, quand elles sont à deux vantaux, ou à sceller l'ouverture des armoires ou des portes simples en cachetant les deux lèvres de la paroi.

— Passons à cette chambre, dit Fraisier en désignant la chambre de Schmucke dont la porte donnait dans la salle à manger.

— Mais c'est la chambre à monsieur! dit la Sauvage en s'élançant et se mettant entre la porte et les gens de justice.

—Voici le bail de l'appartement, dit l'affreux Fraisier, nous l'avons trouvé dans les papiers, et il n'est pas au nom de messieurs Pons et Schmucke, il est au nom seul de monsieur Pons. Cet appartement tout entier appartient à la succession, et .. d'ailleurs, dit-il en ouvrant la porte de la chambre de Schmucke, tenez, monsieur le juge-de-paix, elle est pleine de tableaux.

— En effet, dit le juge-de-paix qui donna, sur-le-champ, gain de cause à Fraisier.

XLIV.

— Attendez, messieurs, dit Villemot. Pensez-vous que vous allez mettre à la porte le légataire universel, dont, jusqu'à présent la qualité n'est pas contestée?

— Si! si! dit Fraisier; nous nous opposons à la délivrance du legs.

— Et sous quel prétexte?

— Vous le saurez, mon petit! dit railleusement Fraisier. En ce moment, nous ne nous opposons pas à ce que le légataire retire ce qu'il déclarera être à lui dans cette chambre; mais elle sera mise sous les scellés. Et monsieur ira se loger où bon lui semblera.

— Non, dit Villemot, monsieur restera dans sa chambre!...

— Et comment?

— Je vais vous assigner en référé, reprit Villemot, pour voir dire que nous sommes locataires par moitié de cet appartement, et vous ne nous en chasserez pas... Otez les tableaux, distinguez ce qui est au défunt, ce qui est à mon client, mais mon client y restera... mon petit!...

— *Che m'en irai!* dit le vieux musicien qui retrouva de l'énergie en écoutant cet affreux débat.

— Vous ferez mieux! dit Fraisier. Ce parti vous épargnera des frais, car vous ne gagneriez pas l'incident. Le bail est formel...

— Le bail! le bail! dit Villemot, c'est une question de bonne foi!

— Elle ne se prouvera pas, comme dans les affaires criminelles, par des témoins... Allez-vous vous jeter dans des expertises, des vérifications. . des jugemens interlocutoires et une procédure?

— *Non! non!* s'écria Schmucke, effrayé, *ché déménache, ché m'en fais.*

La vie de Schmucke était celle d'un philosophe, cynique sans le savoir, tant elle était réduite au simple. Il ne possédait que deux paires de souliers, une paire de bottes, deux habillemens complets, douze chemises, douze foulards, douze mouchoirs, quatre gilets et une pipe superbe que Pons lui avait donnée avec une poche à tabac brodée. Il entra dans la chambre, surexcité par la fièvre de l'indignation, il y prit toutes ses hardes, et les mit sur une chaise.

— *Doud ceci est à moi*!... dit-il avec une simplicité digne de Cincinnatus; *le biano est aussi à moi.*

— Madame.... dit Fraisier à la Sauvage, faites-vous aider, emportez-le et mettez-le sur le carré, ce piano!

— Vous êtes trop dur aussi, dit Villemot à Fraisier. Monsieur le juge-de-paix est maître d'ordonner ce qu'il veut, il est souverain dans cette matière.

— Il y a là des valeurs, dit le greffier en montrant la chambre.

— D'ailleurs, fit observer le juge-de-paix, monsieur sort de bonne volonté.

— On n'a jamais vu de client pareil, dit Villemot indigné, qui se retourna contre Schmucke. Vous êtes mou comme une chiffe.

— *Qu'imborte où l'on meird*, dit Schmucke en sortant. *Ces hommes ond des fizaches de digre... Ch'enferrai gerger mes baufres avvaires*, dit-il.

— Où monsieur va-t-il?

— *A la crase de Tieu*! répondit le légataire universel en faisant un geste sublime d'indifférence.

— Faites-le moi savoir, dit Villemot.

— Suis-le, dit Fraisier à l'oreille du premier clerc.

Madame Cantinet fut constituée gardienne des scellés, et sur les fonds trouvés on lui alloua une provision de cinquante francs.

—Ça va bien, dit Fraisier à monsieur Vitel, quand Schmucke fut parti. Si vous voulez donner votre démission en ma faveur, allez voir madame la présidente de Marville, vous vous entendrez avec elle.

— Vous avez trouvé un homme de beurre! dit le juge-de-paix en montrant Schmucke qui regardait dans la cour une dernière fois les fenêtres de l'appartement.

— Oui, l'affaire est dans le sac! répondit Fraisier. Vous pourrez marier sans crainte votre petite-fille à Poulain; il sera médecin en chef des Quinze-Vingts.

—Nous verrons! Adieu, monsieur Fraisier, dit le juge-de-paix avec un air de camaraderie.

— C'est un homme de moyens, dit le greffier, il ira loin, le mâtin.

Il était alors onze heures, le vieil Allemand prit machinalement le chemin qu'il faisait avec Pons en pensant à Pons; il le voyait sans cesse, il le croyait à ses côtés, et il arriva devant le théâtre d'où sortait son ami Topinard, qui venait de nettoyer les quinquets de tous les portant, en pensant à la tyrannie de son directeur.

— *Ah! foilà mon avraire!* s'écria Schmucke en arrêtant le pauvre gagiste. *Dobinart, ti has ein lochemand, toi?...*

— Oui, monsieur...

— *Ein ménache?...*

— Oui, monsieur..,

— *Beux-du me brentre en bansion?... Oh! che bayerai pien, chai neiffe cende vrancs de randes... ed che n'ai bas pien londems a fifre... che ne te chênerai boin... che manche de doud!... Mon seil pessoin est te rimer ma bibe... Ed gomme ti est le seil qui ai bleuré Bons afec moi, che d'aime!*

— Monsieur, ce serait avec bien du plaisir; mais d'abord figurez-vous que monsieur Gaudissard m'a fichu une perruque soignée...

— *Eine berruc?...*

— Une façon de dire qu'il m'a lavé la tête.

— *Lafé le dêde?*

— Il m'a grondé de m'être intéressé à vous... Il faudrait donc être bien discret, si vous veniez chez moi! mais je doute que vous y restiez, car vous ne savez pas ce qu'est le ménage d'un pauvre diable comme moi...

— *Ch'aime mieux le baufre ménache d'in hôme de cuier qui a bleuré Bons, que les Duileries afec des hômes à face de digres! Ché sors de foir des digres chez Pons qui font mancher dut!...*

— Venez, monsieur, dit le gagiste, et vous verrez... Mais... Enfin, il y une soupente... Consultons madame Topinard.

Schmucke suivit comme un mouton Topinard, qui le conduisit dans une de ces affreuses localités qu'on pourrait appeler les cancers de Paris. La chose se nomme cité Bordin. C'est un passage étroit, bordé de maisons bâties comme on bâtit par spéculation, qui débouche rue de Bondy, dans cette partie de la rue obombrée par l'immense bâtiment du théâtre de la Porte-Saint-Martin, une des verrues de Paris. Ce passage, dont la voie est creusée en contre-bas de la chaussée de la rue, s'enfonce par une pente vers la rue des Marais-du-Temple. La cité finit par une rue intérieure qui la barre, en figurant la forme d'un T.

Ces deux ruelles, ainsi disposées, contiennent une trentaine de maisons à six et sept étages, dont les cours intérieures, dont tous les appartemens contiennent des magasins, des industries, des fabriques en tout genre. C'est le faubourg Saint-Antoine en miniature. On y fait des meubles, on y cisèle les cuivres, on y coud des costumes pour les théâtres, on y travaille le verre, on y peint les porcelaines, on y fabrique enfin toutes les fantaisies et les variétés de l'article Paris.

Sale et productif comme le commerce, ce passage, toujours plein d'allans et de venans, de charrettes, de baquets, est d'un aspect repoussant, et la population qui y grouille est en harmonie avec les choses et les lieux. C'est le peuple des fabriques, peuple intelligent dans les travaux manuels, mais dont dont l'intelligence s'y absorbe.

Topinard demeurait dans cette cité florissante comme produit, à cause des bas prix des loyers. Il habitait la seconde maison dans l'entrée à gauche. Son appartement, situé au sixième étage, avait vue sur cette zone de jardins qui subsistent encore et qui dépendent des trois ou quatre grands hôtels de la rue de Bondy.

Le logement de Topinard consistait en une cuisine et en deux chambres. Dans la première de ces deux chambres, se tenaient les enfans On y voyait deux petits lits en bois blanc et un berceau. La seconde était la chambre des époux Topinard. On mangeait dans la cuisine. Au-dessus, régnait un faux grenier élevé de six pieds, et couvert en zinc, avec un châssis à tabatière pour fenêtre. On y parvenait par un escalier en bois blanc appelé, dans l'argot du bâtiment, *échelle de meûnier.*

Cette pièce, donnée comme chambre de domestique, permettait d'annoncer le logement de Topinard, comme un appartement complet, et de le taxer à quatre cents francs de loyer.

A l'entrée, pour masquer la cuisine, il existait un tambour cintré, éclairé par un œil-de-bœuf sur la cuisine et formé par la réunion de la porte de la première chambre et par celle de la cuisine, en tout trois portes.

Ces trois pièces carrelées en briques, tendues d'affreux papier, à six sous le rouleau, décorées de cheminées dites à la capucine, peintes en peinture vulgaire, couleur de bois, contenaient ce ménage de cinq personnes dont trois enfans. Aussi chacun peut il entrevoir les égratignures profondes que faisaient les trois enfans à la hauteur où leurs bras pouvaient atteindre.

Les riches n'imagineraient pas la simplicité de la batterie de cuisine qui consistait en une cuisinière, un chaudron, un gril, une casserole, deux ou trois marabouts, et une poêle à frire. La vaisselle en fayence, brune et blanche, valait bien douze francs. La table servait à la fois de table de cuisine et de table à manger. Le mobilier consistait en deux chaises et deux tabourets. Sous le fourneau en hotte se trouvait la provision de charbon et de bois. Et dans un coin, s'élevait le baquet où se savonnait, souvent pendant la nuit, le linge de la famille.

La pièce où se tenaient les enfans, traversée par des cordes à sécher le linge, était bariolée d'affiches de spectacle et de gravures prises dans des journaux ou provenant des prospectus des livres illustrés.

Évidemment l'aîné de la famille Topinard, dont les livres de classe se voyaient dans un coin, était chargé du ménage, lorsqu'à six heures, le père et la mère faisaient leur service au théâtre. Dans beaucoup de familles de la classe inférieure, dès qu'un enfant atteint à l'âge de six ou sept ans, il joue le rôle de la mère vis-à-vis de ses sœurs et de ses frères.

On conçoit, sur ce léger croquis, que les Topinard étaient, selon la phrase devenue proverbiale, pauvres mais honnêtes. Topinard avait environ quarante ans, et sa femme, ancienne coryphée des chœurs, maîtresse, dit-on, du directeur en faillite à qui Gaudissard avait succédé, devait avoir trente ans.

Lolotte avait été belle femme, mais les malheurs de la précédente administration avaient tellement réagi sur elle qu'elle s'était vue dans la nécessité de contracter avec Topinard un mariage de théâtre. Elle ne mettait pas en doute que dès que leur ménage se verrait à la tête de cent cinquante francs, Topinard réaliserait ses sermens devant la loi, ne fût-ce que pour légitimer ses enfans qu'il adorait.

Le matin, pendant ses momens libres, madame Topinard cousait pour le magasin du théâtre. Ces courageux gagistes réalisaient par des travaux gigantesques neuf cents francs par an.

— Encore un étage! disait depuis le troisième Topinard à Schmucke, qui ne savait seulement pas s'il descendait ou s'il montait, tant il était abîmé dans la douleur.

Au moment où le gagiste vêtu de toile blanche comme tous les gens de service, ouvrit la porte de la chambre, on entendit la voix de madame Topinard criant : — Allons! enfans, taisez-vous, voilà papa!

Et comme sans doute les enfans faisaient ce qu'ils voulaient de papa, l'aîné continua de commander une charge en souvenir du Cirque-Olympique, à cheval sur un manche à balai, le second à souffler dans un fifre de ferblanc, et le troisième à suivre de son mieux le gros de l'armée. La mère cousait un costume de théâtre.

— Taisez-vous, cria Topinard d'une voix formidable, ou je tape! — Faut toujours leur dire cela, ajouta-t-il tout bas à Schmucke. — Tiens, ma petite, dit le gagiste à l'ouvreuse, voici monsieur Schmucke, l'ami de ce pauvre monsieur Pons,

il ne sait pas où aller, et il voudrait venir chez nous; j'ai eu beau l'avertir que nous n'étions pas flambans que nous étions au sixième, que nous n'avions qu'une soupente à lui offrir, il y tient...

Schmucke s'était assis sur une chaise que la femme lui avait avait avancée, et les enfans, tout interdits par l'arrivée d'un inconnu, s'étaient ramassés en un groupe pour se livrer à cet examen approfondi, muet et si tôt fini, qui distingue l'enfance, habituée comme les chiens à flairer plutôt qu'à juger. Schmucke se mit à regarder ce groupe si joli où se trouvait une petite fille, âgée de cinq ans, celle qui soufflait dans la trompette et qui avait de si magnifiques cheveux blonds.

— *Ele a l'air d'une bedide Allemante!* dit Schmucke en lui faisant signe de venir à lui.

— Monsieur serait là bien mal dit l'ouvreuse ; si je n'étais pas obligée d'avoir mes enfans près de moi, je proposerais bien notre chambre.

Elle ouvrit la chambre et y fit passer Schmucke. Cette chambre était tout le luxe de l'appartement. Le lit en acajou était orné de rideaux en calicot bleu, bordé de franges blanches. Le même calicot bleu, drapé en rideaux, garnissait la fenêtre. La commode, le secrétaire, les chaises, quoiqu'en acajou, étaient tenus proprement. Il y avait sur la cheminée une pendule et des flambeaux, évidemment donnés jadis par le failli, dont le portrait, un affreux portrait de Pierre Grassou, se trouvait au-dessus de la commode. Aussi les enfans à qui l'entrée du lieu réservé était défendue essayèrent-ils d'y jeter des regards curieux.

— Monsieur serait bien là, dit l'ouvreuse.

— *Non, non,* répondit Schmucke. *Hé! che n'ai pas londems à fifre, che ne feux qu'un goin bir murir.*

La porte de la chambre fermée, on monta dans la mansarde, et dès que Schmucke y fut, il s'écria : *Foilà mon avvaire. Afand d'être afec Bons, che n'édais, chamais mieux loché que zela.*

— Eh bien! il n'y a qu'à acheter un lit de sangle, deux matelas, un traversin, un oreiller, deux chaises et une table. Ce n'est pas la mort d'un homme .. ça peut coûter cinquante écus, avec la cuvette, le pot, et un petit tapis de lit...

Tout fut convenu. Seulement les cinquante écus manquaient. Schmucke, qui se trouvait à deux pas du théâtre, pensa naturellement à demander ses appointemens au directeur, en voyant la détresse de ses nouveaux amis... Il alla sur-le-champ au théâtre, et y trouva Gaudissard.

Le directeur reçut Schmucke avec la politesse un peu tendue qu'il déployait pour les artistes, et fut étonné de la demande faite par Schmucke d'un mois d'appointemens. Néanmoins, vérification faite, la réclamation se trouva juste.

— Ah! diable, mon brave! lui dit le directeur, les Allemands savent toujours bien compter, même dans les larmes... Je croyais que vous auriez été sensible à la gratification de mille francs! une dernière année d'appointement que je vous ai donnée, et que cela valait quittance!

— *Nus n'afons rien rési,* dit le bon Allemand. *Ed si che fiens à fus, c'esde que che zuis tans la rie et sans eine liart... A qui afez-fus remis la cradirigation?*

— A votre portière!...

— *Madame Zibod!* s'écria le musicien. *Ele a dué Bons, ele l'a follé, elle l'a fenti... Ele fouleid prûler son desdamand... C'esde eine goquine! eine monsdre.*

— Mais, mon brave, comment êtes-vous sans le sou, dans la rue, sans asile, avec votre position de légataire universel? Ça n'est pas logique, comme nous disons.

— *On m'a mis à la borde... Che zuis édrencher, che ne gonnais rien aux lois...*

— Pauvre bonhomme! pensa Gaudissard en entrevoyant la fin probable d'une lutte inégale. — Ecoutez, lui dit-il, savez-vous ce que vous avez à faire?

— *Ch'ai eine homme d'avvaires!*

— Eh bien! transigez sur-le-champ avec les héritiers, vous aurez d'eux une somme et une rente viagère, et vous vivrez tranquille...

— *Che ne feux bas audre chosse!* répondit Schmucke.

— Eh bien! laissez-moi vous arranger cela, dit Gaudissard à qui, la veille, Fraisier avait dit son plan.

Gaudissard pensa pouvoir se faire un mérite auprès de la jeune vicomtesse Popinot et de sa mère de la conclusion de cette sale affaire, et il serait au moins Conseiller-d'État un jour, se disait-il.

— *Che fus lonne mes bouvoirs...*

— Eh bien! voyons! D'abord tenez, dit le Napoléon des théâtres du boulevard, voici cent écus...

Il prit dans sa bourse quinze louis et les tendit au musicien.

— C'est à vous, c'est six mois d'appointemens que vous aurez; et puis, si vous quittez le théâtre, vous me les rendrez. Comptons! que dépensez-vous par an? Que vous faut-il pour être heureux? Allez! allez! faites-vous une vie de Sardanapale!...

— *Che n'ai pessoin que t'eine habilement d'ifer et ine d'édé...*

— Trois cents francs! dit Gaudissard.

— *Tes zouliers, quadre baires...*

— Soixante francs.

— *Tis pas...*

— Douze! c'est trente-six francs

— *Sisse gemisses...*

— Six chemises en calicot, vingt-quatre francs, autant en toile, quarante-huit : nous disons soixante douze. Nous sommes à quatre cent soixante-huit, mettons cinq cents avec les cravates et les mouchoirs, et cent francs de blanchissage... six cents livres! Après, que vous faut-il pour vivre?... trois francs par jour?...

— *Non, c'ésde drob!...*

— Enfin, il vous faut aussi des chapeaux... — Ça fait quinze cents francs et cinq cents francs de loyer, deux mille. Voulez-vous que je vous obtienne deux mille francs de rentes viagères... bien garanties...

— *Et mon dapac?*

— Deux mille quatre cents francs!... Ah! papa Schmucke vous appelez ça le tabac, on vous flanquera du tabac. C'est donc deux mille quatre cents francs de rentes viagères...

— *Ze n'esd bas dud! che feux eine zôme! gondand...*

— Les épingles!... c'est cela! Ces Allemands! ça se dit naïf, vieux Robert Macaire!... pensa Gaudissard. Que voulez-vous? répéta-t-il. Mais plus rien après.

— *C'est bir aguidder ein tedde zagrée.*

— Une dette! se dit Gaudissard, quel filou! c'est pis qu'un fils de famille! il va inventer des lettres-de-change! Il faut finir raide! ce Fraisier ne voit pas en grand! Quelle dette, mon brave? dites!...

— *Ile n'y ha qu'eine hôme qui aid bleuré Bons afec moi.. il a eine chentille bedide fille qui a tes geveux maniviques, chai gru foir dud-à-l'heûre le chénie de ma baufre Allemagne que che n'aurais chamais tû guidder... Paris n'est bas pon bir les Allemands, on se mogue t'eux...* dit-il en faisant le petit geste de tête d'un homme qui croit voir clair dans les choses de ce bas monde.

— Il est fou! se dit Gaudissard.

Et, pris de pitié pour cet innocent, le directeur eut une larme à l'œil.

— *Ha! fous me gombrenez! monsir le tirecdir! hé pien! ced hôme à la bedide file est Dobinard, qui serd l'orguestre et allime les lambes ; Bons l'aimait et le segourait, c'esde le seil gui aid aggombagné mon inique ami au gonfoi, à l'église, au zimedière... Ché feux drois mille vranes bir lui, et drois mille vranes bir la bedite file...*

— Pauvre homme!... se dit Gaudissard.

Ce féroce parvenu fut touché de cette noblesse et de cette reconnaissance pour une chose de rien aux yeux du monde, et qui, aux yeux de cet agneau divin, pesait, comme le verre d'eau de Bossuet, plus que les victoires des conquérans. Gaudissard cachait sous ses vanités, sous sa brutale envie de parvenir, et de se hausser jusqu'à son ami Popinot, un

bon cœur, une bonne nature. Donc, il effaça ses jugemens téméraires sur Schmucke, et passa de son côté.

— Vous aurez tout cela! mais je ferai mieux, mon cher Schmucke. Topinard est un homme de probité...

— *Ui, che l'ai fu dud-à-l'heure, dans son baufre ménache où il est gontend afec ses enfans...*

— Je lui donnerai la place de caissier, car le père Baudraud me quitte...

— *Ha! que Tieu fus pénisse!* s'écria Schmucke.

— Eh bien! mon bon et brave homme, venez à quatre heures, ce soir, chez monsieur Berthier, notaire, tout sera prêt, et vous serez à l'abri du besoin pour le reste de vos jours... Vous toucherez vos six mille francs, et vous ferez aux mêmes appointements, avec Garangeot, ce que vous faisiez avec Pons.

— *Non!* dit Schmucke, *che ne fifrai boind!... che n'ai blis le cueir à rien .. che me sens addaqué...*

— Pauvre mouton! se dit Gaudissard en saluant l'Allemand qui se retirait. On vit de côtelettes après tout. Et comme dit le sublime Béranger :

Pauvres moutons, toujours on vous tondra.

Et il chanta cette opinion politique pour chasser son émotion.

— Faites avancer ma voiture! dit-il à son garçon de bureau.

Il descendit et cria au cocher : — Rue de Hanovre!

L'ambitieux avait reparu tout entier! Il voyait le Conseil-d'État.

CONCLUSION.

Schmucke achetait en ce moment des fleurs, et il les apporta presque joyeux avec des gâteaux pour les enfans de Topinard.

— *Che tonne les câteaux!...* dit-il avec un sourire.

Ce sourire était le premier qui vint sur ses lèvres depuis trois mois, et qui l'eût vu, en eût frémi.

— *Che les tonne a cine gondission.*

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit la mère.

— *La bedide file m'empprassera et meddra les fleirs tans ses gefeux, en les dressant gomme vont les bedides Allemandes!*

— Olga, ma fille, faites tout ce que veut monsieur... dit l'ouvreuse en prenant un air sévère.

— *Ne crontez pas ma bedide Allemante!* s'écria Schmucke, qui voyait sa chère Allemagne dans cette petite fille.

— Tout le bataclan vient sur les épaules de trois commissionnaires!... dit Topinard en entrant.

— *Ha!* fit l'Allemand, *mon ami, foici teux sante francs pir dud payer... Mais vous afez une chantile femme, fus l'épiserez, n'est-ce bas? Che fus donne mille écus... La bedide file aura cine todc te mile écus que fus blacérez en son nom. Ed fus ne serez plis cachisde... fus allez êdre le gaissier du théâdre...*

— Moi, la place du père Baudraud?

— *Ui.*

— Qui vous a dit cela?

— *Monsieur Cautissard!*

— Oh! c'est à devenir fou de joie!... Eh! dis donc, Rosalie, va-t-on bisquer au théâtre!... Mais ce n'est pas possible, reprit-il.

— Notre bienfaiteur ne peut loger dans une mansarde.

— *Pah! pur quelques jurs que ch'ai à fifre!* dit Schmucke, *c'esde bien pon! Atieu! che fais au zimedière... foir ce qu'on a vaid te Bons... ed gommander tes fleurs pir sa dompe!*

Madame Camusot de Marville était en proie aux plus vives alarmes. Fraisier tenait conseil chez elle avec Godeschal et Berthier.

Berthier, le notaire, et Godeschal, l'avoué, regardaient le testament fait par deux notaires en présence de deux témoins comme inattaquable, à cause de la manière nette dont Léopold Hannequin l'avait formulé. Selon l'honnête Godeschal, Schmucke, si son conseil actuel parvenait à le tromper, finirait par être éclairé, ne fût-ce que par un de ces avocats qui, pour se distinguer, ont recours à des actes de générosité, de délicatesse. Les deux officiers ministériels quittèrent donc la présidente en l'engageant à se défier de Fraisier, sur qui naturellement ils avaient pris des renseignemens.

En ce moment Fraisier, revenu de l'apposition des scellés, minutait une assignation dans le cabinet du président, où madame de Marville l'avait fait entrer sur l'invitation des deux officiers ministériels, qui voyaient l'affaire trop sale pour qu'un président s'y fourrât, selon leur mot, et qui avaient voulu donner leur opinion à madame de Marville, sans que Fraisier les écoutât.

— Eh bien! madame, où sont ces messieurs? demanda l'ancien avoué de Mantes.

— Partis! en me disant de renoncer à l'affaire! répondit madame de Marville.

— Renoncer! dit Fraisier avec un accent de rage contenue. Écoutez, madame...

Et il lut la pièce suivante :

« A la requête de, etc.... je passe le verbiage.

» Attendu qu'il a été déposé entre les mains de monsieur » le président du tribunal de première instance, un testa» ment reçu par maîtres Léopold Hannequin et Alexandre » Crottat, notaires à Paris, accompagnés de deux témoins, » les sieurs Brunner et Schwab, étrangers domiciliés à Paris, » par lequel testament le sieur Pons, décédé, a disposé de sa » fortune au préjudice du requérant, son héritier naturel et » légal, au profit d'un sieur Schmucke, Allemand;

» Attendu que le requérant se fait fort de démontrer que » le testament est l'œuvre d'une odieuse captation, et le ré» sultat de manœuvres réprouvées par la loi; qu'il sera » prouvé par des personnes éminentes que l'intention du » testateur était de laisser sa fortune à mademoiselle Cécile, » fille de mondit sieur de Marville; et que le testament, dont » le requérant demande l'annulation, a été arraché à la fai» blesse du testateur quand il était en pleine démence;

» Attendu que le sieur Schmucke, pour obtenir ce legs » universel, a tenu en chartre privée le testateur, qu'il a em» pêché la famille d'arriver jusqu'au lit du mort, et que, le » résultat obtenu, il s'est livré à des actes notoires d'ingrati» tude qui ont scandalisé la maison et tous les gens du quar» tier qui, par hasard, étaient témoins pour rendre les der» niers devoirs au portier de la maison où est décédé le tes» tateur;

» Attendu que des faits plus graves encore, et dont le re» quérant recherche en ce moment les preuves, seront arti» culés devant messieurs les juges du tribunal;

» J'ai, huissier soussigné, etc., etc., audit nom, assigné » le sieur Schmucke, parlant, etc., à comparaître devant » messieurs les juges composant la première chambre du » tribunal, pour voir dire que le testament reçu par maîtres » Hannequin et Crottat, étant le résultat d'une captation évi» dente, sera regardé comme nul et de nul effet, et j'ai, en » outre, audit nom, protesté contre la qualité et capacité de » légataire universel que pourrait prendre le sieur Schmucke, » entendant le requérant s'opposer, comme de fait il s'op» pose, par sa requête en date d'aujourd'hui, présentée à » monsieur le président, à l'envoi en possession demandé par » ledit sieur Schmucke, et je lui ai laissé copie du présent, « dont le coût est de... etc. »

— Je connais l'homme, madame la présidente, et quand il aura lu ce poulet, il transigera. Il consultera Tabareau; Tabareau lui dira d'accepter nos propositions! Donnez-vous les mille écus de rentes viagères?

— Certes, je voudrais bien en être à payer le premier terme.

— Ce sera fait avant trois jours. Car cette assignation le saisira dans le premier étourdissement de sa douleur, car il regrette Pons, ce pauvre bonhomme. Il a pris cette perte très au sérieux.

— L'assignation lancée peut-elle se retirer? dit la présidente.

— Certes, madame, on peut toujours se désister.

— Eh bien! monsieur, dit madame Camusot, faites, car l'acquisition que vous m'avez ménagée en vaut la peine! J'ai d'ailleurs arrangé l'affaire de la démission de Vitel, mais vous payerez les soixante mille francs sur les valeurs de la succession Pons... Ainsi, voyez, il faut réussir...

— Vous avez sa démission?

— Oui, monsieur; monsieur Vitel se fie à monsieur de Marville...

— Eh bien! madame, je vous ai déjà débarrassé des soixante mille francs que je calculais devoir être donnés à cette ignoble portière, cette madame Cibot. Mais je tiens toujours à avoir le débit de tabac pour la femme Sauvage, et la nomination de mon ami Poulain à la place vacante de médecin en chef des Quinze-Vingts

— C'est entendu : tout est arrangé.

— Eh bien! tout est dit... Tout le monde est pour vous dans cette affaire, jusqu'à Gaudissard, le directeur du théâtre, que je suis allé trouver hier, et qui m'a promis d'aplatir le gagiste qui pourrait déranger nos projets.

— Oh! je le sais! monsieur Gaudissard est tout acquis aux Popinot!

Fraisier sortit. Malheureusement il ne rencontra pas Gaudissard, et la fatale assignation fut lancée aussitôt.

Tous les gens cupides comprendront autant que les gens honnêtes l'exécreront, la joie de la présidente à qui, vingt minutes après le départ de Fraisier, Gaudissard vint apprendre sa conversation avec le pauvre Schmucke. La présidente approuva tout, elle sut un gré infini au directeur du théâtre de lui enlever tous ses scrupules par des observations qu'elle trouva pleines de justesse.

— Madame la présidente, dit Gaudissard, en venant, je pensais que ce pauvre diable ne saurait que faire de sa fortune! C'est une nature d'une simplicité de patriarche! C'est naïf, c'est allemand, c'est à empailler, à mettre sous verre comme un petit Jésus de cire!... C'est-à-dire que, selon moi, il est déjà fort embarrassé de ses deux mille cinq cents francs de rente, et vous le provoquez à la débauche...

— C'est d'un bien noble cœur, dit la présidente, d'enrichir ce garçon qui regrette notre cousin. Mais moi je déplore la petite *bisbille* qui nous a brouillés, monsieur Pons et moi; s'il était revenu, tout lui aurait été pardonné. Si vous saviez, il manque à mon mari. Monsieur de Marville a été au désespoir de n'avoir pas reçu d'avis de cette mort, car il a la religion des devoirs de famille, il aurait assisté au service, au convoi, à l'enterrement, et moi même je serais allée à la messe...

— Eh bien! belle dame, dit Gaudissard, veuillez faire préparer l'acte; à quatre heures, je vous amènerai l'Allemand... Recommandez-moi, madame, à la bienveillance de votre charmante fille, la vicomtesse Popinot; qu'elle dise à mon illustre ami, son bon et excellent père, à ce grand homme d'État, combien je suis dévoué à tous les siens, et qu'il me continue sa précieuse faveur. J'ai dû la vie à son oncle, le juge, et je lui dois ma fortune... Je voudrais tenir de vous et de votre fille, la haute considération qui s'attache aux gens puissans et bien posés. Je veux quitter le théâtre, devenir un homme sérieux

— Vous l'êtes!.. monsieur, dit la présidente.

— Adorable! reprit Gaudissard en baisant la main sèche de madame de Marville.

A quatre heures, se trouvaient réunis dans le cabinet de monsieur Berthier, notaire, d'abord Fraisier, rédacteur de la transaction, puis Tabareau, mandataire de Schmucke, et Schmucke lui-même, amené par Gaudissard.

Fraisier avait eu soin de placer en billets de banque les six mille francs demandés, et six cents francs pour le premier terme de la rente viagère, sur le bureau du notaire et sous les yeux de l'Allemand qui, stupéfait de voir tant d'argent, ne prêta pas la moindre attention à l'acte qu'on lui lisait.

Ce pauvre homme, saisi par Gaudissard, au retour du cimetière où il s'était entretenu avec Pons, et où il lui avait promis de le rejoindre, ne jouissait pas de toutes ses facultés déjà bien ébranlées par tant de secousses. Il n'écouta donc pas le préambule de l'acte où il était représenté comme assisté de maître Tabareau, huissier, son mandataire et son conseil, et où l'on rappelait les causes du procès intenté par le président dans l'intérêt de sa fille.

L'Allemand jouait un triste rôle, car, en signant l'acte, il donnait gain de cause aux épouvantables assertions de Fraisier; mais il fut si joyeux de voir l'argent pour la famille Topinard, et si heureux d'enrichir, selon ses petites idées, le seul homme qui aimât Pons, qu'il n'entendit pas un mot de cette transaction sur procès.

Au milieu de l'acte, un clerc entra dans le cabinet.

— Monsieur, il y a là, dit-il à son patron, un homme qui veut parler à monsieur Schmucke...

Le notaire, sur un geste de Fraisier, haussa les épaules significativement.

— Ne nous dérangez donc jamais quand nous signons des actes. Demandez le nom de ce.. Est-ce un homme ou un monsieur? est ce un créancier...

Le clerc revint et dit : — Il veut absolument parler à monsieur Schmucke.

— Son nom?

— Il se nomme Topinard.

— J'y vais. Signez tranquillement, dit Gaudissard à Schmucke. Finissez, je vais savoir ce qu'il nous veut.

Gaudissard avait compris Fraisier, et chacun d'eux flairait un danger.

— Que viens-tu faire ici? dit le directeur au gagiste. Tu ne veux donc pas être caissier? Le premier mérite d'un caissier.... c'est la discrétion.

— Monsieur!...

— Va donc à tes affaires; tu ne seras jamais rien si tu te mêles de celles des autres.

— Monsieur, je ne mangerai pas de pain dont toutes les bouchées me resteraient dans la gorge!...

— Monsieur Schmucke! criait-il..

Schmucke, qui avait signé, qui tenait son argent à la main, vint à la voix de Topinard.

— *Foici pir la bedite Allemante et pir fus...*

— Ah! mon cher monsieur Schmucke, vous avez enrichi des monstres, des gens qui veulent vous ravir l'honneur. J'ai porté cela chez un brave homme, un avoué qui connaît ce Fraisier, et il dit que vous devez punir tant de scélératesse en acceptant le procès et qu'ils recuteront. . Lisez.

Et cet imprudent ami donna l'assignation envoyée à Schmucke, cité Bordin.

Schmucke prit le papier, le lut, et en se voyant traité comme il l'était, ne comprenant rien aux gentillesses de la procédure, il reçut un coup mortel. Ce gravier lui boucha le cœur.

Topinard reçut Schmucke dans ses bras; ils étaient alors tous deux sous la porte cochère du notaire. Une voiture vint à passer, Topinard y fit entrer le pauvre Allemand, qui subissait les douleurs d'une congestion séreuse au cerveau. La vue était troublée; mais le musicien eut encore la force de tendre l'argent à Topinard.

Schmucke ne succomba point à cette première attaque, mais il ne recouvra point la raison; il ne faisait que des mouvemens sans conscience; il ne mangea point; il mourut en dix jours sans se plaindre, car il ne parla plus. Il fut soigné par madame Topinard, et fut obscurément enterré côte à côte avec Pons, par les soins de Topinard, la seule personne qui suivit le convoi de ce fils de l'Allemagne.

Fraisier, nommé juge-de-paix, est très intime dans la maison du président, et très apprécié par la présidente, qui n'a pas voulu lui voir épouser *la fille à Tabareau*; elle promet infiniment mieux que cela à l'habile homme à qui, selon elle, elle doit non-seulement l'acquisition des prairies de Marville et le cottage, mais encore l'élection de monsieur le président, nommé député à la réélection générale de 1846.

Tout le monde désirera sans doute savoir ce qu'est devenue l'héroïne de cette histoire, malheureusement trop véridique dans ses détails, et qui, superposée à la précédente, dont elle est la sœur jumelle, prouve que la grande force sociale

est le caractère. Vous devinez, ô amateurs connaisseurs et marchands, qu'il s'agit de la collection Pons! Il suffira d'assister à une conversation tenue chez le comte Popinot, qui montrait, il y a peu de jours, sa magnifique collection à des étrangers.

— Monsieur le comte, disait un étranger de distinction, vous possédez des trésors!

— Oh! milord, dit modestement le comte Popinot, en fait de tableaux, personne, je ne dirai pas à Paris, mais en Europe, ne peut se flatter de rivaliser avec un inconnu, un Juif nommé Élie Magus, vieillard maniaque, le chef des tableaumanes. Il a réuni cent et quelques tableaux qui sont à décourager les amateurs d'entreprendre des collections. La France devrait sacrifier sept à huit millions et acquérir cette galerie à la mort de ce richard.. Quant aux curiosités, ma collection est assez belle pour qu'on en parle...

— Mais comment un homme aussi occupé que vous l'êtes, dont la fortune primitive a été si loyalement gagnée dans le commerce...

— De drogueries, dit Popinot, a pu continuer à se mêler de drogues...

— Non, reprit l'étranger, mais où trouvez-vous le temps de chercher? Les curiosités ne viennent pas à vous...

— Mon père avait déjà, dit la vicomtesse Popinot, un noyau de collection, il aimait les arts, les belles œuvres; mais la plus grande partie de ses richesses vient de moi!

— De vous! madame?... si jeune! vous aviez ces vices-là, dit un prince russe.

Les Russes sont tellement imitateurs, que toutes les maladies de la civilisation se répercutent chez eux. La bricabracomanie fait rage à Pétersbourg, et par suite du courage naturel à ce peuple, il s'ensuit que les Russes ont causé dans l'*article*, disait Rémonencq, un renchérissement de prix qui rendra les collections impossibles. Et ce prince était à Paris uniquement pour collectionner.

— Prince, dit la vicomtesse, ce trésor m'est échu par succession d'un cousin qui m'aimait beaucoup et qui avait passé quarante et quelques années, depuis 1805, à ramasser dans tous les pays, et principalement en Italie, tous ces chefs-d'œuvre...

— Et comment l'appelez-vous? demanda le milord.

— Pons! dit le président Camusot.

— C'était un homme charmant, reprit la présidente de sa petite voix flûtée, plein d'esprit, original, et avec cela beaucoup de cœur. Cet éventail que vous admirez, milord, et qui est celui de madame de Pompadour, il me l'a remis un matin en me disant un mot charmant que vous me permettrez de ne pas répéter. .

Et elle regarda sa fille.

— Dites-nous le mot, demanda le prince russe, madame la vicomtesse.

— Le mot vaut l'éventail!... reprit la vicomtesse, dont le mot était stéréotypé. Il a dit à ma mère qu'il était bien temps que ce qui avait été dans les mains du vice restât dans les mains de la vertu.

Le milord regarda madame Camusot de Marville d'un air de doute extrêmement flatteur pour une femme si sèche.

— Il dînait trois ou quatre fois par semaine chez moi, reprit-elle, il nous aimait tant! nous savions l'apprécier : les artistes se plaisent avec ceux qui goûtent leur esprit. Mon mari était d'ailleurs son seul parent. Et quand cette succession est arrivée à monsieur de Marville, qui ne s'y attendait nullement, monsieur le comte a préféré acheter tout en bloc plutôt que de voir vendre cette collection à la criée. Et nous aussi nous avons mieux aimé la vendre ainsi ; c'est si affreux de voir disperser de belles choses qui avaient tant amusé ce cher cousin. Élie Magus fut alors l'appréciateur, et c'est ainsi, milord, que j'ai pu avoir le cottage bâti par votre oncle, et où vous nous ferez l'honneur de venir nous voir.

Le caissier du théâtre, dont le privilége cédé par Gaudissard a passé depuis un an dans d'autres mains, est toujours monsieur Topinard. Mais monsieur Topinard est devenu sombre, misanthrope, et parle peu; il passe pour avoir commis un crime, et les mauvais plaisans du théâtre prétendent que son chagrin vient d'avoir épousé Lolotte. Le nom de Fraisier cause un soubresaut à l'honnête Topinard. Peut-être trouvera-t-on singulier que la seule âme digne de Pons se soit trouvée dans le troisième dessous d'un théâtre des boulevards. Madame Rémonencq, frappée de la prédiction de madame Fontaine, ne veut pas se retirer à la campagne, elle reste dans son magnifique magasin du boulevard de la Madeleine, encore une fois veuve, car l'Auvergnat, après s'être fait donner par contrat de mariage les biens au dernier vivant, avait mis à portée de sa femme un petit verre de vitriol, comptant sur une erreur, et sa femme, dans une intention excellente, ayant mis ailleurs le petit verre, Rémonencq l'avala. Cette fin, digne de ce scélérat, prouve en faveur de la Providence que les peintres de mœurs sont accusés d'oublier, peut-être à cause des dénoûmens de drames qui en abusent.

Excusez les fautes de l'auteur.

FIN DES PARENS PAUVRES

ET DE LA SECONDE SÉRIE.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DE LA SECONDE SÉRIE.

